TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41077

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Ce,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

71077

NUANCES

DE LA VIE MONDAINE.

LE CHEVEU BLANC.

PERSONNAGES.

FERNAND DE LUSSAC (quarante-cinq ans).
CLOTILDE, sa femme (trente-cinq ans).

(LA SCÈNE SE PASSE A PARIS.)

La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant. — Porte à droite dans un pan coupé; porte au fond. — Une cheminée dans un pan coupé à gauche; une lampe allumée et du feu. — Fenêtre à gauche. — Il est une heure du matin. Clotilde, en toilette de bal et en burnous, entre par la porte de droite. M. de Lussac reste au dehors sur le palier, un bougeoir à la main, comme s'apprêtant à monter à l'étage supérieur : il porte par dessus son costume de bal un paletot dont le collet est relevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, en entrant.

Ouf! bonsoir.

FERNAND, du dehors.

Bonsoir. (Regardant par la porte qui est restée ouverte.) Oh ! quel bon petit brasier vous avez !

CLOTILDE.

Dieu merci... car je tourne au glaçon.

FERNAND, du dehors.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clé de ma chambre... Au surplus ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous dégourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment... diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez. (Il entre.)

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah! pardon. (Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.)

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non... non... je vous suis obligé... je ne veux pas faire d'installation... je veux simplement rétablir la circulation... Tiens! cela rime.

CLOTILDE. (Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.)

Pourquoi emportez-vous toujours la clé de votre chambre, — comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh! c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud... parbleu! eh!

oui, vous avez dû le voir cent fois chez votre mère, quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire... car les choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, — comme tout le monde, — les clés aux portes et même aux meubles... Un soir, justement j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après-minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne, dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout... seulement je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée... c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir... une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, et qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach.

FERNAND.

Bah!

CLOTILDE.

Daussy alors.

FERNAND, avec un peu d'impatience.

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe.

CLOTILDE, tranquillement.

Horrible! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés.

(Il reprend son bougeoir.)

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé?

FERNAND.

Pas le moins du monde; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi! est-ce parce que je suis debout? Me voilà assise. (Elle se jette dans un fauteuil.) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre. — Comment avez-vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand, dites-moi donc quel âge vous avez au juste?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que Mme de Liais me le demandait ce soir avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

Et en quoi cela intéresse-t-il Mme de Liais?

CLOTILDE.

Ah! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait : « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que. — Comment! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal! » Là-dessus elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément; mais, pour ce qui est de Mme de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. — Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait que réellement je tombe de surprise (Il rabat le collet de son paletot.), lorsqu'il m'arrive, comme ce soir encore, de recevoir une déclaration à bout portant, — et, ma foi! une déclaration des plus sortables.

CLOTILDE, avec nonchalance.

Cela arrive aux hommes, ces choses-là?

FERNAND.

Cela m'arrive.

CLOTILDE.

Vous êtes si beau!

FERNAND.

Ce n'est pas que je sois beau.

CLOTILDE.

Si fait, allez, c'est cela.

FERNAND.

Non. Je suis laid, au contraire; je suis difforme; mais que voulez-vous? Il y a des personnes dans le monde qui ont des goûts mystérieux... Je ne suis pas chargé d'expliquer le fait, je le constate. — Décidément je vous laisse. (Il reprend son bougeoir, et se dirige vers la porte.)

CLOTILDE.

Allons... il paraît que c'était la soirée aux déclarations ce soir.

FERNAND, s'arrêtant.

Ah?

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela pour vous retenir, je constate.

FERNAND.

Croyez-vous m'apprendre une grande nouvelle? Est-ce que je ne sais pas que ce soir, à onze heures et demie, on vous a remis un billet?

CLOTILDE, se levant vivement.

Monsieur, cela n'est pas.

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis de billet précisément; mais M. de Vardes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit;... il y a mis un peu de temps;... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.

CLOTILDE, lui présentant le carnet.

Le voici.

FERNAND, froidement.

Voyons. Point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE. (Elle le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant :)

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier,... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

FERNAND.

Il est possible.

CLOTILDE.

Et ici, apparemment?

FERNAND.

Ici comme ailleurs. (Ricanant.) N'avez-vous pas un jardin sous votre balcon, et une petite porte secrète à votre jardin? C'est une disposition à l'espagnole qui n'aura pas échappé à M. de Vardes, jeune homme aussi clairvoyant qu'intrépide, et, en tout cas, il n'est pas sans exemple, dans les fastes militaires, qu'un carré de papier, à peine large comme une feuille de ce carnet, ait livré à l'ennemi le plan géométral d'une place assiégée... Oh! je dois vous avertir, madame, que ces haussemens d'épaules et ces lèvemens d'yeux, par lesquels vous semblez appeler le plafond à témoin de votre innocence et de ma barbarie, sont des symptômes à double face dont les vieux juges se préoccupent médiocrement...

CLOTILDE, avec vivacité.

Et je vous avertis, moi, que ces ricanemens, ce ton dédaigneux, cette forfanterie de fatuité et d'indifférence dont vous récompensez mon hospitalité, sont d'étranges moyens de ramener un cœur un peu fier, et que de telles provocations sont plus faites pour achever de perdre une femme que pour la sauver.

FERNAND.

Eh! je ne prétends sauver personne, ma chère enfant... ne vous fâchez pas. Ne brisez pas votre éventail qui n'en peut mais... Je me retire sous ma tente; mais soyons justes : en fait de provocations, vous avez eu l'honneur du premier feu. Sans parler de mon aventure de Michaud, que vous vous êtes divertie à me faire conter d'une façon absurde, vous ne m'avez pas, dès l'abord, décoché une syllabe qui ne fût armée en guerre... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix... que dis-je? d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... En avez-vous assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre, pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, madame, dans l'ordre moral, aucun reproche — essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste, sur l'honneur, qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade... pas autre chose. Je vais plus loin : je confesse que ma conduite personnelle ne m'a laissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de vous... ainsi j'espère que je joue largement. Au reste, comme vous voudrez; mais pas de réponse, — pas de conseil.

CLOTILDE.

C'est indispensable?

FERNAND.

Tout à fait.

CLOTILDE.

Comment me demandez-vous cela?

FERNAND.

Je vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez eu à vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche essentiel?

CLOTILDE.

Essentiel, dites-vous? (Elle pose sa tête dans sa main.)

FERNAND.

Ah! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE. (Elle le fait un peu attendre, et reprend avec dignité.)

Non, monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

Hem!... (Après une pause.) Eh bien! madame, je vous engage fortement à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

C'est une pure escroquerie!

FERNAND.

C'est un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, et, qui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me croire... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre d'une arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous... je me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant, vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale... vous ririez de moi si je touchais cette corde... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir... vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais, quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE.

Là!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites!

FERNAND.

Non, non, madame; c'est authentique... Eh! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous

glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa première ride dans sa glace, cela est dur toujours... mais la voir, la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant... cela est mortel!... et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, Mme Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... une femme si gaie, disiez-vous!... eh bien! je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... et cela pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Vardes... par un phénomène d'optique très connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai?

FERNAND, froidement.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres... car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galans pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères, je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méritoires qu'ils étaient immérités... Je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse d'ailleurs une entière liberté.

CLOTILDE. (Elle se lève.)

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille, car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE DEUXIÈME.

FERNAND, seul, pensif.

Hon!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi prend-elle mon

bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser... Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble... une simple distraction? Non... elle est partie résolument, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux..... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... il y a une porte dérobée à l'appartement de Louison... (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?... Une fuite... un *escampativos!* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?... Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Vardes avec notre petite voisine... les femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?... Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins qu'elle n'ait voulu me donner de la jalousie?... Mais dans quelle intention?... C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (S'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!... je suis effaré... je suis consterné... je suis ridicule!... Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà! (Il regarde à sa montre.) je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate... (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantonnant le duettino de *Don Giovanni* : *La cidarem la mano, tra la la...* Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes... passons-les du moins à notre aise... (Il s'assoit et se renverse dans un fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparaît en robe de chambre : il se retourne avec une nuance d'embarras et dit à part :) Qu'elle est pâle!

SCÈNE TROISIÈME.

FERNAND, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Je disais bien... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit. Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt.

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve. (Il sort par la droite.)

SCÈNE QUATRIÈME.

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref.

(Avec une expression de crainte.) L'heure des crimes en effet!... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?... Ah! le jardin!... Il y tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas! que je suis émue!... J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien! le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle ne l'est... ainsi! — Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?... Mon Dieu!... il parle haut... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété : on entend la voix de M. de Lussac qui gronde : — Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous!) Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!... Il redescend... voyons... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur... monsieur, qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît?

(Fernand reparaît tenant son bougeoir d'une main et une clé de l'autre.)

SCÈNE CINQUIÈME.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela! (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur! (Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main, et riant.)

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon.

En êtes-vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clé! (Il souffle dans sa clé.)

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND.

Un serrurier... à trois heures de la nuit... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?... Non... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'y faire du feu... Je suis très contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et ajoute lentement :) Si nous étions... des époux comme d'autres... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter?...

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, madame, tant pis pour le monde, car cela fait de sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui? Pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé?... Mais auparavant permettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie... plus près...

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi?

CLOTILDE. (Elle monte sur un tabouret et se penche vers son mari.)

J'avais bien vu... vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible!

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Mon Dieu! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND. (Il joue avec une chaise sur laquelle il s'appuie.)

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE.

Pas à moi. Poursuivez.

FERNAND.

Eh bien! tout à coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités..., que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Épouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un

lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime?... et nous commençons toutes par-là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-façon... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agrémens de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolemment celles du lendemain...; son silence respire l'ennui... sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie... et si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité...; puisqu'on est vouée aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, sérieux.

Madame,... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait

être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non... non ; je m'étais bien promis au contraire de vous l'apprendre un jour,... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc,... sur cette base si frêle,... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré, qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve,... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde!...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc!... je l'attendais comme un ami ; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis!

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien! Clotilde...

CLOTILDE. (Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.)

Ah! ah! ah! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac!

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE.

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah! ah! monsieur,... à votre âge!

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment! cette plaisanterie de porte dure encore?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée;... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable?... Bah! du sable!... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. (Il tient la porte pour sortir.)

Eh! non, madame, ce n'est pas moi!... De quoi me soupçonnez-vous?

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi!

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu,... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous disiez, mais en politique.

FERNAND, l'embrassant.

Je vous jure que non.

OCTAVE FEUILLET.

LA MONARCHIE

DE 1830.

DERNIÈRE PARTIE.

On a vu la monarchie de 1830 sortir par une inspiration soudaine de circonstances irrésistibles, et nous l'avons montrée puisant son autorité moins encore dans un acte réfléchi de la volonté nationale que dans les appréhensions universelles auxquelles elle reçut mission de mettre un terme (1). Rasseoir par la force la société ébranlée, maintenir, par le respect des engagemens internationaux, l'ordre pacifique et régulier contre des ardeurs belliqueuses qu'il semblait alors presque téméraire d'affronter, tels furent et le but qui lui était assigné et l'œuvre qu'elle accomplit. Ni les inspirations élevées, ni les instrumens énergiques ne lui manquèrent dans cette lutte, où le pouvoir rencontrait devant lui une opposition presque toujours complice de projets qu'elle affectait de désavouer : la paix fut conquise sans qu'il en coûtât rien à l'honneur de la France, et, pour rétablir l'empire des lois, la liberté n'eut pas à subir de sacrifices. Par malheur le gouvernement de juillet perdit dans son œuvre d'organisation la puissante initiative qu'il avait déployée dans le combat. N'était-il donc destiné ni à fonder des institutions durables, ni à en donner au pays le goût, l'habitude et l'intelligence? Dans la sphère des combinaisons politiques, la monarchie de 1830 ne réussit guère à dépasser l'étroit horizon où l'avait circonscrite par avance l'opposition sous laquelle avait succombé le gouvernement précédent. Façonnée par une édu-

(1) Voyez la livraison du 15 mars.

cation toute négative, saturée de scepticisme et déshabituée du respect, l'opinion libérale, lors de son avénement aux affaires, ne tenta sur elle-même aucun effort pour dompter les passions dont elle s'était nourrie. Elle ne vit pas que le gouvernement des classes moyennes avait des exigences spéciales et des conditions propres auxquelles il importait d'accommoder les institutions constitutionnelles, et qu'il fallait sortir du cercle des idées antérieures sous peine de n'y rencontrer que déception et impuissance. On avait devant soi une carrière toute nouvelle, et on ne sut aborder le pouvoir qu'avec les inspirations puisées dans les journaux durant quinze années : stérilité déplorable qui contrastait avec tant de hautes questions que la législature avait reçu mission de résoudre.

I.

Le gouvernement de 1830 devait, en effet, poursuivre simultanément une double tâche : pendant qu'il luttait contre des ennemis aspirant à l'étouffer dans son berceau, il fallait qu'il préparât les lois fondamentales promises par la charte nouvelle. Organisation de la justice par le jury, de la force armée par la garde nationale, des communes, des départemens, de la chambre élective et de la chambre des pairs, liberté de l'enseignement, réforme du système de l'instruction publique, rapports nouveaux de l'église et de l'état, telles étaient les matières que la monarchie de la branche cadette était appelée à régler dans le sens de son principe et sous l'influence prépondérante de l'intérêt qui l'avait élevée.

La restauration avait déjà, par sa législation électorale de 1817 et surtout par la loi de 1827 sur le jury, appliqué la doctrine qui allait dominer, durant dix-huit ans, tout l'ordre politique. D'après cette doctrine, dans laquelle viennent se résumer les idées de 89 en ce qu'elles ont de gouvernemental et de pratique, les droits constitutionnels sont délégués par la société dans son propre intérêt. Celle-ci peut et doit dès lors attacher à l'exercice de ces droits les conditions d'aptitude ou de fortune propres à prévenir l'abus qui en serait fait contre elle. Le premier devoir du législateur est donc de mesurer les droits électoraux attribués aux citoyens sur le degré de lumière et d'indépendance que leur situation personnelle présuppose. Asseoir le pouvoir sur l'intelligence, distinguer les droits politiques des droits civils, et, en admettant tous les Français à la pleine jouissance de ceux-ci, n'étendre ceux-là que selon le discernement avec lequel on est présumé capable de les exercer, telle fut la doctrine professée, même par le ministère de M. de Villèle, et dont la monarchie de 1830 devait naturellement faire de plus larges applications.

Donnant l'exercice d'un devoir pour corrélation à la jouissance d'un droit, la loi du 2 mai 1827 avait attribué la qualité de juré à tous les censitaires inscrits sur les listes électorales. Puis, assimilant la garantie offerte par l'éducation à celle que présentait la propriété territoriale, elle avait ajouté aux censitaires à 300 francs les citoyens exerçant certaines professions libérales obtenues au prix d'épreuves précédées d'études dans lesquelles s'était absorbé un capital à peu près égal à celui auquel la loi rattachait la jouissance des droits politiques. En échappant au parti républicain et au dogme du suffrage universel, la révolution de juillet n'avait pas à proclamer en matière électorale un autre principe que celui-là. Elle était forcément conduite à fonder le droit politique sur la double combinaison du cens territorial et de l'aptitude légalement constatée. Cette garantie pouvait souvent sans doute demeurer illusoire, et l'on a aiguisé, non sans justice, bon nombre d'épigrammes contre les *capacités;* mais après tout, si à leur éternel détriment certains *capables* se sont faits *réformistes*, on m'accordera du moins qu'il n'y avait pas à craindre qu'ils se fissent *partageux*, et que, tout dominés qu'ils pussent être par d'incurables préjugés, ils n'auraient jamais ballotté la France entre la perspective du pillage et celle du despotisme. D'ailleurs, lorsqu'un gouvernement répudie le principe qui transforme l'électorat en droit naturel, quand il repousse le dogme de la souveraineté numérique, il faut bien qu'il cherche quelque part des garanties d'aptitude. Or, où celles-ci peuvent-elles se rencontrer dans une société telle que la nôtre, si ce n'est dans la possession de la terre ou dans l'exercice d'une profession libérale préparé par des épreuves difficiles et dispendieuses? L'éducation représente un capital comme la propriété foncière, et il y avait une moindre dépense à faire pour conquérir le titre de censitaire à 200 francs que pour devenir avocat, notaire ou médecin. La monarchie de 1830 dut donc reconnaître ce double droit : elle en fit l'application en 1831 au régime municipal, en 1833 à la constitution des conseils-généraux des départemens. La loi municipale (1) attribua la formation des conseils communaux à une assemblée d'électeurs réunissant les citoyens les plus imposés au rôle des contributions directes de la commune, selon une proportion déterminée par le chiffre de la population. Elle adjoignit à cette assemblée les médecins, avocats, notaires, juges, avoués, officiers de la garde nationale et fonctionnaires jouissant d'une pension de retraite, qui néanmoins ne pouvaient exercer leurs droits électoraux qu'avec un domicile réel établi dans la commune depuis un temps déterminé.

(1) Loi du 21 mars 1831.

Le même principe prévalut deux ans plus tard, lorsque la chambre fut appelée à organiser les assemblées cantonales chargées d'élire les conseillers-généraux (1), et si, par la plus bizarre des anomalies, il se trouva écarté lorsqu'il fut question de déterminer les conditions de l'électorat politique, il faut se rappeler que le rejet successif des diverses catégories de capacités, résultat d'une discussion confuse et des plus tristes passions, renversait dans ses bases la loi électorale telle qu'elle avait été conçue et présentée par la couronne. « Nous avons cherché, disait le ministre qui apportait le projet de loi, à étendre la capacité électorale en la demandant à tout ce qui fait la vie et la force des sociétés, — au travail industriel et agricole, à la propriété et à l'intelligence. La contribution publique d'une part, la seconde liste du jury de l'autre, nous procuraient une application immédiate et sûre de la théorie adoptée. Un gouvernement né du progrès de la civilisation devait à l'intelligence de l'appeler aux droits politiques, sans lui demander d'autre garantie qu'elle-même. Toutefois la loi, pour n'être pas arbitraire et vague, a joint des garanties à celles qui confèrent aux gradués des différentes facultés le droit de figurer sur la liste du jury. Elle a exigé un certain nombre d'années de domicile réel, suivant le grade qu'on occupe dans chaque faculté. Cet avantage politique que nous attachons à l'instruction contribuera, n'en doutons pas, à la répandre. Propager l'enseignement, instruire le peuple est aussi une des dettes contractées par un gouvernement libéral : nous l'acquitterons, et ce devoir sera d'autant plus impérieux, que l'instruction, comme on le voit, est désormais le moyen de généraliser les droits politiques. Il y avait, il faut en convenir, quelque chose de trop peu rationnel dans cette faculté donnée par la loi du jury à tous les citoyens éclairés de pouvoir juger de la vie des hommes, et qui n'allait pas jusqu'à concourir à la nomination de ceux qui font la loi. De même que la seconde liste du jury sert à accroître, d'après notre système, le nombre des électeurs, l'augmentation du nombre des électeurs viendra par contre-coup accroître le nombre des jurés, et par là étendre l'intervention du pays dans le jugement de ce qui l'intéresse le plus : heureuse réaction, d'où il résulte que le fait même de la promulgation de notre loi électorale sera un double bienfait pour le pays (2). »

Si ces généreuses dispositions furent repoussées, l'opposition n'eut guère à s'en prendre qu'à elle-même, car il était naturel que d'injustes antipathies provoquassent des représailles imprudentes. Le gouvernement représentatif descendit dans ce débat jusqu'à l'esprit

(1) Loi du 22 juin 1833.

(2) M. le comte de Montalivet; chambre des députés, 2 février 1831.

de coterie le plus mesquin, et les avocats firent aux fonctionnaires une guerre dont le triste spectacle ne fut dépassé que par celui de la lutte qu'ils s'entendirent les uns et les autres pour organiser contre les membres du clergé. La loi électorale sortit mutilée de ces tiraillemens honteux (1), et la question de la seconde liste du jury resta suspendue sur la tête du pouvoir, qui eut le malheur d'en méconnaître la gravité jusqu'au jour où elle servit de rempart pour couvrir les hommes qui marchaient à l'assaut de la société. Un gouvernement blesse toujours l'instinct public en refusant les concessions qui sortent logiquement de son principe. Placée entre deux partis qui s'entendaient alors pour invoquer le suffrage universel, la monarchie de 1830 avait d'ailleurs bien plus d'intérêt à élargir sa base qu'à la restreindre, à réunir les classes moyennes qu'à les diviser. Si l'adjonction de la seconde liste du jury à la liste électorale ne valait certes pas une révolution, elle n'aurait probablement pas été sans quelque influence pour la prévenir.

Cependant la loi électorale de 1831 fut, à bien d'autres points de vue, l'écueil du gouvernement nouveau, et dans son texte même elle laisse trop bien apercevoir ce qu'il y avait d'imprévoyance politique chez les hommes portés aux affaires par la crise de juillet. Dans les longs débats qui précédèrent l'adoption de cette loi organique, personne n'agita la convenance de modifier le système de l'élection directe, qui, par l'effet de la victoire désormais incontestée des classes moyennes, allait devenir un privilége tout personnel plutôt qu'un droit politique; on n'élargit ni ses plans ni ses perspectives, et l'on resta invariablement confiné dans le cercle tracé par l'ancienne opposition. Au lieu d'atténuer les inconvéniens de l'élection directe, on parut prendre plaisir à les aggraver encore. En créant des circonscriptions d'arrondissement et des colléges de cent cinquante électeurs, on plaçait en effet les députés dans une dépendance étroite et toute personnelle de leurs commettans; on liait la destinée des hommes publics, quelle que pût être leur importance, aux intérêts et aux caprices d'un petit nombre de familles, et pour protéger la chambre contre les inspirations de l'esprit de parti, on la livrait à la tyrannie de l'esprit de localité. Par la situation qu'il faisait aux mandataires du pays, le pouvoir provoquait l'ingérence de la chambre dans la disposition des plus petits emplois publics, et en perdant pour lui-même le bénéfice de sa principale prérogative, il préparait partout cette sourde opposition de la puissance administrative contre la puissance parlementaire, l'une des causes les moins soupçonnées, mais les plus réelles du discrédit sous lequel devait s'abattre un jour le

(1) Loi du 19 avril 1831.

gouvernement représentatif. Au lieu de faire exprimer aux députés des départemens l'opinion d'une importante fraction du territoire, on les constitua les serviteurs obligés d'étroites cupidités, et ils eurent l'air d'être des tyrans, lorsqu'ils n'étaient le plus souvent que des esclaves.

La situation personnelle des députés n'était d'ailleurs pas moins fausse et moins étrange que celle qui leur était imposée vis-à-vis de leurs commettans. On avait cru céder à une haute inspiration libérale en réduisant de moitié le cens d'éligibilité en même temps qu'on abaissait celui de l'électorat de 300 à 200 fr., comme s'il suffisait de changer un chiffre pour modifier les conditions nécessaires de l'existence et pour réduire de 50 pour 100 les dépenses obligées d'une longue résidence à Paris. Si, sous la restauration, la vie parlementaire était à peine possible aux hommes payant 1,000 francs d'impôt direct, et si l'invasion des fonctionnaires dans les deux chambres avait déjà pris des proportions énormes, comment admettre que cette proportion ne fût pas encore dépassée lorsque le cens d'éligibilité était réduit à 500 francs, et qu'on pouvait aborder la chambre à trente ans, dans la plénitude de l'ambition et de la jeunesse? — Se pouvait-il que dans une société où les existences indépendantes sont exceptionnelles, et sous un régime auquel la grande propriété était généralement hostile, la chambre des députés ne devînt pas une vaste pépinière de fonctionnaires publics, soit que ceux-ci aspirassent au séjour de Paris, qui était pour eux sans aucune charge, soit que des hommes encore sans carrière aspirassent de leur côté à des emplois salariés, comme à un dédommagement légitime de longs sacrifices? Le mandat gratuit plaçait la chambre sous le coup de tous les besoins; l'admissibilité de ses membres à la plupart des fonctions de l'ordre administratif et judiciaire y faisait pénétrer toutes les ambitions, même les plus infimes. Prétendre corriger, en prononçant quelques incompatibilités, un état de choses dont les difficultés provenaient des conditions mêmes de l'ordre social que la révolution française a constitué, c'était chercher dans des digues de sable un obstacle à la mer, c'était s'exposer à rendre le recrutement des chambres plus difficile sans leur restituer le calme et l'indépendance. L'opposition parlementaire, qui osait tant de choses contre le pouvoir, n'osait rien contre l'opinion, et n'avait pas le viril courage de recommander au pays le seul système que ses mœurs lui permettent de supporter, quelque répugnance qu'il lui inspire, celui d'une indemnité modérée, rendant possible et rationnelle l'incompatibilité du mandat électoral avec la plupart des fonctions publiques. Ce système a donné depuis au pays des assemblées auxquelles n'ont manqué ni les hommes considérables ni les grands talens politiques, et l'on a pu

s'assurer qu'il créait pour le pouvoir, dans ses rapports avec les membres du parlement, une situation plus naturelle et plus facile.

Les électeurs pesant sur les députés et ceux-ci pesant sur les ministres, — une opposition aspirant aux fonctions publiques avec une ardeur fébrile, recrutée par des ressentimens personnels plus que par des griefs de parti, et tenant en réserve, pour le jour de son triomphe, des noms nouveaux à défaut d'idées nouvelles, — tous les embarras inévitables dans un pays de petites fortunes et d'existences précaires fomentés et aggravés par les dispositions de la loi : tel fut le déplorable spectacle qui ne contribua pas peu à amortir en France le sentiment déjà trop faible de la liberté politique. Il semblait que le législateur se fût complu à mettre en relief toutes les difficultés, sans tenter le plus léger effort pour les résoudre, en faussant au contraire de propos délibéré la situation respective des ministres, des députés et de leurs commettans. Rétrécir les circonscriptions électorales au lieu de les étendre, établir la gratuité du mandat en donnant à ce principe tout aristocratique l'étrange correctif d'un accès possible aux fonctions même les plus modestes, — c'était préparer dans le pays le triomphe des intérêts privés sur les croyances politiques, c'était implanter dans la chambre le germe des plus actives intrigues et des plus scandaleuses coalitions. Au lieu de résister aux mœurs, les lois leur venaient en aide pour énerver le gouvernement représentatif, dont elles altéraient le caractère.

Ce fut surtout dans la manière de constituer la chambre des pairs qu'éclatèrent ce défaut de perspicacité et ce terre-à-terre des combinaisons politiques au-dessus desquelles ne s'élevaient alors ni les esprits les plus fermes ni les âmes les plus fortes. On sait que la charte de 1830, en proclamant la division du pouvoir législatif en deux branches, n'avait rien statué sur le mode de formation de la chambre haute, et que ce fut au ministère de Casimir Périer qu'il appartint de résoudre ce problème dans la seconde session de 1831. D'un débat long et passionné, auquel prirent part toutes les illustrations de la tribune française, sortit cet art. 23 qui, en fondant une pairie viagère et inamovible, confiait au roi la nomination de celle-ci, en restreignant toutefois le choix de la couronne dans certaines catégories presque exclusivement composées de fonctionnaires.

Or bien peu de pénétration était, ce semble, nécessaire pour pressentir la nullité du rôle auquel allait être condamnée la première chambre, malgré l'importance personnelle de la plupart de ses membres. N'était-il pas manifeste que cette assemblée, émanation directe d'un autre pouvoir, sans la stabilité qu'elle empruntait au principe héréditaire, sans la puissance qu'aurait pu lui conférer le principe électif, ne serait plus aux yeux du pays qu'une sorte de conseil d'état

placé, par l'effet de son institution, en dehors de la sphère politique proprement dite? Qui n'a pas été frappé, durant dix-huit années, du vice organique qui enlevait à ce grand corps jusqu'à l'autorité individuelle dont la plupart de ses membres étaient pourvus avant leur admission à la plus éminente dignité de l'état? A-t-on vu, pendant la durée de la monarchie de 1830, la chambre des pairs donner autre chose qu'un vote fictif à la loi la plus importante de chaque session, la loi de finances? A-t-elle jamais été un obstacle même pour les cabinets qu'elle tenait le plus en suspicion, ou bien une force pour ceux auxquels la rattachaient ses sympathies? Quel homme un peu considérable de l'opposition aurait consenti à se laisser déporter dans la chambre inamovible, et dans les hautes régions de l'ambition parlementaire ne déclinait-on pas constamment les honneurs de cette pacifique retraite, que la couronne ne pouvait même songer à proposer à un chef de parti? Malgré le texte et l'esprit de la constitution, la chambre des pairs n'était donc pas un pouvoir politique; on avait placé en permanence la fièvre au Palais-Bourbon, l'atonie au Luxembourg, et la prévoyance du législateur avait rejeté la plupart des illustrations du royaume hors de la sphère où s'agitaient les questions les plus brûlantes, où se dispensaient les portefeuilles.

Ainsi l'on ajoutait gratuitement aux périls de la situation générale tous ceux que pouvaient créer à la société des lois imprévoyantes. On s'effrayait de la lutte ardente des ambitions, et on les renfermait dans une seule enceinte, sans rien faire, sans rien essayer même pour les diviser. On s'inquiétait de vivre dans une société où tout était hâtif et déréglé; lorsqu'il aurait été possible d'hiérarchiser la vie publique en donnant à la chambre haute une part prépondérante dans le pouvoir et en allant y chercher les principaux agens de la couronne, lorsqu'un mode d'élection d'un ordre supérieur aurait pu conduire la pairie à contrebalancer l'ascendant de l'autre assemblée, on l'annulait par une combinaison dont le résultat infaillible était de constituer l'antagonisme de la royauté et d'une chambre omnipotente! La direction absolue des affaires passait à des hommes jeunes, ardens, pressés, et l'on donnait pour contrepoids à la couronne le droit étrange de frapper de mort politique ses serviteurs éprouvés, en les déclarant pairs de France!

Ce n'était point de l'hérédité qu'il aurait été possible d'attendre, après 1830, la reconstitution de la pairie, et je n'ai jamais compris que des esprits éminens aient tenté à cette époque de sérieux efforts pour faire prévaloir une telle pensée. Une pairie héréditaire n'a guère de vie possible en ce siècle qu'en Angleterre, parce que l'air britannique est tellement imprégné d'aristocratie, qu'il suffit à transformer et à vieillir pour ainsi dire toutes les existences nouvelles.

Lorsque la restauration tenta l'établissement d'une chambre héréditoire, elle agissait dans le sens de son principe et disposait de toutes les ressources que lui apportait alors le concours empressé des plus hautes illustrations historiques. Cependant telles étaient les difficultés inhérentes à la constitution d'une aristocratie politique en France, même dans les conditions les plus favorables, que la pairie de la monarchie légitime présenta cette étrange anomalie, d'être salariée en face d'une assemblée élective exerçant un mandat gratuit! Si cette pairie conquit une sorte d'importance sous le roi Charles X, cela tient à ce que les rôles se trouvèrent alors intervertis entre les deux chambres, le principe aristocratique dominant l'assemblée élective, et la chambre haute étant devenue le refuge accidentel de l'opposition.

En se prononçant vivement contre l'hérédité de la pairie sous la monarchie élective, le pays fit une chose parfaitement naturelle. Une société bourgeoise dominée par des intérêts viagers ne saurait enfanter des familles patriciennes. Les talons rouges de la Bourse, de la salle des Pas-Perdus ou de l'Université transmettant à leurs enfans un titre et un blason, c'était là une espérance qu'il fut bizarre de voir se loger dans certains cerveaux démocratiques au lendemain des barricades, lorsqu'on trouvait bon que, sous la menace de l'émeute, la royauté voilât l'écu de ses ancêtres et de la France. L'élection seule aurait permis de reconstituer fortement la pairie; c'était par ce principe qu'il lui aurait été donné de contrebalancer utilement pour le pays et pour le trône l'ascendant de l'autre chambre. Soit qu'on fît choisir la pairie française, comme le sénat belge, par le corps électoral avec des conditions d'éligibilité différentes, soit qu'on investît les électeurs, comme en Espagne, de la mission de présenter des candidatures à la couronne, ou qu'à l'imitation du mode pratiqué aux États-Unis, on attribuât aux conseils-généraux le droit de composer la chambre haute, soit enfin que, selon la forme indiquée dans la constitution de l'an VIII, on reconnût à cette chambre le droit de se recruter elle-même sur des listes présentées par les autres pouvoirs de l'état, — diverses combinaisons se présentaient assurément pour faire une vérité de cette division du pouvoir parlementaire que chacun acceptait comme un axiome, mais dont la constitution fit un mensonge. Les répugnances du parti conservateur pour toute application du principe électif à la formation de la pairie étaient de l'ordre de celles que ressentait et qu'exprimait si naïvement Ferdinand VII d'Espagne, lorsque, sollicité en 1822 de se prononcer pour le système des deux chambres contre celui de la constitution de Cadix, il répondait qu'il en avait bien assez d'une et n'entendait point doubler ses embarras.

La sinistre lumière de février n'a point été nécessaire pour faire

éclater l'imprévoyance de nos lois fondamentales et la frivolité de combinaisons accueillies en leur temps par la faveur publique. Pour donner quelque poids à ses opinions actuelles, on voudra bien permettre à l'auteur de cette étude de rappeler qu'au lendemain de la coalition de 1838, il signalait, dans ce recueil même, les conséquences lointaines d'un système électoral qui atteignait à ses sources l'esprit public de la nation par la dépendance toute personnelle établie entre les mandataires et les mandans, et qu'il proposait l'élection à divers degrés comme le seul mode qui permît à une société démocratique de se constituer d'une manière quelque peu sérieuse. Des corps électifs s'engendrant les uns les autres, depuis les conseils communaux jusqu'aux deux chambres, lui paraissaient la solution pratique du problème. Certain alors de n'être ni compris ni écouté, il osait la proposer au parti conservateur, qui allait signaler son impuissance après avoir si tristement constaté ses divisions, et il le suppliait surtout de ne pas hésiter à ranimer la pairie par la généreuse infusion du principe électif. Alarmé de l'essor de tant d'ambitions et de la rapidité de tant de carrières hâtives, il annonçait à la bourgeoisie que son pouvoir sans racines pourrait être emporté par une bourrasque, s'il ne se rencontrait dans ses rangs des hommes d'état assez clairvoyans et assez résolus pour entreprendre d'hiérarchiser cette société sans traditions, en créant plusieurs degrés d'initiation dans la vie parlementaire, et en imposant aux hommes politiques de plus sérieuses épreuves que de vains succès de tribune (1).

II.

Si la faiblesse et l'incohérence des institutions furent un obstacle à toute fondation durable, les instincts antireligieux de l'opinion dominante suscitèrent des difficultés d'une nature plus grave encore. La révolution de juillet avait confondu dans ses agressions et dans ses outrages l'ordre religieux et l'ordre politique, parce que la restauration, de son côté, avait tenté de les confondre dans une systématique unité. Le pouvoir avait laissé, par une coupable faiblesse, l'irréligion imposer, pour ainsi dire, son caractère au gouvernement nouveau. En plein XIXe siècle, Paris avait vu se renouveler les horreurs des temps barbares; les hommes du Nord n'avaient pas laissé de plus tristes ruines dans l'antique église de Saint-Germain d'Auxerre que celles qui s'y consommèrent au nom de la liberté. Le signe du salut et de la civilisation du monde était tombé du haut de Notre-

(1) *Lettres d'un Député à un membre de la Chambre des Communes.* Voyez surtout les lettres IIIe et IVe sur le système électoral en France et sur la reconstitution de la pairie, n^os du 15 octobre et 1er novembre 1839.

Dame sans que le pouvoir déplaçât une escouade de sergens de ville, et pendant que l'incendie de l'archevêché éclairait les joies d'un sinistre carnaval, une pièce officielle annonçait au public qu'un mandat de comparution était décerné contre le prélat dont on avait laissé saccager la demeure! Provocateur et complice de pompes glacées, le pouvoir avait laissé chasser Dieu du temple qu'il prétendait consacrer à toutes les grandeurs humaines; puis, empruntant au paganisme ses chants et ses souvenirs, il avait refusé de mettre les morts dont il prétendait consacrer la mémoire sous la garde de celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.* Ainsi les mêmes hommes qui défendaient avec un admirable courage l'ordre social contre le génie révolutionnaire lui livraient sans défense tout ce monde intérieur de la conscience et de la pensée dans les profondeurs duquel couvent les tempêtes et se préparent les révolutions!

Au sein de la chambre élective, les partis, si profondément divisés sur les questions politiques, semblaient s'entendre pour humilier le clergé, lui refuser sa part de liberté, et le placer en dehors du droit commun sous une suspicion permanente d'incapacité et d'incivisme. S'agissait-il d'élections, les ministres du culte étaient repoussés tout d'une voix des catégories de capacité; le dernier sous-lieutenant en retraite se voyait attribuer des droits qui leur étaient refusés, et dans cette chasse au prêtre, le parti conservateur était loin de se laisser distancer par le parti révolutionnaire. L'opinion gouvernementale faisait avec les adversaires du pouvoir assaut d'empressement pour introduire le divorce dans la législation civile et supprimer de l'institution de la famille la dernière empreinte de l'esprit chrétien. Émanée chaque année des chefs de l'opposition, cette motion était accueillie par les chaleureuses sympathies de la majorité, et ne rencontrait jamais devant elle que les courageuses résistances de la chambre des pairs.

Mais c'était surtout en matière d'éducation que les préjugés étaient tenaces et les erreurs lamentables. En souvenir des poursuites exercées par la restauration contre l'École normale, la charte de 1830 avait proclamé la liberté de l'enseignement sans bien comprendre la portée de ce grand principe, sans soupçonner l'usage qui pouvait en être fait. Éclairés sur la vanité d'une protection qui leur avait été si funeste, sachant fort bien d'ailleurs qu'ils n'avaient plus à l'attendre du pouvoir, les catholiques s'étaient abrités sous l'article 69 de la charte, et l'invoquaient avec une loyauté qui était entière pour tout le monde, y compris ceux-là même qui calomnient aujourd'hui leur sincérité d'alors. Les familles croyantes voulaient qu'à côté de l'enseignement patroné et salarié par l'état, il leur fût loisible de trouver un autre enseignement accessible à toutes les fortunes et accepté

par toutes les consciences; elles demandaient, et beaucoup d'entre elles auraient mis à ce prix une adhésion sincère à la monarchie nouvelle, qu'il n'y eût dans un pays libre ni servage ni tyrannie de l'intelligence, et que pour les épreuves par lesquelles l'état s'assurait de l'aptitude des jeunes générations aux diverses carrières publiques, il n'existât, quant aux connaissances acquises, ni certificats d'origine ni système de proscription. Or personne n'a certainement oublié avec quelle adresse étaient éludées ces réclamations incessantes, avec quel dédain elles étaient parfois repoussées, lorsqu'il se rencontrait des voix isolées pour les porter devant les grands pouvoirs de l'état. On a payé trop cher, sans nul doute, ces enivremens passagers de la force et de l'orgueil, et les applaudissemens arrachés à tant de passions aveugles ou coupables ont abouti à des déceptions qu'on peut déplorer aujourd'hui sans oublier l'odieux usage qui fut fait plus d'une fois de la puissance publique contre la vérité et contre la justice. Si le pouvoir avait compris que la foi seule peut rendre une démocratie gouvernable, et qu'on donnait à l'anarchie ce qu'on enlevait à l'église, il aurait fait par politique tout ce qu'on lui demandait par religion. Si à défaut d'une haute inspiration chrétienne et sociale il avait eu seulement en matière religieuse le respect profond de la liberté et du droit, il n'aurait pas souffert que de tels griefs fussent si longtemps créés à des citoyens et de telles armes laissées aux mains de ses ennemis; mais en matière de religion il semblait sans initiative aussi bien que sans libre arbitre. Remorqué par des passions assez souples pour dissimuler l'égoïsme de leurs prétentions sous le couvert de son propre intérêt, le gouvernement allait à la dérive des plus tristes préventions, lors même qu'il ne les partageait point, et les antipathies de la majorité sur les questions religieuses ôtaient aux meilleurs esprits, sinon la perception du mal, du moins le courage du bien.

Cette fascination à peu près générale au sein de l'opinion conservatrice rendit illusoire durant dix-huit années la promesse de la charte relativement à la liberté de l'enseignement secondaire; elle eut des résultats plus désastreux encore en ce qui concerne l'enseignement et la moralité des classes populaires. Il faut rendre cette éclatante justice à la bourgeoisie, qu'elle était arrivée aux affaires en 1830 avec la ferme résolution de s'occuper beaucoup du peuple, d'accroître son bien-être en lui créant du travail au prix des plus dispendieux sacrifices, et d'élever le niveau de sa condition intellectuelle en organisant l'instruction primaire sur la plus vaste échelle. Rien n'est, à coup sûr, plus injuste et plus inique que les reproches adressés sur ce point à la monarchie de juillet. Lorsque ce gouvernement tomba, le sol était couvert de fondations qu'il ne reste plus

qu'à compléter sur un plan tracé par lui-même. La France pouvait montrer avec fierté, échelonnées sur le chemin de la vie du pauvre, ces institutions charitables qui le protégent dans sa faiblesse, le soulagent dans sa misère, assurent du travail à son âge mûr et un placement facile aux capitaux créés par ses sueurs. Que sont la plupart des institutions, d'un succès encore équivoque, créées depuis 1848 auprès de l'organisation des caisses d'épargne, ce grand-livre des classes ouvrières? Quelle tentative pourra jamais, du moins par les sacrifices financiers qu'elle impose et l'immense personnel qu'elle constitue, être mise en parallèle avec cette fondation de l'instruction primaire, regardée comme une dépense obligatoire de premier ordre, pour l'acquit de laquelle se trouvaient assignés trois centimes spéciaux par commune, un centime et demi par département, indépendamment des larges subventions annuellement portées au budget de l'état? Construire trente mille maisons d'école, établir soixante-seize écoles normales, former et entretenir trente-cinq mille instituteurs, c'est là certainement une œuvre gigantesque, dont on ne saurait méconnaître le caractère populaire, quelque amère déception qu'elle ait préparée à ses honorables auteurs. La classe gouvernante se trompa donc, non sur le but, dont l'honneur lui demeure tout entier, mais sur les moyens employés pour l'atteindre, et ses préjugés vinrent, sur ce point, faire échec à ses bonnes intentions. La loi du 28 juin 1833 est un grand monument de l'inexpérience politique qui dominait alors dans les régions du pouvoir, mais bien plus encore dans les régions parlementaires. Si, dans le haut enseignement, l'élément chrétien peut seul protéger l'intelligence humaine contre elle-même, combien la prépondérance de l'idée religieuse n'est-elle pas plus nécessaire encore dans la dispensation de l'instruction primaire, pour protéger les masses contre tant de cupidités brutales, et les maîtres contre les ennuis et les périls d'une mission pleine de dégoûts!

Les esprits éminens qui combinèrent les dispositions de cette loi étaient, à cet égard, aussi convaincus que nous pouvons l'être nous-même, et toutes leurs paroles constatent qu'ils entendaient faire à la religion une large part dans le ministère sacré de l'éducation populaire. Comment donc n'entrevirent-ils pas qu'ils sortirait de ces dispositions combinées des résultats tout différens de ceux qu'ils attendaient, et qu'ils s'exposaient à donner au socialisme, ce rationalisme des masses, tout ce qu'ils n'attribuaient pas à l'autorité ecclésiastique? Comment ne comprenaient-ils pas qu'en matière d'enseignement populaire, la prédominance de l'élément laïque deviendrait l'un des grands et des plus prochains périls de l'avenir? Était-il possible qu'une telle loi n'organisât pas sur tous les points du royaume l'antagonisme du presbytère et de l'école, de l'instituteur

et du curé? Or quelle devait être la conséquence directe d'une telle lutte, si ce n'est une sorte de consécration théorique de toutes les passions? Demander l'immolation de l'orgueil et de l'envie, l'acceptation spontanée de tous les sacrifices, parfois de toutes les humiliations, à un autre principe que le dévouement chrétien, c'était attendre de la nature humaine qu'elle se transformât elle-même et par sa seule puissance. Pour vivre volontairement de la vie des pauvres, lorsque, par le niveau de son intelligence, on est élevé au-dessus d'elle, il faut que la conversation de l'homme soit dans le ciel, et que ses espérances s'alimentent ailleurs que sur la terre. Transformer en une fonction le sacerdoce de l'enseignement primaire, imposer une vie de privations à des pères de famille qui adoptent cette carrière non par élection, mais par nécessité et faute de pouvoir s'en procurer une autre (1), c'est mettre toutes les irritations de la nature et de la vanité en contact avec cette âme du peuple qu'un souffle impur suffit à ternir et à ravager.

L'expérience est la seule institutrice des nations, et l'esprit ne supplée pas à ses leçons cruelles. Tout entier au but généreux qu'on se proposait d'atteindre, on était alors sans méfiance sur les moyens; on s'engageait avec des instrumens dangereux dans l'œuvre immense de la moralisation populaire, à peu près comme on organisait le gouvernement représentatif sans s'inquiéter de savoir si les institutions fondamentales n'étaient point boiteuses, et si elles ne tendaient pas à amortir l'esprit public bien plus qu'à le susciter. Il fallait du temps pour que ces erreurs d'inexpérience apparussent dans tout leur jour. C'était quinze ans plus tard, dans l'enivrement d'une confiance à peu près universelle, qu'allaient se révéler tout à coup les désastreuses conséquences de la prédominance conquise par l'élément rationaliste dans l'instruction populaire, et bientôt après la faiblesse de ce noble régime de garanties politique, que trop peu d'hommes aimaient d'un attachement sérieux et fort, mais qu'on réputait inébranlable parce que chacun le croyait cher à son voisin.

De ces périls latens, aucun ne parut à la surface tant que dura le combat contre l'anarchie; c'était dix ans plus tard, dans la plénitude de la confiance et de la paix, qu'ils étaient appelés à se révéler. Cette période de lutte et de laborieuse fondation se prolongea jusqu'en

(1) On sait que la loi du 28 juin 1833 n'exigeait des communes qu'un minimum de traitement de 200 francs. Ce minimum, augmenté par les contributions mensuelles et par les subventions départementales, n'élevait guère au-dessus de 400 francs le traitement moyen des instituteurs. Sur un nombre total de 40,524 instituteurs, 24,256 étaient mariés, et les membres des diverses congrégations religieuses étaient représentés par le chiffre de 2,136. Ils formaient donc environ le vingtième du personnel enseignant. (Rapport au roi du 1er novembre 1841, par le ministre secrétaire d'état de l'instruction publique, sur la situation de l'instruction primaire.)

septembre 1835, époque où le plus atroce des attentats provoqua une législation assez fortement répressive pour désarmer les partis et faire succéder aux dangers sortis de leurs tentatives ceux qu'allait susciter le caractère même des institutions. Le cabinet formé le 11 octobre 1832 et dissous le 22 février 1836 correspond à cet intervalle de quatre années, l'un des plus dignement remplis de notre histoire constitutionnelle. Modifié plusieurs fois dans sa composition, il demeura, jusqu'à sa dissolution définitive, fidèle à la pensée politique dont il était sorti, et conserva d'ailleurs dans son sein les élémens principaux qui en constituaient l'importance. Notre travail a été commencé avec la ferme résolution de prononcer le moins de noms propres possible. Nous ne saurions toutefois nous refuser au légitime orgueil de rappeler ici les trois grandes personnalités qui dans ce ministère se complétaient si heureusement l'une par l'autre et se prêtaient mutuellement un si précieux concours. Le cabinet du 11 octobre montra à la France et à l'Europe, dans le conseil et à la tribune, des hommes, expressions profondément dissemblables d'une même idée et d'un même intérêt social, qui, par la diversité de leurs caractères et de leurs aptitudes, concoururent à l'unité d'action et aux éclatans succès du pouvoir dans cette période si troublée, mais si pleine. MM. de Broglie, Guizot et Thiers, c'étaient la conscience politique dans ses inspirations les plus pures, le talent dans son éclat le plus magnifique, l'esprit dans ses ressources les plus inépuisables. Est-il beaucoup de spectacles plus grands que celui que présentaient alors de pareils hommes, réunis d'intention pour sauvegarder l'ordre social et la paix du monde? S'il est vrai que la force soit le premier attribut du pouvoir, n'était-ce pas aussi le plus imposant symbole de la puissance publique que cette tribune qui rendait vaines toutes les machinations de l'anarchie, où la parole triomphait du poignard, et le bon sens de la violence?

III.

Le ministère du 11 octobre était placé entre deux grands partis, dont l'un l'affaiblissait par son attitude passive, et l'autre par ses audacieuses agressions. Il était appelé à soutenir une lutte terrible contre la démagogie, désarmé d'une notable portion des forces dont la France a pu disposer dans les épreuves qui ont suivi 1848 pour se relever du fond de l'abîme. Après 1830, le parti légitimiste avait emporté dans la retraite cette puissance qui s'attache aux croyances religieuses universellement pratiquées, aux vieilles traditions domestiques et aux situations patrimoniales indépendantes. L'isolement était et son droit et son devoir. Ce parti ne pouvait avec honneur

s'associer à une expérience qui s'accomplissait contrairement aux principes dont il gardait le dépôt, et quoique la France eût à en souffrir, elle ne pouvait pas s'en plaindre. Attendre avec calme sans rien ajouter aux périls du pays, se réserver pour le jour où la Providence dirait son dernier mot, telle était sa mission. En l'accomplissant, il s'assurait, sans aucune compromission, dignité dans le présent et profit possible pour l'avenir. En quittant au contraire cette attitude réservée, il assumait dans les embarras de la situation une solidarité que son intérêt manifeste lui commandait de décliner, et se compromettait au préjudice de son autorité morale et sans la plus légère chance de succès. La majeure partie de l'opinion légitimiste comprit ainsi ses devoirs envers la France et envers elle-même; mais une autre portion crut pouvoir passer de cette attitude négative, si imposante par sa réserve, à une agression bruyante et implacable. Méconnaissant le caractère d'une opinion sans nulle puissance sur les masses, dont l'autorité réside dans la sphère des souvenirs et des intérêts moraux les plus élevés, elle transforma son langage, ses allures naturelles et jusqu'à ses doctrines, pour les accommoder à d'autres passions que les siennes. Aux jours les plus terribles de la lutte engagée contre l'anarchie, une fraction de ce parti entama contre le pouvoir, au nom de la souveraineté numérique, une guerre dont le résultat définitif ne pouvait manquer de profiter à une tout autre cause que la sienne.

Les mêmes illusions avaient fait rêver dans l'ouest, les armes à la main, des succès populaires du genre de ceux qu'on poursuivait dans les journaux au nom du suffrage universel. On se refusait à comprendre qu'il ne restait plus de l'héroïque Vendée qu'un sol passé aux mains de possesseurs nouveaux, et qu'une révolution toute politique ne saurait réveiller ces désespoirs sublimes allumés à la vue des autels renversés et des chaumières en flammes. Il avait fallu que la tyrannie conventionnelle fermât les temples et plaçât les prêtres entre l'apostasie et l'échafaud pour que cette terre de foi enfantât ses Macchabées : une courageuse mère venant y affronter la mort pour les droits méconnus de son fils ne pouvait y susciter que des dévouemens isolés et stériles. Les populations rurales de l'ouest sont demeurées profondément monarchiques en ce sens que la forme républicaine s'associe pour elles, par une sorte d'indissoluble lien, aux souvenirs des persécutions religieuses et des grandes exterminations; mais la question de dynastie les touche peu et ne suffirait à coup sûr, dans aucune circonstance, pour leur mettre les armes à la main. L'opinion légitimiste put s'en assurer en 1832 par une première expérience; mais le pouvoir n'eut pas à regretter moins qu'elle-même l'effet de cette tentative avortée, car le gouvernement

se trouva, par suite des agitations ainsi provoquées, constitué en état de guerre ouverte contre un parti dont le concours est si précieux pour maintenir aux intérêts moraux une prépondérance durable. Le pouvoir avait vaincu, il était assuré de vaincre toujours : chacune de ses victoires seulement le séparait des forces dont il avait un indispensable besoin.

C'était donc moralement affaibli par sa lutte contre le parti légitimiste, par les coups même dont il l'avait frappé, que le gouvernement du roi Louis-Philippe poursuivait contre le parti républicain une guerre dont l'issue put être réputée un moment plus incertaine encore sous le ministère du 11 octobre qu'elle ne l'avait été trois années auparavant, sous celui du 13 mars. Si la situation des gouvernemens s'était en effet raffermie en Europe, grâce à l'attitude modérée de la France, cette attitude si obstinément pacifique avait donné à l'opinion républicaine des auxiliaires nombreux, de nouveaux et de plus dangereux griefs à exploiter. La chute de la Pologne, le refus des propositions belges, l'abandon de l'Italie, le désarmement de ses réfugiés, les obstacles opposés par la police française à toutes les tentatives insurrectionnelles tramées par ceux-ci, ces faits, tout conformes qu'ils fussent d'ailleurs et aux plus stricts devoirs de la France et à ses véritables intérêts, avaient exercé sur les imaginations une fascination redoutable. Une presse déchaînée traduisait chaque matin la prudence en trahison et le respect du droit des gens en désaveu de nos doctrines. Une pareille marche, suivie par un gouvernement issu d'une révolution, semblait le constituer en plein désaccord avec son principe, et rencontrait dans le vieil esprit militaire du pays et dans ses traditions héroïques des résistances qui plus d'une fois furent réputées invincibles. La terre des croisades et de la chevalerie, des soldats de la république et de l'empire, n'entendait pas déclarer sans une sorte de frémissement que *le sang français n'appartient qu'à la France*, maxime incontestable cependant, lorsque le scepticisme a substitué partout les intérêts aux croyances, le calcul au dévouement, et qu'aucune cause extérieure n'est d'ailleurs assez légitime, assez pure pour s'imposer aux consciences et justifier la rupture volontaire et réfléchie de la paix du monde.

Cet égoïsme d'un gouvernement forcé de concentrer son action dans la sphère de ses devoirs positifs suscitait en France, au sortir de la crise de 1830, des émotions et des colères dont la révolution de 1848 n'a laissé arriver jusqu'à nous que des échos fort amortis. Les rêveurs aspirant à renouveler la face de la terre et à supprimer la loi mystérieuse et fatale de ce monde, la souffrance, étaient bien alors aussi nombreux qu'ils ont pu l'être depuis, peut-être même

étaient-ils plus enthousiastes, plus dévoués à leurs chimères, plus disposés surtout à verser leur sang pour elles; mais celles-ci se résumaient alors dans la résurrection des nationalités opprimées, la substitution des formes républicaines au gouvernement monarchique, et la rupture à coups de canon des traités qui régissent l'état territorial et politique de l'Europe. On n'avait pas encore inventé ces grasses utopies et ces théories du *doux vivre* dans la poursuite desquelles les apôtres de la seconde période révolutionnaire, assez oublieux de la diplomatie et de la guerre, ont épuisé leur ardeur et dévoré leur règne d'un moment. Le ministère du 11 octobre avait en face de lui non des économistes comme ceux de février, mais des soldats tout prêts à faire de leurs écrits de la bourre pour leurs carabines, — non des clubistes, mais des gens d'action jouant avec une héroïque audace une vie qu'ils méprisaient comme hommes et dont ils ignoraient malheureusement le prix devant Dieu. L'état-major du parti républicain était alors brillant de jeunesse et de courage, et dans ces âmes ardentes poursuivies par ce vague besoin du sacrifice qui est l'honneur de la nature humaine, la foi politique tenait lieu de la foi religieuse absente.

Cependant ce petit nombre d'hommes d'élite rencontrait plus d'obstacles encore dans le personnel de leur propre parti que dans l'incohérence de leurs idées. A la république allaient de droit, avec les partisans de la guerre, tous ceux dont les traditions terroristes avaient dépravé le cœur et faussé l'esprit. Cette grande conjuration contre l'ordre social existant avait d'ailleurs et nécessairement pour complice cette « populace excitée par la curiosité des choses nouvelles » dont parle l'historien de Catilina, « tous ceux qui, n'ayant rien, portent envie à ceux qui possèdent, qui, mécontens de leur sort, aspirent à tout renverser et trouvent à vivre sans souci dans la guerre civile. » Elle était appuyée par ces hommes dont l'âme est toujours accessible aux troubles et aux séditions, « parce que, dans les grands bouleversemens, où ils ont tout à gagner, leur pauvreté les garantit d'avance contre toute chance de perte. » Paris enfin n'était-il pas aussi cette sentine romaine où tous les audacieux et tous les coupables fuyant leurs foyers paternels viennent se réfugier comme dans le réceptacle des impuretés de toute la terre?

Le parti républicain, qui n'avait dominé Paris que par surprise lors des journées de juillet, n'avait pas cessé de grossir ses rangs depuis cette époque. Casimir Périer l'avait plutôt étourdi que brisé par la violence de ses coups; ce ministre avait travaillé à arracher la monarchie de 1830 à l'influence de l'opinion républicaine plus encore qu'à anéantir celle-ci. Grossi par toutes les rancunes et par toutes les déceptions, le parti de la république se retrouvait donc

plus menaçant que jamais au commencement de 1834. Les diverses sociétés démagogiques constituaient à la fois un gouvernement et une armée : publiques quant à leur personnel, elles restaient secrètes quant à leur direction; elles participaient de la maçonnerie et du journalisme, agissant à la fois par la parole et par le silence. La *Société des droits de l'homme* seule enlaçait Paris dans un réseau de cent soixante-trois sections. Le *Comité invisible*, la *Société du progrès*, le *Mutuellisme*, préparaient à Lyon un mouvement qui, dégagé cette fois de toutes les questions agitées en 1831 entre les ouvriers et les fabricans, allait avoir une couleur exclusivement politique. Une portion de l'armée, lassée de l'oisiveté des garnisons et déçue des espérances belliqueuses qu'avait enfantées la crise de 1830, passait pour sympathiser avec un parti qui du plus léger succès aurait été en mesure de faire sortir une victoire. Affaibli dans l'opinion, il fallait que le pouvoir, pour retrouver sa force, prît l'initiative de l'attaque, et qu'en restant dans ce cercle de la légalité constitutionnelle, dont son intérêt comme son honneur lui prescrivait de ne jamais sortir, il y resserrât plus étroitement les factions, revenues à l'espérance et à l'audace. Ce fut l'œuvre de la loi sur les associations, qui appliqua les dispositions de l'article 291 du code pénal aux sections de moins de vingt personnes et qui du jury transporta la répression aux tribunaux correctionnels. « Les ministres n'avaient certainement pas tort de montrer dans la *Société des droits de l'homme* une armée qui, secouant la guerre sur la nation, pouvait d'un instant à l'autre changer pour la France le cours apparent de la destinée. Sans la loi contre les associations, non telle que l'entendait l'opposition dynastique, mais telle que le gouvernement la demandait, c'en était fait de la monarchie constitutionnelle, *rien de plus certain*, et ceux qui en doutaient ne savaient pas combien il y aurait eu dans la démocratie organisée de puissance et de vigueur. Oui, M. Thiers avait raison de dire : « Tout cet arbitraire, il nous le « faut, ou nous sommes perdus. » — Mais quel régime que celui qui pour se maintenir avait besoin de telles ressources (1)! »

Le publiciste auquel nous empruntons ces décisives paroles n'ayant pas jusqu'à ce jour formulé de système social où la répression légale soit inutile, et mettant d'ailleurs à chaque page l'énergie de la convention en regard des timidités constitutionnelles, on peut négliger la réserve pour ne tenir compte que de l'aveu. La présentation de la loi sur les associations fut donc une œuvre de salut pour l'ordre monarchique en France; *rien de plus certain*. Cette loi eut le résultat, prévu et devenu nécessaire, de provoquer les sociétés popu-

(1) *Histoire de dix ans*, par M. Louis Blanc, tome IV, ch. IV.

laires au combat, celles-ci préférant en effet la chance de triompher par les armes à la certitude de mourir décimées sous les arrêts de la quatrième chambre.

Le 9 avril 1834, des masses insurgées, obéissant à une consigne, ouvraient dans les rues de Lyon une lutte dont l'habile précision des mesures militaires parvint à peine à diminuer l'horreur et la durée: le 13 du même mois, Paris s'éveillait au bruit de la fusillade des sectionnaires, et le cœur de la France battait de douleur et d'orgueil au spectacle de l'héroïsme si tristement déployé dans une telle cause. Le parti républicain avait trop présumé de ses forces : il était vaincu par la puissance des armes, et allait être plus mortellement atteint par celle des lois. Cette lutte acharnée avait mis aux mains du gouvernement, non des conspirateurs, mais des prisonniers de guerre, et c'était par milliers qu'il comptait les hommes sur le sort desquels il avait à prononcer. Voici ce que fit la monarchie constitutionnelle.

Après avoir rendu à la liberté la presque totalité des ennemis pris les armes à la main, elle en réserva cent vingt et un pour les déférer à la plus haute juridiction du royaume, investie par la loi fondamentale du droit de connaître des attentats contre la sûreté de l'état. On leur permit de se réunir et de se concerter pour leur défense; on ne s'opposa point à ce que chaque matin des feuilles publiques adressassent aux accusés des témoignages bruyans d'admiration.

Seulement, lorsque les accusés eurent annoncé dans leurs journaux et dans leurs interrogatoires qu'ils n'entendaient aucunement se défendre sur les faits qu'ils tenaient à honneur d'avoir accomplis, et que leurs défenseurs ne recevraient d'eux d'autre mission que de prêcher ouvertement leurs doctrines; lorsqu'ils eurent solennellement déclaré que, déclinant la lutte judiciaire, ils prétendaient tenir au Luxembourg de grandes assises républicaines, le pouvoir et la justice résolurent de ne pas se laisser insulter face à face en acceptant dans ce drame sans exemple le rôle de victimes et la position d'accusés. Les prévenus furent avertis qu'on n'admettrait point à la barre, en complicité quotidienne avec eux, une douzaine de journalistes et de tribuns qui, n'étant ni avocats ni avoués, n'avaient pas qualité pour les assister dans une défense judiciaire. Cette interdiction, commandée par le bon sens comme par le droit, laissait d'ailleurs aux accusés la faculté de se choisir des défenseurs dans la totalité des barreaux du royaume, où les opinions républicaines florissaient alors dans un éclat sitôt terni par la victoire. Une mesure tellement simple en elle-même, qu'une résolution contraire aurait impliqué l'abdication instantanée de tous les pouvoirs de l'état, suscita pourtant un orage dans la presse et une émeute véritable au sein même de la cour. Une insurrection tumultueuse menaça les juges dans le

sanctuaire de la justice, et les accusés résolurent de rendre désormais tout débat impossible par la continuité de leurs clameurs. Ils espéraient amener les juges à violer en leur personne les garanties que la loi accorde aux accusés; mais, écartant par sa modération le piége que lui tendaient ses ennemis, la cour se borna à décider qu'en cas de tumulte les accusés pourraient être amenés séparément devant elle, et que, l'acte d'accusation ayant été signifié antérieurement à tous les prévenus, il pourrait être lu en l'absence de ceux qui par leur conduite se seraient fait exclure de l'audience. Autant qu'il était en son pouvoir, elle maintenait ainsi, au profit d'accusés en état flagrant d'insurrection contre la justice, la garantie du débat contradictoire, et, acceptant noblement les lenteurs et les fatigues d'un procès inouï par ses proportions, elle se bornait à défendre son honneur et sa sûreté contre cent vingt furieux, dont la bruyante audace n'était pas même ennoblie par la perspective de l'échafaud. Ce procès d'une année, plus menaçant pour la santé des juges que pour la vie des accusés, prit fin après des épisodes sans exemple, au milieu des applaudissemens qu'une opposition imbécile prodiguait dans l'autre chambre à des hommes pleins pour elle d'un profond dédain. La cour prononça des condamnations qu'adoucit pour la plupart des détenus la bienveillance du pouvoir, et deux années ne s'étaient pas encore écoulées, que celui-ci ouvrait sans conditions la porte de toutes les prisons politiques aux hommes qui, après l'avoir attaqué les armes à la main, avaient si longtemps insulté à sa modération et indignement calomnié sa justice (1).

Je ne rappelle pas ces faits pour le stérile plaisir de susciter des rapprochemens, et de montrer, par exemple, les noms les plus éclatans du *monstrueux procès d'avril* inscrits aux tables de proscription de juin 1848. Les crises que nous traversons depuis février ont pu contraindre à voiler la statue de la loi, et il a été honorable pour tout le monde de reconnaître cette nécessité et de ne pas reculer devant elle; mais qu'on me permette de me reporter avec quelque orgueil pour mon pays vers un temps où les mêmes périls n'imposaient point les mêmes sacrifices, où la société put être sauvée par les lois, l'ordre rétabli et maintenu sans qu'il en coûtât rien à la liberté. Ce respect du droit, au sein des difficultés mêmes qu'il suscite, est le plus éclatant caractère du gouvernement que je m'efforce d'apprécier dans sa grandeur comme dans ses faiblesses. Si la monarchie de 1830 embrassa des horizons bornés, si, dans l'ordre des intérêts moraux, elle subit trop souvent l'empire des hommes qui, comme condition de leur appui, lui imposaient le ménagement de leurs mauvaises passions, elle eut l'honneur de rester jusqu'à son

(1) Ordonnance d'amnistie de mai 1837, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans.

dernier jour, même au profit de ses adversaires implacables, la plus éclatante expression du droit; elle vécut et mourut revêtue de la loi comme de sa seule armure.

IV.

Le ministère du 11 octobre continua dans les transactions diplomatiques, aussi bien que dans la politique intérieure, l'œuvre dont le cabinet du 13 mars n'avait pu que poser les bases; il sut conquérir par sa ferme modération, sinon des succès éclatans, du moins des résultats presque constamment favorables. La conférence de Londres était devenue, par la force des choses, et à l'éternel honneur de la civilisation moderne, — d'une médiatrice incertaine qu'elle avait été d'abord entre deux adversaires dont la lutte aurait entraîné la guerre générale, — un suprême arbitrage intervenant entre toutes les prétentions, et ayant, pour faire prévaloir sa solution, des forces irrésistibles. Dans ce grand conseil européen, tous les intérêts, et jusqu'aux idées politiques les plus contraires, se trouvaient tempérés les uns par les autres, représentés qu'ils étaient par les trois monarchies absolues d'une part, et de l'autre par les deux grands gouvernemens constitutionnels. L'acte définitif émané de la conférence de Londres pour le règlement du différend hollando-belge peut être considéré comme l'une des œuvres les plus difficiles et les plus équitables qui aient été accomplies en ce siècle. Aucune n'a plus promptement justifié ses auteurs du double reproche d'impuissance et de tyrannie que leur adressaient chaque jour les partis dans leurs récriminations contradictoires. Faire accepter à la Hollande les vingt-quatre articles, et, comme première condition du traité du 15 novembre 1831, obtenir, de gré ou de force, l'évacuation complète du territoire belge, telle devint au dehors la principale préoccupation du gouvernement français. Le siége d'Anvers détermina ce résultat, et la gloire des armes françaises n'est pas obscurcie sans doute pour être devenue l'auréole d'une œuvre de civilisation pacifique. Constituer une nationalité et un gouvernement sympathiques au nôtre vaut mieux que d'opprimer des peuples jusqu'au jour où ils se relèvent pour vous renverser. Il n'y a de gloire durable que celle qui n'a pas de retours, et la victoire au service du droit a de meilleures chances que la victoire au service de la force. L'heureuse issue de cette grande opération militaire, le désir qu'éprouvait la Hollande d'obtenir la levée de l'embargo et la rentrée de ses prisonniers de guerre, amenèrent bientôt après la France à conclure enfin avec le cabinet de La Haye un arrangement direct (1). Sans rétablir encore les rapports politiques entre la Bel-

(1) Convention du 21 mai 1833.

gique et la Hollande, cet arrangement garantissait solennellement la cessation des hostilités, c'est-à-dire la paix du monde. Il assurait au nouveau royaume l'entière liberté de la navigation de l'Escaut, et maintenait enfin à la Belgique, jusqu'à l'adhésion du roi Guillaume au traité du 15 novembre, adhésion qui se fit attendre jusqu'en 1839, une situation toute provisoire sans nul doute, mais beaucoup plus favorable que l'état définitif.

C'étaient là des résultats que tout gouvernement jaloux de l'honneur et de l'intérêt de son pays pouvait hautement avouer, et l'opposition abusait par trop du droit au paradoxe, lorsqu'elle les représentait comme comblant les vœux des signataires des traités de Vienne. Le cabinet poursuivait en même temps, dans le midi de l'Europe, un système qui, par des voies pacifiques et régulières, ne tendait pas moins directement aux progrès de l'influence française, alors identifiés partout avec ceux de la liberté modérée et de la monarchie constitutionnelle. A la mort de Ferdinand VII, il avait reconnu la royauté d'Isabelle II, n'hésitant pas à subordonner la question dynastique à une question d'un ordre supérieur encore. Entre le mode immémorial de succession féminine usité en Espagne et le système nouveau introduit par Philippe V, entre l'acte imposé par ce prince aux cortès de 1713 et un acte contraire souscrit, sous Charles IV, par les cortès de 1789, la question était au moins douteuse pour tous les publicistes. Elle ne semblait devoir être résolue *a priori* que pour les hommes qui, résumant toutes leurs croyances politiques dans l'omnipotence royale, se trouvaient désarmés, par leurs doctrines mêmes, contre l'usage que faisait de sa prérogative un roi moribond au détriment du prince objet de leurs plus chères espérances. Mais ce qui était bien moins incertain que le droit successorial, c'est que la force des choses contraindrait le gouvernement d'Isabelle II à prendre son point d'appui sur les partisans des réformes et sur les hommes favorables, dans une certaine mesure, aux idées que le monde entier désignait alors sous le nom des *idées françaises*. Si le maintien de la maison de Bourbon sur le trône de Charles-Quint était un avantage véritable pour la France, il lui importait bien plus encore de voir arriver aux affaires des hommes en accord politique avec elle. La similitude des institutions agit, de nos jours, plus sensiblement que les pactes de famille sur l'attitude des gouvernemens, et sans méconnaître, tant s'en faut, l'importance de l'intérêt dynastique, il est manifeste que le travail de l'opinion domine aujourd'hui celui des cours. Une tribune à Madrid y était un obstacle invincible à la prépondérance des cours continentales. Le gouvernement représentatif établi au-delà des Pyrénées n'y laissait place qu'à deux influences, celle de la France et celle de l'Angleterre. Or si, par mille motifs, l'influence britannique devait dominer en Portugal, il suffisait toujours de le

vouloir pour conserver en Espagne la situation que nous assuraient les relations obligées de chaque jour, et surtout la conformité des habitudes et des croyances. Écarter de Madrid l'influence austro-russe, qui domina si manifestement l'Espagne après notre intervention de 1823, lutter énergiquement contre celle de l'Angleterre sur le terrain de la liberté modérée, en identifiant par tous les points les intérêts de la Péninsule avec les nôtres, telle fut, telle est encore la politique tracée par la nature à la France dans ce grand pays, dont la possession de l'Algérie lui rend l'étroite alliance bien plus indispensable encore. Au moment même où le gouvernement français faisait échouer la tentative armée des réfugiés sur l'Italie, lorsqu'il était maudit chaque matin comme traître à la cause de la révolution, il préparait donc résolûment au-delà des Pyrénées une révolution immense, en y associant, pour la régler, la royauté elle-même, ne répudiant pas plus son rôle d'initiateur pacifique qu'il n'acceptait celui de révolutionnaire qu'on prétendait lui imposer.

Reconnaître Isabelle II impliquait pour un grand pays limitrophe la stricte nécessité de la défendre dans la mesure où les circonstances pourraient le rendre nécessaire, car après l'éclat d'un pareil acte l'infant don Carlos était devenu pour la France non plus un prétendant, mais un ennemi. Le triomphe de ce prince aurait été l'abdication morale de la monarchie de 1830 devant les cours absolutistes, et la reconnaissance d'Isabelle comportait au besoin l'intervention armée en Espagne, comme le refus de permettre la restauration de la maison d'Orange l'avait impliquée en Belgique. Le cabinet du 11 octobre et le roi Louis-Philippe en particulier ne parurent pas embrasser assez nettement et tout d'abord les conséquences du principe si hardiment posé. La politique française fut incertaine dans ses vues, mesquine dans l'exécution, et ne se maintint pas toujours à la hauteur de l'idée grande et simple qui l'avait inspirée. Au lieu d'affirmer son droit en Espagne, comme l'Autriche affirmait le sien en Italie, elle parut parfois reculer devant le péril des moyens, comme si le péril même n'eût pas disparu devant sa volonté hautement confessée. On cacha sous les dehors incertains d'une coopération armée des mesures auxquelles il aurait été moins dangereux d'imprimer le caractère d'une intervention véritable. Les actes constitutifs de la quadruple alliance (1) parurent sortir moins d'un système arrêté que des incidens successivement amenés par la longue lutte engagée en Portugal et en Espagne. On eut parfois l'air de se mettre à la suite des événemens, lorsqu'on s'était engagé à les dominer, et l'on risqua le succès pour ménager des susceptibilités impuissantes; mais on était encore à ce temps des chances heureuses durant lequel les fautes mêmes réussissent. Quoique

(1) Traité du 22 avril 1834, articles additionnels du 18 août.

conduites avec hésitation, les affaires d'Espagne furent en définitive terminées dans un sens tellement favorable à l'influence française, que les deux intérêts politique et dynastique se trouvèrent triompher à la fois, et l'un par l'autre. Le gouvernement représentatif fut fondé à Madrid sans que l'œuvre de Louis XIV courût risque d'y périr. La politique qui, au-delà des Alpes, avait abouti aux réformes de Pie IX, aboutissait, au-delà des Pyrénées, aux mariages espagnols : partout l'imprévu venait en aide à la fortune de cette monarchie à laquelle l'avenir gardait un si soudain et si terrible retour!

La pensée politique de la monarchie de 1830 avait ainsi raison de la diplomatie continentale en même temps que du génie révolutionnaire, en Espagne et en Portugal comme en Belgique. En Italie, elle était sur le point d'être acceptée spontanément par les gouvernemens nationaux, qui allaient légitimer l'œuvre des factions en la prenant à leur propre compte. En Suisse, le même esprit tentait une conciliation malheureusement impossible entre les souverainetés cantonales et le principe fédéral, et favorisait la réforme du pacte pour prévenir sa rupture. Il prévalait enfin, à l'autre extrémité de l'Europe, dans l'organisation libérale donnée à la Grèce. La France se trouvait, sans efforts, sans violence, et par le seul effet de ses tendances naturelles, représenter partout ce double principe de la liberté conciliée avec la monarchie, et du respect des nationalités tempéré par le respect des traités. Avant que le ministère du 11 octobre quittât les affaires, on pouvait considérer comme résolu ce problème posé au lendemain des journées de juillet, et qui consistait à mettre la paix du monde en équilibre sur une révolution.

C'est surtout dans ses relations avec l'Europe que l'action de la monarchie de 1830 a été généralement heureuse et qu'elle a produit ses principaux résultats. Tout opposée que soit cette assertion à l'opinion universellement admise, nous la tenons pour incontestable. Le point où sa politique a été le plus constamment attaquée était celui par lequel elle se trouvait au fond le moins vulnérable, tandis que son système intérieur, considéré dans l'ensemble de ses lois imprévoyantes et de ses institutions artificielles, aurait pu donner lieu aux objections les plus fondées et aux plus légitimes appréhensions pour l'avenir.

Du jour où la paix du monde était garantie, les partis subversifs se trouvaient désarmés; il ne leur restait plus que deux ressources : la dissimulation systématique et les attentats isolés; encore ceux-ci étaient-ils plutôt un moyen de satisfaire leurs haines que de servir leurs idées. L'opinion républicaine n'arma pas sans doute contre la personne du roi Louis-Philippe le bras de dix assassins, mais elle réchauffa au foyer de ses fureurs leur monomanie sanglante, et se

trouva solidaire de leurs crimes, quelque sincérité qu'elle pût mettre à les désavouer. Les lois de septembre 1835, sorties comme une irrésistible protestation du sang versé par Fieschi, vinrent mettre le sceau à cette situation nouvelle; elles consommèrent le désarmement des partis en les contraignant de remettre en quelque sorte leurs armes aux mains de la puissance publique. Toutefois des périls d'un ordre bien différent allaient sortir de cette sécurité garantie par une législation plus fortement répressive. A peine les adversaires de l'établissement de 1830 furent-ils dans l'impuissance de l'attaquer, qu'on put voir trop clairement que les plus beaux jours de cette monarchie avaient été pour elle ceux de la lutte, et que Dieu lui avait donné mission de sauver la société par le combat plutôt que de l'organiser par le génie.

Les lois contre les crieurs publics, les lois contre les associations, avaient eu des résultats immédiatement favorables, et n'avaient amené aucun inconvénient pour l'avenir, parce que ces lois, tout en pourvoyant aux besoins de l'ordre matériel et en protégeant le gouvernement contre les agressions des partis, maintenaient pourtant à ceux-ci une certaine vie toujours active et menaçante, et n'allaient pas jusqu'à les décomposer dans leurs élémens mêmes. Or cette lutte incessante contre des adversaires vaincus, mais non désarmés, était le meilleur stimulant pour resserrer les intérêts autour du pouvoir et pour inspirer à celui-ci ce respect de ses devoirs, cette vigilance constante, qui suffirent durant les six premières années pour amortir les rivalités individuelles et pour contrebalancer les préoccupations égoïstes dans ces régions supérieures où la sécurité politique allait bientôt provoquer de si honteux déchiremens. Se diviser en face de l'ennemi, c'est forfaire à l'honneur; se diviser en pleine paix, lorsque la pensée des périls publics ne vient plus faire équilibre aux antipathies personnelles, c'est ce qui se nomme trop souvent souci de sa propre dignité, respect de sa situation et de son importance parlementaire. Durant six années, les questions d'hommes avaient été subordonnées aux questions de choses; de ce jour-là, elles devinrent la partie principale, pour ne pas dire exclusive, de la politique, et quelque bon vouloir qu'on y mette, il semble impossible de ne pas rattacher cette transformation presque subite à la tranquillité même produite par la législation de septembre, et de n'y point trouver une conséquence des allures nouvelles imprimées à l'opposition.

Ce n'est pas nous qui contesterons jamais à un gouvernement, quelle que puisse être ou son origine ou sa forme, le devoir de protéger contre d'insolentes attaques ce qui est digne de tous les respects; nous ne dénions pas davantage aux divers pouvoirs le droit de mettre leur propre principe en dehors de toute discussion; nous reconnais-

sons enfin que les lois promulguées en septembre 1835 n'ont excédé dans aucune de leurs dispositions les limites constitutionnelles et légitimes d'une législation répressive, et qu'après comme avant cette promulgation la France était au nombre des nations les plus libres du monde. Néanmoins, tout en comprenant qu'on ait profité de l'émotion publique pour renforcer le pouvoir placé entre le poignard et l'outrage, comment ne pas reconnaître que les obstacles se sont accumulés sur ses pas à proportion des attributions nouvelles qui lui étaient conférées, et qu'il a bien peu gagné à voir ses adversaires substituer l'hypocrisie à la violence, les allures constitutionnelles aux audacieuses discussions qui maintenaient constamment l'esprit public en éveil? Les conspirations et les émeutes étaient moins redoutables que les coalitions et les crises ministérielles passant en quelque sorte à l'état chronique; le gouvernement représentatif avait bien moins à craindre le succès d'un coup de main que les égoïstes intrigues qui suspendaient les destinées de la France à quelques noms propres, et la monarchie de 1830 était moins menacée par les attaques de ses adversaires que par les implacables rivalités de ses défenseurs. Le ministère du 11 octobre tomba parce que, après avoir heureusement résolu la plupart des questions, détourné les dernières chances de guerre et arraché ses dernières armes à l'anarchie, il ne laissait en présence l'une de l'autre que des personnalités dont la concurrence effrénée allait devenir tout à coup la grande et presque la seule affaire de la politique française. Si l'histoire enregistre les mille misères de ce temps, si elle s'arrête aux nombreuses péripéties de ce drame de couloirs, qui ne se fit supporter de la France que par l'admirable talent avec lequel il fut joué, elle ne se trompera certainement point sur le caractère de tant de crises successives. Elle dira que le ministère du 11 octobre ne s'est point divisé sur la question de la conversion de la rente, pas plus que celui du 6 septembre n'est tombé sur le projet relatif à la disjonction de juridiction réclamée pour les accusés civils et militaires, ni celui du 12 mai sur les dotations princières; elle constatera cette vérité déplorable, mais éclatante, que les occasions des crises ministérielles n'en étaient jamais les causes véritables. Elle montrera qu'aucun système n'était sérieusement engagé dans ces conflits, dont le seul but était d'étendre telle influence, de contrecarrer telle autre, de faire arriver aux affaires certaines nuances de l'opposition, plus préoccupées de stratégie que de politique, d'intérêts privés que d'intérêts généraux, et dont les membres auraient été fort en peine d'indiquer les idées dont ils pouvaient être l'expression.

Passons rapidement, pour ne pas nous heurter à de douloureux souvenirs, sur ces faiblesses de grands esprits bien moins dominés

d'ailleurs par leurs passions propres que par celles dont ils subissaient l'empire, et presque toujours mieux inspirés que les amis qui venaient, pour prix de leurs services, imposer à ceux-ci leurs colères, à ceux-là leurs exigences : funeste cortége qui faisait des chefs de parti les serviteurs de projets subalternes, et leur prêtait moins de force politique qu'il ne leur enlevait d'autorité morale en les plaçant à la discrétion d'ambitions impatientes ou de caractères intraitables. Pour résumer dans un seul épisode cette trop longue histoire des rivalités parlementaires, quel souvenir est demeuré plus vivant dans la conscience publique que celui de l'ardente lutte sous lequel succomba le ministère du 15 avril? quelles traces longtemps obscures, mais depuis trop manifestes, cette triste lutte n'a-t-elle pas laissées dans la mémoire de la nation, et qui pourrait dire pour combien le souvenir de la coalition de 1838 est entré dans la réaction étrange aux phases successives de laquelle nous assistons depuis cinq ans? Tous les événemens politiques n'engendrent pas immédiatement leurs conséquences; mais, pour être éloignées, celles-ci n'en sont pas moins certaines. Comme toutes les puissances humaines, la puissance parlementaire avait abusé d'elle-même dans la plénitude de sa confiance et de sa force; elle a donc aussi forgé de ses propres mains les armes que lui ont plus tard opposées ses ennemis.

Le gouvernement représentatif est sans doute et par essence celui des grandes influences personnelles. Ce qui fait à la fois sa difficulté et son honneur, c'est qu'il doit mettre chacun à sa place, compter avec chacun dans la mesure de sa valeur véritable, c'est qu'il impose à ceux qui ont conquis le pouvoir l'obligation permanente de justifier de leur droit et de le défendre victorieusement pour le conserver; mais, pour qu'un tel mode de gouvernement ne devienne pas une œuvre d'art, une sorte d'élégante escrime, il faut d'abord que les hommes qui y participent s'honorent entre eux, et que chacun se respecte dans l'opposition comme au pouvoir. Il faut surtout que le talent ne se serve pas de but à lui-même, et que les partis se constituent au sein du parlement pour correspondre aux grands intérêts matériels qui divisent le pays, aux idées diverses qui dominent l'opinion, aux croyances qui partagent la conscience publique. Si une constitution aristocratique de la société imprime aux institutions constitutionnelles un jeu plus facile, un tel mode d'organisation n'est aucunement nécessaire pour qu'il y ait dans un grand pays tel que le nôtre des intérêts très divers à défendre, des doctrines opposées à faire prévaloir, soit dans l'ordre intellectuel et religieux, soit en administration, en économie politique, en finances ou en industrie. Il n'est donc aucunement impossible d'y organiser de grands partis et de grandes écoles vivant par une idée, inspirés par un intérêt,

excités par une passion. On peut même dire sans paradoxe que ces conditions se rencontrent plutôt en France qu'en Angleterre, car il y a chez nous plus de diversité dans les opinions et dans les croyances et bien plus de choses en question. Seulement il aurait fallu savoir amener ces questions-là dans le parlement, au lieu de réduire le gouvernement représentatif à n'être plus qu'une chasse aux portefeuilles; il aurait fallu doter la France d'un système électoral qui y fît pénétrer tout ce qui s'agitait d'idées et d'aspirations légitimes dans le pays, au lieu de la river à des lois qui concentraient toutes les visées des électeurs sur les perceptions, toutes celles des élus sur le conseil d'état, et qui, selon l'expression alors consacrée, tendaient à faire du pouvoir un instrument jouant le même air par des mains différentes. Il s'est usé à la tribune française, à propos des lois de disjonction et de dotation, de la définition de l'attentat, de l'indemnité Pritchard et des incompatibilités, plus de talent qu'il ne s'en est peut-être dépensé pour les plus grandes causes. La monarchie constitutionnelle a rendu la France aussi grande par les luttes de l'esprit que l'empire l'avait faite glorieuse par celles des champs de bataille; mais cette double gloire n'est-elle pas demeurée également stérile, et l'importance des intérêts répondait-elle bien à celle des efforts? Les plus illustres hommes d'état ont consacré dix années de leur vie publique à travestir des taupinières en montagnes, à prendre une loupe pour découvrir des griefs, et une massue pour les pourfendre. Cependant il ne manquait pas d'idées à soulever pour lesquelles il eût été fort légitime de se diviser et de se disputer le pouvoir. Dans l'ordre moral, la liberté de l'église et toutes les conséquences de la situation indépendante qu'elle revendiquait si vivement alors, une large et franche conciliation en matière d'enseignement entre les prétentions de l'Université, les intérêts de l'état et les droits de la famille; dans l'ordre constitutionnel, la réforme du système électoral, la transformation de la chambre haute et sa prépondérance garantie par des attributions nouvelles, enfin la modification profonde d'un état de choses qui, sur le succès d'un discours ou d'une intrigue, permettait au premier venu d'aspirer à tout, sans délai et sans épreuve; dans les questions d'affaires, la lutte de l'élément local contre les traditions centralistes, l'organisation du crédit sous toutes ses formes, l'établissement d'un vaste système d'émigration coloniale, problème fondamental de l'avenir du monde, — c'étaient là des matières mille fois plus dignes et plus fécondes que celles sur lesquelles se jouèrent presque toujours les parties ministérielles. Peut-être, en exploitant ces idées-là, aurait-on pu, avec de l'habileté et du temps, donner aux coteries parlementaires quelque chose de la consistance des grands partis politiques, et serait-on parvenu

à imprimer aux ambitions des allures plus élevées que celles qui les ont si tristement compromises.

Je vais plus loin, et je n'hésite pas à penser qu'une représentation énergique des opinions avancées au sein de la chambre élective aurait été certainement bien moins funeste à la royauté que ce fond terne et uniforme sur lequel venaient trancher toutes les fougues de la colère et les plus froids calculs de l'égoïsme. Si l'opinion républicaine et les doctrines socialistes avaient pu faire pénétrer dans le parlement leurs principaux organes, si l'opposition dynastique les avait eus à côté d'elle à la tribune comme dans la salle des banquets, la présence de ces hommes-là aurait sauvé la monarchie, comme elle a sauvé l'ordre social sous la république, en excitant toutes les craintes et en groupant tous les intérêts. D'un autre côté, si l'opinion légitimiste, au lieu d'introduire à grand'peine une dizaine de membres au sein du parlement, avait pu, grâce à une législation électorale moins restrictive, y pénétrer dans la proportion de son importance numérique, la présence d'une telle minorité aurait eu des avantages considérables. Pas assez forte pour renverser la monarchie de 1830, non plus qu'elle ne l'a été pour jeter bas la république de 1848, son intervention se serait naturellement exercée dans le sens des intérêts moraux et religieux, si heureusement patronés par elle après la révolution de février. Ne pouvant servir son principe politique, elle aurait servi ses croyances, et le travail qui s'opérait alors au sein de l'école catholique, sans que le gouvernement parût même en soupçonner l'importance, aurait eu probablement les plus heureux effets politiques. Deux élémens manquaient donc au pouvoir au sein des assemblées électives : l'opinion républicaine comme épouvantail, et l'opinion légitimiste comme point d'appui en certains cas. En les écartant au lieu de les contenir, on compromettait sa victoire, et l'on dépassait le but au lieu de l'atteindre.

V.

Ou nous nous trompons, ou cet état général des esprits présente l'explication la plus légitime et la plus plausible de la pensée du prince dont l'active personnalité remplit le cours de ces dix-huit années. Le gouvernement direct et personnel n'était-il pas le contrepoids nécessaire de la situation parlementaire que nous avons rappelée et définie? Comment contrebalancer autrement l'effet de ces égoïstes ambitions et de ces rivalités furieuses qui auraient joué la paix du monde pour la conquête d'un portefeuille? N'était-il pas naturel que la couronne tentât de suppléer, par l'immutabilité de sa pensée politique, aux entraînemens de la tribune et aux intrigues des

couloirs? Comment la France aurait-elle terminé les affaires belges en 1838, comment serions-nous sortis des complications de l'affaire d'Orient en 1840, comment aurait fini la question d'Espagne en 1846, si la couronne ne s'était plus d'une fois résolûment découverte? Quel souvenir laisserait aujourd'hui dans l'histoire cette monarchie, si elle n'avait été qu'un champ-clos ouvert devant quelques orateurs admirables par la parole et stériles par les œuvres? Cette action personnelle s'est exercée d'ailleurs dans le sens manifeste des intérêts français et en dehors, quoi qu'on en ait pu dire, de toute préoccupation d'alliance exclusive. La maison d'Orange dépossédée de la Belgique et le royaume des Pays-Bas dissous en 1831, l'Algérie colonisée et conquise pied à pied de 1830 à 1848, le drapeau français planté dans l'Océanie en 1842, le droit de visite retiré et les mariages espagnols conclus, ce ne sont pas là des gages de complaisance donnés à la Grande-Bretagne; et si la chute de la monarchie de 1830 a suscité de nobles regrets en Angleterre, ils ont été payés à un gouvernement libéral beaucoup plus assurément qu'à un gouvernement allié.

Mais le roi Louis-Philippe, si supérieur qu'il fût par son expérience au parti conservateur, dont il était l'âme et le guide, participait à toutes ses répugnances pour les tentatives nouvelles et pour l'extension des anciens horizons politiques. Jaloux des apparences en même temps que des réalités du pouvoir, il lui répugnait de consentir à des changemens, soit dans les choses, soit dans les hommes, qui auraient semblé infirmer son autorité personnelle. Il ne trouvait rien à modifier dans un mécanisme qui n'élevait devant lui aucun obstacle dont il n'eût triomphé, et il ne vit pas malheureusement que, puisqu'il persistait à ne pas modifier les institutions, il aurait fallu changer souvent les parlemens, afin d'empêcher du moins les ambitions déçues de livrer à ces institutions elles-mêmes un assaut que dans leur faiblesse elles étaient incapables de supporter. Rêver, comme ce prince le fit aux dernières années de son règne, l'immobilité dans les hommes et dans les lois était une espérance non moins imprudente que contradictoire : le mécanisme constitutionnel de 1830 ne comportait point une telle chose.

La maison d'Orléans a succombé sous le succès et en partie par l'effet des précautions prises pour se placer en dehors de toute atteinte. Plus ouvertement attaquée aux derniers temps de son règne, elle aurait rencontré des amis plus vigilans, et le cri de l'ennemi aurait du moins éveillé les sentinelles. Lorsqu'on argue contre le gouvernement représentatif de cet échec si imprévu et si terrible, on est en dehors de la vérité comme de la justice. Durant la première période de son établissement, ce gouvernement a résisté par la puissance

de son principe à des périls immenses; il a accompli avec la liberté politique et par cette liberté même l'œuvre de la pacification européenne et du rétablissement de l'ordre matériel à l'intérieur. S'il a succombé tout à coup dans une syncope, ce n'est qu'après avoir triomphé des plus formidables assauts. Ce qui lui a manqué, c'est cette sagacité pratique qui modifie les institutions selon les temps, se sert des lois pour corriger les mœurs, et ne demande à celles-là que ce qu'elles sont capables de supporter. La monarchie constitutionnelle est tombée, parce qu'après avoir fait de grands efforts pour s'établir, elle n'en a pas tenté d'assez sérieux pour durer; elle est tombée, parce qu'une habile administration et un système de travaux publics, quelque vaste et quelque fécond qu'il ait été, ne suffisaient pas pour paralyser les germes mortels introduits au cœur de la société et ménagés par la classe gouvernante avec une complaisance aveugle. Dans la seconde période de la monarchie de juillet, lorsque la tranquillité publique n'était plus troublée que par les agitations du Palais-Bourbon, pendant que les nuances qui séparaient le cabinet du 22 février de celui du 6 septembre, le cabinet du 15 avril de celui du 12 mai, le cabinet du 29 octobre de ceux qui l'avaient précédé, étaient l'unique affaire du monde politique, la perversion des intelligences se développait sans effort et sans bruit, sous l'ardent éclat de la prospérité publique, comme par l'effet d'une germination naturelle. Tandis que les hommes politiques poursuivaient leur fortune avec l'âpreté de joueurs implacables, les conspirations contre l'ordre social succédaient aux conspirations contre la monarchie, et le parti que les intérêts avaient armé jusqu'aux dents contre les unes demeurait en face des autres dans un état d'indifférence et presque de complicité.

Devant la conquête de ce bien-être, devenu le seul souci des esprits, que les uns le poursuivissent dans la politique et les autres dans l'industrie, par les intrigues de portefeuilles ou par les intrigues de chemins de fer, les masses commençaient à poser le redoutable problème de leur misère et de leurs souffrances. Pas assez dégradées par le malheur pour ne pas tenter de s'en affranchir du moins par la pensée, pas assez éclairées par la foi pour l'accepter à titre d'épreuve passagère et bénie, elles agitaient la grande énigme dont l'Homme-Dieu a porté le secret à la terre : — Pourquoi souffrons-nous sans relâche, tandis que la vie est pour d'autres une source intarissable de jouissances? Pourquoi une part si cruellement inégale nous est-elle faite sur cette terre, où nous naissons avec des besoins égaux? pourquoi ne pouvons-nous y trouver au moins le nécessaire pendant que d'autres y possèdent le superflu?

Tel était l'enseignement qu'apportait le spectacle de la prospérité

publique à des populations que les incidens de la politique commençaient à moins toucher, et qui remplaçaient par les grossières utopies du communisme les vieux souvenirs de gloire pour lesquels elles s'étaient si longtemps passionnées. Or, aux problèmes qui assiégeaient leur imagination et leur cœur, la réponse n'était-elle pas écrite, soit en toutes lettres, soit sous des formes transparentes dans les livres et jusque dans les feuilletons dont se repaissaient avidement les hommes appelés à leur distribuer chaque jour soit le pain du corps soit celui de l'esprit? Là où l'industriel et le propriétaire cherchaient une pâture pour leurs haines, une excitation pour leurs sens, n'était-il pas naturel que l'agriculteur et l'ouvrier entrevissent d'abord une vérité lumineuse et bientôt après une arme pour le combat?

Jamais on n'avait joué avec une confiance si complète et si stupide les destinées de la société et les siennes propres, jamais des hommes riches et de loisir ne s'étaient exposés à pervertir à ce point le cœur des masses pour leurs menus plaisirs littéraires. L'histoire ne comprendra point que tant de personnages éminens par l'intelligence et par la pratique des affaires aient, durant dix années, assisté avec une sorte d'indifférence à l'œuvre quotidienne de démoralisation poursuivie dans les rangs du peuple par les organes les plus accrédités de leur propre parti. Comment comprendre autrement que par l'effet d'une fascination suprême que des hommes affamés d'ordre, qui s'étaient honorés en le conquérant à si grand'peine, n'aient pas poussé un cri unanime d'effroi, sinon de généreuse indignation, à la lecture des récits que les interprètes les plus éminens des opinions conservatrices faisaient arriver chaque jour dans leurs familles, en passant par leurs antichambres pour aboutir bientôt après aux chaumières? Le parti gouvernemental, qui, en arguant de son respect pour les droits de l'état, méconnaissait tous ceux de la conscience et de la famille en matière d'éducation, n'avait, personne ne l'ignore, que tolérance, complaisance et sympathique avidité pour ces honteux scandales dont il se croyait alors assez fort pour se faire un amusement sans péril. Faut-il le dire, et la postérité le croira-t-elle? il est même avéré, par les déclarations des écrivains qui concouraient alors avec le plus d'éclat à cette œuvre funeste, que les excentricités les plus dangereuses étaient accueillies beaucoup plus facilement dans les feuilles du pouvoir que dans celles de l'opposition, parce que les attaques les plus hardies contre tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes étaient couvertes et comme innocentées d'avance par le titre et le patronage conservateurs (1).

(1) « 1845 fut l'époque où la critique de la société réelle et le rêve d'une société idéale atteignirent dans la presse le plus haut degré de liberté. C'était le temps de dire tout ce qu'on pensait. On le devait, parce qu'on le pouvait. Le pouvoir, du moment qu'elles

Le mal donc s'étendait chaque jour par les mains mêmes de ceux qui avaient reçu mission de le combattre, et les hommes qui avaient conquis le droit de gouverner la société française en triomphant de l'anarchie dans les rues s'exposaient à le perdre en devenant les plus actifs propagateurs de l'anarchie des intelligences. La grandeur d'une telle prévarication fait seule comprendre celle de l'expiation soudaine qui l'a suivie. Pendant qu'il s'opérait dans les profondeurs de la nation, par les résultats pratiques de l'enseignement primaire et l'esprit dans lequel il était dispensé, un travail d'une portée incalculable, les écrivains du pouvoir, de concert avec ceux de l'opposition, travaillaient à réveiller l'impiété assoupie par l'indifférence et par la mollesse, s'inquiétant beaucoup plus du jésuite sous sa robe que du communiste sous sa blouse. Dans le temps même où le clergé s'honorait par une franche révendication des droits constitutionnels et des bienfaits de la liberté moderne, où il portait un coup irréparable à l'opinion légitimiste en constituant en dehors d'elle un parti religieux sans nulle arrière-pensée politique, la stratégie parlementaire n'imaginait rien de mieux que de le traduire au ban de l'opinion, et de jouer aux échecs ministériels, sur les vieux arrêts du parlement, les libertés gallicanes et les quatre articles de 1682 : déplorable tactique qu'explique sans la justifier l'espérance trop fondée de trouver un concours dans les passions ameutées près du pouvoir par l'ignorance et par la haine!

La majorité conservatrice, à la veille de disparaître dans le gouffre qu'elle semblait parfois prendre plaisir à creuser, mesurait la solidité de son œuvre au mouvement ascensionnel de la richesse publique, et ne soupçonnait pas même qu'il y eût quelque péril à redouter en un pays où le 5 pour 100 touchait à 125 fr. Comment ne se serait-on pas abusé sur la situation véritable des esprits et des choses? comment aurait-on pressenti l'imminence d'une révolution au sein d'une prospérité sans cesse croissante, et lorsque les partis les plus violens,

ne revêtaient aucune application d'*actualité* politique, s'inquiétait peu des théories et laissait chacun construire la cité future au coin de son feu, dans le jardin de son imagination. Pour être libre à cette époque de soutenir directement ou indirectement les thèses les plus hardies contre le vice de l'organisation sociale et de s'abandonner aux plus vives espérances du sentiment philosophique, il n'était guère possible de s'adresser aux journaux de l'opposition. Les plus avancés n'avaient malheureusement pas assez de lecteurs pour donner une publicité satisfaisante à l'idée qu'on tenait à émettre. Les plus modérés nourrissaient une aversion profonde pour le socialisme. Les journaux conservateurs devenaient donc l'asile de tous les romans socialistes..... *L'Époque*, journal qui vécut peu, mais qui débuta par renchérir sur tous les journaux conservateurs et absolutistes, fut donc le cadre où j'eus la liberté absolue de publier un roman socialiste. Sur tous les murs de Paris, on afficha en grosses lettres : « Lisez *l'Époque!* lisez « *le Péché de Monsieur Antoine!* » (George Sand, *Notice préliminaire*, *Œuvres complètes;* édit. J. Hetzel.)

tout en conservant leurs haines, semblaient avoir perdu l'élément qui les fait vivre, — l'espérance? Par l'accord d'une pensée persistante chez le monarque et de la valeur personnelle de ses conseillers, le pouvoir paraissait avoir résolu, depuis le mois d'octobre 1840, un problème longtemps réputé insoluble; il avait, à force de tempéramens et de prudence, triomphé en partie de l'esprit des institutions, car il était parvenu à concilier la stabilité ministérielle avec le jeu le plus libre, pour ne pas dire le plus désordonné, de la machine constitutionnelle. C'était sous le feu qu'alimentaient les plus implacables rivalités et les ambitions les plus impatientes que le dernier cabinet de la monarchie semblait s'être trempé depuis sept ans pour une durée indéfinie. Jamais la parole humaine n'avait jeté un voile plus brillant, mais malheureusement aussi plus épais, sur l'abîme entr'ouvert; jamais pays n'avait moins soupçonné la faiblesse de ses institutions et de ses croyances politiques; jamais la tribune n'avait été si retentissante et ne paraissait si ferme. Ce cabinet, destiné à disparaître dans la tempête après avoir vécu dans l'enivrement du succès, se complaisait volontiers dans les grandes joutes oratoires, où il pouvait répondre à ses détracteurs quelquefois par ses œuvres, souvent par le bonheur de sa fortune, toujours avec un éclat de talent qui ne se manifestait jamais mieux que dans les questions douteuses.

Appelé aux affaires pour maintenir la paix du monde en tirant la France d'une situation aussi grave que délicate, le cabinet du 29 octobre avait porté dans les affaires d'Orient la peine des vues incohérentes poursuivies par les ministères précédens, aussi bien que des illusions universelles que s'était faites l'opinion publique sur la puissance de l'établissement égyptien. Ces difficultés accumulées ne l'empêchèrent ni de demander ni d'obtenir des regrets et des angoisses de l'Europe l'annulation du traité du 15 juillet 1840, pour dicter lui-même les conditions auxquelles il pouvait rentrer dans le concert des grandes puissances. Si ce cabinet consentit d'abord une extension des plus regrettables à un principe dangereux de suprématie maritime, il trouva dans l'énergie du sentiment national la force nécessaire pour se dégager, et on le vit bientôt après imposer à l'Angleterre le retrait même de la convention de 1833 sur le principe du droit de visite, qui semblait pourtant consacrée par la pratique et par le temps. Donnant une opportune satisfaction au sentiment public, qu'aurait blessé la reprise des rapports d'intimité avec le cabinet signataire du traité de Londres, le ministère français se séparait avec éclat de l'Angleterre dans la plus grosse affaire alors pendante : il disposait pour un Bourbon de la main de la reine d'Espagne, et pour un prince français de celle de l'héritière de sa couronne, sau-

vegardant ainsi du même coup les traditions du pacte de famille et l'intérêt de la cause constitutionnelle en Europe. Pendant que l'Espagne unissait avec joie ses destinées aux nôtres, et qu'elle engageait avec le gouvernement anglais un conflit qui devait aller bientôt jusqu'au renvoi de son ambassadeur, Pie IX faisait descendre sur l'Italie et sur le monde, des hauteurs du Vatican, des paroles de liberté. De Naples à Turin, les peuples saluaient la régénération prochaine de l'Italie, et, confinée dans ses places fortes, l'Autriche recourait à la France pour contenir la révolution, dont on la tenait alors pour la seule modératrice. En 1847, une tribune s'élevait déjà même à Berlin, et l'Allemagne méridionale pratiquait presque tout entière, avec une sincérité de plus en plus complète, le mode de gouvernement dont la France avait le patronage incontesté. Avant le cataclysme de février, le triomphe des idées constitutionnelles, par la seule puissance de l'esprit public européen, était moralement consommé des bords du Tage à ceux de l'Oder; l'influence française avait supplanté l'influence britannique à Athènes comme à Madrid, et la monarchie de 1830 n'aurait eu qu'à durer pour assister probablement sans guerre et sans secousse à la transformation du monde.

Cette durée, tout semblait alors la lui promettre; aussi l'escomptait-elle avec une confiance que les événemens du lendemain autorisent peut-être à qualifier d'aveugle, mais que ceux de la veille permettent assurément de considérer comme naturelle. La pensée royale avait pour organes des hommes éminens; la nation, consultée deux fois, avait constamment grossi les rangs de la majorité parlementaire et restreint chaque fois davantage le nombre déjà si réduit des adversaires de l'établissement de 1830 : bien loin en effet que le gouvernement représentatif ait péri par le conflit des pouvoirs, comme on se plaît parfois à le dire, jamais l'accord ne fut entre eux plus complet qu'au jour de sa chute. Si la chambre fut rarement agitée par de plus ardentes colères, le motif en était plus dans des satisfactions personnelles à conquérir que dans des conquêtes politiques à faire, et la couronne semblait n'avoir jamais été en mesure de satisfaire l'opposition parlementaire à meilleur marché qu'en 1847. Le pays jouissait, dans la plénitude de la liberté et de la paix, d'une prospérité que les agitations de quelques coteries et les cris avinés de quelques banquets ne semblaient pouvoir sérieusement troubler; 100 millions avaient été consacrés à bastionner Paris contre la république plus que contre l'étranger. Le parti qui, quinze années auparavant, avait pu y livrer des batailles, était réduit, au matin même de son triomphe, à quinze cents héros dont bon nombre entraient secrètement à la préfecture de police par la petite porte. Ces *bravi* se croyaient moins que personne destinés à y entrer bientôt

par la grande. La monarchie possédait enfin une admirable armée, commandée par de jeunes généraux créés par elle et réputés les meilleurs de l'Europe. Cette armée avait vu grandir dans ses rangs des princes qu'une noble confraternité de périls unissait étroitement à ses chefs. On tenait pour stratégiquement résolu le problème de protéger à jamais Paris contre un coup de main révolutionnaire, et les cabinets les plus anciennement hostiles à la dynastie d'Orléans la réputaient inexpugnable derrière le double rempart de la force armée et d'une politique pacifique appuyée par tous les pouvoirs de l'état. C'est dans la plénitude de cette puissance matérielle et légale, garantie par des institutions demeurées jusqu'au bout inviolables, servie par la présence et par le bras de ses plus illustres soldats, que cette monarchie devait disparaître devant des ennemis anonymes, plus étonnés de leur facile triomphe que la France, qui consentait à le subir : ruine sans exemple, consommée sans susciter une résistance de la part des défenseurs naturels et immédiats de la royauté!

Cette catastrophe constate sans doute, moins encore par sa soudaineté que par ce qu'elle a de fatal, ce qu'il y avait d'artificiel et d'incomplet dans le mécanisme de la constitution de 1830. Le reproche le mieux fondé qu'on puisse adresser en effet au gouvernement représentatif, auquel il est devenu de mode d'en adresser de si différens, c'est d'avoir formé une génération incapable de le défendre et presque de le regretter, à en juger par la facilité avec laquelle une minorité a triomphé de la nation, et par la longue prostration qui a suivi cette déplorable victoire. Il y avait dans l'ensemble des lois politiques de la France quelque chose de peu favorable au développement de l'esprit public, et l'état moral dans lequel le gouvernement représentatif, après trente années d'exercice, a laissé le pays au jour de sa chute, prouve assurément quelque chose, non contre ce gouvernement lui-même, mais contre le mode selon lequel il a été pratiqué parmi nous. Le tableau dont je viens de retracer quelques traits constate également les difficultés permanentes que rencontrait la bourgeoisie française pour résister aux élémens destructeurs de l'ordre social sans le concours actif de l'ancienne aristocratie territoriale. Il suffit enfin de l'étudier avec quelque attention, pour demeurer convaincu que, si la prépondérance politique reste définitivement acquise aux classes élevées par l'intelligence et par le travail, ces classes ne conquerront la direction régulière et incontestée de la société que lorsqu'elles auront elles-mêmes reconquis l'élément vital de la sociabilité, la foi religieuse, ardent foyer de la charité populaire. Vivifier l'esprit public par l'esprit chrétien, poursuivre désormais une œuvre assez généreuse pour être tentée en commun par les hommes qui ont reçu leur situation de leurs pères

et par ceux qui la doivent à leurs propres efforts, rouvrir les sources taries du dévouement en enseignant aux partis la stérilité de la rancune et la puissance du sacrifice, — tel est le travail régénérateur auquel les longues déceptions du passé nous convient pour l'avenir.

En hasardant quelques observations critiques sur certaines institutions de la dernière monarchie, Dieu me garde toutefois de prétendre expliquer une catastrophe qui se comprend d'autant moins qu'on a pu la contempler de plus près : chute mystérieuse, dans laquelle fut à l'instant entraîné, comme pour constater authentiquement la vanité de ses efforts, le parti républicain, au nom duquel était tombée cette royauté si pleine de vie et de confiance! Imaginez les plus invraisemblables entre toutes les choses humaines : un roi sage et courageux saisi d'une défaillance soudaine, ses ministres regardant immobiles le flot qui va les engloutir; des généraux trempés au feu de cent batailles hésitant devant les clameurs de quelques groupes; une armée nombreuse, dont les fusils ne partent pas d'eux-mêmes devant le sang des siens criant vengeance; une ville immense prise par quelques bandes, qui acclame ce qu'on lui dit d'acclamer, renverse ce qu'on lui dit de renverser, qui fait enfin devant une faction qu'elle anéantirait dans une seule étreinte ce qu'elle refuserait de faire devant l'ennemi entrant mèche allumée dans ses murs; imaginez à plaisir tout cela, et vous n'en comprendrez pas davantage cette ruine profonde, du sein de laquelle sortent, comme des fantômes, à l'ébahissement du grand peuple qui les subit, les idées les plus oubliées et les hommes les plus inconnus. La révolution de février et ses conséquences contradictoires ne sont issues ni de la logique des faits ni de celle des idées; elles se sont imposées par une force surhumaine, obscure encore quant à son résultat définitif, mais saisissante et manifeste dans son action irrésistible. Depuis cette heure-là, le cours naturel des événemens a été comme suspendu. La France a marché de surprise en surprise, de fatalité en fatalité, et ses destinées ont été livrées à une puissance supérieure qui se complaît à déjouer tous les calculs de notre prudence, tout l'orgueil de notre raison. Jamais l'intelligence politique, si longtemps confiante dans ses plans et ses combinaisons, ne subit de déception plus amère et plus complète. Rejetée violemment de l'ordre rationnel dans l'ordre providentiel, la France est entrée en 1848 dans une de ces grandes périodes où l'on a bien moins à agir qu'à contempler, et durant lesquelles Dieu, prenant lui-même en main ce gouvernement des choses humaines qu'il semble parfois nous déléguer, se complaît à faire éclater son initiative suprême, en nous contraignant à confesser qu'en lui seul résident toute sagesse, toute grandeur et toute puissance.

LOUIS DE CARNÉ.

UN MOINE PHILOSOPHE

DU

ONZIÈME SIÈCLE.

Saint Anselme de Cantorbéry, tableau de la vie monastique et de la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel au XIe siècle, par M. Charles de Rémusat. [1]

Dans un pays qui n'a pas cessé d'aimer l'esprit et d'être sensible à l'élégance, il est impossible qu'un ouvrage de M. de Rémusat, si sérieuse qu'en soit la matière, n'excite pas un vif intérêt. L'historien d'Abélard sait pourtant comme nous qu'il a deux sortes de lecteurs, les uns qui, après avoir suivi avec émotion les aventures de l'amant d'Héloïse et admiré le tableau déjà plus sévère des grands combats de l'adversaire de saint Bernard, ont fermé le livre sans aller plus avant; les autres, qui n'ont pas craint de s'engager dans la querelle des réaux et des nominaux, et d'accompagner le rival de Guillaume de Champeaux, le maître Pierre, depuis l'école de la cathédrale et la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à l'abbaye de Cluny. Si ces lecteurs curieux et fidèles, qui comptent depuis longtemps M. de Rémusat parmi les maîtres de la critique philosophique et savent qu'on peut cultiver la métaphysique avec passion sans cesser d'être un esprit des plus délicats et un de nos plus brillans écrivains, si ces lecteurs me demandaient quel genre d'attrait peut présenter une étude sur saint Anselme, je n'éprouverais pas le

(1) Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins; 1 vol. in-8°.

moindre embarras. Il me suffirait de leur dire que saint Anselme, comme théologien, n'a d'égal au moyen âge que saint Thomas. J'ajouterais que ce théologien est en même temps un philosophe, j'entends un métaphysicien du premier ordre, qui a conçu au fond de sa cellule, six siècles avant le *Discours de la Méthode*, quelques-unes des pensées les plus hardies de Descartes, et dont le nom reste à jamais attaché au problème de l'existence de Dieu. Et si maintenant vous voulez vous souvenir que ce moine philosophe a été primat d'Angleterre entre Lanfranc et Thomas Becket, et qu'il a soutenu, non sans courage et sans modération, la cause des successeurs de Grégoire VII contre les héritiers de Guillaume le Conquérant, vous voyez se dessiner une figure historique des plus imposantes, où certes les contrastes ne manquent pas. Vous pressentez que ce personnage, en qui se rassemblent avec grandeur des traits si variés, aura été pour M. de Rémusat le type de tout un siècle. Voyez en effet sous combien de formes l'église, au moyen âge, fait partout sentir son influence. Ici, le prêtre homme d'état, ambassadeur, ministre, régent, comme Suger; là, le moine restant au cloître pour y cultiver la perfection chrétienne, comme Pierre le Vénérable, ou sortant de sa solitude pour remuer le monde au nom de la foi, comme saint Bernard; ailleurs enfin, le prêtre homme de science, de théologie et de dialectique, à la manière d'Abélard, de saint Thomas ou d'Okkam. Or saint Anselme est à la fois tout cela, moine, philosophe et personnage politique : philosophe et moine dans l'âme, il est vrai, et homme politique à son corps défendant, mais d'autant plus intéressant par cette lutte même qui se livre toute sa vie entre sa noble passion pour la pensée spéculative et la situation éminente où le condamne sa sainteté.

Ceci me ramène à ces lecteurs défians, prompts à s'effaroucher au seul mot de métaphysique ou de théologie, qui voient dans tout problème sur le fond des choses une sorte de piége, et dans les travaux des philosophes qui se font lire une conspiration permanente contre leurs loisirs. Je voudrais leur persuader que le sentiment qui a poussé M. de Rémusat à se plonger dans les ténèbres du XIe siècle, ce n'est pas uniquement le désir d'ajouter une page de plus à cette histoire de la scolastique où il a déjà illustré son nom. Si je ne me trompe, ce qui dans saint Anselme a surtout charmé son historien, c'est l'homme. Il en faut convenir, l'âme de saint Anselme est une âme de la plus rare beauté. Avec l'intelligence d'un penseur profond, il avait la candeur d'un enfant. L'esprit en lui était fin, pénétrant, délié, le cœur était simple; mieux encore, il était bon. Deux objets le remplissaient, des pensées sublimes et des affections pures. Jamais il ne connut l'ambition, et s'il avait eu le choix de sa vie, il en aurait fait deux

parts, l'une pour penser à Dieu, l'autre pour s'entretenir avec ses amis et faire en silence beaucoup de bien aux hommes. Oui, c'est la beauté exquise de cette âme qui a séduit M. de Rémusat, ou du moins qui l'a soutenu dans les recherches souvent arides où l'engageait nécessairement son sujet; c'est elle aussi qui fait l'intérêt universel de son livre, et lui donne un cachet de nouveauté et d'originalité incontestables (1).

Essayons, en suivant les traces de M. de Rémusat, de donner quelque idée de ce personnage aux aspects divers et harmonieux, dont il résume ainsi tous les titres à l'attention de la postérité : moine, prieur, abbé du Bec, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, un des saints du calendrier, un des maîtres de Descartes.

I.

Saint Anselme était Lombard d'origine, comme Lanfranc, son prédécesseur au siége de Cantorbéry. Il naquit à Aoste, vers 1033 ou 1034. Son père Gondulfe était un homme de plaisir; ce fut Ermemberge, sa mère, qui dirigea sans partage toute son éducation. Née dans un rang élevé, Ermemberge avait des mœurs simples et une piété à la fois douce et ardente dont elle déposa le germe dans l'âme de son fils. Celui qui devait être un théologien sublime, ayant entendu dire à sa mère que Dieu était là haut dans le ciel, s'était imaginé que le ciel s'appuyait sur les sommets des montagnes qui bornaient son horizon depuis son enfance, et qu'ainsi en les gravissant on pourrait monter jusqu'à la cour du roi des mondes. Sa jeune imagination, pleine de ces impressions naïves, le conduisit une fois en rêve à la table même de Dieu, et il racontait avec simplicité aux compagnons de ses jeux qu'il avait mangé le pain des anges. A peine âgé de quinze ans, Anselme va trouver un abbé de la connaissance de sa famille et lui demande la permission de se faire moine. Sur un premier refus, il tombe malade, insiste encore après sa gué-

(1) On a beaucoup travaillé sur saint Anselme en France, en Angleterre et en Allemagne depuis ces dernières années. Nous avons deux monographies allemandes, l'une par M. Franck (Tübingen, 1842) et l'autre par M. Hasse (Leipzig, 1843). L'Angleterre nous fournit un article de M. Scratchley (dans *the Biographical Dictionary*, Londres, 1843) et un mémoire de M. Th. Wright (*Biogr. hist. liter.*, Londres, 1846). En France, outre l'histoire générale de M. Cousin (*Cours* de 1829, leçon vue), je citerai un bon chapitre de M. Hauréau (*Histoire de la Scolastique*, t. Ier, ch. viii) et une esquisse vive et forte de M. Ampère dans son *Histoire littéraire de la France*, t. III, ch. xviii. Les écrivains catholiques se sont attachés à la vie de saint Anselme comme adversaire du pouvoir civil, notamment Mœhler et M. de Montalembert dans son écrit intitulé : *Saint Anselme, fragment d'une histoire de saint Bernard*, Paris, 1844. M. Bouchitté a traduit pour la première fois les principaux ouvrages de saint Anselme sous ce titre : *le Rationalisme chrétien au onzième siècle*, Paris, 1842.

rison, et, toujours contrarié dans son vœu, finit par abandonner ses études, où il réussissait à merveille, et par se jeter dans les plaisirs. Tant que vécut sa mère, cette douce autorité sut le contenir; mais, après l'avoir perdue, son cœur, dit-il, *comme le navire qui perd son ancre,* s'abandonna sans mesure à toutes les agitations de la vie mondaine. Et comme en même temps son père, rompant brusquement ses habitudes dissipées, s'était jeté dans un couvent, Anselme eut à subir de sévères remontrances et des rigueurs qui durent être excessives, puisqu'elles décidèrent un jeune homme du naturel le plus doux et du cœur le plus aimant à quitter pour toujours sa famille et son pays. Anselme part, suivi d'un seul serviteur, passe le mont Cenis à pied à travers mille fatigues, voyage plusieurs années en Bourgogne, en France, en Normandie, et vient enfin à l'abbaye du Bec, auprès de Lanfranc, chercher l'étude, la religion et la paix.

C'était le moment où florissaient, sous les auspices des successeurs de Rollon, les grandes abbayes normandes : l'abbaye de Jumiéges, relevée par Guillaume-Longue-Épée; l'abbaye du Mont-Saint-Michel, instituée par le duc Richard Ier; l'abbaye de Cérisi, création de Robert-le-Diable; l'abbaye de Conches, celle de la Trinité-du-Mont, et tant d'autres qui ont un nom dans les annales de la science et de la piété. Parmi ces maisons illustres, l'abbaye de Sainte-Marie-du-Bec a le premier rang. Aucune n'a donné à l'église plus de grands docteurs et de grands saints; aucune n'a vu accourir des contrées les plus lointaines de l'Europe une foule plus nombreuse de disciples qui, devenus ensuite abbés, évêques, primats, cardinaux, papes, allaient porter dans toute la chrétienté l'esprit de son enseignement et l'éclat de son nom. Par une cruelle ironie de la destinée, cette vénérable abbaye, qui eut pour second abbé Lanfranc et pour troisième saint Anselme, n'a prolongé sa durée jusqu'au siècle de Voltaire que pour s'éteindre en 1790 sous le gouvernement nominal de M. de Talleyrand (1).

Le premier abbé du Bec fut un certain Herluin, personnage de noble famille, qui, au milieu d'une mêlée sanglante, fit vœu de se consacrer au service divin. Il donne ses domaines par acte authentique à la vierge Marie, et construit une église à Bonneville, entre Rouen et Lisieux, à deux milles d'un petit ruisseau nommé le Bec. Herbert, évêque de Lisieux, consacre l'église le 24 mars 1031, coupe les cheveux d'Herluin et le reconnaît pour abbé d'un nouveau couvent de moines noirs de la règle de saint Benoît. Le fondateur de la savante abbaye ne savait pas lire; il employait la nuit à s'instruire, et le jour il maniait la bêche ou la truelle. Sa mère Héloïse

(1) Ce fait singulier m'est fourni par M. Chéruel, professeur à l'École normale, qui l'a recueilli dans une notice manuscrite sur l'abbaye du Bec, provenant de ce monastère même.

était restée auprès de lui et faisait dans le couvent l'humble office de servante. L'emplacement de l'abbaye ayant été mal choisi, Herluin la transporta au confluent de deux cours d'eau, dans le lieu qui s'appelle encore, en souvenir de lui, *le Bec-Hellouin*. Le temps n'a rien épargné même des ruines du célèbre monastère. Une tour isolée, qui ne remonte pas au-delà du xve siècle, voilà tout ce que rencontrent les rares visiteurs qui cherchent le berceau de Lanfranc et de saint Anselme.

Ce fut l'arrivée de Lanfranc qui donna à l'abbaye naissante la vie et le renom. Né à Pavie, d'une famille sénatoriale, Lanfranc étudie les lettres et le droit à Bologne, passe en France, fonde à Avranches une école florissante, engage contre l'hérésiarque Bérenger de Tours cette controverse fameuse où il déploya une science extraordinaire pour le temps et la plus rare puissance de dialectique. Comme il allait d'Avranches à Rouen, des voleurs le dépouillent. Attaché à un arbre, la nuit, au milieu d'une forêt, il veut prier et il s'aperçoit, le savant docteur, qu'il ne sait par cœur aucune prière. Honteux de lui-même, il fait vœu de se donner à Dieu. Il demande quel est le plus prochain monastère, on lui indique le Bec. Après un noviciat sévère et trois ans de silence, il est reçu parmi les moines, devient prieur, ouvre une école et attire en foule les disciples.

Cet itinéraire de Lanfranc nous intéresse d'autant plus qu'il fut exactement celui d'Anselme, qui sortait d'Avranches, lorsqu'à vingt-cinq ans il vint au Bec se mettre entre les mains de son célèbre compatriote, en attendant qu'il le remplaçât tour à tour dans le gouvernement de l'abbaye et sur le siége primatial de Cantorbéry.

Arrêtons-nous un instant à cette période paisible de la carrière d'Anselme, à cette vie des monastères que le pinceau délicat et brillant de M. de Rémusat ranime sous nos yeux avec une fraîcheur de coloris, une finesse de touche et une grâce inimitables. Anselme ne resta pas longtemps simple moine à l'abbaye du Bec. Il remplaça d'abord Lanfranc comme prieur, puis Herluin comme abbé, et toujours malgré les refus les plus obstinés et les plus sincères. On voit éclater ici les traits saillans de son caractère moral. Anselme n'aimait pas à gouverner les hommes, non qu'à certains égards il n'y fût excellemment propre, mais il avait une autre passion, grande, ardente, souveraine, la passion de méditer. Le comble de son ambition eût été de rester simple moine et de partager sa vie entre la méditation des choses divines et la prière, qui n'était encore pour lui qu'une méditation passionnée.

Il fallut céder à des instances unanimes et s'essayer à l'art du gouvernement. Anselme en possédait une des plus rares parties, le don d'agir sur les âmes. C'était chez lui l'effet d'une bonté profonde, qui se manifestait par la plus touchante douceur et par un

intarissable besoin d'aimer associé à un esprit de candeur et de pureté répandu dans toute sa personne et qui lui donnait un charme et une autorité irrésistibles.

Un très jeune moine, nommé Osberne, plein d'esprit et de malice, haïssait Anselme et le poursuivait des sarcasmes les plus amers. Anselme entreprit de le ramener. Il loue ses talens, excuse ses légèretés, obtient pour lui toutes les faveurs désirées, et, à force d'indulgence, parvient à s'en faire aimer. Alors il change de conduite, devient exigeant, impérieux, sévère, et pousse même la rigueur envers son disciple jusqu'à le châtier par des verges. Le jeune moine supporte tout d'un maître qu'il avait appris à chérir. Devenu le plus docile, le plus humble et le plus doux des religieux, il développait sous l'œil attentif d'Anselme la plus heureuse nature, quand une maladie mortelle vint le frapper. « On vit alors ce sévère maître auprès du lit du jeune frère lui prodiguer de tendres soins, le réchauffer dans ses bras, lui verser les breuvages nécessaires, le soutenir par des paroles douces et fortifiantes; mais ce fut en vain, et, voyant le terme approcher, dans sa paternelle inquiétude il le pria de venir lui révéler, s'il était possible, après cette vie, quel était son destin. L'enfant le promit et mourut. Aussitôt son corps est lavé, enveloppé, mis au cercueil, porté à l'église; les moines, rangés à l'entour, chantent des psaumes pour son âme. Anselme, afin de prier plus librement, se cache dans la partie la plus retirée du temple. Là, accablé de tristesse, il sent bientôt s'appesantir ses yeux humides de larmes et s'endort. Dans son sommeil, il voit trois personnes d'un visage auguste, couvertes d'habits éclatans de blancheur, entrer dans la demeure d'Osberne et s'asseoir en cercle pour le juger; mais, dès que l'arrêt est rendu, Osberne se ranime, pâle encore, semblable à un homme qui se relèverait d'un évanouissement.—Eh bien! mon fils, qu'y a-t-il? — L'antique serpent, répond-il, s'est trois fois dressé contre moi, trois fois il est retombé sur lui-même, et un des gardes du seigneur Dieu m'en a délivré. —A ces mots, Anselme s'éveilla. Édifié et consolé, il fit vœu de célébrer chaque jour la messe pour le repos de l'âme du jeune frère, et toute sa vie il accomplit son vœu. »

Aucun autre de ses disciples ne put remplacer Osberne dans son cœur, mais sa bonté s'étendait sur tous. Il causait un jour avec un autre chef d'abbaye de la difficulté de discipliner les enfans : « Ils sont pervers et incorrigibles, disait l'abbé; cependant nous ne cessons de les battre jour et nuit, et ils deviennent toujours pires. — Vous ne cessez de les battre! dit Anselme. Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils? — Hébétés et brutes, répondit l'abbé. — Que diriez-vous, reprit Anselme, si, ayant planté dans votre jardin un arbre, vous le comprimiez ensuite de manière à l'empêcher de dé-

ployer ses rameaux? Des enfans vous ont été donnés pour qu'ils croissent et fructifient, et vous les tenez dans une si rude contrainte, que leurs pensées s'accumulent dans leur sein, et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part autour d'eux la charité, la piété, ni l'amour; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes pourtant? Leur nature n'est-elle pas la nôtre? Et voudriez-vous qu'on vous fît ce que vous leur faites? Vous les battez! mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artisan en forme une belle statue?... » Dans ces images, dans ces paraboles familières, ne sentez-vous pas cet esprit de douceur qui circule dans l'Évangile, et ne vous semble-t-il pas entendre la voix de celui qui disait : Laissez venir à moi les petits enfans!

Anselme s'intéressait de préférence à tout ce qui était faible et souffrant. On cite un vieillard nommé Herewald qui, parvenu à la dernière décrépitude et n'ayant plus que la parole, ne consentait à recevoir des alimens que de lui, et à qui il rendait les forces en exprimant lui-même le jus du raisin qu'il lui faisait boire dans le creux de sa main. Cela explique ce mot de ses biographes, que sa charité était celle d'une mère : *Sanis pater, infirmis mater erat.*

A cette bonté exquise, joignez le prestige de tant de qualités supérieures : une science très profonde et qui paraissait surnaturelle, l'austérité de mœurs la plus rigide, mais sans excès, sans faste et comme sans effort; ajoutez encore un visage noble et pur où brillait doucement un air de sérénité angélique, et vous comprendrez l'influence prodigieuse qu'Anselme exerçait autour de lui, et tous les miracles attribués par le moine Eadmer, son naïf et sincère biographe, à sa seule présence. « Une fois, à l'heure de minuit, quand toute la maison était plongée dans le repos, un moine malade et couché dans l'infirmerie (c'était un ancien du couvent, jaloux ennemi d'Anselme) se mit à pousser des cris extraordinaires, comme frappé d'un spectacle effrayant. On accourt, on le trouve tremblant et pâle, on le questionne, et il répond que deux énormes loups le tiennent étouffé et lui serrent la gorge avec leurs dents. Riculfe, un des assistans, se hâte d'aller chercher le prieur enfermé pour corriger des manuscrits. Anselme vient, et, levant la main, il prononce, en faisant le signe de la croix, les paroles consacrées. Tout à coup le malade se calme, et, d'un visage serein, il remercie Dieu. Dès le moment où Anselme a paru sur la porte, la main levée, il a vu, dit-il, une flamme en forme de lance sortir de sa bouche, et venir frapper les loups qui ont pris la fuite. Cependant Anselme s'approche de lui, et, lui parlant à voix basse du salut de son âme, il reçoit l'aveu de ses péchés, et lui donne l'absolution générale, annonçant qu'à l'heure où les moines se lèveront pour nones, leur frère

abandonnera cette vie. Et en effet, dès qu'ils eurent quitté leur lit, on le déposa sur la terre, et, tous s'étant rangés autour de lui, il expira. Telle fut bientôt l'opinion des moines sur leur prieur, que ce Riculfe, qui lui servait de secrétaire, racontait qu'une nuit qu'il était chargé de réveiller les frères pour les offices, étant venu à passer devant la porte de la salle du chapitre, il avait vu Anselme debout, en oraison, entouré d'une sphère de flamme brillante; frappé d'étonnement, et pour éclaircir ses doutes, il s'était empressé de monter au dortoir et de courir au lit du prieur; mais ce lit était vide. Revenu dans la salle, il avait retrouvé Anselme, mais non plus le globe de feu. »

On pense bien que les miracles ne tiennent pas une petite place dans la vie d'Anselme. C'était là un point difficile à toucher pour une plume moins délicate que celle de M. de Rémusat. Entre la crédulité factice d'un historien dévot, racontant d'un air béat toutes les puérilités de la légende, et la raideur d'un rationaliste étroit qui ferme son âme au souffle vivant des traditions et au sentiment pieux des choses humaines, la route moyenne est quelquefois douteuse. Nous n'étonnerons personne en disant que M. de Rémusat l'a constamment suivie sans effort, avec l'aisance d'une raison supérieure et d'un goût exquis. Il remarque fort bien qu'avec la meilleure volonté du monde d'épargner les miracles à son héros, il ne raconterait véritablement pas une histoire du XIe siècle, s'il taisait les prodiges que la vénération des fidèles attribuait à l'homme dont l'église a fait un saint. M. de Rémusat nous raconte donc, sur la foi des moines de l'abbaye du Bec, que nombre de malades retrouvèrent la santé en se faisant arroser avec l'eau qu'Anselme avait bénie, et, ce qui est remarquable, c'est qu'Anselme, témoin de ces miracles qu'il n'opérait que contre son gré, ordonnait aux malades guéris de n'en rien dire et de tout rapporter à la miséricorde divine. En recueillant avec respect ce trait de caractère, nous ne cacherons pas plus que M. de Rémusat que nous aimons mieux voir Anselme apaiser les passions, corriger les vices, confondre l'erreur, calmer la douleur dans les âmes malades et troublées.

Rien aussi de plus vivant et de plus charmant que l'image d'Anselme sortant à regret de ses méditations chéries pour exercer son droit de juridiction sur les vassaux de l'abbaye. « Il s'asseyait, tranquille et calme, entre les plaideurs, ne répondant aux paroles insidieuses que par quelque trait de morale ou quelque pensée de l'Évangile. Parfois même il s'endormait, et l'on trouvait miraculeux qu'au réveil il éclaircît les obscurités, démêlât les plus captieux mensonges, comme s'il eût tout entendu bien éveillé. » Le miracle, dit M. de Rémusat, c'était d'unir un esprit délié à un cœur juste.

Nul abbé n'était moins propre qu'Anselme à grossir, aux dépens

de ses voisins, les revenus de son monastère. Il condamnait dans l'homme d'église le zèle trop ardent pour les biens de sa maison, cette sollicitude et cette dextérité excessives dans les affaires, tout ce qui ne convenait qu'aux mondains et pouvait donner à la religion un caractère temporel : « Il y a, disait-il, des prélats de notre ordre qui, pour conserver dans leurs mains les biens du Seigneur, laissent périr dans leurs âmes la loi du Seigneur. Non contents d'être prudens, ils veulent être habiles; ils deviennent cupides pour le lieu saint, et ne songent qu'à toujours acquérir pour les pauvres serviteurs de Dieu. »

Une chose pourtant faisait regretter à Anselme l'extrême pauvreté de son abbaye, c'était la difficulté de former une bibliothèque. Il faut ici se faire une idée juste des ressources littéraires du temps : cela peut servir à rabattre bien des illusions chez ceux qui poussent l'enthousiasme du moyen âge jusqu'à un fanatisme ridicule; mais cela est surtout nécessaire pour apprécier dignement les services rendus par Anselme, et en général par l'église, à la civilisation moderne. Il n'y a qu'une voix parmi les chroniqueurs pour célébrer la bibliothèque du Bec. Or, nous en avons aujourd'hui le catalogue exact : il ne contient que les noms d'une quarantaine d'auteurs, dont plus des trois quarts sont ecclésiastiques, et encore est-il postérieur d'au moins un siècle au temps de Lanfranc (1). Nul doute que ce ne fût alors une affaire très-difficile que de se procurer les épîtres de saint Paul; car, l'archevêque Lanfranc ayant demandé l'exemplaire du Bec, Anselme le lui envoie avec une douleur visible, et *pour obéir*, dit-il, *à ses ordres*. N'est-ce point une chose admirable de voir Anselme exercer ses moines à transcrire et à corriger des manuscrits, et leur donner l'exemple tout le premier? On lit dans un écrivain du XIe siècle « que les moines du Bec étaient si adonnés aux lettres, si versés dans la science des énigmes sacrées, que presque tous semblaient des philosophes. » Le témoignage est précieux, mais il faut prendre garde de s'y tromper. Si on cherche ce que faisaient ces philosophes dans leurs écoles, on verra qu'ils apprenaient à lire à leurs disciples, et ces disciples étaient quelquefois des hommes de cinquante ans. Aux plus habiles, on enseignait un peu de latin et le chant d'église. Encore ici Anselme payait de sa personne, et il nous avoue avec candeur que faire décliner les enfans l'ennuyait quelque peu. Admirable simplicité d'un grand esprit fait pour les spéculations les plus sublimes de la pensée! Sait-on à quoi s'occupait Anselme quand les soins de l'administration laissaient à son esprit quelque loisir? Il composait ces étonnans ouvrages où les grands problèmes de la philosophie et les mystères de la religion sont scrutés avec une

(1) Voir le rapport de M. Félix Ravaisson sur les bibliothèques de l'ouest, *Append.*, page 375.

hardiesse, une élévation et une subtilité ingénieuse qui rappellent saint Augustin et font pressentir Malebranche et Fénelon. Nous citerons les plus célèbres : le *Monologium* et le *Proslogium*. Anselme leur avait d'abord donné des titres bien remarquables et qui en expriment parfaitement le caractère. Il appelait le premier : *Exemple de méditation touchant la raison de la foi;* le second portait ce titre : *la Foi cherchant l'Intelligence*. C'est en effet le cachet original de la méthode théologique de saint Anselme de ne jamais séparer la foi de la raison, et quoi de plus extraordinaire en vérité que ce moine du XIe siècle qui ferme les saintes Écritures, écarte les pères de l'église, s'isole de la tradition, et enseveli dans sa cellule du Bec, un peu comme Descartes dans son poële en Allemagne, cherche Dieu par la seule raison, s'enfonce dans les mystères les plus redoutables du christianisme, et construit sur un plan hardi et grandiose ce que M. de Rémusat appelle fort bien une *démonstration à priori de la sainte Trinité!*

Cette entreprise est l'objet du *Monologium;* elle conduisit Anselme à un ouvrage plus original encore. Il conçut le dessein de ramener à une seule et même idée fondamentale tout ce qu'on croit et tout ce qu'on enseigne touchant l'existence et la nature de Dieu. Voilà le germe de cet argument fameux du *Proslogium*, que Descartes crut inventer six siècles plus tard, qui parut à Leibnitz susceptible d'une rigueur géométrique, et dont la destinée, après Kant et M. Hegel, n'est peut-être pas encore épuisée. Il faut lire dans M. de Rémusat le récit animé autant que fidèle des perplexités d'Anselme. On se croit transporté un instant dans cette antique abbaye où habitait, sous le froc d'un moine, le génie d'un grand métaphysicien : « Ce fut d'abord comme une pensée unique qui l'obsédait à toute heure. Il en perdait le manger, le boire, le sommeil, et, ce qui l'affligeait le plus, il se sentait préoccupé et troublé jusque dans le service de Dieu. Il ne pouvait dire matines attentivement. Inquiet et scrupuleux, mécontent d'ailleurs de n'avoir pas encore réussi à embrasser son sujet tout entier, il finit par craindre que son idée ne fût une tentation du démon. Il s'efforça de la repousser; mais plus il y travaillait, plus elle revenait l'assaillir. Voilà enfin qu'une certaine nuit, aux prières de vigiles, la lumière se fit dans son esprit : tout lui apparut avec clarté; son cœur se remplit d'une immense joie. Il crut reconnaître un coup de la grâce, et dans le premier feu de sa découverte il écrivit le fond de son argumentation sur des tablettes de cire qu'il confia aux soins d'un moine. Quelques jours après, il les redemande; on les cherche, on ne les retrouve pas. Aucun frère ne sait ce qu'elles sont devenues. Anselme se hâte de réparer sa perte, et trace une nouvelle rédaction des mêmes pensées qu'il recommande au même dépositaire. Celui-ci les cache dans le coin le

plus secret de son lit, et le jour suivant, sans s'être aperçu de rien, il les trouve brisées en mille pièces sur le carreau; il en ramasse les morceaux et les porte à Anselme, qui les recueille, les rapproche et parvient avec peine à retrouver à peu près l'écriture. Cependant, pour éviter de nouveaux dommages, il fit transcrire le tout sur parchemin *in nomine Domini.* »

On voit assez que l'ambition d'Anselme n'était point tournée du côté des grandeurs humaines, et que la perspective d'une haute situation dans l'église devait lui être un sujet de crainte et d'effroi. Voici toutefois le moment où la vénération universelle va l'arracher à son monastère bien-aimé et le produire au grand jour des luttes politiques, sur ce siége glorieux et redoutable où Lanfranc vécut paisible, où Thomas Becket mourut martyr.

Le conquérant de l'Angleterre, Guillaume de Normandie, venait de succomber le 10 septembre 1087. Venu sur le continent pour s'emparer du comté de Vexin, il se jette sur Mantes, l'incendie, se blesse à mort en tombant de cheval, appelle à lui Anselme, dont la personne lui inspirait une vénération particulière, et expire sans avoir eu l'entretien désiré. A cette nouvelle, Lanfranc éprouve la plus vive douleur. Peu avant la mort du roi, l'âme pleine des plus tristes pressentimens, il écrivait au pape : « Priez Dieu que le roi vive; car, lui vivant, nous avons une paix quelconque. Après sa mort, nous ne devons espérer aucune paix, aucun bien. » En effet, le successeur désigné du conquérant était son second fils, Guillaume le Roux, qui préparait à l'Angleterre le plus violent et le plus avare des despotes. Lanfranc ne survécut pas longtemps au grand monarque dont il avait secondé la politique. Il mourut le 28 mai 1089, et certes, s'il pressentit qu'il allait avoir pour successeur Anselme, le plus doux et le plus pur des hommes, son cœur dut gémir des cruels embarras qu'il léguait à son ami.

Rien de plus semblable que la fortune de Lanfranc et d'Anselme, rien de plus contraire que leur caractère et leur destinée. Qu'il soit professeur à Avranches, moine, prieur, abbé à Sainte-Marie-du-Bec ou primat d'Angleterre à Cantorbéry, Lanfranc est partout un homme d'action. Même quand il écrit des traités théologiques, le tour naturel de son génie s'y fait reconnaître. Il a pris la plume pour combattre l'hérésie, pour confondre Bérenger de Tours, pour obtenir telle décision d'un concile, pour défendre enfin l'autorité de l'église et l'unité du gouvernement spirituel. Anselme à son tour suit tous les degrés de la même carrière, et toujours il reste l'homme de la vie intérieure et de la méditation. Il disait en souriant à ses amis : « Je suis comme le hibou, je ne me plais que dans l'obscurité, en-

touré de mes petits. Lui aussi, lorsqu'il s'expose au grand jour et se mêle aux autres oiseaux, il est poursuivi et déchiré. » Anselme et Lanfranc représentent au XIe siècle le génie de l'église sous ses deux formes les plus opposées : Lanfranc, c'est le moine politique avec le goût du pouvoir, l'ambition et les talens du gouvernement, n'allant du monde au cloître que pour s'élancer du cloître dans le monde et traiter au nom de l'église avec les puissances du siècle, exact dans ses mœurs, mais indulgent à autrui, souple, délié, et, avec des desseins toujours honnêtes, peu scrupuleux quelquefois sur les moyens de les accomplir. Anselme, c'est le moine philosophe, qui fuit un monde troublé par les passions violentes, où règnent la force, la discorde et la guerre, et se réfugie dans la retraite pour y cultiver en paix son âme, pour y entretenir la flamme sainte des nobles études, pour y recevoir les âmes blessées et y calmer les douleurs inconsolables, pour y répandre autour de lui le goût de la perfection chrétienne au sein d'une vie pure, douce, innocente, toute à la prière, à la méditation, à la vertu et à Dieu.

Loin de moi le dessein de rabaisser ici la vie active devant la spéculation et d'exalter Anselme aux dépens de Lanfranc. Je sais que le génie et la vertu ont des formes diverses, et il y a plus d'une voie légitime pour qui veut servir Dieu et les hommes. Lanfranc est à mes yeux un personnage historique des plus respectables. Au lieu de lui faire un crime d'avoir servi la politique de Guillaume le Conquérant, il me semble que l'accord de ces deux grands esprits est pour l'un et pour l'autre un titre d'honneur; mais le même primat d'Angleterre qui a pu, sans dommage pour son caractère et sa foi, s'associer aux desseins d'un conquérant de génie, se fût-il accordé aussi aisément avec son indigne héritier? Je ne le crois pas, et voilà tout ensemble le motif et l'excuse des luttes d'Anselme contre les rois anglo-normands.

M. de Rémusat s'est trouvé naturellement conduit à crayonner ces curieuses figures de Lanfranc, de Guillaume le Conquérant et de son fils, le *roi Roux,* comme l'appelaient les moines du temps. Si ce n'était la crainte de paraître affecter une compétence où je ne prétends pas, je dirais qu'après tant de travaux justement célèbres, même après l'incomparable récit de M. Augustin Thierry, quiconque voudra connaître toute la vérité sur les hommes et les choses de cette époque trouvera à s'éclairer dans les appréciations largement impartiales de M. de Rémusat, relevées encore par le charme d'un vif récit tout semé de peintures brillantes et de traits ingénieux. Oui, M. de Rémusat a raison, il ne faut pas appliquer la même mesure à tous ces rois normands, bien que l'ambition, l'avarice et la ruse formassent leurs traits communs. Le premier Guillaume est plus

qu'un grand guerrier, c'est un grand politique; le second Guillaume n'est qu'un médiocre tyran. Rien de plus habile, par exemple, rien de plus suivi et de plus sensé que la conduite du conquérant à l'égard de l'église. Guillaume avait trop de portée et de finesse pour ne pas s'appuyer fortement sur le clergé, la seule force morale du moyen âge; mais il était trop profondément laïque et trop jaloux de son autorité pour en souffrir la moindre usurpation. Il honorait et protégeait sincèrement le clergé anglican, mais il entendait le gouverner. On sait que la conquête de l'Angleterre fut encouragée à l'égal d'une croisade par le saint-siége sous l'influence de l'archidiacre Hildebrand. Guillaume ne fut pas ingrat envers l'église, et cependant il ne put supporter patiemment qu'Hildebrand, devenu Grégoire VII, réclamât de lui tout à la fois argent et obéissance. « Guillaume, écrivait le pape, est la perle des princes; qu'il soit le modèle de la justice et le type de l'obéissance. Dès ce monde, il y gagnera victoire, honneur, puissance, grandeur. Qu'il ne se laisse point arrêter par la tourbe des mauvais rois... » A ce langage caressant et impérieux, Guillaume répondit : « Je vous envoie le denier de saint Pierre, car j'ai trouvé que mes prédécesseurs en agissaient ainsi; mais rendre l'hommage de fidélité, je ne l'ai voulu ni ne le veux, car je ne l'ai pas promis, et je ne trouve pas que mes prédécesseurs aient promis cela aux vôtres. » La politique de Guillaume se montre ici à découvert. Son grand objet, obstinément poursuivi, fut de se passer de Rome le plus possible et de constituer à Cantorbéry, sous le nom de primat, une sorte de pape national choisi de sa main et gouvernant sous lui cette église encore ennemie qu'il s'agissait de conquérir en la transformant. Lanfranc fut l'homme choisi pour appliquer cette politique, et il faut dire qu'il s'en fit l'instrument volontaire et docile. Quand on voit ce moine italien, si actif et si délié, qui, après avoir blâmé comme docteur en droit canon le mariage de Guillaume le Conquérant avec Mathilde, s'en était fait sans scrupule le négociateur complaisant et heureux à la cour de Rome, quand on le voit refuser d'être archevêque de Cantorbéry, c'est-à-dire le premier personnage de l'Angleterre après le roi, sous prétexte de modestie et de goût pour la retraite, il est bien difficile de ne pas dire avec M. de Rémusat que cette répugnance, sans être hypocrite, n'était pas entièrement sincère, et on sourit d'adhésion à ce piquant retour de l'historien sur les mœurs du dernier régime parlementaire : « Qui donc n'a vingt fois refusé le pouvoir avec la certitude de l'accepter, pourvu qu'on insistât, et qui n'en a pas dit assez, avant de le prendre, pour se persuader suffisamment qu'il y avait été contraint? » Quoi qu'il faille penser de cette conjecture de M. de Rémusat, juge si clairvoyant et si autorisé en de pareils cas de

conscience, je dirai que ce qui absout Lanfranc à mes yeux, c'est qu'il y avait de grandes choses à faire dans l'église d'Angleterre : il y avait à réformer le clergé saxon, dès longtemps corrompu par l'ignorance, la débauche et la simonie, tellement étranger à toute culture libérale, qu'un chapelain du roi, par exemple, nommé Herfast, qui devint bientôt évêque de Thetford, étant venu au Bec, Lanfranc lui donna un abécédaire à épeler; il y avait donc à faire renaître les études, à relever les bâtimens religieux incendiés par la conquête, à reconstruire les monastères et les hôpitaux, à faire rentrer dans les mains du clergé les propriétés ravies, à convoquer des conciles pour procurer le retour de la discipline ecclésiastique et des bonnes mœurs. Voilà la tâche rude et glorieuse que s'imposa Lanfranc, et il y réussit en servant avec zèle et modérant avec prudence un roi qui savait l'écouter.

Le fils de Guillaume le Conquérant n'eut de son père que les défauts. Il était despote, mais sans esprit de suite et sans grands desseins; ses emportemens étaient aveugles, ses violences pleines de caprices, ses cruautés inutiles. La passion qui le dominait, c'était une rapacité insatiable, qui n'avait pas même l'excuse d'être raisonnée, car il y joignait une prodigalité ruineuse. Il prenait de toutes les mains, laissait prendre et donnait sans choix. Le règne de son père avait été une conquête, le sien fut un brigandage. On conçoit que l'église, étant à la fois très riche et sans défense, fût sa proie de prédilection. Les terres d'un couvent étaient-elles à sa convenance? il chassait les religieux et confisquait leurs biens à son profit. Une église venait-elle à perdre son pasteur? il en prolongeait indéfiniment la vacance pour s'en attribuer les revenus pendant tout l'intervalle. D'autres fois, il se contentait de mettre des taxes sur les moines, quand il épargnait leurs terres, ou bien il en transportait la propriété à d'autres moines qui payaient mieux. Il faut entendre les gémissemens de ces pauvres religieux : « Je demande la liberté, dit Guillaume de Malmesbury, avec la permission de la majesté royale, de ne pas dissimuler la vérité; il craignait Dieu fort peu, les hommes pas du tout. »

Quand le siége de Cantorbéry vint à vaquer par la mort de Lanfranc, le roi, suivant sa coutume, ne se pressa pas d'y pourvoir, l'archevêché étant immensément riche. Quatre ans s'écoulèrent ainsi, avec un tel dommage pour le gouvernement de l'église, pour le bien des pauvres et même pour l'intérêt de l'état, que la cour plénière des prélats et des seigneurs, tenue à Glocester aux fêtes de Noël, prit un parti étrange et qui caractérise l'époque, ce fut d'aller en corps supplier le roi de permettre que par tout le royaume on dît des prières pour obtenir son changement de résolution. Guillaume y consentit en

disant : « Priez tant que vous voudrez, moi je ferai ce qui me plaira. » Pendant qu'on priait, le roi s'entretenait avec un des premiers de sa cour : « Je ne connais pas d'homme, dit celui-ci, d'une sainteté égale à celle d'Anselme; il n'aime que Dieu, et ne souhaite aucun des biens qui passent. — Oui, dit le roi en raillant, et pas même l'archevêché de Cantorbéry! — Cela moins qu'aucune chose, repartit l'autre, et je ne suis pas seul de cette opinion. — Par le saint-voult de Lucques (1)! s'écria le roi (c'était sa manière ordinaire de jurer), ni lui, cette fois, ni personne, ne sera archevêque, excepté moi. » Il n'avait pas prononcé ces paroles, qu'il se trouva mal et parut en grand danger.

La peur de la mort put seule le décider à se rendre au vœu unanime du clergé, du peuple et des seigneurs. Il nomma Anselme, qui, après une résistance obstinée et visiblement sincère, fut forcé d'accepter ce fardeau. « Songez, disait-il à ceux qui saluaient son nom comme l'espérance des opprimés, songez que vous venez d'atteler à la même charrue et sous le même joug une vieille et débile brebis et un taureau indompté. » Tant que le roi fut malade, tout alla bien; mais aussitôt rétabli, Guillaume leva le masque et prétendit prendre une revanche, non-seulement contre l'église, mais contre Dieu même. « Sache bien, évêque, dit-il un jour à un prélat, que, par la sainte face de Lucques, jamais Dieu n'aura de moi du bien pour le mal qu'il m'a fait. » Anselme lui ayant dit un mot de la nécessité prochaine d'assembler un concile, il refusa et dit : « Je le haïssais hier, je le hais davantage aujourd'hui; demain ma haine sera plus vive encore; qu'il le sache bien, et qu'elle durera toujours. »

Le jour même où Anselme fit son entrée solennelle à Cantorbéry, au milieu des acclamations populaires, un ministre de Guillaume le somma, au nom du fisc, de comparaître devant le roi. C'était un certain Ranulfe, surnommé *Flambard*, prêtre normand, d'une insigne bassesse et d'une servilité à toute épreuve, que Guillaume avait tiré de la poussière pour le mettre à la tête de l'échiquier et en faire l'instrument de ses exactions. Ce *prince des publicains*, comme l'appelle Anselme, poussa l'audace, dit-on, jusqu'à arrêter l'archevêque en pleine rue. Ainsi commença ce combat du siége de Cantorbéry contre la royauté anglaise, épisode intéressant de la grande lutte qui remplit tout le moyen âge entre l'empire et le sacerdoce. Anselme y consuma sa vie, tour à tour vaincu et vainqueur, deux fois exilé, heureux encore d'avoir rencontré après Guillaume un roi plus éclairé et plus doux, et de mourir en paix près d'un autel qui allait bientôt se teindre du sang le plus généreux et le plus pur. Nous ne suivrons pas

(1) Ce *saint-voult* est le crucifix célèbre ou *volto santo* de la cathédrale de Lucques.

M. de Rémusat dans le récit qu'il fait de tous les incidens de cette lutte, récit fidèle, détaillé, scrupuleux, et presque toujours intéressant, lorsque l'historien n'abuse pas de l'exactitude, et ne devient pas un peu languissant pour vouloir être trop complet. Qu'il nous suffise de dire en peu de mots l'objet du conflit, le point où il vint à aboutir, et le caractère qu'Anselme y déploya.

Deux sortes de questions étaient engagées dans la querelle du primat d'Angleterre avec la royauté : les unes générales et qui intéressaient toute l'Europe chrétienne; les autres particulières et locales, telles que la liberté pour l'archevêque de réunir des conciles, la faculté d'aller à Rome recevoir le *pallium*, les titres de Cantorbéry sur les immenses domaines convoités par les princes et les seigneurs normands. Sur ces points particuliers, il semble qu'Anselme avait de son côté le bon droit : sa cause était celle du faible contre le fort, de la justice contre la violence, de la liberté contre la tyrannie, et il pouvait écrire au roi de Jérusalem ce mot célèbre, dont une école récente a tant abusé : « Il n'y a rien au monde qui soit plus cher à Dieu que la liberté de son église. » Au siècle d'Anselme en effet, la liberté de l'église et même sa richesse étaient une garantie pour les petits, pour les pauvres, pour tous les opprimés. C'est ce qui explique la popularité d'Anselme. Il était l'idole du peuple, parce qu'il résistait, au nom de la justice, à un roi spoliateur, et au nom de la liberté à un tyran. De quoi pouvaient servir à ce moine austère, à ce paisible méditatif, la richesse et le pouvoir? Il aurait voulu vivre à Cantorbéry, comme dans sa cellule du Bec, entre la méditation et la prière. Ces magnifiques domaines qu'il défendait contre la rapacité du roi étaient le patrimoine des pauvres. Cette liberté, qu'il revendiquait au risque de l'exil et au péril même de sa vie, il ne s'en voulait servir que pour la réforme des mœurs, le retranchement des abus, l'honneur de l'église et le bien commun de la royauté et du peuple. Nul prélat n'a moins ressemblé à un factieux. Il respectait sincèrement le pouvoir royal, et s'il lui résistait, c'était en gémissant et pour obéir à sa conscience. « Il était, dit M. de Rémusat, toujours prêt à se réconcilier et jamais à céder, et c'est en toute humilité qu'il s'exposait à jouer un rôle historique. » Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir poussé la délicatesse morale jusqu'au point où elle devient un excès : il n'était pas seulement scrupuleux, il était timoré. Il portait dans les choses de la conscience la finesse et la subtilité qui sont, avec l'élévation, les traits distinctifs de son esprit. Nous avons un mot de lui qui le peint à merveille et qui a bien son prix, malgré sa forme hyperbolique : « J'aimerais mieux, disait-il, être en enfer sans péché qu'au ciel avec un péché. » Un tel homme ne pouvait porter dans la vie active cette

décision, cette initiative, cette vigueur impétueuse qui surmontent les obstacles et conduisent un grand dessein à son but. Il n'était fort que dans la résistance; il y déployait, pour parler comme M. Villemain, cette *inflexible douceur* d'un pontife du commencement de notre siècle, qui tint en échec le maître de l'Europe. Anselme, lui aussi, finit par triompher, et il faut bien croire qu'il avait raison, puisque après la mort de Guillaume le Roux, un roi non moins jaloux de son autorité, mais plus politique et plus éclairé que son prédécesseur, donna gain de cause au primat d'Angleterre sur tous les droits revendiqués pour Cantorbéry.

Mais il y avait au fond de ce conflit une question tout autrement élevée, non plus nationale et purement anglaise, mais générale et européenne, question qui ne fut pas résolue, qui ne pouvait pas l'être d'une façon définitive et qui ne le sera jamais : c'est la question des rapports de l'église et de l'état. Elle s'engagea au XIe siècle, à l'occasion des investitures, dura cinquante-six ans, mit l'Europe en feu, fit livrer soixante batailles et coûta la vie à deux millions d'hommes. On s'étonne et on gémit quand on ne voit que ce problème, qui paraît fort simple : A qui appartient-il de donner à l'évêque les signes mystiques de son autorité, la crosse et l'anneau? Ne semble-t-il pas clair que le pouvoir spirituel a seul qualité pour conférer des titres spirituels dont tout l'effet s'accomplit dans le sanctuaire de la conscience? Mais à ce problème le siècle de Grégoire VII en mêlait un autre : L'évêque doit-il au roi l'hommage féodal? Ici, le nœud se complique. Si, comme magistrat spirituel, l'évêque peut n'avoir à compter qu'avec l'église, à certains égards l'évêque est aussi un magistrat civil, et au moyen âge en particulier, il était lié, comme grand propriétaire, à tout le système féodal. A ce titre, il n'était plus le représentant de l'église, il était l'*homme* du roi. Voilà la difficulté. Elle était grande au moyen âge, elle n'est pas petite encore aujourd'hui. On dira peut-être qu'il y a un moyen très simple de la résoudre, c'est la séparation absolue de l'église et de l'état, telle qu'elle est pratiquée depuis trois quarts de siècle aux États-Unis. Certes le régime américain a de grands avantages, pour la religion comme pour l'état, et je comprends que plus d'un esprit élevé y voie l'idéal que les peuples modernes se doivent proposer; mais n'oublions pas que nous habitons la vieille Europe, et que nous surtout, Français, nous sommes, par nature et par tradition, le peuple de l'organisation hiérarchique et de l'unité, en religion comme en tout le reste. Or, si le problème que le moyen âge n'a pu résoudre s'est simplifié depuis trois siècles, il se pose toujours cependant entre l'état d'une part et de l'autre une église fortement organisée, qui doit sa puissance à sa discipline, à sa hiérarchie, à son antiquité, à son unité.

M. de Rémusat, qui a l'avantage de porter en ces matières avec l'élévation d'un historien philosophe l'expérience d'un politique, démontre supérieurement que la question n'est pas susceptible d'une solution exclusive. Acceptez-vous le système qui fait de l'église catholique un pouvoir absolument indépendant de l'état? Suivez ce principe, il vous mènera droit à la théocratie; car l'église réglant souverainement les choses de la conscience, et la conscience étant mêlée à tout dans les affaires humaines pour l'honneur même de l'humanité, il s'ensuit que le souverain des consciences serait l'absolu souverain. On aurait ainsi la tyrannie la plus monstrueuse que les hommes aient jamais redoutée, tellement exorbitante, que si elle a pu en théorie séduire quelques esprits violens, quelques logiciens intrépides comme Joseph de Maistre, M. de Lamennais et M. de Montalembert, dans la pratique l'église n'y a jamais prétendu. Voulez-vous au contraire que le pouvoir religieux soit absolument soumis au pouvoir civil? vous ne faites que changer de tyrannie. Au lieu d'un despote ecclésiastique, vous me proposez un despote laïque; au tyran de Joseph de Maistre vous substituez celui de Hobbes; le bon sens et la dignité humaine les repoussent tous deux.

Que faut-il conclure de cette impossibilité de subordonner absolument l'une à l'autre les deux puissances? La nécessité d'une transaction; elle s'est toujours accomplie, en dépit des prétentions extrêmes, selon l'esprit des temps et le cours mobile des choses. Au XIe siècle, Anselme en accepta une qui fait le plus grand honneur à sa modération. Il consentit à consacrer les prélats qui auraient rendu l'hommage au roi, et lui-même au surplus, à son installation, ne l'avait pas refusé. De son côté, le roi Henri estimant nécessaire de ramener auprès de lui un primat cher à l'Angleterre, admiré à cause de sa science, populaire à cause de sa douceur, de sa simplicité, de sa charité, et pour tant de vertus révéré à l'égal d'un saint, le roi Henri, qui avait déjà cédé sur tous les titres particuliers du siége de Cantorbéry, céda encore sur l'investiture par la crosse et l'anneau.

Ici certains écrivains de nos jours, notamment Mœhler et M. de Montalembert, poussent un cri de joie, comme si la thèse ultramontaine venait de remporter un triomphe décisif; mais en vérité, pour un esprit aussi absolu et aussi pénétrant que le futur historien de saint Bernard, c'est être content à bon marché; car, sans nier l'avantage moral remporté par Anselme, quel était le fond de la question? C'était de savoir qui choisirait les évêques. Or c'est un privilége dont le roi Henri n'eut garde de se dessaisir, M. de Montalembert lui-même en convient, et d'ailleurs j'en appelle à Lingard, qui ne peut être suspect : « En tout, dit l'historien catholique, l'église gagna

peu de chose à ce compromis. Il put limiter, mais il ne détruisit pas l'abus principal. Si Henri céda sur une cérémonie superflue, il conserva le fond de la chose. Le droit qu'il assumait de nommer les évêques et les abbés demeura intact (1). »

En somme cette lutte, sans jamais manquer d'intérêt, n'a pas de véritable grandeur, et c'est pourquoi il semble que M. de Rémusat ne se hâte pas assez d'arriver aux titres vraiment historiques de saint Anselme, je veux dire à sa philosophie. Les vertus du moine, les luttes courageuses de l'archevêque s'éclipsent devant la gloire du théologien et du penseur.

Voyez Anselme à son lit de mort; quelle est la dernière pensée de ce pieux personnage? quel est son dernier regret? C'est de n'avoir pu terminer un ouvrage de pure métaphysique. Le véridique Eadmer raconte que peu de jours avant la fin d'Anselme, c'était le dimanche des Rameaux, un des moines qui se pressaient autour du mourant lui dit : « Notre seigneur et père, autant qu'il nous est donné de le savoir, tu iras, quittant le siècle, à la cour de notre divin maître pour le jour de Pâques. » Anselme répondit : « Si telle est sa volonté, j'obéirai de bon cœur; mais s'il aimait mieux me laisser encore parmi vous au moins assez longtemps pour résoudre une question que je médite touchant l'origine de l'âme, j'accepterais avec reconnaissance, d'autant que je ne sais si, moi mort, personne la résoudra. » Sublime et naïf regret où l'on sent sous la foi du chrétien l'ardeur inextinguible du philosophe! Comme dit si bien M. de Rémusat : « La recherche de la vérité passionne encore ces grands et inquiets esprits au moment où ils vont à elle; ils préfèrent l'amour à la possession, et sur le seuil du ciel ils regrettent de la terre le travail et l'espérance. »

II.

A tous les momens de sa carrière agitée, saint Anselme s'est recueilli pour méditer et pour écrire. Ses ouvrages, réunis par les doctes soins d'un bénédictin (2), sont donc très nombreux. Si on met à part les *Lettres*, d'ailleurs si curieuses, et où M. de Rémusat a su puiser mille détails charmans, si on laisse également de côté les ouvrages de piété, parmi lesquels il suffit de citer les *Méditations*, ouvrage souvent traduit et cent fois réimprimé (3), les principales compositions d'Anselme se classent en deux groupes, suivant qu'elles

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II de la trad. franç., ch. III, p. 193.

(2) Dom Gerberon a publié les œuvres complètes de saint Anselme. La meilleure édition est celle de Paris, 1675, 1 vol. in-folio.

(3) Il en a paru récemment une traduction française par M. Denain. Paris, 2 vol. in-12.

se rapportent à la théologie proprement dite ou à la pure philosophie. Voulez-vous avoir des types de ces divers écrits? Vous les trouverez dans les deux livres dont nous avons déjà parlé, le *Monologium* et le *Proslogium*. Certes, dans le *Monologium*, la philosophie n'est pas absente, mais la théologie domine, et si l'ouvrage commence par une démonstration toute rationnelle de l'existence de Dieu, il a pour principal objet l'explication du mystère de la Sainte-Trinité. De même, bien que le théologien se laisse voir dans quelques chapitres du *Proslogium* et le chrétien dans tous, le fond de l'ouvrage est une question de pure métaphysique. Même caractère dans le *Dialogue sur la Vérité,* simple esquisse, mais pleine de grandeur, où se fait partout sentir la main d'un maître. Nous ferons comme saint Anselme : sans séparer absolument la théologie d'avec la philosophie, nous nous garderons de les confondre.

On n'attend pas ici de nous une exposition de la théologie de saint Anselme; mais ce qui est possible, ce qui nous semble intéressant à un très haut degré, c'est de caractériser sa méthode. Aussi bien le fond de la théologie, par sa nature, est immuable et en quelque sorte impersonnel. La méthode seule varie. C'est par elle que les théologiens peuvent se distinguer, car qui se distingue sur le dogme est hérétique. Ce qui me frappe dans la méthode théologique de saint Anselme, c'est sa hardiesse unique et sa parfaite originalité. Il n'a pu d'abord en trouver le modèle dans aucun théologien antérieur, pas même dans saint Augustin; de plus, quelque admiration que le génie d'Anselme ait excitée parmi ses contemporains, il ne s'est rencontré personne après lui qui ait osé ou qui ait pu l'imiter.

Saint Augustin est à coup sûr un théologien philosophe. Avant de croire, il a nié, il a douté, il a réfléchi. D'abord manichéen, puis sceptique, ce fut la lecture de Platon qui l'arracha au matérialisme et au doute pour le fixer dans une philosophie sublime qu'il n'abandonna jamais, alors même que son cœur y sentit des lacunes et le jeta dans les bras de la foi. Partout dans ses plus beaux ouvrages, on sent le platonicien. Quand il expose les dogmes essentiels du christianisme, et particulièrement la sainte Trinité, il aime à faire voir que si ces mystères surpassent la raison, ils ne la contredisent pas. Il accorde même que la raison a pu pressentir, par sa seule énergie naturelle, certaines vérités révélées, et c'est ainsi qu'il trouve dans Platon la doctrine du Verbe, de cette lumière incréée, de cette raison universelle, égale et coéternelle à l'essence divine. Or, si la raison a pu avant l'Évangile soupçonner ces dogmes mystérieux, à plus forte raison peut-elle les y retrouver, et sinon les comprendre, au moins les concevoir et les éclaircir. Plein de cette confiance généreuse en la raison, saint Augustin n'hésite pas à porter la lumière de

l'analyse sur les mystères les plus profondément obscurs, ceux de l'incarnation divine, de la grâce, du péché originel.

On peut déjà estimer que la hardiesse de saint Augustin est grande : j'en appelle à quiconque a médité les *Confessions*, la *Cité de Dieu*, le livre de *la Trinité;* mais aucun de ces écrits ne peut donner une idée de l'audace extraordinaire qui éclate à toutes les pages du *Monologium*. Cherchez dans cet ouvrage un seul texte des saintes Écritures, un seul récit, un seul fait, un seul témoignage, un seul appel à la tradition, vous ne l'y trouverez pas. La raison pure règne ici en maîtresse. Une âme qui se replie sur elle-même dans le silence des passions, dans l'oubli de la terre et des hommes, qui cherche en soi la vérité, pose des principes, déduit des conséquences, et forme ainsi une chaîne de pensées rigoureusement liées,—voilà le spectacle inouï que saint Anselme a donné à son siècle.

Quand on signale dans cette méthode le caractère du rationalisme, les organes d'un certain parti se récrient. Convaincus, ou voulant le paraître, que le rationalisme est un monstre effroyable qui porte dans ses flancs le panthéisme, le socialisme, l'athéisme et tous les fléaux, ils soutiennent que faire de saint Anselme un rationaliste, c'est le calomnier. Entendons-nous bien. Voulez-vous dire que saint Anselme est profondément chrétien? Vous dites vrai, il l'est de profession, de doctrine, de parole, de cœur, il l'est de toutes les manières dont on peut l'être. S'il y a des historiens de la philosophie qui aient vu en lui un panthéiste déguisé, je les abandonne à vos railleries. Je conviens que trouver le panthéisme dans saint Anselme, c'est le trouver dans saint Augustin et dans Platon, dans saint Paul et dans l'Évangile; c'est avoir les yeux affectés de cette maladie très connue qui fait trouver le panthéisme où il n'est pas et même où le contraire est clairement. —Voulez-vous ajouter que saint Anselme ne subordonne pas la foi à la raison? C'est encore vrai. Il suffit pour s'en convaincre de lire le titre de ses écrits. « Je vais chercher, dit ce grand esprit, la raison de la foi. » Cela suppose la foi. « Je veux montrer, dit-il encore, la foi cherchant l'intelligence. » Cela signifie que la foi est le commencement pour saint Anselme, et l'intelligence de la foi le terme. Du sein d'une foi peu éclairée, saint Anselme aspire à une foi lumineuse; il la demande à la raison. Celle-ci part de la foi, la développe, la perfectionne, l'achève, et saint Anselme peut dire avec Isaïe : *Croyez et vous comprendrez*. Tout cela est incontestable : qu'en faut-il conclure? C'est que saint Anselme, dans le *Monologium*, entreprend une œuvre de théologien philosophe, non de pur métaphysicien. S'il eût fait abstraction de la foi, il n'eût pas été saint Anselme, il eût été Descartes.

Rendons à chacun ce qui lui appartient. Le propre de saint An-

selme, c'est d'avoir donné le premier exemple d'une théologie qui, laissant de côté les Écritures, les témoignages et les pères, ne s'appuyant que sur des principes rationnels, entreprend de retrouver par la seule force du raisonnement et à la seule lumière de l'évidence toutes les vérités de la foi.

Dans le *Monologium*, c'est le mystère de la Trinité qui est soumis à cette analyse. Unité de la substance sous la trinité des personnes, distinction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, égalité parfaite et coéternité absolue du Père qui engendre, du Fils qui est engendré, et du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, toutes ces énigmes de la révélation sont intrépidement abordées par saint Anselme, et il entreprend de les transformer en autant de vérités intelligibles, que dis-je? en découvertes de la raison, en propositions évidentes ou démontrées, reconnues pour rationnellement nécessaires. *Nécessité rationnelle, clarté, évidence de la vérité*, ce sont les propres paroles du hardi théologien. Elles reparaissent à chaque ligne dans un autre ouvrage moins connu que le *Monologium*, mais du plus haut prix et du plus grand caractère, intitulé : *Pourquoi Dieu s'est fait homme*. Saint Anselme s'y engage, avec la même candeur audacieuse, dans les abîmes d'un dogme qui renferme toute la morale du christianisme, comme le mystère de la Trinité en contient toute la métaphysique, je veux dire le dogme de la rédemption. Il ne se borne pas à établir que l'homme, tombé de sa pureté primitive, ne peut être relevé que par l'incarnation de Dieu dans l'humanité; il considère la nature humaine, abstraction faite de la déchéance originelle, et prouve qu'elle aspire à des objets où, par sa seule force, elle est incapable d'atteindre. Dès lors ne faut-il pas que Dieu vienne à son secours? Cela ne résulte-t-il pas nécessairement de l'essence de Dieu et de celle de l'homme? Et comment Dieu peut-il rendre l'humanité capable d'une félicité éternelle, s'il ne lui communique, en s'unissant à elle, un prix infini?

Saint Anselme nous transporte ici au-dessus des faits et des traditions. Il cherche, non ce qui est, mais ce qui doit être, ce qui dérive de la nature des choses, ce qui peut se démontrer rigoureusement, étant vrai et nécessaire en soi. Son ambition avouée ne va pas à moins qu'à donner au dogme de l'incarnation la clarté et la rigueur des vérités mathématiques. Il est le géomètre du christianisme. Parmi les modernes, Malebranche seul peut donner quelque idée de cette audace spéculative, et aussi de cette subtilité ingénieuse et passionnée où la raison sévère du logicien s'anime de l'ardeur du mystique. Encore saint Anselme est-il fort au-dessus de Malebranche par la largeur de son cadre, par l'enchaînement de sa doctrine, enfin par une qualité supérieure que je veux signaler, le bon sens.

Quand on examine de près les principes philosophiques dont se sert saint Anselme pour construire ainsi *a priori* tout le dogme chrétien, on trouve que ces principes sont ceux de Platon. Évidemment, saint Anselme n'a pas inventé la théorie des idées, et, d'un autre côté, il n'a pu la recueillir directement dans Platon. Où l'a-t-il donc trouvée? Dans saint Augustin. M. de Rémusat paraît douter que la doctrine de saint Anselme sur le bien, considéré comme dernière raison et dernière essence des choses, se trouve dans le plus grand des pères platoniciens. Nous croyons pouvoir affirmer qu'elle y est tout entière (1); mais ce n'en est pas moins un immense mérite à saint Anselme d'avoir su l'y découvrir. Rien n'est plus commun, au moyen âge, que l'abus des idées platoniciennes. Introduites par des canaux impurs, elles s'étaient mêlées avec les rêveries et les subtilités alexandrines. On ne possédait pas les écrits de Platon, sauf peut-être le *Timée*, et d'ailleurs on n'aurait pu les lire. On lisait Scot Érigène et le faux Denys, que l'on prenait pour ce sénateur de l'Aréopage converti par saint Paul. Qu'y pouvait-on trouver? Un Platon défiguré parmi quelques grands traits du Platon véritable. Quand on suit d'un œil attentif la marche des spéculations de saint Anselme, il est extrêmement curieux de le voir s'approcher à chaque instant des écueils où tant d'hommes supérieurs ont fait naufrage. Ici le mysticisme de Plotin, là le panthéisme de Proclus. Quelquefois il chancelle; jamais il ne tombe. Je sais qu'il est soutenu par l'esprit du christianisme; mais il l'est aussi par sa ferme raison. Même dans ses subtilités, on trouve un fond solide. Comme dit excellemment M. de Rémusat, il a su tirer le platonisme du néo-platonisme pour le rendre chrétien, et c'est là incontestablement un trait de génie.

La méthode théologique de saint Anselme a-t-elle eu et pouvait-elle avoir au moyen âge une grande influence? Je ne le crois pas, et il me semble que les bénédictins tombent dans une exagération singulière quand ils font de l'auteur du *Monologium* le fondateur de la scolastique; cela n'est pas même vrai de la théologie du moyen âge, qui n'est pas la scolastique tout entière. En fait, la théologie scolastique, prise dans son ensemble, suit une méthode qui n'est pas celle de saint Anselme. Loin de faire abstraction des textes sacrés, elle s'y appuie sans cesse, à l'exemple des anciens pères de l'église. Elle a de plus deux caractères propres : c'est d'abord d'employer la forme syllogistique, où elle prend Aristote pour maître, et puis, par une pente insensible, elle emprunte à Aristote, avec sa forme démonstrative, quelques-unes de ses idées essentielles. L'al-

(1) Voyez *Sanct. August. Op.* — *De Doct. Christ.*, lib. I, cap. 6. — *De Trinit.*, VIII, 3. — *De Lib. Arbit.*, II, 5-15. — *De Gen. ad litt.* VIII, 14.

liance du dogme chrétien avec Aristote, voilà le fond de la théologie scolastique. C'est ainsi qu'elle nous apparaît, organisée avec une vigueur et une puissance extraordinaires, dans la fameuse *Somme*, chef-d'œuvre de celui que l'école a nommé le *Docteur Angélique*. Or, vous ne trouverez dans saint Anselme ni la forme, ni moins encore le fond de la philosophie d'Aristote. Il connaît l'*Organon* ou tout au moins les *Catégories*, il parle un langage précis et sévère; mais, dans le libre mouvement de son inspiration, dans son goût pour la forme indépendante du dialogue, surtout dans l'esprit intérieur de sa doctrine, ce n'est pas l'influence d'Aristote que vous apercevez, c'est celle de Platon.

On peut dire qu'entre le XIe siècle et le XIIIe, le moyen âge, ne pouvant se passer d'une grande alliance, a tour à tour incliné vers Platon et vers Aristote. Saint Anselme représente un essai grand et hardi d'alliance avec Platon; saint Thomas, l'alliance avec Aristote, intime, profonde, définitive. Des deux côtés, le génie est égal. Si saint Thomas a plus de sagacité et d'étendue, saint Anselme est animé d'une inspiration plus haute. Pourquoi donc son entreprise a-t-elle été si fort admirée et si peu imitée? Rien de plus simple : elle dépassait les forces du temps. Faites de Platon le maître de la scolastique, substituez à la logique d'Aristote la dialectique du *Théétète* et du *Phédon*, cette méthode libre, inspirée, indépendante, qui se joue au milieu des difficultés, essaie toutes les solutions, même les plus fausses, discute tous les principes, même les plus certains, vous mettez l'enfance de la pensée moderne à une épreuve qu'elle ne pourra supporter, vous faites flotter le dogme à tous les vents de l'hérésie, vous l'exposez à une complète dissolution. Le moyen âge avait besoin d'une autre discipline. En théologie, d'ailleurs, on ne dispute pas des principes, mais des conséquences. Aristote, le philosophe de la démonstration, était le seul maître qui pût lui convenir. Voilà pourquoi la méthode de saint Anselme est restée une entreprise isolée et unique. Sa gloire n'en est pas rabaissée, tout au contraire. Il était trop au-dessus de son siècle pour l'entraîner après lui, et c'est la hauteur même de son génie qui l'a laissé sans disciples.

Si les ouvrages proprement théologiques de saint Anselme ont exercé peu d'influence, en est-il de même de ses écrits philosophiques? La question paraîtra singulière à ceux qui s'imaginent qu'au moyen âge la théologie et la philosophie ne font qu'un. C'est une erreur. Il n'y a pas, il est vrai, au moyen âge, entre la science et la foi, cette ligne de démarcation que Descartes a le premier tracée; mais elles restent distinctes. A côté des problèmes théologiques, où règne l'autorité, il y a un certain nombre de questions livrées à la controverse et discutées avec une certaine liberté. Ce sont les ques-

tions dialectiques, où la métaphysique s'infiltre peu à peu et finit par passer tout entière.

La question de l'influence philosophique de saint Anselme revient donc, et nous commencerons par convenir qu'au moyen âge elle n'a pas été très considérable. D'abord la grande lutte intellectuelle du temps, celle des réalistes et des nominaux, commençait à peine. Le problème n'avait point été envisagé dans ses profondeurs, et le réalisme de saint Anselme se réduit, théologie à part, à quelques lignes de peu d'intérêt. De plus, la démonstration *a priori* de l'existence de Dieu, qui est le titre philosophique le plus original de saint Anselme, a été rejetée par la plupart des scolastiques, saint Thomas à leur tête, qui, toujours fidèle à son maître Aristote, montre une prédilection décidée pour les démonstrations appuyées sur l'expérience. En revanche, à partir de Descartes, la preuve de saint Anselme paraît avec le plus vif éclat sur la scène philosophique, se mêle à la lutte des grandes écoles, et devient inséparable de l'histoire de l'esprit humain.

Descartes, qui croit la découvrir pour la première fois quand il ne fait que la renouveler par une forme originale, la défend intrépidement contre Hobbes et Gassendi. A leur tour Malebranche, Fénelon, Lami, toute l'école cartésienne, en y comprenant Spinoza, tiennent ferme sur les pas du maître. Bossuet lui-même, cartésien fidèle sans doute, mais cartésien discret, formé à Navarre par des thomistes zélés et d'habiles péripatéticiens, Bossuet prête à la preuve *a priori* le secours inattendu de sa raison sévère et la magnificence du langage divin des *Élévations*. Les newtoniens, malgré leurs griefs contre Descartes, ne rejettent pas son argument, et Leibnitz enfin, qui se porte volontiers l'adversaire de la philosophie cartésienne, jette d'abord sur la preuve *a priori* un regard sévère, puis la reprend en sous-œuvre, la remanie plusieurs fois, et se flatte de l'avoir portée au dernier point de perfection.

Au XVIIIe siècle, tout change : à l'approbation universelle succède l'universel dédain. Il suffit d'un vers de Voltaire pour livrer la preuve cartésienne à la raillerie de l'Europe, en attendant qu'elle trouve un plus sérieux adversaire dans Emmanuel Kant, qui réunit contre elle tout l'effort de sa dialectique.

Cette histoire de la preuve de saint Anselme a été faite plusieurs fois; M. de Rémusat y ajoute un chapitre curieux : c'est le tableau des récentes controverses dont elle a été l'objet en Allemagne, réhabilitée avec éclat par M. Schelling, puis reprise tantôt à un titre et tantôt à un autre par M. Hegel. Quand j'entends des esprits ingénieux traiter si légèrement une pensée qui a occupé tant d'hommes de génie, qui a paru solide et profonde, non-seulement à des méta-

physiciens tels que Descartes et Leibnitz, mais à l'esprit du monde le plus armé contre les subtilités et les chimères, à Bossuet, je ne puis qu'admirer tout ce qu'il y a de superbe caché sous la modestie du bon sens. Je sais ce qui arme de défiance une foule d'esprits contre ces discussions illustres où le génie combat contre le génie; ils craignent que le drame, à cause de sa grandeur même, ne puisse avoir de dénoûment. C'est le reproche éternel qui s'élève contre la philosophie : on l'accuse de ramener toujours les mêmes systèmes, vainqueurs d'abord et puis vaincus, dans un cercle sans fin et sans repos, et quand jamais cette objection a-t-elle été plus amèrement dirigée que de nos jours contre les serviteurs de la philosophie? — Vous savez assez bien l'histoire, leur dit-on, vous restituez avec quelque habileté les anciens systèmes; mais, après nous avoir fait entendre le pour et le contre, vous ne concluez pas. — Eh bien! voici une question où la philosophie française a une opinion, et comme cette opinion est assez arrêtée pour ne point paraître équivoque, et assez appuyée de bonnes raisons pour avoir quelque chance d'être définitive, je vais essayer de l'exposer en peu de mots.

Saint Anselme a deux fois abordé le problème de l'existence de Dieu. Sa première démonstration, celle qu'on peut appeler la démonstration platonicienne, et qui remplit sous des formes diverses les quatre premiers chapitres du *Monologium*, consiste à partir des biens imparfaits qui se rencontrent parmi les êtres de ce changeant univers pour s'élever au souverain bien, source de tous les biens particuliers, à l'être parfait, mesure de toute existence et de toute perfection.

Cette démonstration a un caractère bien remarquable : c'est qu'elle s'appuie tout à la fois sur les données de l'expérience et sur les conceptions de la raison. Comment savons-nous que ce monde est peuplé de choses imparfaites où le bien se mêle avec le mal? Par nos sens, par notre cœur, en un mot par l'expérience. Mais est-ce l'expérience qui nous fait concevoir le souverain bien, l'être parfait et infini? Non; c'est la raison. La preuve platonicienne associe ces deux puissances de l'esprit humain : l'expérience, qu'elle consulte sans s'y asservir; la raison, qu'elle applique à des faits réels, au lieu de la laisser flotter dans le vide de l'abstraction; du sein des choses sensibles, elle monte vers la région des choses idéales, et s'élève de l'univers à Dieu, sur la foi de ce principe, que l'imparfait a sa raison dans le parfait, et le contingent dans le nécessaire.

Tel est le caractère de la démonstration platonicienne, et c'est ce qui lui donne à nos yeux une solidité inébranlable. Pourquoi cette démonstration n'a-t-elle pas suffi à saint Anselme, et d'où lui est venue la pensée d'en chercher une autre? Il va nous l'apprendre :

« Après avoir écrit le *Monologium*, dit-il, je remarquai qu'il est formé d'une longue chaîne d'argumens étroitement liés, et je me demandai s'il ne serait pas possible de découvrir un argument unique, lequel n'eût besoin que de soi-même pour établir que Dieu existe réellement, que toutes choses tiennent de lui leur être et leur bonté, en un mot tout ce que nous croyons de la substance divine. »

Ainsi ce qui sollicite l'esprit de saint Anselme, c'est ce besoin de simplicité abstraite et de rigueur rationnelle qui constitue l'esprit géométrique. Au lieu de faits compliqués, de notions simples, définies, immuables, sur lesquelles on puisse raisonner rigoureusement, voilà bien ce qu'aiment les esprits géomètres, et voilà aussi ce que cherche Anselme, avec ce trait particulier d'unir à l'esprit de géométrie une mysticité passionnée; il lui faut donc un argument simple, unique, purement rationnel. Comment le découvrir? « J'avais commencé, dit-il, à chercher si l'argument pouvait être trouvé... Quand il me paraissait que j'allais le saisir, il échappait à mon esprit... De désespoir, je voulais y renoncer... mais j'essayais en vain de m'en défendre, cette pensée revenait m'obséder avec une certaine importunité. Un jour donc que je me fatiguais à la repousser, dans le conflit même de mes pensées s'offrit à moi ce dont j'avais désespéré. »

Cet argument qui ravit saint Anselme par sa simplicité consiste à déduire l'existence de Dieu de la notion abstraite du souverain bien, ou de la perfection souveraine, ou encore du meilleur. Saint Anselme s'adresse à l'*insensé* de l'Écriture, à celui qui a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, et il prétend faire sortir un aveu de croyance de cet aveu d'incrédulité. Vous niez Dieu, dit-il, donc vous avez l'idée de Dieu, c'est à savoir l'idée de ce qu'il y a de meilleur, de plus grand, de plus parfait. S'il en est ainsi, vous devez convenir que ce Dieu, que ce meilleur existe au moins en idée. Or, s'il existe en idée, il faut nécessairement qu'il existe aussi en réalité; car autrement, l'idée de Dieu, l'idée du meilleur serait contradictoire. Elle serait, vous l'accordez, l'idée du meilleur, l'idée de ce qui se peut concevoir de plus grand, et cependant on pourrait concevoir quelque chose de meilleur et de plus grand, c'est-à-dire un Dieu réel. La contradiction est manifeste. La seule idée de Dieu renferme donc l'existence de Dieu. Quiconque parle de Dieu confesse Dieu, et si sa bouche le nie, sa raison l'affirme.

Telles sont les deux démonstrations de saint Anselme, et il est aisé de voir qu'il existe entre elles une distinction radicale, ce qui n'a pas empêché M. de Montalembert, et il n'est pas le seul, de les confondre complétement (1). Mais voici une des particularités les plus

(1) *Saint Anselme*, fragment, par M. de Montalembert, p. 11.

curieuses de l'histoire de l'esprit humain, c'est que Descartes, qui ne lisait presque rien, qui certainement ne connaissait pas les écrits de saint Anselme, qui peut-être n'avait jamais entendu parler de ses argumens, ou qui du moins, si l'on suppose avec Leibnitz que ses maîtres, les pères jésuites de La Flèche, avaient eu occasion de les discuter devant lui, n'en pouvait avoir conservé tout au plus qu'un très vague souvenir, Descartes, abordant le problème de l'existence de Dieu au livre des *Méditations,* six siècles après saint Anselme, suit la même marche et reproduit sous d'autres formes les deux mêmes démonstrations.

Sorti vainqueur du doute universel et assuré de la réalité de son existence par celle de sa pensée, Descartes s'appuie sur ce solide fondement pour s'élever à la connaissance de Dieu. Il trouve en lui-même, d'une part, la conscience de son être imparfait, limité, sujet au doute et à l'erreur, de l'autre, l'idée de l'être tout parfait, infini, infaillible, laquelle, ne pouvant venir d'aucune cause imparfaite, ne saurait être que l'image du vrai Dieu, gravée par lui dans nos âmes, comme la marque de l'ouvrier. Voilà sous une forme, il est vrai, très originale, la démonstration platonicienne de l'existence de Dieu, celle du *Monologium.* Elle a ici un avantage particulier qu'on ne saurait trop remarquer, c'est de prendre pour base la conscience. Ce n'est pas seulement une preuve expérimentale, c'est une preuve psychologique. Mais si Descartes était un grand observateur, il était encore plus un grand géomètre. Il avait la passion des idées claires et distinctes, et il entendait trop souvent par-là cette clarté particulière, cette clarté de l'abstraction qui est propre aux mathématiques. Lui aussi, il veut un argument simple, indépendant de l'expérience, en dehors des réalités, vrai *a priori,* en un mot un argument géométrique. Convaincu de l'avoir trouvé, il consacre sa cinquième *Méditation* à le mettre en lumière et le présente comme une découverte subite et inattendue de son esprit :

En géométrie, dit-il, on raisonne sur des idées pures, telles que l'idée du cercle en soi, du triangle en soi, et de cette seule idée on déduit une foule de conséquences. Et de même pour la sphère, la pyramide, le cône, et toutes les choses géométriques. S'assure-t-on, par exemple, à l'aide de l'analyse, que l'idée du triangle en soi implique cette condition, que la somme de ses trois angles soit égale à deux droits; on n'hésite pas à affirmer que, dans tous les triangles réels et possibles, la somme des angles est en effet égale à deux droits. Il n'y a pas besoin de rien mesurer, de rien vérifier. Cela est certain *a priori.* Eh bien! pourquoi l'existence de Dieu ne pourrait-elle pas se prouver aussi *a priori,* à la manière des géomètres, par la seule idée de Dieu considérée en soi, abstraction faite de toute

réalité et de toute expérience? Car enfin l'idée de Dieu, c'est l'idée de l'être qui renferme toutes les perfections. Or l'existence nécessaire est une perfection; si donc on a le droit d'affirmer d'une chose tout ce qui est contenu dans son idée, et si l'existence est comprise dans l'idée de Dieu, il faut conclure que Dieu existe, par la seule nécessité de son idée. La preuve est géométrique.

Il faut voir la satisfaction de Descartes quand il fait ressortir la simplicité parfaite et l'apparente rigueur de ce raisonnement. Bien que sa joie ne s'exprime pas avec cette effusion de mysticité propre à saint Anselme, c'est toujours dans le logicien du XIe siècle comme dans le mathématicien du XVIIe, c'est le triomphe de l'esprit géométrique se complaisant en ses libres créations dans les régions spacieuses de l'entendement pur.

Et cependant il est certain que cette preuve n'a pu tenir contre la dialectique de Kant. L'auteur de la *Critique de la raison pure* a parfaitement bien vu que le propre de l'argument cartésien, c'est d'être purement logique, de ne reposer que sur l'abstraction. Or il démontre avec une force incomparable qu'une philosophie qui veut emprunter ses procédés aux mathématiques renonce à la nature et à la vie, et que jamais d'une abstraction la logique la plus subtile ne fera sortir un atome de réalité.

Vous déduisez, dit-il à ces géomètres, l'existence de Dieu de son idée; mais qu'est-ce que cette idée? Admettez-vous qu'en fait, on ne peut pas concevoir Dieu sans le concevoir comme réel? Alors le syllogisme est inutile. Il n'y a pas à raisonner, il faut dire que l'existence de Dieu est une vérité évidente par elle-même. Prenez-vous l'idée de Dieu comme une pure supposition, comme une pure abstraction? Soit; mais alors vous aurez beau raisonner et géométriser, vous ne tirerez par l'analyse de cette abstraction que ce que vous y aurez mis. Or, si vous faites entrer dans votre hypothèse l'existence réelle de Dieu, il n'est pas merveilleux que vous l'y retrouviez, et cela s'appelle supposer ce qui est en question. Si vous ne l'y mettez pas, si vous partez vraiment d'une abstraction ou d'une hypothèse, l'analyse n'en fera sortir qu'une existence hypothétique et abstraite que vous ne transformerez en existence réelle que par le plus flagrant des paralogismes.

Cette argumentation est péremptoire. Elle a paru telle aux plus éminens esprits de notre temps (1), et M. de Rémusat, défenseur naturel de saint Anselme, a la sagesse de l'abandonner sur ce point. A

(1) Voyez en particulier l'opinion de Royer-Collard sur l'argument cartésien dans ses *Fragmens* recueillis par M. Jouffroy (tome III des *Œuvres de Reid*, page 376), et les leçons de M. Cousin sur Kant, où la question est traitée à fond. Leçon VIe, page 103.

quelle conclusion faut-il donc aboutir sur les démonstrations de saint Anselme? Selon nous, il ne suffit pas de dire que le syllogisme du *Proslogium* ne prouve rien, il faut aller jusqu'à reconnaître que le syllogisme en général n'a pas grand' chose à faire dans la science des choses divines. Peut-être, en disant notre avis en quelques mots sur un point si grave, risquerons-nous, pour être précis, de paraître hasardeux et tranchant. Il nous semble pourtant que, si la philosophie française a de nos jours accompli quelque chose de solide et d'heureux, c'est la transformation radicale qu'elle a fait subir au problème de l'existence de Dieu et en général à la métaphysique tout entière. Jusqu'à ces derniers temps, la théodicée était trop souvent une science abstraite, une sorte de géométrie transcendante, où, au lieu de traiter des surfaces et des courbes, on traitait des attributs de Dieu. On y posait des axiomes et des définitions, on y accumulait des syllogismes. Les preuves de l'existence de Dieu se classaient en je ne sais combien de catégories. Venaient ensuite les attributs de Dieu, également répartis en un très grand nombre de subdivisions. Cet ordre sévère, ce caractère démonstratif et logique, qui ont leurs avantages dans certaines sciences, particulièrement dans les sciences de démonstration, tout cela était un héritage de la scolastique. A Dieu ne plaise que je conteste la solidité du célèbre traité de Samuel Clarke, mais il est certain que le raisonnement et la logique y dominent trop et y étouffent un peu la psychologie. Que sera-ce si l'on examine la théologie rationnelle de Wolf, avec son luxe de définitions, d'axiomes, de théorèmes et de corollaires, qui lui donnent un air de ressemblance avec les *sommes* théologiques du moyen âge, ou, si l'on veut, avec nos traités de géométrie? Contre cette théodicée abstraite, j'avoue que la dialectique de Kant est puissante, mais j'ose dire qu'elle n'effleure même pas la théodicée véritable, celle qui est fondée sur la conscience, celle que chacun de nous porte en soi, qui s'appuie non sur des formules mortes et des concepts abstraits, mais sur des intuitions pleines de réalité et de vie.

Voilà le propre caractère que la philosophie française imprime chaque jour davantage à ses recherches sagement circonspectes dans la science périlleuse des choses divines. Elle consulte avec respect les grands traités de Bossuet, de Fénelon, et les solides ouvrages, déjà pourtant très inférieurs, des Clarke et des Wolf, elle va même chercher dans la poussière des bibliothèques les *sommes* trop négligées du moyen âge; mais elle demande surtout la connaissance de Dieu à la contemplation philosophique des choses réelles. Son livre toujours ouvert, c'est la conscience humaine. Elle y trouve dans tous les jugemens les plus sublimes comme les plus familiers de la raison, dans les sentimens du cœur, dans les caprices et les

rêves de l'imagination, dans les désirs et les actes de la volonté, une idée qui fait le fond de la vie intérieure, toujours présente, toujours agissante, l'idée de l'être parfait.

De la conscience individuelle, elle passe à cette conscience universelle dont l'histoire de l'humanité développe les replis. Elle trouve dans les symboles des cultes, dans les créations de l'art, dans les systèmes des philosophes, cette même idée de plus en plus éclaircie, épurée, agrandie par le progrès des âges. Enfin elle ne ferme pas les yeux au spectacle de la nature, bien que Dieu y soit peut-être moins visible que dans l'homme, et s'y manifeste sous des voiles plus épais. Elle s'adresse aux explorateurs du globe, du ciel, de la nature animée, et au fond de leurs théories ou de leurs conjectures elle trouve comme principe nécessaire, ou comme postulat vainement écarté, la cause divine, le géomètre éternel, le principe intelligent et immobile de l'ordre, de la vie et du mouvement.

C'est ainsi que par une triple expérimentation, celle de la conscience, celle de l'histoire et celle de la nature, se forme et s'accroît la philosophie des choses divines. Le raisonnement et le syllogisme ont ici le second rang; ils sont au service de l'observation. Ce n'est pas avec des définitions et des théorèmes que se construit dans un ordre faussement régulier une ontologie creuse et factice; c'est avec des faits et des lois tirées du fond le plus intime de la conscience que s'élabore lentement une théodicée vivante.

Cette conclusion laisse la gloire de saint Anselme en sûreté. Son argument du *Proslogium* reste comme le type le plus ingénieux de l'application de la logique pure à la philosophie; mais ce qui reste surtout, ce sont les belles démonstrations platoniciennes du *Monologium*, recueillies par une philosophie amie de l'observation, de plus en plus dépouillées de leur appareil syllogistique et de leur caractère abstrait, telles que les conçut et les exprima l'auteur inspiré du *Phèdre*, du *Banquet*, de *la République* et du *Phédon*. C'est là aussi le dernier mot du livre de M. de Rémusat. Animé pour saint Anselme d'une sympathie qu'il excelle à faire partager, il n'a pas ces molles complaisances des panégyristes ordinaires. S'il décrit avec l'exactitude d'un érudit, s'il peint avec le coloris d'un artiste celui qu'il appelle avec raison le meilleur des moines, il le juge avec l'indépendance d'un philosophe. Par l'imagination, il est du XIe siècle, et le ramène vivant sous nos yeux; mais sa raison est de notre temps, et personne ne fait mieux sentir que, s'il est utile de raconter le moyen âge et légitime de le respecter, il serait insensé de s'y asservir.

ÉMILE SAISSET.

SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS

LES MERS DE L'INDO-CHINE.

AMARAL ET LES PIRATES CHINOIS.

I.

Après avoir visité les Indes néerlandaises et les colonies espagnoles (1), nous avions hâte de regagner les côtes du Céleste Empire. Nous ne pouvions cependant songer à rentrer à Macao sans nous être arrêtés à Singapore. Ce comptoir anglais est un des points de la Malaisie qu'il faut nécessairement connaître, si l'on veut se faire une idée exacte du triple rôle qu'affecte l'intervention européenne dans les mers de l'Indo-Chine.

Partis de Batavia le 1er août 1849, nous franchîmes rapidement le canal qui sépare l'île de Banca, célèbre par ses mines d'étain, des côtes basses et marécageuses de Sumatra. Sept jours après notre départ, nous nous trouvions à la hauteur de l'île Bintang, dont le pic aigu se perdait dans les nuages. La brise était fraîche, et nous pûmes, avant le coucher du soleil, dépasser le rocher de Pedra-Branca, posté comme un dieu Terme à l'entrée du détroit de Singapore. Nous nous dirigions, guidés par les dernières lueurs du jour, vers cette île, encore cachée sous l'horizon, quand une longue pirogue, montée par deux rameurs, réussit à nous accoster, malgré la rapidité de notre sillage. Équipage et pirogue, nous crûmes un instant que tout allait disparaître dans l'écume que nous soulevions autour de nous; mais,

(1) Voyez les livraisons du 15 février et du 1er mars.

avant que nous eussions pu carguer une seule voile, le frêle et gracieux esquif s'était déjà rangé dans les eaux de *la Bayonnaise*, laissant accroché à nos chaînes de haubans un passager que nous vîmes, non sans surprise, arriver en un clin d'œil sur le pont de la corvette. Cet étranger, dont le teint bruni offrait je ne sais quel reflet de cuivre et d'or, n'appartenait à aucune des races que nous avions pu observer depuis notre départ de France. Il avait le nez aquilin, le front haut, le costume et la démarche que mon imagination s'était souvent plu à prêter aux princes des *Mille et une Nuits*. Ce n'était pas un prince cependant qui venait, à quinze milles en mer, saluer l'arrivée de la corvette française; c'était un simple *comprador*, qui avait voulu, par cet empressement, s'assurer le monopole de notre clientèle.

Ce *comprador*, il est vrai, ne ressemblait guère au grave et placide fournisseur que nous avions laissé à Macao. Né sur la côte de Coromandel et sujet français, il n'eût point déparé, avec son épais turban de mousseline et sa longue robe blanche, le cortége de Dupleix ou celui de Tippoo-Saïb. Nous avions vu des Malais et des Chinois à en être lassés; nous trouvâmes quelque plaisir à contempler ce type d'une nation jadis descendue des sommets de l'Himalaya, et nous pressentîmes le genre d'intérêt qu'allait nous offrir notre nouvelle relâche. Singapore en effet, ce n'est déjà plus ni la Malaisie ni la Chine; ce n'est pas encore l'Inde. C'est le centre commun vers lequel convergent, pour apprendre à se connaître et peut-être à se confondre un jour, les trois grands peuples de l'extrême Orient, les Malais, les Chinois et les Hindous.

Nous ne pûmes jeter l'ancre sur la rade avant le milieu de la nuit. Le jour nous montra un de ces gracieux paysages dont le spectacle excitait de si vifs transports à bord de *la Bayonnaise* avant que trois années de campagne nous eussent appris à contempler les charmes de la nature tropicale avec plus d'indifférence. Au fond de la baie, encore enveloppée des vapeurs du matin, l'œil ne distinguait qu'un noir rideau de palmiers derrière lequel apparaissaient quelques huttes malaises avec leurs toits de feuillage. En face de la corvette, deux clochers de hauteur presque égale, pareils aux phares qu'un architecte hardi bâtit sur des écueils, semblaient indiquer l'existence d'une ville submergée par des flots de verdure. Non loin de ces clochers, et faite pour attirer les premiers regards, une riante colline, aux flancs tout chargés d'ombre, portait sur sa cime, comme une arche sauvée du naufrage, le palais au toit avancé, au vaste et frais portique, qu'habitait le gouverneur. Pendant que nos yeux s'arrêtaient tour à tour sur les mille détails de ce curieux panorama, un drapeau semblable à celui qui flottait à la poupe de notre corvette vint signaler à notre attention, sur le bord de la plage et non loin

du quartier malais, la maison du consul de France. Malgré l'heure matinale, nous n'hésitâmes plus à descendre à terre. Nous savions que nous allions frapper à la porte d'un exilé comme nous, et nous avions hâte de serrer une main sympathique, d'entendre parler de la France avec cet amour qu'une longue absence a toujours le don de raviver. Notre attente ne fut point trompée. Nous retrouvâmes sous le toit consulaire, à Singapore comme à Macao et à Manille, cette franche hospitalité qu'il est doux quelquefois de recevoir d'aimables et bienveillans étrangers, qu'il est plus doux encore de devoir à des compatriotes.

Nous n'avions que peu de jours à passer à Singapore, et il nous importait de les bien employer. Quand nous eûmes parcouru à la hâte les divers quartiers de la ville, traversé plusieurs fois le bras de mer qui sépare la cité marchande aux magasins voûtés et aux lourdes arcades des longues avenues de villas et de cottages qui s'étendent sur la rive opposée, quand nous eûmes visité la pagode chinoise, la mosquée malaise et le temple voué par les Hindous au culte de Brahma, nous préférâmes à de nouvelles courses les récits pleins d'intérêt du consul de France et des missionnaires catholiques, qui, de ce poste avancé, sont toujours prêts à se porter sur les côtes de la presqu'île malaise ou sur les côtes du royaume de Siam. C'est grâce à ces communications bienveillantes que nous pûmes, malgré la rapidité de notre passage, nous faire une idée assez précise de la situation présente et de l'avenir de Singapore. On sait comment le patriotisme ambitieux d'un homme de génie dota la Grande-Bretagne, enrichie presque à son insu, d'une colonie nouvelle. Sir Stamford Raffles n'avait pu voir sans un profond regret l'île de Java, dont il avait pressenti le développement agricole, échapper en 1816 aux mains de l'Angleterre. Devenu gouverneur de Bencoulen, sur la côte occidentale de Sumatra, il chercha pour son pays un dédommagement au sacrifice contre lequel il avait en vain protesté. Après bien des recherches, il finit par arrêter ses vues sur la petite île de Singapore, alors inculte et presque inhabitée, mais qui commandait l'entrée des détroits de Rhio, de Dryon et de Malacca. Vers le commencement de l'année 1819, il obtint du sultan de Johore, vassal impatient de la Hollande, la cession de ce territoire, dont la superficie n'excédait pas 500 kilomètres carrés, et que nulle puissance européenne n'avait encore eu la pensée de convoiter. Par cette acquisition, si insignifiante en apparence, Raffles jetait les fondemens d'une ville qui ne devait point tarder à devenir la rivale de Manille et de Batavia. Des deux portes de l'extrême Orient, il occupait celle que le commerce anglais a le plus d'intérêt à ne pas laisser au pouvoir d'une nation étrangère. Le détroit de la Sonde ne met en com-

munication que l'Europe et la Chine; le détroit de Malacca est la grande route de Calcutta ou de Bombay à Canton. Moins de cinq cents lieues séparent Singapore des côtes du Bengale et de celles du Céleste Empire. Du sommet de ce triangle, l'Angleterre peut donc aisément surveiller les deux mers où son ambition l'appelle à dominer. Elle n'est plus qu'à cent lieues des côtes de Bornéo, qu'à cent quatre-vingts des rivages de Java; elle ouvre un nouveau débouché aux produits de la Malaisie, et attire insensiblement sous son égide tout ce qui n'a point encore subi la tutelle de l'Espagne et de la Hollande. Grâce à une telle position, le succès de l'établissement nouveau ne fut point un instant douteux. Avant de mourir, en 1827, Raffles put voir les opérations du comptoir qu'il avait fondé acquérir un degré d'importance que nul économiste n'aurait osé prévoir.

La prospérité de Singapore ne fit que grandir jusqu'au jour où la guerre de l'opium ouvrit aux vaisseaux anglais l'accès de nouveaux ports sur les côtes du Céleste Empire. Les transactions commerciales dont cet établissement était devenu le centre s'élevaient, année moyenne, à plus de 120 millions de francs. Depuis cette époque, le marché de Singapore est demeuré stationnaire, s'il n'a même subi un mouvement rétrograde : le commerce du thé s'est concentré dans les ports de la Chine, et les opérations directes avec la Grande-Bretagne ont à peine dépassé le chiffre de quelques millions; mais Singapore n'a point cessé d'être l'entrepôt où les divers états asiatiques viennent, par l'intermédiaire des négocians anglais, échanger leurs produits. C'est sur ce marché, ouvert à tous les pavillons, que les *pros* de Célèbes apportent la cire et le tripang de Timor, l'antimoine et l'or de Bornéo, la nacre et l'écaille de tortue pêchées dans la mer de Soulou.

L'Angleterre fournit presque seule les marchandises dont ces barques indigènes composent leurs cargaisons de retour. Singapore cependant n'est pas une ville anglaise : on y compte à peine quatre cents Européens sur une population de soixante mille âmes. Ce n'est pas même une ville chinoise, bien que les Chinois y soient en majorité. C'est un pandœmonium où tout ce qui veut trafiquer d'une industrie légitime ou illicite est assuré de trouver un asile. Le quartier européen, avec ses fraîches retraites, candides et pures comme des nids de colombes, est assis entre un repaire de forbans et un village de fumeurs d'opium. Si la sécurité de la colonie n'est pas plus souvent compromise par la présence de ces hôtes dangereux, c'est qu'ils redoutent les procédés sommaires de la police anglaise, ou qu'ils respectent peut-être cet unique refuge ouvert à leurs rapines. C'est ailleurs qu'ils vont porter la dévastation. Les côtes de Bornéo et l'entrée du golfe de Siam sont infestées par ces écumeurs de mer. Malheur à eux s'ils rencontrent alors les croiseurs britanniques! La main qui

les arma ne craint plus de les châtier, et les journaux anglais proclament avec orgueil ces sanglantes victoires, qu'il eût été plus humain, sinon plus profitable, de prévenir.

Il faut l'avouer pourtant, si la police de Singapore se montrait plus rigide ou plus tracassière, les *Orangs Laüt* (1) s'enfuiraient comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Ce qui les charme dans l'établissement anglais, ce qui les y ramène en dépit des efforts des Hollandais pour les retenir à Java, ce sont les merveilleuses facilités qu'ils trouvent dans ce port franc pour soustraire leurs personnes et leurs moyens d'existence à d'importunes investigations. Romulus n'eût point peuplé la cité éternelle, s'il eût exigé de chacun de ses nouveaux sujets un certificat de moralité; Singapore, pour grandir, a dû suivre l'exemple de Rome et des États-Unis. Vue de près, la liberté est rarement belle à voir, mais on ne peut méconnaître les grandes choses qu'elle enfante. Singapore est l'œuvre de cette politique qui fait tomber d'un seul coup toutes les entraves qui pourraient arrêter l'essor des transactions et paralyser l'énergie des forces individuelles. Le *free trade* y est la loi suprême, le gouvernement et l'administration de la justice n'y semblent qu'une superfétation. Quel contraste avec l'ordre parfait, avec la discipline que nous venions d'admirer à Java! Sir Stamford Raffles et le comte van den Bosch auront néanmoins, par des voies opposées, contribué à la transformation de l'archipel indien : le premier par l'ébranlement moral qu'il a imprimé, en fondant Singapore, à tous les états encore indépendans de la Malaisie; le second par le soin qu'il a pris d'assujettir les populations asiatiques aux travaux d'une culture régulière.

Les Chinois ont toujours été dans la Malaisie les premiers auxiliaires de la colonisation européenne. Ce sont eux qui ont défriché la partie aujourd'hui cultivée de Singapore. Ils s'avancent hardiment jusqu'au centre des forêts vierges, où le tigre recule pas à pas devant eux. Ce roi des déserts de l'Asie trouve dans le Chinois un ennemi aussi patient que rusé. Des fosses recouvertes d'une claie de bambou coupent en maint endroit les sentiers qu'il peut suivre. Malheureusement ces piéges, dont aucun indice ne trahit la présence, constituent pour le promeneur un danger plus redoutable que les griffes du monstre qu'ils sont destinés à détruire. La mission catholique de Singapore était encore attristée, au moment de notre passage, d'un affreux accident dont la province anglaise, qui fait face à l'île de Poulo-penang, venait d'être le théâtre. Un jeune missionnaire que nous avions connu à Hong-kong, M. Thivet, traversant le canal dans une pirogue, s'était fait déposer sur le rivage de Batoukaouan avec un de ses amis. Il allait pénétrer dans un enclos entouré d'une haie

(1) *Orangs Laüt*, hommes de mer en malais.

épineuse, quand tout à coup le sol s'enfonça sous ses pieds. Son compagnon accourt; arrivé sur le bord de l'abîme où M. Thivet vient de disparaître, son premier mouvement est de reculer d'horreur. C'est dans une fosse à tigres, de plus de vingt pieds de profondeur, qu'est tombé le malheureux missionnaire. Au fond de ce gouffre, son ami l'aperçoit gisant et le corps traversé par un épieu de palmier sauvage. Des secours arrivent. On se procure une corde, on descend jusqu'auprès du blessé, mais c'est en vain qu'on essaie de l'arracher à l'épouvantable supplice qu'il endure. Il faut scier lentement l'épieu à quelques pouces de terre. M. Thivet est transporté avec le bois qui l'a percé à Poulo-penang, où il expire au milieu de la nuit, toujours calme et résigné malgré d'atroces souffrances, la prière sur les lèvres, l'espérance dans le cœur, et souriant à cette mort imprévue comme il eût souri au martyre.

Les Chinois qui se dévouent au rude métier de défricheurs viennent presque tous du Fo-kien, et l'on sait que cette province renferme la population la plus virile du Céleste Empire. Ils trouvent d'ailleurs de puissans encouragemens dans les mesures libérales adoptées par la compagnie des Indes. Pendant les deux premières années, le trésor colonial ne prélève aucune taxe sur les champs défrichés. Il n'exige qu'un impôt presque insignifiant pendant les vingt années qui suivent. C'est ainsi que s'est acclimatée sur le territoire anglais la culture de la muscade, de la canne à sucre, du poivre, etc. L'émigration chinoise, sans cesse renouvelée, ne joue encore qu'un rôle secondaire dans les îles de la Malaisie; mais on ne peut s'empêcher de pressentir le rôle important qu'elle est appelée à y jouer tôt ou tard. Que la barrière qui a jusqu'ici contenu dans des limites, devenues trop étroites, les habitans du territoire céleste, s'écroule enfin sous les assauts réitérés de l'Europe, et vous verrez, comme un torrent qui a rompu ses digues, toute cette population nécessiteuse se déverser sur l'archipel dont elle connaît déjà le chemin. On ose à peine mesurer les conséquences d'un événement qui ferait sortir l'empire chinois de son apathie. C'est une eau stagnante qui dort depuis des siècles. Le jour où elle s'écoulerait vers l'Occident, elle serait encore capable, comme au temps des Barbares, de couvrir la face du monde.

Ce que les lois de Confucius ont fait pour la Chine, les préceptes des brahmes l'ont fait pour l'Hindoustan. Un préjugé religieux enchaîne les habitans du Bengale sur les bords du Gange. Les Hindous que l'on rencontre à Singapore sont nés presque tous sur la côte de Malabar. Ils ont leur industrie que nul ne songe à leur disputer. Ce sont eux qui courent en avant du *palanquin*, étroite et longue voiture au brancard de laquelle on attelle d'ordinaire un petit cheval persan. Ils conduisent à la main le poney qui galope, moins noir

sous sa robe d'ébène et moins prompt que le palefrenier demi-nu qui le guide. Assis face à face sur nos siéges à peine assez larges pour une seule personne, nous prenions en pitié ces longs corps amaigris qui semblaient ignorer la fatigue. Quand ils couraient ainsi dans les rues de Singapore, projetant leur brune silhouette sur les murs blanchis à la chaux des *store keepers*, on eût dit des ombres chinoises qui allaient s'évanouir après avoir passé sur l'écran d'une lanterne magique. A l'exception de ces piétons efflanqués qui eussent dignement figuré dans les jeux du stade, l'Inde n'envoie guère à Singapore que des meurtriers endurcis. On les marque au front de deux lignes d'écriture hindoue qui racontent à la fois leur crime et leur sentence. Ce sont ces malheureux qu'on emploie aux travaux des routes, tronçons inachevés qui viennent mourir à deux ou trois milles de la ville, sur la lisière de forêts et de jungles encore impénétrables.

Singapore, à tout prendre, m'a paru le plus triste séjour de la Malaisie. Le climat n'y est point insalubre, mais les chaleurs y sont excessives. On y peut admirer un instant l'activité d'un comptoir qui se vide et se remplit sans cesse, le mélange de toutes les races, l'étonnant assemblage de tous les types et de toutes les couleurs. On ne tarde point à se lasser d'avoir constamment sous les yeux des ballots qu'on débarque ou qu'on charge et de se sentir entouré d'un peuple immonde qui semble avoir apporté sur cette terre trop indulgente les vices de la civilisation et ceux de la barbarie. Nous eussions donc vu arriver sans regret le jour de notre départ, si nous n'eussions dû nous séparer à Singapore de notre aimable compagnon de voyage, le jeune duc Édouard de Fitz-James, et si nous n'eussions laissé sur cette terre d'exil un Français dont notre reconnaissance devait associer le souvenir à celui de nos amis de Macao, de Shanghaï et de Manille. Le 12 août, dans la matinée, nous serrâmes une dernière fois la main du compagnon que nous allions perdre, nous échangeâmes un affectueux adieu avec le consul de France, et *la Bayonnaise,* dont la mousson de sud-ouest enflait déjà les voiles, fit route vers la mer de Chine pour ne plus jeter l'ancre que sur la rade de Hong-kong ou sur celle de Macao.

II.

Des brises régulières et fraîches nous conduisirent rapidement jusqu'aux îles qui signalent l'approche du continent chinois et couvrent d'une longue chaîne granitique l'embouchure du Chou-kiang. Le 25 août 1849, nous donnions dans le canal des Lemas. Nous voulions nous arrêter quelques heures devant l'établissement de Hong-kong; le calme nous surprit au milieu de la nuit, et nous dûmes

mouiller, pour attendre le jour, à l'entrée de la rade. Vers cinq heures du matin, je fus éveillé par la voix de notre pilote, qui semblait engagé dans un colloque des plus animés avec des bateliers chinois dont la barque passait en ce moment à quelque distance de la corvette. Je n'appris que trop tôt le sujet de leur entretien. Le gouverneur de Macao, le brave capitaine Amaral, auquel depuis longtemps toutes nos sympathies étaient acquises, avait été assassiné, dans la soirée du 22 août, à quelques pas de la barrière qui sépare la presqu'île portugaise du territoire chinois. Le soir même, *la Bayonnaise* jetait l'ancre devant Macao, et je recueillais de la bouche du ministre de France les horribles détails de ce triste événement.

On n'a point oublié l'habileté que déployait le capitaine Amaral dans l'administration d'une colonie dont sa mâle vigueur avait seule prévenu la ruine et l'abandon (1). Depuis le jour où, attaqué par un millier de bandits, il avait, à la tête de quelques soldats, sévèrement châtié une tentative de surprise à laquelle les mandarins de Canton passaient pour n'être point demeurés étrangers, l'intrépide gouverneur avait adopté vis-à-vis des autorités chinoises un langage auquel ne les avaient point habituées ses prédécesseurs. Amaral ne voulait point voir dans la presqu'île cédée aux Portugais un don gratuit de la cour de Pe-king. Macao aussi bien que Hong-kong était, suivant lui, le prix de la victoire, non point d'une victoire remportée sur les troupes ou sur les vaisseaux de l'empereur, mais, ce qui valait mieux, d'une victoire remportée par les alliés de la Chine sur ses ennemis. Le territoire sur lequel flottait depuis plus de deux siècles l'étendart d'Emmanuel avait payé la dette contractée par l'empereur Kang-hi ; en vertu de cette concession maintes fois renouvelée, la colonie portugaise ne devait désormais relever que de l'autorité de la reine. Pour établir d'une façon incontestable le droit qu'il revendiquait, Amaral fit murer la porte de la douane chinoise et donna l'ordre de reconduire jusqu'à la barrière le délégué du *hoppo*, dont le rôle se bornait d'ailleurs, depuis deux ans, à favoriser de tout son pouvoir la contrebande entre Macao et Canton.

Ce dernier acte fut entre le capitaine Amaral et le vice-roi du Kouang-tong le signal d'une rupture complète. De toutes les mesures prises par cet homme énergique, ce ne fut point cependant celle qui exaspéra le plus les esprits. On sait quel culte le peuple chinois a voué aux tombeaux de ses ancêtres : honorer ces sépultures, y déposer de pieux sacrifices, telle est, à peu d'exceptions près, la seule pratique religieuse du peuple le moins spiritualiste de la terre. Amaral eut l'imprudence de froisser ce sentiment populaire.

(1) Voyez la livraison du 1er décembre 1851.

Une portion du territoire portugais avait été envahie depuis près d'un demi-siècle par des tombeaux chinois. Ce terrain fut légèrement entamé par le tracé d'une nouvelle route que le gouverneur avait entrepris de construire. Bien que les parens des morts dont on troublait ainsi le dernier asile eussent été largement indemnisés, bien qu'on leur eût laissé toutes facilités pour la translation des restes de leurs ancêtres, cette violation des tombes fut un prétexte que les Chinois saisirent avidement pour en faire un grief décisif contre l'homme dont leurs rancunes avaient juré la perte. Aucun symptôme extérieur ne vint cependant trahir la sourde irritation de la populace chinoise jusqu'au jour où les Anglais, par leurs bravades et leur modération également inopportunes, eurent, au mois d'avril 1849, rendu à cette race humiliée son orgueil et le courage de sa haine; mais alors on vit paraître sur les murs de Canton des placards qui osaient mettre à prix la tête du gouverneur Amaral. Le vice-roi, s'il n'autorisa pas ces proclamations, ne se hâta point de les faire disparaître. Le successeur de Ki-ing était depuis longtemps suspect aux Européens, et ce fut à ses suggestions qu'on attribua l'émigration générale qui ne tarda point à se produire parmi les Chinois de Macao. Cette ville se trouva, comme aux temps du règne des mandarins, subitement frappée d'interdit. Amaral ne s'émut point de cette désertion; il se contenta de prononcer la confiscation des biens de tout Chinois qui prolongerait son absence au-delà du terme qu'il prit soin de fixer. Les fugitifs n'attendirent point l'expiration de ce délai de rigueur pour rentrer sur le territoire portugais. Jamais l'énergie d'un seul homme n'avait triomphé de plus d'obstacles. Sans soldats, sans finances, sans avoir même la puissance d'un droit bien établi, Amaral suppléait à tout par la décision de son caractère. Les personnes qui critiquaient le plus amèrement ses mesures ne pouvaient s'empêcher d'admirer la vigueur intelligente qu'il déployait pour les faire réussir.

Un incident regrettable vint, au mois de juin 1849, compliquer une situation assez grave déjà par elle-même. Pour délivrer un de ses compatriotes détenu depuis quelques heures dans les prisons de Macao, le capitaine d'une frégate anglaise ne craignit point de violer par une irruption armée le territoire portugais et d'infliger à un brave officier, absent au moment de cette invasion, le plus cruel et le plus inutile outrage. Amaral ressentit vivement cette humiliation; pour la première fois on le vit manifester quelque abattement. « J'ai perdu, disait-il souvent à ses amis, le prestige qui faisait ma force; les Chinois n'auront plus peur de moi. » Il savait que les placards affichés sur les murs de Canton promettaient cinq mille piastres à celui qui rapporterait sa tête. Un domestique chinois attaché à son service ne cessait de lui représenter le danger auquel il s'exposait en sortant

sans escorte; d'autres personnes lui avaient rapporté, comme un bruit généralement répandu, que des assassins devaient s'attacher à ses pas et l'assaillir près de la barrière. Les Européens qu'un long séjour sur les côtes du Céleste Empire avaient initiés aux mœurs et aux coutumes chinoises engageaient vivement Amaral à ne point mépriser ces avis menaçans; mais ils n'obtenaient pour réponse qu'un dédaigneux sourire. Amaral était trop indifférent au danger pour s'entourer de précautions qui eussent dénoncé une inquiétude secrète. Il sentait que la population tout entière avait les yeux sur lui, et que s'il semblait fléchir un instant, c'en était fait de son œuvre. Il n'avait donc rien voulu changer à ses habitudes : tous les soirs il sortait à cheval, accompagné d'un seul officier, sans autres armes qu'une paire de pistolets cachés dans les fontes de sa selle. Le 22 août, à l'heure où les habitans de Macao vont chercher dans les plaisirs d'une courte promenade la seule distraction permise à leur existence monotone, quelques minutes avant le coucher du soleil, Amaral, qui s'était avancé jusqu'à la barrière, revenait avec son aide de camp vers l'enceinte intérieure de la ville portugaise. Une troupe de Chinois se présente tout à coup sur son passage; un enfant, qui portait à la main un long bambou à l'extrémité duquel paraissait fixé un bouquet, se détache de ce groupe et s'approche du gouverneur. Amaral croit que cet enfant veut lui présenter une requête : il se baisse, mais se sent à l'instant frappé violemment au visage. *Maroto* (misérable)! s'écrie-t-il, et poussant son cheval il veut châtier l'insolent qui s'enfuit. Six hommes se précipitent à sa rencontre, deux autres attaquent son aide de camp. Les assassins ont tiré de dessous leurs vêtemens ces sabres à lame droite et mal affilée dont se servent les Chinois; ils en portent au gouverneur plusieurs coups sur le bras gauche, le seul bras qui restât à l'héroïque manchot. La bride de son cheval entre les dents, Amaral faisait de vains efforts pour saisir un de ses pistolets. Assailli de tous côtés, déjà couvert de blessures dont aucune cependant n'était encore mortelle, il tombe enfin à terre; les meurtriers se jettent sur leur victime et lui arrachent plutôt qu'ils ne lui coupent la tête, ajoutant à ce hideux trophée la main du gouverneur qu'ils parviennent à séparer de l'avant-bras; ils prennent alors la fuite et s'échappent à travers la campagne, sans que les soldats chinois qui veillent à la porte de la barrière essaient de les arrêter. Pendant ce temps, le cheval du gouverneur galopait effrayé vers la ville : les premiers promeneurs qui le rencontrent ne prévoient encore qu'un accident sans gravité, ils se hâtent pourtant; mais bientôt ils voient accourir à eux l'aide de camp d'Amaral qui avait été désarçonné dès le premier assaut, et qui n'avait heureusement reçu que de légères blessures. Ils n'ont pas besoin de l'interroger : ses vêtemens en désordre, sa physionomie bouleversée où se peignent

encore l'horreur et l'épouvante, leur ont tout appris. A quelques pas plus loin, le corps mutilé d'Amaral leur confirme l'horrible vérité. Une voiture recueille ce tronc inanimé et le transporte à l'hôtel du gouvernement; mais la nouvelle de l'assassinat du gouverneur s'est déjà répandue dans la ville avec la rapidité de la foudre. Les soldats assiégent la porte du palais; ils veulent contempler une dernière fois le chef qui fut pour eux l'objet d'une vénération presque superstitieuse; les uns se jettent sur le corps du gouverneur en l'arrosant de leurs larmes, les autres font retentir l'air de mille imprécations. Parmi ces soldats au visage basané, on retrouve quelques mâles figures qui rappellent les beaux temps du Portugal. Ce sont encore, comme aux jours d'Albuquerque, les vétérans de l'Afrique et des Indes; ils ne demandent qu'un chef pour venger Amaral. Le ministre de France était accouru avec le secrétaire de la légation, M. Duchesne, au premier bruit du malheur qui venait de frapper la ville de Macao. Profondément attaché au Portugal dont mille liens lui faisaient une seconde patrie, M. Forth-Rouen avait inspiré au loyal représentant de la reine dona Maria la plus entière confiance et la plus affectueuse estime. Les soldats l'entourent et ne veulent écouter que lui. « Vous étiez l'ami du gouverneur, s'écrient-ils; prenez le commandement et marchez à notre tête; vous nous aiderez à le venger! » C'est avec peine que M. Forth-Rouen parvient à les calmer et à dominer sa propre émotion. Déjà d'ailleurs les six fonctionnaires sur lesquels allait retomber tout le poids du gouvernement s'étaient assemblés. Ce conseil, présidé par l'évêque et composé du juge, du commandant des troupes et de trois sénateurs, annonça aux habitans de Macao qu'en vertu des pouvoirs éventuels que lui conféraient les ordres de la reine, il avait pris la direction des affaires. Ce fut alors surtout que l'on comprit tout ce que la colonie avait perdu en perdant Amaral. Quel conseil pouvait dans ces graves circonstances remplacer un tel homme! La junte de gouvernement s'empressa de réclamer l'assistance des ministres étrangers résidant à Macao, et d'après leur avis elle envoya demander des secours à Hong-kong. Une note énergique fut en même temps adressée au vice-roi du Kouang-tong. Le conseil rappelait avec indignation les placards provocateurs qui avaient précédé le meurtre, sans s'inquiéter de dissimuler les soupçons de connivence que de pareils reproches laissaient planer sur les autorités de Canton. Au nom de sa majesté très fidèle outragée dans la personne de son représentant, la junte de Macao demandait l'arrestation immédiate des meurtriers réfugiés sur le territoire chinois et la remise des restes mortels du gouverneur.

Le vice-roi de Canton n'était plus l'honnête et bienveillant Ki-ing. A ce mandarin tartare avait succédé depuis le mois de février 1848 un fonctionnaire chinois aux allures austères, d'un esprit âpre et

d'une humeur inflexible, sans pitié pour les malfaiteurs, mais fort aimé de la populace chinoise, dont il flattait les passions. Enorgueilli par le récent succès qu'il avait obtenu sur le gouverneur de Hong-kong, Séou traitait la colère des étrangers avec dédain. Il avait pour eux presque autant de mépris que de haine. Des traits durs et impassibles révélaient chez lui un singulier mélange d'astuce et de fermeté. Dans la force de l'âge, — il n'avait alors que cinquante-cinq ans, — il voyait une vaste carrière ouverte à son ambition, et pouvait aspirer encore aux premières dignités de l'empire. Son orgueil attendait avec impatience le moment de prendre une revanche éclatante des affronts que lui avait infligés le gouverneur de Macao. Séou avait-il soudoyé les assassins d'Amaral? avait-il eu du moins connaissance de leur projet? C'est ce qu'aucun témoignage n'avait encore pu établir. Séou avait sans doute prévu la catastrophe qui venait de répandre le deuil dans Macao; bien d'autres l'avaient prévue, l'avaient même annoncée avant lui. Ce qui était incontestable, c'est qu'il s'était mis en mesure d'en profiter. Des corps de troupes avaient été dirigés sur l'île de Hiang-shan; un camp était établi près de la petite ville de Caza-Branca; un fort depuis longtemps abandonné, qui commandait l'isthme traversé par la barrière chinoise, avait été armé secrètement et pourvu d'une nombreuse garnison.

La réponse de Séou à la communication de la junte portugaise ne fut point de nature à dissiper les soupçons qu'avait pu faire naître sa conduite ambiguë. Le vice-roi s'abstenait avec soin d'exprimer le moindre regret ou la moindre horreur de l'attentat qui lui était dénoncé. « Le noble gouverneur, disait-il, était pendant sa vie d'un caractère cruel. Qui sait si ses propres compatriotes n'auront pas armé contre lui des assassins pour satisfaire leur vengeance? Vous me dites qu'on a vu affichés sur les murs de Canton des placards et des proclamations, et que les autorités chinoises ont dû en avoir connaissance. S'ensuit-il pour cela que le meurtre dont vous vous plaignez soit l'œuvre de ces autorités? Vous me réclamez en même temps la tête et la main du gouverneur : où sont-elles? Pour les trouver, ne faut-il pas avant tout découvrir les assassins? Vos demandes sont donc complétement dépourvues de raison. — La loi sur l'homicide est claire. Avant de juger et de porter des sentences, il faut rechercher avec soin la vérité. La vie de l'homme appartient au ciel; on ne doit point en disposer à la légère. »

Pendant que les autorités de Macao engageaient ainsi avec le vice-roi de Canton une polémique dans laquelle tout l'avantage devait rester à l'astucieux mandarin, les soldats portugais n'étaient pas demeurés inactifs. Ils avaient occupé la barrière et arrêté trois soldats chinois que le commandant de ce poste évacué depuis la veille avait

laissés derrière lui en observation. Ces Chinois étaient une capture précieuse. Pour s'échapper, les assassins n'avaient pu trouver d'autre passage que la porte de la barrière. Les soldats chinois qu'on venait d'arrêter devaient donc les connaître; ils devaient savoir en vertu de quels ordres la fuite de ces malfaiteurs avait été tolérée, quand il était si facile et si naturel d'y mettre obstacle. Le conseil de Macao approuva cette arrestation et fit conduire les prisonniers dans la citadelle.

L'occupation de la barrière par des troupes portugaises équivalait presque à une déclaration de guerre. Ce furent les Chinois qui se chargèrent imprudemment d'ouvrir les hostilités. Du fort que Séou avait fait armer secrètement, ils tirèrent à toute volée quelques boulets qui vinrent labourer l'isthme et mourir à quelque distance du poste portugais. A l'instant, une compagnie de trente-cinq hommes, soutenue par un bataillon de la garde urbaine, gravit au pas de course l'éminence qu'occupaient les soldats de Séou, pénétra dans le fort par les embrasures, et mit en déroute l'armée chinoise. Ce coup de main, dirigé par un très jeune officier, le lieutenant Mezquita, fut exécuté avec une remarquable vigueur. Soixante-quinze Chinois restèrent sur le champ de bataille, tandis que les Portugais, qui avaient dû essuyer à bout portant le feu des canons ennemis, eurent à peine quelques blessés. L'âme d'Amaral animait encore les soldats qu'il avait commandés. Si l'on n'eût enchaîné leur ardeur, ils eussent à l'instant marché sur Caza-Branca; le conseil s'opposa très sagement à ce projet : il voulait une réparation éclatante du meurtre d'Amaral; il repoussait comme indignes d'une nation civilisée de sanglantes représailles et des dévastations inutiles.

La facile victoire remportée par le lieutenant Mezquita n'assurait cependant qu'à demi la sécurité de Macao. Les ennemis extérieurs étaient en fuite; mais les ennemis intérieurs pouvaient, par leurs trames secrètes, prendre une terrible revanche de l'échec que venaient d'essuyer les troupes impériales. Si l'incendie éclatait au milieu du bazar, si les milliers de soldats dont on pouvait compter les tentes plantées de toutes parts dans la campagne accouraient à la faveur d'une nuit orageuse sous les murs de Macao, comment une garnison composée à peine de trois cents hommes pourrait-elle faire face à ce double péril? Après la lutte sanglante qui avait eu lieu le 25 août, l'épée était tirée entre le Portugal et le Céleste Empire. Il fallait s'attendre à la fois aux attaques ouvertes et aux trahisons. C'est dans cette conjoncture critique que l'intervention des ministres étrangers allait devenir la véritable sauvegarde de Macao. Deux navires de guerre anglais, l'*Amazon* et la *Medœa*, une corvette et un brick appartenant à la marine des États-Unis et placés sous

les ordres du commodore Geisinger, le *Plymouth* et le *Dolphin*, étaient venus, deux jours après le meurtre du gouverneur, prêter l'appui moral de leur pavillon à l'établissement portugais. *La Bayonnaise* n'avait point tardé à se joindre à cette division, mouillée à deux milles environ de la côte. Ce déploiement de forces était déjà un avertissement menaçant pour les Chinois. Il avait été précédé d'une démarche plus importante encore. Pendant que le gouverneur de Hong-kong adressait au vice-roi une lettre dans laquelle les ménagemens toujours commandés à la diplomatie n'avaient pu étouffer complétement le cri d'une juste indignation, les représentans de la France, de l'Espagne et des États-Unis s'entendaient pour faire parvenir à Canton une note collective, témoignage non moins énergique de l'horreur que leur inspirait l'odieux attentat commis sur la personne du gouverneur de Macao. Trompé par la malencontreuse collision qui avait eu lieu deux mois auparavant entre les Anglais et la garnison portugaise, attachant, comme tous les Chinois, une ridicule importance aux bruits de guerre que chaque courrier apportait alors de l'Europe et croyant les *barbares* à la veille de rallumer leurs antiques querelles, le vice-roi n'avait pas prévu cette réprobation unanime. Un pareil concours renversait tous ses plans; s'il ne changea point ses dispositions secrètes, il changea du moins son langage. Les premières réponses de Séou à la junte portugaise, au gouverneur de Hong-kong lui-même, avaient été pleines de dédain et d'arrogance. Celles qui suivirent la réception de la note collective adressée par les ministres résidant à Macao semblèrent révéler un secret désir de conciliation. Malheureusement la sympathie des alliés du Portugal fut prompte à se refroidir. Ce furent d'abord les navires anglais qui regagnèrent Hong-kong sous prétexte d'aller défendre cet établissement contre d'imaginaires attaques qu'on feignit d'appréhender. Pressé de restituer à la ville de Macao l'appui si efficace du pavillon anglais, M. Bonham exhuma des archives du gouvernement de Hong-kong une dépêche de lord Aberdeen qui prescrivait à son prédécesseur de ne point intervenir dans les querelles des Chinois et des Portugais. Cette retraite des Anglais détermina une tiédeur subite chez le ministre des États-Unis. Il savait de quels sérieux intérêts il était le protecteur, et n'avait point, pour s'engager dans cette délicate question, la complète liberté du ministre de France ou du ministre d'Espagne. Il avait pu céder à un premier élan de générosité, il avait pu, vaincu par sa loyale et sympathique nature, oublier un instant les erremens d'une politique qui s'est longtemps fait gloire de demeurer indifférente à tout conflit dont ne devait souffrir aucun intérêt américain; mais, dès qu'il crut découvrir chez les Anglais l'intention de compromettre des rivaux redoutés vis-à-vis du

gouvernement chinois, il s'émut des pas qu'il avait faits dans la voie de l'intervention et refusa formellement d'en faire de nouveaux. Pour qui avait pu apprécier le caractère honorable du plénipotentiaire américain et l'esprit chevaleresque du commodore Geisinger, il était évident que cette retraite ne pouvait s'expliquer que par des échanges de notes diplomatiques. Ni l'un ni l'autre n'eussent voulu laisser l'établissement portugais exposé aux assauts de bandes sans aveu : toute attaque de pirates, tout soulèvement populaire eussent trouvé les marins du *Plymouth* et du *Dolphin* prêts à les réprimer sans le moindre ménagement; mais, dans l'opinion du ministre des États-Unis, les principes rigoureux du droit des gens ne permettaient point aux représentans étrangers d'assumer un rôle plus actif dans cette querelle et de s'associer à la poursuite d'une réparation qui ne concernait, après tout, que le Portugal. M. Forth-Rouen se montra vivement blessé de cette défection. Impatient de manifester d'une façon plus formelle et plus apparente encore son entier dévouement à la cause dont il avait dès le premier jour embrassé la défense, il crut devoir m'inviter à faire entrer *la Bayonnaise* dans le port intérieur de Macao. Par cette démarche, le ministre de France donnait une forme en quelque sorte palpable à notre intervention. Il couvrait, moralement du moins, tout un côté de la ville, le côté le plus accessible et le plus vulnérable; il plaçait pour ainsi dire le pavillon français entre Macao et ses ennemis.

Nous songions depuis longtemps à entreprendre des réparations que les exigences d'un service actif avaient pu seules nous conseiller de différer. Le doublage de la corvette était dans un état déplorable. Pas une feuille de cuivre qui ne fût rongée et n'offrît de nombreuses déchirures. Si les vers térébrans, si actifs dans les mers tropicales, se fussent attaqués à la carène de *la Bayonnaise* ainsi mise à découvert, des bordages entiers n'eussent pas tardé à être percés de mille trous. Il était donc arrêté dans notre esprit qu'au premier moment favorable, nous abattrions la corvette en carène pour remplacer une partie de son cuivre. Cette opération se fût faite avec plus d'avantage et de facilité à Manille, on pouvait à la rigueur l'exécuter à Macao; ce fut le prétexte que je choisis pour répondre aux intentions de M. Forth-Rouen sans paraître sortir encore des limites d'une stricte neutralité.

Déjà notre artillerie, nos projectiles, nos vivres, nos approvisionnemens, transportés par des bateaux chinois, avaient été débarqués à terre. La corvette allégée n'attendait qu'une marée favorable pour franchir la barre du port intérieur. Une circonstance imprévue vint ajourner notre appareillage. La mousson de sud-ouest touchait à sa fin, et les vents montraient depuis quelques jours une tendance mar-

quée à souffler du nord-ouest et du nord. La chaleur était accablante; les nuits même étaient sans fraîcheur. Sous un ciel d'une sérénité inaltérable, on respirait je ne sais quel air orageux qui semblait passer sur Macao comme un courant électrique. Tout annonçait l'approche d'une crise violente dans l'atmosphère. Le 12 septembre, je m'étais rendu à terre pour arrêter les dernières dispositions qui devaient précéder l'entrée de la corvette dans le port. Baigné de sueur et haletant sous une température de 33 degrés, j'essayais de rédiger quelques ordres, quand notre intelligent fournisseur entra dans la chambre où je m'étais réfugié. Je crus lire sur son front soucieux comme un avis secret qu'il n'osait pas formuler encore. « Eh bien! Ayo, lui dis-je, que présage cette affreuse chaleur? Est-ce un typhon ou tout simplement un orage? — *Who can say!* répondit le prudent Chinois : *perhaps a tyfoon, perhaps not.* — *Very hot indeed!* A trois heures de l'après-midi, j'étais de retour à bord. Le baromètre commençait à baisser. La nuit vint, et l'apparence du ciel fut loin de confirmer ce fâcheux pronostic. Les milliers de points d'or attachés à la voûte du firmament n'avaient jamais brillé d'une clarté plus vive et plus pure. Vers une heure du matin cependant, la brise, qui avait lentement tourné au nord-nord-ouest, parut un peu fraîchir, et quelques rafales qu'on eût prises pour l'écho d'un lointain mugissement arrivèrent jusqu'à nous. Les premiers rayons du jour éclairèrent à peine la baie de Macao, qu'un changement subit se produisit dans l'atmosphère. Le ciel se marbra de plaques épaisses et noires qui ne tardèrent point à s'unir et à former au-dessus de nos têtes un opaque rideau de brume. La température, malgré ce voile impénétrable aux rayons du soleil, n'en demeura pas moins étouffante. Les signes précurseurs de la tempête se multiplièrent ainsi pendant tout le cours de la journée. Ce furent d'abord les eaux qui se gonflèrent d'une façon inaccoutumée et atteignirent dans le port un niveau qu'on ne les avait jamais vues atteindre; puis, vers deux heures de l'après-midi, de grosses lames venant de l'est annoncèrent que l'ouragan régnait déjà au large. Ces lames s'élevaient soudainement sans qu'on pût en suivre la trace à l'horizon; elles se gonflaient comme le dos d'un sillon, et s'affaissaient tout à coup sur elles-mêmes. Au bout de deux ou trois minutes, on voyait reparaître des lames semblables. La brise avait, comme la mer, ses intermittences : à quelques instans de calme plat succédaient des bouffées de vent qui expiraient brusquement, comme si une main invisible les eût étouffées. Des nuées de sauterelles couvraient les rues et la plage de Macao. A ces signes, les Chinois ne pouvaient méconnaître l'approche d'un typhon. Aussi de tous côtés les *lorchas*, les *fast boats*, s'empressaient-ils de venir chercher un abri dans le port intérieur. Les *tankas* allaient s'échouer sur

la plage avec leur monde en miniature, leurs joyeuses batelières, leur essaim de jeunes magots et leurs dieux domestiques.

Pour nous, dès le matin toutes nos dispositions avaient été prises. Affermis sur trois ancres, n'offrant plus à la brise que nos bas-mâts solidement assujettis, nous pouvions attendre avec confiance la tempête. A huit heures du soir, le vent venant du nord avait acquis déjà la violence d'une tourmente. Le baromètre cependant baissait toujours. La pluie et les embruns des lames qui se brisaient sur l'avant de la corvette passaient en fouettant à travers nos agrès, et mêlaient leurs sifflemens aux hurlemens de la brise. On pouvait à peine faire un pas sur le pont, tant l'obscurité était profonde et les rafales impétueuses; on pouvait encore moins s'y faire entendre. Nous n'avions heureusement aucune manœuvre à exécuter. Il fallait laisser, sur la foi de nos câbles, l'ouragan épuiser sa furie. A onze heures, le vent passa au nord-nord-est, et le typhon parut avoir atteint son apogée. On ne distinguait plus de rafales; un rugissement continu faisait trembler la corvette dans toute sa membrure. Le tourbillon cependant roulait encore vers nous sa gigantesque spirale, et la tempête, variant de direction d'heure en heure, poursuivait lentement son mouvement circulaire. Deux heures enfin avant le jour, le baromètre cessa de descendre; le centre du typhon s'éloignait de Macao (1).

Ce fut un singulier spectacle que celui qui s'offrit à nos yeux quand un jour blafard éclaira l'horizon de ses premières lueurs. La mer n'offrait plus autour de nous qu'un champ de boue liquide au milieu duquel notre fière et gracieuse corvette semblait se débattre avec indignation. Chaque fois que la lame se creusait sous sa proue et l'obligeait à plonger sa poulaine dans ces vagues impures, on la voyait se relever en frémissant et secouer les trois câbles qui l'enchaînaient, comme un coursier qui cherche à se débarrasser de ses entraves. Heureusement les cyclopes qui avaient forgé ces liens de fer sur leurs enclumes en avaient mesuré la force aux épreuves qu'ils les destinaient à subir. La tempête d'ailleurs commençait à s'apaiser. Chacun de nous s'empressa bientôt d'aller demander à sa couche un repos que les agitations de la nuit avaient rendu doublement nécessaire. Pendant quelques minutes, j'entendis encore gronder l'orage qui s'éloignait; ce bruit même s'éteignit insensiblement. Je ne tardai

(1) Ce moment fut pourtant le seul où nous éprouvâmes quelques inquiétudes. Le vent soufflait alors de l'est, et les vagues étaient devenues plus creuses. Mouillés par dix-sept pieds d'eau, nous devions craindre de toucher le fond quand viendrait l'instant de la basse mer : le moindre dommage qui pouvait en résulter pour la corvette, c'était la rupture de son gouvernail; mais l'ouragan avait suspendu l'action de la marée et les eaux que la trombe avait, en s'avançant, chassées devant elle, demeurèrent accumulées dans le fond de la baie pendant près de vingt-quatre heures.

point à m'endormir d'un sommeil si profond, qu'il était trois heures de l'après-midi quand je m'éveillai. Le lendemain, nous entrions dans le port intérieur de Macao.

III.

Nous étions à peine établis dans notre nouveau poste, qu'une alerte très vive vint donner un étrange caractère d'opportunité à l'arrivée de *la Bayonnaise* sous les quais de Macao. Les autorités portugaises furent prévenues qu'un soulèvement devait avoir lieu, cette nuit même, dans la ville, et que les soldats chinois profiteraient de cette circonstance pour tenter d'enlever une des portes de l'enceinte. Toutes les troupes qui n'étaient point détachées dans les forts prirent à l'instant les armes. Des canons furent braqués sur les principales issues du bazar, et l'équipage de *la Bayonnaise* se rangea sur le quai, prêt à se porter partout où son assistance serait jugée nécessaire. L'alarme avait été donnée sans fondement, ou peut-être cette démonstration énergique eut-elle pour effet de décourager les conspirateurs. Après avoir passé quelques heures l'arme au pied, nos marins durent rentrer fort désappointés à bord de la corvette. La reconnaissance du conseil voulut leur tenir compte de leurs bonnes intentions, et je reçus à cette occasion des remerciemens que je m'empressai de leur transmettre. Cette alerte ne fut pas la dernière, plus d'une fois nous nous crûmes à la veille d'entrer en campagne contre les troupes de Séou; mais il était écrit que nous n'emporterions de notre longue station que de pacifiques trophées. Un renfort de troupes, que le gouvernement de Goa s'était empressé d'expédier sur un des paquebots anglais au prix de quelques milliers de piastres, se trouva frustré, comme nous, de ses espérances de gloire. Quand ces nouveaux champions de la cause portugaise débarquèrent sur la *Praya Grande,* tambours et clairons en tête, l'heure du péril était déjà passée pour Macao.

Le vice-roi de Canton n'avait plus qu'une pensée, celle d'étouffer par tous les moyens possibles une malencontreuse affaire. Malheureusement les efforts de Séou, pour atteindre ce but, ne faisaient que trahir, aux yeux des juges les moins prévenus, l'inquiétude qu'il éprouvait de voir apparaître au grand jour la complicité morale dont il se sentait intérieurement coupable. Le 16 septembre, il annonça au conseil la découverte et l'envoi à Macao des restes mortels du gouverneur, l'arrestation et l'exécution d'un des assassins. Ce meurtrier, le vice-roi avait voulu l'interroger lui-même; il lui avait arraché l'aveu de son crime, et, rempli d'indignation, il avait ordonné qu'on le conduisît sur-le-champ au supplice. Le mandarin de Caza-

Branca remettrait au noble conseil la confession écrite et la tête de ce misérable. Le vice-roi espérait qu'à son tour le conseil s'empresserait d'élargir les trois soldats chinois retenus en prison depuis le meurtre du gouverneur.

Le gouverneur général du Kouang-tong avait outrepassé son droit en cette occasion : il ne pouvait prononcer de sentence capitale sans prendre l'avis des autorités dont les lois de l'empire l'obligeaient à subir la censure; mais le crédit dont il jouissait à Pé-king le rassurait contre les conséquences d'une irrégularité qu'excuserait aisément le tribunal des rites. L'échec qu'en devait éprouver sa popularité inquiétait davantage le successeur de Ki-ing. En apprenant l'exécution d'un homme dans lequel elle n'avait vu qu'un vengeur inspiré par le ciel, la populace cantonaise poussa un cri de rage. Le vice-roi fut poursuivi jusqu'en son palais de mille invectives; des bandes armées menacèrent de se porter sur la route de Caza-Branca, et les murs de Canton se couvrirent de placards dans lesquels on déplorait le sort de l'Harmodius chinois.

« La vengeance exercée contre l'ennemi du peuple (disaient ces étranges affiches) a causé la ruine d'un ami du peuple. Tous ceux qui apprennent cette triste nouvelle pleurent et se lamentent. Leur cœur est brisé. Le barbare de Macao ne connaissait d'autre droit que la force. Il abusait de nos femmes, fermait notre douane, renversait nos temples, détruisait nos dieux, accablait les villages d'impôts, nous dépouillait de nos terres et de nos maisons, violait nos tombeaux, jetait au feu les os de nos ancêtres, et était si chargé d'iniquités que les hommes et les dieux étaient également irrités contre lui. Ni le ciel ni la terre ne le pouvaient supporter. Les treize villages prirent le parti de s'adresser aux mandarins. Ils n'obtinrent d'eux aucun soulagement. Le mal augmentait chaque jour. Que fallait-il faire? Personne ne pouvait le dire. Des hommes de cœur furent secrètement choisis. Ils prêtèrent en plein air un serment scellé par le sang, et jurèrent de conduire leur projet à exécution. Tout l'été, ils cherchèrent une occasion de l'accomplir; mais cette occasion, ils ne la trouvèrent qu'à l'automne. Ce fut vers le soir que Sen-chi-liang et Ko-kin-tang, avec cinq autres hommes de Tchin-tcheou, tenant leurs armes cachées sour leurs vêtemens, pénétrèrent dans l'antre des tigres. Ils tuèrent le gouverneur, lui coupèrent la tête et la main, mirent en fuite ses compagnons et retournèrent à leur village. Les enfans mêmes se réjouirent.

« Qui eût pu soupçonner que parmi les Chinois, Paou-tseun et Chaou-ta-shaou (1), êtres à la face humaine, mais au cœur de bêtes, songeraient déjà à trahir ces braves? Avec de douces paroles, ils gagnèrent Sen-chi-liang. Ils lui persuadèrent qu'il serait récompensé et recevrait des titres d'honneur. Sen vint à Canton. Paou-tseun l'engagea à retourner dans son district et à

(1) Paou-tseun était directeur d'un des colléges de Canton, et Chaou-ta-shaou était un des habitans du village de Mong-ha, dans lequel résidait Sen-chi-liang.

remettre la tête du barbare au magistrat de Shon-tak. C'est ainsi que ce brave tomba dans la fosse. Le même jour, il fut envoyé sous bonne garde à Canton. Là il fut interrogé trois fois dans un jour, et en vertu de l'autorité impériale il fut décapité, afin que les cœurs des barbares fussent satisfaits.

« Est-il possible de respecter un magistrat qui égorge l'innocent? Les habitans des treize villages voient cependant cette injustice dans un complet silence. Ils oublient que les Sen sont une famille bien connue qui vint ici du district de Siou, dans le département de Chiang, province du Fo-kien. Ils restent les bras croisés comme si tout était dans l'ordre. Ils doivent en vérité avoir quelque peine à se contenir

« Le gouverneur général Ki-ing, dans l'affaire de Houang-chou-ki, avait donné un exemple qu'il fallait suivre (1). Comment les barbares auraient-ils pu découvrir la ruse? Chacun répète que son excellence Séou est un homme habile et que son mérite égale son pouvoir; mais voici la vérité : il craint les étrangers comme s'ils étaient des tigres. Les actes des Portugais ont excité une telle haine, qu'il ne nous est plus possible de vivre sous le même ciel qu'eux. Si nous ne ressentions pas leur conduite, il n'y aurait aucune différence entre nous et les bêtes. Maintenant les Anglais et les Portugais s'entendent pour nous dominer. Heureusement, nous, le peuple, nous agissons avec énergie. Ce qui ne semble encore qu'un léger mal deviendrait bientôt un fléau insupportable. Nous n'avons pas oublié l'assemblée de Wi-chin, où se réunirent les braves de plus de cent villages. Ce furent eux qui défirent les étrangers sous les murs de Canton. Ils étaient peu nombreux, et cependant leurs efforts ne furent pas impuissans. A cette époque, les barbares rebelles, fatigués d'un long séjour sur l'Océan, entrèrent dans notre pays. Parmi les officiers de la province, aucun n'avait l'adresse de les vaincre. Ils épuisaient inutilement les forces et le revenu de sept provinces. L'armée impériale était constamment battue. Ses munitions tombaient entre les mains de l'ennemi auquel elle n'osait faire face. Il fallut acheter la paix par le paiement de 16 millions de taëls et l'ouverture de cinq ports.

« Jamais pareil déshonneur n'avait atteint notre pays. Les nations voisines nous méprisent et les étrangers des quatre coins du monde se rient de nous. Pouvons-nous supporter de semblables affronts sans rougir?

« Sen eût dû être mis au rang des héros anciens qui tuaient les tyrans. Il faut que l'on sache quelle a été sa récompense, afin que les braves apprennent par son exemple à se montrer prudens et circonspects. »

La position de Séou, on le voit, devenait difficile. Comblé d'honneurs après ses succès du mois d'avril, il pouvait craindre de payer de sa tête les embarras que l'odieux excès de son zèle menaçait de susciter au Céleste Empire. Heureusement pour lui, le gouverneur chinois unissait la souplesse à l'opiniâtreté; c'est par cette rare alliance qu'il parvint à endormir la colère du peuple de Canton et le juste courroux des compatriotes d'Amaral. Le temps a toujours

(1) En substituant probablement aux véritables meurtriers des criminels tirés des prisons.

été le meilleur allié des Chinois. Séou en cette circonstance n'eut garde de l'oublier.

La junte portugaise n'avait pas cru qu'elle pût se contenter de la réparation qui lui était offerte. Les dépositions des trois soldats chinois qu'elle retenait dans les prisons de Macao, en lui donnant l'espoir d'arriver à la découverte des meurtriers réels, devaient la mettre doublement en garde contre une reproduction du misérable artifice à l'aide duquel on avait satisfait les Anglais dans l'affaire de Houang-chou-ki. Quand bien même d'ailleurs Séou eût immolé, dans ce Sen-chi-liang dont il offrait la tête, un des auteurs de l'horrible attentat, la précipitation avec laquelle on avait fait disparaître un témoin aussi important n'indiquait point, de la part du vice-roi, l'intention de répondre par une enquête sérieuse aux soupçons qu'avait pu inspirer sa conduite antérieure. L'autorité chinoise, — ceci demeurait avéré, — avait eu connaissance des proclamations dans lesquelles on mettait à prix la tête du gouverneur. Au lieu d'arrêter ces odieuses provocations, elle avait secrètement rassemblé ses troupes sous les murs de Macao, se tenant prête à profiter du crime, si elle ne l'avait pas commandé. Le conseil avait le droit et le devoir d'exiger que toutes ces circonstances fussent éclaircies. Il ajourna cependant la protestation qu'il méditait pour n'apporter aucun obstacle à la remise de la tête et de la main du gouverneur; mais à cette remise même le vice-roi avait attaché une condition. Il réclamait l'élargissement simultané des trois Chinois détenus, et cette prétention, qu'on avait affecté à Macao de ne point comprendre, se trouvait implicitement confirmée par les communications plus récentes du mandarin de Caza-Branca. Le conseil ne répondit à ce fonctionnaire d'un ordre inférieur qu'en lui désignant, pour le lendemain, l'heure à laquelle il se tiendrait prêt à recevoir les précieux restes promis par le vice-roi.

Le 27 septembre, dès cinq heures du matin, les troupes portugaises étaient sous les armes. Une commission, composée d'officiers de santé, attendait sous une tente que les restes de l'infortuné gouverneur lui fussent présentés pour en constater l'identité. A six heures, le ministre de France et celui des États-Unis se rendaient à la barrière accompagnés des officiers du *Plymouth*, du *Dolphin* et de *la Bayonnaise*. Aucun mandarin ne parut sur la route de Caza-Branca, et, après deux heures d'attente, le cortége assemblé pour cette triste cérémonie dut se retirer.

L'exaltation des soldats irrités de ce nouvel outrage était si vive, qu'on dut craindre de les voir se porter sur Caza-Branca. On parvint cependant à les contenir. Quant au conseil, il dut espérer que ce désappointement, trop facile à prévoir, réchaufferait les sympathies des auxiliaires dont l'assistance pouvait seule donner quelque

poids à ses réclamations. Les ministres étrangers s'étaient depuis longtemps interdit toute démarche collective. Chacun d'eux cependant s'empressa d'exprimer au vice-roi l'horreur que lui inspirait cette étrange idée de vouloir trafiquer des restes d'un homme si lâchement assassiné. Le gouverneur de Hong-kong ne fut, il faut le dire, ni le moins énergique ni le moins bien inspiré dans l'expression de son indignation. On ne lira point sans quelque intérêt la lettre qu'il écrivit à cette occasion au vice-roi du Kouang-tong.

« Dans la réponse que votre excellence m'a adressée le 17 du mois dernier et dont j'ai eu l'honneur de lui accuser réception, vous m'informiez que vous aviez donné l'ordre à un officier de se rendre à Macao, pour y faire la remise de la tête et de la main du gouverneur portugais.

« Après avoir reçu cette assurance, j'ai été très étonné d'apprendre ce matin, par une communication du sénat portugais de Macao, que l'officier député par votre excellence se refusait à livrer la tête et la main du gouverneur, jusqu'au moment où trois Chinois, détenus par les autorités portugaises pour servir de témoins dans cette affaire, auraient été relâchés.

« J'ai peine à croire qu'un fonctionnaire d'un rang aussi élevé que votre excellence, après s'être avancé comme elle l'a fait, puisse chercher soudainement dans l'addition de conditions mentionnées pour la première fois un prétexte pour manquer à sa parole et à l'exécution de ses engagemens. La promesse contenue dans la lettre que m'a adressée votre excellence était toute spontanée. Je l'ai reçue comme représentant de ma souveraine, et j'ai tout droit d'attendre qu'elle sera fidèlement accomplie.

« Cette affaire n'est point une affaire ordinaire. Votre excellence peut être convaincue que pour exprimer de ce meurtre, quand elles en auront connaissance, une horreur non moins grande que leurs représentans, les puissances de l'Occident n'ont pas besoin que des incidens nouveaux viennent ajouter à la gravité d'un pareil attentat. Ce sont là des circonstances où toutes les nations étrangères n'ont plus qu'un sentiment, — exécration du forfait, compassion pour celui qui en a été la victime. Et certes il serait désirable que ce sentiment ne reçût point une nouvelle impulsion des prétentions étranges contre lesquelles j'ai dû protester. Si quelque chose, songez-y, doit donner plus de poids encore à mes paroles, c'est l'importance que votre nation a toujours attachée aux rites sacrés de la sépulture. »

Le vice-roi, néanmoins, ne fléchit point sous ces protestations véhémentes. Il y répondit, non pas en faisant parvenir à Macao la tête et la main du gouverneur, mais en annonçant au conseil qu'il venait de découvrir encore deux des meurtriers. Ces criminels, poursuivis de près par les satellites, s'étaient réfugiés, disait-il, dans un bateau. Les soldats les avaient attaqués : l'un des malfaiteurs, blessé d'un coup de feu, était tombé à la mer, on n'avait pu retrouver son corps; l'autre avait reçu un coup de sabre en se défendant. On s'occupait de le guérir avant de le juger.

Telle était, vers la fin du mois de novembre 1849, la situation respective des parties intéressées dans le grave débat soulevé par la mort d'Amaral : le vice-roi Séou n'osait point attaquer les Portugais, couverts par la protection de trois pavillons étrangers. Il ne se résignait pas non plus à les désarmer par une satisfaction complète. Le conseil de Macao, satisfait d'avoir réservé les droits de la couronne, attendait, dans une attitude à la fois digne et ferme, les ordres et les secours qu'il avait demandés à Lisbonne. Convaincu de l'impossibilité d'obtenir du vice-roi de Canton une réparation sérieuse du meurtre du gouverneur, il avait mis un terme à des négociations stériles. La tête et la main du malheureux Amaral, après avoir été exposées pendant plusieurs jours au tribunal de Caza-Branca, retournèrent donc à Canton, et le public, dont l'attention ne tarda point à être détournée par d'autres événemens, eut bientôt presque oublié l'intérêt qu'il avait accordé à ce triste litige.

IV.

Les Anglais ne pouvaient rester indifférens aux conséquences que le conflit provoqué par la mort d'Amaral pouvait entraîner pour leur propre considération en Chine. Il leur importait d'imposer de nouveau à la population chinoise le respect des armes européennes. Par un heureux hasard, les événemens de Macao coïncidèrent avec une brillante expédition dirigée par la marine anglaise contre les pirates qui infestent les mers de la Chine.

De tout temps, la piraterie s'est exercée avec impunité sur les côtes du Céleste Empire. Elle y a souvent pris des proportions formidables. Ce fut un chef de pirates qui tenta, au XVIe siècle, la conquête de Luçon; un autre chef de pirates, quatre-vingt-six ans plus tard, enleva l'île de Formose aux Hollandais. En 1808, un mandarin disgracié avait réuni soixante-dix mille hommes et huit cents jonques sous ses ordres. C'est en gagnant quelques-uns de ces chefs de bandes, en les opposant adroitement les uns aux autres, que les autorités chinoises parvenaient à combattre les progrès d'un mal devenu incurable, et suppléaient à l'insuffisance de leurs ressources militaires. Le commerce et les habitans du littoral subissaient d'ailleurs avec une complète résignation les exactions de ces malfaiteurs; ils achetaient par de fortes rançons une sécurité précaire, et plus d'un honnête commerçant était soupçonné de verser annuellement une prime d'assurance entre les mains des ennemis déclarés de l'empereur. Dans le nord de la Chine, cependant, le commerce du Che-kiang et du Leau-tong avait trouvé plus avantageux d'acheter la protection de quelques *lorchas* portugaises, chaloupes canonnières construites sur

le modèle des embarcations chinoises. Les jonques se réunissaient en convois, et, moyennant une assez faible contribution, elles obtenaient l'escorte d'une ou deux *lorchas* qui se chargeaient de faire bonne garde autour du troupeau et d'attaquer les pirates, s'ils se présentaient. L'action de cette maréchaussée portugaise entraînait bien quelques abus, souvent même de regrettables désordres; mais elle déplaisait moins aux mandarins que l'intervention des navires de guerre anglais. Ce ne fut que sur les côtes du Fo-kien, repaire inextricable de la piraterie, que ces derniers parvinrent à faire accepter leur concours. A l'aide des intelligences qu'ils s'étaient ménagées, ils saisirent ou coulèrent un grand nombre de bateaux suspects, jusqu'au jour où le gouvernement de Hong-kong, imparfaitement édifié sur la validité de ces captures, jugea le moment venu d'enchaîner le zèle de ses officiers et de mettre un terme à des poursuites trop exemptes, suivant lui, des scrupules nécessaires. Il déclara donc, à la grande satisfaction des autorités chinoises, que, tant que les navires anglais seraient respectés par les pirates, les croiseurs de la reine n'avaient point à s'inquiéter de ce qui se passait dans les eaux du Céleste Empire.

A la faveur de ce pacte tacite, la piraterie reprit haleine. Ses flottes dispersées se rassemblèrent de nouveau, et une division assez considérable se porta, sous les ordres d'un certain Shap-ng-tsai, dans le golfe de Haï-nan et sur les côtes occidentales de la province de Canton. Le vice-roi Séou fut bientôt informé des déprédations de ces misérables. Il apprit que Shap-ng-tsai commandait une centaine de jonques, qu'il exerçait une autorité absolue sur ses compagnons, et se montrait actif, adroit, impitoyable, tel, en un mot, que doit être un chef de pirates pour réussir. C'était ce qu'attendait Séou. Il lui fallait un pareil homme pour avoir raison de toutes les bandes éparses qui désolaient les côtes. Des négociations s'entamèrent immédiatement. Shap-ng-tsai dut recevoir un rang dans l'armée, et passer avec sa flotte au service du gouvernement. Malheureusement, pendant ces pourparlers, une jonque, partie de Singapore avec un équipage de lascars et commandée par un capitaine anglais, tomba entre les mains des pirates, qui l'avaient prise pour une embarcation chinoise. Le capitaine relâché se rendit à Hong-kong, et son rapport tendit à faire penser que le brick le *Sylph*, de Calcutta, dont on n'avait pas de nouvelles depuis plusieurs mois, pouvait bien avoir été capturé, lui aussi, par la flotte de Shap-ng-tsai. Le *steamer* de 320 chevaux la *Medea* fut expédié sur-le-champ dans le golfe de Haï-nan. L'officier qui commandait ce navire à vapeur rencontra les pirates dans la baie de Tien-pak, leur brûla cinq jonques; mais, arrêté par le trop grand tirant d'eau de son bâtiment, il ne put atta-

quer le gros de la flotte, qui s'était réfugié dans le fond de la baie. On lui reprocha vivement d'être revenu à Hong-kong au lieu d'y avoir envoyé demander des renforts par quelque bateau pêcheur.

Les propriétaires du *Sylph*, de leur côté, avaient nolisé un petit *steamer* appartenant au commerce anglais, le *Canton*, et, avec un détachement de cinquante hommes obtenu de la frégate l'*Amazon*, ils fouillaient tous les replis de la côte dans l'espoir d'y découvrir le navire objet de leurs recherches. Ils firent ainsi la rencontre d'un groupe de pirates, détruisirent six jonques et rentrèrent à Hong-kong sans avoir eu aucune nouvelle du *Sylph*. L'apparition de ces deux navires européens sur la côté avait obligé Shap-ng-tsai à prendre le large pour aller chercher un refuge dans le golfe de Tong-king. Sa flotte fut assaillie par le typhon du 13 septembre, et plusieurs jonques sombrèrent avant d'avoir pu gagner un abri.

On avait perdu la trace de ce chef entreprenant, quand des pêcheurs bloqués par une autre flotte, celle de Chui-a-poo, qui avait établi ses arsenaux et sa croisière sur la côte orientale de la province, détachèrent un bateau à Hong-kong pour y réclamer secours et protection. On n'avait sous la main que le brick le *Columbine*. L'amiral l'expédia sur-le-champ. Contrarié par la brise, le brick arriva malheureusement trop tard; les pirates avaient pris le large. Le *Columbine* les trouva sous voiles et les poursuivit pendant trente-six heures sans pouvoir les approcher. Dès que la brise mollissait, les pirates avaient recours à leurs avirons et prenaient sur le brick une grande avance. Le *steamer* le *Canton*, nolisé cette fois par des négocians américains pour aller à la recherche du *clipper* la *Coquette*, qui avait disparu pendant le dernier typhon, fut attiré sur les lieux par le canon du *Columbine* et s'empressa de donner la remorque au brick anglais; mais quand les jonques, se voyant serrées de près, ouvrirent le feu de leur grosse artillerie, le *Canton* craignit que sa machine ne fût atteinte par quelque projectile et se retira. Le *Columbine* se trouva donc de nouveau livré à ses propres ressources. A quatre heures du soir, essayant toujours de suivre les jonques qui avaient rallié la côte, il s'échoua sur un fond de vase. Le *Canton* vint encore une fois à son aide et le remit à flot. Déjà les jonques avaient disparu derrière une pointe et se trouvaient hors de portée des canons du brick. Le capitaine Hay résolut de les faire attaquer par ses embarcations. Les pirates firent bonne contenance et tinrent pendant près d'une heure les canots en échec. Au moment où les Anglais montaient à bord de celle des jonques qui leur avait opposé la plus vive résistance, les Chinois, se voyant au moment d'être pris, mirent le feu aux poudres, et cette énorme barque vola en mille fragmens dans les airs. Deux matelots européens furent tués

par l'explosion, cinq autres furent blessés; un *midshipman* mourut quelques jours après de ses blessures.

Le *Columbine,* avec l'assistance du *Canton,* suivit alors la côte et apprit des pêcheurs qu'il interrogea que vingt-trois jonques s'étaient réfugiées dans une baie profonde et sinueuse située à cinquante milles environ dans l'est de Hong-kong. Le capitaine Hay, en pénétrant dans l'intérieur de ce golfe, put en effet reconnaître vingt-trois jonques embossées au fond d'une crique à laquelle conduisait un étroit chenal, impraticable pour tout autre navire qu'un *steamer.* Il s'établit à l'entrée de ce chenal et envoya le *Canton* demander du renfort à Hong-kong. Le lendemain, au point du jour, le *Fury, steamer* de 515 chevaux, se trouvait mouillé à ses côtés. Le plan d'attaque fut promptement arrêté. On résolut de ne pas s'embarrasser du *Columbine* dans une passe difficile et de franchir le chenal avec le *Fury,* dont l'artillerie était plus que suffisante pour garantir à l'expédition un succès complet. Le *Fury,* armé de canons à la Paixhans du calibre de 68 et de 86, était le plus magnifique navire à vapeur que possédât alors la marine anglaise. Ce puissant *steamer* fut bientôt à portée de canon des pirates. Ces derniers essayèrent, dit-on, de résister; mais leur feu impuissant n'atteignit qu'un seul homme à bord du *Fury,* et encore la blessure fut-elle des plus légères. L'effet des obus européens fut au contraire terrible. Des témoins oculaires m'ont affirmé que, servies avec une précision remarquable, les lourdes pièces à pivot du *steamer* avaient rarement manqué leur but et qu'il avait souvent suffi d'un obus pour incendier ou couler à fond une de ces jonques, dont la moindre jaugeait plus de 200 tonneaux. Au bout de quarante-cinq minutes, le feu avait cessé complétement. Quatre cents pirates avaient péri dans ce court engagement, et les hauteurs étaient couvertes de fuyards qui, s'étant jetés à la mer dès le commencement de l'action, cherchaient à se retirer dans l'intérieur. Leur chef, Chui-a-poo, blessé grièvement, échappa cette fois encore à la vengeance des Anglais, qui poursuivaient en lui l'assassin de deux de leurs officiers, le lieutenant Dwyer et le capitaine du génie Da Costa, égorgés sur le territoire même de Hong-kong, au mois de mars 1849.

Le succès de cette expédition ne manqua point d'être exploité par le gouverneur de Hong-kong, qui crut y trouver l'occasion de réparer l'échec moral qu'il avait subi au mois d'avril. M. Bonham se flattait d'avoir recouvré par cet acte de vigueur le respect que les Chinois n'accordent qu'à la force; sa correspondance avec le vice-roi de Canton porta l'empreinte de cette confiance.

« Dans plusieurs occasions, lui écrivit-il, j'ai dû entretenir votre excellence des actes de piraterie qui se commettaient sur les côtes de la Chine; mais

aussi longtemps que les pirates se sont tenus éloignés de notre établissement et ont respecté les navires anglais, je ne me suis point cru obligé d'intervenir. Ces déprédations cependant sont devenues plus fréquentes; elles ont eu lieu dans le voisinage même de cette colonie. Récemment, une jonque appartenant à un sujet de sa majesté britannique a été capturée près de Haïnan, et le bruit a couru qu'un autre navire anglais, attendu depuis longtemps à Hong-kong, était également tombé entre les mains des pirates. J'ai dû envoyer un bâtiment de guerre à la recherche de ce dernier navire. Le bâtiment que j'ai expédié a rencontré le 5 septembre, dans la baie de Tien-pak, la flotte de pirates et a détruit cinq de leurs jonques; un autre navire, expédié le 8 septembre pour le même objet, a détruit également cinq jonques. Ces pirates faisaient tous partie de la flotte de Shap-ng-tsai; des bateaux chinois qu'ils avaient inquiétés nous les ont signalés, et les autorités de la côte, applaudissant à nos succès, ont confirmé ces dépositions.

« Il est bien évident que vos autorités maritimes n'ont pas le pouvoir de détruire ou de disperser ces malfaiteurs. Aujourd'hui que ces misérables ont osé s'approcher de notre île, je suis résolu à les faire poursuivre partout où ils se réfugieront. Un de leurs chefs est ce Chui-a-poo qui, au mois de mars dernier, a osé assassiner sur le territoire même de Hong-kong deux officiers anglais. Deux fois déjà j'ai appelé l'attention de votre excellence sur cet outrage commis par un de vos compatriotes, qui s'est empressé de quitter l'île soumise à ma juridiction. Ce malfaiteur est sans doute aujourd'hui réfugié sur votre territoire, vous n'avez rien fait jusqu'ici pour le saisir. J'essaierai donc de le faire arrêter moi-même. Si quelque malentendu de notre part occasionne des accidens regrettables, on n'en pourra jeter le blâme que sur votre excellence, qui eût dû s'être emparée déjà de ce meurtrier. Je sais bien qu'il peut y avoir quelque difficulté à effectuer cette capture; mais je suis convaincu que, si votre excellence voulait prendre les mesures nécessaires, elle serait bientôt en état de m'envoyer l'assassin pour que je pusse le faire juger et punir. Voilà cinq mois que ce meurtre a eu lieu, mais il n'est point effacé de ma mémoire; il ne s'en effacera que lorsque j'aurai obtenu satisfaction d'un aussi abominable outrage. »

Le gouverneur de Hong-kong, en terminant cette lettre, informait le vice-roi qu'il préparait une nouvelle expédition contre les pirates, qu'il accepterait avec joie le concours et l'assistance des autorités chinoises, mais que, dût cette coopération lui manquer comme par le passé, il n'en chercherait pas moins l'occasion de poursuivre jusqu'en leur dernier repaire *ces ennemis du genre humain.*

L'amiral Collier, qui montait le vaisseau de 74 le *Hastings,* secondait avec une juvénile ardeur, malgré son âge avancé, les projets de M. Bonham. Dans les premiers jours d'octobre, il expédia le *Fury,* le *Phlegethon* et le brick le *Columbine* dans le golfe de Haïnan, pour y chercher les débris de la flotte de Shap-ng-tsai. Il attendit en vain des nouvelles de cette expédition; les jours s'écoulèrent, l'approvisionnement de combustible des *steamers* devait être depuis

longtemps consommé, et cependant aucun d'eux n'avait reparu à Hong-kong. Le gros temps qui avait régné depuis le départ de ces bâtimens ajoutait encore à l'anxiété générale. Déjà les bruits les plus sinistres, répandus à dessein par les Chinois, commençaient à circuler à Canton. L'amiral Collier, dont la santé exigeait les plus grands ménagemens, ne put supporter cette pénible anxiété : le 28 octobre, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il ne survécut que quelques heures. Le 1er novembre pourtant, le *Fury* mouillait en rade de Hong-kong. Engagée dans des passages peu connus, l'expédition avait couru quelques dangers; mais le succès était digne des risques qu'il avait fallu affronter pour l'obtenir. Des soixante-quatre jonques dont se composait la flotte de Shap-ng-tsai, cinquante-huit avaient été brûlées ou coulées à fond; les navires anglais n'avaient pas un seul blessé. Le mérite de cette expédition, qui fit le plus grand honneur aux officiers qui la dirigèrent, était tout entier dans l'audace et la persévérance de la poursuite. C'était la première fois que des navires de guerre européens se montraient sur ces côtes, dont on possédait à peine une grossière esquisse, basée sur des renseignemens aussi incomplets qu'incorrects.

Le 8 octobre, à sept heures du matin, la flottille anglaise avait appareillé sous les ordres du capitaine Hay, commandant du brick le *Columbine,* et sous la direction de M. Caldwell, chef de la police indigène à Hong-kong. A peine hors de la rade, le *Phlegethon,* dont on voulait ménager le combustible, fut pris à la remorque par le *Fury.* Le 9 octobre, on mouillait sous l'île San-cian, et M. Caldwell apprenait d'un bateau pêcheur que les pirates avaient quitté ces parages depuis quinze jours et avaient fait route vers l'ouest. Le soir même, la division, serrant de près le continent chinois, vint jeter l'ancre à l'abri d'une autre île, l'île de Mung-chow. On trouva au mouillage une jonque de commerce que les pirates avaient récemment pillée, et de laquelle on obtint de nouveaux renseignemens sur les forces de Shap-ng-tsai et sur la route que son escadre avait prise. Les mandarins de Mami et ceux de Tien-park, constamment exposés aux visites de ces malfaiteurs, intéressés par conséquent à connaître leurs projets, ajoutèrent à ces renseignemens des informations plus précises; ce fut d'eux qu'on apprit que Shap-ng-tsai avait été rallié par un autre chef nommé Pa-tow, et qu'il avait manifesté l'intention de se porter dans le golfe de Tong-king pour déjouer les poursuites des navires de guerre anglais. Le 11 octobre, on mouilla à l'extrémité nord-ouest de l'île de Now-chow, devant une ville assez considérable. Il y avait un mois à peine que cette ville avait été saccagée et rançonnée par Shap-ng-tsai, qui en avait détruit les deux forts, dont les canons lui avaient fourni l'armement de nouvelles jonques. Les

autorités de Now-chow confirmèrent le capitaine Hay dans son projet de visiter la côte septentrionale de la grande île de Haï-nan, et l'engagèrent à pénétrer dans le golfe de Tong-king par le canal qui sépare cette île de la côte de Chine. Ce canal, fréquenté par des jonques dont le tirant d'eau diffère peu de celui du *Fury* et du *Columbine,* avait cependant été considéré jusqu'alors comme impraticable pour les navires européens; on trouva heureusement d'excellens pilotes à Now-chow, et la division anglaise, à laquelle M. Caldwell servait d'interprète, franchit sans difficulté ce dangereux passage. Le 13 octobre, à cinq heures du soir, elle mouilla sur la côte de Haï-nan, à l'entrée du port de Hoi-how. Il n'y a que six milles de Hoi-how à la ville de Ching-king-fou, résidence du gouverneur-général de Haï-nan. Sur les instances des mandarins de Hoi-how, le capitaine Hay consentit à se rendre avec une partie des états-majors anglais auprès du gouverneur-général. La plus grande cordialité ne cessa de présider à cette entrevue, et il fut arrêté qu'un mandarin chinois d'un rang élevé, le major-général Houang, décoré du bouton bleu, monterait à bord du *Fury* et accompagnerait l'expédition avec huit jonques de guerre. Houang s'était déjà mesuré avec Shap-ng-tsai, et avait été blessé en repoussant une attaque dirigée par ce pirate contre la flotte et le port de Hoi-how. Sa présence à bord du *Fury* fut d'une grande utilité au capitaine Hay, qui ne dut qu'à l'activité de cet auxiliaire et à l'intelligence du précieux interprète qu'il avait amené de Hong-kong, M. Caldwell, le succès qui finit par couronner sa longue et persévérante poursuite.

En quittant l'île de Haï-nan, l'expédition fit route au nord nord-ouest, reconnut les îles de Guei-shew, et s'enfonça dans le golfe de Tong-king. Serrant toujours de très près la terre, elle contourna le golfe jusqu'au groupe de Goo-too-shan, et finit par se lancer hardiment au milieu du dédale d'îles qui bordent cette partie de la côte de Cochinchine. Depuis qu'il était entré dans le golfe de Tong-king, Shap-ng-tsai avait marqué son passage par d'horribles dévastations. Les habitans des villages qu'il avait saccagés reçurent les Anglais comme des libérateurs. Ils racontaient ce qu'ils avaient souffert, — leurs femmes et leurs enfans emmenés en esclavage, leurs maisons pillées ou détruites, leurs champs dévastés par l'incendie, — et s'empressaient de fournir des pilotes pour conduire l'expédition dans le labyrinthe où elle se trouvait engagée. Ce fut dans les villages de Pak-hoy et Suechun, dont les débris fumaient encore, que l'on reçut les informations les plus précises. Les navires anglais atteignirent ainsi l'embouchure de la rivière de Tong-king, et le 20 octobre, au point du jour, la flotte de Shap-ng-tsai montra, au-dessus d'une longue pointe basse, son épaisse forêt de mâts. Cette flotte avait remonté

la rivière, et s'était portée sur les villes de Fa-long et de Cho-keum pour les piller; mais, trouvant la population en armes et un corps de troupes cochinchinoises accouru pour le repousser, Shap-ng-stai s'était décidé à aller chercher sur un autre point des dépouilles plus faciles. Trente-sept jonques étaient déjà sous voiles, louvoyant pour sortir de la rivière. A la vue des *steamers* anglais, elles laissèrent arriver et vinrent reprendre leur mouillage en dedans de la barre.

Shap-ng-tsai, en changeant le théâtre de ses déprédations, s'était surtout promis d'échapper à la poursuite des navires européens. Il venait d'être rejoint par un de ses anciens compagnons, Seung-a-ki, qui avait reçu du vice-roi de Canton la mission de lui offrir le bouton de mandarin et d'engager sa flotte au service de l'empereur chinois. Shap-ng-tsai n'avait point encore voulu souscrire à ces propositions, craignant que sous des offres si séduisantes la trahison n'eût caché quelque piége. Dès qu'il aperçut la fumée des *steamers* anglais, il ne douta pas qu'il n'eût été livré par l'envoyé du vice-roi, et fit immédiatement trancher la tête à ce malencontreux émissaire. De sept heures du matin jusqu'au soir, les *steamers* anglais cherchèrent vainement un passage pour pénétrer dans la rivière. Les mandarins cochinchinois avaient rassemblé leurs troupes sur le rivage et assuraient le capitaine Hay qu'ils étaient prêts à massacrer les pirates dès qu'ils mettraient pied à terre. On demanda à ces mandarins des pilotes. Ceux qu'ils fournirent connaissaient mal l'entrée de la rivière : ils assuraient qu'il existait un passage, mais ils ne pouvaient indiquer d'une façon précise sur quel point de cette vaste embouchure on devait le trouver. Il était trois heures de l'après-midi quand le *Phlegethon* reçut enfin d'un village bâti sur une des pointes marécageuses de l'embouchure un pilote plus capable qui, faute de bateau, atteignit le *steamer* anglais à la nage. Le chenal fut balisé par deux embarcations, et le *Fury* remorquant le *Columbine* franchit rapidement la passe dans les eaux du *Phlegethon*. Forcés dans leur repaire, les pirates se débandèrent; quelques jonques seules tinrent ferme, et parmi ces jonques se trouvait celle de Shap-ng-tsai. Exposées au feu redoutable de la division anglaise, qui s'était mouillée hors de la portée de leur misérable artillerie, ces premières jonques furent bientôt détruites. Les embarcations des *steamers* poursuivirent celles qui avaient déjà remonté la rivière. Après avoir obligé les pirates à les abandonner, les Anglais y mirent le feu. Cinquante-huit jonques furent ainsi brûlées ou coulées à fond; six seulement, profitant de l'obscurité de la nuit, parvinrent à s'échapper à la marée haute par une autre branche du fleuve. Shap-ng-tsai, suivant le rapport des prisonniers, s'était jeté, après l'explosion de la jonque qu'il montait, dans un petit bateau à rames. On présuma qu'il avait pu

gagner un des bâtimens qui survécurent au désastre général. Les îles basses et à demi noyées qui encombrent le lit du fleuve à son embouchure étaient couvertes de fuyards, auxquels les soldats cochinchinois et les matelots anglais ne firent aucun quartier. Plus de quinze cents pirates périrent à bord des jonques ou furent massacrés après l'action. Quinze cents prisonniers furent en outre recueillis le second jour par les soins du capitaine Hay, et remis à la disposition du mandarin de Haï-nan.

Le 23 octobre, remorquant à la fois le *Columbine* et le *Phlegethon*, le *Fury* sortit de la rivière, et fit route pour le port de Hoi-how, où la division mouilla dans la soirée du 24. Le 26, le major Houang, accompagné par les capitaines et les officiers des navires anglais, débarqua au milieu d'un immense concours de peuple accouru sur la plage, et fut conduit triomphalement jusqu'à sa demeure au bruit retentissant des gongs. Le capitaine Hay comprenait trop bien l'anxiété que son absence prolongée devait causer à Hong-kong pour céder aux sollicitations du gouverneur-général chinois, qui s'efforçait de le retenir quelques jours à Hoi-how. Le 28 octobre, il quitta ce port, et vint mouiller près des bancs du canal des Jonques; mais il ne put franchir ces hauts-fonds que le 30 au soir. Le vent, très violent les jours précédens, avait cessé de souffler avec force depuis le matin; la mer, que cette tempête avait soulevée, était très grosse encore. Il fallut se confier aux pilotes de Now-chow, et suivre, au milieu des brisans, un chenal où la profondeur de l'eau n'excéda pas quelquefois dix-sept pieds. Ce fut l'épisode le plus critique de l'expédition. A quatre heures du soir enfin, on avait gagné la pleine mer. Le 1er novembre le *Fury* et le *Columbine*, suivis de près par le *Phlegethon*, jetaient l'ancre sur la rade qu'ils avaient quittée depuis le 8 octobre.

Les détails de cette expédition causèrent à Macao presque autant de joie qu'à Hong-kong. On y vit non-seulement un gage de sécurité contre les nouveaux périls qu'on avait appréhendés, mais on se flatta aussi que ce grand succès des armes britanniques allait rendre aux Européens la considération qu'ils semblaient avoir perdue. Il n'en fut rien : le vieux Séou, pour contempler avec un sang-froid imperturbable le déploiement de forces par lequel les Anglais avaient cherché à l'intimider, avait moins puisé son courage dans un ignorant mépris de la puissance de ses adversaires que dans une juste appréciation des graves intérêts qui devaient leur en interdire l'usage. Les succès du *Fury* et du *Columbine* ne pouvaient donc avoir sur les complications à venir toute l'influence que déjà l'opinion publique se plaisait à leur attribuer. M. Bonham ne se refusa point toutefois le plaisir d'annoncer au vice-roi, avec une certaine emphase, les résultats qu'il venait d'obtenir. A ce bulletin pompeux, le vice-roi répondit

par une dépêche plus pompeuse encore. Avec cette rare impudence qui forme le trait distinctif de la diplomatie chinoise, il se hâta de détourner au profit des flottes du Céleste Empire et des armées du royaume annamite la gloire que M. Bonham s'était cru en droit de décerner tout entière à la marine britannique. Les Anglais n'avaient donc remporté qu'une victoire stérile, ou plutôt ils avaient vaincu au profit du vice-roi de Canton, dont la feuille officielle de Péking ne tarda point à célébrer les triomphes.

Cependant les habitans de Macao soupiraient en secret après le retour de leur sécurité et la levée de l'état de siége. Le conseil portugais finit par comprendre qu'il fallait en passer par les conditions de Séou. Il avait entre les mains des témoins dont les dépositions auraient gravement compromis le vice-roi; mais que pouvaient lui servir ces preuves accumulées d'une perfidie dont le Portugal ne serait jamais libre de tirer vengeance? Le 28 décembre 1849, le conseil déclara que les trois soldats chinois détenus dans les prisons de Macao devaient être considérés « comme sérieusement impliqués dans le meurtre du gouverneur, qu'ils étaient prévenus d'avoir eu connaissance du projet des assassins et d'avoir favorisé leur fuite, qu'en conséquence il les livrait au vice-roi pour qu'ils fussent jugés conformément aux traités et selon les lois du Céleste Empire. » Deux jours après l'élargissement des soldats dont il avait pu un instant redouter les aveux, Séou faisait remettre à la junte portugaise les restes sacrés auxquels il devait le succès de sa négociation.

Quand la nouvelle du meurtre d'Amaral fut connue à Lisbonne, elle y produisit la plus vive émotion. Le gouvernement portugais s'occupa immédiatement d'envoyer à Macao un officier énergique investi de toute sa confiance, et une expédition maritime fut armée à la hâte (1). Il suffisait peut-être que le Portugal montrât son pavillon dans le golfe de Pe-king pour que la réparation due à son hon-

(1) Ce fut à cette époque que M. Forth-Rouen reçut la juste récompense de sa conduite. Le conseil de gouvernement de Macao lui adressa la lettre suivante, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire : « C'est avec la plus vive satisfaction, monsieur, que nous portons à votre connaissance les ordres qui nous ont été transmis par sa majesté très fidèle. Non contente de vous avoir déjà témoigné, par une dépêche commune à tous les représentans des puissances étrangères résidant à Macao, le haut prix qu'elle attache aux éminens services que votre excellence a rendus à cet établissement dans la situation critique où l'avait placé l'assassinat du gouverneur Amaral, la reine a voulu que le conseil vous informât en outre d'une manière spéciale qu'elle avait remarqué, avec une distinction toute particulière, la conduite noble et généreuse de votre excellence. Sa majesté s'est plu à reconnaître, par ce témoignage tout exceptionnel, les preuves décisives que vous avez données en cette occasion de l'élévation de votre caractère et de la justice que vous avez su rendre aux mérites du défunt gouverneur, victime d'un attentat inouï, dont vous avez contribué de tout votre pouvoir à poursuivre la réparation. »

neur lui fût accordée. Les indignes délais apportés par Séou à la remise des restes d'Amaral étaient plus que suffisans pour que l'on fût en droit d'exiger sa dégradation. Malheureusement les peuples qui usent leur énergie dans les troubles civils s'interdisent les moyens de faire respecter leur nom au dehors. Le successeur d'Amaral mourut peu de temps après son arrivée à Macao. Une corvette portugaise mouillée dans le port de la Typa sauta en l'air avec tout son équipage par suite d'un accident qui est resté inexplicable; Séou demeura triomphant sur ces ruines, et continua, comme par le passé, à dompter les rebelles et à se railler des barbares.

C'est sans doute un bien triste événement que la mort de cet homme courageux qui, animé du plus touchant des patriotismes, essaya de relever l'honneur d'un pavillon si glorieux autrefois et périt victime de l'état d'abaissement où ce pavillon était tombé; mais cet événement, dont je n'ai point hésité à réveiller le souvenir, ne peut manquer d'avoir un jour ou l'autre de graves conséquences. L'Angleterre sans doute n'a pu, en l'apprenant, se défendre d'un secret remords; elle sera cependant la première à en recueillir les fruits. Il nous a suffi de passer trois années dans les mers de la Chine pour constater un mouvement bien marqué dans l'opinion de l'Europe au sujet des affaires de l'extrême Orient. Aux reproches d'ambition qu'on ne cessait de diriger contre la politique anglaise, nous avons vu succéder tout à coup des reproches contraires. Nous avons entendu des Européens de tous les pays gémir de la faiblesse des autorités britanniques et gourmander leur modération. Il semblait que les intérêts les plus opposés à la domination exclusive de l'Angleterre allaient se trouver compromis, si cette puissance faisait un pas en arrière. Il s'est établi insensiblement en Chine une solidarité européenne qui ne peut manquer d'aplanir le chemin aux envahisseurs. La mollesse peut-être calculée des autorités de Hong-kong, les violences de la populace chinoise et la connivence criminelle des mandarins ont favorisé ce retour de l'opinion publique. Quand les Anglais, à la force matérielle dont ils disposent, joindront cette force morale qu'ils puiseront dans l'assentiment de l'Europe, quand ils pourront traiter le peuple chinois comme un de ces peuples barbares envers lesquels tout est légitime et permis, que deviendra le vaste et débile empire que leurs armes victorieuses ont épargné une première fois?

E. Jurien de La Gravière.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

VII.

LE BARBIER DE SÉVILLE. — PROCÈS AVEC LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LES AUTEURS ET LES ACTEURS AU XVIIIe SIÈCLE. [1]

I. — LES TROIS MANUSCRITS DU BARBIER. — LA REPRÉSENTATION ET LE COMPLIMENT DE CLÔTURE.

Avec *le Barbier de Séville* Beaumarchais entre comme auteur dramatique dans la voie des grands succès et en même temps des grandes tribulations. Sa première comédie, avant de pouvoir se produire sur la scène, rencontra presque autant d'obstacles que la seconde, et subit diverses transformations dont il faut rendre compte.

Joué en février 1775, *le Barbier* avait été composé en 1772 : c'était d'abord un opéra-comique dans le goût du temps, que l'auteur destinait aux *comédiens* dits *italiens,* alors en possession de jouer ces sortes d'ouvrages (2). L'échec complet de son second drame des

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier et 1er mars 1853.

(2) Ce qu'on appelait alors la Comédie-Italienne ne ressemblait ni à notre Théâtre-Italien ni à notre Opéra-Comique : c'était un théâtre mixte entre la Comédie-Française et le théâtre de Nicolet. On y jouait tantôt des farces tirées du répertoire italien, tantôt des opéras-comiques beaucoup plus simplifiés que les nôtres, et qui en général sont plutôt des vaudevilles avec couplets que des compositions musicales bien compliquées. Voici du reste une affiche que j'extrais d'un numéro du *Journal de Paris* de 1779 qui prou-

Deux Amis et le goût qu'il eut toujours pour les couplets jetaient Beaumarchais d'un extrême à l'autre, du genre larmoyant dans le genre chantant et bouffon. Ce qui faisait l'originalité du *Barbier de Séville* sous cette première forme, c'est que l'auteur des paroles était en même temps, sinon l'auteur, au moins l'arrangeur de la musique. On se rappelle que dans ses lettres de Madrid, à côté d'un dédain assez marqué pour le théâtre espagnol en général, Beaumarchais manifeste un enthousiasme très vif pour la musique espagnole, et particulièrement pour les intermèdes chantés connus sous le nom de *tonadillas* ou *saynètes*. C'est le souvenir de ces tonadillas qui paraît avoir donné naissance au *Barbier de Séville;* il fut d'abord composé pour faire valoir des airs espagnols que Beaumarchais avait apportés de Madrid et qu'il arrangeait à la française. « Je fais, écrit-il à cette époque, des airs sur mes paroles et des paroles sur mes airs. » Soit que les airs espagnols de Beaumarchais n'aient point séduit les oreilles des acteurs de la Comédie-Italienne, soit qu'ils aient trouvé que la pièce sous cette forme ressemblait trop à l'opéra de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout*, joué sur le même théâtre en 1761, toujours est-il que le *Barbier de Séville* opéra-comique fut refusé net par les comédiens italiens en 1772 (1). Gudin, dans ses mémoires inédits, attribue ce refus à l'influence du principal acteur, Clairval, qui avait débuté dans la vie par l'état de barbier, et qui, après avoir représenté Figaro au naturel dans les boutiques de Paris, avait une antipathie invincible pour tout rôle qui lui rappelait sa première profession. Beaumarchais fut donc obligé de renoncer à faire jouer son opéra-comique. Je n'en ai retrouvé dans ses papiers que quelques lambeaux qui me portent à penser que ce n'est pas une grande perte, le talent poétique de l'auteur étant très inégal, produisant rarement deux bons couplets de suite, et son talent de mu-

vera que même à cette époque la Comédie-Italienne alternait encore entre les farces dans le goût italien et l'opéra-comique. L'affiche est ainsi conçue : « Les comédiens italiens donneront aujourd'hui *les Défis d'Arlequin et de Scapin*, comédie italienne; demain *les Événemens imprévus* et *Rose et Colas*. »

(1) Le manuscrit du *Barbier* comédie contient plusieurs allusions à cet échec, allusions qui furent supprimées à la seconde représentation. Ainsi, dans un passage, Figaro disait : « J'ai fait un opéra-comique qui n'a eu qu'un *quart de chute* à Madrid. — Qu'entendez-vous par un *quart de chute?* demandait Almaviva. — Monsieur, répondait Figaro, c'est que je ne suis tombé que devant le sénat comique du *scenario;* ils m'ont épargné la chute entière en refusant de me jouer. » Et il débitait ensuite un des airs du *Barbier* opéra-comique :

J'aime mieux être un bon barbier,
Traînant ma poudreuse mandille.
Tout bon auteur de son métier
Est souvent forcé de piller,
Grapiller,
Houspiller, etc.

sicien ne s'élevant pas non plus au-dessus d'un talent d'amateur. C'était à deux grands maîtres, Mozart et Rossini, qu'il était réservé d'ajouter le charme de la musique aux inspirations de Beaumarchais. Quant à lui, repoussé comme librettiste et arrangeur de musique espagnole, il prit le parti de transformer son opéra en une comédie pour le Théâtre-Français.

Le fait énoncé par Gudin, que l'auteur des paroles du *Barbier* était en même temps l'auteur de la musique, se trouve confirmé par un billet écrit, en date du 21 décembre 1772, par une cousine de Beaumarchais qui tenait sa maison après la mort de sa seconde femme. Elle rend compte à Julie absente de la transformation de l'opéra du *Barbier* en comédie, et nous donne ainsi la date précise de cette transformation : « Nous avons fait samedi, écrit-elle, un joli souper avec Préville (l'acteur de la Comédie-Française). Notre objet, ma Julie, était de lire notre pièce, qui a été trouvée d'un mérite supérieur pour le bon comique. Préville lui répond du plus grand succès. Il prend le rôle de Bartholo, Feuilly Figaro (1), Mlle Doligny Rosine, Bellecourt le comte, don Basile, à notre choix, et *nous allons vendre notre musique; le sacrifice en est fait. Ne nous en parle plus.* » Cette musique *qu'on allait vendre*, et à laquelle Julie semble tenir beaucoup, était évidemment la musique espagnole importée et arrangée par Beaumarchais.

Accueilli au Théâtre-Français après avoir reçu l'approbation du censeur Marin, *le Barbier de Séville* allait être joué en février 1773, lorsque survient la querelle de l'auteur avec le duc de Chaulnes que nous avons déjà racontée (2). Beaumarchais est envoyé au For-l'Évêque, où il reste deux mois et demi, et la représentation du *Barbier* est forcément ajournée. Au sortir de prison l'auteur se préparait de nouveau à faire jouer sa pièce, lorsque tombe sur lui l'accusation criminelle intentée par le juge Goëzman : nouvel ajournement du *Barbier de Séville*. Cependant, l'immense succès de ses mémoires contre Goëzman ayant rendu Beaumarchais très populaire, les comédiens français veulent profiter de cette circonstance. Ils sollicitent la permission de jouer la pièce, ils l'obtiennent; la représentation est annoncée pour le samedi 12 février 1774. « Toutes les loges, dit Grimm, étaient louées jusqu'à la cinquième représentation. » Alors arrive, le jeudi 10 février, un ordre supérieur qui fait cartonner les affiches et défend la représentation de la pièce. Ce jour même, 10 février, Beaumarchais publiait le dernier et le plus brillant de ses mémoires judiciaires. Comme on avait répandu le bruit que sa pièce

(1) La distribution des rôles indiquée ici fut modifiée à la représentation. Le rôle de Figaro fut créé non par Feuilly, mais par Préville, et le rôle de Bartholo, par Desessarts.

(2) Voyez la livraison du 15 novembre 1852.

était pleine d'allusions à son procès, il ajoute à la suite de son dernier mémoire une note où, après avoir annoncé au public la prohibition du *Barbier de Séville,* il dément toutes les allusions qu'on lui prête et termine ainsi :

« Je supplie la cour de vouloir bien ordonner que le manuscrit de ma pièce, telle qu'elle a été consignée au dépôt de la police il y a plus d'un an, et telle qu'on allait la jouer, lui soit représenté, me soumettant à toute la rigueur des ordonnances, si, dans la contexture ou dans le style de l'ouvrage, il se trouve rien qui ait le plus léger rapport au malheureux procès que M. Goëzman m'a suscité, et qui soit contraire au profond respect dont je fais profession pour le parlement.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Le fait est qu'à cette époque la comédie du *Barbier,* composée avant le procès Goëzman, était complétement sevrée d'allusions à ce procès, et très différente sous plusieurs autres rapports du texte définitif. Quoiqu'elle n'eût sous cette première forme qu'un caractère simplement gai et n'offrît aucune généralité satirique, elle porta la peine de la réputation qu'on lui faisait d'avance, et Beaumarchais ne put obtenir qu'elle fût jouée. Bientôt les différentes missions dont nous avons parlé le conduisirent en Angleterre et en Allemagne, et il dut laisser de côté pour un temps sa comédie. Cependant il ne l'oubliait pas; les obstacles mêmes qu'elle rencontrait pour se produire le rendaient comme toujours plus obstiné à les surmonter. A son retour de Vienne, en décembre 1774, après cette captivité d'un mois qui lui donnait quelque droit à un dédommagement, il insista plus que jamais auprès de l'autorité pour la représentation de sa pièce. Les circonstances étaient favorables : le parlement Maupeou était mort depuis un mois, Louis XV n'existait plus; le manuscrit que présentait Beaumarchais était fort inoffensif; il obtint enfin la permission de faire jouer *le Barbier.* Seulement, entre la permission obtenue et la représentation, il se mit à l'aise : on avait prohibé cette comédie pour cause de prétendues allusions qui n'y étaient pas, il se dédommagea de cette injuste prohibition en y insérant précisément toutes les allusions que l'autorité avait craint d'y trouver et qui n'y étaient pas. Il la renforça d'un grand nombre de généralités satiriques, d'une foule de quolibets plus ou moins audacieux. Il y ajouta beaucoup de longueurs, il l'augmenta d'un acte, il la surchargea enfin si complétement, qu'elle tomba à plat le jour de la première représentation.

Avant d'avoir pu comparer au manuscrit de la Comédie-Française le manuscrit du *Barbier* en cinq actes que j'ai entre les mains, et qui a servi à la première représentation, je croyais, comme on le croit généralement d'après la préface imprimée du *Barbier,* que cette pièce

avait été d'abord composée en cinq actes. C'est une erreur, le texte primitif était en quatre actes, comme le texte définitif, dont il diffère d'ailleurs beaucoup à d'autres égards. Le manuscrit du *Barbier* déposé aux archives de la Comédie-Française est précisément ce texte primitif dont la composition remonte à la fin de 1772; il n'est conforme ni à la pièce telle qu'elle a été jouée pour la première fois, ni à la pièce telle qu'elle a été imprimée, mais il est en quatre actes comme la pièce imprimée (1), et la date du manuscrit est fixée par la note suivante, écrite de la main de Beaumarchais sur le dernier feuillet :

« Je déclare que le présent *manuscript* (*sic*) est parfaitement conforme à celui qui a été censuré de nouveau par M. Artaud, après l'avoir été, il y a plus d'un an, par le sieur Marin, et parfaitement conforme à celui qui est entre les mains de M. de Sartines, et sur lequel les comédiens français ont inutilement reçu déjà deux fois la permission de représenter la pièce. Je supplie monseigneur le prince de Conti de vouloir bien le conserver pour l'opposer à tout autre *manuscript* ou imprimé de cette pièce que l'on pourrait faire courir en y ajoutant pour me nuire des choses qui n'ont jamais été ni dans ma tête ni dans ma pièce, protestant que je désavoue tout ce qui ne sera pas exactement conforme au présent *manuscript*.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« A Paris, le 8 mars 1774. »

Sur la première page du même manuscrit on lit encore ces mots écrits par Beaumarchais :

« *Manuscript* de l'auteur sur lequel seul la pièce sera jouée, si elle doit jamais l'être.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Cette déclaration, en mars 1774, était sincère, mais elle était faite pour le besoin de la cause; en février 1775, les circonstances n'étant plus les mêmes, Beaumarchais ne tient pas plus de compte de sa déclaration que si elle n'avait jamais existé, et il retouche considérablement sa pièce. Il en résulte que le manuscrit du Théâtre-Français n'est conforme, comme nous le disions, ni à la pièce telle qu'elle a été jouée pour la première fois ni à la pièce telle qu'elle a été imprimée. Le texte d'après lequel a eu lieu la première représentation est celui du manuscrit censuré par M. Artaud, en 1774, dont Beaumarchais vient de parler plus haut; il était d'abord le même que celui du manuscrit primitif; mais l'auteur l'a considérablement modifié, en 1775, au

(1) Je dois la communication du manuscrit du Théâtre-Français, qu'il était important pour moi de pouvoir comparer au mien, à l'obligeance d'un des sociétaires de ce théâtre, M. Régnier, qui n'est pas seulement un artiste d'un talent distingué, mais qui est de plus un homme de savoir et de goût très versé dans l'histoire de la littérature dramatique, et prenant un intérêt aimable et complaisant à tous les travaux consciencieux.

moyen d'additions et de retranchemens tous écrits de sa main, et il a été augmenté d'un acte. C'est ce manuscrit de la première représentation que j'ai retrouvé dans les papiers de famille; il diffère également du texte imprimé et définitif, qui a été composé sur les deux manuscrits précédens.

En comparant ces trois textes du *Barbier de Séville*, on peut suivre exactement le travail assez curieux qui s'opère dans l'esprit de Beaumarchais sous l'influence des changemens apportés dans sa situation par le procès Goëzman et sous l'influence de la chute de sa pièce à la première représentation. Dans le manuscrit primitif en quatre actes, celui de la Comédie-Française, daté du 8 mars 1774, dont la composition remonte à la fin de 1772, et qui par conséquent a précédé le procès Goëzman, la pièce est purement et simplement un imbroglio du genre gai, plus mal intriguée que celle du texte imprimé, offrant beaucoup de longueurs, offrant plus de traces de l'ancien opéra-comique, par exemple trois chansons de plus, renfermant aussi un assez grand nombre de quolibets de mauvais goût, avec une nuance générale de grosse gaieté qui la rapproche davantage de la farce. D'un autre côté, les allusions et les généralités satiriques y sont beaucoup plus rares que dans le texte publié, et la pièce n'offre pas encore cette physionomie philosophique et frondeuse qui commence déjà à se dessiner dans *le Barbier*, tel qu'il a été imprimé, et qui se prononcera bien plus encore dans *le Mariage de Figaro*.

Le manuscrit modifié et augmenté d'un acte pour la première représentation est beaucoup plus chargé dans tous les sens que les deux textes dont je viens de parler; Beaumarchais s'y donne carrière. C'est un homme devenu célèbre par un procès éclatant, qui retouche une pièce composée à une époque où il était encore peu connu, et où il n'avait point eu à se défendre contre des ennemis acharnés. Le changement de sa situation se fait sentir dans les changemens de sa pièce. C'est ainsi, par exemple, que la fameuse tirade sur *la calomnie*, que Beaumarchais met dans la bouche de Basile, et qui est un des morceaux les plus brillans et les plus significatifs du *Barbier*, ne se trouve pas dans le manuscrit primitif, dans celui du Théâtre-Français; elle a été ajoutée après coup, en 1775, sur le manuscrit qui a servi à la première représentation, au moyen d'un feuillet collé écrit tout entier et d'un seul jet de la main de Beaumarchais. L'auteur comique éprouvait le besoin de venger le plaideur. Dans le manuscrit primitif, Basile, reprochant à Bartholo de ne pas lui avoir donné assez d'argent, se contentait de lui dire, en style de musicien : « Vous avez lésiné sur les frais, et dans l'harmonie du bon ordre, *un mariage inégal, un passe-droit évident*, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or. » Dans le manuscrit

retouché pour la première représentation, Beaumarchais, entre ces mots, *un mariage inégal, — un passe-droit évident,* ajoute de sa main ceux-ci : *un jugement inique*, qui ont passé dans le texte imprimé. C'est encore le condamné du parlement Maupeou qui proteste et se venge. La phrase d'Almaviva à Figaro : « Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire *ses juges?* » et la réponse de Figaro : « On a vingt-quatre ans au théâtre, » ne se trouvent pas non plus dans le manuscrit de la Comédie-Française. La biographie de Figaro, racontée par lui-même au début de la pièce, a également subi des modifications de détail, entre autres celles-ci. Dans le manuscrit du Théâtre-Français, Figaro disait : « Accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événemens.... » Dans le manuscrit de 1775, le *blâmé* du parlement Maupeou ajoute de sa main : « Loué par ceux-ci, *blâmé* par ceux-là. » Dans la même tirade, Figaro, énumérant les ennemis des gens de lettres, disait : « Les insectes, les moustiques, les critiques, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres. » Dans le manuscrit retouché en 1775, il ajoute un nouvel insecte : « les *maringouins.* » Cette dénomination burlesque, qui a passé dans le texte imprimé, est évidemment un coup de patte qu'il éprouve le besoin de donner à *Marin.*

Dans le même manuscrit retouché en 1775, on voit que Beaumarchais désirerait beaucoup changer le nom de ce type de bassesse, de cupidité et d'astuce qu'avant son procès il a nommé Basile : souvent il rature ce nom et le remplace par le nom de Guzman, allusion à Goëzman; puis enfin, n'osant pas aller jusque-là, il y renonce, rature Guzman et rétablit Basile. Il reprendra plus tard ce nom de Guzman qui lui plaît, rendra l'allusion plus claire en l'appliquant non pas à un musicien, mais à un juge, à un juge non pas astucieux, mais vil, cupide et sot, qu'il appellera *don Guzman Brid'oison.*

Quelquefois les modifications en 1775 portent sur le caractère de Figaro, auquel l'auteur ajoute des traits de sa propre physionomie, comme dans ce passage intercalé à la première représentation, supprimé après, et qui ne figure ni dans le manuscrit du Théâtre-Français, ni dans le texte imprimé. Bartholo, dans sa dispute avec Figaro, lui disait : « Vous vous mêlez de trop de choses, monsieur. » — Figaro répondait : « Que vous en chaut si je m'en démêle, monsieur? — Et tout ceci pourrait mal finir, monsieur, reprend Bartholo. — Oui, pour ceux qui menacent les autres, monsieur, répond Figaro. » Ce Figaro qui *se mêle de trop de choses,* mais qui *s'en démêle toujours,* offrait avec Beaumarchais une parenté qu'il ne voulait sans doute pas rendre si sensible, et c'est probablement ce qui le détermina à supprimer ce passage.

Dans le manuscrit primitif, celui du Théâtre-Français, Bartholo se querellant avec ses domestiques, l'un d'eux, *La Jeunesse,* lui disait : Eh! mais, monsieur, y a-t-il de la *raison!* » Bartholo s'écriait : « C'est bon entre vous autres, misérables, de la *raison;* je suis votre maître pour avoir toujours raison. » — Ici, sur le manuscrit même du Théâtre-Français, Beaumarchais avait remplacé de sa main les deux premiers mots de *raison* par le mot *justice,* ce qui faisait dire à Bartholo : « C'est bon entre vous autres, misérables, de la justice, » et ce qui rendait déjà la phrase un peu plus risquée; mais il s'en était tenu là. Dans le texte définitif, en conservant cette modification, il complète sa pensée par ce passage audacieux, qui est resté dans la pièce imprimée, mais qui manque également au manuscrit du Théâtre-Français. La Jeunesse réplique à Bartholo : « Mais, pardi quand une chose est vraie! » — Bartholo répond : « Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie; je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison; vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité. » Nous verrons tout à l'heure que Beaumarchais tenait particulièrement à ce passage.

Dans le manuscrit primitif, au dénoûment du *Barbier*, Beaumarchais faisait intervenir seulement un notaire; dans le manuscrit retouché, Beaumarchais ajoute au notaire un juge, et, n'osant pas l'appeler par son nom, il l'appelle d'abord *un homme de loi;* puis il rature le mot *homme de loi* et emploie le mot espagnol *alcade*, qui rend son idée avec moins d'inconvéniens. Enfin il établit dans sa dernière scène un dialogue entre Figaro et l'alcade, où le premier berne le second avec une rare effronterie. Cette partie de la scène fut jugée trop forte et contribua à la chute du *Barbier* à la première représentation. Beaumarchais la supprima à la seconde, et elle ne figure pas dans le texte imprimé du *Barbier;* mais comme Beaumarchais n'aimait pas à perdre ce qu'il jugeait bon, il reproduisit ce passage neuf ans plus tard, en l'adoucissant un peu, dans *le Mariage de Figaro.* C'est celui où Figaro, reconnu par Brid'oison, lui demande insolemment des nouvelles de sa femme et de son fils : « Le cadet, qui est, dit-il, un bien joli enfant, je m'en vante. » La scène était d'abord dans *le Barbier de Séville,* à la vérité elle y était plus forte encore, rendue avec une plus grande crudité d'expressions, mais c'était au fond toujours la même scène. Après avoir été sifflée en 1775, elle passa très bien en 1784.

La même observation s'applique à la tirade si connue du *Mariage de Figaro* sur *goddam, le fond de la langue anglaise.* Cette tirade était aussi primitivement dans *le Barbier de Séville*, Beaumarchais l'avait ajoutée, sur son second manuscrit, dans la scène de reconnais-

sance entre Figaro et Almaviva; elle fut également repoussée par le public en 1775, comme trop forcée, trop voisine de la charge. Beaumarchais la retira, mais pour la reporter intrépidement dans *le Mariage*, où elle eut beaucoup de succès, et où elle est encore en possession d'amuser le parterre. Sous l'influence du *Barbier de Séville* même, et par d'autres causes plus générales, le goût public, de 1775 à 1784, s'était modifié; il était devenu de moins en moins difficile sur la distinction des genres et des tons (1).

Pour compléter cette comparaison des trois textes du *Barbier de Séville*, après avoir parlé des passages que Beaumarchais renforçait sur le manuscrit primitif et de ceux qu'il ajournait, il nous faut dire un mot de ceux qu'il fut obligé de retrancher absolument après la première représentation. L'occasion d'étudier un auteur célèbre dans l'intimité de ses procédés de composition, dans ses ratures, dans ses variantes et dans ses brouillons, se présente rarement, et c'est peut-être le moyen le plus sûr de se faire une idée juste des qualités et des défauts de son esprit.

Avec son parti pris de restaurer l'ancienne jovialité gauloise, Beaumarchais ne craint pas d'outrer le comique jusqu'à la farce; mais comme il veut plaire également aux esprits raffinés, et comme d'ailleurs un auteur ne se soustrait jamais complétement aux influences de son époque, il en résulte que cet ennemi déclaré de la recherche et de l'affectation dans les idées et le langage est souvent prétentieux et maniéré. Ces deux défauts en sens contraire, la prétention et la trivialité, dont on trouve encore des traces dans la charmante comédie du *Barbier* telle que nous la possédons, étaient bien plus saillans dans le texte de la première représentation. Pour n'en citer qu'un exemple, au début de la pièce, Almaviva, en se promenant

(1) La tirade sur *goddam* dans *le Barbier de Séville* se liait au reste de la scène de la manière suivante : Figaro racontait qu'il avait voyagé en Angleterre, et il débitait ensuite sa tirade. Almaviva lui répondait : « Avec une telle science, tu pouvais courir l'Europe entière. — FIGARO. Aussi pour m'en revenir ai-je traversé la France avec beaucoup d'agrément, car je sais aussi les mots principaux de ce pays-là. » Le terrain ici devenait scabreux. Beaumarchais, après avoir montré la difficulté, l'esquivait par ces mots d'Almaviva : « Fais-moi grâce de l'érudition, achève ton histoire. — FIGARO. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; j'ai fait deux drames. — ALMAVIVA. Miséricorde! — FIGARO. Est-ce le genre ou l'auteur que votre excellence dédaigne? — ALMAVIVA. J'entends dire trop de mal du genre pour qu'il n'y ait pas quelque bien à en penser. » Cette citation suffit pour que ceux qui ont présent à la mémoire le texte imprimé du *Barbier* reconnaissent que dans le texte de la première représentation Beaumarchais se mettait lui-même en scène plus directement et bravait de plus près l'allusion. Dans un autre passage, le comte rappelant Figaro, Beaumarchais faisait répondre à ce dernier : *Ques-a-co* (qu'est-ce que cela?) Cette allusion à son fameux portrait de Marin fut aussi jugée trop forte en 1775. Beaumarchais retira le *ques-a-co*, mais il le replaça encore dans *le Mariage*.

sous les fenêtres de Rosine, disait d'abord, comme dans le texte imprimé : « Suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! Eh! c'est cela même que je fuis! » Puis il ajoutait cette phrase métaphorique alambiquée et inégale : « Tous nos vallons sont pleins de myrte, chacun peut en cueillir aisément; un seul croît au loin sur le penchant du roc, il me plaît, non qu'il soit plus beau, mais moins de gens l'atteignent. » Ce *myrte* et ce *roc* n'ayant sans doute pas eu de succès à la première représentation, Beaumarchais y renonça, et le monologue d'Almaviva gagna à cette suppression de devenir beaucoup plus naturel et plus coulant. A côté de ces passages maniérés, le manuscrit de la première représentation du *Barbier* en contient beaucoup d'autres où l'auteur semblait s'être proposé pour but de pousser la grosse plaisanterie aussi loin qu'elle peut aller. C'est ainsi que, dans la scène de reconnaissance entre Almaviva et Figaro, Beaumarchais ajoute d'abord au manuscrit primitif un trait qui n'y était pas : — « Je ne te reconnaissais pas, dit Almaviva à Figaro, te voilà si gros et si gras! — Que voulez-vous, monseigneur? répond Figaro. C'est la misère. » Jusqu'ici la saillie était bonne, mais l'auteur la gâtait tout de suite en la forçant, car Figaro ajoutait ceci : « Sans compter que j'ai perdu tous mes pères et mères; de l'an passé je suis orphelin du dernier. » A une plaisanterie amusante succédait une charge grossière (1). Plus loin, Figaro disait : « J'ai passé la nuit gaiement avec trois ou quatre buveurs de *mes voisines.* »

L'intention de raviver, en même temps que l'ancien comique, l'ancien langage, celui de Rabelais, et aussi un peu celui du théâtre de la foire, est également très marquée dans le manuscrit de la première représentation. On sait que, dans le texte imprimé du *Barbier,* Figaro, faisant à Almaviva le portrait du vieux tuteur qui veut épouser Rosine, le peint ainsi : « C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris-pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furète, et gronde, et geint tout à la fois. » Ce portrait, avec redoublement d'épithètes, où l'imitation de Rabelais est déjà sensible, n'est qu'un fragment du portrait beaucoup plus détaillé que contenait la pièce à la première représentation, et qui est ainsi conçu : « C'est un beau, gros, court,

(1) C'est une chose un peu singulière que Beaumarchais, dont on connaît maintenant les excellentes qualités comme fils et comme frère, et qui se montrera plus tard le meilleur des pères, se soit laissé entraîner, par l'intention systématique de créer un type de *gausseur* universel, jusqu'à mettre dans la bouche de Figaro des railleries sur un ordre de sentimens que la comédie elle-même respecte d'ordinaire. Figaro n'est point méchant, mais il entre dans le plan de l'auteur qu'il ne prendra rien au sérieux, ni la paternité ni même la maternité. De là ces scènes vraiment choquantes de *la Folle Journée* entre Figaro, Marceline et Bartholo, que l'on supprime, je crois, maintenant à la représentation. Si l'on peut dire que Figaro offre des points de ressemblance avec Beaumarchais, ce n'est certainement pas de ce côté-là.

jeune vieillard, gris-pommelé, rasé, rusé, blasé, frisqué et guerdonné comme amoureux en baptême, à la vérité; mais ridé, chassieux, jaloux, sottin, goutteux, marmiteux, qui tousse, et crache, et gronde, et geint tour à tour. Gravelle aux reins, perclus d'un bras et déferré des jambes; le pauvre écuyer! S'il verdoie encore parle chef, vous sentez que c'est comme la mousse ou le gui sur un arbre mort; quel attisement pour un tel feu! » Le portrait de Rosine était dans ce même ton rabelaisien, qui ne se retrouvait plus guère que sur les théâtres du boulevard. Il y avait aussi des scènes où la liberté du langage était poussée fort loin, notamment une scène où Basile, consulté par Bartholo sur son mariage avec Rosine, lui récitait avec des variantes le fameux quatrain de Pibrac sur les vieillards qui épousent de jeunes femmes. Toutes ces additions ayant considérablement allongé le manuscrit primitif déjà trop long, Beaumarchais avait été conduit à y ajouter un acte en coupant le troisième en deux; mais la coupure était des plus malheureuses, et l'on s'explique très bien qu'elle ait contribué à faire tomber sa pièce à la première représentation. Le quatrième acte commençait au milieu du troisième, au moment où Rosine vient de chanter l'ariette qu'on ne chante plus aujourd'hui :

Quand dans la plaine
L'amour ramène
Le printemps, etc.

Almaviva, déguisé en maître de musique, et qui attend Figaro, après avoir dit à Rosine, comme dans la pièce imprimée : « Filons le temps, » ajoutait ceci :

« Et le beau récitatif obligé qui suit le morceau, le dites-vous aussi, madame?

ROSINE. — Oui; mais c'est au clavecin qu'il faut l'accompagner à cause des fréquentes ritournelles.

BARTHOLO. — Ah! passons au clavecin, car il n'y a rien dans le monde d'aussi important que les ritournelles. »

Or le clavecin, par une invention assez pauvre, au lieu de se trouver dans la pièce où l'on venait de chanter, se trouvait dans un cabinet voisin. Les deux amans, après avoir essayé, mais en vain, d'obtenir de Bartholo qu'il les écoutât du salon, passaient avec lui dans le cabinet; la toile tombait sur ce maigre incident, et c'était la fin du troisième acte. Au quatrième acte, Bartholo, Rosine et le comte rentraient comme ils étaient sortis. « Je n'en ai pas perdu une syllabe (du récitatif), disait Bartholo : il est bien beau; mais elle a raison, on étouffe dans ce cabinet. Demain, je fais remettre son clavecin dans le salon. » Et la conversation reprenait en attendant l'arrivée de Figaro. Ce quatrième acte, composé d'une moitié du troisième,

se trouvant trop court, Beaumarchais l'avait farci de quolibets débités par Figaro, qui, non content de chanter l'air inédit cité plus haut, faisait chanter à Almaviva d'autres couplets qui ne valent pas la peine d'être cités, et se livrait à une foule de plaisanteries d'un goût équivoque sur les médecins, sur les femmes, sur la mythologie.

Dans ce malheureux acte supplémentaire, Beaumarchais avait trouvé le secret de gâter la meilleure scène de toute la pièce, celle où Basile voit Bartholo, complice involontaire de la supercherie dont il doit être la victime, s'accorder avec Almaviva, Rosine et Figaro pour lui imposer silence, et s'écrie : « Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? tout le monde est dans le secret. » L'effet de cette scène si neuve, si bien amenée, si bien dialoguée, était compromis par un prolongement inutile, où Beaumarchais continuait et forçait l'imbroglio après le départ de Basile.

C'est avec cette physionomie, chargée, outrée, embrouillée, que *le Barbier de Séville* se présenta pour la première fois devant le public le 23 février 1775. Le retentissement des *Mémoires* contre Goëzman était encore dans toute sa force. Les obstacles qui arrêtaient depuis deux ans la représentation de la pièce avaient redoublé la curiosité. Beaumarchais était déjà en possession du privilége d'exercer sur la foule une puissance d'attraction inouïe; il y eut à sa première comédie une affluence de spectateurs qui ne devait être dépassée qu'à la seconde. « Jamais, dit Grimm au sujet du *Barbier*, jamais première représentation n'attira plus de monde. — On ne pouvait, dit de son côté La Harpe dans sa *Correspondance,* on ne pouvait paraître dans un moment plus marqué de faveur populaire, ni attirer un plus grand concours (1). »

L'effet produit sur ce nombreux auditoire fut un effet de déception très marquée : on s'attendait à un chef-d'œuvre. « Il est toujours difficile, écrit La Harpe à cette époque, de répondre à une grande attente. La pièce a paru un peu *farce*, les longueurs ont ennuyé, les mauvaises plaisanteries ont dégoûté, les mauvaises mœurs ont révolté (2). » Cette première impression de La Harpe, quand on la compare à celle que produit la lecture du manuscrit du *Barbier* tel qu'il fut d'abord représenté, semble assez exacte (3). Beaumarchais avait

(1) Je vois en effet dans les registres de la Comédie-Française que la recette de la première représentation du *Barbier* fut de 3,367 livres, chiffre énorme pour le temps, surtout si l'on considère que ce chiffre fourni par la Comédie dans ses comptes avec Beaumarchais ne comprend guère que la recette de la porte. Il est encore bien inférieur aux recettes fabuleuses du *Mariage de Figaro,* mais il dépasse déjà la recette de plusieurs des plus célèbres tragédies de Voltaire, notamment de *Mérope,* dont la première représentation ne produisit que 3,270 livres.

(2) La Harpe, *Correspondance littéraire,* t. Ier, p. 99.

(3) Grimm, que nous avons vu sévère jusqu'au dédain pour les drames de Beaumar-

trop compté sur sa popularité; il avait abusé en tous sens de sa verve, encombré sa pièce de scènes inutiles, de plaisanteries souvent grossières, qui en gâtaient tout l'agrément, et qui lui donnaient parfois les allures d'une parade. L'échec fut complet. L'auteur s'est plu à constater lui-même ce fait, dans la préface du *Barbier*, avec l'aisance d'un homme qui vient de faire un tour de force, et qui, du jour au lendemain, a transformé une chute en un triomphe. « Vous eussiez vu, dit-il, les faibles amis du *Barbier* se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protégent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches et baissant des yeux confus, les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avaient dit de ma pièce..... Les uns lorgnaient à gauche en me sentant passer à droite, et ne faisaient plus semblant de me voir. Ah! Dieu! D'autres, plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardait, m'attiraient dans un coin pour me dire : Et comment avez-vous produit en nous cette illusion? car, il faut en convenir, mon ami, votre pièce est la plus grande platitude du monde. »

En écrivant cette spirituelle préface du *Barbier* remanié, qu'il intitule bravement *comédie représentée et tombée*, Beaumarchais s'amuse aux dépens de la critique et un peu aussi aux dépens du public. Comme

chais, apparemment séduit par le talent et le succès des *Mémoires* contre Goëzman, se montre plus indulgent que La Harpe pour *le Barbier*, non pas tel que nous l'avons aujourd'hui, mais avant qu'il eût été expurgé et remanié par l'auteur. Au moment où la pièce fut interdite une première fois, en février 1774, Grimm, en regrettant cette interdiction, annonce qu'il a lu le manuscrit. « Cette pièce, dit-il, est non-seulement pleine de gaieté et de verve, mais le rôle de la petite fille est d'une candeur et d'un intérêt charmant. Il y a des nuances de délicatesse et d'honnêteté dans le rôle du comte et dans celui de Rosine qui sont vraiment précieuses, et que notre parterre est bien loin de pouvoir sentir et apprécier. » Si ce jugement est de Grimm (car dans la *Correspondance* publiée sous son nom on n'est pas toujours bien sûr que ce soit lui qui parle), si ce jugement est de lui, il est un peu bizarre, non pas qu'on ne puisse trouver de la candeur dans le rôle de Rosine, mais il y a certainement d'autres nuances aussi marquées, et ce ne sont pas précisément les nuances de *délicatesse* et d'*honnêteté* qui pouvaient empêcher d'apprécier *le Barbier de Séville*. A la vérité, Grimm parlait ainsi d'après le manuscrit primitif en quatre actes, qui vaut mieux que la pièce en cinq actes; mais le premier comme le second diffèrent notablement de la pièce imprimée, et lui sont de beaucoup inférieurs. Après l'échec de la première représentation, Grimm, toujours bienveillant pour Beaumarchais, s'en prend d'abord à l'auditoire. « Une assemblée si nombreuse et si pressée, dit-il, risque toujours d'être tumultueuse, et le mérite de la pièce, consistant surtout dans la finesse des ressorts qui lient l'intrigue, avait besoin, pour être senti, d'un auditoire plus tranquille. » Il s'en prend ensuite au jeu des acteurs, « qui n'avait pas, dit-il, l'ensemble et la rapidité qu'exige une comédie de ce genre; » enfin il fait assez équitablement la part de Beaumarchais, « qui avait eu, dit-il, la sottise de vouloir faire cinq actes d'un sujet qui n'en pouvait fournir que trois ou quatre. » Et après avoir signalé la suppression d'un acte, le retranchement de scènes inutiles, de mots déplacés et d'un mauvais ton, il constate le succès de la pièce ainsi remaniée.

beaucoup d'autres enfans gâtés de la renommée, c'est surtout là où il s'est trompé qu'il tient à prouver qu'il a eu raison. Au lieu d'avouer la transformation qui est la véritable cause du succès définitif de sa pièce, il affirme avec un aplomb étourdissant qu'il n'y a presque rien changé, et que « *le Barbier enterré,* dit-il, le vendredi est exactement le même qui s'est relevé triomphalement le dimanche. » C'est tout au plus s'il reconnaît que, « ne pouvant se soutenir en cinq actes, il s'est mis en quatre pour ramener le public. » La vérité est que tout ce qui fait aujourd'hui l'agrément du *Barbier*, tel que nous l'avons, se trouvait bien dans la pièce à la première représentation, mais s'y trouvait mélangé à une quantité énorme de défauts qui expliquent parfaitement la sévérité du public. Beaumarchais plaçait mal son amour-propre : il voulait faire passer pour l'effet d'une cabale ou d'un caprice du parterre ce qui n'avait été qu'un acte de justice, et il ne songeait point à faire valoir son véritable mérite, mérite rare et dont il y a, je crois, peu d'exemples au théâtre. Il n'est pas commun, en effet, de voir un auteur dramatique ramasser une pièce justement tombée, et en vingt-quatre heures, du jour au lendemain, lui faire subir une véritable métamorphose, refondre deux actes en un, transposer des scènes, faire disparaître tout ce qui est louche ou confus dans les situations et dans l'intrigue, supprimer toutes les longueurs, élaguer ou relever tout ce qui est trivial ou plat dans le dialogue, et transformer ainsi, presque à la minute, un ouvrage médiocre en une production charmante, pleine de mouvement et de verve, où l'intérêt va toujours croissant, et dont La Harpe dit avec raison, dans son *Cours de littérature,* que c'est le *mieux conçu* et le *mieux fait* des ouvrages dramatiques de Beaumarchais. *Le Barbier* est en effet mieux *composé* que *le Mariage de Figaro,* dont les deux derniers actes renferment beaucoup de longueurs, et ne se soutiennent que par des jeux de scène et des jeux d'esprit.

Dans cette rapide transformation du *Barbier,* Beaumarchais apparaît avec tout ce qui caractérise la période la plus brillante de son talent. Son esprit a toute la force que donne la maturité, et il conserve encore la flexibilité de la jeunesse. Ardent, souple et fécond, les dangers ou les embarras lui font trouver des ressources inattendues; il sait se plier à toutes les circonstances, et il les dompte en les enlaçant. C'est bien le même homme qui, tout à l'heure dramaturge médiocre, devenait du jour au lendemain, sous l'influence du péril, un polémiste redoutable et brillant. C'est le même homme qui, après avoir mis deux ans à composer tout à son aise une comédie pleine de défauts, en faisait presque un chef-d'œuvre en vingt-quatre heures, sous la pression d'un public mécontent et déçu.

Le canevas du *Barbier* n'est pas neuf : c'est le thème si connu du

vieux tuteur amoureux qui veut épouser sa pupille. Beaumarchais, qui, comme Molière, prenait son bien partout où il le trouvait, a peut-être emprunté le fond et une partie des situations de sa pièce à une vieille comédie de Fatouville, jouée aux Italiens en 1692, qui porte pour titre le sous-titre du *Barbier*, *la Précaution inutile*, et présente quelque analogie avec la pièce de Beaumarchais. Probablement aussi l'auteur du *Barbier* a lu avec fruit l'opéra-comique de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout*. Le docteur Tue, de Sedaine, médecin, tuteur et amoureux de Lise, est de la même famille que le docteur Bartholo. Lise, avec une ingénuité plus complète que Rosine, n'est pas sans rapport avec la pupille de Bartholo. Dorval, l'amant de Lise, pourrait bien avoir contribué à donner l'idée d'Almaviva. Tous deux emploient, pour déjouer la jalousie du tuteur, des déguisemens analogues. Si Almaviva se travestit en soldat, puis en musicien, Dorval se déguise en vieux captif venant de Maroc, puis en vieille femme; il chante en s'accompagnant de la guitare, comme Almaviva. Il y a même dans l'opéra de Sedaine une scène où Dorval, parlant à la duègne qui surveille Lise, emploie, pour se faire entendre de celle-ci, des mots habilement détournés qui rappellent la scène entre Almaviva, Rosine et Bartholo, au troisième acte du *Barbier*. Enfin, si *le Barbier* se termine par un mariage et l'intervention d'un alcade, *On ne s'avise jamais de tout* finit également par un mariage et l'intervention d'un commissaire. Mais des tuteurs amoureux et jaloux, des pupilles rebelles, des amans inventifs, des déguisemens, des commissaires ou des alcades, cela se trouve partout, est à la portée de tout le monde, et tout dépend de la manière de s'en servir. Beaumarchais n'avait donc pas tort de répondre à ceux qui lui reprochaient d'avoir copié l'ouvrage de Sedaine par cette saillie spirituelle qui est bien dans son genre d'esprit : « Un amateur, saisissant, dit-il, l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché, du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. — Ressembler, monsieur? je soutiens que ma pièce est *On ne s'avise jamais de tout* lui-même. — Et comment cela? — C'est qu'on ne s'était pas encore avisé de ma pièce. — L'amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochait *On ne s'avise jamais de tout* est un homme qui ne s'est jamais *avisé de rien*. »

S'il y a, en effet, quelque vague analogie entre l'opéra de Sedaine et *le Barbier*, ce qui n'est pas dans Sedaine, ce qui n'est nulle part avant *le Barbier*, c'est le personnage capital de la pièce, c'est Figaro, ce valet de comédie qui se détache au milieu de tous les valets de comédie, et qui est bien la propriété exclusive et la création de Beaumarchais. Quoi qu'on puisse dire de ce personnage, il est passé dans l'histoire de l'art à l'état de type, comme Panurge, comme Falstaff,

comme don Juan, comme Gil Blas, et a pris rang parmi les figures impérissables. Quand il aura donné toute sa mesure, après *la Folle Journée,* nous aurons occasion de l'analyser en détail et de l'étudier dans sa généalogie, qui est assez variée; mais ce n'est pas seulement Figaro qui est original dans *le Barbier*. Bartholo, comme le remarque très bien La Harpe, n'est pas un tuteur banal, comme tous les tuteurs de comédie. Il est dupe, il n'est point sot; il est très rusé au contraire, et il faut beaucoup d'adresse pour le tromper. De là, entre lui, Rosine, Almaviva et Figaro une rivalité de précautions et d'inventions qui se croisent, se déjouent, se renouvellent et se poursuivent avec un intérêt qui augmente de scène en scène jusqu'au dénoûment.

Quant au dialogue du *Barbier,* s'il n'est pas plus animé, il est plus tempéré, moins prétentieux et plus coulant que celui du *Mariage de Figaro.* Le défaut de Beaumarchais, on le sait, c'est l'abus d'une chose dont tout le monde ne peut pas abuser comme lui, c'est l'abus de l'esprit. Non-seulement il en donne trop à chacun de ses personnages, mais il leur donne à tous à peu près le même genre d'esprit, qui est le sien; tous sont également féconds en saillies imprévues, en sentences plaisantes. L'auteur n'a pas cette suprême puissance de création qui permet à Molière de donner le jour aux êtres les plus différens, non-seulement par le caractère, mais par la tournure d'esprit. Il parle trop souvent par la bouche de ses personnages, et telle scène, plus ou moins habilement liée à l'action générale, n'a d'autre but que de lui fournir l'occasion de placer avantageusement une série de bons mots. Ces saillies, amenées de trop loin et tirées par les cheveux, sont plus fréquentes dans *le Mariage de Figaro* que dans *le Barbier,* où tout marche et s'enchaîne mieux; cependant elles s'y rencontrent encore. En faisant remarquer que plusieurs de ces bons mots sont déjà connus et se trouvent ailleurs, La Harpe dit : « Apparemment Beaumarchais en tenait registre quand il lisait. » La Harpe ici a deviné juste. L'auteur du *Barbier de Séville* avait l'habitude d'écrire sans ordre sur des feuilles volantes, non-seulement les pensées sérieuses, comiques ou grivoises qui le frappaient dans ses lectures, mais toutes celles qui se présentaient à son esprit, et qu'il mettait en réserve pour en tirer parti plus tard. C'est ainsi que la plupart des traits et des sentences du *Barbier* ou du *Mariage de Figaro,* qu'on croirait au premier abord échappés à la verve de l'auteur dans le feu de la composition, se retrouvent çà et là dans cette sorte de répertoire, mêlés à une foule de réflexions historiques, politiques ou philosophiques, qui prouvent que l'esprit de Beaumarchais se nourrissait des élémens les plus divers.

Quoi qu'il en soit, *le Barbier,* tombé à la première représentation, relevé et rajusté par l'auteur, eut un plein succès à la seconde. On

y reconnut une restauration originale de l'ancienne comédie d'intrigue, rajeunie, agrandie, renouvelée, et les sifflets de la veille se changèrent en applaudissemens. « J'étais hier, écrit le 27 février 1775 Mme Du Deffant, j'étais hier à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentait pour la seconde fois; à la première, elle fut sifflée; pour hier, elle eut un succès extravagant; elle fut portée aux nues; elle fut applaudie à tout rompre. » Nous devons avouer que Mme Du Deffant ajoute : « Rien ne peut être plus ridicule; cette pièce est détestable... Ce Beaumarchais, dont les *Mémoires* sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du *Barbier de Séville*. » Le jugement de Mme Du Deffant ne fut pas ratifié par le public. Du reste, le goût dédaigneux et blasé de la spirituelle correspondante d'Horace Walpole n'était pas très apte à apprécier un genre de comique aussi franc, aussi dégourdi que celui du *Barbier*, et Beaumarchais pouvait se consoler de n'être point apprécié par elle, car dans la lettre qui suit celle que nous venons de citer, elle ajoute encore ceci : « L'*Orphée* de M. Gluck, *le Barbier de Séville* de M. de Beaumarchais, m'avaient été extrêmement vantés; on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort. » On voit qu'il n'était vraiment pas facile d'intéresser Mme Du Deffant. Le parterre, qui n'avait point, comme elle, la maladie de l'ennui, se montra beaucoup moins rétif, et, à partir de la seconde représentation, *le Barbier* ne cessa d'attirer la foule jusqu'à la clôture de la saison d'hiver, c'est-à-dire jusqu'au 29 mars 1775.

On sait qu'il était d'usage autrefois de fermer chaque année les théâtres et spécialement le Théâtre-Français pendant trois semaines, à partir de la Passion jusqu'après la Quasimodo. Il était d'usage aussi au Théâtre-Français qu'à la dernière représentation qui précédait cette clôture, un des acteurs vînt sur la scène adresser au public un beau discours qu'on appelait le *compliment de clôture* (1). Beaumarchais, amateur de l'innovation en toutes choses, eut l'idée de remplacer ce discours ordinairement majestueux par une sorte de proverbe en un acte qui fut joué, avec les costumes du *Barbier*, aux représentations de clôture de 1775 et de 1776. Ce compliment dialogué ne se trouve plus dans les archives de la Comédie-Française, mais il a été conservé dans les papiers de Beaumarchais, écrit tout entier de sa main et copié en double avec une feuille contenant la distribution des rôles. Je ne m'explique pas comment Gudin n'a pas fait figurer ce travail dans l'édition des œuvres de son ami; il a sans doute échappé à ses recherches, car ce n'est rien moins qu'une petite

(1) Ces discours adressés chaque année au public étaient quelquefois assez étranges. Grimm en cite un où l'acteur Florence disait au parterre : « Messieurs, le goût se conserve parmi vous comme les prêtresses de Vesta conservaient le feu sacré. » Le parterre, qui n'était pas composé de vestales, rit beaucoup de la comparaison. Après 89, les acteurs profitaient quelquefois de l'occasion pour débiter des tirades politiques et patriotiques.

comédie en un acte dont l'idée est assez originale et dont le dialogue offre toutes les qualités de l'auteur du *Barbier de Séville*. Ne pouvant reproduire ici en entier ce petit proverbe, joué, mais resté inédit, nous le ferons du moins connaître par des citations assez nombreuses.

Voici d'abord ce qui me paraît lui avoir donné naissance. En introduisant au Théâtre-Français une pièce d'un comique aussi haut en couleur que *le Barbier*, Beaumarchais avait voulu briser les entraves un peu étroites dans lesquelles on enfermait alors ce théâtre, auquel on interdisait, au nom du *bon ton* et de la *bonne compagnie*, toute pièce rappelant plus ou moins l'ancienne comédie d'intrigue. On permettait bien aux farces ingénieuses de Molière, comme *les Fourberies de Scapin* ou *Pourceaugnac*, de reparaître de temps en temps sur la scène, parce qu'elles étaient de Molière, et qu'après tout, ces farces charmantes ayant amusé Louis XIV et sa cour, on n'osait pas se déclarer plus difficile que le grand roi; mais il était interdit aux auteurs vivans de marcher, même de loin, sur les traces du maître. Et comme le Théâtre-Français avait seul le droit de jouer la comédie proprement dite, il n'y avait presque pas de nuances intermédiaires entre les farces grossières du boulevard et le genre de comédie qui florissait alors, genre un peu froid, guindé et maniéré, sans être plus moral quant au fond des idées et des situations. On a vu avec quelle impétuosité déréglée Beaumarchais avait d'abord tenté d'abolir cette scrupuleuse distinction des genres par une comédie beaucoup trop chargée, dont les défauts avaient justement choqué le public, et comment, après l'avoir considérablement retouchée, il l'avait fait accepter et triompher, bien qu'elle offrît encore des nuances très fortes. Cependant cela ne suffisait pas à l'auteur du *Barbier;* il ne lui suffisait pas de restaurer au Théâtre-Français un peu de la vive gaieté d'autrefois et de faire applaudir à outrance par le parterre les éternuemens de Dugazon dans le rôle du vieux valet La Jeunesse. Il voulait plus encore : il voulait non-seulement qu'on rît à gorge déployée, mais qu'on chantât sur le théâtre de MM. les comédiens ordinaires du roi. Ceci était énorme et essentiellement contraire, disait-on, à la dignité de la Comédie-Française. Néanmoins, comme Beaumarchais ne renonçait pas facilement à ce qu'il voulait, on avait essayé, pour lui plaire, de chanter à la première représentation les airs qu'il avait placés dans *le Barbier;* mais, soit que les acteurs s'acquittassent mal de ce labeur inaccoutumé, soit que le public ne goûtât pas cette innovation, tous les airs avaient été impitoyablement sifflés (1), et il avait fallu les supprimer à la reprise de la pièce. Il en était un cependant auquel Beaumarchais tenait beaucoup, c'était le fameux air de Rosine au troisième acte :

(1) Excepté le couplet grotesque chanté par Bartholo au troisième acte, qui fut conservé.

Quand dans la plaine, etc. L'aimable actrice qui avait créé le rôle de Rosine, Mlle Doligny (1), peu habituée à chanter en public et encore moins habituée à être sifflée, refusait absolument de recommencer l'expérience, et Beaumarchais avait dû se résigner au sacrifice de son air; mais en toutes choses il ne se résignait jamais que provisoirement. Aux approches de la représentation de clôture, il proposa aux comédiens de rédiger pour eux, sous forme de scènes, un compliment de clôture original et amusant, mais à une condition, c'est qu'on chanterait son fameux air intercalé dans le compliment en question, qui devait être joué par tous les acteurs du *Barbier*. Comme Mlle Doligny se refusait toujours à le chanter et comme Beaumarchais aurait craint de la blesser en faisant figurer dans sa petite pièce une autre Rosine, il y supprima le rôle de Rosine et le remplaça par l'intervention en personne d'une autre actrice plus hardie et qui chantait très bien, Mlle Luzzi (2).

Pour comprendre cette petite comédie, qui fait suite au *Barbier*, il faut donc se figurer que nous sommes arrivés à la représentation de clôture du 29 mars 1775. On vient de jouer *le Barbier* pour la treizième fois. Au moment où le public s'attend à voir, suivant l'usage ordinaire, arriver sur la scène en habit de ville un des acteurs chargés de lui dire adieu en termes solennels au nom de la Comédie-Française, la toile se lève, et le gros Desessarts, avec le costume du rôle de Bartholo qu'il vient de jouer, apparaît dans l'attitude du désespoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO (*Desessarts*), seul, se promenant un papier à la main. — La toile se lève. Il parle à la coulisse.

Rougeau! Renard (3)! ne levez pas la toile encore, mes amis, je ne suis pas prêt... Diable d'homme aussi, qui nous promet un compliment pour la clô-

(1) C'était la même actrice qui huit ans auparavant avait créé le rôle d'Eugénie. Beaumarchais lui réservait le rôle de la comtesse Almaviva dans *le Mariage de Figaro*, lorsqu'elle se retira du théâtre en 1783, laissant le souvenir d'un talent plein d'agrément et (ce qui était rare alors, sans être devenu très commun aujourd'hui) le souvenir d'une moralité irréprochable, confirmé par tous les témoignages contemporains. On sait que c'est pour avoir opposé un peu brutalement la sagesse de Mlle Doligny aux légèretés de Mlle Clairon que l'austère Fréron fut envoyé en 1765 au For-l'Évêque. Beaumarchais avait beaucoup d'estime et d'affection pour Mlle Doligny, dont j'ai retrouvé quelques lettres. Ces lettres sont d'un ton distingué, et confirment très bien l'idée qui est restée d'elle. Le ton de Beaumarchais est d'un ami affectueux, enjoué et sans aucune nuance de galanterie. Cette charmante actrice épousa un littérateur estimable, M. Dudoyer.

(2) Mlle Luzzi était en 1775 une fort jolie soubrette douée de talens très variés, car en même temps qu'elle jouait la comédie fort agréablement, elle chantait et dansait au besoin. Un jour même qu'on manquait de tragédiennes, elle joua avec Lekain dans *Tancrède* le rôle d'Aménaïde, s'en tira très bien et eut beaucoup de succès.

(3) Ce sont sans doute les deux machinistes du théâtre.

ture, qui nous tient le bec à l'eau jusqu'au dernier jour, et, quand on doit le prononcer, il faut que je le fasse, moi... « Messieurs, si votre indulgence ne rassurait pas un peu mon génie alarmé... » Je ne ferai jamais ce compliment-là... « Messieurs, votre critique et vos applaudissemens nous sont également utiles, en ce que... » La peste soit de l'homme! « Messieurs... pour bien rendre ce que je sens, il faudrait... il faudrait... » Ah! pour bien faire, il faudrait que ce compliment eût quelque rapport à l'habit dans lequel je dois le débiter; voyons : « Messieurs, de même que les médecins entreprennent tous les malades, mais ne guérissent pas toutes les maladies... » Qu'une bonne fièvre putride eût pu te saisir au collet, auteur de chien, perfide auteur!... « entreprennent tous les malades, mais ne guérissent pas toutes les maladies... de même les comédiens hasardent toutes les pièces nouvelles, sans être sûrs que la réussite... » Ah! je sue à grosses gouttes et je ne fais rien qui vaille... « Messieurs... messieurs... »

SCÈNE DEUXIÈME.

BARTHOLO (*Desessarts*), FIGARO (*Préville*), LE COMTE ALMAVIVA (*Bellecourt*).

FIGARO, riant. — Ah! ah! ah! ah! messieurs... Eh bien! messieurs?

BARTHOLO. — Ah ça! venez-vous encore m'impatienter, vous autres?

LE COMTE. — Nous venons vous offrir nos conseils, bon docteur.

BARTHOLO. — Je n'ai pas besoin de précepteurs aussi goguenards. Je vous connais à présent.

LE COMTE. — Nous ne plaisantons point, je vous jure, et nous sommes aussi intéressés que vous à ce que votre compliment soit agréable au public.

FIGARO. — Ou qu'il rie du complimenteur. En vérité, nous ne venons ici qu'à bonne intention.

BARTHOLO. — Oui!... à la bonne heure... C'est que j'ai une singularité fort singulière, moi! Quand je n'ai rien à faire, mon esprit va, va comme le diable, et dès que je veux me mettre à composer...

FIGARO. — Il prend ce temps-là pour se reposer. Je sais ce que c'est, docteur. Il ne faut pas que cela vous étonne; cet accident arrive à beaucoup d'honnêtes gens comme vous qui se mettent à l'œuvre sans idées. Mais savez-vous ce qu'il faut faire? Au lieu de rester en place en composant, ce qui engourdit la conception et rend l'accouchement pénible à une jeune personne de votre corpulence, il faut vous remuer, docteur, aller et venir, vous donner de grands mouvemens.

BARTHOLO. — C'est ce que je fais aussi depuis une heure.

FIGARO. — Et prendre la plume dès que vous sentez que les esprits animaux vous montent à la tête.

BARTHOLO. — Comment! les esprits animaux...

LE COMTE. — Finis donc, Figaro, il est bien temps de plaisanter!

BARTHOLO. — Ingrat barbier pour qui j'eus mille bontés, tu ris de mon embarras, au lieu de m'en tirer.

LE COMTE. — Où en êtes-vous, docteur?

BARTHOLO. — J'en suis à imaginer pour la clôture quelque chose qui me fasse au moins déployer un beau talent devant le public.

FIGARO. — Déployer un beau talent! Eh mais! ne cherchez pas, docteur;

rappelez-vous seulement le plaisir extrême que vous lui avez fait quand vous avez déployé à ses yeux le très beau talent de chanter en dansant comme un ours et claquant vos deux pouces :

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?

BARTHOLO. — Ce drôle se pendrait plutôt que de manquer de désobliger ceux à qui il peut faire plaisir.

LE COMTE. — Réellement, Figaro, tu le désoles, et le temps se passe. Ah çà! dites-moi, docteur, connaissez-vous les choses dont un compliment de clôture doit être composé?

BARTHOLO. — Ah! si je savais aussi bien le faire comme je sais le définir.

FIGARO. — Ah! si je savais courir comme je sais boire, je ferais soixante lieues par heure.

BARTHOLO. — Je sais qu'il faut invoquer l'indulgence du public, parler modestement de nous, et dire un mot obligeant de tous les ouvrages nouveaux représentés dans l'année.

FIGARO. — Voilà le plus difficile. Au gré des auteurs, on n'en dit jamais assez; au gré du public, on en dit souvent trop.

BARTHOLO. — Il faudrait trouver le juste-milieu.

FIGARO. — Ou n'en point parler du tout. Ma foi, c'est le plus sûr.

LE COMTE. — N'en point parler serait dur; mais il suffit de rappeler les ouvrages sans les juger de nouveau. Ce n'est plus à nous à prononcer sur leur mérite. L'adoption que nous en avions faite est la preuve du bien que nous en pensions, et l'œil perçant du public nous dispense ici d'en scruter les défauts. Mais sur les succès même les plus combattus, les plus douteux, nous devons aux auteurs le juste éloge d'un désir ardent de plaire au public que nous partageons avec eux.

BARTHOLO. — Eh morbleu! bachelier, que ne me disiez-vous que vous alliez dire cela! J'aurais pris la plume, et mon ouvrage serait bien avancé... Vous dites donc?

LE COMTE. — Ma foi, je ne m'en souviens plus.

BARTHOLO. — Quel dommage! Et toi, Figaro?

FIGARO. — Moi, cela m'a paru fort plat.

BARTHOLO. — Je le crois, dès qu'il n'y a pas de calembours.

FIGARO. — Il est vrai, je ne fais pas autre chose.

BARTHOLO. — Tâche au moins de te rendre utile une fois en nous rappelant quelles pièces on a données cette année.

FIGARO. — On a donné, on a donné...

Ici Figaro, Bartholo et le comte font à eux trois la revue des pièces données en 1775, avec des appréciations de Figaro d'une réserve diplomatique très bouffonne.

BARTHOLO. — Cela fait pourtant sept nouveautés en dix mois! Et l'on prétend que nous sommes des paresseux.

FIGARO. — Nous en abattrions bien d'autres, si l'on pouvait allier des intérêts inconciliables; mais pendant que l'homme de lettres qui attend son tour

dit sans cesse : Eh! va donc, la Comédie; finis-en une bonne fois; c'est à moi d'engréner, — l'auteur qui est sur le chantier nous crie de son côté : Piano! la Comédie, piano! faites-moi durer encore. Tout cela est assez difficile.

SCÈNE TROISIÈME.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE LUZZI.

Mlle LUZZI. — Eh bien! messieurs, est-ce que le compliment n'est pas dit?

FIGARO. — C'est bien pis, il n'est pas fait.

Mlle LUZZI. — Ce compliment?

BARTHOLO. — Un maudit auteur m'en avait promis un; à l'instant de le prononcer, il nous fait dire de nous pourvoir ailleurs.

Mlle LUZZI. — Je suis dans le secret : il est piqué de ce qu'on a retranché de sa pièce l'air du *Printemps*.

BARTHOLO. — Quel air du *Printemps?* quelle pièce? Vous croyez tout deviner, tout savoir.

Mlle LUZZI. — L'ariette de Rosine dans *le Barbier de Séville*.

BARTHOLO. — On a bien fait, mademoiselle; le public n'aime pas qu'on chante à la Comédie-Française.

Mlle LUZZI. — Oui, docteur, dans les tragédies; mais depuis quand ferait-il ôter d'un sujet gai ce qui peut en augmenter l'agrément? Allez, messieurs, monsieur le public aime tout ce qui l'amuse.

BARTHOLO. — D'ailleurs est-ce notre faute à nous si Rosine a manqué de courage?

Mlle LUZZI, minaudant. — Est-il joli, le morceau?

LE COMTE. — Voulez-vous l'essayer?

BARTHOLO. — N'allez-vous pas la faire chanter? Comment veut-on que j'achève mon compliment?

LE COMTE. — Allez toujours, docteur.

FIGARO, à Mlle Luzzi. — Dans un petit coin, à demi-voix.

Mlle LUZZI. — Mais je suis comme Rosine, moi, je vais trembler.

FIGARO. — Fi donc! trembler! Mauvais calcul, mademoiselle...

Mlle LUZZI. — Eh bien! vous n'achevez pas votre petit calembour : la peur du mal et le mal de la peur (1)?

FIGARO. — Ah! vous appelez cela un calembour?

Mlle LUZZI. — Il est vrai que moi qui ai peur de mal chanter, je ressens déjà beaucoup le mal que me fait cette frayeur-là.

FIGARO, riant. — Oui, je le crois; mais vous ne chanterez pas moins pour cela. Vous êtes si bonne, Luzzi, qu'en toute affaire vous n'opposez jamais que des difficultés engageantes.

Mlle LUZZI. — Il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une épigramme.

LE COMTE. — Sur un talent qui lui est peu familier, Rosine est vraiment timide, elle; mais vous qui chantez souvent, avouez, friponne, que vous n'avez ici que l'hypocrisie de la timidité. (Mlle Luzzi prélude gaiement.)

FIGARO. — Elle ne changera jamais, cette Luzzi; chantant, jouant la comé-

(1) Allusion à un jeu de mots du *Barbier de Séville :* « Quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. »

dle, toujours gaie, toujours belle : d'honneur, c'est un diamant dans la société.

BARTHOLO. — Maudit bavard!

Mlle LUZZI, riant. — Ah! ah! ah! ah! laissez-le donc se tirer de là, docteur, et nous expliquer comment je suis un diamant.

FIGARO, gaiement. — Ainsi que toutes les jolies femmes. La nature, en se jouant, féconde la mine abondante où nous puisons ces diamans-là. La jeunesse est le lapidaire qui les développe et les taille; la parure élégante est l'alvéole qui les enchâsse; notre imagination, la feuille qui les brillante; enfin l'amour, belle Luzzi, n'est-il pas... le joaillier qui les met en œuvre?

Mlle LUZZI. — Hum! mauvais plaisant! Et l'hymen que vous oubliez?

FIGARO. — C'est, si vous voulez, le marchand qui les met dans le commerce.

BARTHOLO. — Que le diable emporte le metteur en œuvre, le marchand et le diamant; j'ai perdu la plus sublime idée!

LE COMTE, à Mlle Luzzi. — J'espère que son courroux ne nous privera pas du plaisir de vous entendre.

Mlle LUZZI. — Au moins, messieurs, c'est vous qui voulez que je chante?

BARTHOLO. — Ah! point du tout.

FIGARO. — Certainement.

LE COMTE. — Nous jugerons si l'air eût fait plaisir.

Mlle LUZZI chante.

Quand dans la plaine
L'amour ramène, etc. (1).

LE COMTE. — Fort joli, d'honneur.

FIGARO. — C'est un morceau charmant.

BARTHOLO. — Eh! allez au diable avec votre morceau charmant. Je ne sais ce que je fais, moi; voilà que j'ai lardé mon compliment d'agneaux, de chiens et de chalumeaux... Don Basile, à cette heure...

La scène avec Basile n'est qu'une variante de la scène de mystification du *Barbier*. Basile est censé ignorer que c'est le jour de la clôture, et il veut annoncer au public la pièce qu'on jouera demain. Figaro le mystifie de son mieux, et chacun lui répète le fameux mot : *Allez vous coucher* (2). Après que Basile s'est retiré, Bartholo continue à se démener, mais son compliment n'avance guère. Il s'adresse enfin à Figaro et au comte :

(1) On doit supposer naturellement que Mlle Luzzi fut applaudie à outrance par le public.

(2) Cet *allez vous coucher* de la scène de mystification du *Barbier* avait eu un tel succès, que le bruit en était parvenu jusqu'à Voltaire et l'inquiétait. Voici pourquoi : le père d'*Irène*, dans la tragédie de ce nom, qu'il composait alors, se nommait d'abord Basile. Voltaire écrit à ce sujet à M. d'Argental : « M. de Villette prétend que le nom de Basile est très dangereux depuis qu'il y a un Basile dans *le Barbier de Séville*. Il dit que le parterre crie quelquefois : *Basile, allez vous coucher*, et qu'il ne faut avec les welches qu'une pareille plaisanterie pour faire tomber la meilleure pièce du monde. Je crois que M. de Villette a raison; il n'y aura qu'à faire mettre Léonce au lieu de Basile par le copiste de la Comédie. Heureusement le nom de Basile ne se trouve jamais à la fin d'un vers, et Léonce peut suppléer partout. Voilà, je crois, le seul embarras que cette pièce pourrait donner. »

BARTHOLO. — Enfin, puisque vous voilà, si vous étiez que de moi tous les deux, qu'est-ce que vous diriez?

FIGARO. — Si nous étions que de vous, docteur, il est clair que nous ne saurions que dire.

BARTHOLO. — Eh! non, non, si vous étiez moi, c'est-à-dire chargés du compliment.

LE COMTE. — Je me recueillerais un moment, et il me semble que je dirais à peu près : — Est-il besoin, messieurs, que je fasse ici l'apologie de notre empressement, quand je parle au nom de toute la Comédie? et notre existence théâtrale n'appartient-elle pas à chacun de vous, quoique chacun de vous ne se prive, pour en jouir, que de la moindre partie d'un superflu qu'il destine à ses amusemens? Pour être convaincus donc, messieurs, qu'un motif plus noble que l'intérêt nous fait souhaiter constamment de vous plaire, considérez qu'il n'y a pour nous aucun rapport entre la faible utilité du produit de chaque place et l'extrême plaisir que nous cause le plus léger applaudissement de celui qui la remplit. A ce prix, qui nous est si cher, nous supportons les dégoûts de l'étude, la surcharge de la mémoire, l'incertitude du succès, les ennuis de la redite et toutes les fatigues du plus pénible état. Notre seule affaire est de vous donner du plaisir; toujours transportés quand nous y réussissons, nous ne changeons jamais à votre égard, quoique vous changiez quelquefois au nôtre. Et quand, malgré ses soins, quelqu'un de nous a le malheur de vous déplaire, voyez avec quel modeste silence il dévore le chagrin de vos reproches, et vous ne l'attribuerez pas à un défaut de sensibilité chez nous, dont l'unique étude est d'exercer la vôtre. En toute autre querelle, l'agresseur inquiet doit s'attendre au ressentiment qu'il provoque; ici, l'offensé baisse les yeux avec une timidité respectueuse, et la seule arme qu'il oppose au plus dur traitement est un nouvel effort pour vous plaire et reconquérir vos suffrages. Ah! messieurs, pour notre gloire et pour vos plaisirs, croyez que nous désirons tous être des acteurs parfaits; mais, nous sommes forcés de l'avouer, la seule chose que nous voudrions ne jamais invoquer est malheureusement celle dont nous avons le plus souvent besoin, votre indulgence. (Il salue.)

BARTHOLO. — Bon, bon, bon, excellent.

FIGARO. — Fi donc! Gardez-vous bien, docteur, d'écrire tout ce qu'il vient de débiter.

BARTHOLO. — Et pourquoi?

FIGARO. — Cela ne vaut pas le diable.

Mlle LUZZI. — Quoi! son discours? Il m'a paru si bien.

BARTHOLO. — Je parie, moi, qu'il serait fort applaudi.

FIGARO. — Oui, parce que cela claque à l'oreille, et a l'air d'être un compliment... Pas une pensée qui ne soit fausse.

BARTHOLO. — Jalousie d'auteur.

LE COMTE. — Ah! voyons.

FIGARO. — Vous préférez les applaudissemens du public au profit des places qu'il occupe au spectacle?

LE COMTE. — Certainement.

FIGARO. — Fort bien; mais si chacun s'abstenait de vous apporter ici le profit

de sa place, où iriez-vous chercher le plaisir de ses applaudissemens? Passe encore de déraisonner; mais ravaler à nos yeux la douce, l'utile recette, et faire ainsi le dédaigneux d'une chose aussi loyalement profitable! Examinez tous les états, depuis le grave ambassadeur qui chiffre le papier jusqu'à l'auteur badin qui le barbouille, depuis le ministre ingénieux qui invente un nouvel impôt jusqu'à l'obscur filou qui fouille aussi dans les poches, où se fait-il rien qui ne soit au profit de la tant bien-aimée recette? Et le général couvert de gloire qui demande un gouvernement, et l'héritier d'un nom illustre qui recherche une financière, et le pieux abbé qui court un bénéfice, et le grave magistrat qui pâlit sur les affaires, et le légataire assidu qui intrigue autour de son grand-oncle, et la mère honnête qui livre sa fille à l'inutilité nuptiale d'un vieillard amoureux, et celui qui navigue, et celui qui prêche, et celui qui danse, enfin tous jusqu'à moi dont je ne parle point, mais qui ne m'oublie pas plus qu'un autre, y a-t-il un seul homme au monde qui n'agisse pour augmenter la bonne, la douce, la trois, quatre, six, dix fois agréable recette? Avec vos fades complimens, vous sollicitez le public comme un juge austère; moi je l'aime comme ma bonne mère nourrice. Elle me donnait quelquefois sur l'oreille; mais ses caresses étaient douces, et son lait inépuisable. Logomachie, battologie, cliquetis de paroles que tous ces beaux discours! et puis qu'est-ce que l'offensé qui baisse les yeux timidement quand le public a de l'humeur? Quand le public s'élève contre un comédien, n'est-ce pas celui-ci qui est l'agresseur? C'est du plaisir que le public vient chercher, et il mérite bien d'en prendre; il l'a payé d'avance. Est-ce sa faute si on ne lui en donne pas? Galimatias que tout votre compliment! Que de sottises on fait passer dans le monde avec des tournures! Enfin vous le ferez comme vous voudrez; mais, pour moi, je n'emploierais pas toutes ces grandes phrases de respect et de dévouement dont on abuse à la journée et qui ne séduisent personne; je dirais uniment : Messieurs, vous venez tous ici payer le plaisir d'entendre un bon ouvrage, et c'est ma foi bien fait à vous. Quand l'auteur tient parole et que l'acteur s'évertue, vous applaudissez par-dessus le marché, bien généreux de votre part assurément. La toile tombée, vous emportez le plaisir, nous l'éloge et l'argent; chacun s'en va souper gaiement, et tout le monde est satisfait. Charmant commerce, en vérité! Aussi je n'ai qu'un mot, notre intérêt vous répond de notre zèle; pesez-le à cette balance, messieurs, et vous verrez s'il peut jamais être équivoque. Hein, docteur? comment trouvez-vous mon petit calembour?

BARTHOLO. — Ce maraud-là fait si bien, qu'il a toujours raison.

UN ACTEUR DE LA PETITE PIÈCE (1). — Avez-vous donc juré de nous faire coucher ici avec votre compliment, que vous ne ferez point, à force de le faire? Le public s'impatiente.

BARTHOLO. — Dame! un moment, c'est pour lui que nous travaillons.

L'ACTEUR. — Eh mais! allez travailler dans une loge, au foyer, où vous voudrez; pendant ce temps, nous commencerons la petite pièce.

BARTHOLO. — Quel homme! Laissez-nous donc tranquilles.

L'ACTEUR. — Vous ne voulez pas sortir? Jouez, jouez bien fort, messieurs

(1) C'est la pièce qu'on devait jouer pour terminer le spectacle.

de l'orchestre; quand ils verront qu'on ne les écoute pas, je vous jure qu'il n'y en aura pas un qui soit tenté de rester à bavarder sur le théâtre.

FIGARO. — Il a ma foi dévoilé dans un seul mot tout le secret de la comédie.

(L'orchestre joue; ils sortent tous, et l'on baisse la toile.)

Cette petite comédie inédite — faisant suite à la comédie du *Barbier* — nous a paru digne d'être connue du public. Le plan en est ingénieux, et il fallait de l'adresse pour conserver ainsi à chacun des personnages du *Barbier* le caractère qu'il a dans la pièce, tout en le faisant parler comme acteur. On vient de voir comment Beaumarchais a résolu cette difficulté. Il allait bientôt se trouver aux prises avec une difficulté plus grande, celle de mettre à la raison ces mêmes acteurs pour lesquels il écrivait des *complimens de clôture*. Sa destinée voulait qu'il ne sortît d'un procès que pour tomber dans un autre, et que tout dans sa vie, jusqu'au *Barbier de Séville*, le plus gai des imbroglios, devînt matière à procès.

II. — QUERELLE DE BEAUMARCHAIS ET DES ACTEURS DU THÉATRE-FRANÇAIS. — FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES.

Durant les trente premières représentations du *Barbier de Séville*, Beaumarchais vécut dans les meilleurs termes avec les acteurs de la Comédie-Française; c'était entre eux et lui un échange de billets doux :

« Tant qu'il vous plaira, messieurs, leur écrit Beaumarchais, de donner *le Barbier de Séville*, je l'endurerai avec résignation. Et puissiez-vous crever de monde, car je suis l'ami de vos succès et l'amant des miens!... Si le public est content, si vous l'êtes, je le serai aussi. Je voudrais bien pouvoir en dire autant du *Journal de Bouillon* (1); mais vous aurez beau faire valoir la pièce, la jouer comme des anges, il faut vous détacher de ce suffrage; on ne peut pas plaire à tout le monde.

« Je suis, messieurs, avec reconnaissance, votre très humble, etc. »

A ces complimens se mêlent cependant quelquefois des critiques suscitées par l'amour paternel de l'auteur pour sa pièce; c'est ainsi que Beaumarchais écrit au secrétaire de la Comédie-Française :

« M. de Beaumarchais a l'honneur de mander à son ancien ami M. de La Porte qu'il a prié et qu'il prie la Comédie, ou de ne point donner *le Barbier*, ou de retrancher la scène de l'éternuement, ou d'engager M. Dugazon à ne pas abandonner ce petit rôle, qui est gai ou dégoûtant, selon qu'il est bien ou mal rendu. M. Dugazon est prié d'arranger les sublimes saillies de ce rôle, qui sont les éternuemens, de façon qu'on puisse entendre ce que dit le docteur dans cette scène, parce que ce n'est pas les pires choses qu'on lui a mises dans la bouche. »

(1) Allusion aux critiques d'une feuille à laquelle Beaumarchais répond avec détail dans la préface du *Barbier*.

Ce billet a une certaine signification quand on se souvient de la scène à laquelle l'auteur fait ici allusion. Il paraît que Dugazon, en jouant le rôle du vieux valet La Jeunesse, avait une façon d'éternuer qui excitait les rires prolongés du parterre, et comme ce succès l'amusait lui-même, il abusait de l'éternuement, si bien qu'on n'entendait plus les paroles de Bartholo dans la discussion avec son valet, au deuxième acte. Or ces paroles du docteur, auxquelles on voit que Beaumarchais tenait beaucoup, sont précisément les tirades sur la *justice*, la *raison*, l'*autorité*, dans lesquelles Beaumarchais donne carrière à son esprit frondeur; c'était, en un mot, la nuance d'opposition, déjà indiquée dans *le Barbier*, que Beaumarchais ne voulait pas qu'on affaiblît.

Bientôt la sollicitude de l'auteur du *Barbier* porte sur un autre point; il croit s'apercevoir que les comédiens cherchent à faire tomber sa pièce afin de la confisquer à leur profit en vertu d'un règlement dont il sera parlé plus loin, et il leur adresse la lettre suivante :

« Paris, ce mercredi 20 décembre 1775.

« En m'écrivant, messieurs, qu'on vous demandait *le Barbier de Séville* pour samedi prochain, vous avez oublié d'ajouter que ce même jour on donnait à la cour *le Connétable de Bourbon* (1). Comme c'est la seconde fois que pareille demande, accompagnée de pareil oubli, a manqué de faire courir à ce pauvre diable de *Barbier* le danger d'une représentation équivoque, ou de tomber (critique à part) *dans les règles* (2), j'ai l'honneur de vous rappeler que, sur pareille remarque, la première fois, toute la Comédie convint que, sans tirer à conséquence, il était possible que j'eusse raison ce jour-là, et la pièce ne fut pas jouée le jour du *Connétable*. Je vous prie donc, messieurs, qu'il en soit ainsi dans cette seconde occasion. Autant j'aurai de reconnaissance toutes les fois qu'en un bon jour de bonne saison la Comédie fera l'honneur à ma pièce de la glisser au répertoire, autant je croirais avoir à m'en plaindre, si elle ne se souvenait jamais du *Barbier* que pour lui faire boucher un trou, dans lequel il courrait le hasard de s'engloutir tout vivant au grand détriment de son existence et de mes intérêts.

« Tous les bons jours, excepté le samedi 23 décembre 1775, jour du *Connétable* à Versailles, vous me ferez le plus grand plaisir de satisfaire avec *le Barbier* la curiosité du petit nombre de ses amateurs. Pour ce jour seulement, il vous sera bien aisé de leur faire goûter la solidité de mes excuses, reconnue par toute la Comédie elle-même.

« J'ai l'honneur d'être avec considération, estime, amitié, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« En relisant ma lettre, je réfléchis que la Comédie peut se trouver embarrassée pour samedi, parce que tous les tragiques sont à Versailles. Si c'est là

(1) Tragédie de Guibert, l'auteur de *la Tactique*.

(2) Double allusion à une phrase de Beaumarchais dans son mémoire contre Mme Goëzman et à une disposition particulière des anciens règlemens du Théâtre-Français.

la raison qui l'a engagée à me faire écrire, eh! pourquoi ne pas dire uniment les choses? Tel qui paraît strict et rigoureux en discutant ses affaires est souvent l'homme le plus facile à obliger ses amis.

« Que la Comédie me fasse écrire que j'ai deviné juste et qu'elle n'entend pas faire tourner contre moi l'événement de cette représentation, s'il est maigre ou malheureux, et je donne de tout mon cœur mon adhésion au hasard de samedi prochain. Je serais désolé que la Comédie-Française eût la plus légère occasion de se plaindre de moi, qui espère avoir toujours à me louer d'elle.

« Réponse, s'il vous plaît. »

Le but de cette lettre de Beaumarchais est d'empêcher qu'on lui applique un des articles les plus bizarres de la législation un peu étrange qui régissait alors les rapports des auteurs dramatiques et du Théâtre-Français quant au partage du produit des ouvrages représentés. Toute pièce dont la recette descendait une fois seulement au-dessous d'un certain chiffre était qualifiée ouvrage *tombé dans les règles*, et devenait dès lors la propriété exclusive des comédiens, qui pouvaient la jouer de nouveau avec un grand succès et n'en devaient plus aucun compte à l'auteur. A cet abus s'en joignaient plusieurs autres non moins préjudiciables aux auteurs, et qui depuis longtemps entretenaient parmi eux une grande irritation contre les acteurs d'un théâtre seul investi du droit de jouer et la tragédie et la comédie.

Beaumarchais le plus riche des auteurs dramatiques, Beaumarchais pour qui le théâtre n'avait jamais été qu'un délassement et qui avait fait présent aux comédiens de ses deux premiers ouvrages, ne pouvait être taxé de cupidité en prenant en main la cause de ses confrères. C'est ce qui l'y détermina. Nous allons le voir ici, défendant pour la première fois les intérêts d'autrui plus encore que les siens, se lancer dans un nouveau combat contre des adversaires plus difficiles à vaincre que tous ceux qu'il a déjà combattus; il vaincra cependant, mais ce n'est qu'après bien des années et avec l'appui de la révolution qu'il pourra venir à bout des rois et des reines de théâtre, réprimer la cupidité des directeurs et entrepreneurs de spectacle, faire consacrer l'indépendance et le droit des auteurs injustement spoliés. Jusqu'à la fin de sa vie, Beaumarchais ne cessera de plaider avec chaleur pour que la loi entoure de sa protection un genre de propriété non moins inviolable que tous les autres, et avant lui complétement sacrifié.

La société des auteurs dramatiques, aujourd'hui si puissante, si fortement organisée et qu'on accuse quelquefois, à tort ou à raison, d'avoir remplacé l'ancienne tyrannie des directeurs de théâtres et des acteurs par une tyrannie en sens inverse, la société des auteurs

dramatiques ne connaît peut-être pas bien exactement tout ce qu'elle doit à l'homme qui le premier a réuni en corps des écrivains jusque-là isolés, et qui le premier a lutté avec énergie pour leur assurer les droits dont ils jouissent. Pour faire comprendre toutes les résistances que Beaumarchais eut à surmonter, il faut d'abord exposer ce qu'était le droit d'auteur avant la révolution et tracer ensuite le tableau de cette lutte avec des documens nouveaux, qui nous permettront de peindre au naturel les personnes et les choses.

Aux débuts de l'art dramatique en France comme partout, la composition d'une pièce de théâtre n'avait aucune importance; la pièce n'existait en quelque sorte que par la représentation. Au moyen âge, les auteurs des mystères ou sotties travaillaient *gratis* ou pour le plus mince salaire, ou faisaient eux-mêmes partie des acteurs. L'auteur dramatique le plus fécond du commencement du XVIIe siècle, Hardy, est indiqué par plusieurs écrivains comme ayant le premier tiré un produit de ses pièces (1); mais ce produit était bien mince, si l'on en juge par le propos suivant de la comédienne Beaupré, rapporté par Ménage, au sujet du tort que Corneille faisait aux acteurs en introduisant une hausse dans le prix des ouvrages de théâtre. « M. Corneille, dit Mlle Beaupré, nous a fait un grand tort : nous avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus, que l'on nous faisait en une nuit. On y était accoutumé, et nous gagnions beaucoup; présentement les pièces de M. Corneille nous coûtent beaucoup, et nous gagnons peu de chose. »

Les productions tragiques ou comiques de Hardy se payaient donc trois écus la pièce. Ce n'était pas bien cher, mais il faut dire aussi qu'elles ne valaient guère mieux (2). A dater de Corneille, si les comédiens commencèrent à payer un peu plus cher les ouvrages de théâtre, néanmoins c'était toujours un prix fixe débattu entre l'auteur et les acteurs, prix très minime encore et qui n'empêchait pas le grand Corneille de mourir de faim ou à peu près et d'être obligé de recourir à l'affligeante industrie des dédicaces au plus offrant (3). Qui-

(1) Cette opinion, reproduite par M. Guizot dans son étude sur *Corneille*, n'est peut-être pas d'une exactitude incontestable. Entre autres objections, on en trouverait une dans la première édition des comédies de Pierre Larivey, antérieur de plus de vingt ans à Hardy, et qui, dans un sonnet placé à la suite de la préface, se fait plaindre par un ami de ne pas retirer autant d'argent de ses pièces que *Térence le Carthageois*, ce qui semble indiquer qu'il en retirait un peu.

(2) L'auteur espagnol contemporain de Hardy, Lope de Vega, qui passe pour avoir composé comme lui huit cents pièces de théâtre, recevait pour chacune cinq cents réaux, c'est-à-dire environ cent trente francs. C'était un peu plus de trois écus; mais c'était bien loin encore d'égaler ce que produit aujourd'hui le répertoire d'un vaudevilliste.

(3) C'est ainsi que pour mille pistoles un agioteur de l'époque, le *traitant* Montauron, acheta l'honneur de se voir comparé à Auguste et de passer à la postérité en même

nault fut, à ce qu'il paraît, le premier auteur dramatique dont une pièce fut achetée par les comédiens en 1653, non plus à prix fixe, mais avec le droit de toucher le neuvième de la recette qu'elle produirait. Cette convention, acceptée par Quinault, fut bientôt généralement adoptée pour tous les autres auteurs, et sanctionnée en 1697 par un règlement de l'autorité royale. Ce règlement donnait aux auteurs le neuvième de la recette pour les pièces en cinq actes, le douzième pour les pièces en trois actes, sauf le prélèvement des frais journaliers du théâtre, fixés à 500 livres pendant l'hiver et à 300 livres pendant l'été. Il statuait très équitablement que lorsque, deux fois de suite, ce chiffre de recette de 500 et de 300 livres ne serait pas atteint, les comédiens auraient la faculté de retirer la pièce; mais il n'était pas dit qu'en cas de reprise heureuse, l'auteur perdrait tous ses droits sur son ouvrage.

Ce premier règlement fut en vigueur jusqu'en 1757. A cette époque, les comédiens français, très endettés, obtinrent du roi, non-seulement une somme destinée à payer leurs dettes, mais la faculté de vendre à vie des entrées au spectacle qui ne figuraient point dans le compte fourni à l'auteur. Ils obtinrent de plus la faculté de confisquer une pièce à leur profit aussitôt que la recette en serait tombée une seule fois, non plus au-dessous de 500 livres pendant l'hiver et de 300 livres pendant l'été, mais au-dessous de 1,200 livres l'hiver et de 800 livres l'été. Ils parvinrent enfin à faire passer en habitude de ne plus guère compter aux auteurs que la recette casuelle faite à la porte, de supprimer presque tous les autres élémens de la recette, abonnemens et loges; de leur faire supporter sur ce produit casuel des frais journaliers évalués arbitrairement et une retenue d'un quart pour le quart des pauvres, qu'ils payaient à l'année moyennant une somme fixe trois fois moindre. Grâce à ces ingénieux calculs, quand la pièce était confisquée par eux comme n'ayant pas fait 1,200 livres de recette, elle en avait fait en réalité plus de 2,000, et quand elle dépassait le chiffre de 1,200 liv., le neuvième de l'auteur était rogné de plus de moitié. Quelquefois même les comptes fournis par la Comédie étaient empreints d'une originalité piquante. C'est ainsi qu'en 1776 un auteur du temps, Lonvay de la Saussaye, ayant fait représenter aux Français une comédie en trois actes, intitulée *la Journée lacédémonienne,* et demandant sa part sur la recette, on lui envoya un compte par lequel, après avoir constaté que sa pièce avait produit 12,000 liv. en cinq représentations, sous prétexte qu'il y avait eu des

temps que la tragédie de *Cinna*. C'est triste; mais d'un autre côté ce Montauron faisait grandement les choses : dix mille francs pour une dédicace! Richelieu avait reculé devant ce prix, et il n'y a pas beaucoup de traitans de nos jours qui paieraient dix mille francs l'honneur de passer à la postérité, dont ils ne se soucient guère.

frais extraordinaires, les comédiens concluaient ainsi : « Partant, pour son droit acquis du douzième de la recette des *cinq* représentations de sa pièce, l'auteur *redoit* la somme de 101 livres 8 sous 8 deniers à la Comédie. »

Tel était l'état des choses en 1776. Les auteurs isolés et sans influence se trouvaient complétement à la merci d'une corporation d'acteurs et d'actrices très bien organisée, dirigée en apparence par les quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi, mais en réalité se dirigeant elle-même, car parmi ces quatre gentilshommes deux seulement, le duc de Richelieu et le duc de Duras, s'occupaient un peu de leur charge, à cause de certains agrémens qui y étaient attachés et qui les rendaient naturellement fort disposés à donner raison aux acteurs et aux actrices contre les auteurs dramatiques. Il faut ajouter que, le goût des plaisirs du théâtre ayant pris une extension de plus en plus grande, la Comédie-Française, par suite de son monopole, faisait de très belles recettes et se confirmait chaque jour davantage dans la douce habitude de confisquer les pièces ou de réduire de plus de moitié la part des auteurs.

Ces habitudes prises par les comédiens français engendraient des querelles perpétuelles : aussi plusieurs auteurs, comme Piron, Sedaine et Collé, avaient-ils fini par déserter le Théâtre-Français pour se consacrer au genre exploité par le Théâtre-Italien, qui les traitait beaucoup mieux.

Malgré son insouciance, le duc de Richelieu, fatigué de ces conflits, voyant dans Beaumarchais un littérateur riche, plus aimé des comédiens que des gens de lettres, par conséquent disposé à l'impartialité, avait eu la pensée de l'inviter à étudier la question, et à tâcher d'établir des rapports plus satisfaisans entre les deux parties. Il l'avait même autorisé à compulser à cet effet les registres de la Comédie; mais quand il se présenta avec la lettre du maréchal, les comédiens indignés refusèrent la communication demandée, et déclarèrent que M. le maréchal n'avait pas plus de droits que Beaumarchais à examiner leur livre de recettes.

Repoussé dans cette première démarche comme arbitre conciliateur, l'auteur du *Barbier de Séville* hésita quelque temps à profiter de l'occasion toute naturelle que lui donnait son droit sur le produit de sa pièce pour entamer la guerre en son propre nom. Il était content des comédiens; il les avait habitués à l'aimer et à l'honorer comme un auteur qui donnait ses ouvrages *gratis*. Leur demander un compte exact et sévère, c'était se brouiller avec eux, se brouiller avec d'aimables actrices dont il appréciait l'influence, et dont il serait plus difficile d'avoir raison que d'un conseiller au parlement; c'était de plus s'exposer à des débats pénibles en faveur de confrères qui peut-

être se montreraient peu reconnaissans de son zèle, surtout s'il n'était pas couronné de succès. Ajoutons que Beaumarchais avait alors bien d'autres affaires qui devaient le détourner de se mettre celle-ci sur les bras; il organisait son expédition d'Amérique, il plaidait encore à Aix contre M. de La Blache, il sortait à peine de son procès en réhabilitation. Faire à la fois la guerre aux Anglais, à M. de La Blache et aux comédiens, c'était beaucoup, même pour un homme aussi guerroyant que lui.

Cependant, dès qu'on avait su qu'il avait cherché à s'occuper des interminables débats de la Comédie et des auteurs, plusieurs des gens de lettres maltraités par la Comédie lui avaient adressé leurs doléances, et, confians dans son habileté, l'avaient supplié de se charger de la cause commune. C'est ainsi que l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, dans un long mémoire adressé à Beaumarchais et retrouvé parmi ses papiers, énumérait ses griefs contre les comédiens avec son style naïf et souvent pittoresque :

« Ce qui a causé, écrit Sedaine, le trouble entre les auteurs et les comédiens jusqu'à présent a été presque toujours la difficulté d'obtenir justice; les supérieurs n'ont presque jamais entendu qu'une des parties; le comédien qui va rapporter une affaire triomphe toujours s'il est raisonneur, beau diseur, si, appuyé de son art, il se sert de toutes les expressions que sait employer la soumission la plus étendue; car, quoique les simagrées qui expriment le profond respect soient en affaire un filet grossier, tous les hommes, quels qu'ils soient, s'y laissent prendre, et une actrice jolie est bien un autre filet.

« Les auteurs sont singulièrement maltraités dans la partie d'intérêt, de ce vil intérêt, comme on l'appelle, afin qu'on n'ose pas en parler. Comment! il y aura chez mon notaire 1,200 francs en dépôt qui m'appartiennent, et je serai un intéressé de vouloir qu'il me donne mes 1,200 francs tout juste, ou, pour que la comparaison soit plus exacte, nous sommes neuf entrepreneurs d'une même chose dont nous devons partager le profit : huit entrepreneurs s'entendent pour frauder le neuvième entrepreneur, et on l'appellera intéressé parce qu'il veut ce qui est à lui! Écoutez les acteurs, ils vont verbiager jusqu'à demain, et vous n'avancerez pas d'un pas. Voici ce qu'ils m'ont fait à moi :

« Après que *le Philosophe sans le savoir* eut eu vingt-huit représentations de suite, je reçus ce qui me revenait. Voici comme ils ont compté :

« De profit net, 60,000 livres, dont, pour le quart des pauvres, 15,000 livres, ainsi reste à 45,000 livres. Comment, pour vingt-huit jours, 15,000 livres de quart des pauvres! Ils en paient 60,000 livres par an, ce qui fait à peu près 170 livres par jour, et doit être réparti comme frais journaliers, lumières, gardes, etc. — Vingt-huit jours à 170 livres font, je crois, 4,790 francs; ainsi, pour ce seul article, ils ont enlevé à l'auteur 1,000 livres sur son neuvième. Passons. Les comédiens n'ayant point fait afficher la dernière représentation de ma pièce, je crus avec raison que les représentations suivantes m'appartenaient; lorsqu'il y en eut un certain nombre, je les demandai au caissier.

Il me dit : J'ai été porter votre bordereau à signer; mais MM. les comédiens m'ont appris que votre pièce était tombée dans les règles et leur appartenait. Je fis alors, par l'autorité de M. le duc de Duras, compulser leur registre, et ils furent obligés de me rendre 5 à 600 livres qui m'étaient dues, et qu'ils voulaient s'approprier.....

« Vous vous ferez, monsieur, beaucoup d'honneur d'accommoder une affaire qui doit être peu agréable à MM. les premiers gentilshommes, et qui présente différentes faces de ridicule et d'infamie.

« J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus distingués, monsieur, etc.

« Ce 19 juin 1775. » « J. SEDAINE. »

Beaumarchais était donc encouragé par l'idée qu'il se ferait honneur en affranchissant les auteurs dramatiques de l'oppression qui pesait sur eux. Peut-être aussi la difficulté de l'entreprise, que presque tout le monde considérait comme chimérique, fut-elle un aiguillon pour un homme qui ne détestait pas les choses difficiles; toujours est-il qu'après quelque hésitation il se décida à entrer en campagne contre les comédiens. Quand *le Barbier de Séville* eut atteint sa trente-deuxième représentation, il demanda un compte exact de ce qui lui revenait. Inquiets de cette demande, les comédiens lui députèrent l'acteur Desessarts, chargé de sonder ses intentions et de lui apporter 4,506 livres, représentant son droit d'auteur pour trente-deux représentations du *Barbier*.

« Aucun compte, dit Beaumarchais, n'étant joint à ces offres, je n'acceptai point l'argent, quoique M. Desessarts m'en pressât le plus poliment du monde, car on le lui avait fort recommandé. — Il y a beaucoup d'objets, me dit-il, sur lesquels nous ne pouvons offrir à MM. les auteurs qu'*une cote mal taillée*. — Ce que je demande à la Comédie beaucoup plus que l'argent, lui répondis-je, est *une cote bien taillée*, un compte exact, qui puisse servir de type et de modèle à tous les décomptes futurs, et ramener la paix entre les acteurs et les auteurs. — Je vois bien, me dit-il en secouant la tête, que vous voulez ouvrir une querelle avec la Comédie. — Au contraire, monsieur, et plaise au dieu des vers que je puisse les terminer toutes à l'avantage égal des parties! Et il remporta son argent. »

Trois jours après, Beaumarchais écrit aux comédiens pour réclamer ce compte écrit. Au bout de quinze jours, la Comédie lui envoie un simple bordereau sans signature. Beaumarchais renvoie le bordereau en demandant que quelqu'un le signe et le certifie *véritable*. « M. Desessarts, écrit-il, qui fut praticien public avant d'être comédien du roi, vous assurera que ma demande est raisonnable. » La Comédie répond que le compte ne peut être certifié véritable que pour le produit de la porte, que quant aux autres élémens de la recette, on ne peut lui donner de compte que par aperçu, et ici la Comédie revient sur son procédé favori : *une cote mal taillée*. Beaumarchais

réplique aux acteurs par une de ses lettres les plus spirituelles dont je ne citerai ici que le début, parce qu'elle a été publiée dans ses œuvres : « En lisant, messieurs, la lettre obligeante dont vous venez de m'honorer, signée de beaucoup d'entre vous, je me suis confirmé dans l'idée que vous êtes tous d'honnêtes gens très disposés à rendre justice aux auteurs, mais qu'il en est de vous comme de tous les hommes plus versés dans les arts agréables qu'exercés sur les sciences exactes, et qui se font des fantômes et des embarras d'objets de calcul que le moindre méthodiste résout sans difficulté. » Et l'auteur du *Barbier* part de là pour donner très complaisamment aux comédiens une leçon de tenue de livres. Puis, après leur avoir enseigné comment ils doivent s'y prendre pour fournir des comptes exacts, il termine ainsi : « Croyez-moi, messieurs, point de cote mal taillée avec les gens de lettres. Trop fiers pour accepter des grâces, ils sont trop malaisés pour essuyer des pertes. Tant que vous n'adopterez pas la méthode du compte exact, ignorée de vous seuls, vous aurez toujours le déplaisir de vous entendre reprocher un prétendu système d'usurpation sur les gens de lettres qui n'est sûrement ni dans l'esprit, ni dans le cœur d'aucun de vous. »

Les acteurs, ne goûtant point cette leçon de *tenue de livres* que Beaumarchais leur donnait avec tant de complaisance et de politesse, répondirent qu'ils allaient assembler les avocats « formant le conseil de la Comédie, » et « nommer quatre comédiens commissaires pour examiner la chose. » — « Assembler, dit Beaumarchais, tout un conseil d'avocats et des commissaires, pour consulter si l'on doit ou non m'envoyer un bordereau, exact et signé, de mes droits d'auteur sur les représentations de ma pièce, me parut un préalable assez étrange. » Cependant le conseil annoncé ne s'assemblait pas, les mois s'écoulaient, on ne jouait plus *le Barbier de Séville*. Beaumarchais, n'entendant plus parler ni de son compte, ni de sa pièce, insiste avec plus de vivacité. Les comédiens, mis au pied du mur, implorent l'appui du duc de Duras, qui intervient et prie le réclamant de discuter la question avec lui. Beaumarchais ne demandait pas mieux, il s'empresse d'aller offrir au duc de Duras la même leçon de *tenue de livres* qu'il avait vainement offerte aux comédiens. Le duc, qui était membre de l'Académie française, se piquait d'aimer la littérature dramatique presque autant que les belles personnes chargées de l'interpréter. Beaumarchais lui écrit :

« Vous vous intéressez trop, monsieur le maréchal, aux progrès du plus beau des arts, pour n'être pas d'avis que si ceux qui jouent les pièces des auteurs y gagnent 20,000 livres de rente, il faut au moins que ceux qui font la fortune des comédiens en arrachent l'exigu nécessaire. Je ne mets, monsieur le maréchal, aucun intérêt personnel à ma demande, l'amour seul de la jus-

tice et des lettres me détermine. Tel homme que l'impulsion d'un beau génie eût porté à renouveler les chefs-d'œuvre dramatiques de nos maîtres, certain qu'il ne vivra pas trois mois du fruit des veilles de trois années, après en avoir perdu cinq à l'attendre, se fait journaliste, libelliste, ou s'abâtardit dans quelque autre métier aussi lucratif que dégradant. »

Après une conversation avec Beaumarchais, le duc de Duras paraît s'enflammer d'une belle ardeur pour la cause de la justice. Il déclare qu'il est temps d'en finir avec ces débats, où les auteurs sont à la discrétion des comédiens. Il propose de substituer à ces comptes arbitraires un règlement nouveau où les droits des deux parties seront stipulés de la manière la plus claire, la plus précise et la plus équitable. Il invite Beaumarchais à consulter quelques auteurs dramatiques et à lui soumettre un plan. Ce dernier répond que dans une question qui les intéresse tous également, tous les auteurs dramatiques qui ont écrit pour le Théâtre-Français sont égaux, et qu'il faut les rassembler tous. Le duc de Duras y consent, et la première société des auteurs dramatiques est fondée par la circulaire suivante, où Beaumarchais les invite tous à dîner chez lui :

« Paris, ce 27 juin 1777.

« Une des choses, monsieur, qui me paraît le plus s'opposer aux progrès des lettres est la multitude de dégoûts dont les auteurs dramatiques sont abreuvés au Théâtre-Français, parmi lesquels celui de voir leur intérêt toujours compromis dans la rédaction des comptes n'est pas le moins grave à mes yeux.

« Frappé longtemps de cette idée, l'amour de la justice et des lettres m'a fait prendre enfin le parti d'exiger personnellement des comédiens un compte exact et rigoureux de ce qui me revient pour *le Barbier de Séville*, la plus légère des productions dramatiques à la vérité; mais le moindre titre est bon quand on ne veut que justice.

« M. le maréchal de Duras, qui veut sincèrement aussi que cette justice soit rendue aux gens de lettres, a eu la bonté de me faire part d'un nouveau plan et d'entrer avec moi dans des détails très intéressans pour le théâtre, qu'il m'a prié de communiquer aux gens de lettres qui s'y consacrent, en m'efforçant de réunir leurs avis à ce sujet.

« Je m'en suis chargé d'autant plus volontiers que je mettrais à la tête de mes plus doux succès d'avoir pu contribuer à dégager le génie d'une seule de ses entraves.

« En conséquence, monsieur, si vous voulez me faire l'honneur d'agréer ma soupe jeudi prochain, j'espère vous convaincre, ainsi que MM. les auteurs dramatiques à la suite desquels je m'honore de marcher, que le moindre des gens de lettres n'en sera pas moins en toute occasion le plus zélé défenseur des intérêts de ceux qui les cultivent.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération, monsieur, votre, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Réunir des hommes jusque-là habitués à vivre isolés et souvent jaloux les uns des autres n'était pas chose facile, même en invoquant leur intérêt commun. On va juger par diverses lettres inédites des obstacles que Beaumarchais eut à vaincre. Pour donner plus de poids à son entreprise, il tenait d'abord à s'associer les auteurs dramatiques qui faisaient partie de l'Académie française. Il y en avait trois : le vieux Saurin, l'auteur de *Spartacus*, qui accepte sans trop se faire prier; Marmontel, qui consent avec empressement à se ranger sous la bannière arborée par Beaumarchais; puis enfin La Harpe, jeune encore, nouvellement élu, assez difficile à vivre, ayant une foule de querelles (ses ennemis l'appelaient *La Harpie*), et n'ayant point encore appris le pardon des injures qu'il ne put jamais, à vrai dire, pratiquer complétement, même après sa conversion. Voici sa réponse à l'invitation de Beaumarchais. Si la fin annonce un homme assez peu traitable, le début semble indiquer également un peu de dépit de voir un autre que lui se mettre en avant avec l'assentiment du duc de Duras :

« 29 juin.

« M. le maréchal de Duras, écrit La Harpe, m'a déjà fait l'honneur, monsieur, de me communiquer, et même avec beaucoup de détail, les nouveaux arrangemens qu'il projette, et qui tendent tous à la perfection du théâtre et à la satisfaction des auteurs. Je n'en suis pas moins disposé à conférer avec vous et avec ceux qui comme vous, monsieur, ont contribué à enrichir notre théâtre, sur nos communs intérêts et sur les moyens d'améliorer et d'assurer le sort des écrivains dramatiques.

« Il entre dans mon plan de vie, nécessité par des occupations pressantes, de ne jamais dîner hors de chez moi (1); mais j'aurai l'honneur de me rendre chez vous dans l'après-dînée. Je dois vous prévenir que si par hasard M. Sauvigny (2) devait s'y trouver ou bien M. Dorat, je ne m'y trouverais pas. Vous connaissez trop le monde pour m'aboucher avec mes ennemis déclarés.

« J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, monsieur, votre, etc.

« DELAHARPE (*sic*). »

Beaumarchais, un peu embarrassé, car il a invité également Sauvigny et Dorat, répond à La Harpe la lettre suivante :

« Vous m'avez imposé, monsieur, la dure loi de vous prévenir si MM. Dorat et Sauvigny me faisaient l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui. L'un m'a promis de dîner, l'autre de venir l'après-midi; mais dans une cause commune, permettez-moi de vous faire observer que la coutume en tout pays est de faire trève aux querelles particulières, et celles-ci sont-elles assez graves pour brouiller personnellement à ce point les plus honnêtes gens de la littérature?

(1) Le dîner était alors un repas qui se prenait dans l'après-midi.

(2) Le chevalier de Sauvigny, auteur des *Illinois* et de *Gabrielle d'Estrées*.

« Je serais trop heureux si, secondant mes vues pacifiques, vous me faisiez l'honneur de venir oublier, dans la douceur d'une assemblée de gens qui vous honorent tous, de petits ressentimens qui ne sont peut-être nés que faute de s'être bien entendus.

« Ne divisons pas le faisceau, monsieur. Nous n'avons pas trop de nos forces rassemblées contre la grande machine de la Comédie. On ne dîne qu'à trois heures, et je me flatterai de vous posséder même jusqu'à trois heures et un quart, tant j'en ai de désir.

« J'ai l'honneur d'être, etc. « BEAUMARCHAIS. »

Nouvelle réplique de La Harpe, où le célèbre aristarque nous montre que la mansuétude ne fut jamais son caractère distinctif :

« Il m'est absolument impossible, monsieur, de me trouver jamais volontairement avec deux hommes dont je méprise également la personne et les ouvrages; l'un (Dorat) m'a insulté personnellement dans une lettre calomnieuse digne des feuilles de Fréron où elle était insérée; l'autre (Sauvigny) est un fou insociable et féroce que personne ne voit et qui est toujours prêt à se battre pour ses vers : vous sentez, monsieur, que ce serait se battre pour rien! Je ne conçois pas comment vous pouvez placer de pareils hommes parmi *les plus honnêtes gens de la littérature*. Il n'y a, comme vous voyez, *rien de littéraire* dans ce que je leur reproche; il n'y a qu'à lire ce que j'ai écrit quand je me suis défendu; on n'y trouvera rien de pareil, non plus que *chez les honnêtes gens* de la littérature et de tout état avec qui je passe ma vie.

« Je vous prie d'agréer mes excuses et mes regrets très sincères. Je fais très peu de cas des querelles d'amour-propre, mais je n'oublie jamais les offenses réelles.

« J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, monsieur, etc., « DELAHARPE. »

Il fallut se passer de La Harpe, au moins pour cette première séance, car je vois par une autre lettre de lui qu'à la séance suivante, où Beaumarchais lui sacrifia sans doute ce jour-là Dorat et Sauvigny, l'irascible académicien accepte l'invitation pour l'après-dînée et écrit d'un ton plus joyeux :

« Votre nouvelle invitation me faisant présumer que les obstacles qui m'éloignaient ne subsistent plus, je me rendrai chez vous bien volontiers sur les cinq heures. Ce n'est pas que je renonce au plaisir de me trouver le verre à la main (1) avec un homme aussi aimable que vous, monsieur; mais vous êtes de trop bonne compagnie pour ne pas souper, et je vous avoue que c'est mon repas de préférence; ainsi je vous dirai comme Horace :

Arcesse vel imperium fer.

« J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de considération, monsieur, etc., « DELAHARPE. »

(1) Il y a dans le *Cours de Littérature* de La Harpe une certaine physionomie magistrale qui nous fait trouver piquant ce passage un peu bachique représentant La Harpe et Beaumarchais le *verre à la main*.

Si Beaumarchais a fort à faire pour calmer les querelles de quelques auteurs, il n'est pas moins embarrassé pour vaincre l'insouciance de plusieurs autres. C'est ainsi qu'il tiendrait beaucoup à la coopération de Collé. Le spirituel auteur de *Dupuis et Desronais* et de *la Partie de Chasse d'Henri IV* a eu des démêlés assez vifs avec les comédiens français, et il pourrait très utilement servir la cause commune. Malheureusement Collé est devenu vieux, il n'aspire qu'au repos et ne veut plus se mêler de rien; voici sa réponse à Beaumarchais :

« Je n'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 juin que le 9 juillet au soir, à ma campagne, où je suis inamoviblement jusqu'à la fin d'octobre. L'adresse mise au Palais-Royal, où je ne demeure pas, et la maladresse des suisses de Mgr le duc d'Orléans (1) l'ont sans doute empêchée de me parvenir plus tôt, quoique je dusse l'avoir le lendemain. Je ne m'apesantis sur ces détails que pour ne point passer pour un impertinent aux yeux de l'auteur du charmant *Barbier* dont je me suis déclaré le plus zélé partisan. Je n'en manque pas une représentation.

« Quant à l'objet de votre lettre, monsieur, je vous avouerai, avec ma franchise ordinaire, que si j'avais été à Paris, je n'en aurais pas eu davantage l'honneur de me trouver à votre assemblée de MM. les auteurs dramatiques. Je suis vieux et dégoûté jusqu'à la nausée de cette chère troupe royale. Dieu nous en envoie une autre! Depuis trois ans, je ne vois ni comédiens ni comédiennes.

De tous ces gens-là
J'en ai jusque là.

Je n'en souhaite pas moins, monsieur, la réussite de votre projet; mais permettez-moi de me borner aux vœux que je fais pour son succès, dont je douterais si vous n'étiez pas à la tête de cette entreprise, qui a toutes les difficultés que vous pouvez désirer; car vous avez prouvé au public, monsieur, que rien ne vous était impossible! J'ai toujours pensé que vous n'aimiez pas ce qui était aisé. J'en juge par la hardiesse que vous avez eue de faire rire malgré elle au théâtre notre tendre nation, qui ne veut plus que pleurer ou être intéressée vertueusement, parce qu'elle n'a plus de vertus.

« J'ay l'honneur d'être très sincèrement, monsieur, etc. COLLÉ.

« A Grignon, près Choisy-le-Roi, ce 10 juillet 1777. »

C'est en vain qu'après le retour de Collé à Paris, Beaumarchais insiste pour enrôler ce vieux railleur dans la croisade contre les comédiens; il n'en obtient que ce nouveau petit billet qui me semble encore assez plaisant :

« M. Collé remercie M. de Beaumarchais de son souvenir. Il le prie de nouveau de vouloir bien recevoir ses excuses sur l'affaire des comédiens. Il est trop vieux pour s'en embarrasser. Comme le rat de la fable, il s'est retiré dans son fromage d'Hollande; il y a apparence qu'il n'en sortira pas pour

(1) Collé était secrétaire et lecteur du duc d'Orléans.

faire aller le monde autrement qu'il va.— Depuis quinze ans, il a dit, des *calculs* des comédiens, ce vers de Corneille :

Le héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme,

et de *leurs procédés* impolis et désobligeans, ce vers de Piron dans *Callisthène :*

A force de mépris je me trouve paisible.

« M. Collé fait mille et mille complimens à M. de Beaumarchais. »

Le fondateur du drame bourgeois, l'auteur du *Père de Famille,* Diderot, serait également une précieuse recrue pour cette bataille. Beaumarchais invoque son concours; mais, comme Collé, Diderot est vieux et ne demande qu'à vivre en paix.

« Vous voilà donc, monsieur, écrit Diderot, à la tête d'une *insurgence* (1) des poètes dramatiques contre les comédiens. Vous savez quel est votre objet et quelle sera votre marche; vous avez un comité, des syndics, des assemblées et des délibérations. Je n'ai participé à aucune de ces choses, et il me serait impossible de participer à celles qui suivront. Je passe ma vie à la campagne, presque aussi étranger aux affaires de la ville qu'oublié de ses habitans. Permettez que je m'en tienne à faire des vœux pour votre succès. Tandis que vous combattrez, je tiendrai mes bras élevés vers le ciel sur la montagne de Meudon. Puissent les littérateurs qui se livreront au théâtre vous devoir leur indépendance! mais, à vous parler vrai, je crains bien qu'il ne soit plus difficile de venir à bout d'une troupe de comédiens que d'un parlement. Le ridicule n'aura pas ici la même force. N'importe, votre tentative n'en sera ni moins juste ni moins honnête. Je vous salue et vous embrasse. Vous connaissez depuis longtemps les sentimens d'estime avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, DIDEROT.

« A Sèves (Sèvres), ce 5 août 1777. »

A côté des auteurs dramatiques insoucians, et qui se contentent de faire des vœux pour le succès de l'entreprise, se trouvent les auteurs dramatiques à grands sentimens, ceux dont les pièces n'ont jamais produit qu'une très petite recette, qui sont bien casés d'ailleurs, et qui craignent qu'on ne compromette l'honneur des lettres en paraissant combattre pour des questions d'argent. A la tête de cette catégorie se présente Bret, écrivain estimable, mais dont les pièces produisaient peu, qui est censeur, rédacteur de la *Gazette de France,* qui consent cependant à faire partie de la société, mais avec des réserves. D'autres auteurs sont entravés dans leur bon vouloir pour la nouvelle association par des causes bien différentes, et qui semblent annoncer un assez grand besoin de ce *vil métal* dont Bret

(1) Allusion à ce qu'on appelait alors l'*insurgence* des Américains, dont Beaumarchais se mêlait avec la même vivacité et au même moment que de l'*insurgence* des auteurs.

ne veut pas qu'on s'occupe trop. Par exemple, Poinsinet de Sivry, le cousin du petit Poinsinet, l'auteur de *Briséis* et de quelques autres pièces tombées, ne demanderait pas mieux que de se rendre à la première réunion des auteurs dramatiques, mais il en est empêché par un obstacle qu'il va nous faire connaître lui-même d'une manière assez gaie :

« Un obstacle invincible m'empêche, monsieur, écrit-il à Beaumarchais, de me rendre à votre invitation. Rappelez-vous, je vous prie, que vous avez eu affaire à un juge corrompu; eh bien! monsieur, j'ai eu affaire, moi, à un fripon d'huissier qui m'a soufflé toute assignation, toute signification de procédure, au moyen de quoi je me trouve, contre toute espèce de justice, détenu prisonnier au For-Lévêque (1) pour une dette consulaire que je prouve avoir payée, et j'ai résolu de rester là jusqu'à ce que je sois parvenu à faire pendre cet huissier. Recevant votre lettre ce matin à dix heures, il ne me reste pas assez de temps jusqu'à l'heure du dîner pour faire faire et parfaire le procès à cet honnête homme. Ces huissiers ont la vie dure, et sont, dit-on, très longs à pendre; ainsi, monsieur, trouvez bon que je remette la partie du dîner à une autre fois.

« Eh quoi! monsieur, avez-vous donc entrepris d'être toute votre vie en procès avec de jolies femmes, et comptez-vous avoir aussi bon marché d'une troupe d'actrices que d'une mince conseillère? Je me suis trouvé une fois en ma vie dans cette mêlée-là, et si je suis encore existant, c'est qu'il y a un Dieu pour les pauvres auteurs dramatiques, comme pour les fiacres et les ivrognes. Mais parlons sérieusement, puisqu'il s'agit des intérêts de nos confrères les gens de lettres.

« Rien de plus légitime, monsieur, que la cause que vous entreprenez de défendre, et quoique vous ayez affaire à forte partie, j'augure qu'elle aura une heureuse et prompte issue, puisqu'elle vous a pour avocat, et pour arbitre un seigneur aussi porté pour les intérêts de la littérature, et d'ailleurs un juge aussi irréprochable que M. le maréchal de Duras; ainsi nos intérêts communs ne sauraient être en meilleures mains. J'ai un regret sincère de ne pouvoir coopérer personnellement, et moi présent, à ce que vous désirez; tout ce que je puis faire, monsieur, c'est de vous donner ma voix et ma pleine procuration, en sorte que dans tout le cours de cette affaire vous aurez toujours deux voix à faire valoir, la vôtre et la mienne, sans préjudice des autres. Je suis extrêmement flatté, monsieur, de l'occasion que vous me donnez de vous témoigner toute mon estime et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur, etc., POINSINET DE SIVRY.

« Ce 17 juillet 1777. »

Malgré les empêchemens assez variés, on vient de le voir, qui s'opposent au succès des plans de Beaumarchais pour l'affranchissement des auteurs dramatiques, il n'en persiste pas moins; son projet fut d'ailleurs accueilli par la très grande majorité des auteurs avec

(1) Cette prison était à la fois une sorte de prison d'état pour les bourgeois et une maison de détention pour dettes.

un enthousiasme dont la lettre suivante de Chamfort, lettre inédite comme toutes celles qui précèdent, suffira pour donner une idée :

« Je vous prie, monsieur, écrit Chamfort, de vouloir bien ne pas m'imputer le délai de la réponse que je devais à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne la reçois que dans l'instant à Chantilli, d'où je pars demain pour me rendre à votre obligeante invitation. Quoi qu'en dise votre modestie, monsieur, c'est un de vos droits les plus incontestables que celui de vous intéresser vivement au sort des écrivains dramatiques, comme c'est à l'auteur des *Mémoires* de s'intéresser au sort des gens de lettres en général. On peut avec raison se flatter que votre esprit, vos lumières, votre activité, trouveront le moyen de remédier aux principaux abus dont la réunion doit nécessairement anéantir l'art dramatique en France. Ce serait rendre un véritable service à la nation et lier encore une fois votre nom à une époque remarquable, gloire à laquelle vous avez sans doute pris goût. Telle pièce de théâtre, qui sera redevable de sa naissance à la réforme que vous amènerez, durera peut-être plus que telle ou telle cour de judicature, et le *Philoctète* de Sophocle a survécu au *parlement* de l'aréopage et des amphyctions.

« Je souhaite, monsieur, que les *états-généraux de l'art dramatique* qui doivent se tenir demain chez vous n'éprouvent pas la destinée des autres états-généraux, celle *de voir tous nos maux sans en soulager un*. Quoi qu'il en soit, je crois fermement que si vous ne réussissez point, on peut hardiment renoncer à l'espérance d'une réforme. Quant à moi personnellement, j'y aurai du moins gagné l'avantage de lier une plus grande connaissance avec un homme d'un mérite aussi reconnu et que les hasards de la société ne m'ont pas fait rencontrer aussi souvent que je l'aurais désiré.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, monsieur, etc.,

CHAMFORT,

« Secrétaire des commandemens de son altesse sérénissime monseigneur le prince de Condé.

« Chantilli, mercredi 2 juillet. »

Les *états-généraux de l'art dramatique,* comme les appelle Chamfort, se tinrent donc pour la première fois le 3 juillet 1777 chez Beaumarchais *inter pocula*. Il était parvenu à réunir et à faire fraterniser ensemble, le verre en main, *vingt-trois* auteurs dramatiques écrivant tous pour le même théâtre. Ce n'était pas peu de chose. Après dîner, on procéda à l'élection de quatre commissaires chargés de défendre les intérêts des auteurs et de travailler en leur nom au nouveau règlement demandé par le duc de Duras. Beaumarchais, moteur de toute l'entreprise, fut naturellement choisi le premier. On lui adjoignit deux académiciens, Saurin et Marmontel, plus Sedaine, qui, sans être encore de l'Académie, jouissait d'une considération très justement acquise. L'on prépara ensuite la déclaration d'indépendance contre les comédiens.

Cette assemblée d'*insurgens*, pour employer les expressions de

Diderot, rappelait un peu, qu'on nous passe ce rapprochement, le groupe de colons qui, juste un an auparavant, venait de proclamer l'indépendance américaine. Seulement il était plus facile de vaincre les Anglais que les comédiens. Ceux-ci, en apprenant la levée de boucliers des auteurs, s'assemblent de leur côté, appellent à leur aide quatre ou cinq avocats, le fameux Gerbier en tête, et se préparent à faire une vigoureuse résistance. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce combat, parce que la plupart de ces détails sont consignés dans un mémoire publié par Beaumarchais, et qui, quoiqu'il soit moins lu que les mémoires contre Goëzman, n'est peut-être pas moins intéressant. On y voit les comédiens, habilement dirigés par Gerbier, traîner l'affaire en longueur pendant trois ans, déjouer et paralyser les manœuvres de Beaumarchais, semer la discorde dans le camp ennemi, circonvenir le duc de Duras, qui, après avoir déclaré qu'il casserait la Comédie si elle résistait, ne sachant plus où donner de la tête, adresse les auteurs à son confrère le duc de Richelieu, lequel, non moins ahuri, les renvoie au duc de Duras. Les comédiens feignent ensuite d'accepter un règlement proposé par les auteurs, sauf quelques modifications; puis leur avocat Gerbier change la minute de ce règlement et obtient par surprise un arrêt du conseil qui sanctionne les prétentions des acteurs. Cet arrêt du conseil est révoqué sur la réclamation de Beaumarchais. Un second arrêt obtenu par lui est révoqué à son tour sous l'influence de Gerbier, jusqu'à ce qu'enfin le roi, fatigué de cette contestation éternelle, fait rendre *proprio motu* un troisième arrêt du conseil qui clôt momentanément la querelle, arrêt dont Beaumarchais ne parle pas dans son mémoire, et dont nous aurons à dire un mot. Ce qui nous intéresse surtout dans ce débat, ce sont les points qui restaient naturellement dans l'ombre à l'époque où la question s'agitait, ce sont les incidens secrets qui caractérisent les personnes et les situations.

Par exemple, le côté faible de cette première association des auteurs dramatiques fut l'esprit de jalousie. Dès les premières séances, les vingt-trois auteurs dramatiques ne s'entendaient plus. La majorité voulait des commissaires inamovibles; la minorité, représentée par Lemierre, Rochon de Chabannes et trois ou quatre autres, s'opposait ardemment à cette inamovibilité, en alléguant un motif assez injurieux pour les commissaires, qui, disaient-ils, « ne manqueraient pas d'exploiter à leur profit le crédit que leur donnerait leur situation. » Au lieu de céder au vœu de la majorité, les opposans déclaraient vouloir se retirer; de là une lettre inédite assez verte de Beaumarchais à Rochon de Chabannes, que nous reproduisons ici avec les apostilles de Marmontel et de Saurin.

« Paris, jeudi 8 janvier 1778.

« Je voudrais beaucoup, monsieur, que nos amis assemblés crussent devoir autant d'égards à vos observations sur le commissariat qu'ils seront certainement affligés de votre retraite; mais, indépendamment d'une double décision donnée à cet égard et du respect que chacun doit à ses engagemens, je crois votre vœu de mutabilité fondé sur des motifs si étranges, qu'au besoin d'argumens pour soutenir le plan actuel, je choisirais précisément ceux que vous employez pour l'ébranler.

« En effet, monsieur, je doute que le corps entier des gens de lettres soit d'avis avec vous qu'il doit changer ses commissaires, afin que tous, jouissant successivement du prétendu crédit que ce choix leur donne, chaque auteur, en approchant les gens en place, ait à son tour l'occasion d'appeler la faveur et les moyens de s'avancer personnellement; ce qui bien compris, sous-entend qu'en cas de débats ces commissaires, plus occupés de leur sort que du nôtre, ne manqueraient pas de glisser politiquement sur les intérêts sacrés qui leur seront confiés.

« Pour moi, monsieur, qui ne puis penser sans rougir qu'on aperçoive, à côté de l'honneur de défendre et de représenter le corps littéraire, quelque avantage d'un autre genre, je déclare bien positivement que, pour échapper à cet indigne soupçon, notre ouvrage actuel une fois consommé, je donnerai sur-le-champ ma démission; mais je déclare aussi que je n'en opinerai pas moins fortement alors pour qu'on nomme à ma place de commissaire perpétuel un homme que la hauteur reconnue de ses principes rende supérieur à ce vague espoir de fortune et d'avancement qui me paraît échauffer trop d'esprits.

« Vous voyez, monsieur, que nous sommes bien loin. Vous cherchez la faveur où je ne vois qu'abnégation et sacrifices. Vous voulez faire passer tout le monde à la filière de la souplesse, lorsque nous demandons quelques hommes assez fermes pour soutenir constamment le poids de la contradiction; car tel est l'institut du commissariat, et la tâche de nos commissaires étant de maintenir avec fermeté les droits des auteurs sans cesse attaqués par les comédiens, mon sentiment est que ceux qui rempliront bien ce pénible emploi, loin de prétendre à la faveur pour eux-mêmes, n'auront peut-être que trop souvent le chagrin de lutter infructueusement pour nous contre celle des comédiens.

« Je ne serais pas même éloigné de conseiller au corps littéraire de regarder les degrés de faveur personnelle qu'obtiendraient ses commissaires comme un thermomètre assez certain du froid ou du chaud de leur zèle pour ses intérêts, et c'est peut-être alors qu'il faudrait parler d'en changer.

« J'espère, monsieur, que vous ne vous offenserez pas si j'excipe avec franchise de la naïveté de votre avis pour vous exposer librement le mien. Animés du même désir de trouver le mieux, l'un de nous deux se trompe, et voilà tout; la société jugera.

« Mon opinion à moi, monsieur, est qu'un ouvrage entrepris pour le bien général du corps ne doit pas souffrir de l'absence ou de l'humeur momentanée de quelques-uns de ses membres, quand tous ont été dûment invités, et que nous devons continuer, avec moins de secours, nos travaux, comme si tous ceux qui doivent en recueillir le fruit montraient encore le même désir d'y

concourir avec nous; mais ceci n'étant pas dit pour vous, je me flatte, au nom de la société, que vous renoncerez à votre affligeant projet de retraite, et que, laissant là les questions oiseuses ou prématurées, un moment de saine réflexion nous rendra bientôt un confrère que nous aimons tous, et sur les lumières duquel nous avons infiniment compté pour assurer nos succès.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, monsieur, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS.

« J. SEDAINE, pour adhésion. »

« Dès aujourd'hui je propose de me démettre, et je serai toujours d'avis que les commissaires soient inamovibles. Du reste, je ne pense pas qu'une ou deux voix contraires aux délibérations d'un corps doivent les infirmer.

« MARMONTEL. »

« Je pense comme M. de Beaumarchais; je suis bien loin de tenir à ma place de commissaire, ayant prié l'assemblée de recevoir ma démission et l'en priant encore, vu mon âge et mon peu de santé; je ne crois pas d'ailleurs que l'avis de M. Rochon doive l'emporter sur la décision générale.

« SAURIN. »

Dans une autre lettre au même Rochon de Chabannes, Beaumarchais se plaint vivement des diverses influences qui tendent à désorganiser la naissante société des auteurs dramatiques. « La liaison des actrices d'un côté, écrit-il, la division des principes de l'autre, et je ne sais quelles prétentions, quels sourds mécontentemens et quels intérêts cachés, ne font plus, d'une compagnie de gens sensés, qu'un corps désuni plein d'animosités, de reproches et d'aigreur; il est temps que cela finisse. »

Les comédiens, au contraire, marchaient au combat parfaitement unis. Non contens de payer des avocats habiles et éloquens, et de tirer parti de l'influence plus puissante encore du personnel féminin de la corporation, que Gudin compare au bataillon de Catherine de Médicis dispersant avec des caresses l'armée de Henri IV, les comédiens se procuraient des défenseurs dans les rangs même des auteurs dramatiques. C'est ainsi qu'ils avaient reçu et joué une très mauvaise tragédie de *Nadir*, par Dubuisson, à la condition que cet auteur se prononcerait contre ses confrères. Ce Dubuisson avait publié sa pièce avec une préface très injurieuse pour la société des auteurs, et, ce qui était plus grave, un homme de goût, mais qui n'avait guère que du goût, ce qui le rendait volontiers un peu jaloux de ceux qui avaient quelque chose de plus, Suard, alors censeur, s'était en quelque sorte associé à l'attaque de Dubuisson en approuvant sa préface et sa pièce. De là grande rumeur parmi les auteurs dramatiques. Les lettres pleuvent chez Beaumarchais. La Harpe demande qu'on délibère sur les moyens de faire justice de l'*incroyable préface* de l'*incroyable tragédie* de *Nadir* et de la malhonnêteté du censeur; Sedaine et Marmontel ne sont pas moins furieux; Gudin, dans sa colère, appelle

Dubuisson, qui est créole, *un caraïbe*, et Suard un ennemi des lettres. Beaumarchais rédige, au nom de la société, une plainte au ministre Amelot, pour demander, soit l'interdiction de l'ouvrage de Dubuisson et le désaveu de Suard, soit la permission pour la société de répondre par un mémoire public. Le ministre Amelot ordonne le silence et promet de joindre l'incident au fond du procès. Marmontel s'indigne :

« J'apprends, mon cher collègue, écrit-il à Beaumarchais, que notre plainte est éludée, et qu'on nous a répondu que cet incident serait jugé avec le fond du procès, ce qui veut dire, en bon français, qu'on se moque de nous. C'est le cas de faire un mémoire où soient mises dans tout leur jour l'insolence de l'auteur de la préface et la malhonnêteté de l'approbateur; c'est le moment de montrer de la vigueur, faites un bon mémoire; votre courage m'est connu, ainsi que votre éloquence; je recommande notre honneur à votre énergie et à votre activité; voyez les ministres, et dites-leur qu'une assemblée de dix-sept personnes (1) qui ont de l'âme ne se laissent pas livrer au mépris et à l'insulte impunément.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. « MARMONTEL. »

Quand il s'agit de faire écrire, parler et combattre Beaumarchais, Marmontel est toujours plein d'ardeur; mais lorsque son actif collègue a besoin de lui, il est toujours à la campagne ou retenu par quelque affaire, et si Beaumarchais se plaint de son inaction, il se tire d'affaire assez spirituellement, à en juger par cette lettre :

« La raison, l'exacte justice, appuyées de votre éloquence et de votre excellente judiciaire, n'ont pas besoin de mon secours, et je me rappelle, à ce propos, un conte de mon Limosin (2) : Un curé grand chasseur disait la messe, et comme il en était au *Lavabo*, il entendit l'aboi des chiens qui avaient fait partir le lièvre; il demanda au clerc : Briffaut y est-il? — Oui, monsieur le curé. — En ce cas-là, le lièvre est f.... : *lavabo inter innocentes manus meas*, etc. »

C'est Beaumarchais qui est Briffaut, c'est la Comédie-Française qui est le lièvre; mais ce lièvre n'est pas facile à prendre, et tandis que Marmontel s'en lave les mains, Beaumarchais, qui est cent fois plus occupé que lui, qui court sans cesse d'un bout de la France à l'autre, est obligé de porter seul tout le poids du combat. S'il demande du secours à Saurin, le bonhomme allègue ses infirmités, il ne peut pas

(1) Ils n'étaient plus que dix-sept par la retraite des dissidens.

(2) On sait que Marmontel était Limousin. Je vois dans plusieurs de ses lettres que, non content de mettre toujours Beaumarchais en avant dans les affaires communes, il tire parti de son crédit auprès de M. de Maurepas pour ses affaires personnelles et l'emploie à solliciter pour lui. Je cite ce fait parce que Marmontel a laissé sous le titre de *Mémoires d'un Père* des souvenirs intéressans sur le XVIIIe siècle, bien qu'ils contiennent certains détails que les pères n'ont pas coutume de conter à leurs enfans. Or, dans ses *Mémoires*, Marmontel paraît avoir oublié jusqu'à l'existence de Beaumarchais, je crois qu'il n'en dit pas un mot; cependant je trouve ici la preuve qu'il le connaissait très bien et l'utilisait de son mieux.

sortir, il prend des remèdes. Quant à Sedaine, il est plus actif, mais c'est un peu la mouche du coche. Il trouve toujours qu'on ne va pas assez vite; sa spécialité dans la lutte, c'est de recueillir tous les bruits, tous les commérages, même les plus désagréables pour Beaumarchais, et de lui en faire hommage avec une bonhomie assez divertissante. Je n'en citerai qu'un exemple, parce qu'il produit une explosion de colère assez rare chez l'auteur du *Barbier de Séville* qui se fâchait très difficilement. Ici la patience lui manque tout à fait, et cela se conçoit. Après trois ans de luttes fatigantes et stériles, il y avait eu, en avril 1780, entre les auteurs et les comédiens une apparence de réconciliation; on avait semblé enfin s'entendre sur un règlement. Auteurs, acteurs et actrices avaient dîné tous ensemble chez Beaumarchais, et le lendemain Gerbier, avec l'assentiment du duc de Duras, avait fait transformer en un arrêt du conseil le règlement convenu, mais après l'avoir très notablement altéré au préjudice des auteurs; et tandis que Beaumarchais s'occupait de parer ce coup de Jarnac, on avait dit qu'il s'entendait avec Gerbier et les comédiens pour duper les auteurs. Et Sedaine ne manque pas, comme c'était son habitude, de transmettre charitablement à son ami cette agréable rumeur :

« Je vous écris, mon cher collègue, dit Sedaine, tout en réfléchissant que ce que je vous écris est inutile et que vous êtes certainement aussi pénétré que moi de la conduite de l'*homme aux cordons* (le duc de Duras). Il faut solder et liquider le plus tôt possible cette affaire pour notre repos et l'honneur de la littérature. Il faut que cet homme ait un bien grand mépris pour nous, ou qu'il pense qu'on peut nous jouer bien impunément. Si j'avais eu connaissance de l'arrêt du conseil et de ce qu'il contenait, mon avis n'aurait point été d'aller chez lui, mais d'assembler les hommes de lettres et de prendre leurs résolutions sur ce cas grave, qui porte avec lui le complément de ce que les comédiens ont fait depuis trois ans. Si nous n'en avons pas justice, nous avons l'air, nous commissaires de la littérature, d'avoir coopéré à cette infamie, et le dîner qui l'a suivie avec les comédiens n'est pas fait pour en ôter l'idée. Il est peu de compagnie où se soient trouvés des hommes de lettres où on ne leur ait dit : Prenez-y garde, M. de Beaumarchais est trop fin pour vous tous; il vous trompera, tout en ayant l'air de vous défendre. Moi qui vous crois très honnête homme, moi qui sais qu'un homme de beaucoup d'esprit et chargé de grands intérêts aurait beaucoup de droiture par politique, si ce n'était par inclination ou principe, j'ai ri au nez de ceux qui m'ont tenu ces propos; mais à présent ces propos se tiennent par de nos auteurs dramatiques, et nous y sommes englobés. Il est vrai que vous y faites le beau rôle : vous êtes l'homme d'esprit, et nous les sots.

« Ainsi je vous supplie, mon cher collègue, au nom de nous tous, de faire aller ceci vite. Si nous n'en avons pas justice, je renonce à tout engagement avec les auteurs dramatiques; je ne veux pas être d'un corps méprisé, quoiqu'il s'en faut bien qu'il soit méprisable.

« Ce deuxième mai. »

Pour se fâcher d'une pareille lettre, il n'était pas nécessaire d'être très susceptible. La patience de Beaumarchais n'y tient pas. Voici sa réponse à Sedaine :

« Paris, ce 3 mai 1780.

« Je n'ai pas répondu, mon cher collègue, à votre lettre en la recevant, parce que la chaleur qui m'en a monté à la tête ne m'eût pas permis de le faire avec la sagesse convenable.

« J'ai passé ma vie entière à faire de mon mieux, au doux murmure des reproches et des outrages de ceux que je servais; mais rien ne m'a peut-être autant outré que ce qui m'arrive. En vérité, on ne sait ici qui l'emporte, ou de la bêtise ou de la malhonnêteté. C'est assez pour moi ; qu'un autre fasse mieux, je l'applaudirai. J'ai fait de longues et sévères observations sur chaque article de ce ridicule arrêt; j'ai refait ensuite les articles de l'arrêt, et mon travail de lundi a été montré hier à une heure à M. le duc de Duras par moi. Ce matin, je le porte à M. Amelot pour obtenir, d'accord avec M. le maréchal, la refonte de l'arrêt.

« Mais soit qu'on y touche ou non, le reste de cette semaine aura la continuation de mes soins comme commissaire, et nulle autre de ma vie n'y sera employée. — Assemblée sera indiquée à dimanche matin, où je rendrai compte de tout, et nulle considération humaine ne me retiendra plus longtemps à la suite de la très reconnaissante littérature dramatique.

« Au reste, tout ce que la sagesse de mes confrères eût fait sans le dîner de vendredi, elle est à même de le faire après et malgré ce dîner, qui n'a pas apporté d'autre changement à leurs affaires que la mort de quelques bouteilles de vin versées en l'honneur de la réconciliation.

« Il y a une récompense de 25 louis pour l'homme ingénieux qui pourra expliquer à l'assemblée de dimanche quel intérêt peut avoir, pour favoriser les comédiens contre les gens de lettres, le très bêtement accusé Beaumarchais.

« Je vous salue, vous honore et vous aime.

« Je sens, à la lecture de mon griffonnage, que ma tête est encore échauffée; mais je le recommencerais en vain. Je me trouve un peu moins maître de moi que je ne le désirerais. »

A cette lettre *ab irato,* Sedaine, reconnaissant qu'il a eu tort, répond par une lettre affectueuse qui prouve que si l'auteur du *Philosophe sans le savoir* aimait un peu les commérages, il était au fond un excellent homme.

« Oui, mon cher collègue, écrit Sedaine, vous aviez la tête échauffée quand vous m'avez fait réponse. Peut-être cependant m'est-il échappé dans ma lettre quelque chose qui vous a fâché, car je sortais de la Comédie-Italienne, où l'on m'avait tenu des propos qui m'avaient mis en colère. Je ne peux cependant croire que vous ayez pris pour mes sentimens ce que je vous disais de nos ingrats et déraisonnables confrères. Cependant, à l'exception de trois ou quatre, le reste nous rend justice, et c'est à vous que nous la renvoyons. Si je vous ai dit quelque chose qui vous ait fait peine, je vous en demande très sincèrement excuse. C'est à vous à avoir de la sagesse; elle vous fera plus d'honneur qu'à moi qui suis bien plus âgé que vous.

« Continuez votre belle et excellente besogne, achevez votre ouvrage, et rendons-leur service en dépit de leur ingratitude. L'affaire terminée à notre honneur par vous, je les prierai de s'assembler chez moi, et qu'ils m'ordonnent de me joindre à une députation pour vous aller remercier de toutes vos sollicitudes. Nous ne pouvons vous offrir que cela. Ils le feront, ou je me sépare d'eux pour le reste de ma vie, qui n'a plus besoin que de repos et de votre amitié.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, et laissons les mauvaises têtes pour ce qu'elles sont. »

« Ce 3 mai 1780. »

Après deux arrêts du conseil d'état, plus ou moins contradictoires, obtenus successivement le 17 mars et le 12 mai 1780, sous l'influence rivale de Gerbier et de Beaumarchais, un troisième arrêt du 9 décembre 1780 étouffa provisoirement le débat entre les auteurs et les comédiens, en adoptant le procédé favori de ces derniers, une *cote mal taillée*. Cet arrêt statuait au profit des auteurs : 1° que les comédiens seraient obligés de faire entrer dans leur compte de recette non plus seulement le produit casuel de la porte, mais tous les élémens de la recette, loges louées pour la représentation, loges louées à l'année, abonnemens à vie, etc.; 2° le roi accordait aux auteurs plus encore qu'ils n'avaient demandé : il leur donnait, non plus le neuvième, mais le septième de la recette. Seulement cette faveur était annulée par l'article 11 de ce même arrêt du conseil, qui statuait au profit des comédiens que la somme de recette au-dessous de laquelle une pièce tombait dans les règles, et devenait leur propriété, serait portée, de 1,200 livres l'hiver et 800 livres l'été, à la somme de 2,300 livres pour l'hiver et 1,800 livres pour l'été, c'est-à-dire que les comédiens, sacrifiés d'un côté, recevaient de l'autre un avantage exorbitant, qui leur permettait d'échapper au partage du septième, en faisant tomber la pièce au-dessous de 2,300 livres de recette, ce qui n'était pas bien difficile et ce qui leur en donnait la pleine propriété. Il me semble qu'on ne peut rien imaginer de moins judicieux que cet arrêt; c'était pour les acteurs une provocation permanente à s'affranchir d'une condition rigoureuse en faisant tomber la pièce dans les règles pour la relever ensuite et jouir de ses produits sans partage. Cette méthode de compensation était en elle-même si absurde, que des deux parts on renonça à la pratiquer. Les intérêts entre acteurs et auteurs continuèrent à se régler sur l'ancien pied, au milieu des récriminations réciproques et des comptes arbitraires des comédiens, jusqu'à la révolution. Seulement l'association des auteurs dramatiques, fondée si péniblement par Beaumarchais, se maintint tant bien que mal. Chaque année jusqu'à la révolution, on la voit agir de temps en temps, soit pour régler à l'amiable des contestations entre auteurs, soit pour solliciter vai-

nement la création d'un second ThéâtreFrançais, soit pour demander non moins vainement que les directeurs de province soient tenus de payer un droit aux auteurs dont ils exploitent les ouvrages.

Enfin la révolution vint mettre un terme aux priviléges abusifs des acteurs du Théâtre-Français et aux usurpations des directeurs des théâtres de province. A la suite d'une pétition rédigée par La Harpe, Beaumarchais et Sedaine, représentant la société des auteurs dramatiques, et sous l'influence de divers mémoires publiés par Beaumarchais, l'assemblée nationale reconnut le droit de propriété des auteurs, et supprima tous les priviléges de la Comédie-Française en décrétant, le 13 janvier 1791, que les ouvrages des auteurs vivans ne pourraient être représentés sur aucun théâtre public, dans toute l'étendue de la France, sans le consentement formel des auteurs. Ceux-ci se trouvaient dès lors établis, à l'égard du Théâtre-Français et de tous les autres théâtres, sur un pied d'indépendance complète, et en mesure de défendre leurs intérêts et leurs droits. Protéger ces intérêts fut une des grandes occupations de la vieillesse de Beaumarchais. On le voit travaillant sans cesse à régler les rapports des auteurs avec les divers théâtres de Paris, et s'épuisant en efforts pour faire comprendre aux directeurs des théâtres de province qu'ils n'ont pas le droit d'exploiter sans rétribution les ouvrages des auteurs vivans. On ne se doute pas de la difficulté avec laquelle cette idée, qui semble aujourd'hui si simple, s'introduisit dans l'esprit des directeurs des théâtres de province, habitués de toute éternité à ne payer nul droit d'auteur. C'était une tyrannie affreuse contre laquelle protestaient non-seulement les directeurs, mais les municipalités elles-mêmes! Dans une pétition à l'assemblée nationale, Beaumarchais inséra une lettre du directeur d'un théâtre de province, qui lui écrivait tout net : « Nous jouons vos pièces, parce qu'elles nous fournissent de bonnes recettes, et nous les jouerons malgré vous, malgré tous les décrets du monde, et je ne conseille à personne de venir nous en empêcher, il y passerait mal son temps. » Mais Beaumarchais n'était pas homme à se décourager dans la défense d'une cause juste. Jusqu'à la fin de sa vie il se constitua, auprès des ministres de la monarchie ou de la république, le patron des auteurs dramatiques, et une de ses dernières lettres est la suivante, adressée au ministre de l'intérieur sous le directoire, à l'appui d'une pétition de la société :

« Citoyen ministre,

« Vous savez que Voltaire disait souvent : « La littérature est le premier des « beaux-arts, mais elle est le dernier des métiers. » Ce n'était pas le plus méprisable qu'il entendait, mais le plus misérable, et surtout la littérature dramatique, en ce qu'elle est le seul métier qui ne puisse nourrir son maître, par l'insuffisance des lois ou le dédain des magistrats à protéger cette noble propriété, quoiqu'on sache bien qu'aucune autre ne mérite autant qu'elle ce

beau nom de propriété, puisqu'elle n'est le fruit ni d'un honteux trafic ni d'une oiseuse hérédité, puisqu'elle est sortie du cerveau de l'auteur toute formée, comme jadis Minerve sortit de celui du maître des dieux, sublime emblème par lequel les anciens voulaient qu'on saisît la manière dont une conception heureuse est la propriété sacrée de l'homme qui la met au jour.

« Obligés de transmettre à d'autres leurs compositions dramatiques, pour que les autres les débitent, et par là dépendans des spéculateurs ou entrepreneurs de spectacles, les auteurs, depuis cent années, réclament en vain contre eux la justice des tribunaux, pour arracher la plus modique part du fruit de longs travaux qui font vivre dans l'abondance tant d'êtres secondaires qui ne la tiennent que d'eux seuls.

« L'abus est aujourd'hui porté à un tel point, que l'entrepreneur d'un théâtre de Lille a eu l'impudeur d'écrire à l'homme de lettres fondé de pouvoirs des auteurs, dont plusieurs siégent dans les conseils, qu'il ne veut donner que tel prix pour la rétribution des ouvrages qu'il s'approprie, et que si l'on veut empêcher qu'il ne représente nos ouvrages, il aura toute la ville pour lui. Et nous vivons sous l'empire unique des lois protectrices des propriétés!

« Plus étonnant encore, un autre entrepreneur de spectacle à Toulouse, abusant de l'écharpe municipale dont un malheur l'a décoré, suspend avec audace le cours de la justice, et met les auteurs assemblés dans la nécessité de recourir à vous, ministre, comme autorité supérieure.

« Nous ne devons plus espérer que des ouvrages médiocres, si l'on ne pourvoit pas à ce qu'un chef-d'œuvre agréé du public suffise à faire vivre un temps l'homme modeste qui l'a créé.

« Cette impossibilité bien sentie de trouver un moyen de subsister dans un travail si plein d'attraits pour moi est ce qui m'a fait reléguer de tous temps dans la classe de mes amusemens une occupation exigeant l'emploi de toutes les facultés de l'homme qui veut dignement la remplir. D'où il est résulté que, sentant vivement le but, j'ai pu moins l'atteindre que d'autres qui s'y consacraient tout entiers, et suis resté fort en arrière (1).

« C'est donc moins comme auteur dramatique que comme adjudant des auteurs et comme amant d'un si bel art, que j'ose joindre, citoyen ministre, cette lettre à la demande très-instante des littérateurs qui réclament avec tant de droit, près de vous, l'exécution des lois qui les concernent; nous espérons tous que vous engagerez d'un mot les gens de goût de vos bureaux à vous remettre sous les yeux les pièces qui vous sont transmises par le citoyen Framery (2).

« Je partage, citoyen ministre, la gratitude respectueuse des signataires de la pétition. « BEAUMARCHAIS. »

Depuis la date de cette lettre, messidor an 5, les choses sont bien changées; le droit des auteurs dramatiques n'est plus contesté : des règlemens équitables assurent leur participation dans les produits de

(1) Ce ton de modestie sincère est assez rare chez Beaumarchais pour valoir la peine d'être signalé; c'est dans sa vieillesse qu'il parlait ainsi de lui-même, reconnaissant avec une parfaite justesse d'esprit ce qui avait manqué à son talent.

(2) C'était le premier agent de la société des auteurs dramatiques.

leurs ouvrages. Au Théâtre-Français notamment, il n'y a plus ni *cote mal taillée* ni *pièce tombée dans les règles* et confisquée par les comédiens, ni soustractions d'abonnemens, ni dissimulation de recettes, ni prélèvemens de frais variables et arbitrairement fixés; et quoique le tarif du droit des auteurs soit en apparence inférieur à celui de l'ancien régime, il est beaucoup plus considérable en réalité, car il se compose du douzième brut de la recette, sans exception ni déduction, pour les pièces en cinq actes, du dix-huitième pour trois actes, et du vingt-quatrième pour un acte. En province, les droits des auteurs ne sont pas moins respectés qu'à Paris. Une société nombreuse et influente, qui a succédé aux essais d'association tentés et soutenus par Beaumarchais, étend partout son action et sa surveillance. Cette société récolte pour Paris plus de 800,000 francs de droits d'auteurs, et 200,000 francs pour la province, sans préjudice d'autres produits divers qu'on estime à 5 ou 600,000 francs par an; elle défend les droits de ses adhérens, réprime et fait punir toutes les fraudes commises à leur préjudice, vient en aide à leurs veuves ou à leurs enfans, et les soutient dans leur détresse. C'est là le beau côté de la société des auteurs dramatiques; mais la médaille a son revers : on accuse cette corporation d'exercer un pouvoir qui va jusqu'à l'abus, d'usurper sur les théâtres une autorité despotique, de constituer une véritable coalition industrielle qui défend à ses adhérens, sous peine d'une amende de *six mille francs*, de faire avec aucun théâtre des traités particuliers à des conditions inférieures à celles qu'elle impose, — si bien que tout directeur qui refuse de souscrire aux volontés de la commission dirigeante est mis par elle en interdit; on lui retire à la fois et à jour fixe, comme cela est arrivé il n'y a pas longtemps, toutes les pièces des auteurs qui font partie de la société, et on le place ainsi dans la nécessité de fermer son théâtre ou de céder.

Les théâtres ne se trouvent plus aujourd'hui en présence d'un auteur libre dans ses volontés, mais d'une corporation dont la volonté collective est irrésistible et immuable (1). Il est vrai que le monopole des théâtres, c'est-à-dire la suppression de la concurrence des directeurs établie par la législation de 1791, entraînait assez naturellement comme conséquence la coalition des auteurs; mais il faut ajouter que cette coalition, en défendant à ses adhérens de travailler pour les théâtres à des conditions moindres que celles qu'elle a fixées, devrait peut-être joindre à cette prohibition une prohibition corrélative, c'est-à-dire défendre aux auteurs d'abuser parfois de leur situation pour rançonner les théâtres, se faire allouer, indépendamment du tarif convenu, des primes exorbitantes, des billets de faveur ven-

(1) Voyez, entre autres études sur cette question, le travail de M. Vivien publié dans cette *Revue* (livraison du 1er mai 1844), *les Théâtres, leur situation comparée en Angleterre et en France.*

dus par le ministère des chefs de claque, et constituant au profit de l'auteur une recette supplémentaire qui a dépassé quelquefois 50 francs par jour! — En un mot, la société des auteurs, qui interdit à ses membres d'accepter moins que le prix convenu, ne devrait-elle pas leur interdire aussi d'exiger plus et de se livrer à des spéculations qui paraissent peu conformes à la dignité des lettres? — Nous ne pouvons ici qu'indiquer ces questions; si nous les posons, c'est uniquement afin de mettre en présence les faibles et difficiles commencemens de la société des auteurs dramatiques et l'état de prospérité dont elle jouit aujourd'hui. Ce contraste fait ressortir d'autant les services rendus par Beaumarchais, dont les efforts ont eu constamment pour but d'améliorer la situation des écrivains en général.

Resterait à se demander ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette hausse des produits littéraires au début de laquelle on rencontre l'action de Beaumarchais, comme on la rencontre à l'origine de plusieurs autres choses bonnes ou mauvaises de ce temps-ci. On a accusé parfois l'ardent avocat du *droit d'auteur* au XVIIIe siècle d'avoir contribué à développer l'industrialisme en littérature : il faut s'entendre. Beaumarchais n'a pas fait son siècle, il l'a trouvé tout fait, il a trouvé une société où l'amour du bien-être matériel, quoique moins développé qu'aujourd'hui, était déjà très fortement prononcé, où la richesse, qui de nos jours est tout, commençait à égaler et tendait à éclipser toutes les autres influences. Il a vu autour de lui des littérateurs pauvres, non par stoïcisme et par goût comme Rousseau (qui, sous ce rapport, est une exception au milieu de son temps), mais pauvres par ignorance des moyens de devenir plus riches, pauvres par suite d'une habitude invétérée de vivre mesquinement de pensions ministérielles ou de cadeaux obtenus de la munificence des grands, pauvres enfin par l'impossibilité de tirer un produit suffisant de leurs ouvrages, exploités sans habileté par des libraires ignorans ou confisqués par des acteurs rapaces et publiés sans aucune garantie contre tous les genres de spoliation. Dans cet état de choses, Beaumarchais qui, comme Voltaire, avait su devenir riche en dehors de la littérature, mais qui n'admettait pas, comme Voltaire, que l'homme de lettres qui n'est que cela fût nécessairement voué à la misère, Beaumarchais a pensé que sous la protection de lois plus justes, avec plus d'habileté dans les moyens de se mettre en rapport avec le public, la profession littéraire pourrait devenir une profession indépendante, se suffisant à elle-même, comme plusieurs autres, et capable d'assurer, sinon l'opulence, au moins l'aisance à celui qui l'exerce avec probité et talent. Sous ce point de vue, Beaumarchais avait parfaitement raison; il devançait son temps, il émettait une opinion hardie, devenue aujourd'hui une

vérité incontestable, lorsqu'en 1780, il écrivait au duc de Duras ces lignes : « Il vaut mieux, suivant moi, qu'un homme de lettres vive honnêtement du fruit avoué de ses ouvrages que de courir après des places ou des pensions qu'il peut mendier longtemps sans les arracher. » Qui pourrait aujourd'hui méconnaître la justesse de cette opinion de Beaumarchais? Le régime où l'écrivain n'a d'autre maître que le public est en lui-même infiniment préférable à tous les autres, sans en excepter le protectorat si vanté de Louis XIV. Ce protectorat fastueux donnait 3,000 francs de pension à Chapelain, qualifié le *plus grand poète français qui ait jamais été,* et supprimait la maigre pension de Corneille; il payait Benserade un tiers de plus que Molière, et il forçait Mézeray à demander bassement pardon d'avoir écrit suivant sa conscience, et à promettre de *passer l'éponge* sur la vérité, pour obtenir la restitution de ses gages d'historiographe. Très peu d'argent, partagé entre quelques hommes de génie et quelques médiocrités; en dehors de cette distribution, une foule de littérateurs affamés, de Colletets *crottés jusqu'à l'échine.* non moins misérables et aussi peu scrupuleux que les derniers enfans perdus de la littérature contemporaine, — voilà, à tout prendre, ce qu'était la situation des gens de lettres sous Louis XIV.

L'état actuel offre certainement des inconvéniens. Transformée en une profession indépendante et appelée à se suffire à elle-même, la profession d'homme de lettres a rencontré le danger du contact et de l'imitation des industries qui n'ont que le lucre pour objet. L'influence de celles-ci étant devenue malheureusement de jour en jour plus envahissante, il en est résulté que cette influence a déteint trop souvent sur la littérature, et qu'une société où les industriels tiennent le haut du pavé a naturellement produit une littérature industrielle. Que, dans ses luttes ardentes pour la propriété littéraire, Beaumarchais, en insistant trop sur l'idée de profit, ait contribué à préparer le mélange de la littérature et de l'industrie, qu'il ait concouru pour sa part aux inconvéniens que ce mélange entraîne, c'est possible; mais ce qui est certain, c'est qu'il a travaillé de toutes ses forces à amener pour les écrivains un régime où leur existence ne dépendît que d'eux-mêmes. Et s'il est vrai qu'en aucun temps il n'a été aussi facile que de nos jours à un homme laborieux doué de quelque talent, et modéré dans ses désirs, de vivre des produits de sa plume, d'en vivre honnêtement, sans servilité à l'égard de personne, sans bassesse et sans capitulation de conscience, on peut dire que Beaumarchais n'est point étranger à ce résultat, car la recherche des moyens propres à l'obtenir a été une des grandes occupations de sa vie.

LOUIS DE LOMÉNIE.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

PHILADELPHIE.[1]

RIVALITÉ DE PHILADELPHIE ET DE NEW-YORK. — MASSACRE D'ÉCUREUILS. — THÉATRE. — DÉCLARATION DE L'INDÉPENDANCE. — LES QUAKERS. — LES MORMONS. — TRIBUNAUX. — LOI SUR LES ESCLAVES FUGITIFS. — VISITE DANS LES MAUVAIS QUARTIERS. — ORGANISATION DE LA POLICE DE SURETÉ. — L'ORNITHOLOGIE DANS LES BOIS. — CRANES ET RACES D'AMÉRIQUE ET D'ÉGYPTE. — UN MANUFACTURIER AMÉRICAIN. — OR DE LA CALIFORNIE. — UN PRÉDICATEUR INTOLÉRANT. — LE PÉNITENCIER. — ÉCOLES. — COLLÉGE GIRARD. — Mlle LIND. — BALTIMORE. — Mlle CATHERINE HAYES. — DE LA MUSIQUE AUX ÉTATS-UNIS.

On fait le voyage de New-York à Philadelphie en une demi-journée, moitié par les chemins de fer, moitié par les bateaux à vapeur. D'un bout des États-Unis à l'autre, on ne voyage pas autrement. L'étendue des chemins de fer de l'Union est presque égale à celle de tous les autres chemins de fer du monde. On pense que près de neuf mille lieues de voies ferrées sont maintenant exécutées sur la surface du globe. Placées les unes au bout des autres, ce serait assez pour faire le tour de notre planète. Sur ce total, les États-Unis comptent pour près de quatre mille lieues, deux fois plus environ que la Grande-Bretagne et cinq fois plus que la France. Cette étendue a doublé en quatre ans. En 1825, le voyageur sir Basil Hall affirmait qu'il serait impossible d'établir des chemins de fer aux

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, des 15 mars et 1er avril.

États-Unis à cause des grandes distances. En France, vers la même époque, quelques-uns doutaient que jamais on pût appliquer l'emploi de la vapeur à ces voies de communication dont on s'est servi d'abord pour transporter du charbon (1), et sur lesquelles les chariots que traînaient des chevaux ont été remplacés par des wagons qui ont déjà fait trente lieues à l'heure. Peut-être des progrès semblables sont réservés à l'électro-magnétisme, qu'on tente aujourd'hui de substituer à la vapeur. En attendant, le télégraphe électrique fait un usage merveilleux de cette puissance nouvellement découverte. Il y a maintenant aux États-Unis cinq mille lieues de fils télégraphiques.

J'ai trouvé encore cette fois mes compagnons de route fort sociables et point indiscrets ou importuns. Comme on m'accuse de partialité à cet égard, je vais laisser parler un Anglais dont le voyage a été entrepris surtout pour démontrer les avantages dont jouit le Canada par son union à la mère-patrie, et qui les oppose avec complaisance à la prospérité des États-Unis. Ce voyageur ne peut donc être suspect de complaisance ou d'engouement à leur égard. « Un Américain bien élevé, dit M. Tremenheere, est toujours prêt à déployer la plus grande cordialité et la plus grande bienveillance pour un étranger, sur la moindre recommandation et même sans recommandation, dans les rencontres fortuites de la vie d'hôtel ou en voyage : j'ai constamment trouvé chacun disposé à répondre, si l'on entrait en conversation avec lui, et très empressé, quand l'occasion s'en présentait, à tous les actes de courtoisie et de politesse. » Comment concilier ce témoignage avec les accusations de tant d'autres voyageurs contre le manque de savoir-vivre des Américains? Cette différence a, je crois, deux causes : M. Tremenheere a moins de préventions que la plupart de ses compatriotes contre ce pays, et il y a voyagé plus récemment.

Je m'attendais à trouver Philadelphie entièrement différente de New-York. J'avais rêvé une ville tranquille, à l'air quaker; mais l'activité uniforme des Américains tend à donner à tous les grands centres de population une physionomie semblable. Philadelphie n'est plus guère la ville de Penn. Les quakers du reste avaient cessé d'y être dominans à l'époque de la révolution. Certains quartiers ont cependant un aspect plus paisible et plus *ancien* que New-York. Il n'y a pas une rue aussi dominante que Broadway; nulle part on n'a le spectacle d'un aussi grand mouvement, mais il en règne encore un très grand dans les rues principales. Philadelphie est une ville surtout manufacturière, et New-York une ville surtout commerçante : c'est Birmingham et Liverpool.

(1) Les chemins à *rails* en bois ont été employés à cet objet dès 1649 près de Newcastle.

Longtemps Philadelphie a eu l'avantage sur New-York : le jour où elle a perdu la banque fédérale, immolée par Jackson, lui a été funeste. La supériorité commerciale de New-York s'est établie par le canal Érié, qui lui a livré les produits de l'ouest, vers lequel en outre ses chemins de fer se dirigent aujourd'hui. Philadelphie projette et prépare des communications avec la vallée de l'Ohio plus rapides que celles qu'elle possède, et une ligne de *steamers* transatlantiques, qu'elle établit en ce moment, détournera en partie le flot de l'émigration européenne à son profit. Cette émulation est ardente. La supériorité de New-York est le cauchemar des Pensylvaniens; ils n'accordent pas volontiers qu'elle soit la première ville de l'Union, et chicanent même sur les résultats du dernier dénombrement, qui donne à la cité rivale une population supérieure à celle de Philadelphie.

Je me promène par un temps froid et sous un ciel neigeux à travers les rues de cette ville, où je viens d'arriver. Dans le jardin public, je vois des écureuils gris courir sur les rameaux noirs des arbres dépouillés. Je m'aperçois qu'on leur a bâti de petites maisons au milieu des branches. Il y a dans cette bienveillance pour les animaux quelque chose qui rappelle Penn. Ces pauvres écureuils n'ont pas toujours été aussi bien traités : comme ils étaient funestes au maïs, on mit dans le dernier siècle leurs têtes à prix. Le gouvernement dépensa pour leur extermination 8,000 livres.

J'aime assez à aller au spectacle le jour de mon arrivée dans une ville : tout en écoutant les acteurs, on observe le public. D'ailleurs c'est un délassement. Après la fatigue du voyage, je ne suis pas disposé à supporter cette autre fatigue que produit une conversation en langue étrangère avec des gens que je vois pour la première fois. On jouait au théâtre de Philadelphie la traduction du *Tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo. Un reste de pruderie quakeresse ne permettant pas de donner à l'héroïne le nom de *courtisane*, elle est devenue sur l'affiche une *actrice*, ce qui détruit le sens de toute la pièce, et montre en même temps que la condition du théâtre est considérée ici comme quelque chose de profane. L'actrice chargée de représenter Tisbé n'était ni Mlle Rachel ni même Mme Dorval : elle m'a frappé par un jeu violent et aussi très abandonné. Toute la pruderie s'était dépensée sur l'affiche. Une danseuse assez fringante a eu un grand succès. Le spectacle a fini par une scène où j'ai cru trouver quelques traits des mœurs américaines, notamment dans le rôle d'un domestique qui n'en fait qu'à sa tête, qui dit à son maître : « Pourquoi voulez-vous écrire sur cette table plutôt que sur celle-ci ? » Seulement je tremble que cette petite comédie, qui me semble si américaine, ne soit une traduction de quelque vaudeville français.

Si Boston fut témoin des premiers combats livrés pour l'indépendance, c'est à Philadelphie que s'assembla le premier congrès, un an avant que la lutte armée n'éclatât, ce congrès qui faisait dire à lord Chatham : « Quelque admiration que m'inspirent les états libres de l'antiquité, je suis forcé de reconnaître que, pour la solidité du raisonnement, la pénétration de l'esprit, la sagesse de la conduite, l'assemblée américaine ne le cède à aucune de celles dont les hommes ont gardé la mémoire; » ce congrès, dans lequel Christophe Gadsden répondait en Romain à ceux qui exprimaient la crainte que les Anglais pussent facilement détruire toutes les villes maritimes de l'Amérique septentrionale : « Monsieur le président, nos villes maritimes sont faites de bois et de briques. Si elles sont détruites, nous avons de l'argile et des forêts pour les rebâtir; mais si les libertés de notre pays sont anéanties, où trouverons-nous des matériaux pour les refaire? » C'est à Philadelphie que s'assembla aussi le second congrès, celui qui choisit Washington pour commandant en chef et proclama l'indépendance. On montre encore aujourd'hui la salle où se fit cette déclaration et le texte original de ce glorieux manifeste, signé par les fondateurs de la liberté américaine. C'est ici que John Adams, homme du nord, proposa chevaleresquement pour le commandement suprême le Virginien Washington, tandis que l'ambitieux général cherchait à s'échapper par un couloir.

Dans le lieu qui rappelle un si grand événement, on ne peut se défendre d'un retour sur les causes qui l'ont amené. L'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique ne fut pas, à vrai dire, une révolution. Ce fut une séparation. Chaque colonie, en cessant de l'être, eut peu à faire pour devenir une république (1). Elle avait un gouverneur et deux assemblées, elle eut encore un gouverneur et deux assemblées; elle continua de s'administrer et de se régir elle-même comme par le passé. Ce ne fut guère qu'un changement de nom, presque rien ne fut changé dans les choses. L'état de Rhode-Island a eu jusqu'en 1826 pour constitution la charte que lui avait autrefois donnée la couronne d'Angleterre. L'Amérique, en se séparant de la métropole, fit comme un vaisseau qui se détache d'un autre, et continue à suivre la même route et à exécuter la même manœuvre. Les colonies affranchies eurent même quelque peine à se soumettre au pouvoir du congrès, qui, à certains égards, pesait plus sur elles que ne l'avait fait l'autorité lointaine et contestée du gouvernement anglais.

Non-seulement les colonies possédaient sous la monarchie des in-

(1) Le Connecticut était, d'après sa charte, dit le chancelier Kent, une république, sauf le nom : *A complete republic in every thing but in name.* La colonie de New-Haven, qui s'était détachée du Massachusetts, se donna une constitution (*Plantations-Covenant*) sans faire mention de l'Angleterre.

stitutions républicaines, mais elles avaient eu, ce qui était plus précieux encore, l'occasion de développer chez elles l'esprit républicain. Sauf quelques guerres contre les sauvages et quelques expéditions contre les Français, qui maintinrent au sein d'une existence toute commerciale et tout agricole une énergie dont devait profiter la lutte pour l'indépendance, l'histoire des colonies anglaises se compose presque uniquement de démêlés avec les ministres et le parlement, ou avec les gouverneurs envoyés d'Angleterre. C'est un combat pied à pied comme celui des communes du moyen âge contre les seigneurs féodaux, ou des républiques italiennes contre les empereurs. Il y eut des insurrections, — celle de la Virginie sous Bacon, qui brûla la nouvelle capitale *Jamestown*, comme les Russes ont brûlé Moscou, le complot de Birkenhead, tenté dans la même province par quelques vétérans de Cromwell : il y eut des démagogues qui soutinrent violemment la cause du peuple, et périrent abandonnés par lui, tels que Leyser à New-York, sous Guillaume III; mais ce qui domina toujours, ce fut la résistance légale, le maintien opiniâtre d'un droit écrit, d'une charte, l'art d'éluder ou de lasser la tyrannie, et, même en s'y soumettant, la résolution de la combattre. Ces contestations, ces réclamations, cette opposition persévérante, qui sans cesse change de forme, et, quand un terrain vient à lui manquer, prend pied sur un autre, qui combat sans emportement, sans faiblesse, protestant toujours, cédant parfois, ne renonçant jamais, furent comme une guerre patiente, un siége lent et sûr, et se terminèrent par la proclamation de l'indépendance, préparée depuis plus d'un siècle.

Ce mémorable affranchissement fut amené graduellement par le développement naturel des principes de liberté qu'avaient apportés en Amérique les colons de la Nouvelle-Angleterre. Rien de théorique, d'abstrait, ne vint s'y mêler : ce fut toujours de la pratique et jamais de la philosophie. Je me trompe, il y eut une tentative de constitution créée de toute pièce par un philosophe : je veux parler de la constitution que Locke avait composée pour la Virginie, et dans laquelle, procédant à la manière du XVIIIe siècle par des combinaisons tirées de son propre esprit et non de l'état réel d'un peuple, il avait imaginé de donner à la Virginie une organisation féodale. Cette constitution, utopie d'un esprit sage, ce jour-là chimérique, après avoir, pendant quelques années, fait le désespoir de ceux à qui on l'avait imposée, disparut bientôt avec ses margraves et ses caciques.

La ville de Penn, qui a eu la gloire de proclamer l'indépendance des États-Unis, a de plus exercé une influence particulière sur la nouvelle république. Les quakers et Penn à leur tête sont les vrais fondateurs de la tolérance religieuse dans un pays dont elle devait

être une des forces et une des gloires, et où elle ne pouvait sortir ni de la Virginie épiscopale ni de la Nouvelle-Angleterre puritaine. La tolérance est née presque à la fois sur trois points dans ce pays, dont la loi était l'intolérance des anglicans au sud et l'intolérance des dissidens au nord. La liberté religieuse fut proclamée dans la colonie de Rhode-Island, au grand scandale des puritains, par Roger Williams, sectaire généreux, mais bizarre, qui enseignait que l'état ne doit pas persécuter les croyances, et en même temps ne voulait point assister au service divin avec sa famille, parce qu'il ne jugeait pas qu'elle fût régénérée, alliant ainsi la plus large tolérance avec le *séparatisme* le plus étroit. Dans le Maryland, un Irlandais catholique, lord Baltimore, établit aussi la liberté de croyance. Le catholicisme, instruit par la persécution et éclairé par l'esprit des temps nouveaux, donnait un noble exemple que le protestantisme aurait dû suivre, au lieu de bannir les catholiques de cet état de Maryland, où la tolérance des catholiques lui avait offert un refuge. On voit par ces deux exemples combien la liberté religieuse avait de peine à se dégager, et chez ceux qui la professaient et chez ceux même qui en goûtaient les bienfaits, des habitudes de l'intolérance et de la persécution.

Une secte qui avait débuté par les emportemens d'un fanatisme insensé, mais qui avait changé de caractère en grandissant, les quakers eurent la gloire de faire prévaloir dans une grande colonie le principe de tolérance qu'on leur avait si peu appliqué à eux-mêmes. Dans l'origine, ils allaient insultant les ministres dans leur chaire, et les quakeresses entraient nues dans l'assemblée des fidèles pour exprimer l'humiliation de l'église; mais le temps de ces folies était passé. Revenus des égaremens où un zèle sans mesure avait précipité leurs premiers apôtres, les quakers, dirigés par Penn, professèrent réellement la tolérance et l'horreur du sang. Ils ne persécutèrent personne, et, entourés de nations sauvages, seuls parmi les colons américains, ne prirent jamais les armes et n'eurent jamais besoin de les prendre. On voit encore dans un faubourg de Philadelphie la place où était l'orme sous lequel Penn eut avec les Indiens cette fameuse entrevue dans laquelle il s'assit à terre, selon leur usage, partagea leur repas, finit par courir, sauter comme eux, et les vaincre dans ces exercices.

La secte pacifique a eu cependant ses dissensions intestines. Elle s'est partagée entre ceux qui sont restés fidèles à l'indépendance de leur église, qui ne reconnaissent d'autre autorité que l'autorité de l'inspiration individuelle, et ceux qui se sont rapprochés de l'église anglicane, dont leurs ancêtres furent les adversaires opiniâtres. Du reste, les quakers n'ont plus d'autre bizarrerie que le tutoiement et la forme de leurs grands chapeaux.

La secte qui aujourd'hui attire l'attention à la fois par ses excentricités et ses progrès, c'est celle des mormons. Accusée des opinions les plus subversives de la famille, elle a pris un développement rapide en quelques années, et jouit d'une prospérité toujours croissante. On sait que la secte des mormons a été fondée de notre temps par un fourbe, nommé J. Smith, qui prétendait avoir découvert des tables d'or sur lesquelles la nouvelle loi était écrite, et qui, dit-on, avait trouvé sa religion toute faite dans un roman manuscrit tombé par hasard entre ses mains. Ce Smith fut assassiné dans un des soulèvemens que les mormons provoquaient contre eux partout où ils s'établissaient. Ces soulèvemens étaient coupables sans doute; mais c'est un mauvais signe pour une religion nouvelle de susciter de pareils troubles dans un pays où les croyances les plus singulières se produisent sans obstacle. Toujours poursuivis et reculant toujours devant l'animadversion des populations déchaînées contre eux, les mormons s'établirent sur le haut Mississipi. Là, ils construisirent un temple de dimensions considérables et d'une architecture très extraordinaire. Assiégés, ils se défendirent jusqu'à ce que le temple fût terminé, et alors ils se retirèrent devant leurs ennemis. Emmenant leurs troupeaux à travers le désert, ils s'arrêtèrent enfin sur les bords du Lac Salé, où ils ont formé une communauté régulière, qui prospère par l'industrie et l'agriculture. Ces sectaires bizarres ont des chemins de fer et des machines perfectionnées; leur population augmente rapidement par le succès du prosélytisme qu'exercent leurs agens à Londres, à Liverpool et même à Paris; ils auront dans peu atteint le chiffre qui fera un état de leur territoire, et seront alors représentés au sénat et dans l'assemblée législative des États-Unis.

Ici se présentera une difficulté. Il paraît que les mormons n'ont pas sur le mariage des idées tout à fait semblables à celles des peuples chrétiens. Les chefs paraissent jouir à cet égard de priviléges qui rappellent trop les anciennes coutumes patriarcales de l'Orient. Il ne se peut guère que dans un pays nouveau, et qui se peuple par l'émigration, le nombre des femmes soit assez grand pour que la polygamie règne généralement. D'autre part, il semble incontestable que, sous un nom ou sous un autre, elle existe à un certain degré chez les mormons. S'il fallait en croire un journal que je lisais l'autre jour, un de leurs principaux fonctionnaires aurait paru suivi d'un cortége de seize femmes, toutes à lui et toutes portant un jeune enfant dans leurs bras. Le privilége de la polygamie est, dit-on, réservé aux saints, c'est-à-dire aux personnages que l'on croit inspirés et qui gouvernent l'esprit des autres mormons.

Utah, le pays qu'habitent les mormons, n'étant encore qu'un *territoire,* leurs magistrats sont nommés par le gouvernement fédéral.

Il paraît qu'ils ont manifesté à cet égard quelque mécontentement, et ont même renvoyé récemment les juges que le congrès leur avait donnés. Les saints ont, à cette occasion, prononcé des discours très aigres contre les gentils; c'est ainsi que les mormons désignent les autres habitans des États-Unis, et en général tout ce qui n'est pas mormon. Ils me semblent tenir beaucoup des Juifs, dont ils se prétendent descendus. C'est la même antipathie pour tout le reste du genre humain, la même activité pour s'enrichir, la même union entre eux. M. Kane, qui les a rencontrés et suivis pendant quelque temps dans leur fuite, a été très touché des sentimens de tendresse qu'ils manifestaient les uns pour les autres au sein de la détresse commune, du soin qu'on prenait des vieillards et des faibles. Il raconte l'histoire d'un jeune mormon malade et près de mourir, qui se faisait conduire dans une charrette à travers le désert pour rejoindre ses coreligionnaires avant d'expirer. Comme il perdait la vue, la femme qui conduisait la charrette l'engageait à s'arrêter. « Non, répondait-il, je ne verrai plus les frères, mais je veux les entendre encore. »

J'ai lu le livre sacré des mormons, et je dois dire que je n'y ai rien trouvé de l'étrange morale qu'on leur impute. C'est une imitation, ou, si l'on veut, une parodie de l'Ancien Testament, un récit en versets et en style biblique très affaibli des migrations de leurs aïeux venus sous différens chefs, dont l'un s'appelle Mormon, de la Palestine en Amérique, où la nouvelle loi devait leur être pleinement révélée par J. Smith. Il y a lieu de croire que ce qui a aidé surtout aux progrès du mormonisme dans les États-Unis, c'est la pensée que l'Amérique devait avoir sa religion et sa révélation à elle, sur ce point même se détacher du vieux monde et ne lui rien devoir.

Le livre des mormons a bien été écrit pour des Américains. La théorie qui fait de la raison l'apanage de la majorité y est placée dans la bouche d'un des chefs de la tribu prédestinée : « Il n'est pas ordinaire que la voix du peuple désire quelque chose de contraire à ce qui est bien; mais il arrive fréquemment que la minorité désire ce qui n'est pas bon. C'est pourquoi vous vous ferez une loi de conduire vos affaires par la volonté du peuple. » On voit combien les mormons, quelle que puisse être la différence de leurs idées à d'autres égards, sont pénétrés de la doctrine américaine sur l'infaillibilité du nombre et l'erreur présumée de la minorité, doctrine qui a moins d'inconvéniens là où la multitude est éclairée comme aux États-Unis, mais qui partout peut avoir pour résultat de mettre la force à la place du droit. Pascal disait, en parlant d'un vote sur des matières ecclésiastiques : « Il est plus aisé de trouver des moines que des raisons. »

Il y a dans ce livre des intentions évidemment polémiques, et qui ne font point honneur à la tolérance des mormons. On place dans

la bouche d'un certain personnage l'opinion des universalistes sur le salut accordé sans exception à tous les hommes, et il est pendu pour avoir prêché cette doctrine. On voit que ce ne sont point les mormons qui, comme les quakers, auraient fondé la tolérance religieuse en Amérique.

Les mormons dépouilleront sans doute avec le temps la disposition haineuse et insociable qui les a fait partout détester et repousser. Les anabaptistes, de sanguinaire mémoire, dont le chef avait douze femmes qu'il faisait danser autour du corps de l'une d'elles décapitée de ses propres mains, les anabaptistes de Leyde sont bien devenus les baptistes, qui se distinguent aujourd'hui entre toutes les autres sectes par l'innocence de leurs mœurs et le zèle pacifique de leur apostolat. Les quakers ont commencé par se livrer aux plus étranges folies, et par soulever contre eux autant de haine que les mormons, et depuis longtemps ils ne font plus ombrage à personne. J'imagine qu'il en sera des nouveaux sectaires comme des anabaptistes et des quakers; dans ce pays, si la liberté individuelle enfante les opinions les plus extraordinaires et les encourage à se produire, le bon sens général et l'intérêt universel les forcent de mitiger ce qu'elles pourraient avoir d'offensif pour la communauté.

On trouve dans le livre des mormons certains passages qui sont évidemment imités de l'Évangile, et Mormon lui-même déclare qu'il est un disciple de Jésus-Christ : « Et voyez, j'ai écrit tout cela sur les tables d'or que j'ai faites de mes propres mains; et voyez, je m'appelle Mormon, d'après le nom du pays où fut établie la première église après la transgression; et voyez, je suis un disciple de Jésus-Christ, fils de Dieu (1). » La religion des mormons semble donc être un christianisme judaïque plutôt que toute autre chose. Les pratiques qui leur sont reprochées ne paraissent pas faire une partie essentielle de leur croyance; probablement le besoin de s'entendre avec les autres états de l'Union les adoucira. Les quakers m'ont conduit aux mormons; je reviens à Philadelphie.

J'ai le bonheur d'avoir pour me diriger dans mes observations M. Gherard, membre distingué du barreau, et auquel je suis recommandé. Dans chaque ville des États-Unis où je me suis arrêté, j'ai rencontré un ou plusieurs hommes d'un vrai mérite qui ont bien voulu me renseigner, me fournir toutes les indications que je pouvais désirer, se charger de moi pour ainsi dire avec une bienveillance et un empressement que je n'aurais osé espérer. M. Gherard est l'un de ces hommes à qui je dois beaucoup : il appartient, comme M. Sedgwick, comme M. Kent, à cette classe de *lawyers* qui forme aux États-Unis

(1) Page 451.

une véritable aristocratie de lumières et de manières. C'est là qu'il faut chercher l'aristocratie, et non dans quelques enrichis qui s'efforcent prétentieusement et gauchement d'imiter en Amérique les manières de l'Europe. Je ne mettrai pas dans cette classe, car son excentricité est tout américaine, un pharmacien de Philadelphie qui a imaginé de bâtir une maison d'une hauteur démesurée, d'une forme bizarre, avec tourelles et tourillons, architecture malencontreuse qui ressemble à l'art véritable comme la rhétorique de Thomas Diafoirus ressemble à l'éloquence.

J'entre avec M. Gherard dans la salle du tribunal où se plaide une cause importante. Il s'agit de l'émeute de Christiania. Un planteur du Maryland, qui poursuivait un esclave fugitif dans un état où il n'y a point d'esclaves, a été tué. Cette loi est en ce moment la pierre d'achoppement contre laquelle le *compromis* est toujours près de se briser. Elle permet au maître de poursuivre son esclave dans l'état où il s'est réfugié et de se faire aider dans cette poursuite par des agens du gouvernement fédéral. Il faut reconnaître que cette loi a son principe dans la constitution, qui est positive à cet égard; seulement le mot esclave n'est pas prononcé; il semble que les législateurs aient reculé devant cette appellation néfaste, qui est remplacée par ces mots : une personne engagée à un service ou travail, *a person held out to service or labour*. Les états, contrairement à l'usage général, souffrent dans cette circonstance que le gouvernement fédéral intervienne chez eux. Du reste, ils ne concourent point par leurs propres agens à la poursuite ou à l'arrestation des fugitifs : ils les laissent arrêter, voilà tout, ce qui semble trop peu aux états à esclaves, et beaucoup trop aux états libres. Sans cette disposition législative, les esclaves, aidés dans leur évasion par les abolitionistes, trouveraient un refuge facile et sûr dans un état voisin, et la garantie donnée par la constitution serait illusoire; mais, d'autre part, la *loi des fugitifs* offre de graves inconvéniens. D'abord il est scandaleux que le juge devant lequel on porte le débat soit plus payé s'il déclare le fugitif de bonne prise que dans le cas contraire, et à part cette clause monstrueuse, on comprend combien, dans les parties de l'Union où l'esclavage n'existe pas, il est dur, pour ceux qui l'abhorrent comme un crime et le réprouvent comme un péché, de voir un inconnu suivi de quelques alguazils, qui n'appartiennent pas à l'état, venir arrêter et garrotter un citoyen paisible parfois établi depuis plusieurs années dans le pays, qu'on est accoutumé à considérer comme un voisin ou un ami. Ces arrestations produisent des scènes déchirantes. On me racontait qu'il y a quelque temps, dans la Nouvelle-Angleterre, un noir échappé se trouvait sur un bateau à vapeur avec sa femme et ses deux enfans. On fit la très mauvaise

plaisanterie de l'effrayer en lui disant que les gens chargés de l'arrêter étaient sur le bateau : soudain il se poignarda, et sa femme se jeta dans l'eau avec ses deux enfans.

De tels spectacles ne sont pas faits pour calmer les esprits. Aussi, bien que la participation des inculpés dans l'affaire de Christiania soit généralement admise, on pense qu'ils seront acquittés, surtout parce que l'accusation est celle de félonie et entraînerait la peine capitale. Elle est rédigée selon l'ancien formulaire de la législation anglaise, et le jury n'accordera jamais que ceux qui sont compromis dans ce tumulte aient *déclaré la guerre* aux États-Unis. J'ai entendu une partie de l'accusation : elle était conçue en termes très convenables, évitant avec soin ce qui pouvait irriter et s'attachant uniquement à l'application de la loi.

Les juges ne m'ont pas paru moins imposans pour n'avoir pas de robes noires et de bonnets carrés. J'en dirai autant des avocats. J'aime à voir un homme en frac expliquer une affaire à d'autres hommes en frac qui l'écoutent, et non un personnage vêtu comme l'avocat Patelin gesticuler en ôtant et mettant sa barrette, retroussant ses manches devant d'autres personnages en robe noire, qui me font involontairement penser par leur costume à Perrin Dandin et à Brid'oison. Les costumes sont des signes aristocratiques qui tendent à séparer les différentes classes en marquant chacune d'elles d'un caractère particulier, et on ne sait ce que c'est aux États-Unis qu'un costume civil. Le principe démocratique tend à supprimer en toutes choses les degrés d'hiérarchie. Ainsi aux États-Unis il n'y a pas de différence entre l'avocat et l'avoué, le même homme remplissant alternativement les fonctions de l'un ou de l'autre; encore bien moins y trouverait-on les degrés qui séparent en Angleterre le *civilian,* le *barrister,* le *sergent at law.* Un Américain est tout cela et encore *proctor, advocate, sollicitor, conveyancer, pleader,* de même qu'il exerce successivement ou simultanément diverses industries. Les États-Unis ne sont pas le pays de la spécialité rigoureuse, et il n'est presque personne qui n'y fasse ou n'y ait fait plusieurs métiers.

Dans une autre cour, où j'assistais à un débat de moindre importance, après l'arrêt rendu, j'ai été étonné de voir un des juges prendre la parole. C'était pour exprimer son dissentiment. Il l'a fait avec beaucoup de calme. C'est pousser loin le respect pour l'opinion individuelle que de permettre ainsi à la minorité des juges de manifester une opinion contraire à la chose jugée, au risque d'en affaiblir le poids. Ici on ne paraît pas y trouver d'inconvéniens.

M. le maire de Philadelphie a bien voulu me proposer ce soir une promenade dans les mauvais quartiers. On me dit qu'il remplit ses importantes fonctions d'une manière très distinguée, et que, grâce à

l'organisation qu'il a établie dans la police de sûreté, la tranquillité et la sécurité publiques ont beaucoup gagné. Comme la police est, ainsi que je l'ai remarqué, le côté faible de plusieurs grandes villes des États-Unis, entre autres de New-York, je suis curieux de voir ce qui s'est accompli dans ce genre à Philadelphie. D'ailleurs c'est pour un voyageur une occasion de faire connaissance avec une partie de la population qu'on n'aurait pas chance de rencontrer dans le monde, et qu'il ne serait pas sûr d'aller visiter chez elle, à moins d'être aussi bien accompagné.

Nous avons commencé notre tournée à huit heures du soir, et ne l'avons terminée qu'à onze heures. Dans l'intervalle, nous avons été dans un bon nombre de *bastrings* suspects, de taudis effroyables, fait visite à plusieurs dames de couleur, et traversé certaines ruelles où il ne serait pas sage de s'aventurer seul. Le magistrat était suivi de deux agens de grande taille qui avaient des pistolets dans les poches de leur redingote et nous servaient de gardes du corps.

Le maire entrait çà et là dans une maison, où nous trouvions une mulâtresse fumant son cigare. Nous étions reçus fort poliment. Il parlait paternellement à la pécheresse. — Eh bien ! Jeanne, comment vous trouvez-vous? Vous êtes bien logée ici. — On lui répondait sans impudence et sans embarras. Parfois il était salué dans la rue par un nègre qu'il avait envoyé en prison quelque temps auparavant. — Prenez garde, lui disait-il, de ne pas revenir devant moi : ce sera plus grave la prochaine fois. — Soyez tranquille, monsieur le maire, lui répondait-on, je ne m'y exposerai plus. — M. ..... est beaucoup plus sévère que ses devanciers, mais il n'est point partisan de la sévérité inutile. Sa devise est, me disait-il : *Never harsh, and always ready,* ni rudesse ni mollesse. Ses agens ont l'ordre, quand ils trouvent des ivrognes qui ne sont que légèrement avinés, de les reconduire chez eux.

Rien ne saurait être plus hideux que certaines petites chambres où les nègres se réunissent pour danser, ou plutôt pour se trémousser monotonement l'un devant l'autre en frottant contre le sol la semelle de leurs souliers, dans un espace de quelques pieds, où se trouve un poêle, et qu'encombre une *galerie* au milieu de laquelle d'horribles vieilles négresses fument leur pipe. Cette population noire fournit, comme on doit s'y attendre, le plus grand contingent aux arrestations exécutées par les agens de police; mais la population blanche y contribue aussi pour une notable portion, surtout les Irlandais. Ces arrestations ont monté, en une année, à 7,077 personnes; quelquefois le dépôt (*lock-up*) contient soixante femmes. Les Allemands se gâtent depuis quelque temps; la meilleure population parmi les étrangers est la française.

Nous avons visité la station de police nocturne; elle se compose de cinquante hommes et un capitaine. Le capitaine reçoit 600 dollars (3,000 francs), et chaque homme 300 dollars (1,500 francs); presque tous sont des ouvriers. Le capitaine, homme intelligent, dirige un atelier de carrosserie où il gagne 300 dollars (1,500 francs). Les hommes ont quatorze heures de service l'hiver et dix l'été. Ils font tour à tour le guet. Chacun va seul, armé d'une masse, et porte une crecelle pour avertir au besoin ses compagnons et appeler du secours. En général on respecte la loi, il n'y a que les ivrognes et les bandits qui lui résistent; mais, ce qui m'a étonné, il faut peu compter sur l'aide des citoyens. Outre la force qui est à la disposition du maire, il y a celle qui relève du *marshall*, lequel, en cas d'urgence, peut disposer de toutes les forces municipales. Ce que j'ai vu de cette organisation m'a paru monté à l'américaine, c'est-à-dire avec une précision et une exactitude parfaites.

J'ai terminé cette soirée d'une manière fort agréable chez le maire. La conversation a porté sur cet instinct aventureux qui pousse les Américains à tenter la fortune à tout risque. Pour l'obtenir, on va, par exemple, s'établir à la Nouvelle-Orléans, parce qu'on sait que le climat est dangereux l'été; on meurt ou l'on s'enrichit. Cela ressemble beaucoup, sauf l'instinct de la gloire, au sentiment militaire qui fait désirer une campagne périlleuse dans laquelle il y a un avancement assuré pour ceux qui ne sont pas tués. On a raconté l'histoire d'un homme qui arrivait de Californie; il avait fait tous les métiers : successivement agriculteur, marchand, capitaine de bateau à vapeur, il a fini par devenir très-riche; il est revenu ne sachant que faire de son argent, le prêtant, le donnant à ses parens, auxquels il n'avait pas beaucoup pensé dans sa vie errante. Évidemment la passion de cet homme n'était pas d'avoir de l'argent, mais d'en gagner. On y a parlé aussi du triomphe remporté en Angleterre par un serrurier américain, M. Locke. Le fameux Bramah avait proposé un prix pour celui qui ouvrirait une serrure qu'il avait mis toute son habileté à construire. M. Locke l'a ouverte, puis a placé 100 guinées dans un coffre, l'a fermé et a remis la clé à M. Bramah, en lui donnant les 100 guinées, s'il ouvrait le coffre. Je n'ai pas appris qu'il ait été ouvert. Le triomphe de M. Locke, la victoire du yacht *America* sur les yachts anglais dans une régate près de l'île de Whigt, le succès de la machine à moissonner, sont trois sujets sur lesquels la presse ne tarit pas. Il faut joindre à ces trois exploits industriels la supériorité de vitesse qui a permis aux bateaux à vapeur américains de faire le trajet d'Europe en Amérique plus promptement que les bateaux anglais. Ce sont comme quatre grands faits d'armes. C'est Arcole, Marengo, Austerlitz et Wagram. L'amour-propre national en est tout enivré.

Les Anglais s'honorent par la courtoisie qu'ils conservent dans la défaite. Quand l'*America* a battu leurs yachts à l'île de Whigt, la reine a félicité les vainqueurs. Les vaincus ont applaudi de fort bonne grâce. J'ai entendu des Américains convenir qu'en cas de défaite ils n'en auraient pas fait autant.

Philadelphie passe pour une des villes où il y a le plus de culture scientifique et littéraire, et ce que j'ai vu me porte à le croire. Elle possède un musée d'histoire naturelle remarquable surtout par une belle collection d'oiseaux. Science à part, un plaisir dont je ne me lasse point, c'est de regarder de beaux oiseaux, et je comprends l'enthousiasme de deux ornithologistes qui passèrent leur vie à courir les forêts de l'Amérique pour y étudier les mœurs des oiseaux dont ils ont publié les figures dans deux ouvrages bien connus et appréciés des naturalistes; ces deux hommes sont Wilson et Audubon. Wilson, Écossais de naissance, ami de Burns, et qui avait lui-même essayé de la poésie dans sa jeunesse, arriva sans le sou en Amérique. En traversant les forêts de la Delaware, la vue d'un bel oiseau du pays, le pic à tête rouge, le remplit d'une admiration qui décida de toute sa carrière. Tour à tour colporteur et maître d'école, il entreprit de dessiner et ne réussit que pour les oiseaux; il avait la vocation de l'ornithologie. Sans autre appui qu'une volonté forte, il conçut le projet de colliger et de dessiner tous les oiseaux de l'Amérique du Nord, et il se mit à l'œuvre, seul de sa personne, menant au milieu des forêts, parmi les Indiens, la vie d'un coureur de bois et presque d'un sauvage. Là il était heureux, observant les habitudes des oiseaux et jouissant avec enthousiasme de la solitude; il souffrait au contraire dans les villes, « forcé, disait-il, d'oublier les harmonies des bois pour le fracas incessant des cités, et entouré de livres moisis. » Le seul livre dans lequel il étudiait avec plaisir était le livre de la nature. Dans ses courses errantes, il avait un double but : « Je vais, écrivait-il, à la chasse des oiseaux et des souscripteurs. » Les seconds étaient plus difficiles à saisir que les premiers; mais rien ne rebutait Wilson; sa correspondance, remplie de feu et d'imagination, le montre tantôt au nord dans les forêts du New-Hampshire, où il est pris pour un espion canadien, tantôt à l'ouest, descendant l'Ohio seul dans un petit bateau, et ravi, dit-il, de sentir son cœur se dilater en présence des spectacles nouveaux qui l'entouraient, puis s'en allant à la Nouvelle-Orléans à travers un pays, alors désert, où il fit cinquante lieues sans trouver un endroit habité. Wilson mourut en 1813 après avoir, en surmontant tous les obstacles, publié le septième volume de son ornithologie, à quarante-sept ans.

Wilson aimait et sentait véritablement la nature; il éprouvait, en présence de la création, ces transports que ne connaissent pas tou-

jours les savans de cabinet. Je lis dans une de ses lettres : « Depuis que j'ai essayé de reproduire les merveilles de la nature, je vois une beauté dans chaque plante, fleur, oiseau, que je considère. Je trouve que mes idées sur la cause première et incompréhensible s'élèvent à mesure que j'examine plus minutieusement ses œuvres. Je souris quelquefois en pensant que, tandis que d'autres sont enfoncés dans des plans de spéculation et de fortune, sont occupés à acheter des plantations ou à bâtir des villes, j'observe avec ravissement le plumage d'une alouette, ou contemple de l'air d'un amoureux au désespoir le profil d'un hibou. » L'étude ne le rendait pas cruel. « Un de mes écoliers, ajoute-t-il, prit l'autre jour une souris, et aussitôt m'amena sa prisonnière; le soir même, je me mis à la dessiner; pendant ce temps, les battemens de son petit cœur montraient qu'elle était dans la plus extrême agonie de la peur. J'avais envie de la tuer pour la placer entre les pattes d'un hibou empaillé; mais ayant versé par hasard quelques gouttes d'eau près de l'endroit où elle était attachée, elle se mit à lapper cette eau avec tant d'avidité et à tourner vers moi un tel regard de terreur suppliante, qu'il triompha entièrement de ma résolution; je la détachai aussitôt et lui rendis la liberté. » L'oncle Toby n'eût pas fait mieux, s'il lui avait pris fantaisie d'être naturaliste.

Audubon était Américain de naissance, et sa vie, assez semblable à celle de Wilson, offre de même un remarquable exemple de ce que peut une volonté persévérante unie à une passion indomptable. Cette passion fut la même chez tous deux : l'un et l'autre dévouèrent leur vie à étudier au fond des bois les mœurs des oiseaux, à en reproduire les formes variées. Chez Audubon, les descriptions sont entremêlées des détails les plus intéressans sur les habitudes des oiseaux américains. On voit qu'il a vécu avec eux dans leurs solitudes; il entremêle même ses descriptions de quelques souvenirs personnels, de quelques esquisses de la prairie, des rives de l'Ohio, du Niagara. Ce qui fait de sa publication une œuvre à part, c'est que les planches coloriées représentent les objets avec leurs dimensions vraies. Pour la première fois, dans un atlas zoologique, un oiseau comme l'aigle ou le dindon a été figuré de grandeur naturelle. Les planches d'Audubon montrent à côté de chaque oiseau la fleur ou le rameau près desquels il se plaît à vivre; l'attitude est choisie parmi celles qui le caractérisent le mieux. Ce magnifique ouvrage, qu'un Américain a conçu et terminé, a été publié en Écosse avec l'aide d'un artiste anglais.

Dans une sorte de préface, Audubon a raconté comment s'était développé en lui le goût de l'ornithologie d'après nature. Dès son enfance, il ne se plaisait que dans les bois. Le spectacle des êtres

gracieux qui les animent le remplissait dès lors d'une ineffable joie. Il passait, dit-il, des heures pleines d'un calme ravissement à contempler des œufs logés dans la mousse; puis il désira posséder ces objets de son amour. La mort des oiseaux qu'il avait rassemblés désolait son jeune cœur. L'idée lui vint d'en reproduire les images; mais pendant bien longtemps ses efforts furent infructueux, et chaque année il brûlait une centaine d'ébauches à l'anniversaire de sa naissance. Il vint en France, entra dans l'atelier de David, où il ne dut pas trouver ce sentiment naïf de la nature qu'il cherchait, mais qu'il ne s'applaudit pas moins d'avoir fréquenté. Il retourna dans ses forêts, y vécut; puis, sa passion pour les oiseaux ne l'ayant pas empêché d'en ressentir une autre, il en sortit pour se marier, et pendant vingt ans mena une vie agitée, contrariée, entreprenant divers négoces, et ne réussissant dans aucun, parce que son âme était ailleurs. Enfin il n'y put tenir. Blâmé par ses amis, il quitta tout pour reprendre sa vie errante à travers les bois, au bord des lacs, sur les rivages de l'Atlantique; il allait sans but encore, ne voulant que rassasier ses yeux du spectacle de la nature, et surtout de la création ailée; un jour, dans les forêts vierges du Haut-Hudson, la pensée lui vint de publier le résultat de tant d'observations faites pour son propre plaisir, et une représentation plus complète, plus semblable à la nature, des êtres qu'il aimait. Il rencontra moins de difficultés que Wilson. L'Américain fut plus libéralement aidé en Écosse que l'Écossais ne l'avait été en Amérique; mais, avant de mener à fin son entreprise, il avait eu aussi ses mauvais momens, quand, par exemple, il trouva dans une caisse, où il avait laissé mille dessins, deux rats de Norvége établis avec leur famille au milieu des lambeaux souillés de son œuvre. Il en pensa devenir fou. Audubon, Français d'origine, est mort il y a seulement quelques années.

On voit au musée de Philadelphie la collection de crânes formée par M. Morton, l'auteur de la *Cranologie américaine*. M. Morton avait pris la race américaine pour but particulier de ses recherches; mais le besoin de comparer la configuration des populations du nouveau continent à celle des autres peuples le conduisit à former une collection très remarquable qui après sa mort a été momentanément déposée au musée de Philadelphie. M. Morton est un de ceux qui ont montré qu'il fallait chercher dans une déformation artificielle l'origine de certaines formes de la tête, monstrueusement aplatie chez diverses tribus américaines, et chez d'autres démesurément élargie pour la faire ressembler à la lune, pratiques, du reste, qui ne sont pas étrangères à la France, et dont les résultats ont été étudiés sur des têtes d'aliénés. Quant à la question de race et d'origine, M. Morton est arrivé à cette conclusion, que le nouveau continent tout en-

tier a été peuplé par une race qui n'a point de rapport essentiel avec la race mongole, et en conséquence ne semble pas venue de l'Asie. Pour moi, qui ai aussi ma passion comme Wilson et Audubon, ce qui attirait particulièrement mon attention, c'étaient les crânes égyptiens, qui forment une partie importante de la collection de M. Morton, et auxquels il a consacré un ouvrage spécial. Il reconnaît dans la race égyptienne un type particulier, et a distingué dans ce type égyptien deux variétés, dont l'une est caractérisée par un front bas et étroit, et l'autre présente les principaux traits de la race caucasienne. Des populations noires se sont-elles mêlées à la population égyptienne? La chose n'est peut-être pas impossible. La femme d'Aménophis Ier est de couleur noire sur les monumens; des unions semblables ont pu être formées par des particuliers, surtout à l'époque où l'invasion des pasteurs, entrés en Égypte par le nord, fit refluer vers le sud la population indigène. A ce mélange tiendrait l'aplatissement du front, si frappant dans certaines têtes de la collection. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les crânes provenant de Thèbes m'ont paru beaucoup plus semblables aux crânes nubiens que ceux de Memphis. La configuration des populations noires situées au sud de l'Égypte a-t-elle influé sur celle des habitans de l'Égypte supérieure? C'est ce qui m'a semblé résulter de l'inspection des crânes rassemblés par M. Morton. Si le fait était avéré, on conçoit qu'il faudrait en tenir compte dans l'histoire des origines de l'Égypte. Pardon pour ces digressions égyptiennes, qui n'intéressent pas autant mon lecteur que moi-même; je n'ajouterai rien sur les crânes de momies, et je reprends avec lui notre promenade dans Philadelphie.

Rentrons en Amérique en visitant la Monnaie de cette ville. La Monnaie de Philadelphie présente en ce moment un spectacle extraordinaire, grâce à l'or de la Californie, qui vient s'y transformer en pièces de 5 dollars; l'or à la lettre ruisselle et coule ici comme de l'eau. Les pièces d'or sont versées dans des corbeilles, comme on verse ailleurs les denrées les plus communes. On a été dans ces derniers jours obligé de doubler le travail, et on a frappé, me dit-on, dans l'établissement des pièces pour une valeur de 500,000 dollars (2 millions et demi) en quelques jours. Comme j'exprime des inquiétudes sur la sûreté des mains par lesquelles passent tant de richesses, on me fait cette réponse : Si l'on ne nous prend que quelques pièces d'or, peu importe, mais cela n'arrive guère; celui qui se laisse aller à en dérober en petit nombre sera entraîné à des larcins plus considérables, et alors sera infailliblement découvert. En effet, il est en général plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

Philadelphie est célèbre par ses manufactures, elle renferme la population manufacturière la plus considérable des États-Unis. J'ai

eu la bonne fortune de voir un établissement très intéressant, la fabrique de blanc de plomb de M. Wetherel : le carbonate est préparé sous l'eau, de manière à ne pas nuire à la santé des ouvriers. M. Wetherel fait trois tonnes de blanc de plomb par jour et gagne par an 10,000 dollars (50,000 francs). Il a gagné jusqu'à 50,000 dollars (250,000 fr.), mais la concurrence de New-York a réduit ses bénéfices. M. Wetherel produit aussi de l'acide hydrochlorique, du bleu de Prusse, de la morphine, du camphre raffiné et beaucoup d'autres choses : encore un exemple de cette variété d'occupations et d'industries si fréquente aux États-Unis. Outre l'intérêt technique, il y en avait un plus grand pour moi dans les détails caractéristiques que m'offraient cette manufacture américaine et ce manufacturier américain. Ainsi un des ouvriers lisait pendant que le four s'échauffait, comme j'avais vu naguère le batelier de Westpoint, en attendant l'heure du départ, lire un roman de Walter Scott. Le lecteur ne s'est nullement dérangé quand le patron a passé près de lui. Pour M. Wetherel, c'est le type de l'activité scientifique dans un industriel. Après m'avoir tout expliqué avec beaucoup d'empressement et de vivacité, il m'a conduit dans son laboratoire, me disant : C'est ici que je suis heureux, j'essaie ceci ou cela. Puis on porte tout au magasin pour le vendre, et le reste ne me regarde plus. — Il était impossible, en l'entendant parler, de douter de sa sincérité. Évidemment, le plaisir de la recherche l'emporte chez lui sur l'ardeur du gain. M. Wetherel m'a mené voir le gazomètre de Philadelphie, qui est très beau, et celui qu'on construit en ce moment, qui, dit-on, sera le plus grand gazomètre du monde; puis nous sommes allés visiter les *waterworks*, c'est-à-dire les appareils établis sur les bords de la Schuylkyll, pour amener de l'eau à Philadelphie par un ensemble de pompes auxquelles on va joindre une turbine de la force de 40 chevaux, qui a coûté 50,000 francs, et qui augmentera le rendement de l'eau de 4 millions de gallons. Nous sommes entrés, pour nous chauffer, chez un employé qui est Gallois. A ce sujet, M. Wetherel m'a dit qu'il y avait à Philadelphie une société de secours pour les Gallois, elle a un fonds de 10 à 12,000 dollars (50 à 60,000 francs) et prête les intérêts de cette somme aux Gallois nécessiteux. L'argent prêté a toujours été rendu fidèlement. Ce sang breton est bon. M. Wetherel, qui lui-même est Gallois d'origine, offrait un jour du bois à une pauvre femme, qui lui répondit fièrement : « Je puis acheter mon bois. » — Vous êtes Galloise, lui dit-il, et c'était vrai. Il racontait un jour cette anecdote dans un dîner; un gentleman s'écria : « C'était ma mère. »

Ce dernier trait peint bien la société des États-Unis. On aime à voir cette facilité qu'a chacun de s'élever sans rougir de son origine et en réclamant au contraire l'honneur d'un bon sentiment dans une

mère pauvre. On aime aussi à retrouver dans ce pays, au milieu de l'uniformité extérieure des mœurs générales, ces nationalités qui se conservent, perpétuées par un lien de bienfaisance et de charité. C'est ainsi qu'à New-York chaque race a établi une société destinée à venir aù secours de ses membres, sous le patronage du saint national, saint George pour les Anglais, saint André pour les Écossais, saint David pour les Gallois, et pour les Hollandais saint Nicolas. Une fois par an, les membres de ces sociétés se réunissent et dînent ensemble : dans celle des Hollandais, on donne à chacun des assistans deux pipes et un pot de grès hollandais plein de tabac, et l'on prononce des discours gais. Gaieté innocente et bienfaisante : c'est comme nos bals de société qui font murmurer quelques esprits austères; pour moi, je n'ai jamais trouvé que le bien ne fût pas le bien parce qu'on le fait en s'amusant.

A Philadelphie, il y a encore assez bon nombre de Suédois. Ce sont les plus anciens habitans de l'état, où ils existaient déjà avant que Penn lui eût donné son nom. Ils ont leurs ministres qui doivent être luthériens, car le luthéranisme a toujours régné sans partage en Suède; mais ils ne prêchent plus en suédois. Toutes les langues étrangères finissent par disparaître avec le temps devant la langue anglaise aux États-Unis, comme toutes les individualités nationales se fondent dans la nationalité anglo-saxonne.

C'est dans la ville née sous l'influence de la tolérance sans bornes de Penn et de la secte des *amis* que je devais entendre le sermon le plus intolérant auquel j'aie encore assisté en Amérique. Du reste, je dois dire que c'est aussi le plus éloquent.

La thèse de l'orateur était celle-ci : la sincérité de la croyance n'est point une excuse pour l'erreur. « La croyance sincère, a-t-il dit, peut être criminelle, car elle peut produire des actes criminels, et on juge l'arbre par son fruit. De plus, la croyance résulte du caractère moral et en reçoit l'empreinte. Dis-moi ce que tu crois, et je te dirai ce que tu es. Celui qui se trompe honnêtement est coupable, car en faussant les preuves de la vérité, il mutile les témoins. Or c'est un crime de mutiler les témoins. Les inquisiteurs étaient-ils innocens quand ils torturaient et mutilaient les témoins? Quoi! le géologue est innocent quand il évoque ses monstres antédiluviens contre la vérité! Quoi! il est innocent celui qui mutile la Bible, et en la mutilant et la torturant la fait mentir! Quoi! les philosophes français du XVIIIe siècle étaient innocens! Napoléon avait-il raison quand il opprimait la liberté sous prétexte d'étouffer la révolution? Et le pauvre Shelley, qui dans une nuit orageuse s'écriait : Non, il n'y a pas de Dieu; pensez-vous qu'il soit avec les élus! Newport croyait qu'il n'y a pas d'enfer; cela suffisait-il pour détruire l'enfer? Celui qui tombe dans

la cataracte l'évite-t-il parce qu'il ferme les yeux en se laissant choir au fond de l'abîme? Le pilote au milieu des écueils durant la nuit tout entière se penche sur sa carte et veille au gouvernail pour éviter ces écueils : lui suffira-t-il, pour échapper au naufrage, de croire qu'il est dans la bonne direction (1)? Faites comme lui, cherchez votre route, assurez-vous que ce qui vous semble la vérité est la vérité et non une apparence d'elle-même. » Le prédicateur a terminé par un morceau d'un effet vraiment formidable : « On croit que la route de l'enfer est sombre, qu'en approchant on doit voir des reflets livides, entendre des voix sinistres; non, mes auditeurs; cette route est charmante, elle est éclairée de la plus douce lumière : on croit entendre les chœurs des anges... on va, on va toujours... on arrive... ces chœurs des anges, c'était le cri des démons, cette clarté si douce, c'était la lueur de l'enfer! »

Rhétorique brillante et sombre, pathétique et féroce, qui charmera les intolérans de toutes les communions, et chacun prononcera avec transport cet anathème sur toutes les autres. Seulement, la bonne foi ne suffisant pas pour éviter la damnation, il serait utile de savoir dans quelle variété du protestantisme se trouve l'église hors de laquelle, suivant mon prédicateur, il n'y a point de salut; malheureusement je ne me rappelle pas à quelle secte appartient la vérité du ministre de Philadelphie.

La plus grande curiosité de Philadelphie est le célèbre pénitencier de Cherry-Hill, dans lequel a été essayé plus en grand que partout ailleurs le système cellulaire appelé philadelphien, et qui est constitué par l'isolement continu avec le travail.

On s'est beaucoup passionné sur la question pénitencière en Europe et encore plus en Amérique. Le système d'Auburn, ou du travail en commun et en silence avec séparation seulement durant la nuit, a eu ses avocats ardens qui se sont élevés violemment contre le système philadelphien comme barbare, propre à causer la folie ou la mort. A ces attaques, les défenseurs du système de Philadelphie répondaient par une glorification sans bornes de leur idole, et les attaques de la société de Boston étaient traitées par eux très vertement. Ils déclaraient cette société éminemment respectable (2), mais ils affirmaient en même temps que c'était une réunion de fanatiques dont les rapports sur le système pensylvanien n'étaient que d'*illicites et préméditées perversions de la vérité*. Les deux méthodes ont encore des partisans; cependant les plus éminens publicistes qui se soient

(1) Cela suffirait au moins pour le faire acquitter devant un tribunal humain.

(2) *Documens officiels sur le Pénitencier de l'est à Philadelphie*, traduits par M. Moreau-Christophe, 1844, p. 33.

occupés de ces matières, à leur tête je place M. de Tocqueville et M. de Beaumont, tout bien considéré, préfèrent le système rigoureux de Philadelphie. C'est aussi l'opinion de M. Lieber, de M. Moreau-Christophe, du roi de Suède, Oscar Ier, dans son traité *des Peines et des Prisons*. D'autre part, les adversaires ne manquent pas, et M. Dickens a fait de la misère morale des détenus de Cherry-Hill une peinture fort vive, mais qu'on dit très chargée. Je suis curieux de savoir quelle sera mon impression sur un point si débattu. Je m'achemine donc vers le pénitencier, muni d'une lettre de recommandation pour le directeur. Elle m'est donnée par deux négocians qui sont au nombre des administrateurs de l'établissement. J'apprends que ces messieurs vont tous les dimanches adresser des exhortations religieuses aux condamnés.

Quand on arrive par un temps froid sur le triste plateau de Cherry-Hill, qu'on se trouve en face de cette vaste enceinte de murailles grises surmontée de tours crénelées comme un donjon du moyen âge, et quand on songe que plusieurs centaines d'êtres humains sont là enfermés, chacun dans une cellule, sans voir jamais la figure d'aucun de ses compagnons de captivité, presque toujours seul en face de la pensée de son isolement, on ne peut se défendre d'un grand serrement de cœur. On entre, et l'on se trouve bientôt dans une chambre placée au centre d'un bâtiment en forme de croix, dont les quatre corridors, parfaitement semblables et bordés de deux étages de cellules, se prolongent immenses et vides; on entend le travail des métiers, le retentissement des marteaux; on a l'idée d'une caserne, d'une manufacture et d'un cloître. Tandis que j'attends le directeur, un quaker, avec son large chapeau, circule dans les corridors, entrant tantôt dans une cellule, tantôt dans une autre, l'air froid et affairé comme un homme qui fait une ronde de surveillance; mais respect à cet homme, il fait une ronde volontaire de charité.

Le directeur (*warden*) m'a promené pendant plusieurs heures dans les diverses parties de la prison. Tout ce qui tient à la tenue de l'établissement, à la nourriture des prisonniers, respire l'ordre et la régularité. Mon guide me semble un homme d'un grand sens et d'une grande modération d'esprit. Il est partisan du système en vigueur dans le pénitencier, il n'en est point engoué. Je l'interroge d'abord sur le temps qu'on passe ordinairement dans la prison. Ce temps est au moins d'un an. Je suis porté à croire, comme je l'ai vu dans les rapports officiels, qu'il faut, pour que le traitement moral auquel la solitude soumet les prisonniers porte des fruits, qu'il ait une certaine durée. D'autre part, une trop grande prolongation de la peine serait terrible. On n'est jamais au pénitencier moins d'une année; le maximum de la condamnation est douze ans. Selon mon

interlocuteur, la peine ne devrait guère dépasser quatre ans. Pour sept prisonniers sur dix, la condamnation à douze ans serait pire que la mort. Le *warden* croit le système pensylvanien salutaire en lui-même, mais il n'en exagère point les avantages. Il admet qu'il peut régénérer le coupable, sans prétendre qu'il le régénère toujours. Ce châtiment a un inconvénient que plusieurs autres partagent avec lui, mais peut-être à un moindre degré : c'est l'inégalité de la peine pour les différens individus auxquels elle est imposée. Il y en a quelques-uns, c'est le petit nombre, qui prennent complétement leur parti de la solitude. L'un d'eux, par exemple, a si bien distribué l'emploi de ses heures, qu'il trouve toujours la journée trop courte; mais il en est pour qui la solitude est intolérable. Cela dépend entièrement du caractère, et ce ne sont pas toujours les plus mauvais qui souffrent davantage. Dans un rapport sur cette prison, on cite l'exemple de deux détestables sujets qui trouvaient ce genre de vie assez de leur goût. Il faut pourtant reconnaître qu'en général il inspire aux mauvais drôles une terreur salutaire qui les porte à aller exercer leur profession dans les lieux où ils n'en sont point menacés. Les femmes en général se résignent plus facilement que les hommes. Ce genre de vie sédentaire est moins différent de leurs habitudes, et quoi qu'aient pu dire les mauvais plaisans, le silence paraît leur coûter moins qu'aux prisonniers du sexe masculin.

Les cellules sont propres, bien tenues, bien chauffées, assez grandes, puisqu'il y a place pour un métier. Chaque prisonnier a un petit jardin. Cela ressemble assez aux cellules des chartreux, qui ont aussi un jardin et un métier, et qui sont, de même que les prisonniers de Cherry-Hill, condamnés, il est vrai par un acte de leur volonté, au silence et même à un silence beaucoup plus rigoureux, car les prisonniers ont tous les jours de dix à quinze minutes de conversation soit avec les gardiens soit avec le directeur, soit avec les personnes charitables qui viennent les visiter, soit avec les curieux qui passent. Le système de l'isolement absolu, tel qu'on l'avait essayé d'abord dans la prison de Pittsburg, est maintenant abandonné. Il a été démontré intolérable et funeste. Les détenus peuvent lire tous les soirs après le thé; le jour ils travaillent. Il y a dans l'établissement une bibliothèque : le bibliothécaire est un prisonnier condamné pour faux. Il était occupé à faire le catalogue, qui m'a paru exécuté avec soin. Enfin les habitans du pénitencier de Philadelphie ont la permission de chanter, de siffler en travaillant, et de fumer, ce que ne font point les chartreux. Ils déjeunent à sept heures avec du thé, qui deux fois par semaine est remplacé par le café. On donnait du café tous les jours; mais il a été reconnu que ce breuvage excitait trop. Le dîner est à midi. Cinq fois par semaine on donne aux prisonniers du bœuf,

deux fois du mouton, et le pain est à discrétion. Le soir, ils prennent encore du thé. Cet ordinaire est sain et suffisant. Ils ne sont jamais frappés : les punitions sont la diminution de nourriture, l'emprisonnement dans les ténèbres et les douches (*shower baths*), châtiment sans danger et qui les trouble beaucoup. Ils sont conduits aux bains tous les quinze jours. Dans cette circonstance, comme quand ils entrent dans l'établissement ou quand ils changent de cellules, on leur met un voile sur la tête, de sorte qu'ils ne voient personne et ne sont vus par personne. Ils sortent de la prison sans connaître le visage d'aucun de leurs compagnons de captivité et sans pouvoir être reconnus par eux.

Je suis entré dans plusieurs cellules, principalement dans celles où se trouvaient des Allemands, qui ont assez rarement l'occasion de converser dans leur langue. Pour ceux qui ne savent pas l'anglais, cette ignorance est une grande aggravation de leur peine. Plusieurs ont appris l'anglais dans la prison. J'ai demandé s'il y avait des Français parmi les détenus; j'ai appris avec un certain plaisir qu'il n'y en avait point. Cela m'a confirmé la vérité de ce que m'avait dit le maire de Philadelphie à l'avantage de cette partie de la population étrangère de la ville. Le premier Allemand que j'ai vu était pâle; il avait l'air inquiet, le regard fébrile. Il n'était là que depuis trois mois. Le commencement est toujours dur. Comme le plus grand nombre, il a appris un métier en prison. Un autre, au contraire, approchait du terme de sa peine. Il paraissait assez jovial. Le travail ne lui plaisait point : *Schlecht Arbeit,* disait-il. Je n'imagine pas qu'il fût bien profondément réformé. Cet Allemand a son père et sa mère à Philadelphie. Les parens ne sont admis que rarement auprès des détenus et seulement sur une permission du directeur. Un troisième, et c'est le seul, m'a assuré de son innocence.

Un Américain était là depuis cinq ans et avait encore deux ans à faire pour avoir volé un cheval, ce qui est le délit d'un grand nombre de détenus. Cette condamnation, après ce que le *warden* m'avait dit qu'on ne devrait laisser personne ici plus de quatre ans, m'a paru exorbitante, surtout quand j'ai appris qu'un Irlandais n'était condamné qu'à quatre années de solitude pour homicide. On m'explique cette inégalité qui m'étonne en me disant que l'un a été condamné au maximum et l'autre au minimum de la peine. Je n'en suis pas moins dans l'impossibilité de comprendre comment on est puni deux fois plus pour avoir volé un cheval que pour avoir tué un homme.

Après avoir visité encore quelques cellules, j'ai suivi mon guide dans toutes les parties de l'établissement. En marchant, je l'interroge sur la question si controversée de la mortalité et de la folie

dans le système pénitentiaire de Philadelphie. La mortalité, selon lui, flotte de 2 à 4 pour 100. C'est le chiffre que donnent les rapports officiels (1). Pour la folie, son témoignage diffère de ces rapports, dont les auteurs me semblent se faire illusion en soutenant que le système n'est point responsable du dérangement mental des prisonniers, lorsqu'il provient de causes que favorise ce système. La folie est beaucoup plus fréquente parmi les noirs. Quand elle se déclare chez les prisonniers, ou quand leur santé décline visiblement, on les associe à d'autres : sage mesure, mais qui montre que la solitude peut être funeste à la raison et à la santé. Un tiers des détenus est composé de gens de couleur, un dixième d'Irlandais et un dixième d'Allemands.

Un problème grave partout et principalement en Amérique, où le côté économique des questions peut moins être négligé qu'ailleurs, c'est le produit du travail des prisonniers. Sur ce point, l'opinion d'un ancien directeur, M. Wood, me paraît très sage. Il n'est pas nécessaire qu'une prison soit une source de revenu pour l'état; mais il est désirable que le travail des détenus indemnise la société de ce qu'ils lui coûtent, et on paraît être arrivé ici à ce résultat, puisque, sinon dans toutes les années, du moins dans plusieurs, le produit du travail a couvert les dépenses. C'est tout ce que l'on doit exiger, et on ne peut affirmer que le système d'Auburn soit meilleur, parce que, dans des circonstances plus favorables au travail, les prisons du nord de l'Angleterre, organisées d'après ce système, rapportent davantage à l'état et sont pour lui la source de véritables bénéfices. Comme le dit très bien M. Wood, ce n'est pas là une affaire de dollars, c'est une affaire d'humanité. Le danger de faire concurrence par le travail des prisonniers au travail libre est aussi une difficulté dont il est naturel de se préoccuper. En général on évite le plus possible cette concurrence. Ainsi l'on fait fabriquer aux détenus de gros souliers qui vont dans le sud, et que ne fabriqueraient pas volontiers les cordonniers de Philadelphie. Ceux-ci ont crié cependant, mais ne crient plus.

Nulle part ne se montre mieux l'activité que l'esprit public imprime en Amérique au progrès des institutions que dans l'organisation et le développement des écoles publiques. Les législatures des différens états sont sans cesse stimulées à cet égard par le zèle des particuliers. L'intervention des associations privées, si énergique en ce qui concerne les prisons, ne l'est pas moins en ce qui touche aux

(1) Le chiffre moyen de la mortalité annuelle déduit des neuf années ci-dessus donne une moyenne générale de 3 pour 100. C'est après tout une mortalité très faible pour une prison. — *Documens officiels* traduits par M. Moreau-Christophe, p. 54.

établissemens destinés à l'instruction, surtout à l'instruction élémentaire. J'ai sous les yeux un rapport fait en 1830 à la société pour le progrès des écoles publiques. Il y est dit que « presque partout la loi sur l'éducation est comme une lettre *morte,* que dans une telle conjoncture le devoir de la société est de redoubler d'efforts, d'exciter la Pensylvanie à manifester son énergie dans cette noble cause, et à montrer par là le degré de sa culture intellectuelle aussi pleinement qu'elle déploie maintenant ses ressources physiques. La société provoquera par tous les moyens possibles une disposition législative qui crée des écoles normales. En attendant, elle déclare qu'elle a déjà fourni un certain nombre d'instituteurs aux différentes parties de l'état, qu'elle a organisé des écoles dans des régions reculées qui en manquaient. » On voit quelle est la double action de ces sociétés particulières : instances auprès de la législature en agitant l'opinion publique, action directe en trouvant des instituteurs et en fondant des écoles. Faire et faire faire, telle pourrait être la devise de ces innombrables associations qui couvrent l'Amérique, et qui appellent l'attention publique sur les institutions destinées à pourvoir aux besoins religieux, moraux, intellectuels du peuple, sur l'état des prisons, des hospices, des écoles. Elles agissent sur le gouvernement par la force de l'opinion, interviennent elles-mêmes pour donner l'exemple et montrer la direction à suivre. Ce mouvement, cette agitation ont amené une rénovation du système des écoles dans la ville de Philadelphie. En 1836, elles ont éprouvé une amélioration radicale en devenant entièrement publiques, en s'ouvrant à toute la communauté, et on a établi une haute école centrale. Depuis cette époque, les progrès ont été considérables. En 1839, il y avait seize écoles, cent quatre-vingt-dix maîtres et un peu moins de dix-neuf mille élèves. Dans l'année scolaire 1850-1851, le nombre des écoles créées à l'aide du fonds public s'est élevé à soixante, le nombre des maîtres à sept cent quatre-vingt-un, et à neuf cent vingt-huit en comptant ceux engagés dans les hautes écoles. Le chiffre des élèves a dépassé quarante-huit mille. La proportion des instituteurs aux élèves était en 1839 de un à cent; maintenant elle est de un à soixante. On voit qu'ici comme à New-York l'instruction s'est accrue dans une plus grande proportion que la population elle-même.

Au lieu de 190,000 dollars, dont au moins un cinquième, dans la première période, était fourni par le trésor de l'état, on a dépensé pour les écoles, dans la seconde, plus de 366,000 dollars provenant surtout des taxes locales (*county taxation*), et dont l'état n'a fourni qu'un onzième (1).

(1) *Annual Report of the controllers of the public schools.* Philadelphie, 1851.

J'ai été curieux de voir ces écoles qu'a créées ainsi le zèle persévérant des citoyens. M. B... m'a conduit dans différentes classes, et a interrogé devant moi les petits garçons et les petites filles. Les réponses ne se faisaient pas attendre et partaient presque toujours de plusieurs côtés à la fois. Une vive émulation semblait animer ces enfans, auxquels j'ai trouvé l'air animé sans pétulance, une grande ardeur et rien du *gamin*. Les petites filles savent les faits principaux de l'histoire des États-Unis, connaissent les noms des hommes politiques importans, M. Clay, M. Webster, et répondent très pertinemment quand on leur demande : Quels sont les principaux partis politiques? — Ce sont les whigs et les démocrates. — Ces réponses m'intéressaient beaucoup, mais moins que M. B..., qui est un des directeurs de l'établissement, et qui prenait un tel plaisir à interroger les élèves, que, le temps s'écoulant sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir, je fus obligé de lui demander la permission de me retirer. Je le laissai parfaitement heureux de cette occupation un peu monotone, et j'admirais en m'en allant ce zèle désintéressé et cette ardeur vraiment respectable d'un homme qui oublie ses affaires pour interroger des enfans sur l'histoire et la géographie, comme s'il y avait pour lui d'autre droit de présence et d'autre indemnité que le plaisir d'être utile.

Le système lancastérien, si célèbre chez nous au temps de la restauration sous le nom d'*enseignement mutuel* et sur le compte duquel on est fort revenu en France, a eu aussi en Amérique une vogue plus grande que celle dont il jouit maintenant. L'usage de cette méthode, encore assez suivie, a cessé d'être exclusif à Philadelphie et ailleurs. On comprend qu'elle ait dû réussir dans ce pays, où l'on vise en toute chose à la rapidité de l'exécution, à la simplification des moyens, et où les procédés mécaniques sont en faveur un peu pour toute chose, où le daguerréotype, par exemple, est d'un emploi universel, au grand détriment de la peinture de portrait. Un homme éminent, Clinton de Witte, gouverneur de l'état de New-York, disait de la méthode lancastérienne : « Elle a pour l'éducation les mêmes avantages qu'ont pour les arts utiles les machines qui épargnent le travail. » Il faut prendre garde de ne pas trop épargner le travail aux enfans, de peur que leur intelligence ne s'émousse, et qu'ils ne deviennent eux-mêmes des machines.

Un établissement d'instruction qui ne ressemble à aucun dans le monde est le collége fondé par Étienne Girard (1) pour trois cents

(1) M. Girard était Suisse et ne possédait rien quand il vint en Amérique. A quarante ans, il commandait encore son propre *sloop*, sur lequel il faisait le cabotage entre New-York et Philadelphie. En mourant, il a laissé 7 ou 8 millions de dollars, environ 40 millions de France.

enfans mâles blancs et pauvres, avec cette clause étrange que nul prêtre ou ministre d'une secte religieuse n'entrerait jamais dans le collége. Cette disposition est plus singulière encore aux États-Unis qu'elle ne le serait partout ailleurs, car dans ce pays presque tous les colléges ont été fondés sous l'influence et par l'entremise d'une secte quelconque. Jefferson, imbu des idées françaises du XVIIIe siècle, avait voulu créer l'université de Virginie en dehors de toute direction religieuse; mais cela n'a pu tenir après lui. Du reste il ne faut pas croire que l'intention de Girard ait été d'exclure l'enseignement religieux du collége qu'il a fondé. Ce qu'il a voulu, c'est soustraire les enfans à ce qu'on appelle ici l'esprit sectairien. Des laïques viennent prêcher et catéchiser les élèves tous les dimanches. Pour ceux qui appartiennent aux diverses sectes protestantes, il n'y a pas d'inconvénient notable : le principal fait la prière deux fois par jour, il officie le dimanche matin, et le préfet des études le dimanche soir; mais pour les enfans catholiques, et il y a un assez grand nombre d'enfans blancs et pauvres qui sont Irlandais et par conséquent catholiques, pour ceux-là, qui forment un tiers du collége, la disposition bizarre du testament de M. Girard est un déni de culte et de religion; les laïques ne peuvent leur dire la messe ni leur donner l'absolution. Les prêtres, et je le conçois, s'opposent à ce que les enfans catholiques entrent au collége Girard; mais beaucoup de parens y consentent. Encore ici le programme est fort étendu. Il embrasse les mathématiques jusqu'à l'application de l'algèbre à la géométrie, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, le français, l'espagnol, l'histoire générale et l'histoire des États-Unis. Voilà bien des choses à apprendre, et quand ils les apprendraient toutes, les enfans pauvres pourraient bien ne savoir qu'en faire quand ils sortiront du collége.

Cet établissement a un autre inconvénient, c'est la magnificence. M. Girard ayant laissé pour sa fondation une somme très considérable, on a voulu faire les choses en grand, et au lieu d'un collége, on a bâti un temple de marbre blanc un peu sur le modèle du Parthénon. Cette résolution n'était pas très sage, car, quand le monument a été terminé, il ne restait plus rien du legs énorme de M. Girard, et l'état a dû fournir la somme nécessaire pour faire marcher l'établissement. Tout est en harmonie dans un pareil édifice : l'intérieur est comfortable et soigné; l'on marche sur des nattes; les pupitres des élèves sont couverts de serge verte. Cela est beau; mais ces enfans qui ont l'air si propres, si bien mis, si heureux, que trouveront-ils en sortant d'ici? On est fâché que la froide raison ne permette pas d'écarter ces réflexions sévères, car on aimerait à jouir sans trouble de ce spectacle unique dans le monde, d'un palais ouvert à la démocratie, de cet hommage à l'enfance pauvre souvent trop négligée.

Ceux qui, dans nos villes d'Europe, mendieraient sur le pavé ou joueraient dans le ruisseau dorment ici sous un toit de marbre; mais c'est un excès. Là où le peuple règne, il ne faut pas gâter les enfans du souverain, et Henri IV ne s'est point mal trouvé d'être élevé avec les petits paysans du Béarn.

J'ai visité le collége de Girard le jour où j'avais visité le pénitencier. Les deux édifices sont peu éloignés, et forment un singulier contraste : l'un triste et morne avec ses murailles hautes et grises comme une forteresse féodale; l'autre riant et magnifique, avec ses colonnes de marbre blanc, comme un temple de Délos : et au dedans, là des coupables emprisonnés moins encore entre des murs que dans la solitude et le silence, comptant une à une toutes les heures qui se ressemblent, parce qu'elles n'ont pas de physionomie, comme se ressemblent les visages voilés d'une procession de spectres, ici d'heureux enfans tirés d'une humble demeure pour vivre dans un palais, et tels que je les ai vus pendant leur récréation du soir, remplissant ce magnifique séjour de leurs joyeux rires, de leur gaieté d'oiseau, puis allant dormir d'un frais sommeil dans de petits lits blancs à quelques pas de ces condamnés qui ont été aussi des enfans rieurs et insoucians. Et ces enfans si heureux, mais qu'on prépare peut-être mal à la société dans laquelle ils doivent vivre,... si l'un d'eux allait un jour habiter la cellulle muette et s'étendre sur la rude couche des condamnés de Cherry-Hill!

J'aurais aimé à prolonger mon séjour dans cette ville; mais le temps, qui s'était adouci, a tourné brusquement à un froid très vif. Comme le motif principal, sinon le but unique de mon voyage, est d'échapper à l'hiver, qui est partout mon ennemi, je suis obligé de fuir vers Washington, d'où je ne tarderai pas à gagner la Caroline du Sud et la Louisiane.

Il n'y a pas de pays au monde où les changemens de température soient plus brusques et les contrastes plus extrêmes qu'aux États-Unis. New-York a, l'été, la température de Naples, et l'hiver, celle de Copenhague. Dans tout le nord des États-Unis, on passe presque sans transition d'une journée douce à une journée glacée. A Rome, la distance entre le maximum de chaleur et le maximum de froid est de 24 degrés; à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, elle est de 51 degrés. Ces alternatives soudaines de chaud et de froid doivent durcir et tendre la fibre des Américains du Nord : c'est ainsi qu'on trempe l'acier. La chaleur des étés s'explique par la latitude : Philadelphie est à peu près sous le même degré que Naples. Les grands froids, entre autres causes, doivent tenir à ce qu'en Amérique les montagnes sont dirigées du nord au sud, et par là n'offrent aucun obstacle aux vents glacés du pôle.

Avant de quitter Philadelphie, j'ai eu un plaisir que je rêvais depuis longtemps et qui m'avait toujours échappé; j'ai enfin entendu Mlle Jenny Lind, le rossignol suédois, comme on dit ici (1), que je suivais à la piste à travers les différentes villes de l'Union, et qui s'envolait toujours avant mon arrivée. Par bonheur, Mlle Lind chantait aujourd'hui à Philadelphie, la veille de mon départ. On sait quel enthousiasme elle a excité dans ce pays; il y avait pour cela plusieurs raisons, d'abord elle a un grand talent, une réputation faite en Europe, de plus son caractère est justement respecté et son âme très charitable. Elle a chanté en Amérique pour toutes sortes d'institutions utiles, d'écoles, d'hôpitaux, etc. A la vogue s'est jointe l'estime. J'ai donc été, dans une salle pleine de beau monde, entendre le rossignol. J'étais bien aise aussi d'observer le goût musical américain; il m'a semblé que les grands airs d'opéra étaient écoutés assez froidement et que les romances étaient beaucoup plus goûtées. Une ballade suédoise a surtout eu beaucoup de succès, et le dernier vers a ravi. Mlle Lind y filait avec une grâce pathétique un son mourant qu'on écoutait encore quand on ne l'entendait plus. Pour ma part, ce souvenir de Suède en Amérique me plaisait : j'aimais à prêter l'oreille encore une fois, après bien des années, aux beaux sons de cette langue, la seule mélodieuse des langues germaniques et qu'on pourrait appeler l'espagnol du Nord. Par un singulier hasard, j'avais rencontré, il y a vingt-cinq ans, Mme Catalani à Stockholm, et je devais rencontrer Mlle Lind à Philadelphie.

17 décembre, Baltimore.

Impossible de m'arrêter ici. Je le regrette : tout ce qu'on m'a dit de la société de Baltimore est bien propre à m'inspirer ce sentiment; mais il fait trop froid pour un *invalid*, comme on dit en anglais, qui court après le sud et qui s'est laissé surprendre par un temps devenu tout à coup très rigoureux. Je n'ai point trouvé du tout, comme le dit Volney, que le climat s'adoucisse brusquement quand on a passé la rivière Patapsco. Bien enveloppé, j'ai parcouru les principales rues de Baltimore. La ville m'a paru plus propre et plus coquette qu'aucune autre ville d'Amérique, surtout dans la partie haute, qui est une sorte de faubourg Saint-Germain. J'ai marché très longtemps sans apercevoir une boutique. Au sommet de la colline sur laquelle Baltimore est assis sont des églises; au bas, des cheminées d'usine et des navires. Mais j'étais trop engourdi pour avoir de rien une impression très distincte. Je partirai donc bien vite pour Washington, où d'ailleurs je veux arriver à temps pour voir

(1) C'est le nom que donnait la reine Ulrique-Éléonore à la belle Aurore de Kœnigsmark.

les premières séances du congrès, qui vient de s'ouvrir, et avant l'interruption des séances qui a lieu dans les premiers jours de janvier. Par bonheur, Mlle Catherine Hayes chante ce soir; le cygne d'Érin, comme on l'appelle, a ses partisans, qui l'opposent même au rossignol de Dalécarlie.

Un hasard assez heureux me procure le plaisir d'entendre ainsi l'une après l'autre les deux voix tant célébrées en prose et en vers dans les vingt-trois états de l'Union, et en même temps me permet d'entrevoir au moins la société de Baltimore, après avoir entrevu la ville par un beau soleil et par... j'allais dire un beau froid, mais je ne conviendrai jamais que le froid puisse être beau. J'ai trouvé la réunion de ce soir plus brillante même que celle de Philadelphie. En approchant vers le sud, une certaine élégance de manières se fait de plus en plus sentir. Je suis entré dans les états à esclaves; pour la première fois, je vois dans la salle du concert une tribune circulaire destinée aux *personnes de couleur;* on a raison de dire ainsi, car il n'y a pas seulement des noirs dans cette catégorie, on y trouve réunies toutes les nuances jusqu'au blanc inclusivement. Pour les connaisseurs, la descendance africaine ne s'en manifeste pas moins dans un coin de l'œil ou à la racine de l'ongle, et quoique d'une blancheur très pure, une quarteronne est obligée de prendre place à côté des nègres.

Mlle Hayes n'est pas une artiste de l'étoffe de Jenny Lind; mais elle est plus nouvelle, elle est Irlandaise, elle chante avec agrément les ballades de son pays, et je crois qu'elle a eu plus de succès ce soir qu'hier n'en a eu... j'allais dire sa rivale, mais vraiment on ne peut les mettre sur la même ligne. Quoique les concerts soient très suivis, qu'on y paie sa place assez cher, qu'on emploie dans les journaux les plus fortes hyperboles, et les mêmes hyperboles, pour célébrer des talens supérieurs et des talens médiocres, je ne crois pas que l'instinct musical soit très développé en Amérique. Les Américains sont trop Anglais pour être musiciens. Ils font cependant beaucoup musique, on fabrique aux États-Unis une énorme quantité de pianos et les concerts de société y sont aussi fréquens et au moins aussi redoutables qu'en Europe; mais je ne vois pas qu'il se produise en ce pays des exécutans célèbres. Les Américains ont des sculpteurs, des peintres même; je n'ai pas encore entendu citer le nom d'un compositeur américain.

On a fait quelques efforts pour cultiver la musique sacrée. Le chant d'église a été perfectionné à Boston par la *Société d'Hændel et d'Haydn;* à Lowell, j'ai trouvé la musique des grands maîtres mise dans des concerts bon marché à la portée du peuple; mais, malgré tous ces louables efforts, l'organisation anglo-saxonne résiste. Il est

plus facile de dételer les chevaux des cantatrices européennes et de payer un billet de concert 1,000 dollars (1) que d'avoir le sens musical. Heureusement on peut être un grand peuple sans cela, les Anglais l'ont prouvé; il est vrai aussi que ce sens peut se développer par l'éducation et l'exercice, nous le prouvons en France aujourd'hui.

Les Allemands sont aux États-Unis la ressource des orchestres et des concerts. La musique des régimens de milice est souvent exécutée par des nègres. La race noire est assez bien organisée pour le chant. C'est un point sur lequel les orgueilleux *Yankees* doivent se reconnaître une infériorité vis-à-vis de ces hommes dans lesquels certains d'entre eux reconnaissent à peine des créatures humaines. Le nègre est condamné par l'esclavage ou le mépris à une condition misérable; mais il a reçu un don qui manque à ceux qui l'oppriment ou le dédaignent, la gaieté. Pour l'aider à supporter l'amertume de son sort, la Providence lui a donné le goût de la danse et du chant :

Le bon Dieu lui dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Il est naturel de penser aux noirs le jour où j'ai mis le pied dans les états à esclaves. Chose étrange! je pars pour Washington, je vais voir le congrès et le président de la république, saluer le Capitole, et je ne suis plus dans ce qu'on appelle ici les *états libres*.

J.-J. Ampère.

(1) Du reste on a fait plus d'un conte en Europe sur cet enthousiasme excessif des Américains pour des cantatrices ou des danseuses européennes. Mlle Fanny Essler n'a point siégé au congrès, n'a pas été portée en triomphe par les sénateurs, etc.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1853.

Quelle est aujourd'hui la direction morale et politique du monde? Vers quel but marche-t-il? A quelle destination définitive est-il promis? Quelles sont ses impulsions, ses croyances dominantes, ses règles? Il serait peut-être lui-même un peu embarrassé de répondre. Sa règle, c'est justement de n'en point avoir. Il a des pressentimens, des instincts, plutôt qu'une conscience claire et certaine de ce qu'il veut, ou du moins cette conscience change assez périodiquement. Un jour il va dans un sens, un autre jour il est emporté dans un autre sens. Il passe d'une sorte d'ébriété fiévreuse à l'assoupissement; il se repose avec délices au lendemain des plus chimériques et des plus inutiles poursuites; il flotte entre l'autorité et la liberté, impuissant à vivre sans elles, impuissant à les concilier, et se consolant de ne les pouvoir faire vivre ensemble en les adorant l'une après l'autre, ce qui n'est pas toujours le meilleur moyen pour les adorer longtemps. Il se trouve même parfois que ses adorations sont aussi périlleuses que ses haines. Pour vivre, selon la parole du poète, il épuise les sources de la vie. Mystérieuse élaboration d'une destinée que nous ne connaissons pas et vers laquelle nous marchons souvent en aveugles! En attendant cependant que cette vacillante lumière morale se fixe et que le monde s'arrête à une croyance, à une volonté assurée, à un but, il y a un autre mouvement qui ne cesse pas, qui nous presse et nous enveloppe : c'est ce gigantesque mouvement matériel qui s'accomplit par le déplacement des populations, par la multiplication du commerce, par les échanges de l'industrie. Les voyages dans les espaces de l'abstraction, réalisés au coin du feu, la plume à la main, et qui conduisent quelquefois Dieu sait où, pâlissent, on en conviendra, devant cet instinct voyageur d'une autre espèce qui fait du monde matériel le théâtre d'une exploration universelle, la grande route de l'ambition, de l'activité humaine. On rêve l'unité abstraite, et elle se poursuit par le mélange des races, des mœurs, des goûts, des intérêts.

C'est peut-être le fait le plus caractéristique de notre temps, qui se résume dans un fait non moins caractéristique, — les émigrations.

Rien n'est plus remarquable et plus étrange que le progrès de ces tendances des populations à se déplacer, à tenter les fortunes lointaines. Il y a trente ans, l'Angleterre elle-même ne comptait qu'un nombre presque insignifiant d'émigrans, moins de dix mille par année. Le chiffre était monté, en 1841, à cent dix-huit mille; en 1847, il était de deux cent cinquante-huit mille, et dans une des dernières années il s'est élevé à trois cent vingt mille. Dans un intervalle de dix années, de 1841 à 1851, l'émigration irlandaise seule a enlevé près d'un million et demi d'habitans. En Allemagne, l'émigration existait à peine il y a un quart de siècle, et ne méritait point d'être comptée; récemment, elle s'élevait, dans une année, à un chiffre de plus de cent mille individus, envoyés dans les diverses parties du monde. Hambourg, Brême, Rotterdam, Anvers, sont les débouchés par où ce flot incessant s'écoule, — et ne voit-on pas parfois à Paris même passer quelques-unes de ces pauvres troupes d'émigrans allemands se dirigeant vers un de nos ports pour cingler vers les continens nouveaux? L'Alsace, le midi de la France, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, ont leur part croissante dans ce mouvement. Chaque pays a ses lieux préférés d'émigration : l'Allemand et l'Anglais vont aux États-Unis; le Français, l'Italien, l'Espagnol, vont dans l'Amérique du Sud. Tous vont dans l'Australie ou dans la Californie en certains momens. Qu'est-ce qui attire ces populations au loin? C'est l'espoir du bien-être. Quelle cause est assez puissante pour les arracher au sol natal, à leur foyer obscur, et changer à ce point des coutumes séculaires d'immobilité? C'est la misère, c'est la surabondance de la population en certains lieux, ce sont les révolutions, les crises du travail et de l'industrie, c'est l'impossibilité de vivre comme en Irlande, c'est quelquefois même la législation qui, comme en certains pays allemands, soumet le mariage à l'obligation d'un revenu fixe que les pauvres n'ont pas. C'est ainsi que des millions d'hommes s'en vont, désertant leur pays et leur maison, emportant tout avec eux, leur misère et leur esprit d'aventure, leur ardeur d'exploration ou leur amour du travail. Et ce n'est pas seulement de l'Europe que partent les émigrations; elles viennent encore aujourd'hui de l'Asie, de l'Inde, de la Chine. L'affranchissement des nègres a éveillé l'idée d'aller chercher des travailleurs libres chinois ou indiens. Il y a cent mille *coulies* à Maurice. Tout récemment encore, il était question de les introduire sur une vaste échelle dans une colonie française, à Bourbon. Et ce n'est plus maintenant aux archipels de l'Océan Indien que s'arrêtent les émigrans chinois; ils vont au Chili, dans la Californie, sur toutes les côtes de l'Océan Pacifique. L'Europe et l'Asie se rejoignent dans ce mouvement sur le sol du Nouveau-monde. Il y a eu des momens dans la civilisation où le même instinct tourmentait et entraînait la race humaine, au XVIe siècle par exemple; jamais il ne s'est développé dans une telle proportion. Et puis l'esprit de conquête présidait aux explorations d'autrefois. Ce qui mêle les hommes et les races aujourd'hui, ce qui les pousse à se déplacer, ce qui les rapproche, c'est le travail, c'est l'industrie et le commerce, qui font du monde comme un vaste corps battant en quelque sorte des mêmes pulsations et se disciplinant dans la poursuite des mêmes intérêts.

C'est là, sans nul doute, ce qui explique le mieux l'étrange développement de ces grandes voies de communication, de ces rapides systèmes de transport qui mettent l'Europe et l'Amérique à quelques jours de distance à peine. Aussi, depuis un demi-siècle, le génie de l'homme est-il particulièrement tourné vers cet ordre d'inventions. Il dompte les élémens, s'empare de l'air et du feu, multiplie et dirige les forces motrices; il combine et simplifie, comme cet Américain ingénieux et inventif, Suédois d'origine, le capitaine Ericson, qui récemment encore, par un usage mieux entendu de la puissance du calorique, découvrait le moyen de réduire singulièrement la dépense du combustible pour les machines à vapeur, en laissant en même temps sur les navires plus de place au commerce et à l'homme, qu'un économiste appelait « le bagage le plus difficile à transporter. » Ces grands moyens sont le fruit du besoin universel de locomotion qui règne dans notre temps, et d'un autre côté ils lui viennent en aide, ils l'accélèrent, le provoquent, le multiplient, le facilitent. Comment une pauvre famille d'émigrans, qui s'en va aujourd'hui en quelques jours dans l'ouest des États-Unis, eût-elle songé autrefois à tenter un tel voyage avec ses faibles ressources? Les Anglais et les Américains, selon l'habitude, cela se comprend, sont à la tête de ce mouvement. Depuis bien des années déjà, ils poursuivent les plus vastes expériences et rivalisent d'audace. Après avoir lié l'Europe à l'Amérique par les services transatlantiques, l'Angleterre a établi des lignes de navigation à vapeur avec le cap de Bonne-Espérance, avec l'Inde. Ses vaisseaux sillonnent toutes les mers, et sont en quelque sorte l'instrument unique et régulier des relations universelles. La France, malheureusement, ne marche point du même pas. Il serait cependant nécessaire d'y songer. C'est une grande question de savoir quelle doit être véritablement la politique de la France : si elle doit se tenir au niveau de celles des autres nations qui marchent dans la voie des développemens maritimes et commerciaux, ou si elle doit être purement continentale, tout intellectuelle et morale. C'est une grande question; mais il faudrait faire un choix, afin de ne point user des forces inutiles à la recherche d'une double grandeur qu'on verrait fuir tour à tour. Depuis quelques mois déjà, on le sait, il était question de la création de paquebots transatlantiques. La réalisation de cette pensée est aujourd'hui ajournée. Le gouvernement a nommé une commission chargée d'étudier cette grande et multiple question, et cette commission a reconnu qu'il en résulterait pour l'état une dépense annuelle de plus de 15 millions sous forme de subvention, que nos ports n'étaient point, dans leur état actuel, accessibles aux bâtimens d'une assez vaste capacité pour lutter avec succès contre la concurrence étrangère. Il est fâcheux assurément qu'il en soit ainsi. Cela est fâcheux, parce qu'il y avait là un grand intérêt dans le mouvement présent du monde. Nous ne l'imputons point au gouvernement, mais à ce mauvais sort qui depuis treize ans fait périodiquement échouer cette entreprise, et qui ne décèle point, par malheur, une grande persistance, non plus qu'une bien vivace hardiesse dans l'esprit d'industrie. Pour le moment donc, une seule ligne sera créée, celle du Brésil. En attendant, les expériences sur la machine Ericson se compléteront, et nous les étudierons. Nous étudierons surtout comment de simples particuliers, de simples négocians, mettent leur zèle et leur fortune à seconder ces ingénieuses

inventions, à construire ces puissantes machines, pour les jeter dans le monde industriel et commercial. Voyez cependant : à côté de nous, ce que nous ne faisons pas, un petit peuple le tente hardiment et résolument dans la mesure de ce qu'il peut. Le Piémont va avoir ses paquebots transatlantiques. Une loi, en ce moment soumise aux chambres, traite de la concession d'un privilége à une compagnie qui s'engage à organiser deux services mensuels, — l'un de Gênes à New-York, en touchant à Marseille, Barcelone, Malaga, Gibraltar et Madère, l'autre de Gênes à Montevideo et desservant, outre les mêmes points, la côte du Brésil. Le voyage de New-York s'accomplira en vingt-deux jours, celui de Montevideo en trente-huit jours. Le Piémont paie ces avantages d'une subvention annuelle de 624,000 livres. Ce n'est point trop payer pour faire de Gênes une des têtes de ligne des rapports de l'Europe avec le Nouveau-Monde.

Ce que font ces systèmes de communication plus rapide et plus régulière pour les relations transocéaniques, les chemins de fer le font sur le continent. Ils effacent les distances, rapprochent et multiplient les intérêts, transforment les contrées où ils passent. Parmi tous ces travaux, où s'absorbe l'activité contemporaine, il en est, pourrait-on dire, d'un intérêt européen : tel est aujourd'hui le chemin de fer du nord de l'Espagne, dont la pensée, déjà ancienne, est sur le point d'être réalisée. Il en est aussi d'un intérêt plus particulièrement national : tel est le chemin qui vient de prendre dans le monde de l'industrie le nom de *grand-central*. Le chemin de fer du nord de l'Espagne, c'est-à-dire d'Irun à Madrid, paraît être passé maintenant aux mains d'une compagnie puissante, qui a réuni les capitaux espagnols, anglais et français, pour mener à une prompte fin une entreprise sous laquelle l'Espagne seule eût plié sans doute. Il suffit de jeter un regard sur la Péninsule pour voir de quel avantage peut être ce chemin pour les contrées qu'il est appelé à traverser. Ce qui manque aux provinces centrales de l'Espagne, ce n'est point la fertilité, ce sont les moyens d'en faire sortir aisément les fruits de la terre, si bien que souvent l'abondance des récoltes n'est nullement une richesse. A ce point de vue, le chemin de fer d'Irun à Madrid peut contribuer singulièrement au développement intérieur de l'Espagne; mais il est un côté, comme nous le disions, par où il a un caractère en quelque sorte européen. En quelques années et au moyen des lignes qui se continuent de Madrid vers le midi de l'Espagne, on pourra aller ainsi sans interruption de Saint-Pétersbourg à Cadix. Toutes les plus grandes capitales de l'Europe, les principaux centres d'action politique, comme les foyers d'activité industrielle, se trouveront en communication directe, en contact permanent pour ainsi parler. Quant au chemin central de la France, il a un mérite essentiel, c'est de porter la vie et le mouvement dans des régions demeurées jusqu'ici en dehors des systèmes de communication appliqués au reste du pays. Il desservira notamment les bassins houillers de l'Aveyron, les forges et les hauts-fourneaux du Limousin et de la Dordogne. Les grands traits de la combinaison nouvelle consistent à relier Bordeaux à Lyon par les provinces centrales, et à créer deux lignes, l'une de Clermont à Montauban, l'autre de Limoges à Agen, comme base ou point de raccord des lignes qui s'étendront plus tard vers les Pyrénées. Ce vaste réseau, décrété en principe, ne comprend pas

moins de 915 kilomètres, sur lesquels 288 seulement sont concédés à une compagnie immédiatement. Pour le reste, l'état se réserve le droit de poursuivre les travaux à son jour, à son heure et selon ses ressources, dans les conditions de la loi du 11 juin 1842 : mesure prudente pour ne point accumuler les dépenses à sa charge et les entreprises alimentées par les capitaux privés. Ces deux chemins, celui du nord de l'Espagne et celui du centre de la France, qui sont le fait industriel le plus saillant de ces derniers jours, ont donc un intérêt de premier ordre, au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue du développement matériel. Si la France est lente à entreprendre des travaux qui vont porter au loin son influence, à s'étendre par la navigation, elle agit sur elle-même du moins, et elle agit aussi dans une sphère plus rapprochée, plus dépendante de son action immédiate, — en Afrique.

L'Algérie est un des grands intérêts de la France, après avoir été et en étant encore une de ses gloires. Seulement nous touchons peut-être à la période la plus difficile dans cette œuvre d'assimilation d'un pays comme l'Afrique. Avec de vaillans soldats et des millions versés sans compter, il n'est point impossible de s'emparer d'un pays, de le tenir en respect à la pointe de l'épée; ce qui est moins facile, c'est d'asseoir sur tant d'élémens rebelles et incohérens un état durable par la civilisation réelle. C'est ici la place du travail, de l'activité pratique, de tous les pacifiques efforts. Nous n'en sommes point à signaler les projets de colonisation dont l'Algérie a inspiré la pensée. L'un de ces projets, on le sait, émanait d'une compagnie genevoise qui sollicitait du gouvernement une vaste concession aux environs de Sétif, dans la province de Constantine. Cette concession vient d'être faite dans des conditions qui ne s'éloignent point essentiellement de celles que nous laissions pressentir. Le chiffre des terrains concédés est de 20,000 hectares. Chaque section de 2,000 hectares dont les concessionnaires seront successivement mis en possession entraîne la création d'un village composé de cinquante familles de cultivateurs européens. Le lot de chaque famille est de 20 hectares. Chaque colon apporte une somme de 3,000 francs, dont une portion est préalablement déposée comme garantie entre les mains du gouvernement, qui la restitue à intervalles fixes. Nous ne pousserons pas plus loin les détails. Du reste, la compagnie genevoise agit sans subvention. Là est le fait remarquable de cette concession. C'est pour la première fois que les capitaux privés ne comptent que sur eux-mêmes pour réaliser une entreprise de ce genre. Jusqu'ici, c'était l'administration qui non-seulement faisait exécuter les travaux d'utilité publique nécessaires à la formation de populations nouvelles, mais qui avait encore à pourvoir aux premiers besoins des colons, à la construction de leurs maisons, à l'achat de leurs instrumens de travail. Ici l'état n'intervient que dans les travaux les plus essentiels d'utilité publique. Un autre caractère de la société nouvelle, c'est qu'elle réunit à notre sens les avantages de la grande concession par l'action, par la responsabilité toujours présente de la compagnie, et les avantages de la petite concession par la répartition des lots entre des colons agissant avec des moyens sûrs, dans un intérêt personnel et par les efforts collectifs de la famille. Qu'on le remarque bien en effet : ce n'est point une

compagnie spéculant seulement, exploitant, réunissant au hasard des ouvriers sans lien, sans solidarité; c'est un ensemble de cinq cents familles s'établissant sur le sol algérien et y prenant racine par le travail, par leurs intérêts. Est-ce à dire qu'il ne puisse y avoir des déceptions? Elles peuvent être nombreuses encore; mais c'est là du moins, il nous semble, une des tentatives de colonisation qui s'offrent dans les conditions les plus sérieuses, les plus efficaces et les plus pratiques.

Reprenons un moment cette série de créations, d'entreprises, ce mouvement industriel en un mot où vient se mêler avec son caractère propre et distinct l'essai de colonisation algérienne. Oui, nous reconnaissons la grandeur de ces travaux : le génie de l'industrie et des transformations matérielles se manifeste dans notre siècle sous mille aspects merveilleux; mais il y a en même temps une impression que ce spectacle réveille toujours d'une manière invincible, et ici nous revenons sans peine à notre point de départ. Ce monde matériel que nous décrivions, sans cesse occupé à se transformer, à élargir les sources de la richesse et des jouissances, à élever le niveau du bien-être, — ce monde a besoin de retrouver son assiette morale, de sentir renaître en lui une foi, un sens moral. L'industrie malheureusement n'apporte point toujours avec elle la moralisation. Il n'est personne ayant connu des villes, des localités où de grands travaux se soient accomplis, où des agglomérations d'ouvriers aient vécu, où la condition matérielle des populations se soit même améliorée, si l'on veut, qui n'ait été témoin aussi de ravages d'un autre genre. Là où vous porterez le goût et la facilité des jouissances, l'amour du bien-être sans contre-poids, sans que l'instinct moral redouble de puissance, vous pourrez créer des prospérités factices, des enivremens passagers; mais vous préparerez des réveils terribles, où les âmes seront prêtes pour toutes les luttes, rebelles à tous les freins, et ne se courberont en frémissant que devant le joug de la force, parce que ce sera le seul auquel elles seront façonnées. Ce que peut l'intelligence dans ces conditions, il n'est pas besoin de le dire; mais n'a-t-elle point elle-même à s'épurer et à se moraliser?

Quand nous disions, il y a un instant, que c'était une question de savoir quelle était réellement la politique de la France, si elle devait s'étendre au dehors par l'ascendant commercial, ou si elle ne résultait pas plutôt d'une action tout intellectuelle, ce n'est point, on le comprend, que l'une de ces deux politiques soit absolument exclusive de l'autre; seulement il y a toujours un élément qui domine. Et n'est-ce point en effet par les idées, par l'intelligence appliquée à la philosophie, à l'histoire, à la littérature, que s'exerce depuis longtemps l'influence de la France? Notre pays ne crée point les idées; il les met en état de faire leur chemin dans le monde, il les marque de son empreinte, il extrait des choses tout ce qui est possible et faisable, il est le grand vulgarisateur de l'univers; c'est là sa puissance, et lorsque de tristes esprits mettent sous le nom de l'intelligence française leurs violentes et sinistres théories ou leurs inventions malsaines, ils touchent pour le corrompre à l'instrument même de la grandeur de la France, ils sont les fauteurs ou les complices d'une décadence. C'est ce qui fait aussi qu'il y a en quelque sorte un intérêt politique dans les résistances du goût national, dans les

fidélités du talent, dans la rectitude du jugement ou de l'imagination, dans les applications heureuses, sensées et justes de l'esprit. Une de ces applications les plus sérieuses et les plus utiles de l'intelligence, c'est assurément de s'éclairer au spectacle de la vie de certains hommes ou de certaines périodes de l'histoire. N'est-ce point là le caractère des *Notices historiques* de M. Mignet, et de quelques-uns des fragmens qui composent les *Études historiques* de M. Eugène Forcade? M. Mignet est un talent ferme, correct et ordonné, assis en quelque façon dans certaines doctrines comme dans certaines habitudes de droiture et d'élévation. Comme historien, on sait avec quel mélange d'érudition et de pénétration il recomposait, dans quelques-uns de ses derniers ouvrages, la vie d'un Antonio Perez ou de cette reine de douloureux souvenir, Marie Stuart. Comme secrétaire de l'Académie des Sciences morales, comme successeur de d'Alembert, il a eu à rajeunir et à ranimer ce cadre du portrait académique; il y a réussi en faisant revivre, autour des personnages dont il avait à retracer la figure, la société de leur temps, les intérêts qui s'agitaient autour d'eux, les idées qu'ils professaient, les événemens auxquels ils avaient pris part. Et lorsque ces personnages sont Sieyès, Merlin, Siméon, Talleyrand, Rœderer, Bignon, Daunou, Cabanis, c'est toute l'histoire du commencement de ce siècle, c'est la reconstruction de la société civile, c'est tout un mouvement politique et philosophique auquel M. Mignet lui-même se rattache assurément par plus d'un lien; c'est l'histoire actuelle, toute chaude encore du moins et la plus saisissante, lorsque l'homme qui revit dans quelqu'une de ces biographies est Rossi. M. Mignet met un art plein de force et de nuances dans la peinture de cette existence étrange couronnée d'une si grande fin, de ce caractère si vigoureux, ardent et prudent à la fois, souple et viril, dédaigneux et fier jusque devant la mort. C'est ainsi que ces *Notices* font passer devant vos yeux tout un ensemble de choses et d'hommes, — hommes et choses évanouis! Une des plus remarquables biographies de M. Mignet est celle de Franklin, bien qu'elle ne se rattache pas essentiellement aux *notices* académiques. M. Mignet écrivait cette biographie, si nous ne nous trompons, en 1848, et il y avait certes de l'à-propos à montrer le bonhomme américain dans la rectitude de sa vie, dans la finesse de son bon sens et dans cette intégrité morale qui semble si naturelle, qu'elle donne au devoir toute l'apparence du bonheur. C'est donc une collection d'études savantes et instructives où la fermeté de l'histoire se mêle à l'habileté du pinceau dans la mesure d'un talent qui reste d'autant plus aisément lui-même, qu'il s'est moins jeté dans la lutte active des opinions et des partis, depuis bien des années du moins.

Autant on sent dans les pages de M. Mignet le calme d'un esprit accoutumé à considérer les choses d'une sphère d'observation en quelque sorte philosophique, autant il y a quelque chose de militant dans M. Eugène Forcade, l'auteur des *Études historiques*. Ces *Études* ne sont point nouvelles sans doute; on les a lues ici même en grande partie. Ce sont tous ces essais sur l'*Histoire de la Révolution de* 1848 de M. de Lamartine, sur la révolution anglaise à propos du livre de M. Macaulay, sur les *Cavaliers et les Têtes rondes*, sur M. Mackintosh, que l'auteur appelle un libéral au XIXe siècle. Chacune de ces études a encore son intérêt et sa forte saveur. M. Eugène Forcade est assuré-

ment un des jeunes esprits de notre temps qui ont le plus de ressort et d'éclat, et qui peuvent s'appliquer le plus heureusement aux sujets en apparence les plus divers; il a écrit des pages charmantes sur le roman anglais, et il pénètre avec une sagacité singulière dans certaines époques de l'histoire d'Angleterre, démêlant de la main la plus souple et la plus habile ce tissu d'élémens parfois si compliqués et si obscurs. Dirons-nous que le sentiment des choses actuelles s'y fait encore sentir? Comment en serait-il autrement? Par son talent, M. Forcade est fait pour servir les grandes causes. Il a été, on le sait, l'auxiliaire de toutes les luttes contre les idées révolutionnaires dans ces dernières années; il a fait même parfois des justices exemplaires, sous la dictée en quelque façon de l'opinion publique. Ce sont là les bonnes fortunes de ceux qui se jettent dans le tourbillon des luttes politiques; on peut y perdre bien des choses : quand on y entre avec une intelligence saine et une âme sympathique, il y a des momens où le cri de la conscience éclate et trouve partout un écho. M. Eugène Forcade était du nombre des esprits droits que cette révolution de 1848 froissait et révoltait, non-seulement à cause des humiliations passagères de toutes les traditions conservatrices de la société, mais encore par le péril immense, redoutable, imminent, que cette révolution, faisait courir à la liberté, — la liberté, que l'auteur des *Études historiques* appelle la patrie morale des générations grandies avec elle et par elle, et qui a bien, elle aussi, comme il le dit spirituellement, ses frontières naturelles. Une révolution, c'est l'invasion dans cette patrie morale avec toutes ses conséquences, et le moins qui puisse lui arriver, c'est d'être singulièrement restreinte. Qu'en résulte-t-il? c'est qu'il faut faire de l'histoire et de la littérature. On ne dirige pas les révolutions; elles vont toutes seules à leur but, et quand elles se sont dénouées, comme il était dans leur nature de finir, il ne reste plus pour les esprits justes qu'à chercher un aliment nouveau dans l'étude, à apprendre comment on se garde des découragemens trop profonds et des illusions trop vives. Que M. Forcade multiplie les portraits comme celui de lord Bentinck, ou les essais littéraires comme celui qu'il consacrait récemment à Thomas Moore; il n'a qu'à tracer encore des esquisses comme celle qu'il retraçait un jour de la révolution de 1688 en Angleterre : belle et éloquente leçon que ce spectacle d'une révolution qui trouve en elle-même la force de se modérer, qui n'a pour ainsi dire que l'extérieur d'une révolution, mais où revit partout l'esprit conservateur, le culte du passé, la fidélité aux traditions historiques de l'Angleterre! Une qualité remarquable du talent de M. Forcade, c'est qu'avec bien des saillies de verve, avec le goût et la connaissance des choses anglaises, il est resté très français, élégant et plein d'une vie propre; il a le trait rapide, le récit animé et facile. L'instinct conservateur n'est pas seulement bon en lui-même; nous serions tentés de croire qu'il est un préservatif pour le talent, parce qu'il le ramène aux traditions francaises; il le garantit des boursouflures, des fausses exaltations, des idéalités chimériques, des quintessences humanitaires, de toutes ces maladies de l'esprit, dont il est bon de se garder comme de la fièvre.

Quintessences humanitaires, idéalités creuses, exaltations fausses, phraséologies amphigouriques, ce sont là pourtant les piéges les plus ordinaires de notre temps; ce sont les piéges de la philosophie, de l'histoire, de la littéra-

ture, du roman même et de la poésie. Il arrive qu'on finit par vivre dans cette atmosphère comme dans une atmosphère toute simple. On se crée un naturel d'une espèce particulière, mélangé de lyrisme nébuleux et d'attendrissemens factices. Toute réalité échappe; on écrit comme M. Dargaud, l'auteur d'un livre sur *la Famille* : « Je n'ai retenu que ce dont je voudrais me ressouvenir après ma mort pour en former la conscience de mon être, mon identité immuable, mon moi éternel. » L'auteur de *la Famille* dit quelque part que les premiers livres où il ait commencé à lire sont la Bible, Homère, Hérodote, Tacite, Saint-Simon même, le grand Saint-Simon, celui du XVIIe siècle! Nous osons dire qu'il n'est point le fils de son éducation; il se rattache à des traditions bien autres et un peu moins anciennes, surtout un peu moins solides. M. de Lamartine est à beaucoup d'égards le père de toute une école contemporaine dont est M. Dargaud. Seulement le grand air du maître, le souffle de l'inspiration de *Raphaël* et des *Confidences*, ne passe point dans les disciples. Ce n'est point certainement qu'il n'y ait des intentions excellentes et de l'honnêteté d'âme dans le livre de *la Famille;* ce qui lui manque, ce n'est pas la sincérité, c'est la vérité, chose très différente, — car on peut être fort sincèrement faux, alambiqué et creux. C'est même là à un certain point de vue le plus grand malheur, parce qu'alors il n'y a plus de remède. L'auteur dit que c'est un ouvrage qu'il a écrit pour lui-même. Cela ne prouve rien : les ouvrages qu'on fait pour soi-même sont les meilleurs quand on les écrit simplement, nettement, avec une claire perception des choses et non avec des semblans d'idées et des apparences de sentimens. Que si on mêle à des peintures de famille, à des récits de la jeunesse, des dialogues sur le christianisme progressif opposé au christianisme inflexible de l'église, quand même ces dialogues auraient lieu *dans le verger, sous les saules, sous le néflier, sous le cerisier,* selon les indications de l'auteur, — quel intérêt peut-il y avoir? Quelle impression sympathique et vraiment humaine, si nous osons ainsi parler, cela peut-il éveiller? Quel intérêt peut-il y avoir, disons-nous, et aussi quelle réalité s'y fait sentir? Il arrive qu'involontairement, sans y songer, on tombe dans une sorte de rhétorique verbeuse. Si on y réfléchit bien d'ailleurs, n'est-ce point là la fin dernière des écoles qu'il serait désormais un peu abusif d'appeler modernes? La littérature intime, la poésie pittoresque ou byronienne, même la poésie humoristique, le roman, le drame, tout cela a sa rhétorique connue, notée aujourd'hui, et où les ardeurs factices occupent un des premiers rangs; mais la littérature qui froisse le plus intérieurement peut-être, c'est celle qui s'applique aux intimités du cœur, aux simplicités du foyer, les seules choses où l'on trouve un refuge dans les révolutions qui nous emportent. Quant à la poésie plus particulièrement, c'est là surtout qu'on peut le mieux remarquer cet étrange phénomène. Qu'on ouvre les livres de vers qui paraissent : il y a d'habitude une facilité singulière à manier la langue poétique, le talent n'y manque pas, il y a un certain ensemble d'inspirations et d'images qui fait illusion un moment; mais prenez-les l'un après l'autre : la même physionomie, les mêmes moyens, les mêmes qualités et les mêmes défauts se retrouvent, et c'est ce qui démontre le plus clairement l'absence d'originalité, de sève, de vie propre. Nous ne disons point ceci une fois de plus pour détourner bien des esprits jeunes, dont le

premier amour est toujours la poésie, mais pour leur faire sentir qu'ils ont à se fortifier dans une étude nouvelle, dans une atmosphère plus vraie et plus féconde. Assurément le talent n'est point absent dans les vers que M. Ferdinand Fabre intitule avec une modestie un peu ironique : *Feuilles de Lierre*. Il y a une certaine facture libre et aisée; mais cela dépasse-t-il le niveau des compositions légères et éphémères de ce genre? Oui, on peut le répéter, il y a un travail nécessaire, il y a un ordre d'inspirations nouvelles à rechercher, il y a un mouvement nouveau à poursuivre, et, comme nous le disions, tout ce qui peut se révéler ou s'accomplir dans ce sens touche à l'instrument même de la grandeur politique de la France en Europe et dans le monde.

Sous quel jour apparaît aujourd'hui la situation générale de l'Europe? Les impressions les plus vives de ces derniers temps se sont évidemment calmées. Il y a cependant une chose curieuse, c'est le mystère qui continue à planer sur les négociations du prince Menschikoff à Constantinople. L'envoyé russe n'a point quitté en effet les états du sultan; sa mission semble même prendre un caractère permanent. Seulement, il est permis de le croire, son influence peut être aujourd'hui contrebalancée par la présence des ministres d'Angleterre et de France, lord Strafford Redcliffe et M. de Lacour, qui sont arrivés depuis quelques jours à Constantinople, et ont été déjà reçus par le sultan. Autant qu'on en puisse juger d'ailleurs, il ne s'agit plus d'une question de nature à précipiter la solution de cette redoutable affaire d'Orient. Tel est le sens des explications données récemment dans le parlement anglais par le ministre des affaires étrangères, lord Clarendon, sur les interpellations du marquis de Clanricarde. Après les déclarations de lord Clarendon, il ne peut plus y avoir de doute sur la manière dont le gouvernement britannique continue à envisager la question d'Orient. L'intégrité de l'empire turc est mise hors de contestation. S'il en était besoin, cela suffirait sans doute pour réduire les proportions des derniers incidens. Un autre trait de cette discussion, c'est qu'il en résulte que l'Angleterre et la France n'ont point cessé d'agir en complète intelligence à Constantinople. Quant à la politique intérieure de l'Angleterre, elle est dominée aujourd'hui par toutes les considérations qui se rattachent à l'exposé financier fait récemment par le nouveau chancelier de l'échiquier, M. Gladstone. C'est avec une certaine curiosité que cet exposé était attendu, en raison même des circonstances et en raison de l'importance du chancelier de l'échiquier, qui est un des premiers hommes d'état de l'Angleterre. Comment allait-il se tirer des difficultés de la situation? M. Disraëli, on peut s'en souvenir, était arrivé, non sans d'ingénieux efforts, à combiner, dans son plan financier, le maintien de la législation commerciale inaugurée par sir Robert Peel avec quelques mesures protectrices de dégrèvement à l'égard des intérêts agricoles. Il avait spirituellement résolu un problème assez compliqué d'équilibre. M. Gladstone, lui, va plus avant encore dans la voie des libérales réformes de 1846. Il opère des réductions nouvelles de tarifs sur quelques-uns des principaux objets de consommation tels que le thé, le savon, le beurre, le fromage, etc. La hache, on le voit, est hardiment portée sur le vieil édifice de la protection. Ce sont cependant autant de réductions considérables de recettes laissant un vide qu'il faut bien combler, et ici apparaît le revers de la médaille. M. Gladstone est bien forcé de

chercher quelque part des ressources. Il les trouve, en premier lieu, dans un impôt nouveau sur les successions; la transmission des biens n'a été soumise jusqu'ici en Angleterre à aucun droit. La contribution nouvelle paraît devoir produire 2 millions de livres sterling. Il y a encore une augmentation de la taxe sur les spiritueux d'Écosse; mais ce qui caractérise le plus particulièrement le budget de M. Gladstone, c'est la combinaison nouvelle qu'il a adoptée au sujet de l'*income-tax*, combinaison qui a pour résultat de donner pour le moment au trésor de plus grandes ressources, en offrant la perspective de la suppression de l'impôt sur le revenu à époque fixe : — 1860 est la date où l'*income-tax* doit cesser d'exister. D'ici là, voici les combinaisons de M. Gladstone : en ce moment, les revenus au-dessus de 150 livres sterling sont seuls soumis à la taxe; désormais tous les revenus à partir de 100 livres paieront l'impôt. C'est ainsi que le chancelier de l'échiquier commence par demander plus pour n'arriver que plus tard à un dégrèvement, et cela ne laisse point d'être un procédé assez spécieux. D'un autre côté, la taxe actuelle est de 7 deniers par livre; elle restera à ce taux pendant deux ans, elle descendra en 1856 à 6 deniers, à 5 en 1857, pour disparaître totalement en 1860, ainsi que nous le disions. En considérant dans son ensemble le budget de M. Gladstone, en mettant en parallèle le chiffre des réductions qu'il opère et les augmentations de ressources qu'il demande à des impôts nouveaux ou à des combinaisons particulières, il est impossible de ne point remarquer qu'il reste encore un déficit, même avec l'extension donnée à l'*income-tax;* mais M. Gladstone compte sur le développement de la richesse générale, sur l'impulsion donnée à tous les intérêts, et il trouve dans le mouvement immense accompli depuis 1842 la garantie de l'avenir. C'est certainement un grand spectacle que celui d'un peuple qui peut offrir un tel point d'appui à ses hommes d'état. Dans tous les cas, le budget de M. Gladstone, dans ce qu'il peut avoir de spécieux comme dans ce qu'il a de hardi, semble avoir obtenu un très sérieux succès en Angleterre. Restent maintenant les discussions, qui ne manqueront point de s'ouvrir, et où M. Disraëli viendra probablement relever le drapeau de son parti sur ce champ de bataille financier.

L'Angleterre, on le sait, était intervenue avec la France, plus vivement même que la France, dans une question grave et délicate élevée entre l'Autriche et le Piémont, et elle a peu réussi jusqu'à ce moment dans son intervention diplomatique. Bien loin de s'aplanir en effet, le différend né de la mesure de sequestre appliquée aux biens des émigrés lombards nationalisés sardes n'a fait que se compliquer davantage dans ces derniers temps. Le gouvernement autrichien ne semble point disposé à se départir de ses prétentions et à rien retrancher des rigueurs extrêmes de la mesure dont il a assumé la responsabilité. Qu'on le remarque bien, ce n'est point ici dans un intérêt d'humanité ou de sympathie pour les émigrés lombards que le Piémont réclame, c'est en s'appuyant sur un droit. Ces émigrés dépouillés sont aujourd'hui Piémontais et ont toutes les prérogatives de la nationalité piémontaise. C'est ce qui fait que le gouvernement sarde, tout en restant dans des limites extrêmes de modération, ne pouvait point agir autrement qu'il ne l'a fait, sans manquer à sa dignité. Dès qu'il a été avéré par les réponses de M. de Buol que toute négociation devenait inutile, l'envoyé sarde près le gouvernement au-

trichien, M. de Revel, quittait Vienne par voie de congé, comme on a pu le voir l'autre jour. Ce n'était point une rupture, mais ce n'est point non plus évidemment une situation très normale; elle peut être au contraire pleine de périls. Quoi qu'il en soit, en présence du refus de l'Autriche de faire droit à ses réclamations, le cabinet de Turin vient de publier un *memorandum* qui est l'exposé de toutes les phases, de tous les élémens de ce conflit, et qui discute avec une force remarquable et l'illégalité de la mesure du gouvernement autrichien et le droit du Piémont. Il conclut en ces termes que nous devons citer, parce qu'ils caractérisent le point où en est arrivée cette affaire : « C'est un grave attentat sur lequel nous faisons appel à la conscience mieux informée du cabinet de Vienne, et sur lequel nous invoquons les bons offices des souverains alliés et amis. » Maintenant les chambres piémontaises vont avoir à se prononcer sur ces complications épineuses. L'occasion leur est naturellement offerte. Le gouvernement vient de présenter un projet de loi affectant un crédit de 400,000 livres à des prêts en faveur des émigrés dépouillés par la mesure du sequestre. Il a communiqué à la commission parlementaire toutes les pièces concernant cet incident et les négociations diplomatiques qui ont eu lieu. Le parlement de Turin ne saurait se dissimuler qu'il est dans une situation grave, et que toute discussion violente ou injurieuse pour l'Autriche ne servirait guère le Piémont et moins encore les émigrés lombards devenus Sardes par leur naturalisation. Il y a dans la modération un intérêt de patriotisme que les chambres piémontaises ne méconnaîtront pas sans doute. Quant aux résultats possibles de toute négociation nouvelle, il serait difficile certainement de rien pressentir à ce sujet.

Tel est donc l'état des rapports de l'Autriche avec le Piémont. Quant aux difficultés dans lesquelles la Suisse, de son côté, s'est vue entraînée avec le gouvernement autrichien à la suite des événemens de Milan, si elles n'ont pas été moins graves dans le principe, elles semblent marcher aujourd'hui plus visiblement vers une conclusion régulière. Les relations des gouvernemens dénotent une situation moins tendue. Les *ultimatums* se sont changés en négociations nouvelles. D'ailleurs il est infiniment probable que le gouvernement fédéral se verra obligé de souscrire aux réclamations du cabinet de Vienne, tant au sujet des réfugiés, dont l'éloignement ou l'internement est demandé, que sur les autres questions; déjà même il s'exécute sur bien des points. Mais au moment où s'agitaient ces débats diplomatiques avec l'Autriche, un incident intérieur qui n'est point sans gravité éclatait en Suisse. Le canton de Fribourg était le théâtre d'un mouvement insurrectionnel. Dans la nuit du 21 au 22 avril, quatre cents paysans environ, ayant à leur tête un chef de parti des plus énergiques, nommé Carrart, et un officier de l'armée fédérale, le colonel Périer, entraient dans Fribourg et allaient se barricader dans le collége. D'autres troupes de paysans insurgés devaient, à ce qu'il paraît, arriver de divers points. Ces contingens ont fait défaut, et c'est ce qui a contribué à la prompte défaite des paysans déjà entrés dans Fribourg. Carrart a été tué; le colonel Périer a été grièvement blessé. Le reste de l'insurrection s'est évanoui. Quel est le caractère de ce mouvement? L'histoire de ce petit canton depuis quelques années, depuis la malheureuse guerre du Sonderbund, l'explique suffisamment. C'est l'excès de la lassitude du joug

révolutionnaire qui pèse sur Fribourg. On ne peut approuver sans doute ces prises d'armes, qui n'aboutissent d'ailleurs qu'à faire de nouvelles victimes; mais il est impossible aussi de ne point remarquer que c'est le seul moyen laissé aux populations, qui ont tenté vainement jusqu'ici toutes les voies légales pour obtenir un gouvernement en harmonie avec leurs besoins et leurs instincts. Comment donc se soutient le gouvernement radical de Fribourg? Il se soutient parce qu'il a fait une constitution qui lui donne le pouvoir pour un assez long espace de temps, et qu'il a fait garantir par l'autorité fédérale. Les populations ont inutilement demandé la révision de cette constitution; elles ont eu recours au conseil fédéral. L'an dernier, si l'on s'en souvient, il y avait à Posieux une assemblée populaire qui réunissait l'immense majorité des électeurs, et qui prenait pour symbole la revendication des libertés du canton. Depuis, des élections réitérées, soit pour le conseil fédéral, soit pour les communes, sont venues protester contre le gouvernement fribourgeois. C'est quand les populations voient cette impuissance de tous les moyens légaux, qu'elles succombent à la tentation de recourir à la force. Il faut les en blâmer encore sans doute, mais ne pas s'en étonner. Le gouvernement de Fribourg est sorti victorieux de cet assaut; la question n'en reste pas moins la même, la lutte n'en subsiste pas moins dans le fond entre le radicalisme révolutionnaire qui est au pouvoir et tous les sentimens conservateurs, qui ont leurs racines dans l'immense majorité des populations fribourgeoises.

Ce n'est point le moment sans doute des grandes conflagrations rapidement enflammées, rapidement propagées. Il s'en faut cependant, on le voit, que la vie politique manque d'alimens et d'incidens un peu partout, en dehors même des questions de nature à affecter la situation générale de l'Europe. Chaque pays a sa part d'agitations et de complications intérieures. La Hollande, la paisible Hollande elle-même, d'habitude si peu troublée dans le cours de son existence politique, vient d'avoir sa crise, aggravée par une certaine émotion populaire, et qui a entraîné en peu de jours la chute du ministère, puis la suspension des chambres, bientôt suivie de la dissolution de l'une d'elles. La grande cause de cette crise, c'est le rétablissement de la hiérarchie catholique dans les états néerlandais, opéré par un acte du saint-siége. Le calme ordinaire du caractère national, mieux encore l'esprit traditionnel de tolérance qui domine dans ce pays exclut certainement ce débordement d'âpres et virulentes passions soulevées, il y a quelques années, en Angleterre contre ce qu'on appelait l'*agression papale*, et qui n'était, si l'on s'en souvient, qu'une organisation semblable de l'église catholique dans le royaume-uni. La Hollande cependant est un pays protestant en majorité, et le sentiment protestant s'est ému en présence de l'acte d'autorité du souverain pontife. De là cette série de péripéties d'où est sorti un nouveau ministère, et qui ont eu pour résultat de jeter le pays dans l'incertitude d'un prochain mouvement électoral : tant il est vrai que de nos jours les questions religieuses ne cessent point d'occuper une grande place dans les préoccupations publiques! Au fond, quelle est donc la situation de la Hollande au point de vue de l'organisation des cultes et des conditions respectives des commu-

nions diverses? C'est là ce qui peut le mieux déterminer le caractère de la crise actuelle.

Ce n'est point la première fois que l'organisation du culte catholique en Hollande préoccupe également le gouvernement néerlandais et le saint-siége. Déjà en 1827 un concordat était conclu entre Rome et les Pays-Bas, dont la Belgique faisait encore partie. En réalité, ce concordat n'a jamais été complétement appliqué. Vu d'abord avec défaveur dans les deux parties du royaume, la partie néerlandaise et la partie belge, il devenait d'une application bien plus difficile et plus problématique après la séparation de la Belgique, c'est-à-dire de la portion essentiellement catholique du royaume. En fait, il est resté suspendu pendant dix ans. La question ne s'est réveillée qu'en 1840. Le gouvernement inclinait à maintenir le principe du concordat de 1827, sauf les modifications nécessaires; mais ici commence à se manifester la vive opposition des administrations protestantes, opposition fondée sur les changemens politiques survenus par suite du démembrement du royaume et sur la puissance des traditions historiques dans les sept anciennes provinces-unies. Dans une pensée de paix, le roi régnant alors, Guillaume II, s'arrêtait à un tempérament. Une convention passée en 1841 avec le saint-siége, et qui n'a point été publiée jusqu'ici, maintenait aux anciennes provinces le caractère de *pays de mission*, tandis que l'épiscopat catholique était établi dans le Brabant hollandais et dans le duché de Limbourg. Il en était ainsi lorsque sont survenues les modifications essentielles introduites dans la loi fondamentale de la Hollande en 1848. La constitution nouvelle, c'est là ce qu'il faut remarquer, change sensiblement la situation des divers cultes; elle proclame la liberté religieuse la plus complète; elle laisse à toutes les communions la faculté de s'organiser, de s'administrer elles-mêmes, à la seule condition de respecter les lois et de ne rien faire contre la sûreté de l'état. Le culte protestant s'est organisé sur ces bases, et même le gouvernement, qui avait d'abord fait quelques réserves sur cette organisation, a fini par les retirer. Le culte israélite s'est organisé. Il était assez simple que le culte catholique songeât aussi à se constituer régulièrement. Dès la fin de 1851, le souverain pontife faisait soumettre la question au cabinet de La Haye, et celui-ci répondait, la constitution à la main, que le culte catholique était libre de s'organiser comme les autres et aux mêmes conditions; seulement il demandait, par un désir assez naturel, une communication préalable du jour et du mode d'organisation; il se croyait fondé à l'obtenir, bien qu'à vrai dire le nonce du saint-siége à La Haye déclinât à ce sujet tout engagement. Ceci ressort des discussions mêmes des chambres et des explications ministérielles. Qu'en est-il résulté? C'est que, lorsqu'a eu lieu récemment et d'une manière un peu inopinée le rétablissement de la hiérarchie catholique qui institue en Hollande cinq évêchés, dont un archevêché à Utrecht, l'acte du saint-siége a surpris et froissé à la fois, mais inégalement, le gouvernement et une notable portion de l'opinion publique. Le gouvernement a vu dans l'absence de toute communication préalable un mauvais procédé de la cour de Rome; l'opinion publique, parmi les protestans, s'est irritée contre le fait même de l'organisation catholique. L'agitation s'est rapidement propagée, un pétitionnement

assez considérable a eu lieu dans les villes principales, à La Haye, à Rotterdam, à Amsterdam, à Utrecht, et dans les campagnes. Le chiffre des pétitionnaires s'élève, dit-on, à deux cent mille. Enfin les chambres réunies de nouveau après les vacances de Pâques se sont fait l'organe de l'émotion publique, sur des interpellations adressées au cabinet par M. Van Doorn, député d'Utrecht.

Disons tout de suite le côté vulnérable de la mesure appliquée par le saint siége à la Hollande. Ce n'est point le principe même du rétablissement de la hiérarchie catholique qui est mis en question; ce principe est dans la constitution, qui sanctionne la liberté religieuse. Il n'y a que les ultra-protestans qui l'attaquent, et qui eussent préféré le maintien indéfini des conditions dans lesquelles se trouvait le culte catholique. Ce qui a éveillé de vives susceptibilités, c'est la forme, dans laquelle on a cru voir, comme nous le disions, un manque d'égards envers le gouvernement néerlandais, et il eût été sans doute facile et sage d'éviter ce froissement. Ce qui a blessé davantage peut-être encore, c'est l'allocution papale du 7 mars, dont quelques termes, assurément mal interprétés, semblaient atteindre des traditions historiques chères à la Hollande, parce qu'elles se confondent avec sa nationalité même. Aussi les discussions qui ont eu lieu dans les chambres portent-elles moins en substance sur le droit du saint-siége et sur le fait même du rétablissement de la hiérarchie catholique, considéré à peu près comme consommé, que sur la manière dont s'est accompli cet acte et sur les circonstances qui l'ont accompagné. L'ordre du jour proposé par M. Van Doorn et voté par 40 voix contre 12 dans la seconde chambre n'a point un autre caractère, tout en impliquant des représentations faites à la cour de Rome. L'inconvénient de cet ordre du jour, c'est qu'il réunissait ceux qui approuvaient la marche suivie par le gouvernement et ceux qui le votaient comme un acte d'opposition contre l'organisation catholique elle-même. Dans toutes ces discussions délicates et épineuses d'ailleurs, il faut le dire, le cabinet hollandais ne s'est point départi de ses tendances libérales. Soit par l'organe de son principal membre, M. Thorbecke, soit par l'organe du ministre des affaires étrangères, M. Van Zuylen van Nyevelt, il n'a point caché sa véritable pensée : c'est qu'en principe le gouvernement n'avait point à s'immiscer dans une question religieuse, dans un fait accompli dans les limites de la constitution. Seulement, comme à ses yeux les convenances diplomatiques n'avaient point été observées à son égard, outre les représentations qu'il adressait à la cour de Rome, il rappelait par voie de congé son ministre près le saint-siége. C'est sous l'impression de ces explications que l'ordre du jour de M. Van Doorn était voté. Là est la part des chambres et du cabinet de La Haye. On croyait presque en avoir fini. Ce n'était cependant qu'une illusion, parce que d'abord, comme nous l'avons fait remarquer, l'ordre du jour de la seconde chambre réunissait des pensées assez divergentes, et ensuite parce que, dans l'intervalle, l'opinion publique protestante continuait à s'agiter au point de déplacer singulièrement les influences politiques.

Tandis que le cabinet de La Haye se croyait en effet très rassuré par le vote de la seconde chambre, les choses se précipitaient d'un autre côté dans un sens différent. Le roi était à Amsterdam, où il va tous les printemps, et il se

trouvait en quelque sorte au centre de l'agitation protestante. Le 15 avril, il donnait audience à une commission chargée de lui présenter une pétition dirigée contre l'organisation catholique, et revêtue de nombreuses signatures. Cette députation était accueillie avec une bienveillance particulière par le roi, qui déclarait qu'il sentait toute l'importance d'une telle démarche. D'après certaines versions, Guillaume III aurait même ajouté « qu'il se croyait lié *contre son gré* par la constitution, et qu'en recevant une plainte sur ce qui était arrivé *en vertu* de cette constitution, il considérait comme plus resserré encore le lien qui unit la maison d'Orange et la Néerlande. » C'était cette fois au cabinet de La Haye à s'émouvoir à son tour. Aussi adressait-il immédiatement une lettre au roi pour lui demander si tel était réellement le sens de ses paroles, et, dans le cas affirmatif, pour lui offrir la démission collective du ministère. Cette démission était en effet acceptée. C'est ainsi qu'a fini le cabinet de M. Thorbecke, qui était au pouvoir depuis 1849. Quand nous disons que la démission du cabinet était acceptée, elle ne l'a été en réalité que pour MM. Thorbecke, Van Zuylen van Nyevelt, Van Bosse, Strens, lesquels ont été remplacés par MM. Van Reenen à l'intérieur, Van Hall aux affaires étrangères, Van Doorn, l'auteur de l'ordre du jour de la seconde chambre, aux finances, Donker-Curtius à la justice. Les autres membres de l'ancien cabinet ont conservé provisoirement leurs portefeuilles et paraissent devoir rester dans le nouveau ministère. Peu de jours après, les états-généraux étaient suspendus, et en ce moment même, comme il était facile de le pressentir, la seconde chambre vient d'être dissoute. Les élections sont fixées au 17 mai, et la réunion de la nouvelle chambre doit avoir lieu le 14 juin. Ces divers actes sont accompagnés d'un manifeste politique adressé à la nation sous la forme d'un rapport au roi.

Maintenant, en consultant la situation de la Hollande et ce manifeste lui-même, quel est le sens de ce changement? Au fond, peut-être le roi Guillaume III n'a-t-il fait que saisir une occasion de secouer la direction de M. Thorbecke. On pourrait le conclure d'un passage du programme du nouveau cabinet, où il est dit que l'article de la loi fondamentale qui attribue au roi le pouvoir exécutif ne doit point être une lettre morte, et que « au roi seul appartient le droit de gouverner. » Mais dans l'état actuel de la Hollande, il y a évidemment une autre signification à chercher dans cette crise. Comment le nouveau ministère considérera-t-il l'acte même du rétablissement de la hiérarchie catholique en Hollande? L'acceptera-t-il purement et simplement? Confirmera-t-il les nominations aux nouveaux évêchés? Ouvrira-t-il des négociations nouvelles? Il serait difficile de rien pressentir sur ces divers points. Le résultat des élections peut singulièrement modifier les résolutions du gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nouveau cabinet se prononce dès ce moment pour le maintien de la constitution, en ce qui touche particulièrement la liberté religieuse. Or cela implique évidemment, en principe, la reconnaissance du droit du saint-siége, même en réservant, comme le fait le programme, le droit de surveillance de l'état. Sur d'autres points, la politique du nouveau ministère diffère d'une manière assez sensible de celle de l'ancien cabinet, notamment sur quelques lois organiques, sur la centralisation, sur les règlemens de l'administration des pauvres. En d'autres

termes, c'est une lutte nouvelle entre le parti libéral et le parti conservateur appuyé sur le sentiment protestant. Nous n'avons pas besoin de dire ce qu'il y a souvent de périlleux dans les luttes de ce genre, surtout quand les passions populaires viennent s'y mêler, et poussent aisément parfois aux partis extrêmes. Quoi qu'il en soit, il y a pour la Hollande un guide infaillible : c'est l'esprit de tolérance, c'est son bon sens proverbial, qui peut trouver ici une épreuve de plus, mais qui en sortira, nous l'espérons, sans enfreindre les lois de l'équité et de la liberté religieuse.

Chose étrange, qu'en certains momens ces mots de changemens de constitution, de coups d'état, soient dans l'air en quelque sorte et souvent dans les intérêts les plus opposés! En Hollande, on vient de le voir, ils jaillissent d'une situation inopinée; en Espagne, il y a quelques mois que cette question s'agite et ne semble pas approcher beaucoup du dénoûment. L'Espagne est depuis longtemps en proie à une crise politique assez grave, que la décomposition des partis ne fait que rendre plus difficile et plus périlleuse. Quelle en sera l'issue? Rien ne l'indique encore. La réforme constitutionnelle s'accomplira-t-elle? sera-t-elle définitivement écartée? Cette question s'efface devant l'instabilité chronique dont semble frappé en ce moment le pouvoir ministériel en Espagne. Un cabinet nouveau vient de se former à Madrid : il se compose du général Lersundi, qui a la présidence du conseil, de M. Pedro Egaña, de M. Manuel Bermudez de Castro. Ce sont les membres les plus éminens du ministère espagnol actuel. Ce que le cabinet Roncali avait fait en recueillant la succession de M. Bravo Murillo, le ministère nouveau le fait en venant après le cabinet Roncali. Il tempère une situation qui était arrivée à une extrême intensité; il s'efforce d'atténuer les divisions, de concilier par une politique modérée et prudente. Il ne faut point cependant se faire illusion, il est des questions pendantes en Espagne sur lesquelles les cabinets successifs ne différeront guère d'une manière radicale, parce qu'elles touchent à des intérêts trop profonds et trop enracinés, et qui renaîtront infailliblement; mais, en attendant qu'elles se reproduisent, le cabinet espagnol a assez à faire de pacifier, de contraindre tout le monde à suivre la voie de la modération qu'il s'est proposé de suivre lui-même dans l'exposé de sa politique à la reine.

Les États-Unis sont à l'heure présente, comme tous les autres pays du monde, dans un moment d'attente et de transition. La politique du nouveau président ne se dessine pas encore. Est-ce par réserve? est-ce par habileté? Tout reste dans le plus complet *statu quo*, et depuis deux mois le calme le plus profond, interrompu seulement de loin en loin par de petits dissentimens intérieurs qui échappent au jugement des Européens, règne dans les conseils de Washington. Le général Pierce et le sénat procèdent lentement à la nomination des agens des diverses administrations; peu de choix définitifs ont été arrêtés dans les nominations diplomatiques. M. Buchanan, un des candidats démocratiques à la dernière présidence, occupera l'ambassade de Londres; M. Soulé, l'éloquent sénateur de la Louisiane, l'un des chefs de la *jeune Amérique*, occupera l'ambassade de Madrid : symptôme peu rassurant pour les relations futures de l'Espagne et des États-Unis!

Mais si la politique extérieure s'arrête, le progrès intérieur continue toujours. Laissant de côté les dernières querelles, toujours assez vives, entre les États-Unis et l'Angleterre dans l'Amérique centrale, essayons de suivre, non pas sur la superficie immense de l'Union, mais sur un seul point, le travail rapide, incessant qui s'accomplit dans ces nouvelles régions. Prenons pour but de ces investigations le Wisconsin, un des plus jeunes états de l'ouest. En 1840, sa population était de 30,000 habitans; en 1850, elle était de 305,000; l'émigration a accompli ce prodige. Son fonds d'école est peut-être le plus considérable de l'Union. Un million d'acres de terres publiques a été donné à l'état par le congrès, afin de constituer, avec la vente de ce vaste domaine, un fonds permanent, dont le revenu est destiné à l'éducation des enfans encore à naître. Plus de 500,000 acres de terres ont été donnés en outre par le congrès, sans compter une retenue de 5 pour 100 sur toutes les ventes des terres de l'état. Dans la même pensée, on a accordé 46,080 acres de terres de premier choix, toujours avec la même libéralité, pour la fondation d'une université. Ce fonds d'école peut être estimé à une somme de 5 millions de dollars (25 millions de francs) pour le seul état de l'Ohio; c'est à peu près notre budget général de l'instruction publique pour la France entière. Les particuliers, rivalisant avec l'état, ont élevé dans différentes villes, à Milwaukie (une ville qui, en 1840, comptait mille habitans, et qui aujourd'hui en compte plus de vingt-cinq mille), à Appleton, à Waukesha, des colléges, des écoles et des académies qu'ils soutiennent de leurs propres deniers. Les exportations du Wisconsin, qui se composent d'articles spéciaux tels que plomb et bois de charpente (car le commerce et les manufactures y sont encore dans l'enfance), s'élèvent à 10 ou 11 millions de dollars. Voilà quels sont les commencemens d'un état de l'Union américaine, l'un des moins civilisés, des plus sauvages, où les routes manquent encore, où les *railways* et les canaux sont encore à l'état de projets, où la majeure partie de la population est composée d'émigrans pauvres, encore inexpérimentés, et qui n'ont pas été élevés à l'école énergique des Yankees, où d'ailleurs le sol, quoique fertile, n'exerce pas sur l'esprit des nouveaux émigrans les fascinations fiévreuses de la Californie et de l'Australie. Cette heureuse Amérique, qui se peuple du superflu de nos populations, que les gouvernemens européens sont encore trop heureux de pouvoir lui envoyer, ne semble exister que pour réaliser cette vieille prophétie sacrée, « qu'un jour viendra où chaque famille s'asseoira à l'ombre de ses oliviers, et où le désert s'épanouira et fleurira comme un rosier touffu? » Et néanmoins chaque fois que nous dépouillons une de ces arides colonnes de statistique, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse, car, dans leur sécheresse mathématique, ces chiffres ne constatent-ils pas la lente décadence de la vieille Europe? Une chose nous rassure néanmoins, c'est que dans ce pays si énergique, si laborieux, si entreprenant, les superstitions les plus corrompues, la fatigue morale, les hallucinations subversives, règnent aussi puissamment que dans nos vieilles contrées européennes. Chaque arrivée des paquebots à vapeur nous apporte les comptes-rendus de *meetings* extravagans et l'exposition de doctrines absurdes. Nous avons deux de ces comptes-rendus dans les derniers

journaux de New-York : l'un se rapporte à la célébration de l'anniversaire de la naissance de Fourier par les phalanstériens de l'Amérique du Nord; l'autre nous raconte les prodiges de hablerie et de jonglerie qui se sont passés dans la convention des spiritualistes à Springfield, dans le Massachusetts. Si nous sommes inférieurs aux Américains sous le rapport du progrès matériel et industriel, ils sont, on le voit, bien au niveau de l'Europe sous le rapport moral.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Averroès et l'averroïsme, par Ernest Renan (1). — Aujourd'hui que l'histoire a été étudiée dans ses détails les plus intimes, et pour ainsi dire interrogée sur tous les secrets de la politique, de la littérature, de la philosophie, le plus grand embarras des esprits investigateurs, c'est de rencontrer un sujet inexploré ou de mettre en lumière une vérité nouvelle. Pour trouver un sujet qui prête aux découvertes, il faut une science très positive, de même que pour trouver une vérité il faut, avec un esprit juste, un sens critique très étendu, et c'est précisément parce que ces deux qualités essentielles sont rarement réunies, qu'on voit si rarement aussi paraître de bons livres. La plupart des érudits et même des historiens se contentent trop souvent de répéter sans examen ce que d'autres avaient déjà répété sans contrôle, et de la sorte l'histoire, falsifiée, n'est en bien des points que l'écho des erreurs traditionnelles. D'éminens esprits se laissent même quelquefois prendre à ces mensonges, et, en les acceptant avec une entière bonne foi, ils leur prêtent par leur autorité une consécration nouvelle. Ainsi en est-il advenu pour le représentant le plus célèbre de la philosophie arabe du moyen âge, pour Averroès, dont la personne, le nom, les œuvres et les idées n'ont jamais cessé, depuis plus de six cents ans, d'être complétement défigurés par les biographes, les érudits, les commentateurs et les traducteurs. Grammairien, théologien, jurisconsulte, astronome, médecin, philosophe, Averroès semble résumer en lui, au moment même où elle va finir, cette brillante civilisation des Arabes d'Espagne, qui jette en Andalousie un si vif éclat sous le calife Hakem II, se continue toujours brillante dans la seconde moitié du XIe siècle, et disparaît dans le siècle suivant pour faire définitivement place à la civilisation chrétienne, à laquelle elle laisse pour unique héritage quelques livres et quelques idées, car c'est toujours là ce qui survit. Parmi ces livres, le premier rang appartient, sans aucun doute, aux *Commentaires* d'Averroès *sur Aristote*. Le philosophe arabe domine, à côté du philosophe grec, le mouvement intellectuel du moyen âge. Attaqué et défendu tour à tour avec cette passion que l'homme apporte à la recherche de la vérité, il règne dans l'école en même temps qu'il est proscrit par l'église, respecté par les uns, maudit par

(1) Paris, librairie de Durand; 1 vol. in-8°.

les autres, en sa double qualité de mécréant et d'interprète du péripatétisme.

Malgré les nombreuses éditions de ses œuvres, malgré les nombreux commentaires dont il a été l'objet, Averroès, ainsi que sa doctrine, étaient restés jusqu'à ce jour à peu près inconnus. Personne encore n'avait établi d'une manière précise ce qu'il y a d'original ou d'emprunté dans son système, personne n'avait songé à débrouiller sa pensée des subtilités du texte; et ce texte lui-même se présentait, dès l'abord, comme un obstacle presque insurmontable, car dans les éditions imprimées des œuvres d'Averroès il n'offre que *la traduction latine d'une traduction hébraïque d'un commentaire fait sur la traduction arabe d'une traduction syriaque d'un texte grec.* On voit tout de suite quelles difficultés présente un semblable sujet, car il faut sans cesse lutter contre un texte obscur et tronqué, deviner Averroès par Aristote, suivre parallèlement la pensée du disciple et du maître, et pour faire comprendre l'influence que tous deux ont exercée sur le moyen âge, les replacer au milieu de ceux qui se rallient à leurs doctrines ou qui les combattent, enfin les comparer de nouveau avec la scolastique. Il est certes peu d'études à la fois plus complexes et plus ténébreuses, et en portant le premier la lumière dans ces obscurités, M. Renan a conquis, comme orientaliste et comme écrivain philosophique, un rang distingué dans l'érudition française. Quoique bien jeune encore, il avait déjà marqué ses titres à ce rang par deux mémoires, dont l'un, intitulé : *Histoire et Système comparés des Langues sémitiques,* a remporté, en 1847, le grand prix de linguistique, et dont l'autre, sous ce titre : *De l'étude de la langue grecque dans l'occident de l'Europe* depuis le Ve siècle jusqu'au XIVe, a été de nouveau couronné l'année suivante. Dans ces temps de travaux rapides et superficiels, ce sont là, on le voit, de solides débuts.

Dans une préface nette et simple, M. Renan indique la pensée de son livre, et contrairement à la méthode généralement adoptée, il ne cherche nullement à surfaire son sujet. Ce qu'il demande aux œuvres d'Averroès, ce ne sont point, il le dit avec raison, des applications pratiques, il sait qu'il ne sortira de cette étude presque rien que la philosophie contemporaine puisse s'assimiler avec avantage; mais comme la philosophie arabe est un fait immense dans les annales de l'esprit humain, un siècle curieux comme le nôtre ne devait point passer sans avoir restitué cet anneau de la tradition, et en supposant même que la philosophie soit condamnée à n'être jamais qu'un vain effort pour définir l'infini, il faut reconnaître néanmoins que l'histoire de l'esprit humain est la plus grande réalité ouverte à nos investigations, et que toute recherche sur ce terrain prend une signification et une valeur. C'est donc avant tout un résultat historique qu'a cherché M. Renan, et quand on a suivi dans tous ses détails son œuvre, à la fois si rapide et si substantielle, on reconnaît qu'il a complétement restitué l'une des pages les plus curieuses et les plus neuves de l'histoire intellectuelle du moyen âge.

L'essai sur Averroès est divisé en trois parties; la première contient la vie de ce philosophe; la seconde, l'analyse de sa doctrine; la troisième, l'histoire de cette doctrine, depuis son apparition au XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe.

La biographie complétement dégagée des légendes et des faits apocryphes dont l'avaient surchargée la plupart des écrivains du moyen âge, et même les historiens modernes, a été rédigée d'après des documens arabes. Elle contient, sur la civilisation de l'Espagne musulmane, des renseignemens d'un grand intérêt, renseignemens d'autant plus précieux qu'ils ont été puisés aux sources mêmes, et qu'ils sont beaucoup plus exacts que ceux qu'on trouve dans l'histoire de Conde, qui ne savait l'arabe que très imparfaitement, et dans l'histoire plus défectueuse encore de M. de Marlès, qui, tout en compilant Conde, n'a fait qu'enchérir sur ses erreurs. Les rectifications historiques abondent dans cette partie du livre; l'une des plus importantes se rapporte à l'opinion longtemps accréditée et reproduite par les historiens modernes de la philosophie, qu'Averroès avait le premier traduit Aristote du grec en arabe, et que c'était par la version latine de cette traduction que le philosophe de Stagyre avait été révélé au moyen âge. M. Renan établit d'une manière péremptoire, et c'est là, sous le rapport de l'altération de la doctrine primitive, un point essentiel, 1° qu'Aristote avait été traduit en arabe trois siècles avant Averroès, 2° que les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites du syriaque, 3° que peut-être aucun savant musulman, et très certainement aucun Arabe d'Espagne, n'a su le grec.

Dans la partie analytique de son travail, M. Renan retrace rapidement, comme introduction naturelle du sujet particulier qui l'occupe, l'histoire du développement des sciences métaphysiques dans l'islamisme; puis, quand il arrive aux écrits d'Averroès, il montre d'un côté leurs rapports avec ceux des autres philosophes musulmans, et de l'autre avec la doctrine péripatéticienne, et rapproche ainsi par l'analyse deux grandes civilisations séparées par la distance des siècles, le langage, la religion et les mœurs. Partant de ce principe, qu'il est plus important de savoir ce que l'esprit humain a pensé sur une question que d'avoir un avis sur cette question même, il ne se prononce point sur les problèmes qu'il rencontre, il indique seulement comment ils ont été posés et résolus; il ne dogmatise pas, il expose, et, suivant pas à pas son auteur par une analyse pénétrante et vive, il met à nu tous les secrets de sa pensée, et le dévoile tout entier. De cette étude neuve et approfondie résulte ce fait incontestable, à savoir que le système désigné au moyen âge et à la renaissance sous le nom d'*averroïsme* n'est que l'ensemble des doctrines communes aux péripatéticiens arabes, que l'homme qui a donné son nom à ce système n'a rien inventé, et que cette philosophie, dont on a beaucoup parlé sans la connaître et sans l'étudier, n'a été qu'un emprunt extérieur et sans fécondité, une imitation de la philosophie grecque, qui se rattache au prolongement péripatétique de l'école d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit de ce manque absolu d'originalité, la philosophie arabe a su dégager avec hardiesse et pénétration les grands problèmes du péripatétisme, et en poursuivre la solution avec vigueur. M. Renan la regarde même comme supérieure à la philosophie du moyen âge, qui tendait toujours à rapetisser le problème et à le prendre par le côté dialectique et subtil.

La doctrine d'Averroès une fois expliquée aussi clairement que le comporte la profonde obscurité du sujet, M. Renan en suit l'histoire à travers les

différentes écoles du moyen âge, dans les écoles juives d'abord, puis dans la scolastique, et enfin dans l'école de Padoue, son dernier asile. Ici, les difficultés du sujet semblent redoubler; Averroès paraît avec un double rôle : c'est d'une part, comme le dit l'auteur, « le grand interprète d'Aristote, autorisé et respecté comme son maître; c'est de l'autre le fondateur d'une doctrine coupable, le représentant du matérialisme et de l'impiété. » M. Renan suit jusque dans ses moindres détails cette curieuse biographie d'une abstraction qui traverse plusieurs siècles en se partageant en deux affirmations contradictoires. Il touche, en passant, aux problèmes les plus élevés de l'histoire, et nous signalerons, entre autres, comme un morceau remarquable à tous égards, le chapitre intitulé : *De l'Incrédulité au moyen âge*, et les pages dans lesquelles il explique l'influence exercée par la maison des Hohenstaufen sur les croyances religieuses de leur temps.

M. Renan, dont le volume ne contient guère que trois cent cinquante pages, a donné ainsi, sous une forme concise, l'une des monographies les plus complètes qui aient été publiées dans ces dernières années, et nous croyons devoir insister d'autant plus sur le mérite de cette œuvre, qu'elle appartient à cette forte et saine école de l'érudition française dont les représentans sont de jour en jour plus rares. Quand les bonnes traditions s'affaiblissent, c'est un devoir pour la critique de rendre pleine et entière justice à ceux qui se montrent capables de les faire revivre. Des exemples trop nombreux nous ont prouvé d'ailleurs que les livres médiocres sont en général plus vivement recommandés que les bons livres. Pour réussir dans le monde, on l'a dit depuis longtemps, il faut être audacieux et fluet; pour être loué dans les lettres ou dans les sciences, il ne faut faire ombrage ni aux parvenus ni à ceux qui veulent parvenir, et si nous voulions trouver des preuves à l'appui de cette remarque, nous n'aurions qu'à regarder autour de nous. Heureusement les travaux sérieux finissent toujours par devenir, auprès du public éclairé, la plus sûre des recommandations; aussi M. Renan a-t-il conquis, dès le début même, un rang très honorable. Nous ne pouvons, pour notre part, que nous associer complétement à son succès : comme orientaliste, comme écrivain philosophique et comme historien, il a fait ses preuves, et nous l'engagerons vivement à s'appliquer à une grande œuvre. Cette œuvre lui est, en quelque sorte, indiquée d'avance par la supériorité même de ses études : c'est l'histoire de la civilisation musulmane dans ses rapports avec l'Europe chrétienne au moyen âge.

CH. LOUANDRE.

V. DE MARS.

LE DERNIER

DES

KŒNIGSMARK.

« Il y a quelques années que, revenant des eaux, ma voiture se rompit, et je dus, en attendant qu'elle fût réparée, m'arrêter à Celle pour plusieurs heures. » Ces lignes servent d'introduction à un récent écrit où les faits qui vont nous occuper sont discutés par un juge très compétent (1). L'auteur, homme du monde et possédant à fond cette imperturbable connaissance des généalogies princières qui m'a toujours semblé distinguer particulièrement la noblesse hanovrienne, profite de son loisir forcé pour visiter la résidence des anciens ducs de Celle. Après s'être promené dans ces jardins aujourd'hui abandonnés, il entre au château, en parcourt les mornes solitudes, et descend aux caveaux funèbres, où il s'arrête devant un cercueil d'apparence très humble, sans inscription, relégué au coin le plus obscur de la sombre et lugubre demeure. Ce cercueil, à ce qu'on suppose, contient les restes de l'infortunée princesse Sophie-Dorothée, femme de l'électeur George-Louis de Hanovre, plus tard roi d'Angleterre sous le nom de George Ier. D'explorations en explorations, inspiré par la mélancolie de ces solitudes, le voyageur est amené à dire son mot dans une question dont l'intérêt pathétique s'est ravivé de nos jours, grâce à l'infinité de matériaux inédits et de documens nouveaux exhumés et réunis par les laborieuses investiga-

(1) *Die Herzogin von Ahlden, Stammutter der Königlichen Häuser Hannover und Preussen;* Leipzig, 1852.

tions d'un savant suédois. Cette question ne touche pas seulement à l'histoire de la maison de Hanovre, mais à celle de l'aventureuse famille des Kœnigsmark. Que le hasard d'une rencontre, qu'une impression de voyage fortuite et purement accidentelle entrent ainsi pour beaucoup dans les études qui sembleraient par leur nature devoir le plus échapper aux lois capricieuses de l'imagination et de la fantaisie, voilà qui au besoin le prouverait; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une fois qu'un sujet vous préoccupe et vous *travaille,* toute chose y ramène votre esprit, et qu'il vient un moment où vous ne sauriez poser le pied sur un sol quelconque sans y trouver de quoi fournir à vos renseignemens. Byron avait coutume, pour se mettre en veine, d'ouvrir un livre, le premier qui lui tombait sous la main : traité d'archéologie, roman, histoire, poésie, peu importe, il ne manquait jamais, assurait-il, d'y trouver son compte. Avec cette race des Kœnigsmark, l'occasion, il est vrai, s'offrait belle. Ces héros-là se sont tellement emparés de leur époque, de Stockholm à Madrid, de Paris à Athènes, ils ont tellement battu les grands chemins du siècle, qu'il devient presque difficile à qui les a une fois connus d'éviter leur rencontre; leur romanesque existence, disséminée de part et d'autre, a laissé en tous lieux des souvenirs, et je n'oublierai jamais qu'à huit cents lieues de leur patrie il m'arriva un jour, alors que j'y pensais le moins, de me heurter contre la tombe égarée d'un de ces guerroyeurs cosmopolites.

Comme le voyageur que je viens de citer, je m'étais attaché moi-même à recueillir en Allemagne tout ce qui reste de témoignages épars sur ce sujet, évoquant dans les jardins de Celle l'ombre sanglante de Philippe, fouillant jusqu'aux sépulcres de Quedlinbourg, interrogeant la société hanovrienne, où, comme une tradition de famille, s'est perpétué le souvenir de la sombre chronique. A quelque temps de là, je me trouvais à Venise et j'allais visiter l'arsenal, lorsque la première chose que j'aperçois en entrant, c'est la statue d'un général fameux portant pour inscription cette laconique et superbe légende : *Semper victori.* Encore un Kœnigsmark (1)! Celui-là fut l'oncle de Charles-Jean, et d'Aurore, et aussi de ce Philippe-Christophe, le dernier de sa race, dont nous voudrions cette fois raconter la tragique

(1) Othon-Guillaume de Kœnigsmark. Engagé au service de la république en 1686, il reçut du doge Cornaro le commandement supérieur de toutes les troupes vénitiennes contre les Turcs. Après avoir pris Corinthe et s'être rendu maître d'une partie de la Morée, l'intrépide *Conismarco* (Venise, en l'adoptant, avait traduit son nom) vint résolument mettre le siége devant Athènes, ce que jamais aucun des généraux de la république n'avait osé faire. Les Vénitiens établirent leur camp dans un bois d'oliviers voisin de la cité de Minerve; les Turcs, du haut de leur imprenable citadelle, les contemplaient sans sourciller. Or cette citadelle, dont les Ottomans, après l'avoir convertie en

aventure, en ajoutant nos propres renseignemens à tout ce que tant de publications récentes ont apporté de neuf et d'inédit sur ce sujet. Comme il ne s'agit point ici d'une invention romanesque, comme le drame domestique où le jeune comte Philippe de Kœnigsmark et la princesse Sophie-Dorothée de Celle jouent les premiers rôles se rattache à l'histoire de l'Allemagne au XVIIIe siècle, il importe de bien préciser les faits, d'exposer les personnages et d'établir en quelque sorte la situation.

Vers la fin du XVIIe siècle, la maison de Brunswick, si puissante jadis, avait vu peu à peu son ascendant décroître et pâlir l'éclat de ses destinées. Comme si ce n'était point assez pour elle d'avoir perdu la Bavière et la Saxe, comme si ce n'était point assez de s'être vue réduite à ne posséder plus qu'un coin stérile et chétif du saint-empire, elle vit son reste de puissance s'affaiblir encore par le partage et par toute sorte de divisions en lignes collatérales. En 1684, deux de ces héritiers dépossédés du patrimoine morcelé de Henri le Lion, deux frères, régnaient dans le voisinage l'un de l'autre. A l'aîné, George-Guillaume, étaient échus les petits états de Brunswick-Lüneburg-Celle, tandis que le cadet, Ernest-Auguste, d'abord duc, puis électeur de l'empire, tenait à Hanovre une cour plus brillante et de beaucoup plus renommée en Europe. George-Guillaume, duc de Celle, avait épousé la simple fille d'un gentilhomme français, Mlle Éléonore d'Olbreuse, objet de toutes les prédilections de cette princesse de Tarente autour de laquelle se groupait l'aimable et spirituelle société française réfugiée à La Haye vers cette époque (1665), et dont parle Mme de Sévigné. La femme d'Ernest-Auguste, duc de Hanovre, était cette illustre et docte princesse Sophie, fille de l'infortuné Frédéric V auquel une campagne désastreuse enleva son titre de roi de Bohême et sa couronne héréditaire d'électeur. Sophie était petite-nièce de Jacques Ier, roi d'Écosse et d'Angleterre, et cousine de Charles II, alors en possession du trône de la Grande-Bretagne.

Sans se détester, les deux augustes frères et voisins vivaient en de certaines mésintelligences. George, pour ne pas exposer aux impertinences de l'entourage d'Ernest-Auguste la compagne qu'il s'était choisie et la fille qu'il en avait eue, se confinait dans sa résidence de Celle, affectant de ne jamais mettre le pied à la cour de Hanovre (fût-

mosquée, avaient fait un magasin de poudre, c'était tout simplement le Parthénon, alors encore intact et dans toute la splendeur primitive de sa beauté classique. Kœnigsmark n'entendait rien aux arts. Dans ce monument respecté par les âges, dans le Parthénon, il ne vit, lui, en sa qualité de soudard issu de la guerre de trente ans, qu'un magasin de poudre qu'il fallait au plus tôt faire sauter, et de la main de ce Suédois iconoclaste vint la bombe sacrilége sous laquelle s'écroula le divin temple. L'aïeul n'avait que brûlé Prague; mettre en ruines le Parthénon, c'était mieux!

ce à l'occasion de ses fêtes, alors si recherchées). Quant à Ernest-Auguste, il ne se cachait pas de l'espoir qu'il caressait de s'emparer, au cas où son frère viendrait à mourir, de ses états, fiefs et domaines, lesquels, disait-il, devaient tôt ou tard faire retour à l'héritage commun, dont ils n'auraient jamais dû être distraits.

Telle était la situation des deux cours rivales, lorsque la maison de Hanovre, jalouse de s'agrandir de plus en plus, afficha des prétentions au chapeau électoral. Aussitôt le vieux George-Guillaume, auquel, en sa qualité d'aîné, cette dignité aurait dû échoir, remua ciel et terre pour empêcher son frère de réussir. En dépit des intrigues et des cabales, Ernest-Auguste l'emporta, et alors l'empereur d'Allemagne, pour accorder au frère aîné un juste dédommagement, éleva au rang de princesse du saint-empire l'épouse jusque-là *morganatique* de George-Guillaume. Par là furent consacrés dans l'avenir les droits éventuels de la jeune Sophie-Dorothée, fille d'Éléonore d'Olbreuse. On conçoit la mauvaise humeur que ressentit Ernest-Auguste en présence d'un pareil acte, qui devait ruiner tous ses plans sur le duché de Celle. Force était de recourir à d'autres combinaisons, et l'ambitieux duc de Hanovre comprit à l'instant l'immense parti qu'il pouvait, en ces circonstances, tirer de sa femme, l'électrice Sophie, à la condition que celle-ci voudrait bien quitter un moment ses livres et ses globes astrologiques pour s'occuper d'intérêts plus terrestres.

I.

Depuis trois ans, le duc Ernest-Auguste règne et gouverne à Hanovre autant que le lui permet sa belle favorite, l'altière Élisabeth de Meissenberg, mariée avec M. de Platen, dont on a fait un comte et un grand chambellan selon l'usage. Élisabeth ayant une sœur fort douée aussi de grâces et d'attraits, le fils aîné d'Ernest-Auguste, George, prince héréditaire de Hanovre, l'a naturellement prise pour lui, se réservant, toujours selon la coutume des cours, de la donner en mariage à l'un de ses gentilshommes, honneur précieux échu depuis à M. de Busche (1).

Ernest-Auguste est dans son cabinet, lisant et relisant une épître

(1) Ces deux brillantes aventurières apparues un jour à l'horizon étaient, dit-on, les filles d'un certain comte de Meissenberg quelque peu ruiné et vagabond, lequel, dans ses nombreux voyages, commença par les vouloir offrir au roi Louis XIV. L'intrigue ayant été découverte et déjouée par Mme de Montespan, l'honorable roué prit, à ce qu'on assure, son vol du côté de l'Angleterre. Là, que se passa-t-il? on l'ignore; mais vraisemblablement le père et ses filles y trouvèrent, pour ruiner leurs projets de séduction, la duchesse de Portsmouth, de même qu'on avait rencontré en France la marquise de Montespan.

qu'il vient de recevoir, et qui a bouleversé sa physionomie, d'ordinaire si avenante, si joyeusement empreinte de bonhomie et de gaillardise. Il froisse la lettre entre ses mains, se lève et se rassied, va et vient, souffle et grogne. Tout à coup il sort, traverse une longue galerie du château, et passe chez la duchesse.

— J'enrage, s'écria le duc à peine assis; imaginez, ma chère amie, que mon frère, après m'avoir juré tous ses grands dieux qu'il ne se marierait jamais que de la main gauche, a fini par épouser sa *madame* (1) en légitime union, ce qui constitue à sa fille, *miss* Sophie-Dorothée, la qualité et le rang de princesse.

— C'est possible, observa froidement la duchesse; mais ni ce rang ni cette qualité ne font qu'elle ait sur le duché les moindres droits héréditaires.

— Qui sait? dans notre famille les lois de succession prêtent volontiers à l'équivoque et aux doubles sens. Du temps où nous vivons, ma chère amie, il ne s'agit point d'avoir le droit de son côté, mais la force. Si Mlle de Harbourg (2) avait tout bonnement donné sa main à un particulier quelconque, peut-être eussions-nous eu beau jeu à lui contester ses titres, tandis que si elle épouse un prince, nous aurons un procès, et nous le perdrons.

— Voulez-vous donc parler du prince Auguste de Wolfenbüttel, qui se trouve à Celle en ce moment?

— Sans doute! la chose est déjà résolue entre le père du jeune homme et *madame*. George-Guillaume essaie bien de faire quelque résistance à cause d'une sorte de prédilection qu'il se sent pour le petit Kœnigsmark; mais, bah! demain ou après-demain, le duc Antoine-Ulric, père du prince Auguste, débarque dans la résidence, et vous pouvez être sûre qu'il va se comploter entre *madame* Éléonore et lui une manœuvre qui se terminera par l'entière défaite de mon frère.

— Que faire alors?

— Je n'entrevois qu'un moyen. Notre fils George a médiocrement réussi en Angleterre. Un bel et bon refus de la princesse Anne et le diplôme de docteur à l'université d'Oxford, voilà en réalité tout ce qu'il rapporte d'un voyage ruineux pour nous. Il faut qu'il se relève de cet échec en épousant sur-le-champ Sophie-Dorothée.

— Quoi! mon fils épouser une princesse de la main gauche, la fille de cette dame française que vos plaisanteries et vos quolibets ont si peu ménagée!

(1) Ernest-Auguste affectait d'appeler ainsi Éléonore d'Olbreuse, même longtemps après l'avoir reconnue pour femme légitime de son frère et partant pour belle-sœur.

(2) Éléonore d'Olbreuse, avant d'avoir pris la qualité de duchesse de Celle, portait le titre de comtesse de Harbourg.

— Eh! madame, quand la politique parle, l'orgueil et les antipathies doivent se taire. D'ailleurs quelle alliance plus avantageuse avez-vous à me proposer pour George? Ce mariage, songez-y bien, nous conserve un duché. De plus, calculez ce que nous trouverons là d'argent comptant; la parcimonie et la richesse de George-Guillaume sont proverbiales, et depuis des années il thésaurise pour sa femme et sa fille.

— L'aîné de ma race, le neveu des rois d'Angleterre et de Bohême, épouser une personne de cette naissance! Mais, en admettant que j'impose silence à ce que vous appelez mes préventions, comment vous y prendrez-vous pour rompre l'union projetée avec le prince de Wolfenbüttel et mener à bon terme les affaires de notre cher George?

— Cette négociation vous regarde, vous, Sophie, et non moi, qui n'ai point l'honneur de posséder la confiance de monsieur mon fils, et suis d'ailleurs assez mal dans les papiers de mon bon frère.

— Moi, vous n'y pensez pas, Ernest! Et la comtesse de Harbourg, ignorez-vous donc ses sentimens à mon égard?

— Bah! vous lui imposez, et le duc vous tient en très haute considération. Ne négligez pas, aussitôt arrivée à Celle, d'avoir une entrevue avec le ministre Bernstorff. C'est lui qui mènera tout, bien qu'à vous parler franc, je ne me doute guère de la façon dont il s'y prendra pour passer du camp du prince Auguste dans le nôtre. Au cas où vous verriez les affaires de George mal tourner, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudrait à l'instant vous déclarer en faveur du Kœnigsmark : un tel concurrent sera toujours pour nous moins dangereux que l'autre.

— George m'accompagne-t-il?

— A Dieu ne plaise! nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires. Ne brusquons rien. Vous pouvez cependant prendre avec vous son portrait; puis, dès que vous jugerez le moment convenable pour l'arrivée du prince notre fils, mandez-le-moi.

Cette dernière recommandation termina l'entretien où Ernest-Auguste et l'électrice Sophie venaient de débattre le funeste projet dont l'exécution devait, quelques années plus tard, jeter le trouble et le deuil dans leur maison. Sa résolution une fois prise, la duchesse Sophie de Hanovre mettait un certain amour-propre, une certaine bravoure à l'exécuter à l'instant. Aussi serait-elle partie le soir même, si le duc ne lui eût fait observer qu'encore fallait-il que la cour de Celle et le chancelier de George-Guillaume fussent d'avance prévenus de sa visite. Ernest-Auguste la quitta donc pour aller préparer ses dépêches, et, s'étant retiré dans son appartement, passa une partie de la nuit à travailler avec M. de Groote, son ministre.

George-Guillaume ne tarda pas à recevoir avis de la prochaine arrivée de la duchesse Sophie à la cour de Celle, et il se hâta d'annoncer cette visite à Éléonore d'Olbreuse. Un nuage se répandit aussitôt sur le front de la comtesse. Dans sa position mal définie à la cour de Celle, Éléonore avait tant de fois essuyé les hauteurs et les dédains de la docte et altière princesse de Hanovre, que l'annonce seule de son arrivée suffit pour éveiller chez elle de fâcheux pressentimens. Cette fois pourtant la femme de George-Guillaume s'alarmait à tort. La duchesse Sophie arriva plus tôt qu'on ne l'attendait, et surprit son monde au milieu des préparatifs qu'on faisait pour la recevoir; elle fut aimable, avenante, familière, pleine d'à-propos, de grâce et de spirituelle bienveillance. Éléonore n'en revenait pas. Pour la première fois de sa vie, elle s'entendit appeler : ma belle-sœur, ce qui ne lui permit plus de conserver le moindre doute sur les projets qu'on devait nécessairement avoir en tête. George-Guillaume flaira aussi quelque intrigue; seulement, l'avare étant chez lui plus encore aux aguets que le père, il crut qu'on n'en voulait qu'à sa bourse et se promit d'en serrer les cordons. Comme on pense, la duchesse n'eut garde d'oublier le vieux Bernstorff, et ce ne fut qu'après s'être préalablement assurée par des argumens irrésistibles du concours du madré diplomate qu'elle résolut d'aborder la question avec George-Guillaume. Sophie mit à développer sa thèse auprès du vieux duc beaucoup de chaleur, de conviction et d'entraînement. Conjurer un avenir chargé de procès et de guerres, écarter les haines de famille et les contestations sanglantes, fondre en une seule principauté deux duchés que toute autre combinaison enlèverait plus tard au pouvoir de la maison des Guelfes, n'y avait-il point là plus de motifs qu'il n'en fallait pour dominer de petites susceptibilités de naissance et de rang, susceptibilités mal justifiées d'ailleurs, puisque la gracieuse Éléonore d'Olbreuse avait, dès le premier jour, été la femme selon Dieu et selon l'église de George-Guillaume, qui depuis l'avait solennellement admise à partager tous ses droits souverains? Les avantages que sa politique et les intérêts généraux de la maison des Guelfes devaient retirer d'une telle union ressortaient si clairement, qu'il ne vint pas à l'idée de George-Guillaume d'opposer à ce sujet la moindre objection au vœu de la duchesse. Malgré son peu de goût pour le prince héréditaire de Hanovre, dont il connaissait le caractère égoïste et hautain, l'espoir d'une couronne électorale pour sa fille l'attirait presque irrésistiblement vers ce mariage. Voir dans l'avenir Sophie-Dorothée électrice, quel triomphe! et dire que la perspective, loin de s'arrêter là, s'ouvrait jusque sur le trône d'Angleterre! La fille d'Éléonore d'Olbreuse reine de la Grande-Bretagne! un couple guelfe assis royalement sur l'un des plus puissans trônes

de l'Europe! il y avait en vérité dans une si glorieuse évocation de quoi confondre l'entendement d'un duc de Celle-Lünebourg. George-Guillaume sentit que la tête lui tournait et laissa passer le vertige; puis bientôt, son esprit froid et pratique, sa méfiance du temps et des hommes, qui l'avaient, disait-il, toujours trompé, reprenant le dessus, il fit entendre le plus poliment du monde à son auguste sœur que toutes ces belles choses pouvaient bien n'être, hélas! que des rêves.

A ces hésitations du père de Sophie-Dorothée, la duchesse de Hanovre répondit par un indéfinissable sourire.

— Eh! que diriez-vous, mon cher frère, si toute cette destinée que je vous déroule était écrite là-haut? Croyez-vous à l'astronomie, monseigneur?

— Mais je tiens pour impiété notoire de mettre en doute cette science, qui date de la création.

— Eh bien! je ne vous ai pas dit une seule parole que les astres ne m'aient dictée, et toutes ces grandeurs sont dans la destinée de George, dans son *horoscope*.

A ce mot d'*horoscope*, George-Guillaume n'y tint plus, et se levant pour embrasser sa belle-sœur : — Puisque les décrets éternels l'ont résolu, s'écria-t-il, à quoi servirait de résister davantage? Mieux vaut se soumettre et remercier de ses bienfaits la Providence. J'accepte donc comme un insigne honneur pour ma maison l'alliance que vous m'offrez, en foi de quoi je vous donne ma main : *dixi* (1)!

A peine avait-il lâché le mot sans appel, qu'un frisson parcourut ses membres et que son être devint la proie d'un de ces inexplicables pressentimens semblables, dans certaines crises de la vie, à ce que dans l'ordre physique sont ces explosions électriques qui changent par momens la température; mais soudain, éprouvant comme un remords de sa faiblesse et se raffermissant pour ainsi dire contre lui-même : — C'est dit, ma sœur, vous pouvez compter que cette union s'accomplira, et puisse maintenant le ciel y donner sa bénédiction!

Éléonore ressentit un vif chagrin de la détermination prise à son insu par George-Guillaume. La royale belle-sœur eut fort à faire pour lever les scrupules de la pauvre mère, engagée dans la cause du prince de Wolfenbüttel; mais Éléonore était femme et se laissa tenter par les séductions de l'ambition et de l'orgueil. Son imagination fut éblouie par l'éclat d'un diadème, son esprit n'osa se raidir

(1) Ce dernier terme chez le duc George-Guillaume de Celle-Lünebourg équivalait à une formule sacramentelle; il l'avait pris à l'université, et depuis ne cessa jamais de le prononcer dans les occasions importantes. Parole définitive, apocalyptique, suprême, ce *dixi* lui servait en quelque sorte à sceller tout acte irrévocable de sa volonté. Aussi se donnait-il bien garde de le prodiguer; mais, s'il l'articulait une fois, tout était dit, et lui-même ne se reconnaissait plus le pouvoir de modifier son propre arrêt : *dixi!*

contre l'ascendant d'une des plus intelligentes princesses de l'époque, et, subjuguée à son tour, elle promit d'amener Sophie-Dorothée à se soumettre.

La duchesse Sophie quitta la résidence des seigneurs de Celle-Lünebourg aussitôt après le déjeuner et partit pour Hanovre, heureuse et fière d'avoir en vingt-quatre heures conduit à bien une négociation de cette importance. Quelques jours après cette visite de l'électrice Sophie à sa cour, George-Guillaume était assis en conseil et travaillait assisté des barons de Bernstorff et de Groote, les chanceliers respectifs des deux couronnes ducales. Son excellence M. de Groote, premier ministre d'Ernest-Auguste, ayant accompagné à Celle la duchesse Sophie, était resté seul après le départ de sa gracieuse souveraine pour s'entendre avec qui de droit sur divers articles du contrat de mariage. On venait d'aborder le chapitre de la dot, et ce point délicat provoquait entre les membres du puissant congrès une controverse des plus vives, lorsque la porte du conseil s'ouvrit tout à coup devant Sophie-Dorothée, qui, sautant sur les genoux de George-Guillaume et lui passant autour du cou ses jolis bras : — Est-il vrai, mon bon père, soupira-t-elle d'une voix attendrie et câline, est-il donc possible que vous ayez fiancé votre fille sans même l'en prévenir?

— Oui, mon enfant, à la condition que tu y consentirais.

— Ah! vous avez daigné mettre une condition : cela est magnanime, savez-vous, mon cher père! Eh bien! sous le sceau de cette condition, je vous déclare ici très solennellement que je refuse et que jamais votre prince George n'aura ma main.

Cet acte de rébellion flagrante dépita George-Guillaume d'autant plus vivement qu'il se passait en présence de deux personnages diplomatiques vis-à-vis desquels le duc de Celle s'était porté garant de l'obéissance de sa fille. Aussi son altesse, piquée un peu et sentant qu'elle avait à soutenir cette réputation d'autocratie dont elle se montrait si jalouse, manifesta sa mauvaise humeur d'une façon décidément rébarbative.

— Vous oubliez, ma fille, que le premier devoir d'un enfant incapable d'aviser à ses propres intérêts est de se soumettre à la volonté de ses parens.

— Alors pourquoi dire vous-même que ces arrangemens n'existent qu'à la condition que j'y consentirai? Ah! de grâce, mon père, si vous aimez votre fille, si vous ne voulez pas qu'on vous l'égorge, par pitié, rompez cet affreux mariage!

— Ah çà! es-tu folle, ou prendrais-tu par hasard mon neveu George pour un ogre?

A ces mots, Sophie-Dorothée ouvrit un livre de contes d'enfans

qu'elle avait à la main, et, montrant à George-Guillaume la vignette qui représentait *Barbe-Bleue* : — Comparez, bon père, cette figure avec le portrait du prince George (1), et dites si ce n'est point la même physionomie.

— Nigaude que vous êtes! reprit le duc. Et voilà toutes vos raisons pour vous révolter contre un mariage que les plus puissans intérêts nous commandent, contre un mariage écrit là-haut! M'entendez-vous, mademoiselle?

— Eh bien! puisque vous croyez à ce que disent les étoiles, vous ne vous étonnerez pas que j'écoute mes pressentimens et mes songes. Or j'ai rêvé, il y a trois jours, que la Barbe-Bleue m'assassinait, et le spectre avait exactement la tournure du petit mari que vous me destinez.

— Assez d'enfantillages! et si vous ne voulez pas que je me fâche tout de bon, taisez-vous.

— J'obéis, mon père; mais quant à vous, n'oubliez pas que j'entends disposer à ma convenance de mon cœur et de ma main.

La mutine espiègle, au moment de se retirer, venait de reprendre son volume de contes, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur les lignes suivantes inscrites en tête d'un parchemin : « Projet de contrat de mariage entre très haut, très noble et très puissant seigneur son altesse George-Louïs de Brunswick-Lünebourg, prince héréditaire de Kalenberg-Hanovre, etc., etc., et très haute et très puissante dame Sophie-Dorothée, princesse de Brunswick-Lünebourg-Celle, héritière des comtés de Wilhelmsbourg, etc., etc. »

— La voilà donc cette fameuse raison d'état! s'écria la pétulante enfant, dont une subite indignation enflamma les traits. C'est-à-dire qu'on me vend à cet homme, qu'on trafique de moi, héritière du comté de Wilhemsbourg qui vaut tant, de la terre de Thedinghausen qui rend tant! Et la dot que j'apporte à votre maître, s'il vous plaît, monsieur de Groote, à quel chiffre s'élève-t-elle?

Le négociateur circonspect de la maison de Hanovre cherchait son intonation la plus flûtée pour représenter à la princesse qu'il s'agissait d'un contrat et non point d'un trafic, et que le prince George, fils de son gracieux souverain, n'était en aucune façon l'ogre qu'elle imaginait; mais l'intraitable jeune fille, incapable de se modérer, coupa net la parole au diplomate : — Épargnez vos excuses et vos flatteries, interrompit la princesse au comble de l'exaltation, et qu'il

(1) Toute cette scène est historique; on la trouve littéralement rapportée dans le docteur Palmblad, écrivain suédois d'une érudition anecdotique abondante, habile surtout à feuilleter les papiers de famille, et qui, dans son ouvrage dont huit volumes ont déjà paru, recueille, annote et publie indistinctement tout ce que les archives privées lui offrent de curieux et de nouveau sur son sujet.

vous suffise de rapporter à votre prince héréditaire ma réponse que voilà.

Et Sophie-Dorothée lança contre la muraille le médaillon de George de Hanovre.

Il faut renoncer à décrire les transports furibonds que provoqua chez le duc de Celle une conduite si peu en harmonie avec la gravité de la situation et le caractère de la séance. — Coquine! s'écria George-Guillaume en levant sa canne à pomme d'or, tu en feras tant, que je te mettrai au cachot pour quarante-huit heures avec une cruche d'eau et du pain noir!

Mais Sophie-Dorothée, sans reculer d'un pas devant cette formidable manifestation paternelle : — Il est dans votre pouvoir, monsieur, de me maltraiter, de m'emprisonner, de me torturer; vous pouvez me traîner à l'autel par les cheveux, mais personne, je vous le jure, ne saura me contraindre à dire oui. — Et laissant le conseil dans le trouble et la stupéfaction, elle quitta l'appartement avec un air de suprême dignité.

— Quelle scène scandaleuse! dit après un moment de silence le duc George-Guillaume en essuyant la sueur de son front. Vit-on jamais une pareille furie? J'espère, mon cher Groote, que vous ne communiquerez rien de tout ceci à votre cour.

— Votre altesse peut s'en fier à mon silence, comme de mon côté j'ose compter qu'elle daignera prendre en considération les justes prétentions que je lui soumets. Si votre grâce ne l'a point oublié, nous en étions restés au comté de Hoya, dont il me semble qu'une partie...

— Prenez tout, monsieur, mais, au nom du ciel, terminons; car pour peu qu'un nouvel incident survienne, m'est avis que la totalité de mes possessions y passera!

Moitié distraction, moitié souci et découragement, George-Guillaume se laissa ainsi arracher pièce à pièce une foule de concessions que deux heures plus tôt il eût refusées; puis, les deux parties ayant enfin apposé leur paraphe au bas du document, le diplomate hanovrien ferma son portefeuille, salua et prit congé, s'applaudissant *in petto* de la victoire qu'il venait de remporter pour son maître. Le contrat rédigé, il restait à vaincre la résistance de Sophie-Dorothée. Le premier soin de George-Guillaume, une fois sa parole engagée au sujet du mariage, avait été de se débarrasser des deux prétendans, MM. de Wolfenbüttel et de Kœnigsmark (1). Tous deux avaient dû

(1) Cette mesure à l'égard du comte Philippe, qu'il avait jusque-là fort ménagé à cause des immenses biens de sa famille, et peut-être aussi à cause de certaines préférences que dès cette époque Sophie-Dorothée lui témoignait, coûta d'autant moins au cœur de l'avare George-Guillaume, qu'il avait appris sur ces entrefaites, et toujours

quitter la cour de Celle. On assurait cependant que ce dernier était resté dans la ville, et avait été vu rôdant aux alentours du château. Dès ce moment, des mesures d'excessive surveillance avaient été prises à l'égard de Sophie-Dorothée, qui ne sortait plus dans le jardin sans être accompagnée d'une grande-maîtresse et de deux suivantes, gardées à vue elles-mêmes par quatre laquais des mieux découplés.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi au milieu des scènes tragiques et des sanglots. Un jour enfin, l'impitoyable Bernstorff arriva dans le cabinet de George-Guillaume, tenant en main un message intercepté par sa police secrète. C'était une lettre adressée par Kœnigsmark à la princesse, lettre toute remplie d'amoureuses protestations, et qui se terminait par une proposition d'enlèvement.

— De mieux en mieux, fit le duc, le dénoûment me paraissait indiqué; mais en attendant qu'il s'exécute, qu'on m'empoigne ce drôle et qu'on me le loge dans un des cachots de la tour.

— Le gaillard a bon pied, et le dépister n'est point chose si facile. D'ailleurs, en attentant à sa liberté, vous en faites un martyr, sur quoi la princesse s'exalte, et vous perdez toute chance de la ramener.

— C'est possible, mais que résoudre alors?

— J'ai bien songé à un petit stratagème, reste à savoir si les scrupules de votre altesse lui permettront d'y recourir.

— Au diable les scrupules et les préambules! Voyons.

— Supposons que Philippe de Kœnigsmark écrivît à la jeune personne que, désespérant de jamais obtenir le consentement de ses illustres parens, il renonce à toute prétention ultérieure et la supplie d'agréer son adieu?

— D'accord, mais comment amener Kœnigsmark à faire une telle démarche? Crois-tu qu'à force d'argent ou de menaces on pourrait l'y contraindre?

— Supposons maintenant que, de son côté, la princesse écrive audit jeune homme pour lui manifester son désir formel de se rendre au vœu de ses parens, exposant d'ailleurs que son choix, si elle eût été libre, se serait prononcé en faveur du prince Auguste, et qu'ainsi désormais il ne saurait y avoir d'espoir pour M. de Kœnigsmark :

grâce aux soins de l'officieux Bernstorff, que les riches espérances de Philippe venaient d'être singulièrement diminuées par la fameuse commission de réduction instituée à Stockholm peu de temps après l'avénement de Charles XI. Cette commission, où siégeaient les principaux ennemis des Kœnigsmark, avait placé sous le séquestre la plus grande partie de leurs biens, et cette situation, déjà si fâcheuse, se compliquait d'un ruineux mariage que le maréchal Othon-Guillaume, dont Philippe, en sa qualité de neveu, avait jusqu'alors espéré hériter, venait de contracter avec la fille du chancelier de La Gardie, tombé en disgrâce.

votre altesse n'estime-t-elle point que par ce double jeu on arriverait à refroidir sensiblement de part et d'autre cette malencontreuse passion?

— Sans doute, mais comment diable réduire des amoureux de cette espèce à se congédier réciproquement?

— Je n'en ai nulle idée, monseigneur, et c'est pourquoi je me suis dit qu'on pourrait au besoin exécuter la chose sans le concours des deux personnes en question.

— Quoi! de fausses lettres? Fi! Bernstorff, c'est là un moyen ignoble, et si vous n'avez rien de mieux à me proposer...

— Très bien! Puisque son altesse a de ces scrupules, je retire humblement ma motion.

George-Guillaume, pensif et soucieux, allait et venait dans la chambre. Tout à coup cependant il s'arrêta, et, d'un air qui jouait la distraction : — Ça, monsieur, reprit-il, s'entend donc à contrefaire les écritures? Encore un joli talent que je ne lui soupçonnais pas! Et lors même que tu saurais imiter leur griffonnage, crois-tu donc, pauvre fou, que ces jeunes gens s'y laisseraient prendre, et que ton vieux jargon diplomatique puisse avoir jamais rien à démêler avec les chansons de l'amour?

— A Dieu ne plaise que j'entreprisse une si délicate besogne! mais j'avisais que peut-être, au cas où la combinaison serait goûtée de votre altesse, certains moyens d'exécution ne me manqueraient pas.

— Et je vous prie, où les cherchiez-vous, ces moyens d'exécution? J'espère que vous n'avez pas compté sur la duchesse Sophie; quand on a du sang de Stuart dans les veines, on ne se risque pas dans de si misérables intrigues.

— Sans élever mes regards jusqu'à la duchesse, n'y a-t-il pas à la cour de Hanovre certaine dame...

— Vous voulez dire la comtesse de Platen? Je la crois en effet capable de tout. Et maintenant soyons francs, mon cher Bernstorff, vous sentiriez-vous disposé à prendre sur votre conscience l'entière responsabilité de cette affaire?

— Mon devoir de sujet, ma fidélité, mon zèle ardent pour les intérêts de votre maison souveraine ne m'ordonnent-ils pas...

— D'encourir les peines éternelles? Dame! c'est beaucoup faire, et j'entends que vous soyez bien prévenu d'avance. Je vous le répète donc, Bernstorff, pouvez-vous prendre sur vous la fabrication de ces lettres, et vous sentez-vous le courage d'en répondre devant Dieu?

— Calculez, monseigneur, que le souverain juge examine plutôt l'intention que la forme, et que le but excuse le moyen.

— Quant à moi, tout répréhensible et coupable que cet acte me semble, je ne puis vous empêcher d'agir selon vos convictions, et

j'ajoute qu'il eût peut-être mieux valu, en pareil cas, faire ce que votre propre mouvement vous dictait et ne point me venir demander conseil.

A quelques jours de là, un message de Kœnigsmark arrivait à la princesse, laquelle à son tour se trouvait avoir écrit à la même heure la même lettre d'adieux à Kœnigsmark. Pour l'imitation de l'écriture et le style c'était parfait, et les deux amans tombèrent dans le piége. Sur Philippe, la lettre produisit à l'instant l'effet qu'on souhaitait; plus on ne le revit dans le voisinage de Celle. Sur la princesse, au contraire, l'impression fut tout autre, et cette déplorable épître, coïncidant avec la nouvelle du mariage du prince Auguste, détermina chez elle l'explosion d'une maladie inflammatoire qu'avaient dès longtemps préparée tant de secousses, d'ébranlemens et de combats infligés à son organisation délicate. Le mariage subit d'Auguste de Wolfenbüttel, dont elle était loin d'attribuer la cause unique au désespoir du jeune prince, ce ton d'ironie et de persiflage qui régnait dans la lettre de Kœnigsmark, éveillèrent dans l'esprit de Sophie-Dorothée l'idée qu'on ne l'avait recherchée que pour ses biens, et cette atteinte portée à sa fierté native, aux plus tendres illusions de son cœur, détermina une crise qui mit ses jours en danger. La fièvre dura six semaines, puis commencèrent les périodes chanceuses de la convalescence. Pendant sa maladie, Sophie-Dorothée avait vu les angoisses de ses chers parens; à mesure que son rétablissement avançait, elle assistait à leur joie renaissante. Insensiblement le repentir la prit; elle se reprocha sa désobéissance, et, s'accusant d'ingratitude, s'évertua de son mieux à lutter contre une répulsion plutôt instinctive, et dont elle ne se rendait pas autrement compte elle-même. Une fois résignée, l'aimable enfant fit son acte de soumission; la mère en pleura (que ce fût de bonheur, on n'oserait le dire), tandis que le père, qui ne voyait dans cette alliance qu'un avenir glorieux pour sa race, en éprouva un véritable contentement, et manda sur l'heure à son neveu qu'il eût à se hâter d'accourir. On obtint de Sophie-Dorothée qu'elle écrivît à sa belle-mère une lettre de respectueuse déférence (1), et Bernstorff toucha pour ses bons offices une somme si énorme, que, l'ivresse du moment passée, son gracieux maître fut comme épouvanté d'avoir pu se laisser aller à une munificence tellement exorbitante.

Peu à peu Éléonore crut remarquer qu'un changement notable s'opérait dans le caractère de Sophie-Dorothée. A cette humeur inconsidérée d'autrefois, à ces espiégleries qui trop souvent trahissaient l'enfant chez la jeune fille, un tempérament plus posé, plus réfléchi

(1) La lettre existe encore parmi les manuscrits du *British Museum*.

succédait. Sophie-Dorothée avait en quelques semaines pris l'âge de raison; mais hélas! cette crainte et cet éloignement qu'elle ressentait à l'égard de son fiancé, il semblait que jamais rien ne les dût amoindrir, et lorsqu'on lui annonça la venue prochaine du prince George, la pauvre enfant s'évanouit.

Enfin le jour tant redouté arriva. Le prince George de Hanovre, présenté par le duc de Celle, son futur beau-père, salua d'abord Éléonore, puis, après quelques mots dont l'étiquette recommandait l'échange, il s'approcha de sa fiancée, qui, mue par une sorte de désespoir et dans son parti pris de se montrer gracieuse, fit de son côté trois ou quatre pas au-devant de lui. Alors seulement ses yeux, abaissés jusque-là, se levèrent; mais, son regard rencontrant le masque impassible du prince, qu'un air de bienveillance étudiée lui rendait en ce moment plus désagréable, un frisson de terreur la saisit, et ses genoux fléchirent au point que, pour ne pas tomber, elle dut s'appuyer sur un meuble.

La maîtresse de George de Hanovre, cette Catherine de Meissenberg qui, devenue baronne de Busche, régnait alors en souveraine sur le cœur du futur époux de Sophie-Dorothée, avait, dans l'espoir de faire manquer une union que naturellement elle détestait, représenté d'avance au prince la fille du duc de Celle comme une espèce de cervelle éventée et de coquette perfide et dangereuse. Aussi ce que pouvait avoir d'étrange cette première entrevue n'étonna point beaucoup le prince George, qui se demanda seulement si c'était du malaise, de la sensibilité jouée, ou quelque coup de théâtre habilement mis en œuvre. Quoi qu'il en soit, la chose lui déplut. Cet homme, habitué à la stricte observation de la discipline militaire, ne pouvait souffrir qu'on s'écartât de la moindre règle établie par l'usage, et Sophie-Dorothée, en s'avançant vers lui, avait failli à la première loi des convenances. Cependant, malgré la fâcheuse impression qu'il ressentait, le prince offrit le bras à la jeune fille, et, l'ayant conduite jusqu'au prochain sopha, se tint debout, l'œil fixe et presque indifférent, tandis que la mère s'empressait autour de son enfant et cherchait en même temps à l'excuser, en mettant cette équivoque et soudaine pamoison sur le compte d'une santé encore mal rétablie et d'un vertige fort explicable dans la circonstance.

Lorsque, cent douze ans plus tard, l'arrière-petit-neveu de George Ier et de Sophie-Dorothée, George IV, qui n'était encore que prince de Galles, eut sa première rencontre avec sa fiancée, autre princesse de Brunswick, la même scène, chose étrange, se renouvela. Égal début de deux drames qui se devaient aussi ressembler par le dénoûment!

Toutefois ce déplaisir ne fut qu'un éclair, et le prince George se mit à contempler un peu plus en détail celle qui devait, sinon pos-

séder son cœur, du moins partager son trône et sa destinée. George de Hanovre, pareil en ceci à tous les libertins, appréciait infiniment chez ses maîtresses certaines qualités de *bravura* qu'il eût médiocrement goûtées chez sa femme. Tout ce qui lui était parvenu de l'humoristique originalité de la princesse de Celle, de sa verve moqueuse, de ses frivoles entraînemens d'esprit, l'avait quelque peu mis en défiance, et sur ce point l'examen attentif qu'il passa de Sophie-Dorothée fut à l'avantage de la jeune personne : les douloureuses épreuves du cœur avaient, non moins que les souffrances de la maladie, atténué en elle ces agrémens tout mondains qu'il redoutait. De son côté, Sophie-Dorothée, s'apercevant de la maladresse qu'elle avait faite en se voulant montrer trop empressée, étudia ses mouvemens, mesura ses réponses, et parut telle qu'il fallait être aux yeux d'un homme qui regardait une froideur guindée, une timidité même sotte, comme l'apanage d'une fille bien née, tandis que ses favorites, au contraire, ne lui semblaient jamais assez haut montées en arrogance, en effronterie et en impudeur.

Au bout de quelques jours de fréquentation assidue, George de Hanovre se fit à la jeune princesse. Malgré son goût prononcé pour les brunes, il découvrit bientôt dans la physionomie de sa fiancée des attraits qui ne laissaient pas d'avoir leur prix. Sans doute Sophie-Dorothée était rose et blonde, mais elle avait des yeux d'un noir de jais, et ces yeux s'éclairaient d'un si beau feu, lorsqu'elle dérogeait pour un moment au maintien de statue que ce Pygmalion de nouvelle espèce prétendait imposer à sa Galathée! L'*ogre* finit par s'humaniser, et trouva qu'on pouvait, somme toute, s'accommoder d'une pareille femme quand la *raison d'état* vous ordonnait de l'épouser. Le mariage eut lieu le 21 novembre 1682. Le ciel était nébuleux et sinistre, la neige couvrait le sol : triste et froide journée, en harmonie avec le deuil de la pauvre âme qu'on traînait à l'autel! Pendant la cérémonie, le courage de la jeune princesse, sa force de volonté, ne se démentirent pas. Puis vinrent les félicitations et les galas; il fallut tenir tête à la joie des parens, aux propos complimenteurs; il fallut répondre à l'appel de l'orchestre et danser. Cœur brisé, lugubre fête! On dit que, par intervalles, quand les fanfares se taisaient, on entendait le vent du nord gémir par les longs corridors du château, et la fiancée alors de pâlir et de frissonner sous sa couronne de diamans!

Encore quelques jours, quelques heures, et Sophie-Dorothée quittait ses parens, elle s'éloignait de ces paisibles lieux, paradis de son enfance, pour aller au milieu d'une famille étrangère, d'une cour bruyante et licencieuse, où nul ne la connaissait, où nul ne l'aimait, où l'attendait un destin plein de mystères et d'épouvante!

II.

Cependant, de la résidence de Celle, où son mariage avec Sophie-Dorothée allait être célébré, le prince George avait envoyé à sa favorite l'ordre de s'éloigner de Hanovre; mais la fière Catherine de Meissenberg s'était refusée à quitter la place, du moins jusqu'à l'arrivée du jeune couple, « très curieuse qu'elle était, disait-elle, de voir par ses propres yeux les charmes de son auguste rivale. »

La princesse Sophie-Dorothée se montra, dans la première réception qu'elle présida à la cour de Hanovre, d'une grâce parfaite et d'une irréprochable correction en matière d'étiquette. Il va sans dire que l'œil investigateur d'Élisabeth de Platen ne perdait pas un seul de ses mouvemens. Sophie-Dorothée accueillit de la plus charmante façon tous ceux qui lui furent présentés, adressant à celle-ci un mot aimable, à celui-là un sourire agréable et digne; mais quand vint le tour à Mme de Platen de lui faire sa révérence, la princesse fronça le sourcil, et son instinctive répugnance allait se trahir, lorsque, se rappelant les conseils de sa mère, elle prit sur elle d'étouffer sa première impression, et d'échanger avec l'arrogante favorite quelques paroles insignifiantes et froides.

Ernest-Auguste, qui n'avait considéré d'abord que les intérêts politiques attachés à cette alliance, ne tarda pas à se montrer fort sensible aux qualités que chacun découvrait chez sa bru. Il n'y eut donc à ces premiers momens que Mme de Platen de mécontente, et encore l'altière antagoniste de Sophie-Dorothée dut-elle étouffer des sentimens de malveillance et de dépit secret qui à cette heure n'auraient trouvé d'écho nulle part.

Peu après, la duchesse-mère vit avec plaisir sa belle-fille se montrer éprise d'un certain intérêt pour la science, qui était, après l'élévation de sa famille, ce que l'illustre dame avait en ce monde le plus à cœur. Le prince George sentait de jour en jour grandir son attachement pour sa femme, et si, de son côté, Sophie-Dorothée ne pouvait dire qu'elle eût en lui trouvé l'idéal des rêves de sa jeunesse, il faut avouer que ses terreurs superstitieuses et son éloignement avaient fort diminué. La jeune épouse du fils d'Ernest-Auguste devint mère, un prince leur naquit d'abord, puis une princesse : le prince devait un jour être roi de la Grande-Bretagne; la princesse devait mettre au monde le grand Frédéric. A mesure que Sophie-Dorothée gagnait davantage dans l'affection de son mari et les bonnes grâces de son beau-père, à mesure que sa position se consolidait à la cour, sa gaieté revenait, et l'aimable et spirituelle personne se retrouvait elle-même; mais, hélas! faut-il le dire? avec la gaieté riante des premiers jours

le bonheur ramenait aussi les enfantillages, l'étourderie, le besoin de plaire. Jusqu'alors, Élisabeth de Platen avait régné seule et sans partage; la jeune princesse, une fois qu'elle eut pris pied, lui disputa fièrement le terrain. Quelles sourdes et menaçantes rivalités en résultèrent, on le devine. Sophie-Dorothée avait pour elle son rang et l'avenir; mais la comtesse était de fait le véritable pouvoir du moment et la dispensatrice souveraine de tout emploi, de toute faveur.

Élisabeth de Platen avait alors trente-quatre ans, et sa beauté semblait toucher à son apogée, le soir surtout, alors que l'hermine et les diamans en rehaussaient l'opulente splendeur. Quoique ses formes et ses traits n'eussent rien à redouter encore de la lumière du soleil, chez elle on la voyait rechercher de préférence les *demi-jours*, ce qui faisait dire aux mauvaises langues (Sophie-Dorothée était du nombre) que la favorite du duc de Hanovre avait « le teint endommagé, » et ne réussissait à paraître belle qu'à l'aide du fard et de ces bains de lait qu'elle prenait chaque matin, et qui servaient ensuite au déjeuner des pauvres de la ville. Quoi qu'il en soit, Élisabeth de Meissenberg, à cette époque de sa vie, devait produire sur ceux qui l'approchaient une de ces attractions magnétiques auxquelles on ne résiste pas, même alors qu'on en déteste l'influence. Elle vous fascinait, comme l'abîme vous fascine. Pour arriver au but de ses desseins, pour assouvir ses féroces convoitises, satisfaire ses haines, exercer ses vengeances, ni la ruse, ni l'or, ni le crime ne lui coûtaient. Ce que Shakspeare eût fait d'une pareille héroïne, qui oserait l'imaginer? C'était une lady Macbeth *brune*, sans préjugés ni fantasmagorie, capable de toutes les fureurs, de tous les emportemens, de toutes les passions d'une reine des temps barbares, mais en même temps une vraie femme du XVIIIe siècle, et qui ne croyait pas aux revenans. Essayez de lui mettre aux mains le sang du roi Duncan, et vous verrez s'il lui arrive de se lever la nuit poursuivie par la tache maudite. Peut-être qu'au moyen âge cette infernale créature aurait été lady Macbeth; au dernier siècle, elle fut la comtesse Platen, le pire des monstres, celui que le sang ne tache pas, et pour qui tout est dit quand une fois l'eau de rose et de jasmin a passé sur la souillure!

Et c'était avec une pareille femme que Sophie-Dorothée se plaçait dès le premier jour en antagonisme ouvert! Avant que les rivalités amoureuses ne survinssent, Élisabeth détestait la princesse, et cette haine implacable, avouons-le, la princesse n'avait rien épargné de ce qui devait immanquablement la lui attirer. Sophie-Dorothée, en sa qualité de femme à la mode, de femme d'esprit, se croyait tout permis et ne ménageait personne autour d'elle. Tête éventée et frivole, un peu par coquetterie, beaucoup par inconséquence, elle égorgillait de la plus galante façon amis et ennemis. Qu'on pense

si l'irritable comtesse était oubliée! Ce n'était que des coups d'épingle, mais ils piquaient au cœur, et la Platen ne pardonnait pas. Élisabeth était plus belle, mais Sophie-Dorothée était plus jolie; elle avait pour elle en outre la nouveauté, le rang, la jeunesse, et surtout cet aimable don de l'esprit, la plus irrésistible des séductions, et qui, en multipliant ses triomphes, préparait sa perte. C'est une vieille histoire, et qui se reproduit à chaque instant; en France, en Angleterre, en Allemagne, les exemples de ce genre abondent. Qu'il s'appelle Marie-Stuart, Henriette-Marie ou Marie-Antoinette, qu'il s'agisse de la reine d'Écosse, de l'élégante femme de Charles Ier ou de l'aristocratique compagne de Louis XVI, partout vous retrouvez ce type charmant qui semblait revivre en Sophie-Dorothée. Cette princesse de tant d'esprit et d'agrément, ayant sur la lèvre le mot piquant àcôté du sourire, dut impatienter dès le premier jour l'altière courtisane, habituée à régner par la luxure. Au fond, ce que vous retrouverez ici, c'est encore l'éternelle lutte du positif et de l'idéal, de l'élégance et de la brutalité, de la poésie et de la prose, en un mot et surtout de la grande dame et de la parvenue.

Il va sans dire qu'à dater de ce moment, il y eut deux cours à Hanovre, et que la comtesse redoubla d'efforts pour grouper autour d'elle le plus grand nombre d'attentifs et d'affidés. Outre ses appartemens au palais, Mme de Platen avait en ville un hôtel, véritable résidence de sultane. Là, tous les jours, il y avait table ouverte; toutes les nuits, on dansait, on jouait, on soupait. Le duc aimait fort ces réunions, et comme il y venait souvent, c'était pour Élisabeth autant d'occasions de l'indisposer contre sa bru, et d'obtenir certaines menues grâces. Ce fut ainsi qu'elle négocia le rappel de sa sœur, Mme de Busche, qu'on avait éloignée. Elle espérait que le retour subit de l'ancienne maîtresse du prince George apporterait quelque trouble dans le jeune ménage; mais les charmes de Catherine de Meissenberg étaient désormais oubliés, et l'intrigue ayant échoué, Mme de Platen essaya d'un autre expédient.

Parmi les demoiselles d'honneur de la duchesse de Hanovre, il y en avait une dont la ravissante beauté avait un moment préoccupé l'envieuse Élisabeth. Mlle Mélusine de Schulenbourg (Mélusine était bien le nom d'une pareille magicienne) avait des yeux bleus d'une indéfinissable langueur, un minois adorable, une taille de palmier et dix-neuf ans. Par quel singulier retour d'humeur, la comtesse de Platen changea-t-elle tout à coup ses façons d'agir envers cette jeune fille, et, d'impertinente qu'elle était, devint-elle aimable et gracieuse à son égard? On apprit bientôt à la cour le secret d'une transformation si soudaine, et ce secret, c'était tout simplement que Mme de Platen avait des vues sur la séduisante Mélusine, et songeait à la donner

pour maîtresse au prince George au lieu et place de la pauvre Catherine, définitivement répudiée. Attirer chez elle cette élégante et suave enfant, l'enivrer de dangereuses espérances, ce fut pour l'imperturbable matrone l'affaire de quelques semaines. Cette fois, du reste, la parole tentatrice tombait en bon terrain, et chez la rougissante néophyte, tous les désirs, toutes les vanités, tous les vices, étaient à fleur de peau. Ainsi catéchisée, la virginale créature attendit le moment favorable pour attaquer le cœur du prince.

Au retour d'une campagne qu'il venait de faire en Hongrie, George de Hanovre remarqua la belle enchanteresse. Mélusine aussitôt mit dehors toutes les coquetteries qu'elle tenait de la nature et tout ce qu'à l'école d'une Élisabeth de Platen elle avait pu apprendre d'artifices et de sortiléges, — si bien que ce prince débauché, déjà fatigué de sa femme, toujours malade depuis ses secondes couches, n'eut pas grand'peine à se laisser fasciner. George n'était point l'homme des tempéramens et des délicatesses; lorsque sa passion l'entraînait, il s'y abandonnait avec fougue et rudesse, sans aucun respect des convenances, sans le moindre ménagement des susceptibilités que sa conduite allait blesser. Il afficha donc en public ses nouvelles amours, et l'on vit la timide colombe suivre au galop toutes les chasses et franchir les fossés et les haies avec l'intrépidité d'une guerrière.

Sophie-Dorothée fut bientôt au courant du nouveau scandale qui occupait la ville; elle se plaignit amèrement à son beau-père. L'électeur de Hanovre ne professait pas une sensibilité bien délicate à l'endroit des doléances de famille; cependant il aimait fort la paix domestique et se souciait peu d'avoir son gracieux frère sur les bras, ce qui n'eût point manqué d'advenir au cas où la *petite,* ainsi qu'il appelait sa bru, aurait été porter ses griefs en cour de Celle. Ernest-Auguste enjoignit donc sévèrement à son fils d'avoir des mœurs moins reprochables; de son côté, l'électrice intervint, et leurs remontrances amenèrent une de ces situations douteuses qu'une apparence de tranquillité rend supportables.

Cette situation se prolongeait depuis quelques semaines, quand il fut question de l'arrivée prochaine à la cour de Hanovre d'un gentilhomme étranger qui venait de s'engager au service du prince électeur. Cet étranger n'était autre que le comte Philippe de Kœnigsmark, l'ancien prétendant à la main de Sophie-Dorothée. C'est à une réception du matin que se fit la présentation du nouveau colonel aux gardes. Toute la cour était réunie, quand on annonça le comte de Kœnigsmark. Philippe avait alors vingt-sept ans; avec ses longs cheveux d'un noir d'ébène, son œil de feu, son teint légèrement bruni par les voyages, sa moustache retroussée, sa tournure à la Kœnigsmark, il tenait à la fois du grand seigneur et du mousquetaire. Son

entrée fut un triomphe, et les femmes ne purent retenir un mouvement d'approbation à la vue de ce jeune et brillant cavalier si bien pris dans son justaucorps d'uniforme, si distingué dans ses manières, qu'on sentait que dans les boudoirs, comme sur les champs de bataille, il était fait pour soutenir la double gloire de son nom. Parmi les belles dames de la cour de Hanovre que les mérites de M. de Kœnigsmark impressionnèrent tout d'abord, il y en eut une dont l'admiration ne put se modérer. Élisabeth de Platen, qui s'était tant promis de ne point perdre des yeux sa rivale et d'observer sur le visage de Sophie-Dorothée l'émotion qu'y produirait l'arrivée de Kœnigsmark, Élisabeth oubliait la tâche qu'elle s'était imposée; tantôt rougissante elle-même, tantôt pâle, elle ne songeait plus à surveiller les mouvemens de la princesse.

— Vous venez de Dresde, monsieur le comte? dit Ernest-Auguste à Kœnigsmark, et son altesse électorale vous distinguait fort, à ce qu'on m'assure.

— J'ai eu l'honneur en effet, monseigneur, d'approcher l'électeur de Saxe, mais c'est surtout avec son noble fils, le prince héréditaire Frédéric-Auguste, que je me fais gloire d'être lié.

— Vous l'avez accompagné dans ses nombreux voyages? fit la comtesse de Platen en usant du droit qu'elle s'arrogeait habituellement de se mêler à la conversation, et dites-nous, monsieur, est-il vrai que ce prince possède une force physique si extraordinaire? On prétend qu'il rompt un fer à cheval aussi facilement qu'on divise une pomme et peut d'un coup de poing assommer un bœuf?

— Cette histoire n'a rien d'exagéré, madame, et j'ajouterai que dans notre famille on est capable de pareils exploits.

— Oui-dà, monsieur, j'avais cru cependant jusqu'ici que les facultés de ce genre n'appartenaient qu'à la maison de Saxe, dit Élisabeth en dardant sur Philippe un de ces regards auxquels le sang de Kœnigsmark ne se méprit jamais.

Philippe s'inclina devant les altesses, salua respectueusement Sophie-Dorothée; mais à travers la rapide révérence qu'il fit au prince George, Mme de Platen, qui déjà ne quittait plus sa proie, intercepta comme un éclair de haine. — Il paraît, murmura l'infernale créature, que l'antique flamme a survécu!

Élisabeth de Platen n'était pourtant pas la seule dont la venue du comte de Kœnigsmark eût troublé le cœur. Il y avait à la cour de Hanovre une autre personne qui n'avait pu voir sans émotion le galant colonel aux gardes : c'était Sophie-Dorothée. La princesse, depuis son mariage, n'avait jamais rencontré aucun des deux premiers prétendans à sa main. Le prince de Wolfenbüttel s'était marié par désespoir, et par désespoir aussi Philippe de Kœnigsmark

s'était précipité dans le tourbillon de l'existence. Lors donc qu'elle apprit l'arrivée du jeune comte, Sophie-Dorothée, bien qu'elle ne s'attendît point à trouver en lui un amoureux sentimental et rêveur, se crut cependant autorisée à chercher sur ses traits cette indélébile empreinte d'une passion vainement combattue; mais, hélas! pauvre princesse, quel désappointement fut le sien! et comme le Kœnigsmark qui se présentait aujourd'hui devant elle répondait peu au personnage de ses pensées! C'était toujours cet œil noir plein de feu, ce noble front, ce visage charmant; seulement cet œil avait désormais des regards dont une femme pouvait à peine sans rougeur soutenir l'éclat; ce visage n'exprimait que l'ironie, et cette bouche amère et sarcastique avait oublié les doux sourires d'autrefois. A Chérubin succédait don Juan, au timide et gracieux page des jours de tendresse et d'illusions un roué cavalier, passé maître dans l'art des élégances et des galanteries, un homme du monde éprouvé, connaissant le fort et le faible et trouvant, en fin de compte, que la perte de l'innocence est une chose d'autant moins regrettable, que la perte des préjugés vous en dédommage outre mesure.

Philippe, à l'égard de la princesse, se montrait plein de respect et de réserve, affectant de se tenir à distance et ne parlant jamais de leurs anciennes relations que d'un air distrait et banal, comme on fait de ces souvenirs qui n'ont laissé aucune trace. Cette froideur, cette politesse, ce respect, mettaient Sophie-Dorothée au supplice, et, pour comble de misère et d'humiliation, la princesse voyait Kœnigsmark rechercher sous ses yeux la comtesse de Platen et porter à sa mortelle ennemie un encens que son amour-propre n'avait pas même la satisfaction d'avoir dédaigné. Bientôt le caprice de la belle favorite pour le comte ne fut plus un secret pour personne. Seul de toute sa cour, Ernest-Auguste l'ignorait. Cependant, au gré de l'impatiente Élisabeth, les choses ne marchaient point assez vite. En vain elle redoublait de provocations et d'avances : on eût dit que son vainqueur, à l'exemple d'Annibal, ne savait ou ne voulait pas profiter de la victoire. D'inexpérience en pareil cas, un Kœnigsmark n'en pouvait guère être soupçonné; il se cachait donc sous ces lenteurs irritantes, sous ces maussades temporisations, quelque motif secret. Mme de Platen se l'imagina et crut un moment avoir dans la princesse une rivale préférée; sa jalousie eut beau ouvrir les yeux, elle ne surprit rien. Qu'aurait-elle, en effet, pu surprendre? Des larmes peut-être; mais Sophie-Dorothée pleurait en silence.

Par une belle journée de juillet, la cour s'était rendue au château de Linzbourg, pavillon de chasse au milieu des bois. On goûta sur l'herbe à l'ombre des châtaigniers, au frais murmure de la source voisine. Les hommes étaient déguisés en Tyrcis, les femmes en ber-

gères (et dire qu'il y a des gens qui prétendent encore que Watteau n'a point copié la nature!). Après le repas, son altesse électorale, mise en belle humeur par une pointe de vin de Champagne, voulut donner les violons à ces dames. Bergers et bergères ne demandaient pas mieux. Tityre jeta sur la fougère son habit de taffetas, Amaryllis ne garda sur son sein qu'une rose, et la ritournelle d'aller son train!

Les yeux s'appellent et se répondent, les couples se forment. Mme de Platen s'empare de Kœnigsmark et l'entraîne. — Un bolero, monsieur le comte! — Tout à toi pour aujourd'hui, mon Espagnole! chuchotte Philippe à l'oreille de la brûlante magicienne, dont le philtre vainqueur le fascine irrésistiblement cette fois. Élisabeth et Kœnigsmark dansent ensemble, tous deux se mesurant du regard, s'étreignant et s'entredévorant, sans qu'on puisse dire, — dans cette lutte du désir et de la convoitise, — lequel possède et lequel est possédé.

— Cette comtesse est un vrai démon, murmurait de sa place le vieux duc-électeur tout en continuant à boire. Une fois partie, rien ne l'arrête. Que d'ardeur dans ses mouvemens, de passion dans sa pantomime! comme elle plie et se cambre! quelle souplesse et quels muscles!

En ce moment, la tête de son altesse, fort alourdie par la chaleur du jour et les fumées du vin capiteux qu'elle avait pris en abondance, s'affaissa sur sa corpulente poitrine, et bientôt des ronflemens pareils à ceux d'un orgue annoncèrent à l'échanson d'Ernest-Auguste qu'il pouvait interrompre ses fonctions, monseigneur s'étant endormi du sommeil du juste. Heureux état de quiétude et d'oubli qui l'empêcha de voir Philippe et la comtesse quitter le bal et s'éclipser tendrement sous les arbres! L'heure du berger avait sonné pour les amours d'Élisabeth et de M. de Kœnigsmark. Le lendemain même de la scène que nous venons de raconter, le duc Ernest-Auguste dut se rendre à la diète de Ratisbonne où l'appelait cette dignité électorale dont il avait encore à recevoir l'investiture. Naturellement la favorite s'arrangea de manière à laisser son illustre amant partir seul, et tandis que le royal Géronte trônait en sa gloire au milieu des princes de l'empire, sa folle maîtresse, multipliant dans Hanovre ses déportemens et ses fredaines, oubliait les heures au bras du vaillant Kœnigsmark. De cette passion et de son délire, Sophie-Dorothée n'ignorait aucun détail, et, bien qu'elle ne témoignât au dehors que du mépris pour la cruelle injure faite à son amour-propre, la princesse souffrait intérieurement un mal atroce. Triste, ennuyée, languissante, ses nuits se passaient dans le chagrin et dans les larmes, et la pauvre Knesebeck, sa fidèle suivante, assistait seule à ces longs

découragemens d'une âme qui s'abandonne et n'ose s'avouer, de peur d'en rougir, la vraie cause de ses douleurs.

Après une de ces insomnies fiévreuses, Sophie-Dorothée, accoudée au balcon de sa fenêtre, ses riches tresses blondes dénouées sur son peignoir de mousseline, respirait la fraîcheur du matin, et, songeant aux chers ombrages des jardins de Celle, promenait ses yeux sur les charmilles embaumées du parc de la résidence. Tout à coup des pas mystérieux glissent sur le sol; un homme traverse l'allée et se dirige, un rouleau de papier à la main, vers le bosquet où la princesse et sa dame de compagnie vont s'asseoir tous les jours. Cet homme, c'est Philippe de Kœnigsmark. Les yeux de Sophie-Dorothée ne l'ont pas reconnu à travers les brumes de l'aube, mais son cœur ne s'y trompe pas. — Le traître! murmura la princesse, oser profaner le dernier asile de mes chagrins! Et ce papier, que peut-il contenir? Sans doute un rendez-vous qu'il *lui* demande, quelque extravagante protestation d'amour, car il en est fou de cette femme!... Oh! pour cette fois, je le saurai!

Descendre au jardin, courir au bosquet, saisir le rouleau déposé là par Philippe, puis remonter chez elle et déchiffrer, haletante, le secret envoi, fut pour Sophie-Dorothée l'affaire de trois minutes. Le rouleau renfermait simplement des vers. Aucun nom d'ailleurs, aucune initiale pouvant mettre sur la trace de la personne à qui l'hommage était destiné. Le premier mouvement de la princesse fut de croire que ce bouquet poétique s'adressait à Mme de Platen, et pourtant, à mesure qu'elle y réfléchissait davantage, son esprit ou plutôt, hélas! son faible cœur élevait certains doutes. Quelle pouvait donc être cette *Sylvie* énigmatique? Rien dans ces vers ne l'indiquait. Pourquoi dès lors ne se serait-elle pas attribué le compliment? — Qui disait que M. de Kœnigsmark n'avait point passé la nuit dans les jardins, guettant le moment où la princesse apparaîtrait à sa fenêtre pour lui faire parvenir ce doux message? En se dirigeant vers le mystérieux bosquet, n'avait-il pas regardé du côté du balcon? N'avait-il pas toussé à deux reprises pour appeler l'attention de *celle* qu'il n'avait peut-être jamais cessé d'aimer?

Lorsque, neuf ans auparavant, Philippe de Kœnigsmark s'était vu congédié de la résidence des ducs de Brunswick-Lünebourg par le père de Sophie-Dorothée, son cœur avait cruellement saigné de cette double blessure faite à l'orgueil de sa race, à l'amour sincère et profond qu'il ressentait pour la jeune princesse. Même après avoir dû renoncer à toutes ces espérances du premier âge, longtemps le comte était resté fidèle au culte de cette passion, longtemps l'image de Sophie-Dorothée avait régné seule dans cette âme encore naïve

et pleine de généreux sentimens. Ce fut plus tard, lorsqu'il se lia avec l'aimable et voluptueux Frédéric-Auguste (1), depuis électeur de Saxe et roi de Pologne, qu'il l'accompagna dans sa romanesque tournée en Europe, que Philippe perdit son caractère mélancolique, et que le vrai sang des Kœnigsmark reprit chez lui ses droits. Entre son frère Charles-Jean et le prince de Saxe, le Roméo de la cour de Celle était à bonne école. Il profita de l'exemple et se forma, disciple impétueux qui devait finir par dépasser ses maîtres en débauche. Pendant les huit ou neuf ans qui s'étaient écoulés entre ses adieux à la princesse et le moment où il la revit à Hanovre, Kœnigsmark avait mené l'existence d'un libertin et d'un aventurier, partageant ses jours entre les hasards de la guerre et les entreprises galantes. De retour de son odyssée, il avait appris à la cour de Dresde les infidélités conjugales de George de Hanovre et les mauvais traitemens que ce prince tyrannique et sa maîtresse faisaient subir à Sophie-Dorothée. Kœnigsmark, à cette époque, avait cessé d'aimer la princesse, mieux encore, il se sentait devenu indigne d'elle; mais sa haine n'avait point pardonné, et cette haine en voulait à George, à la comtesse Platen, — à la comtesse surtout, instigatrice de ce fatal mariage et dont les criminelles manœuvres avaient poussé la belle Mélusine dans la couche adultère du prince électoral. Se venger à la fois de ces trois êtres détestés, dévoiler aux yeux de tous les infamies de la comtesse et forcer George à rompre avec Mélusine de Schulenbourg, tels étaient dès longtemps ses projets, lorsqu'une occasion s'offrit de les accomplir en entrant au service du duc-électeur de Hanovre : il la saisit.

Pour perdre à jamais Élisabeth dans la faveur d'Ernest-Auguste, le meilleur moyen selon Philippe était de se faire aimer d'elle. Nous avons vu comment cette ruse de guerre avait réussi au-delà de ses

(1) Le même dont nous avons ici raconté les amours avec la sœur de Kœnigsmark. Il y a à ce sujet une question de dates à discuter. Plusieurs historiens des galanteries de cette époque, entre autres le célèbre baron de Pœlnitz, dans ses *Mémoires*, semblent croire que ce fut seulement après la mort tragique de Philippe que prit naissance la liaison du prince de Saxe Frédéric-Auguste avec Aurore. Pour l'honneur de notre héros, volontiers nous le souhaiterions; malheureusement la correspondance de Philippe ne permet pas le moindre doute à cet endroit, et prouve une fois de plus que si la beauté, la bravoure et certaines qualités brillantes de l'imagination étaient échues en dot aux Kœnigsmark, cette race fameuse ne se recommanda jamais beaucoup par sa délicatesse et sa moralité. *Ma sœur qui a eu son altesse pour mari*, écrit Philippe à Sophie-Dorothée en variant le thème avec un enjouement spirituel fort voisin du cynisme; puis autre part : « Mon beau-frère (le comte de Lewenhaupt) aura aussi une affaire; c'est que dans une débauche on doit avoir dit : Oh! vraiment, quand on a pour belle-sœur la maîtresse d'un prince, l'on peut avoir bientôt des régimens. L'on nomme pour auteur de cette histoire le lieutenant-colonel Groot. On demandera une explication l'épée à la main. »

vœux. A cette passion extravagante de la favorite, il entrait dans les plans de Kœnigsmark de ne répondre qu'à moitié et de manière à tenir sous sa domination l'altière courtisane, sans engager, lui, sa propre liberté; mais Philippe s'était imposé là une tâche au-dessus de ses forces. Kœnigsmark avait trop donné pendant ces derniers temps au délire des sens pour sortir vainqueur d'une lutte pareille : il succomba, et ses relations avec Mme de Platen changèrent complétement de nature. Lui-même en rougissait, car il n'ignorait plus ni les troubles ni la jalousie de la princesse, et cependant il hésitait toujours à mettre Sophie-Dorothée dans le secret de ses plans, éprouvant peut-être une maligne joie à la voir endurer à son tour les souffrances qu'il avait jadis ressenties par elle. Toutefois, lorsqu'il s'aperçut que les choses allaient trop loin, lorsque les confidences d'une amie dévouée de Sophie-Dorothée, Mlle de Knesebeck, l'eurent instruit du martyre de la princesse, atteinte, hélas! dans le seul sentiment qui restait à son cœur pour échapper à ses tortures domestiques, Kœnigsmark se ravisa tout à coup, et cette réaction soudaine amena la visite au bosquet et le poétique message sur le sens duquel Sophie-Dorothée ne s'était point si fort méprise.

Entre la princesse électorale et le comte de Kœnigsmark, une secrète intelligence s'établit dès lors peu à peu. Élisabeth de Platen s'en doutait; néanmoins sa jalousie et son espionnage furent longtemps sans découvrir que son perfide amant avait des rendez-vous nocturnes avec Sophie-Dorothée. La bonne Mlle de Knesebek s'est expliquée dans ses mémoires sur la nature de ces visites du jeune colonel à la princesse, visites tout *honnêtes* à l'en croire et dans lesquelles rien de bien coupable ne se passait. « J'y assistais toujours, dit-elle. M. de Kœnigsmark nous racontait la plupart du temps ses voyages et ses aventures. Il avait l'esprit amusant, railleur, anecdotique. La princesse trouvait à l'entendre beaucoup d'agrément. Parfois la conversation roulait sur Mme de Platen. Aucun des ridicules de la belle comtesse n'était épargné; on se moquait de sa folle passion pour l'aimable comte. De temps en temps aussi on se permettait de faire des gorges-chaudes sur le duc-électeur. » Sophie-Dorothée, dans ses confidences, présente les choses sous le même aspect. Le cœur de la charmante princesse se refuse à confesser qu'il ait jamais battu pour Kœnigsmark. Pourquoi faut-il que la faiblesse qu'on nie ait marqué sa trace en des correspondances que le temps a laissé subsister (1)? Mutuelles protestations d'amour, sermens de fidélité,

(1) La correspondance entre Sophie-Dorothée et Kœnigsmark, récemment découverte par le docteur Palmblad, se trouve aujourd'hui dans les archives de la bibliothèque de La Gardie à Lœberod, en Suède, où la déposa vers 1810 une petite-nièce de la propre sœur de Philippe de Kœnigsmark, de cette comtesse de Lewenhaupt dont il a été ques-

plaintes réciproques sur les ennuis de la séparation, sur la nécessité fâcheuse où l'on se trouve de s'entourer de mystère, projets de fuir ensemble, jalousies, récriminations, colères, bouderies et raccommodemens : tel est le motif général de ces lettres d'amour, motif varié sur tous les tons selon l'usage. S'il y a eu par exemple réception à la cour et si dans cette réception les deux amans n'ont pu échanger un mot, un regard d'intelligence; si le bouillant Kœnigsmark a vu sa princesse s'attarder le long des galeries au bras d'un damoiseau, comptez que la plume de Philippe ne s'endormira pas. De la part de la princesse, même jalousie, mêmes préoccupations des moindres mouvemens de son adorateur : « On ne parle ici que de vos plaisirs et des assemblées continuelles où vous brillez parfaitement. J'espère vous retrouver tendre et fidèle. Si cela n'est, je crois que j'en mourrai, car je vous avoue que je vous aime à la folie. » On sent néanmoins dans tout ceci la supériorité de la femme sur l'homme. Ainsi, dans cet amour où le roué Kœnigsmark serait bien aise par instans de ne s'engager qu'avec une certaine mesure, Sophie-Dorothée apparaît résolue et vaillante, pleine d'abnégation et de fermeté : « Si vous croyez que la crainte de m'exposer et de *perdre ma réputation* m'empêche de vous voir, vous me faites une injustice bien cruelle. Il y a longtemps que je vous l'ai sacrifiée, et mon amour me donne plus de courage. Souvenez-vous de tout ce que je vous ai mandé là-dessus. Vous me désespérez par ce que vous me dites sur ce sujet. J'y trouve un air moqueur que je ne mérite point. Voici vos propres mots : « Puisque aucune espérance ne nous reste « de *vivre jamais ensemble*, pourquoi vouloir nous hasarder pour si « peu de chose, c'est-à-dire pour se voir vingt fois l'an? » Voilà une

tion à propos de la comtesse Aurore. Mme de Lewenhaupt, en remettant à ses enfans ces lettres, longtemps conservées depuis au château d'Œfved, propriété héréditaire de la famille, leur avait dit que « c'était là un dépôt précieux et de conséquence, *car ces lettres avaient coûté la vie à son frère et la liberté à la mère d'un roi.* » Cette curieuse correspondance formerait à elle seule un gros volume. Les lettres de la princesse se distinguent par l'élégance de l'écriture et la correction de l'orthographe, luxe assez rare en ce temps, même en France, et dont on ne saurait trop tenir compte chez une étrangère. Il n'y a pas jusqu'à la physionomie du papier qui ne trahisse une personne de goût et recherchée en ses moindres habitudes. Celles de Kœnigsmark au contraire n'offrent la plupart du temps qu'un véritable grimoire; l'écriture en est grossière, l'orthographe inimaginable. Quelques-unes portent encore le cachet de Philippe (un cœur avec cette devise italienne : *Cosi fosse il vostro dentre il mio*). Plusieurs ont sur l'enveloppe ces mots : *A la confidente*, et sur le second pli : *Pour la personne connue.* Au reste, aucune espèce de date, nulle indication du mois, du quantième, du lieu. Il ne faudrait rien moins que la patience d'un éplucheur de chartes pour débrouiller ce chaos chronologique. La chose cependant en vaudrait la peine, car une classification exacte, une traduction nette et claire de ces papiers, dont la plupart sont en chiffres, amèneraient, je n'en doute pas, mainte révélation intéressante pour l'histoire de cette époque.

belle raison pour m'abandonner, moi, qui sacrifie rois et tout le monde ensemble pour être avec vous! Soyez persuadé que tous les périls les plus terribles, et la mort même si je la voyais devant mes yeux, ne me feront jamais venir la pensée de m'éloigner de vous. Je peux sans chimère me flatter encore de passer un jour ma vie avec vous; grand Dieu! si je perdais cette espérance, le moyen de résister à tant de malheurs? Il n'y a que cela qui me soutient. »

Quant à la nature des relations qui existèrent entre le comte Philippe-Christophe de Kœnigsmark et sa *Léonisse* (1), je crains bien qu'après avoir lu les billets qui suivent, il soit difficile de conserver quelques illusions.

De Philippe à Sophie-Dorothée.

« Demain au soir, à dix heures, je suis au rendez-vous. Le signal ordinaire nous fera connaître : je sifflerai de loin les *Folies d'Espagne.* »

Du même à la même.

« Vous m'avez imposé une loi qui me sera difficile à tenir, c'est d'être toute la journée sans vous voir; mais puisque vous le voulez, il faut obéir. J'espère pourtant que vous me donnerez la permission de venir ce soir chez vous, ou je vous donne rendez-vous chez moi. Vous ne trouverez personne levé. Entrez-y hardiment, sans craindre rien. »

Du même à la même.

« Il faut que je vous confesse que j'ai fait un choix ici; ce n'est d'une belle fille, mais d'un ours que j'ai dans ma chambre, et qui est nourri par moi dans la vue que si vous me manquez de foi, je lui avancerai mon sein pour en tirer le cœur. Je lui apprends ce métier avec des moutons et des veaux; il ne s'y prend pas mal. »

Du même à la même.

Jeudi, deux heures après minuit.

« Votre procédé n'est guère obligeant, vous donnez des rendez-vous pour laisser mourir de froid ceux qui attendent. Sachez que j'ai été depuis onze heures et demie jusqu'à une heure à attendre dans les rues. Je ne sais que croire. Mais peux-je plus douter de votre inconstance, après en avoir éprouvé si fort? Vous n'avez daigné à me regarder de tout le soir; n'avez-vous pas évité exprès de jouer avec moi? Vous voulez être débarrassée de moi : je serai le premier à m'éloigner de vous. Adieu donc, je pars demain pour Hambourg! »

De Sophie-Dorothée à Philippe.

« La *confidente* et moi ne faisons que parler des moyens de vous faire venir. Je vous écris toutes les difficultés que j'y trouve. Je le souhaite avec la dernière passion. »

(1) « Léonisse, c'est un nom que je veux vous donner; c'est un *charactère* d'une femme incomparable, et si vous êtes curieuse de la savoir, lisez le roman : *Duc de Bourgogne, prince de Tarente.* » (Lettre de Kœnigsmark à Sophie-Dorothée.)

De la même au même.

« Il est quatre heures et je ne peux plus me flatter de vous voir aujourd'hui. Que je suis malheureuse! Vous n'êtes pas content de moi. Je n'ai point dormi, j'ai un battement du cœur effroyable! »

De la même.

« Si les comtes de Steinborst et de la Gardie sont encore où vous êtes et qu'ils aient dessein de venir, je vous conjure de venir avec eux, c'est un prétexte raisonnable. Quand vous serez ici, l'amour nous aidera, et nous trouverons quelque moyen de nous voir plus aisé. Vous seul m'êtes *tout*, mon ambition est bornée à vous plaire et à me conserver votre cœur : il me tient lieu de tous les empires... »

De la même.

« Puisque les comtes sont partis, vous n'avez plus de prétexte pour venir ouvertement. Pour venir *déguisé*, je m'y oppose. La chose me paraît trop dangereuse, et c'est, tout comme vous le dites, pour ruiner nos affaires pour jamais. »

De la même.

« Je me moque de toute la terre, pourvu que nous nous aimions tous deux. Je vous le ferai connaître et je ne balancerai jamais à tout abandonner pour vous. Je me promène tous les soirs avec la confidente sous les arbres auprès de la maison. Je vous attendrai depuis dix heures jusqu'à deux. Vous savez le signal ordinaire, la palissade est toujours ouverte. N'oubliez pas que c'est vous qui devez donner le signal et que moi je vous attendrai sous les arbres. »

De Philippe à Sophie-Dorothée.

« En sortant de la palissade, j'ai vu deux hommes à six pas se promener; je n'ai pas osé tourner la tête, ce qui m'a empêché de savoir qui cela a été (1). »

A la première découverte que fit Mme de Platen des entrevues du comte et de la princesse, sa fureur ne se contint plus. Elle alla droit au duc-électeur et lui dit tout. Ernest-Auguste, qui n'aimait point les casse-tête domestiques, commença par prendre mollement le rap-

(1) On est tenté de se demander à quelle époque ces relations commencèrent. La question est des plus délicates; mais ici nul moyen de rien préciser. Une seule de ces lettres porte en date 1687, et dans cette lettre le comte est déjà vis-à-vis de la princesse sur le pied d'une très intime liaison. Or, à cette époque, si la princesse qui plus tard devint la femme du roi Frédéric-Guillaume de Prusse, n'était point née (elle naquit le 16 mars 1687), le prince qui fut depuis George II avait déjà vu le jour, de sorte qu'on peut être rassuré sur la légitimité du sang qui règne en Angleterre : sang de Brunswick-Hanovre et non de Kœnigsmark. On remarquera que dans toute cette correspondance il n'est pas une seule fois question de l'intrigue que Philippe eut avec Mme de Platen, et dont tant de crimes et de calamités résultèrent. Il est permis de supposer qu'au moment de sa visite domiciliaire chez Kœnigsmark, Élisabeth de Platen fit disparaître tout ce qui pouvait la concerner.

port de sa favorite. Ainsi provoquée, la jalouse Roxane doubla le nombre de ses espions, soudoya une des femmes de Sophie-Dorothée, et, quant à elle, acquit bientôt la certitude de la perfidie de Kœnigsmark et du crime de la princesse; mais cette certitude, les preuves lui manquaient pour la faire partager à l'électeur, dont la nonchalante indifférence poussait à bout cette nature de Médée. Élisabeth en était à ce point de frénésie et de misère, lorsque le parjure revint tout à coup renouer sa chaîne. Kœnigsmark avoua une partie de sa faute, nia le reste, et ses embrassemens scellèrent la réconciliation. La fière comtesse était trop amoureuse et trop affolée pour croire sans réserve aux protestations de son amant. Plus elle idolâtrait cet homme, et plus elle tremblait de le perdre; lui cependant l'enivrait de tendresse et de bonheur, la plaisantant sur ses doutes et sa méfiance, réfutant ses craintes chimériques, discutant ses soupçons. — Et qu'est-ce donc, lui disait-il alors, que ces prétendus rendez-vous avec la princesse que vous me reprochez? Visiter une femme en présence de trois respectables dames de compagnie qui ne la quittent pas plus que son ombre, de son Turc Soliman, et dans le perpétuel va-et-vient des gens qui entrent et qui sortent, voilà-t-il pas, sur mon honneur, un bien grand crime! et ne mérité-je point d'être pendu? — Puisses-tu ne pas mentir, Philippe! soupirait alors la pâle comtesse; car si tu me trompais,... vois-tu,... malheur à toi!

Kœnigsmark savait, à n'en plus douter, que Mme de Platen était femme à tenir parole. Il s'agissait donc de lui en ôter les moyens. Fatigué d'ailleurs du rôle indigne qu'il jouait et désespérant de prolonger davantage l'erreur d'une maîtresse à ce point exigeante et vindicative, il résolut d'en finir par un coup d'éclat. — Il n'y a plus à reculer, pensait-il; une minute maintenant peut tout perdre, et, si je ne la devance, je suis un homme mort! Le cardinal de Richelieu avait, dit-on, élevé une panthère qui faisait autour de lui l'office d'une chatte apprivoisée. Un matin que sa panthère lui léchait la main, le cardinal sentit, à l'ardeur des caresses, qu'il allait être dévoré, et tua l'animal d'un coup de pistolet. Je ne tuerai pas cette femme, mais je la perdrai, et si bien, vive Dieu! que la drôlesse ne s'en relèvera pas!

Le soir du jour où Philippe de Kœnigsmark eut cet *aparté* avec lui-même, la comtesse de Platen donnait le bal à toute la cour dans son hôtel. Vers minuit, au milieu du tourbillon de la fête, Élisabeth et son amant disparurent à peu près comme Zerline et don Juan dans le finale du second acte de l'opéra de Mozart. Personne n'avait remarqué leur absence, et les plaisirs suivaient leur cours. On dansait en ce moment une polka suédoise, mise à la mode par M. de Kœnigsmark, et dans laquelle figurait son altesse électorale la princesse

Sophie-Dorothée, qui l'avait spécialement demandée. Dans cette *polka*, comme du reste dans plusieurs espèces de *mazourkes*, il est de règle que chaque danseur ou danseuse, se détachant à son tour, aille engager un des assistans, de sorte que la chaîne, agrandie peu à peu, finit par se composer d'autant de personnes qu'il y a d'invités. L'orchestre exécutait ses plus entraînantes fanfares; le parfum des fleurs exotiques, mêlé à l'éclat des bougies, aux effluves magnétiques partout répandues, enivrait les sens d'une sorte de délire. Rieuse, bruyante, échevelée, la file des danseurs se déroulait de salons en salons, ramassant ici et là quelques retardataires aussitôt incorporés qu'aperçus.

— Nous sommes au complet, s'écria tout à coup la princesse, qui menait la joyeuse théorie en intrépide Oréade.

— Pardon, madame, répondirent plusieurs voix à la fois, la comtesse de Platen et M. de Kœnigsmark nous manquent encore!

Et l'immense guirlande de dérouler ses anneaux à travers tous les méandres de l'hôtel. Ainsi fougueuse et bondissante, ainsi poussée par le souffle embrasé de l'orchestre et du plaisir, la folle bacchanale arrive jusqu'à la chambre à coucher de la comtesse, et, comme la porte n'en était fermée qu'au loquet, on l'ouvre! — O pudeur! les femmes reculent de honte, les hommes se détournent pour ricaner; quant à l'audacieux Kœnigsmark, son imperturbable effronterie ne se dément pas; il quitte le canapé, se lève, et s'écrie du plus grand sang-froid : — De l'eau de la reine de Hongrie pour Mme la comtesse qui s'évanouit!.....

Une demi-heure après, le colonel aux gardes était mandé chez le duc-électeur pour y répondre aux plaintes de Mme de Platen, qui l'accusait d'une entreprise violente tentée sur elle pendant le bal. Ernest-Auguste se laissa convaincre par sa favorite d'autant plus volontiers que, dans le cas contraire, il lui aurait fallu la renvoyer, et que monseigneur savait parfaitement qu'il ne pouvait se passer de cette femme. Dès le lendemain, le comte de Kœnigsmark annonça qu'il se rendait à Dresde pour assister à l'avénement au trône électoral du prince Auguste de Saxe, son meilleur ami. Du reste, le voyage ne devant pas se prolonger au-delà de quelques semaines, le colonel aux gardes n'emmena avec lui qu'une partie de ses équipages.

A Dresde, Kœnigsmark trouva son ancien compagnon de plaisirs occupé à la fois des funérailles de son frère, auquel il allait succéder, et de son propre couronnement. A peine délivré de ces premières tribulations du pouvoir souverain, Frédéric-Auguste fut tout entier à la joie de recevoir son ancien ami, auquel il donna un régiment avec le titre de général-major. Dès ce moment, on ne s'occupa que de plaisirs; les petits soupers se multipliaient dans la résidence de Mo-

ritzbourg, et avec eux ces adorables médisances que M. de Kœnigsmark excellait à débiter : Mme de Platen par-ci, Mme de Platen par-là; pas un trait ne manquait à la satire, pas un dard au sarcasme envenimé. Les passions de la sultane favorite, ses désordres, ses goûts, jusqu'à ses plus secrètes habitudes, servaient de texte à l'insolent causeur, dont la verve effrontée ne respectait ni l'alcôve de cette femme ni son cabinet de toilette. Insensé Kœnigsmark! chacune des infamies que tu débites te sera payée en temps et lieu! Encore, si jamais tu ne devais la revoir, cette créature sur laquelle tu secoues la honte et l'ignominie; mais non, arrogance ou faiblesse, tu iras toi-même au-devant de sa vengeance. De toutes les chaînes de ce monde, il n'en est pas de plus vigoureuse, de plus solide, de plus irrévocable que celle de deux êtres liés ensemble par la perversité de leurs instincts : ils s'aiment dans la haine, ils se haïssent dans l'amour, et il faut que l'âcre volupté d'un si monstrueux sentiment soit bien irrésistible, pour qu'en dépit des efforts qu'ils font pour s'éviter, ils reviennent toujours à leur indissoluble hyménée, jusqu'à ce que l'un des deux étouffe l'autre dans un suprême embrassement.

III.

Pendant ce temps, que se passait-il à Hanovre? Un soir, l'électrice Sophie, accompagnée de sa belle-fille et de quelques dames, s'était rendue sur l'une des plates-formes du château pour y observer une éclipse de lune à l'aide d'un certain télescope de nouvelle espèce inventé par M. de Leibnitz. L'expérience astronomique terminée, on reconduisit jusqu'à son appartement son altesse électorale, et chacun, ayant pris congé, se retira. La princesse Sophie-Dorothée rentrait chez elle, s'appuyant sur le bras de Mlle de Knesebeck et précédée de Mme de Sassdorf, qui marchait en avant munie d'une lanterne. Arrivée à l'un de ces labyrinthes comme il s'en trouve à chaque pas dans le vaste et sinistre palais des électeurs de Hanovre, Mme de Sassdorf prit à droite au lieu de prendre à gauche, et la petite escorte suivit assez longtemps cette direction avant de s'apercevoir qu'elle faisait fausse route. Puis, comme on revenait sur ses pas, la maladroite éclaireuse, voulant regagner le temps perdu, alla donner contre un mur avec sa lanterne, laquelle se brisa du coup et s'éteignit. Force fut donc de chercher son chemin à travers d'immenses dédales, où seulement de loin en loin brillait la mèche opaque d'un quinquet. Les trois belles égarées erraient ainsi depuis vingt minutes, s'enfonçant de plus en plus en des allées froides et sinueuses, lorsqu'il leur sembla qu'elles foulaient le sol d'un corps de logis attenant au châ-

teau, et que la princesse elle-même avouait ne point connaître. Après maintes divagations nouvelles, on finit cependant par se trouver nez à nez avec une porte, et comme la clé était à la serrure, la princesse dit à Mlle de Knesebeck d'entrer pour demander de la lumière. Voyant sa dame de compagnie hésiter et s'y prendre mal, Sophie-Dorothée mit bravement la main à la serrure, ouvrit et passa la première.

La princesse et ses suivantes se trouvèrent alors dans un riche appartement dont l'aspect solitaire et désert ne laissa point de les intriguer quelque peu. Deux chandelles de cire brûlaient sur un guéridon, et sur un coussin de brocart le Turc Soliman, valet de chambre du prince George, dormait les jambes croisées à l'orientale. Sophie-Dorothée commençait à s'étonner; tout à coup, derrière la tapisserie, des vagissemens se firent entendre. La princesse allait soulever la portière; mais Mlle de Knesebeck, qu'une terreur secrète agitait, supplia sa maîtresse de se retirer et de ne point chercher à pénétrer plus avant dans ce mystère.

— Quel enfantillage! répondit la princesse, dont la curiosité et peut-être les soupçons s'étaient accrus. Puis, écartant la portière de tapisserie, elle entra. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était de nature à mériter en effet toute l'attention de Sophie-Dorothée. Une belle jeune femme était là couchée, son visage pâle accoudé sur un bras d'une délicatesse exquise et dont la blancheur eût défié l'ivoire; à côté de son lit se dressait un berceau où reposait un gentil nourrisson. Entre le lit et le berceau, un homme était assis, tenant d'une main la main effilée de la jolie convalescente, et de l'autre balançant le poupon dans sa nacelle. O paternité! ô suave et pudique tableau d'intérieur domestique! Cet homme, c'était George de Hanovre, l'époux de Sophie Dorothée; cette femme, Mélusine de Schulenbourg, sa maîtresse; cet enfant, le gage de leurs félicités adultères!

A cette vue, la colère, on l'imagine, monta au visage de la princesse; l'épouse et la mère outragée se révoltaient cette fois. Elle, d'un naturel si doux, si clément, si facile, s'emporta jusqu'à perdre la raison; son œil étincelait, son geste menaçait, sa voix éclatait en reproches, en récriminations, presque en invectives. D'abord George courba la tête, et le trouble de sa propre conscience l'empêcha de réagir contre l'orage; mais lorsqu'il s'aperçut de la crise où l'exaspération de Sophie-Dorothée avait jeté sa favorite, lorsqu'il vit Mélusine tomber en syncope et ses joues se couvrir d'une pâleur mortelle, alors sa haine, jusque-là étouffée, se fit jour, et montrant le poing à sa femme : — Va-t-en, furie, s'écria-t-il; sors à l'instant d'ici, malheureuse! ta présence la tue! Est-ce bien à toi de me venir reprocher un pareil crime? Cette femme que tu viens assassiner jus-

que dans mes bras, eh bien! oui, je l'aime, entends-tu? et garde-toi de l'approcher, car s'il t'arrivait de toucher à un cheveu de sa tête, lâche vipère que tu es, tu mourrais de ma main.

La princesse était sortie de la chambre; George, dont la fureur s'exaltait de plus en plus, la poursuivit jusque dans le corridor, et là une scène odieuse eut lieu. Cet homme brutal et féroce, saisissant aux cheveux sa femme, la maltraita indignèment; les plaintes de sa victime, la vue du sang qui ruisselait de ses tempes meurtries et déchirées contre le mur, semblaient redoubler l'acharnement du bourreau. Les deux dames qui accompagnaient la princesse, craignant que George ne tuât sa femme, appelèrent du secours. Les sombres voûtes du château retentirent de leurs lamentations, et ce fut seulement lorsque de toutes parts, attirés par le bruit, les domestiques arrivèrent avec des flambeaux, que ce monstre lâcha sa proie, et, la main encore souillée du sang de la mère de ses enfans, rentra morne et livide dans l'appartement de sa concubine.

La princesse était restée évanouie aux bras de ses femmes, qui la transportèrent inanimée chez elle et la mirent au lit. Une heure après, la fièvre se déclarait, et pendant toute la nuit l'infortunée, dans son délire, crut voir la *Barbe-bleue!*

Le lendemain, Sophie-Dorothée, s'étant levée, vint demander justice à son beau-père et à sa belle-mère des abominables traitemens de leur fils. L'électrice haussa les épaules, et, tout en promettant de reprocher à George sa *vivacité* un peu brusque, tança vertement la princesse pour ses propos inconsidérés, puis tourna les talons et sortit.

— Je suis tout à fait de l'avis de ma femme, reprit l'électeur demeuré seul avec Sophie-Dorothée. Et il commença par adresser à la princesse outragée une paterne admonestation; puis, comme Sophie-Dorothée opposait à ces conseils les griefs légitimes de son honneur de femme et de princesse : — Bon! poursuivit Ernest-Auguste d'un ton légèrement grivois, il y a tant de manières de se consoler des froideurs d'un mari! Et vous-même, chère petite, voyons, en cherchant bien, n'avez-vous pas, à l'égard de mon George, quelque péché mignon sur la conscience?

— Monseigneur, je ne vous comprends pas.

— Bagatelle! ma fille, à Dieu ne plaise que je songe à vous en faire un crime! Je trouve, quant à moi, la chose assez naturelle; seulement un peu plus de mystère dans vos entrevues, de secret dans vos correspondances, c'est tout ce que je vous demande, car en principe la femme se doit garder du scandale. Aimez votre comte suédois tout à votre aise, je n'y vois point grand mal tant que mon fils pourra raisonnablement fermer les yeux sur cette histoire; mais,

si les choses vont trop loin, que vous dirai-je? il faudra bien qu'il fasse comme les autres et qu'il se fâche!

C'était la première fois que Sophie-Dorothée entendait un pareil langage dans la bouche de l'électeur. Cette bonhomie cynique, ce ton aigre-doux, ce persiflage caressant, parurent à la princesse le comble de l'outrage. Elle essuya ses pleurs, et, ripostant par le mépris à d'indignes équivoques, parla de provoquer une enquête.

— Gardez-vous-en, petite hypocrite, gardez-vous-en bien, continua l'électeur de la même voix pateline et railleuse. Par bonheur, Kœnigsmark est absent; mais il reviendra, je le rappellerai, car j'imagine que son éloignement ne sert qu'à favoriser la médisance. Ainsi profitez de mes conseils, et gouvernez plus sagement vos amourettes.

— Monseigneur, s'écria la princesse, je vois que je suis victime de la plus noire des calomnies; mais j'en aurai justice, et maintenant il me faut des preuves!

— Des preuves! vous en aurez, ma belle enfant; rassurez-vous!

A ces mots, Ernest-Auguste tira d'un coffret un gant de femme, et, retournant la peau, fit voir à Sophie-Dorothée les initiales P. C. K. (Philippe-Christophe Kœnigsmark) brodées à l'intérieur en perles et en cheveux. La princesse prit le gage accusateur, et, tandis qu'elle le contemplait d'un calme imperturbable et d'un air de dignité suprême que nous constatons sans oser croire qu'une semblable attitude puisse être jouée : — Eh bien! ma fille, dit l'électeur, ce travail? ces cheveux? ces initiales? Est-ce clair? et nierez-vous encore?

— Oui, monseigneur, et jusqu'à mon dernier souffle de vie, répliqua Sophie-Dorothée. Ces cheveux ressemblent aux miens, je l'avoue; mais la sœur de Mme de Platen a, vous le savez, les mêmes cheveux que moi, et si vous cherchez au fond de cette lâche intrigue, vous y trouverez la main de la comtesse.

— Élisabeth vous en veut, j'en conviens, et le ciel me préserve d'ajouter foi à tous les bruits qu'elle colporte! Mais ce gant tout pareil à ceux que George vous rapporta de Hollande et que vous reconnaissez pour vous avoir appartenu, ce gant qui se retrouve ensuite en la possession du comte, brodé à son chiffre avec vos cheveux, dites, comment expliquerez-vous cette énigme..... là, je vous le demande?

— Par une indigne trahison, monseigneur, par une de ces manœuvres du démon qui confondraient l'innocence d'un ange; mais je jure ici devant Dieu...

— Ne jurez pas, madame, ne jurez pas, interrompit Ernest-Auguste, dont le masque de Silène prit soudain une expression tragique et menaçante. Je peux ignorer une faiblesse, pardonner une faute; mais l'hypocrisie et le mensonge ne trouveront jamais grâce devant

moi! Allez, madame, j'en sais assez, et vous pas plus que les autres n'avez ici le droit de vous montrer sévère!

Insultée publiquement par son époux, repoussée par l'électeur et l'électrice, il ne restait à Sophie-Dorothée d'autre parti que la fuite. Quitter une cour où la vie lui était devenue impossible, retourner dans sa propre famille et chercher sous le toit de la résidence paternelle un asile contre la brutalité et les outrages auxquels elle se trouvait en butte à Hanovre, le soin de son salut ne lui dictait pas d'autre conseil. Elle s'y arrêta et partit pour Celle. Là aussi devait l'atteindre le bras fatal de son ennemie. Cette fuite nocturne de la princesse, quittant le palais électoral comme on s'échapperait d'une prison, ne saisit point Mme de Platen à l'improviste. D'avance la haineuse comtesse s'y attendait, et, dans la prévision de cet événement, elle avait mandé au ministre Bernstorff tout ce qu'il fallait faire pour empêcher le duc George-Guillaume d'accueillir sa fille. « Vous ne manquerez pas de présenter au duc de Celle les choses sous leur véritable point de vue, et de l'informer en détail de tous les méfaits de la princesse avant même qu'elle n'arrive. On laisse à votre sagesse éprouvée et à votre vieille expérience le soin de conduire cette affaire à l'avantage des deux cours. » Il va sans dire que la dépêche était accompagnée d'un riche cadeau, lequel devait naturellement ouvrir les yeux à l'avare diplomate sur *le véritable point de vue*.

Aussitôt ses instructions reçues, Bernstorff se mit à l'œuvre. Il rédigea, selon l'habitude du temps, un mémoire *ex professo*, volumineux document tout farci d'extraits de Grotius, dans lequel il faisait habilement ressortir les mille inconvéniens politiques qui résulteraient d'une intervention quelconque du duc de Celle en cette affaire. George-Guillaume trouva l'argumentation convaincante et pensa qu'il était à propos de sacrifier, quoi qu'il lui en coûtât, les sentimens paternels à l'intérêt de la situation. L'infortunée princesse reçut à son arrivée un accueil glacial, et, après deux jours de résidence à Celle, Sophie-Dorothée, en dépit de ses supplications, en dépit des larmes de sa mère, fut renvoyée à Hanovre. La cour était alors à Herrenhausen, maison de plaisance dans le voisinage de la capitale. Instruits du retour de leur belle-fille, l'électeur et l'électrice envoyèrent au-devant d'elle un messager d'honneur qui ne tarda pas à revenir, annonçant la prochaine arrivée de la princesse, dont il avait, à deux lieues de là, rencontré les équipages. A cette nouvelle, tout le monde se précipite aux fenêtres, et le prince George, consentant, sur les instances de sa mère, à se rapprocher amicalement de sa femme, descend au perron pour la recevoir; mais la fière princesse n'écoute que la voix de son ressentiment : du fond de sa voiture,

elle ordonne au cocher de passer outre et de se diriger sur Hanovre, au grand ébahissement de la cour et à la sourde irritation de la famille princière, dont cette insulte au moins gratuite rend l'animosité désormais irréconciliable.

Lorsqu'on revint à Hanovre, personne n'ouvrit la bouche à Sophie-Dorothée sur son escapade, non plus que sur le scandale qui l'avait amenée. Il y eut comme un voile de silence jeté d'un commun accord sur toute cette histoire. Les haines et les fureurs, à la veille d'éclater, couvaient dans l'ombre, les mauvaises passions suivaient leur marche ténébreuse. L'électeur, ulcéré par la récente injure de la princesse, ne lui témoignait qu'un intérêt de convenance, et se contentait à son égard d'être poli. Quant à l'électrice, elle avait cessé complétement d'adresser la parole à sa bru; le prince George mettait de côté toute retenue dans ses relations publiquement affichées avec Mlle de Schulenbourg, et la comtesse de Platen ne perdait pas une occasion de décocher sur sa victime ses traits empoisonnés, de l'accabler insolemment sous ses airs de triomphe.

Plus isolée, plus triste que jamais, abandonnée de tous, la princesse pensa pour la seconde fois à s'enfuir. C'était auprès du père de ce loyal Auguste de Wolfenbüttel, qui jadis avait disputé le cœur de Sophie-Dorothée à Kœnigsmark, — c'était auprès du duc Antoine-Ulric que l'épouse de George de Hanovre projetait de se réfugier. Elle voulait convaincre le duc de son innocence, lui dénoncer l'adultère de son mari, évoquer la cause devant un tribunal de famille composé de divers membres des trois cours apparentées (Hanovre, Brünswick-Lünebourg et Wolfenbüttel), et par cette procédure obtenir cassation de son mariage. Le divorce une fois prononcé, peut-être espérait-elle disposer de sa liberté reconquise en faveur de celui qu'elle aimait. Tout indique qu'elle eut un moment cette arrière-pensée. Quoi qu'il en soit, elle communiqua ce plan à Kœnigsmark, qui, sur ces entrefaites, était revenu de Dresde. Chose étrange, Kœnigsmark l'en dissuada, au moins jusqu'à nouvel ordre; mais la princesse n'abandonnait point si facilement un projet : Sophie-Dorothée redoubla d'instances auprès de Philippe, elle alla même jusqu'à lui reprocher son *peu de chevalerie*, et Kœnigsmark, dont on avait toujours raison avec un argument de cette espèce, Kœnigsmark consentit à tout. D'ailleurs, ce rôle de protecteur de l'innocence, de ravisseur d'une princesse persécutée, ne lui déplaisait pas, et, plus encore peut-être que son amour, le charme du romanesque l'entraînait dans cette aventure. Il fut convenu que Philippe, s'aidant d'une escorte dévouée, enlèverait la princesse et la conduirait à Wolfenbüttel, mais qu'avant de rien entreprendre, on attendrait la réponse du duc Antoine-Ulric aux ouvertures de Sophie-Dorothée. Jusque-là on devait se tenir sur ses

gardes, et, pour déjouer les soupçons, éviter toute espèce de rendez-vous et d'entrevue.

L'électeur avait reçu froidement à son arrivée l'ancien colonel aux gardes, et lorsque celui-ci, nommé général-major au service de Saxe, avait demandé à rompre son engagement avec le Hanovre, Ernest-Auguste s'était empressé de lui accorder son congé. Cependant Kœnigsmark ne quittait point la résidence, et chacun s'étonnait de le voir indéfiniment prolonger son séjour. Que voulaient dire ces éternels retards? Plusieurs en cherchaient la cause dans les séductions de la comtesse de Platen, dont la flamme venait de se rallumer plus furieuse que jamais. Élisabeth n'avait pu revoir son brillant infidèle sans perdre de nouveau la tête. Cette femme, aussi faible, aussi lâche que perfide, chez qui l'ardeur de la luxure étouffait tout respect de soi-même et toute dignité, ne demandait qu'à pardonner. Elle eût oublié l'affreux outrage dont Kœnigsmark l'avait flétrie au bal devant toute la cour, elle eût oublié ces indignes propos de table tenus sur elle par son amant aux soupers de l'électeur de Saxe, elle eût oublié jusqu'aux coups de cravache, à une condition vingt fois offerte et vingt fois ironiquement repoussée par le hautain colonel. Lasse de voir ses avances méprisées, elle supplia, pleura, demanda grâce; ses larmes furent baffouées, ses caresses dédaignées. Elle vint gratter à la porte, et la porte ne s'ouvrit pas. Tant d'affronts et d'ignominie eussent tué toute autre femme. Humiliée dans ses amours, Élisabeth se redressa dans sa haine, et de ce jour-là Kœnigsmark fut perdu.

Cependant la réponse du duc de Wolfenbüttel était arrivée, et elle était favorable. Antoine-Ulric, en prince gentilhomme épris du beau sexe et des muses, ne pouvait hésiter à embrasser la cause de l'innocence contre la tyrannie, surtout lorsque cette conduite magnanime lui fournissait l'occasion de jouer un malin tour à ses bons cousins de Hanovre et de Celle, qu'il ne chérissait pas outre mesure. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un samedi soir (1er juillet 1694) le comte de Kœnigsmark, rentrant chez lui, trouva sur sa table un billet contenant ces simples mots tracés à la hâte au crayon : « Ce soir, après dix heures, la princesse Sophie-Dorothée attendra le comte Kœnigsmark. » Sans prendre le temps d'examiner l'écriture, sans se demander par qui ce mystérieux message avait pu être apporté là, sans réfléchir à la nuit pluvieuse et sombre, à l'heure avancée, aux embûches de la trahison, Kœnigsmark, dont l'insouciance égalait la folle bravoure, rajusta sa toilette, changea son habit d'uniforme contre un vêtement de couleur foncée, prit son manteau et se rendit à l'appartement de la princesse. Mlle de Knesebeck, en le voyant arriver à cette heure, témoigna un grand étonnement, auquel Philippe ré-

pondit en montrant le billet qu'il venait de recevoir. Alors la dame de compagnie entra chez son altesse, qui, tout en reconnaissant que cette écriture n'était point la sienne, ordonna néanmoins qu'on introduisît le comte.

Cette lettre, faut-il le dire? était l'œuvre infernale de la comtesse. Élisabeth avait imité la main de Sophie-Dorothée, puis confié son écrit aux soins d'un page de Kœnigsmark qu'elle avait gagné par son or, d'autres disent par ses caresses! Ingénieuse en ses machinations, exacte en ses calculs, l'horrible femme guettait de l'œil l'événement. Informée de l'heure où le comte rentrerait, elle s'était postée sur une terrasse du château, et de là ses yeux de furie venaient, à travers le masque, de le voir s'acheminer vers l'appartement de sa rivale. Lorsqu'elle jugea le moment opportun, Mme de Platen se rendit chez l'électeur, et lui dénonça le flagrant délit de haute trahison. Ernest-Auguste signa l'ordre d'arrêter le coupable; puis, comme il hésitait à le donner, l'implacable favorite le lui arracha des mains. Aussitôt toutes les issues du palais furent occupées; au dehors, de fortes patrouilles circulèrent avec injonction de s'emparer de quiconque tenterait de sortir, et, pour assurer l'entière exécution de ses desseins, la comtesse prit avec elle et sous son commandement *spécial* une escouade de cinq hommes résolus ayant à leur tête un sergent aux gardes, lesquels devaient arrêter la personne que Mme de Platen leur désignerait. Ainsi accompagnée, Élisabeth parcourut l'aile du château que la princesse Sophie-Dorothée habitait; puis, après avoir fait sa ronde, après s'être bien assurée de chaque factionnaire, elle vint avec ses six lansquenets prendre position dans la salle *des Chevaliers*. Là de nouvelles instructions plus précises furent données, et les gardes s'établirent derrière une porte à gauche de l'immense cheminée gothique qu'on voit encore dans cette vaste et lugubre galerie. Tandis que le bivouac se formait, la sinistre comtesse préparait le punch à ses hommes!

Kœnigsmark se fit longtemps attendre; la princesse et lui, que n'avaient-ils pas à se dire! Ils causèrent de leurs projets d'avenir, de leur fuite prochaine et de mille choses encore, si bien que la conversation finit comme toujours par tourner à la plaisanterie, à l'anecdote, aux portraits. Jamais M. de Kœnigsmark n'avait été plus spirituel, jamais cet aimable diseur ne s'était trouvé en meilleure veine d'épigrammes et de bons mots. Le front épanoui, l'œil guilleret, le persiflage au bout des lèvres, ce fut surtout à peindre les fureurs amoureuses de *la* Platen qu'il excella. Cependant la comtesse agitée, frémissante, éperdue, attendait la sortie du comte. Son pâle visage éclairé des bleuâtres reflets du punch, dont les flammes mourantes s'éteignaient convulsivement, on l'eût prise pour

quelque sorcière de *Macbeth* fabriquant l'œuvre sans nom. Par momens son impatience n'y tenait plus; elle se levait, marchait à grands pas dans la galerie et renouvelait ses ordres aux spadassins, immobiles et la rapière nue derrière les faunes sculptés et les nymphes canéphores de la gigantesque cheminée.

L'horloge du château sonna deux heures. Du côté de l'appartement de la princesse, une porte s'ouvre discrètement et soudain se referme; des pas sourds et mystérieux se font entendre le long des corridors déserts; c'est Kœnigsmark qui cherche à tâtons une issue, et, trouvant toutes les portes verrouillées, se décide à prendre par la salle des Chevaliers pour de là se diriger vers une porte donnant sur les jardins, laquelle n'est jamais fermée. A l'approche du jeune comte, toute lumière s'est éteinte, et Mme de Platen se dérobe dans le corridor voisin. Un rayon de lune qui perce entre deux nuages éclaire seul les profondeurs de la galerie; c'en est assez pour Kœnigsmark, qui connaît les êtres du château. Il avance; mais au moment où il va pour passer devant la cheminée, quatre hommes lui sautent à la gorge.

« KŒNIGSMARK. — Au secours! A l'aide! trahison!

« LA COMTESSE DE PLATEN, entr'ouvrant la porte du corridor, pâle, les cheveux en désordre, un flambeau à la main. — Empêchez-le de tirer son épée, et vous, faites usage de vos armes! Frappez! Trois coups dans la poitrine, un à la tête; bon! maintenant visez au cœur. Ferme donc! plus ferme! Terrassez-moi ce misérable et lui liez les mains!

« KŒNIGSMARK. — Tuez-moi! mais épargnez la princesse; la princesse est innocente!

« LA COMTESSE. — Laissez dire cet homme et suivez en tout point mes ordres. Mais terrassez-le donc, brutes; qu'attendez-vous?

« KŒNIGSMARK. — Tuez-moi! Grâce pour elle!

« LA COMTESSE. — Que deux de vous se chargent de ses bras, deux autres de ses pieds, tandis que le cinquième et le sixième vont s'occuper de le garrotter; mais auparavant, qu'on le bâillonne! Serrez la corde davantage, encore, comme ça! bien! Nous le tenons!

« KŒNIGSMARK. — Je meurs! Grâce pour elle!

« LA COMTESSE. — Mais bâillonnez-le donc, imbéciles! C'est fait! Serrez les nœuds un peu plus fort et tâchez de l'emporter d'ici. (Les six hommes essaient de soulever leur victime; mais à peine debout, Kœnigsmark, dont le sang coule à flots, s'affaisse sur lui-même et retombe inanimé.) Étendons-le sur le parquet. Vite, ôtons-lui ce bâillon; il étouffe; ne voyez-vous donc pas qu'il étouffe? (Bas à Kœnigsmark tandis qu'elle lui ôte le mouchoir de la bouche et s'efforce d'étancher ses blessures.) Allons, traître, dis la vérité : n'est-ce pas qu'elle s'est donnée à toi, cette femme?

« KŒNIGSMARK. — (Il cherche à se soulever sur son coude et rouvre ses yeux mourans.) Ah! te voilà, monstre!

« LA COMTESSE. — Le temps presse; voyons, plus de mensonges et me dis ce qu'il en est.

« KŒNIGSMARK. — La princesse est innocente! (Il retombe évanoui.)

« LA COMTESSE (éperdue, l'œil hagard, et déchirant ses vêtemens pour bander les plaies de Kœnigsmark.) Du vinaigre! de l'eau! Il va mourir...

« KŒNIGSMARK. — (Il ouvre de nouveau les yeux, et apercevant la comtesse.) Malédiction sur toi, exécrable!... (Il va continuer, lorsque Élisabeth se redresse et lui met froidement le pied sur la bouche; Kœnigsmark expire.)

IV.

Tel est le récit que Sophie-Dorothée présente elle-même de la mort du comte Philippe de Kœnigsmark, et cette version dramatisée de la princesse s'accorde avec les confessions recueillies plus tard par l'ecclésiastique Kramer de la bouche de Mme de Platen et de celle d'un certain Bussmann, un des sbires. Au dire de cet homme toutefois, Kœnigsmark, se sentant assailli, recula d'un pas, mit l'épée à la main, et fit contre ses assassins une si vigoureuse et si fière défense, qu'il en blessa trois et vit son épée brisée en morceaux avant de recevoir le coup mortel. J'inclinerais volontiers vers cette donnée, elle me paraît plus vraisemblable et plus dans le caractère du héros! Cette mort à la Bussy d'Amboise est au moins d'un Kœnigsmark, tandis que l'esprit répugne à se figurer ce lion garrotté d'avance et réduit à ne pouvoir marchander sa vie. Lorsque Philippe eut été frappé à mort, — toujours d'après le récit de ce Bussmann, — on le porta dans une chambre attenant à la salle des Chevaliers, et ce fut là que son regard avant de s'éteindre rencontra pour la dernière fois le visage de la comtesse, sur les traits de qui se peignait une abominable expression de triomphe. Kœnigsmark, au moment d'expirer, rassembla ses dernières forces pour maudire cette horrible femme; mais le malheureux n'eut pas même cette satisfaction suprême, car, sitôt qu'il voulut parler, le pied d'Élisabeth de Platen se posa sur sa bouche sanglante et la fit taire pour jamais. Ainsi périt le dernier des Kœnigsmark.

Mme de Platen courut aussitôt chez l'électeur, à qui elle représenta la mort du comte comme une conséquence fatale de la résistance qu'il avait opposée à l'ordre d'arrestation; mais cette raison même ne put excuser le crime aux yeux d'Ernest-Auguste, qui s'emporta violemment contre la favorite et l'accabla des plus amers reproches. Il y avait là en effet, si l'on y réfléchit, pour l'électeur de Hanovre, quelque chose de plus qu'une question de justice et d'humanité. Politiquement, et à ne considérer que les embarras qui devaient en résulter dans les rapports de l'électeur avec différens princes de l'Allemagne, ce meurtre n'était point seulement un crime, mais une faute. Une individualité telle que celle de Kœnigsmark ne disparaît pas de ce monde des cours sans occuper plus ou moins la rumeur publique. Philippe en outre était au service d'un souverain étranger,

et l'électeur de Saxe pouvait à fort bon droit demander compte des jours du jeune général, son ami et son compagnon, nuitamment escamoté dans les oubliettes du palais de Hanovre! Cependant, vis-à-vis du fait accompli, le mieux était de garder le silence, et, puisqu'on ne pouvait plus empêcher le crime, d'en effacer la trace à tous les yeux. Mme de Platen se chargea de ce soin. Sans froncer le sourcil, sans pâlir, cette infernale créature ramena les assassins autour du cadavre de son amant; de la même main blanche et rose dont elle avait quelques heures auparavant préparé le breuvage destiné à porter l'ivresse dans le sein de ces bandits, elle épongea le sol, elle essuya le sang répandu, et, par ses ordres, le corps de l'infortuné Kœnigsmark, recouvert d'une couche de chaux, fut enseveli, les uns disent sous la pierre de la cheminée de la salle des Chevaliers, les autres dans une fosse creusée au fond du parc.

Pendant la nuit du crime, la princesse et Mlle de Knesebeck avaient bien entendu comme un cliquetis d'épées du côté de la salle des gardes; mais, le bruit n'ayant duré qu'un moment, leur frayeur s'était presque aussitôt calmée, et la première crainte un peu sérieuse touchant le sort de Kœnigsmark leur vint quand elles aperçurent le lendemain, à une heure déjà avancée de la matinée, deux domestiques du jeune comte rôdant aux alentours du palais, comme s'ils eussent attendu quelqu'un. Sophie-Dorothée, émue et troublée, se perdait en conjectures; elle apprit enfin que M. de Kœnigsmark avait disparu et qu'on venait de s'emparer de tous ses papiers.

On devine quelle Némésis implacable dirigea les investigations. Profitant de toutes les facultés que donnaient à sa haine les pouvoirs discrétionnaires qu'elle avait arrachés à la faiblesse de l'électeur, Mme de Platen força les tiroirs, fouilla les cassettes et les armoires, et tandis qu'elle choisissait avec l'instinct de la vengeance tout ce qui pouvait appeler le soupçon sur la malheureuse victime qu'il lui restait encore à torturer, la fourbe créature avait soin d'anéantir, à mesure qu'elle les rencontrait, chacune de ses propres lettres à Kœnigsmark. Par une chance heureuse, rien de ce qu'on trouva n'était de nature à compromettre l'honneur de la princesse. La véritable correspondance, celle qui contient le secret de ces romanesques amours, ne devait être découverte qu'environ un siècle et demi plus tard. Philippe, en prévision des dangers qui le menaçaient, l'aurait, à ce qu'il paraît, confiée à sa sœur Aurore, laquelle à son tour la remit à une parente, Mlle de La Gardie. Les lettres saisies chez Kœnigsmark n'entachaient donc aucunement les relations qui avaient existé entre lui et la princesse. Les seuls motifs que la malveillance y pût exploiter (et elle ne négligea pas de s'en servir) étaient diverses récriminations amères dirigées contre le père de Sophie-Dorothée, le duc

George-Guillaume de Celle-Lünebourg, éternelle dupe d'un ministre hypocrite et vénal, et qu'on représentait là sous des traits moins odieux encore que ridicules.

Armé de ces documens, le comte de Platen fut aussitôt dépêché à la cour de Celle, avec mission expresse d'amener une irréconciliable rupture entre le père et la fille. La négociation, grâce à l'énorme vanité du duc, réussit au gré de l'ambassadeur hanovrien. George-Guillaume avait à peine pris connaissance de ces lettres, où son auguste personnalité était, il faut le dire, fort irrévérencieusement baffouée, que tout l'amour qu'il avait ressenti pour cette fille unique, jadis l'objet de son adoration, se changea soudain en une véritable haine. Vainement la duchesse voulut intercéder, vainement l'orgueil d'Éléonore d'Olbreuse s'humilia devant le ministre de George-Guillaume, pour le supplier d'obtenir du duc son maître qu'il se rendît aux prières de Sophie-Dorothée, réclamant assistance du milieu de ses bourreaux : le cauteleux, l'avare, le rusé Bernstorff déclina perfidement tout concours, et quant au père, il déclara, sur la foi des plus infâmes calomnies, que sa fille avait, par sa conduite, perdu ses derniers droits à l'affection comme à l'intérêt de sa famille, et qu'il l'abandonnait sans rémission au sort qu'elle avait mérité.

Aussitôt le retour de M. de Platen, on instruisit à Hanovre le procès de la princesse électorale. Mlle de Knesebeck fut sévèrement entendue, et Sophie-Dorothée dut subir aussi un interrogatoire. A la nouvelle de la mort de Kœnigsmark, la princesse s'était écriée : « Noble Philippe! mon brave, mon loyal ami! cher confident de mes peines, mon seul soutien dans mes malheurs! » Et dans ces exclamations trop vives échappées au désespoir de Sophie-Dorothée, dans ce tribut de sanglots payé au tendre compagnon de son enfance, l'accusation prétendait voir un irrécusable témoignage du crime. En l'absence du prince électoral, qui se trouvait à Berlin au moment de la catastrophe, ce fut le comte de Platen, grand-maréchal du palais, qui interrogea la princesse. Sur la question de savoir si elle avait formé le dessein de s'enfuir à Wolfenbüttel, Sophie-Dorothée répondit : « Oui, » sans la moindre contrainte; mais quand on lui demanda de quelle nature avaient été ses rapports avec le comte de Kœnigsmark, sa fierté de femme et de princesse en ressentit un tel outrage, qu'elle se contenta de sourire dédaigneusement. Et comme son accusateur insistait, elle offrit simplement d'appeler Dieu en témoignage de son innocence et de communier devant tous à cet effet.

On dressa un autel dans l'appartement de la princesse; on alluma les cierges, et là, en présence de ce que les deux cours de Hanovre et de Celle avaient de plus illustre, un service solennel fut célébré. Au moment de la communion, le prêtre qui officiait prit la parole,

et sa voix grave et persuasive exhorta l'accusée à faire un dernier retour sur elle-même. Le prêtre avait à peine terminé son pieux avertissement, que Sophie-Dorothée, calme et recueillie, marchait à l'autel. Le sacrifice consommé, la princesse revint à sa place, et, se tournant vers M. de Platen, qui se tenait debout à sa gauche, le somma d'exiger de la comtesse sa femme qu'elle donnât de son innocence le même imposant témoignage. Devant ce suprême défi, Élisabeth recula, et divers prétextes de santé furent invoqués par elle pour ajourner la cérémonie, qui, en somme, n'eut jamais lieu.

La solennité de l'acte accompli par Sophie-Dorothée produisit sur l'esprit d'Ernest-Auguste une impression profonde. S'il n'abjura point tous ses soupçons, l'électeur trouva du moins la raison suffisante pour qu'on pût aviser à des moyens de réconciliation. Il proposa donc à sa bru d'oublier le passé et lui fit entrevoir à quelles conditions elle parviendrait à rentrer en grâce auprès de son époux. A ces ouvertures, Sophie-Dorothée répondit par le refus formel de jamais consentir à vivre avec un prince qui ne lui *inspirait que de l'horreur*, et demanda hautement le divorce. Un tribunal composé de neuf membres choisis entre les grands dignitaires des deux cours se rassembla pour prononcer sur la question. Comme on voulait surtout éviter de nouveaux scandales, et que le nom de Kœnigsmark ne devait pas être prononcé dans l'affaire, il fut d'abord assez difficile de trouver un motif capable de justifier un acte aussi grave. Enfin, après maintes hésitations, on s'arrêta d'un commun accord au projet de fuite à Wolfenbüttel, lequel constituait juridiquement un cas de *désertion préméditée du toit conjugal*. Le prince électoral, comme plaignant et partie lésée, eut seul le droit de se remarier. La sentence fut rendue le 28 décembre 1694 et communiquée sur-le-champ aux cours étrangères avec une note de l'électeur contenant les motifs du divorce. Pendant le procès, Sophie-Dorothée eut à se séparer de ses enfans (un fils et une fille âgés, celui-ci de dix ans, l'autre de huit) : tristes et suprêmes adieux, car la pauvre mère ne les devait plus revoir! L'arrêt une fois prononcé, les deux cours statuèrent que la princesse prendrait désormais le titre de *duchesse d'Ahlden*, du nom d'une forteresse où il lui était enjoint de se retirer. Comme Marie Stuart, Sophie-Dorothée était prisonnière. Les rigueurs politiques affectaient alors d'appeler à leur aide les formes les plus courtoises et les plus cérémonieuses; on cachait les chaînes sous des fleurs. Un revenu considérable fut alloué à la duchesse pour tenir son rang. Elle pouvait recevoir en visite qui bon lui semblerait et se promener librement en voiture. Il est vrai que le nom de chaque visiteur était scrupuleusement couché sur un registre qu'on avait soin d'envoyer tous les jours à la résidence de l'électeur à Hanovre. Quant

aux promenades *intra muros et extra,* on n'y avait mis qu'une seule condition, la plus simple, — à savoir que la voiture serait toujours accompagnée d'une escorte de pandours chargés de caracoler aux portières le sabre nu.

George-Guillaume tint parole et ne revit jamais sa fille. On sait ce dont ce prince était capable en fait d'entêtement et ce que valait son imprescriptible *dixi!* Heureusement ce sont là des sermens que les mères ne prononcent pas. La duchesse de Celle n'abandonna point Sophie-Dorothée. De temps en temps, l'infortunée captive voyait du haut de sa tour à créneaux arriver le carrosse de sa mère; c'étaient alors quelques jours de fête dans la prison. Peu à peu cependant les visites devinrent moins fréquentes, et alors entre la mère et la fille s'établit une correspondance, laquelle même avait déjà cessé depuis plusieurs années quand mourut Éléonore d'Olbreuse.

A l'époque où le prince-électoral de Hanovre, son époux, devint roi d'Angleterre sous le nom de George Ier, Sophie-Dorothée, après diverses tentatives d'évasion malheureuses, semblait avoir perdu tout espoir de recouvrer jamais sa liberté. George, soit que ses remords l'obsédassent, soit qu'il pensât qu'un rapprochement avec sa femme lui concilierait le cœur de ses sujets, George fit offrir à la duchesse d'Ahlden de revenir prendre à ses côtés sa place d'épouse et de reine; mais la superbe Sophie-Dorothée, inflexible jusqu'à la fin dans son orgueil comme dans ses rancunes, refusa toute espèce d'accommodement. « Si j'ai commis, dit-elle, le crime dont il m'a jadis accusée, je suis indigne de sa couche, et si je suis innocente, c'est lui que je trouve indigne de moi. Mieux vaut rester où nous en sommes. »

L'étude et les beaux-arts étaient venus avec le temps apporter quelque soulagement à ses misères, quelques heures de consolation à sa solitude. Elle aimait la musique et chantait en s'accompagnant du clavecin; elle avait de plus ce goût des vers qui se montre si naturellement comme à la surface des plus agréables natures de ce siècle; Sophie-Dorothée aimait volontiers à s'attendrir sur son propre martyre dans un style affecté jusqu'au pédantesque, et qui, dans sa forme ampoulée et majestueuse, rappelle assez certains mausolées où l'élégie *en deuil* arrondit avec une grâce étudiée ses beaux bras blancs chargés de l'urne des sanglots. Ce qu'il y avait au fond du funèbre et cher mausolée, c'était le souvenir du beau Kœnigsmark, ineffable souvenir embaumé dans la myrrhe et l'ambre, et qui ne contenait désormais pour elle qu'une douce et paisible mélancolie, tant l'amour s'épure à distance, tant les cendres du cœur ont d'exquises émanations pour qui sait les garder intactes!

H. Blaze de Bury.

PROSPER.

Par une belle matinée du mois de mai 1827, une fillette d'une dizaine d'années s'avançait d'un pas résolu dans le sentier ombragé d'aubépines et de chèvrefeuilles sauvages qui conduit au hameau principal de la commune de ***, en Vendée. Le petit paquet que la jeune enfant portait sous le bras, ses vêtemens soigneusement arrangés, quoique très rustiques, sa coiffe bien blanche et ses souliers poudreux, montraient qu'elle avait échangé pour ce jour-là les fatigues des travaux des champs contre celles d'une longue course à pied. Son pas régulier, sa démarche alerte, prouvaient aussi qu'elle était active, autant par habitude que par nature; elle regardait autour d'elle d'un petit air inquisiteur plutôt que curieux, comme si, ayant déjà des opinions fort arrêtées en agriculture, elle comparait tout bas ce qu'elle voyait dans ce nouveau pays avec ce qu'elle avait vu dans un autre. De temps en temps, elle s'arrêtait bien pour cueillir quelques-unes des jaunes primevères qui tapissaient les fossés, ou pour arracher aux branches neigeuses de l'aubépine une poignée de fleurs blanches; mais ces distractions étaient rares, et elle semblait suivre sa route avec une détermination arrêtée que ni les papillons voltigeant sur les haies fleuries, ni les oiseaux gazouillant parmi les branches, ni le soleil brillant dans le ruisseau, ni l'ombre fraîche et déjà désirable des saules, ni la lassitude de ses petites jambes et les entraînemens de sa jeune tête ne pouvaient troubler. Cependant la fillette finit par arriver à une espèce de carrefour d'où partaient trois sentiers conduisant l'un à droite, l'autre à gauche, tandis que le troisième continuait à côtoyer le ruisseau. La petite voyageuse sembla

hésiter un instant; elle s'arrêta, et, pendant cette minute de repos la fatigue se faisant sentir davantage, elle s'assit sur le bord d'un fossé d'un air assez embarrassé. Elle n'avait pas encore eu le temps de choisir entre les différens chemins qui s'offraient à elle, lorsqu'elle entendit les pas rapides d'un cheval dans le sentier de droite. Un coin de haie cachait en partie ce côté aux yeux de la petite fille; elle pencha la tête, écarta deux branches de ronce fleurie, et aperçut un beau cavalier qui s'avançait vers elle, monté sur un cheval gris pommelé, dont les narines ouvertes, les oreilles mobiles et les yeux brillans trahissaient le caractère volontaire et ombrageux. Ni le cavalier, ni le cheval ne pouvaient voir de loin la jeune enfant dans sa niche au milieu des buissons, de sorte qu'en arrivant à côté d'elle, le cheval l'aperçut tout à coup, et fit un écart tout à fait inattendu qui faillit désarçonner son cavalier. Cela n'arriva pourtant pas, grâce au talent du jeune homme. Après avoir lâché un juron passablement énergique et administré à sa monture quelques coups de cravache en manière de correction, il chercha des yeux ce qui avait fait peur à son cheval, et vit alors notre fillette, qui, se tenant toute droite, le regardant avec des yeux brillans et curieux, lui fit sa plus belle révérence.

Si au lieu d'une fillette assez gentille le jeune homme eût aperçu un méchant gamin du même âge, l'air narquois et la langue sur les lèvres, il est probable que sa cravache eût continué à jouer un rôle dans la scène; mais il reste encore dans notre pays dégénéré assez d'esprit chevaleresque pour que le beau sexe soit traité avec un peu de ménagement. Le cavalier se contenta donc de froncer le sourcil et de dire assez brusquement : — Qui diable es-tu, petite, et pourquoi te caches-tu là?

— Je ne me cache pas, je me repose, répondit l'enfant sans se déconcerter. Je suis la petite Jeannette Hervé, mon bon monsieur.

Le jeune homme, dont la mauvaise humeur commençait à se dissiper, regarda plus attentivement son interlocutrice et ne put s'empêcher de sourire de sa mine éveillée.

— Eh bien! Jeannette, dit-il, tu as failli me faire casser le cou. Je ne sais trop si c'eût été me rendre un bon ou un mauvais service; mais comme maintenant c'est une affaire manquée, il n'y faut plus penser; tâche seulement de ne pas faire courir le même risque au premier cavalier qui passera ici pendant que tu te reposes.

Il continuait sa route sans plus penser à la petite fille, quand il s'entendit appeler par elle; il s'arrêta.

— Mon bon monsieur, dit-elle en arrivant tout essoufflée près de lui, voudriez-vous me dire quel chemin il faut prendre pour se rendre chez ma cousine?

— Et qui est ta cousine? dit le jeune homme en riant de la question.

— Mathurine Richardeau, mon bon monsieur, répondit la petite en répétant sa révérence.

— Mais ce n'est pas très facile à t'expliquer, reprit le cavalier; du reste, tu n'as qu'à me suivre; Mathurine Richardeau demeure tout près du château, et c'est là que je vais.

En parlant ainsi, le jeune homme eut la très grande complaisance de ralentir autant que possible l'allure de son cheval, et quoique l'enfant dût presque courir pour suivre avec ses petites jambes le pas allongé du bel animal, il fut cependant possible à nos deux voyageurs, si différens d'âge, de position et d'état, de faire route ensemble.

Le cavalier s'appelait le comte Prosper de Rouillé. C'était encore un jeune homme, quoique l'on ne pût décider au premier coup d'œil s'il avait passé la trentaine ou s'il approchait seulement de ce terme fatal : il avait les traits réguliers, le front élevé, le regard suffisamment expressif. Ses moustaches, sa tournure, sa tenue à cheval trahissaient son état; il était militaire et servait alors dans les gardes-du-corps. Il sortait d'une bonne et ancienne famille; le titre qu'il portait ne lui était point contesté, même par ses voisins. Fils unique, possesseur d'une belle fortune, ayant naturellement les opinions ultra-royalistes convenables à sa position, il avait mené une vie assez dissipée et s'était fourvoyé dans une assez grande quantité de folies pour être fort recherché dans le faubourg Saint-Germain et se voir cité comme un homme à la mode. Il lui était difficile de se dérober à ses plaisirs et à ses succès; cependant il usait de quelques rares congés pour venir passer de temps en temps un ou deux mois près de sa mère, au château de Rouillé. La comtesse de Rouillé adorait son fils; elle n'imaginait rien de plus beau et de plus aimable; elle passait sa vie à penser à lui, à lui écrire, à relire les lettres qu'elle recevait de lui, et à administrer avec grand soin une fortune qu'il mangeait gaiement. Elle était reconnaissante du temps qu'il lui accordait, et se consolait de sa solitude en pensant aux plaisirs de son fils.

Le comte Prosper achevait précisément alors un congé de trois mois, et venait de faire ses visites d'adieu à quelques voisins qui l'avaient aidé à passer agréablement le temps de son exil. Dire pourquoi il se sentait triste, pourquoi il voyait la vie en noir, et pourquoi il désirait si vivement échapper à ses propres réflexions, que la société même et le babil de la petite Jeannette lui semblaient préférables au silence de sa course solitaire, — cela nous mènerait trop loin. Nous aimons mieux écouter la fillette qu'il interrogeait, et qui, ne semblant ni intimidée, ni embarrassée par les questions du beau monsieur, racontait sa petite histoire, ses espérances et ses projets arrêtés, car chez Mlle Jeannette tout se formulait nettement et sans ambages. Elle avait perdu son père et sa mère, elle était restée avec son frère

à la tête d'une petite fortune et sous la tutelle d'un parent éloigné. Les deux enfans, avec un calcul qui promettait une rare intelligence des affaires de ce monde, avaient demandé qu'on vendît leur bien, et, en attendant leur majorité, s'étaient décidés à aller prendre du service loin de leur pays : — Car, disait Jeannette, si nous étions restés chez notre tuteur ou près de lui, on aurait toujours prétendu employer pour nous une partie de notre argent, tandis qu'en le laissant s'accumuler, on sera bien obligé de nous le rendre avec les intérêts quand nous aurons le droit d'en disposer.

Le comte de Rouillé s'émerveillait de cette capacité enfantine, et surtout de cette décision tranquille qui jetait un enfant de dix ans sur le grand chemin, prête à affronter les ennuis, les difficultés, les duretés de ce monde, dans l'espérance d'augmenter d'une pile d'écus sa petite fortune. L'indépendance et l'abandon vont ordinairement de compagnie, et bien des gens sacrifient l'une à la peur de l'autre; mais Jeannette semblait les accepter également sans crainte.

— Et connais-tu cette cousine, Mathurine Richardeau, que tu viens chercher si loin? demanda Prosper à la petite fille.

— Non, répondit-elle, elle n'est pas revenue au pays depuis son mariage.

— Mais alors qui t'assure qu'elle consentira à te recevoir, et que tu te trouveras bien chez elle?

— Oh! si elle n'a pas besoin de moi, elle me cherchera une autre place, et je ne serai pas forcée de rester chez elle dans le cas où cela ne me conviendrait pas.

— Tu es vraiment une drôle de petite créature, dit le comte de Rouillé en riant. Eh bien! Jeannette, si l'on te proposait une bonne place avant de voir ta cousine, accepterais-tu le marché?

— Certainement, mon bon monsieur.

— Veux-tu être bergère au château? Je te recommanderai à ma mère, et tu seras bien traitée.

La petite fille accepta avec reconnaissance, quoique sans paraître étonnée de son heureuse chance, et le maître et la nouvelle bergère arrivèrent ensemble au château les meilleurs amis du monde.

Le château de Rouillé était un grand édifice moitié vieux, moitié moderne, n'ayant rien de remarquable dans son architecture, mais annonçant, par son aspect intérieur et extérieur, cette large et facile aisance qui vient d'une parfaite harmonie entre la fortune qu'on possède et les habitudes de la vie. Tout était tenu avec grand soin, des domestiques empressés remplissaient les jardins et les antichambres, et, sur le haut d'un perron garni de vases de fleurs, une femme âgée, d'un aspect agréable et d'une physionomie bienveillante, éclairée dans ce moment par une expression de vive tendresse, se tenait de-

bout, souriant au jeune homme qui s'avançait au grand trot de son beau cheval en agitant sa casquette. Le comte sauta à terre, franchit en trois bonds les marches du perron, et baisa tendrement la main que lui tendait sa mère. Celle-ci lui passa un bras autour du cou et l'embrassa à deux ou trois reprises, puis voulut le faire entrer dans la maison; mais dans ce moment Prosper se souvint de Jeannette et la chercha des yeux.

La petite fille avait continué à marcher de son pas agile et régulier, sans s'arrêter lorsque son compagnon l'avait abandonnée brusquement, et sans se laisser émerveiller par tout ce qu'elle voyait de nouveau et de beau autour d'elle. Elle arrivait donc au bas du perron juste au moment où Prosper se retourna. Il la présenta à sa mère et la pria de l'accepter pour remplacer la bergère qui manquait.

Tandis qu'il parlait, la petite fille fixait avec un calme respectueux sur la comtesse ses grands yeux noirs, pleins d'intelligence et de gravité. La comtesse se tourna vers elle, lui jeta un regard d'une douceur infinie, et donna à l'instant même des ordres pour qu'elle fût installée dans son emploi et traitée avec toutes sortes d'égards, comme le méritait la protégée de M. Prosper.

Voici donc notre petite bergère à la tête de son peuple à laine et ayant véritablement fort à se louer du hasard qui lui avait fait rencontrer le beau comte de Rouillé. Bien traitée par tous, bien vêtue, bien logée, ayant affaire à la plus indulgente des maîtresses, elle ne tarda pas à apprécier les avantages de sa position, surtout lorsque, étant allée rendre ses devoirs à sa cousine Mathurine Richardeau, elle compara en toute connaissance de cause son sort actuel à celui qui aurait pu lui échoir en partage. Ele se sentit pénétrée d'une sincère reconnaissance pour Prosper, à qui elle devait tous ces avantages, et ne voulut pas le laisser partir sans lui faire ses remercîmens.

Le jour du départ du comte, au moment où, revêtu de son costume de voyage, il faisait ses derniers adieux à sa mère avant de monter en voiture, on vit s'avancer la petite Jeannette. Elle fit à son protecteur une belle révérence, et lui exprima sa gratitude en termes si naïfs et en même temps si positifs et si bien sentis, que le comte se mit à rire pendant que la comtesse en était attendrie. — Allons, j'ai du moins fait une bonne action pendant mon séjour ici, dit Prosper en soupirant à moitié, puisque cette pauvre petite semble si satisfaite de son sort. Je vous la recommande, ma bonne mère, afin que sa reconnaissance ne s'éteigne pas, et que les prières qu'elle me promet tiennent longtemps compagnie aux vôtres en faveur de votre enfant prodigue.

Il baisa encore une fois la main de la comtesse et s'élança dans la voiture, qui partit au galop. Cependant, au tournant de l'avenue, le

comte mit la tête hors de la portière, et jeta un dernier coup d'œil sur le lieu paisible qu'il abandonnait pour les agitations de la grande ville. Il vit sa mère, encore debout sur le perron, suivant tristement des yeux la voiture qui emportait sa seule affection dans ce monde, et plus bas la petite Jeannette, qui regardait aussi s'éloigner son protecteur. Un instinct secret s'éveilla dans le cœur de Prosper : il sentit confusément qu'il laissait derrière lui les bonnes et sincères affections de la vie pour aller chercher au loin les sentimens menteurs, les amitiés banales du monde, et un soupir souleva sa poitrine; mais à mesure que la distance s'agrandissait entre lui et le lieu qu'il quittait, des pensées différentes s'agitaient dans son esprit et l'obscurcissaient, comme la poussière soulevée par les roues de sa voiture épaississait peu à peu autour de lui l'air pur de la campagne. Le tumulte du monde qu'il allait retrouver bruissait à ses oreilles, et sa mémoire lui présentait mille souvenirs, sa vanité mille espérances, qui chassaient bien loin les regrets et la tristesse. Arrivé à Paris, il se plongea de nouveau dans le tourbillon des plaisirs et reprit son rôle d'homme à succès, écrivant rarement à sa mère, ne pensant guère au château de Rouillé, et pas du tout, comme on peut le croire, à la petite Jeannette. Ses dernières paroles étaient au reste un talisman protecteur qui faisait des merveilles en faveur de la petite bergère. La comtesse de Rouillé, trop heureuse d'obéir à un souhait de son cher fils, d'avoir de lui une prière à exaucer, s'attachait de plus en plus à Jeannette. Elle lui fit apprendre à lire et à écrire, puis la tira de son troupeau pour la placer sous la direction de Mlle Latour, la femme de charge, qui dut veiller spécialement à l'éducation de Jeannette. L'enfant était intelligente et réfléchie : elle profita des soins qu'on prenait d'elle, et devint bientôt une personne fort utile, une sorte de doublure de la vieille femme de charge, dont les jambes alourdies se trouvaient à merveille de l'activité de celles de la petite fille. En même temps Jeannette grandissait et se développait, son minois chiffonné se régularisait, si bien que Mlle Hervé, comme on l'appelait déjà dans le pays, commençait à faire des ravages dans le cœur des jeunes garçons qui l'apercevaient à l'église, mais seulement à l'église, car la sévérité de principes de Mlle Latour n'eût pas permis à Jeannette d'aller étaler aux danses et aux assemblées profanes les belles toilettes qu'elle tenait de la bonté de la comtesse. Il lui fallait donc faire marcher ensemble la coquetterie et la dévotion. D'ailleurs la santé, de plus en plus chancelante, de Mme de Rouillé exigeait tous les soins de Jeannette, dont le service était particulièrement agréable à sa protectrice. La comtesse s'affaiblissait tous les jours, et, dans son indulgente tendresse pour son fils, elle le trompait sur son état, de peur d'attrister le cœur et de troubler la vie de Prosper. Cependant sa crainte la plus vive était de mourir

sans le revoir. Elle avait fait promettre à son médecin d'écrire lui-même au comte lorsque le danger deviendrait imminent, et elle attendait en paix, sur la foi de cette promesse, une dernière entrevue où elle espérait encore goûter quelque douceur. Toutefois les maladies de langueur, dont les pas sont lents et comme incertains tant qu'un reste de vitalité lutte contre elles, minent sourdement ce rempart qui leur résiste encore, et le jour où il s'écroule, elles apparaissent menaçantes, sans que rien puisse désormais retarder leur victoire. Il en fut ainsi pour la comtesse de Rouillé. Son docteur, rappelé à la hâte après sa visite ordinaire, sentit qu'il s'était abusé trop longtemps, et s'empressa de prévenir le comte de l'état de sa mère, en réclamant sa présence immédiate.

— Docteur, avez-vous écrit? demanda la malade; aura-t-il le temps d'arriver?

La réponse affirmative sembla la calmer; cependant les heures se passèrent, et le comte n'arriva pas. La comtesse s'affaiblissait de plus en plus; les remèdes les plus énergiques ne ranimaient plus ses forces; ses paroles entrecoupées demandaient son fils; ses regards tournés vers la porte l'attendaient avec une anxiété douloureuse. Le suprême vœu de cette mère trop tendre ne devait pas être exaucé; son fils ne vint pas recevoir son dernier soupir, et ce fut Jeannette qui ferma ses yeux où une expression de triste espérance semblait encore être visible.

Hélas! pendant que sa mère se mourait loin de lui et l'appelait en vain, le comte de Rouillé voyait crouler à la fois ses projets d'ambition, ses affections politiques, ses croyances de jeunesse, et le bruit de la mitraille l'empêchait d'entendre la voix qui l'implorait. Les trois journées de juillet 1830 s'étaient levées sur la France. Le comte de Rouillé se battait en désespéré, et, forcé de se retirer devant le peuple vainqueur, il courait se ranger avec de rares fidèles près de son vieux roi. La lettre du docteur lui fut remise sur la route de Cherbourg; presque en même temps il en reçut une seconde qui lui disait de chercher désormais au ciel l'ange gardien qu'il ne retrouverait plus sur terre. Il plaça les deux lettres sur sa poitrine oppressée, et des larmes amères, coulant sur son visage, vinrent mouiller la crinière de son cheval. Après l'embarquement de la famille royale, Prosper revint à Paris; mais il ne se sentit pas le courage de retourner à Rouillé. Il ordonna seulement de tout laisser dans le même état jusqu'à ce qu'il pût s'y rendre; il prit quelques arrangemens de fortune, et partit pour l'Italie. Il y resta trois ans : la douceur du climat, les souvenirs poétiques de cette terre enchantée, la peinture, la musique, les fleurs et les femmes, firent de son exil volontaire un temps de jouissances idéales et réelles rarement troublées par le souvenir de la France; puis tout à coup, sans qu'il pût lui-même com-

prendre pourquoi, il se sentit saisi du mal du pays, et, prenant en dégoût tout ce qui le charmait naguère, il dit adieu à la terre *où les citronniers fleurissent*, et revint précipitamment à Paris.

Il y arriva à la fin de 1833. L'année précédente avait été fort agitée par des troubles politiques; mais le besoin général de repos, l'impuissance actuelle des partis, faisaient prévoir une période de calme matériel. Les rancunes des vaincus n'en étaient pas diminuées; une haine plus vivace que jamais peut-être s'agitait au fond du cœur des opposans de toutes nuances, et le monde dans lequel le comte de Rouillé revenait prendre sa place étalait une tristesse officielle, une amertume profonde, qui tournaient facilement à l'ennui. Prosper ne retrouva plus ses jeunes et brillans amis tels qu'il les avait laissés; le temps et les désappointemens avaient passé sur eux; les uns s'étaient retirés dans leurs terres; les autres, réduits au genre *blasé*, regardaient les plaisirs de la jeunesse et les calculs de l'ambition avec des sentimens qui rappelaient ceux du renard de la fable en face des raisins. Prosper, que ses deux années de *far niente* en Italie avaient gardé plus jeune que ses contemporains, ne se joignit pas sur-le-champ à cette dernière classe, et pendant quelque temps il chercha à redonner la vie et l'animation à cette société débandée; mais peu à peu la maladie générale le gagna aussi. Une indifférence complète, un dégoût profond, la fatigue de l'oisiveté et l'impuissance du travail, la chute fatale, jour par jour, heure par heure, des belles illusions, des doux espoirs de la jeunesse, l'accablèrent à la fois et engourdirent ce qui restait dans son âme d'énergie et de gaieté vivace. Il essaya de se faire moraliste et penseur, et pendant quatre ans il étala consciencieusement son ennui, l'été aux eaux et l'hiver à Paris; puis, un jour qu'il cherchait en bâillant où il pourrait aller dépenser son temps et son argent pendant l'été qui s'approchait, l'idée lui vint de retourner à son château de Rouillé et d'essayer quel effet produiraient sur sa santé altérée la solitude et les occupations champêtres.

Une fois que cette pensée fut entrée dans son esprit, une foule de doux souvenirs arrivèrent à sa suite, et il fut aussi pressé de quitter Paris qu'il l'avait été d'y revenir. Les chevaux de poste furent demandés, les préparatifs furent faits, et huit jours après, par une belle soirée de la fin de mai, Prosper aperçut du tournant de l'avenue la maison paternelle, où il revenait comme l'enfant prodigue, mais sans que personne dût l'y recevoir désormais et faire tuer le veau gras pour fêter le retour du fils bien-aimé. Hélas! non, sur le perron désert la douce figure de la comtesse de Rouillé n'apparaissait plus souriante et joyeuse, avec ses yeux humides et ses bras caressans, dont son fils croyait encore sentir la douce pression pen-

dant qu'elle faisait pencher la tête du jeune homme jusqu'à ses lèvres. Plus de domestiques empressés groupés respectueusement près de leur maîtresse, plus de cet air de fête qu'un sourire de la comtesse semblait répandre autour d'elle. La voiture roula tristement dans la cour déserte, et, quand le comte mit pied à terre et dut monter seul ces marches qu'il franchissait si joyeusement autrefois, il éprouva un tel serrement de cœur, qu'il ne voulut pas se risquer à donner ses ordres à son domestique, de peur que l'altération de sa voix ne trahît l'émotion qu'il éprouvait.

En entrant dans le vestibule, il trouva la vieille femme de charge qui l'y attendait. Mlle Latour était bien changée par le temps et le chagrin. Elle salua son maître, et essaya de lui exprimer ses félicitations sur son retour dans le château de ses pères; mais sa voix trembla et s'éteignit avant qu'elle pût achever sa phrase. Les mêmes sentimens, les mêmes pensées avaient frappé son cœur en même temps que celui du comte, et son émotion avait été plus forte que sa volonté. Prosper lui serra la main avec affection, plus touché par les larmes qui tremblaient au bord des paupières de la vieille femme qu'il eût pu l'être par un compliment étudié. Derrière Mlle Latour se tenait discrètement Jeannette, maintenant grande et belle fille de vingt ans, qui, revêtue de ses plus beaux atours pour faire honneur à son maître, regardait curieusement, de ses grands yeux scrutateurs, ce bel officier dont son imagination d'enfant avait conservé un si vif souvenir.

Nous ne pouvons dire quelles furent les impressions de la jeune fille et si l'image gardée dans son esprit se trouva gâtée par ce qu'elle revoyait après dix ans d'intervalle; mais, quant à Prosper, il éprouva une surprise décidément agréable en reconnaissant dans cette jolie fille la petite bergère dont il avait protégé les premiers pas dans le monde. Cette rencontre inattendue servit à le distraire de ses tristes pensées, et, lorsqu'il fut assis à son dîner solitaire, son regard se reposa avec une certaine satisfaction sur la taille svelte de Jeannette, pendant qu'elle allait et venait d'un pas alerte pour veiller au bon ordre et à la régularité du service. Avec son costume brillant de couleurs et un peu raide de lignes, sa coiffe blanche régulièrement posée sur les bandeaux bien lisses de ses cheveux châtains, les plis lourds et étoffés de son jupon de fin drap brun, sur lequel brillaient le tablier violet et le fichu de mousseline blanche; avec sa figure animée, brunie et colorée par le grand air, ses yeux noirs fermes et interrogateurs, sa bouche vermeille, elle offrait le type parfait d'une beauté rustique dans tout l'éclat de sa fraîche jeunesse.

Les jours suivans, Prosper renouvela connaissance avec Jeannette, et s'aperçut que son caractère et son esprit s'étaient développés avec

autant d'avantages que sa beauté. Évidemment c'était elle qui menait la maison, et les choses n'en allaient que mieux. Jeannette avait l'œil à tout, Jeannette surveillait tout le monde, Jeannette dirigeait tout avec une décision tranquille, un air assuré, une désinvolture parfaite. Prosper trouva l'intérieur de sa maison dans un ordre admirable, et à l'extérieur beaucoup moins de désordre qu'il n'aurait dû le craindre. Il fut obligé d'attribuer en grande partie le mérite de cette bonne direction à Jeannette, et ne put s'empêcher de l'en remercier. La jeune fille reçut ses complimens sans timidité, mais aussi sans orgueil, et n'en parut pas plus fière avec ses compagnons et ses subordonnés. Elle avait étendu son pouvoir autant qu'elle le jugeait convenable, et ne cherchait point à dépasser les bornes qu'elle lui avait fixées.

Ce caractère décidé et grave, uni à toute la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse, amusait Prosper. Il examinait Jeannette, il la suivait des yeux; il recevait les conseils qu'elle pensait de temps en temps devoir lui donner, et se trouvait en général fort bien de les suivre. Enfin, il se divertissait à se soumettre volontairement à l'empire que chacun subissait autour de lui sans s'en apercevoir. C'est là un jeu dangereux, que tous les vieux garçons me permettent de le leur dire. Les gouvernantes, même vieilles et laides, mènent parfois leurs maîtres bien plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible; mais, lorsque la jeunesse et la beauté ajoutent au pouvoir d'une femme, c'est alors le maître qui souvent finit par ambitionner un autre titre.

Prosper ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était occupé de Jeannette beaucoup plus souvent que cela ne paraissait nécessaire, que les beaux yeux noirs de la jeune fille, ses lèvres roses et son sourire grave, qui précédait souvent un franc éclat de rire, se représentaient sans cesse à son imagination. Son café lui semblait excellent quand Jeannette le lui apportait, et il aurait volontiers jeté la tasse à la tête de son domestique lorsque le pauvre homme se chargeait de ce soin. Il faisait venir Mlle Latour sous prétexte de prendre des renseignemens sur la tenue du ménage et écoutait avec plaisir les discours diffus de la bonne dame tant qu'ils roulaient sur Jeannette. Prosper ne s'inquiétait pas trop de ces signes menaçans. La position de Jeannette, l'impossibilité de commencer une conversation tendre autrement que par le mot mariage avec une fille de ce caractère, lui semblaient devoir mettre forcément des bornes à ce caprice. Il se rappelait avoir, dans sa première jeunesse, mis ainsi en action une innocente églogue, dont il croyait que celle-ci ferait le pendant; mais les circonstances, l'âge et ses sentimens n'étaient plus les mêmes : une petite aventure l'en fit bientôt apercevoir.

Il revenait un soir d'une visite à l'une de ses fermes; il n'était pas

encore tard, cependant le jour baissait, et, l'heure de son dîner étant proche, Prosper, qui avait pris avec l'âge des habitudes de ponctualité, pressait le pas pour arriver au moment marqué. Ses pensées se reportaient encore vers Jeannette : nous devons avouer pourtant que ce souvenir était mêlé peu poétiquement à celui du plat d'excellent laitage qu'elle lui apportait d'ordinaire au dessert; mais enfin il pensait à elle, la chose est certaine. Ce fut peut-être la raison qui le fit tressaillir si vivement lorsqu'une voix de femme parlant avec précaution se fit entendre de l'autre côté de la haie qu'il côtoyait. Le comte s'arrêta subitement; mais une autre voix toute masculine arriva à son oreille, et malgré le soin que l'on mettait à parler bas, Prosper distingua ces mots : — Vous êtes toujours pressée de me quitter maintenant; il n'en était pas de même autrefois!

La femme répondit, mais Prosper ne put entendre ses paroles. Son interlocuteur reprit : — Vous avez toujours raison, je le sais bien; malgré tout, je vous dis que ça ne peut pas durer plus longtemps. Il n'est pas bien jeune, c'est vrai, mais il n'est pas non plus si vieux que vous le dites, et le monde en jasera.

— Et si l'on me voyait ici, dit la femme d'un ton enjoué, que dirait-on?

Prosper tressaillit encore en entendant ces mots, qui avaient été prononcés avec moins de précaution que les autres. Il chercha à glisser un regard à travers la haie touffue qui le séparait des causeurs; la crainte de faire du bruit le retint. L'homme répondait : Oh! moi, c'est bien différent; on sait que je vous recherche pour vous épouser, et le jour où vous le voudrez, nous pourrons le dire à tout le monde.

La femme sembla mettre quelque vivacité dans la réponse qu'elle fit; mais les deux causeurs s'éloignaient de la haie, et Prosper n'en entendit pas davantage. Il entr'ouvrit alors les branches et regarda : le crépuscule s'était assombri, et il ne put reconnaître les deux jeunes gens qu'il aperçut à quelque distance se dirigeant lentement du côté du château. Cependant la taille svelte de la jeune femme, sa démarche animée, un bout de ruban blanc flottant sur sa coiffe comme faisait celui de Jeannette, lui causèrent une impression désagréable. Il pressait le pas pour atteindre les promeneurs qu'il avait perdus de vue au détour du sentier, lorsqu'il vit venir à lui le jeune homme qu'il poursuivait. Ce dernier sembla hésiter en apercevant le comte, puis, prenant son parti, il passa près de lui presque en courant et le salua d'un air moitié embarrassé, moitié menaçant.

Lorsque Prosper rentra au château, son premier regard chercha Jeannette dans l'office où elle se tenait d'ordinaire à l'heure du dîner, et ce fut avec un inexprimable soulagement qu'il l'y aperçut aussi

calme, aussi active que d'habitude, ayant déjà tout préparé et semblant attendre depuis longtemps le retour de son maître. Les regards scrutateurs que le comte fixa sur elle au moment où elle vint lui apporter son plat favori ne parurent nullement troubler la jeune fille, de sorte que Prosper, ne pouvant croire qu'une aventure dont il éprouvait tant d'émoi semblât toute simple à Jeannette, sentit forcément ses soupçons se dissiper. Néanmoins, quelle qu'en fût l'héroïne, sa rencontre du soir avait produit une sorte de révolution dans son esprit. En rentrant dans son cabinet après son dîner, il fit poser près de lui l'attirail pour le thé, ses livres et ses journaux, donna l'ordre de ne pas le déranger de la soirée, et, assis dans son grand fauteuil, se mit à tisonner son feu.

Quel long chemin parcourt quelquefois la pensée pendant que la main, armée de la pincette, va d'un tison à l'autre, rapprochant ceux qui s'éloignent, ramassant ceux qui tombent, élevant sans cesse une pyramide qui se consume elle-même et s'écroule par la base comme les projets les plus chéris de nos cœurs! Cette fois, il se faisait dans l'esprit de Prosper un travail semblable à celui qui s'opérait dans sa cheminée. L'édifice des convenances et des préjugés du monde s'écroulait lentement sous les atteintes d'un feu caché alimenté par l'ennui de la solitude, la fatigue des plaisirs, la fantaisie de rajeunissement qui saisit les hommes sur le retour à l'aspect d'une fraîche jeunesse. Tout cela ne constituait pas une grande passion. Prosper avait autrefois aimé plus ardemment; mais la possibilité des sacrifices d'orgueil et d'ambition que les circonstances l'entraînaient à faire à son caprice actuel n'aurait même pas dans ce temps traversé sa pensée. Ce qu'il y eut de tout à fait singulier dans l'état auquel son esprit arriva par degrés, c'est que, du moment où il s'avoua clairement son goût pour Jeannette et sa résolution arrêtée d'aplanir les difficultés qui la séparaient de lui en lui sacrifiant ses préjugés, il oublia complétement l'aventure qui avait été le premier sujet de ses longues réflexions et n'admit pas un seul doute sur les sentimens de la jeune fille. Commencée sous une fâcheuse impression, sa rêverie finit donc aussi agréablement que possible, et le conduisit à un sommeil rempli d'heureux songes. Le lendemain, le comte témoigna à Jeannette une bienveillance plus affectueuse et plus prononcée que jamais; il s'arrêta longtemps à la regarder garnir de fleurs les vases du salon, et ne s'éloigna qu'à regret pour aller chez son notaire rechercher des papiers importans que ses hommes d'affaires lui réclamaient. Il revint sur ses pas deux ou trois fois, trouva des prétextes pour traverser sans cesse le salon, charmé d'avoir inventé pour la jeune fille ce poétique travail, au lieu des vulgaires occupations auxquelles elle s'était trop longtemps livrée. Enfin, l'heure de

son rendez-vous étant sonnée, il lui fallut bien se décider à partir. Il sauta sur son cheval, qui piaffait à la porte, et ne fut un peu consolé qu'en voyant Jeannette tourner la tête pour le suivre des yeux pendant assez longtemps.

Le notaire était un brave et digne homme qui avait fait depuis vingt-cinq ans les affaires de la famille de Rouillé, et qui avait été chargé par Prosper de la haute administration de ses biens pendant ses voyages et son séjour à Paris. Il avait donc beaucoup de comptes à lui rendre; mais il avait été malade depuis l'arrivée de Prosper, et tout était resté en suspens. Il se nommait M. Guillon, et demeurait au milieu du village, dans une maison de modeste apparence, qui était cependant la plus belle de tout le bourg. Le comte descendit au bas du petit perron de trois marches qui conduisait à la porte, et remit la bride de son cheval au domestique accouru à son appel. Le regard assez sombre que ce jeune garçon lui jeta ayant attiré son attention, il lui sembla reconnaître son inconnu du soir précédent; mais Prosper était dans un état d'esprit si heureux, que cette rencontre ne troubla nullement le calme de son âme, et qu'il se contenta de sourire avec une dédaigneuse bienveillance. La servante lui ayant dit que le notaire était sorti, Prosper demanda la permission d'entrer un moment chez Mme Guillon. Il fut introduit dans un petit salon où il trouva la vieille dame et ses deux filles, qui se levèrent à son entrée et répondirent à son salut en rougissant jusque derrière les oreilles.

Mme Guillon était une femme âgée, au maintien doux et bienveillant; sa physionomie modeste et ses traits délicats avaient dû la rendre jolie dans sa jeunesse; la pâleur mate de ses joues s'harmonisait encore agréablement avec ses cheveux gris et son bonnet de mousseline blanche; ses manières avaient un tel cachet de simplicité et de calme, qu'il était impossible d'y découvrir la vulgarité que des habitudes très bourgeoises auraient pu leur communiquer, et sa naïve ignorance des recherches et des usages du monde ne parvenait pas à la rendre ridicule. Elle accueillit le comte de Rouillé avec respect, mais sans trop d'empressement, en le priant d'excuser l'absence de son mari, qui, voyant passer l'heure du rendez-vous, avait cru pouvoir faire une course obligée; elle promit d'ailleurs à Prosper que M. Guillon ne tarderait pas à rentrer. Le comte se résigna donc à attendre. Malgré les amoureuses pensées qui l'entraînaient vers le château de Rouillé, et quoique le souvenir de Jeannette lui donnât de grandes distractions, il essaya, par des descriptions de Paris, de Baden et de l'Italie, d'attirer l'attention des jeunes demoiselles, qui l'écoutaient les yeux obstinément baissés sur leurs broderies. Le comte examinait l'ameublement plus que simple du petit salon où il se trouvait, avec l'espoir d'y découvrir quelque indice des goûts et des occu-

pations de ces jeunes personnes. Les meubles étaient rangés avec une précision mathématique autour des murs, et à l'exception d'une corbeille de fleurs en papier, œuvre probable des loisirs de Mlles Guillon, et de deux tableaux pendus à la muraille, aucun ornement inutile n'encombrait le salon. Ces deux tableaux intriguaient fort Prosper. Il ne pouvait deviner quels matériaux on avait employés pour les colorier, ni parvenir à comprendre ce qu'ils représentaient. Il voyait bien dans le plus rapproché un personnage bariolé de rouge, de violet et de jaune, soutenu au milieu d'un ciel bleu par un mécanisme invisible qui le tenait suspendu au-dessus d'une barrière traversant un champ de blé entre deux arbres verts, pendant qu'au fond on apercevait un clocher pointu et plusieurs maisonnettes avec des toits rouges; mais sa mémoire ne lui fournissait aucun trait de l'histoire sacrée ou profane auquel il pût rapporter ces différens détails. Il profitait donc de tous les intervalles dans la conversation pour chercher à satisfaire sa curiosité. Pendant ce temps, Mme Guillon, d'une voix douce et timide, essayait aussi de parler à Prosper de ce qu'elle pensait pouvoir l'intéresser; elle le plaignait sincèrement d'être seul à la tête d'une aussi grande maison, et lui demandait s'il n'avait pas trouvé le désordre bien effrayant dans son ménage à son arrivée. Cette question toucha la fibre sensible du cœur du comte, qui eut enfin le plaisir de pouvoir prononcer le nom de Jeannette et d'entamer son éloge.

— Je suis enchantée de tout ce que vous m'apprenez, reprit la bonne dame; Jacques Herbert, un brave garçon que nous aimons beaucoup et que M. Guillon a pour ainsi dire élevé, la recherche en mariage, et je crois que c'est entre eux une affaire arrangée, vous devez en savoir quelque chose?

Hélas! la pauvre Mme Guillon était loin de se douter de l'effet désastreux produit dans le cœur du comte par les paroles qu'elle venait de prononcer. Les doutes, les soupçons sur le rendez-vous de la veille, que Prosper était parvenu à éloigner victorieusement de son esprit, y revenaient en foule, mais cette fois à l'état de douloureuse certitude. Le pauvre Prosper en fut un instant bouleversé; il perdit toute la présence d'esprit nécessaire pour répondre. Mme Guillon commençait à s'étonner de son silence et de sa pâleur, lorsqu'il revint enfin à lui, et, comme il arrive souvent, il se sentit intérieurement furieux contre la pauvre femme qui venait innocemment de troubler la quiétude de son bonheur. Il répondit sèchement qu'il n'était pas si avant dans les confidences de Jeannette, et, détournant brusquement la conversation, il demanda à brûle-pourpoint à quel artiste on devait les deux tableaux qui ornaient le salon. La bonne Mme Guillon ne sentit pas l'ironie qui perçait dans l'accent du comte.

— C'est ma fille qui les a brodés au couvent, dit-elle avec une naïve vanité maternelle, et celui-ci représente une assomption.

Le comte ne fut pas désarmé par la simplicité avec laquelle ses moqueuses paroles étaient accueillies; il se tourna vers la jeune fille, et lui adressa ses complimens. Mlle Marguerite Guillon leva sur lui de grands yeux timides et laissa voir pour la première fois un délicieux visage de dix-huit ans, qu'une expression d'incertitude, de crainte et de confiance embellissait encore; mais les grands yeux bleus de Marguerite, l'ovale fin et distingué de sa blanche figure, la rougeur timide qui allait et venait sur ses joues veloutées, n'apparurent au comte qu'entourés d'une auréole de ridicule qui voilait leurs grâces naïves, et la sourde impatience qu'il éprouvait le rendit totalement insensible au regard suppliant que la jeune fille attacha sur lui pendant le compliment moqueur dont il l'honorait.

Heureusement pour tous, le vieux notaire rentra en ce moment; il renouvela au comte les excuses que Mme Guillon lui avait déjà faites, l'emmena dans son cabinet, et tous deux s'enfoncèrent dans des chiffres, des calculs, des examens de papiers, qui servirent du moins à distraire le comte de sa préoccupation. Bientôt cependant Prosper redevint soucieux, et il était de nouveau absorbé par de tristes réflexions, lorsqu'il se mit en route pour retourner au château après avoir fixé avec son notaire une autre entrevue pour le surlendemain. La soirée lui parut longue : il eut beau tisonner son feu et chercher à retrouver ses illusions de la veille; mille pensées déplaisantes hantaient son esprit. L'air insouciant et calme de Jeannette lui semblait maintenant tenir autant de l'effronterie que de l'innocence, et il accusait tout bas la pauvre fille d'une perfidie aussi noire que si elle eût manqué aux sermens les plus sacrés.

Fatigué de l'agitation stérile de son esprit, il se coucha de bonne heure; mais il chercha en vain le sommeil. Faisant violence à ses habitudes les plus chères, il sortit à cinq heures du matin, monta à cheval et galopa pendant trois heures, sans autre but que de calmer l'irritation morale par la fatigue physique. Cependant il rapporta de sa longue promenade la détermination arrêtée de ne pas rester plus longtemps dans le doute, d'interroger Jeannette, et de brusquer une explication, afin de savoir à quoi s'en tenir. En conséquence, il se rendit dans le salon aussitôt après son déjeuner, et manda Jeannette en sa présence avec une solennité qui aurait considérablement effarouché une jeune fille plus timide que Mlle Hervé. Celle-ci entra tranquillement et s'assit d'un air surpris, mais parfaitement calme, sur la chaise que son maître lui indiquait. Ce fut le comte de Rouillé qui se trouva alors fort embarrassé pour amener l'explication à laquelle il voulait arriver. Il toussa plusieurs fois, chercha à lire dans le clair

regard que Jeannette fixait sur lui, puis sentit qu'il perdait considérablement de terrain dans cette attaque directe, et tourna les yeux vers les champs, les bois, les prés, les nobles avenues et les riches moissons que l'on apercevait par la fenêtre ouverte. L'homme est si habitué, dans l'état actuel de notre société, à compter de pareils accessoires au rang de ses mérites personnels, que Prosper se sentit involontairement encouragé à tenter son épreuve. Il entama son discours par un exorde pathétique; il rappela à Jeannette l'affection instinctive qui s'était éveillée en lui aussitôt qu'il l'avait vue et la manière dont il s'était dès-lors déclaré son protecteur et son ami; il passa légèrement sur les dix années qui s'étaient écoulées depuis, mais il appuya avec délicatesse sur la surprise charmante qu'il avait éprouvée en la retrouvant et sur les sentimens (il ne les désigna pas autrement) que le mérite réel de la jeune fille et toutes les qualités qui l'embellissaient avaient fait naître dans son cœur. Il avait espéré quelque retour de la part de Jeannette, de la confiance du moins, et c'était par d'autres qu'il venait d'entendre parler d'un projet de mariage sur lequel il avait peut-être le droit d'être consulté le premier.

Jeannette écouta le commencement de cette tirade avec une expression d'humble acquiescement; mais les derniers mots la déconcertèrent visiblement, et une vive rougeur vint changer en incarnat foncé les roses toujours un peu vives de ses joues. — M. le comte a raison sans doute, dit-elle en baissant les yeux et balbutiant avec une hésitation tout à fait hors de ses habitudes, je... j'aurais dû avoir toute confiance dans la bonté *paternelle* qu'il m'a toujours témoignée (le mot *paternelle* fit éprouver au comte une sensation pénible que Jeannette ne remarqua pas), mais... mais... une jeune fille a toujours quelque répugnance à parler de ces choses-là, et... et... à moins que ce ne soit tout à fait sérieux...

— Ce n'est donc pas sérieux, Jeannette? On m'a donc trompé? interrompit le comte avec plus de vivacité qu'il n'aurait voulu en montrer.

Il peut paraître extraordinaire que Jeannette ne se fût pas doutée le moins du monde, jusqu'à ce moment, de la nature véritable des sentimens que le comte lui portait; mais le fait n'en est pas moins vrai. Jeannette n'avait rien de romanesque dans l'esprit, et la folie amoureuse de Prosper était peut-être trop en dehors du sens commun pour qu'elle pût se l'imaginer; d'ailleurs, faut-il le dire, le comte avec son autorité de maître, sa position de protecteur, la grande différence d'âge qui les séparait, les changemens, hélas! trop marqués qui s'étaient opérés en sa personne depuis dix longues années et qui avaient désagréablement frappé les yeux de la jeune fille, habituée à se souvenir de lui comme d'un beau jeune homme

de trente ans, ne s'était jamais montré à Jeannette sous l'aspect d'un amoureux. Cette idée même lui semblait ridicule, et le grand et beau garçon auquel elle avait promis son cœur remplissait beaucoup mieux les conditions qui lui semblaient essentielles pour jouer ce rôle. Cependant la vivacité du comte et l'expression particulière qu'il avait donnée à sa dernière phrase surprirent la jeune fille; la vérité commença à lui apparaître. Elle releva vivement les yeux, rencontra ceux de Prosper, et devina tout. Ses regards se baissèrent de nouveau, et il y eut un silence d'une demi-minute.

Les champs, les bois, les prés, que le comte admirait avec tant de complaisance un instant auparavant, passèrent aussi comme une éblouissante vision sous les paupières demi-fermées de la pauvre fille. Le beau château, les laquais, les voitures, les robes chatoyantes, les chapeaux ornés de plumes et de fleurs, les chaînes d'or et les bijoux, tout cela vint briller d'un éclat tentateur devant son esprit bouleversé; mais l'instinct juste et net qui l'avait guidée toute sa vie lui souffla en même temps ses sages conseils. Jeannette sentit que la position qui s'offrait à elle était fausse, que le comte obéissait à un caprice qui ne durerait pas, qu'il y avait plus de prestige d'ambition que de réalité de bonheur dans l'avenir qu'elle pouvait accepter. L'éloignement qu'elle éprouvait pour le comte n'allait pas jusqu'à la répugnance, son amitié fort calme pour Jacques Herbert était loin de ressembler à la passion. Pour rendre donc complète justice à Jeannette, il faut attribuer à la raison seule la décision qu'elle prit rapidement, mais avec la fermeté qui avait caractérisé toute sa conduite.

— Je n'aurais pas voulu m'engager complétement, dit-elle d'une voix un peu émue par tout ce qui venait de troubler son esprit, sans avoir consulté monsieur le comte; mais, s'il ne s'y opposait pas, je pense que Jacques Herbert, qui me demande depuis longtemps, serait celui qui me conviendrait le mieux.

— Ce Jacques Herbert habite-t-il chez M. Guillon le notaire? demanda sèchement Prosper.

— Oui, monsieur le comte.

— Alors, mademoiselle Jeannette, il me semble que vous l'avez encouragé déjà d'une manière assez décisive, sans attendre mon autorisation; du moins c'est ce que me fait croire une certaine conversation dont j'ai surpris quelques mots avant-hier soir dans le chemin du Pré-aux-Joncs.

Pour la seconde fois, la pauvre Jeannette perdit contenance, et, éprouvant intérieurement une certaine irritation contre son maître, qui se plaisait ainsi à la déconcerter après l'avoir espionnée, elle ne put résister au désir d'essayer une petite vengeance.

— Il y a longtemps que je connais Jacques Herbert, dit-elle; il est

de mon âge, nous nous sommes vus tout enfans, de sorte que nous avons fini par nous aimer sans y penser et presque sans le vouloir.

— Oh! s'il en est ainsi, si vous l'aimez, Jeannette, reprit le comte avec aigreur, je ne veux point mettre obstacle à une union si bien assortie. J'avais eu d'autres vues pour vous, d'autres espérances; mais je ne suis point un tyran, et vous pourrez épouser M. Herbert quand il vous plaira; je verrai à prendre des arrangemens en conséquence.

Cela ne faisait pas le compte de Jeannette. La pauvre fille pouvait bien abandonner, sans beaucoup de regrets, le brillant avenir qui pendant un instant avait ébloui ses yeux, mais il n'en était pas ainsi de ses petits plans d'ambition fort modestes, nourris et caressés depuis longtemps par elle, et qui échouaient complétement, si le comte la renvoyait du château, comme sa dernière phrase semblait le faire entendre. Devant cette menace, Jeannette recommençait à sentir sa faiblesse, et le cœur de la jeune fille se grossissait si bien, que sa présence d'esprit ordinaire lui fit défaut et qu'elle aggrava sa faute en voulant la réparer.

— J'espère que monsieur le comte ne pense pas à m'éloigner du château, dit-elle timidement et d'une voix altérée. Il a daigné m'assurer bien des fois qu'il n'était pas mécontent de moi. J'avais toujours espéré que monsieur le comte se marierait et que je resterais auprès de Mme la comtesse.

— Et vous commencez sans doute à craindre que cela n'arrive jamais, dit le comte en souriant avec amertume. C'est possible après tout; il ne serait pas très facile de trouver femme en ce pays, je crois.

— Ah! si monsieur le comte connaissait Mlle Marguerite Guillon! dit Jeannette avec vivacité, comme si une brillante idée venait de traverser subitement son cerveau. Je suis bien sûre qu'il n'a jamais vu à Paris ni ailleurs une jeune demoiselle si jolie, si bonne, si instruite et si aimable.

— Décidément, Jeannette, le vent du mariage vous a tourné la tête, et vous poussez vos soins beaucoup trop loin, reprit le comte avec humeur. Vous me permettrez de ne pas réclamer sur ce sujet les conseils d'une personne qui sait si bien s'en passer pour elle-même.

Ce fut ainsi que se termina cette entrevue, fort peu satisfaisante pour les deux parties. Le comte tombait, du haut de ses amoureux transports, dans une réalité qui lui semblait très-rude, et Jeannette emportait une vive inquiétude sur la réussite de ses petits projets d'avenir.

Le lendemain, Prosper retourna chez le vieux notaire; mais dans

sa mauvaise humeur contre toute la famille, depuis Jacques Herbert jusqu'à l'inoffensive Mme Guillon, mauvaise humeur qui avait encore été augmentée par les paroles de Jeannette, il se garda bien d'entrer au salon. Il passa toute sa journée plongé dans les chiffres et les paperasses, et il était déjà tard lorsqu'il se trouva libre de partir. Le notaire devait l'accompagner jusqu'à une ferme très peu éloignée où une explication donnée sur le terrain était nécessaire pour éclaircir certains détails de leurs comptes; mais en passant devant la porte du salon, M. Guillon y entra pour prendre son chapeau, et Prosper fut forcé de le suivre, sous peine d'affecter une étrange sauvagerie. A peine eut-il fait deux pas, qu'il aperçut une personne s'enfuyant précipitamment par une autre porte. Prosper s'arrêta et pria Mme Guillon d'excuser sa brusque arrivée, qui sans doute avait dérangé ces dames. Mme Guillon sourit.

— Vous ne nous dérangez nullement, monsieur le comte, dit-elle; seulement Marguerite a été toute surprise, elle croyait voir entrer son père seul. Elle est timide et sauvage comme un enfant. — Puis, ouvrant la porte que sa fille avait refermée sur elle, la bonne mère appela la jeune personne.

— Viens, mon enfant, dit-elle; viens, ne te cache pas. M. le comte voudra bien nous donner aussi son avis.

Obéissant à cet appel, Marguerite rentra dans le salon, rouge comme une rose du Bengale au mois de juin, la tête penchée sur sa poitrine, et doublement intimidée par les regards fixés sur elle et par sa toilette inaccoutumée. Elle portait une robe de mousseline blanche qui laissait à découvert ses fraîches et rondes épaules et son cou gracieusement attaché. Ses bras rosés sortaient de deux manches bouffantes qui s'arrêtaient au-dessus du coude; ses poignets étroits et ses petites mains étaient renfermés dans des gants blancs, et un long ruban de satin de même couleur dessinait sa taille frêle et souple; enfin elle avait une toilette de bal aussi simple que jolie, embellie surtout par la charmante figure qu'elle encadrait. Mme Guillon expliqua au comte que sa fille avait été invitée à une soirée chez un de leurs voisins, et que, comme le lieu de la réunion était assez éloigné, on allait dîner en hâte pour partir aussitôt après. Le sujet de la discussion dans laquelle le comte était appelé à donner son avis était la coiffure. Mme Guillon insistait pour placer dans les cheveux blonds de sa fille certain peigne garni de perles et datant de l'empire, tandis que Marguerite ne voulait y poser qu'un nœud de ruban qu'elle venait de fabriquer. Elle était venue soumettre le débat à son père, et considérer plus à l'aise sa toilette dans la glace du salon, qui avait près de deux pieds sur trois.

Il se cachait peut-être un peu de coquetterie maternelle dans l'em-

pressement que Mme Guillon avait mis à faire revenir sa fille; mais ce sentiment était assurément compréhensible et excusable. La mauvaise humeur de Prosper ne put tenir en face de la simple et charmante enfant qui se présentait ainsi tout émue et toute honteuse devant lui; il oublia le malencontreux tableau, il oublia ses préventions, il oublia même un peu Jeannette, et, après avoir donné son avis en faveur du nœud de ruban et avoir fait un compliment très sincère cette fois sur le reste de la toilette, il demanda la permission d'y ajouter ce qui manquait seulement, le bouquet obligé que doit tenir toute danseuse. Toutes les roses du parterre de Rouillé étaient fleuries, il ne s'agissait que d'aller les cueillir et de les porter à la grille du parc, lorsque la voiture de Mme Guillon y passerait. D'ailleurs Prosper ne pouvait plus consentir à faire avec le vieux notaire la promenade projetée, qui aurait considérablement retardé le départ pour le bal; il remonta donc à cheval au milieu des remerciemens et des excuses de toute la famille, et partit au galop pour retourner au château. A peine arrivé, il se mit à fourrager lui-même au milieu des rosiers, ne voulant confier à personne le soin d'assortir les couleurs de toutes ces belles fleurs qu'il coupait sans pitié.

Lorsqu'il fut parvenu, non sans peine, à composer une magnifique touffe de roses éclatantes et parfumées dont il eut grand soin d'ôter les épines, il courut à la grille du parc attendre la voiture, car il tenait singulièrement à présenter lui-même son bouquet; mais le vieux cheval du notaire était loin d'avoir la vive allure du coursier du comte, et, quoique le dîner eût été court, la famille Guillon n'arriva guère qu'un quart d'heure après Prosper. Celui-ci attendit patiemment, trouvant le temps un peu long sans doute, mais n'ayant pas la moindre envie de retourner au château sans avoir revu la jolie Marguerite. Cependant nous devons avouer que lorsque le comte aperçut au bout du chemin la vieille carriole à demi couverte, conduite par le bon M. Guillon lui-même, pendant qu'au fond, sous la capote de toile cirée, se blottissait la jolie danseuse enveloppée dans un manteau rouge qui accusait un long service et la tête entourée d'un madras jaune attaché par la main de sa prévoyante mère, l'admiration naissante du comte se trouva considérablement refroidie. Il offrit néanmoins son bouquet avec toute la galanterie obligée; mais le doux regard de Marguerite et le sourire reconnaissant et timide qui le remercia de son attention perdirent beaucoup à être vus à travers les plis du madras jaune dont une pointe tombait assez ridiculement entre les deux yeux de la jeune fille.

M. Guillon donna quelques coups de fouet, et la carriole repartit; sa capote de toile cirée suivait si exactement les mouvemens du vieux cheval un peu boiteux, qu'elle avait l'air de saluer, comme

d'anciennes connaissances, tous les arbres qui bordaient la route. Le comte la suivit des yeux pendant quelques instans d'un air pensif, puis il reprit à pas lents le chemin du château.

On était alors au plus fort de cette croisade contre la bourgeoisie qu'on a poursuivie avec tant d'ardeur depuis une vingtaine d'années. Journaux blancs et rouges, romans républicains et aristocratiques, propagande socialiste et persiflage de haute société, se donnaient la main par-dessus la tête de la classe intermédiaire, et s'accordaient pour la couvrir d'odieux et de ridicule. On commençait même à penser qu'il serait bon de la supprimer complétement de la société française, où on la trouvait gênante, et de n'y plus compter que le peuple et la noblesse. Le gouvernement soutenu par la bourgeoisie a succombé sous ces attaques; mais la classe elle-même, soudée indissolublement par ses deux extrémités à ses adversaires des deux camps, a gardé en réalité tout son pouvoir social. Je crois même que ses ennemis sont devenus un peu moins violens, et que bien des maximes débitées en 1837 paraîtraient fort étranges à ceux qui les professaient alors; mais dans le moment où se passe cette petite histoire, l'antagonisme, le dédain et le persiflage dominaient complétement dans les esprits aristocratiques, et le comte de Rouillé faisait partie, ainsi qu'il en avait le droit, des plus exagérés sur ce point. Épouser Jeannette, paysanne, fille de paysans, c'était une folie amoureuse, impardonnable sans doute, mais qui avait du moins le mérite de l'originalité, tandis que se laisser séduire par les beaux yeux, la grâce, les tableaux brodés et les talens de ménagère de la fille du notaire assez pour consentir à poser la couronne de comtesse sur les panneaux de sa carriole, cela ne pouvait se supporter, même en pensée. Maintenant, comment cette idée avait-elle pu entrer dans l'esprit de Prosper? Pourquoi ce mot *mariage* s'écrivait-il malgré lui depuis quelque temps sur toutes les jolies figures qu'il rencontrait? Il était tenté d'accuser l'air de la campagne de cette étrange impression, et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. Le type parisien finit par s'imprimer sur les provinciaux qui viennent accroître la population immense de la grande ville, et réciproquement la province enserre de ses habitudes tranquilles et pénètre peu à peu de ses opinions et de ses goûts le Parisien qui s'aventure au milieu de ses calmes délices. Or, en province, la mode est toujours au mariage, à la vie d'intérieur, à la *respectabilité*, et l'on trouve difficilement au dehors des compensations pour le bonheur qu'on refuse d'admettre chez soi. Ajoutez à cela l'âge que Prosper avait atteint, âge auquel on répugne à se faire inscrire, sur l'album de quelque vieille douairière, au rang des *partis* qu'elle se charge de placer, sans que pourtant on se sente assez de jeune énergie et de confiance vi-

vace pour chercher et choisir soi-même au milieu des filles à marier, et vous finirez par comprendre ce qui se passait dans l'esprit du comte de Rouillé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette époque de sa vie fut triste et pénible à passer. Sa solitude lui pesait, ses occupations campagnardes avaient perdu le charme de la nouveauté, sans acquérir encore celui de l'habitude; il n'éprouvait plus guère de plaisir à regarder Jeannette s'acquitter de ses devoirs de ménagère, qu'elle remplissait d'ailleurs avec plus de réserve et moins de gaieté depuis leur fameuse conversation. Il n'avait pas la moindre envie de retourner à Paris, qui ne lui offrait plus aucun charme, et le vide de sa vie lui était insupportable. Pendant une huitaine de jours, il passa presque tout son temps à galoper, sans merci ni pitié, à travers les rochers, les ronces et les fondrières, sur les chevaux qu'il ménageait ordinairement avec le plus de soin. Il se couchait de bonne heure, se levait tard, laissait ses journaux sans les ouvrir, et lisait en bâillant les romans de Mme Cottin. Enfin tout annonçait en lui l'approche d'une crise décisive. Plusieurs fois déjà son cheval l'avait emmené presque à la porte du vieux notaire; mais Prosper avait toujours détourné la tête du pauvre animal, qui avait été puni de sa trop fidèle obéissance aux secrets désirs de son maître par un nouveau temps de galop et quelques coups d'éperons bien peu mérités. Cependant, le huitième jour environ après le bal, le comte, pensant apparemment qu'on ne pourrait le taxer de trop d'empressement, s'arrêta à la petite porte de la vieille maison, monta résolûment le perron et demanda cette fois Mme Guillon. On le fit entrer dans le salon, pendant qu'on allait prévenir la vieille dame.

Le salon était vide. Prosper leva machinalement les yeux sur les malencontreux tableaux; mais, cette vue lui étant particulièrement désagréable, il leur tourna brusquement le dos, et se trouva par ce mouvement en face d'une porte ouverte qui laissait voir en partie une chambre contiguë au salon. Or dans cette chambre il y avait un objet qui attira sur-le-champ son attention. La petite pièce paraissait meublée très simplement : un rideau de coton blanc retombant sur une fenêtre qu'il cachait à demi, une table carrée, en chêne brun, couverte de livres et de quelques papiers; à côté, une chaise de paille qui venait probablement d'être occupée tout récemment, le sol carrelé en briques rougeâtres et recouvert sous la table par un paillasson grossier, tout cela allait bien avec l'ameublement du salon et de toute la maison; mais au milieu de la petite table de travail, dans une coupe de vieille porcelaine de Chine, probablement le seul objet de luxe de la simple demeure, s'épanouissait le bouquet de roses apporté par le comte, et si bien soigné, si admirablement conservé, que les fleurs semblaient fraîches comme le premier jour.

Le comte, vivement flatté, n'osait se laisser aller aux inductions que sa vanité et son cœur peut-être lui soufflaient tout bas. Il éprouvait une violente tentation de faire quelques pas et de s'assurer par un coup d'œil que cette chambre était bien celle de Marguerite et que les mains seules de cette charmante enfant avaient su conserver à ses roses leur fraîcheur et leur parfum; heureusement pour sa discrétion, Mme Guillon et sa fille entrèrent en ce moment. La vieille dame salua le comte avec la simplicité calme qui lui était habituelle; mais Marguerite vit la porte ouverte, suivit le regard du comte encore fixé sur le bouquet et rougit jusqu'au front. Il faut le dire, l'élégance de Prosper, ses manières gracieuses et aristocratiques avaient offert tout à coup à l'esprit de Marguerite un type de perfection tel qu'elle n'en avait jamais rêvé, et lorsque ce grand seigneur si beau, si dédaigneux, sembla faire quelque attention à elle, la regarda avec des yeux dont l'expression ne sortait pas de sa mémoire et vint lui-même lui offrir cette touffe de roses qu'il semblait charger d'exprimer ses sentimens secrets, le cœur de la jeune fille fut troublé par une de ces impressions peu raisonnées, peu raisonnables, mêlées d'humilité et de fol espoir, de simplicité et de vanité, venant à la fois du cœur et de la tête, qu'on ne ressent que dans la première jeunesse, et qui laissent une trace plus profonde et souvent plus douloureuse qu'on ne le croit. Prosper s'avança vers Marguerite et s'excusa de n'être pas venu plus tôt demander de ses nouvelles après les fatigues du bal, mais il ajouta qu'il se sentait tout à fait rassuré en la voyant si fraîche, et s'adressant ensuite à Mme Guillon pour ne pas faire souffrir trop cruellement la timidité de la jeune fille, il parvint bientôt à la mettre sur le chapitre qui l'intéressait. La vieille dame sourit en lui montrant la porte de sa chambre et le bouquet.

— Vous voyez, monsieur le comte, dit-elle avec une simplicité parfaite, que votre bouquet a été bien soigné. Je ne sais comment Marguerite a fait pour le tenir frais si longtemps. Son père, en la voyant si occupée de vos roses, lui en a apporté avant-hier qui étaient déjà fanées ce matin; celles de Rouillé ont décidément une durée merveilleuse : aussi passe-t-elle tout son temps à les regarder et à les soigner, et elle a voulu les placer dans sa chambre, quoique ce soit fort dangereux.

La pauvre Marguerite semblait être au supplice pendant ce discours; l'impression qu'elle éprouvait était si pénible, que des larmes tremblaient au bord de ses longs cils. Un instant, elle releva ses yeux baissés et rencontra ceux de Prosper fixés sur elle avec une expression qui fit tressaillir et bondir son cœur. Pour le comte, ce regard effaça tout à coup les impossibilités qui depuis huit jours l'accablaient de tant de tristesse, et, s'approchant de la jeune fille, il lui dit d'une voix basse et timide, sans plus penser aux tableaux,

à la carriole, à la bourgeoisie et à la noblesse : — Puisque les roses de Rouillé semblent vous plaire, mademoiselle, voudrez-vous me permettre de vous en apporter quelquefois? . . . . . .

. . . . . .

Le destin du comte de Rouillé était fixé. Il avait trouvé un cœur jeune et naïf, plein d'abandon et de sincérité, qui avait tressailli pour la première fois sous son regard, qui s'était entr'ouvert au soleil de ses derniers printemps, et qui, sans se demander le nombre des années amoncelées sur la tête de Prosper, l'avait aimé instinctivement, sans presque le savoir, comme cela se fait au jeune âge. Le comte lut tout cela dans ce coup d'œil surpris plutôt qu'échangé, et, reconnaissant envers la Providence, il accepta sans hésiter le bienfait qui couronnait ses bontés pour lui.

A partir de ce moment, le comte devint un visiteur assidu de la petite maison du notaire. Jeannette, instruite des premières de ce qui se passait, reprit sa gaieté, ses projets et son air affairé. Certains souvenirs venaient bien de temps en temps amener un sourire sur ses lèvres, mais elle n'expliquait point le motif de sa gaieté, et personne ne sut jamais de quelle façon elle avait contribué à faire mettre aux pieds de Mlle Marguerite Guillon le château, les terres, les bois et les prés de Rouillé, avec le cœur de leur propriétaire.

Le mariage du comte ne tarda pas à se faire. On en jasa un peu d'abord, puis on se tut et l'on accepta le fait accompli. La nouvelle comtesse s'accoutuma à sa position avec la promptitude ordinaire en pareil cas; elle devint aussi difficile qu'elle le devait sur le comfort de ses voitures, l'ameublement de son château, le mérite des tableaux qui l'ornaient, les velours et les dentelles qui remplissaient son appartement. Le comte, tout à fait désennuyé, avait assez à faire d'admirer sa charmante femme et de satisfaire ses caprices; il vivait dans un enchantement continuel.

Jeannette épousa Jacques Herbert quelques jours après le mariage du comte. Son mari devint régisseur, elle resta femme de charge au château. Ils y vivent tous deux comme de bons propriétaires pendant les trois quarts de l'année, le comte et la comtesse passant ordinairement ce temps à Paris ou en voyage. Ils sont environnés du respect et de la considération dus à leur place et à eux-mêmes, et n'en abusent pas trop. Ils élèvent sans peine une nombreuse petite famille, et jouissent du plaisir plus raffiné qu'on ne le croit généralement de mettre tous les ans de côté une somme bien ronde.

JULES D'HERBAUGES.

DE L'HISTOIRE

DE LA GRÈCE.

LA RETRAITE DES DIX MILLE.

Grote's History of Greece.[1]

Il y a près d'un an qu'ont paru les volumes IX et X de l'*Histoire de la Grèce,* par M. Grote, et ce ne sont pas les moins intéressans de ce remarquable travail. Sans chercher à excuser le retard que j'ai mis à les signaler aux lecteurs de la *Revue*, je vais indiquer les traits principaux de la période comprise dans cette dernière publication.

La plus grande partie du tome IX est consacrée au récit d'un des épisodes les plus curieux de l'histoire grecque. Je veux parler de la fameuse *retraite des dix mille,* événement romanesque s'il en fut, qui d'abord ne parut qu'un trait d'héroïsme militaire, un pendant de l'expédition des Argonautes, mais qui, dans le fait, en révélant la faiblesse de la monarchie persane, prépara la conquête de l'Asie par Alexandre. Malgré les glorieux souvenirs de Salamine et de Platée, le *grand roi* était demeuré dans toutes les imaginations comme un fantôme menaçant pour l'Europe : dix mille témoins proclamèrent un jour que ce colosse, si terrible de loin, n'était qu'un vain épouvantail. Le fer à la main, ils venaient de traverser les plus belles provinces d'Artaxerce, et c'est à peine s'ils y avaient rencontré des soldats assez hardis pour leur disputer le passage. Dès ce moment, l'empire des Perses fut condamné à devenir la proie des Hellènes,

(1) Tomes IX et X, in-8°, London 1852. — Voyez les livraisons du 1er avril 1847, du 1er août 1848, du 1er juin 1849 et du 15 mai 1850.

aussitôt qu'ils auraient pu réunir leurs forces sous un chef habile et entreprenant.

Outre le merveilleux de l'événement, l'expédition des dix mille offre encore un intérêt particulier par la relation qu'en a laissée un de leurs capitaines, écrivain original, dont le caractère semble appartenir plutôt à notre époque qu'à l'antiquité. Xénophon est le premier auteur grec qui se montre dégagé des préjugés d'un patriotisme étroit, et qui juge les hommes et les choses avec l'impartialité d'un cosmopolite. En le lisant, ce n'est que par le dialecte dont il fait usage qu'on devine sa patrie; mais les bons soldats de tous les pays et de tous les temps le reconnaîtront pour leur camarade. Chez lui, l'honneur militaire passe avant l'amour du pays. Il est vrai que l'armée à laquelle il appartenait fut la première *armée permanente* sortie de la Grèce. L'attachement au drapeau, l'esprit de corps, s'y étaient développés parmi des dangers de toute espèce, et sans doute en même temps, mais à l'insu des soldats eux-mêmes, il s'y mêla un sentiment d'orgueil hellénique, un patriotisme, non plus de ville, mais de nation, qui devait dans la suite réunir tous les Grecs contre les barbares, de même qu'au moyen âge le christianisme arma les peuples de l'Europe contre les musulmans. L'éducation des camps laisse des traces ineffaçables; nulle autre n'établit plus rapidement entre les hommes une communauté d'idées et de mœurs. Chez nous, la conscription a consacré irrévocablement l'unité de la France, et chacun de nos régimens est une école où le conscrit échange les habitudes et jusqu'au dialecte de sa province pour les sentimens et la langue du soldat français.

Xénophon s'est formé à pareille école. Il est Grec plutôt qu'Athénien, et, plus que tout, homme de guerre. L'anarchie et le désordre, ces fléaux des armées, lui sont insupportables. Tel est le motif de son aversion pour le gouvernement d'Athènes, où l'on ne sait ce que c'est que respect et subordination. Cependant, ainsi que le remarque M. Grote avec beaucoup de justesse, Xénophon est éloquent, délié, habile à manier les hommes, il possède à un haut degré toutes les qualités brillantes particulières aux Athéniens; mais il semble qu'il ait honte d'en faire usage. Militaire, il méprise des institutions qui permettent à un discoureur habile de commander à des hommes de cœur et d'expérience. S'il admire Sparte, c'est que Sparte est un pays de discipline, où chacun exécute sans raisonner ce que les chefs décident. Tout jeune encore, il avait trouvé la domination lacédémonienne reconnue en Grèce, et il s'étonne naïvement que plus tard on ait changé un ordre de choses établi. En Asie, les aventuriers, ses compagnons d'armes, veulent le prendre pour leur général : il refuse, parce qu'il n'est pas Spartiate, et qu'il y a des Spartiates dans l'ar-

mée. Les Xénophons de notre temps, ce sont les officiers qui ne veulent point passer colonels parce qu'ils ont des camarades avant eux sur le tableau d'avancement. Plein d'humanité et de sentimens généreux, comme les hommes qui ont souvent exposé leur vie, Xénophon donne son cheval à un soldat éclopé, mais il ne se fait pas faute de rosser les traînards et les *fricoteurs*, et souvent il laisse voir sa partialité pour le bâton comme moyen de discipline. C'est à son respect pour tout ce qui est autorité qu'il faut attribuer, je crois, ses croyances superstitieuses, son attention aux songes et ses scrupules en matière de présages. Il est aussi ponctuel à s'acquitter de ses sacrifices et autres menus suffrages païens qu'à bien aligner ses hoplites et ses peltastes; mais d'un autre côté il est toujours homme de grand sens, et de plus très fin, comme un vieux routier de guerre : il connaît toutes les ruses et toutes les friponneries des devins qu'il consulte; aussi dans l'occasion il les surveille de près, incapable de tricher lui-même, comme faisait Agésilas, qui s'écrivait des oracles dans le creux de la main pour en tirer une contre-épreuve sur le foie des victimes. Xénophon n'était pas un esprit fort comme le roi de Sparte; jamais pourtant la superstition ne lui fit faire une sottise, seulement il avait grand soin d'être toujours en règle avec ses dieux. Pressé par un capitaine de ses amis de prendre du service dans l'armée de Cyrus, sa résolution bien arrêtée, il consulta son maître Socrate, qui le renvoya à l'oracle de Delphes, conseil un peu étrange de la part d'un si grand philosophe. Xénophon s'en alla fort docilement consulter la Pythie; mais, au lieu de lui demander s'il devait aller en Asie ou rester en Grèce, il lui adressa cette question : « A quel dieu dois-je sacrifier pour réussir dans l'entreprise où je m'engage? » — La Pythie répondit : « A Jupiter roi, » et là-dessus Xénophon partit pour l'Asie en sûreté de conscience. Cromwell, très pieux aussi, disait à ses mousquetaires : « Ayez confiance en Dieu et visez aux rubans de souliers. » Cela revient au mot de La Fontaine : « Aide-toi, le ciel t'aidera! » Xénophon commence ainsi son traité du *commandement de la cavalerie* : « Avant tout, il faut sacrifier, et prier les dieux que tu puisses penser, parler, agir dans ton commandement de manière à leur plaire, ayant pour but le bien et la gloire de l'état et de tes amis. » Courier, dont j'emprunte la traduction, paraît croire que l'orthodoxie païenne du disciple de Socrate n'est qu'une sage prudence inspirée par le sort de son maître, qu'il n'avait nulle envie de partager. Il se peut en effet que Xénophon tînt à ne se pas brouiller avec les fanatiques de son temps; toutefois il faut se rappeler que la plus grande partie de sa vie se passa loin d'Athènes, soit dans les camps, soit sur une terre hospitalière où les Anytus n'étaient guère à craindre. Je crois plutôt qu'en philosophe pratique,

Xénophon prenait les choses et les hommes pour ce qu'ils étaient. Il ne voulait rien réformer, respectait tout ce qui était ancien, persuadé qu'en tout lieu et en tout temps on peut vivre en honnête homme et bien mener ses affaires.

Il s'en fallait, je pense, que l'armée grecque d'Asie fût composée de tels philosophes. M. Grote nous la représente comme formée de deux élémens très louables, de *soldats-citoyens* possesseurs de petites fortunes qu'ils espéraient améliorer dans les bonnes occasions que la guerre peut offrir, et d'exilés politiques contraints de s'expatrier à cause de leurs opinions anti-laconiennes. Ici, je crains que M. Grote ne se laisse entraîner un peu à son admiration pour tout ce qui est grec, et qu'il ne voie les choses trop en beau. Remarquons d'abord que, d'après le témoignage même de Xénophon, la majorité des dix mille avait été recrutée dans le Péloponnèse, c'est-à-dire parmi les alliés ou les vassaux de Sparte. Du reste, il est bien difficile de croire que des soldats mercenaires aient jamais été l'élite d'une nation, et parce que les dix mille délibéraient et votaient dans leur camp, il ne faut pas les appeler des *soldats-citoyens*. Il est tout naturel qu'ils portassent en Asie les habitudes de leurs petites démocraties, et leurs chefs, qui n'avaient pas de quoi les payer, étaient bien obligés d'employer les moyens de persuasion, faute d'autres. D'ailleurs c'étaient des hommes endurcis à la fatigue, aimant leur métier et les aventures; s'ils avaient quelque chose de commun avec ce que nous appelions *soldats-citoyens* ou gardes nationaux, c'est qu'ils raisonnaient beaucoup, et que leurs officiers avaient à discuter avec leurs soldats avant d'en être obéis. Il en est de même dans toute armée irrégulière, ou dont les chefs ne sont pas investis de leur autorité par un pouvoir universellement reconnu. De temps en temps, ces *soldats-citoyens* jetaient des pierres à leurs généraux, pillaient leurs hôtes ou les tuaient; leur épée était toujours à l'enchère : voilà bien des rapports avec les *routiers* du moyen âge. Je suis prêt à reconnaître que peu d'armées ont donné tant de preuves de courage, de persévérance, de bon sens; mais qu'en faut-il conclure? Que les individus qui la composaient avaient avec les vices de leur métier les qualités éminentes de la race hellénique; enfans de la Grèce, ils étaient des hommes supérieurs à tous ceux à qui ils eurent affaire. On peut objecter que le nombre des *hoplites*, c'est-à-dire des soldats pesamment armés, était, relativement à l'infanterie légère, beaucoup plus considérable parmi les compagnons de Xénophon que dans toute autre armée grecque du même temps. Les hoplites se recrutant d'ordinaire parmi les citoyens aisés en état de s'acheter une armure complète, M. Grote en a inféré que les dix mille appartenaient en majeure partie à la bourgeoisie de la Grèce. Par contre, on pourrait remarquer

que dans toute l'armée il n'y avait qu'une quarantaine de *cavaliers*, tous, ainsi que Xénophon, officiers d'état-major ou volontaires. Chez les Grecs, de même que chez les Romains, les cavaliers étaient choisis parmi l'élite des citoyens, et dans Athènes le service de la cavalerie passait pour le plus honorable. Mais pourquoi appliquer à une armée de mercenaires des conclusions qui ne seraient justes qu'à l'égard d'une armée nationale? Il me semble évident que les capitaines qui avaient levé des troupes pour le jeune Cyrus étaient assez bien pourvus d'argent pour donner à leurs recrues l'équipement de soldats d'élite, et si l'on ne voit pas de cavalerie attachée à cette armée, c'est que Cyrus, se croyant assez fort de ce côté, avait demandé à ses émissaires précisément l'arme qui manquait en Asie, et qui devait lui assurer une supériorité décisive sur le champ de bataille.

Ce ne sera pas sans surprise, je pense, que nos militaires liront que cette division grecque si estimée et si redoutable traînait à sa suite un nombre considérable de non-combattans. M. Grote remarque que dans les marches la plupart des hoplites faisaient porter leur bouclier par un esclave; presque tous avaient leurs *hétaires*, c'est-à-dire leurs « femmes de campagne, » pour parler comme M. le duc de Lorraine. Pour des Grecs de ce temps, cela semble un grand luxe. Il paraît que beaucoup de ces dames étaient de condition libre, et probablement menaient leurs esclaves avec elles. Une multitude de chariots et de bêtes de somme portaient le bagage; enfin un grand troupeau suivait l'armée pour la nourrir dans ses traites. On le voit, cette troupe ne ressemblait guère aux légionnaires romains qui portaient sur leurs épaules armes et vivres, et que Marius appelait ses mulets. Notons encore un détail curieux sur l'organisation d'une armée à cette époque : celle-là n'avait pas un seul interprète, pas un chirurgien en titre; ce ne fut qu'après une affaire assez chaude qu'on s'avisa de répartir entre les différentes bandes les hommes qui prétendaient avoir quelques connaissances médicales.

Cyrus, frère puîné d'Artaxerce, roi de Perse, gouvernait pour lui une grande partie de l'Asie Mineure. C'était un prince habile, actif, ambitieux, plein de qualités brillantes, généreux surtout. Depuis longtemps il méditait de s'emparer du trône, et, connaissant le courage des Grecs ainsi que les moyens de se les attacher, il avait pris à sa solde un corps nombreux d'auxiliaires de cette nation. Il eût été dangereux de les recruter ouvertement pour faire la guerre au grand roi; Sparte, alors en paix avec Artaxerce, n'eût pas souffert ces enrôlemens. D'ailleurs peu de soldats se fussent trouvés assez résolus pour aller combattre si loin de leur patrie un prince dont on vantait partout la puissance. Cyrus s'y prit avec adresse. Les recrues qu'on lui envoyait de Grèce devaient, disait-il, l'aider à soumettre un petit

peuple rebelle à l'autorité du grand roi, et il ne s'agissait que d'une campagne d'assez courte durée. Sous ce prétexte, il avait réuni un corps d'environ quinze mille hommes (les *dix mille* étaient tout autant) dont il donna le commandement à un Spartiate nommé Cléarque, le seul des capitaines grecs qui fût alors dans sa confidence. Bien que chef désigné de la division auxiliaire, Cléarque n'avait qu'une autorité assez médiocre, chaque capitaine ayant sa troupe particulière d'aventuriers levée par lui, qu'il regardait comme sa propriété et dans laquelle il n'eût pas souffert qu'on intervînt. Les Grecs, bien traités par Cyrus, charmés de ses manières affables, s'éloignèrent de la côte sans défiance, et ce fut assez loin des limites de son gouvernement qu'ils commencèrent à soupçonner ses projets et à faire leurs réflexions; mais ils étaient déjà bien avancés, et, après tout, il leur était assez indifférent de combattre contre Artaxerce ou contre les Pisidiens. Cyrus doubla leur solde, leur paya un mois d'avance, et, gagnés par un si noble procédé, ils jurèrent de le suivre jusqu'au bout du monde.

M. Grote a décrit et expliqué avec sa sagacité ordinaire tous les mouvemens de l'armée de Cyrus depuis son départ de Sardes jusqu'à son arrivée dans la Babylonie. Mettant à profit les observations des voyageurs modernes aussi bien que les commentaires des érudits de toutes les époques, il a jeté une vive lumière sur le récit de Xénophon, qui n'a pu toujours indiquer d'une manière fort intelligible la marche de ses compagnons dans un pays dont il ignorait la langue. Si l'on se rappelle que l'armée grecque n'avait qu'un interprète, que son état-major ne possédait pas une carte, et que Cyrus, jusqu'au dernier moment, fit un mystère de ses projets, on s'étonnera que l'auteur grec ait pu donner tant de détails précis sur cette expédition. Un des faits les plus extraordinaires, expliqué, ce me semble, de la façon la plus plausible par M. Grote, c'est la facilité avec laquelle l'armée d'invasion arriva jusqu'à quelques marches de Babylone sans coup férir et presque sans voir d'ennemis Les défilés de la Cilicie et de la Syrie, occupés par des troupes nombreuses, sont abandonnés sans combat; plus loin, un immense retranchement de quinze lieues de long se présente devant l'armée de Cyrus, mais elle ne trouve pas un soldat pour le lui disputer. A Cunaxa, l'ennemi paraît enfin. Tout se prépare pour la bataille; mais ce n'est point une bataille que cette journée où périt Cyrus. Tout se réduit à une escarmouche entre les gardes des deux prétendans à l'empire, ou plutôt à un duel entre les deux frères, avec plusieurs centaines de milliers de témoins. Cyrus succombe, et tout est fini. Quant aux Grecs, leur coopération se borne à chanter leur *péan* et à baisser leurs piques. L'ennemi s'enfuit, et s'enfuit si vite, qu'ils ne peuvent ni frapper un

coup ni faire un prisonnier. — Quelle guerre est-ce là? demanderont les militaires. — La guerre civile en pays despotique, répondra M. Grote. L'empire des Perses était divisé en un certain nombre de provinces gouvernées par des satrapes, chefs féodaux presque indépendans, mais trop lâches ou trop odieux à leurs vassaux pour se mettre en rébellion ouverte contre un souverain nominal qui conservait encore quelque prestige pour ses peuples. Au moment où la guerre éclata entre les deux frères, chacun de ces seigneurs féodaux n'eut qu'une seule pensée, une seule politique : ce fut de se maintenir dans sa satrapie, quel que fût l'événement. Ils se gardèrent bien de prendre parti pour l'un ou l'autre des deux frères. Tant que Cyrus marche en avant, ils fuient devant lui, sûrs, s'il réussit, de se faire un mérite de ne pas lui avoir résisté, attentifs en même temps à ne pas se brouiller avec Artaxerce tant qu'il lui restera quelques ressources. Ce système de duplicité dure toute la campagne, et, depuis le satrape jusqu'au dernier soldat, il semble que tout le monde le pratique. Les seules gens qui se battent, ce sont les *compagnons de table* des deux frères (ainsi les rois de Perse nommaient leurs gardes du corps), parce qu'ils savent que la table de l'un ne peut exister en même temps que celle de l'autre. Je ne répondrais pas même que Cléarque n'eût appris assez des manières persanes dans sa marche, pour ne pas imiter la politique prudente des satrapes, et de quelque vitesse que les Égyptiens, en ligne devant lui à Cunaxa, firent preuve pour s'enfuir, je serais tenté de croire que les Grecs ne mirent pas une très grande ardeur à les suivre. Dans ce déplorable gouvernement de la Perse, il était à peu près indifférent à tout le monde que l'idole reconnue s'appelât Cyrus ou bien Artaxerce, et si plus tard Alexandre eut des batailles à livrer, c'est qu'il voulait non-seulement le trône de Darius pour lui-même, mais encore les satrapies des grands vassaux pour ses Macédoniens.

Les Grecs apprirent le soir que la bataille qu'ils croyaient gagnée était perdue : accident assez commun à la guerre, dit-on, où chacun s'imagine que le sort d'une journée se décide dans le poste qu'il occupe. Cependant ils ne pensèrent pour lors qu'à leur souper, qu'ils firent cuire avec les flèches des Perses et les boucliers de bois des Égyptiens; puis ils réfléchirent au parti qu'il leur fallait prendre. D'abord ils offrirent à un frère de Cyrus, nommé Ariée, de le faire roi; mais déjà, avant de souper, Ariée avait fait sa paix particulière avec Artaxerce. Il fallut bien parlementer avec les gens du grand roi; les dix mille étaient tout disposés à se mettre à son service, mais on n'accepta pas leurs offres, et il fut réglé qu'ils s'en retourneraient, non plus en conquérans, comme ils étaient venus, mais en payant de leur argent les rations qu'on leur délivrerait. Cet

arrangement déplaisait fort à la plupart des soldats, qui s'étaient flattés de faire leur fortune en Asie et qui maintenant ne trouvaient plus à qui louer leur épée. Force leur fut pourtant de se résigner, et l'on se mit en marche pour regagner l'Asie Mineure. Avant d'entrer en Mésopotamie, les Grecs avaient traversé un grand désert, et le retour par le même chemin les effrayait fort; on leur promit de les conduire par une autre route, et de fait on les fit passer sur la rive gauche du Tigre. A vrai dire, ce mouvement était un peu suspect, et il est probable que les satrapes qui accompagnaient les Grecs, et Ariée lui-même, leur ancien compagnon d'armes, n'avaient pas de très bonnes intentions à leur égard. — Toutefois il faut remarquer que les Perses ne firent aucune tentative pour que l'armée grecque se divisât en détachemens, ce qui leur eût permis de l'accabler en détail. Au contraire, elle marcha toujours concentrée et en ordre de bataille. C'était, de la part de Tissapherne, le principal des lieutenans d'Artaxerce, une lourde faute que les capitaines grecs prirent pour une preuve de bonne foi. Gagnés par ses promesses, ils se rendirent sans défiance à une entrevue, où on les assassina. Tissapherne pouvait profiter du premier moment de stupeur où les Grecs durent être plongés, pour les attaquer et les mettre en pièces; mais il jugeait d'eux par ses compatriotes : Cyrus mort, tous les Perses s'étaient soumis à Artaxerce, et le satrape ne doutait pas que les soldats étrangers, privés de leurs généraux, ne demandassent quartier. Il les laissa respirer une nuit, et le matin il trouva leur phalange en bon ordre, commandée par d'autres capitaines, et chaque homme résolu à se faire tuer avant de rendre ses armes. Xénophon et les officiers énergiques qui restaient dans le camp des Grecs leur avaient dit : — « Les Perses ont assassiné nos chefs; c'est une preuve qu'ils ont peur de nous et qu'ils se sentent incapables de nous tenir tête sur un champ de bataille. Nous sommes, il est vrai, en pays ennemi, mais dix mille Grecs armés passent partout. Un grand fleuve s'oppose à notre marche. Remontons vers sa source jusqu'à ce qu'il soit guéable. En attendant, nous vivrons de ce que nous prendrons à l'ennemi. » Au premier mot de cette harangue, un soldat éternua : c'était un augure favorable chez les anciens, et Xénophon, en s'écriant : « Que Jupiter te bénisse! » se hâta de faire remarquer l'heureux présage à ses compagnons. Cet éternuement ne fut pas peut-être sans influence pour faire adopter un projet si audacieux. M. Grote, en louant la présence d'esprit de Xénophon, qui tire parti du moindre accident pour frapper son auditoire, exprime l'opinion que le projet de cette héroïque retraite ne pouvait être conçu que par un Athénien. « Il fallait, dit-il, un Athénien habitué à la vie de la place publique, instruit dès son enfance dans l'art de persuader

et de gouverner, pour ranimer le moral d'une masse éperdue, telle que fut un instant cette armée sans généraux. » Selon M. Grote, une autre troupe manquant de l'habitude grecque de la vie politique, incapable de délibérer d'une façon *parlementaire,* qu'on me passe ce mot, se trouvant dans la même position, aurait probablement succombé au découragement.

J'avoue que je ne puis partager l'opinion de M. Grote, quelque habileté qu'il ait mise à la soutenir. Sans doute le caractère et la fermeté de Xénophon eurent beaucoup d'influence sur le sort de ses camarades : sa bonne mine, ses belles armes, son éloquence naturelle, sa faconde athénienne, sa connaissance du cœur humain, le servirent utilement; mais, à mon avis, ce qui sauva les Grecs, ce ne fut pas leur éducation politique, mais bien leur éducation militaire. Ils firent leur admirable retraite parce qu'ils étaient des soldats, non plus des citoyens. J'ajouterai que les mésaventures partielles qui leur arrivèrent chemin faisant furent causées par ces habitudes politiques que M. Grote admire, et qui au fond ressemblent fort à de l'indiscipline. C'est surtout dans une retraite que les vrais soldats montrent toute leur supériorité. Habitués à compter les uns sur les autres, confians dans l'expérience de leurs chefs, ils ne connaissent ni les paniques auxquelles sont sujettes les troupes de nouvelle levée, ni les inquiétudes continuelles qui les harassent plus que les fatigues de la guerre. Résolus, insoucians, habiles à découvrir des vivres, sachant se reposer lorsque le danger a cessé, les vieux soldats l'emportent par leur expérience encore plus que par leur courage. M. Grote, qui a si bien raconté la funeste expédition de Sicile, aurait pu se rappeler qu'alors les harangueurs ne manquaient point dans l'armée athénienne. Elle avait parmi ses chefs des gens de cœur et de bons capitaines, mais les soldats étaient jeunes : c'étaient des citoyens armés, faciles à décourager, s'alarmant de tout, raisonnant sur tout, écoutant leur imagination plutôt que la voix de leurs officiers. Certes, ce n'était pas avec une armée de citoyens que Suwarof fit sa belle retraite dans les montagnes de la Suisse avec les Français à ses trousses; ses soldats ne délibéraient point : ils savaient souffrir et obéir.

C'est précisément l'organisation très vicieuse de l'armée grecque qui rend sa retraite si extraordinaire et qui fait la gloire de ses généraux. Élus par les soldats, ils n'avaient qu'une autorité assez précaire, bien différente de celle qu'auraient eue des chefs nommés par un gouvernement régulier sur une armée nationale. Aussi de temps en temps leurs soldats voulaient les lapider ou bien les juger. Il est vrai que ces velléités d'indiscipline ne leur vinrent jamais que dans de bons quartiers et hors de la présence de l'ennemi. En ré-

sumé, les dix mille me paraissent avoir été de vieux soldats fort intelligens, médiocrement disciplinés, excellens sur le champ de bataille, mais détestables en garnison.

Sans guides, harcelés par la cavalerie persane, ils se mettent en route se dirigeant vers le nord, et toujours emmenant leurs femmes de campagne et leurs bagages. Après plusieurs pénibles journées de marche et de combats continuels, ils apprennent qu'ils se trouvent à la frontière d'une province montagneuse, enclavée dans les domaines du grand roi, mais rebelle à son gouvernement : c'est le pays des Carduques. Ils s'y jettent, et là les Perses cessent de les poursuivre; mais les montagnards leur disputent le passage. Les Grecs les battent, et par la rapidité de leur marche surprennent les défilés où les Carduques auraient pu les accabler. Délivrés d'ennemis courageux, mais inexpérimentés, les Grecs ont bientôt à lutter contre des obstacles bien plus redoutables : le froid, la neige, les attendent dans les âpres montagnes de l'Arménie. Là encore l'énergie des chefs, la constance des soldats, sauvent l'armée d'une destruction complète. Désormais la plus rude partie de sa tâche est terminée. Sauf quelques escarmouches peu sérieuses, elle s'avance toujours vers le nord sans être inquiétée, et enfin tout à coup, au sommet d'un col élevé, l'avant-garde aperçoit le Pont-Euxin. Toute l'armée pousse un long cri de joie. La mer, pour ce peuple de matelots, c'était déjà la patrie.

Mais ils ne sont pas au bout de leurs fatigues. Longtemps unis par le danger commun, ils commencent à se diviser dès qu'ils ont atteint le rivage. Quelques-uns des chefs, et probablement Xénophon était du nombre, se sentaient séduits par la gloire de fonder une colonie au milieu des barbares, une rivale des riches villes grecques du Bosphore, appelée sans doute à de plus hautes destinées, car quelle colonie avait jamais été fondée avec dix mille hoplites pour citoyens? Cette gloire et cet avenir touchaient peu la masse des soldats. Les uns brûlaient du désir de revoir la terre natale; d'autres, ne voulant pas rentrer chez eux les mains vides, proposaient de se louer à quelque roi ou satrape pour une solde avantageuse; un grand nombre trouvait plus simple de se jeter sur quelque ville grecque du Bosphore et de la piller. D'un autre côté, les *harmostes* ou gouverneurs spartiates, instruits qu'un gros corps de troupes avait atteint le rivage du Pont-Euxin, s'alarmaient de ses dispositions justement suspectes et cherchaient les moyens de s'en débarrasser. Battus dans quelques expéditions témérairement entreprises et par détachemens isolés, exclus de la plupart des villes grecques effrayées de leurs violences, les dix mille sentirent bientôt que leur union était toute leur force, et se résignèrent de nouveau d'assez bonne grâce à obéir à

leurs chefs, qui, par leurs protestations de respect pour l'empire de Lacédémone, parvinrent à rassurer les harmostes et obtenir des vaisseaux pour les transporter en Europe. On les reçut assez mal à Bysance, où leur méchante réputation les avait précédés; ils furent contraints pour vivre de se louer à un roi de Thrace fort pauvre, mais avec lequel il y avait parfois de bonnes razzias à faire chez ses voisins. Enfin le gros de cette armée, diminuée par des désertions individuelles et par l'abandon de plusieurs petits corps qui profitaient d'occasions favorables pour retourner en Grèce, repassa une seconde fois en Asie et se mit au service de Lacédémone, en ce moment brouillée avec le grand roi, l'ancien ennemi des dix mille. Cette fin de leur expédition ne confirme-t-elle pas ce que j'avançais en commençant, à savoir que cette armée différait de toutes celles que la Grèce avait produites, précisément parce que l'esprit militaire y dominait le sentiment national? La longue durée de la guerre du Péloponnèse avait créé des soldats dans un pays où l'on n'avait vu encore que des citoyens armés. La guerre était devenue une profession avouée, et bien des hommes, ainsi que Xénophon, la regardaient comme la plus noble de toutes. La fortune de quelques-uns des condottieri de Cyrus montra les avantages de cette carrière nouvelle. Depuis lors, l'Asie fut remplie d'aventuriers grecs, et c'est à ce pays que tous les hommes d'audace et d'ambition allèrent demander la gloire et la fortune.

A la fin de son huitième volume, M. Grote avait laissé Sparte parvenue à l'apogée de sa puissance, Athènes humiliée, et Lysandre donnant à toutes les petites républiques de la Grèce des gouvernemens de son choix. Les deux volumes suivans, outre l'épisode des dix mille, contiennent le récit de la révolution nouvelle qui dépouilla Sparte du prestige qui l'entourait. Son triomphe n'avait point été le résultat de sa force matérielle, encore moins de la supériorité de sa politique. Elle avait dû ses succès aux fautes de ses adversaires, au génie et au bonheur d'un grand capitaine, enfin à l'organisation militaire de ses troupes, alors mieux exercées que celles de toutes les autres cités helléniques. Lycurgue avait voulu que ses Spartiates, sans cesse surveillés les uns par les autres, ne connussent d'autres jouissances que les satisfactions de l'orgueil. Inattaquables dans leur vallée du Taïgète, ils n'en devaient sortir que pour frapper de grands coups, sans laisser à l'ennemi le temps de connaître ses vainqueurs. Il leur avait défendu d'étendre leurs limites, et le renom d'invincibles était le seul avantage qu'ils devaient chercher dans les batailles. La dernière guerre, en assujettissant toute la Grèce, épuisa les forces de Sparte. Cette nation ne réparait point ses pertes, et ses familles, décimées par le fer, ne se recrutaient pas par des adop-

tions étrangères. A mesure que la fleur de ses guerriers était moissonnée, son aristocratie sentait croître son importance et grandir ses priviléges. Bientôt ce ne fut plus un peuple, mais une caste. En même temps les victoires de Lysandre firent connaître aux Lacédémoniens une civilisation raffinée à laquelle jusqu'alors ils étaient demeurés étrangers. Éloignés de leur gymnase, débarrassés de la tutèle farouche de leurs vieillards, les Spartiates, envoyés dans les villes grecques ou asiatiques comme harmostes ou représentans de leur sénat dominateur, se familiarisèrent vite avec le luxe et ses jouissances. Ils s'y livrèrent avec l'emportement effréné de barbares délivrés d'une longue contrainte. Leur esprit exclusif, leur intolérance soupçonneuse, leur dureté militaire, leur mépris pour le reste des hommes, les rendaient partout odieux. Ils y joignirent, après la guerre du Péloponnèse, les violences les plus coupables et la cupidité la plus effrontée. Des soldats élevés au milieu de serfs toujours tremblans voyaient partout des hilotes, et se croyaient tout permis. La domination de Sparte fit regretter celle d'Athènes. Selon la remarque fort juste de M. Grote, les gouverneurs athéniens étaient retenus d'abord par la douceur de leur éducation nationale, puis ils savaient que tout acte arbitraire pouvait être dénoncé au peuple d'Athènes, juge souvent impartial, toujours sévère pour quiconque occupait un poste élevé. Abattre un homme puissant était un plaisir pour la démocratie athénienne; elle épiait sans cesse ses actions; elle avait des orateurs toujours prêts à tonner contre l'apparence même d'une faute. A Sparte, il en était tout autrement. Là, tout se faisait avec mystère. L'esprit de caste dictait les jugemens, et il était avéré qu'un Spartiate ne pouvait être condamné par ses pairs; les éphores eussent sacrifié tout un peuple avant de sévir contre un enfant de leurs vieilles familles.

A côté de ces vieilles familles auxquelles tous les honneurs, tous les priviléges étaient réservés, il y avait à Sparte une classe de citoyens pauvres, incapables d'exercer la moindre influence dans l'état, et cependant soumis, comme les autres, à la discipline de Lycurgue, admis à partager les périls de la guerre, mais tenus à toujours dans une honteuse infériorité. C'étaient les plébéiens. Au-dessous d'eux, il y avait encore deux classes, les *périæques* ou les domiciliés, et les hilotes ou les serfs. Les plébéiens, plus rapprochés des familles gouvernantes, témoins jaloux de tous les avantages dont elles jouissaient, n'avaient pas contre l'aristocratie de Sparte une haine moindre que celle des autres Grecs. Au milieu de la paix profonde qui suivit les victoires de Lysandre, un plébéien nommé Cinadon forma le projet de détruire le gouvernement de sa patrie en soulevant les périæques et les hilotes. La conspiration fut découverte au moment où elle allait

éclater. Les éphores punirent avec leur secret ordinaire un petit nombre de coupables; mais, dans cette occasion, ils purent voir les sentimens du peuple qu'ils gouvernaient. « Plébéiens, domiciliés, hilotes, au rapport de Xénophon, étaient tous prêts à suivre Cinadon; tous détestaient les Spartiates *et voulaient les manger crus.* »

Tandis que au dedans comme au dehors s'amassait une tempête formidable contre l'empire de Sparte, le relâchement des mœurs de la caste privilégiée lui faisait perdre parmi les Grecs l'estime mêlée d'aversion qui faisait la plus grande partie de sa force. Des conquêtes lointaines avaient éparpillé ses guerriers sur le continent européen et même en Asie. Les éphores, peut-être pour se débarrasser d'une jeunesse inquiète et dangereuse, commençaient la guerre contre le grand roi. Ils soulevaient les villes grecques de l'Asie Mineure, et leur offraient, non point la liberté, mais un protectorat presque aussi onéreux que la domination persane. Le moment de la plus grande puissance apparente de Sparte était celui de sa faiblesse réelle. Une insigne perfidie détermina une explosion qui devait délivrer la Grèce.

Phœbidas, capitaine lacédémonien, traversait la Béotie avec un petit corps de troupes. Il trouva les Thébains agités par des factions et disposés à la guerre civile. D'abord il se posa en arbitre, entra dans Thèbes; puis, avec l'aide de quelques mauvais citoyens, toujours prêts à recourir à l'étranger dans leurs discordes intestines, il s'empara par surprise de la citadelle et s'y fortifia. Le scandale et l'indignation furent énormes dans toute la Grèce, et ce qui y mit le comble, c'est que les éphores, tout en désavouant Phœbidas pour la forme, maintinrent et renforcèrent même la garnison lacédémonienne dans la citadelle de Thèbes. « L'action était blâmable, disaient les Spartiates, mais *utile.* » Ce mot répondait à tout, et levait tous les scrupules, si de tels hommes en eurent jamais.

Une si odieuse infraction du droit des gens eut la récompense qu'elle méritait. Thèbes jusqu'alors avait été sans influence politique; on s'était accoutumé à la regarder comme un pays déshérité du génie hellénique, qui ne produisait que des athlètes ou des poètes, et qui ne pouvait donner à la Grèce ni un capitaine ni un homme d'état. Thèbes fut réhabilitée le jour où elle osa lever l'étendard de la révolte contre l'oppression lacédémonienne. Deux hommes éminens se révélèrent tout à coup, qui donnèrent à l'insurrection une force irrésistible. Pélopidas et surtout Épaminondas transformèrent la tactique. Avant eux, les batailles n'avaient été que des chocs où les plus braves, les plus adroits, les mieux exercés, remportaient la victoire; ils firent des Thébains les soldats les plus manœuvriers de la Grèce. A la bataille de Leuctres, Épaminondas trompa les Lacédémoniens sur le point de son attaque, et tomba en masse sur une partie

de leur ligne qu'il enfonça. Cette journée fit perdre à Sparte le vieux préjugé qui la faisait regarder comme invincible, et la moitié de ses alliés se tourna aussitôt contre elle. Dans une autre campagne, Épaminondas, surprenant les passages de la Laconie, faillit emporter Sparte, et fit trembler cette ville orgueilleuse, qui se vantait que ses femmes n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi. De dominateurs insolens, les Spartiates furent réduits à exciter la compassion d'une partie de la Grèce. Athènes craignit que si son ancienne rivale succombait dans la lutte, Thèbes, autrefois si méprisée, ne succédât à son empire et n'en usât pas avec plus de modération. On vit à Mantinée une armée athénienne combattre pour ceux qui naguère avaient asservi sa patrie. Là Épaminondas, renouvelant sa manœuvre de Leuctres, battit encore les Lacédémoniens; mais à cette époque les généraux marchaient au premier rang et s'exposaient comme les moindres soldats. Au milieu de la mêlée, il fut frappé d'un coup mortel. Aussitôt le combat cessa, et les Thébains, s'arrêtant interdits, laissèrent l'ennemi se rallier en arrière. L'année précédente, Pélopidas s'était fait tuer dans une escarmouche où l'avait entraîné son bouillant courage. Privée de ses deux chefs, Thèbes retomba dans l'obscurité; Athènes seule produisait plusieurs générations successives de grands hommes. Lorsqu'on rapporta Épaminondas dans sa tente, il demanda où étaient Daïphantus et Iollidas, deux de ses lieutenans. Ils venaient d'être tués. « Faites la paix, » dit-il à ses Thébains en expirant, car il voyait qu'ils n'auraient plus de chefs.

La Grèce n'en avait pas davantage. Les batailles de Leuctres et de Mantinée avaient brisé la domination spartiate, mais sans y substituer un autre pouvoir. Chaque république, après la guerre, demeura indépendante, mais épuisée. Il n'y en avait plus une qui pût prétendre à devenir la tête du corps hellénique; et cependant le royaume de Macédoine, naguère considéré comme un pays barbare, grandissait et allait accabler de sa masse tous ces petits états divisés par leurs rivalités nationales, trop faibles pour résister à l'ennemi commun, trop jaloux les uns des autres pour se donner un chef qui rassemblât et dirigeât leurs forces dispersées.

Athènes et Sparte, qui obtinrent pendant quelque temps l'empire de la Grèce, en usèrent l'une et l'autre assez mal, et le perdirent promptement par leur faute. Peut-être était-ce une conséquence fatale des institutions helléniques qu'aucune cité ne pût prendre de l'ascendant sur les autres sans en abuser. En effet, comment les citoyens de la ville dominatrice pouvaient-ils oublier leurs mœurs, leurs habitudes, leurs préjugés pour l'utilité ou le bien-être général? Leur point de vue était trop étroit, leur attachement à leur patrie ressemblait trop à une affection de famille pour qu'ils consentissent

à partager équitablement les avantages de leur position. D'un autre côté, la domination d'une cité sur les autres était d'autant plus intolérable qu'elle n'était ni fondée sur un droit ou sur une tradition antiques, ni appuyée par une force matérielle assez prépondérante pour décourager les tentatives d'opposition. Tous les Grecs se regardaient comme enfans d'une même race, descendans des mêmes héros, objets de la prédilection de dieux également vénérés. Entre les principales villes, il n'y avait que de légères différences de population. Leurs soldats ne se distinguaient qu'à peine par le plus ou moins de soin apporté à l'armement et aux exercices militaires. Une circonstance fortuite, un capitaine habile ou heureux pouvaient toujours élever une cité médiocre au rang des plus puissantes. C'est ce qui arriva pour Thèbes lorsque Épaminondas dirigea son armée. De là pour chaque ville l'espoir persistant d'un retour de fortune et un attachement exclusif à sa petite nationalité.

Après une bataille, les citoyens de la ville victorieuse traitaient comme des vassaux ceux de la ville vaincue. Tour à tour les Athéniens et les Lacédémoniens formèrent une espèce d'aristocratie parmi les Grecs, aristocratie pauvre et partant avide, qui demeura toujours indifférente aux intérêts des populations sujettes. Les barbares du Nord firent peser quelque temps un joug de fer sur l'Europe occidentale soumise par leurs armes; cependant ils adoptèrent la patrie des vaincus, et bientôt combattirent pour son indépendance et pour sa gloire. Il n'en fut point ainsi dans la Grèce. Le Lacédémonien harmoste dans une ville alliée, l'amiral athénien chargé de lever les tributs sur les îles sujettes, les pressuraient peut-être moins cruellement que le Franc ne rançonnait les serfs qu'il avait conquis dans un coin de l'empire romain, mais ils restaient étrangers parmi le peuple subjugué, et le fruit de leurs rapines passait à Sparte ou bien à Athènes.

Les institutions de Rome ont, au premier abord, une analogie remarquable avec celles des petits états helléniques, et on peut s'étonner que des vices semblables n'aient pas amené les mêmes catastrophes. Doit-on attribuer les succès durables de Rome au bon sens propre à la race italique, ou bien à un heureux hasard? C'est une question dont la solution est au-dessus de mes forces. Je remarque seulement que les premiers progrès de Rome furent beaucoup moins rapides que ceux d'Athènes ou de Sparte, et ce fut un bonheur pour la première. Ses conquêtes lentes et graduées n'en furent que plus certaines, et chacune lui servit de moyen et pour ainsi dire d'échelon pour en entreprendre de plus importantes. Dans tous les temps, sa politique fut de s'approprier les institutions qu'elle avait appréciées chez ses voisins, de fortifier son aristocratie par

toutes les supériorités, d'accroître sa population en s'assimilant l'élite des petites nations qui l'entouraient. Elle attira dans ses murs la richesse et les talens de toute l'Italie, et ce ne fut qu'après avoir bien constaté l'accroissement de ses forces matérielles qu'elle étendit au loin ses conquêtes. Elle s'en assura la possession tranquille en y transplantant sans cesse l'excédant de sa population et en garnisonnant de ses colonies les provinces subjuguées par ses armes. Cette prudente politique fut inconnue à la Grèce. Loin de songer à augmenter sa population, chaque cité hellénique se montrait si jalouse de ses droits, qu'elle excluait de son sein les étrangers qui auraient pu lui être le plus utiles. Les antiques institutions de la Grèce semblent témoigner même de la crainte d'un accroissement de citoyens. Les colonies grecques ne conservaient que des liens très faibles avec leur métropole. Loin d'être des postes avancés pour des conquêtes futures, elles étaient plutôt un exil pour l'excédant de population de la cité mère. Aucune ville grecque, à l'exception de Sparte, n'eut un sénat comparable à celui de Rome, où les traditions gouvernementales, comme on dirait aujourd'hui, se transmettaient de génération en génération. Le hasard de la naissance ou bien un choix arbitraire composait le sénat de Lacédémone; aussi les préjugés, l'entêtement, le mépris du progrès, furent toujours les vices caractéristiques de cette assemblée. Le sénat de Rome se recrutait parmi ses adversaires mêmes. Le tribun démocrate, devenu sénateur, prenait dans la curie l'esprit de corps et le respect des institutions qu'il avait d'abord combattues. Le patricien, averti sans cesse par ses nouveaux collègues des dispositions de l'esprit public, s'appliquait à conjurer les révolutions par des concessions opportunes. Le sénat enfin, continuellement rajeuni, absorbait tous les partis en lui-même et les dominait par la puissance de ses vieilles traditions. Je ne crois pas qu'aucune compagnie ait réuni dans son sein et plus heureusement combiné deux élémens nécessaires à la grandeur d'un état, l'esprit de conservation et l'esprit de progrès.

Le fractionnement de la Grèce en petites républiques et son incurable répugnance à la centralisation dans le gouvernement diminuèrent sensiblement ses forces comme nation, mais favorisèrent au plus haut degré le développement des talens individuels; aucun peuple, en effet, n'a eu la gloire de produire tant d'hommes éminens en tous genres. Au moyen âge, les républiques italiennes offrirent un spectacle semblable. Comme la Grèce, elles furent une proie facile pour les peuples qu'elles appelaient barbares, et qui savaient se former en masses compactes. Est-ce une loi de nature que la puissance d'une nation soit incompatible avec la supériorité d'intelligence des individus?

PROSPER MÉRIMÉE.

LE CANCIONERO

DE BAENA.[1]

Depuis que la critique moderne a rattaché l'interprétation des œuvres littéraires à la vie morale et politique des nations, l'étude des anciens monumens qui pouvaient la diriger dans cette voie féconde a pris un intérêt tout particulier. On ne se borne plus à ces arides et incomplètes récapitulations dans lesquelles semblait se résumer autrefois la tâche de l'histoire : on interroge la vie populaire, on aspire à pénétrer dans l'existence intime des générations éteintes, à déterminer les causes de leur développement intellectuel ou moral, les sources de leur grandeur ou de leur faiblesse. Le moyen âge est consulté dans ses vestiges les plus incultes ou les plus bizarres aussi bien que dans ses plus glorieuses créations, et l'impulsion donnée depuis un demi-siècle aux études historiques dans toutes les parties de l'Europe ne s'explique pas autrement que par cette direction nouvelle de l'esprit critique, s'élevant avec un zèle infatigable de l'étude des faits à celle des causes, du récit des événemens au tableau des civilisations et des sociétés.

En Espagne, comme ailleurs, il s'est trouvé des hommes d'un vaste savoir et d'une haute intelligence pour concourir, et, au besoin même, pour présider à cette exploration intellectuelle. L'histoire littéraire doit beaucoup aux efforts de MM. Duran, Gayangos, Hartzenbusch, Martinez de la Rosa, Gallardo, Bofarull, Ochoa. Un de ceux qui ont le plus fait toutefois pour relever dans ce pays les études historiques est sans contredit M. le marquis de Pidal. Ce n'est pas seulement à la tribune et dans la pratique des affaires que M. de Pidal a donné des preuves de ce qu'il y a chez lui d'élévation et de sagacité. Les qualités qu'il portait dans la vie publique, il a trouvé plus d'une occasion

(1) Un vol. in-4°, publié à Madrid en 1851, d'après un manuscrit espagnol de la Bibliothèque nationale de Paris; ce volume se trouve aussi à Paris, chez Baudry, 31, quai Malaquais.

de les produire dans le domaine des choses de l'esprit. C'est une de ses plus récentes publications qui a mis l'Espagne sur la trace de toute une période poétique dont elle ignorait le vrai caractère. C'est ce nouveau document, destiné à compléter l'histoire des lettres espagnoles dans une de leurs phases les moins connues, que nous voudrions faire connaître, en nous aidant de l'excellente publication de M. de Pidal.

Il y a quelques années déjà, l'éditeur du *Cancionero de Baena* avait préludé à ce grand travail par la découverte et la publication de trois poèmes du XIIIe siècle enfouis dans la bibliothèque de l'Escurial (1). Aujourd'hui, la belle édition qu'il donne du *Cancionero de Baena* rend un nouveau service à l'histoire des lettres et des idées de l'Europe moderne. Les difficultés qu'il a fallu vaincre pour mettre en lumière ce trésor poétique se rattachent de trop près à la destinée même du *Cancionero*, pour que nous n'en disions pas ici quelques mots.

On n'avait connu pendant longtemps et M. de Pidal ne connaissait lui-même le *Cancionero* que par les extraits contenus dans le premier volume de la *Bibliotheca rabínica* de don Jose Rodriguez de Castro, publiée à Madrid en 1781. La Bibliothèque de Paris s'était assuré la possession de cet inestimable recueil poétique, qui avait été autrefois un des ornemens de la bibliothèque de l'Escurial. Dès que M. de Pidal put prendre part au gouvernement de son pays, comme ministre des affaires étrangères, il demanda et obtint sans peine de la générosité éclairée du gouvernement français le prêt, pour deux mois, du manuscrit. Déjà une copie en avait été faite à Paris par les soins d'un laborieux et savant écrivain, M. Eugenio de Ochoa. D'accord avec le célèbre orientaliste don Pascual Gayangos, M. de Ochoa se chargea de la collationner avec le texte et de surveiller l'exécution typographique du livre. Tel est l'ensemble d'efforts auquel on doit la belle édition du *Cancionero de Baena* (2).

Le manuscrit du *Cancionero* existant aujourd'hui à Paris est l'unique exemplaire connu, et l'on est fondé à conjecturer sans trop de témérité que c'est le même volume qui fut présenté par le Juif Baena au roi Jean II (3). Le luxe et l'élégance de cet exemplaire grand in-folio, écrit en beaux caractères

(1) *Libro de Apolonio. — Vida de Santa Maria Egipciaca. — Adoracion de los Santos Reyes.* Madrid, 1841.

(2) Cette édition a été enrichie de notes nombreuses et savantes par MM. Duran et Gayangos, de quelques appendices contenant des poésies du roi Jean II et du connétable don Alvaro de Luna, tirés des *Cancioneros* inédits de la bibliothèque particulière de la reine d'Espagne, confiés par la reine elle-même à M. de Pidal; d'un glossaire, et de deux beaux *fac simile* des premières pages du manuscrit original. Le marquis de Pidal a fait précéder le *Cancionero* d'une remarquable introduction sur la *Poésie castillane au quatorzième et au quinzième siècle.*

(3) D'après M. Ticknor, la compilation de Baena fut faite en 1443. Sans se prononcer aussi formellement que M. Ticknor, les annotateurs du *Cancionero* semblent partager cette opinion. Le *Cancionero* lui-même fournit à cet égard quelques données assez certaines; il ne fut compilé ni après 1484 (année de la mort de Jean II), ni avant 1453, puisqu'il contient une pièce sur la mort de Ruy Diaz de Mendoza, lequel reçut, cette même année, la mission de garder la personne du connétable Alvaro de Luna. On peut voir à ce sujet la *Cronica de don Juan II.*

gothiques de la première moitié du XVe siècle, semble confirmer cette opinion. Selon toutes les probabilités, ce recueil, avec d'autres, imprimés ou manuscrits, qui se trouvaient en 1591 dans la chapelle royale de Grenade, fut transféré à l'Escurial par les ordres de Philippe II. C'est cet exemplaire qu'avait sans doute possédé la reine Isabelle la Catholique. Il est compris dans l'inventaire de ses livres, conservé à Simancas et publié par M. Clemencin. La reine Isabelle légua sa bibliothèque et un médaillier à la chapelle de Grenade, où la présence du *Cancionero* est déjà constatée en 1526. Il est assez naturel de supposer que le *Cancionero* passa, par droit d'héritage, de Jean II à son fils Henri IV, et de ce monarque à sa sœur Isabelle.

Les vicissitudes qu'a traversées plus tard ce manuscrit avant de trouver place parmi les trésors de la Bibliothèque de Paris sont aujourd'hui connues. Tous les écrivains qui depuis Philippe II s'en sont occupés semblent désigner dans leurs appréciations le recueil déposé à l'Escurial, et qu'on pouvait encore y consulter dans les premières années de ce siècle (1). Avant 1808, il fut confié à don Jose Antonio Conde, le célèbre auteur de l'*Histoire des Arabes*, qui, avec le concours de MM. Cienfuegos et Navarrette, se disposait à continuer la collection des poètes du moyen âge publiée par Sanchez. L'invasion de la Péninsule et la mort du savant orientaliste vinrent empêcher la réalisation de ce projet. Le manuscrit ne rentra plus à l'Escurial, et vingt ans après seulement on le vit reparaître à Londres dans la vente publique de la bibliothèque d'un M. Héber; le libraire français Techener en fit l'acquisition pour 63 livres sterling, et la Bibliothèque de Paris s'empressa à son tour de l'acheter à M. Techener en avril 1836 pour la somme de 1,800 francs. La valeur réelle du manuscrit explique suffisamment cette estime singulière qu'on y attachait en Angleterre et en France, comme en Espagne. Le *Cancionero* contient, sans compter un grand nombre de pièces anonymes, les poésies de cinquante-cinq auteurs, dont plusieurs ne figurent dans aucun des *cancioneros* connus jusqu'à ce jour. La période à laquelle appartient cette compilation,—une grande partie de la dernière moitié du XIVe siècle et toute la première moitié du XVe, — a laissé si peu de monumens, qu'elle est comme omise dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Le *Cancionero* comble cette lacune; les poésies qu'il contient abondent en allusions aux personnages et aux événemens contemporains; on y trouve aussi l'éloge fidèle de cette société à la fois barbare et policée, spiritualiste et matérielle, fanatique et incrédule, qui se rencontre en Castille au commencement du XVe siècle.

Telles ont été les destinées du manuscrit qu'on vient de publier sous les auspices du marquis de Pidal. Grâce à cette publication, l'histoire littéraire, on le voit, s'est enrichie d'un document considérable. Comment s'est formé le *Cancionero?* quelle période poétique de l'histoire d'Espagne, quel groupe d'écrivains nous fait-il connaître? quelles vues nouvelles autorise-t-il sur l'histoire des lettres de l'Europe entière au moyen âge? Ce sont là diverses questions que nous voudrions chercher à résoudre.

(1) Ce recueil a été mentionné et décrit par Rodriguez de Castro, Perez-Bayer, Iriarte, etc.

I.

L'auteur du recueil, le compilateur qui en réunit les élémens épars, était un Juif converti. Juan Alfonso de Baena n'était pas, comme l'a dit un des récens historiens de la littérature espagnole, M. Ticknor, secrétaire du roi d'Espagne, mais employé dans les bureaux de la marine royale. A en juger par ces vers que lui adressa un poète du temps, Ferrant Manuel Lando : « Tu as toujours montré la forfanterie d'un batailleur, en additionnant avec tes écritoires et ton encre bien noire les rentes de l'année (1), » les fonctions de Juan Alfonso au palais n'étaient ni bien élevées ni bien poétiques. Il cultivait pourtant avec assiduité *el arte de la poetuya è gaya çiencia*, ainsi que le prouvent ses propres essais poétiques, qu'il n'a pas négligé de faire entrer dans son anthologie

Juan Alfonso de Baena eut de violens détracteurs, et il n'en exerça pas moins une certaine autorité littéraire. Il est aisé d'en reconnaître les traces dans les éloges que lui adressèrent quelques troubadours, ses contemporains. La protection accordée à ses vers par le roi et quelques grands seigneurs du temps, le ton magistral des remarques introduites par Baena dans son recueil, prouvent assez qu'il s'était acquis, comme poète et comme critique, une certaine influence. C'était un de ces esprits souples et vifs comme on en rencontre beaucoup dans le XVe siècle, qui avaient su faire pardonner leur origine judaïque à force d'adresse mondaine, et s'assurer même l'accès des palais de la noblesse. Le roi Jean était passionné pour les lettres; afin de lui plaire, Baena n'imagina rien de mieux que de former une vaste compilation, non de chants populaires malheureusement dédaignés alors, mais de poésies artificielles et savantes nées dans le cabinet, la cour ou le cloître, comme il le dit lui-même dans une emphatique préface. C'est à une ambition de courtisan que nous devons donc un des plus curieux monumens historiques de la société espagnole à la fin du moyen âge. Cette société ne pouvait être mieux représentée, on va le voir, que par les poètes érudits, mondains ou religieux, que le *Cancionero* fait passer sous nos yeux.

Le premier de ces poètes qu'on rencontre en suivant l'ordre même du *Cancionero*, a joui d'une grande célébrité dans l'Espagne du XVe siècle : fécondité, élégance, versification facile et brillante, tels étaient les signes distinctifs de son talent. Nous ne pouvons être pour lui aussi indulgent que ses contemporains. Nous n'aimons guère cette poésie toute superficielle, tour à tour frivole et savante, espiègle et pieuse, effrontée et rampante, où les grands côtés du moyen âge n'apparaissent jamais. Le poète même dont nous parlons se distingue assez tristement des hommes au milieu desquels il passa sa vie. Quoique soldat et chevalier, il n'a rien de la rude et hautaine indépendance des nobles castillans. Courtisan et troubadour mercenaire, il flatte à outrance les princes et les seigneurs, se fait le chroniqueur du palais, et mendie sans cesse de l'argent, des places, des chevaux, quelquefois même des habits. La

(1) Ca ssyenpre enfengistes de muy batallante,
Con escrivanias è tynta bien pryeta,
Sumando las rrentas del año passante.

galanterie de chaque seigneur qui veut bien le payer trouve en lui un interprète des plus complaisans. L'ingratitude est le propre de pareilles natures. D'abord attaché au parti du connétable Ruy Lopez d'Avalos, ce poète courtisan quitta son noble patron pour le cardinal d'Espagne, don Pedro de Frias, qui avait remplacé le connétable dans la faveur de Henri III; plus tard il prodigua de grossières invectives au cardinal, disgracié et banni du royaume. Ce flatteur, cet aventurier, doué d'ailleurs d'une rare facilité poétique, s'appelait Villasandino.

Chevalier pauvre, comme il l'avoue lui-même, sensuel et déréglé, Villasandino ne se sentait pas le courage de vivre hors de la sphère aristocratique où le retenaient ses instincts ou ses habitudes. Ni les ressources de son mince patrimoine, ni la fortune de sa seconde femme, ni les libéralités du roi et des grands ne pouvaient réussir à satisfaire ses besoins d'homme de plaisir; de là cette allure mendiante et sordide de sa muse, ces supplications, ces demandes continuelles qui l'ont fait prendre par quelques écrivains mal informés pour une victime de l'indifférence de ses concitoyens. Sans doute l'époque où vécut Villasandino n'était guère favorable aux succès poétiques; les quatre règnes qu'il traversa (1) ne furent qu'une suite de troubles, d'alarmes, de petites guerres féodales; cependant ces malheurs publics étaient loin d'étouffer l'essor de la pensée en Espagne, ni le goût de ces évolutions de l'esprit qui constituaient alors à peu près toute la poésie érudite. Le misère de Villasandino, quoi qu'on ait pu dire, ne fut donc que l'effet de sa propre inconduite.

Il est curieux d'ailleurs d'observer, dans ses poésies, les procédés par lesquels cette misère cherche à exciter la compassion : « Ayez pitié de moi, écrit-il au connétable Lopez. Dans mon extrême misère, je demande la mort à grands cris (2). » — « Je meurs de faim, puissant seigneur! » lui dit-il en une autre occasion. A la reine-mère, dona Catalina, il demande *une petite aumône*, *una limosna abreviada*. Quelquefois il s'y prend assez maladroitement, et il lui arrive de parler de ses deux valets, l'un à cheval, l'autre à pied, de ses deux mules et des fruits de son jardin dans les pièces mêmes où il prétend manquer de pain. Ces demandes contrastent par leur importance avec le ton humble que prend le solliciteur. La *petite aumône* par exemple qu'il sollicite de la reine-mère, c'est une somme suffisante pour acheter un domaine à Illescas. A don Alvaro de Luna, il demande tout simplement de l'enrichir. Non content d'attendrir, il cherche à amuser; comme le trouvère français Rutebeuf, qu'il rappelle en cela, il rencontre d'assez heureuses saillies. Il faut remarquer avec quelle aisance de scepticisme il plaisante sur les prêtres de Saint-Vincent Ferrer, qui, en 1411, firent à Ayllon, non loin de Ségovie, l'éloge de la pauvreté. Toute cette misère, répétons-le bien, est factice. Le *Cancionero* renferme des témoignages qui prouvent que Villasandino payait une contribution de deux *cargas* pour les propriétés qu'il possédait (3).

(1) Né vers 1340, il mourut vers 1429.

(2) Dolet vos de mi que pido la muerte
Con pura lazerya e amargo gemido.

(3) Il fait allusion à ces propriétés dans la soixante-troisième pièce du recueil, où il dit à la reine-mère que le mauvais état de ses terres lui *tourne le sang*,— *Heredad mal reparada — Torna la sangre amarylla.*

Il est encore incontestable que, sans compter les largesses des seigneurs et des prélats, les libéralités des rois Jean Ier, Henri III et Jean II ne lui manquèrent pas; c'est par les soins de Jean Ier qu'il fut marié en premières noces. Lui-même, dans un moment de franchise, avoue que son existence est assurée : « Dieu protége, s'écrie-t-il, le roi et la reine, qui me procurent une vie honorable! » On aurait tort de croire d'ailleurs que la mendicité bavarde de Villasandino ne rencontra aucune opposition chez ses contemporains. Un troubadour de son temps, le seigneur de Butres, lui adresse à ce sujet cette énergique remontrance : « Souffrez donc avec courage; Dieu s'offense de tant de plaintes, et ne tient compte que de la patience. » Il est superflu d'ajouter que Villasandino ne pratiqua point ce sage conseil, et que, même après son second mariage avec une dame assez riche, doña Maya, il n'en continua pas moins ses tristes sollicitations.

Nous avons suffisamment démontré que l'indifférence des contemporains de Villasandino n'entre pour rien dans les causes de sa misère. C'est par le désordre qu'il faut l'expliquer, c'est surtout par la passion du jeu. « La seule chose qu'ils peuvent dire de moi, écrit-il, c'est qu'en un temps déjà bien lointain, les échecs, les *tablas* et les dés m'ont fait, pour mes péchés, bien du mal. » Ainsi s'explique également la déconsidération où tomba Villasandino. On se rappelle à son sujet ce poète provençal, Gaucelin Faidit, qui, ayant perdu toute sa fortune au jeu de dés, descendit jusqu'à échanger le noble caractère du troubadour contre la profession de jongleur. Villasandino a des accès de repentir où il promet solennellement devant Dieu et devant le roi de ne plus jouer. Ces sermens ne furent point tenus, et depuis l'époque où il les prêta, Baena porte à plus de dix mille florins (40,000 fr.) les sommes qu'il perdit.

Le mariage n'apporta guère que du trouble dans la vie déjà si déréglée de Villasandino. La femme belle, riche et spirituelle qu'il avait épousée en secondes noces n'avait point un caractère qui pût s'entendre avec le sien. La jalousie vint empoisonner l'existence du malheureux poète. Cet homme, victime de tant de tristes passions, tint cependant le premier rang parmi les troubadours de la cour de Jean II, grâce à sa fécondité, grâce aussi au mauvais goût de son époque. Il fut, en Castille, pour la première moitié du XVe siècle, ce que Juan de Mena fut pour la seconde, c'est-à-dire le poète modèle que tous les autres aspiraient à imiter. Il se plaint amèrement des plagiaires qui de son temps infestaient déjà la littérature. L'admiration qu'il inspirait éclate dans un grand nombre des pièces du *Cancionero*. Quoique appartenant au groupe des poètes érudits, il devint même vraiment populaire. Dans la polémique de mauvais goût que lui et le chanoine Alphonse de Jahen enlamèrent, — comme pourraient le faire dans la presse quotidienne deux écrivains querelleurs de notre temps, — à l'occasion des diatribes de Villasandino contre le cardinal d'Espagne, le chanoine lui reproche que, par suite de ses chansons, le bruit de la disgrâce du cardinal courait les rues et se trouvait dans toutes les bouches. Baena l'appelle « lumière, miroir et monarque de tous les troubadours d'Espagne. » Les louanges de deux critiques autrement autorisés que Baena, D. Enrique de Aragon (1) et le marquis de San-

(1) Connu dans toutes les histoires littéraires sous le titre de *marquis de Villena*, qui

tillana, attestent aussi sa célébrité et l'estime que l'on avait pour ses ouvrages.

Le mérite réel de Villasandino n'est pas bien éminent. Talent facile, mais sans profondeur, indifférent aux préoccupations morales et mystiques des esprits qui l'entouraient, il se dévoue au culte du mètre et de la rime avec un bonheur alors sans exemple, et tout en gardant son originalité castillane, devient le grand asservisseur de la poésie au goût recherché des Italiens et aux broderies rhythmiques des Provençaux. Enivré par l'encens qu'on lui prodiguait de toutes parts, il croyait avoir reçu du ciel l'*étincelle divine de l'inspiration*. Le pauvre troubadour s'abusait étrangement. Sans mériter le dédain que M. Ticknor et d'autres historiens recommandables ne lui ménagent pas, il n'a jamais atteint à la véritable poésie. Aussi faut-il renoncer à faire comprendre, par quelques citations, la nature de son talent. Le choix parmi les pièces qu'il a laissées n'est guère possible. Pour lui, la poésie n'est qu'une espèce de ciselure métrique ou bien une frivole récréation de l'esprit. Quelques qualités demandent grâce cependant pour les nombreux défauts que nous avons à signaler chez lui. Si, par son intolérance à l'égard de la poésie du peuple, il contribua puissamment à la dépréciation où tombèrent les *romances*, véritables trésors de haute et énergique inspiration, il eut du moins la gloire de donner à l'idiome castillan une grâce, une souplesse, une liberté que l'on chercherait en vain dans l'incisif archiprêtre de Hita, ou dans les autres poètes ses devanciers, presque tous supérieurs à lui par l'intention et la profondeur. N'oublions pas non plus qu'en contribuant plus que tout autre à secouer le joug du monotone quatrain monorime et en donnant à ses chansons une cadence nette et harmonieuse jusqu'alors inconnue, Villasandino fit faire d'immenses progrès à la versification, et cela à une époque encore grossière, où l'épuration et la culture de la forme pouvaient être comptées au nombre des besoins mêmes de l'intelligence et des instrumens de la civilisation.

Parmi les autres poètes dont le *Cancionero* nous a conservé les inspirations, il en est un qui, mieux doué que Villasandino, mérita d'être placé par le marquis de Santillana au premier rang parmi les troubadours de son époque. Inférieur à Villasandino par la souplesse, Imperial l'emportait sur lui par la profondeur. « On ne doit pas, dit le marquis de Santillana dans une lettre célèbre au connétable de Portugal, le qualifier de *chansonnier*, mais de *poète* (1). » Né à Gênes, à ce qu'il paraît, de parens espagnols, Imperial fixa sa résidence à Séville, qui était alors un des grands centres du mouvement littéraire. Ce poète ne se distingue pas par les heureuses saillies, ni par la verve moqueuse de la plupart de ses contemporains. Son talent le portait vers les conceptions abstraites de la scolastique dont se nourrissait toute la poésie savante du moyen âge; il affectionnait singulièrement cette mythologie allégorique que les clercs, les lettrés du temps, avaient substituée aux récits naïfs et vigoureux des chanteurs populaires. Imperial unissait à une facilité naturelle de versification toutes les connaissances philologiques de

avait appartenu à son grand-père. Don Enrique, appelé vulgairement *l'Astrologue*, ne porta jamais ce titre.

(1) *Yo no le llamaria decidor ó trovador, mas poeta.* — Cette lettre, écrite de 1455 à 1458, est un morceau de critique admirable pour le temps.

son époque. Outre l'italien, il savait le latin, l'arabe, l'anglais, le français, et il aimait à intercaler dans ses productions des phrases de ces diverses langues. Il fut donc très admiré dans un siècle où l'instruction était si rare, qu'on la prenait pour du talent. S'il ne fut pas le premier, ainsi qu'on l'a prétendu, qui fit connaître Dante à l'Espagne, il n'en mérite pas moins d'être considéré sur ce point comme un véritable initiateur. Il parle à tout propos de Dante; il l'imite, il l'invoque; il le présente toujours comme la première autorité poétique. Le goût de *la Divine Comédie* existant déjà dans la littérature espagnole; depuis Imperial, il y régna.

En 1405, Imperial chanta, ainsi que tant d'autres troubadours, la naissance de Jean II. Le poème qu'il composa à cette occasion mérite une mention spéciale. C'est un spécimen étrange et remarquable de la poésie savante du temps : luxe d'érudition, symbolisme, abstractions personnifiées, confusion des noms historiques, mythologiques et chevaleresques, influences astrologiques, rien n'y manque. Comme Dante, son idole, Imperial développe sa pensée dans le cadre d'une vision. Bercé par un demi-sommeil, comme il le dit lui-même, il voit apparaître, dans une prairie enchantée et sous la forme de dames et damoiselles aux parures splendides, les Planètes, la Fortune, la Noblesse, la Tempérance, la Prudence et plusieurs autres vertus. Les damoiselles commencent par chanter un *Te Deum*, puis le *Benedictus qui venit* et le *Deus judicium* « d'un ton que jamais on n'entendit ici-bas (1). » Ensuite les Planètes et la Fortune prononcent avec la solennité « des cortès ou des conclaves » plusieurs discours, dans lesquels elles accordent à pleines mains à l'infant nouveau-né tous les dons du ciel et de la terre. Saturne lui donne, entre autres choses, la prudence et le bon sens; Jupiter, la science de Salomon, la véracité, le bonheur; Mars le rend courageux comme Hector, bon cavalier, vainqueur des vainqueurs, éminent dans l'art de la guerre et des batailles (2); le Soleil lui accorde la force d'Hercule, la beauté d'Absalon, la gloire de défendre les faibles, la monarchie universelle d'Alexandre et de Jules César, enfin l'or et toutes les pierres précieuses de la terre. Vénus lui assure les attraits de l'esprit et de la conversation, la science d'amour d'Ovide, les bonnes fortunes de Pâris, de Tristan le Leonais et de Lancelot du Lac. Mercure lui apporte la connaissance du droit civil, les finesses dialectiques de saint Augustin, le langage insinuant, l'activité, l'aiguillon de l'espérance. La Lune le rend habile chasseur, et lui promet la santé, l'air pur, les belles fleurs, les abondantes récoltes, la justice pour son règne, la bonace pour ses flottes. Arrive ensuite le tour de la Fortune. Cette dame trouve passablement prétentieuses les offres des Planètes, et ne manque pas de les considérer comme des empiétemens faits sur son autorité : « Vous promettez bien libéralement, leur dit-elle, trésors, puissance, honneurs, états; vous oubliez que ces biens sont tous à moi. Mes dons, que je transfère et retire à ma guise, de génération en génération, l'emporteraient bien vite, malgré leur mobilité, sur les vôtres, si on mettait les uns et les autres en balance. » Heureusement la For-

(1) Que nunca se oyó aqui entre la gente.....

(2) De los vencedores sea el vencedor.....
De guerra é batallas muy grand sabydor.....

tune devient bientôt d'humeur tolérante : elle confirme les dons faits par les Planètes, et y ajoute deux concessions qu'elle sait dépendre exclusivement de sa capricieuse fantaisie, une épouse parfaite et une brillante renommée. — Tel est le bizarre tableau tracé par le poète, et ce tableau, nous l'avons réduit, il faut le dire, aux plus minces proportions. Imperial, poussé par son ardente imagination, entasse dans son frêle cadre, sur la tête du rejeton royal, des excellences presque surhumaines que les plus folles ambitions oseraient à peine imaginer. Il s'y prend d'ailleurs, ainsi qu'on a pu en juger, avec un ordre et un discernement parfaits, et trouve dans son enthousiasme des expressions vigoureuses à force d'être simples et naturelles (1). Un roi, tel qu'on le rêvait au moyen âge, c'était plus qu'un homme, c'était presque un dieu. Par malheur, cette fois la réalité vint démentir amèrement le rêve trop magnifique d'Imperial. L'assemblage de tant de prodigieuses perfections s'appela..... Jean II. Le demi-dieu ne fut pas même un roi médiocre.

Quelques poèmes d'Imperial respirent la galanterie la plus chevaleresque. Il décrit avec un vif sentiment poétique l'infortune de la princesse Angelina, petite-fille du roi de Hongrie, tombée, à la suite d'une bataille, au pouvoir de Timour-Lenk (Tamerlan), et envoyée comme un présent au roi Henri III de Castille par le célèbre conquérant mogol. La maîtresse du comte de Niebla et une belle femme de Séville (2) qu'il désigne par le nom poétique d'Estrella-Diana lui inspirèrent les pensées les plus délicates. Tantôt, provoqué par plusieurs troubadours, il demande à Estrella-Diana, pour la défendre, les armes de sa beauté, et prend de là occasion pour faire une tendre description de ses charmes; tantôt, appelé par Isabel Gonzalez au monastère de Saint-Clément, où elle s'était retirée, il lui demande, avant d'aller la voir, un sauf-conduit contre les chaînes de ses attraits. « Si je vous vois et vous entends parler, lui écrit-il, il ne sera plus en mon pouvoir de vous quitter... Promettez au dieu d'amour, ou de m'épargner, ou de guérir avec un cœur fidèle les blessures que vous m'aurez faites. » Et tout cela dans un style élégant et naturel qui fait voir que l'auteur avait goûté la noble simplicité de Pétrarque. Quelquefois Imperial avait aussi des velléités philosophiques, mais d'une philosophie légère et maligne. Dans sa jeunesse, il composa un poème *Aux sept Vertus* (3), qui est la preuve la plus éclatante de l'active influence que la poésie italienne commençait déjà à exercer sur la littérature de la Castille. C'est toujours la forme fantastique d'un songe et d'une vision. L'auteur voit devant lui un jardin plein de merveilles, entouré d'un limpide ruisseau; soudain il aperçoit

(1) Le vers où il définit la libéralité mérite d'être rappelé pour son tour naïf et original :

Siempre diga *toma*, nunca diga *dáme*.

« Qu'il dise toujours *prends*, qu'il ne dise jamais *donne*. »

(2) *Formosa muger*, dit Baena. Il y a lieu de conjecturer qu'elle appartenait aux classes populaires. Imperial lui applique cette charmante comparaison :

Que en tierra llana é non muy labrada
Nasçe á las veses muy oliente rrosa.

« Parfois on voit naître une rose odorante dans un champ rustique et presque sans culture. »

(3) De la mi hedat non aun en el ssomo.

dans une enceinte de jasmins une porte en rubis. Il franchit le seuil. Une fois dans le jardin, il éprouve un bien-être ineffable; ses vêtemens deviennent blancs; nulle erreur humaine n'obscurcit plus son âme. Un homme s'offre à ses regards éblouis et le salue courtoisement. Le poète ne nous dit pas le nom de cet homme, mais on le devine aisément. « Son regard était bienveillant et suave; il avait un manteau d'une couleur cendrée, la barbe et les cheveux blancs et sans ordre; il portait une couronne et une ceinture de laurier; son visage exprimait une grande autorité; il tenait à la main un livre peu volumineux écrit en lettres de l'or le plus pur; ce livre commençait par ces paroles : *En medio del camino.....* » Cet homme prend Imperial par la main, il le conduit à un endroit où il lui montre et lui explique sept vertus principales, représentées par sept étoiles, dont les rayons sont autant de vertus subalternes. La description des qualités et des attributs de chacune d'elles, le coup d'œil que, par une sorte de contraste, il jette sur différentes sectes hérétiques, abondent en traits élevés et brillans. La subdivision des vertus est faite avec cet esprit de justesse et d'analyse que nous avons déjà remarqué dans le poème consacré à la naissance de Jean II. Le dénoûment est ingénieux et original. Lorsque le guide mystérieux a disparu, Imperial se réveille et trouve étonné entre ses mains *la Divine Comédie*. Un intérêt philologique se rattache à ce petit poème. C'est le premier essai sérieux qui ait été fait pour acclimater en Espagne les vers endécasyllabes de l'Italie. On en rencontre quelques-uns, il est vrai, dans des pièces d'une date antérieure; mais ils y sont disséminés, et semblent n'être que l'effet du hasard. L'honneur d'avoir tenté une innovation si conforme à la prosodie de l'idiome castillan, et qui devait donner plus tard à la versification espagnole tant de noblesse et de majesté, a été jusqu'à ce jour accordé sans conteste au marquis de Santillana, qui, vers la moitié du XVe siècle, composa des sonnets à l'instar de ceux des Italiens. Aujourd'hui il faut revendiquer cette gloire en faveur d'Imperial.

Le marquis de Santillana, dans sa lettre au connétable de Portugal, parle avec estime d'un autre poète contemporain du chantre des *Sept Vertus*. « Plus qu'un autre, dit-il, Ferrant Manuel de Lando imita Micer Francisco Imperial (1). »

Lando a sa place à la suite d'Imperial dans le *Cancionero de Baena*. Il se distingua surtout dans la controverse, genre qu'il affectionnait tellement, qu'une fois il provoqua par un cartel poétique tous les troubadours du royaume. La vanité de Villasandino froissait vivement l'amour-propre de Lando; il repoussait ses attaques par de mordantes invectives, tout en affectant une mansuétude qui n'était pas dans son caractère. L'âpreté qu'il porta dans une de ses polémiques contre Alphonse de Morana fit dégénérer en coups de poing cette joûte littéraire. L'émulation excitait beaucoup son talent. Aussi souple, mais plus correct et plus incisif que ses antagonistes, Lando trouvait, pour abaisser leur orgueil, des accens éloquens ou profonds. Voyez avec

(1) Cette opinion est confirmée par ces paroles moqueuses que Villasandino adresse à Lando dans un tenson :

Pues ceñides la correa
De Francisco Imperial...

quelle logique inexorable il sait développer les argumens par lesquels il cherche à rabaisser l'orgueil de Villasandino : « La Providence serait bien en défaut, si toute l'intelligence humaine était concentrée en vous. Un cœur sans culture est quelquefois plus éloquent que les plus grands docteurs. Ne médisez pas des autres. Confiez votre éloge à vos œuvres. Affranchissez-vous de l'envie. Qui vous dit que ceux qui vous semblent ignorans n'en savent peut-être pas plus long que vous? Dieu accorde à tout le monde ses faveurs et ses dons. De même qu'il a fait de vous un homme d'élite savant et profond, il saurait bien en créer d'autres plus intelligens que vous. »

Soumis comme tous ses contemporains à l'influence de l'esprit scolastique, Lando n'en avait pas moins un sens critique qui le portait instinctivement à condamner les travers intellectuels de ses contemporains : « Souvent, disait-il, les subtilités des grands théoriciens ne sont qu'une vile littérature (1). » Quoiqu'il fût assez bien en cour, les soucis politiques ne lui manquèrent pas. Lorsqu'on exila sa cousine Inès de Torrès ainsi que son ami Johan Alvarez Ossorio, son mécontentement éclata, comme il était alors d'usage, en invectives contre le sort. « Ton trône est partout, dit-il à la Fortune. La persévérance, à quoi sert-elle, si ceux qui font les plus nobles efforts ne se voient récompensés ni par toi ni par le monde? » La faveur dont il jouissait en Castille était néanmoins assez grande pour que la reine Catherine l'ait chargé de porter à son frère le roi d'Aragon, de compagnie avec don Juan de la Camara, la couronne qui avait appartenu à Jean Ier. Il était petit-fils d'un chevalier français, Pierre de Lando, compagnon de Duguesclin, qui, ayant épousé une dame espagnole, se fixa en Castille après le retour en France des *grandes compagnies*. Dans une des notes imprimées à la fin du *Cancionero de Baena*, on accuse Lando d'avoir dérogé à sa naissance en s'abaissant à demander de l'argent à la reine, de la même façon qu'aurait pu le faire un troubadour roturier ou dégradé. L'auteur de cette même note prétend en outre que Lando était d'un âge avancé en 1414. Ces conjectures nous semblent tout au moins hasardées : elles s'appuient sur la pièce n° 68 du recueil; mais il n'existe aucune raison plausible pour attribuer à Lando cette pièce, qui appartient très vraisemblablement à l'ignoble répertoire des requêtes poétiques de Villasandino, elle en a du moins le style et les allures. Nulle production de Lando n'autorise à croire qu'il fût descendu à crier misère en termes si vulgaires. L'opinion que ses contemporains avaient de lui dément cette supposition (2).

La carrière de Gonzalo Martinez de Medina ne fut pas aussi brillante que celle de Lando. On sait uniquement de ce poète, jusqu'ici inconnu, qu'il était en 1404 *veinticuatro* (chevalier-échevin) de Séville. C'est un des combattans les plus hardis de cette phalange de troubadours philosophes qui exhalaient le sentiment du malaise social de leur époque en apostrophes violentes contre les abus du monde et en plaintes amères contre la destinée. Il emploie parfois ce symbolisme obscur du moyen âge dont nous n'avons plus la clef. Souvent aussi son langage est clair et franchement agressif.

(1) Que algunas vegadas son lettras muy viles
Estas sotilesas de grand theorysta.

(2) Le respectable marquis de Santillana l'appelle *honorable caballero.*

Alors il n'épargne personne; nulle grandeur humaine n'est à l'abri de ses censures; il met le pape Jean XII en parallèle avec Lucifer. Ces hardiesses de pensée furent déjà notées de son temps, puisque Baena, dans sa critique naïve, appelle Medina « un homme très ardent, à la langue déliée, » *omme muy ardiente, é suelto de lengua.*

Esprit aussi exalté qu'enclin au découragement, et qui, toute proportion gardée, pourrait offrir des analogies avec certains caractères de nos jours, Gonzalo Martinez jette d'en haut un regard sur le monde, dénonce l'empire de la force et de l'anarchie; puis, accablé par l'oubli des principes chrétiens qui règne autour de lui, il devient un prophète de malheur et prédit à l'humanité une décadence irrémédiable. Le coup d'œil rapide qu'il jette sur l'état politique de l'Europe est assez curieux. On s'aperçoit que son imagination est préoccupée des divisions de la chrétienté et des luttes de la cour de Rome. « La pauvre France, dit-il, nous montre avec un visage désolé ses soucis et sa douleur..... Bientôt, ajoute-t-il plus loin, il n'y aura ni une cité, ni une ville, ni une maison, qui ne soit envahie par les guelfes ou les gibelins. » Le tableau qu'il trace de l'état moral de la société au XVe siècle révèle la plus profonde misanthropie. Il ne voit partout que « déceptions, sophismes, mensonges, trahisons. » Lorsqu'il s'adresse aux grands, il ne songe guère à les flatter, et sa sombre muse prend plutôt plaisir à les attrister de ses lugubres images. C'est ainsi que dans la pièce adressée à Juan Furtado de Mendoça, grand-maître et favori du roi Jean II, il raconte avec amour la fin sanglante ou misérable d'Hercule, de Scipion, de Pompée, de Jules César et d'Alexandre.

C'est encore par l'énergie du caractère, par un esprit libre et passionné, que se distingue un poète qui appartient aux premières années du XVe siècle, Ruy Paez de Ribera. Membre d'une riche et illustre famille de Séville, il perdit, l'on ne sait comment, sa fortune, et l'amertume qu'il en ressentit éclate dans toutes ses poésies. Fier et indépendant, il ne descend point, ainsi que Villasandino, à mendier la protection des grands au moyen de viles flatteries. Que l'on compare un moment trois poètes de cette époque, l'archiprêtre de Hita (1), Villasandino et Paez de Ribera : ils connurent tous les trois les angoisses de la misère, ils s'en inspirent souvent; mais quelle différence! L'un raille, l'autre s'abaisse, le troisième maudit. L'archiprêtre, esprit malin, mordant, indomptable, qui écrivait dans la prison de l'archevêché de Tolède où l'avaient conduit probablement ses témérités de prêtre, fait de la richesse un éloge ironique qui s'élève par la vigueur et l'éclat au niveau des plus belles pages de *la Divine Comédie.* Villasandino ne cherche, lui, dans la misère qu'un prétexte à des demandes renouvelées avec une audace infatigable. Quant à Ruy Paez, il ne plaisante pas : ses vers portent l'empreinte de son humeur morose et altière; chacune de ses plaintes est un cri de désespoir. Paez de Ribera est un des rares troubadours qui abordent ouvertement des sujets politiques; il le fait sans beaucoup d'élévation et de talent, mais avec une grande liberté. Pendant la minorité de Jean II, lorsque la mort de Ferdinand d'Aragon (1416), ayant enlevé à la Castille l'influence bienfaisante de ce grand caractère qui avait si habilement maîtrisé l'esprit féodal, livra entiè-

(1) Il écrivait vers la moitié du XIVe siècle.

rement ce royaume à un conseil de régence oppressif et divisé, Paez se fait l'écho des clameurs publiques et adresse à la reine-mère, doña Catalina, une pièce de vers qui fait peu d'honneur à son inspiration, mais beaucoup à l'indépendance de son caractère. Tout en accordant à la reine, qui était à la tête de la régence, des louanges imitées des litanies de la Vierge, il lui dit sans ménagement et en termes assez cavaliers « que la Castille est mal gouvernée par les régens, qu'à l'exception de Davalos ces seigneurs ne valent pas le diable, que le royaume est dévasté, qu'il est accablé par des impôts intolérables et par les violences des traitans, qui, pour bien peu de chose, font vendre jusqu'aux habits des pauvres laboureurs. » La liberté de la presse ne va pas plus loin.

Paez de Ribera était évidemment un homme fort éclairé et un observateur exact. Il nous a laissé un échantillon bizarre de cet amour de l'analyse descriptive, qui signale ordinairement les origines et les décadences littéraires, dans une pièce où la *maladie*, la *vieillesse*, l'*exil*, la *misère*, discutent ensemble sur leur puissance respective de destruction à l'égard de l'homme. La *maladie* présente des ravages qu'elle produit un tableau détaillé bien peu poétique assurément, mais qui ferait honneur à un physiologiste consciencieux. Ce tableau rappelle la description des effets de la peste d'Athènes qui termine le poème de Lucrèce. La langue latine était tellement familière à Paez de Ribera, qu'il lui arrivait de commencer une chanson en espagnol et de la terminer en latin sans changer les conditions du mètre qu'il avait d'abord adopté. Ce qui domine chez lui, c'est une inspiration toute personnelle, que la misère aiguillonne, et qui s'élève sous cette rude influence à des accens d'une force et d'une élévation singulières, comme on en peut juger par les vers suivans : « La misère brûle sans flamme l'âme et le corps, et change en folie la raison... J'ai traversé tout seul des montagnes désertes et escarpées; sans voiles ni avirons, j'ai bravé sur des flots inconnus les orages de la mer; j'ai subi les tourmens de la maladie et de l'exil; j'ai eu de puissans ennemis; j'ai été dans le monde victime des plus plus amères passions; j'ai affronté des craintes et des périls; j'ai été assailli par des assassins; je me suis vu parfois en butte à la colère des peuples et des rois; j'ai été déchiré par la calomnie : eh bien! avec tout cela, je n'ai jamais ressenti les souffrances mortelles que m'ont fait éprouver les *angoisses* de la pauvreté » (littéralement : *la rage de la pauvreté*).

Ce n'est pas tout. Dans les différentes productions inspirées à Ruy Paez par les douloureuses épreuves qu'il eut à traverser, on rencontre souvent des traces d'une émotion aussi puissante et plus amère encore. Dégoût de la vie, misanthropie ardente, aucun des traits sombres qui caractérisent les âmes désenchantées de nos jours ne manque, on le voit, à ces troubadours, qui se plaisent à rappeler le néant de la vie mortelle. Quelque chose d'essentiel distingue pourtant ces Byrons du moyen âge. Qu'ils raillent ou qu'ils maudissent, nulle ombre d'impiété volontaire ne se mêle à leurs plaintes ou à leurs satires. Ils doutent des hommes, jamais de Dieu; ils sont toujours les enfans soumis de leurs croyances au sein même des audaces quelquefois anarchiques de leur temps ou de leur génie. C'est précisément ce mélange de la pensée libre et de la foi sincère qui constitue leur originalité et les rat-

tache à leur époque. L'archiprêtre de Hita, ce railleur impitoyable du clergé, écrit des vers ascétiques que le plus austère cénobite n'aurait pas désavoués; Villasandino, le courtisan dissipé, l'homme sans scrupules et sans dignité, laisse un hymne en l'honneur de la vierge Marie dont il a pu dire « qu'à cause de cet hymne il serait préservé de l'enfer; » Paez de Ribera enfin, si impétueux et si peu résigné, tourne ses yeux vers le ciel au milieu de son désespoir, et fait une confession poétique de ses péchés dont l'humilité insolite étonne même ses contemporains.

Les contrastes abondent d'ailleurs dans cette curieuse mêlée des poètes du moyen âge. A côté de ceux qui ne savent que chanter la douleur, il en vient d'autres qui ne voient de la vie que le côté brillant et joyeux. Le *Cancionero* contient quelques poésies du théologien Fray Diego de Valencia, qui poussa la galanterie jusqu'à la licence. Avant la publication du *Cancionero de Baena*, on savait uniquement sur Fray Diego qu'il fit, d'après les ordres du connétable Alvar de Luna, une traduction castillane du livre français d'Honoré Bonet, *l'Arbre des batailles*. On ne connaît aucune particularité de sa vie; mais on peut étudier, dans l'antithèse monstrueuse qui ressort de ses œuvres poétiques, le caractère d'une époque si féconde en étranges contrastes. Ce détracteur obscène de la courtisane Teresa, ce défenseur d'une autre courtisane connue sous le sobriquet de la *Cortabota*, si bien instruit des turpitudes du libertinage (1), et amoureux de plusieurs belles (2), n'était point, malgré tout cela, ni un esprit fort ni un moine grossier; c'était un savant docteur en théologie, admiré pour la vaste étendue de ses connaissances, et qui a laissé dans ce même *Cancionero* des traces d'un zèle orthodoxe, ainsi que d'un esprit juste et élevé. Baena dit de lui que « c'était un grand lettré, un maître éminent dans tous les arts libéraux, comme aussi un grand physicien, astrologue et mécanicien, à tel point qu'il n'y eut de son temps aucun homme aussi profond que lui dans les sciences. » A côté des élans érotiques, il prêche la plus pure morale, et il dit avec beaucoup d'onction que le bonheur « ne dépend que des bonnes mœurs. » Il montre même parfois une dévotion fervente et sincère, et quand il s'élève aux régions théologiques, il sait prendre un ton sévère d'autorité qui révèle le docteur grave et savant. La question de la prescience divine est, selon lui, « non une plaie du cœur, ainsi que l'avait appelée Calavera, mais un abîme de confusion où beaucoup d'hommes périssent entraînés par leur folle audace. » Quoique partisan dévoué de l'école scolastique, il n'aimait pas les subtilités; il qualifie de *simples*, avec une sorte de pitié, les gens qui se plaisent dans le doute, bien différent en cela de la plupart de nos penseurs modernes, qui considèrent la maladie du scepticisme comme un symptôme d'élévation intellectuelle.

Fray Diego cultivait aussi le genre philosophique, qui était alors en vogue.

(1) Il est curieux de remarquer la classification que Fray Diego fait de la profession des courtisanes. Il les divise en *mundaria*, *focaria*, *andariega*, *comunal*, *costumera* : nuances dont la complète appréciation échappe à notre corruption moderne. — La Cortabota parait indignée, non de ce qu'on l'appelle *courtisane*, elle ne s'en défend pas, mais de ce qu'on la qualifie de *costumera*.

(2) Baena ne cite pas moins de quatre ou cinq femmes dont Fray Diego était très épris (*muy enamorado*).

Il déploie, sans s'en douter, une certaine inspiration démocratique dans la pièce qu'il adresse à Gonzalo Lopez de Guayanes en lui demandant : « Qu'est-ce qui constitue un noble (1)? » Il porte l'indépendance de son esprit jusqu'à médire ouvertement de la cour (2).

La valeur littéraire des vers de Fray Diego est peu considérable. Bien qu'il ne soit pas atteint, comme tant d'autres, de la manie d'érudition qui règne à la fin du moyen âge, on s'aperçoit qu'il est instruit et qu'il est familiarisé avec les langues latine et hébraïque. Son talent poétique, qui manque d'élévation, était flexible et facile. Il s'est essayé dans tous les genres, mais c'est surtout comme poète érotique ou burlesque qu'il a mérité l'attention de ses contemporains.

A côté des poètes dont le *Cancionero* ne fait que confirmer la notoriété littéraire, il en est de complétement inconnus que ce précieux recueil nous révèle : tel est Pero Gonzales de Useda. L'épigraphe de Baena nous apprend qu'il était fils d'un noble chevalier de Cordoue, et qu'il cultivait les doctrines du célèbre Majorquin Raymond Lulle. On est fondé à croire que Gonzales de Useda s'adonnait particulièrement aux élucubrations philosophiques; il passait pour un savant. Baena parle de lui comme d'un poète déjà ancien, et il est évident qu'il n'existait plus à l'époque de la compilation du *Cancionero*. Il est donc permis de conjecturer que Gonzales de Useda écrivait vers la fin du XIVe siècle, ou vers les premières années du suivant. Il ne nous est parvenu que deux productions de ce troubadour; elles portent l'empreinte de l'originalité et du talent. La plus remarquable sort du cadre où se renfermait d'ordinaire cette poésie si subtilement naturelle et si prétentieusement philosophique de la cour de Castille. L'auteur raconte à un ami les vicissitudes chimériques qu'il traverse dans les hallucinations d'un songe. Il se croit d'abord voyageur et visite la Hongrie, l'Égypte; ensuite savant, il fréquente les docteurs de Bologne; puis négociant flamand, il amasse à Séville une immense fortune. Encore mal satisfait, il se fait pèlerin, ermite, et devient pape; il veut prendre rang parmi les nobles, et le voilà comte; il rêve les émotions de la guerre, et il est général victorieux; plus tard, astrologue et alchimiste, il fait de l'or; amiral, il asservit les mers; empereur et législateur, il voit les rois à ses pieds; élégant et beau cavalier enfin, il gagne le cœur de toutes les belles. Mais bientôt le poète se réveille, et il retombe triste et soucieux dans les anxiétés de la vie réelle. Nous ne savons si Useda a eu l'intention de tracer l'image de l'instabilité et du néant des désirs humains : toujours est-il que ses vers révèlent une imagination riche et mobile.

(1) Porqué son los fidalgos.

(2) Voici la première strophe d'une de ses complaintes où, selon Baena lui-même qui le déclare, Fray Diego tronde et le palais et ceux qui l'habitent (*profasando del palacio et de los que en él viven*).

Porque veo que se mueve
La grant rrueda del Palaçio
Muy á priesa, syn espaçio,
E non fas curso cual deve.....

« Je m'aperçois que la grande sphère du palais tourne trop vite et sans mesure, et qu'elle ne fait pas ses révolutions comme elle le doit. »

Un autre de ces poètes qui seraient totalement inconnus sans le *Cancionero de Baena*, c'est Gomès Perès Patino. Il appartenait à la maison de l'évêque de Burgos, et écrivait vers 1416. Ses poèmes se distinguent par deux caractères : l'opportunité et le bon goût avec lesquels l'auteur intercale dans ses vers les proverbes usuels ou ceux qu'il formule lui-même; la supériorité incontestable dont il fait preuve dans le maniement de la langue castillane, encore inculte et indéterminée. Sous ce dernier rapport, il surpasse tous ses contemporains. Voyez plutôt ces deux strophes d'une des pièces qu'il adressa à doña Leonor Lopez de Córdoba, pour la consoler d'avoir perdu la faveur de la reine Catherine. Grâce, style, naturel, souplesse, tout est ici remarquable, tout fait oublier l'époque à laquelle ces vers appartiennent. On croit lire du Calderon ou du Moreto (1).

« J'ai déjà vu de grandes infortunes succéder à de grandes félicités : après la nuit sombre, j'ai vu l'éclat du jour; après les nuées de l'orage, j'ai vu le ciel redevenir serein; j'ai vu le pauvre parvenir à la richesse.

« Un temps amène le rire, un autre temps amène les larmes; aujourd'hui on peut donner, demain il faut demander. Les temps se suivent sans se ressembler; mais le sage doit savoir toujours s'y conformer. »

Baena n'a pas négligé de faire une place dans son *Cancionero* au célèbre écrivain qui a donné son nom à la *Chronique de Jean II*, dont il n'est pas le seul auteur, et qui, dans ses *Generaciones y Semblanzas*, galerie de portraits politiques du temps, a su allier un esprit mâle et réfléchi à une touche hardie et concise : nous voulons parler de Fernan Perez de Guzman, seigneur de Batres. On ignore l'année de sa naissance, on sait seulement par la *Chronique de Jean II* que, déjà en 1421, il fut envoyé en ambassade par l'infant don Enrique près de la reine d'Aragon. Soldat intrépide et illustre chevalier, il participa aux intérêts, aux passions, aux intrigues politiques. Tourmenté par les tiraillemens des partis et par de poignans mécomptes personnels, il chercha dans les lettres l'adoucissement et l'épanchement de ses soucis. Il était fils d'une sœur du chancelier-chroniqueur Ayala, et entretenait d'actifs rapports littéraires avec son parent le marquis de Santillana, le savant évêque Pablo de Santa-Maria, et d'autres notabilités littéraires de l'époque. Quoique le talent du poète fût chez lui bien au-dessous de l'habileté du prosateur, le seigneur de Batres composa plusieurs poèmes et un grand nombre de pièces lyriques, qui se trouvent éparses dans le *Cancionero de Baena*, dans celui de Llavia, imprimé vers 1483, dans le *Cancionero general de Castilla* (1511), et dans quelques autres ouvrages publiés postérieurement. La foi chrétienne, l'amour, la philosophie, voilà les trois sources où il puisait ses inspirations. Cependant, il faut le dire, ces inspirations ne s'élèvent jamais bien haut; chez lui la pensée, domine le sentiment; tandis que dans ses *portraits* il

(1) Ya yo ví mucho placer
Despues de mucha tristura,
E pasada noche escura
Yo vi el dia esclaresçer,
E despues de grand nublado
Tornar dia serenado,
E ví al pobre rico ser, etc.

trouve des réflexions touchantes, naïves et fortes (1), il perd toute l'énergie de son imagination quand il cherche à traduire ses rêves de poète. Alors concision, vigueur, talent descriptif, tout s'évanouit. Le seigneur de Batres n'est poète qu'en prose. Parmi les pièces de Fernan Perez que renferme le *Cancionero de Baena*, une seule mérite d'être remarquée : c'est la petite chanson *El gentil niño Narçiso*, trop vantée assurément, mais qui ne manque ni de grâce ni de charme. Il est curieux de rencontrer des accens si suaves sous la plume d'un homme d'intrigue et de combat.

A côté de Fernan Perez, Garci Ferrandes de Jerena, qui écrivait pendant les règnes de Henri III et de Jean II, nous offre un type saillant de ces natures inquiètes et rebelles, jouets misérables des passions les plus effrénées. Sa vie est un tissu de mauvaises actions, de retours vertueux, de récidives, de scandales de tout genre. Ce sont les alternatives incessantes d'un caractère aventureux et d'une conscience troublée. Après une jeunesse probablement très orageuse, il eut le courage, bien grand à cette époque, d'épouser une jongleuse de race maure, déjà baptisée, d'une beauté éclatante, et qu'il croyait très riche. Ce mariage lui fit perdre la protection du roi... et il se trouva que sa femme était pauvre ! Jerena supporta vaillamment d'abord cette double déception; mais il finit par se lasser du mariage, et se fit ermite. Comme tous les esprits changeans et passionnés, Jerena subissait fortement les impressions sous lesquelles il se trouvait. Il crut entrer sincèrement dans une voie de calme et de repentir. Les chansons mystiques qu'il composa à cette époque sont empreintes d'une ferveur qu'on ne simule point, bien que Baena paraisse douter de la sincérité du poète. Par malheur, il est des natures mobiles qui se refuseront toujours à la persévérance et à la résignation. Un beau jour, Jerena s'embarque avec sa femme et ses enfans; il part dans le dessein d'accomplir le pèlerinage de Jérusalem;... mais le navire touche à Malaga, qui était encore sous la domination mahométane, et Jerena, au lieu de continuer son saint voyage, s'arrête dans cette ville pendant quelque temps, passe ensuite à Grenade, devient renégat, séduit une sœur de sa femme, et après treize ans d'absence, retourne en Castille. Là il reprend la religion chrétienne, et meurt pauvre, abattu, dévoré de remords, accablé même, s'il faut en croire Baena, du mépris de ses contemporains.

Bien que figurant dans le *Cancionero* tout près de Jerena et au milieu du groupe des poètes du XVe siècle, Pero Ferrus appartient à une époque plus ancienne que celle où se produisirent la plupart de ces troubadours. Il ne serait pas très hasardeux de supposer qu'il écrivit sous le règne de Pierre le Cruel. Ce précurseur des poètes de la renaissance espagnole est un brillant et spirituel versificateur. Il n'est pas sans intérêt de voir la langue castillane, trop jeune et trop incertaine encore, se modeler hardiment sous sa main. Ferrus est en cela bien supérieur à un grand nombre des troubadours qui écrivirent après lui. La pièce qu'il fit contre trois rabbins d'Alcalà qui avaient

(1) Voici un exemple d'austère indépendance bien remarquable dans un courtisan, Fernan Perez de Guzman dit dans le portrait de don Gonzalo Nuñez de Guzman : « Les rois ne songent guère à récompenser qui les sert le mieux, ou qui agit le plus droitement, mais celui qui se plie davantage à leur volonté et à leurs fantaisies. »

leur synagogue auprès de sa chambre et l'empêchaient de dormir par leurs chants depuis le point du jour est vraiment piquante (1). La mort du roi Henri II (1379) lui inspira d'assez nobles accens; mais la composition la plus originale que nous ayons de lui, c'est celle qu'il adressa au chancelier Ayala. Ce fameux chroniqueur s'étant plaint apparemment du climat variable des montagnes de la Navarre, Ferrus s'évertue à lui faire honte de sa mollesse, et il passe en revue les grands hommes qui ont bravé la bise, les neiges et les temps d'orage. Voici quelques passages de ce spirituel poème :

« Alexandre, dont le génie asservit le monde, ne se laissa intimider par la bise pas plus que par les rires et les plaisirs. La crainte du nord-ouest n'inspira jamais à Scipion un seul acte dont il eût à se repentir (2).

« Annibal aurait-il réalisé la conquête des Espagnes, franchi les Alpes, assiégé Rome, triomphé dans les batailles, s'il eût ainsi redouté la grêle ou la neige?

« Josué, Abdar, Gédéon, chefs des Hébreux; Judas, avec les Machabées, le roi David, Absalon, tout Juifs qu'ils étaient, n'ont jamais été arrêtés dans leurs exploits par les frimas.

« Et si le fameux Cid avait eu peur des averses, aurait-il vaincu un si grand nombre de comtes et de rois? Aurait-il conquis Valence, qui lui fut plus soumise qu'elle ne l'avait jamais été au calife Walid. »

C'est encore parmi les plus anciens poètes dont Baena ait recueilli les chants qu'il faut classer l'archidiacre de Toro. Il appartient vraisemblablement, ainsi que Ferrus, au règne de Pierre le Cruel, qui monta sur le trône en 1350. Ses vers, écrits en dialecte galicien, dont plusieurs troubadours castillans se servaient par une espèce de mode, se distinguent par la suavité de la pensée et de l'expression. La ballade où il fait ses *adieux* au monde « avant sa mort » respire la plus délicate mélancolie. Il ne faut pas cependant se laisser prendre à cette apparence de vérité. Quand il poussait ce dernier gémissement d'un cœur qui s'arrache du monde à regret, l'archidiacre de Toro jouissait probablement d'une santé parfaite. La ruse du poète est dévoilée dans la pièce n° 315, qui est une *desfecha* (sorte de commentaire) des *Adieux*. L'archidiacre y déclare qu'il a l'intention de s'exiler du monde, parce que sa passion est malheureuse. Ce poète avait d'ailleurs une prédilection pour ce thème de l'approche de la mort. Il l'appliquait même aux sujets plaisans, comme l'atteste son *Testament*, pièce bizarre où se trouvent confondus re-

(1) Cette pièce commence par quatre vers octosyllabes d'une structure parfaite :

Con tristesa é con enojos
Que tengo de mi fortuna,
Non pueden dormir mis ojos
De veynte noches la una.....

(2) Alyxandre que conquiso
Todo el mundo por esfuerzo,
Non ovo miedo del cierzo
Mas que del plaser é rysso :
E nin fyso Çypyon,
Por miedo de rregañon (*norueste*)
Cosa de que fué rrepiso (arrepentido), etc.

tours de conscience, pensées religieuses, tendresses d'amour et saillies burlesques. Au surplus, l'image d'une mort prochaine était une des fictions favorites du temps. Les deux ouvrages principaux de Villon sont deux *testamens*. Voici quelques couplets des *Adieux* de l'archidiacre :

« Adieu l'amour, adieu le roi que j'ai servi fidèlement, adieu la reine que j'ai chantée et révérée !

« Jamais on ne m'entendra plus glorifier l'amour : les amans ne me verront plus aimer une femme (1).

« Adieu, vous tous qui savez aimer et qui connaissez le beau langage.

« Adieu les amis, les seigneurs que j'ai tant aimés. Adieu les troubadours qui ont mêlé leurs chants aux miens.

« Adieu, monde trompeur, je pars vers Dieu, notre Seigneur, qui m'appelle à lui. »

Parmi les poètes dont le *Cancionero* nous a conservé les œuvres, se place enfin un des esprits les plus remarquables de l'époque où nous transporte ce recueil : c'est Ferrant Sanchez Calavera. Il est regrettable qu'on ne sache presque rien ni de sa vie ni de son caractère. Tout ce qu'on a pu tirer des renseignemens réunis dans le *Cancionero*, c'est que Calavera abandonna la cour, triste et désabusé, pour se retirer à sa commanderie de Villarubia dans l'ordre de Calatrava, et que la fortune ne lui sourit pas toujours. Il est donc impossible de mesurer à quel point le germe de ses méditations sceptiques et de ses tendances misanthropiques est l'écho de la pensée publique, ou l'expression de la trempe particulière du caractère et de l'impulsion momentanée d'une imagination souffrante et exaltée. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins curieux d'étudier les écrits d'un troubadour qui a toujours porté ses idées sur le terrain glissant de la métaphysique théologique, et qui, sans se douter de la portée de son ambition, aspire à sonder d'un regard téméraire la prescience divine, les lois de la Providence, la Trinité, la vie immortelle, ces gouffres où les incertitudes humaines ont été constamment englouties. Quelque force d'abstraction que l'on suppose à l'intelligence, il est incontestable que l'homme doit toujours à son époque la base de ses méditations. Entre les conceptions les plus audacieuses des poètes et le mouvement général des idées de leur temps, il y a nécessairement un lien plus ou moins mystérieux qu'il est impossible de méconnaître. Sous ce rapport, l'étude de Calavera est d'un grand intérêt.

Encore un peu loin des dernières limites de cette période indécise appelée le moyen âge, que l'on suppose être un temps de croyances aveugles, divinisant la soumission, éclairant idées, mœurs, usages, du flambeau de la foi, l'esprit laïque se jetait quelquefois dans les voies les plus dangereuses de la

(1) A Deus, amor : á Deus, el rey
Que eu ben serví ;
A Deus la reina á quem loey
E obedescí.

Iamays de mí non oyerán
Amor loar,
Nin amadores me verán
Muller amar, etc.

pensée, et préparait ainsi le levain du scepticisme moderne. Calavera est un des plus libres penseurs de ces temps où la théocratie paraît régner sans ombre et sans partage; mais, remarquons-le bien, son scepticisme n'est pas le scepticisme orgueilleux et fanfaron de nos jours, ayant pour base la haine ou l'impiété : c'est un sentiment humble et triste, né de la spiritualité élevée du catholicisme. Il n'en est pas moins condamnable. Calavera est un esprit préoccupé et chagrin qui, à force de vouloir tout comprendre, s'attriste de son impuissance et tombe dans les écarts d'une raison ulcérée. Il ne se glorifie pas de ses doutes, il ne les regarde point comme des conquêtes de la pensée, il s'en afflige au contraire, et attribue les incertitudes de son esprit à son défaut de science. Il paraît ne pas se douter que l'homme ne touche pas impunément aux mystères de la Providence, et, dans le fait, il n'hésite pas à soumettre la foi au raisonnement, le dévouement à l'analyse.

Parmi les controverses ardues qu'il souleva dans ses *tensons*, une des plus graves est sans doute celle de la prescience divine, proposée au chroniqueur Ayala et à d'autres lettrés de l'époque. Elle eut un grand retentissement (1). Au milieu des incertitudes dont l'esprit de Calavera était tourmenté, rien ne le préoccupait autant que le désir de sonder l'action de la pensée divine sur la destinée humaine. Ce téméraire problème était devenu sa maladie morale, la *plaie de son cœur* (2). Sous prétexte de chercher remède et consolation, il soumet à une polémique hardie la conciliation du libre arbitre avec la prescience divine, ce mystère surhumain devant lequel s'arrêta plus tard, avec une humilité sublime, le génie de Bossuet. Calavera affronte intrépidement la difficulté; il formule ses doutes avec une grande rigueur de dialectique. « Si Dieu, dit-il, connaît tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera; s'il est donné à sa puissance sans bornes de tout faire ou défaire en un instant, sans le moindre effort; si les élus de Dieu sont ceux à qui il destine le salut, et si sa grâce seule les préserve d'aller en enfer, il s'ensuivrait cette horrible induction, que Dieu est cause du mal, car il fait naître les hommes sachant que la perdition les attend (3). »

Calavera ajoute qu'ayant consulté des savans au sujet de cette effrayante conséquence, ils lui ont dit que « Dieu voit le mal sans l'approuver, » et qu'il a donné à l'homme la volonté et le jugement, afin que chacun ait en soi la liberté de ses actions et par conséquent la puissance de se perdre ou de se sauver. Malgré la salutaire clarté de cette explication, Calavera n'est pas convaincu. On devine qu'il est obsédé par le fantôme formidable de la prédestination, qu'il ne comprend pas bien le dogme de la grâce, et que l'idée du libre arbitre s'efface dans son esprit devant l'image d'une Providence tellement étroite, qu'elle est près de se confondre avec la fatalité païenne. On le croirait un élève du jansénisme de Port-Royal.

(1) Cette controverse mémorable, que Baena appelle *la muy alta é traçendente quistion de preçitos é predestinados*, eut lieu avant 1407, année de la mort d'Ayala.

(2) Só tormentado de grave dolencia
Ca tengo una llaga en mi coraçon...

(3) C'est exactement le raisonnement de Bayle, qui fut prôné si fort par les incrédules du XVIIIe siècle.

Sept troubadours répondirent au *tenson* de Calavera : le chancelier Pero Lopez de Ayala, Fray Diego de Valencia, Fray Alfonso de Medina, Micer Francisco Imperial, le Maure, maître Mahomat-el-Xartossi, Garcia Alvarez de Alarcon, Ferrant Manuel de Lando. Les trois premiers s'acquittèrent de leur tâche d'une manière remarquable. Renfermés dans la foi et le bon sens, ils trouvent les pensées simples et rassurantes de la véritable orthodoxie. Ayala, qui n'était pas théologien, mais qui savait croire et penser, parle ainsi à Calavera : « Vous m'inspirez la plus grande pitié, ô mon ami, qui aspirez à avoir pleine connaissance des secrets de la Divinité. Elle s'est réservé ces secrets, ils sont au-dessus de la portée humaine. L'homme mortel et misérable qui s'évertue à pénétrer les jugemens et les mystères de Dieu tombe dans une bien grande erreur... Sur la plaie du doute qui vous ronge, versez le baume de la foi; vous calmerez ainsi vos douleurs, vous recouvrerez la joie. » Ne voit-on pas ici l'admirable uniformité de l'inspiration chrétienne? Deux siècles plus tard, Bossuet, ce grand homme, évocation étonnante des pères de l'église et des prophètes hébreux, s'occupe du libre arbitre et de la prescience divine, et, dans son attachement pour les vieilles doctrines du dogme comme dans la noble simplicité de ses paroles, il se rencontre avec Ayala. Pour Bossuet, qui voit constamment la main de Dieu dans tout ce qui s'opère ici-bas, la *providence* et la *prescience* sont inséparables, comme le sont toujours les causes et leurs effets. « Les actions de notre liberté, dit-il, sont comprises dans les décrets de la divine Providence (1). » La *providence* et la *prescience*, inhérentes à la suprême puissance aussi bien que le *libre arbitre*, sans lequel il n'y aurait pour l'homme ni bien, ni mal, ni volonté, ni conscience, sont, selon Bossuet, « des vérités évidentes par la seule raison naturelle; » mais quand il s'agit de les concilier entre elles, il juge cette prétention aussi téméraire que stérile. Il aperçoit soudain, avec la soumission du chrétien, le néant de toute chose mortelle, et, mesurant l'abîme infini qui sépare la pensée humaine de la pensée divine, il prononce, comme Ayala, l'incompétence des créatures humaines, qui *dorment leur sommeil*, pour scruter les secrets du ciel.

C'est dans cette même source si pure de la vieille orthodoxie et de l'humilité chrétienne que puisèrent leurs réflexions les théologiens Fray Diego et Fray Alonso. Fray Diego dit que cette matière de la prédestination « n'est pas une plaie, mais un gouffre de confusion où beaucoup de gens périssent entraînés par leur folle audace. » Il tend surtout à montrer dans la liberté humaine le mérite des bonnes œuvres, le choix des actions, le jugement du sens moral. « Le libre arbitre ne fut pas accordé à l'homme pour amoindrir la puissance de Dieu, mais uniquement afin qu'il pût se bien conduire, repoussant le mal et choisissant le bien. » La composition de Fray Alfonso de Medina est la plus ingénieuse parmi celles qu'a inspirées cette controverse. Fray Alonso vise principalement à prouver par le libre arbitre l'équité de Dieu; il expose ses pensées avec une lucidité bien rare à cette époque, et on reconnaît aisément un argumentateur disert des cloîtres. Tout en traitant la question en vrai théologien, il se sert d'exemples à la fois simples et élevés : « Dieu connaît, dit-il, avec certitude toutes les choses; mais il ne les écarte

(1) Bossuet, *Traité du libre arbitre*, chap. III.

pas de leur voie naturelle, et ne rend pas nécessaire ce qui est contingent... La grâce divine sonne à la porte des consciences; si cette porte s'ouvre, elle y entrera de tout son gré. » Pour montrer que l'homme doit s'en prendre à soi-même des conséquences de sa conduite, il emploie cette naïve et expressive métaphore : « Si tu ouvres ta fenêtre, le soleil entrera certainement dans ta maison pour l'éclairer; si tu refuses de l'ouvrir, ta maison demeurera dans les ténèbres; mais auras-tu pour cela le droit d'en accuser le soleil? »

Calavera ne résista pas à tant d'évidence. Contrairement à l'éternel usage des controverses humaines où chacun s'opiniâtre davantage dans ses jugemens, il se reconnut vaincu; pour comble de bonne volonté, il fit lui-même à sa question une huitième réponse, espèce d'épilogue où il résuma les saintes doctrines exposées dans le cours de la discussion. Ainsi se termina cette célèbre lutte, témoignage extraordinaire du caractère de cette époque bizarre, qui possédait le secret d'allier ainsi le doute à la foi, la discussion à l'autorité. Nous ne suivrons pas Calavera dans son remarquable tenson sur *la Justice divine*, et encore moins dans celui sur *la Trinité*. Malgré la liberté du temps, la manie incorrigible de Calavera d'empiéter sur le domaine de la théologie commençait à provoquer de sérieuses objections : cette manie lui attira une réprimande ironique de Fray Diego, qui lui dit dans une de ses réponses : « Écartez-vous de la théologie; c'est une matière autrement profonde que la poésie. » Rentré en lui-même et convaincu que plus on veut scruter la pensée divine, plus elle apparaît haute et impénétrable, Calavera renonça aux sujets théologiques; mais, son esprit le portant toujours vers les idées graves, il se lança à pleines voiles dans la poésie mélancolique; c'était sa vocation, il y réussit. Il nous a laissé une espèce d'élégie, — *A la mort du chevalier Ruy Diaz de Mendoza* (1), — laquelle, sans compter les beautés qu'elle renferme, est très intéressante, parce qu'on peut la considérer à bon droit comme le modèle des admirables *coplas* du poète Jorge Manrique sur la mort de son père, écrites quelques années plus tard. M. Ticknor fait un magnifique éloge de la pièce célèbre de Jorge Manrique. En effet, on ne saurait trouver, à une pareille époque (1426), rien qui puisse être compar à cette élégie pour le naturel et le sentiment, aussi bien que pour la noblesse du style et la fermeté de la versification. Les vers de Calavera n'ont pas ce sentiment intime et personnel de la piété filiale, qui répand tant de charme sur les *coplas* de Jorge Manrique. Son point de vue est plus vague, mais c'est le même accent de tristesse, la même effusion d'amertume, le même tour de pensée, le même coup d'œil découragé sur l'instabilité des choses humaines. Si Calavera, avec son langage informe et avec sa versification traînante et incertaine, n'est pas à comparer à Jorge Manrique, qui devance son époque par le maniement de l'idiome et parvient presque au sublime par le naturel et l'analyse, il n'en est pas moins vrai que, sans trop se hasarder, on peut croire que ses poésies ont donné l'élan à l'inspiration élégiaque des *coplas*.

(1) Dans une des notes du *Cancionero de Baena*, on conjecture, d'après un calcul de dates assez problématique, que cette pièce n'est pas de Calavera : elle a tellement le caractère de sa poésie et de son style, que nous ne saurions nous résoudre à croire que Baena, qui la lui attribue, se soit mépris cette fois.

II.

Nous venons de faire connaître quelques-uns des principaux représentans de la poésie espagnole de la fin du moyen âge, telle que nous la montre du moins le *Cancionero de Baena*. Les types que nous avons tâché d'esquisser suffisent à donner une idée des caractères de cette génération de poètes sans vraie poésie, dont l'étude est néanmoins si intéressante pour l'histoire des arts, des idiomes et de la civilisation des peuples de l'Europe occidentale. C'est en nous attachant à ces caractères généraux, et abstraction faite des individualités, que nous voudrions essayer maintenant de mesurer la valeur réelle de cette poésie.

Malgré les lueurs de passion, malgré l'élévation des idées et à travers la vivacité de quelques saillies, le tour souvent pittoresque des images, il est aisé de s'apercevoir que la poésie des troubadours du *Cancionero* manque de spontanéité et de grandeur; l'art y domine l'inspiration. Pour les troubadours penseurs, la strophe n'est qu'un instrument d'argumentation scolastique; les sentimens s'effacent sous les idées; leur muse ne chante pas, elle raisonne Pour les troubadours légers, la poésie n'est qu'une sorte de filigrane métrique où tout est sacrifié à l'art des vers, qui pour cela même fait de rapides progrès. L'idiome acquiert dans ces escarmouches frivoles de l'esprit plus de souplesse et plus de force; mais le cœur, l'imagination, ces deux grands leviers de la véritable inspiration, ont laissé de trop faibles traces au fond de cette poésie si artificielle dans sa naïveté.

Il est à remarquer que les esprits les moins élevés sont justement ceux qui se sont voués avec le plus d'ardeur et d'amour aux complications du mètre et de la rime. Baena, par exemple, si peu scrupuleux en ce qui touche aux questions morales, est un juge inexorable quand il faut discuter les frivolités de la forme. Le grand raffinement de l'art était alors de multiplier à l'infini les combinaisons savantes de la versification. Il ne fallait pas, pour réussir en pareil jeu, une bien rare portée d'esprit. Villasandino, qui était le prince des versificateurs et qui se trouvait initié à toutes les finesses du métier, mentionne, dans quelques vers où il accuse Lando de s'être servi de l'*art commun*, une partie des différens genres de composition qui constituaient l'art qu'on appelait *maestria mayor*, ou de *alta calenda*. Ces vers ne sont plus pour nous qu'un étrange et inintelligible jargon. Baena se montre d'une sévérité impitoyable à l'égard des artifices du style et des caprices du mètre. « Son art n'est pas assez subtil; il est trop simple, » s'écrie-t-il dédaigneusement à propos d'une pièce de Velez de Guevara sur la mort d'Henri III, écrite en vers croisés, ce qui dans un sujet sérieux était déjà, il nous semble, d'un artifice suffisant. Baena a eu soin de faire entrer dans le *Cancionero* toutes ses productions; il eût pu en faire grâce à la postérité. Auteur lui-même de cette anthologie, il lui est impossible d'accompagner ses propres vers des remarques critiques dont il est si prodigue envers les autres, « par la raison toute simple, dit-il ingénument, qu'il ne peut pas s'encenser lui-même (1). » Malgré cette louable intention, il s'admire tellement

(1) « Non es rrasonable nin conveniente cosa de las el alabar nin loar » (page 422).

qu'il lui échappe de donner quelques éloges à une ou deux de ses pièces. Nous devons croire qu'il aura choisi pour cela de préférence le genre de mérite qu'il prisait au plus éminent degré. En effet, émotion, grâce, force, élan de l'imagination, il ne paraît point soupçonner que ce soient là des conditions importantes de la poésie. Quand il a rempli consciencieusement certaines conditions matérielles, il croit avoir atteint au plus haut degré de perfection auquel il soit permis à un poète d'aspirer; aussi se livre-t-il aux plus folles combinaisons, aux procédés métriques les plus extravagans. Il porte jusqu'à l'absurde le luxe des consonnances et les enlacemens de la rime. Les vers rimés entre eux ne suffisant plus aux effets de fausse harmonie qu'il recherche, il fait rimer les hémistiches, et encore non satisfait de ce redoublement d'échos, il va jusqu'à emboîter quatre rimes dans un seul vers!

Muy dyno vecino del vino muy fino.

Ce n'est pas seulement Baena qui introduit l'exagération dans les combinaisons rhythmiques. Tous les troubadours qui ne traitaient pas de préférence les sujets graves s'évertuent à multiplier ces jeux des consonnances et font parade de leur richesse et de leur variété. Nous trouvons un exemple de cette manie dans les vers d'un troubadour obscur, Juan Garcia de Vinuesa, qui entasse les rimes au point d'en mettre jusqu'à cinq l'une à côté de l'autre (1). Nous ne pouvons nous empêcher de sourire aujourd'hui devant ces efforts, qui laissent bien loin derrière eux la science de versification des Provençaux. Cette poésie, toute de mécanisme, nous séduit peu. Ne la méprisons pas cependant. Cet amour passionné de la forme était alors un heureux symptôme de la civilisation renaissante. Les sociétés peu avancées goûtent dans les arts plutôt le côté plastique que les raffinemens intellectuels. D'ailleurs tous ces poètes n'exagéraient pas : il en était plusieurs qui cadençaient avec goût ces formes sveltes et libres, et savaient trouver dans des jeux fantasques, mais charmans d'harmonie, la véritable musique de la pensée. Le grief sérieux qu'il nous est permis d'exprimer contre toute cette poésie savante et symétrique des *cancioneros*, c'est qu'elle fut cause de la dépréciation où tombèrent, au XIVe et au XVe siècle, les *romances*, expression à la fois naïve et forte des sentimens populaires. A côté de la poésie érudite et recherchée des *clercs* et des grands seigneurs, il existait une autre poésie, née vraisemblablement avec la langue elle-même, et qui, accueillie et fêtée d'abord dans les palais et dans les châteaux, en avait été bannie depuis que les lettrés avaient fait prévaloir l'ambitieuse prétention d'élever à l'état de *science* les épanchemens du sentiment poétique. Ces deux poésies étaient ennemies sans être rivales. L'une, artificielle, guindée, érudite, exerçait une suprématie littéraire presque illimitée; l'autre, fière et libre dans la pensée, humble et dédaignée dans la forme, ignorait elle-même sa valeur, et n'aspirait point aux honneurs de la rivalité. La *gaya sciencia*, la *alta maestria*, la poésie érudite en un mot, affichait des prétentions magistrales, mettait sa gloire dans une élaboration ingénieuse ou savante, et se perdait ainsi dans les subtilités du sentiment ou dans les divagations de l'esprit; elle était lyrique et se nourrissait

(1) Fijos en muger *agena;*
Que *condena* à grant *pena*,
É *deslena* (estravia) la *sirena*...

d'amour, de dévotion, de satire, de philosophie. La poésie du peuple au contraire, spontanée, sans fard et sans orgueil, se souciait peu des délicatesses de la forme; elle dédaignait la rime, et, satisfaite de l'harmonie agréable, mais incomplète des assonnances, elle se livrait tout entière aux souvenirs historiques, aux récits de guerre, à la gloire des héros castillans, à la manifestation des sentimens nobles et élevés qui vivaient dans les traditions et dans les instincts populaires.

Au XIVe et au XVe siècles, un abîme séparait la poésie érudite des productions de la muse du peuple. Les troubadours et les rhétoriciens n'avaient pour les récits des chanteurs populaires qu'un profond mépris. Le savant don Enrique de Aragon les passe sous un dédaigneux silence dans son *Arte de trovar ó de la gaya sciencia;* le marquis de Santillana n'est pas moins sévère : « Poètes infimes, dit-il, sont ceux qui, sans ordre, ni règle, ni mesure, composent ces romances et ces chants qui font un si grand plaisir aux gens de condition basse et servile. »

Cependant le peuple n'avait pas tort; il était, sans le savoir, grand critique comme il avait été grand poète. Quel singulier contraste! Ce marquis de Santillana, l'esprit le plus lettré peut-être de son temps, est en cette occasion bien plus mauvais juge que ces gens d'humble condition dont il parle si superbement, tant il est vrai que, pour bien saisir la beauté et la grandeur des œuvres de l'art, il faut être animé de l'esprit qui les a produites, il faut sentir dans son âme l'écho de l'inspiration dont elles sont le reflet. Bien grand eût été l'étonnement du marquis de Santillana, si on avait pu lui dire que la postérité, donnant raison contre lui à ce peuple ignorant, placerait ces *poètes infimes* bien au-dessus des troubadours savans qu'il estimait si haut.

Un siècle devait encore s'écouler avant que l'on parvînt à soupçonner les trésors de poésie et de gloire nationale renfermés dans les *romances*. Les contemporains de Santillana pensaient entièrement comme lui, et les compilateurs d'anthologies se gardaient bien alors d'accorder une place dans les *cancioneros* à des poésies que l'on croyait dénuées de tout mérite. Dans le recueil de Baena, ainsi que dans presque tous les autres, il n'y a pas de *romances;* c'est par hasard qu'il s'en est glissé un seul dans le *cancionero* de Lope de Stuñiga, compilé en 1448 (1). C'est une rare bonne fortune que de rencontrer un *romance*, tel qu'il fut composé, avec ses erreurs et sa rude naïveté de langage. Aussi nous n'hésitons pas à citer dans son ensemble le poème dont nous venons de parler. C'est une touchante plainte d'amour que l'on suppose prononcée par la reine d'Aragon, épouse d'Alphonse le Magnanime, qui l'a souvent délaissée pour aller disputer le royaume de Naples. On sait que la fidélité conjugale n'était pas le beau côté de ce grand roi. Cependant la reine, qui paraît avoir été une très vertueuse femme, s'en prend uniquement aux projets ambitieux de son mari :

« La reine doña Maria, la chaste épouse d'Alphonse le Grand, la fille du roi de Castille, s'était retirée dans le temple..... Elle était vêtue de blanc, et portait une ceinture d'or, un collier de jarres avec un griffon pendant (2), un rosaire dans les mains et une couronne de palmes de la Terre-Sainte.

(1) Manuscrit in-folio de la bibliothèque nationale de Madrid.

(2) Ordre de la *jarre* ou du *griffon*, institué par le roi don Fernand d'Aragon.

« Sa prière finie, elle était plongée dans la tristesse, et elle s'écria au milieu de ses sanglots et de ses larmes : Je maudis ma destinée, qui s'acharne ainsi à me tourmenter. Puisque je devais être si malheureuse, mieux eût valu pour moi mourir en naissant. En expirant ainsi une fois pour toujours, je me serais épargné de souffrir mille morts chaque jour, ou bien j'aurais dû mourir au moment où mon époux et mon maître me faisait ses adieux pour s'en aller en Barbarie. Les clairons sonnaient, les équipages se rassemblaient; tous se hâtaient sans pitié pour moi. Ceux-ci hissaient les voiles, ceux-là ramaient; les uns entraient, d'autres sortaient; ici on levait les ancres, là on dénouait les amarres; c'était à qui déchirerait le plus mon cœur et mes entrailles. Le tumulte était si grand, qu'on aurait pu croire que la machine du monde allait s'écrouler. Qui a jamais souffert une douleur pareille à celle que je ressentais en ce moment? Quand la flotte fit voile avec tout son cortége, je demeurai dans l'isolement d'une veuve désolée; mes facultés étaient éteintes, mon âme m'avait presque abandonnée; en vain je cherchais des consolations; dans ma douleur, j'invoquai la mort; elle n'exauça pas mes prières. Je m'écriai avec des accens courroucés : Sois maudite, Italie, toi qui es la cause de mon malheur! Que t'ai-je fait, reine Jeanne, pour que tu troubles ainsi ma félicité, en me prenant mon mari pour en faire ton fils (1)? Tu m'as fait perdre les joies que j'attendais de ma jeunesse... O ma mère! tu dois déplorer d'avoir donné le jour à une telle fille! Tu m'as donné pour mari un César pour qui le monde était étroit. Courageux, savant, il n'est pas né pour être commandé, mais pour dominer ceux qui commandent. Le sort, envieux de ce que je jouissais d'un tel bonheur, lui a offert de hautes destinées que son cœur magnanime aimait à réaliser. Il a présenté à ses yeux la nouvelle entreprise du royaume de Sicile, et lui, — obéissant à la planète Mars, déesse de la chevalerie, — a quitté ses domaines et ses royaumes pour conquérir ceux des autres. Malheureuse! je n'ai que vingt-deux ans, et il m'abandonne pour imposer ses lois à l'Italie, pour commander aux plus puissans, pour subjuguer ceux qui semblaient le redouter le moins (2)! » .

(1) L'on sait que la reine Jeanne de Naples, voulant s'assurer un protecteur, adopta Alphonse V d'Aragon.

(2) Voici un spécimen du texte de ce charmant *romance :*

Retraida estaba la Reyna,
La casta Doña Maria,
Mujer de Alfonso el Magno,
Fija del Rey de Castilla,
En el templo.....
Vestida estaba de blanco,
Un parche de oro ceñia,
Collar de jarras al cuello
Con un grifo que pendia,
Pater-noster en sus manos,
Corona de palmeria.
Acabada su oracion;
Como quien planto fasia;
Mucho mas triste que leda,
Sosperando asy desia :
« Maldigo la mi fortuna, etc.

Nous voilà loin des méditations scolastiques, des concetti, des tours de versification. Ici, rien que narration ou sentiment. Tout est vie et mouvement. Quelle force! quel naturel! La malheureuse reine décrit sa douleur avec une vérité que tout l'art des poètes lettrés ne saurait égaler; elle accuse la reine Jeanne, elle maudit l'Italie, mais avec quel soin délicat elle épargne son mari au milieu de son désespoir! Elle n'ose pas s'avouer qu'il la sacrifie à ses vues de conquête, et, avec ce tact que la nature seule inspire, elle fait l'éloge d'Alphonse comme pour chercher dans la grandeur de son caractère la justification de son ambition.

C'est dans les *romances* qu'il faut étudier la poésie épique des Espagnols au moyen âge. Tous les *cancioneros*, si importans d'ailleurs pour connaître la marche des mœurs et des idées, ne valent pas, sous ce rapport, un simple *romance*. Cependant le faux goût qui régnait au XVe siècle devint funeste à la poésie populaire. L'imprimerie, introduite en Espagne en 1468, favorisa le triomphe des écrivains lettrés sur les naïfs auteurs des *romances*. C'est un fait bien remarquable que les premiers livres produits par les presses espagnoles soient deux ouvrages littéraires : l'*Opuscule grammatical* de Bartolomé Mates, imprimé à Barcelone par l'allemand Jean Gherling le 9 octobre 1468 (1), et une collection de vers de quarante poètes (*Certamen poetich*), imprimée à Valence en 1474. La poésie érudite obtint plusieurs fois au XVe siècle les honneurs de ce moyen nouveau et fécond de publicité; la poésie des classes populaires fut écartée des collections imprimées ainsi qu'elle l'avait été des collections manuscrites. Ce n'est qu'en 1511, dans le *Cancionero general* compilé par Hernando del Castillo, que nous trouvons quelques vieux *romances* imprimés. Vers le milieu du XVIe siècle seulement, on commença à sentir tout le prix de cette noble poésie, marquée d'une si profonde empreinte de grandeur et de nationalité. Les *romances* apparaissent comme « tombés du ciel (*como llovidos*), » selon l'expression pittoresque de M. le marquis de Pidal. C'est alors qu'Esteban de Najera eut l'heureuse idée de réunir les *romances* complets, ainsi que les fragmens qu'il put recueillir d'après la tradition orale, ou, comme il le dit lui-même pour excuser les imperfections de son travail, « en consultant la mémoire du peuple. » Sa collection, imprimée à Sarragosse (1550) sous ce titre : *Silva de romances*, fut le premier exemple de ces nombreux *romanceros*, si souvent réimprimés de nos jours, et dont Charles Nodier disait avec enthousiasme qu'une édition complète et *princeps* « vaudrait la rançon d'un roi (2). »

L'origine des *romances* se perd dans les origines même de l'idiome castillan. Dans le *Poème du Cid* et dans la *Chronique rimée* (XIIe siècle), on trouve le vers octosyllabe, qui prévalut exclusivement dans ce genre de poésie (3). On aperçoit aussi la trace des *romances* dans le code des *Partidas* (1260), d'Al-

(1) Dissertation publiée à Vich par don Jaime Ripoll (1833, in-4°).

(2) M. Duran, chef de la bibliothèque nationale de Madrid, a réalisé une partie des vœux de Nodier. Son *Romancero*, dont le second volume a paru en 1851, est sans doute, par l'abondance comme par le choix des matières, la meilleure collection de ce genre qui ait vu le jour jusqu'à présent.

(3) Voyez les observations faites à ce sujet par M. de Pidal, dans la belle introduction qui précède le *Cancionero de Baena*.

phonse le Savant (1), et dans la *Chronica general*, composée sous les auspices de ce monarque. C'étaient encore très vraisemblablement des *romances*, les chants populaires dans lesquels on célébrait dès 1140 les exploits du Cid (2). La forme, relativement épurée, de langage, de style et de versification où nous sont parvenus les *romances*, même les plus anciens, tels que ceux du *Cid*, du *Comte Claros*, de la *Sainte-Croix d'Oviedo*, du *Comte Alarcos*, du *Désastre de Guadalete*, prouve que ces chants, en passant par la voie orale de génération en génération, ont subi des modifications inévitables qui, heureusement, n'ont pas altéré l'esprit natif et profondément original des monumens de l'imagination populaire. Ces chants anonymes, sans artifice comme sans ambition, sont le témoignage le plus incontestable et le plus éclatant des mœurs et du caractère de la race castillane.

Il n'en est pas de même, nous sommes forcé de le reconnaître, des chants recueillis dans le *Cancionero de Baena*. On a remarqué avec étonnement que cette poésie des grands et des érudits n'est pas, comme l'est en général toute œuvre d'art, le reflet du mouvement et des plus sérieux intérêts de la société contemporaine. Rien de plus étrange en effet que de voir s'épancher en effusions métaphysiques d'un amour éthéré, ou bien en abstractions philosophiques, des gens qui vivaient au milieu des orages de la guerre et de l'anarchie. Le comte de Buelna, ce vaillant et rude guerrier, dicte à Villasandino des fadaises rimées pour la comtesse sa femme; le connétable don Alvaro de Luna, l'homme d'état énergique et entreprenant, porte jusqu'à l'impiété la frivolité de ses vers d'amour (3); le romanesque Suero de Quiñonès, et Juan de Merlo, et tant d'autres illustres chevaliers, rompus au tumulte des factions et des batailles, offrent encore l'exemple de cette trompeuse placidité d'esprit. « C'est en vain, remarque M. de Pidal, que l'on cherche dans leurs vers le moindre reflet de la vie actuelle et effective, et si nous n'en avions pas d'autres témoignages, on pourrait prendre cet âge de trouble et de violence pour la réalisation d'une heureuse et tendre Arcadie. »

S'il arrive, par exemple, aux poètes érudits de s'occuper d'un des grands événemens dont ils sont les témoins, ils le font, pour ainsi dire, de mauvaise grâce et avec une allure embarrassée et glaciale. Nous indiquerons à ce propos la pièce sur *la Bataille d'Olmedo*, « l'acte le plus criminel de ces temps-là, » selon l'expression d'un contemporain. Cette sanglante bataille, qui fut en effet un des grands scandales politiques de l'époque, n'arrache pas à l'âme

(1) C'est à tort que la qualification de *sabio*, appliquée par les Espagnols à Alphonse X, a été presque toujours rendue en français par le mot *sage*, qui répond aussi mal à l'idée espagnole qu'aux véritables qualités de ce roi.

(2) Ticknor, *History*, etc., chap. VI. Ce fait est constaté par un poème sur la conquête d'Almeria, composé au XIIe siècle en latin barbare. Voici les vers qui le rapportent :

Ipse Rodericus *mio Cid* semper vocatus
De quo cantatur quod ab hostibus aud superatus..... (V. 220.)

(3) Si Dios, nuestro Salvador,
Oviera de tomar amiga,
Fuera mi competidor.

« Si Dieu, notre Sauveur, descendait pour prendre une amie, il serait mon rival. » *Cancionero* manuscrit de la bibliothèque particulière de la reine d'Espagne.)

monarchique de Juan de Viena un seul cri d'indignation; elle lui inspire uniquement quelques extravagantes formules d'adulation (1). La bataille d'Antequera, les expéditions de Ronda et de Setenil, la célèbre *tala de la vega* (dévastation de la campagne) de Grenade, la victoire remportée sur les Maures par Rodrigo de Narvaez, *alcaide* (gouverneur) d'Antequera, dans l'endroit appelé depuis Tour du Massacre (*Torre de la Matanza*), tous les faits d'armes enfin où la noblesse se montrait si intrépide, rencontrent dans la poésie érudite, ou l'oubli absolu, ou l'absence la plus complète d'inspiration et d'esprit national. Comparez à ces froides amplifications le moindre des *romances* historiques. Le génie national, la gloire, la foi, les traditions, tout est vivace et palpitant dans cette simple et vigoureuse poésie. Par une bizarre aberration, les seigneurs faisaient des chansons pendant que le peuple faisait de l'épopée; l'aristocratie, qui accomplissait les exploits, ne savait pas les chanter; le peuple se chargeait de perpétuer la gloire de l'aristocratie, et dans son enthousiasme faisait, sans le savoir, l'apothéose des grands noms de son pays. « Quel contraste! dit avec raison M. de Pidal; tandis que les poètes aristocratiques et courtisans oublient ainsi les hauts faits de leur patrie, les poètes populaires, qui n'étaient pas des chevaliers, célèbrent dans leurs chants et dans leurs *romances* les combats et les triomphes contre les infidèles, exaltent les entreprises de la chevalerie et créent une renommée immortelle aux héroïques défenseurs de leur patrie. »

Il ne serait pas aisé d'expliquer avec précision cette espèce de phénomène moral. M. de Pidal paraît en voir la cause principale dans la tendance de la poésie féodale à s'éloigner de la poésie populaire. Il est impossible de méconnaître l'influence probable de cette impulsion divergente; mais un tel antagonisme, qui dut être, nous le croyons, plutôt instinctif que systématique, ne suffit pas à expliquer nettement l'indifférence apparente des troubadours aristocratiques pour leurs gloires militaires ou celles de leurs ancêtres. Cette singulière insouciance n'est pas uniquement inhérente à la poésie savante de la Castille. On la retrouve partout à la même époque, et il est permis de croire qu'elle tient à des causes plus générales qui se rapportent aux premiers phénomènes intellectuels de la renaissance. Le fils de Valentine de Milan, Charles d'Orléans, contemporain des poètes du *Cancionero de Baena* (2), a porté plus loin peut-être que tous les autres cette indifférence incroyable du guerrier pour la gloire, de l'homme pour ses plus intimes affections, du Français pour les malheurs de sa patrie. Ni l'assassinat de son père, ni le spectacle des revers de la France, ni la mort de Bonne d'Armagnac qu'il adorait, ni sa captivité de vingt-six ans, ni la désastreuse bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier, ni le martyre de la sublime vierge de Vaucouleurs, n'ont arraché à Charles d'Orléans un seul cri de véritable passion.

De telles singularités ne s'expliquent point par une coupable indifférence pour les grands intérêts qui préoccupaient les sociétés du moyen âge. Non, sans doute; il faut en chercher la cause dans l'empire d'une fausse doc-

(1) Juan de Viena appelle Jean II : « Rey *plus quam* perfeto. »
(2) Il mourut en 1465.

trine littéraire. C'est à une poétique dont les lois étaient incompatibles avec le culte de la nature et de la vérité que nous devons cette malheureuse littérature érudite qui, au premier aspect, paraît reproduire si peu l'image de la société qui lui donna naissance. Néanmoins, en l'examinant de plus près, on demeure convaincu que ce divorce même entre la pensée et l'action est encore un signe de cette période extraordinaire. Un des traits les plus caractéristiques et les plus singuliers du moyen âge, c'est le contraste perpétuel entre la violence matérielle du régime féodal et l'idéalisme délicat des rêveries mystiques. Conduite sur les ailes de la spiritualité chrétienne, l'imagination se lançait dans de belles et consolantes chimères; elle tendait ainsi à s'affranchir des chaînes lourdes et grossières qu'elle trouvait dans l'existence positive. A l'aurore de la renaissance, les arts reçurent cette noble impulsion. Dante lui-même, poussé par ses ressentimens et son génie vers toutes les terribles réalités de son temps, les élève et les spiritualise en les transportant dans les sphères fantastiques où il fait agir ses audacieuses créations. Le platonisme de l'amour, qui faisait de la femme un être presque surnaturel, une espèce d'abstraction, fut encore puisé à la même source. Toute la poésie de Pétrarque relève de cette disposition des esprits. Il suffit de lire son *Triomphe de la Mort*, si justement admiré, pour se convaincre que l'adoration vouée à Laure par le grand poète n'est qu'une hallucination poétique qui n'a rien de la tendresse humaine; c'est surtout un prétexte fécond pour exhaler les sublimes délicatesses de son esprit. En perdant Laure, il ne défie pas la destinée comme le fait Roméo dans une situation analogue. Il montre trop d'esprit pour qu'on puisse croire à la sincérité de sa douleur. Quand l'ombre de Laure lui apparaît, il a le triste courage de lui adresser des questions curieuses sur les inconvéniens de la mort. Il lui demande s'il doit lui survivre longtemps, et on s'explique la froideur laconique avec laquelle Laure lui répond :

. . . . . Al creder mio
Tu starai in terra senza me gran tempo.

Pétrarque écoute cette réplique en silence : on dirait qu'il s'accommode volontiers d'une prédiction qui lui permet encore d'espérer de longs jours. Dante lui-même, qui en quelques traits a su ébaucher dans l'épisode de Françoise de Rimini les émotions du véritable amour, laisse assez apercevoir que sa Béatrice est plutôt un type idéal que le souvenir d'une femme aimée (1). Les recherches biographiques sont venues éclairer d'un jour trop complet les circonstances de la vie de ces deux grands poètes pour qu'on puisse se méprendre sur la ligne de démarcation bien arrêtée qui existe entre leur platonisme et leur amour mondain. Dante et Pétrarque ne s'adressent à leurs beautés fantastiques que comme à des objets de dévotion, et s'il jaillit des vers qu'ils leur consacrent quelque étincelle d'amour terrestre, c'est que le poète, et surtout le poète de génie, ne se dégage jamais complétement de ses passions humaines. Laure apparaît à Pétrarque dans une église pendant la

(1) Dante nous apprend, dans le *Convito*, quelle fut, après l'éblouissement amoureux de sa première jeunesse, la nature de son sentiment pour Béatrice : « Par *ma dame* j'entends toujours parler de cette lumière puissante, *philosophie*, dont les rayons font fructifier la véritable noblesse de l'homme. »

semaine sainte. Dante fait de Béatrice le symbole de la théologie, et la place avec une dévotion impie près de Dieu et au-dessus des saints. Boccace, dont les œuvres respirent une vie si forte et souvent si sensuelle et si impure, a encore son fantôme d'amour, sa Fiammetta, que, par une coïncidence singulière avec Pétrarque, il rencontre aussi, à ce qu'il paraît, dans une église. A en juger par l'exaltation inaltérable de leurs vers amoureux, on croirait que tous ces poètes sont des modèles de fidélité, et que leur vie s'écoule dans une perpétuelle extase d'amour. Regardez néanmoins de plus près, vous serez saisis d'étonnement : à côté de Béatrice vous trouverez Gemma, l'épouse tracassière de Dante, qui a été comparée à la Xantippe de Socrate; à côté de Laure et de Fiammetta, vous voyez d'autres femmes qui n'ont rien d'éthéré, et qui ont donné à Pétrarque et à Boccace toute une phalange d'enfans naturels!

En résumé, ce qui domine dans la poésie dont le *Cancionero de Baena* est un si précieux témoignage, c'est un bizarre contraste entre les inspirations du poète et l'époque où il écrit. Cette horreur des faits réels, cet hymne monotone d'un amour qui ne part pas du cœur, cette philosophie découragée, morale ou théologique, cette absence d'esprit guerrier, de force, de vitalité, tous ces caractères négatifs enfin, qui font aujourd'hui le mauvais côté de cette poésie, en faisaient alors le succès. Nous y voudrions trouver les luttes, l'anarchie, les violences, la rude vigueur des sentimens et des actions, c'est-à-dire précisément tout ce que les poètes érudits prenaient à tâche d'éviter. Ils voulaient avant tout faire de l'art, et l'art s'accordait mal à cette époque avec la réalité. La société était poussée par un irrésistible instinct vers des sphères inconnues de science et d'analyse. La poésie, comme le remarque avec justesse M. de Pidal, n'y gagnait pas beaucoup; « ce qui y gagnait assurément, c'était la civilisation. » Éclairé maintenant sur la place qu'occupent les *cancioneros* dans l'histoire littéraire, nous n'avons plus qu'à les caractériser dans leurs rapports avec l'histoire de la société espagnole ou plutôt de l'Europe entière à la fin du moyen âge.

III.

On est d'abord singulièrement frappé de l'étrange diversité que l'on remarque dans la condition hiérarchique des différens auteurs réunis dans les *cancioneros*. Princes, hommes d'état, guerriers célèbres, nobles du plus haut parage, austères théologiens, se trouvent confondus avec des poètes de métier, des Juifs et des Maures. Le mouvement des esprits qui tendait à briser le joug grossier du moyen âge se propageait de plus en plus. Toutes les classes cultivaient la poésie. Source de protection pour les uns, passe-temps vaniteux pour les autres, vocation sincère pour quelques-uns, la poésie était devenue pour la société entière une mode, presque un besoin. C'était un moyen puissant de civilisation qui tempérait la rudesse des mœurs, et qui, malgré les préjugés nobiliaires de la féodalité, établissait une sorte de confraternité entre des hommes placés sur les degrés les plus opposés de l'échelle sociale. Il ne répugnait pas à tout ce qu'il y avait en Castille au XVe siècle de plus élevé par l'importance ou le prestige des fonctions d'entrer en lutte litté-

raire et même en rapports personnels avec tout ce qu'il y avait de plus humble et de plus dédaigné. C'est ainsi que Villasandino, espèce d'aventurier parasite, Montoro *el Ropero* (le fripier), Maître-Jean *el Trepador* (le harnacheur), Gabriel *el Tañedor* (le joueur d'instrumens), Jean de Valladolid désigné par le sobriquet de *Jean-Poète*, fils, au dire de ses contemporains, du bourreau de Valladolid et d'une fille d'auberge, Mondragon *el mozo de espuela* (le valet d'éperon, espèce de palefrenier) et quelques autres rimeurs de pareille famille obtinrent souvent la protection des rois; ils entrèrent en correspondance et en communication plus ou moins amicale avec l'archevêque de Tolède don Pedro Tenorio, le marquis de Santillana, le duc de Medina-Sidonia, le comte de Cabra et plusieurs autres personnages non moins éminens des règnes de Jean II, Henri IV et Isabelle la Catholique. Jamais on n'avait pu dire avec plus de raison que la seule vraie république, c'est la république des lettres.

Un des faits qui ressortent encore du *Cancionero de Baena*, c'est la liberté de mœurs et l'oubli des convenances morales qui régnaient à la cour de Jean II. Cette cour de Castille, si renommée au moyen âge par son élégance et sa splendeur, qui trois siècles auparavant avait déjà mérité d'être proclamée la première d'entre les cours par l'empereur Frédéric Barberousse, un des hommes les plus graves de son temps, avait à peine, sous le règne de Jean II, le sentiment de la décence et de la dignité. Don Enrique d'Aragon ne croyait pas abaisser son intelligence en détaillant du ton le plus solennel, dans son *Arte cisoria* (1), les mille formes sévères et minutieuses auxquelles il fallait être initié pour exceller dans l'*art* de découper les viandes à la table des princes, et tandis que pour les exigences de l'étiquette la cour s'entourait d'une foule innombrable de charges (2), le roi lui-même ne voyait nul inconvénient à recevoir de la main d'un Juif converti un recueil où il se trouve des pièces du plus mauvais goût et de la plus abjecte familiarité, parfois même d'un cynisme révoltant. Le *dezir* (n° 104) fait contre une dame, comme dit naïvement Baena, *á manera de disfamacion*, par un chevalier vindicatif dont elle avait repoussé la tendresse (3), dépasse de beaucoup la licence des farces impudiques de l'Arétin et l'obscénité antique.

Dans plusieurs des petites notices que Baena met en tête de chacune des poésies du *Cancionero*, il parle, — comme s'il s'agissait d'une chose toute simple et parfaitement reçue, — des maîtresses du roi Henri II, doña Juana de Sosa, doña Maria de Carcamo, et aussi de la belle Isabel Gonzalez, maîtresse du comte de Niebla, en les désignant toutes les trois du nom trop expressif de *manceba* (concubine). Il ne s'arrête pas toujours à cette expression qui, bien que tant soit peu téméraire, suppose néanmoins une certaine retenue : pour

(1) *L'Art de l'Écuyer tranchant.* C'est par méprise qu'un historien de la littérature espagnole, M. de Puibusque, a traduit le titre de cet ouvrage, *Arte Cisoria*, par ces mots : *Art du Ciseleur*.

(2) *Mayordomo-mayor, escudero-mayor, maestre-sala, guarda-mayor, copero-mayor, camarero-mayor*, etc.

(3) Par un sentiment bien naturel de convenance, on a retranché, dans l'édition de Madrid, plusieurs passages de cette chanson. On a cependant imprimé la pièce complète, en feuille détachée, à un très petit nombre d'exemplaires.

désigner une courtisane de la ville de Léon, il va jusqu'à se servir d'une qualification empruntée aux termes les plus impudiques du langage populaire.

Ce n'est point là toutefois que se bornent les témoignages que fournit le *Cancionero de Baena* sur l'anarchie morale qui régnait en Castille dans la première moitié du XVe siècle. Nous croyons en trouver la preuve la plus éclatante dans la naïve effronterie avec laquelle des hommes d'église, savans, respectés et d'un rang considérable, se mêlaient au mouvement d'une poésie amoureuse, très peu mystique, et abdiquaient ainsi la circonspection imposée à leur ministère sacré. Ici c'est un moine qui, pour répondre à la question d'un poète, prête, pour ainsi dire, sa muse à la jolie maîtresse du comte de Niebla, laquelle, à ce qu'il paraît, aurait été en état de répondre elle-même (1). Plus loin, c'est l'archidiacre de Toro, qui compose en l'honneur de *su señora* (de *sa dame*) des vers animés du plus tendre amour. C'est surtout le franciscain Fray Diego de Valencia qui nous offre l'exemple le plus saillant du relâchement où était tombée la société cléricale de l'époque. Fray Diego n'était point de ces moines ignorans et mondains, pour lesquels le froc était un masque et le cloître une prison. Eh bien, qui le croirait? ce *muy honrado é sabio varon*, comme l'appelle Baena, ce docteur vénéré, qui était particulièrement versé dans la science théologique de l'université de Paris, dont il cite les écrivains scolastiques alors si célèbres, Pierre Lombard et Alexandre de Hales, s'oublie jusqu'à se faire le champion poétique d'une courtisane d'infime espèce, la Cortabota, et, il faut le dire, il s'acquitte de sa tâche peu ascétique avec une liberté d'allures à faire pâlir les plus cyniques facéties de Villasandino.

Ce recueil hardi n'était cependant pas exclusivement destiné au roi Jean. Baena le dédie également à la reine doña Maria, ainsi qu'aux dames et demoiselles (*dueñas é donsellas*) de sa maison, et il assure avec une incroyable naïveté que le livre charmera les loisirs non-seulement de ces dames, « mais encore du prince royal don Enrique, et en général des prélats, infans, ducs, maréchaux, amiraux, prieurs, docteurs, et de tous les autres seigneurs et officiers du royaume. »

Il est un autre fait remarquable que le *Cancionero de Baena* met en lumière, c'est l'action exercée par les littératures européennes sur la poésie savante de la Castille. M. de Pidal, pour éclairer cette question, a interrogé les plus anciens monumens de la poésie espagnole avant le XVIe siècle. On a beaucoup discuté, et l'on discute encore aujourd'hui, sur le degré d'influence que l'on doit attribuer au génie de la littérature arabe sur la poésie castillane. Des orientalistes éminens, tels que Conde, ont cru voir dans les *romances* populaires l'empreinte plus ou moins marquée de la poésie arabe. Tout récemment, M. Dozy a contesté, sans trop de raison, ce nous semble, jusqu'à la possibilité de cette influence (2). Quoi qu'il en soit de cette controverse en ce qui

(1) A en juger par les hommages que les meilleurs poètes du temps ont décernés à sa beauté et à son esprit, Isabel Gonzalez dut être une femme douée des plus grandes séductions. Voyez dans le *Cancionero* les vers charmans que lui adressa Francisco Imperial (p. 232). Isabel cultivait elle-même la poésie : Diego Martinez de Médina l'appelle *excellent poète*.

(2) *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen*

touche la poésie populaire, il n'en demeure pas moins incontestable que dans la poésie des Castillans et même des Provençaux, ainsi que dans les fictions littéraires de la deuxième moitié du moyen âge, on retrouve les traces de l'ascendant inévitable que dut exercer en Europe le voisinage d'une civilisation si fastueuse et si séduisante. Quant aux Espagnols eux-mêmes, s'il est vrai que l'élément chrétien, soutenu par la mâle vigueur de la race gothique, empêcha la fusion des deux peuples et les lança dans les hasards d'une croisade de huit siècles, il n'en est pas moins certain que la guerre en se prolongeant entremêla plus ou moins les caractères des deux génies que rapprochait la lutte. Au surplus, dans cet antagonisme persistant, la civilisation d'une part et la générosité chevaleresque de l'autre tempéraient les haines et les horreurs de la guerre. L'histoire d'Espagne est pleine de traits incroyables de tolérance qui honorent également les vainqueurs et les vaincus, et l'on devine combien ces trêves fréquentes et ces alliances impies (1) devaient favoriser les affinités des deux peuples. Les Castillans reconnaissaient sans peine la supériorité de culture de leurs ennemis : au XIIe siècle, ils écrivaient des livres arabes, et même au XVe siècle, alors que la domination mahométane, encore brillante dans son agonie, était à la veille de disparaître à jamais du sol espagnol, une sorte d'autorité était encore attachée à la civilisation de Grenade. Le *Cancionero de Baena* est parsemé d'innombrables allusions aux sciences, aux mœurs, à la littérature des Maures. Dans une pièce, par exemple, où le poète se plaint de la mauvaise administration de la justice en Castille, il cite comme un modèle la magistrature maure; c'est à peu près ainsi que l'on cite de nos jours, dans les discussions politiques, certaines institutions de l'Angleterre. Les troubadours castillans employaient à tout moment des mots arabes, et enchâssaient même des vers arabes dans leurs chansons. On a dans le *Cancionero* deux exemples singuliers de ces familiers échanges entre les deux littératures : une jongleuse maure en Castille, et un Maure, Mahomat el Xartossi, qui fait des vers castillans sur la prescience divine. Ces faits ne sont pas de nature à nous étonner, si l'on considère que la cour de Castille était, vers le milieu du XVe siècle, tellement fréquentée par les mahométans, que le roi Henri IV, qui les protégeait, se créa une espèce de garde maure (2).

Nous ne signalerons point les traces de la poésie galicienne ou portugaise : elles sont partout dans le *Cancionero*, à tel point qu'elles attestent plutôt une fraternité qu'une influence. La littérature de l'antiquité latine y a aussi son reflet, mais c'est un reflet assez vague et indirect, excepté en ce qui touche la philosophie morale, qui était une des grandes préoccupations du temps, et que l'on puisait indifféremment à des sources païennes ou chrétiennes. Dans la poésie du *Cancionero de Baena*, il y a des influences plus immé-

âge (Leyde, 1849). M. Gayangos, dans ses notes à l'ouvrage de M. Ticknor, et M. de Pidal, dans son *Introduction* au *Cancionero de Baena*, ont réfuté cette opinion.

(1) Parfois des chrétiens s'alliaient aux Maures pour faire la guerre à des chrétiens.

(2) Ce fait ressort d'une remontrance adressée à Henri IV par plusieurs nobles et prélats de Castille et de Léon, pour se plaindre des abus de son gouvernement. (Ms du XVe siècle, appartenant à la bibliothèque nationale de Madrid.)

diates et plus visibles, celles de la Provence et de l'Italie. L'action de la poésie limousine, plus que contestable dans les vieux poèmes *de geste* castillans et dans les *romances*, est évidente dans la poésie des *cancioneros;* elle se révèle surtout dans les formes métriques. La filiation de cette influence serait difficile à suivre pas à pas, mais il est aisé de la constater. Ce n'est pas de l'action de la muse provençale en Catalogne et en Aragon que nous voulons parler ici. Là, dans la première période, il n'y eut pas imitation, mais identité. L'idiome des troubadours portait indistinctement le nom de langue *limousine, provençale* ou *catalane* (1); les troubadours provençaux et catalans confondaient leurs chants et leur esprit comme leur langue. La couronne de Provence ayant passé en 1112 au comte de Barcelone Raymond Bérenger, des princes espagnols gouvernèrent les deux pays pendant à peu près un siècle. Barcelone était un foyer de poésie autant que de commerce et d'opulence; les sympathies et les affinités étaient telles que les Espagnols, sans partager leur hérésie, défendirent les Albigeois (2), dont un troubadour espagnol écrivit même la chronique, et lorsque les horreurs de ce drame sanglant éteignirent pour toujours la civilisation calme et enjouée de la Provence, c'est en Catalogne que survécurent et fleurirent encore pendant longtemps les chants de la muse provençale.

L'éclat et le voisinage de cette littérature élégante, à une époque où l'esprit des cours tendait à se polir, mirent naturellement en honneur les troubadours provençaux à la cour de Castille. Depuis le règne d'Alphonse VIII jusqu'à celui d'Alphonse X *le savant,* plusieurs troubadours renommés allèrent chercher gloire et faveur auprès des rois de Castille. On en connaît un grand nombre qui consacrèrent leur talent à chanter les louanges d'Alphonse X, ce grand protecteur des lettres, qui surpassait trop son siècle pour être compris de la ténébreuse féodalité qui l'entourait; mais, chose étrange! à l'exception des *cántigas* (chansons) de ce roi, nul vestige visible de l'influence limousine ne se trouve dans les monumens de la muse castillane de cette période. Après Alphonse X, des troubles civils et des guerres incessantes étouffèrent presque tous les germes des lettres. Il faut arriver au milieu du XIVe siècle, c'est-à-dire à une époque où il ne restait de la poésie limousine que le reflet déjà affaibli qui brillait encore en Catalogne et à Valence, pour retrouver dans les mètres variés et pittoresques de l'archiprêtre de Hita et dans les vers du rabbi don Santob (3) les traces de la muse provençale. Depuis cette époque, toute la poésie savante obéit à une nouvelle impulsion, et l'imitation de la littérature limousine devient manifeste, quoiqu'en se bornant à peu près à la surface de cette littérature. Nous l'avons déjà observé, l'art, dans son enfance, ne prétendait pas aller au-delà de la forme; les *clercs,* qui aspiraient avant tout à faire de l'art, devaient imiter

(1) Villemain, *Tableau de la Littérature du moyen âge*, etc.

(2) Le roi d'Aragon Pierre II perdit la vie en combattant pour les Albigeois à la bataille de Muret, où il fut défait par Simon de Montfort (1213).

(3) C'est l'auteur de la *Danza general* ou *Danza de la Muerte*, une des transformations les plus originales de la fameuse *Danse macabre*. Le poème espagnol fut écrit vers 1350. C'est aussi vers cette époque qu'Orcagna reproduisit la sombre fiction de la *Danse de la Mort* sur les murailles du Campo-Santo de Pise.

les formes savantes des Provençaux sans se soucier ni du fond ni du caractère de la pensée. Voilà pourquoi la poésie du recueil de Baena, dont les artifices métriques décèlent tout d'abord cette imitation, n'en offre pas moins dans son essence un type national qu'il est impossible de méconnaître.

Si de la sphère des mœurs nous passons à la sphère politique et philosophique, le *Cancionero de Baena* ne nous offre que hardiesse ou mécontentement; les poètes censeurs qui n'épargnent ni les plaintes ni les remontrances y tiennent, on l'a vu, une grande place. Or, pour bien apprécier le libre esprit de cette cour de Castille, qu'on aime à supposer soumise et retenue, il faut ajouter à la liste de ces poètes l'auteur de la vigoureuse philippique qui se trouve, sans nom d'auteur, dans le *Cancionero de Baena* sous le n° 340 (1). L'âcre et agressive humeur du poète ne s'arrête pas devant le prestige des dignités politiques ou ecclésiastiques; elle en fait plutôt son point de mire. Le poète ne craint pas de dire que les prélats vivent dans l'orgueil et dans la corruption, que tout est vendu à la faveur, qu'à la cour tout le monde est parjure, que les seigneurs placés à la tête de l'état n'ont d'autre justice que celle de l'or, que le royaume est dévasté, et qu'il n'y a dans le gouvernement ni bons conseils ni bonne administration.

Mais c'est surtout dans les discussions sur la philosophie et sur les dogmes chrétiens que ces troubadours déploient toute leur indépendance. La prescience divine, le libre arbitre, la conception, la trinité, le salut, la Providence, tous ces problèmes qui ont lassé pendant tant de siècles la curiosité des théologiens ou des philosophes n'ont pas effrayé les troubadours de la renaissance espagnole. Le rapprochement que M. Villemain a fait entre les chants provençaux et la presse libre des pays modernes (2) est à juste titre applicable aussi au *Cancionero de Baena*. C'est bien là en effet la hardiesse moderne, et sans lois répressives encore; c'est bien là aussi la libre allure des monumens de la poésie provençale. Entre les chants espagnols et les chants provençaux il y a sans doute des divergences considérables; mais nous ne les croyons pas aussi absolues que le prétend M. de Pidal : elles dérivent, à notre avis, moins de la spontanéité de la poésie érudite de la Castille que des changemens que le temps avait introduits dans le goût et dans les idées. Les deux littératures se distinguent par les mêmes qualités; c'est la direction donnée à ces qualités qui diffère. La poésie du *Cancionero* ne le cède pas en liberté à la poésie limousine ou provençale. Seulement, si elle ne procède pas comme cette poésie par saillies piquantes et par effusions irréfléchies, c'est que la scolastique, qui aimait les classifications rigoureuses, avait fait d'immenses progrès en Espagne; elle avait passé du cloître dans le cabinet, et les poètes discutaient alors au lieu de chanter.

A cette action primordiale de la tradition limousine qui perce dans le *Cancionero*, il faut ajouter une autre influence, celle de la littérature italienne, qui, ayant subi d'abord elle-même l'ascendant provençal, avait pris soudain un essor original et dominateur par le génie puissant de trois hommes,

(1) Cette pièce est de Juan Martinez de Burgos, et se trouve aussi dans le *Cancionero* compilé par son fils.

(2) *Tableau de la Littérature au moyen âge*, première leçon.

Dante, Pétrarque et Boccace, à qui Dieu avait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, confié les clés de la renaissance. Nous ne suivrons point pas à pas les traces de cette influence si souvent signalée, et mise en relief tout récemment par un écrivain consciencieux (1). Nous ne saurions cependant nous empêcher de faire remarquer dans le *Cancionero de Baena* les témoignages de cette action encore incertaine qui, un siècle plus tard, devait communiquer toute l'harmonieuse élégance de la littérature italienne à la poésie lyrique espagnole. Outre la force qu'il puisait dans l'autorité mystique de Rome, répandue par la puissance sacerdotale, le génie italien eut de bonne heure en Espagne des moyens efficaces de transmission. L'université de Salamanque, fondée en 1254 par Alphonse X, ne pouvant pas offrir, à cette époque, de grandes ressources d'enseignement, les Espagnols allèrent chercher une instruction plus ample aux universités d'Italie, où ils devinrent quelquefois, dans le cours du XIIIe siècle, professeurs et même recteurs (2). Dans le siècle suivant, le cardinal Carrillo de Albornoz (3) fonda à Bologne (1364) le collége de Saint-Clément, destiné à l'éducation de ses compatriotes, et d'où sortirent tant d'hommes d'un si grand savoir. On voit combien de circonstances favorisèrent l'intervention intellectuelle de l'Italie en Espagne (4). Le *Cancionero de Baena* offre, nous l'avons dit, de nombreuses traces de cette intervention féconde. Ce n'est pas seulement, par exemple, dans les poésies d'Imperial que se révèle l'admiration qui avait accueilli en Espagne les poèmes de Dante. Plusieurs troubadours du *Cancionero*, entre autres quelques-uns des plus frivoles, tels que Villasandino et Baena, ayant appris que Lando se permettait de critiquer Dante, trouvent singulier qu'on ose toucher à une autorité « à laquelle le monde attache un si grand prix. » L'ascendant de la littérature italienne se faisait sentir alors partout, en Allemagne, en France et même en Angleterre; mais nulle part Dante n'a laissé une empreinte plus profonde qu'en Espagne. C'est un fait bien remarquable que cette influence de *la Divine Comédie* sur toute la littérature espagnole du XVe siècle. Deux traductions, terminées la même année (1428), l'une en langue castillane par don Enrique de Aragon, l'autre en catalan par Febrer, les premières probablement que l'on ait faites de ce sublime poème; la *Comedieta de Ponza*, poème du marquis de Santillana; le *Laberinto*, de Juan de Mena, imitation faite sans génie, mais non sans un talent austère et vigoureux; la traduction en vers de *l'Inferno*, par don Pero Fernandez de Villegas, archidiacre de Burgos, imprimée en 1515; *Los doce Trionfos de los doce Apóstoles*, long poème de plus de neuf mille vers, imitation souvent servile de *la Divine Comédie*, composé par le chartreux Juan de Padilla (1518),— toutes ces créations inspirées par Dante, toutes ces traductions de son chef-d'œuvre, attestent

(1) Ticknor, *Historia of spanish litterature*, chap. XVIII et suiv.

(2) Tiraboschi, *Storia*, etc. Fuster, *Bibliotheca Valenciana*.

(3) Archevêque de Tolède. Homme d'état et homme de guerre, il conquit et gouverna, au nom d'Urbain V, les États Romains, indépendans depuis la révolte de Rienzi.

(4) Le chroniqueur Ayala, mort en 1407, connaissait les œuvres de Boccace, dont il traduisit le livre *de casibus Principum*. Il traduisit aussi la *Guerre de Troie* de Guido de Colonna.

l'admiration que le poème immortel de l'Alighieri excita constamment en Espagne pendant cette période.

Cependant le véritable génie espagnol commençait à pénétrer dans la littérature érudite. Le XVIe siècle devait être pour l'Espagne mieux qu'un siècle d'imitation. Bientôt elle allait retrouver dans son fécond et magnifique théâtre une littérature à la fois populaire et savante, marquée au coin de son esprit aventureux, de sa galanterie, de son courage et de sa grandeur. La vie devenait trop pleine et trop active pour qu'on s'arrêtât beaucoup aux conceptions mystiques du moyen âge. On perdait insensiblement le goût de cette sublime fantasmagorie de *la Divine Comédie* qui avait été l'aliment des imaginations d'un siècle moins positif. Cervantes lui-même, ce grand admirateur de la poésie italienne, qui, dans l'examen critique de la bibliothèque de *Don Quichotte,* décerne des éloges au poète sarde Lofraso, n'a pas un souvenir pour la poésie impérissable du proscrit florentin.

Pétrarque avait eu aussi son influence, moins générale peut-être, mais bien réelle. Le marquis de Santillana s'efforce d'imiter ses sonnets, et Ausias March se forge comme Pétrarque une belle chimère d'amour, une dame de ses pensées qu'il prétend, toujours comme l'amant de Laure, avoir vue pour la première fois à l'église un vendredi saint. Dans la poésie amoureuse du *Cancionero de Baena,* on voit l'élégance du génie de Pétrarque se marier à des formes toutes provençales. Ce platonisme bizarre dont Pétrarque fit une religion vient plus souvent qu'on ne le pense, dans les chants des troubadours limousins, faire contraste à des inspirations licencieuses; mais nulle part mieux que dans le *Cancionero* on ne peut s'assurer qu'au XIVe et au XVe siècle l'amour dans la poésie n'était qu'un jeu métaphysique et conventionnel. Baena nous met dans le secret quand, en faisant dans sa préface l'énumération des qualités indispensables au troubadour, il nous dit que celui-ci doit « en toute occasion se vanter d'être amoureux (1). » La poésie amoureuse, accueillie uniquement par la société élégante comme une sorte de luxe, un complément de ses fêtes et de ses tournois, ne visa plus qu'à montrer de l'esprit à la manière du temps, c'est-à-dire au moyen de métamorphoses, de subtilités, quelquefois même à grand renfort d'érudition. A lire certaines pièces du *Cancionero,* on serait tenté de croire avec un savant italien, M. Rosetti, que la poésie amoureuse des temps qui ont précédé la renaissance n'a été qu'une sorte de voile hiéroglyphique employé au service de la politique. Ce qui est certain, c'est que dans la plupart des poèmes du *Cancionero* qui s'adressent à des femmes, l'amour ne parle que le langage subtil et froid d'une poétique de convention. Quand on peut surprendre par exemple cet amour s'exprimant avec sincérité, on est étonné de voir combien en réalité le platonisme y tient peu de place. Voyez le dialogue entre le commandeur Calavera et une dame, qui est une des pièces les plus spirituelles du *Cancionero :* c'est une tentative de séduction repoussée par la vertu d'une femme. Calavera, le poète philosophe et rêveur qui avait exhalé de vagues plaintes contre l'amour, n'est pas ici gêné par les conventions du genre. Ce n'est plus un sectateur du symbolisme, c'est un homme

(1) « È que siempre se precie é se finja (*se vanaglorie*) de ser enamorado. »

avec ses faiblesses et ses mauvais penchans. Il ne déguise pas le but de ses tendres sollicitations, il s'y prend même avec une délicatesse insinuante et rusée qui ferait honneur de nos jours au séducteur le plus consommé. Heureusement le commandeur a affaire à forte partie : la dame raisonne encore mieux que le cavalier; sans affecter une insensibilité qui lui enlèverait tout le mérite de la résistance, sa vertu demeure inébranlable, et elle met fin à la discussion par ce mot charmant : « Croire aux paroles des hommes, c'est semer des larmes (1). »

Nous le répétons, la poésie amoureuse du *Cancionero* tient plutôt de l'élégance maniérée de Pétrarque que de la mollesse des Provençaux, sans qu'on puisse toutefois saisir la trace d'une imitation directe et calculée du poète italien. Ce culte idéal de l'amour dont Pétrarque se fit le sublime interprète répondait à un instinct universel de son époque, et c'est ici le moment de préciser en finissant, d'après le *Cancionero*, ce qu'était l'esprit de l'Europe au moyen âge. M. Villemain a nettement caractérisé en peu de mots le double caractère de la société européenne à cette époque. « Il y avait alors, dit-il, beaucoup de candeur dans les esprits et de corruption dans les mœurs. » Cette incohérence, dont le *Cancionero de Baena* offre une si vive image, se retrouvait alors en toute chose. Ce recueil est surtout remarquable en ce qu'il reproduit fidèlement tous les traits généraux du temps. Sa poésie, bien que marquée du sceau de la couleur locale, est avant tout un écho des idées qui prédominaient dans le monde occidental; elle est essentiellement européenne.

C'est une curieuse étude que celle de cette propagation de la pensée humaine à une époque où les communications étaient si difficiles. Jamais le mouvement des idées modernes n'a eu un cachet plus marqué d'une élaboration collective. Sous l'action puissante de l'église, qui présidait à tout le développement de la pensée européenne, il s'était formé une masse commune d'idées qui rapprochait entre eux tous les peuples chrétiens. A l'époque où furent recueillis les chants du *Cancionero*, ce vaste empire spirituel était au moment de s'écrouler; mais aux approches de la grande transformation qui se préparait, les occasions de contact entre les peuples ne faisaient que se multiplier. Le *Cancionero de Baena* nous montre les mille courans d'idées qui se croisaient en Europe, les influences du passé se mêlant aux aspirations vers un avenir encore inconnu. Les discussions scolastiques, la mythologie allégorique, le symbolisme, la personnification des vices et des vertus, les visions mystiques, les révoltes de l'esprit contre la richesse, les retours mélancoliques sur les chances de la destinée, le goût si prononcé de la philosophie morale, le culte passionné et presque exclusif de la vierge Marie, l'ostentation érudite, les hardiesses contre le pouvoir civil et ecclésiastique, toutes les tendances générales enfin qui inspiraient la littérature des idiomes vulgaires au moyen âge, se confondent dans ce recueil avec les traits particuliers de l'état social de la Castille, tels que l'intolérance contre les Juifs et les mahométans, l'inquiétude des seigneurs, la faiblesse des rois, la galanterie chevaleresque et la gravité hautaine du caractère. C'est surtout l'esprit de discussion empreint dans toute cette poésie qui mérite une attention spéciale. Partout

(1) Quien cree á varon, sus lágrimas syembra.

les lettrés, conduits à la philosophie par les abstractions théologiques, étaient parvenus, en suivant un mouvement progressif d'abord imperceptible, à une espèce de dangereux rationalisme qui se développait de jour en jour sous l'influence de l'aristotélisme et de la scolastique. C'est dans cette invisible influence que l'on doit chercher le lien secret qui unit les Albigeois aux Patarins et les Lollards aux Wicleffistes. Moins hâtif pourtant en Espagne qu'ailleurs, l'esprit de discussion y était encore heureusement contenu dans les limites de la foi, et il pénétrait dans les régions du dogme sans alarmer sérieusement le clergé. Dans la poésie du *Cancionero de Baena*, le doute est partout; mais ce n'est pas le doute agressif et factieux des *sirventes* provençaux, c'est un doute calme, réfléchi, raisonneur, particulier à l'Espagne à cette époque, qui tend à éclairer, qui combat les préjugés (1), et qui néanmoins, appliqué aux matières de la foi par des gens sans mission comme sans compétence, révèle de douloureux et secrets déchiremens. Ce doute, qui avec ses formes timides et respectueuses ne reculerait pas devait l'examen du dogme, était bien certainement un germe de négation. L'insouciance du haut clergé à ce sujet montre clairement les progrès qu'avait faits en Espagne ce travail de dissolution qui couvait plus ou moins sourdement au sein du gigantesque édifice élevé par la théocratie chrétienne. Les attaques de l'esprit féodal contre la royauté ne suffisent pas à expliquer l'uniforme clameur de découragement, la vague et profonde tristesse répandue sur toutes les poésies graves du *Cancionero*. Il y a là des causes morales sur lesquelles l'histoire politique reste muette, et que la poésie du *Cancionero*, dans son insouciante naïveté, laisse entrevoir.

En résumé, ces chants du moyen âge recueillis par le Juif Baena et publiés aujourd'hui, grâce à l'intelligente sollicitude de M. de Pidal, ont un triple caractère : ils nous révèlent toute une poésie érudite et raffinée qui, à côté de la poésie populaire du *Romancero*, a joué un rôle considérable et mérite l'attention des historiens littéraires. L'état moral de l'Europe à la fin du moyen âge s'y reflète aussi dans ses aspects les plus curieux et les moins connus. Enfin on y peut encore étudier la situation politique de l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, et ce n'est point là peut-être le moindre titre du *Cancionero* à notre intérêt. La féodalité faisant place au gouvernement régulier, les prélats intrigans, les seigneurs factieux transformés en hommes d'état et en grands capitaines, d'héroïques aventuriers sillonnant toutes les mers, la nationalité castillane se développant dans tous ses traits essentiels avec une grandeur et une puissance jusqu'alors inconnues, tel est le spectacle qu'on entrevoit à toutes les pages du recueil de Baena; tel est le mouvement intellectuel et politique dont les chants de quelques troubadours viennent aujourd'hui révéler l'importance, désormais incontestable, aux yeux de quiconque saura appliquer cette poésie des siècles passés aux recherches historiques, et suivre en s'aidant de ces indices la filiation des idées à côté de la filiation des faits.

LEOPOLDO AUGUSTO DE CUETO.

(1) On voit par le *Cancionero* qu'au xve siècle, la poésie s'associait à la prédication pour faire la guerre aux préjugés vulgaires, alors puissans, de la magie et de l'astrologie. Ferrant Manuel de Lando loue saint Vincent Ferrer, « cet homme juste et parfait, » comme il l'appelle, de ce qu'il combat les astrologues dans ses sermons.

SOUVENIRS

D'UN NATURALISTE.

LES COTES DE SAINTONGE.

II.

CHATELAILLON. — ESNANDES.

I.

Les côtes de la Saintonge et des contrées limitrophes n'ont pas toujours présenté la forme et les contours qu'on leur voit aujourd'hui. Peu de rivages peut-être ont subi d'aussi grands changemens depuis la révolution géologique qui leur donna naissance. Il est vrai qu'ailleurs, à l'embouchure des grands fleuves, il s'est formé des terres nouvelles, et, sans sortir de la France, le Rhône nous offre dans la Camargue un exemple de ces deltas; il est vrai que sur d'autres points la mer ronge sans cesse et recule peu à peu ses barrières : la Biscaye française nous a montré un curieux exemple de ces érosions (1); mais dans les cas analogues à ceux que nous venons de rappeler, l'action modificatrice des fleuves ou de l'océan s'exerce toujours dans le même sens, soit pour créer, soit pour détruire. En Saintonge, grâce à la structure du continent, à la nature minéralogique du sol, les deux effets se produisent à la fois. Partout l'océan attaque et démolit pièce à pièce les saillies de la côte, partout il remblaie les parties rentrantes, et le résultat final de cette double action sera dans l'avenir le comblement des golfes aussi bien que le rase-

(1) Voyez la livraison du 15 janvier 1850.

ment des promontoires. Tôt ou tard la côte jadis si accidentée au nord de la Gironde, de la pointe de la Coubre jusqu'à Longueville, sera presque aussi uniforme que celle qui s'étend au midi, de la pointe de Grave jusqu'à Saint-Jean de Luz. Tout au plus, de légers festons, formés par l'alternance de *platains* (1) et de pointes, apprendront-ils à nos neveux qu'il y eut là de profondes baies, des caps avancés, des presqu'îles.

Qu'il s'agisse des temps anciens ou des temps modernes, la formation de terres nouvelles se constate à la fois par l'observation directe et par les témoignages historiques; presque toujours la tradition seule témoigne des empiètemens de la mer, et ce dernier genre de preuves laisse parfois à désirer. La formation, depuis l'époque romaine, de la baie du Mont-Saint-Michel, la séparation, au moyen âge seulement, de l'île de Sésambre, aujourd'hui placée à deux lieues en face de Saint-Malo, sont des faits plutôt probables que certains; mais en Saintonge on ne saurait conserver de doute sur la puissance érosive des flots. Ici, des cités puissantes ont croulé avec les falaises qu'elles dominaient, et l'océan, après avoir réduit leurs ruines en limon, emporte chaque jour quelque chose aux terres qui en dépendaient. L'histoire nous a conservé les noms et les annales de ces villes, et, guidé par elle, l'œil reconnaît sans peine sur les cartes de M. Beautemps-Beaupré, aux inégalités du fond, les sinuosités de l'ancien rivage (2).

A trois lieues environ au midi de La Rochelle, on trouve la pointe de Chatelaillon, séparée de l'île d'Aix par un bras de mer de 6,000 mètres. Au moyen âge, on allait à pied sec de l'une à l'autre, et l'on trouvait en route deux villes. L'existence de Monmeillan ne nous est connue que par un procès-verbal authentique rapporté par un ancien annaliste de La Rochelle (3). Il n'en est pas de même de Chatelaillon. Celle-ci fut longtemps la principale ville de l'ancien Aunis, et son autorité s'étendait sur La Rochelle. Fondée, dit-on, par Jules César, fortifiée par Charlemagne, à ce qu'assure Arcère, elle devint, dès avant le XIIe siècle, une baronnie considérable, parfois titrée de principauté. Les Isambert, ses premiers seigneurs, s'allièrent aux

(1) On donne le nom de platain à une anse très évasée, à rive basse, bordée de vase, de sable ou de galets, et comprise entre deux pointes de rochers peu avancées en mer.

(2) *Atlas hydrographique des côtes de France*, carte du pertuis d'Antioche et de la rade d'Aix, levée en 1824.

(3) Amos Barbot, cité par Arcère, qui a eu souvent recours à son manuscrit. Voici un passage de ce procès-verbal : « Cette ville (Monmeillan) était placée entre Chatelaillon et l'île d'Aix, à laquelle cité et à ladite île on pouvait aller par terre et à pied sec de basse mer, selon ce que rapportaient des anciens, et avoir veu gens qui y avaient passé. » Ce procès-verbal est de 1430, et des expressions précédentes on peut conclure que cent ans au plus avant cette époque, c'est-à-dire dans le courant du XIVe siècle, la communication existait entre l'île et le continent.

maisons souveraines. Souvent ils furent en guerre avec les puissans comtes de Poitou et les ducs d'Aquitaine. Plus tard, Chatelaillon compta parmi ses suzerains les Richemont et les Dunois. C'était alors une forte ville, entourée de hautes murailles et ceinte de fossés profonds. A ses pieds s'étendait un havre de grand abord, et tout navire qui passait dans ses eaux devait mettre pavillon bas, sous peine d'amende. De tout cela, il ne reste plus traces; murailles et fossés sont tombés dans la mer. En 1660, sept tours, qui faisaient jadis face à la campagne, surplombaient encore la baie. Les tempêtes d'un seul hiver emportèrent ces derniers débris. Au commencement de ce siècle, pendant les guerres de l'empire, un fort s'éleva sur la pointe; à son tour, il s'est éboulé. Aujourd'hui, un modeste corps de garde de douaniers a succédé à ces forteresses de deux âges; mais il ne repose pas sur leurs débris. Sur cette falaise qui manque sous eux, tours ou bastions n'ont pas le temps de laisser des ruines, et, comme des soldats frappés à leur poste, ils tombent tout entiers.

MM. Viviers et Beltrémieux, deux de ces hommes trop rares chez qui l'ardeur scientifique résiste aux préoccupations et à l'isolement de la province, me conduisirent, par une belle marée de septembre, à cette côte qui recule toujours. Mes guides portaient le sac et le marteau des géologues, et, par un reste d'espérance, je pris, avec ma pioche, qui pouvait servir à deux fins, des tubes et des flacons. A Angoulin, nous gagnâmes la plage, que couvrent sur ce point d'énormes blocs, formés tantôt entièrement de polypiers, tantôt de coquilles et de débris d'oursins pétrifiés. Certes partout ailleurs cette localité m'eût fourni une ample récolte; mais jusqu'à deux pas des roches, qui ne couvrent jamais, arrivait un lit de vase molle, et force me fut de renoncer aux animaux vivans, d'imiter mes compagnons et d'attaquer à coups de pic la mine de fossiles ouverte devant nous. A Chatelaillon, même mécompte. Cette fois j'en avais pris mon parti d'avance, et j'admirai sans arrière-pensée le curieux spectacle de la côte. Au-dessus de nous s'élevait la falaise, alors dans l'ombre, semblable à un immense mur perpendiculaire veiné de larges bandes presque horizontales. Çà et là faisaient saillie comme autant de tourelles appliquées à sa surface d'énormes masses de terrain qui semblaient détachées de toutes parts et prêtes à tomber. De nombreux débris aux cassures vives nous apprenaient que l'éboulement pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre, et semblaient nous avertir de hâter notre récolte de fossiles. Au nord, l'île de Ré et la pointe Chef-de-Baie semblaient prêtes à se rejoindre; à l'ouest, en face de nous, le pertuis d'Antioche ouvrait une large échappée de vue sur l'Atlantique, qui prend ici le nom de *mer sauvage;* au midi, la pointe de Fouras et l'île d'Oleron barraient presque entièrement le pertuis de Maumusson. Au milieu de ce bassin, semblable à une sentinelle

vigilante, s'élevait l'île d'Aix, dont le soleil détachait nettement les bastions et les falaises. Entre elle et nous s'étendait à près d'une lieue, et presque au niveau de la mer, le plateau de Chatelaillon, en ce moment animé par la présence de quelques cents pêcheurs de moules, qui, chargés de leur butin, fuyaient à grands pas devant la marée montante. Celle-ci marchait vite sur ce sol à peine incliné, et bientôt nous pûmes juger de ses progrès à l'agitation de la vase. Ici la terre et l'eau se ressemblaient trop de couleur et de consistance pour que l'œil pût les distinguer à d'autres signes que le mouvement. A mesure que la mer montait, on voyait la plaine onduler et se couvrir de longs sillons parallèles; on eût dit un vaste champ de terre grasse s'agitant de lui-même ou labouré par une invisible charrue. Une tempête sur ce plateau doit être quelque chose d'étrange; il doit sembler que la falaise est assaillie non par des vagues, mais par des rochers.

La vase qui couvre le plateau de Chatelaillon est loin de représenter, on le comprend sans peine, l'ensemble des terres où s'élevaient les villes et les forteresses des Isambert. Refoulés par les courans, ces débris sont dirigés tout le long de la côte, et partout où une anse quelque peu abritée leur présente un bassin plus tranquille, ils se déposent et augmentent l'atterrissement. Ainsi se sont formées les terres basses et marécageuses de Brouages et du bassin de la Charente à partir de Rochefort, les alluvions placées au fond de l'anse de Fouras, du platain du Ché et tout autour de La Rochelle. Toutes ces alluvions, à peine élevées au-dessus du niveau de la pleine mer, se prêtent admirablement à la fabrication du sel; aussi le fond de toutes ces anses est-il couvert de marais salans. En outre, des écluses et des canaux conduisent jusque bien avant dans les terres l'eau de mer chargée de ses principes salins, la ramènent vers l'océan aux heures du reflux, et étendent ainsi cette industrie jusqu'aux limites mêmes des atterrissemens.

Les marais salans de Saintonge sont assez curieux à visiter. Établis sous un ciel moins chaud que ceux du midi de la France, ils ont dû être disposés de manière à suppléer à ce qui manquait de force aux rayons du soleil. Dans cette pensée, on a multiplié les surfaces et compliqué bien plus que dans le Gard ou l'Hérault la distribution des casiers où l'eau vient s'évaporer. Ici chaque marais se compose de sept sortes de chambres distinctes établies à des niveaux différens, de sorte que le liquide puisse aisément passer des premiers jusque dans les derniers. Le *marais* a la forme d'un grand carré renfermant du côté de la prise d'eau un premier bassin d'un mètre environ de profondeur appelé *jard*, où l'eau de mer se clarifie par le repos avant de passer dans les *conches*, où commence

le travail d'évaporation. Celles-ci sont trois petits bassins étroits, profonds seulement de 5 à 6 centimètres et disposés de façon que pour passer de l'un dans l'autre l'eau est obligée de parcourir en zigzag toute la largeur du marais. Les *mors* et les *tables* où l'eau de mer subit sa seconde et sa troisième évaporation ont à peu près les mêmes dimensions et circonscrivent un carré long occupant environ le tiers du marais. Cette enceinte est partagée en deux par un large bassin de 4 à 5 centimètres de profondeur appelé le *muant*. A droite et à gauche de celui-ci sont disposées les *nourrices*, qui n'ont plus que 2 centimètres et demi de profondeur. C'est là que la solution, de plus en plus concentrée par son séjour dans les chambres précédentes, reçoit sa quatrième et dernière préparation avant d'entrer dans les *aires* où on la laisse cristalliser. De petites levées de terre glaise, disposées avec une régularité parfaite, isolent ces divers compartimens et servent aux besoins de l'établissement. Enfin cet ensemble repose sur le *bri* (1), argile bleue ou jaunâtre qui n'est autre chose que le terrain d'alluvion laissé là par la mer comme une sorte de restitution faite au continent.

Pour comprendre toute l'étendue de ces atterrissemens, il faut se transporter à deux lieues environ au nord de La Rochelle et visiter la baie de l'Aiguillon. De nos jours, cette baie forme un croissant presque régulier, dont l'entrée n'a guère que 7,000 mètres de large sur 9,000 mètres au plus de profondeur. Autrefois la mer entrait dans les terres, de Longueville à la pointe Saint-Clément, par une ouverture de plus de 34,000 mètres. Le golfe s'évasait ensuite et envoyait en tous sens, au nord jusqu'à Luçon et à Maillezais, à l'est jusqu'à Niort et à Grip, au midi jusqu'à Benon et à Aigrefeuille, des baies secondaires profondes et accidentées. De l'entrée du golfe à Niort, il n'y avait pas moins de 50 kilomètres; on en comptait 42 de Luçon à Aigrefeuille. Pour aller en droite ligne de Luçon à Aigrefeuille, on avait à traverser le golfe du nord au midi, et à faire par mer un trajet de 42 kilomètres; ce voyage peut se faire à présent en entier par terre. Aujourd'hui Longueville est à 25 kilomètres du rivage, Luçon à plus de 12, Maillezais à 29, Niort à 48, Grip à 49, Benon à 21, et Aigrefeuille à 22. Entre l'extrémité sud de la baie d'Aigrefeuille et l'ancienne anse de Fouras, il n'y avait que 6 kilomètres; on n'en comptait pas davantage entre la même baie et la branche septentrionale du bassin de la Charente. On voit que l'ancienne baronnie de Chatelaillon, y compris les territoires de La Rochelle et d'Esnandes, formaient une véritable presqu'île présentant à la mer un front de 30 kilomètres

(1) On a remarqué que la nature de ce fond influe sur la qualité du sel. Le *bri bleu* donne seul du sel très blanc. Le *bri jaune* donne toujours des produits colorés de la même teinte.

en ligne droite, et se rattachant au continent par un isthme fort étroit.

Les changemens que je viens d'indiquer se lisent d'un coup d'œil sur la magnifique carte de MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont; on y voit les alluvions s'enfoncer dans les terres et y dessiner nettement les anciens rivages. Et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit ici d'une de ces révolutions dont le globe garde la trace, mais que la science seule peut révéler. Celle-ci s'est accomplie à une époque comparativement toute moderne, et la géologie n'a fait que confirmer les indications de l'histoire. Ptolémée, qui a connu et nommé la Charente, ne parle pas de la Sèvre (1), et on le comprend aisément. A l'époque où vivait le célèbre géographe, la Sèvre n'était qu'une modeste rivière qui rencontrait la mer à Niort. A mesure que le golfe s'est comblé, elle s'est allongée et élargie; elle a acquis de nouveaux affluens : elle a fini par mériter le nom de fleuve. Son embouchure a successivement laissé derrière elle bien des îles jadis placées fort en avant, et qui, englobées par les terres, forment aujourd'hui autant de collines semées sur la plaine, comme autrefois sur la mer (2). Maillezais, Marans, Velluire, Triaise, Maillé, Vildoux et une douzaine d'autres villages ou hameaux étaient entourés d'eau avec leur territoire, et cela au XIIIe siècle (3). On trouve encore en place sur certains points les pilotis et les anneaux de fer qui servirent jadis à amarrer les navires. Ce mouvement ne s'est pas ralenti de nos jours. Lorsque Arcère écrivait il n'y a pas tout à fait un siècle, on voyait, vers le nord de la baie, une île formée de roches escarpées et connues sous le nom de la Dive. L'annaliste de La Rochelle remarque que la pointe de l'Aiguillon avançait chaque année, et que dans peu les terres basses auraient atteint ces rochers. Le fait a vite confirmé ces prévisions. Dès 1824, la Dive était au milieu des champs, et la pointe, s'effilant vers le sud, l'avait dépassée de 4 kilomètres (4).

Des faits et des dates que nous venons de rappeler, il semble résulter que le *golfe du Poitou* a persisté, jusque vers le commencement du moyen âge, à peu près dans l'état où l'avaient laissé les derniers cataclysmes, c'est-à-dire qu'il est resté ouvert aux flots de l'Océan pendant plusieurs milliers d'années, ensuite qu'à partir d'une époque indéterminée, mais toute moderne, il a commencé à se combler avec rapidité. Si les choses se sont réellement passées ainsi, l'envasement pourrait bien ne pas être la seule cause des progrès actuels du continent. Peut-être faudrait-il rattacher ce fait à un ordre de

(1) Arcère.

(2) A partir de Rochefort, la Charente a grandi de la même manière. De ce point jusqu'à la mer s'étendait un golfe dont un des bras, comme je l'ai dit plus haut, se dirigeait vers le nord et joignait presque la baie d'Aigrefeuille.

(3) Arcère.

(4) *Atlas hydrographique* de M. Beautemps-Beaupré. Intérieur du pertuis breton.

phénomènes tout différent, et dont la Scandinavie nous fournit un curieux exemple. On sait que les côtes de cette presqu'île s'élèvent d'un côté par un mouvement à peu près régulier et lent qui a pu être mesuré. Se passerait-il ici quelque chose d'analogue, et le comblement du golfe tiendrait-il, au moins en partie, à l'élèvement progressif de la contrée au-dessus de son ancien niveau? Cette question est d'autant plus permise, que des faits positifs attestent sur quelques points l'action récente de ces forces géologiques qui modifient sans cesse la mince pellicule appelée par nous *terre ferme*. Aux environs de Fontenay, au milieu même des marais dont nous venons de rappeler l'origine, existent des dépôts coquilliers bien connus des géologues sous le nom de buttes de Saint-Michel-en-l'Herm. Ce sont des bancs considérables composés de coquilles d'huîtres, de moules de peignes, appartenant aux mêmes espèces qui peuplent les mers voisines (1). Toutes ces coquilles sont en place; un très grand nombre ont leurs deux valves réunies par le ligament qui sert de charnière, et n'ont pas changé de couleur; il en est même qui renferment encore une matière animale jaunâtre, résidu du mollusque qui les remplissait autrefois. En un mot, tout dans ces buttes annonce que ces coquillages ont vécu et sont morts là où on les trouve aujourd'hui, et pourtant leurs couches supérieures sont à 8 et 13 mètres au-dessus du niveau des plus fortes marées. Pour expliquer leur existence, il faut bien admettre des soulèvemens locaux circonscrits. Que présenterait de plus étrange un soulèvement plus lent, mais plus étendu des pays voisins?

Quoi qu'il en soit, l'entrée de l'Aiguillon se rétrécit incessamment au nord. Au midi, la côte n'a éprouvé aucun changement notable, et la pointe de Saint-Clément abrite encore, comme au moyen âge, le petit village d'Esnandes. C'est là que le docteur Sauvé me conduisit pour observer ces curieux phénomènes, contre-partie exacte de ceux qui se passent à Chatelaillon. Grâce à son rapide cabriolet, une heure nous suffit pour franchir les collines ondulées de la presqu'île primitive, et du haut du dernier coteau nous aperçûmes à nos pieds Esnandes avec ses jolies maisons blanches et propres, avec sa singulière église. Ce dernier monument ne ressemble guère à une maison de prière et de paix. N'était la croix qui surmonte un clocher carré et massif comme un donjon, on la prendrait bien plutôt pour un château fort. Des fossés ruinés l'environnent encore. La toiture est cachée par une plate-forme et un chemin de ronde flanqués de tourelles et hérissés de créneaux. La porte et les croisées sont commandées par des machicoulis. Çà et là des meurtrières et des em-

(1) Les trois buttes de Saint-Michel-en-l'Herm ont ensemble 720 mètres de long, 300 mètres de large, et 10 à 15 mètres de hauteur au-dessus du niveau des marais environnans.

brasures complètent ces préparatifs de défense, et, pour plus de sûreté, toute ouverture a été solidement murée du côté de la mer. C'est de là en effet que venait le danger, car, protégée par ses marais, Esnandes n'avait guère à redouter que des excursions de pirates, et, trop pauvre pour s'entourer de murailles, elle avait métamorphosé son église en forteresse. Marsilly et quelques autres villages de la côte n'avaient pas d'autres moyens de défense; mais aucun de ces édifices n'est aussi bien conservé que celui dont je viens de parler.

Du haut du clocher d'Esnandes, on embrasse l'ensemble du pays. Au midi, la vue est arrêtée par les coteaux qui s'étendent jusqu'à La Rochelle, par le petit plateau de Vildoux, dont les anciennes berges gardent encore les anneaux de fer où s'amarraient les navires du moyen âge. Au nord et à l'est s'étend, comme un grand lac solide, la plaine, que les prairies, les champs, les marais, émaillent de leurs riches teintes. A l'horizon pointent la cathédrale de Luçon, les coteaux de Maillezais et de Fontenay, tandis que Marans et son territoire reprennent momentanément l'apparence de ce qu'ils furent autrefois, et semblent une petite île. A l'ouest, la plage va se fondant avec la mer d'une manière si insensible, que toute limite disparaît, et que l'œil passe, sans s'en apercevoir, de la terre à l'océan. Entre les deux, la vase sert d'intermédiaire, et, sans cesse refoulée vers le fond, elle se tasse, dépasse quelque peu le niveau des marées, se dessèche alors, se consolide, et, bientôt couverte de plantes riveraines, elle ne peut plus être reprise par le flot. C'est ainsi qu'elle avance chaque jour de quelque chose, et menace de combler rapidement ce qui reste de l'ancien golfe. Un brave marin, qui s'était joint au bedeau pour nous faire les honneurs de l'église, nous fit pour ainsi dire toucher du doigt la rapidité de cette invasion. A nos pieds se déroulait une jetée qu'il avait vu construire dans sa jeunesse. Elle marquait alors les limites de la plage, et aux grandes marées les vagues en battaient le talus. Aujourd'hui elle est au milieu des prairies et sert de chemin vicinal. Entre elle et la mer s'étend une zone de 2 kilomètres de large, de 8 kilomètres de long. Voilà ce que la baie a perdu sur ce point seulement et pendant la moitié d'une vie d'homme.

Ainsi placée sur les bords d'une espèce de lac de vase, Esnandes est devenue le centre d'une industrie curieuse qui s'est étendue aux villages de Charron et de Marsilly, mais qu'on ne retrouve peut-être nulle part ailleurs. Nous voulons parler de l'élève des moules. Ces mollusques sont pour les riverains de la baie de l'Aiguillon ce que les huîtres sont pour les habitans de toute la côte, pour ceux de Marennes, de Cancale et de Saint-Vaast, la source d'une aisance générale. L'origine et les développemens de cette industrie, attestés à la fois par la tradition et par d'anciens témoignages écrits, ont été

exposés par M. d'Orbigny père dans une brochure imprimée en province, et par cela même trop peu connue; c'est elle qui nous a fourni les détails qui vont suivre (1).

En 1035, une barque irlandaise, chargée de bêtes à laine, vint, à la suite d'une tempête, se briser sur les rochers à demi-lieue d'Esnandes, et les marins de ce port, accourus au secours des naufragés, ne purent sauver que le patron. Celui-ci, nommé Walton, ne tarda pas à payer largement ce service. Il croisa quelques moutons échappés au naufrage avec des bêtes du pays, et créa ainsi une belle race, très estimée encore aujourd'hui sous le nom de moutons du Marais. Puis il imagina les filets d'*allouret*, qui, tendus un peu au-dessus du niveau de la pleine mer, arrêtent au passage des vols entiers de ces oiseaux de rivage qui rasent l'eau au crépuscule ou dans l'obscurité. Mais pour que la chasse fût fructueuse, il fallait aller au centre de l'immense vasière où ces oiseaux trouvent leur nourriture, et y planter des piquets propres à maintenir des rets de trois à quatre cents mètres de long. Walton inventa le *poussepied* ou *acon*, qui sert encore aujourd'hui. L'acon est une espèce de nacelle assez semblable par sa forme à la *toue* qui figure sur les rébus. Une planche de bois dur, appelée la *sole*, en constitue le fond. Cette planche se recourbe en avant de manière à former une sorte de proue plate. Trois planches légères, clouées sur les côtés et à l'arrière, complètent cette espèce d'embarcation, qui n'a que deux ou trois mètres de long sur cinquante à soixante centimètres de large. Une courte perche et une pelle en bois composent tout l'équipement. Pour se servir de l'acon, on s'agenouille sur une jambe en laissant au dehors l'autre, qui est recouverte d'une longue botte. Celle-ci doit servir à la fois de rame et de gouvernail. Le pêcheur, en équilibre sur la sole, serrant fortement les deux bordages, enfonce son pied libre dans la vase, atteint une couche un peu plus ferme et pousse en avant. L'acon glisse sur la vase fluide, et, grâce à cette manœuvre pénible, les Esnandais vont quelquefois avec une rapidité telle que j'avais quelque peine à leur tenir pied en marchant à grands pas sur le rivage.

Le mode de locomotion que nous venons de décrire exige un sol mou et uni. Or tous les ans, à la suite des gros temps d'hiver, la baie, dans toute son étendue, présente une singulière transformation. La vase semble s'être moulée sur les vagues et en avoir conservé la forme. Du nord au midi s'étendent, parallèlement au rivage, de longs sillons presque régulièrement espacés et hauts parfois de plus d'un mètre. Pendant la haute mer, la crête de ces sillons assèche et se durcit aux

(1) *Histoire des Parcs ou Bouchots à moules des côtes de l'arrondissement de La Rochelle*, par M. C.-M.-D. d'Orbigny père; La Rochelle, 1847. Les recherches de statistique que renferme ce mémoire sont antérieures à 1834 et avaient servi à combattre un projet d'asséchement qui eût ruiné les communes riveraines de la baie de l'Aiguillon.

rayons du soleil. Les acons sont alors arrêtés par ces espèces de collines, et pour leur rendre la liberté de manœuvre, il faut que la vasière, c'est-à-dire environ 70 millions de mètres carrés, soit en entier renivelée. Ce travail, s'il devait être fait de main d'homme, serait évidemment impossible, dût toute la population riveraine se mettre à l'ouvrage pendant tout l'été. Eh bien! cette œuvre gigantesque s'accomplit en moins d'un mois, grâce à un crustacé dont le corps, à peine gros comme un fil à coudre, n'a pas plus de 12 à 15 millimètres de long, en y comprenant les antennes. Vers la fin d'avril, les *corophies longicornes,* vulgairement appelées *pernys,* arrivent de la haute mer par millions de myriades. Guidées par leur instinct, elles viennent faire une guerre d'extermination aux annélides, qui pendant tout l'hiver et le premier printemps se sont multipliées en paix. A la mer montante, on voit ces chasseurs affamés s'agiter en tous sens, battre la vase de leurs longues antennes, la délayer, et déterrer ainsi, au fond de leurs retraites les plus profondes, néréïdes et arenicoles. Ont-ils mis à découvert une de ces dernières, plusieurs centaines de fois plus grosse qu'eux, ils se réunissent pour l'attaquer et la dévorer, puis ils se remettent en chasse. Le carnage ne cesse que lorsque les annélides ont presque entièrement disparu; mais alors la baie entière a été fouillée et aplanie, et les acons peuvent circuler librement. Avant la fin de mai, la besogne est terminée. Alors les corophies se rejettent sur les mollusques, sur les poissons morts ou vivans. Pendant tout l'été, elles restent ainsi sur la côte; puis une belle nuit, vers la fin d'octobre, elles repartent toutes à la fois, prêtes à revenir l'année suivante et à exercer de nouveau leurs utiles fonctions de terrassiers (1).

En visitant les piquets de ses allourets, Walton ne tarda pas à découvrir que le frai des moules de la côte venait s'y attacher et y prenait un accroissement rapide, que les moules venues ainsi en pleine eau et à l'abri du contact immédiat de la vase gagnaient à la fois en taille et en qualité. Alors il multiplia ses piquets, et, après quelques tâtonnemens, construisit le premier *bouchot.* Au niveau des basses marées, il enfonça dans la vase, à la distance d'un mètre environ les uns des autres, des pieux assez forts pour résister aux coups de mer. Ces pieux, disposés en deux lignes, formaient un angle dont la base partait du rivage, dont le sommet regardait la pleine eau. Cette double palissade fut ensuite clayonnée grossièrement avec de longues branches, et une étroite ouverture laissée à l'extrémité de l'angle fut destinée à recevoir des engins d'osier où s'arrêterait le poisson entraîné par le reflux. On voit que Walton avait fait du même coup un parc à moules et une pêcherie. Les mérites de cette invention étaient

(1) *Mémoire sur la Corophie longicorne,* par M. d'Orbigny père.—*Journal de Physique,* 1821.

faciles à comprendre; aussi devint-elle bientôt populaire. Les bouchots se multiplièrent et s'étendirent sur plusieurs rangs. On n'attendit plus que le hasard des courans et des vagues vînt apporter les jeunes moules jusqu'aux pieux et aux clayonnages, on alla les ramasser parfois à des distances considérables et jusque sur le plateau de Chatelaillon (1). En même temps l'industrie se perfectionna, se systématisa pour ainsi dire, et chacune de ses opérations reçut un nom qui, emprunté à un tout autre ordre d'idées, pourrait faire croire que deux *boucholeurs* causant de leurs affaires s'entretiennent d'agriculture.

Les petites moules écloses au printemps portent le nom de *semence*. Elles ne sont guère plus grosses que des lentilles jusque vers la fin de mai. A partir de cette époque, elles grandissent rapidement, et en juillet elles atteignent la taille d'un haricot. Alors elles prennent le nom de *renouvelain* et sont bonnes à *transplanter*. Pour cela, on les détache des bouchots placés au plus bas de l'eau et on les place dans des poches faites en vieux filets, que l'on fixe sur des clayonnages moins avancés en mer. Les jeunes moules se répandent tout autour de la poche et s'attachent à l'aide des filamens que les naturalistes désignent sous le nom de *bissus*. A mesure qu'elles grossissent et que l'espace commence à leur manquer, on les *éclaircit* et on les *repique* sur de nouveaux pieux de plus en plus rapprochés du rivage. Enfin on *plante* sur les bouchots les plus élevés les moules qui ont acquis toute leur taille et sont devenues marchandes. C'est là que se fait la *récolte*. Chaque jour, une énorme quantité de moules fraîchement *cueillies* sont transportées en charrette ou à dos de cheval à La Rochelle et sur quelques autres points d'où les expéditeurs les envoient jusqu'à Tours, Limoges et Bordeaux. Bientôt sans doute, grâce aux chemins de fer, elles viendront jusqu'à Paris, et les gourmets pourront comparer les moules *sauvages* que nous expédient la Normandie et le Boulonais avec les produits perfectionnés par l'industrie de Walton.

Les chiffres suivans recueillis par M. d'Orbigny il y a une vingtaine d'années feront juger de quelle importance est cette industrie pour le pays. En 1834, les trois communes d'Esnandes, Charron et Marsilly, représentant une population de 3,000 âmes, possédaient 340 bouchots, dont le prix d'établissement est évalué par l'auteur à 696,660 francs. Les dépenses annuelles d'entretien représentaient la somme de 386,240 francs, y compris l'intérêt du capital engagé, et le prix des journées de travail que n'a pas à débourser un propriétaire exploitant par lui-même. Le revenu net est estimé à 364 francs

(1) Lors de notre visite à ce plateau, nous y trouvâmes au moins cinquante chariots venus d'Esnandes, de Charron et de Marsilly, dans le seul but de recueillir et d'emporter des moules pour les bouchots de ces trois communes.

par bouchot, ou 123,760 francs pour les trois communes. Enfin le mouvement de charrettes, chevaux ou barques employés au transport représentait alors un solde annuel de 510,000 francs; mais tous ces chiffres sont aujourd'hui beaucoup trop faibles. A l'époque où M. d'Orbigny habitait Esnandes, les bouchots étaient disposés sur quatre rangs seulement; ils le sont maintenant sur sept, et quelques-uns ont jusqu'à un kilomètre de la base au sommet. Leur ensemble, borné d'abord aux environs immédiats des trois villages dont j'ai parlé plus haut, s'étend aujourd'hui sans interruption depuis Marsilly jusque bien au-delà de Charron, et forme une estacade gigantesque de 4 kilomètres de large sur 10 kilomètres de long.

Par malheur, cet énorme développement a bien entraîné quelques inconvéniens. Naguère encore, un navire poussé par la tempête trouvait un refuge assuré sur ce lit de vase molle, où l'échouage par les plus gros temps était presque sans danger. Tant que les bouchots étaient construits avec de simples piquets, un bâtiment de commerce, une simple barque de pêche les renversait assez aisément et tout au plus faisait quelque avarie en traversant les palissades; mais à mesure que les bouchots ont gagné la haute mer et se sont rapprochés des parties profondes, il a fallu augmenter leur solidité, sous peine de les voir arrachés ou brisés par la vague, et les modestes pieux de Walton se sont changés en véritables pilotis. Aujourd'hui les barques surprises par le gros temps à mi-marée en dehors des bouchots sont forcées d'attendre que la pleine eau leur permette de passer au-dessus de ces lignes. Agir autrement serait s'exposer à être jeté sur quelque tronc d'arbre qui pourrait crever la coque d'un navire tout aussi bien qu'un rocher. On comprend donc ce qu'il y a de fondé dans les réclamations des marins et des pêcheurs. Les boucholeurs résistent de leur côté, nient ou atténuent les faits, et l'administration, appelée à prononcer entre eux, est, dit-on, quelque peu embarrassée. A nous qui avons vu les lieux, une équitable décision nous paraîtrait facile. Détruire les bouchots d'une manière directe ou indirecte, enlever ainsi à une contrée entière une industrie florissante et qui compte plus de huit siècles d'existence, serait à la fois absurde et inhumain. D'autre part, on ne saurait laisser les boucholeurs envahir la plage entière et transformer le seul havre de refuge que présentent ces parages en une côte hérissée d'écueils; mais que l'on fasse une trouée au milieu de ces palissades, et tous les intérêts seront sauvegardés. Un chenal de quatre à cinq cents mètres de large serait plus que suffisant. Pour le prix d'une indemnité peu coûteuse, justement allouée aux boucholeurs expropriés, on rétablirait ainsi la communication entre l'entrée et le fond de la baie, que protégeraient comme autant de brise-lames tous les bouchots restés debout.

J'ai visité deux fois Esnandes. Avec M. Sauvé, j'ai fait une prome-

nade en acon et sillonné jusqu'aux premiers bouchots ce grand lac de boue que Walton a su rendre productif et navigable. Dans cette course, j'ai eu le plaisir de causer quelques minutes avec un descendant du patron irlandais. C'était un simple boucholeur que rien ne distinguait de ses confrères, mais qui n'était pas moins fier de son nom qu'un Montmorency peut l'être du sien. Qui pourrait blâmer cet orgueil? Ce nom rappelle huit cents ans de services rendus à toute une population qui leur doit le travail et l'aisance. Ce titre de noblesse n'en vaut-il pas bien d'autres?

Plus tard, avec M. Valenciennes, j'ai parcouru le dédale des bouchots et dépassé leurs lignes. Chargé d'une mission que lui avait confiée le ministre de la marine, M. Valenciennes parcourait le littoral pour étudier sur place les mille questions que soulève le règlement des pêches côtières, et ce fut pour moi une véritable fête que de faire cette excursion avec un confrère regardé à juste titre comme le premier ichthyologiste de l'époque. Partis le soir de La Rochelle et arrivés à nuit close, il nous fallut, faute de place à l'unique auberge d'Esnandes, accepter l'hospitalité du syndic. Ce brave marin nous fit les honneurs de sa maison d'une manière toute patriarcale. Nous passâmes la nuit dans la chambre où couchaient père, mère et enfans. Il est vrai que M. Valenciennes et moi avions chacun notre lit et que ce lit à colonnes et à baldaquin, élevé de deux mètres au-dessus du plancher et entouré de rideaux, pouvait passer à la fois pour une forteresse et pour une alcôve; mais si les yeux ne pouvaient voir, les oreilles restaient ouvertes, et le sens de l'ouïe nous révéla quelques-uns de ces détails d'intérieur qu'un citadin eût cherché à cacher. Une fois le sommeil venu, notre somme n'en fut pas moins bon jusqu'au moment où retentit l'appel de notre hôte. A quatre heures, nous étions sur la plage. A ce moment, le soleil se levait derrière les alluvions de Niort et de Grip comme il l'eût fait en pleine mer. Ses rayons, rougis par un brouillard de mauvais augure, teignaient les vapeurs suspendues sur les marais, ensanglantaient les moindres flaques d'eau et donnaient aux cailloux que venait de quitter la marée un faux air de charbons ardens qui contrastait avec le froid piquant du matin.

Une barque nous attendait, et, secondés par le flot, nos rameurs nous eurent bientôt conduits au débouché d'un des plus grands bouchots. Là, debout sur son acon, se tenait un pêcheur armé d'une espèce de grande truble. A notre arrivée, la pêche commença. Le marin barrait la sortie du bouchot avec son filet, puis le retirait au bout de quelques instans, et nous dûmes admirer la précision de cette manœuvre, qui, pour être exécutée sans faire chavirer la frêle embarcation, exigeait un vrai talent d'équilibriste. Bientôt nous eûmes passé en revue la plupart des poissons qui fréquentent les

bouchots. Ce sont en général de petites espèces dont la taille ne dépasse guère celle de la sardine. Sans doute il se trouvait parmi elles quelques jeunes individus d'espèces plus grandes; mais le nombre n'en est pas tel que cette pêche puisse porter grand préjudice à la multiplication du poisson, et il y aurait, ce nous semble, une inutile dureté à interdire aux boucholeurs l'emploi de leur truble. D'ailleurs elle seule et les engins qui en sont l'équivalent peuvent arrêter un petit crustacé connu des naturalistes sous le nom de *crangon commun*, sous celui de *cardon*, de *crevette* sur nos côtes du nord-ouest, et qui porte en Saintonge le nom de *bouc*. Ce crustacé, moins gros que la *chevrette* ou *bouquet* qui figure à l'étalage de Chevet et de ses confrères (1), n'en est pas moins très bon à manger, et son abondance dans la baie de l'Aiguillon le met à la portée des plus pauvres habitans. Ce que nous en avons vu prendre, M. Valenciennes et moi, rappelait ces pêches miraculeuses dont parlent les légendes. Un peu après la mi-marée, notre marin ne faisait qu'enfoncer son filet et le retirait plein. Attendait-il trois ou quatre minutes, la charge devenait si lourde que les bâtons menaçaient de casser. En moins d'une demi-heure, il en eut ramassé plus de cent kilogrammes, et le tout était promis d'avance à une revendeuse pour la somme de 3 francs, moins de 3 centimes le kilogramme! Quelque inférieur que le bouc soit à la chevrette, on voit que faute de consommation il reste là bien au-dessous de sa valeur réelle. Viennent donc les chemins de fer, et les riverains de l'Aiguillon trouveront une nouvelle source de richesses dans ce crustacé qu'ils dédaignent aujourd'hui (2).

II.

A Esnandes pas plus qu'à Chatelaillon je n'avais pu remplir mes tubes, et lorsqu'au retour de ces courses si instructives, si intéressantes d'ailleurs, je retrouvais mes vases vides, l'instinct du zoologiste se réveillait en moi, et mon cœur se serrait. Les branchellions étaient trop rares pour suffire au travail d'une campagne. A grand' peine ai-je pu m'en procurer cinq échantillons pendant un séjour de plus de deux mois. Heureusement la mer se lassa de m'être sévère, et la terre elle-même apporta son contingent à mes études. Les tempêtes du sud-ouest, qui changeaient l'été en un automne pluvieux et froid, amenèrent jusque dans les eaux de la Saintonge quelques-uns de ces animaux étranges dont fourmillent les mers intertropicales; à

(1) C'est le palemon à dents de scie, *palemon serratus* des naturalistes.

(2) Les pêcheurs de Bretagne vendent les palemons 3 francs le kilogramme aux marchands en gros de Paris. Chez les marchands de comestibles, ce crustacé coûte de 8 à 16 francs le kilogramme. N'attribuons aux crangons que le sixième de cette valeur, estimation incontestablement trop faible; on voit que la pêche de notre marin aurait représenté environ 50 francs sur place, et de 130 à 260 francs à Paris.

mes côtés, je rencontrai les colonies d'un de ces insectes qui attirent l'attention du naturaliste par la singularité de leurs mœurs, qui semblent créés tout exprès pour rappeler l'homme à l'humilité en attaquant avec succès jusque dans sa demeure ce souverain parfois trop orgueilleux. Grâce aux physales et aux termites, la perte des quelques premiers jours se trouva amplement réparée, et cette campagne, dont j'avais d'abord désespéré, se trouva être en définitive une des plus fructueuses que j'eusse encore faites.

Peut-être un jour parlerai-je aux lecteurs de la *Revue* des physales et des graves questions d'anatomie philosophique soulevées par leur organisation étrange. Pour aujourd'hui bornons-nous aux termites. On donne ce nom à des insectes appartenant à l'ordre des névroptères, c'est-à-dire que par leurs caractères les plus essentiels ils se rapprochent des libellules bien connus de tous nos lecteurs sous le nom de *demoiselles;* mais, pour appartenir au même groupe zoologique, ces insectes n'en sont pas moins de mœurs bien différentes. Les libellules sont essentiellement carnassières. Comme presque tous les animaux de proie, elles passent leur vie dans l'isolement et ne se rapprochent des individus de même espèce que pour satisfaire aux lois de la reproduction. A l'état de larve ou de nymphe, elles habitent le fond de nos étangs et de nos ruisseaux. Là, tapies dans la fange, elles attendent avec patience qu'un insecte, un mollusque ou même un jeune poisson vienne passer à leur portée. Alors elles débandent comme un ressort une arme fort singulière qui représente chez elles la lèvre inférieure. C'est une sorte de masque animé, armé de fortes pinces dentelées et porté par des pièces articulées dont l'ensemble égale la longueur du corps lui-même. Ce masque agit à la fois comme une lèvre et comme un bras. Il saisit la proie au passage et l'amène jusqu'à la bouche. Lorsque arrive le temps de sa métamorphose, la larve se traîne hors de l'eau où elle a vécu près d'une année, grimpe lentement sur quelque plante voisine et s'y suspend la tête en bas. Bientôt le soleil dessèche et durcit sa peau, qui tout d'un coup éclate et se fend. La libellule dégage d'abord sa tête et son corselet : ses pattes, ses ailes encore molles et sans vigueur se raffermissent au contact de l'air; au bout de quelques heures, elles ont pris toute leur vigueur. Aussitôt la libellule abandonne comme un vêtement usé la peau terne et limoneuse qui la couvrit si longtemps, et, devenue *mouche-dragon* (1), elle s'élance à la recherche de sa proie. C'est alors que nous la voyons errer autour de ses mares natales, tantôt planant sur place à la façon de l'aigle ou du milan, tantôt décrivant des cercles rapides et s'élançant comme un trait sur quelque malheureux insecte qu'elle saisit et dévore sans arrêter son

(1) *Dragon fly,* c'est le nom pittoresque que les Anglais donnent aux libellules.

vol. L'amour n'adoucit guère que pour un jour l'humeur de ces farouches chasseresses, et, quand elles ont satisfait à la loi commune, quand la propagation de l'espèce est assurée, elles meurent dans l'isolement où elles ont toujours vécu.

Les termites leurs frères sont bien autrement sociables. Ceux-ci, comme les abeilles, comme les fourmis, se réunissent en sociétés nombreuses, dans lesquelles des individus de forme différente représentant des espèces de castes s'acquittent de fonctions distinctes. Les mœurs singulières de ces insectes, mœurs qui les rendent si redoutables, ont donné lieu à bien des fables. Peut-être faut-il voir des termites dans ces fourmis qui, au dire d'Hérodote, habitaient le pays des Bactriens, et qui, plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard, mangeaient une livre de viande par jour. Retirés dans des déserts de sable, ces insectes gigantesques se creusaient, disait-on, des demeures souterraines et soulevaient des collines de sable d'or que les Indiens venaient enlever au péril de leur vie. Selon son habitude, Pline renchérit encore sur cette histoire merveilleuse, et ajouta qu'on voyait dans le temple d'Hercule des cornes de ces fourmis. Presque de nos jours encore, et lorsque les termites étaient déjà passablement connus, quelques voyageurs ont eu de la peine à se contenter des faits, bien assez curieux par eux-mêmes. Ils ont attribué à ces insectes un venin tellement actif, qu'il suffisait pour s'empoisonner d'en respirer les émanations, et qu'une seule morsure allumait une fièvre mortelle. Un naturaliste anglais, Smeathman (1), a fait complétement justice de ces contes et nous a appris sur les espèces exotiques des vérités non moins étranges que les erreurs propagées par ses devanciers. C'est là du reste un résultat qui s'est reproduit bien souvent. En fait de merveilleux, la nature dépasse presque toujours ce qu'a rêvé l'esprit humain.

Comme la très grande majorité des insectes, les termites sortent d'un œuf, et, avant de revêtir leurs formes définitives, doivent subir des métamorphoses (2). Dans toute termitière, on trouve à la fois des larves, des nymphes et des insectes parfaits accompagnés d'un nombre immense de neutres. Chez les abeilles et les fourmis, ce sont ces derniers qui jouent le rôle d'*ouvrières;* chez les termites, ils remplissent les fonctions de *soldats* et sont exclusivement chargés de veiller à la sûreté commune, ainsi qu'au maintien du bon ordre. Les larves

(1) « Some account of the termites which are found in Africa and other not climates. » *Philosophical Transactions,* 1781.

(2) Tout insecte à métamorphoses complètes passe successivement par trois états. Au sortir de l'œuf, il porte le nom de *larve.* La chenille est la larve du papillon. Dans son second état, il prend le nom de *nymphe* ou de *pupe,* qu'on nomme *chrysalide* quand il s'agit d'un papillon. Enfin il devient *insecte parfait,* et alors seulement on peut distinguer les sexes par des caractères soit extérieurs soit anatomiques.

et les nymphes, au lieu d'attendre dans une oisiveté complète le temps marqué pour leurs métamorphoses, s'acquittent de tous les travaux. Ce sont elles qui élèvent les édifices, creusent les mines, amassent les provisions, entourent la mère commune, reçoivent et soignent les œufs. Quoique chargées des fonctions les plus pénibles, elles ont la plus petite taille. Les ouvriers des termites belliqueux, la plus grande des espèces observée par Smeathman, n'ont guère que 5 millimètres de long, et cinq d'entre eux pèsent à peine un milligramme. Ils ne sont donc guère plus grands que nos fourmis, auxquelles ils ressemblent assez pour qu'on leur ait longtemps donné le même nom (1). Leur corps entier est d'une délicatesse telle qu'ils sont broyés au moindre froissement; mais leur tête, bien proportionnée, porte des mandibules dentelées et d'une corne assez solide pour attaquer les corps les plus durs, à l'exception des métaux ou des pierres. Les soldats ont environ le double de longueur et pèsent autant que quinze ouvriers. Cet excès de poids est dû à leur énorme tête cornée, beaucoup plus grosse que le corps et armée de pinces aiguës, véritable armure offensive qui ne saurait servir au travail. Enfin l'insecte parfait atteint jusqu'à 18 millimètres de long, il pèse autant que trente travailleurs, et les quatre ailes qu'il reçoit pour quelques heures seulement ont près de 50 millimètres d'envergure. Nous verrons plus loin quelles singulières modifications semblent en outre être imposées aux femelles par la nature même du rôle qu'elles sont appelées à remplir.

Tous les termites sont mineurs; la plupart sont en outre architectes. Il en est qui bâtissent leur nid sur les arbres autour de quelque grosse branche que ces insectes destructeurs savent fort bien respecter. Ces nids ont parfois la grosseur d'une barrique à sucre, et, quoique offrant une large prise aux ouragans des tropiques, quoique composés uniquement de petites parcelles de bois collées à l'aide des gommes du pays et des sucs fournis par les ouvriers eux-mêmes, ils ne sont jamais arrachés. Ces espèces, à vie presque aérienne, sont en petit nombre. La plupart construisent, au-dessus de leurs galeries souterraines, des édifices qui renferment leurs magasins et leurs couvoirs. Le termite atroce et le termite mordant élèvent ainsi de véritables colonnes surmontées d'un toit ou dôme qui déborde de tous côtés. Ces colonnes ont de 70 à 75 centimètres de hauteur sur environ 20 centimètres de diamètre. Elles sont construites en entier avec une sorte d'argile qui, pétrie avec la salive des termites, acquiert une dureté extraordinaire. On renverse une de ces colonnes en l'arrachant à ses fondemens plutôt que de la rompre par le mi-

(1) Les créoles et la plupart des voyageurs désignent encore les termites sous le nom de *fourmis blanches*, à cause de leur forme, de leur taille et de leur couleur.

lieu. L'intérieur en est creux, ou plutôt entièrement farci de cellules assez irrégulières qui servent de logemens. Si le nombre des habitans augmente, une nouvelle colonne s'élève à côté de la première, et ainsi de suite, de sorte que le nid d'une des deux espèces que nous avons nommées ne ressemble pas mal à un groupe de champignons monstrueux.

Mais pour voir les termites déployer tout ce que le ciel leur a départi d'industrie, il faut visiter et démolir pièce à pièce, comme l'a fait Smeathman, un nid de termites belliqueux. Quand une colonie de ces derniers s'établit au milieu d'une plaine, on voit d'abord paraître et grandir rapidement une ou deux tourelles coniques qui bientôt se multiplient et atteignent jusqu'à une hauteur de cinq pieds. L'étendue du sol occupé par ces édifices provisoires annonce celle des travaux souterrains. Peu à peu le diamètre de ces tourelles augmente, leur base s'élargit; en peu de temps, elles se touchent et se soudent l'une à l'autre. Les vides qui les séparaient disparaissent alors promptement, et en moins d'une année le nid présente au dehors l'aspect d'un monticule irrégulièrement conique, à sommet arrondi en forme de dôme, portant sur ses flancs un nombre variable d'éminences allongées, et ayant jusqu'à cinq ou six mètres de diamètre à la base sur à peu près autant de hauteur (1). Si, tenant compte de la différence de taille des architectes, nous comparons aux monticules construits par ces insectes les plus gigantesques monumens élevés par la main de l'homme, le résultat est fait pour nous humilier profondément. La pyramide de Chéops (2) avait, au moment de sa construction et avant tout ensablement, 146^{m} 20 de hauteur (3).

(1) Smeathman ne donne que 10 ou 12 pieds de hauteur aux nids du termite belliqueux, mais Jobson, dans son *Histoire de la Gambie*, dit en avoir vu qui avaient jusqu'à 20 pieds de haut. Tous les voyageurs s'accordent d'ailleurs sur l'extrême solidité des dômes élevés par ces insectes.

(2) J'emploie ici l'appellation consacrée par l'usage pour le plus élevé de ces monumens; mais mon savant confrère M. Ampère m'assure qu'il faut lire Choufou au lieu de Chéops, et je le crois sur parole.

(3) Voici les dimensions de cette pyramide telles qu'elles ont été relevées par M. Le Père, un des architectes de l'expédition d'Égypte :

	Pieds français.	Pouces.	Mètres.
Largeur des côtés de la base....	716	6	232,75
Hauteur dans l'état primitif.....	428	9	139,15
Id. dans l'état actuel.....	424	9	138,00

Les recherches faites en 1837 par l'architecte anglais M. Perring et aux frais de sir Howard Vise, qui y dépensa environ 280,000 francs, ont donné :

	Pieds anglais.	Mètres.
Largeur de la base dans l'état primitif.	767,424	233,90
Hauteur idem.....	479,640	146,20
Largeur actuelle.....	746,000	227,40
Hauteur idem.....	450,750	137,16

En m'envoyant ces chiffres que je lui avais demandés, mon confrère M. Hittorff me dit

Elle avait par conséquent à peu près quatre-vingt-onze fois la hauteur d'un homme, en prenant pour taille moyenne 1 mètre 60 centimètres. Or, d'après ce que nous avons dit des dimensions des termites et de leurs monticules, ces derniers ont en hauteur environ mille fois la longueur des insectes qui les construisent. Ainsi, toute proportion gardée, un nid de termites est onze fois plus élevé que le plus haut de nos monumens. Pour être seulement son égale, la *grande* pyramide devrait s'élever à plus de 1,600 mètres au-dessus du sol et dépasser la hauteur du Puy-de-Dôme.

Ces montagnes artificielles sont d'une solidité à toute épreuve. Pendant qu'elles sont encore en construction, et que leur dôme arrondi est encore accessible aux bœufs sauvages, on voit souvent la sentinelle de quelque troupeau debout sur leur sommet. Smeathman, Jobson et autres voyageurs montaient habituellement sur ces termitières pour dominer le pays, ou s'embusquaient parmi les tourelles qui les hérissent, pour attendre le gibier au passage, et cependant, comme les colonnes dont nous parlions tout à l'heure, ces monticules sont creux. Placés au centre du terrain qu'exploite chaque colonie, ils en sont pour ainsi dire la capitale, et, comme nos grandes cités, ils ont leurs rues et leurs places publiques où circule sans cesse une population innombrable, leurs magasins toujours combles de provisions, leurs hôpitaux des enfans trouvés, où les générations nouvelles s'élèvent par les soins de la communauté, et leur palais de souverains qui sont bien en réalité les père et mère de leurs sujets.

Que mes lecteurs consultent avec moi la curieuse planche où l'auteur anglais a figuré un de ces monticules coupé par le milieu. Voici d'abord des parois presque aussi dures que de la brique et épaisses de 60 à 80 centimètres. Des galeries plus ou moins cylindriques sont percées dans ces murailles et augmentent de diamètre vers la base, où les plus grandes atteignent jusqu'à 35 centimètres de large et s'enfoncent sous terre à près d'un mètre et demi de profondeur. Ces dernières sont à la fois des carrières et des déversoirs. Ce sont elles qui ont fourni les matériaux de l'édifice, et en cas d'inondation elles recevraient et perdraient profondément dans le sol l'eau, qui ne peut atteindre ainsi les quartiers populeux. Les autres galeries, qui serpentent obliquement en tous sens, s'embranchent les unes sur les autres, et arrivent jusqu'au dôme et dans les moindres tourelles, sont autant de routes servant uniquement au passage des travailleurs occupés de maçonnerie. Cet ensemble n'est pas encore *la ville;* il n'en est pour ainsi dire que le rempart, ou, pour employer une image

que la différence entre les mesures anglaises et françaises est plus apparente que réelle. Dans ses opérations, M. Le Père s'est contenté de réunir par des lignes le sommet des gradins. M. Perring, au contraire, a supposé prolongé tout autour de la pyramide un revêtement épais dont il assure avoir trouvé des traces au niveau du sol primitif.

moins noble, mais plus exacte, il est la croûte d'un pâté dont les habitations représentent l'intérieur.

Le pâté n'est pas plein. Sous le dôme se trouve un grand espace libre, occupant la largeur entière du monticule. La hauteur de cette espèce de comble égale à peu près le tiers de la hauteur totale. Le plancher en est plat et sans aucune ouverture. Quelques-unes des galeries percées dans l'enveloppe générale s'ouvrent à son niveau; d'autres débouchent à des hauteurs diverses, et sont continuées par des rampes en relief appliquées contre le mur comme les escaliers placés à l'intérieur de la coupole du Panthéon. Ce sont autant d'échafaudages qui permettent aux travailleurs d'atteindre à toutes les parties de la voûte. Quant au comble lui-même, il joue le rôle d'un double fond, d'une chambre à air dont on comprend sans peine l'utilité sous ce ciel brûlant, où les nuits sont si fraîches. Il entretient dans l'édifice entier une température plus égale, et garantit surtout des variations journalières les couvoirs placés au-dessous.

Nous avons visité les murs, les caves et les combles de l'édifice; pénétrons maintenant dans les appartemens. Au niveau du sol, au centre du rez-de-chaussée, est le palais des souverains, dont nous ferons tout à l'heure l'histoire. Ce palais est une grande cellule oblongue à fond plat, à voûte arrondie, qui, dans les vieilles termitières, a jusqu'à 25 centimètres de long. Les parois en sont très épaisses, surtout dans le bas, et percées de portes et de fenêtres rondes régulièrement espacées. Tout autour de ce sanctuaire, sur un espace de plus de 30 centimètres en tous sens, s'étend un véritable dédale de chambres voûtées, toujours rondes ou ovales, donnant l'une dans l'autre ou communiquant par de larges corridors. Ce sont les salles de service exclusivement réservées aux travailleurs et soldats occupés du couple royal. Sur les côtés s'élèvent jusqu'au plancher du comble les magasins adossés aux murs de l'enveloppe générale. Ce sont de grandes chambres irrégulières, toujours remplies de gommes et de sucs de plantes solidifiés réduits en particules si ténues, que le microscope seul permet d'en reconnaître la véritable nature. Des galeries et de petites chambres vides relient entre elles toutes ces chambres pleines et assurent le service.

La cellule royale et ses dépendances sont protégées par une voûte épaisse, dont le dessus sert de plancher à un grand espace libre ménagé au centre du monticule. Sur cette espèce d'aire s'élèvent des piliers massifs, hauts quelquefois de plus de 1 mètre, qui donnent à cette vaste salle un air de nef de cathédrale et qui supportent les couvoirs. Ceux-ci diffèrent, du reste, de l'édifice autant par leur structure que par leur destination. Partout ailleurs l'argile est seule mise en œuvre, et c'est encore elle qui forme en quelque sorte la carcasse

de la *nourricerie* (1); mais ici les grandes chambres où doivent éclore les œufs et se tenir les très jeunes larves sont refendues en un grand nombre de petites cellules dont les cloisons sont entièrement construites en parcelles de bois collées avec de la gomme. On trouve de ces couvoirs de toutes dimensions, et quelques-uns sont aussi gros qu'une tête d'enfant. Tous sont entourés d'une coque de brique, aérés par les portes qui donnent dans les galeries ou corridors de communication, et placés, comme ils le sont, entre le grand vide du comble et la nef dont nous avons parlé tout à l'heure, ils réunissent toutes les conditions désirables d'égalité de température et de ventilation.

Revenons maintenant à la cellule royale, et brisons-en l'enveloppe. Elle renferme toujours un couple unique, objet des soins les plus empressés, mais qui achète sa grandeur au prix d'une réclusion perpétuelle, car les portes et les fenêtres du palais, suffisantes pour laisser passer un ouvrier ou un soldat, sont trop étroites pour livrer passage au roi et plus encore à la reine. Celle-ci, toujours au centre de la chambre princière et reposant à plat, frappe tout d'abord les yeux de l'observateur. Qu'elle ressemble peu à ce gracieux insecte aux fines ailes, à la taille svelte, qui n'avait que trois à quatre fois la longueur et trente fois le poids d'un ouvrier! Ses ailes ont disparu; la tête et le corselet sont restés à peu près les mêmes; l'abdomen, au contraire, a pris un développement monstrueux, et tend à s'accroître sans cesse. Dans une vieille femelle, il est deux mille fois plus gros que le reste du corps, et atteint jusqu'à 15 centimètres de long. Cette femelle pèse alors autant que trente mille ouvriers, et, grâce à cette obésité exagérée, les précautions prises pour prévenir la fuite sont parfaitement inutiles, car elle ne peut faire un seul pas. Quant au mâle, il a aussi perdu ses ailes, mais n'a d'ailleurs changé ni de dimensions ni de formes. Toutefois il use peu de sa faculté de locomotion, et, tapi d'ordinaire sous un des côtés du vaste abdomen de sa compagne, il se borne à remplir les fonctions de mari de la reine.

Les travailleurs et les soldats ont l'air de faire assez peu d'attention au roi; mais ils sont fort occupés de la reine. L'espace laissé libre autour de celle-ci est constamment rempli par quelques milliers de serviteurs empressés qui circulent autour d'elle en tournant toujours dans le même sens. Les uns lui donnent à manger, d'autres enlèvent les œufs qu'elle ne cesse de pondre, car ici, comme chez les abeilles, cette reine est avant tout la mère de ses sujets. Seulement, chez les termites, sa fécondité est vraiment merveilleuse, et n'était l'immensité du nombre de travailleurs que suppose l'accomplisse-

(1) Traduction littérale du mot *nurcery*, employé par Smeathman, et que j'ai rendu ailleurs par le mot de *couvoir*.

ment des travaux exécutés par une seule colonie, il serait difficile de croire aux détails que Smeathman assure avoir plusieurs fois vérifiés. Cet abdomen monstrueux semble n'être qu'un vaste ovaire dont les branches multipliées renferment un si grand nombre de germes en voie de développement, qu'il s'en trouve toujours un de mûr. A travers les tégumens amincis et devenus transparens, on voit ces canaux sans cesse animés de mouvemens de contraction, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Grâce à ce mécanisme, le termite femelle, sans même s'en apercevoir peut-être, pond au-delà de soixante œufs par minute, c'est-à-dire plus de quatre-vingt mille par jour, et Smeathman est porté à croire que cette ponte prodigieuse dure toute l'année avec la même activité!

Ces myriades d'œufs, promptement recueillis, sont portées dans les couvoirs, et il en sort bientôt autant de larves semblables aux ouvriers, mais beaucoup plus petites et d'un blanc de neige. Ces larves habitent encore pendant quelque temps les chambres où elles sont nées. Elles y sont l'objet de soins attentifs, et les murs mêmes qui les abritent semblent se changer en plates-bandes pour les nourrir. Grâce à la chaleur humide qui règne sans cesse au centre de la termitière, les cloisons de bois et de gomme qui forment les couvoirs se couvrent de champignons microscopiques assez semblables à nos mousserons, et les jeunes termites trouvent dans ces moisissures un aliment approprié à leurs premiers besoins. Ils subissent sans doute une première métamorphose et revêtent la forme d'ouvriers actifs ou de soldats. Les premiers seuls parviennent à l'état d'insectes parfaits. Vers la saison des pluies, il leur pousse des ailes, et par quelque soirée d'orage, mâles et femelles sortent par millions de leurs retraites souterraines; mais leur vie aérienne est de courte durée. Au bout de quelques heures, leurs ailes se flétrissent et se détachent. Dès le lendemain, la terre est jonchée de ces malheureux, et désormais incapables de fuir, ils sont la proie de mille ennemis qui guettent avec soin cette provende annuelle. Bien peu échappent au massacre. Quelques couples recueillis par des ouvriers, protégés par des soldats que le hasard a conduits auprès d'eux, rentrent dans leurs galeries, et deviennent d'ordinaire les souverains de leurs sauveurs. Bientôt cloîtrés pour toujours dans leur cellule royale, ils forment le noyau d'une nouvelle termitière, et n'ont plus qu'à songer à accroître le nombre de leurs sujets.

Tous les voyageurs parlent de peuples mangeurs de fourmis; c'est termites qu'il faudrait dire. On doit en effet compter l'homme lui-même parmi les ennemis qui épient chaque année l'émigration de ces insectes dans le but de s'en nourrir. Les Indiens enfument les termitières et arrêtent au passage les individus ailés dont ils hâtent

ainsi la sortie. Moins industrieux, les Africains ne recueillent que ceux qui tombent dans les eaux voisines. Les premiers pétrissent ces insectes avec de la farine et en font une sorte de pâtisserie, les seconds se bornent à les torréfier, à peu près comme le café. Ils les mangent ainsi à pleines mains et les trouvent délicieux. Quelque étrange que puisse paraître cette nourriture, il paraît qu'elle a son mérite, même pour des palais européens. Les voyageurs s'accordent à parler des termites comme d'un mets agréable et comparent leur saveur à celle d'une moelle ou d'une crème sucrée. Smeathman les regarde comme un aliment délicat, nourrissant et sain (1). Il semble les préférer à ces fameux *vers palmistes* qui, dans les Indes, figurent sur les tables les plus somptueuses comme une délicieuse friandise (2).

Les termites neutres conservent pendant toute leur vie les caractères et les attributions qui leur ont valu le nom de soldats. Comptant à peine pour un centième dans la population des termitières, ils y constituent une classe à part, qu'un écrivain du dernier siècle n'eût pas manqué de comparer à la *noblesse* de ces monarchies, où les larves auraient représenté les *roturiers*. En temps ordinaire, ils vivent oisifs, montant, pour ainsi dire, la garde à l'intérieur, ou se bornent à surveiller les travailleurs, sur lesquels ils exercent une autorité évidente. En temps de guerre, ils paient bravement de leur personne et meurent, s'il le faut, pour le salut commun. Au premier coup de pioche qui met à jour une galerie, on voit accourir la sentinelle la plus voisine. L'alarme se répand, et en un clin d'œil une foule de combattans couvrent la brèche, dardant en tout sens leur grosse tête, ouvrant et fermant avec bruit leurs tenailles. Ont-ils saisi un objet quelconque, rien ne leur fait lâcher prise : ils se laissent arracher les membres et le corps par morceaux sans desserrer leurs mâchoires. S'ils atteignent la main ou la jambe de leurs agresseurs, le sang jaillit aussitôt. Chaque termite en fait couler une quantité supérieure au poids de son propre corps. Aussi les nègres, privés de vêtemens, sont-ils bientôt mis en fuite, et les Européens ne sortent du combat qu'avec leurs pantalons largement tachés de sang.

Tout en soutenant la lutte, ces soldats frappent de temps à autre sur le sol avec leurs pinces, et les ouvriers répondent à ce signal bien connu par une sorte de sifflement. L'attaque est-elle suspendue?

(1) Il paraît pourtant que l'abus de cette nourriture engendre des maladies graves, et entre autres une espèce de dyssenterie épidémique qui emporte les malades en trois ou quatre heures.

(2) Le ver palmiste, ainsi nommé du lieu où on le trouve, n'est autre chose que la larve d'une espèce de charançon appelée calandre des palmiers, parce que dans ses deux premiers états elle habite le tronc de ces arbres. Quelques naturalistes pensent que cette larve est la même que celle dont les Romains étaient si friands et qu'ils nourrissaient avec de la farine.

les maçons se montrent en foule, apportant tous une bouchée de terre toute prête. Chacun à son tour s'approche du point à réparer, y applique sa part de mortier et se retire, sans jamais gêner ou retarder ses compagnons. Aussi le nouveau mur avance-t-il rapidement sous les yeux de l'observateur. Pendant ce temps, les soldats sont rentrés, à l'exception d'un ou deux par mille travailleurs. L'un d'eux semble chargé de surveiller les travaux. Placé près du mur en construction, il tourne lentement la tête en tout sens, et chaque deux ou trois minutes frappe rapidement le dôme de ses pinces en produisant un bruit un peu plus fort que le balancier d'une montre. A chaque fois, on lui répond par un sifflement qui part de toutes les parties de l'édifice, et les ouvriers manifestent un redoublement d'activité. Si l'attaque recommence, en un clin d'œil les ouvriers disparaissent et les soldats sont à leurs postes; si, malgré leurs efforts, on continue à démolir le monticule, ils luttent sans relâche et défendent le terrain pouce à pouce. En même temps, les ouvriers sont à l'ouvrage, masquent les passages, murent les galeries et cherchent surtout à sauver leurs souverains. Dans cette intention, ils comblent au plus vite les salles de service, si bien qu'en arrivant au centre d'un monticule, Smeathman ne pouvait distinguer la cellule royale, perdue au milieu d'une masse informe d'argile. Mais le voisinage de ce palais se trahissait par la foule même des travailleurs et des soldats réunis tout autour et qui se laissaient écraser plutôt que d'abandonner la place. La cellule elle-même en renfermait toujours quelques milliers restés autour du couple royal et qui s'étaient fait murer avec lui. Smeathman les a toujours vus se laisser emporter avec ces objets de leur dévouement et continuer leur service en captivité, tournant sans cesse autour de la reine, lui donnant à manger, enlevant les œufs, et, faute de couvoirs, les empilant derrière quelque morceau d'argile ou dans un angle du bocal qui servait de prison.

Au reste, pour voir les termites, il faut presque toujours détruire leurs ouvrages. Le hasard peut bien faire rencontrer quelque colonie en train de changer de domicile, ainsi qu'il arriva à Smeathman, qui eut ainsi le plaisir de passer en revue une de leurs armées (1); mais en général ces insectes ne cheminent jamais à découvert. De chaque nid reposant au niveau ou au-dessous du sol, à quelque espèce qu'il appartienne, rayonnent en tout sens des galeries souterraines qui s'étendent au loin. Le termite des arbres lui-même construit un long tube qui arrive jusqu'à terre et sert de centre à ses chemins couverts. Toutes les espèces ont d'ailleurs les mêmes habitudes; leurs innom-

(1) Cette espèce était différente de celles dont nous avons parlé jusqu'ici, et notre auteur lui donne le nom de *termite des routes*.

brables escouades sont incessamment en quête de quelque corps organique à dévorer, et cet instinct en fait pour l'homme des ennemis tellement redoutables, que Linné n'a pas hésité à les appeler le plus grand fléau des deux Indes (1). Invisibles à l'œil de ceux qu'ils menacent, les termites poussent leurs galeries jusqu'aux murs des habitations ou des magasins, descendent sous les fondemens et remontent à l'intérieur : dès lors ils sont maîtres de la place. Les uns s'en prennent aux boiseries, aux meubles, aux provisions de toute nature, d'autres creusent tout droit, attaquent les planchers et les toits; mais, toujours soigneux d'éviter la lumière, ils respectent avec grand soin la surface des objets attaqués et se contentent de les évider. Si la place leur semble bonne et qu'il y ait beaucoup à dévorer, ils apportent avec eux du mortier pour remplacer au fur et à mesure les parties ligneuses qu'ils ont détruites, et Smeathman a vu des poteaux de bois changés ainsi en colonnes de briques. Dans le cas contraire, ils prennent moins de précautions; alors l'œuvre de destruction marche avec une rapidité telle qu'en une seule saison une maison à l'européenne est ruinée de fond en comble, qu'un village de nègres a complétement disparu. On les a vus, dans une seule nuit, pénétrer par le pied d'une table, le traverser de bas en haut, atteindre la malle d'un ingénieur placée au-dessus, et en dévorer si complétement le contenu, que le lendemain on ne trouva pas un pouce de vêtement qui ne fût criblé de trous. Quant aux papiers, plans et crayons du propriétaire, ils avaient disparu, y compris la mine de plomb.

Des diverses espèces de termites décrites par les naturalistes, deux seulement paraissent appartenir à l'Europe (2). Toutes deux sont exclusivement mineuses, et leurs nids, difficiles à découvrir, n'ont pu être étudiés comme ceux de leurs congénères, qui élèvent des édifices au-dessus du sol. Par la même raison, leurs habitudes d'intérieur sont assez peu connues; mais il n'est que trop facile de constater chez nos termites indigènes les instincts dévastateurs de leurs frères exotiques. En Sardaigne, en Espagne et dans le midi de la France, le *flavicolle* attaque les oliviers et d'autres arbres précieux. Dans la Gironde et les Landes, le *lucifuge* s'en prend aux chênes et aux sapins. Est-ce l'une de ces deux espèces qui, renonçant à la

(1) « Termes utriusque Indiæ calamitas summa. » — *Systema Naturæ.*

(2) On est certainement loin de connaître toutes les espèces de termites qui habitent les deux continens, et la distinction de celles qui ont été décrites laisse encore à désirer. Toutefois les documens recueillis par divers auteurs permettent d'admettre qu'il existe au moins vingt-quatre espèces distinctes de ces insectes, dont neuf appartiennent à l'Afrique, neuf à l'Amérique, deux à l'Asie, deux à l'Europe. On ne connaît pas la patrie des deux autres. Les deux espèces européennes se trouvent en France, et nous verrons plus loin les raisons qui peuvent faire supposer que nous en possédons une troisième.

vie des champs et s'acclimatant dans nos villes, exerce aujourd'hui ses ravages à La Rochelle, à Rochefort, à Saintes et dans les contrées voisines? A vrai dire, malgré la réponse affirmative émise par quelques-uns de nos confrères les plus spéciaux, cette question nous semble au moins douteuse.

En effet, Latreille, qui fut un des pères de l'entomologie moderne, nous apprend que le termite lucifuge des environs de Bordeaux atteint l'état d'insecte parfait, prend des ailes et émigre dans le courant du mois de juin (1). D'autre part, un observateur bien moins célèbre sans doute, mais qui a étudié sur place les termites de Rochefort pendant près d'un demi-siècle, affirme que dans cette ville l'émigration a lieu au mois de mars, et que passé cette époque on ne rencontre plus de termites ailés (2). Pour qui connaît la précision des lois qui règlent le développement des êtres organisés, cette différence de deux mois entre les deux époques de la métamorphose suffirait à faire naître des doutes sur l'identité des espèces, et cela d'autant plus que dans le cas actuel c'est dans la région la plus méridionale que la métamorphose est le plus tardive. Si les observations de Latreille sur le lucifuge des Landes avaient été répétées et confirmées, si M. Blanchard n'avait pas trouvé des mâles ailés dans les termitières de La Rochelle au mois de septembre, le fait que nous venons de rappeler nous semblerait à lui seul devoir résoudre presque la question.

D'autres faits, dont il faut bien tenir compte, viennent encore à l'encontre de l'opinion généralement adoptée. A moins de circonstances très exceptionnelles, on retrouve les mêmes instincts chez tous les représentans d'une même espèce animale. Chez les insectes en particulier, on ne peut admettre que ces instincts varient selon les localités et pour ainsi dire d'une colonie à l'autre. Or, en Provence et dans le Bordelais, les termites se tiennent dans la campagne, et bien loin de poursuivre l'homme dans les villes, ils respectent jusqu'à ses habitations rurales. S'il en était autrement, si dans la Gironde comme au Sénégal et dans la Charente-Inférieure les termites pénétraient dans les chais, rompaient les cercles des tonneaux et occasionnaient la perte des vins, certes les vignerons du Médoc n'auraient pas gardé le silence, et pourtant ils n'ont jamais, que je sache, élevé de plaintes à ce sujet. Or, depuis les temps historiques, les termites n'étaient pas plus dangereux en Saintonge que dans le Bordelais, quand tout à coup ils apparaissent au beau milieu de la ville de Rochefort, gagnent chaque jour du terrain, et dans l'espace d'un

(1) *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, 1804.

(2) *Mémoire sur les Termites observés à Rochefort*, par M. Bobe-Moreau, ancien médecin en chef de la marine; Saintes, 1843.

demi-siècle envahissent successivement plusieurs autres villes où on ne les connaissait pas auparavant, infestent les jardins, atteignent les maisons isolées et menacent la contrée entière (1). Est-il probable que ces insectes soient de la même espèce que les lucifuges qui, conservant dans la Gironde leurs mœurs campagnardes, se seraient faits citadins en Saintonge (2)? N'est-il pas plus raisonnable d'admettre que le termite de Rochefort est une espèce nouvelle, au moins pour cette contrée, importée par quelque navire de commerce comme l'ont été certaines blattes (3) et venu on ne sait encore d'où, comme pour nous prouver que les voyageurs n'ont rien exagéré en parlant de ce fléau? Une comparaison rigoureuse d'insectes à tous les états et d'origine bien constatée permettra seule de résoudre ces questions (4).

Quoi qu'il en soit, La Rochelle a subi le sort de Rochefort, de Saintes, de Tonnay-Charente, et, en arrivant dans cette ville, je savais que j'y trouverais ces terribles petits mineurs. Je connaissais déjà ce dont ils sont capables. MM. Audouin, Milne Edwards et Blanchard avaient à diverses époques parcouru la Charente-Inférieure et rapporté au Muséum de Paris des preuves matérielles des dangers que ces ennemis si faibles en apparence font courir aux habitans de ces contrées. Ces savans avaient parlé des toitures et des planchers qui s'étaient écroulés à l'improviste, des maisons minées jusque dans

(1) D'après M. Bobe-Moreau, c'est seulement en 1797 qu'on découvrit pour la première fois des termites à Rochefort, dans une maison située rue Royale et qui était restée longtemps inhabitée. Au moment de la découverte, la plus grande partie des bois de charpente, des boiseries, des meubles et de ce qu'ils contenaient, avait été détruite. Ils se répandirent ensuite dans les maisons voisines. En 1804, leurs progrès n'étaient pas encore bien grands, puisque Latreille se borne à mentionner *comme un ouï-dire* que le termite lucifuge « avait pendant quelques années inquiété les habitans de Rochefort, s'étant introduit dans leurs maisons. » En 1829, le même auteur tenait un bien autre langage et parlait des grands ravages exercés par cet insecte dans les ateliers et les magasins de la marine. — *Règne animal*, par Cuvier, 2e édition, t. V.

(2) M. Lucas a rencontré à Alger le lucifuge et le flavicolle. Il n'a trouvé le premier que dans les champs. Le second seul pénètre dans les habitations. Ainsi partout où le lucifuge a été observé dans son pays natal, il a montré des habitudes contraires à celles qu'on observe dans les termites de Rochefort.

(3) Deux espèces de blattes, aujourd'hui très communes chez nous, étaient inconnues des anciens. La *blatte orientale*, vulgairement appelée *noirat* ou *bête des boulangers*, paraît être venue du Levant; la *blatte américaine*, connue dans les colonies sous le nom de *kakkerlac*, est passée de l'Amérique méridionale d'abord dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Afrique, puis en Europe, où elle infeste la plupart des ports de mer. M. Duméril nous apprend qu'elle a été introduite vers 1802 seulement au Jardin des Plantes, où elle est arrivée dans des caisses de plantes. (*Dictionnaire des Sciences naturelles.*)

(4) M. Blanchard s'est déjà occupé de ce travail, et nous devons dire que les premiers résultats n'en sont pas favorables à notre opinion; mais les matériaux dont disposait notre confrère étaient loin d'être complets.

leurs fondemens et qu'il avait fallu reconstruire ou abandonner. Je pus bientôt juger par moi-même de l'exactitude de leurs récits, bien que La Rochelle soit loin d'être aussi complétement envahie que les villes citées plus haut. Ici les termites n'occupent que la préfecture et l'arsenal (1), et parce que depuis quelques années ils n'ont pas fait de progrès bien marqués, les Rochelais semblent croire qu'ils respecteront toujours leurs limites actuelles. C'est certainement une erreur. Vienne une année quelque peu favorable au développement de ces insectes, et la ville entière peut être envahie en une seule saison. Alors les Rochelais déploreront, mais trop tard, l'imprudente sécurité qui leur fait négliger la recherche des moyens propres à détruire sur place ces ennemis, encore cantonnés aux deux extrémités de la ville.

La préfecture et quelques maisons voisines sont le principal théâtre des ravages exercés par les termites. Ici la prise de possession est complète. Dans le jardin, on ne saurait planter un piquet ou laisser un morceau de planche sur une plate-bande sans les trouver attaqués vingt-quatre ou quarante-huit heures après. Les tuteurs donnés aux jeunes arbres sont rongés par le pied, les arbres eux-mêmes sont parfois minés jusqu'aux branches. Dans l'hôtel, appartemens et bureaux sont également envahis. J'ai vu au plafond d'une chambre à coucher récemment réparée des galeries semblables à des stalactites de plusieurs centimètres, qui venaient de s'y montrer le lendemain même du jour où les ouvriers avaient quitté la place. Dans les caves, j'ai retrouvé des galeries pareilles, tantôt à mi-chemin de la voûte au plancher (2), tantôt collées le long des murs et arrivant sans doute jusqu'aux greniers, car dans le grand escalier d'autres galeries partaient du rez-de-chaussée et atteignaient le second étage, tantôt s'enfonçant sous le plâtre quand celui-ci pré-

(1) Ce cantonnement des termites sur deux points parfaitement isolés et situés pour ainsi dire aux deux extrémités de la ville, l'absence de ces insectes dans toute la banlieue de La Rochelle, démontrent jusqu'à l'évidence qu'ils ne sont pas indigènes dans cette portion du département. Aussi M. Blanchard lui-même accepte-t-il l'importation pour La Rochelle. D'après une note que m'a remise M. Beltrémieux, cette importation aurait eu lieu vers 1780, époque à laquelle les frères Poupet, très riches armateurs, firent construire l'hôtel devenu la préfecture. Des ballots termités venus de Saint-Domingue auraient apporté les termites non-seulement à La Rochelle, mais aussi à Rochefort et sur quelques autres points où les frères Poupet avaient des magasins. Cette *tradition* s'accorderait assez bien avec la date donnée par M. Bobe-Moreau comme étant celle de la découverte des termites à Rochefort, et expliquerait également l'invasion progressive du département.

(2) MM. Edwards et Blanchard ont vu des galeries qui de la voûte des cours descendaient jusqu'à terre sans être soutenues. M. Bobe-Moreau cite plusieurs faits curieux de ces sortes de constructions. Il a vu, entre autres, des galeries isolées construites en arcades ou même jetées horizontalement à la façon d'un *pont tube* pour atteindre le papier de quelques flacons ou le contenu d'un pot de miel.

sentait assez d'épaisseur, tantôt reparaissant à nu quand les pierres étaient trop près de la surface. C'est que, pas plus que les autres espèces, le termite de La Rochelle ne travaille à découvert. Une vigilance incessante, parfois le hasard, peuvent seuls mettre sur ses traces et prévenir ses ravages. A l'époque du voyage de M. Audouin, on venait d'en acquérir une preuve curieuse. Un beau jour, les archives du département s'étaient trouvées détruites presque en totalité, et cela sans que la moindre trace du dégât parût au dehors. Les termites étaient arrivés aux cartons en minant les boiseries, puis ils avaient tout à leur aise mangé les papiers administratifs, respectant avec le plus grand soin la feuille supérieure et le bord des feuillets, si bien qu'un carton rempli seulement de détritus informes semblait renfermer des liasses en parfait état. Les bois les plus durs sont d'ailleurs attaqués de même. J'ai vu, dans l'escalier des bureaux, une poutre de chêne dans laquelle un employé faisant un faux pas avait enfoncé la main jusqu'au-dessus du poignet. L'intérieur, entièrement formé de cellules abandonnées, s'égrenait avec un grattoir, et la couche laissée intacte par les termites n'était guère plus épaisse qu'une feuille de papier.

Dès après mon arrivée, je cherchai à me procurer une certaine quantité de termites pour les observer à loisir, et grâce au docteur Garreau, l'un des membres de la Société d'histoire naturelle, j'en eus constamment sur ma table, bien entendu que les précautions étaient prises pour éviter une évasion qui eût *termité* une maison, et par suite un quartier de plus. Je les tenais dans un bocal moins qu'à demi-plein; mes prisonniers ne pouvaient escalader ses parois de verre, et en les garantissant de la lumière, en les observant le soir ou les surprenant à l'improviste, j'ai pu suivre en détail les travaux qui leur firent transformer en une petite termitière l'amas confus de terreau et de débris au milieu desquels ils étaient ensevelis d'abord.

A peine le bocal était-il installé depuis quelques instans, que chacun chercha à se réunir à ses compagnons. Quelques-uns essayèrent de grimper le long des parois lisses de leur prison; mais, après quelques tentatives inutiles, ils s'enfoncèrent sous terre. La troupe entière fut bientôt dégagée, et je la vis partagée en petites bandes dans le fond du bocal, du côté le plus obscur. Au bout de quelques heures, ces groupes étaient réunis en un seul. A partir de ce moment, les travaux commencèrent et marchèrent avec ensemble. Le premier soin des termites fut d'établir autour du bocal une espèce de grande route, et comme les matériaux étaient très inégalement répartis, ils eurent à faire pour cela des déblais et des remblais. Les premiers étaient faciles; les seconds donnèrent plus de peine. Les ouvriers transportèrent d'abord une certaine quantité de

terre destinée à élever suffisamment le sol, puis au-dessus ils installèrent une voûte. Je les voyais arriver à la suite les uns des autres, chacun portant entre ses mâchoires une petite masse de terre qu'il appliquait, sans presque s'arrêter, au bord saillant de l'ouvrage; puis il descendait par une espèce de rampe ménagée exprès, et rentrait sous terre par une galerie spéciale. Quelques-uns me semblèrent dégorger sur les matériaux déjà en place un liquide destiné sans doute à les consolider. Pendant tous ces travaux, les soldats me parurent jouer bien évidemment le rôle de chefs et de surveillans. Je les voyais en petit nombre mêlés aux ouvriers, toujours isolés et ne travaillant jamais eux-mêmes. Par moment, ils faisaient avec le corps entier une sorte de trémoussement et frappaient le sol de leurs pinces; aussitôt tous les ouvriers voisins exécutaient le même mouvement et redoublaient d'activité. En vingt heures, la galerie circulaire se trouva en état de servir; il est vrai que les parois du bocal en formaient presque la moitié. En même temps le terrain avait été consolidé, sa surface aplanie, et un bouchon que j'y avais déposé était à moitié enterré. Je leur en donnai alors trois autres; j'y ajoutai successivement une boule de papier très serrée et une grosse boule de mie de pain. Ces divers matériaux restèrent exactement dans la position résultant du hasard de leur chute, et je crus d'abord qu'ils étaient dédaignés par les termites; mais, ayant renversé le bocal sens dessus dessous au bout de quelques jours, ils restèrent tous en place malgré leur poids. Ils avaient été soudés l'un à l'autre, et je pus reconnaître plus tard, en les ouvrant, que les insectes y avaient percé plus d'une galerie, bien que ce travail de soudure et d'érosion fût parfaitement inappréciable à l'extérieur.

Le travail de mes prisonniers me parut marcher d'abord sans discontinuité; il se ralentit lorsque les gros ouvrages furent terminés. Au reste, peu de jours leur suffirent pour achever la termitière. A cette époque, mon grand bouchon était presque entièrement enterré, et le terreau avait été élevé au niveau des deux autres. Toute la surface du sol était unie, sans ouverture apparente, et le terreau, qui au commencement de l'expérience était aussi mobile que du sable fin, avait été si bien consolidé, qu'il s'en détachait à peine quelques parcelles lorsqu'on renversait le bocal. Sous cette espèce de croûte, et tout à fait dans le bas, régnait tout autour du bocal une galerie large de 1 centimètre et haute de 1 centimètre et demi environ (1), en forme de demi-voûte, appuyée contre les parois transparentes du

(1) Comme les termites de La Rochelle sont bien plus petits que le *belliqueux* observé par Smeathman, ces dimensions correspondent à peu près à ce que serait pour nous une galerie circulaire longue d'environ 120 mètres, large de plus de 4 mètres, et haute de 6 à 7 mètres.

verre. Plusieurs ouvertures partaient de ce chemin de ronde et donnaient accès dans des chambres à voûtes surbaissées assez spacieuses pour contenir trente à quarante ouvriers. Celles-ci communiquaient avec d'autres appartemens intérieurs par des portes très basses où cinq ou six ouvriers pouvaient passer de front. Une fois le travail mené à fin, les termites se tinrent tranquilles, au moins pendant le jour. Je les trouvais d'ordinaire groupés dans le point le plus obscur de la grande galerie ou dans les chambres voisines, tandis que quelques soldats isolés semblaient parfois monter la garde à l'entrée des chambres vides; mais aussitôt que la lumière les frappait, il se manifestait une vive agitation. Ouvriers et soldats exécutaient à l'envi le singulier trémoussement dont j'ai parlé plus haut, et en quelques secondes tous avaient disparu dans les chambres du centre, où ne pouvaient les atteindre ces rayons importuns.

La curiosité seule ne me guidait pas dans ces observations. En étudiant de plus près les mœurs des termites, en cherchant à me rendre compte de la construction des termitières, je voulais surtout arriver à découvrir les moyens de combattre des ennemis que leur nombre et leur petitesse même semblaient avoir rendus invincibles. MM. Audouin, Milne Edwards, Blanchard, Lucas, n'avaient fait que passer, et n'avaient pu par conséquent aborder ce problème; mais bien d'autres avaient essayé de le résoudre. Les arrosages à l'eau de goudron, les labours profonds et fréquens, les fossés circulaires creusés autour du tronc, ont été employés pour protéger les jardins et les arbres fruitiers; l'essence de térébenthine, l'arsenic en poudre, ont été vantés comme devant faire périr les insectes réunis dans une termitière, et un voyageur assure que cette dernière substance réussit parfaitement à la Martinique (1). Malheureusement ces divers procédés se sont toujours montrés impuissans en Saintonge, et quant aux injections de lessive bouillante employées plus récemment, elles sont évidemment inapplicables dans la plupart des cas (2). MM. Fleuriau et Sauvé avaient aussi tenté de détruire la colonie installée à la préfecture de La Rochelle. Après un certain nombre d'essais infructueux, ils imaginèrent d'appeler à leur secours des auxiliaires, et d'employer les fourmis à combattre les termites. L'application de cette idée ingénieuse aurait bien eu quelques inconvéniens : on aurait remplacé un insecte rongeur par un autre; mais en somme le

(1) Chanvallon, *Voyage à la Martinique.*

(2) Mme George, qui s'occupe d'histoire naturelle et surtout de botanique avec une ardeur fort rare chez une femme, a annoncé à la Société d'histoire naturelle de La Rochelle qu'elle était parvenue par ce moyen à chasser les termites de son jardin. Mme George regarde le termite qui a envahi sa propriété comme étant le *termite à nez,* espèce commune à la Jamaïque.

remède aurait valu beaucoup mieux que le mal, et il est à regretter que le succès n'ait pas couronné les tentatives des savans rochelais. Ils réunirent dans un même bocal un nombre à peu près égal de ces deux espèces d'insectes. La bataille commença sur-le-champ, et il fut bientôt facile d'en prévoir l'issue. Les termites faisaient des blessures bien plus profondes; les soldats surtout, d'un seul coup de leurs terribles pinces, coupaient les fourmis en deux comme avec des ciseaux. En peu de temps, celles-ci furent exterminées, tandis que les termites ne comptèrent d'abord qu'un assez petit nombre de morts. Pourtant, le lendemain, près de la moitié avait péri, tués très probablement par l'acide que sécrètent les fourmis, et qui avait empoisonné les moindres blessures.

Malgré les insuccès de mes prédécesseurs, je ne désespérais pas d'atteindre les termites. Je comptais pour cela sur quelqu'un de ces poisons gazeux que prépare la chimie, et qui par suite de leur nature même peuvent pénétrer dans les réduits les plus étroits. J'avais entendu un des fondateurs de la science moderne raconter comment il était venu à bout d'exterminer les souris qui, malgré les piéges de tout genre, infestaient sa maison. Après avoir fermé avec soin les trous percés par ces petits mammifères, M. Thénard avait adapté à l'un d'eux un appareil dégageant de l'hydrogène sulfuré, et les souris ainsi emprisonnées, ne pouvant respirer que de l'air vicié, étaient mortes empoisonnées. Par suite du mode de respiration spécial des insectes, les termites devaient bien plus encore que les souris être sensibles à l'action d'un gaz délétère (1). Pour que ce procédé des injections gazeuses leur devînt applicable, deux conditions suffisaient. Il fallait que leurs édifices présentassent un ensemble continu de galeries et de chambres pour que le gaz pût pénétrer partout : mes observations ne me laissaient aucun doute à ce sujet. Il fallait ensuite trouver un gaz aussi dangereux pour ces insectes que l'hydrogène sulfuré l'avait été pour les souris, et ici des expériences directes devenaient nécessaires. Un grand nombre de substances, qui sont pour l'homme et les autres vertébrés d'énergiques poisons, n'agissent que faiblement sur les invertébrés, et en particulier sur les insectes. L'hydrogène sulfuré, si heureusement employé par M. Thénard, est de ce nombre : il fallait donc le remplacer. Grâce à M. Robillard, pharmacien en chef de l'hôpital militaire, le laboratoire de cet établissement fut mis à ma disposition. Des termites fraîchement re-

(1) On sait que chez les insectes la respiration se fait non point par des *poumons*, c'est-à-dire par un organe circonscrit, mais par des *trachées* ou canaux ramifiés, qui vont porter l'air dans toutes les parties du corps. On comprend que chez ces animaux un poison gazeux, porté à la fois dans tout l'organisme, doit, toutes choses égales d'ailleurs, agir avec une bien plus grande énergie.

cueillis y furent installés dans des bocaux que, par surcroît de précaution, on plaçait dans de larges vases pleins d'eau; divers gaz furent essayés, et parmi eux le chlore surtout répondit pleinement à mes espérances. Les termites les plus vigoureux plongés dans ce gaz presque pur tombent comme foudroyés au moment même du contact. Laissés pendant une demi-heure dans de l'air mêlé d'un dixième de chlore seulement, ils sont complétement asphyxiés. Des expériences répétées de diverses manières, et dans lesquelles je tâchai d'imiter autant que possible la disposition des bois termités, donnèrent des résultats tout aussi décisifs, tout aussi satisfaisans. Ainsi, pour détruire la termitière la plus étendue, il suffira d'y injecter une quantité suffisante de chlore dégagé par un ou plusieurs appareils.

Est-ce à dire que le problème ramené à ces termes si simples ne présentera plus de difficultés? Nous sommes loin de le prétendre. Dans toutes les questions de ce genre, aux recherches de la science, qui donnent ce qu'on pourrait appeler la solution théorique, doivent succéder les tâtonnemens de la pratique, qui seuls assurent l'application usuelle. A ce point de vue, de nouveaux problèmes surgiront pour chaque cas particulier. S'il s'agit d'attaquer une espèce exclusivement mineuse, une exploration exacte des lieux sera d'abord nécessaire pour découvrir le point de départ des mille galeries suivies par les termites; puis il faudra déterminer le lieu d'application des appareils, afin que le gaz pénètre sans trop d'obstacles au milieu même de la termitière. Peut-être les insectes menacés se défendront-ils, comme ceux du Sénégal, en murant les passages donnant entrée au gaz délétère, et alors il faudra déployer une promptitude de manœuvres seule capable de les prévenir. Peut-être faudra-t-il dégager le gaz sous une pression assez considérable pour qu'il puisse pénétrer dans toute l'étendue des travaux. Peut-être, en dépit de toutes les précautions, les premières tentatives échoueront-elles, même sur des colonies isolées comme celles de La Rochelle. Peut-être enfin ou plutôt à coup sûr, dans les villes généralement infestées, comme Saintes ou Rochefort, faudra-t-il lutter, après un premier succès, contre des invasions nouvelles, et recommencer de temps à autre tout un ensemble de recherches et d'opérations; mais est-ce à la première campagne que le cultivateur se délivre à jamais du chiendent ou de l'ivraie? Lui aussi n'a-t-il pas besoin d'activité et de persévérance pour sauvegarder ses moissons? Nous n'en demandons pas davantage aux propriétaires de maisons ou de champs termités, et à ce prix, mais à ce prix seulement, nous leur garantissons le succès.

A. DE QUATREFAGES.

MARC-ANTOINE RAIMONDI.

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES ESTAMPES DE MARC-ANTOINE RAIMONDI,
AVEC UNE NOTICE,
PAR M. BENJAMIN DELESSERT, IN-4°. PARIS, 1853, GOUPIL.

Voilà quatre cents ans que l'invention est née d'imprimer des estampes. Quatre siècles, c'est une vie déjà longue pour des feuilles de papier qui passent de mains en mains et risquent à chaque instant d'être déchirées, froissées, tachées, égarées ou brûlées. Il faut presque un miracle pour qu'elles échappent à toutes ces chances de destruction; aussi les estampes qui remontent aux premiers temps de la gravure, à la moitié du XVe siècle, ou seulement au commencement du XVIe, sont aujourd'hui si rares et d'un tel prix, possédées par des mains si jalouses, conservées avec de telles précautions, que l'étude en devient presque impossible; pour l'artiste, surtout à ses débuts, elles sont comme si elles n'étaient pas.

Et pourtant que de leçons, que d'enseignemens dans ces vieilles gravures! Ceux qui aspirent à manier sérieusement le burin, le crayon ou le pinceau, peuvent-ils se passer de les connaître à fond, de les consulter sans cesse, non pas seulement à la dérobée dans quelques dépôts publics, mais chez eux, dans leurs ateliers, à leurs heures? Il n'en est pas de la gravure comme des autres arts du dessin : ses premières productions ne sont pas d'informes essais, de grossiers tâtonnemens; l'érudit et l'archéologue n'ont pas seuls plaisir et profit à fouiller ses origines. La gravure est venue au monde vingt ans à peine avant Michel-Ange, à une époque où l'art de dessiner touchait à sa perfection; de là vient qu'elle n'a point eu d'en-

fance : sa croissance a été subite et son apprentissage insensible. Le jour même de sa naissance, chez cet orfévre florentin à qui le hasard venait de la révéler, elle a produit un chef-d'œuvre, ce petit couronnement de la Vierge qui fait aujourd'hui la gloire de notre cabinet des estampes; bijou vraiment sans pareil, puisque son moindre mérite est d'être incontestablement la première estampe connue. Par la finesse du trait, par la suavité mystique de la composition, ce *nielle* de Finiguerra ne semble-t-il pas sorti de la main de Fra Angelico lui-même? Il y a donc dans les gravures des anciens maîtres autre chose que leur vétusté et leur rareté; il y a presque toujours des modèles de précision, de netteté, de naïveté consciencieuse. École instructive et sévère où tant de gens auraient besoin d'aller! Le seul défaut de ces précieuses reliques, c'est d'avoir un si grand prix, et d'être, au lieu d'un texte d'études, des objets de pure curiosité.

Si les planches avaient survécu, on en pourrait tirer des épreuves, affaiblies, imparfaites, mais suffisantes pour l'étude. Par malheur, les planches ont disparu; les refaire, c'est-à-dire les copier sur cuivre, serait une folie, une entreprise ingrate et téméraire dont personne n'oserait se charger. Le mal serait donc sans remède, si un nouveau hasard n'avait enseigné à un autre Finiguerra un secret plus merveilleux encore que l'art d'imprimer des estampes. Désormais les plus anciennes gravures peuvent devenir aussi rares qu'elles voudront, les planches peuvent se perdre; pourvu qu'il en reste une épreuve, la photographie se charge de tout ressusciter; en un clin d'œil, elle refait à sa manière une planche d'où peut sortir une série d'épreuves, moins pures peut-être que les bonnes épreuves primitives, mais égales pour le moins à celles qu'on tirerait d'un cuivre tant soit peu fatigué.

C'est ce moyen presque magique de multiplier les anciennes estampes qui a donné à M. Benjamin Delessert l'idée de sa publication; il édite à nouveau une portion de l'œuvre de Marc-Antoine pour démontrer pratiquement, par un exemple, le parti qu'on peut tirer de la photographie spécialement appliquée à ce genre de reproduction. D'autres avant lui avaient fait des essais analogues non sans succès, mais en négligeant un des termes du problème, le bon marché. Les expériences de M. Benjamin Delessert ont été particulièrement dirigées de ce côté; il a longtemps cherché parmi tous les procédés photographiques non-seulement le plus sûr, mais le moins dispendieux, et ce qui prouve qu'il a bien choisi, c'est la parfaite réussite et le prix plus que modeste des échantillons qu'il nous donne. Il n'a donc qu'à s'applaudir de sa persévérance; elle aura rendu aux arts un véritable service, et nous ne le félicitons pas seulement d'avoir conçu

l'idée de ce travail, de l'avoir patiemment exécuté, nous lui savons également gré du choix qu'il a fait de Marc-Antoine pour inaugurer ses essais, de la prédilection éclairée que lui inspire ce grand artiste, et de la notice simple et concise qu'il lui a consacrée.

Parlons d'abord du travail photographique, nous finirons par quelques mots sur Marc-Antoine.

Il y a des gens qui ont le daguerréotype en horreur, et franchement ils n'ont pas tort, pour peu que cet instrument affecte la prétention de se substituer à l'art et de se mettre aux prises avec la nature vivante. Ces tentatives, si habilement qu'elles soient conduites, si perfectionnées qu'elles soient, ne servent qu'à constater, mieux encore que de simples paroles, la différence infranchissable qui sépare la vie de la mort, le mouvement de l'immobilité. Un portrait photographié, nous parlons des meilleurs et des plus rapidement faits, n'est et ne sera jamais que l'image d'une léthargie. Ce qui constitue la vie, c'est une succession non interrompue de phénomènes qui se suivent et s'enchaînent si rapidement qu'on ne peut les diviser même par la pensée; pour exprimer cette succession, pour la fixer sur la toile, l'art use de stratagème, invente des à-peu-près, imagine des tempéramens. Il ne cherche pas à surprendre, à saisir comme au passage la physionomie de son modèle dans tel ou tel moment divisible de la durée; il compose par une intuition complexe une sorte d'instant moyen qui, résumant en lui seul plusieurs instans distincts, en simule la succession : c'est par cet artifice qu'il crée l'illusion de la vie. Une machine au contraire n'a pas toutes ces finesses : elle arrête brusquement l'aiguille, et la montre ne marche plus. Ces figures dont vous me faites voir l'empreinte, je sens qu'elles vivaient, qu'elles respiraient, qu'elles pensaient au moment où vous avez saisi leur reflet; mais au contact de votre instrument, elles se sont arrêtées, glacées, pétrifiées. C'est le même effet, ni plus ni moins, que l'effet d'un moulage. Au lieu d'un rayon lumineux, appliquez sur la figure humaine un mastic, un enduit, un masque de cire ou de plâtre, et vous obtiendrez un moule littéralement exact de la charpente osseuse, des parties solides et résistantes du visage; mais les parties souples et flexibles, les lèvres, les paupières, ces subtiles membranes où se concentrent toutes les délicatesses de la sensibilité, en les touchant vous les avez offensées, elles se sont crispées, contractées, et vous n'en avez dans votre moule qu'une difforme et mensongère image. De là ces bustes moulés sur nature dont la soi-disant ressemblance est une glaciale parodie et qui sont condamnés, lors même qu'après coup l'art les rajuste et les ranime, à conserver toujours un aspect cadavéreux.

Dans les portraits photographiés, cette inertie de la figure est d'au-

tant plus sensible que, par un étrange contraste, les vêtemens, les meubles, tous les accessoires en un mot, semblent pour ainsi dire animés et vivans. Grâce à leur immobilité, la lumière les atteint et les frappe sans jamais altérer leur surface; ils posent admirablement, et sont par là même reproduits d'une façon si nette et si complète qu'ils en acquièrent une saillie, un relief et je ne sais quoi de piquant qui exagère leur importance. Tout est donc, d'un côté, épaissi, grossi, déformé, l'œil est mort ou parfois fixe et hagard, la bouche grimaçante, la main lourde et massive, tandis que de l'autre, tout est fin, tout est précis, tout, jusqu'aux plus imperceptibles détails, est délicatement exprimé.

Quand les Flamands, de la pointe de leur pinceau, s'amusent à tracer maille par maille la plus transparente dentelle, à découper soit le plus mince ruban, soit la plus subtile écorce de citron, ils font au moins le même honneur à la figure humaine. Le temps qu'ils passent à brillanter le satin d'une robe, ils ne le refusent pas à velouter les joues ou les épaules de celle qui la porte. C'est la nature vue du petit côté, du côté microscopique; mais au moins dans cet ensemble factice on retrouve un certain reflet de l'harmonie de la nature. Avec la photographie, cette harmonie disparaît. L'instrument suit sa pente fatale : il accuse outre mesure ce qu'il est apte à exprimer; il altère, il dénature ce qui lui résiste et lui échappe. L'accessoire devient le principal : tout est brouillé et confondu.

S'ensuit-il qu'il faille prendre en dégoût cette merveilleuse invention? Autant vaudrait maudire la vapeur, l'électricité, toutes les découvertes de la science moderne, parce que les progrès qu'elles engendrent ne sont pas dépourvus de quelques inconvéniens. Si la photographie ne servait qu'à fabriquer des portraits, ce serait un maussade cadeau que nous aurait fait la science; mais à combien d'emplois utiles ne peut-on pas l'appliquer! que de services ne peut-elle pas rendre à l'archéologie, aux arts mécaniques, aux sciences naturelles! Toutes les fois qu'il n'est question que de calquer des objets inanimés, des pierres, des métaux, elle a sur la chambre claire, sur tous les autres procédés de reproduction où la main de l'homme est un auxiliaire nécessaire, la plus incontestable supériorité; elle opère plus exactement et plus vite. Mais ce qu'elle fait le mieux sans contredit, c'est ce que lui a demandé M. Delessert, c'est-à-dire le *fac simile* d'estampes et d'imprimés, d'objets planes et sans saillies, n'ayant besoin d'être ni traduits ni interprétés, et pouvant se reproduire tels qu'ils sont. Les monumens, les bas-reliefs, les statues, tous les corps immobiles, mais saillans, risquent de n'être copiés qu'avec de légères altérations provenant de la différence des plans et de la déviation de certaines lignes droites sur la courbe de l'ob-

jectif. Au contraire, rien de plus mathématiquement fidèle, rien de plus exactement calqué que ces contre-épreuves de gravures. Ce sont de vrais trompe-l'œil. Vous pouvez mettre en présence les copies et les originaux, à peine les distinguerez-vous, et c'est une industrie qui vient de naître! Que de perfectionnemens ne recevra-t-elle pas! Toutes les épreuves aujourd'hui ne sont pas également bonnes; il faut, pour les bien tirer, une dextérité qui ne s'acquiert que par l'usage. Avec le temps, l'habileté sera devenue si grande, cet art du *fac simile* photographique aura fait de tels progrès, qu'on reproduira les dessins tout aussi bien que les estampes, et non-seulement les dessins à la plume et au crayon noir, mais ceux qui n'ont pas la même analogie avec les gravures imprimées, les dessins à la sanguine, à la sépia, à la mine de plomb. Ce sera là vraiment une conquête, et nous l'appelons de tous nos vœux.

Les dessins des grands maîtres, quel délicieux régal! On ne connaît pas un peintre, même un peintre coloriste, quand on n'a vu que ses tableaux : il faut connaître ses dessins. C'est là qu'on entre avec lui en un commerce intime et vraiment instructif; dans le domaine de l'art, les dessins sont les causeries du coin du feu, les tête-à-tête avec leurs confidences et leur laissez-aller. Là seulement on apprend à saisir le premier mot, le tour naturel et instinctif de la pensée pittoresque, à distinguer par quel chemin elle s'élève à la forme et à l'effet. Chez les uns, ce premier jet est complexe et embarrassé, c'est à force de réflexion et d'étude qu'il s'épure et s'éclaircit; chez d'autres, il est saisissant, lumineux, plein d'espérances et de promesses que l'exécution ne tient pas toujours. Passez du grand salon du Louvre dans ces anciennes salles du conseil d'état, aujourd'hui tapissées de dessins, il n'est pas un des maîtres dont vous venez d'admirer les œuvres sous leur forme définitive et arrêtée, qui n'ait encore quelque chose à vous dire, et dont vous ne sentiez mieux l'esprit et le caractère quand vous êtes en face du moindre de ses croquis.

Malheureusement c'est chose rare que ces sortes d'entretiens avec les dessins des maîtres. Les mêmes causes qui ont détruit tant de gravures anciennes ont fait périr bien des dessins. Ceux qui survivent et dont l'authenticité est hors de doute sont par là même hors de prix. On les conserve avec des soins extrêmes, loin de l'air et du jour, dans des portefeuilles ou des tiroirs bien clos, qui ne s'ouvrent que par grande faveur. Il y a bien quelques cabinets, et notre Musée est du nombre, qui ont pris le parti plus libéral et tout aussi conservateur d'exposer les dessins sous verre. On ne gagne vraiment rien à les envelopper et à les calfeutrer : du moment qu'on ne renonce pas à les laisser voir quelquefois, ils courent plus de dangers à sor-

tir d'un portefeuille, même à longs intervalles, qu'à subir derrière une glace l'action d'un jour modéré. Cet usage d'exposer les dessins, déjà assez ancien chez nous, a pris récemment d'heureuses extensions : nous nous en félicitons ainsi que d'un commencement d'arrangement méthodique qui donne à notre collection une valeur toute nouvelle, et en fait, comme il convient, la digne succursale de notre galerie de tableaux; mais pour exposer des dessins il faut beaucoup d'espace : placés à trop grande hauteur, ils cesseraient d'être visibles. Dans ces vastes salles du Louvre, on a eu beau créer des subdivisions intérieures pour suppléer au défaut de surface des murailles, c'est tout au plus si le quart de la collection a pu être exposée. Et que dire de toutes ces autres grandes collections d'Europe qui ne sont pas exposées du tout? Que de richesses enfouies! Les voyageurs les plus libres de leur temps, les moins pressés, ceux qui, dans une galerie, savent le mieux abuser de l'obligeance des conservateurs ou de la facilité des gardiens, ne comptent cependant que par heures le temps qu'ils ont passé dans les cabinets de dessins de Florence, de Milan, de Munich, de Dresde ou de Berlin. Quatre ou cinq heures à feuilleter des portefeuilles, sans compter le temps perdu à les faire ouvrir, ce sont des jours vite écoulés. Puis le lendemain vous partez, et vous voilà séparés de ces chefs-d'œuvre peut-être pour toujours. Les tableaux du moins, les tableaux capitaux de chaque galerie, sont gravés, copiés, on peut presque partout en retrouver un semblant, une image; il n'en est pas ainsi des dessins : ceux qui vous ont le plus charmé vous échappent comme les autres, et vous n'en emportez qu'un souvenir fugitif et confus. Eh bien! à l'avenir vous pourrez vous en procurer d'exactes reproductions, vous les aurez chez vous, sous votre main, à chaque instant du jour! Si mal disposé qu'on soit pour la photographie, il y a certainement là de quoi se réconcilier avec elle.

Mais une objection s'élève : si la photographie réussit à reproduire les dessins, c'en est fait de la gravure. Qui voudra passer sa vie et ruiner sa santé à tailler et retailler une plaque de cuivre, quand, en quelques secondes et sans le moindre effort, on obtiendra les mêmes résultats? C'est donc la mort de la gravure au burin que votre diabolique invention, la mort de cet art patient et sérieux qui a fleuri si noblement en France, et qui nous a rendu le signalé service non-seulement de traduire et de sauver de l'oubli des chefs-d'œuvre, mais d'en créer à son tour par la puissance et par la variété de ses moyens d'effet. N'est-ce pas assez que la *lithographie*, l'*aqua-tinta*, la *manière noire*, ces nouveautés subalternes et expéditives, lui disputent son vieux domaine et accaparent ces travaux quotidiens et lucratifs qui jadis la faisaient vivre et l'aidaient à soutenir ses grandes

entreprises? Faut-il lui enlever encore sa ressource dernière, les commandes de l'état? Et quelles commandes! il ne s'agit, notez bien, ni de galeries de tableaux, ni de séries de portraits, ni de toutes ces merveilles que les deux derniers siècles ont fait éclore à grands frais sous un royal patronage; tout ce qu'on demande aujourd'hui à nos Audran, à nos Nanteuil, tout ce que l'état leur octroie pour les soutenir dans leur rude carrière, c'est une suite de *fac simile* d'après les dessins du Louvre : travail peu grandiose assurément, mais utile; projet intelligent, idée pratique et bien exécutée. Les quinze ou vingt planches d'essai qui déjà ont vu le jour ne méritent pour la plupart qu'éloge et encouragement. Eh bien! va-t-il falloir que tout cela s'interrompe? Tous ces graveurs vont-ils se croiser les bras? N'y aura-t-il de travail que pour une machine?

Voilà ce qu'on se demande, et ce n'est pas sans raison. L'exemple du passé n'est pas encourageant. Que n'a-t-on pas dû dire au XVe siècle, quand pour la première fois quelques centaines d'épreuves d'un même dessin ont apparu en même temps, toutes identiques, toutes faites d'un même coup pour ainsi dire, ou du moins tirées d'une même planche! Quel bouleversement d'idées et d'habitudes! Qu'allaient devenir les copistes, ces recrues des ateliers? Remarquez que depuis le commencement du monde, pour reproduire un chef-d'œuvre, pour le faire admirer hors des murs où il était né, on n'avait jamais connu qu'un moyen, la copie, la copie faite à la main. De là, dans l'antiquité, toutes ces répétitions des mêmes œuvres répandues en tant de lieux; de là des bataillons de copistes commandés par les chefs d'écoles, travaillant sous leurs yeux, à leur voix, et souvent avec leur secours. L'art de copier, ainsi organisé, était tout à la fois une industrie et une initiation. La multitude des apprentis devenait la pépinière des grands artistes. Sans écoles nombreuses, point de fortes doctrines, point d'autorité chez les maîtres, point de constance dans les traditions, point de perfectionnemens continus. Aussi, quand, au moyen âge, les arts sortirent de leur sommeil, on vit reparaître cette puissance des écoles reposant encore une fois sur le grand nombre des copistes; elle se prolongea durant le XVIe siècle, puis s'éteignit peu à peu, à mesure pour ainsi dire que l'usage de la gravure devenait plus répandu et plus universel. Le nouveau procédé, bien que la main de l'homme en fût encore le principal agent, avait suffi pour éclaircir les rangs des adeptes de l'art; il avait affaibli et contribué à dissoudre ces grandes associations, ces groupes disciplinés qui opposaient aux écarts du goût individuel de salutaires résistances; que sera-ce donc quand, pour reproduire les dessins, il ne sera même plus nécessaire de savoir dessiner! Si le graveur avec son burin mettait cent copistes à l'aumône, du moins il était artiste, il avait

hanté les écoles, il avait suivi pas à pas, dans son long apprentissage, le peintre et le sculpteur, tandis que, sans rien savoir, avec un peu d'adresse et deux ou trois notions de physique et de chimie, on devient, quand on veut, photographe.

Tout cela n'est que trop vrai. Ce n'est pas seulement la gravure, c'est l'art lui-même qui serait atteint, si le burin succombait dans cette lutte avec les procédés mécaniques; si la révolution commencée par lui il y a quatre siècles se poursuivait désormais contre lui. La gravure est déjà une vieille puissance : on veut la détrôner, c'est trop juste! L'art n'est-il pas en butte aux mêmes contagions que la société? Il faut s'attendre à tout; mais, jusqu'à nouvel ordre, y a-t-il lieu de sonner l'alarme? De quoi s'agit-il? de la reproduction des dessins. Eh bien! quand la photographie parviendrait à imiter les dessins aussi parfaitement qu'elle contrefait les estampes, tout serait-il donc perdu? Ne resterait-il pas au burin sa plus belle et sa plus noble part, le don d'interpréter un tableau, c'est-à-dire l'intelligence et le sentiment? Pour tout instrument, quel qu'il soit, ce sont des fruits défendus. Calquer des traits et des hachures, à la bonne heure; mais copier, rien qu'avec du noir et du blanc, les variétés de la couleur, les dégradations de la lumière, les profondeurs de la perspective, et mieux que cela, les passions de l'âme, copier en interprétant, il faut la main de l'homme pour ce genre de besogne, lui seul a le droit d'y toucher. Aussi, tant qu'on fera des tableaux, des tableaux qui vaudront la peine d'être interprétés et traduits, soyez tranquilles, le burin survivra.

Mais fera-t-on longtemps des tableaux? C'est une autre question. Au train dont va ce monde, nous n'en voudrions pas répondre. De progrès en progrès, on peut aboutir à tout, même à la peinture mécanique. Ne fait-on pas déjà grand cas de la lithochromie? La machine à peindre existe donc, il ne s'agit que de la mettre en vogue par quelque invention nouvelle, et bientôt la peinture à la main ne sera plus qu'une antiquaille soutenue seulement par quelques entêtés! De deux choses l'une, ou le flot démocratique cessera de monter, ou l'ère de la lithochromie brillera sur la France. Pour le coup, nous ne le contestons plus, la taille-douce aura cessé de vivre, et la photographie règnera sans rivale.

Arrêtons-nous : ce sont là de mauvais rêves qu'il faut laisser aux esprits chagrins. Après tout, notre temps, si béotien qu'il soit, sait encore acheter les tableaux et les paie à beaux deniers comptans, comme s'il les aimait. A défaut d'enthousiasme et de goût, nous avons, pour soutenir les arts, le luxe et la vanité. C'est un secours qui peut durer longtemps. Pour ne parler que de la gravure au burin, elle vivra, soyez-en sûr, en dépit des concurrences, moins encore parce

qu'il y a des choses qu'elle seule sait exprimer, que parce qu'elle est d'un prix que tout le monde ne peut atteindre. Elle vivra d'une vie factice, comme une plante de serre chaude, comme une industrie subventionnée, à la façon de Sèvres et des Gobelins. Il y a loin de là, sans doute, aux jours de sa jeunesse, à cette explosion de faveur populaire et d'étonnement sympathique qui accueillit ses premiers essais. La joie était si grande alors dans tous les cœurs d'artiste! Un théâtre si vaste et si nouveau s'ouvrait à leur pensée! La publicité de leurs œuvres, quelle enivrante perspective! C'était pour eux le Nouveau-Monde que l'impression des estampes. Le même élan, la même ardeur qui emportait au-delà des mers le hardi navigateur, poussait l'artiste au maniement du burin, à la recherche de ses secrets, de ses ressources. A peine éclose, l'invention florentine s'était répandue, comme par une commotion électrique, dans tous les lieux d'Europe où les arts étaient cultivés. Elle apparaissait à Bruges, à Colmar, à Nuremberg, presque en même temps qu'à Florence et à Bologne, et partout elle éveillait les mêmes transports, la même émulation; partout elle enfantait, du premier coup pour ainsi dire, d'inimitables chefs-d'œuvre.

C'est là, dans l'histoire de l'art, une phase qui ne ressemble à aucune autre. Jetez-y les yeux, aussitôt vous rencontrerez la figure de Marc-Antoine. Il apparaît tout d'abord, non qu'il soit venu des premiers dans la lice, non qu'il n'ait hors d'Italie des rivaux à sa taille, mais parce qu'un lien indissoluble attache à son nom un autre nom, parce que, indépendamment de sa propre puissance, il en a emprunté une qu'aucune autre n'égale. Marc-Antoine n'est pas seulement un des plus fins, des plus savans, des plus résolus praticiens qui aient jamais manœuvré le cuivre; il est le représentant de la pensée de Raphaël, le confident et le révélateur d'une portion de ce génie divin; c'est par là qu'il domine tout.

Ce peu de mots indiquent et résument d'avance ce que nous avons à dire de Marc-Antoine.

A lui seul qu'eût-il été? Un des maîtres de son art, cela ne fait pas question. Il était né graveur. Quelque direction qu'il eût prise, sa main eût été sûre, spirituelle, énergique, naïve et précise à la fois. Il eût marché de pair avec Lucas de Leyde et Albert Dürer; moins suave que le premier, moins hardi que le second, luttant d'habileté technique avec eux, ne les surpassant pas. Pour les vaincre, ou du moins pour prendre dans l'opinion des hommes une place à part, un rang plus élevé, il fallait changer de terrain, ne pas viser seulement à la perfection du métier, tendre à la simplicité, à la grandeur du style. C'est ce qu'a fait Marc-Antoine dans la seconde moitié de sa

vie; mais l'eût-il fait de son propre mouvement, n'obéissant qu'à lui-même, à ses penchans, à ses instincts? Nous en doutons.

Examinez les œuvres de sa jeunesse, les soixante ou quatre-vingts planches qu'il a gravées jusqu'à l'âge de trente ou trente-deux ans, soit d'après ses propres dessins, soit d'après les dessins d'autrui. Dans le nombre il y a déjà des chefs-d'œuvre; mais quel en est le caractère dominant? Y trouve-t-on une aspiration, même timide et confuse, vers cette pureté de forme et de contours, vers cette simplicité de moyens que plus tard il devait priser et rechercher avant tout. C'est à peine s'il entrevoit de temps en temps ce but suprême, et à tout moment il s'en écarte. Ce qui le séduit, ce qui l'attire, c'est la finesse du travail, la souplesse de l'outil. Il est comme indifférent à la beauté des choses et sensible seulement à la manière de les exprimer. Ce n'est pas le but de l'art, c'est le moyen qui le passionne et le préoccupe. Aussi, dès qu'il aperçoit quelque part un emploi neuf et heureux des ressources du burin, un progrès dans la façon de tracer ou de diriger les tailles, il s'élance à la suite du novateur, n'importe d'où il vienne. Non-seulement il lui emprunte son secret, mais pour se l'approprier plus sûrement, il adopte du même coup sa manière de voir et de sentir, sans s'inquiéter s'il voit en beau ou en laid, à l'italienne ou à la flamande, s'il fait des Vénus ou des magots.

De là dans l'œuvre de Marc-Antoine d'étranges disparates et un contraste profond entre deux phases de sa vie. On serait tenté de croire que le travail de deux mains différentes a été faussement attribué à un seul homme, si, sous ces dissemblances de dessin, d'évidentes analogies d'exécution ne venaient constater une identité d'origine. La plupart des grands artistes ont aussi, dans le cours de leur vie, modifié à certains jours le caractère de leur talent; mais jamais, en changeant de manière, ils n'ont passé de l'une à l'autre brusquement et sans transition. Les dernières œuvres de la période qui finit ont en général avec les premières de celle qui commence un certain air de famille. Chez Marc-Antoine, le changement s'opère à vue, rien ne l'annonce ni le prépare. Ce n'est pas une modification graduelle et successive, c'est une illumination soudaine, une transformation, une conversion; on pourrait presque dire que le chemin de Rome a été pour lui le chemin de Damas.

Né à Bologne, il était dès son enfance entré chez Francia, s'était formé aux leçons de ce grand artiste, avait conquis son amitié; mais pendant douze ou quinze ans passés près de sa personne, s'était-il pénétré de son esprit? Avait-il, comme lui, avec foi, avec amour, voué son talent au culte de la pure et céleste beauté? Avait-il adopté ces types un peu monotones, mais d'une si noble profondeur, d'une

expression si gracieuse et si touchante, qui nous charment dans les tableaux du maître bolonais? Non, ce n'était pas le peintre, c'était l'orfévre dont Raimondi avait suivi et compris les leçons. Francia, ne l'oublions pas, ne fit son premier tableau que vers 1490, quand il avait déjà plus de quarante ans : jusque-là il n'était connu à Bologne et en Italie que comme orfévre, ou pour mieux dire comme ciseleur et nielleur. Son renom était déjà grand, puisqu'au dire de Malvasia on comptait dans son atelier jusqu'à deux cent vingt élèves à la fois. Longtemps encore il conserva cette vogue, même lorsque, entraîné par sa vraie vocation, il eut presque abandonné l'orfévrerie pour la peinture; mais dans sa nouvelle carrière il ne fit point école, ou du moins aucun disciple ne continua franchement ses traditions. La peinture était pour lui une œuvre intime et presque mystérieuse, une sorte de sanctification. Il trouvait dans ses pinceaux, mieux que dans la ciselure et dans ses autres travaux à demi industriels et mondains, la satisfaction des penchans religieux et mystiques qui remplissaient de plus en plus son âme à mesure qu'il avançait dans la vie. C'étaient là des plaisirs qu'il gardait pour lui seul, des secrets qu'il ne pouvait enseigner. Marchant au rebours de son siècle, il commençait à peindre à la façon du Pérugin au moment où celui-ci commençait à vieillir et où la mode allait l'abandonner. Aussi quelle fut sa joie quand il vit descendre d'Urbin, puis de Pérouse, comme un Joas élevé dans le temple, cet enfant, ce Raphaël, qui apportait aux vieux athlètes de la sainte cause le secours du plus merveilleux talent que le monde eût encore vu! Quel attendrissant spectacle que le vieillard illustre envoyant au jeune homme son amitié et son portrait! et que dire de Vasari, qui ose nous le montrer mourant comme un envieux vulgaire pour avoir vu à Bologne un chef-d'œuvre de son ami? Le mensonge fût-il moins manifeste, le peintre bolonais n'eût-il pas prolongé sa vieillesse près de dix ans après le jour où Vasari le fait mourir, sa mémoire n'en serait pas moins à l'abri de cette offense. L'émotion qu'il ressentit devant la *sainte Cécile* fut un saisissement de respectueuse admiration, et tout au plus poussa-t-il secrètement un soupir à la vue de certaines beautés qui pouvaient exciter ses alarmes.

Il y a donc eu deux hommes en Francia : la postérité ne connaît que le second; Marc-Antoine n'a été le disciple que du premier. C'est l'art de nieller, ou, pour mieux dire, de graver sur métal, qu'il était venu demander à son maître; il ne lui emprunta pas autre chose. Bien qu'il ait vécu presque constamment à Bologne jusqu'en 1508, et qu'il ait assisté par conséquent à la grande ferveur de Francia pour la peinture sacrée, il n'en fut pas détourné de ses études spéciales et techniques. De la niellure, il était passé à la gravure pro-

prement dite, à la gravure destinée à l'impression, et dans cet art nouveau, Francia, bien qu'il s'y fût exercé lui-même quelque temps, ne pouvait donner que des conseils et non pas des leçons. L'élève s'émancipa donc, laissant son maître plongé dans sa mysticité, et ne songeant, quant à lui, qu'à son burin et à ses plaisirs. Les ateliers de Bologne n'étaient alors guère plus orthodoxes que ceux de Florence et de Mantoue, et dans les rangs de cette jeunesse railleuse, éprise de l'Olympe, ennuyée du Paradis, Marc-Antoine n'était ni le moins sceptique ni le moins dissolu. De là vient que pendant tant d'années passées près de Francia, il ne fut pas pour lui, comme plus tard pour Raphaël, un interprète assidu et empressé. Il grava bien quelques planches d'après son maître, mais sans lui rendre grand service, car c'est en général sur des dessins mythologiques que son choix est tombé, genre dans lequel Francia est froid, incorrect et au-dessous de lui-même. S'il a reproduit aussi quelques figures de saints, quelques sujets de piété attribués par Bartsch à Francia, l'attribution en est au moins douteuse, tant le caractère dominant dans la peinture du maître est absent dans ces gravures. Une fois pourtant, par exception, il s'est assujetti à copier une œuvre franchement empreinte de l'esprit de Francia. Il s'agit de l'estampe décrite dans le catalogue de Bartsch, sous le n° 121, et représentant *sainte Catherine* et *sainte Lucie*. Les deux vierges sont debout, en extase, Catherine appuyée sur l'instrument de son martyre. Là point de contestation possible : ces deux figures, peintes comme tableau d'autel en 1502, sont aujourd'hui dans le musée de Berlin (n° 269), et le style du maître y brille dans toute sa simplicité expressive et pénétrante. L'estampe n'est, à vrai dire, qu'un simple trait soutenu par quelques hachures; mais quelle intelligence des intentions du peintre! Comme tout est accusé! quelle onction dans ces têtes! quelle justesse, quel sentiment dans ces poses! Pourquoi tous les tableaux de Francia, les principaux du moins, n'ont-ils pas eu même bonheur! quel profit pour le maître, pour l'élève et pour nous! Mais le capricieux jeune homme n'était pas encore d'humeur à se fixer ainsi. Il semble qu'après cet essai, après cet acte de soumission et de complaisance, il ait eu hâte de respirer plus à l'aise, de s'affranchir un instant de cette pureté angélique et idéale, de cette suavité des contours italiens, pour chercher, sous des formes plus prosaïques, certains secrets de son art que la Flandre et l'Allemagne pouvaient seules lui enseigner.

Il les eût vainement demandés à l'Italie : dans la patrie de Finiguerra, la gravure n'avait fait, pendant ces quarante années, que d'insensibles progrès, tandis qu'au-delà des monts elle se perfectionnait à vue d'œil. Aussi ne voulait-on plus à Venise, à Florence, à

Milan, que des estampes étrangères. Ce travail précieux, ces tailles franches et moelleuses excitaient des transports d'admiration. Le public en était épris presque autant que les gens du métier. On peut dire sans exagération que pendant dix ou quinze ans l'Italie raffola de Martin Schongauer. Sous ce nom, on désignait alors, comme on l'a fait longtemps, et le maître de 1466 et tous les graveurs primitifs allemands, suisses ou flamands. Chose étrange qu'un pareil engouement, même passager, chez ces Italiens si exclusifs, si dédaigneux en matière d'art, si convaincus, comme autrefois leurs pères, les Romains, qu'en dehors de leur presqu'île tout n'était que barbarie! D'où leur venait ce goût si contraire à leurs penchans? Comment acceptaient-ils ces formes dépourvues de noblesse et de correction, cette bonhomie triviale et souvent grossière? Ils cédaient à un puissant attrait, la perfection du métier, et à la nouveauté, autre amorce non moins puissante. On se laisse aller si aisément et sans y prendre garde à la séduction d'un travail exquis et délicat! et pour des esprits un peu blasés par la constante admiration de beautés d'un certain ordre, c'est quelque chose de si piquant et de si tentateur qu'un système tout nouveau qui dépayse et rafraîchit les impressions. Puis, il faut bien le dire, tout n'était pas systématiquement trivial dans les œuvres de Schongauer et de ses habiles contemporains. A côté de figures grotesques et de types plus que vulgaires, il y avait des visages de vierges, des têtes de chérubins d'une grâce parfaite, d'une ravissante candeur, beautés peu méridionales, il est vrai, mais unissant au charme d'une certaine nouveauté l'attrait d'une pureté presque irréprochable. Quoi qu'il en soit et quelque explication qu'on adopte, il est un fait certain, c'est que vers le dernier quart du xve siècle, à la faveur d'invasions réitérées de ces estampes venues du Nord, une sorte de goût prosaïque, étranger au terroir, se répandait en Italie. Les traces s'en voient partout, notamment dans la peinture. A l'altération des types, on sent que les yeux du public commencent à se familiariser avec un certain germanisme. La contagion est encore faible, mais que de ravages elle pouvait faire, si le triple ascendant de Léonard, de Raphaël et de Michel-Ange n'était venu l'arrêter!

Il ne faut donc pas s'étonner que Marc-Antoine à son âge, et graveur avant tout, se soit épris de ces nouveautés, qu'il ait cherché des leçons dans les estampes du maître de Colmar plutôt que dans les tableaux du peintre bolonais, et qu'il n'ait pris pour modèle ni Baldini, ni Robetta, ni Benedetto Montagna, ni Pollaijuolo, ces estimables et pâles continuateurs de Finiguerra, ni même Andréa Mantegna, malgré sa grande et libre façon de traiter le burin, manière de peintre plutôt que de graveur. Ce n'était pas là ce qu'il cherchait;

il voulait acquérir des qualités pratiques que les Allemands seuls possédaient. Il fallait donc qu'il étudiât, qu'il imitât les Allemands, et l'attrait qui l'attirait de ce côté devint bien plus puissant encore quand il eut révélation du génie d'Albert Dürer, quand les estampes du grand artiste eurent pénétré en Italie.

On les reçut à Bologne presque aussitôt qu'à Venise, n'en déplaise à une historiette répétée, sur la foi de Vasari, par tous les biographes de Marc-Antoine. A les en croire, ce serait à Venise, en 1509, lorsqu'il avait déjà trente ans, que Marc-Antoine aurait connu pour la première fois le talent d'Albert Dürer. En passant devant Saint-Marc, il aurait par hasard aperçu dans les mains d'un marchand d'images un certain nombre d'estampes gravées sur cuivre et sur bois par le maître de Nuremberg, entre autres les trente-sept feuilles de la Passion de Jésus-Christ, et bien vite il les aurait acquises, vidant sa bourse dans la main du marchand, et dépensant ainsi d'un seul coup tout l'argent destiné à son voyage; puis on ajoute que l'idée lui vint ce jour même de copier sur cuivre ces compositions gravées sur bois par l'auteur. Or comme il a réalisé ce projet, comme il a gravé d'après Albert Dürer non-seulement ces trente-sept planches de l'histoire de la Passion, mais dix-sept planches représentant la vie de la sainte Vierge, plus seize autres planches de sujets détachés, savoir en tout soixante-neuf planches, et comme ces copies étaient toutes terminées et publiées avant qu'il partît pour Rome en 1510, on peut répondre hardiment que ce n'est pas en 1509 qu'il les avait commencées; jamais un tel travail ne se fût accompli en une seule année, c'est déjà presque un prodige si en trois ou quatre ans il a pu être exécuté. On sait d'ailleurs, par une preuve authentique, que plus de trois ans avant d'être allé à Venise, avant sa prétendue trouvaille de la place Saint-Marc, Raimondi travaillait d'après Albert Dürer, puisqu'une des planches copiées par lui, le *saint Jean* et le *saint Jérôme* (n° 643 du catalogue de Bartsch), porte une date qui n'est pas dans l'original (n° 112 de l'œuvre de Dürer), et qui a été évidemment ajoutée par le copiste; cette date est 1506. En rappelant ce fait, qui infirme nécessairement l'anecdote de Vasari, M. Delessert fait observer qu'en cette même année 1506 Marc-Antoine avait pu voir à Bologne non-seulement les œuvres, mais la personne d'Albert Dürer, puisque dans une des lettres adressées à son ami Pirckheimer, lettre écrite de Venise et datée du quatorzième jour après la Saint-Michel 1506, Dürer raconte qu'il est sur le point de partir pour Bologne et que son dessein est d'y passer dix ou douze jours (1). Il est à présumer qu'il fit cette excur-

(1) Voyez le petit in-24 de M. F. Campe, publié à Nuremberg en 1828, et intitulé *Reliquien von Albrecht Dürer*, p. 30 et 31.

sion et que le jeune Raimondi eut occasion de connaître, peut-être même de consulter celui dont à coup sûr il commençait dès lors, sinon à copier, du moins à imiter les œuvres. La *Mort de Pyrame et de Tisbé*, la première planche que Marc-Antoine ait datée, est de 1505, et dans cette œuvre si imparfaite, d'un dessin si raide, nous dirions presque si barbare, on trouve déjà des réminiscences d'Albert Dürer, notamment la manière dont sont traités les détails de végétation et certains accessoires des premiers plans. Peut-être même parmi les planches non datées, mais très probablement antérieures à celle-là, en pourrait-on citer qui offrent des traces plus anciennes de cette même influence.

Peu importe après tout quel est au juste le moment où Marc-Antoine a commencé ses imitations d'Albert Durer : avant de s'attacher à ce puissant modèle, il imitait Schongauer et les maîtres de son école; c'était déjà la même tendance, la même direction d'études, un exercice de même nature. De ce commerce continuel et prolongé avec l'art allemand est venue la vigueur et la souplesse de son burin. Mais à force de s'expatrier ainsi par ses études, était-il devenu lui-même un pur graveur allemand? Tant s'en faut. Même à cette époque de sa vie où il semble livré corps et âme à l'imitation, il ne perd pas toute originalité. L'Italien se retrouve et reparaît à tous momens : sans cesse il lui échappe des contours arrondis, des airs de tête pleins de noblesse, des extrémités étudiées à la manière antique, des jets de draperies simples et grandioses; on sent que, tout en suivant ses guides germaniques, il ne perd de vue ni Mantegna, ni Bellini, ni Verocchio, ni l'antiquité. Sa main seule obéit sans regret aux influences étrangères, son esprit hésite, va et vient, résiste et flotte indécis. Il en résulte un mélange continuel des styles les plus opposés, mélange qu'on retrouve dans toutes ses planches de cette première période. Aussi rien de plus difficile que de classer chronologiquement ces planches. A l'exception de celles, en assez petit nombre, qui appartiennent évidemment à la première jeunesse de l'auteur, tant elles sont faibles, non-seulement de dessin et de conception, mais de travail matériel, toutes les autres sont à la fois assez habilement exécutées et assez bigarrées de style et de caractère pour qu'on ne sache comment conjecturer dans quel ordre elles se sont suivies. Celles qui portent des dates, il y en a six environ, loin d'éclaircir le problème, ajoutent à son obscurité. Ainsi parmi les pièces datées de 1506, l'une est du commencement de l'année, du mois de mars ou de mai, l'autre du mois de septembre. La première représente une nymphe surprise par un satyre (n° 319 du catalogue de Bartsch). Le satyre et le paysage, le paysage surtout, sont traités à l'allemande, la nymphe est conçue tout autrement, dans un esprit

de noblesse et d'élégance. On trouve bien encore quelque lourdeur, quelque sécheresse de dessin dans le corps et dans les jambes, mais la tête vue de profil est d'un accent superbe et d'une haute beauté. Vous êtes tenté de dire : Voilà un progrès notable. Quelle distance entre cette nymphe et la Tisbé de 1505! L'artiste se dégage des habitudes de l'étudiant. Il va s'acheminer de lui-même vers le style et la poésie. — Mais pas du tout, l'autre planche, faite six mois plus tard, vient renverser tous vos calculs. C'est une *Vénus sortant des eaux* (n° 312 du catalogue de Bartsch). Quelle Vénus, bon Dieu! La tête, quoique épaisse et arrondie, ne manque pas de quelque charme, mais le corps est d'une ampleur si prodigieuse que les formes les plus rebondies de l'école de Rubens semblent sveltes et décharnées auprès de celles-là. Pour trouver un Pâris qui osât donner la pomme à une Vénus ainsi faite, il faudrait être au pays des Hottentots. Nous voici donc, au bout de six mois, retombés dans le prosaïsme le plus flamand! Ainsi point de progrès continu, point de vocation décisive ni dans un sens ni dans l'autre : une hésitation incessante, un besoin d'essayer de tout sans pouvoir rien préférer; des facultés merveilleuses, incapables de perfection faute d'un but et d'une règle. Point d'affection, point de croyance, la foi seulement en son métier, tel se montre à nous Marc-Antoine jusqu'en 1510.

Mais nous touchons à ce coup de théâtre dont nous parlions tout à l'heure. Un hasard met Raimondi en rapport avec Jules Romain; ils échangent des lettres, des dessins; bientôt l'envie prend au graveur d'aller voir de ses yeux les merveilles que le peintre lui raconte, et le voilà parti pour Rome, c'est-à-dire le voilà lancé dans un monde nouveau où ses irrésolutions vont finir, où son esprit va se fixer, se soumettre, croire fortement en quelque chose, où son talent va grandir chaque jour, parce que chacun de ses pas va tendre au même but.

A peine est-il à Rome, il obtient, grâce à Jules, une insigne faveur : Raphaël lui confie un dessin, une figure de Lucrèce, debout, le bras tendu, prête à se frapper du poignard. Pour traduire cette pensée du maître, que va faire notre artiste? Cédera-t-il aux habitudes qu'a contractées sa main, appuiera-t-il sur les contours, donnera-t-il à ses hachures un aspect brisé et tourmenté, jettera-t-il dans les accessoires toutes ces finesses de burin qui lui sont devenues familières? Non, et c'est là qu'est la merveille, il comprend du premier coup comment il faut interpréter son modèle, ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut conserver de toute sa technique amassée depuis quinze ans; il s'épure, il se modifie, comme si la vue de Rome, le voisinage de tant de chefs-d'œuvre, l'éclat d'un tel génie l'avaient subitement illuminé.

La planche terminée, ce fut pour Raphaël une douce surprise que de se voir ainsi compris : chaque trait de sa plume était fidèlement

reproduit ou tout au moins rendu par d'ingénieux équivalens; pureté de lignes, finesse de contours, souplesse de modelé, rien n'y manquait. Cette Lucrèce était vivante, ce bras allait frapper : c'était le dessin lui-même. Jamais aucun graveur n'était ainsi entré dans la pensée du maître. Il sentit que s'attacher un tel homme, ce serait doubler sa puissance, et de ce jour naquit entre eux une association que la mort seule devait interrompre au bout de dix années.

Ainsi pour la première fois Marc-Antoine s'était affranchi de toute réminiscence germanique; soutenu par son modèle, par la nécessité de l'imiter dignement, il s'était élevé à l'unité de style : il ne pouvait rester en si beau chemin. La réflexion, l'étude, et mieux que cela, les exemples, les avis, les corrections du maître, eurent bientôt achevé et consolidé sa conversion. En quelques mois, il était devenu le plus fervent, le plus soumis des disciples de Raphaël, le plus exclusivement pénétré de son esprit, le plus fermement résolu à ne comprendre, à ne sentir le beau que de la même façon que lui; et pendant les dix années que dura sa mission, il n'eut pas un seul jour d'infidélité, pas une hésitation, pas le moindre retour aux bigarrures de sa jeunesse; jamais il ne descendit de ces hauteurs poétiques où son maître l'avait entraîné. Toutes ses planches en font foi. Dans cette longue série de travaux, tout n'est pas irréprochable; son burin n'a pas eu toujours même succès : à côté d'œuvres qui défient la critique, il y en a d'inégales, laissant à certains égards quelque chose à désirer; il n'y en a pas une où se puisse signaler une déviation systématique, un oubli intentionnel des principes fondamentaux de l'art italien. Mais ne l'oublions point, le premier pas dans cette voie, c'est la *Lucrèce*. Quand cette planche ne serait pas par elle-même, par son exécution souple et délicate, par la touchante beauté de l'original, une des pièces les plus précieuses de l'œuvre, elle aurait droit à l'attention par la place qu'elle occupe dans la vie de l'auteur. C'est elle qui marque son entrée, son premier pas dans sa seconde manière; elle est le point de départ de sa grande renommée. M. Delessert, par toutes ces raisons, ne peut manquer, nous en sommes certain, de comprendre la *Lucrèce* dans sa publication.

Il est une autre planche que nous lui signalerions, si elle n'avait, à plusieurs titres, une notoriété qui dispense de ce soin : nous voulons parler des *Grimpeurs* (n° 487 du catalogue de Bartsch). Cette pièce considérable est d'un beau burin, d'un dessin très étudié; elle est en outre un exemple presque unique d'une œuvre de Michel-Ange reproduite par Marc-Antoine : c'en est assez pour qu'elle ne puisse être omise; mais indépendamment de ces mérites, les *Grimpeurs* se recommandent par une circonstance toute particulière. La planche est datée de 1510; elle a été gravée à Florence dans une halte qu'y

fit l'auteur en s'en allant de Venise à Rome. Il n'avait pu voir le carton de Michel-Ange exposé au Palazzo Vecchio sans être pris du désir d'en copier quelque chose. Son choix tomba sur un groupe de trois soldats florentins que les Pisans surprennent au bain, dans l'Arno, et qui se hâtent de *grimper* sur la berge pour ressaisir leurs armes et leurs vêtemens. Ces figures entièrement nues se prêtent par leurs poses aux grands effets de raccourci qu'affectionnait Michel-Ange. Pour un homme qui sortait de copier pendant trois ans Albert Durer, l'entreprise était hardie d'oser imiter l'ampleur et l'accent fougueux du maître florentin. Marc-Antoine s'en est habilement tiré, bien qu'en atténuant un peu, selon toute apparence, l'énergie de l'original. Sans aller jusqu'à la sécheresse, son dessin, dans ces trois figures, est plutôt correct qu'animé, on voit qu'il a fait effort pour être pur, pour écarter tout souvenir septentrional; mais il ne s'est imposé cette gêne que pour les figures seulement, pour la partie principale de sa planche; quant au reste, quant aux accessoires, il s'est dédommagé. Sait-on dans quel fond de paysage il a placé ces trois Florentins? Dans une forêt tirée trait pour trait d'une estampe faite deux ans auparavant par Lucas de Leyde et représentant le *moine Sergius tué par Mahomet* (n° 126 de l'œuvre de Lucas de Leyde, catalogue de Bartsch). Ce sont les mêmes arbres, les mêmes lointains, la même cabane de bois avec son grand toit pointu; il n'a omis qu'un tronc d'arbre sur le devant, et de plus il a changé en soldats pisans les quatre bûcherons qui, dans le fond à gauche, débouchent de la forêt. Ainsi à moitié route, et malgré Michel-Ange, il n'était pas encore converti : la bigarrure venait au bout de son burin malgré lui. Cette planche des *Grimpeurs* tient donc aussi sa place dans l'histoire de notre artiste : elle porte la dernière trace de cet esprit sans discipline, de cette tendance aux disparates dont jamais à lui seul il ne se fût délivré, mais qui allait définitivement disparaître, à Rome, sous une souveraine influence.

Nous n'avons pas dessein de suivre Marc-Antoine dans la partie de sa vie où le voici parvenu; nous nous engagerions dans un trop long récit, même en ne parlant que de ses chefs-d'œuvre. Apprécier durant cette période son talent de graveur proprement dit, caractériser ce talent, en indiquer la portée et la limite, comparer ses procédés et ses effets aux effets et aux procédés de la gravure moderne, ce serait s'exposer à refaire sans profit ce qui a été fait bien des fois, et à redire ce qu'ici même on a dit, assez récemment encore, avec une saine critique et un jugement exercé (1). Apprécier au contraire

(1) Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1850, un article de M. Henri Delaborde sur l'histoire de la gravure.

non la forme de ses œuvres, mais le fond, ce serait remonter au véritable auteur de ces pages incomparables, à celui qui les a conçues, créées, inspirées; ce serait parler non plus de Marc-Antoine, mais de Raphaël, sujet trop riche pour l'aborder incidemment; nous nous bornerons donc à avoir tenté d'éclaircir, par le rapprochement de quelques faits, l'histoire des phases principales du talent de Marc-Antoine, et l'action décisive et toute-puissante que Raphaël a exercée sur lui.

On peut dire que ces deux hommes étaient prédestinés l'un à l'autre : non qu'il y eût entre les services qu'ils étaient appelés à se rendre, pas plus qu'entre leurs génies, la moindre égalité; mais ce fut pour le maître une heureuse fortune qu'un instrument si docile et si intelligent. Par lui, sa gloire n'a peut-être pas grandi, elle s'est du moins étendue; sans compter que ces admirables gravures, en même temps qu'elles propageaient les pensées du peintre, ont servi à en arracher un grand nombre à l'oubli. Mais en revanche que de bienfaits l'élève n'avait-il pas reçus! D'abord son talent, car dans ses propres mains les dons qui lui venaient de la nature seraient restés pour ainsi dire stériles; puis sa fortune, nous ne parlons pas des sommes considérables que l'auteur des dessins abandonnait au graveur en lui permettant de vendre ses estampes sans autre rétribution qu'une part dans les profits pour Baviera, son broyeur de couleurs; nous parlons de cette autorité prépondérante, de cette suprématie dans son art qui fut pour Marc-Antoine la conséquence immédiate du patronage de Raphaël. Peu après l'apparition de sa seconde planche, *le Jugement de Pâris*, cette merveille qui causa dans Rome un si profond étonnement (*ne stupì tutta Roma,* dit Vasari), les disciples commencèrent à se grouper autour de lui et à lui faire cortége comme au maître lui-même. On vint de tous les points de l'Italie : Agostino di Musi vint de Venise, Marco Dente vint de Ravenne, deux hommes qui profitèrent si bien de ses leçons et l'imitèrent si parfaitement, qu'il faut parfois y regarder de près pour ne pas confondre leurs œuvres avec les siennes. Après les Italiens vinrent les étrangers : d'abord les Allemands, puis les Flamands eux-mêmes. La réaction était rapide. Cet engouement pour les estampes étrangères qui naguère possédait l'Italie, les étrangers le ressentaient à leur tour pour les estampes italiennes, c'est-à-dire en réalité pour ce style si pur et si exquis dont le graveur bolonais était devenu le représentant. C'était à Raphaël que l'hommage était rendu, mais le succès profitait au graveur. Le comble de sa fortune fut de voir jusqu'aux disciples d'Albert Dürer accourir dans son atelier, et l'école de celui dont la veille il était l'humble imitateur venir se fondre peu à peu dans la sienne. Étrange mouvement auquel le grand artiste de Nu-

remberg eut la douleur d'assister! Il put prévoir avant de mourir la fin prochaine de cet art allemand qui dans sa main paraissait si vivace. La gravure, pendant près d'un siècle, cessa de vivre partout ailleurs qu'en Italie; elle ne reparut en Flandre que sous les auspices de Rubens, mais dans des conditions et des données toutes nouvelles, avec mission d'imiter avant tout la couleur. Il est dans la destinée des grands peintres de se créer des interprètes à leur usage. Le système de gravure fondé par Raphaël répondait à sa façon de comprendre son art; Rubens a dû fonder aussi le sien : Vorsterman et Bolswert ont été ses Marc-Antoine.

La différence capitale entre ces deux systèmes, c'est que l'un aspire à reproduire les tableaux, tandis que l'autre se contente de copier les dessins. L'idée de rendre par l'artifice et la combinaison des tailles un effet analogue au coloris est une idée que n'a jamais conçue ni Marc-Antoine ni aucun de ses disciples, une idée du XVIIe siècle, pratiquée seulement depuis cette époque. Il ne s'agit point ici de décider, entre ces deux systèmes, lequel est supérieur à l'autre : si l'un ne perd pas en mérite sérieux et durable ce qu'il gagne en séduction, si, pour les arts du dessin, la première loi n'est pas de rester en-deçà des limites de leur puissance et de ne jamais empiéter sur le domaine d'autrui. Tout cela n'est point en question. Nous ne voulons constater qu'un fait, c'est que Marc-Antoine, pour reproduire les tableaux de Raphaël, n'a jamais attendu qu'ils fussent peints. Ce sont les dessins, les idées premières de ces tableaux qu'il a rendus sur le cuivre, sans s'inquiéter si le peintre, une fois le pinceau dans ses doigts, n'y changerait pas quelque chose. Il en est résulté pour nous un immense avantage. Une foule de compositions que le grand artiste n'a pas eu le temps de peindre nous ont été conservées, et quant à celles qui sont devenues des tableaux, au lieu de nous en avoir transmis seulement des copies intelligentes, ce qui serait déjà d'un prix inestimable, Marc-Antoine nous a donné quelque chose de mieux, des variantes, des premières éditions de ces tableaux, des tableaux nouveaux pour mieux dire. C'est ainsi qu'il existe deux *Parnasse*, celui du Vatican et celui de Marc-Antoine, deux *sainte Cécile*, et certes, quelque admirable que soit dans le tableau de Bologne la chaste fiancée de Valérien, nous ne savons si, dans la gravure, son expression n'est pas plus profondément belle, son découragement des choses de ce monde plus saintement exprimé, et l'ensemble de la composition plus simple et plus saisissant.

Ainsi le système de gravure pratiqué par Marc-Antoine a contribué à rendre plus complets et plus variés les souvenirs qu'il nous a laissés de son maître. De tous ces brillans disciples qui entouraient le grand artiste, c'est lui peut-être qui le comprit le mieux

et qui lui fut le plus utile. Les autres ont copié ses tableaux, aidé même à en faire quelques-uns; lui, comme un secrétaire pénétrant et laborieux, il a enregistré toutes ses pensées, même les plus intimes et les plus fugitives. Il s'était si bien pénétré de son esprit, que, même après sa mort, il lui obéissait encore, et croyait graver d'après lui, quand il copiait les dessins d'un autre. C'est ainsi que Baccio Bandinelli passe pour avoir fait ce beau *Martyre de saint Laurent,* si heureusement corrigé par Marc-Antoine. Pauvre Baccio, qui fut assez sot pour dire qu'il ne reconnaissait pas son dessin et pour aller s'en plaindre au pape! il s'attira cette réponse : — Rassurez-vous, mon cher, il a peut-être changé quelque chose, mais il n'a rien gâté.

Au bout de quelques années pourtant, surtout après le sac de Rome, où Raimondi perdit et fortune et santé, son talent sembla dévier quelque peu et sa mémoire devenir moins fidèle; du moins les dernières planches qu'on lui attribue le laisseraient supposer. Mais il en est peut-être de ces dernières planches comme de certaines actions peu édifiantes dont on a chargé sa mémoire : il est possible qu'elles lui soient faussement attribuées. Nous penchons à croire avec M. Delessert que, sans être un petit saint, Marc-Antoine ne fut pas un aussi grand pécheur que quelques biographes l'ont voulu dire. Quant à ses démêlés avec la justice vénitienne à propos de l'imitation des planches et de la marque d'Albert Dürer, c'est, selon toute apparence, un conte de Vasari. Rien de moins probable à cette époque et dans les idées du temps qu'un procès en contrefaçon. Nous ne croyons guère non plus qu'un autre genre de supercherie, la reproduction de ses propres œuvres, ait été cause de sa mort, qu'il ait été poignardé pour avoir gravé et vendu une fois de trop son *Massacre des Innocens.* La preuve est à peu près acquise aujourd'hui que la seconde planche n'était pas de lui, mais de Marc de Ravenne. Ce qui serait plus difficile, ce serait de le blanchir d'un méfait qui lui valut une rude disgrâce et un emprisonnement rigoureux, nous parlons de sa participation à la publication obscène de son ami l'Arétin. Que Clément VII ait pris la chose un peu trop vivement, eu égard à l'état de licence de la société romaine, c'est possible; mais notre artiste, il faut le dire, avait bravé les bienséances un peu trop effrontément. Raphaël lui manquait pour éviter cette méchante affaire. On peut faire la remarque que tous les mauvais bruits qui ont couru sur le compte de Raimondi ne concernent que la fin et le commencement de sa vie, d'où semble résulter que quand il avait là son maître, quand il professait pour lui une respectueuse soumission, il se respectait mieux lui-même. Raphaël était une providence aussi bien pour sa morale que pour son talent.

Si ce n'était pas chose vaine de faire des vœux en arrière, nous voudrions, dans l'intérêt de Marc-Antoine et surtout dans le nôtre, qu'il eût cessé de vivre en même temps que son maître, sauf à l'avoir connu cinq ou six ans plus tôt. Remarquez en effet que la lacune est grande dans ce vaste registre où, grâce à son burin, nous lisons les pensées du peintre. La première page est de 1510. Rien en-deçà. De telle sorte que si Raphaël n'avait survécu que par les gravures de Marc-Antoine, si toutes ses propres œuvres, fresques, tableaux, dessins, avaient complétement péri, ces gravures, si belles et si nombreuses qu'elles soient, ne nous révéleraient que la moitié de son génie. Nous connaîtrions le Raphaël puissant, honoré, dominateur, gracieux encore, bien qu'aspirant plus volontiers à la force et à la grandeur, le Raphaël de Rome en un mot; mais le Raphaël de Florence, ce délicieux jeune homme, ce génie modeste et angélique, cet idéal du peintre chrétien, nous ne le connaîtrions pas. Faute d'avoir eu son Marc-Antoine, celui-là, malgré les œuvres qu'il nous a laissées, malgré fresques, tableaux et dessins, ne nous est qu'imparfaitement connu. Quel regret que personne ne se soit trouvé là, capable de nous transmettre et les tableaux qu'il n'a pas eu le temps de peindre, et les premières pensées de ceux qu'il a peints, et tant d'autres compositions détachées qui durent alors tomber de sa plume!

Il semble qu'une fatalité jalouse s'attache à nous voiler cette admirable phase d'une si belle vie. Naguère encore la mort n'a-t-elle pas frappé un homme, un courageux artiste, qui depuis quatre années cherchait à combler une de ces lacunes dans l'histoire du Raphaël florentin, en gravant une des œuvres les plus considérables de sa jeunesse, cette *Cène* du couvent de Foligno, miraculeusement découverte il y a dix ans? La planche presque à moitié faite nous sera-t-elle au moins conservée? même dans cet état d'imperfection, ce serait déjà un trait de lumière, s'il reste des incrédules, et un vif plaisir pour ceux qui ne le sont pas. Dans l'intérêt de Jesi, nous demandons qu'il soit tiré des épreuves de sa planche avant qu'une autre main y porte le burin. Peu d'hommes ont aimé leur art comme lui; bien peu ont connu, senti et goûté aussi profondément Raphaël. Nous regretterons toujours qu'il n'ait pas eu la joie de mettre la dernière main à cette planche, objet de toutes ses pensées et de tous ses efforts. Rendons au moins hommage à sa mémoire, ici, en achevant de parler de Marc-Antoine; nous aimons à associer ainsi le nom du modeste et consciencieux artiste à la gloire du plus grand graveur qui ait honoré leur commune patrie.

L. Vitet.

DES

RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ

ET

DE LEURS DERNIERS HISTORIENS.

Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, du docteur Frédéric Creuzer, ouvrage traduit et refondu par J.-D. Guigniaut; 10 volumes in-8°, Paris, 1825-1851.

La critique est née de nos jours, et il n'appartenait qu'à la critique la plus délicate d'apercevoir, en dehors de toute idée de dogmatisme comme de polémique, la véritable importance de l'étude des religions. Si l'homme vaut quelque chose, c'est parce que, s'élevant au-dessus de la vulgarité de la vie, il atteint par ses facultés morales et intellectuelles un monde d'intuitions supérieures et de jouissances désintéressées. La religion, c'est la part de l'idéal dans la vie humaine; elle est toute en ce mot : L'homme ne vit pas seulement de pain. Il est, je le sais, une autre puissance qui prétend, elle aussi, résumer la vie spirituelle de l'humanité, et le moment serait mal choisi pour en médire; mais ce n'est pas nier la philosophie, c'est lui rendre sa véritable place, la seule où elle soit grande, forte, inattaquable, que de dire qu'elle n'est pas faite pour le grand nombre. Sublime si on la considère dans le cénacle des sages dont elle a été l'aliment et l'entretien, la philosophie n'est qu'un fait imperceptible, si on l'envisage dans l'histoire de l'humanité. On compterait les âmes qu'elle a ennoblies, on ferait en quatre pages l'histoire de la petite aristocratie qui s'est groupée sous ce signe : le reste, livré au torrent de ses rêves, de ses terreurs, de ses enchantemens, a roulé pêle-mêle dans les hasardeuses vallées de l'instinct et du délire, ne cherchant sa raison d'agir et de croire que dans les éblouissemens de son cerveau et les palpitations de son cœur.

La religion d'un peuple, étant l'expression la plus complète de son indi-

vidualité, est, en un sens, plus instructive que son histoire. L'histoire d'un peuple, en effet, ne lui appartient pas tout entière : elle renferme une part fortuite ou fatale qui ne dépend pas de la nation, qui parfois même la contrarie dans son déploiement naturel; mais la légende religieuse est bien l'œuvre propre et exclusive du génie de chaque race. L'Inde, par exemple, ne nous a pas laissé une ligne d'histoire proprement dite : les érudits parfois le regrettent, et paieraient au poids de l'or quelque chronique, quelque série de rois; mais, en vérité, nous avons mieux que tout cela : nous avons les poèmes, la mythologie, les livres sacrés du peuple indou; nous avons son âme. Dans l'histoire, nous eussions trouvé quelques faits sèchement racontés, dont la critique eût à grand'peine réussi à saisir le vrai caractère : la fable nous donne, comme dans l'empreinte d'un sceau, l'image fidèle de la manière de sentir et de penser propre à cette nation, son portrait moral tracé par elle-même. Ce que le XVIIIe siècle regardait comme un amas de superstitions et de puérilités est ainsi devenu, aux yeux d'une philosophie de l'histoire plus complète, le centre du développement humain. Des études qui autrefois semblaient l'apanage des esprits frivoles se sont élevées au niveau des plus hautes spéculations, et un livre consacré à l'interprétation de ces fables que Bayle déclarait bonnes tout au plus pour amuser les enfans a pris place parmi les œuvres les plus sérieuses de ce siècle.

Pour apprécier toute l'importance de ce livre, — nous voulons parler de la vaste encyclopédie mythologique qu'un des plus dignes représentans de l'érudition française a groupée autour d'une traduction récemment terminée de la *Symbolique* du docteur F. Creuzer, — il faut se reporter à l'époque où fut entrepris ce grand travail, destiné à naturaliser parmi nous toute une série d'études si florissantes chez nos voisins, et chez nous si délaissées. Lorsque le premier volume des *Religions de l'antiquité* parut en 1825, il se rattachait à ce mouvement de curiosité qui agitait alors les esprits, et les portait à chercher dans l'histoire mieux comprise la solution de tous les problèmes qui passionnaient la partie éclairée de l'opinion. Il est rare que de tels travaux s'achèvent au milieu du mouvement qui les a vus naître; mais si les derniers volumes des *Religions de l'antiquité* n'ont plus rencontré le public plein d'ardeur et d'espérances qui avait accueilli les premiers, ils ont prouvé du moins que rien n'est changé dans le zèle du savant qui, pendant un quart de siècle, a été l'interprète de l'une des branches les plus importantes de l'érudition allemande, et auquel personne ne contestera le titre de rénovateur des études mythologiques en France.

Le traducteur de la *Symbolique* trouva ces études abaissées parmi nous fort au-dessous de la médiocrité. C'était le temps où M. Petit-Radel dissertait gravement sur les aventures de la vache Io, et dressait dans un mémoire le tableau synoptique des amans d'Hélène, avec leur âge en rapport avec celui de *cette princesse*. L'Allemagne au contraire, initiée à la connaissance de l'antiquité par la grande génération des Wolf et des Heyne, si rapprochée d'ailleurs par son génie des intuitions religieuses des premiers âges, était riche déjà d'excellens écrits sur les mythologies anciennes et sur la manière de les interpréter. Ce qui importait avant tout, c'était de réparer un arriéré de plus d'un demi-siècle, et de rendre accessibles les trésors de saine érudition

que l'Allemagne avait entassés pendant que la France continuait les traditions de critique superficielle du XVIIIe siècle. La *Symbolique* de M. Creuzer, par ses imposantes proportions, sa réputation européenne, l'élévation des vues, la haute philosophie et la science que l'auteur y avait déployées, s'offrit tout d'abord. M. Guigniaut comprit toutefois que la traduction d'un seul ouvrage, déjà dépassé sur plusieurs points de détail par des travaux plus récens, n'atteindrait qu'imparfaitement le but qu'il se proposait. Il résolut donc de rassembler autour du livre de M. Creuzer les résultats des travaux parallèles ou postérieurs, de faire en un mot du texte de la *Symbolique* la trame d'une vaste synthèse embrassant toutes les études mythologiques de l'Allemagne. L'opinion de l'Europe savante s'est prononcée depuis longtemps sur la valeur de ce plan et sur la manière dont il a été rempli. La France y a reconnu le modèle à suivre dans l'œuvre difficile d'introduire parmi nous les produits de la science allemande; l'Allemagne, de son côté, a donné au remaniement français la plus haute approbation, puisque elle-même semble l'avoir préféré à son propre ouvrage en adoptant sur presque tous les points importans les modifications apportées par le traducteur. Le livre de M. Guigniaut, courageusement mené à terme à travers des circonstances si diverses et quelquefois si contraires, est devenu le manuel indispensable, non-seulement de l'antiquaire et du philologue, mais encore de tous les esprits curieux qui croient que l'histoire des religions est un des élémens les plus essentiels de l'histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la vraie philosophie.

I.

Les religions tiennent si profondément aux fibres les plus intimes de la conscience humaine, que l'interprétation scientifique en devient à distance presque impossible. Les efforts de la critique la plus subtile ne sauraient redresser la position fausse où nous nous trouvons vis-à-vis de ces œuvres primitives. Pleines de vie, de sens, de vérité pour les peuples qui les ont animées de leur souffle, elles ne sont plus à nos yeux que des lettres mortes, des hiéroglyphes scellés; créées par l'effort simultané de toutes les facultés agissant dans la plus parfaite harmonie, elles ne sont plus pour nous qu'un objet de curieuse analyse. Pour faire l'histoire d'une religion, il faut en quelque sorte ne plus y croire, mais il faut y avoir cru : on ne comprend bien que le culte qui a provoqué en nous le premier élan vers l'idéal. La première condition pour bien apprécier les religions de l'antiquité nous manquera donc à jamais, car il faudrait y avoir vécu, ou du moins en faire renaître en soi le sentiment avec une profondeur dont le génie historique le plus privilégié serait à peine capable. Quelque effort que nous fassions, nous ne renoncerons jamais assez franchement à toutes nos idées modernes pour ne pas trouver absurde et indigne d'occuper un homme sérieux l'ensemble des fables que l'on présente d'ordinaire comme la croyance de la Grèce et de Rome. C'est pour les personnes peu versées dans les sciences historiques un éternel sujet d'étonnement que de voir les peuples qu'on leur présente comme les maîtres de l'esprit humain adorer des dieux ivrognes et adultères, et admettre parmi leurs dogmes religieux des récits extravagans, de scandaleuses aventures. Le plus simple se

croit en droit de hausser les épaules sur ce prodigieux aveuglement. Il faudrait cependant partir de ce principe, que l'esprit humain n'est jamais absurde à plaisir, et que toutes les fois que ses œuvres spontanées nous apparaissent comme dénuées de raison, c'est qu'on ne sait pas les comprendre. Quand une race a montré assez de sens pour produire des œuvres comme celles que la Grèce nous a laissées, pour réaliser un plan politique comme celui qui a mené Rome à la domination universelle, ne serait-il pas bien étrange qu'elle fût restée par un autre côté au niveau des peuplades livrées au plus grossier fétichisme? N'est-il pas bien probable que, si nous nous placions réellement au point de vue où étaient les anciens, cette prétendue extravagance disparaîtrait, et que nous reconnaîtrions que ces fables, comme tous les produits de la nature humaine, ont eu raison en quelque chose? Le bon sens va tout d'une pièce, et il serait inexplicable que des nations qui, dans la vie civile et politique, dans l'art, la poésie, la philosophie, ont donné la mesure de la nature humaine, n'eussent point dépassé en religion des cultes dont l'absurdité révolte de nos jours la raison d'un enfant.

Ce malentendu, au reste, est de fort vieille date, et ce n'est pas seulement dans les temps modernes que le paganisme a commencé à être l'objet d'un perpétuel contre-sens. Il est évident que de très bonne heure l'antiquité cessa de comprendre sa religion, et que les vieux mythes éclos de l'imagination primitive perdirent toute signification entre ses mains. L'idée de faire de ces fables vénérables un ensemble chronologique, une sorte d'histoire amusante et convenue ne date pas de Boccace ou de Demoustier : Ovide l'a réalisée dans un livre un peu moins mauvais que les *Lettres à Émilie*. Je ne prétends pas nier ce qu'il peut y avoir de charme dans cette guirlande sans fin de récits spirituels et de piquantes métamorphoses; mais quel sacrilége au point de vue religieux que cette façon de jouer avec des symboles consacrés par le temps, et où l'homme avait déposé ses premières vues sur le monde divin! Le dessein de Mascarille, de mettre en madrigaux toute l'histoire romaine, était plus raisonnable que l'entreprise de travestir ces antiques *théologoumènes* en contes équivoques, qui ressemblent aux mythes primitifs comme de vieilles fleurs en papier, jaunies et enfumées, ressemblent aux fleurs des champs.

Or cette manière de traiter les religions de l'antiquité fut celle de tous les mythographes presque jusqu'à nos jours. La *mythologie* (ce fut le mot par lequel on désigna cette compilation de récits grotesques et presque toujours indécens) devint une série de *biographies* où, sous des rubriques consacrées, on contait la vie peu édifiante de Mercure, les légèretés de Vénus, les scènes de ménage de Jupiter et de Junon. Bien loin que le discrédit dont notre siècle a frappé l'usage convenu de ces fables soit à regretter, s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est que tant d'esprits délicats du XVIIe et du XVIIIe siècle n'en aient pas senti la fadeur. Envisagée dans son milieu naturel, dans l'imagination naïve des premiers âges, la mythologie grecque est réellement la plus poétique et la plus éclatante création de l'esprit humain; envisagée dans la parodie qu'en ont faite les modernes, elle rappelle ces camées antiques qui, dépouillés de leurs anciens honneurs, ont servi durant des siècles de jouets d'enfant ou d'ornement au costume d'un barbare.

Quand la science commença à s'occuper plus sérieusement de l'interprétation des fables antiques, ses efforts, en France du moins, ne furent guère plus heureux. La France n'est pas le pays des études mythologiques : l'esprit français manque de cette flexibilité, de cette facilité à reproduire en soi les phénomènes psychologiques des premiers âges, si essentielles pour l'interprétation des religions. Les érudits de l'ancienne manière, Jean Leclerc, Banier, Larcher, Clavier, Petit-Radel, ne s'élevèrent pas au-dessus d'un *évhémérisme* brutal (1) ou d'un système d'explications allégoriques non moins superficiel : heureux quand, résistant aux préoccupations qui séduisirent Bochart, Huet, Bossuet et toute l'école théologique, ils ne cherchaient pas dans la mythologie grecque une forme altérée des traditions de la Bible! Les critiques qui s'inspirèrent de la philosophie du XVIIIe siècle, Boulanger, Bailly, Dupuis, ne sortirent de cette méthode que pour essayer un symbolisme moins satisfaisant encore. Sainte-Croix porta dans l'étude des mystères une érudition plus solide, mais une pénétration aussi médiocre que celle de ses devanciers. Enfin Émeric David donna dans son *Jupiter* le fleuron de la symbolique française. Son système est fort simple; c'est l'*allégorisme* le plus exclusif. « La mythologie est un ensemble d'énigmes propres à faire connaître la nature des dieux et les dogmes de la religion aux personnes qui en pénètrent le secret. » Le mot à deviner, c'est le dogme religieux. Ainsi, quand au nom d'Apollon on a substitué le mot *soleil,* quand au lieu d'Amphitrite on a dit *la mer,* tout est dit, car le mot à deviner est toujours unique. Essayant ensuite de dégager les dogmes religieux cachés sous ces énigmes, Émeric David en trouve sept, ni plus ni moins, qui sont le résumé de la théologie grecque. La mythologie n'est ainsi qu'une espèce de catéchisme en *rébus :* les fables n'ont été *inventées* que pour couvrir des dogmes; chacune a un sens très net et très arrêté. Comment cette forme énigmatique contribuait-elle à rendre le dogme plus intelligible? Comment l'esprit humain en possession d'une idée claire aurait-il eu l'étrange fantaisie de l'expliquer par une idée plus obscure? Comment une race tout entière a-t-elle pu se laisser prendre par cet amour du logogriphe pour lui-même? C'est ce qu'il ne faut pas demander à Émeric David. Locke n'avait-il pas enseigné que l'esprit humain ne procède que du simple au composé, que, pour associer deux idées, il faut d'abord les avoir eues séparément l'une et l'autre? Prétendre que dans l'esprit humain la notion de la chose signifiée ne précède pas celle du signe, que l'homme spontané crée le symbole avant de savoir bien précisément ce qu'il y met, c'eût été vraisemblablement parler une langue inintelligible pour un disciple de la philosophie du XVIIIe siècle, convaincu que l'esprit humain avait toujours agi selon les règles tracées par l'abbé de Condillac.

Pendant que la France cherchait à interpréter les religions de l'antiquité d'après sa philosophie superficielle, l'Allemagne y pénétrait plus encore par l'analogie de son génie religieux que par la solidité de son érudition. Goethe plaçait dans l'Olympe le centre de sa vie poétique. Lessing et Winckelmann, l'hébraïque Herder lui-même découvraient dans les cultes antiques la religion

(1) On sait qu'Évhémère ne voyait dans les dieux que des hommes divinisés.

de la beauté. Gœrres y cherchait les fondemens de son mysticisme; Schelling ne croyait pas faire diversion à ses écrits de philosophie transcendentale en dissertant sur les dieux de Samothrace. Une nuée de philologues et d'antiquaires cherchaient à ressaisir dans les monumens écrits et figurés de l'antiquité le sens de cette grande énigme, dont le mot est la vie divine de l'univers. Comme résumé de cet immense entassement de faits et de systèmes, s'élevait, de 1810 à 1812, le grand ouvrage où devait se concentrer tout ce premier mouvement d'études mythologiques, la *Symbolique* du docteur Frédéric Creuzer. Ce fut un grand enseignement et comme une révélation que de voir ainsi pour la première fois réunis dans un *panthéon* scientifique tous les dieux de l'humanité, indiens, égyptiens, perses, phéniciens, étrusques, grecs, romains. L'élévation soutenue, l'accent religieux si profond, le sentiment des destinées supérieures de l'humanité, qui respirent dans tout le livre, annonçaient qu'une grande révolution s'était accomplie, et qu'à un siècle irréligieux, parce qu'il était exclusivement analytique, allait succéder une école meilleure, réconciliée par la synthèse avec la nature humaine tout entière. L'esprit néoplatonicien de Plotin, de Porphyre et de Proclus semblait revivre dans cette grande et philosophique manière d'interpréter les symboles antiques, et l'ombre de Julien dut tressaillir en entendant un docteur en théologie chrétienne relever sa thèse, proclamer que le paganisme pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme, et amnistier les nobles intelligences qui cherchèrent, en ce combat suprême, à réchauffer dans leur sein les dieux près de s'enfuir (1).

C'est surtout dans les sciences historiques qu'il est vrai de dire que les qualités d'une manière en sont les défauts, et que ce qui fait la vérité et la force d'un système est aussi ce qui en fait l'erreur et la faiblesse. Cet enthousiasme mystique, premier élan de la *philosophie de la nature* alors naissante en Allemagne, cette manière sympathique qui signalait un progrès réel dans les études mythologiques, si on la compare aux dissertations froides et sans intelligence de l'école française, devait avoir ses excès et en quelque sorte son ivresse. M. Creuzer a tous les défauts de ses maîtres d'Alexandrie : l'exagération symbolique, une tendance trop prononcée à chercher partout du mystérieux, le syncrétisme quelquefois le plus intempérant. Jamblique à côté d'Hésiode, Nonnus à côté d'Homère, figurent à la même page pour l'interprétation du même mythe. Il semble qu'il n'y ait pas de temps pour M. Creuzer. Il cherche trop haut ses solutions, parce que lui-même il vit trop haut, parce qu'il n'a pas le sentiment de cette vie simple, naïve, enfantine, toute sensuelle et pourtant toute divine, qui fut celle des premières races indo-helléniques. Il faudrait une âme tout enivrée de poésie pour comprendre le ravissant délire que l'homme de la Grèce ressentit d'abord en face de la nature et de lui-même. Habitués à chercher en tout quelque chose de raisonnable, nous nous obstinons à trouver de profondes combinaisons où il n'y eut qu'instinct et fantaisie; sérieux et positifs, nous épuisons notre philosophie à suivre la trame des songes d'un enfant.

La mythologie grecque, envisagée dans son premier essor, n'est que le

(1) Voir *Religions de l'antiquité*, t. Ier, p. 3, et t. III, p. 830.

reflet des sensations d'organes jeunes et délicats, sans rien de dogmatique, rien de théologique, rien d'arrêté. C'est vouloir expliquer le son des cloches ou chercher des figures dans les nuées que de poursuivre un sens précis dans ces rêves de l'âge d'or. L'homme primitif voyait la nature avec les yeux de l'enfant. L'enfant projette sur toute chose le merveilleux qu'il trouve en lui-même; il ne voit le monde qu'à travers une vapeur doucement colorée; jetant sur toutes choses un curieux et joyeux regard, il sourit à tout, et tout lui sourit. Désabusés par l'expérience, nous n'attendons plus rien de bien extraordinaire de l'infinie combinaison des choses; mais l'enfant ne sait ce qui va sortir du coup de dés qui se joue devant lui : il croit plus au possible, parce qu'il connaît moins le réel. De là ses joies et ses terreurs : il se fait un monde fantastique qui l'enchante et qui l'effraie tour à tour. Il affirme ses rêves; il n'a pas cette âpreté d'analyse qui, dans l'âge de la réflexion, nous pose en froids observateurs vis-à-vis de la réalité. Tel était l'homme primitif. A peine séparé de la nature, il conversait avec elle, il lui parlait et entendait sa voix; cette grande mère, à laquelle il tenait encore par ses artères, lui apparaissait comme vivante et animée. A la vue des phénomènes du monde physique, il éprouvait des impressions diverses, qui, recevant un corps de son imagination, devenaient ses dieux. Il adorait ses sensations, ou, pour mieux dire, l'objet vague et inconnu de ses sensations, car, ne séparant pas encore l'objet du sujet, le monde était lui-même, et lui-même était le monde.

En face de la mer par exemple, de ses lignes voluptueuses, de ses couleurs tour à tour éblouissantes et sombres, les impressions de vague, de tristesse, d'infini, de grâce et de terreur, qui montaient dans son âme, lui révélaient tout un cycle de dieux mélancoliques, capricieux, multiformes, insaisissables. Tout autres étaient les impressions et les divinités des montagnes, tout autres celles de la terre, tout autres celles du feu et des volcans, tout autres celles de l'atmosphère et de ses phénomènes variés. La nature entière se reflétait ainsi dans ces consciences primitives en divinités encore innomées. « Il semble, dit M. Creuzer, qu'on ait affaire non pas à des hommes comme nous, mais à des esprits élémentaires, doués d'une vue merveilleuse de la nature même des choses, d'un pouvoir de tout sentir et de tout comprendre en quelque sorte magnétique. » De là ces races mystérieuses des Telchines de Rhodes, des Curètes de Crète, des Dactyles de Phrygie, des Carcines et des Sintiens de Lemnos, des Cabires de Samothrace, races extatiques et magiques, comme les *Trolls* de la Scandinavie, en rapport direct avec les forces de la nature. Tout ce qui frappait l'homme, tout ce qui excitait dans son âme l'impression du divin était dieu ou élément d'un dieu. Un fait historique, une pensée morale, un aperçu sur les phénomènes atmosphériques, géologiques, astronomiques, une sensation vive, une frayeur s'exprimaient par un mythe. La langue elle-même, comme dit M. Creuzer, fut une mère féconde de dieux et de héros. Le trait qui semble caractéristique du bel esprit sous sa forme la plus épuisée, le jeu de mots, le calembour, fut un des procédés les plus familiers de la mythologie primitive. Plusieurs des mythes les plus importans de l'antiquité ne reposent que sur des étymologies fictives, des allitérations comme celles où se joue l'imagination d'un enfant. D'autres fois des contresens, de vraies bévues engendraient de fantastiques récits. Souvent enfin des

liaisons d'idées presque insaisissables, des raisons purement pittoresques, présidaient à la formation de ces étranges fables. Pourquoi Neptune et le cheval, Vénus et la mer sont-ils toujours associés? Peut-être ne faut-il chercher à ce rapprochement d'autre raison que la grâce infinie de l'élément humide, les ondulations de ses contours et la manière harmonieuse dont ses courbes se marient aux lignes ondoyantes du plus beau type de la nature animale.

Ce serait vouloir retrouver la trace de l'oiseau dans les airs que de chercher à décrire les sentiers capricieux de l'imagination dans ces premières intuitions religieuses et à établir une classification quelconque entre ces dieux venus des quatre vents du ciel. L'indétermination du sens sous la plus entière détermination de la forme, tel est le caractère essentiel de l'art comme de la mythologie grecque. La mythologie est un second langage, né comme le premier de l'écho de la nature dans la conscience, aussi inexplicable que le premier par l'analyse, mais dont le mystère se révèle à qui sait comprendre les forces cachées de la spontanéité, l'accord secret de la nature et de l'âme, cet *hiéroglyphisme* perpétuel sur lequel se fonde l'expression de tous les sentimens humains. Chaque dieu nous apparaît ainsi comme un cycle achevé, une région d'idées, un ton de l'harmonie des choses. Ce n'est pas assez de dire avec la vieille école allégorique : *Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.* Minerve et Vénus sont la nature féminine envisagée par ses deux côtés : le côté spiritualiste et saint, le côté esthétique et voluptueux. Si Mercure n'était que le dieu des voleurs et Bacchus le dieu du vin, comme on l'enseigne aux enfans, ce seraient là des fictions médiocrement ingénieuses, d'assez pauvres figures de rhétorique qu'il faudrait laisser à l'épopée de Boileau; mais l'antiquité n'adora jamais des dieux si grossièrement puérils. Mercure est la nature humaine envisagée dans ses aptitudes et son industrie, l'*éphèbe,* tel que l'a fait le gymnase, beau par sa vigueur et sa souplesse. Au contraire toutes les idées de jeunesse, de plaisir, de volupté, d'expéditions aventureuses, de faciles triomphes, d'emportemens terribles, se groupent autour de Bacchus. C'est le côté brillant de la vie; c'est l'enfant chéri des nymphes, toujours jeune, beau, fortuné, entouré de caresses et de baisers; sa molle langueur, ses formes moins pures, son embonpoint, son type féminin, dégénérant souvent en androgynisme, décèlent une moins noble origine. Comparé au dieu grec par excellence, à Apollon, c'est encore un étranger qui, malgré un long séjour en Grèce, n'a pas perdu son air asiatique; il est vêtu d'une longue *bassaride,* car il a peur d'aller nu; son front est ceint de la mitre orientale, car ses cheveux ne suffisent pas pour le couronner.

Un des mythes qui me semblent les plus propres à faire comprendre cette extrême complexité, ces aspects fuyans, ces innombrables contradictions des fables antiques, est celui de Glaucus (1), mythe humble pourtant, mythe de pauvres gens, mais ayant par-là même mieux conservé son caractère primitif et populaire. Ceux qui ont passé leur enfance au bord de la mer savent

(1) Je prends d'autant plus volontiers ce mythe pour exemple, qu'il a été très bien discuté par un des collaborateurs de M. Guigniaut, M. Vinet, dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome,* t. XV.

combien d'associations d'idées profondes et poétiques se forment par ce spectacle toujours le même et toujours divers. Glaucus est la personnification et le résumé de ces croyances et de ces impressions, un dieu créé par des matelots, en qui se résume toute la poésie de la vie marine, telle qu'elle apparaît à de pauvres gens. La vieillesse l'accable; en proie au désespoir, il se précipite dans la mer et devient prophète; prophète de malheur, triste vieillard, on le rencontre parfois, le corps tout appauvri par l'action des flots, couvert de coquillages et de plantes marines. Selon d'autres, il se précipita dans les flots pour n'avoir pu prouver à personne son immortalité. Depuis ce temps, il revient chaque année visiter les rivages et les îles. Le soir, quand le vent s'annonce, Glaucus (c'est-à-dire le flot de couleur glauque) s'élève en prononçant de bruyans oracles. Les pêcheurs se couchent au fond de leur barque, et cherchent par des jeûnes, des prières et de l'encens à détourner les maux qui les attendent. Glaucus cependant, monté sur un rocher, menace en langue éolique leurs champs et leurs troupeaux, et se lamente sur son immortalité. On contait aussi ses amours, amours tristes, malheureux, finissant comme un mauvais rêve. Il aima une belle vierge de mer, nommée Scylla, et voilà qu'elle devint un monstre aboyant, personnification de l'horreur naturelle qu'inspirent les squales et des dangers de la mer de Sicile. Le pauvre Glaucus, de ce moment, resta toujours gauche, méchant, murmurant, malveillant. On le voit sur les monumens, avec sa barbe d'algues marines, le regard fixe, les sourcils contractés. Les Amours s'égaient à ses dépens : l'un d'eux lui tire les cheveux, l'autre lui donne un soufflet. — Jetez pêle-mêle toutes les idées des gens de mer, amalgamez les branches éparses des rêves d'un matelot, vous aurez le mythe de Glaucus : préoccupation mélancolique, songes pénibles et difformes, sensation vive de tous les phénomènes qui naissent dans les flots, inquiétude perpétuelle, le danger partout, la séduction partout, l'avenir incertain, grande impression de la fatalité. Glaucus est à la fois la couleur et le bruit de la mer, le flot qui blanchit, le reflet du ciel sur le dos des vagues, le vent du soir qui prédit la tempête du lendemain, le mouvement du plongeur, les formes rabougries de l'homme de mer, les désirs impuissans, les tristes retours de la vie solitaire, le doute, la dispute, le désespoir, le long ennui d'une certitude s'épuisant contre le sophisme, et la triste immortalité qui ne peut ni s'assurer ni se délivrer d'elle-même; énigme pénible, écho de ce sentiment mélancolique qui parle à l'homme de son origine inconnue et de sa destinée divine, vérité que pour son malheur il lui est impossible de prouver, car elle est supérieure à l'entendement, et l'homme ne saurait ni la démontrer ni s'y soustraire.

On sent combien ces aperçus délicats et insaisissables, ces restes d'impressions fugitives durent paraître insuffisans et inintelligibles à un âge de réflexion plus avancée. De très bonne heure, les anciens éprouvèrent devant leur mythologie le même embarras que nous éprouvons nous-mêmes. On voulut trouver de la réalité dans ces vagues images, donner du corps à ces songes. Or tel était le caractère indécis de ces antiques fables, que chacun pouvait y trouver ce qu'il y cherchait. Les uns adoptèrent le système platement impie d'Évhémère, qui expliquait toutes les fables par des faits historiques. Les autres, pénétrés d'une philosophie plus élevée, cherchèrent

dans les mythes une traduction symbolique de cette philosophie. Les dieux de la naïve antiquité, participant aux besoins et aux plaisirs des hommes, mangent et boivent : — cela signifie, dit Proclus, qu'ils créent sans cesse par le mélange du fini et de l'infini : l'ambroisie, aliment solide, représente le fini; le nectar, aliment liquide, figure l'infini. — Uranus, Saturne et Jupiter sont, pour Plotin, les trois principes du monde intelligible, l'*un*, l'*intelligence* et l'*âme*. Jupiter engendrant Vénus, c'est l'âme universelle se produisant au dehors. Saturne dévorant ses enfans, c'est l'intelligence dont la loi est de rentrer sans cesse en elle-même. Tout fut ainsi allégorie et métaphore. Ces fleurs écloses au soleil des premiers jours, ces charmans enfantillages devinrent, entre les mains du pédantisme philosophique, des énigmes froides et sans grâce. S'il est un mythe où se soit conservé, de la manière la plus transparente, à travers l'enveloppe anthropomorphique, la trace du culte primitif de la nature, c'est, sans contredit, celui des nymphes. A peine est-il nécessaire de changer leurs noms et leurs attributs pour retrouver les sources et les eaux courantes dans ces divinités fraîches, vives, délicates, sautillantes, rieuses, tantôt visibles, tantôt invisibles, qui s'élancent au milieu des rochers, en chantant et tournoyant comme des enfans, dont la voix est douce et mystérieuse, qui ne dorment jamais, qui filent de la laine teinte en vert de mer ou tissent des étoffes purpurines entre les rochers, déesses compatissantes qui guérissent des maladies, et qui parfois cependant ravissent et tuent. Voilà pourtant d'où Porphyre tirera dans son *Antre des Nymphes* toute une philosophie. Les *nymphes* sont les âmes; leur *voile*, c'est le corps; l'*antre*, c'est le monde. L'*intérieur* de l'antre figure le côté sensible, obscur; l'*extérieur*, le côté intelligible, lumineux, etc.

Le défaut essentiel du système de M. Creuzer est d'avoir trop envisagé le paganisme dans cette forme mystique et philosophique. C'est comme si, avec les ouvrages de Kant ou de Schleiermacher, on prétendait arriver à reconstituer la théorie du christianisme primitif. Le mythe n'a réellement toute sa signification qu'aux époques où l'homme vit encore dans un monde divin, sans notion bien arrêtée des lois de la nature. Or, longtemps avant le triomphe du christianisme, cette naïveté première avait disparu pour jamais. Le surnaturel n'était plus que le *miracle*, une dérogation voulue à un ordre établi : conception radicalement différente de celle de l'homme primitif, pour lequel il n'y avait pas d'ordre naturel, mais un jeu continu de forces vivantes et libres. A cet âge, il n'y avait rien qui pût s'appeler dogme, religion positive, livre sacré. L'enfant ne dispute pas, il n'a pas besoin de solution, car il ne se pose pas de problème; pour lui, tout est clair. L'auréole dont le monde resplendit à ses yeux, la vie déifiée, le cri poétique de son âme, voilà son culte, culte céleste, premier acte d'adoration sans retour, acte d'amour entièrement désintéressé. C'est donc une très grave erreur de supposer qu'à une époque reculée l'humanité ait créé des symboles à l'effet de couvrir des dogmes, et avec la vue distincte du dogme et du symbole. Tout cela est né simultanément, d'un même bond, en un moment indivisible, comme la pensée et la parole, l'idée et son expression. Le mythe ne renferme pas deux élémens, une enveloppe et une chose enveloppée; il est indivis. Cette question : —l'homme primitif comprenait-il ou ne comprenait-il pas le sens des

mythes qu'il créait? — est déplacée, car dans le mythe l'intention n'était pas distincte de la chose même. L'homme comprenait le mythe sans rien voir au-delà, comme une chose simple et non comme deux choses. Le langage abstrait que nous sommes forcés d'employer pour expliquer ces fables ne doit pas faire illusion. Nos habitudes analytiques nous obligent à séparer le signe et la chose signifiée; mais pour l'homme spontané la pensée morale et religieuse se présentait engagée dans le mythe, comme dans son moule naturel.

Qu'il y ait eu dans l'antiquité des allégories proprement dites, des personnifications d'êtres moraux, tels que la Fortune, Hygie, la Victoire, la Pudeur, le Sommeil, etc.; qu'il y ait eu des mythes inventés ou du moins développés avec réflexion, tels que celui de Psyché, — c'est ce qui est absolument incontestable. Toutefois, ce qui ne l'est pas moins, c'est la ligne profonde de démarcation qui existe entre ces allégories claires, simples, spirituelles, et les énigmes antiques, vraies œuvres de sphinx, où l'idée et le symbole sont entièrement inséparables. M. Creuzer a fort bien vu que le sens des symboles antiques se perdit de très bonne heure, qu'Homère est déjà un fort mauvais théologien, que ses dieux ne sont plus que des personnages poétiques, au niveau des hommes, menant une noble et joyeuse vie, partagée entre le plaisir et l'action, comme les chefs des tribus helléniques; que les mythes les plus respectables deviennent entre ses mains de piquantes histoires, de jolis thèmes de récits empreints d'une couleur tout humaine. Était-il néanmoins en droit d'en conclure qu'avant l'âge de l'épopée, il y eut un grand âge théologique, durant lequel la Grèce faillit devenir un pays sacerdotal, avec une religion profonde, des symboles vénérés, des institutions hiérarchiques et un fonds de monothéisme venu de l'Orient? Nous ne le pensons pas. Que l'on dise, tant qu'on voudra, que la période hellénique fut une décadence religieuse, un triomphe du héros et du poète sur le prêtre, d'une religion populaire, claire, facile, mais vide de sens, laïque en un mot, sur les arcanes sacerdotaux : il ne suit pas de là que les Pélasges aient eu une théologie arrêtée, une symbolique savante, un sacerdoce organisé. Ce serait d'ailleurs une exagération aussi contraire à la vérité de l'histoire qu'à la saine notion de la nature humaine de prétendre que la religion hellénique fut complétement dépourvue d'organisation sacerdotale et dogmatique. Les oracles, celui de Delphes surtout, étaient comme une révélation permanente et respectée même de la politique qui s'en servait. Qu'est-ce que la *Théogonie* d'Hésiode, si ce n'est un premier rudiment de théologie nationale, un essai pour organiser la cité des dieux et leur histoire, comme les tribus et les cités de la Grèce tendaient d'elles-mêmes à s'organiser en un corps de nation (1)? Le nom d'Orphée servit, on n'en peut douter, à couvrir une tentative du même genre. Les mystères concentrèrent plus tard dans leur sein les élémens de la vie religieuse la plus développée. Il faut avouer néanmoins que la destinée de la Grèce ne l'appelait pas à être un pays hiératique. Toutes les grandes révolutions de la Grèce, les conquêtes successives des Hellènes, des Héraclides, des Doriens, sont autant de triomphes de l'esprit laïque, autant de soulèvemens de l'énergie populaire contre une forme sacerdotale imposée.

(1) Voir la belle dissertation de M. Guigniaut sur la *Théogonie d'Hésiode*. Paris, 1835.

Le prêtre, relégué dans le temple, sera désormais peu de chose : le poète n'a plus rien de commun avec lui. Dans Homère, le poète nous apparaît sans cesse exalté aux dépens des sacrificateurs et des devins. Là est le charme du monde homérique : c'est le réveil de la vie profane, la liberté qui s'épanouit au plein soleil, l'humanité sortant des hypogées et secouant le sommeil des temples pour s'élancer dans le champ de l'activité guerrière et se jouer dans les mille aventures de la vie héroïque. La même révolution s'opère dans l'art. L'art hiératique, limité dans ses types, sacrifiant la forme au sens, le beau au mystique, fait place à un art plus désintéressé, dont le but est d'exciter le sentiment de la beauté et non celui de la sainteté. L'Inde ne croit pouvoir mieux faire, pour relever ses dieux, que d'entasser signes sur signes, symboles sur symboles; la Grèce, mieux inspirée, les façonne à son image, comme Hélène, pour honorer la Minerve de Lindos, lui offrit une coupe d'ambre jaune faite sur la mesure de son sein.

Sans doute le symbolisme perdit quelque chose à cette transformation. La Vénus pudique des premiers âges avait un caractère plus sacré que la courtisane déifiée qui trôna sur les autels, quand Praxitèle eut fait tomber avec les plis de sa robe cet air de retenue qui révélait encore la déesse. Aussi conçoit-on que, par un sentiment fort commun aux époques de décadence religieuse, les dévots des derniers temps du paganisme se soient épris d'une admiration rétrospective pour les formes raides de l'art hiératique, de même que de nos jours l'art grossier du moyen âge paraît à plusieurs la forme véritable de l'art religieux. On ne peut nier en effet que le mystère chrétien, en tant que mystère, ne soit beaucoup mieux compris par Giotto et le Pérugin que par Léonard de Vinci et Titien. M. Creuzer exagère pourtant une idée juste à quelques égards, quand il voit une décadence religieuse, un contre-sens sacrilége dans cette transformation par laquelle on dépouilla les dieux de leur signification physique supérieure pour en faire des personnages purement humains. Il serait facile de montrer que même au point de vue religieux ce fut là un véritable progrès. Phidias n'était pas un impie, comme on voudrait le faire croire, parce qu'il cherchait dans sa propre pensée et non dans la tradition le type de son Jupiter. Des témoignages respectables nous attestent au contraire que cette transformation de l'art correspondit à une renaissance religieuse et contribua à réchauffer la piété dans les âmes. On estimait malheureux ceux qui mouraient sans avoir vu l'image du Jupiter olympien, et on croyait que quelque chose manquait à leur initiation religieuse, parce qu'ils n'avaient pas contemplé la plus haute réalisation de l'idéal. La forme humaine n'est-elle pas le plus expressif des symboles? Dira-t-on que les canopes, les dieux-vases, les nains emmaillottés de l'âge cabirique, étaient plus significatifs que les dieux éclos du ciseau de Praxitèle et de Phidias? Il faut se rappeler d'ailleurs que la Grèce saisissait entre les formes humaines et les idées pures mille analogies qui nous échappent, et que, le sens de la nature réelle lui faisant défaut, tout se transfigurait à ses yeux en êtres vivans. C'est bien elle qui éleva Philippe de Crotone au rang des demi-dieux, parce qu'il était le plus beau des Hellènes de son temps; c'est bien elle qui, pour exprimer la campagne, représentait un faune, qui, pour signifier une fontaine, au lieu d'ombre, d'eau et de verdure, figurait une tête de femme avec

des poissons autour de ses cheveux, et ne trouvait pas de meilleure épithète à donner à un fleuve que celle de *kalliparthenos* (aux belles vierges), en vue de la blancheur des flots qui, pour son imagination, se résolvaient en jeunes filles.

II.

L'erreur principale de M. Creuzer était écrite dans le titre de son livre. Il est trop *symbolique*. Toujours préoccupé de théologie et d'institutions sacerdotales, méconnaissant le côté naïf et vulgaire de l'antiquité, il cherche des idées abstraites et dogmatiques dans des créations légères où il n'y avait bien souvent que les joyeuses folies de l'enfance. Persuadé que la religion grecque a dû avoir comme les autres un âge hiératique et ne rencontrant point ce caractère dans les œuvres spontanées du génie hellénique, il se rejette sur les colonies et les influences venues de l'Orient. A cette double exagération correspondirent dans le mouvement des études mythologiques en Allemagne deux réactions : à l'excès du symbolisme s'opposa une école toute négative et anti-symbolique, représentée par Voss, G. Hermann et Lobeck; à l'abus des influences orientales s'opposa l'école purement hellénique de MM. Ottfried Müller, Welcker et autres.

J. H. Voss fut sans contredit le plus rude adversaire que rencontra d'abord la *Symbolique*. Protestant zélé et partisan déclaré du rationalisme, il crut voir dans l'œuvre du docteur Creuzer une dangereuse tendance vers les doctrines mystiques qui germaient alors en Allemagne. Ce livre, que bien des consciences timorées regarderont en France comme d'une intolérable hardiesse, fut considéré dans l'Allemagne de 1820 comme un manifeste catholique, une apologie du sacerdoce et de la théocratie. Quelques conversions qui eurent assez d'éclat, en particulier celle du comte Frédéric de Stolberg, vinrent fortifier les alarmes de Voss sur les dangers de la ligue qu'il supposait s'être formée entre le système symbolique et le prosélytisme romain. M. Creuzer lui apparut comme un agent déguisé des jésuites, et Voss entreprit l'examen de son livre dans sept numéros consécutifs de la *Gazette littéraire d'Iéna* (mai 1821). Le ton acerbe de cette critique indigna les amis de M. Creuzer. L'auteur de la *Symbolique* répondit aux diatribes de Voss par un petit écrit où il refusait dédaigneusement d'entrer en discussion avec un adversaire incapable de concevoir l'esprit de ses théories, dans l'intelligence desquelles le sentiment et l'esprit poétique devaient avoir autant de part que l'érudition et l'analyse. Voss revint à la charge et publia en 1824, à Stuttgart, son *Anti-symbolique*, pamphlet érudit, rempli des plus affligeantes personnalités. Des insinuations sur des désordres analogues à ceux que certains mystères de l'antiquité pouvaient favoriser donnèrent à ces accusations la couleur la plus odieuse. De toutes parts on se récria contre une polémique aussi violente; M. Creuzer crut devoir garder le silence.

La *Symbolique* trouva dans M. Lobeck un adversaire plus mesuré dans les formes, mais non moins exclusif. Son *Aglaophamus* (1829) est la négation la plus complète du système de M. Creuzer. Jamais la critique ne courut plus rapidement d'un pôle à l'autre; jamais des qualités et des défauts opposés n'établirent entre deux hommes une dissonance plus absolue. Égaré par l'exégèse

néo-platonicienne, M. Creuzer a supposé la haute antiquité beaucoup plus mystique qu'elle n'était en effet; esprit positif, analytique, convaincu que l'horreur du mysticisme est le commencement de la sagesse, M. Lobeck semble prendre plaisir à la trouver insignifiante. Partout où M. Creuzer a voulu chercher une pensée honnête et morale, des rites saints et respectables, M. Lobeck ne voit que des bouffonneries obscènes et des enfantillages. L'ancienne religion pélasgique, où M. Creuzer a cru découvrir une émanation du ymbolisme oriental, n'est, aux yeux de M. Lobeck, qu'un fétichisme absurde et grossier; ces mystères, restes, selon M. Creuzer, d'un culte pur et primitif, ne sont pour M. Lobeck que des jongleries analogues à celles des loges maçonniques. Plein d'une sainte indignation contre ce que Voss appelait les *ordures allégoriques*, les *mensonges de Platon*, il repousse hautement toute interprétation portant un cachet religieux. M. Creuzer, entraîné par sa vive imagination, dépasse sans cesse les bornes de ce qu'il est permis de savoir. M. Lobeck n'est jamais plus heureux que quand il peut nier et montrer à ses devanciers qu'ils ont beaucoup trop affirmé. Aucun mythologue ne l'a égalé pour la critique des textes originaux; mais s'il rapproche ces textes, ce n e t pas pour en faire sortir la lumière, c'est pour les briser les uns contre les autres, et montrer qu'il ne reste que ténèbres. La conclusion de son livre est qu'on ne sait rien sur les religions antiques, et qu'il n'y a pas même lieu à conjecturer. Ses attaques d'ailleurs, il faut le reconnaître, ne s'arrêtent pas aux religions de l'antiquité. Ce n'est pas seulement envers Éleusis et Samothrace que M. Lobeck se montre irrévérencieux et railleur. Toute forme religieuse supposant hiérarchie et mystères, tout ce qui de près ou de loin ressemble au catholicisme lui est antipathique. Impitoyable pour les superstitions populaires, il l'est bien plus encore pour les interprètes qui veulent y trouver un sens élevé. La religion et la philosophie n'ont, selon lui, rien à faire ensemble; les néoplatoniciens sont d'impudens faussaires, qui n'ont réussi qu'à détruire la physionomie de la religion ancienne, sans la rendre plus acceptable. A quoi bon chercher à n'être qu'à moitié absurde? A quoi bon suer sang et eau pour trouver un sens à ce qui n'en a pas?

On le voit, si M. Lobeck possède éminemment les facultés du critique, il manque d'un sens pour l'interprétation mythologique, le sens des choses religieuses. On dirait vraiment, en le lisant, que l'humanité a inventé les religions comme elle a inventé les charades et les logogriphes, pour se jouer d'elle-même. M. Lobeck croit triompher en démontrant que la religion ancienne n'était qu'un tissu d'anachronismes et de contradictions, qu'on ne saurait trouver deux mythographes qui soient d'accord entre eux sur les dates, les lieux, les généalogies; mais, en vérité, qu'a-t-il prouvé par là? que la mythologie ne doit pas être traitée comme une réalité? que la contradiction est de son essence? Sans doute, et c'est précisément pour cela que la critique a mauvaise grâce quand elle demande de l'histoire à ce qui n'est point historique et de la raison à ce qui ne se propose pas d'être raisonnable.

Certes il est bon qu'il y ait des esprits de la trempe de celui de M. Lobeck; mais ce qu'il importe de maintenir, c'est que cette méthode ne saurait satisfaire ni le philosophe ni le critique. On ne prouve rien en attaquant la religion avec l'esprit positif, car la religion est d'un autre ordre. Le sentiment

religieux porte avec lui sa certitude; il n'est donné à la raison ni de la fortifier ni de l'affaiblir. Il ne sert de rien de chicaner les religions sur les absurdités qu'elles peuvent offrir au point de vue du bon sens : c'est vouloir argumenter l'amour, et prouver à la passion qu'elle est bien peu raisonnable. L'homme fait la vérité de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime. Si le drame d'Éleusis était représenté devant nous, il nous ferait probablement l'effet d'une misérable parade. Et pourtant douterez-vous de la véracité des mille témoins qui attestent les effets consolans et la puissance morale de ces saintes cérémonies? Pindare parlait-il sérieusement ou non, quand il disait des mystères de Cérès : « Heureux qui, après avoir vu ce spectacle, descend dans les profondeurs de la terre! Il sait la fin de la vie, il en sait la divine origine? » Andocide plaisantait-il à la face des Athéniens quand, pour les exhorter à la gravité et à la justice, il leur disait : « Vous avez contemplé les rites sacrés des déesses, afin que vous punissiez l'impiété et que vous sauviez ceux qui se défendent de l'injustice? » Le protestant sincère n'éprouve devant les cérémonies catholiques qu'un sentiment d'indifférence ou de répulsion, et pourtant ces rites sont pleins de charmes pour ceux qui depuis leur enfance y ont attaché leurs émotions religieuses. Voilà pourquoi toute expression méprisante ou légère est déplacée quand il s'agit des pratiques d'une religion. Rien ne signifie par soi-même; l'homme ne trouve dans les objets de son culte que ce qu'il y met. L'autel sur lequel les patriarches sacrifiaient à Jéhova n'était matériellement qu'un tas de pierres. Pris, dans sa signification religieuse, comme symbole du Dieu abstrait et sans forme de la race sémitique, ce tas de pierres valait un temple de la Grèce. Il ne faut pas demander raison au sentiment religieux. L'esprit souffle où il veut. S'il lui plaît d'attacher l'idéal à ceci, à cela, qu'avez-vous à dire?

Pendant que le sceptique professeur de Kœnigsberg déployait toutes les ressources de son érudition et de sa critique pour dépouiller les dieux de leur auréole et déprécier le secret des mystères, la science mythologique aspirait de plus en plus à s'asseoir sur la base désintéressée de l'histoire, à égale distance des velléités mystiques de M. Creuzer et des préjugés anti-religieux de M. Lobeck. Buttmann, Vœlcker, Schwenck, par la philologie et l'étude des textes; Welcker, Gerhard, Panofka, par l'archéologie et l'étude des monumens, essayaient de saisir entre ces préoccupations diverses l'exacte nuance de la vérité. Tous ou presque tous s'accordent à reconnaître contre M. Creuzer l'originalité de la mythologie grecque. Tous s'accordent à rejeter ce blasphème, que jamais la Grèce ait été une province de l'Asie, que le génie grec, si libre, si dégagé, si limpide, doive quelque chose au génie vague et obscur de l'Orient. Sans doute, les populations primitives de la Grèce et de l'Italie, comme toutes les branches de la famille indo-européenne, conservèrent dans leurs idées religieuses, aussi bien que dans leur langue, les traits communs de la race à laquelle elles appartenaient, et cette parenté primitive se reconnaît encore dans l'étonnante similitude de la mythologie grecque et de la mythologie indienne; mais là n'est point la question, car ces principes identiques, que tous les peuples de la grande race emportèrent avec eux comme leur provision de voyage, se retrouvent également chez les Germains, les Celtes, les Slaves, que l'on ne songe point à placer sous la tutelle

de l'Orient. Ce que nous maintenons, c'est la parfaite indépendance du développement de l'esprit hellénique; c'est qu'à part l'étincelle première, la Grèce ne doit rien qu'aux dieux, à ses mers, à son ciel, à ses montagnes; c'est que ce coin privilégié du monde, cette divine feuille de mûrier jetée au milieu des mers, vit éclore pour la première fois la chrysalide de la conscience humaine dans sa naïve beauté. Voilà pourquoi la Grèce est vraiment une terre sainte pour celui dont la civilisation est le culte; voilà le secret de ce charme invincible qu'elle a toujours exercé sur les hommes initiés à la vie libérale. Les vraies origines de l'esprit humain sont là; tous les nobles de l'intelligence y retrouvent la patrie de leurs pères.

A la tête de cette école exclusivement hellénique se place l'homme rare que le soleil de Delphes enleva trop tôt à la science, et qui, dans une vie de quarante années, sut indiquer ou résoudre avec une merveilleuse sagacité les problèmes les plus délicats de l'histoire des races helléniques : je veux parler d'Ottfried Müller. Tout en admettant, comme M. Creuzer, un culte mystérieux chez les populations les plus anciennes de la Grèce, M. Müller se sépare profondément du chef de l'école symbolique, en rejetant l'hypothèse surannée des colonies orientales, et en niant la couleur sacerdotale et théologique de ces cultes primitifs. La religion des Pélasges fut le culte de la nature embrassé surtout par les sens et l'imagination. La *Terre-Mère* (*Da-Mater*) et les divinités terrestres, telles que Perséphoné, Hadès, Hermès, Hécate, dont le culte se continua dans les mystères, étaient les dieux des tribus thraces et pélasgiques, auxquelles les Hellènes empruntèrent leurs croyances mythologiques pour les transformer, selon leur manière de concevoir plus morale et moins physique. Ces cultes ne furent ni une révélation primitive, ni une institution apportée de l'étranger, mais bien l'expression du génie, des mœurs, de la vie politique de chacune des peuplades de la Grèce. La distinction des races devint aussi entre les mains d'Ottfried Müller la base de l'explication mythologique. De là ces excellentes monographies des *Doriens*, des *Minyens*, des *Étrusques*, ces recherches si délicates sur la nationalité de chaque dieu et ses conquêtes successives. La lutte d'Hermès et d'Apollon est la lutte des vieilles divinités rustiques de l'Arcadie contre les dieux plus nobles des conquérans; l'infériorité des races vaincues se montre dans le rang subalterne de leurs dieux; admis par grâce dans l'olympe hellénique, ils n'y montent jamais bien haut, et n'arrivent qu'à être les hérauts et les messagers des autres. Qu'est-ce qu'Apollon, en effet, si ce n'est l'incarnation du génie dorien? Rien de mystique dans son culte, rien d'orgiastique, rien de cet enthousiasme sauvage qui caractérise les cultes phrygiens. Ennemi des dieux industrieux et agricoles des Pélasges, ce type idéal du Dorien n'a pour mission ici-bas que celle du guerrier, se venger, protéger et punir : le travail est au-dessous de lui. Qu'est-ce qu'Artémis, de son côté, si ce n'est la personnification féminine du même génie, la vierge dorienne qu'une mâle éducation a rendue l'égale des hommes, chaste, fière, maîtresse d'elle-même, n'ayant besoin ni de protecteur ni de maître? Que nous sommes loin de ces dieux pélasgiques, à peine dégagés de l'univers, couverts de suie et de fumée, comme s'ils venaient de sortir des officines de la nature, étalant sans vergogne leur naïve obscénité. Ici ce sont des dieux chastes, immaculés, exempts d'efforts et de

peine; les phénomènes physiques ne forment plus le canevas des mythes divins; l'humanité prend définitivement le dessus.

Doué d'une admirable intuition historique, d'un esprit juste et fin, Ottfried Müller avait tracé la voie pour une véritable mythologie scientifique, et l'on peut croire que, sans le déplorable accident qui l'enleva si jeune à la science (1) il eût corrigé ce qu'il y avait dans sa première manière d'un peu trop arrêté. Telle est la fluidité et l'inconséquence des mythes antiques, qu'aucun système exclusif n'y est applicable, et qu'on ne peut se permettre une affirmation en matière si délicate qu'à condition de la faire suivre de restrictions sans nombre, qui retirent à peu près tout ce qu'on avait affirmé d'abord. Que l'on dise, par exemple : — Apollon est un dieu dorien, Apollon n'offre d'abord aucun caractère solaire, — rien de mieux, si l'on ne prétend énoncer par là qu'un à-peu-près, un trait général. Autrement, M. Creuzer vous montrera que l'identité d'*Hélios* et d'Apollon, pour n'être pas d'abord aussi apparente qu'elle le fut plus tard, n'en existait pas moins dans le fond des idées grecques, et que les flèches de l'archer divin ne sont que les rayons de l'astre qui darde la vie et la mort. Hélas! le malheureux Ottfried devait en ressentir la fatale influence. « L'infortuné, écrivait M. Welcker au traducteur de la *Symbolique*, il avait toujours méconnu la divinité solaire d'Apollon; fallait-il que le dieu se vengeât en lui faisant sentir, des ruines mêmes de son temple, combien ses traits sont encore redoutables pour qui ose les braver! »

M. Preller, à bien des égards, peut être considéré comme le continuateur de la méthode d'Ottfried Müller. — A ses yeux aussi l'élément mystique de la religion grecque appartient aux Thraces et aux Pélasges. L'idée fondamentale du culte pélasgique était l'adoration de la nature envisagée comme vivante et divine, de la terre surtout et des divinités terrestres. En opposition avec le naturalisme des Pélasges, M. Preller place l'anthropomorphisme des Hellènes, représenté par Homère et l'âge épique, où se fonda d'une manière définitive la mythologie nationale et populaire; mais, quand le torrent de cette époque guerrière se fut écoulé, au siècle de Solon et de Pisistrate, il y eut comme une réaction en faveur des anciens cultes, qui s'exprima par deux formes, l'*orphisme* et les *mystères*, toutes deux assez modernes, toutes deux mêlées de quelque charlatanisme, toutes deux relevées plus tard avec empressement par les néoplatoniciens. — La distinction des époques est ainsi la base des études de M. Preller; les dieux ont leur chronologie comme leur nationalité. En général, l'antiquité se fatiguait vite de ses symboles; un culte n'en avait guère pour plus de cent ans; la mode, alors comme de nos jours, était pour beaucoup dans la dévotion. La Grèce, à cet égard, se donnait pleine carrière, et bien souvent traitait ses dieux non selon leurs mérites et leur ancienneté, mais selon leur jeunesse et leur bonne grâce. Le moindre dieu venant de l'étranger était sûr d'obtenir bientôt plus de vogue que ceux qui avaient pour eux la plus longue possession. C'est ainsi que les cabires, nains difformes de Samothrace, furent relégués à leurs forges et à leurs soufflets. Presque toutes les divinités pélasgiques éprouvèrent des affronts de cette

(1) Il mourut à Athènes en 1840, des suites d'un coup de soleil qu'il avait reçu en visitant les ruines de Delphes.

espèce. Le vieux Pan entre à grand'peine dans le cortége d'un jeune dieu fort à la mode, Dionysos. Hermès, le grand dieu pélasgique, est réduit à garder le coin des routes et à montrer le chemin aux voyageurs, engagé dans sa gaîne. L'honnête Vulcain, ce consciencieux travailleur, ne monte dans l'Olympe que pour essuyer les coups de pied de Jupiter, les rebuffades de Vénus, lui si serviable, si laborieux. Tous ces dieux antiques d'un peuple industrieux, — dieux forgerons, dieux agricoles, dieux pasteurs, divinités tristes, sérieuses, utiles, peu favorisées des grâces, — deviennent des demi-dieux, satellites ou serviteurs de dieux plus nobles. En général, les *héros* représentent des dieux étrangers qui n'ont pas su prendre rang parmi les divinités nationales, ou des divinités déclassées qui ne vivent plus que dans les superstitions populaires. Rarement, en effet, les dieux détrônés l'étaient sans compensation. Les nouveaux cultes ne détruisaient pas les anciens, mais les rejetaient dans l'ombre; plus souvent encore ils se les assimilaient, en devenant comme de vastes creusets où les mythes et les attributs des dieux plus anciens se fondaient sous un nom nouveau. Ainsi les mythes de Cérès et de Proserpine absorbèrent presque tous les autres; ainsi les mystères sabaziens de Phrygie firent fortune en se greffant sur ceux de Bacchus.

Ce fut surtout lors de l'invasion des mystères sabaziens, vers le VIIe siècle avant notre ère, que se manifesta chez les Grecs cette singulière curiosité pour les rites étrangers, que saint Paul, en excellent observateur, donne comme un des traits de leur caractère (1). Les cultes d'Attis, de Cybèle, d'Adonis, avec leurs bruyantes orgies, leurs clameurs, leur génie sauvage et licencieux, surprirent le goût si pur de la Grèce. Il y eut surtout un dieu mort, Zagreus, qui fit tout d'abord une prodigieuse fortune. C'était Dionysos lui-même, le dieu toujours jeune, que l'on supposait frappé dans sa fleur, comme Adonis, et qu'on honorait d'un culte sanglant. Repoussés avec dégoût par les gens d'esprit et les hommes honnêtes, ces cultes furent exploités par de grossiers charlatans (*mystes, métragyrtes, orphéotélestes, théophorites*), imitateurs des honteuses dépravations des sacerdoces phrygiens, qui couraient les rues et les carrefours, et faisaient leurs dupes dans la foule crédule. Ils remettaient les péchés pour quelque argent, trafiquaient des indulgences, composaient des philtres et guérissaient des maladies. « Après les quêteurs de la mère des dieux, dit un des interlocuteurs du *Banquet* d'Athénée, par Jupiter! c'est la plus détestable engeance que je connaisse. »

Ainsi se trouve réduite à sa juste valeur l'influence orientale que M. Creuzer avait si fort exagérée. Cette influence ne s'exerce qu'à une date relativement moderne, et signale une dégradation des cultes helléniques. L'élément barbare ne se glisse d'abord qu'en prenant l'apparence et la couleur du mythe grec. Plus tard, les cultes étrangers ne se donneront plus la peine de changer de vêtement. Isis, Sérapis, Mithra, viendront trôner en pleine Grèce, sous leur accoutrement exotique, comme pour préluder à ces monstrueux amalgames où les superstitions de l'Orient et celles de l'Occident, les excès du sentiment religieux et ceux de la pensée philosophique, l'astrologie et la magie, la théurgie et l'extase néo-platonicienne semblent se donner la main.

(1) *Actes des Apôtres*, chap. XVII, v. 22.

On le voit, tout le progrès des études mythologiques, depuis M. Creuzer, s'est borné à distinguer les temps et les lieux que l'illustre auteur de la *Symbolique* avait trop souvent confondus. M. Creuzer fait l'histoire du paganisme de la même manière que l'ancienne école faisait l'histoire du christianisme, c'est-à-dire comme d'un corps de doctrines toujours identiques et traversant les siècles sans autres vicissitudes que celles qui proviennent des circonstances extérieures. Or, si la critique moderne nous a révélé quelque chose, c'est que, dans l'infinie variété des temps et des lieux, il n'y a rien d'assez stable pour être ainsi tenu fixement sous le regard, et que l'histoire de l'esprit humain, pour être sincère, doit offrir le tableau de son éternelle et insaisissable fluidité.

III.

En présence d'un mouvement d'études aussi varié, la méthode de M. Guigniaut était toute tracée. Le savant académicien eût pu, lui aussi, apporter son hypothèse et ajouter un système de plus à ceux que l'Allemagne avait créés; il aima mieux se mettre en dehors des systèmes et se réserver la tâche plus délicate de les juger. En cela, il ne fit que suivre la ligne imposée à tous les esprits sérieux en France au XIXe siècle. Le caractère du XIXe siècle, c'est la critique. Que les systèmes aient été autrefois utiles et nécessaires, qu'un grand développement d'idées dans un sens donné ne se produise d'ordinaire que par la lutte d'écoles rivales, l'histoire est là pour le prouver; mais le spectacle de l'esprit humain de nos jours établit d'une manière non moins évidente que le temps des systèmes est passé, que personne n'a plus le courage d'en faire, les maîtres n'ayant plus assez d'autorité pour former école, ni les élèves assez de docilité pour accepter une direction exclusive. L'éclectisme est en ce sens la méthode obligée de notre siècle. Si la France est quelque chose, c'est par son éclectisme. Ni dans l'art, ni en religion, ni en philosophie, ni en littérature, ni en politique, la France ne sait inventer. Le tempérament intellectuel de la France n'est qu'un milieu entre des qualités diverses, un compromis entre les extrêmes, quelque chose de clair, de tempéré, de facile, et c'est peut-être, après tout, la combinaison à laquelle il est donné de serrer de plus près la vérité. Les écoles exclusives, en effet, sont dans la science ce que les partis sont en politique : chacune a raison à son tour et par quelque côté, et il est aussi impossible à l'homme éclairé de se renfermer dans l'une d'elles que de donner à la fois raison à toutes.

Tel est l'excellent esprit que M. Guigniaut a porté dans ce labeur de trente années. La pensée systématique de M. Creuzer y est sans cesse resserrée, contrôlée par la comparaison de tous les systèmes rivaux, non en vue d'une réfutation mesquine, mais dans une intention de haute impartialité et d'intelligente conciliation. Sur une foule de points d'ailleurs, le traducteur ajoute aux travaux de ses devanciers des recherches qui lui sont propres et qui donnent à ce vaste recueil la valeur d'un livre original. C'est afin de remplir d'une manière plus étendue cette seconde partie de sa tâche que M. Guigniaut a cru devoir s'adjoindre deux collaborateurs dont les connaissances variées ont enrichi les volumes récemment publiés de beaucoup de notes intéressantes et neuves. La science si sûre et la critique pénétrante de M. Alfred Maury, le

goût et la vive intuition mythologique de M. Ernest Vinet, prouveraient aux détracteurs de l'érudition française que les études mythologiques n'ont rien perdu pour s'être développées un peu tard dans notre pays, et que les efforts du traducteur de la *Symbolique* pour fonder sur cet important sujet une école meilleure ne sont pas restés sans fruits.

C'est surtout vers les questions relatives au culte et aux mystères que M. Guigniaut a cru devoir diriger les efforts de sa critique. Ces questions en effet sont par un certain côté beaucoup plus importantes que celles qui ont trait aux mythes. La partie purement mythologique des religions anciennes n'avait pour l'antiquité elle-même rien de bien essentiel, rien au moins de dogmatique et d'arrêté. Le même mythe n'est jamais présenté par deux auteurs exactement de la même manière; chacun conservait à cet égard la liberté de broder à sa guise, et d'assez bonne heure les mythes ne furent plus que des thèmes romanesques que l'artiste taillait et ajustait selon son bon plaisir. Les mystères au contraire paraissent avoir été la partie réellement sérieuse des religions anciennes. Or ce difficile problème des mystères, M. Guigniaut n'a rien négligé pour le résoudre, et de la solution qu'il propose il a fait jaillir mille analogies de la plus haute importance dans l'histoire comparée des religions.

Qu'était-ce donc que ces mystères autour desquels l'imagination, l'esprit de système et la fausse érudition se sont plu à rassembler les nuages? Qu'était-ce en particulier que ces *Éleusinies* sur la majesté et la sainteté desquelles l'antiquité n'a qu'une voix? Le doute n'est plus permis aujourd'hui sur ce sujet; nous pouvons presque aussi bien qu'un initié décrire les scènes diverses de ce que Clément d'Alexandrie appelle le *drame mystique d'Éleusis*? — Rappelons-nous d'abord que le nom de *mystère* a été emprunté par l'église au langage païen, et ne craignons pas pour en expliquer le sens original de recourir à l'emploi que l'église en a fait; ne craignons même pas de commettre un anachronisme en songeant aux *mystères* du moyen âge. Représentons-nous le mystère chrétien primitif, le prototype de la messe; qu'y trouvons-nous? Un grand acte symbolique accompagné de cérémonies significatives. Prenons le culte chrétien à une époque plus avancée de son développement, suivons les cérémonies de la semaine sainte dans une cathédrale du moyen âge; qu'y voyons-nous encore? Un drame mystique, des rites commémoratifs d'un fait historique ou considéré comme tel, des alternatives de joie et de douleur continuées durant plusieurs jours, un symbolisme compliqué, une imitation des faits qu'il s'agit de rappeler, souvent même des représentations scéniques plus ou moins directes, où le récit divin est rendu sensible aux yeux des spectateurs.

A part l'immense supériorité du dogme chrétien, à part l'esprit de haute moralité qui pénètre sa légende et auquel rien dans l'antiquité ne saurait être comparé, peut-être, s'il nous était donné d'assister à un mystère ancien, n'y verrions-nous pas autre chose : des spectacles symboliques où le *myste* était acteur et spectateur à la fois; un ensemble de représentations calquées sur une légende divine et relatives presque toujours au passage d'un dieu sur la terre, à sa passion, à sa descente aux enfers, à son retour à la vie. Tantôt c'était la mort d'Adonis, tantôt la mutilation d'Attis, tantôt le meurtre de

Zagreus ou de Sabazius. Une légende surtout prêta merveilleusement à ces représentations commémoratives, ce fut celle de Cérès et de Proserpine. Toutes les circonstances de ce mythe, tous les incidens de la recherche de Proserpine par sa mère, donnèrent lieu à un symbolisme pittoresque qui captiva puissamment l'imagination. On imitait les actes de la déesse, on entretenait en soi les sentimens de joie ou de douleur qui avaient dû successivement l'animer. C'était d'abord une longue procession entremêlée de scènes burlesques, des purifications, des veillées, des jeûnes suivis de réjouissances des courses de nuit aux flambeaux représentant les recherches de la mère, des circuits dans les ténèbres, des terreurs, des anxiétés, puis tout à coup de splendides clartés. Les propylées du temple s'ouvraient; les *mystes* étaient reçus dans des lieux de délices où ils entendaient des voix. Des changemens à vue produits par des machines de théâtre ajoutaient à l'illusion; des récitations (nous en avons le type dans l'hymne homérique à Cérès) entrecoupaient le cycle de ces représentations. Chaque journée avait ainsi son nom, ses exercices, ses jeux, ses stations, que les mystes exécutaient de compagnie. Un jour c'était une petite guerre ou *lithobolie*, où l'on s'attaquait à coups de pierres; un autre jour, on rendait hommage à la *Mater Dolorosa* (*Da-mater achæa*) : c'était probablement une statue représentant Cérès en *addolorata*, une vraie *pietà*. Un autre jour, on faisait des processions aux lieux voisins d'Éleusis, au figuier sacré, à la mer; on mangeait des mets déterminés, on pratiquait des rites mystiques dont le sens presque toujours était perdu pour ceux qui les exécutaient. Il s'y mêlait aussi des cérémonies orgiastiques, des danses, des fêtes nocturnes, avec des instrumens symboliques. Au retour, on donnait carrière à la joie; le burlesque reprenait sa place dans les *géphyrismes* ou *farces du pont*. Sitôt que les initiés étaient arrivés au pont du Céphise, les habitans des lieux circonvoisins, accourus de toutes parts pour voir la procession, se répandaient sur la troupe sainte en sarcasmes et en plaisanteries licencieuses, auxquels celle-ci répondait avec une égale liberté. Nul doute qu'il ne s'y joignît des scènes d'un comique grotesque, des espèces de mascarades dont l'influence sur les premières ébauches de l'art dramatique s'aperçoit sur-le-champ. Ces cérémonies, qui renfermaient un symbolisme si vague sous un réalisme si grossier, avaient un grand charme et laissaient une profonde impression; elles réunissaient ce que l'homme aime le plus dans les œuvres d'imagination, une forme très-déterminée et un sens peu arrêté. Leur vogue dépendait en grande partie de leur belle exécution, et ce fut surtout par leur magnificence que les mystères d'Éleusis effacèrent tous les autres et excitèrent l'envie du monde entier.

Tels étaient donc les mystères. On ne peut dire qu'ils fussent tout-à-fait mystiques, dans l'acception qu'adopte M. Creuzer, ni tout-à-fait vides de sens, comme le veut M. Lobeck. Il n'y faut chercher ni une révélation supérieure, ni un haut enseignement moral, ni une profonde philosophie. Le symbole y était sa propre fin à lui-même. Croira-t-on que les femmes qui célébraient les Adonies pensaient beaucoup au sens mystérieux des actes qu'elles accomplissaient? Tout est-il expliqué quand on m'a appris qu'Adonis est le soleil, parcourant durant six mois les signes supérieurs du zodiaque et durant six mois les signes inférieurs; que le sanglier qui le fait périr est l'hiver; qu'il est lui-

même, par un autre côté, la végétation annuelle avec ses diverses périodes de floraison et de fanaison, etc.? On peut douter que ces considérations abstraites eussent eu pour les femmes grecques tant de charmes. Qu'est-ce donc qui les faisait courir en foule pour pleurer Adonis? Le désir de pleurer un jeune dieu trop vite épanoui, de le contempler couché sur son lit funèbre, épuisé dans sa fleur, la tête languissamment penchée, entouré d'oranges et de plantes d'une végétation hâtive qu'on voyait éclore et mourir, de l'ensevelir de leurs mains, de se couper les cheveux sur son tombeau, de se lamenter et se réjouir tour à tour, de savourer en un mot toutes les impressions de joies éphémères et de tristes retours groupées autour du mythe d'Adonis.

Ainsi, loin que le culte fût toujours la conséquence d'une légende mystique acceptée comme un dogme, c'était bien souvent le mythe qui se subordonnait aux instincts de la foule et y fournissait un prétexte. Il faut se rappeler d'ailleurs que le mot de *foi* n'a pris un sens que depuis le christianisme, et que dans les questions de symbolique religieuse, il ne s'agit pas pour le peuple de comprendre ou ne pas comprendre; tout y est significatif, il est vrai, mais non pas directement. L'impression résulte de l'ensemble et non de l'intelligence de chaque particularité. On suit avec plaisir ces drames qui parlent aux yeux sans s'inquiéter de leur signification métaphysique. « Aristote, dit Synésius, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition d'âme. » C'est cela même. Il résultait de cet ensemble une sorte d'enseignement indirect comme pour un homme simple qui assiste aux offices sans savoir le latin et sans pénétrer le sens de tout ce qu'il voit. C'était comme un sacrement agissant par sa vertu propre, un gage de salut conféré par l'attouchement d'objets sensibles, avec des formules consacrées. Le baptême dans les premiers siècles de l'église, bien qu'il fût ouvert à tous, conservait néanmoins les caractères d'une initiation. M. Lobeck, du reste, a fort bien montré que les conditions imposées aux initiés étaient tellement vagues et illusoires, que les mystères n'avaient plus ni privilége ni secret. C'était un vrai pêle-mêle. Pour y être admis, il suffisait d'être Athénien ou d'avoir un parrain à Athènes. Plus tard, les portes furent ouvertes à deux battans, et tous ceux qui pouvaient faire le voyage étaient initiés.

Sans s'exagérer le côté moral et philosophique des mystères, auquel, il faut l'avouer, on pensait assez peu, sans s'arrêter non plus à ce que ces pratiques auraient pour nous d'insignifiant et de fade, on ne peut nier qu'elles n'aient puissamment contribué à entretenir la tradition religieuse et morale de l'humanité. « Longtemps, dit M. Guigniaut, les mystères pacifièrent les âmes par ces augustes cérémonies qui révélaient la destinée de l'homme dans l'histoire transparente des grandes déesses de l'initiation, et qui le rendaient digne, en le purifiant, de vivre sous leur empire et de partager leur immortalité. Ils excitèrent jusqu'à la fin dans l'âme des initiés des impressions, des sentimens, des idées mêmes proportionnées aux dispositions, quelquefois aux opinions qu'ils y apportaient, mais qui rentrent en général dans le cercle de la légende sacrée. Il est certain que les mystères d'Éleusis en particulier eurent une influence morale et religieuse, qu'ils consolèrent la vie présente, enseignèrent à leur manière la vie à venir, qu'ils en promirent les récom-

penses aux initiés, sous certaines conditions, non-seulement de pureté et de piété, mais aussi de justice, et que, s'ils n'enseignèrent pas également le monothéisme, ce qui eût été la négation du paganisme lui-même, du moins ils s'en rapprochèrent, autant qu'il était permis au paganisme de s'en rapprocher. Ils entretinrent, ils nourrirent dans les âmes, à titre même de mystère, de culte épuré de la nature, le sentiment de l'infini, de Dieu après tout, qui résidait au fond de la croyance populaire, mais que l'anthropomorphisme mythologique tendait sans cesse à effacer. »

C'est cependant à un autre titre, je veux dire comme ayant servi de transition entre le paganisme et la religion plus sainte qui l'a remplacé, que les mystères sont surtout dignes de fixer l'attention du philosophe et du critique. Des recherches approfondies montreraient que presque tout ce qui, dans le christianisme, ne relève point de l'Évangile n'est que le bagage importé des mystères du paganisme dans le camp ennemi (1). Le culte chrétien primitif n'était qu'un *mystère*. Toute la police intérieure de l'église, les grades d'initiation, la prescription du silence, une foule de particularités du langage ecclésiastique, n'ont pas d'autre origine. La révolution qui a détruit le paganisme semble au premier coup d'œil une rupture brusque, tranchée, absolue avec le passé, et elle fut telle en effet, si l'on n'envisage que l'inflexibilité dogmatique et l'esprit de sévère moralité qui caractérisait la religion nouvelle; mais, sous le rapport du culte et des habitudes extérieures, une étude plus attentive nous révèle que ce changement s'opéra par une pente insensible, que la foi populaire sauva dans le naufrage ses symboles les plus familiers, que cette transformation, en un mot, n'apporta d'abord aucun changement bien profond dans les habitudes de la vie intime et de la vie sociale, si bien que, pour une foule d'hommes considérables du IVe et du Ve siècle, il reste incertain s'ils furent païens ou chrétiens, et qu'il est probable que plusieurs d'entre eux suivirent une ligne indécise entre les deux cultes. L'art lui-même, qui formait une partie si essentielle de l'ancienne religion, n'eut à rompre avec presque aucune de ses traditions. L'art chrétien primitif n'est réellement que l'art païen en décadence, ou pris dans ses régions inférieures. Le bon pasteur des catacombes de Rome, copié de l'Aristée ou de l'Apollon Nomios, qui figurent dans la même pose sur les sarcophages païens, porte encore la flûte de Pan au milieu des quatre Saisons demi-nues. Sur les tombeaux chrétiens du cimetière de Saint-Calixte, Orphée charme encore les animaux; ailleurs, le Christ en Jupiter-Pluton, Marie en Proserpine, reçoivent les âmes que leur amène, en présence des trois Parques, Mercure coiffé du pétase et portant en main la verge du *psychopompe*. Pégase, symbole de l'apothéose, Psyché, symbole de l'âme immortelle, le ciel personnifié par un vieillard, le fleuve Jourdain la Victoire, figurent sur une foule de monumens chrétiens. Qui a pu voir sans émotion ces églises de Rome composées avec des débris de temples antiques, comme les centons de Proba Falconia avec des vers de Virgile? Ainsi fait l'humanité : avec de vieux fragmens broyés, assimilés, elle construit un nouvel édifice, plein d'originalité dans ses formes, car pour elle l'esprit est tout, et les matériaux sont peu de chose.

(1) Voir l'ouvrage de M. Creuzer, t. III, p. 774, et la note de M. Guigniaut, p. 1205.

Il faut donc envisager le *mystère* comme une grande transformation que subirent les religions de l'antiquité au moment où, les imaginations enfantines des premiers âges ne pouvant plus satisfaire les nouveaux besoins de la conscience, l'esprit humain souhaita une religion plus dogmatique et plus sérieuse. Le polythéisme primitif, vague, indécis, livré à l'interprétation individuelle, ne suffisait plus à une époque réfléchie. L'incrédulité épicurienne, d'une part, avait trop beau jeu contre ces innocentes divinités; d'un autre côté, des sentimens religieux plus élevés et plus délicats se faisaient jour aux dépens de la simplicité antique. Les aspirations au monothéisme et à une religion morale, aspirations dont le christianisme était la plus haute expression, gagnaient dans tous les sens : le paganisme lui-même ne pouvait s'y soustraire. Je n'admire que médiocrement, je l'avoue, cette tentative dont Julien a porté la responsabilité aux yeux de l'histoire. Autant la mythologie primitive me paraît aimable et belle dans sa naïveté, autant ce *néopaganisme*, cette religion d'archéologues et de sophistes me paraît niaise et insignifiante. Le sens de la beauté, qui faisait le fonds de la religion hellénique, semble se perdre. Les dieux monstrueux de l'Orient, conçus en dehors de toute proportion, remplacent les harmonieuses créations de la Grèce. Le *Deus magnus Pantheus*, Dieu occulte et sans nom, menace de tout envahir. Le culte aboutit au sanglant taurobole, le sentiment religieux se réfugie dans des scènes d'abattoir. On a recours au sang pour apaiser des dieux irrités et jaloux. Au milieu de tout cela, impossibilité absolue de fonder un enseignement moral, quelque chose qui, de près ou de loin, ressemble à l'homélie chrétienne.

C'est pour n'avoir envisagé la religion antique qu'à ce moment de décadence, qu'on l'a en général si mal jugée. Il faut avouer qu'à l'époque de Constantin ou de Julien le paganisme était une religion fort médiocre, et que les efforts que l'on fit pour le réformer n'aboutirent à rien de bien satisfaisant. La critique toutefois ne saurait adopter sans restriction le mouvement d'opinion qui l'a condamné. Si elle accepte le fond du jugement, elle ne peut que se récrier sur la partialité des considérans. La polémique sous laquelle succomba le paganisme fut lourde, violente, de mauvaise foi, comme toutes les polémiques. Chose étrange! rien ne ressemble plus à l'attaque par laquelle le XVIIIe siècle crut en finir avec le christianisme. Rien de plus analytique, de plus inintelligent, on pourrait presque dire de plus voltairien. Aucun dogme n'aurait tenu contre de tels assauts. Lisez le *Persiflage* d'Hermias, les écrits de Tatien et d'Athénagore contre le paganisme; on croirait entendre Voltaire ricanant sur les naïvetés de la Bible, ou travestissant lui-même, par la bouche du père Nicodème, les doctrines qu'il poursuit de sa haine. Les controversistes en général, ne songeant qu'à trouver leur adversaire en défaut, résistent rarement à la tentation de présenter comme ridicule la doctrine qu'ils combattent, afin de se donner l'avantage de découvrir l'absurdité qu'ils y ont mise : procédé commode, car il n'est rien qui ne puisse être pris par le côté ridicule, mais procédé redoutable, car il se retourne infailliblement contre ceux qui l'emploient! Quelques pères en usèrent avec une effrayante prodigalité. La plupart, s'emparant avidement du système d'Évhémère, se firent une arme contre le paganisme du paganisme mal interprété; ils s'attaquèrent

corps à corps à ces dieux issus de la fantaisie, et triomphèrent dans ce facile combat contre des ombres. D'autres embrassèrent un système plus grossier encore, l'hypothèse démonologiste; les dieux ne furent plus que des démons : ce furent les démons qui rendirent des oracles. « Les démons, dit Tertullien, prennent la place des dieux; ils s'introduisent dans les statues, respirent l'encens, boivent le sang des victimes (1). » D'autres enfin, donnant bravement la main à Lucrèce et à Épicure, déclarèrent que les mythes n'étaient que des contes frivoles, inventés à plaisir, sans but et sans signification. Il est remarquable toutefois (et cette observation ingénieuse n'a pas échappé à M. Creuzer) que les pères nés en Orient, élevés souvent dans le respect du paganisme ou dans les écoles de philosophie, gardèrent quelque chose du sentiment délicat de la Grèce. Cette œuvre de démolition par la calomnie et le contre-sens les blessa profondément, et ils se montrent presque aussi sévères contre Évhémère que les païens honnêtes eux-mêmes. Origène et saint Grégoire de Nazianze, par exemple, apprécient souvent le paganisme avec une impartialité remarquable, et devancent sur plusieurs points les résultats les mieux acquis de la critique moderne.

Certes on peut croire que plusieurs des reproches adressés par les pères de l'église au paganisme, et en particulier aux mystères, n'étaient pas sans fondement; mais était-il équitable de ne prendre ainsi le paganisme que dans ses basses régions, dans son interprétation populaire et superstitieuse? Les idées religieuses les plus élevées, entre les mains des peuples sensuels, dégénèrent forcément en sensualisme. C'est comme si l'on jugeait le catholicisme par ce que l'on a sous les yeux à Naples ou à Lorette. Le tableau des *Thesmophories* et des *Adonies*, tel que nous le trouvons dans Aristophane et Théocrite, ne présente rien de bien immoral, mais seulement quelque chose de léger et d'assez peu sérieux. L'ivrognerie est le plus grave des abus qu'on y signale. Qui verrait à certaines heures un *pardon* de la pieuse Bretagne pourrait bien croire aussi que l'objet principal de la réunion est de boire. Les fêtes des martyrs dans l'église primitive donnaient lieu à des scènes tout aussi peu édifiantes, contre lesquelles les pères s'élèvent avec énergie. Quant aux symboles adoptés par le paganisme, et qui seraient à nos yeux de la plus grossière obscénité, il faut dire avec M. Creuzer : « Ce que l'homme civilisé cache avec pudeur et dérobe soigneusement au regard, l'homme simple et droit de la nature en avait fait, de nom et de figure, un symbole religieux consacré par le culte public. Avec cette foi qui met Dieu dans la nature, avec les mœurs plus libres des peuples méridionaux, surtout des Grecs, toutes ces distinctions de décent ou d'indécent, de digne ou d'indigne de la majesté divine, ne pouvaient se faire sentir. De là vient que ces peuples, avec une innocence devenue étrangère aux Romains du temps de l'empire ainsi qu'à l'Europe moderne, admettaient dans leur religion ces légendes sacrées que nous trouvons scandaleuses, ces emblèmes que nous taxons d'obscénité. » Il faut croire en effet que ces emblèmes réveillaient chez les anciens des idées complétement différentes de celles qu'ils nous inspirent, puisqu'ils n'excitaient en eux que des sentimens de sainteté et de respect religieux. Quoi de plus révoltant, selon

(1) *Apologétique*, ch. 22-24.

nos habitudes, que de trouver à chaque carrefour et à l'angle des chemins une borne obscène? Et pourtant cela choquait si peu les anciens, que nous voyons Hipparque faire graver sur les Hermès des sentences morales pour l'édification des passans.

Il en faut dire autant du ridicule, qui avait une si large part dans la religion ancienne. Les religions devant représenter de la manière la plus complète toutes les faces de la nature humaine, et le burlesque étant une des faces de la vie, le burlesque est un élément essentiel de toutes les religions. Voyez les époques et les pays religieux par excellence, le moyen âge, l'Italie : quelle irrévérence! quel déluge de plaisanteries, de fabliaux, sur la Vierge, les saints, Dieu lui-même! Ceux qui ont vu de près le culte italien savent combien est indécise la limite qui y sépare le sérieux du comique, et par quelle transition insensible la dévotion y confine à la plaisanterie. Nous nous étonnons de voir sur les monumens de la grave Étrurie les scènes les plus respectables tournées en caricature; nous ne comprenons pas comment le peuple qui condamnait Socrate pour un soupçon d'impiété laissait Aristophane donner les étrivières à Bacchus sur la scène, et transformer Hercule en marmiton. Les peuples méridionaux, plus familiers avec leurs dieux que les peuples réfléchis du Nord, éprouvent de temps en temps le besoin de rire et de plaisanter avec eux. Le sans-gêne des Napolitains envers saint Janvier n'a rien qui doive nous surprendre : il y a dix-huit cents ans, les gens de Pompeï, quand ils voulaient obtenir quelque chose de leurs dieux, stipulaient les conditions par écrit, et, pour plus d'efficacité, les menaçaient de coups de bâton.

Le monothéisme est devenu un élément si essentiel de notre constitution intellectuelle, que tous nos efforts pour comprendre le polythéisme de l'antiquité seraient à peu près inutiles. Arrivé à un certain degré de son développement, l'esprit humain devient nécessairement monothéiste; mais il s'en faut que cette conception de la divinité se retrouve également au berceau de toutes les races. Il y a des races monothéistes et des races polythéistes, et cette différence tient à une diversité originelle dans la manière d'envisager la nature. Dans la conception arabe ou sémitique, la nature ne vit pas. Le désert est monothéiste. Sublime dans son immense uniformité, il révéla dès le premier jour la pensée de l'infini, mais non ce sentiment de vie exubérante qu'une nature incessamment créatrice a inspiré aux races filles de l'Indus et du Gange. Voilà pourquoi l'Arabie a toujours été le boulevard du monothéisme, voilà pourquoi la nature ne joue aucun rôle dans les religions sémitiques : elles sont toutes de la tête, toutes métaphysiques et psychologiques. L'extrême simplicité de l'esprit sémitique, sans étendue, sans diversité, sans arts plastiques, sans philosophie, sans mythologie, sans vie politique, sans progrès, n'a pas d'autre cause : il n'y a pas de variété dans le monothéisme. Exclusivement frappés de l'unité de gouvernement qui éclate dans le monde, les sémites n'ont vu dans le développement des choses que l'accomplissement infaillible de la volonté d'un être supérieur. Dieu est, Dieu a fait le ciel et la terre : voilà toute leur philosophie. Telle n'est pas la conception de cette autre race destinée à épuiser toutes les faces de la vie, qui, de l'Inde à la Grèce, de la Grèce aux extrémités du Nord et de l'Occident, a partout animé et divinisé la nature, depuis la statue vivante d'Homère jusqu'au

vaisseau vivant des Scandinaves. Pour elle, la distinction du Dieu et du non-Dieu est toujours restée indécise. Ne concevant la vie que comme une lutte et l'univers que comme un perpétuel changement, elle transporta en Dieu la révolution et le progrès. Engagés dans le monde, ses dieux devaient en partager les vicissitudes : ils eurent une histoire, des générations successives, des dynasties, des combats. Jupiter est maintenant le roi des dieux et des hommes; mais son règne ne sera pas plus éternel que celui de Cronos; Prométhée enchaîné a prédit que son art sera moins fort que le Temps, et qu'un jour il devra céder à la Nécessité.

La religion de l'antiquité était, comme la société ancienne, fondée sur l'exclusion : c'était une religion libérale et nationale; elle n'était faite ni pour l'esclave ni pour le barbare. La première condition exigée pour l'admission aux mystères était de déclarer qu'on n'était pas barbare. L'ancienne Grèce s'était montrée bien plus exclusive encore. Là chaque promontoire, chaque ruisseau, chaque village, chaque montagne avait sa légende. Le culte de la femme n'était pas celui de l'homme, le culte de l'homme de mer n'était pas celui de l'agriculteur, celui de l'agriculteur n'était pas celui du guerrier. Hercule et les Dioscures, pour participer aux Éleusinies, furent obligés de se faire adopter par les Athéniens. Rome prépara la grande idée de *catholicité :* tous les dieux devinrent communs à tous les peuples civilisés; mais le barbare et l'esclave étaient encore frappés d'incapacité religieuse, et ce fut une étrange nouveauté quand saint Paul osa dire : « Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni de maître, il n'y a plus d'homme ni de femme, car vous n'êtes tous qu'une seule chose en Jésus-Christ. »

Ce serait faire violence à nos associations d'idées les plus arrêtées que de ne pas voir en cela un progrès; mais l'égalité s'achète toujours cher. La grande vie libérale des belles époques de l'antiquité devint impossible le jour où l'esclave fut regardé comme un être religieux et capable de mérite. Les dieux de l'Olympe n'étaient que pour l'homme libre; pas un pli sur leur front, pas un rayon de tristesse; la nature humaine toujours prise dans sa noblesse; nul compte de la douleur. Or ceux qui souffrent veulent que leurs dieux souffrent avec eux, et voilà pourquoi, tant qu'il y aura des douleurs dans le monde, le christianisme aura raison d'être. Tel est le secret du divin paradoxe : Heureux ceux qui pleurent!

La vie antique, si sereine, si gracieuse dans ses étroites proportions, manquait presque complétement du sentiment de l'infini. Voyez ces charmantes petites maisons de Pompéi : comme cela est gai, achevé, mais étroit et sans horizon! Partout le repos et la joie, partout des images de bonheur et de plaisir. Or cela ne nous suffit pas : nous ne concevons plus la vie sans tristesse. Pénétrés que nous sommes de nos idées surnaturelles et de notre soif d'infini, cet art si délimité, cette morale si simple, ce système de vie si bien arrêté de toutes parts nous semble un réalisme borné. Ce n'est pas volontairement que l'homme quitte les sentiers doux et faciles de la plaine pour les pics aigus et romantiques de la montagne. Tandis que l'humanité se renferme dans de justes et étroites limites, elle se repose heureuse dans sa médiocrité; dès qu'elle prête l'oreille à de plus vastes besoins, devenue exigeante et malheureuse, mais plus noble en un sens, elle préférera dans l'art et dans la morale

la souffrance, le désir non rassasié, la sensation vague et pénible que fait naître l'infini, à la pleine et complète satisfaction que procure une œuvre saine et achevée.

Loin de moi la pensée d'essayer ici un de ces parallèles où l'on est obligé d'être injuste envers le passé, si l'on ne veut être injurieux envers le présent. Le paganisme mieux compris, grâce à ce vaste ensemble de travaux où la France et l'Allemagne ont si heureusement combiné leurs efforts, ne doit être entre nos mains ni une arme livrée à la polémique, ni un simple aliment offert à la curiosité. Ce qui pour un esprit élevé résulte du spectacle de ces longues aberrations, ce n'est ni le dédain ni la pitié; c'est la conviction de ce grand fait : l'humanité est religieuse, et la forme obligée de toute religion est le symbolisme. Que le symbole soit, par sa nature, incomplet et condamné à rester bien au-dessous de l'idée qu'il représente, que la tentative de définir l'infini et de le montrer aux yeux soit d'avance frappée d'impossibilité, — cela est trop clair pour qu'il y ait quelque mérite à le dire. Toute expression est une limite, et le seul langage qui ne soit pas indigne des choses divines, c'est le silence; mais la nature humaine ne s'y résigne pas. Sans doute on n'empêchera jamais l'homme réfléchi de se poser cette question : Ne serait-il pas mieux de laisser là les figures, et, renonçant à exprimer l'ineffable, d'envelopper sa tête, de confondre à dessein sa pensée et son langage, pour ne rien dire de limité en présence de l'infini? C'est à la conscience de chacun à répondre. Il est certain du moins que l'humanité livrée à ses instincts ne s'est pas arrêtée à ce scrupule : elle a mieux aimé parler imparfaitement de Dieu que se taire, elle a mieux aimé se tracer une carte fantastique du monde divin que résister à l'invincible charme qui l'entraîne vers les régions invisibles.

Ainsi l'immense travail dont nous avons essayé d'esquisser l'histoire, et dont le livre de M. Guigniaut est le résumé fidèle, aboutit à une conclusion à la fois consolante et religieuse, car si l'homme, par un effort spontané, aspire à saisir la cause infinie et s'obstine à dépasser la nature, n'est-ce pas un grand signe que par son origine et sa destinée il sort de l'étroite limite des choses finies? A la vue de ces efforts sans cesse renouvelés pour escalader le ciel, on se prend d'estime pour la nature humaine, et l'on se persuade que cette nature est noble et qu'il y a lieu d'en être fier. Alors aussi on se rassure contre les menaces de l'avenir. La civilisation a ses intermittences, mais la religion n'en a pas. Il se peut que tout ce que nous aimons, tout ce qui fait à nos yeux l'ornement de la vie, la culture libérale de l'esprit, la science, le grand art, soient destinés à ne durer qu'un âge; mais la religion ne mourra pas. Elle sera l'éternelle protestation de l'esprit contre le matérialisme systématique ou brutal qui voudrait emprisonner l'homme dans la région inférieure de la vie vulgaire. A un moment où le sentiment religieux traverse de si curieuses phases et reprend une importance réelle dans le mouvement de la société, l'ouvrage de M. Guigniaut est plus qu'un livre d'érudition ; il introduit dans le problème de ce temps-ci un élément capital qu'aucun esprit pénétrant ne pourra désormais ignorer ou négliger.

ERNEST RENAN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1853.

Il y a dans un temps, dans un pays, des caractères généraux, des tendances générales qui sont l'expression de tout un mouvement humain, d'une phase de la civilisation. Que le monde se transforme par la puissance de l'industrie, par le génie des inventions matérielles; qu'il soit déchiré et partagé par la lutte morale et politique des idées conservatrices et des idées révolutionnaires; que sous un autre rapport, à un bout de l'Europe, il s'élève quelqu'une de ces questions où le vieil équilibre de l'Occident soit en jeu, — ce sont là ce que nous appelons les affaires générales du siècle. La transformation du monde par l'industrie, — elle se poursuit à travers tous les régimes avec une irrésistible intensité depuis la première application de la vapeur. La lutte des idées conservatrices et des idées révolutionnaires, — elle est au fond de tout; elle est l'essence de l'histoire contemporaine depuis la révolution française. Cette question d'Orient qui change d'aspect sans changer de nature, qui se réveillait hier encore, et au sujet de laquelle la Russie n'a point dit son dernier mot à Constantinople, — elle était déjà posée à Tilsitt; elle était sur le point, en 1840, d'allumer une guerre universelle. Il y a en même temps tout ce qui tient au moment particulier où l'on vit, à l'ordre d'institutions sous l'empire desquelles on est placé : incidens, symptômes, action des pouvoirs publics, déplacemens de la vie, tourbillonnement des intérêts, caprices de la mode, mouvement d'une société qui a passé par trop de révolutions pour n'être point quelque peu incohérente, dont les blessures ne sont pas assez vieilles pour qu'elle ne se trouve bien du repos, et qui conserve néanmoins assez de ressort et de vitalité pour sentir encore le besoin d'agir et de s'occuper. Si on voulait étudier jour par jour cette société, on y découvrirait plus d'un curieux symptôme; on y trouverait aisément plus d'une nuance, plus d'un type caractéristique. Il y a ceux qui se donnent et se refusent à la fois, et d'autres qui ne demanderaient pas mieux quelquefois que de se laisser

prendre; il y a ceux qui attendent chaque jour l'événement du lendemain; il y a ceux dont le génie est en un perpétuel enfantement de combinaisons industrielles; il y a ceux qui se mettent en règle quant à leurs évolutions, en mettant la Providence de leur côté; il y a ceux qui rédigent imperturbablement les décrets de l'avenir après avoir si bien travaillé dans le présent et dans le passé. Et au milieu de tout cela, voyez à quel étrange passe-temps une société peut se livrer avec passion, avec toute la passion de l'oisiveté morale et intellectuelle! Elle s'est éprise pour le moment de magnétisme et de magie; elle est tout entière à voir tourner des tables et des chapeaux par la vertu souveraine du fluide magnétique, ni plus ni moins que si Mesmer et Cagliostro vivaient encore! Les chapeaux et les tables qui tournent, belle invention vraiment! Et la pauvre cervelle humaine ne tourne-t-elle pas aussi? Et la sagesse, et les opinions, et les convictions ne font-elles pas parfois de merveilleuses pirouettes? Et pour cela il y a même bien d'autres secrets que l'électricité et la magie. On ne saurait nier au surplus que, moyennant un certain développement du principe magnétique, bien des choses seraient simplifiées. Pour peu que nous soyons réduits à la condition heureuse et intelligente des tables et des chapeaux, le monde ira tout seul à la baguette magique; les gouvernemens n'auront qu'à se pourvoir d'une dose suffisante de fluide. L'homme n'aura besoin de rien apprendre pour tout savoir; que ne saura-t-il pas? le passé, le présent, l'avenir. Les somnambules seront les conseillers suprêmes de la terre. La civilisation deviendra une affaire d'électricité et de nerfs. Ce que c'est que le progrès! Nous y arriverons sans doute, et nous marquerons ce jour d'une pierre blanche, comme il faut marquer le jour de la danse des tables et des chapeaux, si heureusement venue pour distraire une société à qui il ne semble rester rien autre chose à faire. En attendant cependant que se lève le règne tout-puissant du somnambulisme, ce pauvre monde en est à ses vieilles recettes. Les gouvernemens ont encore à administrer par les moyens les plus vulgaires, en tâchant d'y voir clair quand ils peuvent. Les intérêts suivent leur cours, les questions engagées se résolvent ou se développent; la réalité des situations politiques se manifeste à ces mille traits ordinaires : mouvement des idées et des affaires, tendances et besoins du pays, mesures d'utilité publique, action du pouvoir, travaux législatifs.

C'est justement le moment où le corps législatif va bientôt achever sa carrière annuelle. Sa session ordinaire n'est que de trois mois, on le sait; elle vient d'être prorogée de quelques jours et étendue jusqu'au 28 mai; elle finissait le 13. On ne saurait se le dissimuler au surplus, le corps législatif a mené une vie modeste, analogue à la place utile sans doute, mais peu éclatante, qui lui est assignée dans les institutions actuelles : il n'a point fait parler de lui jusqu'au dernier moment, où les travaux accumulés à la fin de la session étaient de nature à ramener l'attention. Ces travaux, ce sont les lois sur les pensions civiles, sur la composition du jury, sur le budget de 1854, sur la ratification d'un traité de concession du chemin de fer de Lyon à Genève. Il est venu s'y joindre dans ces derniers jours deux projets accueillis par des impressions diverses, — l'un rétablissant la peine de mort en matière politique, abolie par la révolution de 1848, l'autre décernant à titre de

rémunération nationale une somme de 300,000 francs à la veuve du maréchal Ney. Nous n'avons pas besoin de dire quelles questions d'un ordre très complexe naissent de ce dernier projet, en dehors du sentiment profond qui s'attache à la mémoire de celui que Napoléon appelait le brave des braves. Restons sur un terrain plus politique. Il y a ceci de particulier dans quelques-unes des lois qui ont été récemment discutées, ou qui doivent l'être prochainement, c'est que ces projets ne sont point sans avoir soulevé quelques dissentimens entre les commissions législatives et le conseil d'état. Par exemple, la commission législative voulait faire une part plus grande à l'élément électif dans la manière de composer les listes du jury; elle voulait substituer un conseiller général au juge de paix dans la présidence des commissions cantonales appelées à composer ces listes. Elle n'a point réussi à vaincre l'opinion du conseil d'état, et le projet vient d'être définitivement voté dans l'esprit où il avait été conçu. A la rigueur d'ailleurs, cela ne changeait point la portée des modifications introduites dans l'institution du jury. Le caractère général de ces modifications a suffi pour que l'ensemble ne fût point sacrifié aux détails. Dans la loi sur les pensions civiles, le dissentiment semble plus net et repose sur le principe même. Le gouvernement proposait de réunir toutes les caisses spéciales de pensions en une caisse centrale qui serait placée sous la direction du ministre des finances, et d'inscrire toutes les pensions au grand livre de la dette publique. La commission législative a vu en cela la possibilité de charges nouvelles et d'embarras nouveaux pour les finances publiques; aussi, ne pouvant faire admettre ses amendemens par le conseil d'état, propose-t-elle le rejet de la loi. C'est un des projets qui restent à discuter au corps législatif. Quant à la loi des finances de 1854, dont le rapport vient d'être fait, c'est la première application du sénatus-consulte du 25 décembre 1852, qui règle le vote du corps législatif sur le budget, non plus par article et par chapitre, mais par département ministériel. Dans les propositions du gouvernement, on ne l'a point oublié, les dépenses devaient s'élever pour 1854 à 1,519,250,942 francs, et les recettes à 1,520,639,572. Le travail de la commission législative se trouvait nécessairement diminué d'avance par la longue élaboration à laquelle le budget avait été soumis; elle est arrivée néanmoins à obtenir une réduction nouvelle de dépenses de 2 millions, réduction applicable aux ministères de la guerre, de la marine et des travaux publics, — de telle sorte que dans la balance des dépenses et des recettes il y a aujourd'hui en faveur de ces dernières un surplus de 3 millions 467,630 francs. C'est l'équilibre retrouvé, sauf les oscillations nouvelles qui peuvent naître des cas imprévus, à la condition que la fortune publique ne soit point arrêtée dans la voie de progrès où elle est entrée. Est-il donc si inutile de faire toujours la part de ce terrible imprévu?

Quand on considère l'histoire financière de la France, il y a véritablement une chose qui frappe : c'est l'accroissement incessant du budget. Il était avant la révolution de 1789 de 585 millions, de 800 millions en 1815; la restauration le portait à près de 1 milliard; le gouvernement de juillet le laissait à 1,450 millions; il est aujourd'hui à 1,500 millions. Sans doute, comme le dit le rapporteur du corps législatif, cela s'explique par la loi supérieure du développement de la richesse, qui augmente sans cesse les besoins, les dépenses et les

ressources. C'est là cependant une explication à l'abri de laquelle il ne faudrait pas trop s'endormir. Et puis cette explication aurait tout son poids, si l'accroissement qu'on remarque naissait du mouvement naturel et exclusif de la richesse, si des contributions nouvelles n'avaient point été créées, si des impôts, nés souvent de circonstances temporaires, avaient disparu, si la fiscalité n'était point arrivée à un degré de perfectionnement tel qu'elle enlace les moindres opérations, les moindres mouvemens de l'existence. Nous savons bien que toutes les dépenses ont augmenté, que tous les besoins ont augmenté; c'est une grande question de savoir si les ressources se sont accrues dans la même proportion. Il n'en faudrait pour preuve que ce paupérisme universel qui règne dans notre pays, souvent dans les hautes classes aussi bien que dans les classes les plus inférieures, cet éclat factice des fortunes qui s'évanouit au premier choc, cette vie besoigneuse, au jour le jour, que traînent les hommes de notre temps, cherchant partout le moyen de suppléer à d'insuffisantes ressources, l'un dans un emploi, l'autre dans quelque combinaison hasardeuse. Si on réfléchit bien, on verra qu'il n'y a point d'équilibre entre les besoins que les hommes de ce temps se sont créés, c'est-à-dire entre leurs dépenses, et les ressources légitimes de leur propriété, de leur travail ou de leur industrie, et c'est ce qui les met si souvent à la merci des corruptions et de tous les appâts de fortune que leur jettent chaque jour les inventeurs de recettes et de combinaisons merveilleuses. Nous ne connaissons pas de plus grande preuve de cette disproportion entre les besoins et les ressources que la popularité dont jouissent toutes les idées de crédit lancées dans le monde. Règle générale, ce sont surtout les emprunteurs qui font le succès de ces idées. Quoi qu'il en soit, le corps législatif va voter le budget de 1854 avec la satisfaction d'avoir introduit quelques économies nouvelles dans les dépenses et de laisser les finances publiques en équilibre. — Ce sera là sans doute le dernier vote par lequel le corps législatif terminera sa session, laissant le gouvernement seul en face du pays et maître d'une situation que nul symptôme bien appréciable, bien éclatant du moins, ne vient troubler.

Ce ne sont point en effet aujourd'hui des hostilités puissantes, des agitations ardentes d'opinions qui peuvent balancer l'action du gouvernement et être pour lui une cause d'embarras. Le pays est calme; les opinions amorties subissent l'influence dissolvante du repos; les partis, désorganisés et dispersés, se réfugient dans leurs souvenirs; probablement même le meilleur moyen pour eux de se dépopulariser, ce serait de se remuer et d'agir : au fond, on pourrait ajouter qu'ils n'en ont guère envie. Il y a souvent pour un gouvernement des ennemis aussi dangereux que ses adversaires naturels : ce sont ceux qui mettent à l'abri de son nom leurs passions, leurs intérêts, leur besoin d'importance, leur zèle d'autorité. Chaque régime a ses pentes et ses écueils. Supposez un gouvernement comme celui de la révolution de février, c'est-à-dire l'absence de gouvernement; aussitôt vous verrez l'indiscipline et la révolte se glisser dans tous les rangs de la hiérarchie politique et administrative; l'autorité sera conspuée sous toutes ses formes, sous la plus humble comme sous la plus haute. Les dépositaires du pouvoir eux-mêmes sentiront qu'ils n'ont plus dans les mains qu'une force énervée et dont ils craindront d'user. Qu'un régime s'élève pour donner l'ordre à un pays; alors

la scène change : un autre esprit descend dans toute la hiérarchie administrative. Parce que le pouvoir retrouve son ascendant, il se peut qu'à tous les degrés il se produise une foule de zèles empressés à exagérer ses prérogatives, à dépasser les intentions mêmes du gouvernement. Il y a sans doute des administrateurs qui sentent que plus l'autorité dont ils disposent est grande, plus ils en doivent user avec modération dans les circonstances ordinaires, de manière à faire aimer le pouvoir qui les envoie; il en est d'autres aussi, par malheur, qui agissent dans un sens différent : cela tient peut-être à un des caractères de la centralisation. Nous lisions récemment dans un rapport d'une commission législative qu'une des raisons qui devaient faire substituer les conseillers généraux aux juges de paix dans la présidence des commissions cantonales chargées de composer la liste du jury, c'est que les juges de paix étaient devenus *nomades* comme tous les autres fonctionnaires, — nomades, c'est-à-dire étrangers à la localité. C'est là une des tendances de la centralisation, non telle qu'elle existe aujourd'hui, mais telle qu'elle existe depuis longtemps. Elle envoie au nord les hommes du midi, au midi les hommes du nord; elle les sépare de tout ce qui peut faire leur autorité, leur influence personnelle dans un pays, pour ne leur laisser que l'autorité de l'administrateur. Il en résulte que les fonctionnaires se considèrent souvent comme en mission, quelquefois même peut-être comme en exil; n'étant retenus par aucune considération personnelle au pays qu'ils administrent, ils songent surtout à leur avancement : ils font du zèle; ils se remuent. N'ayant d'autre autorité que celle qui s'attache à leurs fonctions, ils sont d'autant plus disposés à la faire sentir dans les petites choses comme dans les grandes; ils croient servir le principe du pouvoir, ils le compromettent auprès des populations. Si on parcourt tous les degrés de la hiérarchie administrative, il peut se former de cette manière une foule de petits despotismes locaux inconnus du gouvernement et dont il porte la responsabilité sans en avoir la pensée : c'est là ce que nous appelons une façon périlleuse de servir un pouvoir dans une de ses tendances essentielles, qui est l'affermissement de l'ordre.

Il peut y avoir pour un gouvernement un autre genre d'amis tout aussi dangereux, plus dangereux peut-être. Supposez que ce gouvernement, en maintenant l'ordre dans le pays, se propose de donner un grand essor aux entreprises de tout genre, un grand développement à l'industrie, au progrès matériel : aussitôt, sous prétexte d'entrer dans ces vues, vous verrez éclore une foule de combinaisons prodigieuses, véritable ébullition du génie de la spéculation. Faut-il des systèmes de crédit? il y en a de toute sorte; il y en a pour la terre et pour la mer. Faut-il des chemins de fer? les projets naissent par milliers. Faut-il établir des docks? cela prendra tout de suite les proportions d'un monopole universel de tous les docks de France. Tout devient matière à actions, à sociétés anonymes, à vastes plans industriels ou financiers. Chaque jour enfante un prodige en ce genre. Par malheur ces combinaisons viennent parfois heurter les intérêts les plus légitimes des populations. On l'a pu voir récemment par une note que publiait le gouvernement au sujet d'une demande de concession des grèves qui s'étendent sur les côtes de la Normandie, et où se dépose et se forme l'engrais qu'on nomme la tan-

gue. Chaque année, les populations normandes vont extraire sept ou huit cent mille mètres cubes de cet engrais, qui augmentent notablement les produits de la terre. Il est facile de comprendre qu'elles se soient émues d'un projet qui allait les priver de cette ressource; aussi le gouvernement a-t-il renvoyé l'étude de cette question à une commission. Nous ne citons cet exemple que pour prouver la nature multiple des projets qui peuvent se produire chaque jour sous les plus divers patronages. Que parmi toutes les entreprises qui se sont formées depuis quelque temps, il y en ait d'utiles, d'un intérêt réel et sérieux pour le pays, cela n'est point douteux; que le gouvernement couvre celles-là de sa protection, rien n'est plus simple encore; mais aussi rien ne peut mieux le servir, dans l'intérêt même du développement matériel dont il a pris l'initiative, que de résister à toute cette ébullition industrielle. En réalité, à qui profitent tous ces projets? Ils profitent à ceux qui les enfantent. L'affaire est lancée, comme on dit, habilement chauffée, la spéculation a fait son œuvre, et l'entreprise elle-même devient ce qu'elle peut. On a eu une idée, et l'idée a fait son chemin à la Bourse. Et puis, s'il faut dire la suprême raison, ce n'est point un spectacle sain à contempler longtemps pour un pays que celui de ces agitations fiévreuses et sans grandeur, de ces combinaisons factices du jeu industriel, de ces âpres irritations du gain, de ces fortunes subites dont parle le rapport de la commission législative sur le budget, — fortunes nées on ne sait d'où, qui ont la vertu de faire des personnages dont on serait embarrassé de rien dire, sinon : c'est un millionnaire d'hier!

Élevons-nous au-dessus de ces spectacles heureusement peu durables dans un pays comme le nôtre, toujours accessible à bien d'autres impressions, à bien d'autres sympathies, à bien d'autres instincts. C'est le privilége de la société française d'embrasser sans effort toutes les supériorités de l'esprit, à quelque pays qu'elles appartiennent. Il y a en elle quelque chose qui attire les intelligences éminentes de toutes les nations, et il y a dans ces intelligences quelque chose qui attire la société française; c'est un privilége qu'elle paie en se sentant atteinte elle-même souvent par la disparition subite de quelqu'un de ces esprits élevés. Elle vient de le ressentir récemment encore par la mort de M. Donoso Cortès, marquis de Valdegamas. Nous n'avons point à refaire ici la biographie et une étude complète des travaux de cet homme d'une supériorité charmante. M. Donoso Cortès avait grandi dans tout le feu de la révolution espagnole; il s'était élevé par son talent, par l'éclat de son esprit, par la loyauté de son caractère, aux plus hautes fonctions dans son pays. Depuis deux ans, il était ministre d'Espagne à Paris. Bien souvent il s'était trouvé au seuil du pouvoir à Madrid, il avait toujours refusé d'y entrer, il avait refusé même depuis qu'il était parmi nous; il aimait mieux représenter sa souveraine dans une ville qui avait pour lui l'attrait de la grande vie intellectuelle, et où il avait laissé plus d'un souvenir depuis le temps de son émigration en 1842. C'est surtout depuis la révolution de février que M. Donoso Cortès s'était fait une renommée européenne. On connaît ses discours, on connaît son dernier ouvrage, l'*Essai sur le catholicisme, sur le libéralisme et le socialisme*. Comme écrivain, il avait rendu à l'Espagne son rang dans le mouvement intellectuel de l'Europe; mais il y avait en lui quelque

chose de meilleur encore que l'écrivain et que le penseur, c'était l'homme. M. Donoso Cortès est un exemple de plus du contraste qu'il peut y avoir parfois entre les doctrines et le caractère. Ses doctrines étaient absolues, son caractère était plein de facilité et de bienveillance; sa supériorité était sans hauteur, et il avait toute la simplicité des grands cœurs avec l'éclat des plus brillans, des plus ingénieux esprits. C'est tout cela qui l'avait fait aimer et estimer dans un monde comme le nôtre. S'était-il fait des ennemis par ses doctrines? Il était persuadé que non. S'il était attaqué avec violence, une heure après il n'en savait plus rien, et n'en voulait surtout à personne : « Je n'ai point de mérite à cela, ajoutait-il avec une grâce parfaite; c'est que je ne me souviens pas : Dieu m'a fait une grande faveur, il ne m'a laissé que la mémoire de mes amis. » M. Donoso Cortès était jeune encore; il avait quarante-quatre ans à peine. Il était dans une situation éminente, où son talent seul l'avait porté; les dignités étaient venues vers lui; il était facile de pressentir ce qui pouvait germer encore dans cette tête intelligente et pleine de vie, — et c'est dans cette jeunesse, dans cet éclat que la mort est venue le surprendre presque à l'improviste! M. Donoso Cortès conserve assurément une place parmi les éminens esprits d'adoption française.

Et s'il est permis après cela d'appliquer de tels mots à des choses si profondément, si tristement différentes, on pourrait dire que la France, dans la complexité de sa vie, est sans cesse occupée à pratiquer cette adoption à l'égard de tous les esprits, de toutes les œuvres, soit dans la philosophie, soit dans la littérature. Elle a le génie de l'hospitalité pour toutes les tentatives de l'intelligence et de l'imagination, qu'elles viennent de l'Angleterre ou de l'Espagne, de l'Allemagne ou même de la Russie. La littérature russe, il faut bien l'avouer cependant, est une des moins connues parmi nous. Il plane encore une sorte de mystère sur tous ces noms dont la signification est si incertainement définie. Qui ne sait pourtant ce qu'il y a d'inspiration vigoureuse et puissante dans Pouchkine, ce qu'il y a de sagacité saisissante et d'instinct de la réalité dans Gogol, l'auteur des *Ames mortes* et de *l'Inspecteur!* On a traduit quelques-uns des ouvrages de ces écrivains, et il a été facile d'en saisir la saveur originale et forte. M. Chopin vient d'ajouter à ce domaine, trop restreint encore, par la traduction de quelques *nouvelles russes* de Lermontof, de Pouchkine, de Von Wiesen, de Polevoï. Le plus remarquable de ces récits peut-être est une nouvelle circassienne de Lermontof, *Béla ou un Héros de notre époque*. C'est un tableau de mœurs russes, avec le Caucase pour horizon, et se développant au milieu des scènes guerrières. L'originalité des peintures, la vigueur des traits, la puissance de l'observation, ne manquent point à l'auteur. Le héros lui-même, véritable héros de notre époque, ce Petchorin, ce jeune homme ennuyé et blasé avant d'avoir vécu, qui va chercher ses distractions dans la guerre du Caucase, enlève des jeunes filles circassiennes, quitte la vie militaire pour aller promener son ennui sur les grandes routes du monde, du côté de l'Arménie et de la Perse, ce héros, disons-nous, a-t-il la même originalité? Oui, il a son originalité et sa signification; il révèle ce travail d'infiltration de toutes les idées, de toutes les tendances, de toutes les influences européennes dans les hautes classes de la Russie. Lermontof étudie ce caractère avec une force singulière, avec une sagacité d'ana-

lyse qui tient parfois peut-être de l'auteur de *la Peau de chagrin* et de l'auteur de *Colomba* tout ensemble. Mais il y a une certaine originalité propre qui anime ce récit; il y a un certain intérêt âpre et vif qui naît du théâtre même où se succèdent la plupart des scènes de la vie de Petchorin, des mœurs étranges que l'auteur fait passer sous vos yeux, du caractère de ces personnages, Petchorin lui-même, Bela, la jeune Circassienne, et ce bonhomme de capitaine Maxime Maximitch, vieux soldat de l'armée du Caucase. Dans tous les cas, on peut par ces récits comparer l'esprit russe et l'esprit français dans ce cadre rapide et animé de la nouvelle. A notre sens, l'esprit russe ne serait pas toujours vaincu. Il apparaît ici dans une de ses expressions les plus brillantes. Lermontof est un des plus grands poètes de la Russie, au niveau parfois de Pouchkine et de Gogol, et il est mort à vingt-cinq ans.

Voici quelque temps déjà, on a pu l'observer, que cette forme de la nouvelle devient la forme obligée de toutes les fictions. Il y a des nouvelles aujourd'hui comme il y avait, il y a dix ans, des romans en vingt volumes. M. Alexandre Dumas est resté le seul héros du roman qui ne finit pas, et, à vrai dire, pourquoi les romans de M. Dumas finiraient-ils? Y a-t-il quelque raison pour qu'ils commencent? Toujours est-il que la mode n'est plus à ces fictions incommensurables. Les recueils de récits rapides, de nouvelles, se succèdent. Malheureusement, ce qu'il y a dans Lermontof, — l'énergie du trait, la précision de l'observation, l'originalité des peintures, — est ce qui manque le plus aux nouvelles contemporaines en général. Il arrive trop souvent qu'en se restreignant, le génie de la fiction ne gagne nullement en force et en relief. Qu'on prenne *les Vendanges* de M. Gozlan, l'un de ces recueils les plus actuels; qu'on relise *Un Homme arrivé, le plus beau Rêve d'un millionnaire, l'Histoire d'un franc :* il y a longtemps déjà que l'auteur multiplie ses publications; c'est toujours le même esprit s'aiguisant en paradoxes, le même miroitement d'images et de mots, le même effort artificiel dans un talent réel pourtant. M. Gozlan semble toujours vous dire : Vous allez voir comme cela est original et saisissant, comme ceci est ingénieux! Et il en résulte qu'on finit par ne rien trouver de démesurément ingénieux, saisissant et original. Quant aux *Contes pour les jours de pluie*, l'auteur, M. Édouard Plouvier, est assurément un moins ancien praticien du roman et de la fiction. Mme Sand, l'introductrice de ces contes dans le monde littéraire, croit les caractériser d'une manière suffisante, en quelques pages de préface, en disant : « Ils sont d'un goût romantique, ils ne sont point d'un esprit satanique. » Ne sont-ce pas là de très grands mots pour des récits tels que *le Sphinx, Impéria, un Paradis perdu, une Ride sur un Lac?* La question n'est point précisément de savoir si des contes sont dans le genre romantique ou dans le genre satanique, mais s'ils sont dans le genre des contes qui intéressent par la nouveauté des caractères, par la finesse de l'observation, par l'étude pénétrante des nuances de la vie humaine. Avec une certaine recherche, une certaine affectation, la plupart des contes de M. Plouvier manquent d'originalité; il y a de la subtilité prétentieuse prise pour de la sagacité, il y a une certaine élégance douteuse prise pour de la distinction. « Voici des contes charmans! » dit Mme Sand. Oui, charmans en effet peut-être eu égard à la pluie pour laquelle ils sont faits. On ne saurait demander

mieux pour la saison. Contes d'hiver, contes d'été, contes de printemps, contes pour la pluie et pour le soleil, chaque jour, nous le disions, a sa moisson nouvelle d'histoires rapides et fugitives. Sait-on ce qui manque dans la plupart de ces récits? C'est que le plus souvent il n'y a point la trace secrète et vive de l'inspiration. On écrit pour écrire, on fait des nouvelles parce que le goût est aujourd'hui aux nouvelles. Ce n'est point de l'observation, c'est un à-peu-près d'observation; ce n'est point du style, c'est un à-peu-près de style; ce n'est point une étude intelligente et saisissante des mœurs, des passions, des mystères de la vie humaine, c'est un à-peu-près de tout cela, et ce n'est pas le moindre trait de notre situation littéraire. Cela ne s'étend-il pas d'ailleurs à tous les arts, à l'art musical comme à tous les autres? Dans cet opéra de *la Fronde* que M. Niedermeyer faisait représenter l'autre jour, ne retrouvait-on pas les mêmes à-peu-près, la même incertitude d'inspiration? Ne pouvait-on pas remarquer surtout cette tendance si fréquente chez certains talens à se méprendre sur la nature et sur l'emploi de leurs facultés?

Il y aurait cependant, pour revenir à la littérature, et en dehors de ces voies où se traîne le génie à demi épuisé des fictions romanesques, une veine féconde à explorer dans un temps comme le nôtre; il y aurait à faire une trouée profonde dans ce monde où nous vivons pour en saisir le mouvement intime et mystérieux. Ce serait surtout l'œuvre du génie de l'ironie et de la satire. Observation directe ou action, tableaux de mœurs ou personnifications dramatiques, il n'importe : l'essentiel serait de soumettre le monde actuel à une de ces analyses hardies et décisives qui ne laissent dans l'ombre aucune versatilité, aucun vice, aucune hypocrisie, aucune déviation morale, aucun de ces spectacles où l'âme humaine se montre dans ce qu'elle a de plus étrange et de plus saisissant. Cette œuvre viendra-t-elle? Les élémens ne manquent point à coup sûr, c'est le génie qui manque. En attendant, nous avons une série d'esquisses de M. Louis Reybaud, les *Mœurs et portraits du temps*. M. Reybaud, on le sait, est un esprit distingué qui s'applique aux sujets les plus divers. Il fait de l'économie politique et de la littérature; il a écrit des études remarquables sur les réformateurs contemporains, et il a publié un livre presque populaire, *Jérôme Paturot*. Jérôme Paturot est devenu une sorte de type. Il cherchait autrefois une position sociale, puis il s'est mis à la recherche de la meilleure des républiques : Jérôme Paturot a toujours eu le goût de la chimère! Voici que l'auteur laisse aujourd'hui son type assez vulgaire et assez amusant pour peindre d'une manière plus directe quelques-uns des traits du temps actuel. M. Louis Reybaud a sans doute le goût, l'indépendance et l'honnêteté de la satire; le malheur est qu'il n'en a point le génie : ses esquisses n'ont guère d'autre mérite que celui de journaux charivariques. C'est une succession d'articles principalement sur ces tendances dont nous parlions il n'y a qu'un instant, les tendances spéculatrices et industrielles. L'auteur en fait un tableau hardi parfois. Il y a bien des traits qui s'appliquent à des visages connus; mais M. Louis Reybaud n'est ni un Aristophane, ni même un Addison : c'est l'auteur de *Jérôme Paturot*, qui saisit toujours plutôt le côté burlesque des choses que leur ironie profonde. Ce que l'industrie fait des mœurs, M. Reybaud le montre; ce que le socialisme en eût fait, c'est ce que l'auteur d'un roman un peu singulier, *la Grande*

Nuit, essaie de montrer. Ici, la peinture des mœurs socialistes dans la grande république égalitaire réalisée prend la forme d'une action et d'un drame. Ce n'est là, à tout prendre, que l'idée des scènes de M. Veuillot sur *le Lendemain de la victoire*, scènes écrites lorsque la victoire était encore incertaine. Qu'eût fait le socialisme en réalité, s'il eût réussi à s'emparer du monde? quels drames eût-il enfantés? quelles luttes eussent éclaté soudainement? Toutes les conjectures sont possibles, et l'imagination peut se donner une libre carrière; elle peut se représenter les traditions, les croyances, les instincts, les intérêts s'étreignant dans un choc formidable. Ce n'est là heureusement qu'un tableau d'imagination. Le socialisme n'est point allé jusqu'à la réalité. C'est bien assez d'être arrivé jusqu'aux esprits et aux âmes, et d'avoir communiqué à l'Europe des secousses et des terreurs dont elle ne semble pas si près de se remettre.

Si les révolutionnaires de toute nature et de tous les pays n'avaient point l'esprit fermé, comme ils l'ont, à tout ce qui n'est point leur idée ou leur ambition, ils devraient bien cependant observer un signe caractéristique : c'est leur impopularité croissante. Voyez M. Kossuth. Il y a deux ans à peine, il arrivait en triomphateur en Angleterre; il parcourait les États-Unis en souverain, pour en sortir, il est vrai, d'une manière un peu moins victorieuse. Il sonnait toutes les fanfares de la guerre contre tous les tyrans. Le voici maintenant occupé à se sauver dans les subterfuges, tantôt déclinant toute solidarité avec M. Mazzini, tantôt forcé de recourir à la plus grande souplesse pour ne point se heurter à la loi anglaise, qui serait fort capable de méconnaître son inviolabilité de chef d'insurrection. C'est un des plus curieux épisodes de l'histoire actuelle de l'Angleterre. De quoi s'agit-il donc? Il y a quelque temps déjà, on a saisi à Rotherhitte un dépôt considérable de poudre et de projectiles de guerre dans une maison appartenant à M. Hale, chargé de leur fabrication. Pour qui en réalité étaient fabriquées la poudre et les fusées de Rotherhitte? Là était la question. Le gouvernement anglais a été, ce semble, assez peu délicat pour apercevoir dans tout cela la main de M. Kossuth; il avait bien ses raisons. Comme il n'existait néanmoins pour le moment aucune preuve directe contre l'ancien dictateur hongrois, le dépositaire de la poudre, M. Hale, a été seul mis en cause; il a déjà comparu devant la justice, et son affaire a été renvoyée devant le jury, où elle prendra peut-être des développemens de nature à dégager la moralité de toute cette histoire; mais le plus curieux n'est point l'affaire judiciaire, c'est la comédie qui se joue à ce sujet. D'un côté, c'est M. Kossuth invoquant tous les dieux, demandant à tout le monde des nouvelles de ce que permettent ou de ce qu'interdisent les lois de l'Angleterre, consultant les légistes, se posant en victime de machinations occultes, et voyant un peu partout autour de lui des agens de police épiant ses moindres mouvemens. M. Kossuth est-il dans le fait complétement innocent de la fabrication de poudre de Rotherhitte? Il faut distinguer : l'ancien dictateur hongrois a besoin de faire face à des conditions diverses; il faut qu'il maintienne son rôle et qu'il se mette à l'abri des lois anglaises. Aussi déclare-t-il qu'il a des armes, beaucoup d'armes, un peu de toutes parts, — mais qu'il n'en a point en Angleterre. M. Kossuth ne laisse point en ce moment de faire une figure assez curieuse de révolutionnaire dans l'embarras. De l'autre côté, un person-

nage non moins curieux, c'est lord Palmerston, sommé dans la chambre des communes, par M. Duncombe, M. Bright, M. Cobden, de proclamer l'innocence de M. Kossuth. C'est lord Palmerston en effet qui, comme ministre de l'intérieur, a eu à diriger l'expédition de Rotherhitte, et quant à affirmer l'innocence de M. Kossuth, il s'en garde bien, il est même facile de voir qu'il n'en croit pas un mot. S'il a accueilli autrefois avec chaleur le dictateur de la Hongrie, il semble tout prêt aujourd'hui à l'exécuter très poliment. Voilà déjà plusieurs séances de la chambre des communes qui ont été remplies du récit des tribulations de M. Kossuth, et la dernière s'est terminée par une déclaration de lord John Russell disant le mot final de la politique du cabinet de Londres au sujet des réfugiés et de M. Kossuth en particulier. Cette déclaration, c'est que, si l'Angleterre est décidée à maintenir sur son sol l'inviolabilité du droit d'asile, elle ne l'est pas moins à empêcher tout ce qui ressemblerait à une préméditation d'attaque armée contre les autres gouvernemens, et il faut l'ajouter, tout cela a été dit dans des intentions peu favorables à M. Kossuth.

Veut-on voir les idées révolutionnaires sur un autre terrain, où malheureusement elles règnent d'une manière despotique? On n'a qu'à jeter les yeux, en Suisse, sur le canton de Fribourg, qui a l'inestimable avantage de jouir d'un gouvernement révolutionnaire. On se souvient de l'échauffourée qui a eu lieu le mois dernier à Fribourg; cette tentative désespérée des populations a eu de tristes conséquences. Après sa facile victoire, le gouvernement fribourgeois, bien loin de se modérer, n'a fait que redoubler de violence : les arrestations se sont succédé. Tout ce qui était conservateur est devenu l'objet de mesures vexatoires, et le gouvernement de Fribourg a couronné son œuvre en rendant un décret qu'on retrouve dans l'arsenal de toutes les armes révolutionnaires : il a ouvert un emprunt forcé qui « pèsera, dit ce décret, sur les rentiers et capitalistes, mais principalement sur les auteurs et fauteurs présumés de l'insurrection. » On voit comment procèdent les autorités fribourgeoises, et où elles peuvent aller avec des moyens comme ceux qu'elles mettent en usage. Qu'en peut-il résulter? Un état d'agitation, d'irritation permanente. Là où le gouvernement se sent près d'être vaincu légalement, il use de la force et emporte les élections à la pointe du sabre. C'est là ce qui vient d'arriver dans une élection à Bulle. Un député était à nommer; deux candidats étaient en présence : M. Frachebond pour le parti radical, M. Wuilleret pour le parti conservateur. Au moment où s'est ouverte l'assemblée électorale, les deux partis étaient réunis; le préfet, président de l'assemblée, s'est hâté de mettre aux voix le candidat du parti radical. Une majorité considérable semblait se dessiner contre lui; il n'en a pas moins été proclamé député, malgré ce qu'il pouvait y avoir au moins de douteux dans deux épreuves successives; et lorsque le parti conservateur a réclamé, conformément à la loi, un recensement des votes, les gardes civiques ont tiré leurs armes et ont fondu sur une foule inoffensive. Des coups de feu, assure-t-on, ont été tirés des fenêtres mêmes de la préfecture; il y a eu plusieurs morts et une centaine de blessés. Des maisons ont été dévastées. Tels sont les procédés sommaires des radicaux de Fribourg en matière électorale. Ce guet-apens, comme on le pense, n'a fait qu'exaspérer encore plus la population. Une protestation a été adressée au conseil fédéral contre

l'élection de Bulle et contre les faits sanglans qui ont eu lieu le 1er mai. Jusqu'ici, le conseil fédéral a repoussé toutes les plaintes, toutes les protestations des habitans de Fribourg pendant ces dernières années. Il paraît cependant s'être ému des scènes de Bulle, de même que des mesures prises par le gouvernement cantonal. Une enquête semble avoir été ordonnée sur tous ces faits. Quoi qu'il arrive, le canton de Fribourg aura fait une longue et dure expérience du despotisme radical.

Dans ce mouvement universel des peuples contemporains, l'Espagne, on le sait, a en ce moment son genre de complications et de difficultés. Elle va de ministère en ministère, sans trop avoir le mot de cette crise des partis et des opinions. Ce qu'on peut remarquer aujourd'hui, c'est un sensible apaisement de toutes les irritations et de toutes les passions qui s'étaient produites récemment, et, il faut le dire, le nouveau cabinet a contribué de tous ses efforts à porter quelque relâchement dans une situation qui a été un moment étrangement tendue. De la réforme de la constitution, il n'en est plus question pour l'instant. Les cortès seront-elles convoquées de nouveau? Elles le seront sans nul doute, mais on ne sait point l'époque de leur convocation. Dans sa composition même, le ministère n'est pas encore complété; le ministre des travaux publics n'est point nommé, et M. le comte de San-Luis paraît avoir refusé le portefeuille des affaires étrangères, qui avait été d'abord inutilement offert à M. Luis Lopez de la Torre-Ayllon, ministre à Vienne. Tout cela ne constitue pas sans doute une situation très nette et très décidée, cela ne résout aucune des questions qui pèsent sur l'Espagne, mais cela peut aider à éviter les écueils des partis extrêmes. Quoi qu'il en soit, le cabinet de Madrid semble s'appliquer à suivre une voie de modération et de conciliation, et à répondre par sa politique aux besoins les plus urgens du pays. On s'était beaucoup ému depuis quelque temps à Madrid des scandales auxquels auraient donné lieu certaines opérations industrielles. Cette émotion, si l'on s'en souvient, avait même trouvé des organes dans le sénat. Le gouvernement a pris des mesures pour que toutes les opérations de l'industrie fussent soumises à une surveillance rigoureuse, et que la loi leur fût strictement appliquée. Le ministre de l'intérieur notamment, M. Egaña, semble s'attacher à des réformes administratives de nature à simplifier l'action du gouvernement. Il vient de supprimer l'institution des corregidors, qui tenait à la fois du maire et du préfet, et qui imposait au budget une charge assez lourde. La politique au reste peut avoir ses difficultés à Madrid; mais l'Espagne souffre en ce moment d'un bien autre mal. Qui croirait qu'à l'heure actuelle, au milieu de tous les développemens matériels de ce siècle, il y a au-delà des Pyrénées toute une contrée qui est décimée par la famine? C'est là cependant le fléau qui désole la Galice, et auquel vient s'ajouter une sorte de peste née de la famine même. Tous les villages se dépeuplent; la mort emporte chaque jour ces populations. Ce triste état est la suite de mauvaises récoltes; mais ne dénote-t-il pas aussi des vices auxquels le gouvernement espagnol doit se hâter de porter remède? C'est là ce qui doit balancer à coup sûr toutes les préoccupations de la politique.

En Turquie, la situation n'a point changé très sensiblement. L'ambassadeur extraordinaire de Russie conserve toujours à Constantinople à peu près la même attitude, avec moins de hauteur toutefois. Qu'a-t-il jusqu'à ce jour

obtenu? Aucune concession de droit, aucun traité nouveau avec la Porte, aucun arrangement par lequel le sultan renoncerait à une portion quelconque de la souveraineté. On a dit que le prince Menchikoff demandait un renouvellement de ce traité d'Unkiar-Skelessi, en vertu duquel Mahmoud avait mis le Bosphore et les Dardanelles à la disposition de la Russie, afin d'être secouru par elle dans la lutte redoutable qu'il avait alors à soutenir contre le pacha d'Égypte. On a dit aussi que le même diplomate venait réclamer un privilége encore plus étrange, celui de la nomination du patriarche de Constantinople par le saint synode de Pétersbourg et par conséquent la suprématie de l'église grecque de l'empire ottoman. Nous n'avons point à examiner ce qu'il y aurait d'exorbitant à soumettre la plus haute autorité de l'église schismatique au synode de Russie, qui ne vient aujourd'hui qu'au cinquième rang dans la hiérarchie de cette église. Nous n'avons point à rechercher à l'aide de quels argumens on parviendrait à prouver à la Porte la nécessité d'une alliance avec ses adversaires-nés contre ses amis naturels. De pareilles combinaisons peuvent exister dans les pensées du cabinet russe, mais nous doutons qu'il les ait catégoriquement formulées et proposées à la Porte. En avouant de telles prétentions, la Russie provoquerait à son détriment une alliance des gouvernemens de l'Occident, et en choisissant la question des lieux saints pour principal prétexte de la mission du prince Menchikoff, elle indique assez au contraire combien elle est préoccupée de diviser les cabinets qui pourraient gêner présentement son action en Turquie. Cependant l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, seraient plus complaisantes que de raison, si elles pensaient que ce prétexte des lieux saints ne couvre point un système de conquête parfaitement combiné, et qu'elles peuvent, sans inconvénient pour l'équilibre de l'Europe, laisser prendre à la Russie sur les douze millions de schismatiques de l'empire ottoman une suprématie morale qui équivaudrait presque à une possession de fait. Le plaisir de faire pièce à la France n'excuserait pas devant l'histoire une pareille politique. D'ailleurs, si le prince Menchikoff n'a encore rien obtenu conventionnellement de la Porte qui constitue un avantage réel, sa mission a déjà produit des conséquences qui ne sont pas sans gravité. Par l'attitude peu bienveillante qu'il a prise à l'égard de Fuad-Effendi, dès ses premiers rapports avec le gouvernement turc, il a réussi à éloigner du pouvoir l'homme qui, depuis l'éclipse de Reschid-Pacha, représente le mieux en Turquie l'esprit de l'Occident. Le prince Menchikoff ne s'est point contenté de ce succès remporté à Constantinople. Comme s'il se fût proposé d'opérer une sorte de triage dans le personnel politique de l'empire ottoman, et de frapper les hommes les plus capables et les plus populaires, il a impérativement exigé la destitution du ministre des affaires étrnagères de Servie, M. Garachanine. C'est par voie directe, et sans recourir à l'intervention du sultan, qu'il a exercé cette pression sur le prince de Servie, comme si ce pays eût été une principauté vassale de l'empire russe et déjà séparée de la Turquie. A défaut de plus amples indications, que le prince Menchikoff se refuse à donner sur sa mission, ces faits suffisent pour que l'on puisse asseoir au moins un calcul de probabilités : il se peut que la question des lieux saints forme un des points principaux de ses instructions; mais évidemment ce n'est pas le seul.

Cette question des lieux saints, ouverte depuis trois ans bientôt, a soulevé dans les derniers temps bien des débats qui sont loin de l'avoir éclaircie. Est-elle donc par elle-même si obscure, que l'on ne puisse clairement démêler de quel côté est le droit et la raison dans les conflits qu'elle provoque? Entre la position de la France et celle de la Russie en Palestine, il n'y a, on le sait, aucune similitude, aucune analogie. Que fait la France, lorsqu'elle réclame la possession de certains sanctuaires de Terre-Sainte en faveur des religieux catholiques? Elle protége des sujets français ou du moins francs qui relèvent directement de sa juridiction, qu'elle ne peut pas refuser de protéger sans manquer à ses devoirs envers ses nationaux; enfin elle les protége en vertu de droits formels, écrits dans des traités connus sous le nom spécial de capitulations. La Russie vient-elle à Jérusalem pour protéger des sujets russes de religion grecque? y vient-elle armée de droits écrits, de traités signés entre elle et la Porte? Nullement. Le protectorat que la Russie réclame dans l'affaire des lieux saints, c'est celui de populations sujettes du grand-seigneur, qui ne sauraient logiquement relever d'elle. La Russie ne pouvait donc être appelée officiellement dans le débat élevé entre les religieux francs sujets de la France, représentés par elle, et les Grecs sujets du grand-seigneur, représentés par la Porte.

Il s'est cependant rencontré des écrivains pour soutenir une thèse opposée, et ce qu'il y a de plus étrange (c'est du moins un signe affligeant de la confusion d'idées dans laquelle nous vivons), c'est que ces écrivains appartiennent à ce que l'on est convenu, au milieu des luttes des dernières années, d'appeler le parti catholique. Il est vrai que ce parti contient des élémens politiques de nature à influer profondément en cette occasion sur sa manière de voir. En politique, à quelques exceptions près, le parti catholique professe le dogme de la légitimité, et la Russie passe pour être la représentation vivante de ce dogme. Nous n'hésitons pas à penser toutefois que la papauté serait singulièrement compromise le jour où les plans religieux de la Russie triompheraient en Orient, et que le même événement qui mettrait Sainte-Sophie aux mains des Russes pourrait bien ébranler quelque peu Saint-Pierre et le Vatican sur leurs fondemens. Ces réflexions nous sont suggérées par un écrit de M. Poujoulat intitulé *la France et la Russie à Constantinople*, et qui d'ailleurs ne rachète par aucune qualité de style des tendances antipatriotiques et anti-catholiques pompeusement étalées sous prétexte d'une intelligence supérieure de la dignité de la France et des intérêts du catholicisme. De pareils écrits ne pourraient que nuire au parti qu'ils prétendent servir, et c'est à la sévérité particulière des légitimistes sincères, des catholiques véritablement convaincus, que nous signalons l'écrit de M. Poujoulat.

CH. DE MAZADE.

HISTOIRE DE L'ILE DE CHYPRE SOUS LE RÈGNE DES PRINCES DE LA MAISON DE LUSIGNAN, par M. L. de Maslatrie (1). — Parmi les grandes familles françaises qui prirent part aux croisades et qui s'illustrèrent en Orient, ou qui parvinrent à une haute position, est celle des Lusignans, dont le nom, popularisé

(1) 4 vol. in-8°, première partie; Paris, Imprimerie Impériale.

parmi nous par les beaux vers de Voltaire, est devenu l'emblème de l'héroïsme chrétien et chevaleresque. En 1164, la Palestine vit accourir pour visiter et défendre les saints lieux des guerriers de l'Anjou, ayant à leur tête Hugues le Brun, qui emmenait avec lui ses deux fils, Geoffroy et Guy de Lusignan. On sait comment Guy, par son mariage avec Sibylle, fille du roi Amaury et comtesse de Jaffa, obtint la couronne de Jérusalem, et comment, après un an environ de règne, il fut détrôné par Saladin, qui prit la cité sainte en 1187. Vers cette époque, un prince grec de la maison de Comnène, Kyr Isaac, s'était emparé de Chypre, qu'il gouvernait sous le titre d'empereur.

Le roi d'Angleterre Richard-Cœur-de-Lion, se rendant en Palestine (1191) à la tête de sa flotte, voulut aborder dans cette île, au port de Limassol; mais « li Grifon (les Grecs) qui gardoient la marine, dit un vieux chroniqueur, lor defendirent lo descendre. » Après quelques pourparlers, les Anglais et les Grecs en vinrent aux mains, et ceux-ci, n'ayant pu résister au premier choc, se débandèrent et s'enfuirent dans les montagnes. Kyr Isaac fut pris et chargé de chaînes d'argent. Richard, resté maître de Chypre, la vendit aux chevaliers du Temple, au prix de 100,000 besans *sarrasinas,* qui correspondent à peu près, suivant les calculs de M. de Maslatrie, à 9,600,000 fr. de notre monnaie actuelle. 40,000 besans furent payés comptant. Les templiers, embarrassés de leur nouvelle possession, la cédèrent à Guy de Lusignan, qui les remboursa de leurs avances, et s'engagea à acquitter, sur les revenus de l'île, les 60,000 besans qui restaient dus. Ce prince fut la tige des souverains d'origine française qui régnèrent à Chypre jusqu'au moment où Catherine Cornaro, femme du dernier de ces souverains, Jacques III, se vit forcée d'abdiquer, en 1489, en faveur des Vénitiens. Ceux-ci se maintinrent à Chypre jusqu'en 1598, époque où ils en furent dépouillés par les Turcs.

La période de l'histoire de cette île pendant laquelle elle fut soumise à la dynastie des Lusignan, et qui embrasse un intervalle de trois siècles, n'avait point encore été étudiée et était fort peu connue, lorsqu'en 1841 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en fit le sujet de l'un de ses prix annuels. Le très remarquable mémoire que présenta au concours M. de Maslatrie fut couronné. Encouragé par le suffrage de cette illustre et savante compagnie, l'auteur, avant de livrer son travail à la publicité, voulut lui donner de nouveaux et plus amples développemens. Dix années ont été consacrées par lui à des recherches poursuivies avec une activité et une persévérance infatigables, non-seulement en France, dans nos grands dépôts publics, mais à Chypre même et dans les archives de tous les pays d'Europe avec lesquels les Lusignans furent en rapport. Dès la fin du XIIIe siècle, lorsque les dernières places de la côte de Syrie eurent été enlevées aux chrétiens par les sultans d'Égypte, toute la politique, toutes les préoccupations des princes cypriotes et de leurs sujets se tournèrent vers le commerce. Ces vues les conduisirent à conclure des alliances tour à tour avec Venise, Gênes et les autres républiques italiennes, avec l'Aragon, Rhodes et l'Arménie, avec les Arabes d'Égypte et les Turcs de l'Asie Mineure. Les villes italiennes surtout, dont les navires ne cessèrent de sillonner la Méditerranée pendant tout le moyen âge, eurent des communications très étroites et très fréquentes avec Chypre, et tout porte à croire qu'elles avaient dû en conserver de nombreux et précieux souvenirs.

M. de Maslatrie a fouillé à plusieurs reprises dans les archives des *Frari* à Venise, dans celles de la cour à Turin; à Gênes, dans les archives de la Banque de Saint-George, cessionnaire de la Mahone, compagnie formée dès le XIVe siècle pour le commerce avec Chypre. A Rome, la traduction italienne du texte grec, qui n'a pas été retrouvé, de la chronique de Strambaldi; à Venise, la chronique italienne dite de François Amadi; à Londres, au *British Museum*, la chronique grecque de George Bustron et celle de Florio Bustron; à Paris, les poésies de Guillaume de Machault, le *Songe du vieux Pèlerin* de Philippe de Maizières, chancelier de Chypre, que possède la Bibliothèque impériale, ainsi que les cartons des archives de l'empire, ont fourni à l'auteur de quoi reconstituer d'une manière complète le tableau du régime politique et administratif de la société cypriote et la narration des faits qui s'accomplirent dans son sein sous la domination de la maison de Lusignan. Ces documens, choisis et transcrits avec soin, et éclaircis par une suite de notes où une érudition sobre en général laisse apercevoir néanmoins les vastes recherches qu'elle a coûtées, ont été répartis en deux volumes, dont le premier vient de paraître. Plusieurs de ces notes offrent un attrait assez piquant de curiosité. Pour en donner une idée, je citerai une de celles qui nous font connaître les immenses richesses que le commerce faisait affluer dans les villes italiennes au moyen âge. A Florence, il existait deux compagnies, les Peruzzi et les Baldi, qui étaient en relations d'affaires avec la plupart des contrées de l'Europe, surtout avec la France, la Flandre, le Brabant et l'Angleterre, et aussi avec les royaumes de Chypre et d'Arménie. Ces négocians, qui s'étaient faits les banquiers d'Édouard III dans sa guerre contre Philippe de Valois, n'ayant pu être à temps remboursés de leurs avances, faillirent en 1337 et laissèrent une dette qui s'éleva, pour les deux maisons réunies, à 1,365,000 florins d'or, représentant aujourd'hui près de 99 millions, *la valeur d'un royaume!* dit tristement l'historien Villani, chez qui l'on peut voir la perturbation qu'occasionna cette catastrophe dans les affaires de Florence. Le troisième volume de M. de Maslatrie comprendra une série de mémoires sur la géographie historique ou physique de Chypre, les tribunaux et cours de justice, la hiérarchie des grands officiers de la couronne, l'organisation ecclésiastique, la condition des personnes, l'état des terres et des impositions publiques, la généalogie de la famille royale des Lusignans et celle des principales familles du royaume, d'origine française, grecque, arménienne, vénitienne, génoise et catalane, etc. Enfin le quatrième volume sera consacré au récit des événemens dont l'île fut le théâtre pendant la période des Lusignans, et résumera tous les faits contenus dans les documens et les mémoires. Ce quatrième volume, qui est en réalité le premier de l'ouvrage, ne viendra qu'en dernier lieu dans l'ordre de publication. L'auteur a judicieusement pensé que dans une matière neuve, et pour ainsi dire inconnue, comme celle qui forme l'objet de sa publication, il fallait avant tout donner les pièces justificatives et assurer ainsi le sol sur lequel doit reposer l'édifice qu'on a entrepris d'élever.

ED. DULAURIER.

V. DE MARS.

DE

L'ART FRANÇAIS

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous croyons avoir autrefois solidement établi, dans cette *Revue* même (1), que tous les genres de beauté les plus dissemblables en apparence, soumis à un sérieux examen, se ramènent à la beauté spirituelle et morale, qu'ainsi l'expression est à la fois l'objet véritable et la loi première de l'art, que tous les arts ne sont tels qu'autant qu'ils expriment l'idée cachée sous la forme et s'adressent à l'âme à travers les sens; qu'enfin c'est dans l'expression que les différens arts trouvent la mesure de leur valeur relative, et que l'art le plus expressif doit être placé au premier rang.

Faisons un nouveau pas. Si l'expression juge les différens arts, ne suit-il pas naturellement qu'elle peut, au même titre, juger aussi les différentes écoles qui se disputent l'empire du goût?

Il n'y a pas une de ces écoles qui ne représente à sa manière quelque côté du beau, et nous sommes bien disposé à les embrasser toutes dans une étude impartiale et bienveillante. Nous sommes éclectique dans les arts aussi bien qu'en métaphysique. Mais comme en métaphysique l'intelligence de tous les systèmes et de la part de vérité qui est en chacun d'eux éclaire sans les affaiblir nos propres convictions, ainsi dans l'histoire des arts, tout en pensant qu'il ne faut dédaigner aucune école, et qu'on peut trouver, même en Chine,

(1) Voyez, dans la livraison du 1er septembre 1845, l'étude intitulée : *Du Beau et de l'Art*. Cette étude et celle qu'on va lire auront leur place dans un ouvrage où M. Cousin a rassemblé toute sa doctrine philosophique sous ces trois chefs : *le Vrai, le Beau, le Bien.*

quelque ombre de beauté, notre éclectisme ne fait pas chanceler en nous le sentiment de la beauté véritable et la règle suprême de l'art. Ce que nous demandons aux diverses écoles, sans distinction de temps ni de lieu, ce que nous cherchons au midi comme au nord, à Florence, à Rome, à Venise et à Séville, comme à Anvers, à Amsterdam et à Paris, partout où il y a des hommes, c'est quelque chose d'humain, c'est l'expression d'un sentiment ou d'une idée.

Une critique qui s'appuierait sur le principe de l'expression dérangerait un peu, il faut l'avouer, les jugemens reçus, et porterait quelque désordre dans la hiérarchie des renommées. Nous n'entreprenons point une pareille révolution; nous nous proposons seulement de confirmer ou d'éclaircir au moins le principe par un exemple, et par un exemple qui est sous notre main.

Il y a dans le monde une école autrefois illustre, aujourd'hui fort légèrement traitée : cette école est l'école française du XVIIe siècle. Nous voudrions la remettre en honneur, en rappelant l'attention sur les qualités qui ont fait sa gloire.

Nous avons travaillé avec constance à réhabiliter parmi nous la philosophie cartésienne, indignement sacrifiée à la philosophie de Locke, parce qu'avec ses défauts elle possède à nos yeux l'incomparable mérite de subordonner les sens à l'esprit, d'élever et d'agrandir l'homme. De même nous professons une admiration sérieuse et réfléchie pour notre art national du XVIIe siècle, parce que, sans nous dissimuler ce qui lui manque, nous y trouvons ce que nous préférons à toute chose, la grandeur unie au bon sens et à la raison, la simplicité et la force, le génie de la composition, surtout celui de l'expression.

La France, insouciante de sa gloire, n'a pas l'air de se douter qu'elle compte dans ses annales le plus grand siècle peut-être de l'humanité, celui qui comprend dans son sein le plus d'hommes extraordinaires en tout genre. Quand, je vous prie, a-t-on vu se donner la main des politiques tels que Henri IV, Richelieu, Mazarin, Colbert, Louis XIV? Je ne prétends pas que chacun d'eux n'ait des rivaux, même des supérieurs. Alexandre, César, Charlemagne, les surpassent peut-être, mais Alexandre n'a qu'un seul contemporain qui lui puisse être comparé, son père Philippe; César n'a pu même soupçonner qu'un jour Octave serait digne de lui; Charlemagne est un colosse dans un désert; tandis que chez nous ces cinq grands hommes se succèdent sans intervalle, se pressent les uns contre les autres, et ne forment pour ainsi dire qu'une âme. Et par quels capitaines n'ont-ils pas été servis! Condé est-il vraiment inférieur à Alexandre, à Annibal et à César? car, pour d'autres émules, il ne faut pas lui en chercher. Qui d'entre eux l'emporte sur lui par l'é-

tendue et la justesse des conceptions, par la promptitude du coup d'œil, par la rapidité des manœuvres, par la réunion de l'impétuosité et de la constance, par la double gloire de preneur de villes et de gagneur de batailles? Ajoutez qu'il a eu affaire à des généraux tels que Mercy et Guillaume, et qu'il a eu sous lui Turenne et Luxembourg, sans parler de tant d'autres hommes de guerre élevés à cette admirable école, et qui, à l'heure des revers, ont encore suffi à sauver la France.

Quel autre temps, au moins chez les modernes, a vu fleurir ensemble autant de poètes du premier ordre? Nous n'avons, il est vrai, ni Homère, ni Dante, ni Milton, ni même le Tasse : l'épopée, avec sa naïveté primitive, nous est interdite; mais au théâtre nous avons à peine des égaux. C'est que la poésie dramatique est la poésie qui nous convient, la poésie morale par excellence, qui représente l'homme avec ses diverses passions armées les unes contre les autres, les luttes violentes de la vertu et du crime, les jeux du sort, les leçons de la Providence, et cela dans un cadre étroit où les événemens se pressent sans se confondre, et où l'action marche à pas rapides vers la crise qui doit faire paraître ce qu'il y a de plus intime au cœur des personnages.

Osons dire ce que nous pensons : à nos yeux, Eschyle, Sophocle et Euripide ensemble ne balancent point le seul Corneille, car aucun d'eux n'a connu et exprimé comme lui ce qu'il y a au monde de plus véritablement touchant, une grande âme aux prises avec elle-même, entre une passion généreuse et le devoir. Corneille est le créateur d'un pathétique nouveau, inconnu à l'antiquité et à tous les modernes avant lui. Il dédaigne de parler aux passions naturelles et subalternes; il ne cherche pas à exciter la terreur et la pitié, comme le demande Aristote, qui se borne à ériger en maximes la pratique des Grecs. Il semble que Corneille ait lu Platon et voulu suivre ses préceptes : il s'adresse à une partie tout autrement élevée de la nature humaine, à la passion la plus noble, la plus voisine de la vertu, l'admiration, et de l'admiration portée à son comble il tire les effets les plus puissans. Shakspeare, nous en convenons, est supérieur à Corneille par l'étendue et la richesse du génie dramatique. La nature humaine tout entière semble à sa disposition, et il reproduit les scènes diverses de la vie dans leur beauté et dans leur difformité, dans leur grandeur et dans leur bassesse : il excelle dans la peinture des passions, terribles ou gracieuses; Othello, lady Macbeth, c'est la jalousie, c'est l'ambition, comme Juliette et Desdémone sont les noms immortels de l'amour jeune et malheureux. Mais si Corneille a moins d'imagination, il a plus d'âme. Moins varié, il est plus profond. S'il ne met pas sur la scène autant de ca-

ractères différens, ceux qu'il y met sont les plus grands qui puissent être offerts à l'humanité. Les spectacles qu'il donne sont moins déchirans, mais à la fois plus délicats et plus sublimes. Qu'est-ce que la mélancolie d'Hamlet, la douleur du roi Lear, et même la dédaigneuse intrépidité de César, devant la magnanimité d'Auguste s'efforçant d'être maître de lui-même comme de l'univers, devant Chimène sacrifiant l'amour à l'honneur, surtout devant cette Pauline ne souffrant pas même dans le fond de son cœur un soupir involontaire pour celui qu'elle ne doit plus aimer? Corneille se tient toujours dans les régions les plus hautes. Il est tour à tour Romain ou chrétien. Il est l'interprète des héros, le chantre de la vertu, le poète des guerriers et des politiques (1). Et il ne faut pas oublier que Shakspeare est à peu près seul dans son temps, tandis qu'après Corneille vient Racine, qui pourrait suffire à la gloire poétique d'une nation.

Racine assurément ne peut être comparé à Corneille pour le génie dramatique; il est plus homme de lettres; il n'a pas l'âme tragique: il n'aime ni ne connaît la politique et la guerre. Quand il imite Corneille, par exemple dans *Alexandre* et même dans *Mithridate,* il l'imite assez mal. La scène si vantée de Mithridate exposant son plan de campagne à ses fils est un morceau de la plus belle rhétorique, qui ne peut entrer en parallèle avec les scènes politiques et militaires de *Cinna,* de *Sertorius,* surtout avec cette première scène de *la Mort de Pompée,* où vous assistez à un conseil aussi vrai, aussi grand, aussi profond que l'a jamais pu être aucun des conseils de Richelieu ou de Mazarin. Racine n'était pas né pour peindre les héros; mais il peint admirablement l'homme avec ses passions naturelles, et la plus naturelle comme la plus touchante de toutes, l'amour. Aussi excelle-t-il particulièrement dans les caractères de femmes. Pour les hommes, il a besoin d'être soutenu par Tacite (2)

(1) On se rappelle le mot du grand Condé : « Où donc Corneille a-t-il appris la politique et la guerre? »

(2) Ce serait un travail curieux et utile que de comparer avec l'original latin tous les passages de *Britannicus* imités de Tacite; on y trouverait Racine presque toujours au-dessous de son modèle. J'en donnerai un seul exemple. Dans le récit de la mort de Britannicus, Racine exprime ainsi les effets différens de ce crime sur les spectateurs :

> Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :
> La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
> Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
> Sur les yeux de César composent leur visage.

Assurément ce style est excellent; mais il pâlit et ne semble plus qu'un crayon bien faible devant ces coups de pinceau rapides et sombres du grand peintre romain : « Trepidatur a circumsedentibus; diffugiunt imprudentes; at, quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes. »

ou par l'Écriture sainte. Avec les femmes il est à son aise, et il les fait penser et parler avec une vérité parfaite, relevée par un art exquis. Ne lui demandez ni Émilie, ni Cornélie, ni Pauline; mais écoutez Andromaque, Monime, Bérénice, Phèdre! Là, même en imitant, il est original et il laisse les anciens bien loin derrière lui. Qui lui a enseigné cette délicatesse charmante, ces troubles gracieux, cette pureté dans la faiblesse, cette mélancolie, quelquefois même cette profondeur, avec cette langue merveilleuse qui semble l'accent naturel du cœur de la femme? On s'en va répétant que Racine écrit mieux que Corneille; dites seulement qu'ils écrivent tous deux très différemment et comme on écrivait dans les deux époques si différentes où ils ont vécu. Corneille parle la langue des hommes d'état, des capitaines, des théologiens, des philosophes, des femmes fortes, de Richelieu, de Rohan, de Saint-Cyran, de Descartes et de Pascal, de la mère Angélique Arnauld et de la mère Madeleine de Saint-Joseph, la langue que parla encore Molière, et que Bossuet a gardée jusqu'à son dernier soupir. Racine parle celle de Louis XIV et des femmes qui étaient l'ornement de sa cour. Je suppose qu'ainsi parlait Madame, l'aimable, spirituelle et infortunée Henriette; ainsi écrivent l'auteur de *la Princesse de Clèves* et l'auteur du *Télémaque*. Ou plutôt cette langue est celle de Racine lui-même, de cette âme faible et tendre, qui passa vite de l'amour à la dévotion, qui se complaisait dans la poésie lyrique et s'est épanchée tout entière dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, surtout dans les *Cantiques;* cette âme si facile à émouvoir, qu'une cérémonie religieuse ou la représentation d'*Esther* à Saint-Cyr touchaient jusqu'aux larmes, qui compatissait aux malheurs du peuple, qui trouva dans sa pitié et sa charité le courage de dire un jour la vérité à Louis XIV, et qui s'éteignit au premier souffle de la disgrâce.

Molière est à Aristophane ce que Corneille est à Shakspeare. L'auteur du *Plutus*, des *Guêpes*, des *Nuées*, a sans doute une imagination, une verve bouffonne, une puissance créatrice au-dessus de toute comparaison. Molière n'a point d'aussi grandes conceptions poétiques : il a mieux peut-être, il a des caractères. Son coloris est moins éclatant, son burin est plus pénétrant. Il a gravé dans la mémoire des hommes un certain nombre de travers et de vices qui s'appelleront à jamais *l'Avare, le Malade imaginaire, les Femmes savantes*, le *Tartufe, Don Juan*, pour ne pas parler du *Misanthrope*, pièce à part, touchante autant que plaisante, qui ne s'adresse pas à la foule, et ne peut être populaire, parce qu'elle exprime un ridicule assez rare, l'excès dans la passion de la vérité et de l'honneur.

Tous les fabulistes anciens et modernes, et même l'ingénieux, le pur, l'élégant Phèdre, approchent-ils de notre La Fontaine? Il com-

pose ses personnages et les met en scène avec l'habileté de Molière; il sait prendre dans l'occasion le ton d'Horace et mêler l'ode à la fable; il est à la fois le plus naïf et le plus raffiné des écrivains, et son art échappe dans sa perfection même. Nous ne parlons pas des *Contes*, d'abord parce que nous condamnons le genre, ensuite parce que La Fontaine y déploie des qualités plus italiennes que françaises, une narration pleine de naturel, de malice et de grâce, mais sans aucun de ces traits profonds, tendres, mélancoliques, qui placent parmi les plus grands poètes de tous les temps l'auteur des *Deux Pigeons* et du *Vieillard et les trois jeunes gens*.

Nous n'hésitons point à mettre Boileau à la suite de ces grands hommes. Il vient après eux, il est vrai, mais il est de leur compagnie : il les comprend, il les aime, il les soutient. C'est lui qui en 1663, après *l'École des Femmes;* et bien avant le *Tartufe* et *le Misanthrope*, proclamait Molière le maître dans l'art des vers; c'est lui qui en 1677, après la chute de *Phèdre*, défendait le vainqueur d'Euripide contre les succès de Pradon; c'est lui qui, devançant la postérité, a le premier mis en lumière ce qu'il y a de nouveau et d'entièrement original dans le théâtre de Corneille (1). Il sauva la pension du vieux tragique en offrant le sacrifice de la sienne. Louis XIV lui demandant quel était l'écrivain qui honorait le plus son règne : — C'est Molière, répondit Boileau. Et quand le grand roi, à son déclin, persécutait Port-Royal et voulait mettre la main sur Arnauld, il se rencontra un homme de lettres pour dire en face à l'impérieux monarque : « Votre majesté a beau chercher M. Arnauld, elle est trop heureuse pour le trouver. » Boileau manque d'imagination et d'invention; il n'est grand que par le sentiment énergique de la vérité et de la justice. Il porte jusqu'à la passion le goût du beau et de l'honnête; il est poète à force d'âme et de bon sens. Plus d'une fois son cœur lui a dicté les vers les plus pathétiques :

> En vain contre *le Cid* un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue, etc.
>
> . . . . . .
>
> Après qu'un peu de terre, obtenu par prière,
> Pour jamais dans la tombe eut enfermé Molière, etc.
>
> . . . . . .

Et cette épitaphe d'Arnauld, si simple et si grande :

> Au pied de cet autel, de structure grossière,
> Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
> Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
> Arnauld qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,

(1) Voyez la lettre de Boileau à Perrault.

Combattant pour l'église, a, dans l'église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème, etc.

. . . . . .

Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avait caché les os (1).

Voilà, je pense, d'assez grands poètes, et nous en avons d'autres encore : je veux parler de ces esprits charmans ou sublimes qui ont élevé la prose jusqu'à la poésie. La Grèce seule, en ses plus beaux jours, offre peut-être une telle variété de prosateurs admirables. Qui peut les compter? D'abord Froissard, Rabelais et Montaigne, plus tard Descartes, Pascal et Malebranche, La Rochefoucauld et La Bruyère, Retz et Saint-Simon, Bourdaloue, Fléchier, Fénelon, Bossuet; ajoutez tant de femmes éminentes, à leur tête Mme de Sévigné, et cela en attendant Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Buffon (2).

(1) Ces vers n'ont paru qu'après la mort de Boileau, et ils ne sont pas encore très connus. Jean-Baptiste Rousseau, dans une lettre à Brossette, dit avec raison que ce sont « les plus beaux vers que M. Despréaux ait jamais faits. »

(2) IVe série de nos ouvrages. LITTÉRATURE, t. Ier, *avant-propos*, p. 3 : « C'est dans la prose qu'est peut-être notre gloire littéraire la plus certaine... Quelle nation moderne compte des prosateurs qui approchent de ceux de notre nation? La patrie de Shakspeare et de Milton ne possède aucun prosateur du premier ordre. Celle du Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, est fière en vain de Machiavel, dont la diction saine et mâle est, comme la pensée qu'elle exprime, destituée de grandeur. L'Espagne a produit, il est vrai, un admirable écrivain, mais il est unique, Cervantes... La France peut montrer aisément une liste de plus de vingt prosateurs de génie, Froissard, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, La Rochefoucauld, Molière, Retz, La Bruyère, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Buffon, Jean-Jacques Rousseau, sans parler de tant d'autres qui seraient au premier rang partout ailleurs, Amyot, Calvin, Pasquier, Charron, Balzac, Vaugelas, Pellisson, Nicole, Fleury, Saint-Évremont, Mme de Lafayette, Mme de Maintenon, Fontenelle, Vauvenargues, Hamilton, Lesage, Prevost, Diderot, Beaumarchais, etc. On peut le dire avec la plus exacte vérité, la prose française est sans rivale dans l'Europe moderne, et dans l'antiquité même, supérieure à la prose latine, excepté peut-être dans quelques traités et dans les lettres de Cicéron, elle n'a d'égale que la prose grecque en ses plus beaux jours, d'Hérodote à Démosthènes. Je ne préfère pas Démosthènes à Pascal, et j'aurais de la peine à mettre Platon lui-même au-dessus de Bossuet. Platon et Bossuet, à mes yeux, voilà les deux plus grands maîtres du langage humain, avec des différences manifestes comme aussi avec plus d'un trait de ressemblance : tous deux parlant d'ordinaire comme le peuple, avec la dernière naïveté, et par momens montant sans effort à une poésie aussi magnifique que celle d'Homère, ingénieux et polis jusqu'à la plus charmante délicatesse, et par instinct majestueux et sublimes. Platon sans doute a des grâces incomparables, la sérénité suprême et comme le demi-sourire de la sagesse divine; Bossuet a pour lui le pathétique, où il n'a de rival que le grand Corneille. Quand on possède de pareils écrivains, n'est-ce pas une religion de leur rendre l'honneur qui leur est dû, celui d'une étude régulière et approfondie? »

Par quel contraste bizarre un pays où les arts de l'esprit ont été portés à cette perfection serait-il resté médiocre dans les autres arts? Le sentiment du beau manquait-il donc à cette société si polie, à cette cour magnifique, à ces grands seigneurs et à ces grandes dames passionnées pour le luxe et pour l'élégance, à ce public d'élite, épris de tous les genres de gloire, et dont l'enthousiasme défendit *le Cid* contre Richelieu? Non, la France du XVIIe siècle est une, et elle a produit des artistes qu'elle peut mettre à côté de ses poètes, de ses philosophes, de ses orateurs.

Mais pour admirer nos artistes, il faut les comprendre.

Nous ne croyons pas que l'imagination ait été moins libéralement départie à la France qu'à aucune nation de l'Europe. Elle a même eu son règne parmi nous. C'est la fantaisie qui domine au XVIe siècle, et inspire la littérature et les arts de la renaissance. Mais une grande révolution est intervenue au commencement du XVIIe siècle : la France à ce moment semble passer de la jeunesse à la virilité. Au lieu d'abandonner l'imagination à elle-même, nous nous appliquons dès lors à la contenir sans la détruire, à la modérer, ainsi que l'ont fait les Grecs, à l'aide du goût, comme dans le progrès de la vie et de la société on apprend à réprimer ou à dissimuler ce qu'il y a de trop individuel dans les caractères. C'en est fait de la littérature de l'âge précédent : une nouvelle poésie, une prose nouvelle commencent à paraître, qui pendant un siècle entier portent d'assez beaux fruits. L'art suit le mouvement général; d'élégant et de gracieux qu'il était, il devient sérieux à son tour : il ne vise plus à l'originalité et aux effets extraordinaires, il n'étincelle ni n'éblouit; il parle surtout à l'esprit et à l'âme; de là ses qualités et aussi ses défauts; en général, il manque un peu d'éclat et de coloris, mais il est au plus haut degré expressif.

Depuis quelque temps nous avons changé tout cela. Nous avons découvert un peu tard que nous n'avions pas assez d'imagination; nous sommes en train de nous en donner aux dépens de la raison, hélas! aussi aux dépens de l'âme oubliée, répudiée, proscrite. En ce moment, la couleur et la forme sont à l'ordre du jour, en poésie, en peinture, en toute chose. On commence à raffoler de la peinture espagnole; l'école flamande et l'école vénitienne prennent de plus en plus le pas sur la grande école de Florence et de Rome; Rossini balance Mozart, et Gluck va bientôt nous sembler insipide.

Jeunes artistes qui, dégoûtés à bon droit de la manière sèche et inanimée de David, entreprenez de renouveler la palette française, qui voudriez ravir au soleil sa chaleur et son éclat, songez que de tous les êtres de l'univers le plus grand est encore l'homme, et que ce que l'homme a de plus grand, c'est son intelligence, et surtout son cœur;

qu'ainsi c'est ce cœur qu'il faut mettre et répandre sur votre toile. Voilà l'objet le plus élevé de l'art. Pour l'atteindre, ne vous faites pas les disciples des Flamands, des Vénitiens, des Espagnols; revenez, revenez aux maîtres de notre grande école nationale du XVIIe siècle.

Nous nous inclinons avec une admiration respectueuse devant l'école florentine et romaine, à la fois idéale et vivante; mais celle-là exceptée, nous prétendons que l'école française égale ou surpasse toutes les autres. Nous ne préférons ni Murillo, ni Rubens, ni Van Dyck, ni Rembrandt, ni Corrége, ni Titien lui-même, à Lesueur et à Poussin, parce que si les premiers ont une main et une couleur incomparables, nos deux compatriotes sont bien autrement grands par la pensée et par l'expression.

Quelle destinée que celle d'Eustache Lesueur (1) ! Il naît à Paris vers 1617, et il n'en sort jamais. Pauvre et humble, il passe sa vie dans les églises et les couvens pour lesquels il travaille. La seule douceur de ses tristes jours, sa seule consolation était sa femme; il la perd et va mourir à trente-huit ans, dans ce cloître des Chartreux que son pinceau a immortalisé. Quelle ressemblance à la fois et quelle différence avec la destinée de Raphaël, mort jeune aussi, mais au sein des plaisirs, dans les honneurs et déjà presque dans la pourpre! Notre Raphaël n'a pas été l'amant de la Fornarine et le favori d'un pape : il a été chrétien; il est le christianisme dans l'art.

Lesueur est un génie tout français. A peine échappé des mains de Simon Vouët, il s'est formé lui-même sur le modèle qu'il avait dans l'âme. Il n'a jamais vu le ciel d'Italie; il a connu quelques fragmens de l'antique, quelques tableaux de Raphaël, et les dessins que lui envoyait Poussin. C'est avec ces faibles ressources et guidé par un instinct heureux qu'en moins de dix ans il monte par un progrès continu jusqu'à la perfection de son talent, et expire au moment où, sûr enfin de lui-même, il va produire de nouveaux et plus admirables chefs-d'œuvre. Suivez-le depuis *Saint Bruno* achevé en 1648, à travers le *Saint Paul* de 1649, jusqu'à la *Vision de saint Benoît* en 1651, et aux *Muses*, à peine terminées avant sa mort. Lesueur va sans cesse ajoutant à ses qualités essentielles, qu'il doit au génie national et à sa propre nature, je veux dire la composition et l'expression, les qualités qu'il avait rêvées ou entrevues, un dessin de jour en jour plus pur, sans être jamais celui de l'école florentine, et déjà même du coloris.

Dans Lesueur, tout est dirigé vers l'expression, tout est au service de l'esprit, tout est idée et sentiment. Nulle recherche, nulle manière;

(1) Nous sommes confus d'oser parler de Lesueur dans cette *Revue* après l'admirable article de M. Vitet; voyez la livraison du 1er juillet 1841.

une naïveté parfaite; ses figures même sembleraient quelquefois un peu communes, tant elles sont naturelles, si un souffle divin ne les animait. Il ne faut pas oublier que ses sujets favoris n'exigent point une couleur éclatante : il retrace le plus souvent des scènes douloureuses ou austères; mais comme dans le christianisme, à côté de la souffrance et de la résignation, est la foi avec l'espérance, ainsi Lesueur joint au pathétique la suavité et la grâce, et cet homme me charme en même temps qu'il m'émeut.

Les ouvrages de Lesueur sont presque toujours de grands ensembles qui demandaient une méditation profonde et le talent le plus souple pour y conserver l'unité du sujet et y semer la variété et l'agrément. L'*Histoire de saint Bruno,* le fondateur de l'ordre des chartreux, est un vaste poème mélancolique, où sont représentées les scènes diverses de la vie monastique. L'*Histoire de Saint Martin* et de *saint Benoît* ne nous est pas parvenue tout entière; mais les deux seuls fragmens que nous en possédons, *la Messe de saint Martin* et *la Vision de saint Benoît,* nous permettent de comparer ce grand travail à tout ce qui s'est fait de mieux en ce genre en Italie, comme, à parler sincèrement, *les Muses* et l'*Histoire de l'Amour* nous paraissent égaler au moins *la Farnésine.*

Dans l'*Histoire de saint Bruno,* il faut particulièrement remarquer saint Bruno prosterné devant un crucifix, le saint lisant une lettre du pape, sa mort, son apothéose. Est-il possible de porter plus loin le recueillement, l'anéantissement, le ravissement? Les mystiques ébauches d'Angelico da Fiesole et de ses contemporains tant vantés, naïves et touchantes, mais sans aucune grandeur, languissent devant des compositions de cet ordre. *Saint Paul prêchant à Éphèse* rappelle *l'École d'Athènes* par l'étendue de la scène, par l'emploi de l'architecture, par l'habile distribution des groupes. Malgré le nombre des personnages et la diversité des épisodes, le tableau se rassemble tout entier dans saint Paul. Il prêche, et à sa parole sont suspendus les assistans de tout sexe, de tout âge, dans les attitudes les plus variées. Voilà bien les grandes lignes de l'école romaine, son dessin plein en même temps de noblesse et de vérité! Que de têtes charmantes ou graves! que de mouvemens gracieux ou hardis, et toujours naturels! Ici cet enfant aux cheveux bouclés, rempli d'un naïf enthousiasme; là ce vieillard agenouillé et les mains jointes. Toutes ces belles têtes et aussi ces draperies ne sont-elles pas dignes de Raphaël? Mais la merveille du tableau est la figure de saint Paul : c'est celle de Jupiter olympien, animée par l'esprit nouveau. *La Messe de saint Martin* porte dans l'âme une impression de paix et de silence. *La Vision de saint Benoît* est d'une simplicité pleine de grandeur. Un désert, le saint à genoux, contemplant sa sœur, sainte Scho-

lastique, qui monte au ciel, soutenue par des anges, accompagnée de deux jeunes filles couronnées de fleurs et portant la palme, symbole de la virginité. Saint Pierre et saint Paul montrent à saint Benoît le séjour où sa sœur va goûter la paix éternelle. Un léger rayon de soleil perce la nue. Saint Benoît est comme arraché à la terre par cette vision extatique. On ne désire guère une couleur plus vive, et l'expression est divine. Que ces deux jeunes vierges, un peu longues peut-être, sont belles et pures! que ces contours sont suaves! que ces visages sont graves et doux! La personne du saint moine, avec tous les accessoires matériels, est d'un naturel parfait, car elle reste sur la terre, tandis que sa figure, où reluit son âme, est tout idéale et déjà dans le ciel.

Mais le chef-d'œuvre de Lesueur est à nos yeux la *Descente de croix* ou plutôt l'ensevelissement de Jésus, déjà descendu de la croix, et que Joseph d'Arimathie, Nicodème et saint Jean placent dans le linceul. A gauche, la Madeleine, en pleurs, baise les pieds de Jésus; à droite, sont les saintes femmes et la Vierge. Il est impossible de porter plus loin le pathétique en conservant la beauté. Les saintes femmes, placées sur le premier plan, ont chacune leur douleur particulière. Pendant que l'une d'elles s'abandonne au désespoir, une tristesse immense, mais intime et recueillie, est sur le visage de la mère du crucifié : elle a compris le divin bienfait de la rédemption du genre humain, et sa douleur, soutenue par cette pensée, est calme et résignée. Quelle dignité dans cette tête! Elle résume en quelque sorte tout le tableau et lui donne son caractère, celui d'une émotion profonde et contenue. J'ai vu bien des descentes de croix, j'ai vu celle de Rubens, à Anvers, où la sainteté du sujet a comme contraint le grand peintre flamand à joindre la noblesse et le sentiment à la couleur : aucun de ces tableaux ne m'a autant touché que celui de Lesueur. Toutes les parties de l'art y sont au service de l'expression. Le dessin est austère et fort; la couleur même, sans être éclatante, surpasse celle de *Saint Bruno*, de *la Messe de saint Martin*, de *saint Paul*, et même de *la Vision de saint Benoît*, comme si Lesueur eût voulu rassembler ici toutes les puissances de son âme, toutes les ressources de son talent.

Maintenant regardez *les Muses*, d'autres scènes, d'autres beautés, le même génie. Voilà des peintures païennes, mais le christianisme y est encore, par l'adorable chasteté que Lesueur a partout répandue. Tous les critiques ont relevé à l'envi les erreurs mythologiques où est tombé le pauvre Lesueur, et ils n'ont pas manqué cette occasion de déplorer qu'il n'eût pas fait le voyage d'Italie et étudié davantage l'antique; mais qui peut avoir l'étrange idée de chercher dans Lesueur un archéologue? J'y cherche et j'y trouve le génie même de la

peinture. Cette Terpsichore, bien ou mal nommée, avec une harpe un peu trop forte, dit-on, comme si la Muse n'avait pas des dons particuliers, n'est-elle pas, dans sa modeste attitude, le symbole de la grâce décente? Dans ce groupe des trois Muses, auxquelles on peut donner le nom qu'il plaira, celle qui tient sur ses genoux un livre de musique, et qui chante ou va chanter, n'est-elle pas la plus ravissante créature, une sainte Cécile qui prélude encore avant de s'abandonner à l'enivrement de l'inspiration? Et dans ces tableaux il y a de l'éclat et du coloris; le paysage y est éclairé d'une belle lumière, comme si le Poussin avait guidé la main de son ami.

Le Poussin! quel nom je prononce! Si Lesueur est le peintre du sentiment, le Poussin est celui de la pensée. C'est en quelque sorte le philosophe de la peinture. Ses tableaux sont des leçons religieuses ou morales qui témoignent d'un grand esprit autant que d'un grand cœur. Il suffit de rappeler *les Sept Sacremens, le Déluge, l'Arcadie, la Vérité que le Temps soustrait aux atteintes de l'Envie, Diogène, le Testament d'Eudamidas, le Ballet de la vie humaine.* Le style est à la hauteur de la conception. Le Poussin dessine comme un Florentin, il compose comme un Français, et il égale souvent Lesueur dans l'expression; le coloris seul lui a quelquefois manqué. Ainsi que Racine, il est épris de la beauté antique et il l'imite; mais, comme Racine, il reste toujours original. A la place de la naïveté et du charme unique de Lesueur, il a une simplicité sévère, avec une correction qui ne l'abandonne jamais. Songez aussi qu'il a cultivé tous les genres. C'est à la fois un grand peintre d'histoire et un grand paysagiste : il traite les sujets de religion aussi bien que les sujets profanes, et s'inspire tour à tour de l'antiquité et de la Bible. Il a beaucoup vécu à Rome, il est vrai, et il y est mort; mais il a beaucoup aussi travaillé en France, et presque toujours pour la France. A peine se fit-il connaître, que Richelieu l'attira à Paris et l'y retint tant que lui-même vécut, le comblant d'honneurs et lui donnant le brevet de premier peintre ordinaire du roi, avec la direction générale de tous les ouvrages de peinture et de tous les ornemens des maisons royales. C'est pendant ce séjour de deux années à Paris qu'il a fait *la Cène,* le *Saint François-Xavier, la Vérité que le Temps enlève.* C'est encore à la France, à son ami M. de Chanteloup, que de Rome il a adressé *le Ravissement de saint Paul* ainsi que *les Sept Sacremens,* composition immense et sublime qui peut rivaliser avec les *Stanze* de Raphaël. J'en parle ainsi d'après les gravures, car *les Sept Sacremens* ne sont plus en France. Honte éternelle du XVIIIe siècle! Il a fallu du moins arracher aux Grecs les frontons du Parthénon; nous, nous avons livré à l'étranger, nous lui avons vendu tous ces monumens du génie français qu'avaient recueillis avec un soin religieux Richelieu et Mazarin! Et l'indignation pu-

blique n'a pas flétri cet acte! et depuis il ne s'est pas encore trouvé en France un roi, un homme d'état, pour interdire de laisser sortir sans autorisation du territoire national (1) les chefs-d'œuvre d'art qui honorent la nation! Il ne s'est pas trouvé un gouvernement qui ait entrepris au moins de racheter ceux que nous avons perdus, et de ressaisir les grands ouvrages de Poussin, de Lesueur (2) et de tant d'autres, dispersés en Europe, au lieu de prodiguer des millions pour acquérir des magots de Hollande, comme disait Louis XIV, ou des toiles espagnoles, à la vérité d'une admirable couleur, mais sans nulle expression morale (3)! Eh! mon Dieu! je connais et j'aime aussi les pâturages hollandais et les vaches de Potter, je ne suis pas insensible au sombre et ardent coloris de Zurbaran et aux brillantes imi-

(1) Une telle loi a été le premier acte de la première assemblée nationale de la Grèce affranchie, et tous les amis des arts y ont applaudi d'un bout à l'autre de l'Europe civilisée.

(2) Nous regrettons particulièrement le célèbre tableau de Lesueur, *Alexandre et son Médecin*, qui, à la grande vente de 1800 à Londres, a été acheté par lady Lucas. Nous tirons du savant ouvrage de M. Waagen, *Œuvres d'art en Angleterre*, *Kunstwerke und Künstler in England* (deux volumes, Berlin, 1837 et 1838), la note exacte des tableaux de Lesueur qui d'une manière ou d'une autre ont passé en Angleterre : 1° Dans la galerie du duc de Devonshire, *la Reine de Saba devant Salomon*, Waagen, t. Ier, p. 245; 2° dans la collection de Leightcourt, chez M. Miles, membre actuel du parlement, *la Mort de Germanicus*, « riche et noble composition, » dit M. Waagen, t. II, p. 356; 3° à Alton Tower, résidence du comte de Shrewsbury, *le Christ au pied de la Croix, soutenu par sa famille*, « sentiment profond et vrai dans les têtes, » t. II, p. 463; 3° dans la collection de Burleigh-House, chez lord Exeter, *la Madeleine répandant des parfums sur les pieds de Jésus-Christ*, « tableau du goût le plus pur et du plus vrai sentiment, » t. II, p. 485. L'auteur des *Musées d'Allemagne et de Russie* (Paris, 1844) signale à Berlin un *Saint Bruno adorant la Croix dans sa cellule ouverte sur un paysage*, et prétend que ce tableau est aussi pathétique que les meilleurs saint Bruno qui sont au musée de Paris. C'est vraisemblablement une esquisse comme nous en avons une, car il n'y a jamais eu que vingt-deux tableaux aux Chartreux, et ils sont encore au Louvre. A Saint-Pétersbourg, le catalogue de l'Ermitage indique sept tableaux de Lesueur, sur lesquels l'auteur que nous venons de citer en admet un d'authentique, *Moïse enfant exposé sur les eaux du Nil*. S'il ne s'est pas trompé, nous déplorons qu'on ait laissé une œuvre de Lesueur s'égarer jusqu'à Saint-Pétersbourg, avec plusieurs Poussin, les plus beaux Claude, des Mignard, des Sébastien Bourdon, des Gaspard, des Stella, des Valentin.

(3) On a donné récemment cinq ou six cent mille francs pour une Vierge de Murillo qui fait aujourd'hui tourner toutes les têtes. J'avoue que la mienne y a parfaitement résisté. Je rends hommage à la fraîcheur, à la suavité, à l'harmonie de la couleur; mais toutes les autres qualités bien supérieures qu'on attendait dans un tel sujet manquent ici entièrement, ou du moins m'échappent. Cherche-t-on l'idéal? l'extase est à peine sensible, et n'a point transfiguré ce visage sans noblesse et sans grandeur. L'aimable enfant qui est devant mes yeux n'a pas l'air de se douter du profond mystère qui s'accomplit en elle. Qu'a-t-elle donc qui frappe tant la foule, cette Vierge si vantée? Elle est soutenue par des anges charmans, et elle a une jolie robe, d'une couleur éblouissante, qui fait le plus agréable effet du monde.

tations italiennes de Murillo et de Vélasquez; mais enfin qu'est-ce que tout cela devant de sérieuses et puissantes compositions telles que *les Sept Sacremens,* par exemple, cette profonde représentation des rites chrétiens, ouvrage des plus hautes facultés de l'intelligence et de l'âme, et où l'intelligence et l'âme trouveront à jamais un sujet inépuisable d'étude et de méditation! Grâce à Dieu, le burin de Pesne les a sauvés de notre ingratitude et de notre barbarie. Tandis que les originaux décorent la galerie d'un grand seigneur anglais (1), l'amitié et le talent d'un Pesne, d'une Stella, nous en ont conservé des copies fidèles dans ces gravures expressives qu'on ne se lasse pas de contempler, et qui, chaque fois qu'on les examine, nous révèlent quelque nouveau côté du génie de notre grand compatriote. Regardez surtout *l'Extrême-Onction :* quelle scène sublime et en même temps presque gracieuse! On dirait un bas-relief antique, tant les groupes en sont bien distribués, avec des attitudes naturelles et variées! Les draperies sont admirables comme celles du fragment des Panathénées qui est au Louvre. Les figures ont toutes de la beauté. C'est de la sculpture, va-t-on dire; oui, mais c'est aussi de la peinture, si vous-même vous avez l'œil du peintre, si vous savez être frappé par l'expression de ces poses, de ces têtes, de ces gestes et presque de ces regards, car tout vit, tout respire, même dans ces gravures, et si c'était le lieu, nous tâcherions de faire pénétrer avec nous le lecteur dans ces secrets du sentiment chrétien qui sont aussi les secrets de l'art.

Tâchons de nous consoler d'avoir perdu *les Sept Sacremens,* et de n'avoir pas su disputer à l'Angleterre et à l'Allemagne tant d'autres admirables productions du Poussin, englouties aujourd'hui dans les collections étrangères (2), en allant voir au Louvre ce qui nous reste

(1) *Les Sept Sacremens* du Poussin sont chez lord Egerton, dans la galerie de Bridgewater. Voyez M. Waagen, t. Ier p. 333.

(2) On aura une idée des pertes que la France a faites, et surtout du peu de zèle que nous avons mis à acheter des Poussin sur les marchés de l'Europe, en voyant dans l'ouvrage déjà cité de M. Waagen que l'Angleterre seule possède plus de tableaux du Poussin que nous n'en avons au Louvre : par exemple, outre *les Sept Sacremens,* le *Moïse frappant les Eaux de sa baguette,* que M. Waagen déclare une composition tout à fait magistrale, pleine de vie et de force; une *Sainte Famille,* puissante et lumineuse, *kräftig und klaar in der Farbe; Marie avec l'enfant Jésus entourée d'anges,* « le plus beau Poussin que je connaisse pour le coloris, » dit M. Waagen; *la Peste d'Athènes* d'après Thucydide, une des plus grandes et des plus admirables compositions d'histoire du Poussin, au jugement du même critique; la première *Arcadie,* qu'il eût été si précieux d'avoir à côté de la seconde et la meilleure, qui est au Louvre; une cinquantaine de dessins de différentes époques de la vie du Poussin, entre autres le dessin de *la Peste d'Athènes;* enfin l'esquisse du *Testament d'Eudamidas.* — Au musée de Madrid se trouve le tableau célèbre *le Départ pour la chasse au Sanglier de Calydon,* où, avec la pureté du dessin, la grandeur du style et la noblesse d'expression qui n'abandonnent jamais

du grand artiste français, une trentaine de tableaux des différentes époques de sa vie, et qui, la plupart, soutiennent dignement sa renommée : le *Portrait de Poussin*, *la Bacchanale*, faite à Paris pour Richelieu en 1640 ou 1641, *Mars et Vénus*, *la Mort d'Adonis*, *l'Enlèvement des Sabines* (1), *Éliézer et Rebecca*, *Moïse sauvé des eaux*, *l'Enfant Jésus sur les genoux de la Vierge et saint Joseph debout* (2), surtout *la Manne au Désert*, *le Jugement de Salomon*, *les Aveugles de Jéricho*, *la Femme adultère*, *le Ravissement de saint Paul*, le *Diogène*, *le Déluge*, *l'Arcadie*. Le temps a terni leur couleur, qui n'a jamais été bien éclatante; mais il n'a rien pu sur ce qui les fera vivre à jamais, le dessin, la composition et l'expression. *Le Déluge* est resté et sera toujours de l'effet le plus saisissant. Après tant de maîtres qui ont traité le même sujet, le Poussin a trouvé le secret d'être original et plus pathétique que tous ses devanciers en représentant le moment solennel où la race humaine va disparaître. Peu de détails; quelques cadavres flottent sur l'abîme; une lune sinistre se montre à peine; encore quelques instans, et le genre humain ne sera plus; la dernière mère tend inutilement son dernier enfant au dernier père, qui ne peut pas le recueillir, et le serpent, qui a perdu l'homme, s'élance triomphant. On a beau relever dans *le Déluge* quelques signes d'une main tremblante; l'âme qui soutenait et conduisait cette main se fait sentir à la nôtre et l'ébranle profondément. Arrachez-vous à cette scène de deuil, et presque à côté reposez vos yeux sur ce frais paysage et sur ces bergers qui environnent un tombeau. Le

le peintre français, on relève un coloris vigoureux (*Musées d'Espagne*, etc., 1843). L'auteur des *Musées d'Allemagne et de Russie* signale encore à Vienne, dans la galerie du Belvédère, *la Prise et la destruction du Temple de Jérusalem par Titus*, un des plus beaux tableaux du Poussin, dit-il, très vaste composition, imposante, pathétique, et si pleine de mouvement et d'action, si remplie d'épisodes divers, qu'il serait tenté de la trouver un peu tourmentée. — Voulez-vous un exemple tout récent du peu de cas que nous semblons faire du Poussin? La rougeur monte au front quand on pense que nous avons laissé passer en Angleterre, en 1848, l'admirable galerie de M. de Montcalm. Un tableau avait échappé; il a été mis en vente à Paris le 25 mars 1850. C'était un Poussin ravissant, de la plus parfaite authenticité, provenant primitivement de la galerie d'Orléans, et longuement décrit dans le catalogue de Dubois de Saint-Gelais. Il représentait *la Naissance de Bacchus*, et par la variété des scènes et la multitude des idées il attestait le meilleur temps du Poussin. Rendons justice à la Normandie, à la ville de Rouen : elle fit effort pour l'acquérir; mais le gouvernement ne la soutint pas, et cette composition toute française a été adjugée à Paris pour 17,000 francs à un étranger, M. Hope.

(1) Au milieu de cette scène de violence brutale, tout le monde a remarqué ce trait délicat : un Romain tout jeune et presque adolescent, au lieu de s'emparer par force d'une jeune fille réfugiée entre les bras de sa mère, la demande à celle-ci avec un air à la fois passionné et retenu.

(2) C'est le saint Joseph qui est ici le personnage important. Il domine toute la scène; il prie, il est comme en extase.

plus âgé, un genou en terre, lit ces mots gravés sur la pierre : *Et in Arcadia ego*, et moi aussi j'ai vécu en Arcadie. A gauche, un autre berger écoute avec une sérieuse attention; à droite est un groupe charmant, composé d'un berger au printemps de la vie et d'une jeune fille d'une beauté ravissante. Un étonnement naïf se peint sur la figure du jeune pâtre qui regarde avec bonheur sa belle compagne. Pour celle-ci, son adorable visage n'est pas même voilé d'une ombre légère; elle sourit, la main nonchalamment appuyée sur l'épaule du jeune homme, et elle n'a pas l'air de comprendre cette leçon donnée à la beauté, à la jeunesse et à l'amour. Je l'avoue, pour ce seul tableau, d'une philosophie si touchante, je donnerais bien des chefs-d'œuvre de coloris, tous les pâturages de Potter, tous les badinages d'Ostade, toutes les bouffonneries de Téniers.

Lesueur et Poussin, à des titres différens, mais à peu près égaux, sont à la tête de notre grande peinture du XVIIe siècle. Après eux, quels artistes encore que Claude le Lorrain et Philippe de Champagne!

Connaissez-vous en Italie ou en Hollande un plus grand paysagiste que Claude? Et saisissez bien son vrai caractère. Regardez ces vastes et belles solitudes, éclairées par les premiers ou les derniers rayons du soleil, et dites-moi si ces solitudes, ces arbres, ces eaux, ces montagnes, cette lumière, ce silence, toute cette nature n'a pas une âme, et si derrière ces horizons lumineux et purs vous ne remontez pas involontairement, en d'ineffables rêveries, jusqu'à la source invisible de la beauté et de la grâce! Le Lorrain est par-dessus tout le peintre de la lumière, et on pourrait appeler ses ouvrages l'histoire de la lumière et de toutes ses combinaisons, en petit et en grand, sur des plans larges ou dans les accidens les plus variés, sur la terre, sur les eaux, dans les cieux, dans son éternel foyer. Les scènes humaines jetées dans un coin du tableau n'ont d'autre objet que de relever et de faire paraître davantage les scènes de la nature par l'harmonie ou par le contraste. Dans *la Fête villageoise*, la vie, le bruit et le mouvement sont sur le premier plan; la paix et la grandeur sont au fond du paysage, et c'est là qu'est véritablement le tableau. Même effet dans les *Bestiaux passant une rivière*. Le paysage placé immédiatement sous nos yeux n'a rien de bien rare, on le peut trouver partout; mais suivez la perspective : elle vous conduit à travers des campagnes florissantes, une belle rivière, des ruines, des montagnes qui dominent ces ruines, et vous vous perdez dans des lointains qui se prolongent indéfiniment. Ce *Paysage traversé par une rivière*, où un pâtre abreuve son troupeau, ne dit pas grand'-chose au premier aspect. Contemplez-le quelque temps, et la paix, une sorte de recueillement dans la nature, une perspective bien gra-

duée, vous gagneront le cœur peu à peu, et donneront pour vous à cette petite composition un charme pénétrant. Le tableau appelé *un Paysage* représente une vaste campagne chargée d'arbres et éclairée par le soleil levant. Il y a là de la fraîcheur et déjà de la chaleur, du mystère et de l'éclat, avec des horizons de la plus suave harmonie. Une *Danse au soleil couchant* exprime la fin d'une belle journée. On y voit, on y sent l'apaisement des feux du jour; sur le devant, quelques bergers et quelques bergères dansent à côté de leurs troupeaux (1).

N'est-il pas étrange qu'on ait mis Champagne dans l'école flamande? Il est né à Bruxelles, il est vrai; mais il est venu de fort bonne heure à Paris, et son véritable maître a été Poussin, qui lui a donné des conseils. Il a consacré son talent à la France, il y a vécu, il y est mort, et sa manière est toute française (2). Dira-t-on qu'il doit à la Flandre sa couleur? Nous répondons que cette qualité est bien rachetée par le grave défaut qu'il lui doit aussi, le manque d'idéalité dans les figures, et c'est de la France qu'il a appris à réparer ce défaut par la beauté de l'expression morale. Champagne est inférieur à Lesueur, mais il est de sa famille. Lui aussi, il était de ces artistes contem-

(1) Les tableaux de Claude le Lorrain dont nous venons de parler sont au musée de Paris. En tout, il y en a treize, tandis que le seul musée de Madrid en possède presque autant, et qu'il y en a en Angleterre plus de cinquante et des plus admirables. Nous nous bornerons à citer, à la galerie nationale de Londres, l'*Embarquement de la reine de Saba*, qui est à la fois une marine et un paysage. M. Waagen déclare que c'est le plus beau tableau de ce genre qu'il connaisse, et que le grand paysagiste y est arrivé à sa perfection Ce chef-d'œuvre avait été fait par Claude pour son protecteur, le duc de Bouillon. Il est signé « Claud. G. I. V. faict pour son altesse le duc de Bouillon, anno 1648. » Il s'agit ici évidemment du grand duc de Bouillon, le frère aîné de Turenne. Voilà donc un tableau français destiné à la France qui est à jamais perdu pour elle, ainsi que ce fameux livre de vérité, *Liber Veritatis*, où Claude mettait les dessins de tous les tableaux qu'il entreprenait, monument précieux qui permet de contrôler l'authenticité de tous les tableaux que l'on attribue à notre grand artiste! Il a été longtemps, comme l'*Embarquement de la reine de Saba*, entre les mains d'un marchand français, qui l'aurait très volontiers cédé au gouvernement, et qui, faute de trouver des acheteurs à Paris, au dernier siècle, l'a vendu en Hollande, d'où il est devenu la possession du duc de Devonshire. — A Saint-Pétersbourg, dans la galerie de l'Ermitage, parmi un très grand nombre de Claude dont il semble admettre l'authenticité, l'auteur des *Musées d'Allemagne et de Russie* cite quatre tableaux qu'il n'hésite pas à déclarer égaux aux plus célèbres chefs-d'œuvre du même peintre qui soient à Paris et à Londres : *le Matin*, *le Midi*, *le Soir* et *la Nuit*. Ils proviennent de la Malmaison. C'est donc la vente de la galerie d'une impératrice qui, de nos jours, a enrichi la Russie, comme vingt-cinq ans auparavant la vente de la galerie d'Orléans a enrichi l'Angleterre.

(2) La dernière *Notice des tableaux exposés dans les galeries du Musée national du Louvre*, bien que l'auteur, M. Villot, soit assurément un homme d'un savoir et d'un goût incontestables, s'obstine à placer Champagne dans l'école flamande. En revanche, un savant étranger, M. Waagen, le restitue à l'école française : *Kunstwerke und Kunstler in Paris*; Berlin, 1839, p. 651.

porains de Corneille, simples, pauvres, vertueux, chrétiens. Champagne a travaillé à la fois pour le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, ce vénérable séjour d'une piété ardente et sublime, et pour Port-Royal, le lieu du monde peut-être qui a renfermé dans le plus petit espace le plus de vertu et de génie, autant d'hommes admirables et de femmes dignes d'eux. Qu'est devenu ce fameux crucifix qu'il avait peint à la voûte de l'église des Carmélites, chef-d'œuvre de perspective, qui, sur un plan horizontal, paraissait perpendiculaire? Il a péri avec la sainte maison. *La Cène* est vivante par la vérité de toutes les figures, des mouvemens et des poses; mais l'absence d'idéal gâte à mes yeux ce tableau. Je suis forcé d'en dire autant du *Repas chez Simon le pharisien*. Le chef-d'œuvre de Champagne est l'apparition de saint Gervais et saint Protais à saint Ambroise dans une basilique de Milan. Voilà bien toutes les qualités de l'art français : simplicité et grandeur dans la composition, avec une expression profonde. Sur cette vaste toile, quatre personnages seulement, les deux martyrs et saint Paul, qui les présente à saint Ambroise. Ces quatre figures remplissent l'immense basilique, éclairée surtout, dans l'obscurité de la nuit, par la lumineuse apparition. Les deux martyrs sont pleins de majesté. Saint Ambroise, agenouillé et en prière, est comme saisi de terreur.

J'admire assurément Champagne comme peintre d'histoire (1) et même comme paysagiste; mais ce qu'il y a peut-être de plus grand en lui, c'est le peintre de portraits. Ici la vérité et le naturel sont particulièrement à leur place, relevés par le coloris et idéalisés en une juste mesure par l'expression. Les portraits de Champagne sont autant de monumens où vivront à jamais ses plus illustres contemporains. Tout y est frappant de réalité, grave et sévère, avec une douceur pénétrante. On perdrait les écrits de Port-Royal, qu'on retrouverait Port-Royal tout entier dans Champagne. Voilà bien l'inflexible Saint-Cyran (2), comme aussi son persécuteur, l'impérieux Richelieu (3); voilà le savant, l'intrépide Antoine Arnauld, auquel les contemporains de Bossuet ont décerné le nom de grand (4); voilà Mme Angélique Arnauld, avec sa naïve et forte figure (5); voilà la mère Agnès et l'humble fille de Champagne lui-même, la sœur Sainte-

(1) Dans la collection de sir Thomas Baring, M. Waagen, t. II, p. 251, signale un remarquable tableau d'histoire de Champagne, *Thésée trouvant l'épée de son père*.

(2) L'original est au musée de Grenoble; mais voyez la gravure de Morin.

(3) Au musée du Louvre. Voyez encore la gravure de Morin.

(4) A défaut de l'original, qui a disparu, et qui est attribué tantôt à Philippe de Champagne, tantôt à Jean-Baptiste, son neveu, nous avons les belles gravures d'Édelinck et de Drevet.

(5) Nous ignorons où est l'original; l'admirable gravure de Van Schupen en tient lieu.

Suzanne (1). Elle vient d'être guérie miraculeusement, et toute sa personne abattue porte l'empreinte d'un reste de souffrance. En face, la mère Agnès à genoux la regarde avec une joie reconnaissante. Le lieu de la scène est une pauvre cellule; une croix de bois suspendue à la muraille, quelques chaises de paille en sont tous les ornemens. Sur le tableau se lit cette inscription : *Christo uni medico animarum et corporum*, etc. On a là le stoïcisme chrétien de Port-Royal dans son imposante austérité. Ajoutez à tous ces portraits celui de Champagne (2), car le peintre peut être mis à côté de ses personnages.

Quand la France n'aurait produit au XVIIe siècle que ces quatre grands artistes, il faudrait faire une belle place à l'école française; mais elle compte bien d'autres peintres du plus grand mérite. Parmi eux, distinguez Mignard, si admiré dans son temps, si peu connu aujourd'hui et si digne de l'être. Comment avons-nous pu laisser tomber dans l'oubli l'auteur de la fresque immense du Val-de-Grâce, tant célébrée par Molière (3), et qui est peut-être la plus grande page de peinture qui soit au monde? Ce qui frappe d'abord dans ce gigantesque ouvrage, c'est l'ordonnance et l'harmonie, puis viennent mille détails charmans et d'innombrables épisodes qui forment eux-mêmes des compositions considérables. Remarquez aussi le coloris brillant et doux qui devrait au moins obtenir grâce pour tant d'autres beautés du premier ordre. C'est encore au pinceau de Mignard que nous devons ce ravissant plafond du petit appartement du roi à Versailles, chef-d'œuvre aujourd'hui détruit, mais dont il nous reste une traduction magnifique dans la belle estampe de Gérard Audran. Quelle expression profonde dans *la Peste d'Éaque* (4) et dans le *Saint Charles donnant la communion aux pestiférés de Milan!* On s'accorde à reconnaître Mignard pour un de nos meilleurs peintres de portraits : la grâce, quelquefois un peu raffinée, se joint en lui au sentiment. L'école française peut encore présenter avec orgueil Valentin, mort jeune et qui donnait tant d'espérances; Stella, le digne ami du Pous-

(1) Au musée du Louvre.

(2) Au Musée, et gravé par Gérard Édelinck. Le Musée possède aussi le portrait de Robert Arnauld d'Andilly, que Morin a gravé. Dans la collection du comte de Spencer à Altorp, M. Waagen, t. II, p. 537, a vu un portrait de ce même d'Andilly qui, dit-il, pour la vie et la couleur, ne le cède guère à celui de Paris. Serait-ce l'autre portrait d'Andilly, peint aussi par Champagne et gravé par Édelinck? M. Waagen a rencontré chez le duc de Sutherland, à Staffordhouse, un portrait d'homme plein de naturel et de coloris, de la main de Champagne. Encore un Français dont le portrait est perdu pour la France sans enrichir beaucoup l'Angleterre!

(3) *La Gloire du Val-de-Grâce*, in-4°, 1669. Molière y entre dans des détails infinis sur toutes les parties de l'art de peindre et du génie de Mignard. Il pousse l'éloge peut-être jusqu'à l'hyperbole. Depuis, l'hyperbole a fait place à la plus honteuse indifférence.

(4) Gravée par G. Audran sous le nom de *la Peste de David*. Qu'est devenu l'original?

sin, l'oncle de Claudine, d'Antoinette et de Françoise Stella; Lahire, qui a tant d'esprit et de goût (1); Sébastien Bourdon, si noble et si élevé; les Lenain, qui ont quelquefois la naïveté de Lesueur et la couleur de Champagne; le Bourguignon, plein de mouvement et de verve; Jouvenet, qui compose si bien; tant d'autres, enfin Lebrun, qu'il est de mode aujourd'hui de traiter cavalièrement, et qui avait reçu de la nature, avec la passion peut-être immodérée de la gloire, celle du beau en tout genre et un talent d'une flexibilité admirable, le véritable peintre du grand roi par la richesse et la dignité de sa manière, et qui, comme Louis XIV, clôt dignement le XVIIe siècle (2).

Puisque nous avons parlé avec un peu d'étendue de la peinture du XVIIe siècle, ne serait-il pas injuste de passer entièrement sous silence la gravure, sa fille ou sa sœur? Ce n'est pas un art de médiocre importance; nous y avons excellé, nous l'avons surtout porté à sa perfection dans les portraits. Soyons équitables envers nous-mêmes : quelle école, celle de Marc-Antoine, ou celle d'Albert Dürer, ou celle de Rembrandt, peut présenter en ce genre une telle suite d'artistes éminens? Thomas de Leu et Léonard Gautier font en quelque sorte le passage du XVIe au XVIIe siècle. Puis viennent en foule les talens les plus divers, Mellan, Michel Lasne, Morin, Daret, Huret, Masson, Nanteuil, Drevet, Van Schupen, les Poilly, les Édelinck, les Audran. Gérard Édelinck et Nanteuil ont seuls une renommée populaire, et ils la méritent par la délicatesse, l'éclat et le charme de leur burin; mais les connaisseurs d'un goût élevé leur trouvent au moins des rivaux dans des graveurs aujourd'hui moins admirés parce qu'ils ne flattent pas autant les yeux, mais qui ont peut-être plus de vérité et de vigueur, et quelquefois autant de grâce. Il faut bien le dire aussi, les portraits de ces deux habiles maîtres n'ont pas l'importance historique de ceux de leurs devanciers. On admire avec raison le Condé de Nanteuil; mais si on veut connaître le grand Condé, le vainqueur de Rocroy et de Lens, ce n'est pas à Nanteuil qu'il faut le demander, c'est à Huret, c'est à Michel Lasne, c'est surtout à Daret, qui l'a dessiné et gravé à l'âge de trente-deux ou trente-trois ans, dans toute sa force et sa beauté héroïque (3). Édelinck et Nanteuil lui-même n'ont guère

(1) Voyez son *Paysage au Soleil couchant* et *les Baigneuses*, scène agréable, un peu gâtée par l'incorrection d'un dessin trop facile.

(2) Le tableau qu'on appelle *le Silence*, et qui représente le sommeil de l'enfant Jésus, n'est pas indigne du Poussin. La tête de l'enfant est d'une puissance surhumaine. Les *Batailles d'Alexandre*, avec leurs défauts, sont des pages d'histoire de l'ordre le plus élevé, et dans l'*Alexandre visitant avec Éphestion la mère et la femme de Darius*, on ne sait qu'admirer le plus, de la noble ordonnance de l'ensemble ou de la juste expression des figures.

(3) Ce portrait de Condé et bien d'autres du même graveur sont du plus grand prix. Il paraît que Lesueur a quelquefois fourni des dessins à Daret. Par exemple, c'est à Lesueur

connu et retracé le XVIIe siècle qu'aux approches de son déclin (1); Morin et Mellan ont pu le voir et nous l'ont transmis en sa glorieuse jeunesse. Morin est le Champagne de la gravure, ou plutôt il ne grave pas, il peint. C'est lui qui représente à la postérité les hommes illustres de la première moitié du grand siècle, Henri IV, de Thou, Saint-Cyran, Marillac, d'Andilly, Bentivoglio, Richelieu, Mazarin jeune encore (2). Mellan a eu le même avantage : il est le premier en date de tous les graveurs du XVIIe siècle, et peut-être aussi est-il le plus expressif. Avec une seule taille, il semble que de ses mains il ne peut sortir que des ombres : il ne frappe pas au premier aspect; mais à mesure qu'on le regarde davantage, il saisit, il pénètre, il touche comme Lesueur (3).

Le christianisme, c'est-à-dire le règne de l'esprit, est favorable à la peinture, particulièrement expressive. La sculpture semble un art païen, car, si l'expression morale doit y être encore, c'est toujours sous la condition impérieuse de la beauté de la forme. Voilà pourquoi la sculpture est comme naturelle à l'antiquité et y a jeté un éclat incomparable, devant lequel a un peu pâli la peinture, tandis que chez les modernes elle a été éclipsée par celle-ci et lui est demeurée très inférieure, dans l'extrême difficulté de forcer la pierre et le marbre à exprimer des sentimens chrétiens sans que la beauté matérielle en souffre, en sorte que d'ordinaire notre sculpture est insignifiante pour être belle, ou maniérée pour être expressive. Depuis l'antiquité, il n'y a eu véritablement que deux écoles de sculpture, l'une à Florence, un peu avant Michel-Ange et surtout avec Michel-Ange, l'autre en France, à la renaissance, avec Jean Cousin, Goujon, Bullant, Ger-

que Daret doit l'idée et le dessin de son chef-d'œuvre, le médaillon d'Armand de Bourbon, prince de Conti, représenté dans sa première jeunesse et en abbé, soutenu et environné par des anges, de différente grandeur, formant une composition charmante. Le dessin est d'une pureté accomplie, excepté quelques raccourcis restés imparfaits. Les petits anges qui se jouent avec les emblèmes du futur cardinal sont pleins d'esprit et en même temps de suavité.

(1) Édelinck n'a vu que le règne de Louis XIV. Nanteuil n'a pu graver que très peu de grands hommes du temps de Louis XIII et de la régence, et dans la dernière partie de leur vie, Mazarin dans ses cinq ou six dernières années, Condé vieillissant, Turenne vieux, Fouquet et Mathieu Molé quelques années avant la chute de l'un et la mort de l'autre, et il lui a fallu perdre trop souvent son talent sur une foule de parlementaires et de financiers obscurs.

(2) Si je voulais faire connaître à quelqu'un le XVIIe siècle dans sa partie la plus grande et la plus négligée, celle que Voltaire a presque entièrement omise, je lui donnerais à rassembler l'œuvre de Morin.

(3) Mellan n'a pas seulement fait des portraits d'après les peintres célèbres de son temps, il est auteur lui-même de grandes et charmantes compositions dont un grand nombre servent de frontispices à des livres. J'appelle volontiers l'attention sur celle qui est en tête de l'édition in-folio de l'*Introduction à la vie dévote*, et sur les beaux frontispices des écrits de Richelieu sortis de l'imprimerie du Louvre.

main Pilon. On peut dire que ces quatre artistes se sont comme partagé la grandeur et la grâce. Au premier la noblesse et la force avec une science profonde, aux trois autres une élégance pleine de charme. La sculpture change de caractère au XVIIe siècle ainsi que tout le reste : elle n'a plus le même agrément, mais elle acquiert un surcroît de force et l'inspiration morale et religieuse, qui avait trop manqué aux plus habiles maîtres de la renaissance. En est-il un, Jean Cousin excepté, qui soit supérieur à Jacques Sarazin? Ce grand artiste, aujourd'hui presque oublié, est un disciple à la fois de l'école française et de l'école italienne, et aux qualités qu'il emprunte à ses devanciers il ajoute l'expression morale, touchante et élevée, qu'il doit à l'esprit du siècle nouveau. Il est, dans la sculpture, le digne contemporain de Lesueur et de Poussin, de Corneille, de Descartes et de Pascal. Il appartient tout à fait au règne de Louis XIII, de Richelieu et de Mazarin : il n'a pas même vu celui de Louis XIV (1). Rappelé en France par Richelieu, qui y avait aussi rappelé Poussin et Champagne, Jacques Sarazin, en peu d'années, a produit une foule d'ouvrages d'une rare élégance et d'un grand caractère. Que sont-ils devenus? Le XVIIIe siècle avait passé sur eux sans y prendre garde. Les barbares qui les ont détruits ou dispersés s'étaient arrêtés devant les toiles de Lesueur et de Poussin, protégées par un reste d'admiration : en brisant les chefs-d'œuvre du ciseau français, ils ne se sont pas même doutés du sacrilége qu'ils commettaient envers l'art aussi bien qu'envers la patrie (2). Du moins j'ai pu voir il y a quelques années, au Musée des monumens français, recueillies par la piété d'un ami des arts (3), de belles parties du superbe mausolée élevé à la mémoire de Henri de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé, le père du grand Condé, le digne appui, l'habile collaborateur de Richelieu et de Mazarin. Ce monument était soutenu par quatre figures de grandeur naturelle, *la Religion, la Justice, la Piété, la Force.* Il y avait quatorze bas-reliefs en bronze, où étaient retracés les *Triomphes de la Renommée, du Temps, de la Mort, de l'Éternité.* Dans le *Triomphe de la Mort*, l'artiste avait représenté un certain nombre de modernes illustres, parmi lesquels il s'était mis lui-même, à côté de Michel-Ange (4). Nous pouvons contem-

(1) Sarazin est mort en 1660, Lesueur en 1655, Poussin en 1665, Descartes en 1650, Pascal en 1662, et le génie de Corneille n'a pas franchi cette époque.

(2) On a détruit en 1793 les deux charmantes figures d'anges en argent portant le cœur de Louis XIII qu'on voyait dans l'église Saint-Louis de la rue Saint-Antoine.

(3) M. Lenoir. Voyez le *Musée royal des monumens français*, Paris, 1815, avec l'atlas in-folio composé de quelques planches gravées par M. Lavallée.

(4) D'abord dans l'église des Jésuites, puis au musée des Petits-Augustins. Lenoir, p. 98 et 99. Quelques-uns des bas-reliefs en ont aussi été conservés. *Ibid.*, p. 122 et 140.

pler encore dans la cour du Louvre, au pavillon de l'Horloge, ces cariatides de Sarazin, si majestueuses à la fois et si gracieuses, qui se détachent avec un relief et une légèreté admirables. Jean Goujon et Germain Pilon ont-ils rien fait de plus élégant et de plus vivant? Ces femmes respirent, et elles vont marcher. Prenez la peine d'aller à quelques pas d'ici (1) visiter l'humble chapelle qui remplace aujourd'hui cette magnifique église des Carmélites, jadis remplie des peintures de Champagne, de Stella, de Lahire et de Lebrun, où la voix de Bossuet s'est fait entendre, où Mlle de La Vallière et Mme de Longueville ont été vues si souvent prosternées à terre, leurs longs cheveux coupés et le visage baigné de larmes. Parmi les restes qui se conservent de la splendeur passée du saint monastère, considérez la noble statue du cardinal de Bérulle agenouillé. Sur ces traits recueillis et pénétrés, dans ces yeux levés vers le ciel, respire l'âme de ce grand serviteur de Dieu, mort à l'autel comme un guerrier au champ d'honneur. Il prie Dieu pour ses chères carmélites. Cette tête est d'un naturel parfait, comme Champagne aurait pu la peindre, et d'une grâce sévère qui rappelle Lesueur et Poussin (2).

Au-dessous de Sarazin, les Anguier sont encore des artistes qu'admirerait l'Italie, et auxquels il ne manque, depuis le grand siècle, que des juges dignes d'eux. Ces deux frères avaient couvert Paris et la France des plus précieux monumens. Regardez le tombeau de Jacques-Auguste de Thou, par François Anguier. La figure du grand historien est réfléchie et mélancolique comme celle d'un homme las du spectacle des choses humaines, et rien de plus aimable que les statues de ses deux femmes, Marie Barbançon de Cany et Gasparde de la Châtre (3). Le mausolée de Henri de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632, qui se voit encore aujourd'hui à Moulins, dans l'église de l'ancien couvent des filles de Sainte-Marie, est un ouvrage considérable du même artiste, où la force est manifeste, avec un peu de lourdeur (4). C'est à Michel Anguier qu'on attribue les

(1) Rue d'Enfer, n° 67.

(2) Le musée du Louvre ne possède de Sarrazin qu'un très petit nombre d'ouvrages : un buste en bronze de Pierre Séguier, frappant de vérité, deux statuettes pleines de grâce, et le petit monument funéraire de Hennequin, abbé de Bernay, membre du parlement, mort en 1651, qui est un chef-d'œuvre d'élégance.

(3) Ces trois statues étaient réunies au musée des Petits-Augustins. Nous ne savons pourquoi on les a séparées. Jacques-Auguste de Thou est au Louvre, et ses deux femmes à Versailles.

(4) François Anguier avait fait un tombeau en marbre du cardinal de Bérulle qui était à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Il eût été intéressant de comparer cette statue à celle de Sarazin. François est aussi l'auteur du monument des Longueville, qui avant la révolution était aux Célestins, et se voyait encore en 1815 au musée des Pe-

statues du duc et de la duchesse de Tresmes (1) et celle de leur illustre fils, Potier, marquis de Gèvres. Le voilà bien l'intrépide compagnon de Condé, arrêté dans sa course à trente-deux ans, devant Thionville, après la bataille de Rocroy, déjà lieutenant-général, et quand Condé demandait pour lui le bâton de maréchal de France, déposé sur sa tombe; le voilà jeune, beau, hardi comme ses camarades, moissonnés aussi à la fleur de l'âge, Laval, Châtillon, La Moussaye. Un des meilleurs ouvrages de Michel Anguier est le monument de Henri de Chabot, cet autre compagnon, cet ami fidèle de Condé, qui, par les grâces de sa personne, sut gagner le cœur, la fortune et le nom de la belle Marguerite, la fille du grand duc de Rohan. Le nouveau duc mourut jeune encore, en 1655, à trente-neuf ans. Il est représenté couché, la tête inclinée et soutenue par un ange; un autre ange est à ses pieds. L'ensemble est frappant, et les détails sont exquis. La figure de Chabot est de toute beauté, comme pour répondre à sa réputation, mais c'est la beauté d'un mourant. Le corps a déjà la langueur du trépas, *languescit moriens,* avec je ne sais quelle grâce antique. Ce morceau, s'il était d'un dessin plus sévère, rivaliserait avec *le Gladiateur mourant,* qu'il rappelle, peut-être même qu'il imite (1).

J'admire en vérité qu'on ose parler aujourd'hui si légèrement de Puget et de Girardon. Les défauts de Puget sont manifestes; mais on ne peut lui refuser des qualités du premier ordre. Il a le feu, la verve, la fécondité du génie. Les cariatides de l'hôtel-de-ville de Toulon, qui ont été apportées au musée de Paris, attestent un ciseau puissant. Le *Milon* rappelle, en l'exagérant, la manière de Michel-Ange; il est un peu tourmenté, mais on ne peut nier que l'effet n'en soit saisissant. Voulez-vous un talent plus naturel et ayant encore de la force et de l'élévation? donnez-vous le plaisir de rechercher aux Tuileries, dans les jardins de Versailles, dans plusieurs églises de Paris, les ouvrages dispersés de Girardon : ici le mausolée des

tits-Augustins. (Lenoir, p. 103.) Il est maintenant au Louvre. C'est un obélisque dont les quatre faces étaient couvertes de bas-reliefs allégoriques. Le piédestal, orné aussi de bas-reliefs, avait quatre figures de femme en marbre représentant les vertus cardinales.

(1) Aujourd'hui à Versailles. Lenoir, p. 97 et p. 100.

(2) Groupe en marbre blanc qui était aux Célestins, église voisine de l'hôtel de Rohan-Chabot à la Place Royale; recueilli au musée des Petits-Augustins, il est maintenant à Versailles. Il faut rapprocher de ce bel ouvrage le mausolée de Jacques de Souvré, grand-prieur de France, le frère de la belle marquise de Sablé, mausolée qui venait de Saint-Jean de Latran, a passé par le musée des Petits-Augustins et se trouve aujourd'hui au Louvre. Les sculptures de la porte Saint-Denis sont dues aussi à Michel Anguier, ainsi que l'admirable buste de Colbert qui est au musée du Louvre.

Gondi (1), là celui des Castellan (2), celui de Louvois (3), etc.; surtout allez voir dans l'église de la Sorbonne le mausolée de Richelieu. Le redoutable ministre y est représenté à ses derniers momens, soutenu par la Religion et pleuré par la Patrie. Toute la personne est d'une noblesse parfaite, et la figure a la finesse, la sévérité, la suprême distinction que lui donnent le pinceau de Champagne, le burin de Morin et de Mellan.

Enfin je ne regarde point comme un sculpteur ordinaire Coysevox, qui, sous l'influence de Lebrun, commence malheureusement le genre théâtral, mais qui a la facilité, le mouvement, l'élégance de Lebrun lui-même. Il a élevé de dignes monumens à Mazarin, à Colbert, à Lebrun (4), et semé, pour ainsi dire, les bustes des hommes illustres de son temps, car, remarquez-le bien, les artistes ne prenaient guère alors des sujets arbitraires et de fantaisie; ils travaillaient sur des sujets contemporains, qui, en leur laissant une juste liberté, les inspiraient et les guidaient, et communiquaient un intérêt public à leurs ouvrages. La sculpture française du XVIIe siècle, comme celle de l'antiquité, est profondément nationale. Les églises, les monastères étaient remplis des statues de ceux qui les avaient aimés pendant leur vie et voulaient y reposer après leur mort. Chaque église de Paris était un musée populaire. Les somptueuses résidences de l'aristocratie, car à cette époque il y en avait une en France, comme aujourd'hui en Angleterre, possédaient leurs tombeaux séculaires, les statues, les bustes, les portraits des hommes éminens dont la gloire appartenait à la patrie aussi bien qu'à leur famille. De son côté, l'état n'encourageait pas les arts en détail, et en petit pour ainsi dire; il leur donnait une impulsion puissante en leur demandant des travaux considérables, en leur confiant de vastes entreprises. Toutes les grandes choses se mêlaient ainsi, s'inspiraient et se soutenaient réciproquement.

Un seul homme en Europe a laissé un nom dans l'art trop peu apprécié qui entoure un château ou un palais de jardins gracieux ou de parcs magnifiques : cet homme est un Français du XVIIe siècle, c'est Le Nôtre. On peut reprocher à Le Nôtre une régularité peut-être excessive et un peu de manière dans les détails; mais il a deux qualités qui rachètent bien des défauts, la grandeur et le sentiment.

(1) D'abord à Notre-Dame, la place naturelle des tombeaux des Gondi, puis aux Augustins, maintenant à Versailles.

(2) Dans l'église Saint-Germain-des-Prés.

(3) Aux Capucins, puis aux Augustins, maintenant à Versailles.

(4) Voyez, sur ces trois monumens, Lenoir, p. 98, 101, 102. Celui de Mazarin est aujourd'hui au Louvre, ceux de Colbert et de Lebrun à Versailles.

Celui qui a dessiné le parc de Versailles, qui, à l'agrément des parterres, au mouvement des fontaines, au bruit harmonieux des cascades, aux ombres mystérieuses des bosquets, a su ajouter la magie d'une perspective infinie au moyen de cette large allée où la vue se prolonge sur une nappe d'eau immense pour aller se perdre en des lointains sans bornes, celui-là est un paysagiste digne d'avoir une place à côté du Poussin et du Lorrain.

Nous avons eu au moyen âge notre architecture gothique comme tous les peuples de l'Europe. Au XVIe siècle, quels architectes que Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert Delorme! quels charmans palais, quels gracieux édifices que le pavillon des Tuileries, dégagé des deux ailes massives qui l'écrasent, l'Hôtel-de-Ville de Paris dans ses proportions primitives, Chambord, Écouen, la Place-Royale! Le XVIIe siècle aussi a son architecture originale, différente de celle du moyen âge et de celle de la renaissance, simple, austère, noble, comme la poésie de Corneille et la prose de Descartes. Étudiez sans préjugés d'école le Luxembourg de Debrosse (1), le portail de Saint-Gervais et la grande salle du Palais de Justice, du même architecte, le Palais-Cardinal et la Sorbonne de Lemercier (2), la coupole du Val-de-Grâce de Lemuet (3), l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis de François Blondel, la colonnade du Louvre de Perrault, Versailles et surtout les Invalides de Mansart. Considérez avec attention ce dernier édifice, laissez-lui faire son impression sur votre esprit et sur votre âme, et vous arriverez aisément à y reconnaître une beauté particulière. Ce n'est point une basilique gothique, ce n'est pas non plus un monument presque païen du XVIIe siècle : il est moderne et encore chrétien. Il est vaste avec mesure, élégant avec gravité. Contemplez au soleil couchant cette coupole réfléchissant les derniers feux du jour, s'élevant doucement vers le ciel sur une courbe légère et gracieuse; traversez cette imposante esplanade, entrez dans cette cour semblable à un cloître par ses galeries couvertes, inclinez-vous sous le dôme de cette église où dorment Vauban et Turenne : vous

(1) Quatremère de Quincy, *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, t. II, p. 145 : « On ne citerait guère en aucun pays un aussi grand ensemble, qui offrît avec autant d'unité et de régularité un aspect à la fois plus varié et plus pittoresque, surtout dans la façade d'entrée. » Malheureusement cette unité a disparu, grâce aux constructions qui ont été ajoutées à l'œuvre primitive.

(2) Pour apprécier la beauté de la Sorbonne, il faut se placer dans la partie inférieure de la grande cour, et de là considérer l'effet d'élévation successive, d'abord de l'autre partie de la cour, puis des marches du portique, puis du portique lui-même, de l'église et enfin du dôme.

(3) Quatremère de Quincy, *ibid.*, p. 256 : « La coupole de cet édifice est une des plus belles qu'il y ait en Europe. »

ne pourrez vous défendre d'une émotion à la fois religieuse et militaire, vous vous direz que c'est bien là l'asile de guerriers parvenus au soir de la vie et qui se préparent pour l'éternité.

Depuis, qu'est devenue l'architecture française? Une fois sortie du caractère nouveau, ni gothique ni païen, mais moderne et vrai, que lui avait imprimé le XVIIe siècle, elle erre de style en style, sans en trouver un qui soit le moins du monde original : elle rejette la tradition nationale et va demander des inspirations à l'art grec et romain, dont elle ne comprend pas le génie et dont elle imite maladroitement les formes. Cette architecture bâtarde, à la fois lourde et maniérée, se substitue peu à peu à la belle architecture du siècle précédent et efface partout les vestiges de l'esprit français. En voulez-vous un frappant exemple? à Paris, près du Luxembourg, les Condé avaient leur hôtel, magnifique et sévère, d'un aspect militaire, comme il convenait à la demeure d'une famille de guerriers, et au dedans d'une splendeur presque royale. Sous ces hautes voûtes avaient été quelque temps suspendus les drapeaux espagnols conquis à Rocroy. Dans ces vastes salons s'était rassemblée l'élite de la plus grande société qui fut jamais. Ces beaux jardins avaient vu se promener Corneille et Mme de Sévigné, Molière, Bossuet, Boileau, Racine, dans la compagnie du grand Condé (1). Il était aisé de réparer et de conserver la noble habitation : à la fin du XVIIIe siècle, un descendant des Condé l'a vendue à une bande noire pour aller bâtir cet hôtel sans caractère et sans goût qu'on appelle le Palais-Bourbon. A peu près à la même époque, il s'agissait de construire une église à la patronne de Paris, à cette Geneviève dont la légende est si touchante et si populaire. Jamais y eut-il plus lieu à un monument national et chrétien? On pouvait même remonter au genre gothique et byzantin. Au lieu de cela, on nous a fait un immense édifice, plus massif et plus lourd, il est vrai, qu'aucune basilique du moyen âge, mais qui ressemble à un temple grec ou romain de la décadence. Quelle demeure pour la modeste et sainte bergère, si chère aux campagnes qui avoisinaient Lutèce, et dont le nom est encore vénéré du pauvre peuple qui habite ces tristes quartiers! Voilà l'église qu'on a placée tout à côté de celle de Saint-Étienne-du-Mont, comme pour faire sentir toute la différence du christianisme et du paganisme! car ici, malgré le mélange des styles les plus divers, c'est évidemment le style païen qui domine. Le culte chrétien ne se peut naturaliser dans cet édifice profane, qui a changé tant de fois de destination; on a beau l'appeler aujourd'hui de nouveau Sainte-Geneviève, le nom révolutionnaire de Panthéon lui demeurera. Le XVIIIe siècle n'a pas mieux traité la Ma-

(1) Voyez les gravures de Pérelle.

deleine que sainte Geneviève. En vain la belle pécheresse a-t-elle voulu renoncer aux joies du monde et s'attacher à la pauvreté de Jésus-Christ. On l'a ramenée au faste et à la mollesse qu'elle avait répudiés; on l'a mise dans un riche palais tout étincelant d'or, qui pourrait fort bien être un temple de Vénus, car certes il n'a pas la grâce sévère du Parthénon, dont il est la copie la plus vulgaire. Oh! que nous sommes loin des Invalides, du Val-de-Grâce, de la Sorbonne, si admirablement appropriés à leur objet, et où paraît si bien la main du siècle et du pays qui les ont élevés!

Pendant que l'architecture s'égare ainsi, il est tout simple que la peinture cherche avant tout la couleur et l'éclat, que la sculpture s'applique à redevenir païenne; que la poésie elle-même, reculant de deux siècles, abjure le culte de la pensée pour celui de la fantaisie, qu'elle aille partout empruntant des images à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, qu'elle coure après des qualités subalternes et étrangères qu'elle n'atteindra pas, et abandonne les grandes qualités du génie français.

J'entends ce qu'on va me dire : le sentiment chrétien qui animait Lesueur et les artistes du XVIIe siècle manque à ceux du nôtre; il est éteint, il ne peut plus se rallumer. D'abord cela est-il bien certain? La foi naïve est morte; mais une foi réfléchie ne la peut-elle remplacer? Le christianisme est inépuisable; il a des ressources infinies, des souplesses admirables; il y a mille manières d'y arriver et d'y revenir, parce qu'il a lui-même mille faces qui répondent aux dispositions les plus diverses, à tous les besoins, à toute la mobilité du cœur. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre; et comme c'est lui qui a produit notre civilisation, il est appelé à la suivre dans toutes ses vicissitudes. Ou bien toute religion périra dans le monde, ou le christianisme durera, car il n'est pas au pouvoir de la pensée de concevoir une religion plus parfaite. Artistes du XIXe siècle, ne désespérez pas de Dieu et de vous-mêmes. Une philosophie superficielle vous a jetés loin du christianisme considéré d'une façon étroite : une autre philosophie peut vous en rapprocher en vous le faisant envisager d'un autre œil. Et puis, si le sentiment religieux est affaibli, n'y a-t-il donc pas d'autres sentimens qui peuvent faire battre le cœur de l'homme et féconder le génie? Platon l'a dit : la beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle. Elle est supérieure à toutes les formes, elle est de tous les pays et de tous les temps, elle est de toutes les croyances, pourvu que ces croyances soient sérieuses et profondes, et qu'on éprouve le besoin de les exprimer et de les répandre. Si donc nous ne sommes pas arrivés au terme assigné à la grandeur de la France, si nous ne commençons pas à descendre dans l'ombre de la mort, si nous vivons encore véritablement, s'il nous reste des con-

victions, de quelque genre qu'elles soient, par cela même il nous reste ou du moins il peut nous rester ce qui a fait la gloire de nos pères, ce qu'ils n'ont pas emporté avec eux dans la tombe, ce qui déjà avait survécu à toutes les révolutions, à la Grèce, à Rome, au moyen âge, ce qui ne tient à aucun accident temporaire et éphémère, ce qui subsiste et se peut retrouver sans cesse au foyer de la conscience, je veux dire l'inspiration morale, immortelle comme l'âme.

Bornons ici cette défense de l'art national. Il y a dans les arts, comme dans les lettres et dans la philosophie, deux écoles contraires : l'une tend à l'idéal en toute chose; elle recherche, elle s'efforce de faire paraître l'esprit caché sous la forme, à la fois manifesté et voilé par la nature; elle ne veut pas tant plaire aux sens et flatter l'imagination qu'agrandir l'intelligence et émouvoir l'âme. L'autre, amoureuse de la nature, s'y arrête et s'attache à l'imiter : son principal objet est de reproduire la réalité, le mouvement, la vie, qui est pour elle la beauté suprême. La France du XVIIe siècle, la France de Descartes, de Corneille, de Bossuet, hautement spiritualiste dans la philosophie, dans la poésie, dans l'éloquence, l'a été aussi dans les arts. Les artistes de cette grande époque participent de son caractère général et la représentent à leur manière. Il n'est pas vrai que l'imagination leur manque, pas plus qu'elle n'a manqué à Pascal et à Bossuet; mais comme ils ne souffrent point que l'imagination usurpe la domination qui ne lui appartient pas, et qu'ils soumettent ses caprices, ses élans, son impétuosité même au frein de la raison et aux inspirations du cœur, il semble qu'elle est moins forte quand elle est seulement disciplinée et réglée. Ainsi que nous l'avons dit, ils excellent dans la composition et surtout dans l'expression. Ils ont toujours une pensée, et une pensée morale et élevée. C'est par là qu'ils nous sont chers, que leur cause nous intéresse, qu'elle est en quelque sorte la nôtre, et qu'ainsi cet hommage rendu à leur gloire méconnue couronne naturellement des études consacrées à la vraie beauté, c'est-à-dire à la beauté morale.

V. Cousin.

LE ROMAN SOCIAL

EN ANGLETERRE.

LES ROMANS DE MISTRESS GASKELL.

I. — *Mary Barton, a tale of Manchester life*, 2 vol. in-8°; London, Chapmann and Hall.
II. — *Ruth*, by the author of *Mary Barton*, 3 vol.; London, 1853, Chapmann and Hall.

L'instabilité et la fragilité des affaires de ce monde tiennent moins peut-être à la faiblesse de la nature humaine qu'au morcellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, de cette même nature humaine et au règne successif et tyrannique de chacune des facultés qui la composent. Chaque siècle a une force qui lui est propre, chaque génération possède un moyen d'action qui lui est particulier, et dont elle se sert à l'exclusion de tous les autres. De là résulte à toute époque une grande exagération de principes, la tyrannie morale d'un seul instinct ou d'une seule faculté. L'équilibre des passions, des sentimens et des facultés de l'esprit est rompu; l'âme de l'homme devient toute intelligence, ou toute volonté, ou toute passion. Les choses les meilleures, la foi par exemple, lorsqu'elle est l'unique mobile de l'âme humaine et que l'intelligence et le discernement ne sont pas en équilibre avec elle, devient fanatisme; la volonté séparée de la sympathie devient opiniâtreté et cruauté; l'intelligence séparée de la foi et de la conscience n'enfante que scepticisme et désespoir. On peut suivre dans l'histoire les ravages que ce morcellement de la nature humaine et ces exagérations successives des diverses facultés ont accomplis, les malheurs qu'ils ont amenés en même temps

que les grands résultats qu'ils ont obtenus. Au XVIe siècle, la volonté prévalait dans l'âme humaine sur toutes les autres facultés : le caractère des hommes de cette époque était supérieur à leurs idées et même à leurs croyances; la force de la volonté imprimait à toutes ces idées un cachet particulier et unique de dureté; elle transformait les églises en partis politiques, les philosophes en polémistes, et les gouvernemens, dont le rôle naturel et le seul légitime est de chercher partout les moyens termes et les transactions, en défenseurs opiniâtres et cruels d'idées fixes et de systèmes invariables. Il n'y a pas un seul homme à cette époque dont le caractère ne domine les idées. Au XVIIIe siècle au contraire, les idées étaient supérieures aux mœurs, et les écrits valaient mieux que les hommes. L'âme de Voltaire ne valait pas son intelligence, et l'*Encyclopédie*, quelque jugement qu'on porte sur elle, vaut mieux que la vie de ses rédacteurs, que les réunions et les soupers où elle fut projetée, que les salons où elle fut prônée et les boudoirs où elle fut lue. Toutefois cette prédominance exclusive d'une seule faculté sur toutes les autres produit des résultats qu'il faut savoir reconnaître. Au XVIe siècle, si le caractère des hommes eût été moins fort que leurs idées, la réforme eût partout été vaincue ou n'eût remporté que de stériles victoires; elle se serait évanouie après avoir brillé un instant comme un météore philosophique, ou bien elle se serait établie partout, mais sans jeter de racines profondes nulle part. Elle serait devenue une simple opinion religieuse et philosophique soumise au caprice du public changeant des générations, mais ne se serait pas transformée en systèmes politiques, en gouvernemens traditionnels protégés par des armées, garantis par des traités. C'est donc grâce au caractère des princes et des chefs politiques que la réforme, au lieu de n'enfanter que des pamphlets théologiques et des prêches en plein vent, a pu contracter des emprunts, avoir des budgets, solder et nourrir des cavaliers, fondre des canons, établir une nouvelle civilisation dans la moitié du monde, tandis que le catholicisme restait la religion dominante dans l'autre moitié. De même, si au XVIIIe siècle l'intelligence n'avait pas été supérieure aux mœurs, s'il y avait eu autant de probité morale que d'activité intellectuelle, jamais n'aurait pu se former ce mélange singulier de scepticisme et de confiance, d'impiété et de crédulité, de cynisme et de candeur, qui distingue les hommes de cette époque, et qui était nécessaire pour que la révolution française, avec ses destructions réelles et ses espérances chimériques, fût accomplie.

Nous n'avons pas à insister sur ces exemples; qu'il nous suffise de constater ce fait, que chaque époque a une force qui lui est propre, qui domine tyranniquement. Quelle est donc la force propre au siè-

cle dans lequel nous vivons? Ce n'est certainement pas, comme au XVIe siècle, la volonté, ni, comme au XVIIIe, l'intelligence; c'est une force très obscure, très difficile à nommer, et pour laquelle les langues humaines n'ont pas encore trouvé de nom, quelque chose qui nous dirige à notre insu, et semble un défi jeté à notre infirme nature. Ce souffle puissant et vague qui court partout dans notre siècle et qui fait rendre aux cœurs et aux âmes de si étranges, de si dissonantes mélodies, nous l'appellerons, faute d'un autre mot, la force de sentiment. Il serait curieux d'écrire son histoire et de suivre ses différentes manifestations dans la littérature, les mœurs et les événemens politiques de notre époque. Contentons-nous d'en faire la description et d'en indiquer les principaux caractères. Rien n'est bizarre comme la manière dont elle éclate et se fait jour : elle s'insinue, se glisse, s'infiltre pour ainsi dire partout, dans un écrit politique, dans un roman, dans un article de journal. Vous lisez, plein d'ennui et de fatigue, tel ou tel livre pétri de lieux communs, rempli de banalités, et vous êtes prêt à le jeter de dégoût, lorsque tout à coup, à l'improviste, un petit courant d'eau claire et vive jaillit subitement et abat toute cette poussière. Combien de fois, dans les livres contemporains, n'avons-nous pas été surpris de rencontrer des accens naturels mêlés aux sottises les plus rebattues, et n'avons-nous pas été tenté de retourner ainsi le mot de Molière : « Où donc les sentimens vrais vont-ils se nicher? » Vous vous parquez dans un parti, vous êtes bien résolu à le défendre, vous vous posez à vous-même des limites que vous ne franchirez pas, vous vous dites que telle tendance est dangereuse, quoiqu'elle soit légitime, et que pour le moment il est politique et prudent de ne pas l'encourager. Vains efforts : au bout de votre plume se pressent tous les sentimens que vous vous refusiez à exprimer, et ceux que vous vouliez proscrire sont souvent ceux qui deviennent l'objet de toutes vos préoccupations. Observez aussi la contradiction qui existe entre les idées et les sentimens des livres de notre époque. Les théories qu'ils exposent sont fausses de tout point, ou bien sont tellement équivoques et mélangées, qu'il faudrait des volumes de commentaires pour les débrouiller, et que la petite parcelle de vérité qu'il serait possible d'en faire sortir ne vaudrait pas le temps qu'on mettrait à l'extraire de ce chaos; si au contraire vous vous en tenez au sentiment général qu'ils expriment, au souffle qui les traverse, vous pourrez être récompensé de vos peines et tirer de votre lecture non pas une instruction précise sur un point donné, mais une matière pour vos réflexions et un point de départ pour vos inductions personnelles. Il n'y a aucun d'eux qui ne vous fasse apercevoir que si les nouveaux principes exposés ne valent rien, les anciens principes n'en ont pas moins

besoin d'être exposés sous une nouvelle lumière; qu'il y a beaucoup d'élémens dans la vie humaine qui, négligés, abandonnés, laissés sans aliment aujourd'hui, n'en persistent pas moins à vivre. Le plus mauvais de ces livres ne vous enseigne-t-il pas que l'homme n'est pas seulement une machine à production matérielle, qu'il n'est pas fait pour l'absolutisme et l'anarchie, qu'il n'a pas été destiné, comme les uns veulent le faire croire, à l'esclavage, et, comme les autres le donnent à penser, à la révolte, mais qu'il a été prédestiné à un but plus noble et plus complet, à être soumis et indépendant tout ensemble, raisonnable et religieux tout ensemble, dévoué à ses semblables et inflexible dans la juste revendication et la libre possession de ses droits. L'homme du XIXe siècle sent qu'il marche de travers, voilà ce qu'il y a de meilleur en lui et même de tout à fait excellent; mais ne lui demandez pas de vous donner des méthodes nouvelles pour marcher droit. L'astrologie judiciaire, la mnémotechnie, l'alchimie et le magnétisme sont des prodiges de génie et des inventions sensées en comparaison des réponses que vous obtiendrez.

Il est remarquable que de notre temps les hommes ont peu de confiance aux systèmes qui leur sont offerts, et qu'ils y résistent ouvertement, mais qu'en général ils sont moins invincibles en face de cette puissance vague que nous avons essayé d'expliquer sans trouver de mots pour la définir. Il y a une expérience que chacun a pu faire : placez dans une société quelque peu nombreuse un homme à théories et à systèmes préconçus, et vous obtiendrez immédiatement un chaos de récriminations, de réfutations, de discussions. Au lieu de ce théoricien, placez dans la même société un homme qui n'ait pas d'idée fixe égoïste et de système exclusif à faire triompher, qui, en un mot, n'ait pas besoin, pour sauver sa vanité, d'avoir raison, laissez-le exposer en termes simples et vrais quelque fait impossible à nier, quelque maladie morale qui soit visible à tous les yeux, quelque oubli des principes éternels; laissez-le mettre résolument la main sur quelqu'une de nos plaies, et voyez l'effet qu'il produira. Ses paroles ne soulèveront ni discussions, ni récriminations; un silence complet lui répondra, à moins qu'il ne se trouve dans cette société quelque incorrigible pédant. Ce silence, qui accueillera ses paroles, en témoignant de leur vérité, témoigne aussi de la force invincible du sentiment chez l'homme moderne.

Cette puissance vague, obscure, indécise, favorise certains arts et en repousse certains autres; ceux qu'elle favorise vivent encore et ceux qu'elle dédaigne meurent lentement et s'éteignent faute d'alimens. Les nobles arts de la peinture et de la sculpture, impuissans à exprimer les sentimens contemporains, dégénèrent peu à peu, essaient infructueusement d'élargir leurs cadres et prodi-

guent en vain leurs couleurs pour reproduire quelque chose de la vie moderne, ou bien, ne pouvant plus parler à l'âme, ils s'efforcent de parler aux sens et flattent leurs nombreuses convoitises. Arts essentiellement limités, fruits de la réflexion, amans des choses précises, ils ne peuvent reproduire l'incohérence, la confusion, la spontanéité des sentimens modernes, la multiplicité de nos désirs. Quel est donc l'art réellement vivant encore aujourd'hui, et qui, bien qu'éclipsé pour un moment, brillera de nouveau et régnera de plus en plus sur les autels déserts de la peinture et de la sculpture? C'est la musique. Sous la forme flottante et obscure des sons, nous retrouvons nos flottantes et obscures pensées : passions désordonnées, gaieté maladive, exaltation sans but, brillantes sensualités, larmes faciles, accès de sympathie pour nos semblables suivis d'accès de misanthropie, dédain de l'action et du bon sens pratique, prostrations morales suivies d'incroyables aspirations, tout ce monde de pensées et de sentimens qui s'agitent en nous et dont nous entendons les bégaiemens, semblables aux murmures des âmes dans les limbes avant leur incarnation, nous le retrouvons dans la musique, art cosmopolite, démocratique et réunissant en lui toutes les bonnes et les mauvaises qualités du siècle présent. La peinture et la sculpture sont des arts aristocratiques et traditionnels, inventés pour embellir le présent et pour perpétuer le passé. Lorsque je contemple un tableau ou une statue, je me sens dominé par l'idée du passé; je comprends que ma génération n'est que le dernier anneau nouvellement forgé de la chaîne du temps. Alors le présent paraît mesquin et chétif en face de ce glorieux passé, et l'on hésite à penser qu'il pourra encore y avoir dans l'avenir une telle suite de dieux, de héros et de saints. L'effet contraire est produit par la musique : à ses sons, le passé s'écroule, le présent lui-même disparaît; l'avenir seul déroule ses splendeurs lointaines, et notre âme n'a plus que des pensées d'espérance et d'appréhension. Nous devenons tout aspiration, tout désir. La musique, qui échappe ainsi au temps, échappe aussi à l'espace. Pour elle, il n'y a pas de nationalité, de patrie et de religion; elle n'a pas, comme la peinture et la sculpture, sa source dans la vie locale, elle est comprise par les hommes de toutes les races et sous toutes les latitudes; elle ne demande pas pour être appréciée les longues méditations de l'étude, une culture nationale traditionnelle, la fréquentation dès l'enfance des choses belles, une vie noble et familiarisée avec tout ce qui est élevé et grand. Elle n'est pas la propriété exclusive des lettrés, des nobles, des rois et des sages : c'est l'art véritablement moderne, le seul qui soit en rapport avec notre vie actuelle.

Si la musique est l'art qui s'accorde le mieux avec la vie moderne, avec la force occulte et irrésistible du sentiment, quel est en littéra-

ture le genre dans lequel nos pensées et nos passions trouvent le mieux à s'exprimer? Ce que les générations actuelles demandent à l'écrivain, c'est bien plus de raconter et d'expliquer ce qu'il a vu que d'exposer ce qu'il pense. Les théories socialistes sont risibles, et n'ont jamais acquis un ami sincère au peuple; mais une statistique bien nourrie de faits, un rapport exact d'un médecin ou d'un ministre du culte nous frappent et nous effraient. De là en littérature le règne presque exclusif du roman. Le roman (bien entendu quand il n'est pas perverti et qu'il n'a pas pour but particulier de défendre une théorie) n'agit directement que sur les sentimens : il expose des faits, il trace des tableaux, il n'est pas pédantesque de sa nature ni exclusif; les divers côtés de la vie humaine l'intéressent également; il n'a pas de dédains poétiques pour les objets vulgaires et bas; il est une sorte d'histoire naturelle de la société humaine. Si la musique est l'art qui reproduit le mieux l'idéal vague que nous avons en nous, le roman est le genre littéraire qui reproduit le mieux la réalité confuse au milieu de laquelle nous vivons. Le roman a pour ce qui est purement abstrait et intellectuel un éloignement que ne partagent ni la poésie, ni le théâtre, ni aucun des autres genres littéraires. Lui seul peut nous offrir une image du monde moderne avec sa multiplicité de faits et de caractères, ses incohérences, ses contrastes, ses souffrances. Le romancier n'est pas obligé, comme le poète dramatique, à une marche rapide, et pour lui l'unité du plan n'est qu'une condition secondaire; il peut commenter ce qui semblerait inexplicable, analyser ce qui est anormal, suivre pas à pas l'origine et le développement des caractères, des passions et des intérêts, et tout cela le théâtre ne peut le faire. Le roman est donc le genre littéraire qui s'accorde le mieux avec notre vie et nos mœurs; c'est le seul qui nous amuse, nous intéresse et nous touche, et dont l'influence en bien et en mal soit irrésistible, parce qu'au lieu d'idées il nous expose des faits, et qu'au lieu de chercher à nous régenter du haut d'une chaire, nous sceptiques, dont l'intelligence est involontairement railleuse, il frappe droit à notre cœur, qui est très susceptible, et à notre conscience, toujours pleine d'appréhensions, en faisant passer sous nos yeux les images grimaçantes de nos mœurs et des désastres auxquels elles donnent naissance.

Cette puissance absolue du sentiment, la seule force qui nous reste, demanderait un contrôle, et malheureusement elle n'en a aucun. Son contrôle naturel serait la patience, et la patience n'est pas une vertu de l'âge révolutionnaire où nous sommes. Si nous sommes plus susceptibles que les hommes d'autrefois, si nous avons un sentiment plus vif de l'injustice, si nous savons supporter avec moins de froideur le spectacle des douleurs humaines, il faudrait en même temps

que nous fussions aussi résignés que nos ancêtres, que nous eussions confiance au triomphe invincible du bien, que notre jugement corrigeât les erreurs de notre cœur en nous montrant les barrières, les limites infranchissables à tout autre pouvoir que le temps. Cette force de sentiment ne devrait agir qu'à l'intérieur, ne s'adresser qu'à l'âme même, n'altérer que les vices intimes, et n'opérer d'autres révolutions que des révolutions morales. C'est sur l'opinion publique qu'elle devrait se borner à agir pour la changer lentement et la métamorphoser, au lieu de s'attaquer, comme elle l'a tant fait de nos jours, aux choses extérieures, aux institutions politiques, aux lois et aux formules des lois. Ces institutions extérieures sont renversées, et le mal est toujours le même, car rien n'a été changé dans les dispositions morales des esprits : quelques institutions matérielles, qui n'avaient pas leur vie en elles-mêmes et dont l'existence dépendait précisément de cette opinion publique qu'il fallait transformer, ont été seules abattues. Si la patience venait modérer cette vivacité de sentiment, quels résultats cependant ne pourrait-on pas obtenir? La persistance de cette force instinctive, qui survit à toutes les perturbations, qui résiste à tous les raisonnemens, montre assez ce qu'elle gagnerait à se placer sous la fortifiante autorité d'une règle. Aujourd'hui même, privée de ce salutaire appui, c'est le roseau qui courbe sa tête et la relève sous l'influence des vents contraires, mais qui ne peut être déraciné.

Nous faisions toutes ces réflexions en lisant le livre de mistress Gaskell intitulé *Mary Barton*, où cette force du sentiment éclate et jaillit de toutes parts, et nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse en pensant que cette vertu, la patience, que nous réclamions pour notre siècle, sans laquelle toutes nos qualités ne peuvent plus être que des instrumens de destruction, l'heureuse Angleterre la possédait en même temps que cette force de sentiment propre à tous les peuples modernes. *Mary Barton* est un livre rempli de faits navrans, de détails repoussans, un livre plein de reproches et d'avertissemens à l'adresse de la société pour laquelle il a été écrit. Mistress Gaskell y raconte, sans mêler à son récit aucune déclamation, aucun système de sa façon, la détresse du pauvre, les horreurs de la prostitution, les épidémies engendrées par le travail des manufactures et les habitudes de la misère, la sourde colère des prolétaires, l'indifférence des heureux du monde. On ne sort d'un atelier asphyxiant, rempli de poussière de coton, que pour entrer dans une cave humide, séjour du typhus et de la fièvre. On frissonne auprès du foyer sans feu, on voit se dégarnir peu à peu la modeste chambre de l'ouvrier de tout son ameublement, et le petit luxe du ménage, les porcelaines chéries,

les cadeaux de noce, les robes du dimanche de la femme, passer à la boutique du prêteur sur gages, pendant que l'enfant affamé, sans jouets pour tromper sa faim, crie, que le père grogne, et que la fille, assise dans l'attitude du désespoir, poursuit d'étranges pensées. Je ne me rappelle pas avoir vu nulle part une exposition plus crue des souffrances populaires; les tableaux succèdent aux tableaux sans aucun commentaire, comme les chapitres d'une statistique, et dans le fait, ce livre n'est guère autre chose qu'une statistique animée, dramatique. Il n'y a même pas de personnage principal qui concentre sur lui l'intérêt; l'action ne se passe pas dans une seule famille, mais tour à tour dans une douzaine de foyers successifs. Mistress Gaskell semble avoir voulu éviter de résumer en un seul groupe de personnages toutes les douleurs qu'elle a observées. Comme si elle eût craint que le lecteur léger ne vît dans ces misères ainsi concentrées qu'une exception, elle a multiplié ces misères, elle les a réparties entre un grand nombre de personnages, et a donné à chacun sa part du fardeau à porter. Elle n'a pas appuyé spécialement sur un point, la famine ou la maladie, c'est-à-dire sur les malheurs les plus irrémédiables, sur les plus *grosses* souffrances : elle a enregistré aussi les douleurs délicates, les accidens et les cas possibles de détresse. On demeure effrayé, après avoir lu *Mary Barton,* des fléaux physiques et moraux qui peuvent fondre sur le pauvre; mistress Gaskell en décrit une variété infinie : c'est la tentation du vol, c'est la séduction, la cécité, l'ivrognerie, sans compter les malheurs qu'engendrent les instincts naturels, la coquetterie chez les femmes, l'énergie chez les hommes, car c'est là un des plus tristes côtés de la vie du pauvre, les instincts naturels deviennent facilement des sources de mal : cette coquetterie innée engendre le vice, cette énergie virile pousse à la révolte. Ajoutez des dépravations morales de tout genre : l'insolence et l'hypocrisie envers les supérieurs, les rancunes invétérées, la brutalité engendrée par le mécontentement. Tel est le tableau qu'a tracé mistress Gaskell. *Mary Barton* est donc non pas tant un roman qu'une sorte de miroir où se réfléchit la vie des villes manufacturières dans toute sa variété, un Manchester tout entier en miniature. C'est l'histoire non d'une pauvre famille, mais d'une cité entière.

Si un pareil livre eût paru chez nous à l'époque où s'agitaient toutes ces déplorables questions de socialisme et de droit au travail, quels orages il aurait soulevés! Il n'y aurait pas eu assez de colères d'un côté, assez d'éloges de l'autre, pour anathématiser ou louer un pareil livre, et il est probable qu'il aurait été digne de ces colères et de ces éloges; car probablement il aurait été saupoudré d'invectives violentes et d'esprit révolutionnaire, orné et embelli d'une douzaine

de théories plus ou moins subversives. Essayer de guérir un fait douloureux par un remède immoral, telle a été la tendance constante des novateurs français du jour. Rien de pareil n'existe dans les livres anglais qui traitent de ces sujets pénibles. La simple exposition des faits, sans aucun alliage de système préconçu, les remplit seule. Aussi manquent-ils de cette qualité si chère à tous les esprits hypocrites et subtils, qui aiment la discussion comme l'aimaient les Grecs du bas-empire et préfèrent un syllogisme bien fait à une bonne action : ils ne concluent pas. Perdent-ils pour cela quelque chose de leur valeur? Non. Ils y gagnent au contraire d'être plus sincères et de n'exprimer absolument que les choses qui sont familières à l'auteur et dont il a une connaissance précise. Ils y gagnent aussi d'être presque irréfutables. On peut avoir une opinion sur un système, on peut l'accepter ou le rejeter : il est impossible d'avoir une opinion sur des faits; lorsqu'ils se présentent à nous, il n'y a pas moyen de les éluder, et l'on n'a que deux partis à prendre, ou bien les affronter résolument, ou bien fermer les yeux pour ne pas les voir. En France, nous avons peur des faits, et nous n'avons pas peur des idées. Il y a toujours parmi nous une foule de gens sensés qui craindraient d'abolir un abus; mais les théories révolutionnaires, nous ne les craignons pas, il est même remarquable que le plus souvent les mêmes hommes qui reculent et ont reculé devant la plus petite réforme dans l'ordre matériel ont dans l'ordre moral l'esprit le plus révolutionnaire, le plus factieux, le plus anarchique qu'il soit possible d'imaginer. Plus d'un grand homme du jour, plus d'un illustre contemporain en est la preuve vivante. Le contraire a lieu en Angleterre; les Anglais, peuple pratique et nullement matérialiste, comme on l'a dit souvent à tort, n'ont point peur des faits, mais ils redoutent surtout les théories, les formules et tout ce qui est abstrait. Ils savent que la véritable anarchie est l'anarchie morale, et qu'un fait malheureux est plus facile à changer qu'une fausse opinion. Il est plus aisé en effet de faire une bonne réforme administrative, d'établir une bonne police et d'abattre des logemens insalubres que de faire revenir au bon sens un phalanstérien et un communiste : avec de la patience et de la bonne volonté, on vient à bout de museler, de dompter et de détruire un fait mauvais. Aussi ne craignent-ils pas d'appuyer vivement sur certaines misères que chez nous on oserait à peine nommer. Chaque jour, les organes les plus conservateurs de la presse anglaise retracent, et souvent avec les expressions les plus fortes, certaines souffrances populaires. Quant aux livres, plus ou moins empreints d'esprit radical et démocratique, qui se succèdent depuis quelques années, ils sont accueillis avec empressement par un public aristocratique, riche, lettré; ils ne descendent guère parmi le peuple. C'est qu'ils ne sont

pas composés pour enflammer les passions du peuple ou satisfaire les ambitions d'un parti, mais pour appeler l'attention sur certains dangers, donner une *information* correcte et détaillée de certains faits. Ils s'adressent à un public qui a plus de sensibilité que de passion et qui se détermine plus par devoir et par nécessité que par caprice et par colère. Ajoutez à la modération et à la prudence de ces livres la patience proverbiale des Anglais, et vous comprendrez comment les sentimens qui chez nous deviennent un mal par suite de trop de présomption et de rapidité en sont rarement un chez eux. Grâce à cette patience, il n'y a pas de peuple qui ait plus compté sur l'avenir et qui se sacrifie davantage pour lui, qui l'ait préparé et le prépare d'une manière plus persévérante. « Les meilleurs temps à venir! — *better times to come!* » telle est la devise de tout Anglais qui porte un noble cœur, et ils attendent cet avenir, non comme un visionnaire attend un Eldorado chimérique, mais comme un laboureur attend que la moisson qu'il a semée ait germé et mûri; ils ont préparé cet avenir, et ils sont certains qu'il viendra. Tels sont les résultats qu'on obtient lorsqu'on sait affronter courageusement les faits, qu'on n'a pas peur d'entendre la vérité, et qu'on réserve toute sa haine pour les spéculations oiseuses.

Ce livre de *Mary Barton* n'est pas seulement un exemple de cette modération, de ce courage devant les faits et de cette haine des idées abstraites : il est aussi un exemple de cette puissance de sentiment que nous avons signalée comme le principal caractère du temps actuel. Publié pour la première fois dans l'orageuse année 1848, au milieu de ces dangers dont on put croire un moment que l'Angleterre elle-même ne serait pas exempte, et dégagé de toute déclamation révolutionnaire, il eut son retentissement, non pas, comme chez nous on eût pu s'y attendre, parmi ceux qui avaient intérêt au bouleversement de l'ordre social, mais parmi ceux qui avaient intérêt à sa conservation. Ce n'est point par système que mistress Gaskell a écrit ce livre, c'est pour ainsi dire par nécessité; elle l'a écrit sous l'empire de circonstances douloureuses où les chagrins d'autrui trouvaient naturellement un écho dans le cœur de l'auteur.

Mistress Gaskell, femme d'un esprit remarquable, mariée à un ministre d'une des communions dissidentes les plus avancées, n'avait, malgré son talent, jamais rien écrit et n'avait été possédée de l'idée de rien écrire. La perte d'un enfant qu'elle chérissait la jeta dans une douleur profonde; le spectre de l'être chéri et séparé d'elle à jamais ne cessait d'obséder sa pensée. Tous les secours de l'art médical avaient été vains, lorsque son médecin, qui connaissait toutes les ressources de son esprit, lui conseilla l'exercice des facultés intellectuelles comme dérivatif à ses souffrances morales. Le conseil fut accepté;

mais quel sujet choisir, et sur quelle matière était-il possible d'écrire dans l'état de son âme? Elle choisit celle qui avait le plus de rapport avec sa situation, et écrivit un récit plein de larmes et de douleurs. Tous les affligés lui étaient alors naturellement sympathiques; tous ceux dont les yeux avaient été éteints à force de pleurs et le cœur brisé sous les coups répétés du malheur lui furent chers comme ses chagrins eux-mêmes; entre elle et eux, il y avait communauté de souffrances, et qu'était-ce alors que la différence d'éducation et d'instruction qui les séparait? Bien plus, elle se prit à plaindre non-seulement les affligés, mais ces êtres, plus malheureux encore, qui sont devenus la proie du vice et du crime, se rappelant sans doute que le Christ ne guérissait pas seulement les paralytiques et les aveugles, mais ne dédaignait pas aussi de guérir les possédés du démon, et de donner des paroles de paix même à la Samaritaine, à la Cananéenne et à la femme adultère. S'il est un mot du livre saint que les récits de mistress Gaskell remettent en mémoire, *Ruth* encore plus que *Mary Barton*, — c'est bien celui-ci : Allez et ne péchez plus. Seulement, comme l'imperfection et l'exagération se glissent en toutes choses, même dans les plus vraies et les plus simples, on peut dire qu'il y a une trop grande abondance de malheurs et presque un encombrement de cercueils dans ce livre : la mort y apparaît toujours, non comme l'hôte à la fois inattendu et inévitable que les poètes et les artistes de tous les temps nous ont représenté, mais comme l'hôte familier de nos demeures. Cette idée fixe de la mort nous semble l'unique défaut du livre.

Mary Barton est un récit parfaitement composé; la fable et l'intrigue du roman n'en absorbent pas l'intérêt, n'y dépassent pas l'analyse des caractères; elles sont ordonnées de façon à amener une succession de tableaux plutôt qu'une suite de péripéties et d'événemens. Le but de l'auteur était de présenter une image aussi fidèle et aussi variée que possible de la vie du pauvre; il ne fallait donc pas que l'intérêt se portât exclusivement sur une fiction oiseuse, comme dans beaucoup de livres qui traitent de la vie populaire. Les folles herbes parasites, les coquelicots et les bleuets, sont charmans à voir dans un champ ensemencé, mais ils ne doivent pas être assez épais pour étouffer la moisson, et, quelque charmans qu'ils soient, ils sont incapables de faire du pain. Ainsi, dans *Alton Locke*, l'auteur, malgré toutes ses sympathies pour le peuple, s'était laissé détourner maladroitement quelquefois de sa tâche; la partie romanesque de son œuvre y dépassait la partie réelle, et l'intérêt du livre était loin d'y gagner. Outre ce mérite de composition, *Mary Barton* en a un autre inappréciable, surtout dans un tableau de la vie des classes pauvres : il est exempt de toute pruderie et de toute hypocrisie de langage. Mistress Gaskell

ne craint pas de donner au langage de ses personnages sa couleur propre : le vice, la colère, la misère, parlent leur idiome avec une irréprochable pureté. L'auteur n'a pas de dédain pour le jargon populaire et ne se bouche pas les oreilles en entendant un juron; c'est un mérite auquel les écrivains anglais ne nous ont pas toujours habitués et dont nous devons savoir gré à l'auteur. Cette absence de pruderie donne à ses récits encore plus de vérité, et ne leur fait rien perdre en honnêteté.

Il y a deux parties bien distinctes dans *Mary Barton* : l'une est un tableau des misères industrielles de Manchester et de la vie du peuple, l'autre est une histoire de cour d'assises. Cet épisode judiciaire contient une leçon qui peut servir dans tous les pays, et sur laquelle beaucoup de gens peuvent méditer; les égoïstes eux-mêmes, ceux qui cherchent avant tout leur repos, pourront y apprendre la prudence et la circonspection. Il démontre d'une manière terrible le danger qu'on court à ne pas rendre strictement justice à tout le monde. Le siècle présent est quelquefois railleur et sceptique. Ne lui dites pas, par exemple, que la justice doit être toujours rendue, parce que, si vous refusez de la rendre, Dieu s'en chargera, et d'une manière terrible : il rirait de vos menaces; mais dites-lui qu'il est imprudent de ne pas rendre la justice, que cela est impolitique, et qu'il y a du danger à être injuste : vous éveillerez son attention. L'histoire est pleine d'incidens qui démontrent la vérité de notre assertion. Une parole légère, un mot dur et égoïste ont souvent causé les rébellions les plus sanglantes. Ceux qui ont suivi avec attention les événemens politiques depuis 1848 savent combien de fois un mot imprudent parti de la tribune ou de la presse a occasionné de débats et de récriminations. Le mot attribué à Marie-Antoinette : « Eh bien! s'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche, » circula, comme on sait, à travers toute la France, et le manufacturier Réveillon dut peut-être à l'opinion qu'on lui prêtait sur le salaire des ouvriers de voir sa maison réduite en cendres. L'épisode raconté par mistress Gaskell se rattache aux célèbres émeutes de Manchester.

Une crise industrielle éclate, les ateliers se ferment un à un; ceux qui restent encore ouverts ne reçoivent plus que quelques malheureux que la faim condamne à travailler à moitié prix. Peu à peu la misère accourt : c'est d'abord la privation, puis la détresse. Dans un tel état de choses, les esprits, au lieu de se pacifier, s'irritent, le jugement des masses devient de plus en plus obscur et vacillant: l'obstination devient de la rage. Les ouvriers des manufactures pensent au parlement et envoient à Londres une députation chargée de remettre une pétition. Le parlement refuse d'accepter la pétition et d'entendre les délégués; nouveau désappointement, nouvelles

fureurs. Cependant la crise industrielle pourrait cesser, si les cœurs étaient moins irrités et si la fureur laissait aux esprits quelque clairvoyance. De vastes commandes inattendues sont venues de l'étranger; mais il est nécessaire de les exécuter le plus rapidement possible et au plus bas prix possible, afin de vaincre la concurrence étrangère, très en éveil à ce moment et très au courant des embarras de l'industrie de Manchester. Il faut que les ouvriers consentent à travailler au plus bas prix, afin d'attendre des jours meilleurs et que la crise soit passée. Ceci est la justice même, et il n'y a pas de fureurs qui puissent rien changer à ce triste, mais inexorable fait. Malheureusement les maîtres, se considérant comme les seuls juges de la situation, évitent d'informer leurs ouvriers de tous les détails, et lorsqu'ils proposent à ceux-ci de travailler à un prix modique, le soupçon, qui est toujours sur le qui-vive dans l'âme du peuple, se réveille, les vieux mots d'exploitation recommencent à avoir cours, les vieux contrastes entre le pauvre et le riche servent de thème aux vieilles déclamations connues. Les maîtres ont fixé un salaire, les ouvriers en fixent un autre, et la guerre continue. Pendant ce temps, les pauvres ouvriers mourant de faim dans toutes les parties du Lancashire sortent de leurs retraites et accourent en foule à Manchester, pour travailler aux prix proposés; mais alors un nouveau et effroyable combat s'engage : les ouvriers de Manchester, excités par les comités des *trade's Unions* (association des métiers), se ruent sur leurs malheureux frères, accourus tout simplement pour ne pas mourir de faim, et, en dépit de la police et des tribunaux, le sang coule. Enfin les maîtres proposent une réunion dans laquelle ils entendront les délégués des métiers et où des explications pourront être échangées. Le jour fixé arrive, les délégués se présentent. Ce sont de pauvres diables affamés, la mine longue, les yeux creux, les habits en lambeaux. Un des jeunes maîtres qui composent l'aréopage des patrons, M. Harry Carsons, fils d'un riche manufacturier, imprudent et courageux, un de ceux qui poussent le plus à la résistance, comme le font les hommes qui n'ont pas eu le temps et l'occasion d'apprendre à être patiens, — voyant devant lui ces cinq ou six fantômes hagards, vrais types de Callot ou d'Hogarth, — prend une feuille de papier et dessine leurs singuliers profils, leurs pommettes saillantes, leurs os proéminens, leurs traits avalés, leur barbe en désordre. Le dessin fini, il l'enjolive de quelques vers de Shakspeare, le fait passer au voisin, et de main en main la feuille de papier arrive à un dernier patron qui, plus sérieux ou moins imprudent, le froisse dans sa main et le jette au feu. Malheureusement le fatal papier n'a pas été brûlé, et les rires des jeunes gens, à mesure que le dessin passait entre leurs mains, ont été remarqués par un des dé-

légués qui, aussitôt après la sortie des maîtres, rentre dans la salle et s'empare du papier. Cette caricature, circulant dans un *meeting* tenu le même soir par les ouvriers en grève, y produit l'effet que vous pouvez sans peine imaginer. — Et ainsi ce n'est pas assez, viennent-ils dire tous alternativement, comme un chœur de furies qui réclament leur vengeance, ce n'est pas assez de nos misères, il faut encore qu'on y ajoute la raillerie? Alors, au milieu de l'obscurité et du silence le plus profond, un serment terrible est prononcé, une victime est marquée, et le sort est sommé de désigner un meurtrier. Quelques jours après, au coin d'une ruelle, on relève M. Harry Carsons baigné dans son sang. Et maintenant, comme disait Bossuet, *erudimini qui judicatis terram.* L'homicide est affreux; mais l'imprudence qui peut donner l'occasion à de pareils attentats de se produire n'est-elle pas folle et coupable? Que penseriez-vous d'un homme qui, pour éteindre un incendie, verserait sur le feu de l'huile ou de l'alcool?

Rendons toujours la justice à chacun, quel qu'il soit, une justice stricte, inflexible, mais sérieuse, et surtout au peuple. Pauvre peuple! Placé entre les déclamations des uns et les quolibets des autres, entre des phrases sentimentales et des plaisanteries, que voulez-vous que devienne sa pauvre et ignorante cervelle? Ce n'est pas moi qui songerai à m'étonner des sottises qu'il a faites et qu'il fera, et des embarras qu'il a donnés et qu'il donnera probablement encore aux sociétés. Et pourtant combien est simple la règle de conduite à tenir envers lui! Si ce qu'il demande est juste, examinez-le et accordez-le-lui; si ses exigences sont absurdes, faites-le taire. Le peuple doit savoir, et malheureusement on ne le lui a pas assez dit ni fait connaître, qu'il n'est ni au-dessus ni au-dessous de la justice. Elle doit lui être rendue inflexiblement, strictement, et il ne doit réclamer rien qui lui soit contraire. A proprement parler, rendre la justice au peuple, n'est-ce pas l'objet essentiel des sociétés et des états? Pourquoi donc sont institués les gouvernemens, les magistratures, si ce n'est à cette seule fin de faire droit aux réclamations, de les examiner, de les constituer en droits, titres et priviléges, de les maintenir et de les protéger? Et pourquoi est instituée l'artillerie, la force armée, sinon pour s'opposer à la force brutale et anarchique et l'empêcher de violer la justice? Apprenez au peuple qu'il ne peut avoir affaire qu'à la justice, qu'elle sera équitable pour lui s'il l'invoque, et impitoyable pour lui s'il se met au-dessus d'elle. Cela vaudra mieux que toutes les lamentations, les sentimentalités, les génuflexions démocratiques devant sa majesté souveraine. Surtout soyez sérieux avec lui, ne faites pas de charges artistiques, de bons mots de salon, de plaisanteries de littérateur. N'imitez pas M. Harry

Carsons, et profitez de la leçon contenue dans le roman de mistress Gaskell.

Sortons un peu de ces salutaires, mais terribles réflexions. Ce que j'aime à trouver dans *Mary Barton*, et ce que j'y trouve en abondance, ce sont les sentimens profonds, ardens, inaltérables des âmes populaires; j'aime à y trouver l'esprit de charité des misérables, l'esprit de bienfaisance des infortunés. Ce roman nous a confirmé dans une opinion arrêtée depuis longtemps : c'est que les malheureux seuls sont charitables et sympathiques aux souffrances humaines. Nous nous défions des gens trop heureux, et nous avons toujours pensé que notre célèbre chansonnier avait commis une grosse erreur le jour où il a écrit ce joli mot : « Le plaisir rend l'âme si bonne. » C'est possible; mais ne vous adressez jamais aux gens heureux qu'au moment où ils viennent d'éprouver une joie nouvelle. Tombez sur eux à l'improviste, à la minute précise où ils sont plongés dans l'extase du contentement, et craignez d'arriver trop tard, quelques secondes de plus ou de moins importent beaucoup à l'affaire. Ceux au contraire qui ont été une fois malheureux n'ont plus ainsi d'heure précise à laquelle il vous faille les rencontrer; vous les trouverez toujours, à toutes lés heures du jour et de la nuit. Tout homme, pour peu qu'il soit doué de l'esprit d'observation, a pu remarquer mille fois qu'il y a entre les malheureux une sorte de franc-maçonnerie qu'on ne retrouve pas dans les différentes catégories de gens heureux, excepté dans les grandes aristocraties. Cette franc-maçonnerie toute morale et sympathique, cette charité toujours prête à s'exercer, ont été parfaitement saisies par mistress Gaskell; on en jugera par quelques scènes que nous allons citer et que nous choisissons parmi les moins navrantes de ce roman, où l'auteur s'est peu soucié d'épargner aux lecteurs délicats de notre époque le spectacle des plus cruelles misères, de la fièvre grelottante, de la paille humide, des sueurs de l'agonie.

Mary Barton, témoin dans le procès criminel qui a suivi la mort d'Harry Carsons, arrive en toute hâte à Liverpool afin d'avertir un matelot sur le point de s'embarquer qu'il aura à témoigner de l'innocence de l'accusé. Elle se jette dans un bateau et accomplit sa triste mission. Surprise par le froid, par l'humidité, elle tombe tout à coup dans un état de prostration physique et morale complète, perd la mémoire pour un instant et s'évanouit presque en sortant du bateau, sur la rive même de la mer. La nuit tombe, les pêcheurs et les bateliers se retirent un à un; la malheureuse fille reste presque seule sur la jetée, hébétée par l'excès du désespoir et ayant perdu tout souvenir des lieux où elle doit loger. Le batelier qui l'a conduite, le vieux Ben Sturgis, un homme bourru et peu sentimental, mais excellent, s'approche d'elle, la questionne; puis, voyant qu'il n'en peut tirer

aucune réponse : « Venez avec moi, » dit-il. Et il la conduit à sa demeure, où elle s'évanouit dès son arrivée.

« Qui est-elle, Ben? demanda la femme tout en frictionnant ses mains qui n'offraient aucune résistance et que la force semblait avoir entièrement abandonnées.

« — Comment puis-je le savoir? répondit son mari d'un ton rechigné.

« — C'est bon, c'est bon, dit-elle comme en se parlant à demi à elle-même et avec un doux son de voix pareil à celui qu'on a coutume d'employer avec les enfans en colère, je pensais seulement que vous deviez le savoir, puisque vous l'avez amenée ici. Pauvre créature! nous n'avons pas besoin de savoir autre chose sur elle, sinon qu'elle a besoin de notre secours. Je voudrais bien avoir mes sels ici, mais je les ai prêtés à mistress Burton le dernier dimanche à l'église, car elle ne pouvait lutter contre le sommeil pendant le sermon. Bonté divine! comme elle est pâle!

« — Voyons, tenez-la un peu soulevée, dit le mari.

« Elle fit comme il le désirait, se parlant toujours à elle-même et sans paraître s'inquiéter des brèves et âcres interruptions de son mari, car en vérité les mots les plus rudes de son compagnon tombaient sur son vieux cœur plein de tendresse comme des perles et des diamans; car il avait été l'époux de ses jeunes années, et même alors, tout brusque et bourru qu'il fût, il était secrètement adouci par le son de la voix de sa femme, quoique pour le monde entier il n'eût voulu laisser rien paraître de l'amour caché sous sa rude enveloppe.

« — Mais que fait donc le vieux camarade? dit-elle en se courbant pour relever la tête de Mary, qui retombait toujours. Il prend ma plume à écrire, la meilleure que j'aie eue depuis cinq ans. Eh! bonté divine, il la brûle! Ah! je vois maintenant; il a son intention : l'odeur de la plume brûlée est toujours bonne pour les évanouissemens. Mais cela ne la fait pas revenir, la pauvre fille! Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc maintenant? Très bien, très bien; il est ingénieux, mon vieux homme! Dire que je n'ai pas pensé à cela! s'écria-t-elle en lui voyant tirer une bouteille carrée pleine d'esprit, achetée de contrebande et étiquetée *golden Wasser*, du coin d'un buffet placé dans leur chambre. Cela va la ranimer, dit-elle en voyant que la dose qu'il avait versée dans la bouche ouverte de Marie la faisait tressaillir et tousser. Pauvre cher homme! il n'y a que lui pour être si tendre et penser ainsi à tout.

« — Pas du tout! grommela-t-il, tout en étant réjoui de voir la couleur qui revenait aux joues de Marie, ses yeux qui s'ouvraient et son regard étonné et sensible; pas du tout! je n'ai jamais été aussi fou que vous le dites.

« Sa femme aida Marie à se lever et la plaça sur une chaise.

« — Cela va bien maintenant, jeune femme? demanda le batelier avec inquiétude.

« — Oui, monsieur, je vous remercie. En vérité, monsieur, je ne sais comment vous remercier, dit Marie d'une voix tremblante et douce.

« — Allez au diable, vous et vos remerciemens. — Et il se leva, prit sa pipe et sortit sans ajouter un seul mot, laissant sa femme tristement préoccupée

de savoir quels pouvaient être le caractère et l'histoire de l'étrangère qu'ils avaient reçue dans leur demeure.

« Marie vit le batelier quitter la maison; alors, tournant ses yeux pleins de tristesse vers son hôtesse, elle essaya de se lever dans l'intention de partir et d'aller... elle ne savait où.

« — Eh bien! eh bien! qui que tu sois, tu ne partiras pas, car tu n'es pas capable de sortir dans la rue. Peut-être, dit-elle en baissant un peu la voix, es-tu une pauvre créature dégradée? Je me défie presque de toi, tu es si jolie! Mais bah! bah! ce sont les mauvais qui ont le cœur brisé, cela est trop sûr : les bons ne sont jamais complétement abattus, parce qu'ils ont toujours mis leur espoir dans le Seigneur; ce sont les pécheurs qui accumulent les plus amers chagrins dans leurs cœurs en ruines, les pauvres âmes, et c'est pour cela que ce sont eux que nous devons le plus plaindre et secourir. Elle ne sortira pas de la maison cette nuit, qu'elle soit ce qu'elle voudra, et quand bien même elle serait la pire femme de Liverpool, elle ne sortira pas. J'aurais voulu seulement savoir où le vieux l'avait dénichée, et c'est tout.

« Marie avait prêté l'oreille à ce soliloque, et essaya de satisfaire la curiosité de son hôtesse; elle lui dit avec des phrases hachées, prononcées d'une voix faible :

« — Je ne suis pas une mauvaise créature, madame. Votre mari m'a conduite sur la mer à la poursuite d'un vaisseau qui avait mis à la voile. Il y a dans ce vaisseau un homme qui peut sauver la vie d'un innocent dans une affaire criminelle qui doit être jugée demain. Le capitaine n'a pas voulu le laisser venir, mais il dit qu'il viendra dans le bateau du pilote. — Elle se mit à sangloter à la pensée de ses espérances évanouies, et la vieille essaya de la consoler en commençant, selon sa coutume, par un : — Bien! bien! il viendra, j'en suis sûre; je sais qu'il viendra. Ainsi rassurez-vous, ne vous tourmentez pas plus longtemps de cela. Il reviendra certainement. — Oh! je crains, je crains qu'il ne revienne pas, cria Marie, consolée néanmoins par les assertions, quelque peu fondées qu'elles fussent, de la vieille femme. »

N'est-ce pas là un tableau complet, une vive peinture de ce que nous appelions tout à l'heure la charité des pauvres et la bienfaisance des malheureux? Nous citerons encore un très court épisode, dans lequel Mary Barton est cette fois le personnage bienfaisant. C'est au milieu des angoisses les plus mortelles qu'elle accomplit cet acte de charité avec l'irrésistible sympathie que tous les malheureux ressentent pour leurs semblables.

« Et Marie sortit de la maison et traversa les rues encombrées, affairées, où déjà des crieurs publics vendaient au prix d'un demi-penny de grands placards contenant le récit du terrible meurtre, l'enquête du coroner, et illustrés d'un grossier portrait du prévenu Jem Wilson.

« Mais Marie ne fit pas attention et n'entendit pas. Elle chancelait comme en proie à un cauchemar. La tête basse et la démarche incertaine, elle choisit instinctivement le chemin le plus court pour arriver à cette demeure qui

maintenant, dans l'état présent de son esprit, ne lui représentait pas autre chose que l'image de quatre murailles, entre lesquelles elle pourrait se cacher et pleurer tout à son aise loin des yeux et des remarques d'un monde indifférent et méchant, mais où ne l'attendaient ni bienvenue, ni tendresse, n larmes sympathiques.

« A deux minutes de distance peut-être de sa maison, elle fut arrêtée dans sa course impétueuse par un léger attouchement, et se retournant à la hâte, elle vit un petit garçon italien avec sa pauvre boîte, contenant un rat blanc ou quelque autre chose de semblable. Le soleil couchant jetait sa rouge lumière sur sa figure, sans cela son teint d'un brun d'olive aurait paru entièrement pâle, et des larmes étincelaient retenues entre les longs cils de ses paupières. Avec sa douce voix, ses regards supplians et dans son charmant e incorrect anglais, il dit :

« — J'ai faim! j'ai si faim!

« Et, comme pour aider par le geste à l'effet de ce mot solitaire, il montra du doigt sa bouche dont les lèvres étaient blanches et tremblantes.

« Marie lui répondit avec impatience :

« — Oh! mon garçon, la faim n'est rien, rien du tout.

« Et elle passa rapidement; mais son cœur lui reprocha une minute après cette dure parole, et alors elle entra précipitamment chez elle, prit les maigres restes de son repas que contenait le buffet et retourna vers la place où le petit étranger abandonné s'était affaissé sous le poids de la solitude et de la faim à côté de son muet compagnon, marmotte ou rat blanc. Il versait des larmes en se plaignant dans une langue étrangère et en poussant d'une voix faible des cris qui semblaient appeler une personne éloignée : *Mamma mia!*

« Avec l'élasticité de cœur qui appartient à l'enfance, il se leva soudainement en voyant la nourriture que lui apportait la jeune fille, dont la figure douce et bienveillante même au milieu de sa douleur l'avait poussé d'abord à s'adresser à elle. Avec la gracieuse courtoisie de son pays, il la regarda et sourit en lui baisant la main, puis l'accabla de remerciemens et partagea ses dons avec son petit compagnon, son cher gagne-pain. Elle s'arrêta un moment, oubliant la pensée de son propre chagrin à la vue de cette joie enfantine; puis, se baissant et embrassant son joli front, elle le laissa pour retourner une fois encore dans la solitude et dans la douleur. »

Nous ne pouvons multiplier les citations d'un livre où abondent ainsi les épisodes pathétiques et les tableaux douloureux. En regard de ces scènes choisies parmi les plus simples et les moins tristes, nous voudrions toutefois en placer une tout à fait déchirante, afin que l'on pût parcourir à peu près cette longue gamme de chagrins. En voici une où apparaît la réalité la plus crue, la nudité du vice, car, nous l'avons dit, mistress Gaskell ne recule pas, comme ses compatriotes, devant certaines peintures; elle n'a aucune hypocrisie de langage, rien du *cant* et de la pruderie britannique. Il y avait donc autrefois dans le ménage Barton une tante de Marie, sœur de sa mère, jeune fille coquette et légère et qui aimait tant à se promener et à courir,

que le rude John Barton l'en avait souvent réprimandée et lui avait donné ce terrible avertissement : « Vous aimez tant à vous promener que vous finirez par devenir une promeneuse des rues, Esther, et que quelque beau jour nous vous retrouverons sous les réverbères. » Vains avertissemens! La jeune fille disparut un jour, et pendant de longues années on n'entendit plus parler d'elle. Quels événemens remplirent pour elle ces années? La séduction, le plaisir, puis la douleur, et successivement le déshonneur, l'infamie et la honte. Un soir pourtant, au coin d'une rue, son spectre apparaît à un de ses anciens compagnons d'enfance qu'elle est venue prévenir de certains dangers que courait Mary Barton, confiante et inexpérimentée comme elle l'avait été. Elle fait à son ancien compagnon la confession complète de ses erreurs passées et de sa honte présente, et ce dernier, cherchant à la ramener dans les voies du bien, lui offre un asile dans sa famille. Ici se place la terrible conversation qu'on va lire.

« — Esther, vous pouvez compter que je ferai pour Marie tout ce que je pourrai; j'y suis bien déterminé. Et maintenant, écoutez-moi : vous abhorrez la vie que vous menez, ou autrement vous n'en parleriez pas comme vous faites. Venez avec moi à la maison, venez chez ma mère; elle et ma tante Alice vivent ensemble. Je veillerai à ce qu'elles vous reçoivent bien, et demain nous verrons s'il n'y a pas moyen de vous trouver quelque honnête moyen de vivre. Venez avec moi.

« Elle resta silencieuse pendant une minute, et il espéra qu'il l'avait déterminée. Puis elle dit : — Dieu vous bénisse, Jem, pour les paroles que vous venez de prononcer! Quelques années auparavant, vous auriez pu me sauver, comme j'espère et je compte que vous sauverez Marie; mais il est trop tard maintenant, trop tard, ajouta-t-elle avec l'accent d'un profond désespoir.

« Pourtant il ne lâcha pas encore prise. — Venez avec moi, dit-il.

« — Je vous le dis, je ne puis pas : je ne pourrais pas mener une vie vertueuse, si je le voulais; je ne pourrais que vous faire honte et pitié. Si vous voulez tout savoir, dit-elle en le voyant disposé à renouveler ses instances, il faut que je boive : c'est la seule chose qui nous détourne du suicide. Si nous ne buvions pas, nous ne pourrions pas perdre un seul instant la pensée de ce que nous sommes et de ce que nous avons été. Je puis me passer de pain ou d'abri, mais il me faut mon verre de gin. Oh! si vous saviez les terribles nuits que j'ai passées en prison parce que je ne l'avais pas! dit-elle en frissonnant et en regardant autour d'elle avec des yeux pleins de terreur, comme si elle eût craint de voir quelque créature spirituelle, revêtue d'une forme effrayante, debout auprès d'elle.

« — Il est si terrible de les contempler, dit-elle avec des chuchotemens pleins d'éclat, quoique murmurés très bas; ils tournent toute la nuit autour de mon lit, ma mère tenant par la main la petite Annie (comment ont-elles pu se rencontrer dans l'autre monde? je l'ignore), et puis Marie, et tous me regardent avec des yeux tristes et qui sont comme de la pierre. Oh! Jem, c'est terrible, et ils ne s'en vont pas, mais ils passent par derrière mon chevet, et je

sens leurs yeux qui sont fixés sur moi de tous côtés. Si je cache ma tête sous les draps, je les vois, et, ce qui est plus affreux, — elle prononça ces mots comme avec un sifflement d'épouvante, — ils me voient. Ne me parlez pas de mener une vie meilleure, il faut que je boive : je ne puis passer la nuit sans boire, je n'ose pas.

« Jem resta silencieux, atteré par la profonde pitié qu'il ressentait. Oh! lui était-il donc impossible de rien faire pour elle? Elle reprit la parole, mais avec moins d'agitation, quoique encore terriblement excitée :

« — Je vous fais de la peine, je le vois beaucoup mieux par votre silence que si vous me le disiez; mais vous ne pouvez rien faire pour moi. Je suis maintenant hors de tout salut. Cependant vous pouvez sauver encore Marie. Vous le devez; elle est innocente, sauf cette grande faute d'aimer quelqu'un qui est au-dessus d'elle par sa position. Jem, vous la sauverez?

« Jem promit de tout cœur et de toute âme, quoique en peu de mots, que si quelque chose pouvait être fait pour la sauver, il le ferait. Alors elle le remercia et lui souhaita bonne nuit.

« — Arrêtez un instant, dit-il comme elle était sur le point de partir, j'ai encore un mot à vous dire. J'ai besoin de savoir où vous trouver : où demeurez-vous?

« Elle se prit à rire d'une manière étrange : — Et pensez-vous que quelqu'un d'aussi avili que moi ait une demeure? Les gens honorables et de bonnes mœurs ont des demeures; nous, nous n'en avons pas. Si vous avez besoin de me parler, venez à la nuit et regardez aux coins des rues, tout autour d'ici. Plus la nuit sera froide, sombre, pluvieuse, plus vous serez sûr de me trouver, car, ajouta-t-elle en achevant ses paroles par un son plaintif, c'est si froid de dormir dans les allées ou sur le seuil des portes, et alors j'ai besoin de boire plus que jamais. »

Un mot encore sur le caractère que mistress Gaskell a donné à ses personnages populaires. Ils ne sont pas philosophes ou théoriciens, ils sont tisseurs, forgerons, pêcheurs, marins. Ils ont l'esprit peu raisonneur, parlent assez peu de leurs droits et de leurs devoirs, et quand ils se soulèvent, ce n'est point par respect pour les droits de l'homme, c'est pour assouvir leur colère et exercer leur vengeance ni plus ni moins que des insurgés du moyen âge. Il y a là autre chose qu'une preuve de bon sens donnée par l'auteur, il y a un des traits caractéristiques de la nature des classes populaires anglaises, qui conservent plus que chez nous la physionomie du peuple d'autrefois. Quand elles murmurent, c'est qu'elles sont mécontentes; quand elles se soulèvent, c'est qu'elles sont furieuses, et elles n'ont pas de théorie pour justifier leur soulèvement. Il est dans la nature du peuple de se soulever lorsqu'il est furieux, c'est là un fait vieux comme le monde, et qui n'est pas dangereux lorsque le peuple n'a pas été *perverti*, oserai-je dire, comme il l'a été chez nous; mais la révolte réduite en art, l'insurrection passée à l'état de science, le soulèvement de sang-froid, l'émeute conduite avec calme, dextérité, persévérance, voilà qui

est tout nouveau et qui ne s'est jamais vu que chez nous. Ces insurgés du Lancashire qui assomment des ouvriers comme eux, tirent au sort une victime et se contentent, dans leur colère, de donner et de recevoir des coups, m'expliquent très bien un des côtés par lesquels l'Angleterre a échappé et échappe aux révolutions modernes. Ces insurgés-là ressemblent aux paysans révoltés du temps de Richard II ou aux ouvriers flamands du moyen âge : leur colère passée, leurs sujets de plainte disparus, ils ne penseront plus à la révolte; mais nourrir la pensée de la révolte, et l'entretenir en soi pendant des années entières, — attendre patiemment dix ans une occasion de se révolter, bien choisir son moment, — voilà ce que ces pitoyables insurgés ne sauront jamais faire. Les hommes de la *force physique,* quelques membres de la *jeune Irlande* et du parti chartiste, gens plus cosmopolites et moins insulaires, mieux informés des choses du continent, avaient bien essayé d'introduire quelque art et quelques innovations dans l'insurrection; ils ne s'étaient guère attachés cependant qu'aux points les plus grossiers, verres cassés, vitriol, etc., à quelques détails vulgaires et odieux. L'art de l'émeute est tout autre chose. Quel pays arriéré que cette Angleterre, — si arriéré que, tandis que chez nous on a enseigné au peuple à savoir se modérer pour s'insurger avec plus de chances de succès, une foule d'écrivains anglais radicaux, très amis du peuple, comme l'auteur de *Mary Barton,* s'efforcent de lui apprendre à se modérer pour ne plus se soulever du tout.

Les personnages qu'elle met en scène sont des insurgés non par système, mais par colère, et en cela ils nous semblent vrais et parfaitement conformes à la nature et au caractère populaire. Ils ne sont pas non plus raisonneurs; l'ouvrier philosophe est une invention de radicaux aristocratiques et de romanciers qui ne se sont jamais rendu bien compte de la tournure d'esprit du peuple. Et cependant ces personnages ne dédaignent pas l'instruction et la science, il s'en faut bien. Aussitôt que le travail de chaque jour est achevé, et que la dure nécessité leur laisse quelques minutes de répit, ils prennent un livre et tâchent de s'initier aux mystères du monde dans lequel ils vivent. Mais que lisent-ils et qu'étudient-ils? Les sciences d'application, les arts pratiques, les lois d'observation et de faits, l'histoire naturelle, la botanique, la chimie, tout ce qui peut leur enseigner quelque chose de certain, et peut les rendre plus habiles dans leur métier, tout ce qui peut en un mot plutôt satisfaire leur curiosité par des résultats incontestables que la piquer et l'aiguillonner par des problèmes douteux. Le vieux Job Legh de *Mary Barton* est le vivant exemple de ces instincts scientifiques et pratiques particuliers au peuple : il a une bibliothèque, mais composée de livres d'histoire naturelle, de dictionnaires

de botanique, d'atlas géologiques et anatomiques. Dans sa maison, rangée avec soin et meublée avec un certain luxe, il y a quelques objets curieux et quelques chinoiseries d'un genre particulier : chauves-souris d'une espèce rare, empaillées ou disséquées, scorpions et serpens exotiques conservés dans l'esprit-de-vin, squelettes d'animaux, vestiges de races disparues, tout cela acheté de ses minces économies. Job a aussi des collections non d'éditions ou de gravures, mais d'insectes, de papillons et de plantes. La création de ce personnage de Job Legh fait honneur au bon sens et à l'esprit d'observation de mistress Gaskell. Le peuple en effet a une répugnance invincible pour tout ce qui est purement spéculatif et pour tous les travaux qui relèvent directement et exclusivement de la méditation abstraite. Il ne s'inquiète pas de philosophie ni de problèmes moraux, et c'est pour cela que la religion, même aujourd'hui, a toujours conservé sur lui un grand empire, parce qu'elle lui présente ces problèmes à l'état de faits palpables et de règles pour guider sa vie. Il comprend encore moins la haute métaphysique politique et constitutionnelle, et il est à remarquer qu'il s'est toujours très mal débrouillé dans toutes ces complications; lorsqu'il a été consulté, il est toujours allé tout droit aux faits les plus simples, à l'*alpha* et à l'*oméga* de la politique, — la dictature ou la révolte. On n'aperçoit jamais le peuple, dans l'histoire, qu'au commencement ou à la fin des dynasties et des systèmes politiques; il disparaît pendant toute la durée de l'espace intermédiaire. Les hautes sciences mathématiques n'ont jamais eu non plus beaucoup d'attrait pour lui. Platon, dans l'antiquité, refusait de faire descendre la géométrie et l'astronomie de leurs hautes sphères; il défendait à ses disciples de laisser les sciences se dégrader en devenant utiles, en servant aux usages communs de la vie, en s'appliquant aux arts populaires. Archimède se reprochait d'employer à des procédés utiles au salut de sa patrie la science mathématique. Tous ces grands génies faisaient une distinction entre les arts des esclaves et la science pure, faite pour les aristocrates et les philosophes; le peuple a semblé de tout temps être de leur avis. Il leur a laissé les hautes spéculations métaphysiques, et il a poursuivi des arts pratiques et moins orgueilleux. Aujourd'hui même que l'on parle tant de la tendance du peuple à s'élever et à s'instruire, regardez quelles sont les sciences qu'il recherche et cultive de préférence : ce sont les arts mécaniques et les sciences naturelles; pas d'idéologie, comme disait le roi du peuple, Napoléon. Il sait des arts plastiques ce qu'il en faut savoir pour bien lever un plan et faire avec netteté et exactitude le dessin d'une machine. Il n'y a qu'un art élevé qui ait trouvé grâce devant le peuple, et cet art, c'est, ainsi que nous l'avons dit, le plus popu-

laire de tous, la musique. Mais aujourd'hui les arts du peuple l'emportent sur la science des philosophes, l'observation et l'application pratique ont remplacé la spéculation et la métaphysique. On peut dire sans se tromper que dans ce triomphe, maintenant complet, de la science utile, de la science préférée du peuple, il y a plus de démocratie que dans tous les événemens révolutionnaires des dernières années.

Mary Barton, écrit dans le sentiment très démocratique particulier à Carlyle, porte pour épigraphe cette boutade du célèbre écrivain : « Comment sais-tu, peut s'écrier dans sa détresse le pauvre fabricant de romans nouveaux, que je suis le plus insensé des mortels existans? Eh! qui t'a dit que cette biographie imaginaire, écrite par moi, pauvre créature aux longues oreilles, n'atteindra pas les oreilles plus longues encore de quelques-uns de mes semblables, et ne peut pas être, avec l'aide de la Providence, le moyen d'insinuer et d'inspirer quelque chose? Nous répondons : Personne ne le sait, personne ne peut le savoir avec certitude; c'est pourquoi écris, digne frère, écris comme il te sera possible, avec les moyens qui t'ont été donnés. » Cette épigraphe exprime parfaitement le but de l'auteur, et résume bien l'idée morale du livre. L'auteur ne s'est pas proposé de développer un système et d'attaquer un ordre de choses particulier; il n'a voulu qu'appeler l'attention sur certains faits, et, comme le dit Carlyle, *insinuer* quelque chose. L'épigraphe de *Ruth*, empruntée au poète Phinéas Fletcher, n'est pas moins significative : « Coulez, coulez, larmes trop lentes, et baignez ces pieds adorables qui transportèrent du ciel le prince de la paix, messager des nouvelles de paix. Ne cessez pas, ô mes yeux humides, d'implorer sa clémence, car nos péchés ne cesseront jamais de crier vengeance et d'appeler sa colère; noyez dans vos flots incessans nos fautes et nos craintes, et que son œil ne puisse voir le péché qu'à travers mes larmes! » Cette épigraphe dit par avance le sujet du roman, c'est le récit d'une expiation, l'histoire d'un long repentir. Les sentimens violens exprimés dans *Mary Barton* n'existent pas dans *Ruth;* mais les sentimens de résignation, de mansuétude et de clémence y coulent à pleins flots. Les personnages de ce roman sont tous entourés d'une atmosphère de douce tristesse : les larmes y tombent dans la solitude, les douleurs y sont paisibles et n'éclatent jamais en sanglots. Il y a entre *Ruth* et *Mary Barton* le même contraste qu'entre une froide journée d'hiver, avec ses vents glacés courant en tourbillons sur les plaines nues, ses fleurs de givre suspendues aux branches dépouillées des arbres, et une de ces journées d'automne à l'air transparent et fin, aux couleurs délicates et tendres, où jaunissent

les dernières feuilles, où verdit le dernier gazon, où chantent les derniers oiseaux sous les rayons tièdes et déjà épuisés des derniers beaux soleils.

Dans ce roman, mistress Gaskell s'attaque à ce vice si connu de la société anglaise, le *cant*. Toutes les sociétés, à dire le vrai, sont plus ou moins pharisaïques; elles ont pour tout ce qui est légalement admis l'indulgence la plus grande, et pour toute action commise en dehors de leurs habitudes la plus sévère proscription. Commettez un crime, et vous pourrez être absous, s'il ne blesse pas les apparences de la bienséance mondaine; — ne vous avisez pas de commettre une étourderie, vous seriez perdu à jamais : telle est trop souvent la justice du monde. Mais ce pharisaïsme qui se retrouve à doses diverses au fond de toutes les sociétés est plus fort que partout ailleurs en Angleterre et semble inhérent à la société anglaise. Il est là plus difficile à combattre et à guérir qu'en aucun pays, car il résulte beaucoup, à notre avis, du caractère du peuple même, et on ne doit pas l'attribuer, comme on l'a toujours fait, à certaines hypocrisies religieuses, à certaines habitudes protestantes. Allez au fond du caractère anglais, cherchez la raison de sa silencieuse gravité, de sa gaucherie de manières, de sa raideur. Le peuple anglais est le plus timide de tous les peuples, celui qui, chose étrange à dire, se défie le plus de ses forces et craint le plus de les mesurer avec celles de ses adversaires. Chez lui, vous ne trouverez rien des qualités et des défauts de l'esprit celtique, agressif, satirique et présomptueux. Les Anglais sont les hommes les plus inoffensifs du monde, mais ils ne le sont pas naïvement, car, ainsi qu'on nous le faisait remarquer récemment, nul peuple n'a eu plus à souffrir depuis des siècles des plaisanteries du continent et n'a été informé plus clairement par les quolibets de l'Europe de ses défauts, de ses travers, des points faibles de sa nature. Ayant donc instinctivement la conscience de sa timidité, dépourvu de toute arme agressive, l'Anglais se tient toujours sur la défensive et cherche à ne pas donner prise à ses adversaires. De là pour lui-même une grande sévérité, un soin scrupuleux de sa personne, une réserve constante et en un mot l'emploi de tous les moyens qui peuvent l'entourer des apparences de la *respectabilité*, dans laquelle il se retranche comme dans une forteresse. De là aussi une défiance constante d'autrui, l'exigence de ces mêmes formes extérieures de *respectabilité* chez les individus qui l'approchent et l'entourent, la peur involontaire d'être pris pour dupe. Posséder pour soi la *respectabilité*, c'est posséder une cuirasse, être à l'abri de toute attaque; exiger d'autrui cette même *respectabilité*, c'est désarmer ses voisins, les mettre hors d'état de nuire. De là résultent dans la société anglaise le triomphe complet et pres-

que indestructible des formes extérieures, des apparences, et dans le caractère anglais une certaine dureté qui engendre quelquefois de criantes injustices. Cependant il ne faut jamais oublier qu'au fond ce pharisaïsme n'est qu'une sorte de cuirasse extérieure servant à protéger la race d'hommes la plus timide, la plus inoffensive et même la plus tendre qui se rencontre sur notre globe.

L'histoire de *Ruth* est d'une extrême simplicité. Nous sommes dans une ville d'assises (*assize town*) d'un des comtés de l'est, dans l'atelier de mistress Mason, où Ruth Hilton, une jeune orpheline, presque un enfant, apprend son futur métier. Dans un bal, où leur maîtresse a conduit ses apprenties, chargées de réparer les désordres causés aux toilettes des jeunes *misses* du grand monde par les valses trop tourbillonnantes et les accidens imprévus des contredanses, Ruth a été remarquée par un jeune homme élégant, M. Bellingham. Les entretiens succèdent aux entrevues, les rendez-vous aux entretiens, les promenades aux rendez-vous, et les serremens de main aux rapides regards échangés en passant. La séduction est inévitable; comment Ruth lutterait-elle contre les premiers sentimens du cœur, les premiers murmures de la jeunesse, la complaisance et la politesse de M. Bellingham, un jeune *gentleman* d'une telle obligeance, qu'il consent à faire plusieurs milles pour accompagner la jeune fille dans une visite aux lieux de sa naissance et au jardin témoin de ses premiers jeux? Ce n'est pas que les avertissemens manquent à Ruth; les voix secrètes de la conscience lui parlent doucement, mais leur murmure est si faible, que la confiante enfant peut les entendre à peine. Parvenue, avec son élégant compagnon, au terme de sa promenade, elle a reçu de ses anciens voisins bien des rapides conseils de prudence, entre autres du vieux Thomas, qui jadis avait coutume de la prendre sur ses genoux et de lui raconter, en guise de contes de fée, les histoires allégoriques du *Pilgrim progress*, les combats du *fidèle chrétien*, les sottises de M. Wordly Wiseman, et les choses merveilleuses et terribles que l'on voit dans *la vallée de l'ombre de la mort*. « Eh! eh! c'est ton amoureux, je pense, a-t-il dit en désignant M. Bellingham : un très beau garçon, ma foi; » mais, sur la réponse négative de Ruth, le vieillard a secoué la tête, s'est éloigné, et les a regardés longtemps du haut d'une montagne. Vains avertissemens : la destinée de Ruth est marquée, et sa première imprudence est accompagnée immédiatement de son châtiment. En revenant de cette promenade si désirée, Ruth se trouve sur le bord du chemin face à face avec mistress Mason, sa maîtresse; elle reçoit son congé avec mille injures et défense de remettre jamais les pieds dans la maison de cette chaste et respectable personne. Tous ces débuts de la séduction sont décrits par mistress Gaskell avec fraîcheur, et son récit, pendant les cent pre-

mières pages, est charmant comme une matinée d'avril avant les dernières gelées.

Ainsi exclue du seul asile qui lui fût ouvert, privée de l'unique protection sur laquelle elle pût compter, l'asile et la protection de sa revêche maîtresse, Ruth se tourne naturellement vers M. Bellingham, qui se trouve devenu son seul appui; et comme M. Bellingham ne peut être un tuteur désintéressé, qu'il n'en a ni la force ni la volonté, l'œuvre de séduction commencée est bientôt complète. Les deux amans vont cacher leur bonheur dans le pays de Galles, bonheur mêlé d'ennui chez M. Bellingham, d'appréhensions chez Ruth. Peu à peu M. Bellingham commence à être moins aimable; sa nature sèche, égoïste, qui ne se révélera que plus tard, après la première fleur et les grâces de la jeunesse, se trahit par instans. L'ennui, l'inévitable ennui, ce terrible châtiment des liaisons illicites, le tourmente; par momens il demanderait presque à Ruth de l'amuser. « Savez-vous jouer aux cartes, Ruth? » Et sur la réponse négative de Ruth, il devient maussade et plus ennuyé que jamais. Avec le caractère que l'auteur a donné à M. Bellingham, le dénoûment de la première partie de l'histoire serait même probablement le plus vulgaire et le plus commun de tous : ce serait l'abandon brutal, si un accident imprévu ne venait donner à la destinée de Ruth une autre direction. M. Bellingham tombe malade; l'hôtelier du pays de Galles chez lequel il loge avertit sa mère; mistress Bellingham arrive en toute hâte, et remplace au chevet du lit de son fils la pauvre Ruth, obligée dès lors de s'enfermer et de vivre cachée. Cependant une nuit celle-ci n'y tient plus; elle sort sans bruit de sa chambre, erre silencieusement le long des corridors, s'arrête palpitante à la porte de son amant, se rencontre face à face avec mistress Bellingham, et sans préambule, tremblant de tous ses membres, laisse tomber ces paroles : Comment va-t-il, madame? Ces paroles, si passionnées dans leur simplicité et leur gaucherie sans artifice, sont une révélation soudaine pour mistress Bellingham, qui, quelque temps après, dès les premiers jours de la convalescence de son fils, se hâte de l'enlever aux maléfices et aux sortiléges de Ruth, laissant après elle, pour la jeune fille, avec une lettre insultante, le don plus insultant encore d'une somme d'argent, prix raisonnable, pense-t-elle, de son déshonneur.

Ruth, abandonnée encore une fois, rencontre un protecteur dans un pauvre ministre dissident, M. Benson, alors en voyage dans le pays de Galles, un *gentleman* contrefait, d'une extrême faiblesse physique, d'une nature morale timide à l'excès, animé de l'esprit de douceur de l'Évangile beaucoup plus que de l'implacable justice de la Bible, et qui, de tous les attributs de Dieu, ne comprend guère que l'infinie miséricorde et l'infinie bonté. Avec lui demeure sa sœur,

miss Faith Benson, d'un caractère infiniment plus mâle que le sien, plus décidée dans ses actions, et dont toute la nature peut se révéler par cette petite particularité, qu'elle siffle comme un garçon chaque fois qu'elle est embarrassée ou qu'elle médite de prendre un parti. M. Benson mande sa sœur dans le pays de Galles, lui raconte l'histoire de Ruth et lui fait part de son projet de la recevoir chez lui. Miss Benson, après avoir murmuré, hoché la tête, siffloté entre ses dents, y consent, lorsqu'un nouveau fait, plus triste encore et plus embarrassant que tous les autres pour le ménage du pauvre ministre, se découvre : Ruth est enceinte. Comment agir dans une telle circonstance? sous quel titre présenter à ses paroissiens, à ses amis, la pauvre pécheresse? Cas embarrassant, et qui demanderait pour être résolu toute la subtilité d'un casuiste et toute l'audace de charité d'un saint; mais l'honnête et le timide M. Benson n'est ni un saint, ni un casuiste, il n'est qu'un homme charitable et faible, vivant dans une société pleine de défiances et qui ne pardonne guère. Il se décide à faire un mensonge innocent, ce qu'on nomme en anglais d'un mot charmant, *a white lie,* un *blanc mensonge.* Ruth sera présentée aux habitans d'Eccleston, la paroisse de M. Benson, comme une jeune veuve du nom de mistress Denbigh, dont le mari vient de mourir dans le pays de Galles. Cette petite fourberie ne fera de mal à personne, sauvera l'honneur à l'enfant qui va naître, donnera à Ruth un moyen plus facile de se réhabiliter et de reconquérir dans le monde une place honorable.

Ce *blanc mensonge* est, à proprement parler, le nœud véritable du roman; il en est le trait caractéristique et l'intérêt principal. Lorsque le roman de *Ruth* a paru en Angleterre il y a quelques mois, tous les journaux qui en ont rendu compte se sont longuement étendus sur ce mensonge innocent : les uns l'ont condamné, les autres excusé par des raisons qui n'étaient guère concluantes et qui ne pouvaient pas l'être. Ces dissertations font incontestablement honneur à la moralité de l'esprit anglais, encore très-peu fort, paraîtrait-il, sur la casuistique. Le mensonge de M. Benson, à proprement parler, n'est qu'une sorte de voile jeté sur la vie antérieure de Ruth pour la dérober aux regards malveillans. Cette doctrine détestable : la fin justifie les moyens, n'est pas employée par lui dans ce cas particulier; car il ne poursuit pas un but incertain, il veut sauver l'honneur, la réputation et la vie d'une personne dont l'innocence et la parfaite candeur lui sont parfaitement connues. Il a donc à choisir entre ces deux choses : ou conserver intacte et sans tache pour lui-même sa *respectabilité* en sacrifiant au pharisaïsme d'autrui l'honneur et la vie d'une créature humaine, ou faire le sacrifice de l'intégrité de cette même *respectabilité* pour sauver son innocente protégée. Lequel des deux

termes de ce dilemme vous semble préférable? Il se pourrait bien que, dans la situation où M. Benson est placé, dire la vérité fût faire précisément acte de pharisaïsme. Chacun de nous a pu reconnaître mille fois dans sa vie qu'il y a des actes et même des crimes qui échappent au jugement de l'homme et qui ne peuvent être absolument justiciables que de Dieu. Le mensonge de M. Benson rentre exactement, si petit qu'il soit, dans cette catégorie de fautes exceptionnelles et qui ne relèvent pas du tribunal des hommes. Mais en Angleterre, pays d'absolue légalité, toute infraction à l'ordre et à la coutume établie soulève des récriminations sans fin, et voilà pourquoi le mensonge de M. Benson y a excité tant de discussions. Deux sentimens, — l'un très honorable, le respect de la légalité, — l'autre détestable, le respect de la coutume établie, quelle qu'elle soit, — se sont accordés pour se récrier contre ce péché véniel.

Quoi qu'il en soit, on ne prend jamais impunément une décision de cette nature, et bientôt M. Benson et sa sœur s'aperçoivent qu'ils se sont placés dans cette situation si bien décrite par un homme plus expert qu'eux en fait de mensonge, le cardinal de Retz, dans cette situation où nous nous trouvons placés par notre propre choix, où le sort n'a rien fait pour nous conduire, et dont nous ne pouvons plus sortir alors qu'en faisant faute sur faute. Après un premier mensonge, il en faut un second, puis un troisième; chaque matin, il faut répéter celui de la veille. Le mensonge de M. Benson n'a pu tromper la vieille servante Sally, qui commence à grommeler entre ses dents qu'il est temps pour elle de partir, puisque maintenant on remplit la maison de gens douteux et qui lui sont suspects à plus d'un titre. Un soir, Sally entre dans la chambre de Ruth. — Miss ou mistress, dit-elle, je ne sais lequel de ces deux noms vous convient; vous êtes veuve, paraît-il; où est votre anneau de mariage, et pourquoi portez-vous encore, malgré votre deuil, ces longues boucles flottantes? Je ne souffrirai pas que pour vous M. Benson et sa sœur deviennent la fable des environs. Je ne le souffrirai pas. — Et, s'armant de ses ciseaux, elle coupe les longues tresses de la chevelure de Ruth, qui la laisse faire avec patience et résignation et sans souffler mot. Cette douceur, en confirmant les soupçons de Sally, gagne en même temps son cœur, et à partir de ce moment Ruth compte un soutien de plus dans la maison des Benson.

Ce personnage de Sally est un des plus intéressans et des plus originaux du livre. Nous l'avons tous vu dans notre enfance, il y a quelque vingt ans, lorsque, en dépit de deux révolutions, les vieilles mœurs de la France se conservaient encore dans quelques familles, au fond de provinces où depuis la *civilisation* a passé. Aujourd'hui

que nous sommes tous atteints de cette contagion du progrès et de la civilisation, ce personnage ne se retrouve plus guère. Vous vous rappelez les vieux domestiques ridés, goutteux, atteints de rhumatisme, ne faisant plus qu'à demi leur service, grommelant toujours, faisant des remontrances au maître, reprenant et grondant les enfans, ne quittant la maison que pour aller dans leur dernière demeure accompagnés de leurs maîtres reconnaissans. N'avez-vous jamais été charmé, comme nous l'avons été en lisant les mémoires du XVIIIe siècle, de cette rapide apparition de la servante du coutelier Diderot, qui fait cinquante lieues à pied pour porter au jeune philosophe affamé les petites économies de sa tendre mère, et cette pauvre fille du peuple ne vous a-t-elle pas fait oublier pour un moment les beaux esprits et les salons du temps, l'*Encyclopédie* et les tragédies de Voltaire? Sally appartient à cette catégorie de serviteurs à peu près disparus aujourd'hui. Assise au pied du lit de Ruth pendant les jours de son accouchement, elle l'amuse et l'endort par ses interminables histoires de *puddings* trop cuits il y a quarante ans de cela, et d'amoureux qu'elle a refusés en mariage du vivant de la mère de M. Benson, afin de ne pas quitter la famille. Toute la science de Sally consiste dans sa Bible et dans l'*Almanach du bonhomme Richard*, qu'elle n'a jamais lu, mais dont elle a suivi instinctivement les conseils; elle sait, par exemple, qu'un penny économisé par jour fait vingt-quatre shillings par an, et elle a si bien mis sa science à profit, qu'en quelque quarante années elle a amassé une cinquantaine de livres sterling qui doivent, après sa mort, passer par testament à M. Benson, et le ministre, qui a voulu augmenter ses gages malgré elle, sera bien attrapé. Elle n'a qu'un reproche à faire à ses maîtres, pourquoi sont-ils dissidens? Sally appartient à l'église d'Angleterre, et elle s'en fait gloire; lorsque M. Benson s'avise de lui citer un verset de la Bible, elle lui réplique par une citation contraire, car, ainsi qu'elle le dit avec triomphe, elle n'a pas lu assidûment sa Bible pendant cinquante années pour se laisser prendre au piége par un dissident. Quant au temps présent, Sally est très sceptique et très pessimiste. « Eh! eh! dit-elle, les choses allaient autrement lorsque j'étais jeune; le prix des œufs était de trente pour un shilling, et le beurre se vendait seulement six pence la livre. Mes gages, lorsque je vins ici, n'étaient d'abord que de trois livres, et je me suffisais avec cela, et j'étais toujours propre et bien vêtue, ce que plus d'une fille ne peut se vanter de faire aujourd'hui avec ses sept ou huit livres de gages, et on buvait le thé dans l'après-midi, et le *pudding* était toujours servi au dessert, et, par-dessus tout, les gens payaient mieux leurs dettes. Eh! eh! nous allons à reculons, et nous nous figurons que nous mar-

chons en avant. » Tel est ce personnage de Sally, qui mérite bien, tant pour sa rareté aujourd'hui que pour son originalité, de figurer dans une galerie populaire.

Les années se passent; la douleur de Ruth se calme, mais ne cesse pas. Elle se change en une mélancolie inépuisable qui communique à ses traits cet air de noblesse et de suprême distinction que la souffrance morale imprime à ses victimes. Ruth vit paisiblement au sein du ménage monotone des Benson, s'employant de son mieux, gagnant avec ses doigts un mince salaire, afin d'être le moins possible à la charge de ses hôtes. Cependant un dès paroissiens de M. Benson, M. Bradshaw, riche commerçant et Anglais formaliste de la tête aux pieds, se met en tête de donner Ruth pour gouvernante à ses filles. Nouvelle épreuve pour la sincérité de M. Benson. Révélera-t-il à M. Bradshaw la vie passée de Ruth, ou continuera-t-il à taire la vérité? Son choix est fait encore une fois, et Ruth entre en qualité de gouvernante chez M. Bradshaw. Dès lors elle se partage tout entière entre ses nouveaux devoirs et l'expiation de sa vie passée. Elle refuse courageusement la proposition de mariage que lui fait son ancien amant, aujourd'hui membre du parlement pour Eccleston, et avec lequel elle a une dernière et solennelle entrevue; elle résiste non moins courageusement à l'amour qu'elle a inspiré à un hôte de M. Bradshaw, et demande pardon à Dieu pour la tendresse que sa personne inspire à tous ceux qui l'approchent; mais l'expiation n'est pas complète encore, elle doit être plus terrible et se rapprocher davantage du martyre.

Enfin le terrible secret est révélé, et M. Bradshaw chasse avec des injures la pauvre Ruth de sa demeure : « Si vous ou votre bâtard vous avisez de franchir désormais le seuil de ma maison, je vous en ferai expulser par la police, » lui dit-il. Ici nous devons insister sur le caractère le plus curieux et le plus anglais du livre, et qui forme avec le caractère de M. Benson un parfait contraste. M. Bradshaw est la *respectabilité* anglaise elle-même incarnée; il ne marche jamais qu'environné d'une auréole d'honneur qu'il se plaît à montrer avec ostentation. Il pourrait prier Dieu, comme le pharisien de l'Évangile, et le remercier de n'être pas un pauvre pécheur comme le publicain qui prie à côté de lui. Il s'en tient à la légalité stricte, et lorsque, à propos de Ruth, M. Benson, qu'il a accablé d'outrages, lui répond dignement : « Je me mets du côté du Christ contre le monde, » il fait à peine attention à ses paroles. Du reste, M. Bradshaw est tout prêt à appliquer cette sévérité hébraïque non-seulement aux étrangers, mais à ses proches et à ses enfans eux-mêmes. Quelque temps après l'expulsion de Ruth et la rupture avec M. Benson, son fils Richard s'est rendu coupable, par suite de déréglemens de jeunesse,

d'un vol, compliqué de faux, au préjudice du ministre dissident lui-même, et alors a lieu cette conversation, trop caractéristique pour que nous ne la rapportions pas.

« — Vous dites que vous n'avez pas écrit ces mots, dit M. Bradshaw en montrant la signature d'un doigt ferme et sans trembler; je vous crois : c'est Richard Bradshaw qui les a écrits.

« — Mon cher monsieur, mon cher vieil ami, s'écria M. Benson, vous tirez des conclusions qui, j'en suis convaincu, n'ont aucun fondement; il n'y a pas de raisons de supposer...

« — Il y a des raisons, monsieur. Ne vous troublez pas; je suis parfaitement calme. — Ses yeux mornes comme la pierre et sa figure impassible prirent un aspect rigide. — Ce que nous devons faire maintenant, c'est punir le crime. Je n'ai pas deux poids et deux mesures pour moi et les miens et pour le reste du monde : si un étranger avait imité ma signature, j'aurais considéré comme mon devoir de le poursuivre; vous devez poursuivre Richard en justice.

« — Je ne le ferai pas... dit M. Benson; je ne poursuivrai pas Richard, non pas parce qu'il est votre fils, mais parce que j'hésiterais à prendre contre tout autre homme dont je connaîtrais la vie dans tous ses détails, comme je connais celle de Richard, des mesures semblables qui flétriraient son caractère pour le reste de ses jours, et détruiraient les bonnes qualités qu'il peut avoir.

« — Et quelles bonnes qualités lui reste-t-il? demanda M. Bradshaw; il m'a trompé, il a offensé Dieu.

« — Ne l'avons-nous pas tous offensé? dit M. Benson à voix basse.

« — Il est inutile de parler, monsieur. Vous et moi nous ne pouvons nous accorder sur ces matières. Encore une fois, je désire que vous poursuiviez Richard, qui n'est pas plus longtemps mon fils.

« — Monsieur Bradshaw, je ne le poursuivrai pas; je vous le dis une fois pour toutes : demain, vous serez heureux de mon refus; je ne pourrais que vous offenser en en disant davantage à présent.

« . . . M. Bradshaw se dirigea silencieusement vers la porte; mais au moment de partir il se retourna et dit :

« — S'il y avait plus d'hommes comme moi et moins d'hommes comme vous, il y aurait moins de mal dans le monde; c'est vous autres sentimentalistes qui entretenez le péché. »

Ceci est bien anglais. Voilà certes le pharisaïsme poussé à son dernier degré de beauté morale, d'esprit de stricte et impartiale justice, de respect pour l'ordre et la légalité, mais il n'en reste pas moins le pharisaïsme pour cela, et ce même M. Bradshaw, qui livrerait sans sourciller son fils à la justice et le déshéritera par haine du mal et du crime, s'évanouira cependant en apprenant que ce fils détestable a failli perdre la vie dans un accident de chemin de fer. Par esprit de justice, il lui ferait subir plus que la mort, le déshonneur, et pour-

tant les sentimens naturels et invincibles du cœur de l'homme bouleversent son terrible caractère à la pensée d'une éternelle séparation.

Maintenant cette simple et naïve histoire touche à son dénoûment. Ruth, chassée de la maison de M. Bradshaw, cherche avec une résignation toute chrétienne les moyens les plus rigoureux d'expier sa faute et d'obtenir de Dieu son pardon. La fièvre typhoïde fond sur les environs. Médecins, gardes-malades, tout le monde s'éloigne à l'envi. Ruth se dévoue; elle soigne les malades dans les hôpitaux, reçoit les derniers soupirs des mourans, essuie les sueurs de l'agonie, calme les fureurs du délire et meurt comblée de bénédictions par tous les pauvres, réconciliée avec tous ceux qui l'avaient injuriée, avec le dur M. Bradshaw lui-même. Elle meurt victime d'un dernier et admirable dévouement, après avoir soigné à son insu, pendant la période ascendante de sa maladie, son ancien amant, M. Bellingham. Ce dernier apparaît le jour même des funérailles de Ruth, pour prouver par son exemple combien l'égoïsme non-seulement est odieux, mais encore bête et grossier. Cet homme bien élevé, qui ne manquerait certainement pas de rendre un coup de chapeau ou de faire une visite obligée, parle tout de travers devant le cadavre de Ruth, offre à Sally qui fond en larmes un *souverain* pour consoler sa douleur, et, finalement mis à la porte par M. Benson, s'en va en murmurant : « Un vieux puritain mal élevé! Maintenant j'ai fait mon devoir, et je partirai d'ici aussi rapidement que je pourrai. J'aurais pourtant bien désiré que le dernier souvenir de ma belle Ruth n'eût pas été mêlé à ces gens-là. » Telle est l'oraison funèbre prononcée sur la tombe ouverte de Ruth par l'auteur de tous ses chagrins et de sa mort même. Ainsi finit ce joli récit, un peu long pourtant, un peu prolixe, un peu trop plein de douceurs, et où le pharisaïsme de la société anglaise, si battu en brèche depuis quelques années, est attaqué avec esprit et sincérité, mais peut-être avec un peu trop de clémence et de candeur.

Le sentiment qui s'échappe de tous les livres anglais contemporains est profondément moderne. La morale qu'ils enseignent est toute nouvelle : ils reposent sur des principes dont ne se doutaient point les générations antérieures; ils posent des questions qui n'avaient encore jamais préoccupé la société anglaise, ou même qu'elle avait étouffées dans leur germe et refusé de tout temps d'examiner. Tous emploient cette force du sentiment, que nous avons analysée et expliquée en commençant, comme le levier pour remuer les cœurs et les disposer à une vie nouvelle. *Sursum corda,* pourriez-vous écrire comme épigraphe en tête de tous ces livres. Dépouillez le vieil homme; soyez moins des hommes traditionnels que des hommes

du XIXe siècle, avec des sentimens du XIXe et non du XVIIIe ou du XVIIe siècle; ayez un esprit de justice en rapport avec votre temps, un esprit de charité en rapport avec les nombreuses souffrances de votre époque. Il n'y a pas de pays où les sentimens tout à fait modernes commencent à prendre plus d'empire qu'en Angleterre et où le passé disparaisse plus sensiblement, malgré la lenteur avec laquelle s'y accomplissent tous les changemens. Une vie nouvelle commence à y poindre; l'aurore de mœurs nouvelles, de nouvelles opinions religieuses et politiques, s'aperçoit de tous les côtés de l'horizon. On ne voit rien bien distinctement encore, mais on sent quelque chose suspendu en l'air. Pendant les longues nuits de l'automne, vous pouvez distinguer l'approche encore éloignée du jour et marquer les heures de la nuit par la fraîcheur du vent qui devient plus pénétrante, par les premiers gazouillemens des oiseaux encore plongés dans un demi-sommeil et qui chantent faiblement et comme en rêve. Un phénomène moral analogue à ce phénomène physique peut frapper tous les esprits qui observent les tendances de l'Angleterre actuelle. Les nouvelles idées et les nouveaux sentimens se font encore attendre et ne sont encore qu'à l'état de désir, mais les cœurs sont disposés à les recevoir, et les intelligences prêtes à les comprendre. Partis politiques, sectes religieuses, classes sociales, tous, quelles que soient leurs répugnances, leurs regrets du passé, abdiquent successivement et viennent avouer leur impuissance actuelle. Les tories se mettent au service des whigs et les whigs au service des tories, les membres de l'église passent au catholicisme et les dissidens au rationalisme; la négation des vieux préjugés continue sans un seul moment d'interruption en attendant l'arrivée des affirmations, qui sans doute ne tromperont pas la confiance de l'Angleterre. L'Angleterre s'est si souvent renouvelée par sa seule énergie, qu'on peut espérer qu'elle sortira sans naufrage de l'orageuse mer où l'esprit du siècle et la main de la Providence la poussent de plus en plus avec un irrésistible mouvement.

ÉMILE MONTÉGUT.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

Fulminis acta modo.
Transmis avec la rapidité de la foudre.
(VIRGILE.)

La télégraphie électrique a pour but d'envoyer, au moyen des courans électriques, des signaux à de grandes distances. La France semble devoir être le pays le plus favorable aux communications télégraphiques. Les télégraphes aériens de Chappe ont fait jusqu'à nos jours honneur à la France, ainsi que le reconnaît un auteur anglais, et l'usage de ces appareils n'est point encore abandonné. Ils ne redoutent que les temps de brouillard, qui interceptent la vision des flèches mobiles qu'ils emploient. Quoique la rapidité de transmission des dépêches par cette voie parût, vers la fin du siècle dernier, tout à fait admirable, elle n'est rien, comparée à la vitesse de l'électricité sur les fils conducteurs, car on sait par des expériences précises, et dont l'initiative est due à M. Wheatstone, que le courant électrique, en une seconde de temps, ferait plusieurs fois le tour de la terre.

Et d'abord qu'est-ce que c'est que l'électricité?

Il y a en général trois manières de définir : par étymologie, par énumération, par théorie.

L'électricité a emprunté son nom de la substance appelée par les Grecs *électron*, par les Latins *succin*, et par les Arabes *carabé*. Le *succin* ou ambre jaune est une résine fossile qui, comme toutes les résines, s'électrise par le frottement. Si le lecteur veut bien prendre un bâton de cire à cacheter ordinaire et le frotter sur une étoffe quelconque en allant toujours dans le même sens, il verra que ce bâton ainsi électrisé attire fortement les fils ordinaires et les corps légers dont on l'approche. Cette propriété était connue dans l'école de Thalès cinq ou six siècles avant notre ère. C'est seulement dans le siècle dernier que l'on découvrit que l'action d'un corps électrisé pouvait être transmise au loin par un fil métallique convenablement supporté et isolé. L'expérience est de Gray et de Wheler.

Définir l'électricité par l'énumération de ses effets serait une tâche bien

vaste aujourd'hui, où l'on a reconnu qu'il n'est à peu près aucun phénomène de la nature vivante ou inorganique, — dans l'atmosphère, sur la terre, sur les mers, — où son action ne vienne se mêler, sans compter les orages de foudre où l'électricité joue le principal rôle. Disons seulement, en ce qui se rapporte à notre sujet, que l'électricité, quelle que soit sa nature ou son origine, est susceptible d'être transmise à toute distance le long des fils métalliques, et qu'elle s'y propage avec une rapidité presque infinie.

Enfin, si nous voulons définir théoriquement l'électricité, nous concevrons cet agent comme un fluide excessivement léger, susceptible de se répandre, de couler pour ainsi dire le long des corps conducteurs, de manière à en atteindre instantanément les extrémités les plus éloignées par une espèce de courant, dont l'écoulement donne naissance à des actions mécaniques, physiques, physiologiques en traversant les différens corps. Au milieu du siècle dernier, la commotion nerveuse produite par l'appareil appelé *bouteille de Leyde* appela l'attention du public sur l'électricité agissant ainsi sur l'homme et sur les animaux, et la phrase *se faire électriser* indique encore l'effet de cette expérience sur l'homme. Plus tard, Franklin ayant soutiré l'électricité des nuages et inventé les paratonnerres, l'attention resta fixée sur cette branche importante de la physique.

Tout à la fin du dernier siècle, Volta, en empilant plusieurs disques de deux métaux différens, séparés par des disques non métalliques, mit au jour un appareil merveilleux, qui non-seulement produit de l'électricité, mais qui la renouvelle continuellement dès qu'elle s'est écoulée par un fil métallique. Voilà notre courant télégraphique : un appareil de Volta, une pile électrique, à Paris, étant armée à sa partie supérieure d'un fil de fer ou de cuivre qui va porter l'électricité jusqu'à Marseille, produit un courant continu, allant de la première de ces villes à l'autre, en sorte que, si l'on avait un moyen de savoir quand le courant passe ou ne passe pas par le fil, on pourrait, en lançant ou arrêtant à Paris le courant électrique, faire des signaux à Marseille, ou même à une distance bien plus grande, et cela instantanément.

Or c'est précisément ce que nous pouvons faire au moyen de la découverte d'Œrsted, physicien danois, qui, en 1820, trouva que, quand on fait parcourir un fil métallique à un courant parti d'une pile de Volta, il annonce son passage en agitant une aiguille aimantée placée près du fil métallique et le long de celui-ci. Pour faire donc un signal de Paris à Marseille, nous aurons près de l'extrémité du fil, qui est dans cette dernière ville, une aiguille aimantée, et, par les mouvemens qu'elle prendra quand nous enverrons le courant, nous aurons le signal de Paris. Pour faire de ces signaux un véritable alphabet, nous conviendrons que les lettres A, B, C, etc., seront représentées par un certain nombre de mouvemens de l'aiguille à droite ou à gauche. Tel est le fondement et la manière de procéder du télégraphe dit *télégraphe anglais* parce qu'il est à peu près exclusivement employé de l'autre côté de la Manche. La première indication de ce télégraphe fut donnée par l'illustre Ampère, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Dans les premières années qui suivirent l'invention de la pile de Volta, Sœmmering proposa de faire des signaux par la pile voltaïque en faisant agir chimiquement le courant à une grande distance sur des matières décomposables par l'électricité; mais il était fort

douteux que l'énergie chimique du courant fût capable de se transmettre efficacement à de grandes distances.

Après Volta, qui trouva la pile électrique et son courant, après Œrsted, qui découvrit l'action du courant sur l'aiguille aimantée, viennent les travaux de M. Arago, qui reconnut que le courant produisait des aimans très énergiques par son action sur des barreaux de fer doux entourés de fils conducteurs de l'électricité. Une fois en possession de cette énergique action, la télégraphie électrique a tout osé. Elle a fait parcourir à des aiguilles analogues à des aiguilles de montre les divers points d'un cadran où sont écrits les lettres et les chiffres que l'on veut indiquer à son correspondant. Ce que le courant fait à Paris, il le fait à Marseille, et l'indication du cadran de Paris se répète fidèlement à mille, à deux mille, à trois mille kilomètres. Bien plus, comme l'aimant instantané produit dans l'expérience de M. Arago peut être rendu plus ou moins énergique à volonté, on peut développer assez de force pour faire imprimer la lettre que l'on a amenée devant le papier à dépêches, ou bien on peut marquer sur ce papier des points, des traits, des combinaisons de ces deux signes, soit avec de l'encre, soit à la pointe sèche en rayant ou perçant le papier; en un mot, l'action de l'aimant qui peut tirer, pousser, frapper, presser, etc., doit être considérée comme l'action d'une main que l'on pourrait étendre de Paris à Marseille ou de New-York à la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire à plusieurs mille kilomètres de distance.

On peut facilement imaginer que les premiers principes de Volta, d'Œrsted, d'Arago une fois livrés au public, la spéculation industrielle s'en empara, et épuisa tout ce que le génie de l'homme, activé par la beauté du sujet ou par le mobile de l'intérêt, peut inventer de plus ingénieux et de plus utile. Ce serait la matière de plusieurs volumes, que d'essayer de faire connaître, même sommairement, tout ce qui a été fait dans ce genre et tout ce qu'on y ajoute journellement. Dans l'état actuel de la télégraphie électrique, on peut, pour quelques centaines de francs, se procurer le plaisir d'établir dans son domaine, entre deux bâtimens même fort éloignés, deux postes télégraphiques à cadrans avec des sonneries pour avertir qu'on veut correspondre ou transmettre des ordres, ces transmissions se faisant par des indications de lettres et de chiffres ordinaires qui n'offrent aucune difficulté à envoyer ou à recevoir et à lire.

Après les États-Unis, où la télégraphie électrique a dû prendre un prodigieux développement, puisque cette nation a un continent tout entier pour territoire, c'est en Angleterre, dans un territoire au contraire très peu étendu, que l'activité commerciale a considérablement développé l'emploi du télégraphe électrique. Commençons cependant par la France.

Ce n'est guère que depuis 1850 que notre pays est entré sérieusement dans la voie de la télégraphie électrique. Cette belle branche de la science et de l'industrie y prend aujourd'hui un rapide développement. Strasbourg, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, le Hâvre, Calais, Dieppe, Toulouse, sont atteints, et de semaine en semaine, d'après le magnifique plan mis en exécution par notre belle administration télégraphique française; l'année 1853 ne se terminera point sans qu'on ait relié à Paris tous les chefs-lieux des départemens au moins par deux communications électriques. L'École polytech-

nique, appelée par ses élèves à concourir au perfectionnement de cette télégraphie scientifique, y portera, comme elle l'a déjà fait dans d'autres services publics, la séve vigoureuse d'une instruction supérieure. Je ne puis oublier les services d'un savant et d'un praticien de premier ordre, M. Bréguet, qui a construit tout le matériel de France et celui de quelques autres états. M. Bréguet a su répondre dans ses constructions à toutes les exigences du service français, qui n'admet rien que de complétement satisfaisant, tandis qu'en Amérique on se contente trop souvent d'approximations éloignées vers la perfection. Dans les nombreuses relations que j'ai pu avoir avec les chefs de corps qui dirigent tous les genres de services publics à l'étranger, j'ai toujours trouvé qu'ils reconnaissent la supériorité de marche et de capacité de nos services et de nos établissemens français, et je pense que, pour la télégraphie électrique comme pour le reste, rien ne se fait hors de France avec plus de sûreté, de régularité, de probité, ou, en un mot, avec plus d'honneur.

Les signaux transmis en Angleterre par l'agitation d'une ou de deux aiguilles aimantées sont sujets à être troublés par des courans produits par des circonstances météorologiques, des orages, des aurores boréales ou de petites convulsions intérieures de la terre, peut-être même par les brusques variations de la température. En France, on fait exclusivement usage du télégraphe à aiguilles non aimantées et donnant leurs indications sur un cadran portant des lettres. Comme on est obligé de passer sur ces vingt-six lettres ou chiffres pour faire le tour du cadran, on a obtenu une accélération notable en ne mettant que huit indications sur le cadran, en sorte qu'en prenant un double cadran on a huit fois huit, c'est-à-dire soixante-quatre indications, ce qui dépasse tous les besoins de l'alphabet. Comme on opère des deux mains, la rapidité de transmission et de lecture devient très grande dans ce cas, et peut atteindre, dit-on, près de deux cents lettres à la minute; mais dans l'usage ordinaire et avec la sûreté qu'exige le service français, soixante lettres par minute sont déjà une vitesse de transmission considérable, et c'est plutôt la difficulté de lire que celle d'écrire qui arrête la rapidité des communications, quoique certains employés *lecteurs* arrivent à une promptitude de perception vraiment inconcevable.

Il n'y a donc en France que deux systèmes de télégraphes, l'un à cadran et à lettres, l'autre à deux cadrans et à deux aiguilles susceptibles chacune de huit positions. Il n'y a point jusqu'à présent de *télégraphes-imprimeurs :* s'il m'était permis de me prononcer là-dessus, je pense que notre système actuel sera longtemps suffisant pour l'activité probable des transmissions usuelles, et, pour aller plus vite, il serait peut-être plus avantageux d'opérer avec un double système de fils et de cadrans que de pousser un seul appareil à des vitesses qui excluent toute sûreté dans les signaux transmis.

Je ne fais aucun doute que d'ici à peu d'années la France, qui a déjà profité de l'expérience de l'Angleterre et de l'Amérique, aura établi des règles sûres pour guider tous les établissemens futurs de télégraphie électrique. Il me semble qu'un bureau consultatif qui serait mis à même de provoquer des recherches expérimentales sur les points embarrassans de la pratique télégraphique servirait beaucoup au perfectionnement ultérieur et à la bonne

exécution de tous les procédés actuels, en même temps qu'il aviserait aux moyens de remédier à toutes les causes de perturbations qui peuvent altérer la marche de ces admirables instrumens. Pour n'en citer qu'un exemple, comment se fait-il que le monde entier ne soit pas encore fixé sur le mérite relatif du système des fils portés sur des poteaux ou déposés sous terre avec une enveloppe de gutta-percha, et comment ce procédé qui traverse les mers n'a-t-il pas réussi dans la jonction de l'observatoire de Paris à la station centrale du ministère?

Tout le monde sait qu'en Amérique on a fait un usage merveilleux du télégraphe électrique pour fixer la position des lieux en longitude. Au commencement de 1854, le télégraphe électrique nous donnera toutes les longitudes de France avec une admirable précision. Depuis l'établissement du câble sous-marin, M. Arago en France et M. Airy en Angleterre désiraient relier les observatoires des deux nations au moyen de la transmission d'un signal électrique. Cette jonction des deux principaux observatoires du monde, si facile aujourd'hui, avait déjà donné lieu à des travaux antérieurs très pénibles et offrant des résultats peu concordans. Des astronomes français et anglais, MM. Herschel, Largeteau, Sabine et Bonne, s'étaient envoyé des signaux des deux côtés de la Manche au moyen de fusées lancées à plus d'un kilomètre de hauteur sur les deux rivages opposés du détroit et observées en même temps dans les deux pays. Le signal électrique sera infiniment plus sûr et plus commode, et depuis quelques jours l'astronome royal d'Angleterre a fait savoir qu'il était en mesure de transmettre des signaux d'un observatoire à l'autre. A l'observatoire de Paris, M. Arago et la télégraphie du ministère de l'intérieur étaient prêts depuis plusieurs mois. La différence des temps entre l'observatoire de Paris et celui de Greenwich est considérée aujourd'hui comme étant de neuf minutes vingt et une secondes et demie. Il sera curieux de voir si les anciennes méthodes seront trouvées en défaut par l'infaillible électricité et de combien! Au reste on ne se figure pas ordinairement le peu d'espace qu'il suffit de franchir pour changer les heures. Rouen et Paris diffèrent de cinq minutes, en sorte qu'une montre réglée à Paris avance de cinq minutes quand on la porte à Rouen, et dans Paris même, deux points très rapprochés, par exemple le Luxembourg et l'École polytechnique, diffèrent déjà de trois secondes de temps, dont la pendule bien réglée au Luxembourg retarde sur la pendule également bien réglée à l'École polytechnique. Un compteur transporté d'un de ces points à l'autre montre tout de suite ce désaccord. A l'occasion de ce qui se fait dans d'autres pays, j'aurai encore à signaler plusieurs des particularités d'établissement et de fonctionnement de la télégraphie française. Quant à la vitesse, que les anciens attribuaient à l'agent physique de la foudre, qui depuis a été reconnu identique avec l'électricité ordinaire, c'est sans doute en voyant un éclair sillonner tout d'un coup une vaste étendue de nuages qu'ils ont pu juger de sa vitesse de transmission, car ils ne possédaient aucun des moyens de mesurer le temps qui ont permis d'attaquer de nos jours ce difficile problème.

En Angleterre, la *Compagnie de télégraphie électrique* a beaucoup étendu ses opérations dans ces dernières années. Il y avait, aux derniers mois de

1852, au-delà de trois cents stations pourvues de télégraphes électriques, et l'une après l'autre toutes les administrations de chemins de fer ont senti la nécessité d'adopter cet utile auxiliaire. Aux principales stations commerciales, des employés sont en fonctions nuit et jour. On compte au moins cent stations pareilles, et dans les autres moins importantes, les dépêches ne se transmettent que de jour. La longueur des routes occupées télégraphiquement était, au mois d'août dernier, de 5 à 6,000 kilomètres; mais depuis cette époque, cette distance s'est considérablement accrue. En la portant à 8,000 kilomètres, on serait sans doute encore au-dessous de la réalité. Le lecteur voudra bien se rappeler que le kilomètre français est tout juste la quarante-millième partie du contour de la terre, en sorte que les fils anglais font aujourd'hui en longueur la cinquième partie du contour de notre planète. Une seule compagnie a employé 4,000 kilomètres de fil de fer galvanisé, et elle a cédé à d'autres entreprises une partie de ses droits, moyennant arrangement pécuniaire.

Dans le télégraphe anglais, les fils sont ordinairement d'un sixième de pouce de diamètre (un peu plus de 4 millimètres). Nos fils français ont à peu près la même dimension, savoir 4 millimètres. On a couvert tous les fils d'une mince couche de zinc par un procédé galvanique, pour les préserver de l'oxydation. Six kilomètres et demi d'un pareil fil, anglais ou français, pèsent à peu près une tonne, c'est-à-dire 1,000 kilogrammes. Les poteaux qui supportent les fils, un peu plus rapprochés qu'en France, sont espacés de 60 mètres et garnis de pièces de porcelaine ou d'autres substances isolantes, pour que le fil ne touche pas immédiatement le bois du poteau, ce qui ferait perdre une partie du courant. La forme de ces pièces fait qu'elles sont abritées en dessous contre la pluie. A des intervalles de 400 mètres environ, il y a des appareils pour tendre ou relâcher les fils au degré convenable. En France, le même espace est de 500 mètres. Le grand nombre de fils que l'on aperçoit le long des principales lignes de chemins de fer n'est pas nécessaire pour la transmission d'un message. Un simple fil peut y suffire; mais les autres servent à diverses correspondances spéciales pour les diverses stations.

Le télégraphe *à aiguilles* aimantées est toujours le plus généralement employé en Angleterre. C'est, sinon le plus commode, au moins le plus sensible de tous; mais c'est aussi celui qui se laisse le plus facilement déranger par les perturbations météorologiques. Les signaux se transmettent par les seules agitations imprimées à deux aiguilles aimantées. Malgré plusieurs perfectionnemens, ce système, dit *système anglais*, est encore à peu près celui que MM. Cooke et Wheatstone mirent en usage, et qu'ils essayèrent même à Paris, sur le chemin de fer de Versailles. En général, la grande compagnie télégraphique anglaise a acquis les brevets de toutes les inventions et de toutes les machines patentées, de manière à les employer concurremment avec le télégraphe à aiguilles.

Il y a eu beaucoup de procès et de plaidoiries en Angleterre à l'occasion des droits établis par les brevets et patentes sur la télégraphie électrique; mais on peut dire que toutes ces poursuites judiciaires ne sont rien en comparaison de ce qui a eu lieu aux États-Unis, où le système de la télégraphie électrique est développé sur une immense échelle. Les télégraphes le plus en usage dans cette contrée sont ceux de Morse, de Bain et de House, dont le

système général consiste à imprimer, graver à la pointe sèche, tracer mécaniquement ou chimiquement des lettres ou des alphabets de convention, en un mot à fournir une dépêche *écrite*, tandis qu'en France et en Angleterre la dépêche est toujours *lue* et ne laisse aucune trace. Entre 1837 et 1849, le professeur américain Morse prit sept brevets d'invention. Dans un procès soutenu par ses ayant-cause en 1851, les preuves juridico-scientifiques formaient un volume de plus de 1,000 pages. Le nombre de pages pour les petits procès n'est ordinairement que de 3 à 400; mais il s'agissait de télégraphes qui emploient les fils conducteurs par mille et mille kilomètres (1).

Quelques-uns des systèmes de Bain et de Morse sont fondés sur un effet chimique, à peu près suivant le principe indiqué par Sœmmering. Une pointe métallique glisse sur un papier préparé chimiquement, et suivant qu'on envoie ou qu'on supprime le courant, elle y trace des points, des traits allongés, des doubles ou triples points ou des traits simples et doubles qui font un alphabet facile à lire, et on a de plus l'avantage de conserver *écrits* les mots ou les dépêches transmis. Ces traits et ces points peuvent aussi signifier les mots d'un vocabulaire particulier dont les deux seuls correspondans ont la clé. En France, excepté les dépêches diplomatiques et celles que le courrier de l'Inde, arrivant à Marseille, transmet tout de suite au gouvernement anglais par le câble sous-marin, aucune dépêche secrète ne peut être transmise; mais on a constaté jusqu'ici que, malgré les graves intérêts d'affaires pécuniaires qui ont été débattus par la voie électrique, aucune infidélité, aucune indiscrétion même n'a pu être reprochée à nos employés français. Plusieurs personnes m'assurent, mais je répugne à le croire, que, malgré les chiffres em-

(1) Une circonstance honorable pour la France, et sur laquelle on devra insister quand on fera l'histoire détaillée de la télégraphie électrique, c'est qu'après les noms de Volta, physicien italien, inventeur de la pile, et d'Œrsted, qui trouva l'action de la pile sur l'aiguille aimantée, les principaux savans dont les découvertes ont donné la possibilité de transmettre des signaux au loin, soit par la lecture, soit par l'impression, sont Français. Les travaux de MM. Ampère et Arago sur l'électro-magnétisme font une partie considérable de leur gloire et de celle de l'Institut et de la France même. Ampère, en 1822, énonce expressément l'idée du télégraphe électrique (*). « On pourrait se servir, dit-il, dans certains cas de l'action de la pile sur l'aiguille aimantée pour transmettre des indications au loin. Il faut alors employer un fil conducteur assez gros, parce que le courant électrique s'affaiblit très sensiblement dans les fils fins, quand la longueur du circuit est considérable; cet inconvénient n'a pas lieu avec un fil d'un diamètre suffisant; alors l'aiguille se met en mouvement dès que l'on établit la communication. Nous ne nous arrêterons pas à développer les cas où ce genre de télégraphe présenterait quelque utilité et pourrait être substitué aux porte-voix et aux autres moyens de transmettre des signaux; il nous suffira de remarquer que cette transmission est, pour ainsi dire, instantanée. M. Sœmmering avait imaginé un télégraphe du même genre, mais au lieu d'employer l'action d'un faisceau de fils sur autant d'aiguilles aimantées qu'il y a de lettres, il proposait d'observer la décomposition de l'eau dans autant de vases séparés. » L'ouvrage que nous citons ici, et qui de plus contenait un précieux exposé des découvertes de Fresnel sur la lumière, ayant été détruit par suite d'embarras de librairie, il

(*) Voyez l'*Exposé des nouvelles découvertes sur le Magnétisme et l'Électricité*, par MM. Ampère et Babinet, p. 236. Le titre du paragraphe est *Télégraphe électro-magnétique*.

ployés par les Américains, le secret du télégraphe en Amérique n'a pas été aussi scrupuleusement respecté que chez nous, et que même, pour retarder une nouvelle politique, on a quelquefois rompu les communications.

Il y a un grand nombre de systèmes brevetés en Angleterre, en Allemagne et en Amérique, qui offrent des analogies avec ceux de Bain et de Morse. Dans le système de House, 150 ou 200 lettres peuvent être imprimées, dit-on, en une minute. Telle est aussi la rapidité étonnante avec laquelle nos employés télégraphiques exercés transmettent et lisent les signaux de Paris à Marseille. Cette rapidité, — à peu près égale à celle des indications d'un sourd-muet qui, promenant une pointe sur un alphabet écrit circulairement, indiquerait à un sien confrère les lettres qui doivent composer un discours, — dépasse de beaucoup l'aptitude ordinaire de rapide conception d'un témoin quelconque, et notamment la mienne.

On affirme que le système de House peut transmettre plus de lettres par minute qu'aucun autre système; mais il y a ici, comme pour la *méthode accélérée* de Bain, qui dépose sur un papier chimique un millier de lettres par minute, une circonstance grave à mentionner : c'est le temps qu'il faut pour préparer la dépêche, ce qui établit une compensation. Je ne puis m'empêcher de remarquer que l'essai fait en France du système de Bain, essai fait par lui-même sur la ligne de Paris à Tours, n'a pas été heureux. Dans le travail ordinaire, on transmet en Amérique 70 à 100 lettres par minute, à peu près comme en France, quoique avec un peu moins de sûreté, parce que les dépêches en chiffres diplomatiques n'admettent pas l'utile contrôle de l'intelligence du lecteur télégraphique. Dans un jour seul de l'été de 1852, la ligne de Bain

n'en est resté que peu d'exemplaires, qui se paient aujourd'hui un prix exorbitant. L'article relatif à l'*électro-magnétisme* a été traduit en allemand, et on peut au besoin se le procurer dans cette langue, comme on l'a fait en Amérique, où l'intérêt pécuniaire a conduit à l'érudition. M. Ampère fils, l'académicien actuel, dans un récent voyage aux États-Unis, a eu le bonheur de recevoir les félicitations dues à son père pour cette belle idée, à laquelle il ne manquait que la mise en œuvre. Dans la deuxième édition de l'excellent voyage de M. Charles Olliffe, intitulé *Scènes américaines*, ouvrage fait sur les lieux et aussi consciencieux dans les détails qu'intéressant par le fond du sujet, — l'auteur, après avoir parlé du fait physique découvert par Œrsted, ajoute avec une complète justice que les principes de la nouvelle branche de physique furent appliqués pour la première fois par *un illustre Français, M. Ampère*. Ceux qui pourront se procurer l'ouvrage publié en 1822, et qui a pour titre *Supplément à la traduction de la Chimie de Thompson*, par Riffault, y trouveront aussi les principaux résultats des travaux de M. Arago sur l'aimantation du fer par les courans électriques. Si l'exposé de 1822 ne contient pas plus de détails sur cet important objet et sur le magnétisme par rotation, autre découverte de premier ordre de M. Arago, c'est que M. Ampère regardait ces deux découvertes (très bien connues du reste à cette époque) comme la propriété de son illustre confrère, et ce n'est que plus tard qu'il a dans ses théories invoqué les lois d'aimantation établies par M. Arago. Disons encore que tandis que le courant d'Œrsted et d'Ampère agite faiblement une aiguille aimantée de Paris à Marseille, le courant aimantateur d'Arago crée à la même distance un vigoureux aimant, qui meut énergiquement l'aiguille d'un cadran portant des lettres, ou qui pointe des marques sur le papier, ou enfin qui imprime un message en toutes lettres comme une presse typographique.

transmit de Boston à New-York 500 messages, formant plus de 5,000 *mots*, de nouvelles politiques et commerciales.

Voici maintenant la partie industrielle du système télégraphique.

En Angleterre comme en France, il y a le long des chemins de fer des fils exclusivement réservés au service du *rail-way*. Les propriétaires du chemin paient un droit à la compagnie électrique. Un très petit nombre de fils est réservé à l'usage exclusif du gouvernement; mais le plus grand nombre des fils est au service du public pour les besoins du commerce. Pour ceux-ci, c'est la compagnie du télégraphe qui paie à la compagnie du chemin de fer un droit pour l'usage qu'elle fait de la voie et des stations. Les compagnies des chemins de fer transmettent un nombre infini d'ordres sur la ligne; le gouvernement en transmet de même aux arsenaux, aux ports et aux chantiers de construction; enfin le public fait de ces fils un moyen de communications privées dont l'étendue et le nombre augmentent tous les jours.

Ainsi donc la société et le commerce usent des avantages du télégraphe électrique, dont l'importance n'est plus une question. Les marchands et les capitalistes envoient leurs instructions aux fabricans de province; ceux-ci réciproquement font connaître le progrès de leurs travaux. Les propriétaires de vaisseaux et les bureaux d'affaires maritimes correspondent avec tous les ports. Les avocats et hommes de loi s'entretiennent avec leurs cliens et avec les témoins. Les commis-voyageurs tiennent leurs patrons au courant de leur gestion. Des sommes d'argent sont expédiées sans papier, sans note et sans billets. Les médecins consultent entre eux et sont consultés par leurs malades. La police transmet des ordres pour l'arrestation des malfaiteurs. Les résultats des élections, des courses de chevaux, des assemblées politiques, et généralement de tout ce qui fixe l'attention publique, sont connus tout de suite. L'état du temps qu'il fait en chaque endroit est instantanément transmis aux intéressés. Des familles entières se rendent, chacune de son côté, aux deux extrémités de la ligne électrique qui les sépare, et s'entretiennent de leurs affaires domestiques. Des ventes importantes se font, des transactions sont proposées; en un mot, il est difficile d'imaginer des limites à l'emploi utile du télégraphe électrique (1). Les correspondans qui n'ont point de chiffres condensent leur message autant que possible, car la compagnie anglaise (actuellement du moins) perçoit 3 fr. pour la transmission de vingt mots, si la distance n'excède pas 100 milles anglais (161 kilomètres), et le double pour des distances supérieures. Celui qui veut écrire remplit un papier blanc fourni par l'administration; un employé compte les mots, touche le prix, donne un reçu et porte le papier à la machine qui le transmet immédiatement. Si le correspondant ne se trouve pas au bureau où la dépêche est envoyée, il y a des facteurs qui la portent à son adresse. Le prix de leur service est en sus du prix d'envoi. Dans plusieurs des districts manufacturiers, le prix de la course du facteur n'est que de 1 franc 25 cent.; mais ce sont alors de petites distances.

(1) J'apprends de plusieurs côtés que la rapidité du télégraphe électrique, bien supérieure à celle des ailes mythologiques de l'Amour, a supprimé les mariages impromptu de Gretna-Green sur la frontière d'Écosse.

La compagnie anglaise se propose, dit-on, d'établir un télégraphe *franc*, c'est-à-dire qui n'aura pas besoin de l'affranchissement forcé actuel. Le prix de réception sera alors de 5 shillings (6 francs 25 cent.); alors chacun fera son courrier chez soi et l'enverra comme par la poste ordinaire, mais avec la rapidité de l'éclair.

Durant les derniers mois de la grande exposition de Londres, on vendait dans l'intérieur du Palais de Cristal des cartes météorologiques à 10 centimes qui faisaient comprendre un des plus utiles emplois du télégraphe électrique. Un télégraphe placé dans le local de l'exposition communiquait avec tout le système télégraphique d'Angleterre. A neuf heures du matin, chaque jour l'état du vent et du temps était transmis à la station centrale de Londres et de là au Palais de Cristal. On avait des cartes tout imprimées, et on y plaçait chaque jour la direction du vent, la hauteur du baromètre, du thermomètre, observée et transmise le jour précédent, à côté du nom de chaque ville qui avait correspondu. On possédait réellement une carte météorologique d'Angleterre pour le matin du jour précédent. « Une fois, dit M. Archer, nous désirâmes connaître l'état actuel de l'atmosphère dans dix-huit villes, pour le comparer à celui de la veille, et en une demi-heure notre curiosité fut satisfaite.»

Dans les élections de 1852, le gouvernement et la compagnie électrique firent un arrangement qui permît de connaître à Londres à toute heure l'état du scrutin que le gouvernement transmettait ensuite à tous les journaux et aux personnes intéressées. Ceci n'a rien d'extraordinaire; mais ce qu'il est curieux de constater, c'est que plus d'*un millier de messages* passèrent sur les fils électriques de la station centrale de Lothbury dans Londres. Outre cette station centrale, il en existe douze ou quinze autres allant à la Banque, à l'Amirauté, au palais de la reine, à l'office général des postes et à plusieurs stations de chemins de fer.

On a essayé d'établir une concurrence à la grande et ancienne compagnie électrique, mais cela présente de graves difficultés. C'est seulement dans les districts manufacturiers du nord que la nouvelle compagnie, sous le nom de *Compagnie Britannique*, opérant en vertu d'un acte obtenu du parlement en 1850, a pu établir ses fils électriques. Les arrangemens pris avec les riches et nombreuses cités manufacturières permettent à cette compagnie un immense développement, qui sera, dit-on, accompli dans la première moitié de 1853. L'acte parlementaire de 1850 autorise la *Compagnie Britannique* à ouvrir et creuser toutes les rues, grands chemins et routes qu'il lui semblera utile de parcourir. Enfin de la station centrale de Barnsley partira un fil souterrain de 300 kilomètres de longueur qui arrivera à Londres et établira la communication entre les télégraphes de la compagnie et la métropole. Comme il est plus facile de suivre par un fil souterrain la voie d'un chemin de fer qu'une route ordinaire, la Compagnie Britannique prétendit qu'elle avait le droit de creuser le long des voies de fer occupées par la compagnie ancienne, dont les fils sont portés par des poteaux. Aucun arrangement n'ayant pu avoir lieu, la question se représentera en 1853 au parlement.

Toutes ces remarques se rapportent presque exclusivement au télégraphe aérien ou, si l'on veut, à celui dont les fils sont placés au-dessus du sol et portés par des poteaux; mais on sent de plus en plus le besoin de télégraphes à fils

souterrains, et surtout pour les villes où le système de la suspension est presque impossible. Par exemple toutes les principales stations de Londres et des autres capitales sont reliées par des fils passant sous le pavé des rues ou des routes; les fils sont recouverts de gutta-percha, et de plus ils traversent et suivent des tuyaux de fer ou de bois qui les protégent. Dans quelques pays du continent, en Prusse par exemple, le système souterrrain était adopté dans ces dernières années à l'exclusion de tout autre; mais en plusieurs localités les poteaux commencent à être préférés. Espérons que notre administration, forte de ses lumières et de celles de M. Bréguet, modifiera les propriétés de dilatation de la gutta-percha pour l'emploi commode des fils souterrains, emploi dont on s'est déjà si bien trouvé pour les câbles sous-marins.

Nous n'avons encore rien dit du plus intéressant de tous les télégraphes qui ne sont pas à ciel ouvert. A mesure que l'emploi du temps de l'observatoire royal de Greenwich devint général pour régler toutes les heures des stations sur un même point de départ et éviter la confusion périlleuse des heures, on sentit le besoin d'indiquer ce temps avec précision à Londres; tel est le but du globe élevé dans le Strand. La compagnie du télégraphe électrique et l'astronome royal, M. Airy, se sont concertés pour l'exécution de ce plan. Un fil souterrain part de l'observatoire, traverse le parc de Greenwich, et, après avoir rejoint la station du chemin de fer, il arrive à Londres et à l'office télégraphique, dans le Strand. A l'extrémité supérieure du bâtiment est élevée une tige creuse dont l'intérieur donne passage à un fil électrique. Une grosse boule vide et légère peut se mouvoir haut et bas, monter et descendre de huit à dix pieds verticalement. A une heure moins dix minutes après midi, on la hisse presque au sommet de la tige qui la traverse, et à une heure moins cinq minutes on lui fait atteindre le sommet de ce petit mât. A une heure précise, à la seconde précise, la grande horloge régulatrice de l'observatoire de Greenwich met en mouvement une petite pièce mécanique qui envoie un choc électrique dans le Strand; ce choc met lui-même en mouvement une autre pièce mécanique qui fait échapper la boule élevée, laquelle se précipite en bas sur un ressort d'air qui en amortit le choc. Comme cette boule volumineuse est à une hauteur de 130 pieds anglais au-dessus de la Tamise, qu'elle a six pieds de diamètre, qu'elle est peinte de couleurs vives et qu'elle parcourt un espace assez considérable, elle peut être aperçue à une grande distance de tous côtés, et tous ceux qui veulent régler leurs montres et leurs horloges peuvent le faire par le moyen de ce signal. De plus, une horloge réglée par l'électricité, de manière à suivre la grande horloge de l'observatoire royal, est illuminée la nuit et donne l'heure par quatre cadrans. Elle a été établie sur un massif carré, en avant de l'office télégraphique du Strand, et elle indique l'heure de Greenwich tout le jour et toute la nuit. C'est ensuite de l'office du Strand, relié ainsi à l'observatoire royal, que partent les indications qui portent ce temps à toutes les stations. Il n'est pas douteux que plus tard l'heure de Greenwich sera celle de toute l'Angleterre. Cette disposition est regardée comme tellement utile, qu'il est question d'indiquer de même le temps de Greenwich aux capitaines qui s'approchent de la côte anglaise, en arrivant ou en partant, de manière qu'ils puissent régler leurs chronomètres. Par un temps de brouillard, le signal sera un coup de canon tiré

électriquement à l'heure précise, et qui sera entendu quand la chute d'une boule ne pourrait pas être aperçue. La nécessité d'éviter les accidens des chemins de fer a déjà fait adopter le temps de Paris pour toute la France. L'Allemagne, si divisée en petits états, a choisi une ville centrale, sans importance politique, dont l'heure sera adoptée. A ceux de mes lecteurs qui ne seraient point familiers avec ce qu'on appelle les *notions de sphère*, je répèterai que quand il est midi à Paris, il n'est à Rouen que onze heures cinquante-cinq minutes, en sorte que si l'on conservait les heures locales, un signal envoyé à midi de Paris, et qui franchit l'intervalle en moins d'un cent millième de seconde, arriverait à Rouen à midi moins cinq minutes. Un de nos plus spirituels journalistes me servait un jour d'auxiliaire pour persuader à un entêté bourgeois de Rouen de renoncer à son midi et à ses heures normandes. — Eh bien! soit, dit-il enfin au compatriote de Guillaume le Conquérant, gardez vos heures; mais alors la dépêche de Paris partant à midi et arrivant à onze heures cinquante-cinq minutes à Rouen, arrivera chez vous avant d'être partie!

En passant de l'Angleterre au continent, on trouve que le télégraphe électrique y est encore plus prisé qu'au-delà de la Manche, parce que sa rapidité contraste encore plus avec la lenteur comparative de la poste et des moyens de voyager en Europe, quand on les met en parallèle avec ceux d'Angleterre. Les voitures et les trains de wagons peuvent différer entre eux de vitesse suivant la contrée; mais la vitesse de l'électricité est la même partout, et, comme la lumière, elle est capable de faire le tour de la terre en une très petite fraction de seconde.

En France, le gouvernement est à la tête des lignes télégraphiques. Le bureau central du ministère de l'intérieur et celui qui est établi près de la Bourse correspondent avec les embarcadères de tous les chemins de fer. Ainsi que nous l'avons dit, Paris est déjà en communication électrique avec Dieppe, Calais, le Hâvre, Nantes, Bordeaux, Lyon, Toulouse, Marseille et Strasbourg. Cette dernière ligne a permis de relier Paris à l'Allemagne et à l'Italie sans passer, comme autrefois, par la Belgique, la Prusse et l'Autriche; c'est par Bade que se fait la jonction, et à la direction de Strasbourg un télégraphe badois figure à côté du télégraphe français, de même qu'un poste de télégraphie française est placé à Londres dans l'office du Strand, pour le service de la France. M. Sagansan, géographe à l'administration des postes, vient de publier un petit livret très utile, accompagné d'une carte tenue au courant de toutes les extensions télégraphiques en France et en Europe. Avec ce guide, qui se vend quelques décimes, on a le tableau exact de toute la télégraphie électrique européenne. On racontait dernièrement qu'une dame anglaise était désespérée, parce qu'en allant faire une visite elle avait appris qu'on avait écrit à Florence pour louer dans les environs une villa, un casino, un *palazzo* qu'elle désirait habiter cet été. Le mari, désespéré du désespoir de sa femme, pense au télégraphe électrique; il écrit par cette voie à Florence; il rapporte la nouvelle que la maison de campagne est louée à lui pour la saison prochaine, et que la convention signée va lui être expédiée par une lettre qui ne peut voyager sur les fils électriques. Un auditeur nie le fait, prétendant que le télégraphe électrique ne va pas jusqu'à Florence. Que faire quand on nie un fait?

Se taire; mais si ce contradicteur lit ces lignes, il pourra prendre le guide de M. Sagansan, et il verra qu'en ajoutant 33 francs 33 centimes au prix d'une dépêche expédiée jusqu'à la frontière belge, ou bien 27 francs 83 cent. au prix de la dépêche de Paris à Strasbourg, il pourra envoyer à Florence par ces deux voies la dépêche ordinaire de vingt mots, et retenir tous les hôtels et toutes les maisons de campagne de Florence et des environs.

Jusqu'à 1849, la Belgique n'avait presque rien fait pour la télégraphie électrique. Une commission, ayant à sa tête l'astronome royal M. Quételet, examina la question et se prononça pour les fils portés par des poteaux, et non point pour le système souterrain de la Prusse et d'une partie de l'Allemagne. Les chemins de fer belges ont depuis lors établi des télégraphes électriques sur tout leur parcours, et avant la jonction récente de Strasbourg et de Bade par Kehl, Paris correspondait avec Berlin, Vienne et Venise, par la voie de la Belgique.

Dans la Hollande et dans le nord de l'Europe continentale, les télégraphes électriques ainsi que les chemins de fer n'ont pas fait de grands progrès; mais le besoin s'en fait sentir plus impérieusement de mois en mois et presque de jour en jour.

Dans l'Allemagne et dans l'Europe centrale, il y a des télégraphes électriques sur tous les chemins de fer dont l'importance n'est pas minime. Ces routes et ces télégraphes traversent tous ces petits états si divisés, sans s'occuper de la délimitation des territoires. L'Autriche seule possède 5 ou 6,000 kilomètres de fils télégraphiques. L'Allemagne sans l'Autriche en a autant. Une grande partie est placée sous le sol et recouverte de gutta-percha; mais il semble y avoir une tendance à revenir au système des poteaux, adopté originairement par Wheatstone et Cooke en Angleterre. La perte de force du courant transmis semble par là notablement diminuée.

Les états les moins commerçans du midi de l'Europe sont activement occupés à compléter leurs communications télégraphiques. La dépense est si excessivement petite, comparée à celle de l'établissement des voies ferrées, qu'il est probable que bientôt la longueur des fils électriques excédera de beaucoup celle des chemins de fer. Pétersbourg et Moscou sont ou vont être incessamment reliés non-seulement l'un à l'autre, mais encore avec les ports de la Baltique et de la Mer-Noire. Pétersbourg est déjà en communication avec Vienne par Varsovie et Cracovie. La Turquie elle-même, si dénuée de tout chemin de fer, étudie le plan d'un réseau télégraphique. L'Italie a déjà plusieurs centaines de kilomètres de télégraphes. La Suisse vient de compléter plusieurs lignes, et l'Espagne entre à son tour dans la voie de la télégraphie électrique. Il n'est pas facile de présumer quel nombre de kilomètres seront en activité à la fin de 1853.

En Piémont, l'établissement du télégraphe électrique a donné lieu à de curieuses constructions. Le chemin de fer de Turin à Gênes est complet depuis Turin jusqu'à Arquata, et le télégraphe électrique suit la voie de fer; mais de cette dernière station jusqu'à Gênes les travaux sont si dispendieux, que l'on sera peut-être longtemps encore à compléter cette route. Le télégraphe a franchi hardiment tous ces obstacles. Les fils ont été tendus de montagne en montagne, au travers de ravins d'une immense profondeur, et

supportés par des poteaux distans d'un kilomètre et plus. D'autres fois ces fils s'enfoncent sous terre, quand le niveau de la contrée s'élève. L'habile ingénieur italien M. Bonelli a eu le bonheur d'exécuter ces travaux qui surpassent tout ce qui a été fait en Angleterre.

Une des annonces qui a le plus intéressé le public anglais a été la détermination prise par la compagnie des Indes Orientales d'introduire la télégraphie électrique dans ses vastes possessions territoriales d'Asie. L'importance des communications électriques est immense dans un pays dont les routes sont si mauvaises et dont les rivières sont si peu navigables. MM. Morewood et Rogers sont occupés à galvaniser plusieurs milliers de tonnes de fil de fer destiné à relier entre elles les principales cités de l'Inde britannique. Les fils seront supportés par des bambous vissés dans le sol.

Passons maintenant l'Atlantique.

La première ligne de télégraphe américain fut construite en 1844; elle allait de Washington à Baltimore, une distance de 65 kilomètres. Le congrès alloua 150,000 francs pour la dépense de l'entreprise. En 1848, un système gigantesque unissait déjà Albany, New-York, Boston, Québec, Montréal, Toronto, et de là descendait vers la Nouvelle-Orléans, au travers de la Virginie! Cincinnati, Saint-Louis et les lacs du Canada sont reliés à New-York et à Boston par des lignes multiples et entrecroisées, dont quelques-unes ont été poussées jusqu'à Halifax, près du banc de Terre-Neuve. Enfin, en 1852, des fils électriques ont été posés sur une immense étendue, principalement dans les vastes états du centre qui avoisinent le Mississipi et le Missouri, au-delà des contrées qu'arrose l'Ohio.

Si, avec une carte devant les yeux, nous traçons les diverses routes suivies par cette télégraphie électrique, nous trouvons que le télégraphe ne connaît pas les questions de territoire, de pêche ou de nationalité anglaise ou américaine. Halifax et Saint-Jean sont unis par le télégraphe aussi bien que Montréal et le Bas-Canada avec les rives du lac Champlain, et de là avec New-York et Boston. Enfin, dans les états du nord aussi bien que dans l'Amérique britannique, nous trouvons un réseau des plus compliqués de lignes télégraphiques qui se coupent en tout sens. Sur plusieurs routes et entre les mêmes villes, il y a deux et même trois entreprises rivales. Dans les états du sud, les télégraphes électriques, comme toute autre espèce d'entreprise commerciale, sont moins développés que dans le nord, ce qui n'empêche pas les nouvelles commerciales apportées à New-York par les paquebots de Liverpool d'arriver à la Nouvelle-Orléans en 20 minutes, par une ligne électrique ou plutôt par deux lignes électriques de près de 3,000 kilomètres de long! C'est encore M. Charles Olliffe qui me fournit cette donnée curieuse. Ces fils, que les Américains du Nord trouvent peu nombreux, traversent néanmoins le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, la Georgie et atteignent le golfe du Mexique. C'est surtout dans les états du centre et de l'ouest que le télégraphe électrique est quelque chose d'étonnant! non qu'il égale en longueur ceux des états de l'est, mais c'est qu'il contraste étrangement avec l'état à demi civilisé de ces localités, il y a très peu d'années. Non-seulement dans l'Ohio, le Kentucky, le Tennessee et l'Alabama, mais encore plus à l'ouest, où naguère on ne voyait que des Indiens sauvages, chassant aux

fourrures, les appareils le plus essentiellement du domaine exclusif de la pensée se rencontrent partout. Les compagnies électriques vendent *leur longitude* (quelle denrée commerciale!) aux villages qui seront dans quelques années d'immenses cités, car la population américaine, dans ces fertiles vallées, *essaime* sur place indépendamment de l'émigration qu'elle reçoit d'Europe et ailleurs de Chine. Que dire d'un pays où la ligne électrique de Philadelphie à la Nouvelle-Orléans, d'environ 3,000 kilomètres, est desservie par deux compagnies totalement distinctes? Quant au total de longueur des fils télégraphiques, on l'évalue de 18,000 à 25,000 kilomètres : c'est plus que la moitié du tour de notre planète. Sur ces énormes distances, il faut compter le Canada comme faisant un dixième du total, ce qui ne laisse pas moins pour les États-Unis un développement fabuleux, qui de jour en jour prend encore un rapide accroissement.

On a peu fait au Mexique pour la télégraphie électrique. On parle d'un fil allant de Mexico à Acapulco, sur le Pacifique, et, dans l'est, traversant le Texas pour rejoindre la Nouvelle-Orléans; mais il n'y a pas grand'chose à attendre d'une république si pauvre et si désorganisée. La proposition faite d'un câble sous-marin de la Floride à Cuba semble devoir arriver plus tôt à bonne fin, surtout si l'on songe aux vues persévérantes des États-Unis sur l'annexation de Cuba.

L'importance des télégraphes de l'ancien monde est tellement dépassée par celle des télégraphes d'Amérique, qu'il n'y a aucune comparaison à faire. C'est particulièrement dans la transmission des nouvelles commerciales et politiques que brille le génie télégraphique américain. La première nouvelle transmise de New-York à Washington, en 1846, fut celle d'un vaisseau lancé à la mer, à Brooklyn, en face de New-York, nouvelle destinée à l'insertion dans les journaux de Washington. Comme les dépenses étaient lourdes, on n'insérait alors que peu de nouvelles transmises électriquement; mais le grand intérêt qui s'attachait à la guerre du Mexique et la rapide transmission des nouvelles de victoires réitérées mirent le télégraphe électrique en grande faveur. Quelque temps après, les journaux de New-York et de Boston se cotisèrent pour obtenir le plus tôt possible les nouvelles d'Angleterre. Dès que les paquebots anglais touchaient à Halifax, un exprès était envoyé à Annapolis, et ensuite un autre exprès à vapeur partait pour Portland, d'où le télégraphe transmettait les nouvelles à Boston et à New-York. Ce système coûtait environ 5,000 francs par paquebot, mais l'extension des chemins de fer et des télégraphes dans l'est a beaucoup diminué ces frais.

Quelque temps après, il s'organisa un corps de gazetiers électriques, qui bientôt inventèrent un chiffre sténographique des plus abrégés. M. Jones, l'un de ces sténographes, donne un exemple pour montrer la prodigieuse abréviation que produit cette diplomatie électrique. Supposons le message composé des neuf mots suivans : *Bad, came, aft, keen, dark, ache, lain, fault, adapt.* Ces mots, traduits en langage ordinaire, comprennent les renseignemens commerciaux que voici : « Le marché à la farine pour les qualités communes ou même bonnes venant de l'ouest est peu actif. Il y a cependant quelques demandes pour la consommation intérieure et l'exportation. Vente, 8,000 barils. Le *genessee* est à 5,12 dollars; le froment en première

qualité est bien tenu et demandé; la seconde qualité est faible avec tendance à la baisse. Vente 4,000 boisseaux à 1,10 dollars. Pour les autres céréales, les nouvelles de l'étranger ont pesé sur le marché. Aucune vente importante n'a eu lieu. Il n'y a eu que 2,500 boisseaux livrés à 67 centièmes de dollar.» On ne peut pas pousser plus loin l'économie des signes et celle de la transmission qui se paie par mots.

L'usage de la sténographie a été rendu nécessaire par le prix considérable des mots transmis. On prend 5 centimes par mot de New-York à Boston, et quatorze fois autant, c'est-à-dire 70 centimes de France, pour chaque mot transmis de Washington à la Nouvelle-Orléans. La presse quotidienne ne pouvait à l'origine insérer plus d'une demi-colonne de nouvelles électriques; mais, à mesure que la concurrence s'est établie, les prix se sont beaucoup abaissés, et les entrepreneurs de rédaction électrique, travaillant en communauté pour plusieurs journaux, se sont un peu relâchés de leur sévère sténographie. Les commerçans continuent à employer les chiffres ou combinaisons de lettres, qui sont interprétés par une espèce de dictionnaire dont les conventions, changeant à volonté, leur assurent le secret le plus absolu.

Voici l'arrangement fait en commun par sept journaux de New-York. Un agent spécial et responsable recueille toutes les nouvelles télégraphiques importantes au moyen de correspondans distribués dans les principales cités de l'Union; il en fait faire huit ou dix copies par des machines adaptées à ce genre de travail (après que ces nouvelles ont été mises en anglais vulgaire), et il envoie ces copies aux sept journaux associés. Quand le congrès est assemblé, il y a un sténographe électrique près de chaque chambre, et on estime que les nouvelles électriques ne reviennent pas à chacun des journaux de New-York à plus de 25,000 fr. par an, ce qui porte les frais collectifs à 175,000 fr. environ.

Dans les anciens télégraphes américains, l'isolement des fils était très incomplet, et les pertes éprouvées par le courant électrique très considérables. Jusqu'ici la construction des télégraphes a coûté de 100 à 200 dollars (500 fr. à 1,000 francs) par mille anglais d'environ un kilomètre et demi; mais on pense que pour un bon établissement des poteaux et des fils il faudrait au moins doubler cette somme. Comme il y a aux États-Unis au moins trente compagnies télégraphiques, cette active concurrence a produit plusieurs avantages. Ces compagnies ne répugnent point à l'obligation de payer les patentes de Morse, de Bain et de House, et presque toujours c'est en cédant une part des bénéfices nets que le droit de patente est rémunéré. Contrairement à ce qui a lieu en Angleterre, les télégraphes américains ne sont point confinés aux chemins de fer. Ils traversent d'immenses contrées désertes et de profondes forêts dont les arbres servent de poteaux. Plusieurs de ces lignes sont sujettes à des interruptions occasionnées par la chute des pins, sans compter l'influence des frimas qui s'attachent l'hiver aux fils et causent une énorme déperdition de courant. Enfin les orages électriques eux-mêmes mêlent leur action à celle des piles des stations, et troublent tout. M. Bréguet a aussi reconnu des actions de courant en retour fort obscures quant à leur cause, et il y a remédié, comme à tous les autres accidens qui se sont présentés dans notre pratique française, qui n'admet rien d'à peu près bien. Les Américains passent complétement sous silence le risque d'être foudroyés que courent les

employés du télégraphe électrique sans des précautions judicieuses. Pour cet objet, M. Breguet, au moyen d'un fil convenablement délié, a construit un vrai paratonnerre qui met en sûreté l'employé, même pendant le plus violent orage de foudre. Il recommande aussi très prudemment de ne faire entrer dans les stations que des fils assez petits pour se fondre par une électricité trop abondante, et faire par là même disparaître tout danger. En Amérique, chaque compagnie emploie des inspecteurs chargés de vérifier fréquemment le bon état des fils. Chaque homme inspecte une longueur de 30 à 150 kilomètres suivant la localité, et surtout durant et après les orages et les tempêtes.

En France comme en Amérique, l'administration, forcée par les exigences du service anglais des Indes, a osé établir des fils électriques sur les routes ordinaires. De Châlon-sur-Saône à Avignon, le télégraphe électrique n'est point renfermé dans l'enceinte d'un chemin de fer. Il en est de même de Poitiers à Angoulême; seulement les poteaux ont été tenus un peu plus élevés : ils ont de 9 à 10 mètres. Jusqu'ici, aucun dégât n'a été l'ouvrage de la malveillance, et dès que les nouvelles de l'Inde arrivent à Marseille, elles sont immédiatement transmises à Londres.

Il y a une grandeur étonnante dans plusieurs des plans conçus par les Américains. M. O'Reilly, qui a construit plus de 12,000 kilomètres de télégraphe électrique dans l'Amérique centrale, a récemment proposé d'étendre les fils électriques jusqu'en Californie, dans l'Orégon et au Nouveau-Mexique. Sur la ligne, à chaque station, de 30 en 30 kilomètres, on établirait un poste de vingt dragons pour protéger les fils, tenir les Indiens en respect et secourir les émigrans qui vont en Californie. Leur service comprendrait aussi la transmission des dépêches, qu'ils porteraient d'une station à l'autre, comme le font les piétons dans l'Inde. Ce serait une ligne de civilisation autant qu'une ligne de télégraphie électrique. Depuis lors, un comité du congrès a recommandé une ligne télégraphique différente de celle de M. O'Reilly. Cette ligne, partant de Natchez, sur le Mississipi, arriverait, par le nord du Texas, au golfe de Californie, et suivrait ensuite la côte jusqu'à Monterey et San-Francisco. La distance serait d'environ 4,000 kilomètres et un peu plus grande que celle de M. O'Reilly; mais elle traverserait une contrée occupée par des populations moins sauvages.

Les télégraphes municipaux font un service de sûreté très utile en Amérique. Toutes les alarmes pour cause d'incendie sont propagées avec rapidité, et des secours sont appelés aussitôt. A New-York, huit cloches d'alarme sont reliées entre elles et avec la tour centrale de l'hôtel de ville par des fils électriques; à Boston, on a employé dans la ville seule plus de 75 kilomètres de fil pour le même objet. On peut présumer qu'à Londres, où le système des fils souterrains a pris beaucoup de développement, un service de petite poste électrique ne tardera pas à s'organiser.

C'est à l'Amérique encore que revient l'honneur d'avoir appliqué la première le plus étonnant de tous les résultats de la télégraphie électrique, savoir l'établissement du système sous-marin, établissement qui nous fait entrevoir dans l'avenir la connexion et la communication instantanée des deux extrémités de la terre, car s'il faut à peu près une heure ou deux pour envoyer un

message à une ville éloignée, ce n'est réellement que le procédé mécanique d'ouvrir les communications qui produit ce retard : l'agent électrique lui-même ne mettrait qu'un temps indivisible pour aller aux antipodes.

Les premiers fils sous-marins ont été employés à New-York. La position de cette immense cité, actuellement de près de 700,000 âmes, est tout à fait exceptionnelle. La principale partie est située à l'est du fleuve Hudson, qui descend du nord; une espèce d'immense faubourg, appelé la cité Jersey, est à l'ouest et de l'autre côté de l'Hudson; enfin une troisième partie de cette ville, Brooklyn, est bâtie sur une île au sud-est. Le lit de la rivière est un point de grande activité commerciale au-dessus duquel on ne pouvait point tendre des fils. On fut donc obligé de remonter la rivière à 90 kilomètres de la ville, afin de trouver des rives assez escarpées et assez élevées pour y placer sans inconvénient un fil électrique. Ainsi le détour occasionné par l'obstacle de la rivière était de 180 kilomètres. M. Jones établit que cette difficulté donna naissance à l'établissement d'un télégraphe sous-marin avant qu'il fût adopté en Angleterre; mais les fils étaient brisés ou perdaient le courant. Enfin la *gutta-percha* fut employée, et maintenant des lignes sous-marines ou sous-fluviales traversent l'Hudson de New-York à Jersey. De temps à autre, un des fils est enlevé par une ancre; mais, comme il y en a plusieurs de distance en distance, il en reste toujours suffisamment pour le service du télégraphe.

Tout le monde sait qu'en août 1850 un simple fil sous-marin fut établi de Douvres à Calais. Quoique l'établissement d'un tel fil ne pût être regardé comme une œuvre sérieuse, cependant les dépêches passèrent pendant quelques minutes, et on fut encouragé à former un fil ou plutôt un câble doué d'une plus grande résistance. Ce câble, qui fonctionne maintenant depuis un an et demi, contient quatre fils séparés les uns des autres, revêtus de *gutta-percha* et entourés d'un mélange de résine et de graisse; de fortes spirales en fer recouvrent le tout. Ce câble vigoureux pèse à peu près 180,000 kilogrammes, et a presque 40 kilomètres de longueur. Il est juste de remarquer que l'entreprise de M. Brett fut spécialement patronée par la France, et notamment par l'empereur actuel des Français, sans la protection duquel il est probable que l'Angleterre serait encore séparée du continent (1). Je n'ai point entendu dire que les distinctions honorifiques soient allées chercher le persévérant M. Brett, le Christophe Colomb de la télégraphie électrique. Cependant le service qu'il a rendu à l'Angleterre est immense : la communication entre Douvres et Calais a rattaché Londres aux lignes de Belgique et de France. On trouve dans les tarifs de la compagnie sous-marine le prix des dépêches pour Bruxelles, Berlin, Hambourg, Dresde, Munich, Venise, Florence, Milan et Paris. Un message de cent mots peut être expédié pour le prix de 125 francs à Lemberg, presque au centre de la Russie d'Europe, en Hongrie ou en Italie.

(1) J'ai vu avec beaucoup de satisfaction que dans les journaux anglais de l'époque mon nom n'avait point été oublié parmi ceux des personnes qui avaient été favorables à M. Brett. Je pense qu'il est juste de dire que M. l'abbé Moigno, l'auteur d'un intéressant *Traité de Télégraphie électrique*, a beaucoup contribué par ses démarches empressées à faciliter à M. Brett l'accès des personnes qui pouvaient lui prêter un secours efficace, après avoir signalé avec éloge tout ce que son entreprise, alors jugée d'un succès bien peu probable, pouvait offrir d'intérêt scientifique ou pratique.

Après les cours de la Bourse de Paris, la première dépêche politique qui fut transmise par la voie sous-marine, et qui parut dans le *Times* du 14 novembre 1851, était datée de Paris à sept heures du soir du jour précédent, et elle annonçait le rejet de la loi électorale par une majorité de 355 voix contre 348. Comme pour toute œuvre grandiose, l'étonnement que produit le succès s'affaiblit à mesure que nous nous familiarisons avec les avantages qui en découlent. Les journaux anglais reçoivent maintenant avec la plus grande régularité les nouvelles du continent par la voie sous-marine, et l'on ne peut s'empêcher d'espérer que ces relations sociales contribueront puissamment à répandre les lumières de la civilisation et à consolider la fraternité de tous les peuples.

En mai 1852, un câble de télégraphe sous-marin fut déposé dans le canal d'Irlande, entre Holyhead et Howth, près de Dublin. L'opération réussit à merveille, et le câble, qui avait 100 kilomètres de long, fut tendu directement et avec le plus grand succès. Les dépêches furent transmises, et, suivant l'usage de M. Brett (étranger cependant à l'entreprise), un canon fut tiré près de Dublin au moyen d'un choc électrique envoyé d'Angleterre. Le câble, qui n'a qu'un pouce anglais de diamètre (un peu plus de 25 millimètres), a été manufacturé par MM. Newall et la compagnie de la gutta-percha, les mêmes constructeurs qui avaient confectionné dans leurs ateliers le câble de Douvres à Calais, lequel était gros comme le bras. Le câble d'Irlande n'a qu'un seul fil. Je suis parfaitement informé que, malgré le succès de la pose de cette voie sous-marine, ce télégraphe ne fonctionne pas encore au moment où j'écris.

On a beaucoup parlé de l'intention où étaient les États-Unis de traverser l'Atlantique par un câble de 5,000 kilomètres, distance de Liverpool à New-York, ou bien par un câble plus court établi entre Galloway et Terre-Neuve, dont la distance est à peu près moindre de moitié. Je ne puis regarder ces idées comme sérieuses, et la théorie des courans pourrait donner des preuves sans réplique de l'impossibilité d'une telle transmission, même quand on ne tiendrait pas compte des courans qui s'établissent d'eux-mêmes dans un long fil électrique, et qui sont très sensibles dans le petit trajet de Douvres à Calais. Je répéterai ici ce que j'ai dit plusieurs fois, savoir : que le seul moyen de joindre l'ancien monde au nouveau, c'est de franchir par voie sous-marine le détroit de Behring, qui, avec les îles qui le partagent, n'offre pas plus de difficulté que la Manche ou le canal d'Irlande, à moins peut-être qu'on ne puisse passer par les îles britanniques, les Feroë, l'Islande, le Groënland et le Labrador. Mais que d'études à faire d'ici là sur les courans polaires, la profondeur des mers, la nature du sol, le climat, ses influences sur les conducteurs, et mille autres élémens dont pourrait dépendre le succès d'une si gigantesque entreprise, qui du moins ne paraît avoir contre elle aucune impossibilité matérielle, comme en présente la voie sous-marine transatlantique! car, malgré leur *outrecuidance* (*go a head*), les citoyens des États-Unis n'ont sans doute pas la prétention d'établir des stations intermédiaires au fond de l'Océan.

Si nous regardons la jonction télégraphique des deux mondes comme un problème réservé à une solution éloignée, nous pouvons fixer notre attention sur des projets moins hasardeux. Il y a tant de compagnies qui se forment ou qui sont formées pour exploiter les lignes sous-marines, qu'il est difficile

de connaître les projets de chacune. Les fils de Douvres à Calais et le câble de Holy-Head à Dublin sont la propriété de deux compagnies différentes : elles sont l'une et l'autre menacées de concurrences. La distance de Port-Patrick en Écosse à Donaghadee en Irlande n'est que le tiers de la distance de Dublin à Holy-Head, et il est question d'unir la Grande-Bretagne à l'Irlande par ce point au moyen d'un câble électrique sous-marin. D'autres personnes ont pensé à franchir la distance du moulin de Cantire à Fair-Head, qui est encore moindre, et n'excède pas 21 kilomètres, ce qui est la plus courte distance entre les deux îles.

Il est évident néanmoins que pour l'Angleterre les routes les plus importantes sont celles qui doivent la rattacher au continent. Il paraît que la compagnie du télégraphe électrique de Douvres a été peu conciliante dans les arrangemens à prendre pour utiliser le système sous-marin, et le résultat est que trois autres compagnies organisent un plan de communication internationale sans sa participation. L'une des compagnies rivales est celle qui est propriétaire du câble sous-marin de Douvres à Calais. Une autre compagnie a le projet d'établir une ligne sous-marine de Douvres à Ostende; une troisième compagnie a établi ses fils sous terre de Londres à Douvres en suivant la grande route des voitures ordinaires, et c'est par là, comme nous l'avons dit, que nuit et jour passent les nouvelles du continent qui arrivent à la presse anglaise. Enfin une dernière compagnie songe à une ligne sous-marine du cap de la Hogue en France à quelque point de la côte britannique. C'est une chose fort importante pour l'Angleterre qu'il y ait plus d'un télégraphe sous-marin qui la joigne au continent, pour éviter le monopole, car, sans la crainte d'une nouvelle voie sous-marine, peut-être le système actuel donnerait-il déjà naissance à plusieurs abus (1).

Un projet récemment publié, et qui a déjà reçu un commencement d'exécution par des marchés passés et des concessions obtenues ou sur le point de l'être, est celui qui, après la jonction déjà presque faite du système français au système piémontais, prolongerait cette ligne télégraphique en Corse au moyen d'un fil sous-marin jeté de Corse en Italie. Un télégraphe ordinaire traverserait l'île, et un autre conducteur sous-marin unirait la Sardaigne à la Corse. Après avoir traversé la Sardaigne, le télégraphe aboutirait à l'un des caps du sud de l'île, dans le voisinage de Cagliari, pour franchir ensuite par un câble sous-marin la distance de la Sardaigne à

(1) Il y a quelques semaines, le bruit s'était répandu que l'idée de joindre Douvres à Ostende était abandonnée. Un passage que nous tirons d'un journal anglais, l'*Athenæum* du 21 mai 1853, prouve que ces nouvelles d'abandon n'avaient aucun fondement. « L'achèvement de la communication sous-marine de Douvres à Middlekirk, près d'Ostende, est un événement qui ne manque pas d'importance tant au point de vue des intérêts sociaux que de ceux de la science. On ne pouvait pas se dissimuler qu'après le peu de succès des tentatives réitérées pour établir un câble électrique dans le canal d'Irlande, le public se laissait gagner par le découragement. Réellement, après le succès du télégraphe sous-marin anglo-français, il ne restait théoriquement aucun doute sur la possibilité de faire communiquer entre elles toutes les nations par des réseaux de fils électriques; mais comme les essais infructueux s'accumulaient de plus en plus, il était possible de supposer que les industriels, tout en admettant la théorie comme parfaitement

l'Afrique et arriver à La Calle ou à Bone, dans les possessions françaises, un peu à l'ouest de Tunis. Cette distance est d'environ 180 kilomètres. Bone ou Tunis deviendrait alors un grand centre télégraphique qui pourrait envoyer une ligne à l'ouest dans l'Afrique française et une ligne à l'est vers l'Égypte pour le service des nouvelles de l'Inde. Ce projet, tout grandiose qu'il est, ne présente rien d'impossible, surtout d'après les sondages opérés dans toutes ces localités maritimes.

La télégraphie électrique, avec sa prodigieuse rapidité, avec l'agent presque immatériel qu'elle emploie et le peu de poids des fils qui sont parcourus par les signaux, semble de toutes les applications importantes de la science celle qui, en passant de la théorie à la pratique, a conservé le plus son caractère purement scientifique. Je sais qu'il est de mode actuellement d'attaquer les académies et de leur imputer à crime toutes les applications qu'elles n'ont pas faites elles-mêmes et qu'elles ont laissé réaliser à d'autres qui, sans être préoccupés de la partie théorique, ne cherchent que la pratique utile et commerciale. A chacun son œuvre. Nous reviendrons victorieusement là-dessus une autre fois dans cette *Revue*, en montrant que les travaux d'application sont avant tout des travaux collectifs. Sans l'art de fondre le fer comme on le fait aujourd'hui en fonte douce et d'aléser les cylindres des corps de pompe, aurait-on pu faire les machines à vapeur? Dans les paroles citées d'Ampère, ne voit-on pas que l'ignorance où nous étions de la portée où pouvait atteindre le courant transmis par les fils conducteurs nous imposait le doute le plus impérieux sur la réussite du télégraphe électro-magnétique pour de grandes distances? Sans les découvertes de M. Arago sur l'aimantation par les courans électriques, aurait-on la force nécessaire pour imprimer, pour faire presser, piquer, rayer, percer les papiers à dépêches? Et avant de savoir que cette forte aimantation se produisait à des distances de 1,000, de 2,000 kilomètres, où étaient les télégraphes américains? L'œuvre des académies est collective, c'est un travail d'abeilles dans lequel sont compris les industriels eux-mêmes, qui disent avec Cicéron : *Cui bono?* Dans quel but d'utilité? Les œuvres littéraires sont au contraire tout à fait individuelles et n'admettent aucune collaboration; mais passons du domaine de l'amour-propre à celui de la philanthropie.

Je déclare que la plus belle propriété du télégraphe électrique est celle qu'il a d'empêcher la plupart des accidens qui arriveraient sans lui, accidens

infaillible, ne craignissent d'avoir trop longtemps à en attendre la réalisation pratique. La ligne ouverte avec la Belgique est une nouvelle et évidente preuve que la science est parfaitement en mesure de surmonter tous les obstacles qui pourraient se présenter dans l'établissement des fils sous-marins. Quant aux avantages sociaux et commerciaux, cette ligne est d'une très grave importance. C'est pour nous une seconde grande route de communication avec toutes les nations européennes, surtout lorsqu'on réfléchit qu'en cas d'éventualités, sans doute peu probables, mais enfin non impossibles, cette voie serait bien plus à notre disposition que celle de Douvres à Calais. En outre elle est plus directe et se relie plus immédiatement avec le grand système central des chemins de fer de l'Europe. Non-seulement c'est la voie la plus courte, mais nous pouvons dire la plus naturelle, car c'est à Ostende que se trouve la tête de tous les chemins de fer allemands, et par suite de tous ceux du continent, qui aboutissent en grand nombre aux rives du Rhin, soit dans la partie supérieure, soit dans la partie inférieure de son cours. »

comparativement très rares aujourd'hui. Dans les premiers mois de l'établissement du télégraphe de Douvres à Londres, une locomotive se détacha d'un convoi et se mit à courir, dans la direction de la capitale, avec la vitesse que donne une force aveugle. Quel moyen d'éviter tous les malheurs et les dégâts de cette locomotive, si l'on n'avait pu être prévenu sur toute la ligne? C'est ce qu'on fit par le télégraphe électrique. Des obstacles élastiques furent disposés en avant de l'embarcadère de Londres pour atténuer autant que possible le choc de cette masse lancée avec une vitesse désastreuse. Mais il y a mieux. A une station déjà assez éloignée de Londres, deux intrépides mécaniciens chauffèrent à toute vapeur une locomotive déjà prête au service. Quand la locomotive échappée passa devant eux avec la rapidité d'un cheval de course, ils se précipitèrent sur ses traces avec la rapidité du vol de l'hirondelle, qui est trois ou quatre fois plus grande. Je tiens de personnes bien informées que, dans cette course périlleuse, le choc de l'air ne permettait point à ces deux hommes de se tenir debout. La machine fugitive, suivant l'expression d'un des narrateurs, fut gagnée de vitesse, puis accostée, puis enfin un des mécaniciens passa dessus, et, saisissant les manivelles, la maîtrisa aussi facilement qu'un écuyer maîtrise un cheval bien dressé. Le génie britannique a calculé que les dégâts que la locomotive aurait causés à l'embarcadère (accident arrivé déjà plusieurs fois) surpassaient la valeur du prix de toute la ligne électrique; mais on ne dit rien des dangers que les hommes auraient courus par suite de ce train spécial d'une si dangereuse espèce! Dans le dernier voyage de l'empereur des Français, des trains extraordinaires partaient à toute heure sans le moindre inconvénient : il n'y eut pas même l'ombre d'une crainte. Quand la malle des Indes débarque à Marseille, elle est à l'instant livrée à une locomotive dont le service est exclusif; elle arrive à Avignon et roule de là jusqu'à Châlon-sur-Saône, où elle reprend tout de suite un train spécial pour arriver sans retard à Paris, à Calais, et enfin à Londres. Comment, sans le télégraphe électrique, faire déblayer la voie et éviter de funestes rencontres? Disons encore que M. Bréguet a garni un grand nombre de convois d'appareils électriques mobiles, en sorte que partout où l'on s'arrête, de gré ou de force, on correspond avec les deux stations entre lesquelles on se trouve. Il y a très peu de jours, un convoi, sur la route d'Orléans à Paris, n'a pu continuer sa marche, par suite d'un essieu brisé. Un secours a été demandé et obtenu, par l'appareil mobile de M. Bréguet, tellement qu'on s'est à peine aperçu du retard éprouvé. Ajoutons que cette facilité d'appeler du renfort a permis de diminuer considérablement le nombre des locomotives qu'on était obligé de tenir en relais pour parer aux accidens, et qu'ainsi il en est résulté économie comme sûreté. Les gens qui ne sont contens de rien critiquent la télégraphie électrique en ce qu'elle est impuissante à transporter sur ses fils un papier pesant seulement un gramme. Ils lui doivent peut-être la vie, parce qu'elle aura prévenu une catastrophe qui leur eût été fatale! En un mot, le plus beau titre d'honneur de la télégraphie électrique est la sûreté des voyageurs sur les chemins de fer, sûreté pour laquelle elle a plus fait que tous les règlemens imposés aux employés, et dont cent fois le hasard déjouait la prévoyance.

BABINET, de l'Institut.

DU

DRAME MODERNE.[1]

I.

Quand je voyageais en Grèce, je m'asseyais dans la solitude, sur les gradins écroulés des théâtres antiques, et là j'imaginais à mon aise les plus belles tragédies du monde, auxquelles assistaient les chênes et les cyprès qui ont grandi dans l'enceinte. Il m'arrive aujourd'hui quelque chose de semblable. Tout mon espoir actuel, en exposant l'idée du drame tel que je le conçois aujourd'hui, est de le voir représenté dans les mêmes conditions, devant cette même con science invisible, par une troupe de faunes, sortis tout exprès avec leurs masques d'airain des ruines de Messène ou de Corinthe.

Je me suis trouvé en des jours où la conscience humaine m'a paru se troubler. Au milieu de la mêlée universelle, je cherche à me bâtir une forteresse morale pour m'y abriter quelque temps. Dans un isolement presque complet, je pense à la foule, dont j'entends encore le murmure. C'est ainsi que ma pensée se tourne vers la forme populaire du drame, sans songer où se rencontreront les spectateurs.

Je choisis pour mon héros *l'esclave;* c'est le seul que les poètes et les historiens aient oublié. Le personnage sur lequel reposait l'anti-

(1) Un drame que M. Edgar Quinet vient de terminer, et qu'il compte publier sous ce titre : *Spartacus ou les Esclaves*, l'a amené à s'interroger lui-même sur l'avenir du théâtre et sur le rôle qui pourrait lui appartenir dans la société contemporaine. C'est le résultat de ces réflexions que nous donnons ici, comme apportant, avec l'exposé de la conception poétique de l'auteur, quelques vues nouvelles sur des questions qui ont toujours appelé l'attention de la *Revue*.

quité est aussi celui qu'elle nous a fait le moins connaître; il portait le monde social sur ses épaules, et le monde l'a méprisé au point de n'avoir rien voulu savoir de lui. C'était la plaie éternelle de la société antique, et comme les hommes ont une répugnance invincible à s'avouer le mal par lequel ils doivent périr, les anciens n'ont jamais tourné sérieusement les yeux de ce côté. Il en est résulté que le point infirme de leur morale a été aussi le point infirme de leur intelligence et de leur art.

Comment ont-ils expliqué les révolutions serviles qui ont mis tant de fois en péril leur existence entière? A peine s'ils les racontent en quelques lignes furtives. Quand ils sont obligés de donner à ces insurrections une place dans l'histoire, l'humiliation éclate chez eux avec une ingénuité cruelle. C'était trop déjà de constater les révoltes de cette *seconde espèce* d'hommes. Il ne pouvait entrer dans l'esprit des maîtres de rechercher une cause morale aux incursions d'un troupeau privé, selon eux, de conscience et de raison. Le cœur humain, tel qu'ils le faisaient, n'avait rien à voir ni à démêler, encore moins à acquérir dans l'étude de l'esclave. A force de le dédaigner, ils se sont condamnés à l'ignorer.

Qui me dira pourquoi, dans ces révoltes, tant de brillans débuts aboutissent tous au même dénoûment, la ruine irrémédiable? Pourquoi ces innombrables armées serviles si vite dissipées en poussière? Pourquoi ce sang d'esclave répandu par torrens ne féconde-t-il pas, n'échauffe-t-il pas la terre? Il y a là un secret que je cherche : les anciens ne me le disent pas. L'historien, le poète antique, dès qu'il franchit le seuil du monde servile, prend un cœur d'airain. Il ne voit plus, il n'entend plus. Comment sentirait-il le drame des choses? Il a commencé par se dépouiller de la pitié. Il ne garde de tous les sentimens que le mépris. Ce n'est pas du sang, mais de l'eau qui coule sous ses yeux. Si encore les anciens s'étaient contentés de ne rien dire de l'esclave! Mais pour mieux l'achever, ils l'ont tué par le ridicule. Les Latins surtout se sont bornés à s'en faire dans la comédie un jouet monotone, un masque burlesque approprié à toutes les situations. Relégué hors de l'humanité, ils l'ont contraint de rire.

Ainsi après la déchéance, la dérision, et nulle part dans le monde fondé sur la servitude, ni le drame sérieux de l'esclave, ni son histoire. C'est là un des grands vides qu'il appartient aux modernes de combler, s'il est vrai que tout ouvrage inspiré de l'antiquité doit la compléter en quelque chose. Retrouver l'histoire intime de l'esclave, son dialogue avec la société civile, le restituer dans sa misère morale, rendre une voix à ce chaos muet, si cela était donné à quelqu'un, ce ne serait pas seulement imiter l'antiquité, mais la continuer.

Reste à savoir où sont ces archives qu'aucune main n'a consenti à écrire. Où en retrouver un vestige, quand les vainqueurs ont dédaigné de raconter leur victoire? On a pu reconstruire sur un débris d'ossemens tout un monde antédiluvien. Sur quel débris reconstruirons-nous le monde antique de l'esclave? Sur nous-mêmes. De la même manière que les grands mouvemens des peuples, les invasions qui ont rempli les quinze premières années de notre siècle ont rendu aux historiens de nos jours le sentiment perdu des nationalités et des races, de même aussi les bouleversemens intérieurs des états auxquels nous avons été mêlés ont révélé sur les révolutions sociales de l'antiquité plus d'un secret qui lui a échappé. Le temps ou la nécessité nous a enseigné des choses que les anciens ont dédaigné de savoir. Dieu merci! nous portons encore au fond du cœur plus d'un anneau de la vieille chaîne; avec ce débris, je ne désespère pas de retrouver l'autre bout de chaîne rivé aux pieds des compagnons de Spartacus.

J'appelle révolution servile toute révolution qui se propose un but matériel indépendamment de tout progrès moral, de toute émancipation spirituelle ou religieuse, et je m'explique ainsi le sort commun de ces entreprises qui, répétées à des époques si différentes, semblent pourtant toujours la même, tant elles sont uniformes par le dénoûment. Comme la pensée n'y joue qu'un faible rôle, l'audace n'y est qu'apparente. Bien qu'elles commencent par effrayer le monde, elles sont encore plus épouvantées d'elles-mêmes; car elles ont peur des conquêtes de l'esprit, et par-là les plus fières se mettent aussitôt dans l'impossibilité de déplacer une motte de terre. Renfermées dans le cercle d'intérêts matériels, elles participent de l'uniformité des révolutions de la matière. On voit d'immenses forces déployées; tout leur cède, de grandes conquêtes sont accomplies; puis, l'âme restant serve malgré l'affranchissement des bras, ces conquêtes s'évanouissent d'elles-mêmes, dès le premier sommeil du corps.

Si toutes les révolutions serviles sont ainsi identiques, il doit y avoir un drame de l'esclave, lequel peut s'appliquer à tous les temps, à toutes les formes de société : reflet de la tragédie éternelle qui a toujours et dans chaque moment de la durée un individu ou un peuple sur la scène.

Il m'a toujours paru que c'était une situation pathétique entre toutes que celle de ce personnage confiné hors de la société civile, dans un exil éternel, et dont les douleurs, le désespoir, les imprécations ne sont comptés pour rien. C'est ce qui m'avait déjà attiré auprès des figures de *Prométhée enchaîné* et d'*Ahasvérus errant.* J'ai voulu voir ce qu'il y avait au fond des malédictions amassées

dans ces légendes de la Grèce et du christianisme; j'ai déjà sur ce point contenté mon désir. Aujourd'hui je rencontre le véritable exilé, Spartacus, l'esclave, celui qui est à la fois enchaîné au rocher et errant à travers la terre; en lui, je retrouve la chute du Titan, la proscription éternelle du maudit, avec un surcroît d'ironie qui manque aux deux premiers pour mettre le comble à leur enfer. D'ailleurs ce n'est pas ici une légende, une vision; il s'agit d'un être que j'ai moi-même vu de mes yeux et pour lequel je porte témoignage.

En entrant dans l'antiquité, rien ne m'a plus frappé d'abord que ce terrible silence de l'esclave. Il me paraissait que la faute était à moi, si je ne discernais pas sous les fêtes perpétuelles des anciens au moins un soupir étouffé de ce monde souterrain; mais non : cet enfer est resté muet; c'est bien à nous de le faire parler. Il y a dans la lyre de l'antiquité des cordes basses, qu'elle n'a jamais voulu toucher. Aujourd'hui le vent qui passe fait vibrer d'elles-mêmes ces cordes oubliées. Écoutez sur votre seuil, et vous les entendrez.

On a décrit souvent les maux extérieurs de l'esclavage. La plaie que la servitude fait à l'âme de l'esclave, le spectacle de cette décomposition interne, cette ruine qui se détruit elle-même, ces chaînes de fer qui finissent par pénétrer jusqu'au cœur et le dénaturer, voilà ce qui n'a jamais été peint, que je le sache du moins.

Voulez-vous avoir le spectacle de la chute dans l'homme, regardez cet esprit qui au plus fort de sa révolte ne songe pas même à s'affranchir; dans chacune des émancipations extérieures, il trouve un nouveau moyen de se circonscrire et de se lier. Ingénieux à déduire la servitude du milieu même de la liberté, le voilà qui rentre dans la nuit par le chemin qui mène les autres à la lumière. De décombres en décombres, il renverse l'esclavage sans s'apercevoir qu'il le porte en soi et le refait à chaque souffle : un esprit qui, aveuglé par sa ruine, se réveille en sursaut, puis s'enchaîne de sa victoire, se mutile, se poignarde dans le vertige, au moment où il s'imagine triompher, — c'est là, si je ne me trompe, en soi, la tragédie humaine par excellence.

On peut refaire cette tragédie de cent manières, comme tous les grands sujets que n'épuiseront jamais aucune société, aucune littérature; mais si ce drame était exposé un jour aux yeux des hommes dans un langage digne du sujet, si ce monde d'ilotes était montré à nu au peuple dans son ivresse morale, qui est en même temps sa grandeur; si cette première idée produisait une action capable de toucher une multitude; si à cela se joignait une pompe extérieure, qui en fît un spectacle réel, je doute qu'il ne sortît pour le spectateur quelque impression salutaire de cette vue de l'homme, ainsi promené par des retours subits du ver de terre au demi-dieu. Jean-

Jacques Rousseau, au moment où il jetait son accusation contre les spectacles, n'a pu s'empêcher d'ajouter : « Il est sûr que des pièces, tirées, comme celles des Grecs, des malheurs passés de la patrie ou des défauts présens du peuple, pourraient offrir aux spectateurs des leçons utiles. »

Je crois que ce serait un nouvel élément dans le drame, que de prendre l'homme là où on ne l'a pas encore cherché, au-dessous de l'humanité, déformé, dénaturé, anéanti intérieurement par l'esclavage, puis, après l'avoir fait renaître, de le réparer par l'héroïsme, de telle sorte qu'ayant commencé par être moins qu'un homme, il finît par être le premier de tous. Il me paraît que la nature humaine dans le bien et dans le mal s'agrandirait de tout ce terrain conquis sur le néant. Il y a là tout un ordre de sentimens à rétablir; l'instrument de la poésie peut s'en accroître de quelques notes.

Vainement, de nos jours, on croit être débarrassé de ces questions quand on dit que le christianisme a fait disparaître l'esclavage. Je veux bien que vos corps soient déliés. Qui me prouve que le véritable esclavage, celui de la pensée, ait disparu?

II.

A de certains momens, il est bon qu'il se produise quelque ouvrage dramatique loin de la scène. L'auteur, n'ayant rien à espérer de la présence du public, ne sera tenté de lui faire aucune concession. Que l'on veuille bien y songer. En appeler au jugement immédiat de la foule, au théâtre, quelle foi cela suppose! quel respect pour ces inconnus! quelle confiance dans l'élévation soudaine des esprits et même dans les mœurs de ces hommes! Je me tais s'ils murmurent; je me déclare vaincu, je me retire, s'ils hochent la tête. Admirable obéissance! Elle suppose de la part du public un caractère et un respect de soi-même que je ne trouve plus.

J'ai vu le moment où notre public témoignait d'une avidité presque semblable à celle des spectateurs romains dans l'amphithéâtre. Il permettait difficilement sur la scène à un personnage d'en sortir, sans y laisser l'honneur. Ce n'était pas appétit du sang, mais curiosité et apprentissage de l'agonie morale. Les écrivains ont compris où menait cette pente, le public les a applaudis de lui avoir résisté.

Changeons tant que nous voudrons les conditions extérieures de la scène, l'important sera toujours de savoir s'il reste encore une fonction sérieuse à exercer au théâtre dans nos sociétés. Il est frappant que les hommes sont dominés par les formalités bien plus que par le fond des choses, même dans ce qu'il y a de plus spontané au

monde, l'art. On vient seulement de s'apercevoir d'hier que ces questions des vieilles unités, si solennellement débattues, n'étaient que de pures formalités devant lesquelles le poète et le public se sont arrêtés pendant des siècles. Quelle lutte et que de génie n'a-t-il pas fallu de nos jours pour en finir avec cette procédure, et quelle reconnaissance ne méritent pas ceux qui ont gagné la cause! Pourtant tout n'est pas fini avec le procès, et le terrain si glorieusement conquis, il s'agit de savoir ce qu'il faudrait en faire.

Ici vous m'arrêtez sur le seuil; vous m'annoncez qu'il est trop tard, que le temps de la tragédie est passé pour jamais. Quoi! se peut-il? Le fond tragique a disparu de la vie humaine! Le combat avec la destinée a fini pour tous? Avec le moule classique ont disparu les pleurs au fond de l'urne? Mais non, telle n'est pas votre pensée. Vous voulez dire que l'homme ne se prend plus au sérieux. S'il en est ainsi, ce n'est pas la tragédie qui a cessé d'être, c'est l'homme même.

Après le drame héroïque, on a cru que le drame bourgeois est un progrès dans le sens populaire de l'art. Rien ne s'est montré plus faux. Le peuple, même en haillons, a besoin d'un héros, il ne peut s'en passer; il consume sa vie à le chercher. Si vous ne pouvez le lui trouver parmi les représentans éternels de la justice, il ira le chercher fût-ce au cirque de Byzance.

Quand j'examine ce que j'éprouve devant une pièce du théâtre antique, ce n'est pas seulement un mélange de surprise, de pitié et de terreur, comme le disent les critiques. D'autres genres de poésie peuvent produire ces effets. Ce que je trouve, ce que je sens au fond du drame héroïque, c'est un sentiment très particulier qui ne m'est inspiré à ce degré par aucun autre art, je veux dire le sentiment de l'héroïsme. Je me sens vivre de la vie plus intense des grands hommes; je reçois l'impression contagieuse de leur présence immédiate; je suis emporté dans le tourbillon de leurs sphères; j'habite un instant avec eux la région où se forme la tempête qui frappe du même coup les états, les peuples, les individus. Ces sentimens ne sont-ils plus de mon temps?

Ébranler l'âme en tout sens n'est pas seulement l'objet de l'art dramatique. Il ne me suffit pas que mon cœur soit entre vos mains; je veux encore, dans cette émotion, ce trouble, sentir une force virile qui se dégage du fond même de votre œuvre, et qui, en se communiquant à moi, m'élève au-dessus de moi-même. Participer d'une nature supérieure, devenir pour un moment un héros dans la compagnie des héros, c'est la plus grande joie que l'âme humaine soit capable d'éprouver. Voilà en quoi se ressemblent les théâtres d'Eschyle, de Sophocle, de Shakspeare, de Corneille, de Racine. Que me font les différences artificielles qui les séparent? le principe chez eux

est le même. Ils m'arrachent à ma raison vulgaire, ils me prêtent un moment de grandeur morale. Tout est là.

Remuer ce fonds de tristesse héroïque qui survit dans l'homme à toutes choses; le replacer un instant, par surprise, dans sa grandeur native; remettre, en passant, ce roi détrôné dans les ruines de son palais, de peur qu'il ne s'accoutume à la déchéance, à la domesticité, au fait accompli, à la tranquillité banale, voilà ce qu'ils ont fait pour nos pères. N'avons-nous plus besoin de héros?

Ceci explique pourquoi la réduction de la tragédie au roman est impossible. Ce sont des choses de nature tout opposée; les confondre, c'est les détruire. Que le roman me montre à moi-même tel que je suis, sauf à me décourager et à m'énerver, c'est là son droit, je n'ai rien à prétendre de plus. Je n'attends pas de lui, au milieu des troubles de l'âme, cette force virile qui me transporte au-dessus de moi-même pour me les faire dominer; mais c'est là ce que j'exige du drame. Je veux qu'il me montre non seulement tel que je suis, mais aussi tel que je puis être, car j'acquiers dans cette vue un redoublement de puissance. Mon être s'accroît de cette possibilité d'existence que je découvre en moi-même. Je veux devenir un héros en vous écoutant.

Ainsi, mettre le spectateur de niveau avec les grandes destinées, lui montrer qu'il est le familier, le compagnon des demi-dieux, qu'il conserve en lui les restes d'une dynastie tombée; l'intéresser par cette alliance à ne pas déchoir d'une telle parenté; l'obliger de sentir, par la présence des temps les plus différens, qu'il porte en lui un commencement d'éternité, qu'il n'est pas seulement un bourgeois, un traitant, un solliciteur, mais qu'il fait partie du grand chœur de l'humanité, et que lui-même joue à cette heure, à cet instant, son personnage dans ce chœur, c'est-à-dire le personnage de l'éternelle conscience, le rôle du juge suprême; en un mot, faire sentir à une âme vulgaire le plaisir d'une grande âme, telle me semble être la source la plus haute de l'émotion tragique. En ce sens, on peut concevoir pour le théâtre une fonction semblable à celle qu'il exerçait dans les démocraties anciennes.

Le public, dans les pièces des modernes, joue silencieusement le personnage que remplissait le chœur chez les Grecs. C'est à former ce personnage muet de la conscience, à tenir ce juge éveillé, que consiste la partie la plus élevée peut-être du poème dramatique.

Il m'importe peu, après cela, que les méchans soient punis ou récompensés sous mes yeux; je vous en laisse le choix : usez d'eux comme vous voudrez pour mon plus grand divertissement. Qu'ils soient sur le trône ou sur l'échafaud, cela vous regarde et non pas moi. Qu'ils m'écrasent de leur victoire pendant cinq actes, je serai

content, si vous m'avez transporté assez haut pour que leur châtiment soit déjà dans mon cœur; je ne vous marchanderai pas même leur triomphe à la dernière scène; il me suffit que leur juge survive chez moi au baisser du rideau.

Oserai-je l'avouer? Dans le drame moderne, malgré tout le génie qui y est dépensé, malgré la liberté de tout dire, de tout montrer, je me sens quelquefois plus captif que dans l'ornière de Corneille ou de Racine; pourquoi cela? N'est-ce pas qu'en proportionnant par complaisance vos personnages à ma petitesse, vous m'emprisonnez dans ma propre misère? Vous me ramenez à moi, et c'est ce moi chétif qui me gêne et m'importune. Que ne m'aidez-vous plutôt à en sortir? Essayez seulement. Il me semble que là, dans le fond de mon être, il y a un personnage meilleur, plus grand, plus fort, qui m'apparaîtrait à moi-même, si vous aviez moins de complaisance pour ce personnage vulgaire que je suis et que je joue tous les jours. Me voilà comme un marbre brut entre vos mains. Pourquoi en tirez-vous une table d'offrande, un trépied boiteux, une urne de sacrifice? Il y avait là peut-être la matière d'un demi-dieu. Usez-en donc plus durement avec moi, je vous prie; je croirai que vous m'en estimez mieux. Me traiteriez-vous par hasard comme un être déchu dont vous n'espérez rien?

Vous prenez une mesure ordinaire, vous me toisez de haut en bas et vous dites : Voilà ta grandeur. — Je vous crois; mais que n'avez-vous ajouté une coudée? j'y aurais atteint peut-être par émulation, car je ne suis pas une nature fixe, immuable; je suis une nature multiple et changeante. Ma compagnie fait une partie de moi-même : je me rapetisse avec les petits, je grandis avec les grands.

A quoi bon renverser sur la scène l'obstacle des vingt-quatre heures et celui des décorations, si mon âme ne profite pas de ces vastes espaces conquis pour se dilater avec la conscience universelle? Croyez-vous que je sois un enfant devant lequel vous ne puissiez parler des secrets importans de la famille humaine? Je vous assure que je suis plus capable qu'il ne semble d'entrer en communication avec les grandes choses, de m'émouvoir aux crises qui ont changé le monde. Ne pensez pas que je ne puisse plus m'accommoder que de sentimens bourgeois. Vous me rempliriez d'envie en songeant à nos pères qui chaque soir visitaient entre deux rangées de fauteuils Oreste ou Agamemnon.

Quoi donc! les Atrides, Prométhée, le vieil Horace, Rodrigue, ne sont-ils faits vraiment que pour un parterre de rois? faut-il être prince du sang pour les entendre? Dans la plus étroite, dans la plus infime carrière, j'ai besoin sept fois le jour de hausser mon cœur au niveau de ces personnages. Les laisserai-je faire entre eux une caste? A Dieu ne plaise! Quand je m'élève à eux, je suis leur compagnon de tente :

ils me touchent alors d'infiniment plus près que mon voisin de chambre que vous faites monter sur la scène. Dans mon néant, j'ai besoin autant qu'eux de leur grandeur.

Prêtez-moi donc l'enseignement de vos personnages. J'attends dans ma chute un signe d'eux pour me relever; qu'ils rendent le ton, l'accent à mon âme détendue; c'est pour cela que je viens les visiter. J'attends pour avancer qu'ils me montrent que le chemin des forts n'est pas impraticable. Qu'un seul être, fût-ce même un spectre, me précède dans cette région; j'y poserai après lui mon pied avec assurance. Marchez devant moi, fantômes de vertu et d'amour, je m'engage à vous suivre!

Qui peut dire jusqu'à quel point cette éducation de l'âme par le théâtre n'a pas contribué à tenir en 89 l'âme de la France dans la région des grandes choses? Je veux bien que cet élan de l'art tragique ait fini par se perdre sur les nues dans un idéal forcé; mais ne m'en avez-vous pas trop précipitamment fait descendre? N'avez-vous pas trop rabattu de mon orgueil originel? Vous me ramenez aujourd'hui avec une invincible énergie sur la scène, à ma condition, à mon temps, à mon métier, à ma correspondance interrompue. Je me reconnais, hélas! si bien dans mes défaillances ordinaires, qu'il me semble ne pas être sorti de ma chambre. Vous m'enchaînez par exception à une date de circonstance, à mon jour de naissance, à la fête de mon patron. Ne savez-vous pas que j'ai horreur d'être rivé à un moment de hasard, moi qui convoite l'éternité! Les voilà rassemblés sur le théâtre, tous les sophismes de mon cœur, et si j'en ai oublié, vous les avez aperçus. Mais c'est précisément à ce chaos sordide que je voudrais échapper pour me trouver moi-même, car je sens que ce costume de rencontre n'est pas moi, que la parole qui exprime tout mon être n'a jamais pu sortir du bout de mes lèvres. Je viens à vous pour que vous me montriez qui je suis. Sous cette dépouille de convention, je m'ignore. Je voudrais, avant de mourir, me sentir non pas tel que les choses, le hasard, la gêne du moment, la timidité de ma condition me font paraître; je voudrais apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, cet homme immortel que je porte en moi et que je ne puis atteindre. Donnez-moi cette joie de l'éternité pour prix de mes applaudissemens : je vous dispense du reste. C'est là ce que font les grands maîtres : ils me découvrent à moi, dans ma propre substance; les autres ne me prennent, il semble, que pour un personnage d'occasion, un fâcheux à éconduire, un costume qui va passer de mode. Cela m'humilie d'être considéré ainsi, moi dont la prétention est d'être une personne immortelle.

Le temps n'est pas loin où toutes les grandes inspirations humaines étaient attribuées à la masse anonyme. La foule seule avait tout fait,

l'Iliade, l'Odyssée, les marbres de Phidias et le reste; les noms propres avaient disparu. Rendez-moi les grands hommes, sans lesquels nous périssons! Surtout ne me parquez pas dans un moment de la durée; j'ai acquis le droit de cité dans tout le passé. Hier on m'enfermait dans l'antiquité, aujourd'hui le moyen âge seul est autorisé; demain, à quelle époque sera le privilége? O pitié! je n'ai qu'un moment pour m'asseoir sur la terre, à ma place de théâtre, et vous voulez me cloîtrer dans un siècle, dans une décade! Vous tirez le rideau sur la plus grande partie de ce passé si rapide pour une âme qui se défend de mourir! Pourquoi faut-il que Pharamond ou Mérovée me tienne plus au cœur qu'Épaminondas ou Dion? Si c'est l'éloignement qui le veut, où est la limite? A quelle extrémité du temps poserai-je la borne où mon cœur peut atteindre? Dix siècles, est-ce ma mesure, ou bien onze, ou bien neuf? Est-ce cette arithmétique qui décidera de mon attachement pour ce qui n'est plus?

Vous dites que l'antiquité est trop loin pour vous toucher? Mais combien faut-il de temps pour qu'une chose devienne antique? Si tout n'est pas éternellement présent et vivant, tout est éternellement vieilli et suranné. Vous qui me parlez, prenez garde à ce compte d'être vous-même dès ce soir une antiquité ruinée, sans lendemain et sans témoin.

III.

Je sais qu'il est imprudent d'exposer ainsi sa pensée à nu; c'est là ce qui s'appelle de nos jours manquer d'habileté, car il est des temps où les hommes ne demandent à l'art que de les amuser, tant ils ont peur d'être ramenés sérieusement à eux-mêmes; s'ils s'aperçoivent que vous vous proposez autre chose que de les divertir, cela les met aussitôt sur leurs gardes. Ils se défient de votre œuvre comme d'un piége tendu à leur indifférence. Mais pourquoi en toutes choses cette diplomatie profonde? Le but vaut-il ce qu'on lui sacrifie? J'en doute.

Dans les grandes époques, ce qui fait le bonheur de l'écrivain, c'est qu'il lui suffit de suivre le courant moral de l'opinion pour se trouver dans le chemin de la vérité immortelle. En marchant sur les traces de tous, il est sûr de rencontrer le bien. Plus il donne au sentiment public, plus il s'enrichit. On ne sait si l'écrivain suit la foule, ou si la foule suit l'écrivain.

Mais quand celui-ci s'aperçoit que la conscience générale se trouble, j'imagine que ce doit être la fin de l'époque heureuse des lettres, car il faut que l'écrivain fasse alors sa route seul, sans guide, à ses risques et périls. Il faudrait même, à vrai dire, qu'il se jetât dans le gouffre pour le salut moral du peuple. Or le gouffre pour lui, c'est

l'isolement, l'indifférence, et dans cet isolement il finit par s'apercevoir d'une chose qui doit être l'épreuve la plus douloureuse de l'esprit. Dans les temps corrompus, en effet, ce qu'il y a de plus triste, le voici : c'est que les œuvres qui ne portent pas le sceau de la corruption semblent factices et le sont en partie. Le vice, apparent ou caché, devient le sceau du naturel. L'artiste, le poète, ne peuvent paraître honnêtes gens sans paraître prétentieux; toute vertu chez eux tient de l'affectation. C'est pour eux qu'a été trouvé ce mot : « Tes paroles ressemblent aux cyprès; il sont élevés et touffus, mais ils ne portent pas de fruits. «

A ne juger que le naturel, Martial, Pétrone et leurs compagnons d'infamies l'emporteront toujours en simplicité et en grâces, je ne dis pas seulement sur Sénèque et Lucain, mais sur le grand Tacite lui-même. Les premiers sont parfaitement à l'aise dans le même temps où les autres sont à la gêne et se roidissent. Comment le langage ne se ressentirait-il pas de cette différence? Les uns restent dans la vérité, quoique triviale, quand les autres touchent à la déclamation. Le goût et la morale se brouillent; l'art est d'un côté, la conscience de l'autre; ainsi finissent les littératures et les sociétés.

Marchons-nous vers des temps semblables? Touchons-nous à ce moment où la décadence des peuples se trahit d'une manière fatale dans la parole et dans l'accent de l'écrivain? Je refuse de le savoir. Sommes-nous redevenus païens, pour obéir au destin? Je me ris du destin, la plus vieille, la plus sotte des divinités écroulées.

Et pourtant que signifie ce silence de l'âme dans l'Europe entière? Est-ce le recueillement de la force? Est-ce l'assentiment donné au déclin? Pareil silence de l'âme ne s'est jamais rencontré dans notre Occident. Assurément, je crois au génie de notre race, à la destinée de mes semblables dans le plan de l'univers, et malgré cela, je serais heureux, je l'avoue, d'entendre dans ce désert la voix d'un être animé, fût-ce d'une cigale ou d'un oiseau. Je voudrais sentir en passant la chaude étreinte d'un vivant. Cœurs faits de la même cendre que moi, hommes, mes frères, compagnons d'un moment sur cette terre, où êtes-vous? M'entendez-vous quand je vous appelle? Ces ombres que je rencontre et qui me fuient, sans voix, sans regards, sans pensée, est-ce vous? Aurore printanière qui précédiez la vie, ne reparaîtrez-vous pas? Soleil de l'intelligence, qu'ai-je fait pour ne plus voir ton lever sur ma tête?

C'est à vous, poètes, de parler dans ce silence suprême. Je n'ai tenté de le faire que parce que vous vous taisiez. Vous qui savez le chemin des oreilles et des cœurs, vous, les guides acceptés et aimés, *duca mio!* parlez-nous! Ne laissez pas la nature humaine s'accoutumer à cette insensibilité, à cet endurcissement de la nature morte.

Montrez-moi par un signe qu'une fibre bat encore dans la poitrine de mes semblables. Il faut si peu de chose pour empêcher un monde de mourir!

Dans les temps de cataclysme moral, quand la nature aveuglée menace de disparaître, on est tenté par contradiction de devenir aussi pur que le premier rayon du monde. Que ne m'emportez-vous, ô poètes, sur le pic le plus élevé de la justice, là où le déluge n'arrive pas! Il reste là assurément une place pour un brin d'herbe; je verrais à mes pieds la nature immense renaître de cet atome inviolé!

Chimère! dites-vous. Jamais l'âme humaine ne fut enveloppée d'une si épaisse cuirasse d'indifférence. Ils se bouchent les oreilles. Qui se soucie en Europe de prose ou de vers? Qui pense encore que la poésie, la philosophie, les lettres, soient une des conditions de la vie sociale? Chacun s'arrange pour se passer de ces hôtes, dont on a trop bien reconnu l'humeur incommode. La curiosité de l'esprit et du cœur n'existe plus chez personne. « Jupiter a changé en pierre le cœur de ces peuples. »

Et voilà pourquoi il faut toucher ces pierres par la seule parole qui accomplisse les miracles. Gardons-nous de trop mépriser, il n'est pas de plus grand danger. De tous les sentimens, c'est celui qui stérilise le plus vite l'esprit de l'homme. C'est pour avoir trop méprisé que l'antiquité est morte. A la fin, il ne restait plus chez elle que deux ruines : d'un côté un groupe d'esprits hautains, qui dédaignaient de vivre plus longtemps : c'était le stoïcien; de l'autre, un innombrable troupeau, qui n'avait jamais vécu ou qui avait oublié de vivre : c'était l'esclave.

Un général polonais (1) m'a raconté que dans l'une des dernières guerres contre la Russie, ayant conduit son corps d'armée sur les bords du Niémen, sans intention de le franchir, il voulut savoir pourtant si l'autre rive était restée polonaise. Pour cela, il rassembla la musique de ses régimens, et il lui fit jouer un des vieux airs de la patrie. A peine les premiers sons eurent-ils traversé le fleuve, il s'éleva de la terre qu'on ne pouvait atteindre (c'était, je crois, Kowno) un murmure de voix qui consola le cœur du vieux soldat. Moi aussi, je suis séparé de la rive des aïeux par un fleuve infranchissable. Je frappe l'air de ma cymbale, mais je ne sais si une voix répondra.

EDGAR QUINET.

(1) L'illustre général Dembinski.

LOUIS XIV

ET

GUILLAUME III.

Letters of William III and Louis XIV and of their ministers, illustrative of the domestic and foreign politics of England from the peace of Ryswick to the accession of Philip V of Spain. London.

Le mode de publication du recueil qui nous a fourni le sujet de cette étude a quelque chose de singulier. Les documens dont il se compose ont presque tous été écrits en français; ils émanent en majeure partie d'un de nos plus grands rois et de ses plus habiles ministres; ils sont souvent aussi remarquables par l'élévation, la dignité et l'élégance de la forme que par l'intérêt et l'importance du fond; ils ont trait à une des grandes époques de notre histoire. Néanmoins c'est à Londres, c'est dans une traduction *anglaise* que ces documens ont été mis au jour par un éditeur *français*, cette entreprise n'ayant pas semblé sans doute offrir en France même des chances suffisantes de succès. Rien ne prouve mieux combien, parmi nous, en dehors du cercle nécessairement étroit des hommes qui se consacrent spécialement aux travaux historiques, les esprits sont peu portés aux études et aux recherches qui ne se recommandent pas par leur liaison avec quelque préoccupation du moment.

Les pièces contenues dans le recueil publié à Londres sont assez peu homogènes. Les lettres de Louis XIV, de M. de Torcy, son ministre des affaires étrangères, et de son ambassadeur à Londres

M. de Tallard, sont en réalité, du moins pour la plupart, des dépêches de cabinet extrêmement soignées dans lesquelles les vues de la politique française se trouvent exposées avec beaucoup de développement, de netteté, et en termes très choisis. Celles de Guillaume III, de ses ministres et du comte de Portland, son ambassadeur en France, ne sont au contraire, en grande partie, que des lettres confidentielles écrites, pour ainsi dire, au courant de la plume, et qui indiquent plus qu'elles n'approfondissent la situation. Comme l'éditeur le fait remarquer, il n'y a aucune comparaison à établir, quant au mérite de la rédaction, entre ces deux correspondances. Il croit pouvoir ajouter qu'autant celle de Louis XIV l'emporte à cet égard, autant celle de Guillaume III est supérieure par les sentimens de droiture et de bonne foi dont elle est l'expression, et qui, suivant lui, font un contraste complet avec la duplicité de la politique attestée par les dépêches du monarque français. Je dois dire que cette dernière appréciation me paraît bien rigoureuse, pour ne pas dire plus. Je n'entends certes pas nier la sincérité de Guillaume dans les négociations par lesquelles il s'efforça d'arriver à des arrangemens qui eussent prévenu la terrible guerre de la succession d'Espagne : cette sincérité est évidente; mais ce qui ne l'est pas moins, à mon avis, c'est que Louis XIV partageait ces dispositions pacifiques et conciliantes, et qu'il y persévéra jusqu'au moment fatal où un concours de circonstances en partie imprévues l'entraîna presque irrésistiblement à rompre les engagemens qu'il avait pris, à se donner toutes les apparences de la mauvaise foi préméditée, et à précipiter l'Europe dans une guerre où la France faillit succomber.

I.

A l'époque où s'ouvre la correspondance dont nous voudrions faire comprendre ici l'intérêt historique, — en 1697, — quelques mois avant la conclusion de la paix de Ryswick, Louis XIV commençait à vieillir et la fortune de la France à chanceler. Ce prince, luttant depuis près de dix ans contre l'Europe presque entière qu'il avait exaspérée par son orgueilleuse prépotence, éprouvait pour la première fois une résistance énergique dont il ne pouvait triompher; il était forcé de reconnaître que les autres puissances, si longtemps vaincues, s'étaient aguerries par leurs défaites mêmes, qu'elles avaient appris de lui l'art de mettre en mouvement ces masses énormes de soldats dont le nombre finit toujours par fixer la victoire, et que sous l'habile direction de Guillaume, avec le concours de l'Angleterre, qui, dans les guerres précédentes, s'était tenue à peu près à l'écart, elles étaient désormais en mesure de lui tenir tête sans trop

d'inégalité. Déjà les ressources de la France s'épuisaient, ce n'était plus qu'à grand'peine que les successeurs des Colbert et des Louvois fournissaient à ceux des Condé, des Turenne, des Duquesne, des ressources suffisantes en hommes et en argent. Déjà aussi sur mer nous avions perdu la supériorité; sur terre, nous remportions encore des victoires, mais presque toujours c'étaient de ces victoires peu décisives qui, pour un grand état attaqué par de nombreux ennemis, sont souvent le prélude de véritables désastres. Voltaire a parfaitement caractérisé cette situation en représentant la France comme *un corps puissant et robuste, fatigué d'une longue résistance, épuisé par ses victoires, et qu'un coup porté à propos eût fait chanceler.*

Cet état de choses était grave. Il était d'autant plus urgent d'y mettre un terme, que déjà on prévoyait, dans un prochain avenir, un événement qui ne pouvait manquer d'apporter dans la politique générale les plus redoutables complications. Le roi d'Espagne Charles II, jeune encore, mais d'une santé depuis longtemps ruinée, semblait presque toucher à ses derniers momens; il n'avait pas d'enfans, et en lui finissait la descendance mâle de Charles-Quint, dont l'immense héritage allait nécessairement être disputé par de nombreux prétendans. Le dauphin, fils de Louis XIV et d'une sœur de Charles II, se présentait en première ligne; après lui venait le prince électoral de Bavière, petit-fils d'une autre sœur du prince moribond. On leur objectait les actes de renonciation souscrits par la mère de l'un d'eux et par la grand'mère de l'autre au moment de leur mariage, et dans le cas où ces renonciations auraient été jugées valables, l'empereur Léopold, soit comme descendant d'une tante de Charles II, soit comme chef de la seconde branche de la maison d'Autriche, issue d'un frère cadet de Charles-Quint, paraissait appelé à recueillir lui-même ou par un de ses fils la succession de la branche aînée. Trente ans auparavant, la santé du roi d'Espagne encore presque au berceau inspirant déjà des inquiétudes sérieuses, l'empereur avait conclu secrètement avec Louis XIV un traité éventuel pour le partage de la monarchie espagnole; mais la suite des événemens avait annulé ce traité. Depuis lors, les circonstances s'étaient beaucoup modifiées, les esprits s'étaient aigris, et Léopold était moins disposé à la conciliation. Pour que la France ne courût pas le risque de voir ses prétentions échouer complétement, il importait de prendre à l'avance des arrangemens auxquels il n'était pas possible de travailler tant qu'elle serait en guerre avec le cabinet de Madrid et avec toutes les autres puissances de premier ordre. Bien qu'il ne soit pas vrai, comme on le crut généralement alors, que cette considération ait été le motif déterminant des sentimens plus pacifiques dont Louis XIV se montra tout à coup animé, il n'est guère

possible de croire qu'elle y ait été complétement étrangère; ce serait accuser sa prévoyance.

Quoi qu'il en soit, Louis XIV, une fois résolu à faire la paix et même à l'acheter au prix de sacrifices réels, montra une grande habileté dans les moyens qu'il mit en œuvre pour atteindre son but. Tout en s'abstenant, malgré ses victoires, d'exiger des cessions territoriales comme dans les négociations précédentes, tout en offrant même des restitutions et des garanties dont l'importance étonnait les plus modérés de ses ennemis, il fit entendre très nettement que ces propositions étaient son dernier mot, et qu'on n'obtiendrait rien de plus; il se refusa constamment à toutes les modifications qu'on essaya d'y apporter, et comme en effet les conditions proposées par lui étaient raisonnables, elles finirent par être acceptées, en sorte que Louis XIV parut avoir dicté encore le traité même qui était pour lui un premier pas rétrograde, et que la paix de Ryswick, si elle mit un terme aux agrandissemens matériels de la France, si même elle lui enleva une partie de ses dernières conquêtes, ne porta aucune atteinte à sa considération ni à sa force morale. Là où se révélait en réalité le résultat d'un commencement de lassitude et de faiblesse, on voulut voir l'effet, non pas peut-être de la modération, mais de quelque calcul ambitieux que l'avenir expliquerait bientôt. Quelques-unes des puissances alliées contre la France, l'Autriche surtout, s'étaient d'ailleurs promis, d'une coalition en apparence si formidable, de tels avantages, que ceux auxquels elles se trouvaient réduites leur paraissaient presque de nouveaux sacrifices. La France restait encore la première des puissances, la plus riche, la plus féconde en ressources de tout genre, la plus habilement gouvernée, et capable à elle seule de se faire craindre du reste de l'Europe.

Nul plus que Guillaume III n'avait contribué à cette pacification. Avec la sagacité et la prudence qui le caractérisaient et qui ne laissaient en lui aucune place à l'entraînement des passions, il avait su discerner mieux que ses confédérés le moment et les conditions auxquels on pouvait et on devait terminer d'une manière utile autant qu'honorable une guerre dont les deux nations qui lui avaient confié leurs destinées, l'Angleterre et la Hollande, supportaient presque tout le poids. Il avait réduit l'ambition de Louis XIV à s'arrêter dans ses empiétemens et son orgueil à le reconnaître comme roi de la Grande-Bretagne; il jugeait avec raison que c'étaient là d'assez grands résultats, et il s'étonnait en quelque sorte de les avoir obtenus. Les difficultés qu'il éprouvait dans le gouvernement de l'Angleterre, si différent de celui des Provinces-Unies, auquel il était habitué depuis sa première jeunesse, devaient l'engager d'ailleurs à ne pas prolonger sans une nécessité absolue une lutte qui, aux yeux des Anglais,

peu préoccupés alors des affaires du reste de l'Europe, cessait d'être suffisamment justifiée dès que Louis XIV ne prétendait plus leur imposer la tyrannie de Jacques II, et ne menaçait pas leurs intérêts commerciaux. Enfin Guillaume III s'inquiétait des dangers que recélait pour l'Europe la question de la succession espagnole, et il pensait sans doute que cette question, si difficile à résoudre, même en temps de paix, par les moyens de conciliation, rendrait la guerre interminable, si elle venait à s'ouvrir avant qu'on eût déposé les armes et qu'on eût pu essayer de se concerter.

Un accord complet avec Louis XIV était le seul moyen d'écarter ces dangers en imposant silence aux prétentions et aux passions des autres gouvernemens, moins capables de se modérer parce qu'ils étaient à la fois plus faibles, moins clairvoyans, moins habiles, et qu'ils avaient des injures à venger, des ressentimens à satisfaire. Aussi Guillaume, sans attendre même la conclusion du traité de Ryswick, mit-il tous ses soins à ménager cet accord. Dans les pourparlers qui eurent lieu entre son confident intime, le comte de Portland, et le maréchal de Boufflers, qui commandait l'armée française en Flandres, à l'effet de hâter la signature du traité, l'envoyé de Guillaume, obéissant sans doute à des ordres formels, exprima, avec une effusion qui ressemblait presque à de l'humilité, le sentiment de *vénération et de respect* dont son maître était animé pour le roi de France, et son vif désir d'obtenir l'estime et l'amitié d'un prince qu'il considérait, non-seulement comme le plus grand souverain, mais comme le plus grand homme du monde; il donna à entendre qu'une fois la paix conclue, Louis XIV ne regretterait sans doute pas d'avoir un allié comme le roi d'Angleterre, qu'il trouverait aussi fidèle, aussi consciencieux à favoriser ses intérêts que jusqu'alors il avait pu l'être à les contrarier; il essaya même d'insinuer que l'utilité de ces rapports intimes ne se renfermerait pas exclusivement dans le cercle de la politique extérieure, et que les deux rois pourraient se prêter un appui mutuel contre les complots auxquels leur autorité se trouverait exposée de la part des mécontens et des rebelles. Louis XIV ne repoussa pas ces avances de celui qu'il affectait encore, dans ses dépêches officielles, de n'appeler que le prince d'Orange; mais la condescendance altière avec laquelle il les reçut, alors qu'en réalité il entrait dans ses calculs de se rapprocher de son puissant adversaire, est un exemple curieux de la hauteur de langage dont il s'était fait une habitude. Il autorisa le maréchal de Boufflers à exprimer sa satisfaction du désir manifesté par Guillaume de mériter le retour de ses bonnes grâces; tout en prenant acte, en termes naïvement orgueilleux, des protestations de *vénération* et d'*admiration* pour sa personne que le maréchal lui avait transmises, il se borna à y répondre par l'assu-

rance de son *estime* pour Guillaume. Quant aux insinuations qui avaient trait à l'appui que les deux princes pouvaient se prêter contre leurs ennemis intérieurs, il les écarta avec une raideur dédaigneuse, disant qu'il n'y avait pas à cet égard parité de situation, et que la soumission de ses sujets, la tranquillité de son royaume, ne lui donnaient lieu de craindre ni faction, ni rébellion. Cela eût été parfaitement exact quelques années auparavant; mais déjà à cette époque la révocation de l'édit de Nantes et les proscriptions qui la suivirent avaient jeté dans les provinces méridionales de la France des semences d'agitation qui ne devaient pas tarder à porter des fruits bien amers. Il n'en est pas moins vrai que Louis XIV était parfaitement autorisé à ne pas redouter pour son compte les périls qui menaçaient la puissance de Guillaume, sortie d'une révolution si récente, et sa fierté s'indignait de l'assimilation qu'eût paru établir entre les deux couronnes l'espèce de garantie mutuelle qu'on lui proposait. Il voyait d'ailleurs très distinctement le but de cette proposition : Guillaume eût voulu qu'au moment du rétablissement de la paix Jacques II fût forcé de quitter Saint-Germain pour se retirer dans quelque contrée éloignée. Louis XIV s'y refusa d'une manière absolue, déclarant qu'aussi longtemps qu'il conviendrait à ce malheureux prince de rester dans l'asile qu'il lui avait accordé, cet asile lui serait maintenu. Guillaume n'insista pas pour le moment.

Comme cependant le roi d'Angleterre tenait beaucoup à se délivrer des inquiétudes que lui causait le foyer de conspiration permanente établi à Saint-Germain, il revint à la charge après la signature du traité de Ryswick. Le comte de Portland, son ambassadeur en France, fit auprès des ministres, auprès du roi lui-même, des démarches multipliées qui n'eurent aucun succès, bien qu'il y portât une grande ténacité. Guillaume crut bientôt devoir réprimer cet excès de zèle, parce que son esprit plus clairvoyant ne tarda pas à comprendre qu'en s'opiniâtrant inutilement sur ce point, on risquerait de compromettre des intérêts plus importans encore. Il craignait d'ailleurs de n'être pas suffisamment soutenu dans cette question par le sentiment public de l'Angleterre. « Le refus de sa majesté très chrétienne, écrivait-il au comte de Portland, ne fera pas ici le moindre effet sur les esprits, car à présent rien ne semble capable de réveiller chez ces gens-ci la préoccupation de leur sûreté. Ils sont si infatués, qu'à moins d'une invasion effective, ils fermeront les yeux à tout danger. » Ce passage, et bien d'autres analogues que l'on trouve dans la correspondance du roi d'Angleterre avec ses ministres confidentiels, peignent très bien cet état d'indifférence, d'affaissement apathique, où les nations tombent parfois à la suite des longues périodes de révolutions et de guerres, et que l'on prend pour la mort de tout esprit

public, tandis qu'on ne devrait y voir qu'un sommeil momentané dans lequel un grand peuple renouvelle ses forces épuisées. Bien peu d'années devaient suffire pour démontrer, par des faits éclatans, que l'Angleterre n'était pas en décadence: mais les symptômes étaient tels qu'on pouvait s'y tromper, et Guillaume III, malgré sa prodigieuse sagacité, s'y trompait plus que personne.

Dans cet état de choses dont résultait incontestablement pour lui, quelles que pussent être les chances de l'avenir, un affaiblissement réel dans le présent, il sut, avec la force d'âme qui caractérise les hommes nés pour l'action et pour le pouvoir, se mettre au-dessus des irritations personnelles et des délicatesses de l'amour-propre; il sut consacrer tous ses soins, toutes ses ressources, aux grands intérêts de l'Angleterre et de l'Europe. Il recommanda au comte de Portland de s'abstenir d'une susceptibilité inopportune et de fermer les yeux sur des procédés dont, en d'autres temps, on eût pu s'offenser. Louis XIV, de son côté, animé du même esprit de conciliation, s'efforça d'adoucir par les honneurs et les distinctions extraordinaires dont il combla l'ambassadeur d'Angleterre l'impression pénible des refus qu'il lui faisait essuyer. A l'exemple du roi, les courtisans presque sans exception prodiguaient les prévenances et les caresses au représentant d'un prince dont la cause inspirait pourtant à la France, alors si monarchique, une profonde aversion. Malgré tous ces soins, la position du comte de Portland ne fut jamais facile ni tout à fait agréable. Le voisinage de la cour de Saint-Germain et les visites, d'ailleurs assez rares, qu'elle faisait à celle de Versailles gênaient la liberté de ses mouvemens et l'obligeaient parfois à se renfermer chez lui pour éviter des rencontres embarrassantes. Un des inconvéniens des gouvernemens sortis d'une révolution et par conséquent plus ou moins contestés, un des moins graves sans doute, mais un des plus inévitables, un de ceux qui survivent le plus longtemps, ce sont les difficultés de cette nature, les tracas, la malveillance sourde, qui assiégent leurs envoyés dans les cours étrangères. L'expérience a prouvé qu'il n'existe pas à ce mal de remède absolu. Napoléon lui-même, dans toute sa force, dans tout son éclat, n'y put échapper complétement. Au moment même où il semblait tenir entre ses mains les destinées des peuples et des rois, ses ambassadeurs, entourés habituellement d'hommages et de flatteries, éprouvaient pourtant, au moindre nuage apparaissant sur l'horizon, au moindre soupçon de la possibilité d'une rupture, des dégoûts qui leur faisaient comprendre que le grand et glorieux empereur n'était encore admis qu'à titre provisoire dans la famille des rois. Ce que n'avaient pu la puissance et le génie de Napoléon, — l'habile modération de Louis-Philippe, placé dans des conditions si

différentes, ne l'a pas pu davantage. De tels exemples disent assez qu'il y a là un obstacle auquel les gouvernemens nouveaux doivent se résigner, en comptant, pour l'aplanir peu à peu, sur le bénéfice du temps, sur les progrès de leur consolidation, et sans essayer d'en triompher prématurément soit par des exigences hautaines, soit par un excès de condescendance, qui seraient également impuissans.

De telles préoccupations s'effacent d'ailleurs dans les esprits élevés devant les grands intérêts, et jamais peut-être on n'en a vu de plus grands que celui qui poussait alors Louis XIV et Guillaume III à se rapprocher l'un de l'autre, — je veux dire l'arrangement pacifique de la question imminente de la succession espagnole. C'était là, en ce moment, l'objet des craintes, des espérances, des calculs de tous les cabinets; mais ces deux princes paraissaient seuls en mesure d'exercer une influence efficace sur la solution de la question, comme seuls aussi, au milieu des passions aveugles qui agitaient les autres gouvernemens, ils étaient capables d'en bien peser les immenses difficultés et de comprendre la nécessité d'y porter de grands tempéramens pour ne pas précipiter l'Europe dans un abîme de maux.

Avant d'en venir à des explications tout à fait catégoriques sur les dispositions qu'il convenait de prendre à cet effet, les deux rois essayèrent de sonder leurs intentions réciproques. Chacun d'eux craignait de se compromettre en se découvrant trop tôt. Louis XIV se décida enfin à prendre l'initiative. Il chargea le comte, depuis maréchal, de Tallard, son ambassadeur à Londres, de proposer à Guillaume un projet d'arrangement fondé sur une alternative. — Suivant le premier terme de cette alternative, le roi d'Espagne venant, comme tout l'annonçait, à mourir sans laisser d'enfans, le prince électoral de Bavière, son plus proche héritier naturel après le dauphin, aurait eu l'Espagne proprement dite, les Pays-Bas, la Sardaigne, les Indes et les Philippines; les Deux-Siciles eussent été, avec le duché de Luxembourg, la part du dauphin, et le duché de Milan, celle de l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, depuis empereur lui-même sous le nom de Charles VI. — Si ce partage ne convenait pas au roi d'Angleterre, on lui offrait cette autre combinaison : un des fils cadets du dauphin devait hériter de l'Espagne et des Indes; les Pays-Bas auraient appartenu au prince bavarois, les Deux-Siciles à l'archiduc, le Milanais au duc de Savoie, qui avait aussi quelques prétentions éloignées sur la succession de Charles II. Il était bien entendu que, dans cette seconde hypothèse, la masse principale de la monarchie espagnole assignée à un prince de la maison de Bourbon devait être possédée par un de ses membres qui ne fût pas en même temps roi de France, tandis que, si le dauphin était seulement appelé à recueillir quelques portions détachées de

ce vaste héritage, ce seraient des provinces nouvelles incorporées à la monarchie française. Ainsi s'explique l'apparente inégalité de ces deux projets dont Louis XIV laissait le choix au cabinet de Londres.

Chose singulière, et qui prouve à la fois l'extrême désir de conciliation qui animait Guillaume, et l'idée qu'il se faisait de la puissance de la France comme de la nécessité de lui offrir de grands avantages! — peu de jours avant celui où le gouvernement français chargeait M. de Tallard de lui faire ces propositions, le roi d'Angleterre exprimait lui-même à cet ambassadeur, dans une forme moins positive il est vrai, des idées qui s'en rapprochaient beaucoup et qui reposaient sur une alternative à peu près semblable. Seulement, préoccupé des intérêts qui agissaient le plus sur les esprits des peuples dont il était le représentant, — les Anglais et les Hollandais, — il y avait ajouté des clauses qui avaient pour objet de garantir le commerce de ces peuples par la cession de quelques places, tant dans la Méditerranée qu'en Amérique, et aussi de donner dans les Pays-Bas une barrière aux Provinces-Unies contre la France.

Lorsque Guillaume eut connaissance des propositions formelles du cabinet français, elles lui parurent tellement modérées, qu'il y soupçonna quelque artifice. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'entre les deux projets dont Louis XIV lui laissait le choix, il inclinait d'abord à préférer celui qui, en donnant à un des fils du dauphin la péninsule espagnole et les Indes, n'eût apporté à la France elle-même aucun accroissement territorial. Ainsi donc la combinaison qui devait finir par triompher après une des guerres les plus sanglantes et les plus longues dont l'Europe ait gardé le souvenir fut sur le point de se réaliser à l'amiable. La sagesse de deux grands rois avait deviné le point où il faudrait s'arrêter pour ménager autant que possible les droits, les intérêts, les prétentions engagés dans cette affaire.

Malheureusement il ne leur fut pas donné de prévaloir contre les passions et les entraînemens des esprits médiocres, qui, dans les cabinets et dans les assemblées politiques comme partout, forment toujours l'immense majorité. Guillaume se serait passé de l'assentiment préalable de ses anciens alliés, de l'Autriche surtout, dont il connaissait l'intraitable ambition, mais qu'il comptait mettre facilement à la raison lorsqu'il se serait entendu avec Louis XIV, de même qu'il lui avait déjà imposé la paix de Ryswick; il craignait peu l'opposition de ses sujets anglais, trop absorbés alors par leurs querelles domestiques pour se montrer bien exigeans en fait de politique extérieure, pourvu que leurs intérêts commerciaux fussent mis à couvert. Les Hollandais toutefois étaient moins traitables. Encore émus par le ressentiment de l'injuste invasion qui, vingt-cinq années

auparavant, avait mis leur république dans un si grand danger, tout ce qui tendait à augmenter la puissance ou la grandeur du monarque français irritait à la fois leur rancune et les remplissait de terreur. Guillaume, après avoir consulté le grand-pensionnaire Heinsius, qui, en son absence, exerçait la principale autorité dans les Provinces-Unies et qui avait toute sa confiance, dut reconnaître l'impossibilité d'amener les états-généraux à entrer dans un arrangement par lequel un prince français aurait été placé sur le trône des Espagnes. Louis XIV lui-même sentit bientôt qu'il serait inutile d'insister dans ce sens, et comme, dès le principe, il avait laissé le choix au roi d'Angleterre entre cet arrangement et celui qui consistait à donner l'Espagne et les Indes au prince bavarois, en enrichissant la France de quelques-unes des possessions léguées par Charles-Quint à sa postérité, c'est sur cette dernière base que s'établit la négociation.

Là aussi se présentaient de nombreuses difficultés. La France, en demandant pour sa part, avec les Deux-Siciles, le duché de Luxembourg, avait voulu couvrir la seule de ses frontières qui, malgré les conquêtes de Louis XIV, ne fût pas encore suffisamment protégée; mais les Hollandais, repoussant avec colère, avec effroi, la pensée d'un agrandissement qui eût encore rapproché de leur territoire la puissance française, prétendaient au contraire lui faire acheter les avantages qu'elle obtiendrait dans d'autres contrées par la cession de quelques places de la Flandre, qui, suivant eux, depuis que les derniers traités les avaient mises entre nos mains, compromettaient la sûreté de la république. De part et d'autre, on était bien décidé à ne rien céder de ce côté. On ne tarda pas à comprendre que le maintien du *statu quo* était la seule base sur laquelle il fût possible de tomber d'accord. Cette difficulté écartée, celles qui restaient à vaincre étaient comparativement peu considérables. Il ne s'agissait plus guère que de régler la proportion un peu plus ou un peu moins forte des possessions territoriales qui seraient accordées à la France dans des régions où il ne pouvait résulter de cette concession aucun danger sérieux pour l'équilibre européen.

Cependant, malgré l'immense intérêt qu'on avait à terminer la négociation avant que la mort toujours imminente de Charles II fît éclater la crise que l'on voulait prévenir, plusieurs mois s'écoulèrent encore en pourparlers, en contre-propositions, en incertitudes. La nécessité où se trouvait Guillaume III de sonder à chaque instant les sentimens des Provinces-Unies, toujours si mal disposées envers la France, et de s'assurer leur concours, contribua beaucoup à ces retards, mais n'en fut, je crois, ni la seule ni la principale cause. En lisant la correspondance des deux rois avec leurs agens, on voit, à travers leur sincère désir de se mettre d'accord, percer sans cesse,

surtout de la part de Guillaume, un sentiment de défiance et d'inquiétude que les antécédens n'expliquent que trop. Le roi d'Angleterre, en traitant ainsi avec la France, courait certainement de grands risques : comme il l'écrivait à lord Portland en le chargeant de faire valoir les concessions auxquelles il se prêtait, les engagemens qu'il prendrait avec Louis XIV le mettraient en état de rupture avec ses anciens alliés, et désormais il ne pourrait plus compter que sur la France. Louis XIV s'efforçait, par des protestations bienveillantes et par des raisonnemens spécieux, de le rassurer, de lui prouver qu'il trouverait dans l'alliance de la France des avantages qu'aucune autre ne pourrait lui procurer. — L'Autriche, lui faisait-il dire, était dans une telle situation financière, que si elle se trouvait engagée dans une coalition avec l'Angleterre, elle lui demanderait nécessairement des subsides, et le parlement ne les accorderait certainement pas, à moins qu'il ne s'agît de quelque intérêt national bien évident. L'alliance avec la France au contraire, sans imposer à Guillaume de pareils sacrifices, assurerait et consoliderait sa position en Angleterre même, parce que ses ennemis intérieurs, ne pouvant plus compter sur un appui étranger, abandonneraient forcément leurs projets; les deux rois, sincèrement unis, deviendraient les arbitres de l'Europe, qui serait bien obligée de se conformer à leurs volontés.

Malgré ces avances, on pourrait dire malgré ces coquetteries réciproques, rien ne se terminait. Louis XIV, encouragé par les embarras de la situation de Guillaume, à qui un parlement presque factieux refusait les moyens de maintenir un état militaire tant soit peu respectable, et par l'indifférence que le peuple anglais manifestait pour tout ce qui se rapportait à la politique extérieure, semblait parfois vouloir devenir plus exigeant. Fier du sentiment de ses forces, sachant qu'en Espagne un parti puissant se prononçait pour appeler au trône un des fils du dauphin, il donnait à entendre qu'il pourrait tenter cette chance, si on ne lui accordait pas des conditions raisonnables. Il n'est pas étonnant que les dissensions intérieures de l'Angleterre et les symptômes de cet épuisement moral qu'éprouvent passagèrement les peuples les plus énergiques à la suite de longues révolutions aient fait illusion à un monarque absolu, peu familiarisé avec les conséquences et les abus de la liberté. Guillaume lui-même, qui aurait dû mieux comprendre un tel état de choses, se laissait souvent aller à de tels accès de découragement, qu'il se croyait condamné, par la folie de la nation anglaise, à une entière impuissance. Sa correspondance exprime à plusieurs reprises la conviction que, même en présence des tentatives les plus audacieuses auxquelles pourrait se porter l'ambition française, dût-elle violer les engagemens les plus positifs, il ne serait pas possible de persuader aux Anglais de s'y

opposer avec la vigueur nécessaire. L'ambassadeur de France à Londres, Tallard, dont les dépêches attestent un esprit supérieur et une rare pénétration, voyait mieux que les deux rois les véritables sentimens de l'Angleterre. Stimulé par le désir de mener à bon terme une négociation dont le succès devait, suivant toute apparence, lui frayer la voie à la plus haute fortune, il s'efforçait constamment de ramener le cabinet de Versailles à une appréciation plus juste de la situation (1).

« Bien qu'il soit vrai, écrivait Tallard au roi, que l'Angleterre est très épuisée, qu'elle doive plus de 200 millions dont le paiement est assigné sur presque tous les fonds dont on peut tirer de l'argent,... bien que la nation soit, à l'égard du roi, dans des dispositions très peu dociles, et que certainement il ne dépendît pas de lui de l'entraîner à une guerre, si elle n'était pas absolument persuadée que ses intérêts l'exigent impérieusement, il est également certain que les Anglais considèrent le partage de la succession du roi d'Espagne comme une chose à laquelle ils doivent prendre part... Ils savent que leur commerce et leurs intérêts sont en jeu, et qu'ils seraient ruinés, si votre majesté était maîtresse de Cadix et des Indes... Ainsi donc, sire, sans examiner l'état de leurs ressources, vous pouvez être assuré qu'ils se décideraient à une guerre, si on leur persuadait que votre majesté veut se rendre maîtresse des pays que je viens de nommer... Et soyez bien convaincu aussi que le roi d'Angleterre, qui rencontre à présent tant d'opposition, qui, si la paix est maintenue, en rencontrera plus encore dans le prochain parlement,... sera en mesure de tirer des poches des Anglais jusqu'à leur dernier penny le jour où il y aura guerre contre la France,... et je dois ajouter que le crédit ne leur manquerait pas, parce que le parlement a payé de bonne foi tous les bills de l'échiquier. »

Peu de jours après, Tallard, revenant à la charge, donnait à entendre que, si l'on poussait à bout le roi Guillaume, il pourrait bien, pour se tirer des embarras de toute espèce dont il était entouré et comme par un coup de désespoir, se décider à la guerre en se prévalant, pour y pousser les Anglais, de la terreur que leur inspirait la crainte de voir Cadix et les Indes au pouvoir de la France. Dans une dépêche postérieure de quelques semaines, l'ambassadeur reproduisait, en termes plus pressans encore et presque menaçans, ses conseils de modération et de conciliation.

« S'il arrivait, disait-il, qu'un des fils du dauphin fût appelé à la couronne d'Espagne sans concert préalable avec le roi d'Angleterre, je me hasarde à dire que votre majesté se verrait engagée dans une guerre semblable à celle qu'elle a si récemment terminée, que l'Angleterre, la Hollande, une partie des princes allemands y prendraient part,... que l'empereur ne s'oublierait

(1) Je dois avertir que les citations qu'on va lire ne sont pas textuelles : j'ai dû les retraduire en français sur une traduction du français en anglais.

pas,... et que toutes les affaires du monde tomberaient dans un chaos plus affligeant qu'on n'en a jamais vu. »

Ce langage était presque prophétique. Tallard, pour mieux calmer les élans ambitieux auxquels le cabinet de Versailles pouvait se laisser emporter, ajoutait que l'Espagne, entre les mains d'un prince français, avait autant de chances de devenir, à la première occasion, l'ennemie de la France, que si elle passait aux mains d'un prince bavarois. Ces sages conseils prévalurent. On se mit d'accord sur les bases d'un arrangement qui donnait au prince électoral de Bavière l'Espagne et les Pays-Bas avec toutes les colonies, et au dauphin, par conséquent à la couronne de France, les royaumes de Naples et de Sicile, les places de Toscane qui en dépendaient alors, la ville et le marquisat de Final et la province de Guipuzcoa, dont les nombreux et excellens ports devaient suppléer à ceux qui nous manquent sur les côtes du golfe de Gascogne. Le duché de Milan était assigné à l'archiduc Charles; dans le cas où le jeune prince bavarois viendrait à mourir sans postérité, son père l'électeur lui succéderait. Les trois parties contractantes, c'est-à-dire la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies, s'engageaient à maintenir contre toute opposition les stipulations ainsi arrêtées.

Il ne restait plus qu'à signer le traité. Ce qui est presque incroyable, c'est que jusqu'à ce moment Guillaume III, traitant directement avec la France par l'intermédiaire de son favori, le comte de Portland, Hollandais d'origine, avait caché la négociation à ses ministres anglais, sans en excepter le secrétaire d'état chargé des affaires étrangères, ni même le lord chancelier Somers, à qui il accordait une confiance presque absolue pour tout ce qui regardait les questions intérieures. Il fallut bien enfin rompre ce silence, d'autant plus que rien ne pouvait être signé qu'en vertu de pleins pouvoirs revêtus du grand sceau de l'état que le chancelier avait entre les mains. De Hollande, où le roi se trouvait alors, il écrivit à lord Somers que la France venait de lui faire des propositions sur lesquelles il ne voulait rien décider avant d'avoir pris l'avis de ses conseillers. Il lui fit entendre que, pour ne pas laisser échapper une occasion favorable, et les circonstances pouvant devenir urgentes, il importait d'envoyer promptement les pouvoirs nécessaires pour conclure. Le comte de Portland écrivit dans le même sens au secrétaire d'état Vernon.

Les réponses des ministres anglais sont remarquables. Les conditions du traité projeté ne leur semblent pas exemptes de dangers pour l'Angleterre et pour l'Europe; mais dans la situation des choses il ne leur paraît pas possible de les rejeter, et l'on voit même, à leur langage, qu'ils en auraient accepté de plus défavorables. Le chan-

celier Somers, si ferme à d'autres égards, l'un des auteurs principaux de la révolution de 1688, s'exprime, à ce sujet, avec l'accent du plus profond découragement sur l'état moral du pays. Après avoir dit qu'on redoute la puissance supérieure de la France et qu'on se défie de sa sincérité, il ajoute : « Néanmoins, quant à ce qui regarde l'Angleterre, je croirais manquer à mon devoir, si je laissais ignorer à votre majesté que l'esprit public est si complétement, si universellement mort dans cette nation, qu'il serait impossible de la décider à une nouvelle guerre, et que le fardeau des impôts lui a laissé une fatigue, un épuisement qu'on ne pouvait soupçonner avant les dernières élections. » Le chancelier en conclut, au nom du conseil, que bien qu'on voie de grands inconvéniens aux exigences de la France, comme il n'est pas probable qu'elle s'en désiste, on ne peut que s'en rapporter au roi pour tirer des circonstances le meilleur parti possible, et que, s'il réussissait à obtenir en faveur de l'Angleterre quelque avantage commercial, on lui en aurait la plus grande reconnaissance.

Le secrétaire d'état Vernon n'est pas moins explicite dans sa correspondance avec lord Portland. Avant même que le conseil en ait délibéré, il exprime la conviction que le ministère et le parlement se montreront satisfaits de tout arrangement qui, en évitant une guerre pour laquelle on est si mal disposé, soustraira la péninsule espagnole et les Indes à la domination française. « Les membres du conseil, dit-il, voient très bien que le but de la France est de s'étendre partout sur les côtes, d'augmenter sa puissance par mer, de devenir maîtresse absolue du commerce de la Méditerranée et du Levant; mais ils ne pensent pas que nous soyons en mesure de faire une nouvelle guerre, ni capables de la pousser comme la précédente. Leur avis est donc que, tout balancé, ce que l'Angleterre a de mieux à faire, c'est de travailler à obtenir, s'il se peut, une transaction satisfaisante. » La politique de la Grande-Bretagne était alors, comme on voit, bien éloignée de la hauteur et de la fermeté qu'elle avait eue jadis sous Cromwell, qu'elle devait retrouver un jour sous les Chatham, les Pitt et leurs heureux successeurs.

Le chancelier ayant envoyé au roi, en vertu de la décision du conseil, des pleins pouvoirs dans lesquels on avait laissé en blanc les noms des commissaires chargés de négocier avec la France, le traité fut enfin signé au Loo, le 24 septembre 1698. Quelques semaines plus tard, on en échangea les ratifications. On était convenu de le tenir secret jusqu'à la mort du roi d'Espagne; mais il est facile de comprendre combien un tel secret, sur une question d'un intérêt si universel, et qui tenait tous les esprits en suspens, était difficile à garder. Aussi commençait-on, à Vienne et à Madrid, à en avoir quelque

vague connaissance qui excitait dans ces deux cours une vive irritation, lorsqu'un événement imprévu renversa par la base l'édifice politique dont Louis XIV et Guillaume III venaient, après tant d'efforts et de soins, de poser les fondemens : le prince électoral de Bavière, désigné par eux comme héritier de la couronne d'Espagne, mourut de la petite vérole dans les premiers jours du mois de février 1699. Il fallut chercher une autre combinaison contre les dangers que le premier traité de partage avait eu pour but de prévenir.

La pensée de Guillaume III fut d'abord de substituer l'électeur de Bavière à son fils. Un tel arrangement se recommandait en apparence par sa simplicité; il semblait être la conséquence de la stipulation par laquelle on avait décidé que si le prince électoral, après être monté sur le trône d'Espagne, venait à mourir sans enfans, son père lui succéderait; mais Louis XIV repoussa absolument cette proposition. Il représenta, non sans raison, que l'électeur eût pu sans doute être considéré assez naturellement comme l'héritier de son fils dans le cas où ce dernier serait devenu roi, mais qu'il serait tout à fait arbitraire de le donner pour héritier immédiat à Charles II, avec qui il n'avait aucun lien de parenté, que l'empereur ne se soumettrait certainement pas à l'exclusion dont on voudrait frapper sa famille au profit d'un prince tout à fait étranger à la maison d'Espagne, et que la guerre deviendrait inévitable. Ces considérations étaient péremptoires. Guillaume n'insista pas, et l'on dut aviser à un autre moyen de garantir la paix et l'équilibre de l'Europe.

Ce fut la France qui posa la base de cette nouvelle négociation. L'arrangement proposé par elle consistait, d'une part, à donner à l'archiduc Charles la couronne espagnole avec ses principales dépendances, de l'autre, à étendre dans une certaine proportion les cessions territoriales que le premier traité de partage avait faites au dauphin. Cette base paraissait conforme à la raison et à l'intérêt public : cependant il devait se passer bien du temps avant que l'on parvînt à se mettre d'accord. Le recueil publié récemment des dépêches échangées entre Louis XIV et Guillaume présente ici une lacune considérable, et laisse à peine entrevoir la nature des difficultés qui arrêtèrent pendant plus d'une année une œuvre dont la santé de plus en plus affaiblie du roi d'Espagne rendait l'achèvement si urgent. Ce qui contribua beaucoup à ces lenteurs, c'est que, le secret qui avait facilité la négociation du premier traité n'ayant pu être gardé plus longtemps et l'objet des pourparlers engagés entre les cabinets de Versailles et de Londres étant en quelque sorte devenu public, les gouvernemens étrangers, dont les vues étaient ainsi contrariées, l'Espagne, justement offensée de ce qu'on traitait sans elle de son démembrement, l'Autriche, assez ambitieuse pour aspirer à recueillir

tout l'héritage de Charles-Quint et pour ne pas se contenter de la part magnifique que lui réservaient les deux rois, eurent la possibilité d'entraver, par leurs représentations et par leurs intrigues, le travail auquel se livraient avec une si active prévoyance les deux plus grands politiques de l'Europe. Les Hollandais, de leur côté, ne se résignaient pas sans peine à concourir à l'agrandissement de la puissance de Louis XIV, et toute la persévérance, toute l'habileté de Guillaume suffisaient à peine à les convaincre de la nécessité de surmonter, dans l'intérêt de la paix, leur profonde répugnance. Enfin les embarras toujours croissans que ce prince rencontrait dans le gouvernement de l'Angleterre, la lutte acharnée que les partis lui livraient dans le parlement, les refus, les humiliations que lui infligeait sans cesse une chambre des communes en qui l'esprit de faction semblait avoir étouffé tout sentiment de patriotisme et toute pensée vraiment politique, le mettaient en assez mauvaise situation pour traiter avec un roi absolu qui n'avait de comptes à rendre à personne dans l'intérieur de ses états, et qui au dehors n'avait pas d'alliés à ménager. Le gouvernement français suivait très attentivement le mouvement de ces querelles intérieures, et, comme il en comprenait trop peu la nature pour ne pas s'en exagérer la portée, il n'était par momens que trop enclin à se persuader qu'il pouvait sans péril élever ses prétentions en présence d'adversaires aussi divisés. Tallard continuait à faire tout ce qui dépendait de lui pour prémunir le cabinet de Versailles contre cet excès de confiance. Il informait Louis XIV des votes par lesquels la chambre des communes venait de refuser à Guillaume la possibilité d'appuyer ses négociations au moyen d'une attitude militaire imposante; mais il lui écrivait en même temps : « Je dois avertir votre majesté que s'il survenait la moindre circonstance qui pût inspirer aux Anglais un sentiment d'inquiétude jalouse, si on pouvait leur persuader qu'ils ont des raisons de se tenir sur leurs gardes, le même esprit de liberté et de mobilité qui les pousse à faire tout ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer les amènerait à donner jusqu'à leur dernier penny pour leur défense, ou pour repousser ce qu'ils considéreraient comme une injure qu'on voudrait leur infliger. »

Après quinze mois employés par Guillaume III à surmonter ces obstacles divers et surtout à essayer bien vainement d'obtenir le consentement de la cour de Vienne, le second traité de partage de la monarchie espagnole fut enfin signé à Londres le 13 mars 1700, et à La Haye le 29 du même mois, entre les trois puissances qui avaient conclu le premier. Il assignait au dauphin les Deux-Siciles, les places de Toscane, les îles situées dans le voisinage, le Guipuzcoa et le duché de Lorraine, dont le souverain devait être dédommagé par la

cession du Milanais. L'Espagne et toutes ses autres dépendances, c'est-à-dire les Pays-Bas, la Sardaigne et les colonies, étaient données à l'archiduc Charles. Un terme de trois mois était accordé à l'empereur pour accepter ces conditions; ce terme passé sans qu'il y eût adhéré, les trois puissances contractantes devaient désigner un autre prince pour hériter des états offerts à l'archiduc. En vertu d'un article secret, si le duc de Lorraine se refusait à accepter l'échange avantageux qu'on lui proposait, le dauphin, au lieu de la Lorraine, devait avoir ou la Navarre, ou le Luxembourg, au gré de l'Angleterre et des Provinces-Unies, et le Milanais aurait appartenu à l'électeur de Bavière.

L'empereur n'accepta pas. Conformément aux habitudes de la politique autrichienne, le langage de la cour de Vienne ne fut pourtant pas assez positif pour que, de prime abord, on dût croire à l'impossibilité d'un accommodement. Celle des stipulations du traité contre laquelle le gouvernement autrichien élevait le plus d'objections, c'était l'interdiction qu'on y avait insérée de réunir jamais sur la même tête la couronne impériale et celle d'Espagne. Il exprimait contre Guillaume un très vif ressentiment, mais il essayait ou il feignait d'essayer de s'entendre avec Louis XIV. Il lui faisait offrir pour le dauphin toutes les colonies espagnoles, s'il voulait renoncer aux états d'Italie, ou bien, à la place de la Lorraine, la Sardaigne et le Luxembourg. De telles offres, dont l'acceptation eût excité au plus haut point contre la France la jalousie défiante de l'Angleterre et de la Hollande, étaient des piéges trop grossiers pour qu'on pût consentir seulement à les discuter. L'ambassadeur impérial, le comte de Zinzendorff, fut aussi chargé de poser au marquis de Torcy une question plus sérieuse; il lui demanda si, dans le cas où les Espagnols en viendraient, avant le terme fixé pour l'acceptation du traité de partage, à offrir à un prince français la succession de Charles II, la France se considérerait comme engagée à repousser la proposition. Torcy n'hésita pas à répondre qu'on la repousserait; il ne prévoyait pas un avenir bien prochain pourtant. Les trois mois de délai accordés à l'empereur pour faire connaître sa détermination s'écoulèrent de la sorte en stériles pourparlers. Il finit par déclarer qu'il ne pouvait accéder au traité de partage, qu'heureusement la santé du roi d'Espagne ne devait inspirer aucune inquiétude immédiate, mais que, dans le cas où ce prince viendrait à mourir, il se considérerait comme son seul et légitime héritier, et qu'il espérait que les trois puissances, avec lesquelles il désirait maintenir les relations les plus amicales, ne voudraient pas compliquer encore une question si délicate en désignant, aux termes du traité, un successeur au trône d'Espagne.

Tandis qu'on s'efforçait sans succès d'obtenir l'adhésion de l'em-

pereur à des stipulations si avantageuses pour la maison d'Autriche, Louis XIV négociait aussi, d'une part, avec le duc de Lorraine, pour qu'il consentît à échanger son duché contre le Milanais, de l'autre, avec le duc de Savoie, pour qu'il cédât au dauphin la Savoie et le Piémont en échange des Deux-Siciles. Suivant un autre projet auquel Guillaume III donnait la préférence, le dauphin aurait eu la Savoie et l'île de Sicile, le duc de Savoie aurait conservé le Piémont en y joignant le Milanais, et le duc de Lorraine aurait reçu le royaume de Naples proprement dit. Quelle que fût celle de ces combinaisons qui vînt à être adoptée, les frontières de la France devaient être grandement améliorées, et son territoire aurait obtenu des accroissemens plus considérables encore par la position des provinces qu'elle eût ainsi acquises que par leur valeur intrinsèque et par leur étendue.

Aucun de ces projets ne devait être exécuté. Pendant que les plus grands politiques de l'Europe épuisaient à les former toutes les ressources de leur habileté, il se passait à Madrid, dans le secret le plus intime du cabinet royal, un événement qui devait les mettre à néant. Charles II touchait enfin à son heure dernière. Dominé, dès sa première jeunesse, par des influences hostiles à la France, il s'était pendant longtemps montré disposé à préférer pour son successeur tout autre prince qu'un des enfans de Louis XIV. Par un premier testament, il avait, avant la paix de Ryswick, désigné l'archiduc Charles comme héritier de la monarchie espagnole; par un second, il avait appelé le prince électoral de Bavière à ce brillant héritage, mais la mort de ce jeune prince, les exigences hautaines de la cour impériale, et en même temps l'impuissance où elle semblait être de protéger l'Espagne contre le ressentiment de Louis XIV, avaient peu à peu amené le cabinet de Madrid à d'autres dispositions. La nation espagnole, menacée de voir rompre par un partage le faisceau des états qui composaient encore son immense empire, en était venue à croire que le seul moyen d'en maintenir l'intégralité, c'était d'y intéresser le souverain le plus puissant de l'Europe, celui qui s'était montré jusqu'alors capable de résister seul avec succès à toutes les autres puissances coalisées. Un parti s'était formé en faveur du duc d'Anjou, second fils du dauphin, et l'ambassadeur de France, le marquis, depuis duc et maréchal d'Harcourt, sans prendre des engagemens qui eussent été en contradiction formelle avec l'objet des négociations qui se suivaient alors entre la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies, avait su, par son habileté, sa patience, sa modération, ses ménagemens délicats, fortifier ce parti, tandis qu'au contraire l'attitude insolente et les maladroites menaces de l'ambassadeur impérial rendaient de jour en jour la cause de l'Autriche plus impopulaire. Le malheureux roi d'Espagne, cédant aux instances qui

le pressaient de tous côtés, aux avis des théologiens, à ceux du pape lui-même, dont il avait imploré les conseils, se décida à signer un troisième testament qui instituait le duc d'Anjou héritier de tous ses états, et, dans le cas où il n'accepterait pas cet héritage, lui substituait l'archiduc Charles.

Quelques semaines après la signature de ce testament, qui était resté secret, le 1er novembre 1700, Charles II termina, à trente-neuf ans, sa triste existence. Le conseil de régence, ayant pris connaissance du testament, fit partir aussitôt pour Paris un courrier chargé de porter à Louis XIV l'offre de la couronne d'Espagne pour son petit-fils; à défaut d'une acceptation complète et immédiate, le courrier devait se diriger sur Vienne.

Le gouvernement français se vit alors placé dans une des situations les plus difficiles, les plus embarrassantes où jamais gouvernement ait pu se trouver. Accepter le testament, c'était rompre les engagemens solennellement contractés avec l'Angleterre et les Provinces-Unies, c'était se donner les apparences, pour ne pas dire plus, d'une insigne mauvaise foi, et courir les chances presque infaillibles d'une nouvelle guerre européenne. Ces inconvéniens, ces dangers étaient graves; mais ceux auxquels on se serait exposé en suivant une autre politique ne semblaient pas devoir l'être moins. En repoussant le legs de Charles II pour s'en tenir au traité de partage, on forçait en quelque sorte l'Espagne, pour échapper à un démembrement, à se jeter entre les bras de l'empereur, qui, seul de toutes les grandes puissances, n'avait pas accédé à ce traité; les vice-rois et gouverneurs des diverses dépendances de la monarchie espagnole les eussent livrées aux forces impériales; Louis XIV, pour entrer en possession des états attribués au dauphin par les arrangemens conclus avec les cabinets de Londres et de La Haye, se serait vu contraint de recourir à la force des armes, de faire la guerre, non-seulement à l'empereur, mais à une nation qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte, qui, bien loin de là, avait voulu couronner son petit-fils, et ne lui demandait que de ne pas la dépouiller de ses légitimes possessions. Dans cette guerre injuste, odieuse, qui eût tourné contre la France l'opinion publique, elle ne pouvait pas même compter sur l'appui bien énergique des alliés équivoques auxquels elle eût essayé de complaire. Si la lutte se prolongeait tant soit peu, il était évident que l'Angleterre, que la Hollande surtout ne s'imposerait pas de grands sacrifices pour agrandir la puissance française, objet de leurs plus vives jalousies, aux dépens de l'Autriche et de l'Espagne, avec qui elles avaient fait cause commune dans les guerres précédentes : les termes du traité de partage les y obligeaient sans doute, ils étaient formels, ils les constituaient en état d'alliance avec

la France pour tout ce qui concernait la succession espagnole; mais un traité d'alliance, alors même qu'il est l'expression parfaitement sincère des intentions momentanées de ceux qui l'ont signé, ne prévaut guère, à la longue, contre la force des choses, contre les intérêts des états, contre les sentimens et les passions des peuples. Ce qui ajoutait encore à la force de cette dernière considération, c'est que le cabinet de Versailles, trompé en ce point par une défiance injuste, mais assez naturelle, n'était pas même bien convaincu de la bonne foi de Guillaume, qu'il soupçonnait d'encourager secrètement la résistance de l'empereur à toute idée de partage.

Nous venons d'indiquer les argumens qui furent allégués pour et contre l'acceptation du testament de Charles II dans un conseil extraordinaire tenu en présence de Louis XIV, et où siégeaient seulement le dauphin, le chancelier de Pontchartrain, le marquis de Torcy, secrétaire d'état des affaires étrangères, et le duc de Beauvilliers, ministre d'état. Le seul duc de Beauvilliers opina pour qu'on s'en tînt au traité de partage; le chancelier évita de conclure dans l'un ou l'autre sens; le dauphin et M. de Torcy se prononcèrent pour le testament. Leur avis l'emporta, et le duc d'Anjou fut déclaré roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Dans un mémoire qui fut remis au comte de Manchester, ambassadeur d'Angleterre, pour expliquer et, s'il était possible, pour faire agréer cette détermination, le ministre des affaires étrangères s'efforça de démontrer que, l'empereur n'ayant pas adhéré au traité de partage et ne pouvant manquer par conséquent d'accepter la clause du testament qui appelait son fils au trône d'Espagne en cas de refus de la part de la France, ce refus aurait eu pour effet de créer un droit légitime à l'archiduc, que la guerre serait devenue inévitable, et que l'avénement du duc d'Anjou à la royauté espagnole était le meilleur moyen de la prévenir. De pareilles raisons, sous quelque forme qu'on les présentât, n'étaient pas de nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit de Guillaume. L'irritation, le dépit que lui inspira la résolution du gouvernement français se peignent vivement dans une lettre qu'il écrivit à son confident intime, le grand-pensionnaire Heinsius, au moment même où il venait de recevoir le mémoire communiqué au comte de Manchester.

« Je ne doute pas, lui dit-il, que le procédé inouï de la France ne vous surprenne autant qu'il m'a surpris. Je n'ai jamais beaucoup compté sur les engagemens qu'on pouvait prendre avec elle; mais jamais, je dois l'avouer, je n'aurais pu me persuader qu'en cette occasion elle en vînt à rompre, à la face du monde, un traité aussi solennel. Les motifs allégués dans le mémoire que je vous envoie sont tellement déhontés, que je ne puis concevoir comment on a eu l'effronterie de produire une telle pièce. Nous devons reconnaître que

nous sommes dupes: mais en prenant le parti de fausser sa parole, de manquer à la foi promise, il est aisé de tromper tout le monde. Ce qu'il y a de pire, ce qui me met dans le plus grand embarras, c'est l'état des choses en ce pays, car l'aveuglement de cette nation est incroyable. Bien que l'affaire ne soit pas encore publique, le bruit ne s'est pas plus tôt répandu que le testament du roi d'Espagne était en faveur du duc d'Anjou, qu'on a commencé à dire généralement que, dans l'intérêt de l'Angleterre, l'acceptation de ce testament par la France était préférable à l'accomplissement du traité de partage... Pour moi, j'ai la ferme persuasion que, si le testament est exécuté, l'Angleterre et la république sont dans le plus grand danger d'être totalement perdues ou ruinées. »

Dans la suite de cette lettre, Guillaume exprime un vif regret de se voir, par l'effet de la mauvaise disposition des esprits, dans l'impossibilité d'agir avec vigueur et de donner l'exemple aux autres puissances; il espère que les Provinces-Unies s'en chargeront, et il promet de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour amener peu à peu le peuple anglais à une politique mieux entendue. Il se demande s'il vaut mieux que l'Autriche accède enfin au traité de partage ou réclame tout l'héritage de Charles II. Suivant lui, ce que l'empereur a de mieux à faire en ce moment, c'est d'envahir sur-le-champ le Milanais et de travailler à soulever les Deux-Siciles. Quant aux Pays-Bas, Guillaume s'en montre assez inquiet, parce qu'il pense que l'électeur de Bavière, qui en a le gouvernement, se soumettra aux ordres qui lui arriveront de Madrid; les troupes hollandaises, qui y tiennent garnison dans plusieurs places, devront donc être sur leurs gardes. En résumé, il conseille les mesures vigoureuses, tout en reconnaissant qu'il est assez mal placé pour demander aux autres une initiative énergique qu'il ne peut pas prendre lui-même.

Cette lettre, qui peint si naïvement les premières dispositions du roi d'Angleterre et la position singulière où il se trouvait, termine le recueil qui sert de base principale à notre travail. Je regrette que l'éditeur n'ait pas eu la pensée ou la possibilité d'y joindre des documens postérieurs qui nous auraient conduits jusqu'à la conclusion de la grande alliance formée contre la France. Une année entière devait s'écouler encore avant que les puissances se décidassent à prendre les armes. L'irritation était grande pourtant dans les cabinets, qui, en voyant la France et l'Espagne réunies sous l'autorité de Louis XIV, se croyaient plus que jamais menacés de la monarchie universelle; elle était d'autant plus grande qu'on supposait généralement que le testament de Charles II avait été inspiré par les artificieuses manœuvres du gouvernement français, et qu'en négociant avec l'Angleterre et les Provinces-Unies les traités de partage, on n'avait eu d'autre but que de les endormir dans une trompeuse sécurité, de les empê-

cher de prendre d'autres mesures. C'était une complète erreur, dont les *Mémoires* de Torcy ont depuis fait justice, mais elle s'appuyait sur de telles vraisemblances, que des esprits moins prévenus y seraient eux-mêmes tombés. Louis XIV cependant prenait possession, au nom de son petit-fils, de la monarchie espagnole, expulsait des places des Pays-Bas les garnisons hollandaises, et, pour se prémunir contre les hostilités dont il était menacé, s'empressait de conclure avec la Savoie, le Portugal, la Bavière et d'autres états allemands des traités d'alliance auxquels la plupart ne devaient pas rester longtemps fidèles, mais dont alors on ne pouvait prévoir la rupture si prochaine. Jamais la France n'avait paru plus forte, plus imposante; jamais le trône de Louis XIV n'avait brillé d'un plus grand éclat. Vainement l'empereur protestait et réclamait l'appui de l'Angleterre et de la Hollande; ces deux puissances, ne se sentant pas encore en état de lui venir en aide, reconnaissaient le duc d'Anjou en qualité de roi d'Espagne, et se bornaient pour le moment à essayer, au moyen de négociations ouvertes avec les cabinets de Versailles et de Madrid, d'obtenir dans les Pays-Bas, par l'occupation de quelques places, une barrière contre les empiétemens de la France, et dans les colonies des garanties pour leur commerce. Leurs propositions étaient repoussées, il était évident pour tout le monde qu'on ne parviendrait pas à s'entendre, et cependant les négociations se prolongeaient, parce que Louis XIV n'avait aucune raison, aucun prétexte de prendre l'initiative de l'attaque, et parce que ses adversaires n'étaient pas prêts encore. Il entrait d'ailleurs dans la politique de Guillaume III de bien démontrer à ses sujets qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour arriver à une conciliation, et que l'intraitable ambition du gouvernement français s'était refusée à tout accommodement. C'était le meilleur moyen de hâter le réveil de l'opinion publique, qui commençait à se ranimer chez les Anglais.

Comme l'avait si bien prévu la sagacité du comte de Tallard, la nation britannique, en voyant toute la monarchie espagnole passer sous le sceptre d'un prince français, sentait renaître ses vieilles jalousies. Vainement le parti tory, qui dominait alors dans la chambre des communes, où il décrétait d'accusation le lord chancelier Somers et d'autres ministres whigs, voulut-il d'abord essayer d'arrêter, d'éluder le mouvement : il fut bientôt entraîné lui-même par la force du sentiment national, et la chambre, par plusieurs votes non équivoques, manifesta l'intention de concourir à la défense de l'équilibre européen. Déjà l'empereur, assuré sans doute de trouver bientôt des alliés, s'était décidé à commencer la guerre; une armée autrichienne, commandée par le prince Eugène, était entrée dans le Milanais, et les premières hostilités, bien que peu décisives encore, avaient sem-

blé indiquer que, dans cette nouvelle lutte, l'énergie, l'habileté, la fortune ne se trouveraient plus du côté où, depuis quarante ans, on les avait toujours vues. Guillaume comprit qu'il était temps d'intervenir. Le 7 septembre 1701, dix mois après la mort de Charles II, le traité qu'on a appelé depuis celui de la *grande alliance*, fut conclu à La Haye, entre l'empereur, l'Angleterre et les Provinces-Unies. L'objet de ce traité, c'était de procurer une satisfaction à l'empereur et de donner des garanties, tant territoriales que commerciales, aux puissances alliées. On ne se proposait pas encore de détrôner Philippe V au profit de l'archiduc Charles, comme on y pensa plus tard, lorsque les revers de la France eurent inspiré plus de confiance aux coalisés; mais on voulait faire des Pays-Bas une barrière en faveur des Hollandais, mettre l'empereur en possession du Milanais, des Deux-Siciles, des forteresses de la Toscane, et donner aux Anglais et aux Hollandais les places qu'ils conquerraient dans les Indes; on s'engageait aussi à empêcher l'union de la France et de l'Espagne sous le même sceptre et la cession à la France d'aucune partie des colonies espagnoles. Telles étaient les stipulations, tel était le but du traité. Il était à peine signé et il n'avait pas encore reçu de publicité, lorsqu'un événement inattendu vint surexciter l'irritation dont le peuple anglais commençait à être animé contre la France et prêter par conséquent un nouveau point d'appui à la politique de Guillaume III. Jacques II étant mort dans sa retraite de Saint-Germain, Louis XIV, entraîné par un faux sentiment de grandeur et de générosité, consentit à reconnaître son jeune fils en qualité de roi d'Angleterre. Vainement le cabinet français prétendit établir, par des raisonnemens subtils et par des précédens plus ou moins concluans, que cette reconnaissance était un acte de pure courtoisie, auquel on ne devait attacher aucune importance; Guillaume, y voyant ou affectant d'y voir une violation du traité de Ryswick, par lequel la France l'avait reconnu comme souverain de la Grande-Bretagne, rappela sur-le-champ l'ambassadeur qu'il avait encore à Paris, en lui prescrivant de ne pas prendre congé. La nation anglaise considéra comme une insulte le droit que s'arrogeait un prince étranger de proclamer un roi d'Angleterre; un mouvement général d'indignation patriotique imposa silence à ceux qui auraient pu vouloir encore s'opposer à la guerre, et s'il n'est pas vrai, comme on l'a dit quelquefois, que le procédé imprudent de Louis XIV ait été la cause déterminante de cette guerre, on peut affirmer au moins qu'il assura à Guillaume l'appui unanime de tout ce qui n'était pas jacobite déclaré.

Tel fut le triste dénouement de ces longues négociations suivies avec tant d'habileté et, je le répète, avant tant de sincérité dans l'intention de maintenir la paix en garantissant l'équilibre de l'Europe.

On avait été dès le début sur le point d'atteindre par voie de transaction le résultat auquel on devait finalement arriver après treize années d'une effroyable lutte. Lorsqu'on cherche les causes qui firent échouer les efforts pacifiques de Louis XIV et de Guillaume, et qui infligèrent au monde civilisé de telles calamités, on est amené à reconnaître qu'elles se résument en une seule, — la terreur, le ressentiment profond qu'inspiraient à l'Europe les souvenirs encore si récens des entreprises ambitieuses du monarque français. Les peuples et les princes qu'il avait si longtemps vaincus et humiliés, et dont il avait plus d'une fois envahi le territoire au mépris de traités formels, sous les prétextes les plus frivoles, croyaient ne pouvoir prendre trop de sûretés contre lui. La modération même, l'amour de la paix dont il se montrait maintenant animé, leur étaient suspects; les témoignages qu'il en donnait leur paraissaient des piéges, et lors même qu'il serait parvenu à les convaincre de sa sincérité, ils en auraient conclu qu'il se sentait faible, parce que leur implacable rancune ne pouvait admettre la réalité d'une pareille conversion, et ils en seraient devenus plus exigeans, plus intraitables encore. Nous avons vu que dans le cours des longs pourparlers qui précédèrent la signature des traités de partage, les deux parties se soupçonnaient réciproquement de mauvaise foi. C'était injuste de part et d'autre, mais c'était naturel, et si deux princes tels que les rois de France et d'Angleterre, sans se dégager entièrement de ces préventions dangereuses, pouvaient par momens trouver dans la grandeur de leur caractère et de leur intelligence politique la force nécessaire pour les surmonter, il n'était guère possible d'espérer que les hommes d'état, que les peuples mêmes dont le concours et l'assentiment leur étaient nécessaires pour mener à bien l'œuvre de conciliation qu'ils avaient entreprise, s'élèveraient à la même hauteur. Il y a là, si je ne me trompe, une grande leçon : c'est que, dans le monde européen tel qu'il est constitué depuis plusieurs siècles, avec les élémens d'un équilibre qui tend toujours à se rétablir, les torts et les excès de l'ambition s'expient tôt ou tard; qu'il n'est donné à aucun souverain, à aucun gouvernement, quelque glorieux, quelque puissant qu'il soit, d'infliger impunément aux autres états de trop graves injures, et qu'une fois engagé dans les voies d'une prépotence inique, il n'est guère plus facile et guère moins dangereux d'en sortir que d'y persévérer.

II.

Les informations diplomatiques dont je viens de donner le résumé ne sont ni les seules ni peut-être les plus importantes que contienne

le recueil d'où je les ai extraites. Celles qu'on y trouve sur la situation de l'Angleterre pendant les premières années qui suivirent la révolution de 1688 sont d'un grand intérêt.

Cette révolution a un caractère particulier qui la distingue de tous les événemens du même genre, et qui, si je ne me trompe, a puissamment contribué à en assurer le succès définitif, bien qu'il ait nui à l'éclat de ses commencemens. Les autres révolutions ont été, presque sans exception, le résultat, l'explosion d'un sentiment d'enthousiasme tendant à la conquête d'institutions et de libertés nouvelles; celle de 1688 n'a été qu'un acte de défense contre les injustes agressions d'un pouvoir usurpateur, et le peuple anglais ne s'y est même déterminé qu'à contre-cœur, à la dernière extrémité, après avoir supporté tout ce qu'il était possible de supporter sans renoncer à ses plus chers intérêts.

Cette longue patience s'explique par les agitations et les vicissitudes diverses que l'Angleterre avait eu à traverser depuis un demi-siècle. Entraînée un moment par le fanatisme religieux aux derniers excès du fanatisme politique, elle avait renversé les deux fondemens les plus solides de sa constitution, le trône et l'église. Elle en avait été punie par un despotisme glorieux sans doute, mais oppressif, et qui n'avait pu parvenir à se consolider. La royauté et l'épiscopat s'étaient relevés, et les Stuarts, en reprenant leur couronne, avaient trouvé les esprits tellement désabusés des illusions auxquelles on attribuait les malheurs du pays, tellement enclins même à confondre dans un anathème commun les égaremens de l'anarchie et les principes de la liberté, qu'il leur eût été possible, j'en suis convaincu, de rendre leur puissance absolue, au moins pour bien longtemps, si, plus ou moins dominés par les influences du catholicisme, ils n'eussent inquiété les seuls sentimens qui conservassent encore chez leurs sujets quelque vitalité et quelque énergie, la haine de la religion romaine et la crainte de retomber sous l'autorité du saint-siége.

On sait comment, pendant les vingt-cinq années du règne de Charles II, l'Angleterre, flottant sans cesse entre cette préoccupation passionnée qui la jetait dans les bras des amis de la liberté et les souvenirs terribles de la révolution qui la ramenaient repentante et docile aux pieds de son indigne monarque, s'abandonna successivement, dans les sens les plus contradictoires, à de sanglantes réactions. On sait comment Jacques II, par l'ardeur téméraire de son prosélytisme catholique, bien plus que par les cruautés et les illégalités sans nombre de son gouvernement, parvint en trois années à tourner contre lui non-seulement le parti whig, dont les dispositions lui avaient toujours été hostiles, mais le parti tory, qui avait défendu ses droits avec le dévouement le plus passionné, lorsqu'ils avaient été menacés. Une révolution nouvelle sortit de cette lutte, et les hommes

qui n'avaient voulu d'abord qu'opposer une digue à l'arbitraire se trouvèrent, comme il arrive toujours en pareil cas, conduits par la force des choses bien au-delà de leur pensée première. Le trône fut déclaré vacant, et Guillaume III, à qui la majorité de la nation anglaise n'eût voulu conférer qu'une sorte de régence, mais qui n'était pas homme à s'en contenter, se vit investi du pouvoir royal, dont les conditions, mieux déterminées et désormais établies sur un pacte formel, cessèrent d'être une menace pour les libertés publiques.

C'est là ce que les Anglais appellent aujourd'hui la *glorieuse* révolution de 1688, ce que tous les partis proclament comme l'ère et le principe de la force, de la prospérité et de la grandeur du pays; mais on se tromperait beaucoup, si l'on croyait que cette révolution, justifiée, illustrée, purifiée en quelque sorte aux yeux de la postérité par ses heureuses conséquences, se présentât aux contemporains sous l'aspect où nous la voyons maintenant. Accomplie à l'aide d'un prince étranger et d'une armée étrangère, elle froissait en beaucoup de points les sentimens, les croyances, les affections d'une partie considérable de la nation, et l'ordre de choses qui commençait ainsi, malgré les grandes destinées qui lui étaient réservées dans un avenir inconnu, ne pouvait exciter ces transports de joie, ces élans d'espérance et de confiance illimitées qui accueillent souvent des révolutions éphémères, dépourvues de toute vitalité, mais plus conformes aux passions du moment.

L'état moral de l'Angleterre était d'ailleurs fort triste à cette époque. Les esprits, fatigués par cinquante années de troubles et de changemens, n'éprouvaient plus ni ces convictions profondes, ni ces attachemens passionnés qui sont la force et l'honneur des partis. Non-seulement les hommes d'état s'étaient habitués à changer d'opinions, à passer d'un camp à l'autre au gré de leurs intérêts mobiles et de leurs passions, pour ne pas dire de leurs susceptibilités et de leurs rancunes, mais la trahison dans sa forme la plus grossière, la plus hideuse, était devenue quelque chose de si ordinaire, qu'il n'est presque pas un personnage considérable de cette époque qui n'en ait été convaincu par les révélations de l'histoire. Et en employant le mot de trahison, je n'entends pas ce qu'on a souvent qualifié de la sorte dans notre siècle, comparativement bien moins perverti, quoi qu'on en puisse dire; je n'entends ni la facilité à se rallier au vainqueur après avoir été comblé des faveurs du vaincu, ni même la prompte défection des serviteurs d'un pouvoir qui s'écroule : on voyait bien mieux que cela en Angleterre à l'époque de la *glorieuse* révolution. Pour trouver dans nos récentes annales quelque chose qui y soit analogue, il faut se rappeler le rôle de Fouché, ministre de Napoléon pendant les cent-jours, conspirant à tout événement avec les gouvernemens et les partis qui aspiraient à renverser son maître. Ce qui, de la part d'un

tel homme, a scandalisé notre génération était le procédé habituel des ministres et des dignitaires de la cour de Guillaume III dès qu'ils éprouvaient le moindre mécontentement. Pour ne citer que quelques-uns des plus illustres, il est parfaitement avéré que l'amiral Russell, le vainqueur de La Hogue, lord Marlborough, le futur vainqueur de Blenheim, lord Godolphin, dont la carrière ministérielle devait plus tard avoir tant d'éclat, ont été, sous Guillaume III, à des époques diverses, en relations secrètes avec Jacques II. D'après certains indices, on pourrait croire que quelques-uns d'entre eux, avant de former ces relations, s'étaient munis de l'autorisation de Guillaume, à qui ils servaient ainsi d'espions. Je ne pense pas qu'on trouve dans cette circonstance, en la supposant prouvée, une justification morale de leur conduite. Je ne pense pas non plus qu'on puisse se prévaloir, pour excuser les jacobites qui prêtaient serment à Guillaume avec l'intention de ne pas lui être fidèles, de la permission que Jacques II leur en avait donnée : une telle permission formellement accordée par un roi détrôné qui ne renonçait pas à revendiquer sa couronne n'était autre chose qu'une invitation à trahir le pouvoir nouveau, et les jacobites scrupuleux ne l'acceptèrent pas.

A défaut des sentimens de droiture et de haute probité dont on ne trouve aucune trace à cette triste époque, et qui, à vrai dire, sont toujours une exception dans les régions de la politique, une forte organisation des partis, telle qu'elle existe aujourd'hui en Angleterre, est un lien puissant qui suffit en général pour maintenir les hommes publics dans la ligne du devoir et de l'honneur. Malheureusement il n'y avait alors rien de pareil en Angleterre. Cette habile et persistante aristocratie, qui a fait depuis la gloire et la puissance du pays, n'était pas constituée encore. Ceci a besoin de quelques explications pour ne pas sembler paradoxal. Sans doute, dès cette époque et longtemps auparavant, la chambre des lords réunissait dans son sein les plus grands noms et les plus grandes existences du royaume; la chambre des communes se composait, beaucoup plus exclusivement même que de nos jours, des grands propriétaires des comtés, de ceux qui, sans jouir comme les lords d'une fortune princière, étaient pourtant en mesure, par leurs possessions territoriales, d'exercer une influence considérable sur la population. C'étaient bien là, à divers degrés, des aristocrates; il y avait bien là tous les élémens d'une aristocratie politique, mais on peut dire qu'elle n'existait pas encore en réalité. Les grands seigneurs, au lieu de se rallier sous la bannière de quelques hommes éminens par le talent ou par le caractère pour maintenir ou faire triompher quelque grand principe, se laissaient aller d'ordinaire à l'impulsion de leurs intérêts personnels les plus étroits, de leurs ressentimens, de leurs jalousies, de leurs rancunes, et changeaient à chaque instant d'alliances et de direc-

tion. Les gentilshommes de campagne (*country gentlemen*), dont se composait la chambre basse, avaient alors et conservèrent longtemps encore une rusticité de mœurs et d'habitudes qui les rendait peu propres à se mêler utilement des affaires publiques : dénués de toute instruction, passant presque tout leur temps dans la surveillance des travaux agricoles ou dans les plaisirs de la table et de la chasse, sauf les momens qu'ils donnaient à leurs fonctions de juges de paix, ne voyageant jamais, et ne se montrant même à Londres que lorsqu'ils y étaient appelés pour siéger au parlement, ils portaient dans leurs fonctions législatives les préjugés, la crédulité, l'ignorance, la facilité d'entraînement, la turbulence aveugle et passionnée que l'on croit généralement être le caractère exclusif de la démocratie. C'est qu'il n'y a rien de si difficile à constituer qu'une aristocratie politique; c'est que la pratique de la liberté, l'exercice du pouvoir, sont nécessaires pour la former; c'est qu'enfin cette éducation, comme toutes les autres, exige du temps, des épreuves multipliées, des sacrifices souvent pénibles. Les nations, comme les individus, ne s'instruisent que par leur propre expérience. Ceux qui, reconnaissant les avantages d'une constitution libre, veulent qu'on attende pour en doter un peuple qu'il soit parfaitement capable d'en manier sans danger les ressorts compliqués et délicats, ceux-là ressemblent au médecin qui, avant de consentir à entreprendre la guérison d'un malade, exigerait qu'il eût déjà repris, pour mieux supporter les remèdes, les forces que ces remèdes seuls peuvent lui rendre.

Ce qui augmentait singulièrement alors les difficultés de la situation, c'est que les principes de la constitution britannique étaient loin d'être définis et compris aussi nettement qu'ils l'ont été plus tard. On sait que cette constitution n'est écrite nulle part, qu'elle se compose de précédens successifs, sanctionnés en quelques rares occasions par un petit nombre de statuts applicables à des cas particuliers qui avaient appelé d'une manière plus spéciale l'attention et l'intervention des pouvoirs publics. A l'avénement de Guillaume III, le bill des droits pourvut à empêcher le renouvellement de quelques-uns des abus principaux qui, en étendant outre mesure la prérogative royale, avaient entraîné les Stuarts aux actes qui venaient de les précipiter dans l'exil; mais le parlement n'eut pas la pensée, si étrangère à l'esprit anglais, de reprendre en sous-œuvre l'édifice des institutions du pays pour lui donner des proportions exactes et régulières, il n'essaya pas de résoudre des questions de principe que la nécessité, et une nécessité immédiate, n'avait pas soulevées. Ces questions d'ailleurs ne se présentaient pas encore bien distinctement aux esprits. Les bornes de la liberté, ou, pour mieux dire, de la tolérance religieuse, dont on excluait presque complétement les catholiques et qu'on n'accordait même aux protestans dissidens que

dans des proportions assez étroites, celles de la liberté de la presse, qu'on ne tarda pas à dégager de la censure préventive, mais à laquelle on ne reconnaissait pas le droit d'attaquer les dépositaires du pouvoir et qui voyait suspendue sur elle la menace permanente de la prison, des amendes ruineuses, du pilori, même du gibet, les conséquences de la responsabilité ministérielle sur les rapports des ministres avec le souverain, la force, l'autorité qu'ils doivent y puiser, l'indépendance des juges, toutes ces questions et d'autres encore dont la solution nous semble aujourd'hui la base essentielle et indispensable d'une constitution libre étaient alors enveloppées d'un véritable nuage. Ni la nation, ni le roi qu'elle s'était donné n'en comprenaient la portée.

Pour bien apprécier le rôle que Guillaume III joua en Angleterre, il est nécessaire de se rendre un compte exact de la position tout à fait extraordinaire qu'il occupait en Hollande et en Europe et du caractère singulier, des qualités étranges et diverses qui lui assignent une place à part entre les plus grands hommes de tous les temps.

D'autres ont parcouru une carrière plus éclatante, ont obtenu, soit à la guerre, soit dans la politique, des succès plus brillans, plus immédiats, plus propres à frapper les imaginations : aucun peut-être n'a atteint en réalité d'aussi grands résultats et n'a laissé dans l'histoire des traces aussi durables. Né dans une condition presque privée et au milieu de circonstances qui rendaient singulièrement difficile pour lui l'accès des fonctions publiques, appelé néanmoins, presque au sortir de l'enfance, au gouvernement d'une république que la France et l'Angleterre coalisées menaçaient alors d'effacer du nombre des états libres, Guillaume sut, à force de dévouement, de constance, d'habileté, la sauver de cet immense péril et la maintenir, malgré l'infériorité de ses forces, au rang des puissances prépondérantes. Plus tard, il eut la singulière fortune de rétablir les libertés, d'affermir, de perfectionner la constitution de l'Angleterre et de jeter les bases de sa prospérité future. Placé ainsi à la tête de deux peuples libres, il fit servir cette grande position à l'accomplissement d'une œuvre plus grande encore, — la défense de l'équilibre politique et de l'indépendance de l'Europe contre la prépotence de Louis XIV, qui semblait alors sur le point de réaliser la monarchie universelle.

Ce sont là sans doute de glorieux résultats, mais il ne fut pas donné à Guillaume, dans le cours d'une existence abrégée par les fatigues et les chagrins, de pouvoir jouir de ses triomphes ni même en constater lui-même l'étendue et la réalité. Sauf la délivrance des Provinces-Unies qu'au début de sa carrière il avait arrachées des mains victorieuses de Louis XIV, en les engageant, il est vrai, dans un système de politique extérieure qui préparait leur décadence, il put

craindre en mourant d'avoir échoué dans les entreprises auxquelles il avait consacré sa vie. Louis XIV, en ce moment, semblait avoir réalisé le rêve le plus exalté de son ambition en plaçant sur le trône d'Espagne un de ses petits-fils dont il devait pour longtemps diriger les conseils, et bien que Guillaume, avec sa persévérance habituelle, eût déjà organisé la grande alliance dont le but était de garantir l'Europe contre les conséquences d'un tel événement, il était loin sans doute de prévoir avec certitude les prodigieux succès qui devaient couronner ce dernier effort de son habile diplomatie. Tout indique qu'il n'apercevait pas encore, dans l'état intérieur de la France, les principes d'affaiblissement qui devaient faciliter les victoires des alliés.

Bien moins encore paraissait-il avoir conscience des résultats définitifs de la révolution qu'il venait de faire en Angleterre. Autant qu'on en peut juger, l'importance de cette révolution consistait surtout pour lui dans le changement qu'elle avait apporté au système des alliances politiques; Guillaume y voyait surtout l'avantage d'avoir fait rentrer dans les rangs des ennemis naturels de la France une puissance qui, sous la domination anti-nationale des Stuarts, avait presque constamment, pendant trente années, toléré ou même secondé les empiétemens et les conquêtes de Louis XIV. Quant à l'avenir de grandeur que la révolution de 1688 ouvrait à la nation anglaise, il le soupçonnait d'autant moins, que, comme il arrive souvent aux esprits les plus pénétrans et les plus élevés, la préoccupation bien naturelle des difficultés et des misères inséparables des premiers temps qui suivent ces grands changemens ne lui laissait rien apercevoir au-delà. Les proportions, la nature même de l'œuvre qu'il avait accomplie, échappaient à ses regards. Il se croyait simplement le successeur des Stuarts. Il se persuadait avec tous ses contemporains que la constitution de l'Angleterre était encore en principe ce qu'elle avait été sous ses prédécesseurs, mieux pratiquée seulement et plus fidèlement observée; il ne voyait pas qu'il avait inauguré l'ère des libertés modernes, si différentes, même en Angleterre, des franchises du moyen âge, et cette illusion, ce malentendu ne contribua pas peu à irriter l'état d'hostilité presque permanent qui ne tarda pas à s'établir entre lui et ses nouveaux sujets.

Il faut lire les innombrables pamphlets du temps pour comprendre la violence des haines qui inspiraient cette lutte. Ceux que l'esprit de parti a dictés de nos jours contre Napoléon et contre Louis-Philippe peuvent à peine en donner l'idée. Les plus grossières, les plus absurdes, les plus monstrueuses calomnies faisaient le fonds habituel de ces publications, d'autant plus virulentes que leurs auteurs se sentant menacés, s'ils venaient à être découverts, des plus terribles châtimens, y portaient les sentimens de fureur que l'on éprouve dans une guerre à mort. Une telle exaspération n'a rien qui puisse nous

surprendre de la part des jacobites et même des tories, dont Guillaume avait vaincu la cause et les principes. On conçoit facilement l'aversion profonde qu'ils ressentaient pour lui et leurs efforts désespérés pour l'accabler sous les expressions les plus véhémentes du mépris et de l'horreur; on conçoit qu'aussi longtemps que les Stuarts ont conservé des partisans en Angleterre, un nom qui rappelait aux défenseurs de la cause vaincue de si pénibles souvenirs soit resté en exécration parmi eux à tel point que plus de soixante ans après sa mort le célèbre docteur Johnson, que l'on peut tout à la fois considérer comme un des derniers tories jacobites et comme un des premiers tories hanovriens, ne le prononçait encore qu'en y joignant les épithètes les plus outrageantes. Ce qui pourrait nous sembler plus étonnant si l'expérience des révolutions ne nous avait appris l'injustice des partis envers les hommes qui les ont le mieux servis, c'est que les whigs eux-mêmes, qui depuis ont presque divinisé la mémoire de Guillaume III, ne cessèrent tant qu'il vécut de le contrarier, de l'entraver, de lui susciter toute sorte d'obstacles et d'humiliations, de l'accuser d'arbitraire et d'ingratitude. Il n'y avait pas deux ans qu'il était monté sur le trône, que déjà il semblait presque aussi impopulaire que Jacques II et beaucoup plus que Charles II. Pour soutenir son autorité, attaquée de toutes parts, il se voyait réduit à louvoyer entre les deux partis, à les opposer l'un à l'autre, à recourir, afin de neutraliser les pernicieux effets de l'esprit de faction, aux ressources de la corruption individuelle, à l'achat des votes parlementaires, non-seulement par la distribution des emplois publics, mais par l'expédient plus direct, plus grossier de largesses pécuniaires faites aux membres de l'opposition. La fierté de son âme répugnait pourtant à l'emploi de pareils moyens d'influence; mais, comme il le disait à l'évêque Burnet, il s'y croyait condamné par la profonde immoralité du temps. Il pensait qu'en s'en abstenant, il aurait tout mis en péril.

Le fond de cette situation, c'était la triste et inévitable condition des époques révolutionnaires; mais il faut reconnaître que le caractère de Guillaume n'était pas fait, au moins sous bien des rapports, pour aplanir de semblables difficultés. S'il possédait à un degré éminent la fermeté d'âme, la persévérance, le bon sens, toutes les grandes facultés de l'homme d'état, il n'était pas doué au même point de cette souplesse, de cet esprit d'insinuation, de cette bienveillance réelle ou apparente qui sont indispensables pour concilier les partis, pour désarmer les haines et pour faire aimer ou simplement pour rendre supportable un pouvoir nouveau, toujours exposé à de si violens ressentimens. Au flegme, à la réserve naturels de ses compatriotes, il joignait des manières toujours froides, quelquefois dures, qui repoussaient également la confiance et l'affection. Il

n'était certainement pas cruel : deux ou trois actes regrettables ne suffiraient pas pour justifier à son égard une telle qualification; mais ce qui est incontestable, c'est qu'à l'exemple de beaucoup d'autres politiques du premier ordre, il ne voyait guère dans les hommes que les instrumens de ses projets, que des outils qu'il fallait employer avec ménagement sans doute, avec prudence, avec économie, mais dont la valeur consistait surtout dans l'utilité qu'on en pouvait tirer pour atteindre un but déterminé. Un passage des mémoires de Gourville, avec qui il avait eu des relations intimes, jette un grand jour sur son caractère. Gourville s'étant permis de lui demander s'il était vrai qu'il eût eu part au meurtre du grand-pensionnaire Jean de Witt, qui avait dirigé son éducation avec un soin et une intelligence admirables, mais dont l'existence faisait obstacle à son ambition, Guillaume protesta qu'il n'avait donné aucun ordre pour tuer le grand-pensionnaire, mais il avoua en même temps qu'en apprenant sa mort, il n'en avait pas éprouvé peu de soulagement. Gourville, encouragé par la franchise de ce langage, se hasarda à lui faire une autre question qui avait pour but de savoir s'il était vrai, comme on le racontait à Paris, qu'au moment où il avait livré au maréchal de Luxembourg la bataille de Saint-Denis, près Mons, il eût déjà dans sa poche le traité de paix signé à Nimègue. Guillaume répondit qu'il ne l'avait reçu que le lendemain, mais qu'à la vérité il en connaissait déjà la conclusion; qu'il avait pensé que ce pouvait être une occasion pour le général français d'être moins sur ses gardes; que, peu expérimenté encore dans la guerre, il avait voulu à tout prix prendre une leçon, et qu'il y avait surtout été déterminé par cette considération, qu'en supposant même qu'il lui en coûtât quelques hommes, cela serait de peu de conséquence, puisque, la paix faite, il aurait bien fallu les congédier. Il y a, ce me semble, dans cette dernière explication une naïveté qui fait frémir; évidemment Guillaume ne soupçonnait pas même ce qu'elle avait d'odieux. L'emportement fougueux d'une nature ardente et passionnée excuserait à peine un si grand mépris de la vie humaine; mais cette excuse manque à Guillaume, qui, comme il en convenait lui-même, n'avait obéi qu'à un calcul froidement personnel.

Il semblerait que le cœur d'un tel homme dût être fermé à toute affection; mais le cœur humain est inconséquent dans ses défauts comme dans ses qualités. Guillaume eut quelques amis, il eut même des favoris. Il les aima avec abandon, avec passion, on peut dire avec caprice, et comme ces favoris étaient des Hollandais, la confiance absolue qu'il leur accorda, à l'exclusion de tous ses sujets anglais, les faveurs excessives et quelquefois illégales qu'il ne cessa de leur prodiguer, leurs exigences, leurs jalousies, les efforts auxquels il était condamné pour essayer, sans beaucoup de succès, de les

mettre d'accord, l'irritation naturelle et légitime qu'éprouvaient les Anglais de ce traitement fait à des étrangers, devinrent pour lui la source de difficultés sérieuses. Ces tracasseries misérables, qui entravèrent plus d'une fois les plus importantes affaires, ne sont pas la moins triste page de l'histoire de ce grand prince. Il y paraît singulièrement rapetissé, et lorsqu'on en lit les détails, soit dans sa correspondance, soit dans les mémoires du temps, on se rappelle malgré soi Catherine II s'efforçant tout aussi vainement de concilier le comte Orloff avec le prince Potemkin. L'histoire, pleine d'indulgence pour les entraînemens des âmes naturellement bienveillantes, a peut-être le droit de juger avec plus de sévérité celles qui, n'ayant pour l'humanité en général que sécheresse et rudesse, portent dans quelques affections intimes une faiblesse où l'on ne peut plus voir que le résultat de préférences égoïstes.

Guillaume, peu habile à dissimuler l'antipathie qu'il ressentait pour le peuple anglais en général, ne savait pas mieux cacher son impatience des obstacles que les institutions parlementaires, pratiquées par des chambres factieuses, opposaient à son autorité, et qui l'arrêtaient souvent dans l'exécution de ses plus utiles projets. Ce n'est pas qu'il désirât précisément le pouvoir absolu; il était trop éclairé, il comprenait trop bien les nécessités de sa situation, pour le croire possible, et à certains égards même, par exemple en ce qui concerne les questions de liberté religieuse, les tendances libérales de son esprit allaient au-delà de ce que comportaient les lumières et les passions du temps. Il était né, il avait été élevé dans une république; mais, habitué aux libertés municipales de la Hollande, à cette organisation d'états où des assemblées peu nombreuses délibéraient secrètement, avec calme et maturité, sur les intérêts du pays, il se sentait mal à l'aise en présence d'un parlement agité de toutes les passions du dehors, souvent modifié, dans son élément le plus puissant et le plus essentiel, par le mouvement des élections populaires, et dont les discussions et les votes, à raison du grand nombre de personnes qui y prenaient part, avaient déjà une véritable publicité de fait, bien qu'il fût encore interdit aux journaux d'en rendre compte. Guillaume d'ailleurs, populaire et presque tout-puissant dans les Provinces-Unies sous la modeste dénomination de *stathouder*, s'irritait des soupçons, des défiances injurieuses, des tracasseries de toute espèce dont la pompe du titre royal ne le préservait pas en Angleterre. Il ne pouvait guère manquer de considérer les Hollandais comme le seul peuple apte à la liberté par sa flegmatique circonspection, la constitution des Provinces-Unies comme la seule qui mît dans un équilibre durable les droits d'un peuple libre avec les nécessités du pouvoir, et la nation anglaise, avec ses institutions et son carac-

tère si différens, comme la proie d'une irrémédiable anarchie. Les sentimens qu'elle lui inspirait devaient être à peu près ceux qu'éprouvaient il y a quelques années, au spectacle des agitations aveuglément passionnées de nos élections et de nos chambres, les chefs de cette aristocratie britannique, devenue à son tour, à force d'expérience, si habile, si pratique, si conservatrice.

Je viens d'indiquer la situation respective de Guillaume III et du peuple qu'il était venu affranchir; j'ai dit leurs antipathies réciproques et les causes presque nécessaires de cette antipathie. Les correspondances que j'analyse contiennent sur ce point des détails précieux et qui peignent au vif l'état de l'Angleterre à cette époque de transition. Voici comment s'exprime, par exemple, dans une dépêche adressée à Louis XIV, le comte de Tallard, son ambassadeur à Londres :

« Le roi d'Angleterre est très loin d'être le maître ici; il est généralement haï par tous les hommes considérables et par la noblesse tout entière. Je n'oserais pas dire qu'il est méprisé, car en vérité on ne peut lui appliquer une telle expression; mais c'est pourtant le sentiment que lui portent tous ceux que je viens de désigner. Il n'en est pas ainsi du peuple, qui est favorablement disposé à son égard, moins pourtant que dans les commencemens. L'amitié que ce prince témoigne aux Hollandais, son intimité avec eux et d'autres étrangers, les avantages démesurés qu'il leur accorde et la faveur déclarée du comte d'Albemarle, qui est un très jeune homme, ont produit l'effet dont je viens de rendre compte. »

La dépêche qui renferme ce passage est du 9 mai 1698. Un an après, la situation avait encore empiré, et, s'il faut en croire Tallard, l'autorité royale avait reçu de singuliers échecs.

« Tout ce qui s'est passé cette année dans le parlement et le mécontentement d'un grand nombre de lords ont tellement affaibli l'autorité royale, qu'on n'en tient presque plus de compte... Rien ne se fait plus dans ce pays que par acte du parlement. Quand une chose est ainsi réglée, on nomme des commissaires pour l'exécuter, et ils sont en quelque sorte indépendans, car le roi ne peut leur donner d'ordres contraires à leur mission, le secrétaire d'état n'oserait pas les signer. Ils sont donc maîtres de l'interprétation, et telle est la confusion où ce pays est tombé, qu'on ne sait à qui s'adresser pour les moindres affaires, aucun des fonctionnaires publics ne prenant sur lui de rien décider ni de rien signer. »

Telle était, dans ses rapports avec le parlement et l'administration intérieure, la situation du prince qui, en matière de politique étrangère, se croyait assez indépendant pour conclure le premier traité de partage, non-seulement sans l'assentiment des deux chambres, mais sans en faire part à ses ministres! On voit qu'alors on comprenait autrement qu'aujourd'hui l'équilibre des pouvoirs, ou plutôt

qu'il y avait encore à ce sujet beaucoup de confusion et d'incertitude.

Il serait trop long de rapporter tous les détails que contient la correspondance de Tallard sur les difficultés du gouvernement de Guillaume III, sur les embarras financiers où le plaçait sans cesse la mauvaise volonté du parlement, sur les accusations diverses, multipliées, dont sa politique était l'objet. La nation tout entière lui reprochait sa prédilection exclusive pour les Hollandais. Les grands seigneurs se plaignaient de n'avoir plus de part aux affaires importantes, que les favoris étrangers étaient seuls admis à traiter confidentiellement avec lui. La chambre des lords, s'indignant de la prépondérance que la révolution avait donnée à la chambre des communes, imputait à la volonté du roi ce qui n'était que le résultat de la force des choses. Toutes ces accusations se conçoivent; bien qu'injustes ou exagérées, elles avaient quelque apparence de fondement. Ce qui se comprend plus malaisément, c'est qu'un prince dont la faible santé s'est usée prématurément dans les travaux du gouvernement civil et dans les fatigues de la guerre, un prince qui n'a jamais eu d'autres préoccupations véritables que celles du pouvoir, pût être présenté par la malveillance sous les traits, tantôt d'un vil débauché, tantôt d'un homme paresseux et frivole consacrant des journées entières aux plaisirs de la table. L'esprit de parti, fidèle aux habitudes des temps révolutionnaires, mettait tout en œuvre pour le discréditer.

Quelle que fût sa patience, à quelque point qu'il fût doué du flegme proverbial de ses compatriotes, il n'était pas possible que Guillaume restât insensible à tant de provocations. Le ressentiment qu'il en éprouvait lui rendit bientôt insupportable le séjour de l'Angleterre. Lorsqu'il pouvait la quitter pour aller passer quelque temps en Hollande, dans ce pays où il se sentait aimé, où il était sûr d'être apprécié, où il pouvait compter sur un concours sincère et affectueux, on eût cru voir un prisonnier qui recouvre sa liberté. « Sa contenance, écrit l'ambassadeur de France au moment de son départ pour un de ces voyages, sa contenance exprimait toute sa joie; il n'a pris aucune précaution pour la cacher aux Anglais, et ils en parlent très ouvertement. » Dans une autre occasion où Guillaume avait plus que jamais lieu de se plaindre des procédés du parlement, il écrivait au grand-pensionnaire ces lignes significatives : « Enfin cette triste session est terminée, et je me propose, s'il plaît à Dieu, de quitter l'Angleterre au commencement du mois prochain. Dieu sait combien j'y aspire! Je n'en ai encore parlé à personne, mais tout le monde en parle. »

La correspondance de Guillaume III avec lord Portland et surtout

avec le grand-pensionnaire contient encore de nombreux passages qui peignent son irritation contre les Anglais et le jugement sévère qu'il portait d'eux. Il ne cesse de se plaindre de leur mobilité, de l'absence complète d'esprit politique qui les caractérise et qu'il se plaît à mettre en contraste avec la sagesse des Hollandais, des préjugés étroits, des agitations factieuses auxquelles ils s'abandonnent et qui les rendent insensibles aux grands et sérieux intérêts du royaume. Il s'étonne de les voir, uniquement préoccupés des prétendus empiétemens du pouvoir et des dangers imaginaires de la liberté, fermer les yeux sur tout ce qui se passe en dehors de leur île, et marchander ou refuser au gouvernement les moyens de contenir l'ambition de la France. Il déplore amèrement l'impuissance où il se trouve réduit, par suite de cet aveuglement, de former avec quelque certitude des projets pour l'avenir, de contracter des engagemens que peut-être il ne pourrait pas tenir, et de se mettre d'avance en mesure contre des éventualités menaçantes. « Si la France, dit-il quelque part, avait donné de l'argent pour amener les choses au point où nous les voyons, elle l'aurait placé à un très bon intérêt; mais en vérité elle peut s'épargner cette peine, car ces gens-ci sont généralement si aveugles, si mal disposés, qu'ils n'ont nul besoin d'être payés pour abandonner complétement le soin de leur propre salut. »

Il y eut un moment où tant de contrariétés furent sur le point de triompher de sa constance. Réduit par les votes opiniâtres et persévérans de la chambre des communes et par la volonté unanime du pays à la nécessité de congédier la plus grande partie de l'armée et de renvoyer la garde hollandaise qui l'avait suivi en Angleterre, trompé dans tous les expédiens auxquels il avait eu successivement recours pour conjurer, pour atténuer cette extrémité si pénible, désarmé ainsi en présence de l'Europe au moment même où il aurait eu besoin de se présenter dans une attitude imposante pour exercer une utile influence sur le règlement de la question d'Espagne, il conçut la pensée de quitter l'Angleterre et de se retirer en Hollande. Il voulait se transporter en personne au sein des deux chambres et leur déclarer que, dans l'impossibilité de surmonter leurs défiances et leurs jalousies, il allait sortir du royaume après avoir fait passer un bill qui les eût autorisées à charger des commissaires pris dans leur sein des soins du gouvernement. Le discours qu'il devait prononcer à cet effet était déjà rédigé, et le texte en a été conservé. Peut-être conservait-il un vague espoir qu'en présence d'une telle menace le parlement deviendrait plus docile; mais c'était beaucoup compter sur la prudence et le bon sens des partis. Lord Somers, par ses énergiques remontrances, le fit renoncer à une résolution dont les conséquences eussent été si graves pour l'Angleterre et pour l'Europe entière.

Ce qui affaiblissait encore la situation de Guillaume, c'est qu'il n'avait pas d'enfans, c'est que, bien qu'il fût d'un âge peu avancé, l'état de sa santé ne permettait guère d'espérer qu'il pût vivre longtemps, en sorte que les ambitieux étaient naturellement portés à tourner leurs calculs vers de nouvelles combinaisons.

Ces diverses circonstances n'influaient pas seulement sur les dispositions du peuple anglais : plus ou moins connues des cabinets européens, elles ne pouvaient manquer de susciter des obstacles à la politique extérieure du cabinet de Londres. La cour de Vienne, voulant empêcher la conclusion du second traité de partage, représentait à l'ambassadeur de France que le roi d'Angleterre avait contre lui, dans son pays même, l'opinion publique, qu'il était mal avec le parlement, que sa santé ne valait guère mieux que celle du monarque espagnol, et que par conséquent il n'y avait pas de sûreté à se lier avec lui. Louis XIV de son côté, étudiant soigneusement le mouvement des affaires intérieures de l'Angleterre, s'efforçait d'en tirer avantage dans les négociations. Comme le lui recommandait le comte de Tallard, il évitait, autant que cela pouvait se concilier avec l'ensemble de ses projets et de ses vues, tout ce qui eût été de nature à inquiéter les Anglais, tout ce qui, en leur donnant l'idée qu'il méditait des entreprises dangereuses pour leur religion, leur liberté ou leur commerce, eût pu empêcher le parlement de refuser, comme il y était disposé, les subsides et les soldats demandés par Guillaume. Par momens, le cabinet de Versailles, — s'exagérant les difficultés contre lesquelles ce prince avait à lutter, ou plutôt, car il n'était guère possible de se les exagérer, ne rendant pas suffisamment justice à son énergie, à ses ressources personnelles et à la dignité de son caractère, — croyait entrevoir la possibilité de reconquérir sur le gouvernement britannique l'ascendant que des conjonctures semblables lui avaient permis de prendre au temps de Charles II. Louis XIV eut un instant la pensée de venir pécuniairement en aide à son glorieux adversaire, mais de plus mûres réflexions l'empêchèrent d'y donner suite. Une idée plus étrange encore, qu'on s'étonne de voir suggérée par un homme aussi judicieux que le comte de Tallard et que le cabinet de Versailles adopta avec empressement, c'est celle de proposer à Guillaume, comme moyen d'affermir son autorité en conciliant les partis, l'adoption du prince de Galles, fils de Jacques II. L'argument principal qu'on alléguait pour appuyer cette proposition était curieux : Guillaume, disait-on, serait moins exposé à voir son trône renversé par quelque nouveau caprice de la légèreté du peuple anglais, lorsque ce peuple aurait à craindre qu'il ne fût remplacé par un successeur catholique, comme si la révolution qui eût emporté le roi régnant n'eût pas dû emporter, à plus forte raison, les droits de son

successeur désigné, bien plus odieux encore à raison de sa religion! Tallard fut donc autorisé à proposer cet expédient, si l'occasion s'en offrait à lui; mais il paraît qu'elle ne se présenta pas, ou que, mieux avisé, il finit par comprendre ce qu'un tel plan avait d'impraticable.

Tels furent les premiers temps du régime sorti en Angleterre de la révolution de 1688. On se demande par quelle transformation il est devenu ce qu'on l'a vu depuis, et comment Guillaume III a pu, en luttant contre tant d'obstacles, non-seulement maintenir l'édifice de la liberté britannique qu'il venait de fonder, mais former les combinaisons politiques qui ont sauvé l'indépendance de l'Europe, soutenir sans trop de désavantage une guerre de huit années contre le monarque français réputé jusqu'alors invincible, et préparer, commencer avant de mourir une guerre bien autrement longue, bien autrement terrible, dans laquelle la France faillit succomber complétement. Quelque part qu'il soit juste de faire aux grandes qualités de Guillaume dans ces résultats, on peut douter qu'elles eussent suffi pour les assurer sans un concours de circonstances singulièrement favorables.

Au moment de la révolution de 1688, le parti républicain, auteur de la révolution précédente, avait cessé d'exister en Angleterre, — en sorte que les tories et les whigs, qui les uns comme les autres voulaient la royauté, occupant seuls le théâtre de la politique, on n'avait pas à craindre, au milieu de leurs luttes les plus violentes, ces coalitions contre nature qui dans d'autres temps et dans d'autres pays ont plus d'une fois, par l'effet de déplorables surprises, donné le pouvoir à d'insignifiantes minorités aux dépens des opinions vraiment dominantes.

L'esprit de propagandisme politique n'était pas né encore à cette époque, et les communications entre les peuples étant beaucoup plus difficiles, beaucoup moins intimes qu'aujourd'hui, les gouvernemens étrangers, les rois, même les plus absolus, ne pouvaient être aussi vivement frappés qu'ils le sont de nos jours du danger de l'exemple donné par une nation qui détrône son souverain.

Enfin l'inquiétude que les plus prévoyans d'entre eux pouvaient en concevoir était plus que balancée par la terreur d'un danger bien autrement pressant et immédiat, celui que l'ambition du puissant Louis XIV faisait courir à l'indépendance européenne, et par l'implacable ressentiment qu'avaient déposé dans l'esprit des princes et des peuples les humiliations dont il les abreuvait depuis si longtemps. Pour se mettre à l'abri de ses entreprises et pour satisfaire leurs rancunes, tout moyen leur semblait bon, et la révolution qui enlevait à la France l'appui de l'Angleterre était, par cela seul, justifiée à leurs yeux. Telle était la force de cet entraînement, qu'il l'emportait même sur les passions religieuses qui, naguère encore, étaient le principe

de toutes les alliances. La catholique Espagne apprit avec satisfaction la chute de Jacques II, renversé pour avoir voulu restaurer en Angleterre la religion romaine, et dans les premiers momens le pape lui-même, alors maltraité par Louis XIV, vit sans trop de déplaisir le triomphe de Guillaume III, qui lui apparaissait presque comme un vengeur.

Je le répète : ces circonstances plus ou moins accidentelles, en assurant le succès définitif de la plupart des entreprises du monarque anglais, contribuèrent puissamment à sauver la révolution de 1688, dont le triomphe, par une étrange destinée, se trouva lié à celui de la cause européenne. Les commencemens du nouvel ordre de choses qu'elle avait inauguré furent pourtant bien difficiles, bien pénibles; ils annonçaient bien peu la grandeur de son avenir. On était encore séparé par plus de soixante années de l'époque où, cet ordre de choses étant enfin accepté unanimement par tous les partis, l'Angleterre devait rentrer dans la plénitude de ses forces, retrouver le sentiment de la stabilité, et recueillir enfin les fruits du grand changement auquel elle s'était résignée en chassant les Stuarts. Jamais on n'a vu une démonstration plus éclatante de cette vérité, que les révolutions les plus nécessaires dans le présent, les plus utiles dans l'avenir, entraînent pour la génération qui les accomplit d'inévitables, d'immenses souffrances; que ce n'est pas elle qui est appelée à en goûter les bienfaits, et que la seule consolation qui lui soit réservée, c'est, si elle a véritablement foi dans son œuvre, de prévoir que les générations suivantes en profiteront.

L'Angleterre a eu cette fortune. La révolution de 1688, en lui assurant la réalité du gouvernement constitutionnel au prix de bien des agitations et même de quelques humiliations passagères, a jeté les bases du glorieux édifice où elle se repose aujourd'hui dans sa grandeur et dans sa sécurité. Par un contraste qui peut paraître singulier au premier aspect, mais qu'un peu de réflexion suffit pour expliquer, le despotisme de Louis XIV, en enlevant aux diverses classes de la nation toute influence directe et légitime sur les affaires publiques, donnait alors à la France quelques années d'un éclat sans pareil, qui malheureusement recelaient le germe fatal des faiblesses et de la corruption du règne de Louis XV, comme aussi des catastrophes dont l'interminable série se déroule au milieu de nous depuis plus de soixante années. Les développemens de ce contraste pourraient fournir à l'historien philosophe la matière d'un beau travail : il me suffit de les avoir indiqués.

LOUIS DE VIEL-CASTEL.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

WASHINGTON.[1]

WASHINGTON. — LE CAPITOLE. — SÉANCES DU CONGRÈS. — M. HOUSTON. — VISITE AU PRÉSIDENT. — ARRIVÉE DE KOSSUTH. — QUESTION DU COMPROMIS. — M. DOUGLAS. — NATURE ET HISTOIRE DES PARTIS AUX ÉTATS-UNIS. — TENDANCES NOUVELLES DE LA POLITIQUE AMÉRICAINE. — AVERTISSEMENS DE M. CHANNING. — INSTITUT DE SMITHSON. — UNE OPINION SINGULIÈRE SUR L'ARCHITECTURE DES ÉTATS-UNIS. — MODÈLES DE MACHINES ET MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE. — OBSERVATOIRE. — CARTES MARINES. — DINER CHEZ LE PRÉSIDENT AVEC KOSSUTH. — DÉPART POUR LE SUD.

Décembre 1851.

Washington est une preuve frappante de cette vérité, que l'on ne crée pas une grande ville à volonté. Pour préparer à la capitale politique des États-Unis un emplacement digne d'elle, on a détruit les arbres fort loin à la ronde, on a tracé une immense rue à l'une des extrémités de laquelle on a bâti le Capitole, où siége le congrès, tandis qu'à l'autre s'élève la Maison-Blanche, — ainsi s'appelle la demeure du président; — puis on a dirigé d'autres rues dans tous les sens, de manière à faire de la place pour une cité de deux cent mille âmes, et Washington en compte au plus cinquante mille. Moore s'est raillé de la *ville en germe* où l'esprit voit des *squares dans les marais* et des *obélisques dans les arbres*. La population est clair-semée sur un espace mal rempli, ce qui fait dire qu'à Washington il y a des maisons sans rues et des rues sans maisons.

Le premier aspect de cette ville m'a attristé. Au milieu d'une campagne couverte de neige, à travers laquelle le Potomac dormait comme

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, des 15 mars et 1er avril, et du 1er mai.

un serpent gelé, s'élevaient dans la brume les tourelles brunes de l'institut de Smithson, établissement scientifique de forme bizarre. Les rues étaient blanchies par l'hiver, et au milieu de ces frimas grelottaient, bizarrement dépaysées, les grotesques figures des noirs, car l'esclavage existe dans le district de Colombia, soumis à l'autorité immédiate du congrès; l'esclavage est à la porte du palais de la liberté.

J'ai le bonheur de trouver à Washington dans le ministre de France, M. de Sartiges, une ancienne connaissance de Rome et d'Athènes: depuis ministre plénipotentiaire en Perse, il représente aujourd'hui l'urbanité française et l'esprit parisien auprès de la froideur américaine, et me paraît vivre en fort bons termes avec elle. Pour moi, reçu sous son toit hospitalier, je trouve que la France, et surtout une France aussi aimable que celle de l'ambassade, est bonne à rencontrer en tout pays (1).

Allons au Capitole en rendre grâce aux dieux.

Le Capitole est un monument remarquable. Bien placé sur une petite hauteur, il domine le cours du fleuve et une vaste plaine terminée par quelques collines. Souvenirs à part, cet horizon ne vaut pas l'horizon romain; il a plus d'étendue que de grandeur, deux choses qui ne sont pas synonymes, quoiqu'on paraisse quelquefois les confondre ici. Du côté opposé à la ville sont placées quelques sculptures de mérites divers : l'Amérique *découverte* par Colomb, et qui, comme on l'a dit assez plaisamment, est apparemment découverte parce qu'elle est nue; une statue de Washington, de M. Greenough. On y placera bientôt un autre ouvrage du même sculpteur : c'est un groupe remarquable par la pensée et l'exécution, qui représente la race anglo-saxonne dominant et contenant la race indigène. J'ai vu ce groupe dans l'atelier de M. Greenough, à Florence, et il me semble qu'il ornera convenablement le Capitole américain. Le dôme central du Capitole me paraît trop surbaissé, trop écrasé pour l'étendue des bâtimens latéraux. La salle intérieure placée sous la coupole est très belle. D'un côté siége la chambre des représentans, de l'autre le sénat. Les colonnes du vestibule qui conduit à cette dernière assemblée offrent une tentative singulière et assez gracieuse d'architecture indigène; elles figurent des tiges de maïs groupées en faisceau. Les

(1) J'ai eu beaucoup à profiter dans les entretiens de M. Boileau, aujourd'hui premier secrétaire de la légation française de Washington, après être sorti le premier de l'École polytechnique, ce qui est assez rare pour un diplomate. M. Boileau s'est livré à une étude approfondie du bassin houiller de la Pensylvanie et de l'exploitation de ce bassin : ses entretiens sur ce sujet m'ont dédommagé de n'avoir pu faire dans le pays des mines de fer et des houilles une excursion que la saison rendait impossible.

chapiteaux sont formés d'épis et de feuilles de la même plante. Non loin de là, on a employé pour décorer d'autres colonnes la feuille du tabac, qui produit un effet moins heureux. Au reste, il est naturel à l'architecture d'un pays d'emprunter des décorations à la végétation de ce pays. Ainsi ont fait les Égyptiens pour le lotus et le papyrus, les Grecs pour l'acanthe, les Français, les Anglais, les Allemands au moyen âge pour le trèfle et la feuille de chou. Seulement il faut tirer un bon parti de ces imitations de la nature locale et les employer avec goût. Les cigares me semblent offrir un emploi trop satisfaisant de la feuille de tabac pour l'en distraire.

Je n'ai point trouvé à la chambre des représentans ni au sénat cette tenue négligée et ces habitudes grossières dont j'avais entendu parler, mais chez plusieurs orateurs une grande violence de gestes, des éclats de voix immodérés suivis d'une intonation beaucoup plus basse; en somme, pas assez de simplicité. L'auditoire était en général très calme, et l'assemblée ne semblait point partager les passions des orateurs. Les tribunes aussi étaient ordinairement fort tranquilles; seulement, pendant une discussion sur Kossuth, il y a eu un peu d'agitation parmi les représentans : les tribunes ont applaudi. J'ai entendu dire autour de moi : *We have a french house to day* (nous avons aujourd'hui une chambre française). L'on voulait exprimer par là une certaine agitation dans l'assemblée et les tribunes; mais les chambres françaises, qui ont vu bien des désordres et bien des tumultes, n'ont rien vu qui ressemble à certaines scènes dont le Capitole de Washington a été témoin. Ce n'est point, grâce au ciel, le ton habituel des séances du congrès, et pour ma part je n'ai rien remarqué de pareil. Il faut songer que les États-Unis renferment des portions encore peu civilisées. Un homme qui arrive des extrémités de l'ouest est un peu, en ce pays, comme un Français qui viendrait à Paris des montagnes de la Corse. Faudrait-il conclure des habitudes violentes de cet homme que la *vendetta* est dans les mœurs françaises? Un abus plus ordinaire était la longueur des discours. Il y a sur ce sujet des anecdotes incroyables. Maintenant, à l'imitation de la clepsydre de quelques républiques de l'antiquité et du sablier des premiers prédicateurs puritains, on a réglé que la durée des discours ne pourrait pas dépasser une heure. Il n'en est pas de même dans le sénat, où l'abondance oratoire n'est contenue par aucune prescription, et où se trouvent en ce moment les orateurs les plus éminens de l'Union.

Le temps des grandes luttes est passé, alors que M. Calhoun, l'homme du sud, avec son teint basané, son geste ardent, sa dialectique pressante et quelquefois factieuse, luttait contre la parole ample et sonore, contre l'attitude impérieuse et le geste souverain

de M. Webster, quand M. Clay, l'Aristide de cette république, venait opposer l'énergie de son langage et l'intégrité de sa politique et de sa vie aux violences des partis. En ce moment, M. Clay est à Washington, mais mourant; M. Calhoun ne vit plus, M. Webster est ministre, et, comme tel, l'entrée du congrès lui est fermée; mais, à défaut de ces grands héros du passé, j'ai entendu quelques-uns des hommes dont le nom commence à être prononcé parmi ceux des candidats à la présidence future, entre autres MM. Houston et Douglas, tous deux du parti démocrate.

M. Houston est un homme du Tennessee, qui, dans sa jeunesse, a quitté cet état pour aller passer plusieurs années au milieu des Indiens, puis a été le principal agent de la formation du Texas. Tandis qu'il guerroyait contre les Mexicains, le général Houston a eu la bonne fortune de battre Santa-Anna et de le faire prisonnier. C'est un homme célèbre par l'audace de son caractère. Quelques-uns craindraient de retrouver en lui un second Jackson et un appui pour le parti de la guerre; d'autres assurent que le fougueux chef de bandes, le demi-sauvage d'autrefois, ferait aujourd'hui un président très sage. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai été témoin, au sénat, du grand empire que M. Houston peut exercer sur lui-même. Il avait, dans un discours, excité la colère de M. Foote, gouverneur du Mississipi, que j'ai entendu parler plusieurs fois, toujours avec beaucoup de violence. Celui-ci a mis dans sa réponse une extrême âpreté, accusant M. Houston de vouloir scinder et par là détruire le parti démocrate dans des vues personnelles, de faire alliance avec les *free soilers* pour se ménager un chemin à la présidence; l'attaque ne pouvait être plus véhémente et plus directe. M. Houston a répondu avec un grand calme, avec cette douceur un peu dédaigneuse d'un vieux soldat qui ne veut pas de querelle ce jour-là. Il s'est plaint des accusations lancées contre lui et désavouées tour à tour, disant que, lorsqu'il attaque, il le fait franchement et sans mauvaise humeur (*in a good humoured way*); il a fini en racontant, et en racontant très bien, l'histoire d'un curé (*parson*) grand trouble-fête. « On alla le chercher au ciel, il n'y était pas, puis au purgatoire; le gardien du lieu reçut très poliment les visiteurs (on rit), et répondit: Celui que vous cherchez mettait tout le purgatoire en désordre; mais il a rompu sa chaîne, et je n'en ai plus de nouvelles. » Le mérite assez mince de cette petite histoire était relevé par l'expression de bonhomie railleuse qu'elle prenait dans la bouche du formidable chef texien, provoqué jusqu'à l'outrage et raillant avec calme un adversaire frémissant. Celui-ci, prenant l'anecdote au tragique, s'est écrié à propos de la chaîne de l'enragé du purgatoire : « M. Houston ne m'enchaînera pas. » Puis, comme dans le débat celui-ci avait

parlé de l'oligarchie de la Caroline du sud, état dans lequel c'est la législature et non la majorité des citoyens qui nomme le président de l'Union et le gouverneur, voici un député de la Caroline du sud qui se lève furieux et s'écrie « qu'on n'a pas le droit de censurer la constitution particulière d'un état, que cette constitution est comme la religion. Qui se permettrait, dit-il, de reprocher à la Louisiane ou au Maryland d'être catholique? Après la religion, la loi. » Tout ce discours était une vigoureuse protestation du sentiment le plus ardent, le plus irritable de tous les sentimens politiques dans ce pays,—l'indépendance, l'autonomie des états. Après quelques paroles amères contre le Texas et son représentant, le fougueux orateur se rassied en grondant, et repousse la main que lui tend M. Houston. Évidemment celui-ci était bien aise de montrer, dans l'intérêt de sa candidature présidentielle, qu'il n'était pas un homme de violence, comme pourrait le faire croire la première partie de sa carrière, et peut-être ses adversaires auraient été charmés de déterminer chez lui quelque explosion de colère qui pût effrayer sur son caractère; mais il ne leur a point donné cette satisfaction, et l'Achille du Texas a montré le calme d'Ulysse, modérant son courroux et disant : « Supporte encore cela, ô mon cœur! » tandis que pleuvaient sur lui les insultes des prétendans.

Le 1er janvier, on va faire une visite au président. La porte est ouverte à tous ceux qui se présentent. Cela fait une assez grande foule, on se presse comme chez nous pour entrer à une séance extraordinaire de l'Institut, pas davantage. Quoiqu'il n'y ait rien de prescrit, je n'ai vu personne qui ne fût mis convenablement. J'avais lu dans un voyage aux États-Unis que cette réception était une affreuse cohue, et entre autres exemples du désordre qu'il disait y régner, l'auteur racontait qu'un père de famille avait imaginé de placer ses deux filles sur la cheminée, afin qu'elles pussent mieux jouir du coup d'œil. Rien de semblable ne m'a frappé. Une fois échappé à la presse qui a lieu à l'extérieur et sous le vestibule, on est introduit dans un premier salon, d'où l'on entre dans celui où se trouve le président, qui est debout; on lui donne une poignée de main, on salue Mme la présidente, et l'on passe dans un troisième salon, très grand, où l'on se promène quelque temps. J'y suis resté une heure, et n'ai rien surpris qui s'écartât de la plus parfaite convenance. Ce n'est la faute de personne, tout au plus la mienne, si, dans la presse du dehors, on m'a pris ma bourse dans ma poche. Je mentionne ce petit fait seulement pour avertir les étrangers qui, se trouvant le 1er janvier à Washington, *iraient à la cour*, de prendre leurs précautions.

Kossuth est arrivé. Il est descendu sans bruit à l'hôtel. Il n'est plus question de cette réception enthousiaste de New-York, de cette

foule qui restait tout le jour et une partie de la nuit sous ses fenêtres : je viens de passer devant la porte de son hôtel et n'y ai vu personne. La popularité de Kossuth baisse considérablement. Les Américains sentent de plus en plus qu'il serait insensé de renoncer à la politique de neutralité, qui a été celle de leur gouvernement depuis Washington, pour se mêler, à propos de la Hongrie, des affaires de l'Europe. Je vois que dans cette ivresse de New-York entrait pour beaucoup ce besoin d'excitation, de manifestations bruyantes, qui est le seul amusement vif de la multitude dans un pays où l'on ne s'amuse guère. Ce vacarme est sans conséquence et sans danger : tout cela se borne, comme me le disait un homme d'esprit, à lâcher la vapeur (*let out the steam*), ce qui, comme on sait, ne cause point les explosions de la machine, mais les prévient. A New-York même, il y a quelques jours, les autorités ont déclaré à Kossuth qu'elles allaient cesser de payer à l'hôtel sa dépense et celle de sa suite.

Au congrès, où il est question de lui, il y a quelque agitation, et les tribunes répondent par des applaudissemens aux défis que certains orateurs envoient à l'Europe; mais on crie *order, order*, et tout se calme bientôt. Un orateur prend la parole et dit : « Parce qu'on accorde l'hospitalité à un étranger illustre, il ne s'ensuit point qu'on partage ses sentimens et qu'on épouse ses opinions. Ainsi, dans cette chambre, nous sommes très courtois les uns pour les autres, sans être pour cela du même avis; cette courtoisie ne prouve point, par exemple, que nous partagions les abominables sentimens des abolitionistes. Ce *gentleman* qui siége près de moi vit très bien avec ses voisins, et cependant ceux-ci ne pensent pas comme lui. »

Après avoir prononcé ce discours, si modéré sur le fond de la question, mais incidemment si agressif sur un point qui touche beaucoup plus les vraies passions de l'assemblée, l'orateur s'est avancé vers moi. Je m'étais glissé pour entendre dans l'espace réservé aux membres du congrès, j'ai cru qu'il allait m'engager à m'éloigner; au lieu de cela, il m'a obligeamment offert sa place. Il est revenu plusieurs fois pour voter, et quand il avait voté, il se retirait. J'étais vraiment confus de tant d'obligeance et très reconnaissant. J'ai donc figuré, pendant le reste de la séance, parmi les législateurs, craignant seulement, lorsqu'on votait en levant la main, qu'en ne levant pas la mienne, je ne comptasse dans la majorité ou la minorité. Il était d'autant plus important qu'il n'en fût pas ainsi, que, par une tactique concertée probablement d'avance, le nombre de voix pour une proposition concernant Kossuth a été égal au nombre des voix contre la motion.

Il est visible qu'on s'entend pour éviter de s'engager trop avec Kossuth, tout en conservant pour lui les égards que commandent son

malheur, son talent, ce qu'il conserve encore de sa popularité, ce qu'impose au congrès sa position d'hôte des États-Unis (1).

On m'avait annoncé que la séance du sénat serait aujourd'hui intéressante : elle l'a été en effet, encore moins par ce qu'on a dit que par le motif qui faisait parler les orateurs. La plupart des discours que j'ai entendus étaient des professions de foi en faveur du *compromis*, c'est-à-dire des dispositions législatives qui tendent à concilier le nord et le sud. M. Foote et M. Houston, les antagonistes du combat parlementaire de l'autre jour, avaient tous deux parlé dans ce sens. Aujourd'hui le général Cass a suivi leur exemple; M. Douglas, député de l'Illinois, est venu faire une protestation pareille et expliquer au sénat comment il n'avait pas voté la *loi des fugitifs*. Il est entré à ce sujet dans des détails tout personnels : appelé par une affaire à New-York, il croyait être de retour pour voter; contre son attente et toutes les probabilités, il est revenu trop tard; alors il est allé à Chicago, il a bravé avec quelque péril l'opinion très exaltée en ce quartier-là contre le *compromis*, il a fait revenir sur sa résolution le conseil de la ville de Chicago. Pourquoi M. Douglas met-il tant d'insistance à expliquer dans tous ses détails la conduite qu'il a tenue en cette occurrence? C'est qu'il aspire à la présidence et que tous les prétendans à ce poste suprême tiennent extrêmement à établir qu'ils sont pour le *compromis*. Cet empressement général à adopter le programme de la conciliation montre à quel point cette opinion est celle de la majorité des électeurs : chacun, pour se rendre possible, vient l'arborer successivement, et ce n'est qu'en se plaçant sur cette *plate-forme*, pour employer le langage parlementaire américain, qu'on peut espérer d'être président l'année prochaine.

M. Douglas est un des hommes dans le congrès dont le discours et l'aspect m'ont le plus frappé. Petit, noir, trapu, sa parole est pleine de nerf, son action simple et forte. Il a eu à parler de lui et l'a fait avec chaleur et convenance. Quelques mots à la fin de son discours m'ont paru inspirés par un sentiment vraiment politique. A propos de ce *compromis* que tout le monde préconise, il a dit avec raison, ce me semble : « Oui, restons-lui fidèles; mais si nous voulons réel-

(1) Depuis mon départ, on m'a raconté la réception que lui a faite le sénat. Cette réception donnait quelque embarras. M. de Lafayette, reçu de la même manière, avait été complimenté officiellement et avait répondu, ce qui avait parfaitement convenu à tout le monde; mais ce précédent inquiétait : on craignait que Kossuth ne voulût parler aussi, et que son discours ne fût compromettant pour le congrès; d'autre part, un manque d'égards envers l'hôte de la nation eût déplu universellement. Voici ce qu'on a imaginé. A peine a-t-il eu pris place dans l'assemblée sur l'invitation du *speaker*, qu'un sénateur s'est levé et a dit qu'un grand nombre de ses collègues désirant faire connaissance personnellement avec l'illustre champion de la liberté, le héros hongrois, etc., il demandait que la séance fût levée.

lement servir la cause de la conciliation, n'en parlons pas trop et avec trop de vivacité; attendons qu'elle soit attaquée : alors il sera temps de nous lever et de la défendre. Jusque-là craignons de l'exposer en voulant trop la servir. » Cela était à la fois fin et sincère, habile et vrai. M. Douglas, qu'à cause de sa taille et de son talent on appelle le petit géant de l'Illinois, me paraît un des hommes de ce pays qui ont le plus d'avenir; il pourra bien arriver au pouvoir quand l'ouest, qui n'y a pas encore été représenté, voudra à son tour avoir son président. L'esprit de M. Douglas me semble, comme sa parole, vigoureux, ardent, ce qui en fait un représentant très fidèle des populations énergiques qui grandissent entre la forêt et la prairie, dans la portion la plus nouvelle des États-Unis, et qui, déjà riches et puissantes, ont encore en elles, avec la séve du défricheur, la hardiesse du pionnier (1).

C'est peut-être le lieu de dire quelque chose de ce qui divise les deux grands partis politiques des États-Unis, les whigs et les démocrates. D'abord il faut reconnaître que ces deux partis représentent à quelques égards l'antagonisme universel des conservateurs et des novateurs de tous les pays. Cependant je ne crois pas que ce soit là ce qui les constitue. Ainsi les démocrates, progressifs quant à leurs doctrines économiques, puisqu'ils sont partisans de la liberté du commerce, sont conservateurs et même retardataires par rapport à l'esclavage, auquel le plus grand nombre d'entre eux est moins opposé que la majorité des whigs. D'autre part, on ne peut dire que les uns soient plus favorables que les autres à la liberté, ce qui est une question fort différente de la première. En effet, il y a partout dans les sociétés européennes une querelle entre l'esprit et les intérêts anciens, l'esprit et les intérêts nouveaux. Cette querelle, qui se confond parfois avec celle de la liberté et du despotisme, en est cependant essentiellement distincte, car il est arrivé souvent en Europe que l'esprit ancien favorisait les libertés locales et individuelles, et que l'esprit nouveau tendait à les opprimer. La tradition, représentée par l'église, par la royauté, par l'aristocratie, a en diverses circonstances défendu l'indépendance des associations ou des individus, et l'innovation, sous la forme d'une assemblée ou d'un despote, a opprimé cette indépendance. A plus forte raison, aux États-Unis, la lutte

(1) En parcourant les actes du congrès, il m'en tombe un sous la main qui se rapporte à un homme dont le nom doit être prononcé avec reconnaissance par tout Français et tout Américain, c'est M. Vattemare, qui par sa persévérance est parvenu à établir entre la France et les États-Unis un échange de livres auquel nous devons de posséder à Paris une collection d'ouvrages sur ce pays plus complète qu'aucune de celles qu'il possède lui-même. Presqu'à chaque pas que j'ai fait en Amérique, j'ai rencontré des témoignages de la gratitude des Américains pour M. Vattemare; j'aime à placer ici l'expression de la mienne.

fondamentale ne saurait être entre le passé et l'avenir, car la tradition y est mère de la liberté, et l'esprit d'innovation ne lui est point contraire. Tout au plus quelques habitudes, provenant de ce que l'Angleterre avait communiqué à ses colonies de son génie hiérarchique, rattachent aux whigs ceux auxquels ces habitudes se sont quelque peu transmises, et les mœurs de l'égalité poussent vers les rangs des démocrates ceux chez lesquels ces mœurs ont plus d'empire; mais, selon moi, ce n'est là que l'accessoire. La principale ligne de démarcation entre les whigs et les démocrates des États-Unis, c'est celle qui sépare deux tendances inhérentes à toute société : la tendance à faire prévaloir l'autorité du gouvernement sur les diverses fractions du corps social ou sur les individus, et la tendance contraire.

Ces deux directions de la politique américaine étaient très nettement tranchées dans les deux partis qui la divisaient durant les années qui ont suivi l'établissement de l'indépendance : les *fédéralistes* (1) et les *républicains*. Ces deux partis ont été remplacés par deux autres qui, au fond, ont hérité, l'un, les *whigs*, de l'esprit des *fédéralistes*, l'autre, les *démocrates*, de l'esprit des *républicains*, les premiers inclinant en général à donner plus d'empire au gouvernement de l'Union sur les citoyens des différens états, et les autres à restreindre cet empire. Même au sein des états particuliers, tout ce qui tend à fortifier l'autorité et la loi est appuyé par les whigs, tout ce qui rend l'autorité plus mobile et la loi moins pesante peut compter sur la faveur des démocrates.

La politique des deux partis découle de ces deux principes. Ainsi les démocrates sont en général plus ardens que les whigs à défendre le droit que réclament les états à esclaves de ne pas permettre qu'on s'immisce dans leur organisation intérieure, parce qu'il y a là pour ces états une question d'indépendance individuelle. Les démocrates sont opposés à la protection, dont les whigs sont partisans, parce qu'il répugne aux premiers de reconnaître au congrès le droit, en légiférant sur les matières commerciales, de favoriser ou de contrarier les intérêts particuliers des états. Par la même raison, les démocrates se sont constamment efforcés de restreindre le pouvoir du congrès en ce qui touche aux voies de communication à établir dans les différentes parties de l'Union. C'est toujours le principe opposé à celui de centralisation, poussé souvent jusqu'à l'excès dans un pays aussi

(1) Il ne faut pas être trompé par les mots. Les fédéralistes américains étaient ceux qui tendaient à faire prévaloir dans une certaine mesure l'unité gouvernementale, et *le Fédéraliste* fut écrit pour combattre l'excès de ce que nous sommes accoutumés en France à appeler le fédéralisme. Les fédéralistes d'Amérique furent ainsi nommés parce que leurs adversaires étaient pour une fédération encore moins fortement liée et gouvernée.

peu centralisé que le sont les États-Unis. La même défiance de l'autorité, quelle qu'elle soit, fera toujours pencher les démocrates dans chaque état pour toutes les mesures qui limiteront le pouvoir. Ainsi l'ascendant du parti démocrate a presque partout transporté l'élection des juges des mains du gouverneur dans celles de la législature, puis des mains de la législature dans celles des électeurs. Il tend à rendre électives toutes les fonctions publiques, à en empêcher la prolongation; il tend à établir partout un système de rotation qui, en renouvelant sans cesse l'administration, prévienne, au prix de la stabilité, le danger qu'un pouvoir puisse abuser de sa force et de sa durée. Voilà par où les whigs et les démocrates d'aujourd'hui se rattachent en principe aux deux tendances opposées dont les *fédéralistes* et les *républicains* furent les énergiques représentans; mais il faut ajouter qu'en fait ces différences sont beaucoup moins prononcées qu'elles ne l'étaient alors, que les deux partis actuels ont plutôt des instincts que des doctrines contraires, que l'ambition personnelle entre pour beaucoup dans leurs luttes. Le plus grand nombre des emplois changeant de possesseurs chaque fois qu'un des deux partis l'emporte, on cherche à faire arriver au pouvoir les chefs de son parti pour arriver avec eux. Rien entre les whigs et les démocrates ne ressemble à la haine qui existe en Europe entre les conservateurs et les révolutionnaires, car aux États-Unis il n'y a qu'une question de plus ou de moins; personne ne veut détruire la constitution, personne ne peut être soupçonné de revenir en-deçà, personne ne songe à aller au-delà, personne ne veut la monarchie ni l'anarchie. C'est ce qui fait, je crois, la différence des partis en Amérique et en Europe : ceux-ci sont presque toujours secrètement les partis d'un passé que leurs adversaires détestent, ou d'un avenir que leurs adversaires redoutent, du moins on peut les soupçonner de l'être.

Aux États-Unis, les passions politiques s'agitent dans les conditions du présent, nul ne nourrit d'arrière-pensée révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, nul ne suppose de pareilles pensées chez ses adversaires. C'est ce qui fait que, malgré tout le tapage des discours et toutes les violences des journaux, il n'y a pas de véritable haine entre les partis, sauf sur un point, l'esclavage, parce que là il y a réellement quelque chose à détruire ou à conserver. Cette question de l'esclavage est d'un si grand poids, qu'elle opère une scission dans les deux grands partis américains, et fait naître des alliances entre les différentes fractions dont ils se composent. Ainsi aujourd'hui une portion des démocrates se sépare du reste et s'allie aux ennemis de l'esclavage; parmi les whigs, les uns portent à la présidence le même candidat que les abolitionistes du nord, le général Scott, et les autres le candidat des états du sud, M. Webster.

Ce n'est pas en un jour qu'un certain équilibre s'est établi entre ces deux forces, dont l'une tendait à faire prévaloir le pouvoir du congrès, et l'autre à maintenir l'indépendance des états particuliers. Quelques mois après la déclaration de l'indépendance, le congrès établit ou plutôt proclama une fédération américaine. L'insuffisance de cette première constitution fut manifeste dans la guerre, et il fallut conférer une sorte de dictature temporaire et sans danger au général Washington. A la paix, les inconvéniens de la fédération devinrent plus évidens encore, car, la nécessité de la défense commune n'étant plus là, nul lien solide n'existait entre les états; le gouvernement central n'avait aucun moyen de se faire obéir. En effet, le congrès ne pouvait alors que *recommander* aux différens états de lui permettre de lever des impôts pour payer la dette publique, ou de faire des traités, et, quand les états ne s'y prêtaient pas, il était impossible de suivre une négociation, comme il arriva pour celle qu'on avait commencée avec l'Espagne au sujet de la navigation du Mississipi.

Il fallait sortir de là. Une convention, composée de délégués des différens états, s'assembla à Philadelphie et forma la constitution actuelle. Cette constitution fut ensuite soumise à des conventions représentatives nommées dans chaque état, qui l'acceptèrent successivement après de longs débats; ceux de la convention de Virginie sont restés célèbres. En lisant les discours qui furent prononcés à cette occasion, on est stupéfait de voir des hommes éminens poursuivis et troublés de la crainte chimérique que de cette constitution, la plus libérale qu'ait jamais vue le monde, sortît une tyrannie sous la forme d'un congrès, et même un tyran sous celle d'un président; mais on s'explique ces craintes exagérées, quand on songe que les états appelés à délibérer avaient vécu jusque-là dans une entière indépendance les uns des autres, et se gouvernaient eux-mêmes. Cependant tous finirent par adhérer au projet de constitution proposé par la convention de Philadelphie, et au lieu d'une fédération sans tête et d'un congrès sans bras, voté à huis clos par quelques hommes pour le besoin du moment, au milieu de la guerre, les États-Unis eurent une constitution acceptée par les délégués du peuple entier, c'est-à-dire par le suffrage universel à deux degrés, ce qui est la meilleure forme du suffrage universel.

Avec Washington, la politique des fédéralistes prévalut au milieu des plus grandes difficultés extérieures, appuyée sur la fermeté et le bon sens du président, soutenue par le talent et l'énergie d'Hamilton. John Adams continua Washington. Puis vint Jefferson, qui avait été dans l'opposition sous Washington. Homme différent de la vieille race anglo-américaine et presque semblable à un Français du XVIIIe siècle, esprit très distingué, mais moins sûr, il posa, sous

le nom de *nullification*, le droit des états à récuser l'autorité du congrès, et par là jeta les germes d'un conflit qui s'est reproduit depuis, au grand danger de l'Union. A Jefferson succéda Madison, l'un des fondateurs, dans *le Fédéraliste*, de la politique gouvernementale qui porte ce nom; mais depuis il dériva toujours vers le parti contraire, suivant avec mesure Jefferson, dont il était l'admirateur et l'ami. Il écrivit contre son ancien collaborateur du *Fédéraliste*, Hamilton, les *Lettres d'Helvidius*, pour contester au président le droit de déclarer la guerre; il combattit l'*acte de sédition* et la *loi sur les étrangers*, mesures conservatrices que Washington obtint du congrès, il admit le droit dangereux de *nullification*, et enfin devint l'idole du parti démocrate en faisant la guerre à l'Angleterre, et en la faisant heureusement. Monroe, qui vint après Madison, avait combattu aussi jusqu'à un certain point la politique des fédéralistes. Il appartenait au parti démocrate; un homme de ce parti pouvait seul arriver à la présidence, quand la guerre avec l'Angleterre et le succès de cette guerre en avaient assuré le triomphe. La double présidence de Monroe vit expirer le parti fédéraliste, au moins sous son ancien nom. C'est alors que ceux qui s'y rattachaient commencèrent à adopter la désignation de whigs. Ces dénominations des partis américains sont singulières. Le mot fédéraliste y exprimait précisément le contraire de ce qu'il signifia en France pendant la révolution, et les whigs sont les tories de l'Amérique.

Les démocrates et les whigs, appelés à lutter sans cesse depuis, ne se firent pas une rude guerre sous la présidence pacifique de Monroe; lui-même avait été démocrate dans l'opposition, et le fut encore un peu après son élection à la présidence, quand par exemple il combattait le droit du congrès à établir des voies de communication et des écoles; il le fit du reste sans violence et sans acharnement, car il déclara que la constitution devait être amendée sur ce point, et il finit par reconnaître que le congrès pouvait approprier les sommes nécessaires pour ces objets d'utilité publique. L'époque de son administration fut une trêve entre les querelles ardentes des partis, que les passions, excitées d'abord par une constitution à fonder et par le contre-coup des luttes européennes, n'agitaient plus. On appelle ce temps l'*ère des bons sentimens, les jours calmes* (1). Les démocrates, dans leur sécurité et en présence d'adversaires qui semblaient désarmés, concoururent à des actes qu'ils ont vivement combattus depuis : le rétablissement d'une banque centrale, et un tarif protecteur. Sous Quincy Adams, fils du second président, ancien démocrate devenu whig modéré, les États-Unis continuèrent à se déve-

(1) *Halcyon days.*

lopper et à prospérer sans grande agitation politique au dedans et sans grandes affaires au dehors; mais l'agitation reparut à l'avénement du général Jackson.

Jackson fut, comme je l'ai dit, le parti démocrate président. Avec l'ardeur d'un homme des forêts, l'inflexibilité d'un homme des camps, l'ascendant d'un général victorieux, Jackson se fit contre le congrès le champion et le soldat des passions populaires. Appuyé sur ces passions, il empêcha le congrès de renouveler la charte de la banque des États-Unis, que les démocrates regardaient comme un moyen de tyrannie dans les mains de l'état, un privilége dangereux dans les mains des riches, mais que Washington avait fondée et que Madison avait respectée.

Après la majestueuse figure de Washington, et bien loin au-dessous d'elle, s'élève la figure un peu sauvage, mais grande encore, originalement énergique, de Jackson. Depuis, nul président ne fut un personnage. On tombe dans le commun et l'insignifiant. Le vieux général Harrison ne fit que passer, et mourut, au bout de quelques mois, de la fatigue des poignées de main, inauguration laborieuse de son pouvoir populaire. Tyler, démocrate nommé par une combinaison des whigs contre le sud, leur échappe, et tombe après sa première présidence, n'ayant plus personne pour allié. Avec Van Buren, la grande question de l'esclavage agite l'Union, et l'affaire du Texas ouvre cette route d'entreprises ambitieuses qui est pour elle un autre danger. Le parti démocrate change de nature; son principe de l'indépendance des états n'était pas un principe d'envahissement, tant s'en faut, car la politique de guerre et de conquête doit toujours fortifier le pouvoir central. En se faisant belliqueux, il devient infidèle à ce principe; il adopte les passions ordinaires aux partis démocratiques dans les autres pays; il commence à être révolutionnaire, non au dedans, mais au dehors. Un nouvel ordre de choses s'établit, ou plutôt un élément de désordre s'introduit dans la politique américaine. A ce moment, le plus éloquent, le plus grand, le plus sage entre les citoyens des États-Unis, le plus infatigable représentant de l'esprit primitif de la république, celui en qui semblait avoir passé quelque chose de l'âme de Washington, M. Clay, fut au moment d'être élu président; mais, signe fâcheux des temps, au lieu de M. Clay, on nomma un prétendant obscur et médiocre, M. Polk. Grâce aux bizarreries de la destinée, c'est sous ce président de hasard que le territoire des États-Unis s'accrut considérablement au nord-ouest par son extension dans l'Orégon, et au sud par la conquête du Mexique, conquête dont les résultats furent immenses, non pas seulement parce qu'elle mit dans l'Union deux états de plus, dont l'un était la Californie, mais parce qu'elle seconda puissamment

deux sentimens qui commençaient à naître : le goût de la guerre et l'ambition des conquêtes, élémens nouveaux d'où, s'ils n'y prennent garde, peut sortir la ruine des États-Unis.

Le premier effet de l'impulsion nouvelle donnée à la politique américaine fut l'élection d'un président qui dut sa nomination à la part qu'il avait prise à l'expédition du Mexique, le général Taylor. Sa mort, arrivée durant sa présidence, a mis le pouvoir aux mains de M. Fillmore, qui s'est montré fort digne de sa situation inattendue. Modeste, prudent, honnête, M. Fillmore serait peut-être le meilleur candidat pour l'élection prochaine; mais on pense généralement que ni lui ni M. Webster, l'éloquent orateur et whig comme M. Fillmore, ne seront nommés, et que les démocrates, qui l'emportent dans presque toutes les élections particulières des états, l'emporteront aussi dans l'élection présidentielle. Le courant de l'opinion les porte. On vient de voir que depuis Jefferson, ils ont eu presque constamment le pouvoir. Il devait en être ainsi, car ils représentent plus complétement que leurs adversaires les sentimens et les défauts de la majorité. Les whigs la modéraient, les démocrates la poussent. Le gouvernement des États-Unis est comme une locomotive lancée sur un chemin de fer : elle a commencé sa course avec une sage lenteur; bientôt on a chauffé la fournaise, le mouvement s'est accéléré, on va maintenant à toute vapeur, et l'on fait rapidement beaucoup de chemin; mais il arrive souvent dans ce pays que la chaudière fait explosion et que la locomotive saute en l'air. Avis aux Américains.

Depuis un certain nombre d'années, deux difficultés dominent toutes les autres : l'une est le maintien de l'union entre les états du nord et les états du sud, différens de caractère, opposés par les intérêts, surtout en ce qui concerne les questions de tarifs, parce que le sud est agricole et le nord industriel, séparés enfin par la terrible question de l'esclavage. L'autre difficulté, c'est de conjurer les dangers que peut faire naître l'extension démesurée vers laquelle l'esprit nouveau et la tentation de leur supériorité entraînent les États-Unis.

La première de ces difficultés, celle qui touche au maintien de l'Union, semble ajournée : le bon sens prévaut sur la passion, et la majorité se rallie aux mesures conciliatrices qu'on appelle le *compromis*.

La seconde est plus menaçante, surtout en ce qui concerne la Havane et le Mexique, et la situation intérieure de ces deux pays favorise encore les désirs ambitieux qu'ils excitent. Les inconvéniens d'un empire trop étendu sont évidens. Certainement la forme du gouvernement des États-Unis offre des garanties contre ces dangers,

chaque état se régissant lui-même, et par-là l'agglomération d'un grand nombre de populations dans les cadres de l'Union étant moins difficile à maintenir que si ces populations étaient administrées par le pouvoir central. On dit aussi avec raison que la rapidité des communications abrége les distances, rapproche et confond pour ainsi dire les points les plus éloignés, et qu'il importe peu que des pays soient géographiquement séparés quand leurs habitans peuvent se visiter en quelques jours et s'écrire en quelques minutes. Enfin on ajoute que les populations les plus diverses sont absorbées rapidement par cette incroyable puissance de fusion et d'assimilation que possèdent les institutions américaines, et qu'elles doivent au principe de liberté. Toutefois ces garanties ne suffisent pas pour rassurer beaucoup d'esprits éclairés contre les périls que peut susciter un accroissement rapide et disproportionné. Le gouvernement central, quelles que soient ses limites, doit exercer une autorité assez grande dans certaines circonstances : pourra-t-il la faire sentir au-delà des Montagnes-Rocheuses et à travers le golfe du Mexique? Malgré les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, il y aura toujours un peu loin de Washington à Tehuantepec. Les races européennes, qui fournissent le plus à l'émigration, se fondent, il est vrai, dans la nationalité des États-Unis; mais en sera-t-il de même de ces populations du sud au sang mêlé, aux habitudes indolentes, populations engourdies ou dépravées par de détestables gouvernemens? Les difficultés que les Mormons donnent à cette heure au congrès peuvent en faire prévoir d'autres, et leur répulsion haineuse de tout ce qui n'est pas eux montre que la puissance d'absorption a ses bornes. Quand certains hommes entrevoient dans l'avenir une division possible des États-Unis en trois confédérations, l'une au nord, l'autre au sud, l'autre dans l'ouest, n'est-ce pas augmenter beaucoup les chances de dissolution que d'étendre démesurément le territoire de l'Union? Enfin, ce qui est encore plus grave, cette politique envahissante ne favorise-t-elle pas des instincts funestes à la conservation de la liberté? Ne tend-elle pas à transporter l'amour insatiable du gain — des mœurs privées, où il n'a déjà que trop d'empire, dans les mœurs publiques, dans la vie générale du pays? Les États-Unis se sont formés sous la discipline de vertus sévères : qu'ils craignent de périr par le relâchement des principes qui ont préparé leur existence indépendante, fait leur force dans la lutte, fondé leur constitution après la victoire! Leur puissance a été dans le sentiment du droit : ils seront perdus le jour où ils auront achevé d'oublier leur origine.

Ces avertissemens d'une voix amie auront plus d'autorité dans une bouche plus célèbre, et je vais laisser parler un homme apostolique, dont le nom vénéré est béni de tous, — l'éloquent écrivain

unitairien Channing, qui a mérité d'être appelé le Fénelon de l'Amérique (1). Channing disait en 1837, à l'occasion de l'expédition contre le Texas et des projets contre le Mexique : « Si ce pays se connaissait lui-même ou était disposé à profiter de cette connaissance, il sentirait la nécessité de mettre sans retard un frein à la passion qui le porte à étendre son territoire... Nous sommes une nation inquiète, portée aux empiétemens, impatiente des lois ordinaires du progrès... Nous nous vantons de notre accroissement rapide, oubliant que dans la nature toute croissance noble est lente (*noble growths are slow*)... Peut-être il n'y a pas un peuple chez lequel les liens qui enchaînent aux lieux soient si relâchés. Même les tribus errantes sont attachées à un point du sol par les tombeaux de leurs pères; mais les demeures et les tombeaux de nos pères ne nous retiennent que faiblement. Ce qui est connu et familier est souvent abandonné pour ce qui est lointain et inexploré, et quelquefois ces terres inexplorées n'en sont pas moins convoitées, parce qu'elles appartiennent à autrui... On dit que les nations sont gouvernées par des lois constantes comme celles qui régissent la matière, qu'elles ont leurs destinées; que, par une nécessité pareille à celle qui fait écrouler un édifice caduc, les Indiens ont disparu devant la race blanche, et que la race mêlée et dégradée des Mexicains doit disparaître devant les Anglo-Saxons. Arrière ces sophismes! Il n'y a pas de nécessité pour le crime; il n'y a pas de destinée qui justifie les nations rapaces non plus que les joueurs et les brigands. Nous vantons le progrès de la société; mais ce progrès consiste dans la substitution de la raison et du principe moral à l'empire de la force brute. Il est vrai qu'un peuple civilisé est toujours appelé à exercer une grande influence sur des voisins qui le sont moins que lui; mais ce doit être pour éclairer et améliorer, non pour écraser et détruire. Nous parlons d'accomplir notre destinée! Ainsi disait le dernier conquérant de l'Europe, et la destinée l'a relégué sur un rocher solitaire au milieu de l'océan, victime d'une ambition qui n'a été en définitive funeste qu'à lui. »

Channing montre ensuite les inconvéniens d'un grand empire pour la sûreté et la prospérité des Etats-Unis : « Nous attirerons en Amérique l'intervention des puissances européennes... Vulnérables sur beaucoup de points, nous aurons besoin d'une force militaire considérable; de grandes armées demanderont de lourds impôts, et feront surgir de grands capitaines. Sommes-nous si las de la république, que nous lui donnions de tels gardiens? La république a-t-elle résolu de périr de ses propres mains? Qui ne sent que, si la guerre devient pour nous une habitude, nos institutions ne pourront être conser-

(1) *A Letter on the Annexation of Texas to the United-States*, by William Channing.

vées!... Je ne suis point porté à peindre en noir notre condition morale... je ne désespère pas, je suis loin de désespérer. Parmi des présages menaçans je discerne des augures favorables, j'aperçois des remèdes et des influences qui peuvent combattre le mal. Je sais que ce qu'il y a de vicieux dans notre système fait plus de bruit et d'étalage que ce qui est sain. Je sais que les prophéties qui annoncent la ruine de nos institutions viennent en général des hommes exclus du pouvoir, et que beaucoup de prédictions sinistres doivent êtres mises sur le compte du désappointement et de l'irritation. Je suis sûr qu'un péril pressant réveillerait l'esprit de nos pères dans beaucoup de ceux chez qui cet esprit sommeille en ces jours de calme et de sécurité. Je pense qu'avec tous nos défauts, une plus grande somme d'intelligence, de sévérité morale, de respect de soi-même est répandue parmi nous que dans toute autre société. Cependant je suis forcé de reconnaître qu'une corruption qui menace la liberté et nos plus chers intérêts, qu'une politique qui peut donner à cette corruption un encouragement nouveau et durable, multiplier indéfiniment les crimes publics et particuliers, doivent être signalées comme la plus grande calamité qui nous puisse frapper. La liberté livre ses batailles dans le monde avec assez de chances défavorables : n'en donnons pas de nouvelles à ses ennemis. »

Détournons nos regards de ces perspectives alarmantes pour jeter un coup d'œil sur plusieurs établissemens scientifiques d'un véritable intérêt : l'institut de Smithson, le *Patent-Office,* où sont les modèles de toutes les machines inventées aux États-Unis, et un musée ethnographique; enfin l'observatoire et l'établissement dans lequel on grave les cartes marines et terrestres du littoral des États-Unis.

L'institut de Smithson, qui porte le nom d'un particulier dont la munificence l'a fondé, est un établissement fort bien entendu; il a déjà rendu et il est appelé à rendre de vrais services à la culture des sciences aux États-Unis. Les fonds dont il est dépositaire ont plusieurs emplois distincts : on y forme une bibliothèque, on y fait des cours. Le but principal est de publier des travaux scientifiques contenant des faits nouveaux. C'est dans les deux premiers volumes de la collection publiée par l'institut qu'ont paru les recherches de MM. Davies et Squier sur les curieuses antiquités dont j'ai parlé, les travaux de M. Hitchcock sur les *pas fossiles,* qui lui ont permis, d'après ces vestiges conservés à travers les siècles, de reconnaître et de classer un assez grand nombre d'espèces perdues. L'institut ne se borne pas à publier les résultats des recherches scientifiques, il en provoque de nouvelles; il a organisé un système d'observations météorologiques sur l'étendue presque entière des États-Unis. Déjà, de cent

cinquante points différens, des rapports mensuels lui sont transmis.

Un physicien distingué, M. Hare, a donné à l'institut une fort belle collection d'instrumens de physique. Dans un rapport que j'ai sous les yeux, je lis ces paroles : « Il ne serait point conforme à l'organisation qu'a reçue cet établissement de réserver l'emploi des instrumens aux personnes qui en font partie. On permettra l'usage de ces instrumens, sauf certaines restrictions, à tous ceux qui sauront s'en servir. Il peut en résulter que des instrumens seront perdus ou brisés; mais la diffusion et le progrès de la science qui résulteront de cette manière d'agir compenseront largement les frais qu'elle pourra entraîner. » Cela est libéralement pensé, et rappelle le mot de sir Joseph Banks, qui avait aussi ouvert son cabinet de physique à ceux qui voulaient y expérimenter. Un jour le gardien vint tout en colère lui apprendre qu'un instrument de grand prix avait été cassé par un jeune homme; sir Joseph se contenta de répondre en souriant : « Il faut que les jeunes gens cassent les machines pour apprendre à s'en servir. »

La collection d'histoire naturelle s'est élevée en une année à dix mille individus : ce sont surtout des poissons et des reptiles. Parmi les derniers figurent ces êtres curieux, appelés *salamandroïdes,* qui participent de la nature de deux classes d'animaux, qui ont des pattes comme les reptiles et des branchies comme les poissons. La collection renferme, m'a-t-on dit, plus de cent espèces propres à l'Amérique, et qui n'ont pas encore été décrites. Il est à regretter qu'une institution si sage soit logée dans un édifice si excentrique. C'est un nouvel exemple de cette singulière architecture qui prodigue hors de propos les créneaux, les tourelles et les ogives, et ici l'emploi en est d'autant plus à regretter, qu'il a coûté fort cher, que presque tout l'intérêt du fonds légué à l'établissement a été employé à bâtir; cette somme eût été beaucoup mieux dépensée, si on eût construit un bâtiment plus simple et publié un certain nombre d'ouvrages de plus. On a fait comme pour le *collége Girard,* et l'on n'a pas élevé un monument qui vaille le palais de Philadelphie.

J'ai déjà eu occasion de parler de ce mélange de styles que les Américains se permettent, et que même ils semblent rechercher dans leur architecture. Je trouve ici un ouvrage où cette doctrine, à l'occasion de l'institut de Smithson, est exposée systématiquement. L'auteur, M. Owen, a fait de cet éclectisme la loi de l'architecture américaine; il cherche quelles doivent être les autres conditions de cette architecture : partant de la nature du pays et du peuple, il arrive, par une argumentation ingénieuse, à de singuliers résultats. D'abord l'auteur pose en principe que l'architecture est un *art d'utilité,* qu'il n'y a pas d'excellence abstraite, parce qu'il n'y a pas de convenance absolue.

On ne s'étonnera pas de cette théorie toute positive dans une esthétique écrite aux États-Unis. « Que ferions-nous, dit-il, dans notre âge utilitaire, de constructions religieuses tellement vastes, qu'au-dessus pût s'établir, comme à Luxor, un village avec ses habitans (1)? » Ainsi voilà les vastes monumens religieux supprimés; il suffit que dans chaque église il y ait de quoi placer les banquettes de la congrégation. L'auteur ajoute avec un sens tout pratique : « Les trésors que les Égyptiens prodiguaient pour la sépulture des morts, nous aimons à les approprier, ce qui est certainement plus sage, au comfort des vivans. » Les Égyptiens, selon Hérodote, disaient en effet que, la vie étant passagère, il fallait bâtir des maisons fragiles, et la mort étant pour toujours, des tombeaux éternels. Les Américains ne pensent pas ainsi : les Égyptiens étaient le peuple de la mort, ils sont le peuple de la vie. M. Owen dit encore : « L'architecture des États-Unis, née à la fois dans des climats éloignés et divers, doit s'écarter d'un type uniforme et se faire remarquer par sa variété. » Je ne trouve pas qu'il en soit ainsi : les Américains reproduisent au contraire partout le même type de construction; ils ont comme une ville stéréotypée qu'ils portent avec eux ainsi qu'une tente, et qu'ils dressent à l'est et à l'ouest, au nord et au midi. Enfin, de la liberté qui règne aux États-Unis, l'auteur conclut qu'il doit y avoir dans les monumens une certaine indépendance des différentes parties (2), dispensées, par le principe du *self government* sans doute, de correspondance et de symétrie.

Je ne crois pas à cette architecture de la liberté, et quelle que soit la tendance des états à ne point se subordonner les uns aux autres, je crois qu'il y aura toujours dans l'architecture des parties subordonnées, et je désire que l'absence de centralisation ne se traduise pas dans l'art par une incohérence qui le perdrait.

J'ai été heureux de rencontrer dans le secrétaire de l'institut de Smithson, M. Henry, l'homme qui en Amérique s'est occupé de l'électro-magnétisme avec le plus de suite et de succès. La théorie de l'électro-magnétisme, créée par mon père, m'inspire un intérêt bien naturel pour tous ceux qui ont marché sur ses traces. Un grand plaisir m'attendait à Washington, celui de trouver, dans une déposition judiciaire faite par M. Henry à l'occasion d'un procès où il s'agissait de se prononcer sur les droits de M. Morse à la découverte du télégraphe électrique, un hommage à la mémoire de mon père. Dans cette déposition, M. Henry a tracé l'histoire des découvertes électro-magnétiques, sans lesquelles, comme on sait, la télé-

(1) Ce n'est pas à Luxor qu'un village a été construit sur la plate-forme d'un temple égyptien, c'est sur la rive opposée du Nil, à Medinet-Abou.

(2) *No forced inexorable correspondence of parts.*

graphie électrique était impossible; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est que mon père avait pressenti l'application de l'électro-magnétisme à la transmission des signes télégraphiques assez longtemps avant que personne eût entrepris de réaliser cette admirable découverte, qui lui appartient aussi bien que l'idée de la navigation à vapeur appartient à Papin. M. Henry n'a jamais connu personnellement mon père et ne se doutait pas qu'il verrait son fils à Washington. Interpellé judiciairement dans l'affaire de M. Morse, après avoir mentionné les expériences faites par MM. OErsted, Arago et Davy, et la découverte sur laquelle mon père a fondé sa théorie de l'électricité dynamique, théorie aujourd'hui universellement adoptée, M. Henry a ajouté : « Ampère a déduit de cette théorie des résultats que l'expérience a depuis confirmés; il a proposé à l'Académie des sciences de Paris un plan pour l'application de l'électro-magnétisme à la transmission des nouvelles à de grandes distances. Ainsi la découverte du télégraphe électrique a été faite par Ampère *aussitôt qu'elle a été possible.* »

Voici, en effet, ce qu'on lisait dans le premier mémoire de mon père sur l'action que les courans électriques exercent sur l'aiguille aimantée : « Autant d'aiguilles aimantées que de lettres qui seraient mises en mouvement par des conducteurs qu'on ferait communiquer successivement avec la pile, à l'aide de touches de clavier qu'on baisserait à volonté, pourraient donner lieu à une correspondance télégraphique qui franchirait toutes les distances et serait aussi prompte que l'écriture ou la parole pour transmettre la pensée. » Les procédés télégraphiques ont dû varier et se perfectionner; mais il est impossible de méconnaître que la découverte du télégraphe électrique est là.

C'était sur une question de procédé que roulait le débat judiciaire où M. Morse était engagé. Dans l'histoire des travaux scientifiques dont le procédé de M. Morse n'est qu'une application, M. Henry a eu à parler de lui-même : il l'a fait avec une convenance et une sincérité parfaites; mais il avait le droit de rappeler que des expériences faites en Amérique ayant donné lieu de penser que la force électro-magnétique s'affaiblissait rapidement en proportion des distances, c'était lui qui avait montré qu'on pouvait remédier à cet inconvénient bien avant les tentatives d'application de M. Morse, qui, sans ses perfectionnemens, n'auraient pas été praticables.

L'établissement connu sous le nom de *Patent-Office* (bureau des brevets d'invention) se compose de deux parties. Dans l'une sont des modèles de toutes les machines qui ont obtenu des brevets d'invention. A ces modèles correspond une description manuscrite de la machine, accompagnée de dessins. La description et les dessins sont mis à la disposition de ceux qui veulent les étudier. Dans une

autre partie de l'établissement a été placée une collection d'armes, de vêtemens, d'instrumens, etc., appartenant aux sauvages de l'Amérique ou aux insulaires de l'Océan Pacifique, et aussi certaines choses qui n'ont rien à faire dans le musée, comme je le dirai bientôt.

On est très libéral pour les brevets d'invention. Le gouvernement américain les accorde à un prix moins élevé que ne le font les principaux gouvernemens de l'Europe; mais, après avoir commencé par refuser le droit d'obtenir un brevet à tous les étrangers, on en est encore à leur faire payer ces brevets plus cher qu'aux natifs, ce qui ne me semble pas très raisonnable, car il est dans l'intérêt d'un pays que les étrangers viennent lui apporter le profit de leurs inventions. Au reste, même en Amérique, on réclame contre cet abus, né de la tendance fâcheuse qu'on appelle ici le *nativisme*.

Les Américains ont déjà mis dans le monde un certain nombre d'inventions importantes et dans tous les genres. A l'industrie ils ont donné la machine à séparer la graine de coton, imaginée par Whitney, et dont les résultats ont été immenses; à l'agriculture, la machine à moissonner; à la guerre, les *revolvers*, ces fusils et pistolets au moyen desquels on peut charger à la fois et tirer sans interruption douze coups de suite; à la médecine, le chloroforme. Ils ont les premiers établi sur une grande échelle la navigation à la vapeur et le télégraphe électrique pour les communications du commerce et de la pensée. L'agriculture provoque aussi bien que l'industrie l'esprit inventif des Américains : dans une seule année, on a accordé des brevets d'invention à 2,043 inventeurs d'instrumens agricoles

Les modèles de machines du *Patent-Office* auraient besoin d'être mieux exposés, comme le sont par exemple ceux du Conservatoire des arts et métiers de Paris. A Washington, on les entasse dans des armoires, d'où, il est vrai, on les tire sur la demande de ceux qui désirent les étudier; mais l'effet général est nul, et l'on peut être curieux de considérer des machines sans avoir d'études à faire sur l'une d'elles en particulier. Si j'en jugeais par le seul de ces modèles que j'ai pu comparer avec ce qu'il représente, — le modèle de *la machine à moissonner*, — je dirais qu'ils sont trop petits et ne donnent pas une idée assez complète de l'original.

La collection du *Patent-Office* renferme un grand nombre d'objets intéressans, mais disposés sans beaucoup d'ordre. On trouve là pêle-mêle des os fossiles, des minéraux, des animaux empaillés, des poissons dans des armoires, où ils sont presque aussi invisibles que lorsqu'ils habitaient les profondeurs de l'océan. L'habit de Jackson figure parmi ces curiosités de toute sorte. J'avoue que j'ai peu de goût pour la défroque des personnages célèbres. On a dit qu'il n'y avait point de grand homme pour son valet de chambre; or, en présence d'un vieux

vêtement pompeusement exposé aux regards, le spectateur se trouve un peu traité comme un valet de chambre et médiocrement disposé à l'enthousiasme. Passe pour l'uniforme que Nelson portait quand il fut frappé du coup mortel, et qu'on montre à Greenwich. Le sang généreux dont il est, je ne dirai pas taché, mais paré, éloigne toute idée vulgaire. Il faut du sang pour faire d'un habit une relique.

Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'on laisse parmi les échantillons dont se compose ce musée des enluminures très indignes d'y figurer, entre autres celle qui représente une femme couchée et dont la longue chevelure tombe jusqu'à terre, tandis qu'un petit monstre représentant, je pense, le cauchemar est assis sur sa poitrine. Chacun a pu voir à la porte des coiffeurs de Paris ce chef-d'œuvre, qui n'est autre chose qu'une réclame d'un marchand de pommade pour montrer combien la sienne fait croître abondamment les cheveux des dames. J'ai rencontré avec quelque surprise un tel objet d'art dans le musée ethnographique de Washington.

L'observatoire de Washington a, comme celui de Cambridge, été le théâtre de plusieurs observations astronomiques d'une certaine importance. En 1846, après la découverte de la planète Neptune, M. Walker, attaché à cet établissement, reconnut que cette planète avait été vue en 1795 par Lalande, qui l'avait prise pour une étoile; ce qui fournissait des observations datant de cinquante années et mit M. Walker en état de déterminer les élémens de son orbite. La même année, M. Maury, directeur de l'observatoire, découvrit le premier ce fait singulier, que la comète de Biela s'était partagée en deux morceaux. Le ciel a ses révolutions comme la terre, et les astres se brisent comme les empires.

Dans cet observatoire se voit l'horloge électrique du docteur Locke, application ingénieuse de l'électro-magnétisme aux observations astronomiques, qui, combinée avec le télégraphe électrique, permet, selon l'expression de M. Maury, à un astronome observant à Washington de faire entendre à Saint-Louis les battemens de son horloge magnétique et de diviser, grâce à cet instrument, les secondes en centièmes avec la dernière exactitude. Les beaux travaux hydrographiques de M. Maury sont connus de toute l'Europe. Le patriarche de la science, M. de Humboldt, leur a rendu une éclatante justice. « Je vous prie, écrivait-il à un correspondant, d'exprimer à M. Maury, l'auteur des belles *Cartes des vents et des courans*, ma reconnaissance de cœur et mon estime. C'est une grande entreprise, aussi importante pour le navigateur pratique que pour le progrès de la météorologie en général. Elle a été considérée ainsi en Allemagne par toutes les personnes qui s'intéressent à la géographie physique. » Les cartes marines exécutées sous la direction de

M. Maury, qu'il appelle *Cartes des vents et courans,* sont certainement un des plus beaux et des plus utiles résultats de la science nautique.

Convaincu que la routine faisait encore suivre aux navigateurs des routes qui n'étaient pas les meilleures, M. Maury demanda en 1842 aux capitaines de bâtimens américains de consigner sur leurs livres de route toutes les circonstances qui pouvaient influer sur la navigation, et de lui adresser le résultat de leurs observations. D'abord on se pressa peu de répondre à son appel; mais de premières comparaisons entre quelques vieux livres de route conservés au dépôt de la marine ayant permis à M. Maury d'abréger de vingt-sept jours le voyage de Baltimore à Rio-Janeiro, les renseignemens affluèrent, et il y a maintenant mille bâtimens sur lesquels jour et nuit on fait volontairement les observations qu'il a demandées. M. Maury est parvenu aussi à réduire le temps moyen du voyage de Californie de cent quatre-vingt-sept jours à cent quatorze, c'est-à-dire à l'abréger de près d'un tiers.

Outre cette application pratique, les études de M. Maury l'ont conduit à des considérations élevées et neuves sur les causes des vents et des pluies, sur la nature des courans, sur les régions habitées par les différentes espèces de baleines. Ainsi il a reconnu que les moussons du sud-est soufflent avec plus de force que ceux de l'hémisphère septentrional, et il attribue cette différence à l'influence des grands déserts de l'Afrique, qui retardent ces vents en enlevant de grandes masses d'atmosphère pour remplir le vide produit par l'ardeur de leur soleil. Selon lui, ces plaines brûlantes agissent comme une fournaise en aspirant les vents de la mer pour remplacer l'air qui s'élève en colonne au-dessus d'un sol trop échauffé, « de sorte, ajoute M. Maury, développant les résultats généraux de cette influence de l'Afrique et de l'Amérique méridionale sur les vents, que si le pied de l'homme n'avait pas pénétré dans ces deux continens, on pourrait cependant affirmer que le climat de l'un est humide, que ses vallées sont en grande partie couvertes d'une végétation abondante qui protége sa surface contre les rayons du soleil, tandis que les plaines de l'autre sont arides et nues.

« Ces recherches semblent déjà suffire pour justifier l'assertion que, sans le grand désert de Sahara et les autres plaines arides de l'Afrique, les côtes occidentales de notre continent dans la région des moussons seraient en tout ou en partie un district privé de pluie, stérile et inhabité. De telles considérations captivent vivement l'esprit; elles nous apprennent à regarder les grands déserts, les bassins méditerranéens, les plaines arides, comme des compensations dans le grand système de la circulation atmosphérique : — pareilles,

continue M. Maury en employant une comparaison où l'on retrouve l'astronome, à ces contre-poids du télescope qui nous semblent parfois une gêne, elles sont nécessaires pour donner à la machine un mouvement doux et régulier. »

D'autres travaux qui se rapportent aussi à l'hydrographie marine, et qui font grand honneur aux États-Unis par la manière dont ils sont exécutés, sont ceux qui ont pour but de connaître à fond les côtes et les mers littorales des États-Unis. A la tête de ces travaux est placé, comme on l'a dit dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences, « le célèbre M. Bache, au grand avantage de la science en général, et de la géographie en particulier. »

J'ai passé une journée à parcourir l'établissement que dirige M. Bache, dont l'infatigable complaisance n'a rien laissé d'inexpliqué à ma curiosité, vivement excitée par tout ce que je voyais. Une grande maison qu'il habite contient tout ce qui se rapporte à la confection des cartes qu'il fait exécuter, et dont il surveille les moindres détails, après avoir pris une part personnelle à cette grande exploration des côtes (*coast survey*), dont il est l'âme, et à laquelle son nom restera attaché. En parcourant les diverses parties de ce bel établissement, où tout marche avec une régularité et une activité parfaites, on assiste aux degrés successifs par lesquels passe la confection des cartes hydrographiques, on voit ces cartes en progrès, depuis la préparation du papier jusqu'à leur parfait achèvement. Elles sont gravées au moyen de l'électrotypie. Le cuivre, déposé par le courant galvanique, forme des saillies qui servent à produire les creux. Si l'on veut changer quelque chose à la gravure, on rase cette saillie; il en résulte sur la carte un blanc où l'on ajoute à la main ce que l'on veut ajouter.

Tout est exécuté avec la plus grande précision et le soin le plus minutieux. Ainsi dans les cartes ordinaires, même les cartes marines françaises, que M. Bache proclame admirables, il arrive parfois que le mouvement de la presse pousse en avant et déforme un peu le dessin. Un ouvrier, M. Sexton, duquel Herschel a dit : « C'est le premier ouvrier mécanicien du monde, » a voulu remédier à cet inconvénient au moyen d'une presse hydraulique qui appuie sur le papier uniformément. J'en ai vu un essai en petit qui a réussi. Quant à l'électrotypie, dont on se sert pour les planches, un autre Américain, M. Mathiot, est parvenu, en chauffant la pile, à augmenter la quantité du cuivre déposé dans une proportion de un à trois, et il espère la sextupler. Le cuivre ainsi déposé a beaucoup de ténacité et ne cristallise pas, ce qui est un avantage, la cristallisation le rendant fragile. Ces perfectionnemens sont le fruit d'efforts individuels provoqués par le désir ardent et la confiance de faire mieux, désir et confiance

qui se manifestent énergiquement dans tous les travaux scientifiques des Américains.

Sur les cartes marines, la vitesse du courant est indiquée par la largeur des lignes, sa direction par des flèches qui se contournent dans le sens des courans, et la rapidité des pentes par le rapprochement des hachures; ainsi l'œil saisit sur-le-champ tout ce qu'il importe au marin de connaître. L'exécution de ces cartes était une tâche immense. Il a fallu combiner un grand travail de triangulation terrestre avec un travail plus grand encore, qui déterminât tout ce qui concerne les bas-fonds et les courans. Le premier est exécuté par des ingénieurs civils et des officiers de terre, le second par la marine des États-Unis.

On a déjà gravé quatre-vingt-dix cartes; il en faut encore deux cent cinquante. Dans quinze ans, le travail pour les côtes de l'est sera terminé. On ne saurait calculer à quelle époque tout pourra être achevé, car on ne sait pas ce que seront dans quelques années les rivages des États-Unis. Le congrès, qui est impatient de voir la fin de ce vaste travail, demandait à M. Bache combien d'années étaient nécessaires pour l'achèvement de son œuvre? Il a répondu : pour combien d'états? Et il avait raison, car pendant ce dialogue un vote du congrès ajoutait le Texas aux États-Unis, et depuis il a fallu s'occuper de l'Orégon et de la Californie.

A ces travaux hydrographiques et géodésiques s'ajoutent d'autres études. On signale tous les points sur lesquels il est nécessaire d'établir des phares; on désigne les obstacles à faire disparaître, comme ce rocher, dans la rade de New-York, qu'un Français, M. Maillefert, est en ce moment occupé à faire sauter. Des observations magnétiques sont aussi liées aux opérations du *Coast Survey*, et des cartes particulières indiquent la température des mers dans les différentes saisons. En somme, c'est une vaste entreprise très bien conduite, et dont l'utilité pour la navigation est considérable. « Il n'est presque aucune portion de notre littoral qui n'ait livré à nos observations des découvertes importantes, » dit M. Bache dans un rapport de 1850. Je n'en citerai qu'un exemple que je tiens de lui. La barre qui obstruait l'entrée de la rade de Mobile a été déplacée par les courans. On l'ignorait, et l'on évitait toujours cette barre, qui n'existait plus. On sait maintenant que cet obstacle a cessé d'être à craindre. Si, au contraire, une barre nouvelle s'est formée, on en est averti par les sondages, dont les résultats sont conservés soigneusement, comme une collection doublement utile, au point de vue de l'hydrographie et au point de vue de la géologie.

L'institut de Smithson, le *Patent-Office,* les travaux de l'observatoire, ceux de M. Maury et de M. Bache, forment, comme on voit, à

Washington, un ensemble d'activité scientifique qui n'est pas sans importance et même sans grandeur. On doit en tenir compte dans une appréciation impartiale de la civilisation des États-Unis.

J'ai eu l'honneur d'être invité à dîner chez le président avec Kossuth, les *speakers* des deux assemblées législatives, M. Webster, d'autres ministres, et plusieurs des prétendans à la présidence prochaine. Là, j'ai été témoin d'une nouvelle scène de ce drame de la venue de Kossuth en Amérique, dont j'avais vu à New-York, il y a quelques semaines, l'exposition si brillante et en apparence si pleine de promesses. L'action, en avançant, s'est beaucoup refroidie; elle languit et fait présager un dénoûment assez plat. On n'en est pas encore là. D'ailleurs le président et les hommes politiques qu'il avait aujourd'hui réunis à Kossuth honorent en lui un proscrit illustre à la délivrance duquel ils ont concouru, qui a choisi l'hospitalité de leur pays, et ils se respectent trop pour manquer d'égards envers lui. Il a été placé à la droite de Mme Fillmore, et Mme Kossuth à la droite du président; mais du reste, ni avant, ni pendant, ni après le dîner, il n'a été fait, à ma connaissance, aucune allusion à la cause de la Hongrie. Je n'ai vu que de la politesse pour l'homme, mais nulle expression à haute voix de sympathie pour sa cause, quoique certainement cette sympathie fût dans tous les cœurs, rien surtout qui pût l'encourager à espérer une intervention politique des États-Unis dans les affaires de l'Europe. Kossuth, qui a le tort d'aimer les costumes de fantaisie, portait une lévite de velours noir, et m'a semblé beaucoup moins imposant dans cette tenue que quand il haranguait, appuyé sur son grand sabre, dans la salle de Castle-Garden, à New-York. Peut-être étais-je moi-même sous l'impression du refroidissement général. Autre chose est un homme accueilli comme un héros par une foule enivré, quand il n'a pas encore dit ce qu'il prétend obtenir et qu'il apparaît seulement comme un martyr de la liberté, et ce même homme quand il s'est montré chimérique dans ses prétentions, malhabile dans ses discours malgré son éloquence, et que le bon sens du peuple qui l'accueillait avec transport a détaché en partie de son front l'auréole dont l'enthousiasme de ce peuple l'avait environné. Kossuth vu de près dans ce salon où on ne le cherchait point, où on évitait de lui parler politique, et où il était forcé, pour dire quelque chose, de discuter sur l'étude de l'histoire et sur les langues; Kossuth mécontent, mal à l'aise, Kossuth tombé, me paraissait, je l'avoue, tout différent de Kossuth radieux et triomphant.

Si l'on peut être partagé à quelques égards sur le compte du tribun magyar, il est impossible de ne pas s'intéresser sans mélange à Mme Kossuth, courageuse et fidèle compagne du proscrit, et pour

laquelle on voudrait que le succès de son époux en Amérique durât plus longtemps. Elle a adressé une réponse charmante à une dame qui fait en ce moment un cours à New-York sur l'émancipation de la femme, et qui voulait l'engager dans cette cause : « Ma vie a été si agitée, a dit Mme Kossuth, que je n'ai pas eu le temps d'étudier la question dont vous me parlez; mais ayant le bonheur d'être la femme d'un homme qui inspire à tant d'autres l'admiration que je ressens pour lui, vous trouverez naturel que je n'aie jamais songé à lui disputer l'empire. » Du reste, le dîner a été fort agréable. Les prétendans whigs et démocrates à la présidence, parmi lesquels il faut compter M. Fillmore lui-même, puis M. Webster, le général Cass, le général Scott, vivaient fort bien ensemble. L'abolitioniste Siward causait gaiement avec les partisans du *compromis*. Le dîner ne valait pas tout à fait ceux de M. de Sartiges, mais il n'était pas non plus trop républicain, et tout dans les manières de M. Fillmore avait un cachet de simplicité digne et bienveillante qui me semble faire de lui le type de ce que doit être un président américain.

Maintenant que j'ai vu le Canada, le nord et l'ouest des Etats-Unis, Boston, New-York, Philadelphie, Washington, des écoles, des prisons, des hôpitaux, des élections, des fêtes populaires, le congrès et le président, je commence à avoir envie de voir autre chose. Le froid qui m'a surpris, et qu'il n'était nullement dans mes intentions de rencontrer, me presse d'aller chercher un climat plus doux d'abord dans la partie méridionale de l'Union, à Charleston et à la Nouvelle-Orléans, puis à la Havane, puis peut-être au Mexique. C'est un pays où il n'est pas aussi facile d'arriver et de voyager qu'aux États-Unis; mais on le dit curieux par ses antiquités, admirable par les beautés naturelles qu'il présente, unique par la diversité des climats qu'il réunit et rapproche. Je trouve une tentation de plus dans la rencontre que j'ai faite ici de M. Calderon, qui fut ministre d'Espagne à Mexico avant de l'être à Washington, et de la femme spirituelle qui porte son nom et qui a écrit un très intéressant ouvrage intitulé *la Vie à Mexico*. L'obligeance de M. Calderon et les honorables souvenirs qu'il a laissés au Mexique m'y assureraient de précieuses recommandations; mais Mexico est un peu loin de Paris, où il faut être dans quatre mois pour rouvrir mon cours. Tout cela est bien tentant et bien difficile; nous verrons. En attendant, je pars demain pour le sud. Le sud, c'est un but de voyage qui me séduit et m'entraîne toujours.

J.-J. Ampère.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

VIII.

LE DÉNOUEMENT DU PROCÈS LA BLACHE
ET LES DÉBUTS POLITIQUES DE BEAUMARCHAIS. [1]

I. — BEAUMARCHAIS DEVANT LE PARLEMENT D'AIX.

A l'époque de la vie de Beaumarchais où nous sommes arrivés, les circonstances étaient bien changées depuis le jour où, prisonnier au For-l'Évêque pour avoir été insulté par un duc et pair, plaidant en 1773, pour son honneur et sa fortune, contre un maréchal de camp, il adressait en vain ses doléances à M. de Sartines, et se voyait écrasé sous l'influence du comte de La Blache, vaincu sans avoir pu combattre, condamné, ruiné, déshonoré, sans qu'une voix s'élevât en sa faveur. En 1777, réhabilité de la sentence rendue contre lui par le parlement Maupeou, jouissant du brillant succès du *Barbier de Séville*, dirigeant les auteurs dramatiques dans leur querelle contre les comédiens, déjà investi de la confiance intime du gouvernement dans la question américaine, bien accueilli à la cour, populaire à la ville, Beaumarchais peut se considérer comme un homme qui a vaincu enfin la mauvaise fortune; cependant il n'est pas encore dégagé de toutes les entraves du passé. Ce premier procès civil contre le comte

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier, 1er mars et 1er mai 1853.

de La Blache, qui fut l'origine de ses tribulations et de sa célébrité, subsiste toujours, et au milieu de ses triomphes tient en échec sa fortune et son honneur. L'homme de confiance du ministère dans l'affaire des États-Unis, le populaire auteur du *Barbier*, est sous le coup d'une sentence inique qui le déclare indirectement faussaire et met ses biens à la discrétion d'un ennemi. C'est encore là une discordance qu'il est important pour lui de faire disparaître de sa vie; aussi devons-nous, avant de le suivre dans sa carrière d'agent politique et d'armateur, où il apparaît sous un jour nouveau, le montrer se débarrassant enfin de cet éternel procès, dont la conclusion nous fournira quelques détails de mœurs assez curieux.

Le jugement rendu contre Beaumarchais avait été cassé par un arrêt du grand-conseil à la fin de 1775, et l'affaire renvoyée devant le parlement de Provence. Le comte de La Blache, voyant grandir rapidement le crédit de son adversaire, pressait de toutes ses forces la solution définitive. Beaumarchais y mettait moins de hâte : occupé d'organiser son opération d'Amérique et d'obtenir sa réhabilitation au criminel, il ne voulait vider l'incident civil qu'après avoir bien assuré sa situation et s'être ménagé tous les moyens de lutter avec avantage contre un maréchal de camp riche, opiniâtre et remuant. Ainsi s'explique le billet suivant du ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, à Beaumarchais, qui avait demandé un ajournement, et qui, on le verra, avait déjà su établir une liaison assez étroite entre les affaires de l'état et ses propres affaires.

« Versailles, le 2 juin 1776.

« Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, votre billet daté, je crois, par erreur du 30 mai. Je n'ai pas été moins surpris que vous d'apprendre qu'il y avait un rapporteur nommé à Aix dans votre affaire avec M. le comte de La Blache. J'ai vu hier à cette occasion M. le garde des sceaux, qui a immédiatement donné ordre pour qu'il soit écrit à M. de La Tour, premier président de ce tribunal, à l'effet de faire suspendre toute procédure ultérieure. M. le garde des sceaux estime, au reste, que la nomination d'un rapporteur ne peut être d'aucune conséquence. Vous connaissez, monsieur, la sincérité de mon intérêt pour tout ce qui vous regarde. »

Le billet est sans signature comme plusieurs des billets de M. de Vergennes, mais il est parfaitement authentique et nous donne une idée du degré de crédit auquel Beaumarchais était parvenu en 1776.

Un mois après la date de ce billet, en août 1776, il perdit un de ses patrons les plus affectueux et les plus puissans, le prince de Conti. Ce prince, que Louis XV appelait *mon cousin l'avocat* à cause de son goût pour la discussion et l'opposition, était de plus un esprit fort. Au lit de mort, il refusait de recevoir les sacremens de l'église. Si l'on en croit Mme Du Deffant, il persista dans son refus, car elle dit :

« Le prince de Conti a reçu la visite de l'archevêque et les exhortations de M. de La Borde; *c'est tout ce qu'il a reçu;* » mais si je m'en rapporte au manuscrit inédit de Gudin, on parvint à le déterminer à mourir plus chrétiennement en ajoutant aux exhortations de l'archevêque de Paris le poids de celles de l'auteur du *Barbier de Séville.* — « Le prince, dit Gudin, repoussait tous ceux qui voulaient le préparer aux lugubres cérémonies de l'église. On eut recours à Beaumarchais. Il était aimé du prince, il savait traiter les choses importantes avec autant de gravité qu'il mettait d'agrément dans les choses frivoles, il avait le talent de tout hasarder sans déplaire et de ramener les esprits à son opinion par des motifs inattendus qui ne se présentaient qu'à lui. » Beaumarchais se mit donc en frais d'éloquence, et l'on vit, par un contraste assez bizarre, l'auteur du *Barbier* associé à l'archevêque de Paris et déterminant un prince du sang à recevoir l'extrême-onction (1).

A la même époque, un incident relatif à son procès d'Aix fournit à Beaumarchais l'occasion d'écrire une des lettres les mieux tournées qui soient sorties de sa plume. La femme d'un des présidens à mortier du parlement de Provence, Mme de Saint-Vincent, arrière-petite-fille de Mme de Sévigné, était gravement compromise dans un procès des plus scandaleux qui se jugeait à Paris, entre cette dame,

(1) Le récit de Gudin est rendu assez vraisemblable par la liaison du prince et de Beaumarchais. J'ai trouvé dans les papiers de ce dernier plus d'une trace de cette liaison. Je ne citerai à ce sujet qu'une lettre inédite de Beaumarchais au prince, qui annonce une assez grande familiarité, en même temps qu'elle présente un tour ingénieux pour demander deux bouteilles de vin.

« Monseigneur,

« Je chantais hier au soir les grandes qualités de votre altesse; je vantais surtout sa munificence et j'employais cette foule de synonymes redoutables de l'un de vos serviteurs pour prouver que vous étiez, monseigneur, non pas le prince, mais l'homme le plus généreux que je connusse, lorsqu'un vilain, que Lucifer confonde, m'a répondu froidement que tout cela était bon pour le discours, mais qu'il était sûr que votre altesse sérénissime laisserait crever comme un chien un pauvre chrétien au coin d'une haie faute d'une bouteille de romanée. — Vil calomniateur! ai-je dit avec dédain. — Médisant, voilà tout ce que je suis, a-t-il répliqué. — Je ne puis souffrir, monseigneur, que l'on déchire à mes yeux la réputation d'un grand prince, et j'ai fait un projet de vengeance qui ne sera pas différé même à demain, si votre altesse ne le trouve pas trop cruel. J'ai commencé par provoquer à dîner chez moi le traître, à quatre heures, aujourd'hui : il ne se doute de rien. Là notre dessein est de lui boire au nez la bouteille de romanée et de lui casser le carafon sur la nuque, et, si le premier coup ne le tue pas sur la place, de redoubler du carafon de la seconde bouteille. Laissez agir vos serviteurs, monseigneur, il ne s'agit que d'armer leurs bras. Puisse le traître se voir, comme nous l'avons dit ailleurs, accablé sous les boucliers des Samnites! Le porteur de cette lettre est, la hotte aux épaules, chargé d'attendre les ordres de votre altesse.

« Je suis avec un zèle intarissable, monseigneur, de votre altesse sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur, BEAUMARCHAIS.

« Ce dimanche, 5 février 1775. »

le duc de Richelieu et quelques autres personnes d'un rang moins élevé. La décadence des gouvernemens est toujours marquée par des procès de ce genre; ils abondent en France dans les années qui précèdent la révolution de 89. Dans celui-ci, il ne s'agissait de rien moins que de 240,000 francs de billets faux que le duc de Richelieu accusait Mme de Saint-Vincent d'avoir fabriqués et négociés sous son nom, tandis que la dame, depuis longtemps séparée de son mari et ayant entretenu avec le duc de Richelieu des relations coupables, l'accusait à son tour de l'avoir trompée, de lui avoir donné lui-même ces billets, sachant bien qu'ils étaient faux. Le maréchal de France impliqué dans une semblable affaire avait alors soixante-dix-huit ans (1). — Mme de Saint-Vincent était prisonnière à la Conciergerie, lorsqu'elle apprit par son avocat que Beaumarchais rendait des visites au duc de Richelieu; ces visites étaient alors motivées par le débat avec les comédiens dont nous avons déjà rendu compte. Mme de Saint-Vincent se persuada que Beaumarchais, pour être agréable au duc, allait écrire en son nom un mémoire contre elle, et, afin de conjurer ce danger imaginaire, elle lui adresse de la Conciergerie une lettre où l'on retrouvera quelque chose de l'esprit de son illustre aïeule. Quel crève-cœur pour Mme de Sévigné, la plus aimable, la plus gaie, mais la plus honnête des femmes, si, revenant au monde, elle eût pu voir une de ses descendantes à la Conciergerie, affreusement compromise de toutes les manières, écrire à Beaumarchais, d'un ton leste que son horrible situation rend inconvenant, la lettre suivante!

« Je vous vois d'ici tailler votre plume, cette plume charmante qui n'aurait dû être employée que pour louer les grâces et faire admirer les muses; cependant, monsieur, vous allez vous en servir contre moi, et, quand vous sortirez de cette carrière, sous quel laurier comptez-vous vous reposer? dans quel Jourdain purifierez-vous cette plume souillée du sang innocent? Tous les cordons bleus, tous les maréchaux de France ne vous justifieront pas; je n'ai qu'une espérance, c'est que le Saint-Esprit, qui souffle où il veut, ne voudra pas vous inspirer la moindre pensée, ni la moindre petite phrase; vous serez obligé d'avoir recours au diable, et, dans ce cas-là, vous vous ressou-

(1) Lorsque mourut ce vieux libertin, qui était membre de l'Académie française, et que Voltaire appelait *mon héros*, un grave historien, Gaillard, alors président de l'Académie, répondant au nom de ce corps au duc d'Harcourt, qui succédait au duc de Richelieu, faisait l'éloge de ce dernier en des termes qui paraissent incroyables, quand on les lit dans la correspondance de Grimm, et qui peignent toute une époque. Après avoir qualifié le défunt d'*Alcibiade français* et l'avoir comparé à un demi-dieu *dont la foi partout offerte est reçue en cent lieux*, le docte et galant président de l'Académie continuait ainsi son parallèle mythologique : « Les Hélène, les Péribée, les Ariadne, tant d'autres dont les noms lui sont même échappés, éblouies de sa gloire, alarmées de ses grâces, briguent sa conquête, déplorent son inconstance; toutes le préfèrent, toutes sont préférées. » C'est ainsi qu'on louait un académicien en l'an de grâce 1789, à la veille de la révolution

venez assez de votre catéchisme pour savoir qu'avec un signe de croix nous ferons disparaître votre mémoire. Vous en avez commencé un contre M. de Vedel (1), je le sais, et vous aurez beau répondre non. Je connais le style de l'avocat du maréchal; s'il paraît un mémoire, que je ne bâille pas dès la première page, si je ne dors pas à la seconde, si je ne finis pas par le jeter par la fenêtre, je dirai : c'est M. de Beaumarchais qui l'a écrit, composé et fait imprimer. Alors je taillerai aussi ma plume, et ce sera moi qui vous répondrai, monsieur.

« En attendant, comme vous êtes encore pour moi un homme aimable, un homme avec qui je ne refuserais pas d'être confrontée, quand il m'en coûterait bien d'être Mme Goëzman, j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissante servante. VENCE DE SAINT-VINCENT. »

« A la Conciergerie, samedi. »

Cette lettre était embarrassante pour Beaumarchais : celle qui l'écrivait était la femme d'un des présidens du parlement devant lequel son procès avec le comte de La Blache allait être jugé en dernier ressort. Il ignorait alors que le président de Saint-Vincent, depuis longtemps séparé de sa femme par l'inconduite de celle-ci, ne prenait à elle aucune espèce d'intérêt; il redoutait que cette fausse idée de Mme de Saint-Vincent n'exerçât sur son procès d'Aix une fâcheuse influence; il tenait donc à la dissuader, mais il tenait aussi à ne pas indisposer contre lui le duc de Richelieu, au cas où Mme de Saint-Vincent montrerait sa réponse, et en même temps il éprouvait le besoin de faire sentir poliment à une dame de qualité, dont la réputation était très entamée, qui se trouvait accusée d'un crime pour lequel elle fut condamnée, que sa gaieté n'était pas tout à fait en harmonie avec sa situation. Tout cela exigeait beaucoup de tact, et comme cette qualité n'est pas la plus saillante de toutes celles de Beaumarchais, on aimera peut-être à la rencontrer dans sa réponse à l'arrière-petite-fille de Mme de Sévigné :

« On vous a mal instruite, madame; quelques affaires de comédie m'ont attiré chez M. le maréchal de Richelieu, d'où M. Blondel a beaucoup trop légèrement conclu qu'il s'agissait de mémoires de ma part. Je ne suis point avocat, et, dans une affaire aussi grave, M. le maréchal doit plus rechercher un homme de loi qui dise les choses qu'un homme de lettres qui fasse des phrases.

« De ma part, madame, je suis encore en reste avec M. le comte de La Blache d'un épais mémoire qu'il vient de publier à Aix, où nous sommes renvoyés; j'ai sur mon bureau les matériaux d'une requête à la cour des pairs contre la cour sans pairs qui m'a blâmé d'avoir eu raison, et M. Blondel veut que j'aille m'immiscer dans les tracas d'autrui, lorsque tout mon temps ne peut suffire aux miens : cela n'est ni probable ni vrai.

(1) C'était une des personnes compromises avec Mme de Saint-Vincent dans l'accusation de faux. L'assertion de la dame était d'ailleurs absolument inexacte.

« Non, madame, je n'ai point commencé de mémoire contre M. de Vedel; je n'en ferai point contre vous, et je n'ai reçu de M. le maréchal ni de personne aucune demande à ce sujet. Pour l'univers entier, je ne voudrais me servir de ma plume pour un ressentiment étranger, et comme vous le dites très bien, madame, une inspiration de reflet ne me fournirait ni pensée ni expression; ce n'est même qu'avec le plus vif regret que j'ai quelquefois été forcé d'employer ma plume contre mes ennemis personnels. D'ailleurs un procès d'une aussi sombre gravité que le vôtre exige un ton dont je désire sincèrement n'être jamais dans le cas d'user contre personne. Voilà ma profession de foi. Je suis on ne peut plus sensible à tout ce que vous me dites d'honnête et d'obligeant; mais, quoique j'estime infiniment la force d'esprit qui soutient les malheureux dans l'oppression, ce n'est pas sans quelque douleur que j'ai vu tant d'esprit, de grâces et de gaieté briller au milieu d'une aussi grande infortune et s'échapper du triste lieu que vous habitez.

« Ce sentiment qui conduit ma plume vous prouvera mieux que tout l'enjouement du monde combien je suis éloigné de m'en servir contre vous, dont j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, madame, etc.

« BEAUMARCHAIS. »

Retardé par les nombreuses affaires que Beaumarchais menait de front, le dernier et décisif combat entre le comte de La Blache et lui se livra enfin à Aix en juillet 1778. L'auteur du *Barbier de Séville,* accompagné du fidèle Gudin, partit pour la Provence; il allait du même coup expédier à Marseille deux vaisseaux pour les États-Unis, et en finir à Aix avec son éternel adversaire.

Les mémoires publiés en Provence par Beaumarchais ont été réimprimés dans ses œuvres; nous n'avons donc pas à nous en occuper. Au milieu de beaucoup d'inégalités, ils renferment des morceaux qui ne sont pas au-dessous des meilleurs passages des *mémoires* contre Goëzman; le ton général est d'une audace qui, sans exclure l'habileté, touche parfois un peu à la forfanterie : on y sent un homme qui a la confiance de sa force, qui conduit de grandes opérations, jouit d'une grande célébrité et considère son importance sociale comme égale au moins à celle d'un maréchal de camp. Il y a des pages, le début par exemple du mémoire intitulé *le Tartare à la légion,* où le genre du pamphlet avec ses qualités et ses défauts est traité de main de maître, et qui rappellent ce qui a été écrit en ce genre de plus âpre, de plus vif et de plus dégagé.

La ville d'Aix semblait alors prédestinée aux procès célèbres. — Au même lieu où Mirabeau devait bientôt venir faire entendre les premiers rugissemens de son éloquence, on voyait briller la verve étincelante de l'auteur du *Barbier de Séville,* du triomphateur du parlement Maupeou. Vainement le comte de La Blache s'était entouré de six avocats et préparait depuis longtemps sa victoire, la plume de Beaumarchais agit rapidement sur les têtes provençales. Tout le

monde raffola bientôt de lui. « Vous avez retourné la ville, » lui disait son procureur. Son triomphe fut complet, et un arrêt définitif le débarrassa pour toujours du comte de La Blache. L'ivresse de ce triomphe après tant d'années d'incertitudes et de combats, l'exaltation provençale avec laquelle il fut accueilli, sont tracées au naturel dans une lettre inédite, écrite d'Aix par Gudin, et qui nous paraît offrir assez d'intérêt pour être reproduite.

« D'Aix, 23 juillet 1778.

« Beaumarchais a enfin gagné son procès à Aix. La cause a été jugée en sa faveur tout d'une voix, avec dépens, dommages et intérêts, le Falcoz (1) débouté de toutes ses demandes et prétentions, comme mal fondées et *calomnieuses*, ce mot est dans l'arrêt. L'affaire a été examinée et discutée ici avec une attention particulière, et les questions de droit ont été traitées avec une clarté et une profondeur qui doivent faire honneur au barreau de cette ville. Le Falcoz était d'une prodigieuse activité et d'une excessive adresse; tous les jours, il sortait dès cinq heures du matin, il visitait tous ses juges, il courait chez ses six avocats, il se montrait partout. Beaumarchais faisait tout le contraire, il ne voyait personne, il n'allait pas même chez ses juges; je l'en grondais quelquefois, il me répondait, comme le misanthrope : « Ma cause n'est-elle bonne? » Pour répondre à la consultation du Falcoz, qui avançait avec une impudence inconcevable que jamais Beaumarchais n'avait eu de liaisons avec M. Duverney, Beaumarchais lui décocha le mémoire que vous devez avoir reçu, *Réponse ingénue*, etc. Le Falcoz, secondé de Châtillon et de six avocats, ayant présenté sa requête pour faire brûler ledit mémoire par la main du bourreau, et ayant publié un autre mémoire et une autre consultation, signée des six, Beaumarchais leur riposta par un nouvel écrit que vous ne connaissez pas encore, intitulé *le Tartare à la légion*. Il les y traitait en véritable Tartare, si ce n'est qu'il les plaisantait avec plus de gaieté qu'il n'y en eut jamais dans toute la Scythie. Pendant qu'il s'amusait ainsi et qu'il riait avec ses conseils, maints avocats de cette ville communiquaient à lui et à son avocat, ou même faisaient imprimer des écrits qui prouvaient qu'il avait pour lui la loi et les autorités de tous les commentateurs des lois. Les juges gardaient le plus profond silence et examinaient cette affaire avec une sévérité propre à confondre tout téméraire. Notre Tartare demanda à parler à tous ses juges assemblés et à les instruire tous ensemble; mais comme il ne prétendait aucun avantage sur son adversaire, il demanda la même grâce pour lui; on la leur accorda, et comme ils parlent bien l'un et l'autre, les deux séances furent très intéressantes. Mais la fierté, la confiance, la manière franche d'exprimer les faits, les bonnes raisons de notre Tartare ne pouvaient manquer d'entraîner les esprits, que les subtilités de son adversaire, entendu après lui, ne purent éblouir. Les esprits, prévenus depuis deux ans par la consultation du Falcoz et depuis deux mois par ses visites, par ses discours, par son uniforme et son titre et ses allégations, lui avaient tout à coup été enlevés par les réponses vigoureuses du Tartare. Il ne lui restait plus qu'un

(1) M. de La Blache s'appelait Falcoz de La Blache.

faible parti de gens obstinément attachés à la noblesse ou à leurs intérêts.

« Toute cette ville, qui subsiste de procès, était dans l'attente et dans l'impatience. Les juges délibéraient, les portes du palais étaient assiégées; les femmes, les curieux, les amateurs, étaient sous une belle allée d'arbres, non loin du palais; les oisifs remplissaient les cafés qui bordent cette promenade. Le Falcoz était dans son salon, bien éclairé, regardant sur cette allée, notre ami dans un quartier fort éloigné; la nuit venait, enfin les portes du palais s'ouvrent, ces mots se font entendre : *Beaumarchais a gagné;* mille voix les répètent, les battemens de mains se propagent le long de la promenade, les fenêtres et les portes du Falcoz se ferment soudainement, la foule arrive avec des cris et des acclamations chez notre ami, les hommes, les femmes, les gens qu'il connaît et ceux qu'il ne connaît pas l'embrassent, le félicitent, le congratulent; cette joie universelle, ces cris, ces transports le saisissent, les larmes le gagnent, et le voilà qui, comme un grand enfant, se laisse aller dans nos bras et y reste évanoui. C'est à qui le secourra, qui du vinaigre, qui un flacon, qui de l'air; mais, comme il l'a dit lui-même, les douces impressions de la joie ne font point de mal. Il revint bientôt, et nous allâmes ensemble voir et remercier le premier président. Ce magistrat, avec la noble sévérité du chef d'un tribunal auguste, lui reprocha la vivacité de ses mémoires. Il avait raison : comme homme, on doit les approuver; comme magistrat, on ne le peut pas en conscience. En effet, le parlement les avait trouvés si gais, qu'il n'avait pu se dispenser de condamner le second à être lacéré, non pas par la main d'un bourreau, comme le voulait ce Falcoz, mais par celle d'un huissier, ce qui est bien différent. Pour lui apprendre à être si plaisant, on l'a condamné, outre cette lacération, à donner mille écus aux pauvres de cette ville, et il leur en a donné deux mille, « pour les féliciter, a-t-il dit, d'avoir de si bons et de si vertueux magistrats. » Les mémoires du Falcoz ont été aussi supprimés. En revenant de chez le premier président, nous retrouvâmes la même foule à la maison : les tambourins, les flûtes, les violons se succédèrent avant et après le souper; tous les fagots du quartier furent entassés et firent un feu de joie. Les gens instruits disaient, en passant sous les fenêtres :

Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

Les dames qui étaient dans l'appartement voulurent jouir de ce spectacle, et obligèrent notre ami à s'approcher d'une fenêtre et à n'être pas modestement cruel pour un peuple qui lui témoignait tant de bienveillance. Les artisans de cette ville ont fait une chanson pour lui, en patois provençal, et sont venus en corps la lui chanter sous ses fenêtres. Tous les cœurs ont pris part à sa joie, et tout le monde, enchanté, le traite comme un homme célèbre, à la probité duquel on vient enfin de rendre la justice qui lui était due. »

Non content de célébrer en prose le triomphe de son ami, Gudin voulut le chanter en vers, et mal lui en prit. A son retour à Paris, il avait rédigé une grande épître à Beaumarchais dont voici le début :

Ainsi du parlement la sévère justice
A de tes ennemis confondu la malice.

Ils se flattaient pourtant que leur art ténébreux,
Qui d'*un vil sénateur* en des temps malheureux
Avait fait incliner la vénale balance,
De nos vrais magistrats surprendrait la prudence.

Ce chef-d'œuvre, composé d'une centaine de vers, avait été inséré dans un journal français, *le Courrier de l'Europe*, qui se publiait à Londres, et qui avait altéré le texte en mettant à la place de ces mots : *Qui d'un vil sénateur*, etc., ceux-ci : Qui d'un *sénat profane*, etc., de telle sorte que l'allusion au juge Goëzman, qui avait le plus contribué à faire perdre à Beaumarchais son premier procès contre le comte de La Blache, se trouvait transformée en une allusion au parlement Maupeou tout entier. Or ce corps judiciaire, on l'a déjà dit ailleurs, en cessant d'exister comme parlement, avait vu la plupart de ses membres rentrer dans le grand conseil ou conseil d'état, d'où Maupeou les avait tirés. Le grand conseil était donc de fait, sinon de droit, identifié au parlement Maupeou; il avait subi sans mot dire les attaques de Beaumarchais, n'osant pas se faire une querelle avec un aussi rude jouteur, qui avait d'ailleurs contre lui de justes griefs; mais en apprenant que l'inoffensif Gudin s'était permis de qualifier le défunt parlement Maupeou de *sénat profane*, il saisit l'occasion de faire un exemple et de fustiger Beaumarchais sur le dos de son son ami. Celui-ci était absent, parti pour La Rochelle, où il expédiait de nouveaux bâtimens aux États-Unis, lorsqu'un décret de prise de corps, rendu sans aucune information préalable, vient tout à coup surprendre le pacifique Gudin; mais laissons-le raconter lui-même son aventure, dans laquelle nous allons bientôt retrouver Beaumarchais :

« Je ne songeais point à mal, dit Gudin, et je me croyais parfaitement en sûreté, lorsqu'un jour, étant chez moi, entre ma mère et ma nièce, je reçois un petit billet de Mme Denis, nièce de feu M. de Voltaire. Elle m'aimait beaucoup à cause de l'extrême attachement que j'avais toujours eu pour son oncle : « Vous venez d'être décrété, me mandait-elle, de prise de corps par le grand conseil; vous allez être arrêté, et c'est pour des vers imprimés dans *le Courrier de l'Europe*. Vous n'avez pas un instant à perdre. »

« Je n'en perdis pas. J'avais lu ce billet tout bas, et, quittant la table sans rien dire, je passai dans mon cabinet, m'habillai à la hâte et me réfugiai chez Beaumarchais. Je lus ce billet à Mme de Beaumarchais. J'envoyai chercher mon ami M. T*** et M. Genée de Brochat, homme de loi très expérimenté. Nous tînmes conseil. Mon premier soin fut de charger mon ami d'aller prévenir ma mère de l'étrange visite qu'elle allait recevoir des gens du grand conseil, de lui en dire la raison, de la prier de ne pas s'alarmer, et de répondre qu'elle ignorait où j'étais, qu'il était possible que je fusse avec Beaumarchais à cent lieues de Paris.

« Genée de Brochot me conseilla de ne pas me laisser prendre. « Ces messieurs du grand conseil, haïssant cordialement Beaumarchais, pourraient

fort bien, me dit-il, se venger de ses mémoires sur son ami, et être fort expéditifs à le condamner, puisqu'ils ont commencé par le décréter de prise de corps sans informer contre lui, ce qui est violer toutes les lois. »

« Je le crus, et, tout délibéré, dès que la nuit fut close, je sortis par une petite porte qui donnait dans une rue détournée, et, bien accompagné par deux ou trois amis, je me retirai dans l'enclos du Temple.

« Ce château, ce vaste terrain que Philippe le Bel enleva si scandaleusement aux Templiers, et qui fut depuis cédé aux chevaliers de Malte, était alors, grâce aux priviléges de cet ordre, un lieu d'asile, non pour les criminels, mais pour toute personne qui, sans avoir commis aucun délit grave, avait pourtant une affaire fâcheuse, telle que des dettes, telle qu'une dénonciation hétéroclite, telle en un mot que mon affaire (1).

« L'usage était de se faire inscrire en arrivant sur les registres du baillif du Temple; il me demanda quelle cause m'engageait à réclamer les priviléges du lieu. — Sont-ce des dettes? — Je n'en ai pas. — Une rencontre? — Mes ennemis, si j'en ai, ne m'ont jamais attaqué qu'avec leur plume. — Quelque querelle de jeu, quelque affaire de femmes? — Je ne joue jamais. Je n'ai jamais causé ni désordre dans une famille, ni scandale dans une maison de joie. — Mais pourquoi donc?—Pour des vers que de graves personnages ne trouvent pas bons, vers imprimés je ne sais comment à Londres, dénoncés je ne sais pourquoi à Paris, et que le grand conseil, qui n'a point la police des livres et qui n'est point juge de ce qui se fait en Angleterre, prétend être injurieux à un tribunal qui n'existe plus, parce qu'ils font l'éloge d'un homme que ces équitables magistrats voudraient qu'on ne louât jamais.

« Il n'hésita pas à m'accorder l'asile que je demandais. — Mais, me dit-il, l'usage est que ceux qui viennent ici changent de nom; comment voulez-vous qu'on vous appelle? — Le Blanc, car je le suis et je prétends toujours l'être, en dépit de tous les dénonciateurs et de tous les censeurs, soit des tribunaux ou des journaux, tous un peu trop enclins à juger sans informations préalables, encore que la loi et le bon sens en ordonnent. — Où voulez-vous loger? — Dans le très petit appartement que la belle Mme de Goodville occupe dans votre enclos; elle veut bien que je partage avec elle sa chambre, sa table, ses meubles pendant ma clôture. — Vous n'y serez pas mal; c'est une femme fort belle et de beaucoup d'esprit (2). Ce fut en effet chez elle que je trouvai l'asile le plus doux que jamais homme décrété ait rencontré dans le monde; elle était au Temple pour ses dettes, et nous ne cessions de rire en pensant que nous logions ensemble, elle par décret du Châtelet, et moi par décret du grand conseil.

« Cela nous parut si gai, que le lendemain nous l'écrivîmes à M. de Sartines qu'elle connaissait beaucoup; nous lui envoyâmes d'assez drôles d'épigrammes que nous faisions ensemble sur mon affaire. Ce n'était ni à ce mi-

(1) On ne sait guère généralement que le quartier du Temple, aujourd'hui le quartier général des fripiers de Paris, était encore en 1778 *un lieu d'asile*.

(2) Il nous semble que le candide Gudin, qui nous parlait tout à l'heure de sa vertu, devient ici bien léger. Apparemment cette Mme de Goodville, dont il partage *les meubles*, est de son côté une femme légère dont l'influence lui donne ce petit ton avantageux, assez rare chez lui.

nistre ni à son ami le lieutenant de police que nous voulions céler ni ma conduite, ni ma retraite, et nous continuâmes notre petit commerce clandestin tout le temps que je demeurai sequestré.

« Beaumarchais, de retour à Paris, apprit mon aventure, en ressentit un juste courroux, vint me prendre et m'emmena chez lui. « Soyez sûr, me dit-il, qu'ils ne vous feront arrêter ni dans ma voiture ni dans ma maison. »

« Il fut trouver M. de Maurepas et lui dit que j'allais porter plainte au parlement contre le grand conseil, et que mon affaire, compromettant l'un avec l'autre ces deux grands tribunaux, ferait encore plus de bruit que la sienne. — Ce n'est pas cela qu'il faut faire, lui répartit le comte de Maurepas; que votre ami présente une requête au conseil, et nous anéantirons bientôt ce décret rendu *ab irato.* »

Au bout de quelques jours, en effet, Beaumarchais eut tiré l'ami Gudin de ce mauvais pas, et rien ne peint mieux sa situation à cette époque que le ton de ses lettres aux ministres, et particulièrement au garde des sceaux :

« Monseigneur, lui écrit-il, j'ai l'honneur de vous adresser la requête au conseil du roi de mon ami M. Gudin de la Brenellerie, qui réunit au génie le plus attrayant la simplicité d'un enfant, de *Candide*, et qu'en votre qualité de protecteur des lettres en France, vous jugeriez digne de toute votre bienveillance, s'il avait plus l'honneur d'être connu de vous. »

Gudin obtient d'abord sa liberté provisoire, et Beaumarchais insiste par la lettre suivante :

« Paris, le 28 décembre 1778.

« Monseigneur, en vous rendant de très humbles actions de grâces de la liberté provisoire que le roi a accordée à M. Gudin de la Brenellerie, permettez-moi de solliciter l'arrêt définitif qui casse et annulle l'étrange arrêt du grand conseil.

« Ce tribunal, plus étrange encore que son arrêt, avait chargé ses huissiers de fouiller exactement tous les papiers de mon ami, pour tâcher d'y trouver quelque chose qui lui donnât prise sur moi. Ils s'en sont expliqués; mais n'ayant vu de moi chez lui que mon portrait gravé, ils ont eu la sottise, en décrivant jusqu'aux verres, cadres et estampes qui ornaient son cabinet, de mettre dans l'annotation des gravures ces mots : *et notamment une estampe représentant le sieur Caron de Beaumarchais.*

« Certes, mon cher huissier, tu as raison, ai-je dit en lisant ce mot *notamment.* Mon portrait offre *notamment* le souvenir du plus sanglant reproche qu'on puisse faire au méchant tribunal auquel le grand conseil a la bonhomie de s'identifier aujourd'hui. C'est donc moi *notamment*, monseigneur, que ces messieurs poursuivent dans la personne de mon ami.

« Si j'avais eu à plaider la cause de M. Gudin devant eux, aussi bon logicien qu'ils sont injustes magistrats, je leur aurais dit en trois mots latins : est-ce comme grand conseil, messieurs, que vous m'attaquez? Je ne suis point bénéficier, *nescio vos.* Est-ce comme juge naturel des ouvrages imprimés? Vous n'êtes point le parlement; *non bis in idem.* Est-ce enfin comme les tristes

mânes d'un parlement enterré? Que voulez-vous de moi, ombres plaintives? *Non mortui laudabunt me, Domine;* voilà pour le décédé : *Neque omnes qui descendunt in infernum;* voilà pour ceux qui le défendent.

« S'ils avaient trouvé mon plaidoyer gaillard, je leur aurais répondu d'un ton plus sérieux, qu'il l'était bien moins que l'indiscret arrêt par lequel ils s'étaient arrogé le droit d'attenter à la personne et à la liberté d'un citoyen.

« Monseigneur, il est de la justice du roi, de la vôtre, et surtout de votre amour pour la paix, d'empêcher à jamais cet inquiet tribunal d'ouvrir sans cesse matière au conflit de juridiction entre le parlement de Paris et lui.

« Je suis, avec le plus profond respect, monseigneur, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Dans le même mois où Beaumarchais faisait trève un instant à ses opérations d'armateur pour arracher son ami Gudin des griffes du grand conseil, il reçoit d'Aix la lettre suivante, qui nous donnera une idée de l'état intellectuel et moral d'une jeune fille du XVIIIe siècle qui a trop lu *la Nouvelle Héloïse.*

« D'Aix, ce 1er décembre 1778.

« Monsieur,

« Une jeune personne accablée sous le poids de ses douleurs vient chercher près de vous des consolations. Votre âme, qui lui est connue, la rassure sur la démarche qu'elle ose faire et qui lui paraîtrait inconséquente, si elle s'adressait à tout autre que vous. Mais n'êtes-vous pas monsieur de Beaumarchais, et ne dois-je pas espérer que vous daignerez prendre ma cause et diriger la conduite d'une fille jeune et sans expérience? Je suis moi-même cette infortunée qui vient déposer ses peines dans votre sein; daignez me l'ouvrir. Laissez-vous toucher au récit de mes maux... Ah! s'il est des cœurs endurcis, le vôtre n'est pas du nombre.

« Vous serez, monsieur, sans doute étonné que, sans avoir l'honneur de vous connaître, je m'adresse directement à vous; mais n'accusez que vous seul, si vous avez gagné les suffrages de chacun. Il n'est pas une âme sensible qui, en vous lisant, ne se soit sentie pénétrée d'admiration et comme entraînée vers vous par un attrait invincible. Vous voyez en moi une de vos plus zélées admiratrices. Que de vœux n'avais-je pas faits pour vous dans un temps où vous aviez tout à craindre de l'injustice des hommes! que ne puis-je vous peindre ma joie lorsque j'appris que l'on vous avait enfin rendu la justice que vous méritiez!

« Vous dirais-je, monsieur, que je ressens pour vous une confiance qui n'est pas ordinaire? Vous ne sauriez vous en offenser, mon cœur me dit de suivre ce qu'il m'inspire. Il me dit que vous ne me refuserez pas votre secours. Oui, vous m'aiderez, vous soutiendrez l'innocence opprimée; c'est à vous qu'appartient cette gloire. Je suis délaissée par un homme à qui je me suis sacrifiée; je me trouve victime de la séduction sans m'y être abandonnée. J'avoue en pleurant, et non en rougissant, que j'ai cédé à l'amour, au sentiment, mais non pas au vice et au libertinage, qui est si commun dans ce siècle dépravé. J'ai déploré, même dans les bras de mon amant, la perte que je

faisais. Plus je versais de larmes sur ce douloureux sacrifice, plus je croyais avoir de mérite à le consommer. Oui, j'ose le dire, dans le sein même de l'amour, j'ai conservé la pureté de mon cœur. »

Ici la jeune fille en question se livre, avec des détails trop vifs pour pouvoir être reproduits, au développement d'un sophisme imité de Rousseau, qui consiste à démontrer qu'elle est d'autant plus vertueuse d'intention qu'elle a été moins vertueuse en fait. « J'ai longtemps combattu, dit-elle, je n'ai pu me vaincre. La cruelle privation qui m'était imposée durait depuis trop longtemps. Être cinq ans sans voir un homme que l'on adore, ah! *ce n'est pas dans la nature.* » Mais l'obéissance aux *lois de la nature* a produit un résultat social des plus fâcheux.

« Je jouissais de quelque considération, ajoute-t-elle; il me l'a enlevée. Je n'ai que dix-sept ans, je suis déjà perdue de réputation. Avec un cœur pur et des inclinations honnêtes, je vais être méprisée de chacun. Je ne puis me faire à cette idée, elle m'accable et me désespère. Non, je ne veux pas être la victime d'un fourbe qui fut assez lâche pour abuser de tant d'amour. L'ingrat! depuis l'âge de douze ans je lui avais engagé mes plus tendres affections. Je l'adorais. J'aurais répandu jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour assurer sa félicité. Hélas! je sens qu'il m'est toujours plus cher. Je ne puis vivre sans lui. Il doit être mon époux, il le sera. Si j'étais libre, je serais dans cet instant au pied du trône. Ma jeunesse, mes malheurs, ma figure, qui n'est point désagréable, tout intéresserait pour moi; mais, prisonnière, pour ainsi dire, d'un père et d'une mère qui ne me perdent jamais de vue, je ne puis rien entreprendre sans leur consentement. Dieu préserve (1) qu'ils sussent mon aventure! Je serais perdue. Et d'ailleurs ils s'opposeraient à mes desseins. Que deviendrais-je? Ah! monsieur, prêtez-moi votre secours, tendez-moi votre généreuse main, faites renaître les consolations et l'espérance dans mon âme oppressée! Je ne veux pas faire de la peine à mon perfide; non, je l'aime trop. C'est au pied du trône que je désirerais porter ma plainte. Si vous daignez m'aider, je me promets tout. Vous avez des protections, monsieur; vous connaissez le ministre, il vous considère. Eh! qui pourrait vous refuser la considération qui vous est due à si juste titre? Dites-lui, monsieur, qu'une jeune personne qui implore votre secours implore sa protection, qu'elle gémit et soupire nuit et jour; elle ne demande que la justice... Comme je désire que mes parens ne soient pas instruits de mes desseins, je ne vois qu'une chose qui pût me réussir, ce serait d'obtenir une lettre de cachet pour me conduire à Versailles seule, avec la permission seulement, si cette grâce m'était accordée, de mener une femme de chambre. Je vais bien vite, direz-vous; mais, quand on aime, on appréhende tout. J'entends parler de mariage. S'il se marie, que deviendrai-je? Je n'ai rien à opposer; je n'ai à faire valoir que mon amour. Il n'y paraît pas assez sensible pour espérer de le toucher. Je crois cependant pouvoir dire sans présomption

(1) *Dieu préserve que*, locution provençale.

que je ne suis pas indigne de sa tendresse. Il doit dans le fond me rendre justice. Il n'oppose à mon bonheur que ma fortune, qui n'est pas assez considérable pour arranger ses affaires, qui ne sont pas trop en ordre. Il n'a aucune aversion pour moi. Je n'ai rien qui puisse en inspirer. Le seul crime dont je sois coupable envers lui est de le trop aimer. Ne m'abandonnez pas, monsieur; je remets ma destinée entre vos mains! Daignez prononcer mon arrêt, daignez me rendre à la vie. Vous seul pouvez me faire chérir une existence que mes douleurs me font détester. Si vous me faites la grâce de me répondre, vous aurez la bonté d'adresser votre lettre à M. V...., rue du Grand-Horloge, à Aix, et sur mon adresse, simplement : A Mlle Ninon. Vous voudrez bien me pardonner, monsieur, si je vous tais encore mon nom. Ne l'attribuez pas, je vous en conjure, à mon peu de confiance. Votre probité m'est connue. Je sais, oui, je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; mais une crainte, une certaine crainte que je ne puis vaincre, que je ne saurais définir, me retient encore. Vous avez des relations dans Aix; j'y suis très connue. Dans les petites villes, on sait tout; vous savez combien on y est méchant. Je vous en prie, que personne ne soit admis dans la confidence que j'ai pris la liberté de vous faire.

« Ne sachant pas votre adresse, je l'ai fait demander à M. Mathieu (1), qui, sur ce que je gardais l'incognito, faisait quelque difficulté de me la donner. Il pourrait vous l'écrire, vous le connaissez beaucoup..... Je croirais vous offenser si j'achevais. Non, non, je ne dois rien appréhender de vous.

« Monsieur, j'ai l'honneur d'être, avec les sentimens de la plus parfaite considération, votre très humble et très obéissante servante,

« NINON. »

Qu'on imagine une pareille lettre tombant tout à coup de deux cents lieues chez un homme de quarante-six ans, chez l'homme le plus occupé de France et de Navarre, chez un homme qui a besoin de conférer chaque matin avec les ministres, qui a quarante navires sur les mers, qui plaide contre les comédiens, qui prépare une brochure contre le gouvernement anglais, qui s'occupe de fonder la caisse d'escompte et la pompe à feu de Chaillot, qui songe à une édition de Voltaire, qui mène à la fois une douzaine d'entreprises : — à coup sûr cet homme va jeter au panier les doléances d'une jeune fille inconnue. Point du tout : Beaumarchais trouve du temps pour toute chose. Voici sa réponse à Mlle Ninon :

« Paris, ce 19 décembre 1778.

« Si vous êtes, jeune inconnue, l'auteur de la lettre que je reçois de vous, il en faut conclure que vous avez autant d'esprit que de sensibilité; mais votre état et votre douleur sont aussi bien peints dans cette lettre que le service que vous attendez de moi l'est peu. Votre cœur vous trompe, lorsqu'il vous conseille un éclat comme celui que vous osez entreprendre, et quoique votre malheur puisse intéresser secrètement tous les gens sensibles, son espèce n'est pas de celles dont on peut venir solliciter le remède au pied du trône. Ainsi,

(1) C'était le procureur de Beaumarchais dans son procès d'Aix.

douce et spirituelle Ninon, vous devez renoncer à un plan dont votre inexpérience peut seule vous dérober l'inutilité. Mais voyons en quoi je puis vous servir. Une demi-confidence ne mène à rien, et les circonstances véritables d'un aveu bien naïf pourraient me fournir les moyens peut-être de faire disparaître les obstacles qui éloignent votre amant d'une aussi charmante fille. Mais souvenez-vous bien qu'en me demandant le secret vous ne m'avez encore rien dit. Si vous me croyez bien sincèrement le galant homme que vous invoquez, vous ne devez pas hésiter de me confier votre nom, celui de votre amant, son état, le vôtre, son caractère, son genre d'ambition, quelle différence dans vos fortunes semble l'éloigner de celle qu'il abusa. Le parti que vous croyez pouvoir tirer de vos parens par le silence ou par un aveu m'est encore nécessaire à connaître. Quels sont les entours de votre perfide? Par où le croyez-vous attaquable? En me choisissant pour votre avocat, il faut me croire digne aussi d'être votre confesseur. Quelles circonstances ont pu causer une absence de cinq ans? Comment vous êtes-vous revus? Sur quel espoir, sur quelles promesses vous a-t-on amenée aux dernières bontés? Le trait de faire cacher un ami pour le rendre témoin de son triomphe me donne un peu d'horreur pour celui qui vous inspire encore de l'amour (1). On pardonne la légèreté dans un jeune homme, on le peut ramener par mille moyens; mais, ma belle, que dire à l'âme atroce, à l'homme qui s'est plu à déshonorer celle qui le préférait, qui s'est livrée à lui sur la foi de l'amour et de l'honnêteté? Ce jeune homme me paraît aussi indigne de vos regrets que de nos efforts communs, quels qu'ils puissent être. Voyez vous-même, essayez vos forces contre un penchant aussi mal placé. La vertu n'est pas de prodiguer l'amour à un objet indigne, mais de vaincre l'amour qu'on sent pour un indigne objet. Au reste, je ne puis qu'appliquer des préceptes généraux à des maux particuliers dont tous les détails me sont inconnus. Votre bonheur doit peut-être sortir de votre imprudence même. Nulle trace de votre faiblesse ne peut donner un avantage réel à votre indigne amant. Je suppose encore qu'il n'a pas de lettres de vous. Oubliez-le, ma belle cliente, et que cette malheureuse expérience de vous-même vous tienne en garde contre toute autre séduction du même genre. Ou si votre petit cœur, entraîné par l'attrait du passé, ne peut goûter l'austérité d'un pareil conseil, ouvrez-moi donc ce cœur tout entier, et que je voie, en étudiant tous les rapports, si j'en puis tirer quelque consolation à vous donner, quelque vue qui vous soit utile et agréable.

« Je vous promets la plus entière discrétion, et je finis sans compliment avec vous, parce que la manière la plus franche est celle qui doit vous inspirer le plus de confiance. Mais ne me cachez rien.

« BEAUMARCHAIS. »

Mlle Ninon ne demandait pas mieux que de soulager son pauvre cœur : elle adresse à Beaumarchais une avalanche de lettres dont quelques-unes n'ont pas moins de douze pages; elle dit son nom, le nom de son séducteur, et raconte tout son petit roman avec un mélange bizarre de naïveté, de précocité, parfois d'effronterie, de sen-

(1) Allusion à une noirceur dont Mlle Ninon accusait son amant d'avoir formé le projet, et dont j'ai supprimé le détail dans sa longue lettre.

sibilité, d'esprit et de bavardage. Cette Provençale de dix-sept ans est véritablement saturée de *la Nouvelle Héloïse;* elle en a les exclamations : « Fatale maison, dit-elle en parlant de la maison où elle a vu son amant pour la première fois, c'est toi qui causas tous mes malheurs! » Elle en a aussi les contradictions; elle se complaît dans des détails très scabreux, tout en protestant sans cesse que, si elle s'est écartée du sentier de la vertu, elle n'en a que mieux senti le prix d'une âme pure et vertueuse. « Aimable innocence, s'écrie-t-elle, qu'êtes-vous devenue? Vous aurais-je perdue? Ah! non, non. J'ai sondé jusqu'au plus petit recoin de mon cœur; il est trop sensible, mais il est toujours honnête. De grâce, monsieur, ne le croyez pas corrompu. »

Il y a dans ces lettres, d'un ton inégal et bizarre, comme une sorte de reflet du roman de Rousseau; c'est la conception fausse du philosophe de Genève qui, en égarant la tête d'une jeune fille bien douée, se mêle cependant chez elle à des accens sincères et naïfs qui la font aimer. C'est ainsi qu'elle écrit en parlant de son amant : « Je le voyais sans cesse. Que de progrès faisait dans mon cœur un amour que je ne connaissais pas encore! Si jeune, n'en devais-je pas être exempte? A douze ans, doit-on connaître cette terrible passion! » Plus loin, elle dira naïvement : « Cet homme avait un cœur de tigre. » Ou bien : « Ah! monsieur, voici bientôt l'instant critique. » Et tout cela mêlé à des bavardages philosophiques où l'on retrouve toujours Rousseau sous la forme d'une petite Provençale de dix-sept ans. C'est ainsi, par exemple, que pour justifier son beau projet de quitter père et mère pour aller à Versailles parler au roi, elle écrit à Beaumarchais la lettre suivante, dont je ne supprime que les passages d'une naïveté un peu effrontée. Il y a toujours de ces passages dans les lettres de Mlle Ninon :

« A Aix, ce 25 janvier 1779.

« Quelle tâche pénible, monsieur, j'ai à remplir! Il s'agit de justifier une démarche que vous avez trouvée dénuée de prudence et de bon sens; il s'agit de vous convaincre de la solidité d'un projet que vous désapprouvez. Fille présomptueuse, quelle est ta témérité, et que vais-je entreprendre! Vouloir justifier ce que vous avez condamné, vous, monsieur! Ah! n'importe. Je vais écrire. Vous me le permettez? Vous me pardonnerez? Allons, me voilà rassurée.

« Premièrement, ce n'aurait pas été pour moi seule que j'eusse entrepris ce que j'osais vous communiquer. Trois objets m'attiraient au pied du trône : la gloire de mon roi, celle de mon sexe et la mienne. Il y a trop longtemps que nous sommes victimes malheureuses de la perfidie des hommes. Leur despotisme s'étend tous les jours davantage, et, ce qui est plus cruel, c'est qu'ils parviennent, par leurs séductions, à nous faire sacrificateurs et victimes. A qui nous sacrifions-nous? Est-ce à des hommes? Non; à des barbares qui

abusent et se rient sans cesse de la faiblesse et de la crédulité d'un sexe dont ils sont adorés, malgré le cruel acharnement avec lequel ils le persécutent. Ils ne rougissent plus de rien, ils ne rougiront pas d'employer tous les moyens pour séduire une fille vertueuse qu'ils devraient respecter. Ils l'arrachent à la vertu, qu'avant de les connaître elle chérissait et révérait. Et quel est le prix d'un si douloureux sacrifice? Le dédain dont ils nous accablent, voilà tout ce que nous devons espérer; n'attendons rien de plus. L'honneur, qu'est-ce que cela pour eux? une vaine chimère. L'honneur, le beau mot! Il sonne bien à l'oreille; mais qu'il remplit peu les cœurs! Il n'est plus d'honneur, il n'en est plus. Qu'est devenu ce temps heureux où une fille pouvait même de son amant se faire un rempart, où il daignait être le soutien de sa vertu? Nous étions respectées, nous ne le sommes plus. Nous n'avons plus d'amans, il ne nous reste que d'indignes suborneurs.

« Ah! c'est le libertinage qui nous a fermé tous les cœurs! Ils ont commencé par être libertins; qu'il y a à craindre qu'ils finissent par être scélérats! Ce fut ainsi que la décadence de Rome commença, et qui la causa? Le luxe; oui, voilà la source de tous les vices, voilà d'où naissent tant de désordres, voilà tout ce qui corrompt tant de cœurs faits pour être honnêtes, voilà enfin, monsieur, les raisons qui avaient pu m'induire à entreprendre une démarche que je n'eusse point exécutée sans le secours d'autrui. A présent, condamnez-moi, je n'en serai pas moins soumise à tout ce que vous déciderez. »

Soit que les dissertations un peu verbeuses de ce petit philosophe en jupon aient donné à Beaumarchais l'idée qu'il serait trop difficile de rendre sage une cervelle aussi exaltée, soit que les travaux qui l'écrasaient de tous côtés l'aient empêché de suivre cette étrange correspondance, toujours est-il qu'il ne répond plus aux longues lettres de Mlle Ninon. Celle-ci lui adresse les reproches les plus douloureux; mais comment faire? La guerre vient d'éclater entre la France et l'Angleterre. Beaumarchais, qui a concouru pour sa part à amener ce résultat, est engagé en plein dans le conflit; il rédige des mémoires et arme des vaisseaux; où trouver le temps de répondre aux confidences de Mlle Ninon? Cependant il paraît que ces lettres l'avaient intéressé, car il les a classées lui-même dans un dossier, sur lequel il a écrit de sa main : *Lettres de Ninon ou affaire de ma jeune cliente inconnue de moi.*

Mlle Ninon, qui avait dix-sept ans en 1778, existe peut-être encore aujourd'hui; elle a quatre-vingt-douze ans; elle vient se ranimer un peu au soleil sur le Cours à Aix, courbée en deux et appuyée sur un bâton; elle ne se souvient plus seulement qu'elle a aimé autrefois d'une passion folle un jeune Lovelace, receveur du grenier à sel, ou, si elle s'en souvient, elle dit ce que disait un jour Benjamin Constant à l'entrée de la vieillesse : « Que me sert-il de vivre? Qu'est-ce que la vie quand on ne peut plus être aimé! »

II. — BEAUMARCHAIS AGENT POLITIQUE. — AFFAIRE DES ÉTATS-UNIS, PREMIÈRE PÉRIODE.

Parmi tous les écrivains français qui ont parlé de Beaumarchais à propos d'un des plus grands événemens des temps modernes, la guerre de l'indépendance américaine, je n'en connais qu'un qui ait eu une idée vague de la part d'action de l'auteur du *Barbier de Séville* dans cet événement. Tous les autres se contentent de dire : Beaumarchais envoyait sous-main des munitions et des armes aux colonies insurgées. Dans l'édition des *Œuvres de Beaumarchais* faite en 1808 par Gudin, presque tous les documens relatifs à cette partie de sa vie ont été volontairement supprimés. Les héritiers de l'auteur du *Barbier de Séville* suivaient alors avec les États-Unis un procès qui n'a été définitivement vidé qu'en 1836. En présence des argumens qu'on leur opposait pour ne pas payer la dette contractée avec Beaumarchais, il y avait imprudence à publier ces pièces; car en rehaussant la situation du négociateur, en le présentant non plus seulement comme un spéculateur pur et simple, mais aussi comme un instigateur et un agent de la politique de la France, elles risquaient peut-être de donner quelque apparence de justice aux objections peu fondées du gouvernement des États-Unis. L'influence de Beaumarchais dans les faits qui ont préparé la guerre d'Amérique est donc restée en France à peu près inconnue. En revanche, il a été publié aux États-Unis contre la créance de Beaumarchais, et par suite contre lui-même, divers ouvrages où quelques faits vrais se mêlent à beaucoup d'erreurs, et qui prouvent que les nations comme les individus ne se distinguent pas toujours par la reconnaissance. Il n'y a plus d'inconvéniens aujourd'hui à exposer exactement, sans l'exagérer, mais aussi sans l'amoindrir ni le dénaturer, le rôle joué par Beaumarchais dans un des actes les plus considérables de la politique française.

L'écrivain que j'indiquais plus haut comme ayant eu seul quelque idée vague de ce rôle est le duc de Lévis, qui, dans ses *Souvenirs et Portraits*, en traitant de la rupture de l'Angleterre et de la France à propos des États-Unis sous le ministère Maurepas en 1778, a écrit les lignes suivantes : « Un ministre sage aurait profité de l'embarras des Anglais pour accroître notre flotte sans la compromettre, et Louis XVI, dont le caractère était pacifique, fût entré aisément dans ces vues. Il eût attendu avec patience le développement d'une grande force maritime capable de faire respecter sa puissance dans les deux mondes. Ce système de prudence était combattu par l'influence que Beaumarchais exerçait sur M. de Maurepas. *Cet homme, plus fameux en littérature qu'en politique, eut cependant une part assez grande à*

la guerre de l'indépendance. » Jusqu'ici, sauf la question d'appréciation que nous examinerons tout à l'heure, le fait énoncé par M. de Lévis est exact; mais ce qui suit est une erreur grossière, une confusion étrange de dates et d'objets. Voici ce que le duc de Lévis ajoute : « Beaumarchais, dit-il, avait acheté à vil prix en Hollande une immense quantité de fusils, pas moins de soixante mille; il les avait vendus à crédit aux agens des Américains. S'ils succombaient, sa créance était perdue avec leur liberté. L'adroit auteur de *Figaro,* qui avait trouvé accès auprès de M. de Maurepas et qui l'amusait par ses saillies, parvint à le décider aux premières hostilités. Le vieux ministre n'avait que trop de faible pour les gens d'esprit; il leur croyait beaucoup trop légèrement une capacité qui exige toujours un jugement sain et de la réflexion. » — C'était bien la peine de se montrer exactement informé tout à l'heure, pour confondre ici deux choses qui n'ont pas le moindre rapport : la politique française dans la question d'Amérique, qui s'agite de 1775 à 1778, et soixante mille fusils achetés par Beaumarchais en Hollande quatorze ans plus tard, en 1792, achetés non pour les États-Unis, qui n'en avaient alors nul besoin, mais pour la France, et par conséquent étrangers à l'affaire d'Amérique. Sous le ministère Maurepas, Beaumarchais n'avait pas à acheter des fusils en Hollande, par l'excellente raison qu'il les tirait des arsenaux de l'état. Les inductions que M. de Lévis rattache à l'achat des fusils tombent donc avec ce fait.

L'auteur des *Souvenirs et Portraits* ne se trompe pas moins lorsque, appréciant la politique de M. de Maurepas, inspirée, suivant lui, par Beaumarchais, il dit ceci : « Si M. de Maurepas eût été plus habile, il eût fait passer aux Américains des secours abondans et secrets; mais il n'en fût jamais venu à une rupture que les Anglais eux-mêmes cherchaient à éviter. De cette manière, il aurait prolongé une guerre ruineuse entre la métropole et les colonies : en ménageant les ressources de la France, il eût épuisé celles de son éternelle rivale. » Nous allons voir au contraire que le système des secours secrets, sinon abondans, que M. de Lévis reproche au ministère français de ne pas avoir pratiqué, est précisément celui qui fut adopté sous l'influence de Beaumarchais; que ce système fut maintenu aussi longtemps qu'il put l'être, mais qu'il arriva bientôt un moment où le continuer devint impossible, et où il fallut opter entre la guerre contre l'Angleterre unie à l'Amérique ou l'alliance avec l'Amérique contre l'Angleterre. De 1774 à 1778, la politique française dans la question qui nous occupe eut trois phases distinctes qui se succédèrent forcément : 1° la neutralité absolue en attendant les événemens, 2° l'appui secret, 3° l'alliance ouverte. Nous allons voir Beaumarchais s'épuiser en efforts pour entraîner notre politique de la pre-

mière phase à la seconde, qui devait engendrer la troisième, et y réussir; mais, s'il y réussit, ce ne fut pas seulement, comme le dit M. de Lévis, parce qu'il amusait par ses saillies la vieillesse de M. de Maurepas : il apporta dans la question autre chose que des saillies. M. de Maurepas, malgré son influence, ne constituait pas à lui seul tout le gouvernement; le département des affaires étrangères était alors confié à un ministre, M. de Vergennes, que l'histoire n'apprécie peut-être pas à toute sa valeur, parce qu'il ne s'occupait point de se faire prôner, mais qui n'en fut pas moins un des ministres les plus éclairés, les plus sages et les plus fermes qu'ait eus la France. M. de Vergennes n'était pas homme à se laisser prendre à des saillies. D'un autre côté, Louis XVI, le plus honnête des rois, répugnait fortement à user des détours que la politique autorise, même envers une puissance rivale qui, pour atteindre un but utile, ne s'inquiéta pas toujours de la moralité des moyens. Pour qu'un tel roi et un tel ministre se soient déterminés à confier à Beaumarchais l'opération dangereuse et délicate dont nous allons rendre compte, il a fallu d'une part que les nécessités de la situation s'accordassent avec les argumens de ce dernier, et d'autre part que tous deux eussent quelque confiance non-seulement dans l'esprit, mais dans la capacité, la sagacité et la prudence de celui qui recevait d'eux une semblable mission.

Quelle était la position de la France par rapport à l'Angleterre au moment où éclata la querelle entre les colonies d'Amérique et la métropole? Cette situation était déplorable; la désastreuse guerre de sept ans n'avait profité qu'à l'Angleterre. Durant ces sept années d'hostilité, il avait péri plus de neuf cent mille hommes sur terre et sur mer, sans compter les victimes des ravages et des misères que la guerre entraîne, — et au sortir de ces longs combats, rien n'était changé dans les limites des puissances continentales. L'Angleterre seule s'était agrandie à nos dépens dans ses colonies et dans son commerce. Par le fatal traité de 1763, nous avions dû lui céder le Canada, l'île du Cap-Breton, les îles de la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, Tabago, le Sénégal; nos possessions des Indes étaient ruinées, notre marine était à moitié détruite, et pour comble d'injure l'Angleterre nous avait forcés de raser les fortifications de Dunkerque et de subir à perpétuité la présence d'un commissaire anglais, sans l'autorisation duquel il n'était pas permis de remuer un pavé sur les quais ou sur le port d'une ville française. Ce dernier article du traité de 1763 était resté au cœur de la France comme un affront sanglant, et l'on aime à rencontrer, dans une dépêche inédite de M. de Vergennes à M. de Guines, notre ambassadeur à Londres, la vive impression du sentiment national froissé par cette stipulation

odieuse. On y sent le noble désir d'effacer cette honte, qui fut effacée par la guerre d'Amérique. « Vous connaissez, écrit le ministre à son ambassadeur en juillet 1775, la délicatesse jalouse de cet objet si humiliant pour la France, et l'abus que les ministres anglais n'en ont que trop souvent fait pour nous mortifier. » Le ton de la diplomatie anglaise était en effet celui des victorieux, il était aigre, facilement arrogant, et empreint du caractère haineux de la politique de lord Chatam.

Il était impossible que, dans une telle situation, la France et son gouvernement ne vissent pas avec un certain intérêt la querelle depuis longtemps engagée entre les colonies d'Amérique et l'Angleterre sur une question de taxes s'envenimer et prendre une physionomie de plus en plus grave. Les mesures de rigueur adoptées en 1774 par le ministère anglais contre la ville de Boston firent passer l'Amérique de l'état d'opposition à l'état de lutte; mais il était bien peu probable encore que le mouvement ne serait pas comprimé et que des milices inexpérimentées et sans armes tiendraient tête aux troupes anglaises. Si l'opposition en Angleterre se servait de cette rébellion et l'amplifiait pour attaquer le ministère de lord North, elle-même ne croyait pas encore à un danger sérieux. Quant au parti ministériel, il n'y voyait qu'une mutinerie insignifiante. Le gouvernement français pensa donc d'abord, comme tout le monde, que la querelle finirait par une répression prompte suivie de quelques concessions.

Cependant il lui importait d'être bien renseigné sur les événemens, leur marche, leur influence, et il ne pouvait l'être qu'à Londres. L'ambassadeur de France en Angleterre était alors le comte de Guines, homme d'esprit et de plaisir, mais d'une capacité très ordinaire, dont les renseignemens, puisés auprès des ministres anglais et acceptés sans contrôle, n'inspiraient qu'une médiocre confiance. De là la nécessité pour le gouvernement français de recourir à toutes les sources d'informations et d'envoyer à Londres divers agens. Beaumarchais, comme c'était assez son habitude, se mit en avant. On avait été content de l'habileté avec laquelle il avait traité l'affaire des papiers de d'Éon, qui traînait depuis plusieurs années. Cette affaire, n'étant pas encore complétement terminée, fournissait un prétexte naturel pour le renvoyer à Londres, où il avait cet avantage d'être lié à la fois avec les partis les plus opposés. On se souvient que, dix ans auparavant, dans son voyage en Espagne, il avait été le favori de lord Rochford, alors ambassadeur à Madrid et grand amateur de musique, avec lequel il chantait des duos; il avait toujours cultivé avec soin cette liaison. Or en 1775 lord Rochford était précisément ministre des affaires étrangères dans le cabinet dirigé par lord North, et lord Rochford n'était pas un modèle de discrétion, à en juger par ces lignes que j'extrais

d'une dépêche où M. de Vergennes caractérise le ministre anglais avec sa manière prudente et posée. « Si l'idée, écrit-il, que nous avons du lord Rochford est exacte, il ne doit pas être difficile de le faire parler plus qu'il n'en a le dessein. » On verra en effet plus loin que Beaumarchais sait très bien faire parler lord Rochford. A la vérité, le ministre fut changé à la fin de 1775, mais il resta toujours un homme très influent, vivant dans l'intimité de George III et par conséquent très utile à écouter.

Beaumarchais n'était pas moins lié avec le démocrate ou mieux le démagogue Wilkes, personnage assez peu digne de l'influence qu'il exerça pendant plusieurs années, mais qui à cette époque, maire de Londres, remuait et dirigeait les masses à son gré. Wilkes avait embrassé ardemment la cause des colonies, avec laquelle il battait en brèche le ministère. Chez lui, Beaumarchais rencontrait tous les Américains qui venaient en Angleterre plaider pour les *insurgents* ou observer la marche des affaires. A l'époque où nous sommes, en 1775, les colonies n'avaient point encore complétement rompu avec la métropole; mais le premier congrès tenu à Philadelphie, en repoussant l'idée d'une séparation, avait cependant posé cette perspective comme une menace au cas où l'Angleterre ne ferait pas droit aux justes griefs des colons. Le ministère avait répondu aux Américains par des envois de troupes et de nouvelles mesures de rigueur. Une proclamation du roi les déclarait coupables de rébellion. Un bill ordonnait de les traiter en ennemis, et de courir sus à tous leurs navires. Ces actes avaient produit les discussions les plus vives. Wilkes demandait la tête des ministres, lord Chatam les écrasait du poids de son éloquence. La situation était tendue au plus haut degré, et cependant, soit en Angleterre, soit en France, très peu de personnes croyaient à une séparation imminente. Les orateurs ministériels insistaient sur la nécessité d'en finir avec une poignée de mutins, les orateurs de l'opposition demandaient compte aux ministres du sang anglais versé par des mains anglaises, et présentaient des projets de conciliation; mais la possibilité d'une rupture complète était écartée par tous. C'est à ce moment, en septembre 1775, que Beaumarchais adresse au roi un grand mémoire inédit que je crois devoir reproduire en grande partie. On y remarquera avec quelle sagacité, près d'un an avant la déclaration d'indépendance, à une époque où le triomphe des Américains paraît encore une chimère, il pose ce triomphe comme une chose certaine, dont on ne peut pas douter, et dont la perspective assurée doit servir de base à la politique française. Voici ce mémoire :

AU ROI (1).

« Sire,

« Dans la ferme confiance où je suis que les extraits que j'adresse à votre majesté sont uniquement pour elle et ne sortent point de ses mains, je continuerai, sire, à vous présenter la vérité sur tous les points connus de moi qui me paraissent intéresser votre service, sans avoir égard aux intérêts de qui que ce soit au monde.

« Je me suis dérobé d'Angleterre sous prétexte d'aller à la campagne, et je suis venu tout courant de Londres à Paris, pour conférer avec MM. de Vergennes et de Sartines sur des objets trop importans et trop délicats pour être confiés à la fidélité d'aucun courrier.

« Sire, l'Angleterre est dans une telle crise, un tel désordre au dedans et au dehors, qu'elle toucherait presque à sa ruine, si ses voisins et ses rivaux étaient eux-mêmes en état de s'en occuper sérieusement. Voici le fidèle exposé de la situation des Anglais en Amérique; je tiens ces détails d'un habitant de Philadelphie, arrivant des colonies et sortant d'en conférer avec les ministres anglais, que son récit a jetés dans le plus grand trouble et a glacés d'effroi. Les Américains, résolus de tout souffrir plutôt que de plier, et pleins de cet enthousiasme de liberté qui a si longtemps rendu la petite nation des Corses redoutable aux Génois, ont trente-huit mille hommes effectifs armés et déterminés sous les murs de Boston; ils ont réduit l'armée anglaise à la nécessité de mourir de faim dans cette ville ou d'aller chercher ses quartiers d'hiver ailleurs, ce qu'elle va faire incessamment. Environ quarante mille hommes bien armés et aussi déterminés que les premiers défendent le reste du pays, sans que ces quatre-vingt mille hommes aient enlevé un seul cultivateur à la terre, un seul ouvrier aux manufactures. Tout ce qui travaillait à la pêche, que les Anglais ont détruite, est devenu soldat et croit avoir à venger la ruine de sa famille et la liberté de son pays; tout ce qui avait un commerce maritime, que les Anglais ont arrêté, s'est joint aux pêcheurs pour faire la guerre à leurs communs persécuteurs; tous les gens travaillant sur les ports ont grossi cette armée de furieux dont la vengeance et la rage animent toutes les actions.

« Je dis, sire, qu'une telle nation doit être invincible, surtout ayant derrière elle autant de pays qu'il lui en faut pour ses retraites, quand même les Anglais se seraient rendus maîtres de toutes leurs côtes, ce qui est bien loin d'arriver. Tous les gens sensés sont donc convaincus en Angleterre que les colonies anglaises sont perdues pour la métropole, et c'est aussi mon avis (2).

« La guerre ouverte qui se fait en Amérique est bien moins funeste encore à l'Angleterre que la guerre intestine qui doit éclater avant peu dans Londres; l'aigreur entre les partis y est montée au plus haut excès depuis la proclamation du roi d'Angleterre qui déclare les Américains rebelles. Cette ineptie, ce chef-d'œuvre de démence de la part du gouvernement a renouvelé les forces de tous les opposans en les réunissant contre lui; la résolution est prise de

(1) Remis au roi, cacheté, par M. de Sartines, le 21 septembre 1775.

(2) Beaumarchais exagère ici beaucoup l'état de l'opinion en Angleterre pour donner plus de poids à son avis, et il enlève à cet avis un mérite de sagacité que nous devons lui restituer.

rompre en visière ouvertement au parti de la cour dans les premières séances du parlement. On croit que ces séances ne se passeront pas sans qu'il y ait sept ou huit membres de l'opposition envoyés à la Tour de Londres, et c'est là l'instant attendu pour sonner le tocsin. Le lord Rochford, mon ami depuis quinze ans, causant avec moi, m'a dit en soupirant ces mots : *J'ai grand'peur, monsieur, que l'hiver ne se passe point sans qu'il y ait quelques têtes à bas, soit dans le parti du roi, soit dans l'opposition.* D'un autre côté, le lord-maire Wilkes, dans un mouvement de joie et de liberté à la fin d'un dîner splendide, me dit publiquement ceux-ci : « Depuis longtemps le roi d'Angleterre me fait l'honneur de me haïr. De ma part je lui ai toujours rendu la justice de le mépriser, le temps est venu de décider lequel a le mieux jugé l'autre, et de quel côté le vent fera choir des têtes (1). »

« Le lord North, que tout ceci menace, donnerait aujourd'hui de grand cœur sa démission, s'il pouvait le faire avec honneur et sûreté.

« . . . . . Le moindre échec que recevra l'armée royale en Amérique, augmentant l'audace du peuple et de l'opposition, peut décider l'affaire à Londres au moment qu'on s'y attendra le moins, et si le roi se voit forcé de plier, je le dis en frémissant, je ne crois pas sa couronne plus assurée sur sa tête que la tête de ses ministres sur leurs épaules. Ce malheureux peuple anglais, avec sa frénétique liberté, peut inspirer une véritable compassion à l'homme qui réfléchit. Jamais il n'a goûté la douceur de vivre paisiblement sous un roi bon et vertueux. Ils nous méprisent et nous traitent d'esclaves, parce que nous obéissons volontairement; mais si le règne d'un prince ou faible ou méchant a fait quelquefois un mal momentané à la France, jamais cette rage licencieuse que les Anglais appellent liberté n'a laissé un instant de bonheur et de vrai repos à ce peuple indomptable. Rois et sujets, tous y sont également malheureux (2). Aujourd'hui, pour augmenter encore le trouble, il s'est ouvert une souscription secrète à Londres, chez deux des plus riches marchands particuliers de cette capitale, où tous les mécontens envoient de l'or pour faire passer aux Américains, ou payer les secours que les Hollandais leur fournissent. Ils font plus, ils ont des liaisons secrètes en Portugal, jusque dans le conseil du roi, qu'ils paient fort cher, pour tâcher d'empêcher que les Portugais n'entrent en accommodement avec les Espagnols (3). Ils ont l'espoir que cette guerre attirera bientôt les Anglais et les Français dans la querelle de leurs alliés, et que ce nouvel incident détruira plus sûrement encore le ministère actuel, ce qui est l'objet constant de tous les opposans.

« RÉSUMÉ. — L'Amérique échappe aux Anglais en dépit de leurs efforts; la guerre est plus vivement allumée dans Londres qu'à Boston. La fin de cette crise amènera la guerre avec les Français, si l'opposition triomphe, soit que

(1) Ce propos de Wilkes est d'autant plus insolent qu'il émane d'un homme qui manquait à la fois de moralité privée et de moralité politique.

(2) Voilà des opinions politiques qu'on n'est pas accoutumé à attribuer à l'auteur du *Mariage de Figaro*. A la vérité, Beaumarchais écrivait ceci à un roi dont il était l'agent; mais en général l'examen de ses papiers prouve que dans l'application ses idées politiques se ressentaient peu de l'effervescence de son esprit.

(3) Il y avait à cette époque un démêlé entre le Portugal et l'Espagne sur une question de limites.

Chatam ou Rockingham remplace lord North. Les opposans, pour augmenter le trouble, intriguent en Portugal pour empêcher l'accommodement avec l'Espagne.

« Notre ministère, mal instruit, a l'air stagnant et passif sur tous ces événemens qui nous touchent la peau.

« Un homme supérieur et vigilant serait indispensable à Londres aujourd'hui.

« La première chose que l'on ne peut s'empêcher de faire est d'engager le ministère d'Espagne à se rendre moins difficile sur les répétitions contre le Portugal. Pendant que le ministère anglais travaille à rapprocher le Portugal de la conciliation, et fait observer aux Portugais que les embarras intérieurs de l'Angleterre l'empêcheraient absolument aujourd'hui de les secourir, aux termes de leur dernier traité, notre démarche auprès du ministère d'Espagne est indispensable pour détruire autant qu'il est possible l'effet de l'intrigue et de l'argent de l'opposition anglaise, qui emploie les derniers efforts en Portugal pour y engager sérieusement la querelle entre les deux puissances du sud. . . . . .

« ..... Voilà, sire, quels sont les motifs de ma course secrète en France. Quelque usage que votre majesté fasse de ce travail, je compte assez sur la vertu, sur la bonté de mon maître, pour espérer qu'il ne fera pas tourner contre moi ces preuves de mon zèle, en les confiant à personne, en augmentant le nombre de mes ennemis, qui ne m'arrêteront jamais tant que je serai certain du secret et de la protection de votre majesté.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

On voit que dans ce mémoire Beaumarchais affirme avec une rare perspicacité le triomphe prochain des colonies d'Amérique, mais on voit aussi qu'il insiste pour qu'on éloigne tout ce qui pourrait entraîner la France dans un conflit dont le moment n'est pas arrivé. Si Beaumarchais s'exagère les conséquences de la lutte des partis en Angleterre, c'est qu'ici tout le monde se trompait comme lui. On supposait naturellement que des échecs éprouvés en Amérique rendraient l'Angleterre furieuse contre ses ministres; mais le peuple anglais, avec ce sentiment national et ce bon sens qui le caractérisent souvent dans les grandes crises, déjoua ces prévisions. La défaite des troupes anglaises affaiblit l'opposition plus encore que le ministère : tout fut subordonné à la nécessité de combattre et de vaincre, et l'irritation des esprits, au lieu de s'enflammer, s'amortit considérablement.

On doit noter aussi que le mémoire de Beaumarchais au roi est indiqué comme remis d'abord à M. de Sartines, ce qui nous autorise à supposer que Beaumarchais a fait un secret de cette démarche à M. de Vergennes, ou n'a pas trouvé chez ce ministre le degré de confiance qu'il désirait; c'est peut-être ce qui explique la lettre suivante à M. de Vergennes, écrite un jour après le mémoire :

« Monsieur le comte,

« Quand le zèle est indiscret, il doit être réprimé; lorsqu'il est agréable, il faut l'encourager; mais toute la sagacité du monde ne pourrait pas faire deviner à celui à qui on ne répond rien quelle conduite il doit tenir.

« Je fis hier parvenir au roi, par M. de Sartines, un petit travail qui n'est que le résumé de la longue conférence que vous m'aviez accordée la veille : c'est l'état exact des hommes et des choses en Angleterre; il est terminé par l'offre que je vous avais faite de bâillonner pour le temps nécessaire à nos apprêts de guerre tout ce qui, par ses cris ou son silence, peut en hâter ou retarder le moment. Il a dû être question de tout cela au conseil, et ce matin vous ne me faites rien dire. Les choses les plus mortelles aux affaires sont l'incertitude ou la perte du temps.

« Dois-je attendre votre réponse, ou faut-il que je parte sans en avoir aucune? Ai-je bien ou mal fait d'entamer les esprits dont les dispositions nous deviennent si importantes? Laisserai-je à l'avenir avorter les confidences et repousserai-je, au lieu de les accueillir, les ouvertures qui doivent influer sur la résolution actuelle? Enfin suis-je un agent utile à mon pays, ou seulement un voyageur sourd et muet?... J'attendrai votre réponse à cette lettre pour partir. Je suis, etc.,

« BEAUMARCHAIS. »

« Paris, ce 22 septembre 1775. »

Il reçut sans doute la réponse qu'il désirait, car le lendemain, repartant pour Londres, il écrit à M. de Vergennes :

« Paris, le 23 septembre 1775.

« Monsieur le comte,

« Je pars, bien instruit des intentions du roi et des vôtres; que votre excellence soit tranquille : ce serait à moi une ânerie impardonnable en pareille affaire que de compromettre en rien la dignité du maître et de son ministre : faire de son mieux n'est rien en politique, le premier maladroit en offre autant; faire le mieux possible de la chose est ce qui doit distinguer du commun des serviteurs celui que sa majesté et vous, monsieur le comte, honorez de votre confiance en un point aussi délicat. Je suis, etc,

« BEAUMARCHAIS. »

A dater de ce moment, la correspondance s'établit directement entre Beaumarchais et M. de Vergennes, et le thème qu'il déroule sans cesse sous diverses formes est celui-ci : Les Américains triompheront, mais il faut les aider dans leur lutte, car, s'ils succombaient, ils s'uniraient aux Anglais et se retourneraient contre nous. Nous ne sommes pas encore en état de faire la guerre; il faut nous préparer, faire durer la lutte, et pour cela envoyer avec prudence des secours secrets aux Américains.

Le mémoire suivant, adressé à Louis XVI par l'intermédiaire de M. de Vergennes, est le développement de cette idée, et, rapproché du premier, il nous montre quels pas avait faits la question.

LA PAIX OU LA GUERRE.

AU ROI SEUL (1).

« Sire,

« La fameuse querelle entre l'Amérique et l'Angleterre qui va bientôt diviser le monde et changer le système de l'Europe, impose à chaque puissance la nécessité de bien examiner par où l'événement de cette séparation peut influer sur elle et la servir ou lui nuire.

« Mais la plus intéressée de toutes est certainement la France, dont les îles à sucre sont, depuis la dernière paix, l'objet constant des regrets et de l'espoir des Anglais, désirs et regrets qui doivent infailliblement nous donner la guerre, à moins que, par une faiblesse impossible à supposer, nous ne consentions à sacrifier nos riches possessions du golfe à la chimère d'une paix honteuse et plus destructive que cette guerre que nous redoutons.

« Dans un premier mémoire, remis il y a trois mois à votre majesté par M. de Vergennes, j'ai tâché d'établir solidement que la justice de votre majesté ne pouvait être blessée de prendre de sages précautions contre des ennemis qui ne sont jamais délicats sur celles qu'ils prennent contre nous.

« Aujourd'hui que l'instant d'une crise violente avance à grands pas, je suis obligé de prévenir votre majesté que la conservation de nos possessions d'Amérique et la paix qu'elle paraît tant désirer dépendent uniquement de cette seule proposition : *il faut secourir les Américains.* C'est ce que je vais démontrer.

« Le roi d'Angleterre, les ministres, le parlement, l'opposition, la nation, le peuple anglais, enfin les partis qui déchirent cet état, conviennent qu'on ne doit plus se flatter de ramener les Américains, ni même que les grands efforts qu'on fait aujourd'hui pour les soumettre aient le succès de les réduire. De là, sire, ces débats violens entre le ministère et l'opposition, ce flux et reflux d'opinions admises ou rejetées qui, n'avançant pas les affaires, ne servent qu'à mettre la question dans un plus grand jour.

« Le lord North, effrayé de piloter seul au fort d'un tel orage, vient de profiter de l'ambition du lord Germaine pour verser tout le poids des affaires sur sa tête ambitieuse.

« Le lord Germaine, étourdi des cris et frappé des argumens terribles de l'opposition, dit aujourd'hui aux lords Shelburne et Rockingham, chefs de parti : « Dans l'état où sont les choses, messieurs, osez-vous répondre à la nation que les Américains se soumettront à l'acte de navigation et rentreront sous le joug, *à la seule condition*, renfermée dans le plan de lord Shelburne, *d'être remis en l'état où ils étaient avant les troubles de* 1763 ? Si vous l'osez, messieurs, investissez-vous du ministère, et chargez-vous du salut de l'état à vos risques, périls et fortunes. »

« L'opposition, disposée à prendre le ministre au mot et toute prête à dire oui, n'est arrêtée que par l'inquiétude que les Américains, encouragés par leurs succès et peut-être enhardis par quelques traités secrets avec l'Espagne et la France, ne refusent aujourd'hui ces mêmes conditions de paix qu'ils demandaient à mains jointes il y a deux ans.

(1) Remis à M. le comte de Vergennes, cachet volant, le 29 février 1776.

« D'autre part le sieur L. (M. de Vergennes dira son nom à votre majesté) (1), député secret des colonies à Londres, absolument découragé par l'inutilité des efforts qu'il a tentés par moi auprès du ministère de France pour en obtenir des secours de poudres et de munitions de guerre, me dit aujourd'hui : « Une dernière fois, la France est-elle absolument décidée à nous refuser tout secours et à devenir la victime de l'Angleterre et la fable de l'Europe par cet incroyable engourdissement? Obligé moi-même de répondre positivement, j'attends votre dernière réponse pour donner la mienne. *Nous offrons à la France, pour prix de ses secours secrets, un traité secret de commerce qui lui fera passer, pendant un certain nombre d'années après la paix, tout le bénéfice dont nous avons depuis un siècle enrichi l'Angleterre, plus une garantie de ses possessions selon nos forces.* Ne le voulez-vous pas? Je ne demande à lord Shelburne que le temps de l'allée et du retour d'un vaisseau qui instruira le congrès des propositions de l'Angleterre, et je puis vous dire dès à présent quelles résolutions prendra le congrès à cet égard. Ils feront sur-le-champ une proclamation publique par laquelle ils offriront à toutes les nations du monde, pour en obtenir des secours, les conditions que je vous offre en secret aujourd'hui. Et pour se venger de la France et la forcer publiquement à faire une déclaration à leur égard qui la commette à l'excès, ils enverront dans vos ports les premières prises qu'ils feront sur les Anglais : alors, de quelque côté que vous vous tourniez, cette guerre que vous fuyez et redoutez tant, devient inévitable pour vous, car ou vous recevrez nos prises dans vos ports ou vous les rejetterez; si vous les recevez, la rupture est certaine avec l'Angleterre; si vous les rejetez, à l'instant le congrès accepte la paix aux conditions proposées par la métropole; les Américains outrés joignent toutes leurs forces à celles de l'Angleterre pour tomber sur vos îles et vous prouver que les belles précautions mêmes que vous aviez prises pour garder vos possessions étaient justement celles qui devaient vous en priver à jamais.

« Allez, monsieur, allez en France; exposez-y ce tableau des affaires; je vais m'enfermer à la campagne jusqu'à votre retour pour n'être pas forcé de donner une réponse avant d'avoir reçu la vôtre. Dites à vos ministres que je suis prêt à vous y suivre, s'il le faut, pour y confirmer ces déclarations; dites-leur *que j'apprends que le congrès a envoyé deux députés à la cour de Madrid pour le même objet, et je puis vous ajouter à cela qu'ils ont reçu une réponse très satisfaisante.* Le conseil de France aurait-il aujourd'hui la glorieuse prérogative d'être seul aveuglé sur la gloire du roi et les intérêts de son royaume? »

« Voilà, sire, le tableau terrible et frappant de notre position; votre majesté veut sincèrement la paix! Le moyen de vous la conserver, sire, va faire le résumé de ce mémoire.

« Admettons toutes les hypothèses possibles, et raisonnons :

« Ce qui suit est bien important :

« Ou l'Angleterre aura dans cette campagne le succès le plus complet en Amérique;

(1) C'était Arthur Lee, qui fit depuis partie avec Franklin de la députation américaine à Paris.

« Ou les Américains repousseront les Anglais avec perte;

« Ou l'Angleterre prendra le parti, déjà adopté par le roi, d'abandonner les colonies à elles-mêmes et de s'en séparer à l'amiable;

« Ou l'opposition, en s'emparant du ministère, répondra de la soumission des colonies à la condition d'être remises en leur état de 1763.

« Voilà tous les possibles rassemblés : y en a-t-il un seul qui ne vous donne à l'instant la guerre que vous voulez éviter? Sire, au nom de Dieu, daignez l'examiner avec moi :

« 1° Si l'Angleterre triomphe de l'Amérique, ce ne peut être qu'avec une dépense énorme d'hommes et d'argent; or le seul dédommagement que les Anglais se proposent de tant de pertes est d'enlever à leur retour les îles françaises, de se rendre par là les marchands exclusifs de la précieuse denrée du sucre, qui peut seule réparer tous les dommages de leur commerce, et cette prise les rend à jamais possesseurs absolus du bénéfice de l'interlope que le continent fait avec ces mêmes îles.

« Alors, sire, il vous resterait uniquement le choix de commencer trop tard une guerre infructueuse, ou de sacrifier à la plus honteuse des paix inactives toutes vos colonies d'Amérique, et de perdre 280 millions de capitaux et plus de 30 millions de revenus.

« 2° Si les Américains sont vainqueurs, à l'instant ils sont libres, et les Anglais, au désespoir de voir leur existence diminuée des trois quarts, n'en seront que plus empressés à chercher un dédommagement devenu indispensable dans la prise facile de nos possessions d'Amérique, et l'on peut être certain qu'ils n'y manqueront pas.

« 3° Si les Anglais se croient forcés d'abandonner sans coup férir les colonies à elles-mêmes, comme c'est le vœu secret du roi, la perte étant la même pour leur existence et leur commerce étant également ruiné, le résultat pour nous est semblable au précédent, excepté que les Anglais, moins énervés par cet abandon à l'amiable que par une campagne sanglante et ruineuse, n'en auront que plus de moyens et de facilités de s'emparer de nos îles, dont alors ils ne pourront plus se passer, s'ils veulent conserver les leurs et garder un pied de terre en Amérique.

« 4° Si l'opposition se met en possession du ministère et conclut le traité de réunion avec les colonies, les Américains, outrés contre la France, dont les refus les auront seuls forcés à se soumettre à la métropole, nous menacent dès aujourd'hui de joindre toutes leurs forces à celles de l'Angleterre pour enlever nos îles. Il ne se réuniront même à la mère-patrie qu'à cette condition, et Dieu sait alors avec quelle joie le ministère composé des lords Chatam, Shelburne et Rockingham, dont les dispositions pour nous sont publiques, adoptera le ressentiment des Américains, et vous fera sans relâche la guerre la plus opiniâtre et la plus cruelle.

« Que faire donc en cette extrémité pour avoir la paix et conserver nos îles?

« Vous ne conserverez la paix que vous désirez, sire, qu'en empêchant à tout prix qu'elle ne se fasse entre l'Angleterre et l'Amérique, et qu'en empêchant que l'une triomphe complétement de l'autre, et le seul moyen d'y parvenir est de donner des secours aux Américains, qui mettront leurs forces en équilibre avec celles de l'Angleterre, mais rien au-delà. Et croyez, sire, que

l'épargne aujourd'hui de quelques millions peut coûter avant peu bien du sang et de l'argent à la France.

« Croyez surtout, sire, que les seuls apprêts forcés de la première campagne vous coûteront plus que tous les secours qu'on vous demande aujourd'hui, et que la triste économie de 2 ou 3 millions vous en fera perdre à coup sûr avant deux ans plus de 300.

« Si l'on répond que nous ne pouvons secourir les Américains sans blesser l'Angleterre et sans attirer sur nous l'orage que je veux conjurer au loin, je réponds à mon tour qu'on ne courra point ce danger, si l'on suit le plan que j'ai tant de fois proposé, de secourir secrètement les Américains sans se compromettre, en leur imposant pour première condition qu'ils n'enverront jamais aucune prise dans nos ports, et ne feront aucun acte tendant à divulguer des secours que la première indiscrétion du congrès lui ferait perdre à l'instant. Et si votre majesté n'a pas sous la main un plus habile homme à y employer, je me charge et réponds du traité, sans que personne soit compromis, persuadé que mon zèle suppléera mieux à mon défaut d'habileté que l'habileté d'un autre ne pourrait remplacer mon zèle.

« Votre majesté voit sans peine que tout le succès dépend ici du secret et de la célérité; mais une chose infiniment importante à l'un et à l'autre serait de renvoyer, s'il était possible, à Londres lord Stormont, qui, par la facilité de ses liaisons en France, est à portée d'instruire et instruit journellement l'Angleterre de tout ce qui se dit et s'agite au conseil de votre majesté.

« Cela est bien extraordinaire, mais cela est; l'occasion du rappel de M. de Guines est on ne peut pas plus favorable.

« L'Angleterre veut absolument un ambassadeur; si votre majesté ne se pressait pas de nommer un successeur à M. de Guines et qu'elle envoyât en Angleterre un chargé d'affaires ou ministre d'une capacité reconnue (1), à l'instant on rappellerait lord Stormont (1), et quelque ministre qu'ils nommassent en place de cet ambassadeur, il se passerait bien du temps avant qu'il fût en état par ses liaisons de nous faire autant de mal que nous en recevons de lord Stormont. Et la crise une fois passée, le plus futile ou le plus fastueux de nos seigneurs pourrait être envoyé sans risque en ambassade à Londres; la besogne étant faite ou manquée, tout le reste alors serait sans importance.

« Votre majesté peut juger par ces travaux si mon zèle est autant éclairé qu'il est ardent et pur.

« Mais si mon auguste maître, oubliant tous les dangers qu'un mot échappé de sa bouche peut faire courir à un bon serviteur qui ne connaît et ne sert que lui, laissait pénétrer que c'est par moi qu'il reçoit ces instructions secrètes, alors toute son autorité même aurait peine à me garantir de ma perte, tant la cabale et l'intrigue ont de pouvoir, sire, au milieu de votre cour, pour nuire et renverser les plus importantes entreprises. Votre majesté sait mieux que personne que le secret est l'âme des affaires et qu'en politique un projet éventé n'est qu'un projet manqué.

« Depuis que je vous sers, sire, je ne vous ai rien demandé et ne vous

(1) Le conseil de Beaumarchais fut suivi. Après le rappel de M. de Guines, on envoya d'abord en Angleterre un simple chargé d'affaires, M. Garnier.

demanderai jamais rien. Faites seulement, ô mon maître, qu'on ne puisse m'empêcher de travailler pour votre service, et toute mon existence vous est consacrée.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

On reconnaît ici que Beaumarchais juge le moment venu d'appuyer avec énergie le système des secours secrets, et qu'il présente ce système avec une habileté qui ferait honneur à un diplomate de profession; on voit aussi qu'il se propose pour la première fois comme prêt à le mettre lui-même à exécution. La prudence de M. de Vergennes s'y refuse encore. Beaumarchais écrit une douzaine de lettres de plus en plus vives, et il semble qu'on le voit peu à peu gagner du terrain sur l'esprit du ministre. M. de Vergennes ne croit plus autant à la possibilité de conserver la paix. «Quoique la tendance de la France et de l'Espagne, écrit-il à notre chargé d'affaires à Londres le 20 avril 1776, soit pour assurer la durée de la paix, je vous avoue que je ne suis pas tranquille quand je considère la foule des accidens indépendans de la volonté des souverains qui peuvent confondre leur prévoyance. » Les inquiétudes du ministre français sont bientôt fortifiées par l'attitude défiante et tracassière du gouvernement anglais; quoique la France garde encore en ce moment la plus absolue neutralité, cela ne suffit pas au cabinet de Londres : il prétend visiter nos navires, poursuivre les bâtimens américains jusque sous le canon de nos forts; il gêne notre commerce; il soutient que nous devons punir ceux de nos négocians qui trafiquent avec les rebelles. Beaumarchais exploite avec soin ces circonstances au profit de son idée. Il raconte à M. de Vergennes, avec une grande vivacité, une scène qu'il a eue avec lord Rochford au sujet de cette prétention du gouvernement anglais, d'obtenir la punition de nos négocians, et M. de Vergennes lui répond par la lettre suivante, où le calme habituel du ministre semble s'altérer un peu au contact de la vivacité fiévreuse de Beaumarchais :

« A Versailles, le 26 avril 1776.

« J'ai mis sous les yeux du roi, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le mardi 16 et non le 12 de ce mois. J'ai la satisfaction de vous annoncer que sa majesté a fort approuvé la manière noble et franche dont vous avez repoussé l'attaque que le lord Rochford vous a faite à l'occasion de ce bâtiment américain destiné, dit-on, pour Nantes et conduit à Bristol. Vous n'avez rien dit que sa majesté ne vous eût prescrit de dire, si elle avait pu prévoir que vous seriez dans le cas de vous expliquer sur un objet aussi étranger aux soins dont vous êtes chargé (1). Au ton de lord Rochford, il semblerait argumenter d'un pacte qui nous assujettirait à faire de

(1) La mission ostensible de Beaumarchais était à ce moment de réunir à Londres des piastres espagnoles pour le service de nos colonies.

l'intérêt de l'Angleterre le nôtre propre. Je ne connais pas ce pacte; il n'existe pas dans l'exemple que l'Angleterre nous a donné lorsqu'elle a cru pouvoir nous nuire. Qu'on se rappelle seulement la conduite qu'on a tenue à notre égard pendant les troubles de Corse, les secours de toute espèce qu'on y a versés sans aucune sorte de ménagement. Je ne cite pas cet exemple pour nous autoriser à le suivre. Le roi, fidèle à ses principes de justice, ne cherche point à abuser de la situation des Anglais pour augmenter leur embarras; mais il ne peut retrancher à ses sujets la protection qu'il doit à leur commerce... Il serait contre toute raison et bienséance de prétendre que nous ne devons vendre aucun article de commerce à qui que ce soit, parce qu'il serait possible qu'il passât de seconde main en Amérique. »

Après divers détails, le ministre termine ainsi :

« Recevez tous mes complimens, monsieur. Après vous avoir assuré de l'approbation du roi, la mienne ne doit pas vous paraître fort intéressante; cependant je ne puis m'empêcher d'applaudir à la sagesse et à la fermeté de votre conduite, et de vous renouveler toute mon estime.

« Je suis bien parfaitement, monsieur, etc.

« DE VERGENNES. »

Il est visible que le ministre commence à se fatiguer des exigences du cabinet anglais, et que Beaumarchais et son plan de secours secrets font des progrès dans son esprit. Celui-ci ne songeait pas encore à cette époque à réaliser ce système sous la forme d'une opération commerciale entreprise par lui avec le concours du gouvernement, mais à ses risques et périls. Il demandait 3 millions pour les transmettre directement soit en argent, soit en munitions, aux agens de l'Amérique.

Le ministère français se décida enfin à accepter et à faire accepter au roi la combinaison proposée; cependant la prudence de M. de Vergennes la repoussa sous cette forme, qui parut trop compromettante. On dit à Beaumarchais : « Il faut que l'opération ait essentiellement, aux yeux du gouvernement anglais et même aux yeux des Américains, l'aspect d'une spéculation individuelle, à laquelle nous sommes étrangers et que nous ne pouvons pas empêcher. Pour qu'elle soit telle en apparence, il faut qu'elle le soit aussi, jusqu'à un certain point, en réalité. Nous vous donnerons secrètement un million, mais rien de plus. Avec ce million, vous vous en procurerez d'autres, soit en Espagne, si le cabinet de Madrid s'unit à nous dans cet arrangement, soit auprès des particuliers qui voudront s'associer aux bénéfices possibles de votre entreprise. Vous fonderez une grande maison de commerce, et à vos risques et périls vous approvisionnerez l'Amérique d'armes, de munitions, d'objets d'équipement et de tous autres objets qui lui seront nécessaires pour soutenir la guerre. Nos arsenaux vous livreront des armes et des munitions, mais vous les

remplacerez ou vous les paierez. Vous ne demanderez point d'argent aux Américains, puisqu'ils n'en ont pas, mais vous leur demanderez des retours en denrées de leur sol, dont nous vous faciliterons l'écoulement dans le royaume, et vous leur accorderez de votre côté toutes les facilités possibles. » C'était, en un mot, une entreprise où le gouvernement figurait comme un principal actionnaire qui abandonnerait sa mise de fonds à certaines conditions, et sous ce rapport l'entreprise était certainement très avantageuse pour Beaumarchais. Elle n'était pas non plus sans difficultés. Ce million en exigeait beaucoup d'autres, car le premier envoi fait par Beaumarchais dépassait à lui seul trois millions. Il fallait donc autour de cette première mise de fonds appeler l'argent du commerce, et le risquer dans une opération qui pouvait tout engloutir et engloutir en même temps la fortune personnelle de Beaumarchais, car cette opération devait à la fois braver le danger des croiseurs anglais, subir les fluctuations journalières de la politique française, qui, à un moment donné, faisait décharger les navires ou s'opposait à leur sortie, et enfin s'adresser à des acheteurs qui se croyant, on le verra, autorisés à mettre peu d'empressement à payer, même en nature, pouvaient, par des retours trop tardifs, compromettre et paralyser l'entreprise. Telle était la véritable physionomie de l'opération présentée à Beaumarchais : elle eût pu effrayer un autre que lui, mais on sait déjà qu'il ne redoutait pas les choses difficiles. Il l'accepta donc sous cette forme, et le 10 juin 1776, un mois avant que les États-Unis eussent fait leur déclaration d'indépendance, il signa ce fameux reçu qui, tenu secret sous la monarchie, livré aux États-Unis sous la république, a occasionné un procès de cinquante ans sur lequel nous reviendrons. Il est ainsi conçu :

« J'ai reçu de M. Duvergier, conformément aux ordres de M. le comte de Vergennes, en date du 5 courant, la somme d'un million *dont je rendrai compte* à mondit sieur comte de Vergennes.

« CARON DE BEAUMARCHAIS.

« Bon pour un million de livres tournois. »

« A Paris, ce 10 juin 1776. »

A partir de ce jour, le rôle de Beaumarchais dans l'affaire d'Amérique change encore de nature. Il passe de l'état d'observateur et d'instigateur à l'état d'acteur. Il n'écrit plus seulement des mémoires, il expédie des cargaisons, il lutte contre les vents, les flots, les Anglais et les hésitations du ministère; il pousse de toutes ses forces à la guerre, et, quand elle éclate enfin, il y figure brillamment avec *sa marine*. Cette nouvelle période de l'opération veut être racontée à part.

LOUIS DE LOMÉNIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1853.

Lorsque des questions graves, qui engagent la paix, la sécurité des peuples, qui remettent en doute toutes les conditions d'équilibre de l'Europe, lorsque ces questions, disons-nous, sont posées, il faut bien qu'elles suivent leur cours. Peut-être eût-il été facile et sage de les éviter et d'épargner au monde une épreuve que rien ne semblait appeler, pour le moment du moins; mais une fois que ces questions sont posées, dès que des gouvernemens ont mis sur elles l'enjeu de leur politique, de leur ambition ou de leur amour-propre, elles ont leurs phases, leurs péripéties et leurs crises inévitables. Elles touchent à trop d'intérêts, et à de trop grands intérêts, pour ne point émouvoir vivement l'opinion publique. Il n'y a plus guère qu'une chance pour qu'elles reviennent à des proportions plus simples et plus raisonnables, c'est qu'elles atteignent à leur développement extrême, parce qu'alors il y a dans leur excès même quelque chose qui arrête tout le monde. Les affaires d'Orient en sont depuis quelque temps le plus frappant exemple. Tous les regards sont tournés vers Constantinople, comme pour en attendre la paix ou la guerre. Tous les cabinets, tous les foyers de crédit public ressentent l'influence des nouvelles qui se succèdent. Si on pouvait se demander, il y a quelques semaines, quelle était la véritable nature de la mission du prince Menschikoff à Constantinople, on peut se demander aujourd'hui quelle sera la suite de cette sorte de rupture diplomatique qui vient d'éclater entre la Russie et l'empire ottoman. Tel est, pour le moment, l'état des complications récemment survenues à Constantinople.

On sait comment cette question orientale avait pris tout à coup un aspect menaçant par la mission du prince Menschikoff. Ce qu'il y avait de mystérieux et d'extraordinaire dans cette mission ne faisait qu'ajouter à l'impression profonde causée en Europe. On s'était accoutumé cependant, la première émotion passée, à croire que l'intention du tsar avait pu être moins d'obtenir des résultats effectifs immédiats que de produire un grand effet moral. L'événement démontre que les hypothèses les plus graves n'étaient pas les moins fondées. Si la question des lieux saints avait une place dans les instructions du prince Menschikoff, il est évident aujourd'hui qu'elle n'était pas la plus sérieuse. Quelques négociations ont suffi pour régler cette difficulté. Nous ne

rechercherons pas quelle est la signification des nouveaux firmans du sultan, rapprochés des stipulations précédemment acquises à la France; nous ne le rechercherons pas, parce que cette question, quelque importante qu'elle ait pu être, disparaît complétement devant la seule et grande question qui est le nœud des dernières complications. A peine, en effet, l'affaire des lieux saints était-elle réglée, que le véritable secret de la mission du prince Menschikoff se révélait. C'est le 5 mai qu'une note de l'envoyé russe faisait connaître au gouvernement ottoman la demande d'un traité garantissant les priviléges et immunités dont jouit l'église grecque en Orient, et constituant le tsar, arbitre du sens à donner à ces priviléges, protecteur de tous les chrétiens orientaux. Si ce n'était un *ultimatum*, — du moins, en réalité, un délai de cinq jours seulement était laissé au divan pour répondre. Le cabinet ottoman n'a point faibli dans ces circonstances difficiles : le 10, il répondait par un refus motivé d'accéder à la demande de l'envoyé russe. Sur ces entrefaites d'ailleurs éclatait une crise ministérielle qui ramenait au pouvoir un des hommes les plus éclairés de la Turquie et les moins sympathiques à la Russie, Reschid-Pacha. Le retour de Reschid-Pacha n'était point fait pour modifier les résolutions du divan. Aussi, après plusieurs délais successifs, après plusieurs essais infructueux de négociations nouvelles, le prince Menschikoff a-t-il définitivement quitté Constantinople le 22, se rendant à Odessa. Maintenant nous demanderons encore quelle sera la suite de cette rupture? Rien ne serait plus difficile certainement que de pressentir comment des négociations plus heureuses pourront se renouer, quelle issue trouveront ces complications inattendues. Il reste d'ailleurs à savoir encore si l'acte du prince Menschikoff sera sanctionné par l'empereur Nicolas. Dans tous les cas seulement, ce qu'il faut croire, c'est que la paix générale n'en sera point altérée. C'est une de ces questions auxquelles le sentiment public, si l'on nous passe ce terme, impose une solution pacifique. Nous nous fondons pour penser ainsi, et sur la nature même de l'incident d'où sont nées ces complications, et sur les grands intérêts généraux qu'elles affectent en Europe.

Quelle est donc la véritable nature des demandes que le prince Menschikoff a été chargé de porter à Constantinople? Comment le tsar y pourrait-il trouver la raison d'une solution imposée par les armes? On le concevrait peut-être, si ces réclamations s'appuyaient sur la violation de traités existans, sur des engagemens méconnus, sur des intérêts non garantis, même sur des persécutions violentes et systématiques exercées contre les populations chrétiennes de l'Orient; mais, au contraire, le sultan fait ce qu'il peut pour protéger ces populations, il renouvelle de son mouvement propre l'engagement de maintenir leurs priviléges : d'ailleurs nul traité jusqu'ici ne donne à la Russie un droit légitime d'intervention, du moins dans ces proportions. Plus on examine l'acte récent de la politique russe, plus il est sensible qu'il ne s'explique que d'une manière : c'est que les circonstances sont arrivées à un point où il est de l'intérêt de la Russie d'avoir en Orient la grande et forte position qu'elle réclame, et qu'elle veut faire inscrire dans le droit public par un traité solennel. Or il ne suffit pas évidemment d'avoir envie d'une situation, de demander tel ou tel avantage, tel ou tel bénéfice, de quelque genre qu'il soit, tel ou tel accroissement d'influence, à un état indépendant, pour se déclarer en rupture ouverte avec lui, s'il refuse ces bénéfices et ces avantages, et pour

tenter de les lui ravir par la force. Ainsi qu'on le disait récemment dans la chambre des communes en Angleterre, c'est comme si une puissance catholique réclamait auprès du gouvernement anglais un droit de protection à l'égard des catholiques irlandais. La différence n'est point aussi radicale qu'on pourrait le supposer; il n'y a d'autre différence que celle-ci : c'est que l'Angleterre est une grande nation dont les ministres ne recevraient pas même la note diplomatique qui leur porterait ce singulier message, tandis que la Turquie est un pays faible, appauvri, miné par toutes les causes de ruine et d'impuissance. L'intégrité et l'indépendance de ce pays n'en sont pas moins encore inscrites dans le code international de l'Occident. Sans doute, pourvu qu'on n'exagère point cette considération, il y a bien des affinités religieuses qui peuvent appeler la Russie à jouer un rôle spécial en Orient; mais ce rôle ne saurait être légitime qu'en restant compatible avec l'indépendance de l'autorité du sultan. On a cherché à signaler quelque analogie entre la protection exercée par la France à l'égard des populations latines orientales et le protectorat que la Russie revendique sur les populations grecques. En réalité, cette analogie n'est qu'une fiction. La protection de la France s'exerce à l'égard de quelques populations peu nombreuses, qui ne sont pas même sujettes du sultan, et si elle s'est étendue parfois à des sujets de l'empire, ce n'est qu'avec un caractère officieux. Le protectorat de la Russie au contraire aurait pour effet immédiat de substituer le pouvoir du tsar au pouvoir du sultan sur onze millions de sujets de celui-ci. Nous avons donc le droit de dire qu'au fond du dernier acte de la politique russe il y a simplement une pensée d'usurpation de souveraineté vis-à-vis de la Turquie, et aux yeux mêmes de l'empereur Nicolas, un désir d'agrandissement ne saurait légitimer des hostilités qui n'atteindraient pas seulement la Turquie d'ailleurs, qui mettraient immédiatement l'Europe sous les armes.

Si les prétentions de la politique russe, en effet, sont vis-à-vis de la Turquie une tentative d'usurpation de souveraineté, vis-à-vis de l'Europe elles sont une tentative pour résoudre directement, en dehors des autres puissances, une question qui est, pour ainsi parler, la propriété de tout le monde. Tout vieux et faible qu'il soit, cet empire turc est cependant la clé de voûte de l'équilibre occidental; bien des sacrifices ont été faits déjà au maintien de son indépendance, et, plus que tout autre pays, la France a pu sentir en certains momens le poids de ces sacrifices. Ce n'est point précisément par amour pour la Turquie qu'on la soutient et qu'on l'étaie périodiquement; c'est parce que, telle qu'elle existe, elle est nécessaire au repos du monde, c'est parce que son indépendance est la garantie de la paix continentale; c'est parce qu'en restant debout, elle empêche les intérêts, les rivalités, les ambitions des peuples et des gouvernemens de s'étreindre dans un choc formidable, dont la civilisation pourra frémir quand il éclatera. Aussi, toutes les fois que quelque incident vient mettre d'une manière trop visible en péril cette indépendance de l'empire ottoman, il se répand aussitôt une sorte d'anxiété universelle; dans des conditions semblables, dans les circonstances générales où se trouve l'Europe, est-il d'une politique prévoyante et élevée d'aller au-devant de ces terribles conflits, de les brusquer en précipitant des solutions qui ne peuvent être que l'œuvre du temps? C'est là une question qu'ont à se poser tous les gouvernemens. Quant à l'Angleterre et à la France, elles semblent en ce mo-

ment marcher d'accord dans leur politique. C'est certainement en partie aux conseils et à l'appui de leurs représentans à Constantinople qu'est due la fermeté d'attitude du cabinet de la Porte. Récemment encore, dans une séance du parlement, le cabinet anglais renouvelait l'assurance de l'entente des deux gouvernemens sur la question orientale, et il confirmait ses déclarations en faveur de l'indépendance de l'empire ottoman. Seulement il pourrait bien y avoir quelque dépit chez nos voisins d'outre-Manche. On a cru, au début, en Angleterre, qu'il ne s'agissait que de l'affaire des lieux saints, et on ne se faisait pas faute alors de laisser la France à son isolement. Voici cependant que la question se révèle dans ses véritables proportions, et le vieil instinct politique s'est réveillé non seulement dans le parlement, mais encore dans la presse, dans les journaux mêmes qui semblaient le mieux prendre leur parti, il y a quelque temps, du démembrement possible de la Turquie.

Quoi qu'il en soit, l'union actuelle de la France et de l'Angleterre est une première garantie de la paix. Parmi tous les gouvernemens de l'Europe, il en est un peut-être dont l'influence est de nature à avoir un grand poids selon l'attitude qu'il prendra : c'est celui de l'Autriche. Nous ne méconnaissons pas les raisons multipliées d'alliance intime qui existent entre la politique autrichienne et la politique russe. Bien des motifs cependant semblent dicter aujourd'hui à l'Autriche un système de conduite intelligent et modéré. N'a-t-elle point en définitive, elle aussi, le danger de la protection russe, dont elle porte encore la marque? N'a-t-elle point la Hongrie? n'a-t-elle point l'Italie? De telle sorte que plus qu'aucun autre pays elle aurait intérêt à accepter ou à partager ce rôle d'une médiatrice efficace. Faut-il croire que les efforts réunis de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche, si elle vient se joindre à ce concert sur cette question spéciale, resteront infructueux? L'empereur Nicolas, dans ces dernières années, a donné des gages assez nombreux de son intelligence politique, de sa modération et de sa prudence pour que les considérations de la paix générale ne soient pas sans influence sur son esprit. Il y a enfin une raison suprême dont tous les gouvernemens sont en mesure de sentir la valeur après les catastrophes qu'ils ont essuyées : c'est que la guerre sonnerait infailliblement l'heure fatale du réveil de la révolution. Or il n'y aurait pas de plus triste spectacle que celui de grands gouvernemens donnant, pour la satisfaction de velléités ambitieuses, l'exemple de la violation du droit à l'égard d'un pays, et risquant de ramener la révolution en Europe. Voilà pourquoi nous osons croire au maintien de la paix, sans pouvoir pressentir la solution des complications qui ont pris tout à coup dans ces derniers temps un aspect menaçant.

Tandis que ces questions, d'un ordre général en Europe, s'agitent dans les sphères les plus hautes de la diplomatie et de la politique, réagissent nécessairement sur la situation de tous les pays, font sentir leur poids dans toutes les fluctuations du crédit, exagérées, défigurées souvent par les crédulités de Bourse, — le corps législatif, où elles ne retentissent plus, où elles ne peuvent plus retentir qu'en échos affaiblis et rapides, vient d'arriver au bout de la session de l'année après quelques jours de prorogation. Autant la conduite du corps législatif a été modeste, presque inoccupée dans sa première partie, autant elle a été active, animée, remplie, utilement remplie dans ces derniers temps par de longues et sérieuses discussions dont

nous n'avons ici à saisir que le sens général. Aussi bien tout se réunissait pour donner à ces derniers travaux du corps législatif un intérêt particulier, et le nombre, et l'importance des lois. La parole, sans doute, ne gouverne plus le monde; elle ne l'éblouit, ni ne le fascine, ni ne le trouble aussi dans ses impétuosités ardentes : contenue dans les limites qui lui sont tracées, doublant sa force par la modération, la parole ne peut-elle pas avoir néanmoins encore sa place et son influence, quand elle s'applique à des intérêts vrais, à des objets sérieux? Plus d'un trait prouve que la discussion peut amener d'utiles accords, des transactions profitables entre le gouvernement, le corps législatif et le conseil d'état. Le budget, les lois sur le jury, sur l'état-major de la marine, sur les pensions civiles, les modifications apportées à la législation criminelle en matière politique, le projet sur la propriété littéraire, tels sont les objets divers des dernières discussions ou des derniers travaux des commissions du corps législatif; nous ne les nommons pas tous.

Si quelques-uns de ces projets ont été ajournés, la plupart ont été votés après un examen approfondi. Une des plus importantes de ces lois, celle qui a donné lieu peut-être à la discussion la plus prolongée, est la loi sur les pensions civiles : elle est maintenant adoptée; elle fait entrer quatre-vingt mille nouveaux fonctionnaires dans le nombre de ceux qui ont droit à une pension de l'état; elle porte à cent cinquante mille le chiffre des employés auxquels une retraite est assurée. Plus de vingt caisses spéciales de retraite existaient, soumises aux règles les plus diverses, entraînant dans la situation des employés des différentes administrations les inégalités les plus singulières : la règle est la même pour tous aujourd'hui; l'uniformité existe; toutes les caisses spéciales sont remplacées par une caisse unique, celle du trésor public. Rien n'est plus juste indubitablement que la sollicitude de l'état pour tous les vieux fonctionnaires, pour tous les vieux services. Aussi n'est-ce point une loi juste dans son principe que nous discutons. C'est une observation générale qui nous vient à l'esprit au souvenir de bien des dispositions législatives ou administratives, expression de tendances étranges que les gouvernemens ne créent pas, qu'ils ne font que recueillir de la société elle-même. N'est-on pas frappé d'un des caractères de notre temps? Ce caractère, c'est un besoin universel de règlementation, d'organisation, d'agencement en quelque sorte mécanique et uniforme de la société. Qu'il s'agisse de bienfaisance, d'industrie, d'art même, d'administration, de toutes les sphères, en un mot, où se manifeste l'activité publique, la première pensée qui s'élève depuis longtemps, c'est celle de tracer des règles, de tout envelopper dans les réseaux d'un formalisme gigantesque. L'ordre administratif devient une sorte de vaste organisme, de ruche immense où chacun a sa fonction, suit son chemin de tous les jours pour arriver au même but méthodiquement, uniformément, par la force des choses en quelque façon. Il y a eu même des libéraux progressifs, très progressifs, qui ont voulu quelquefois supprimer dans les fonctions publiques ce qu'on nomme l'avancement au choix pour laisser régner souverainement le droit de l'ancienneté. C'était la merveille de la vie administrative mécanique. L'aptitude, sans doute, est ce qu'il y a de plus difficile à vérifier. Faute de cela, il en est un peu ici comme de la conscription, qui a ses conditions d'âge et de taille; mais l'âge de l'admission dans une fonction publique peut être passé lorsque la capacité se démontre, et alors

c'est un malheur; la capacité peut survivre à l'âge fatal de la retraite, notamment dans les carrières les plus éminentes, celles de la magistrature, de l'armée, de la marine, et alors c'est un malheur plus grand encore. Dans l'un et dans l'autre cas, l'homme avec sa valeur propre est sacrifié au mécanisme, le service réel à la régularité de la carrière. Dans tout cela, il y a plus qu'on ne croit la trace de cette triste influence démocratique qui tend à tout organiser dans une vue abstraite de nivellement, dans l'intérêt du plus grand nombre, comme on dit, sans tenir compte du choix intelligent, de la valeur des services, des supériorités véritables. Depuis longtemps, l'état semble moins s'occuper des conditions les meilleures dans lesquelles il peut être servi que d'organiser des cadres et des carrières, d'enrégimenter la société, — une société merveilleusement groupée et distribuée, payée et pensionnée.

Il y a une autre tendance qui naît de la même source et ne fait que concourir au même résultat : c'est celle qui consiste à substituer la protection, la prévoyance de l'état à la prévoyance individuelle, à la protection que chaque homme se doit à lui-même. On fait ainsi de l'état le distributeur, le ménager, le banquier, le rémunérateur universel. Il y a sans doute des carrières, et la carrière militaire surtout est de ce nombre, où la prévoyance de l'état est non-seulement une convenance politique, mais encore le plus strict, le plus juste devoir. Qu'arriverait-il si un soldat, sur le champ de bataille, était obligé d'être prévoyant pour lui-même, de calculer les chances de péril, de songer aux blessures qui vont le jeter dans l'inaction, à ceux qu'il laissera après lui peut-être? L'héroïsme ne s'éteindrait point, nous voulons le croire, parce qu'il tient à d'autres mobiles, mais n'aurait-il pas des momens d'anxiété légitime? Les plus fermes courages ne faibliraient pas sans doute, mais peut-être n'iraient-ils au-devant de la mort qu'avec un voile de tristesse. On citait récemment le mot d'un brave soldat de l'empire qui avait vaillamment payé de sa personne dans un jour de combat. Comme on lui demandait ce que seraient devenus sa femme et ses enfans, s'il avait péri, il répondait que l'empereur y aurait pourvu. C'est là le résumé simple et juste des obligations d'un pays à l'égard de ceux qui lui donnent leur héroïsme. Il y a bien d'autres carrières, bien d'autres positions d'ailleurs où les hommes peuvent avoir à risquer leur vie d'une manière différente, à user leurs forces, à braver le péril de climats meurtriers. Dans toutes ces conditions, c'est le devoir de l'état d'être prévoyant et libéral envers ceux dont l'imprévoyance pour eux-mêmes est une sorte de noble devoir. Au-delà de ces limites, le devoir social cesse à nos yeux, pour faire place à une de ces combinaisons démocratiques que nous signalions, et qui consistent à tout absorber, à tout confondre dans l'état, à faire de lui l'arbitre, le caissier universel. Qu'on nous comprenne donc bien, ce n'est point le principe des pensions civiles que nous mettons en doute, c'est cette espèce de droit à la pension qui semble s'accréditer, et qui s'étend par degrés à toutes les classes, à tous les genres d'emplois, en se fondant sur l'unique condition d'une certaine durée de services, quelle que soit d'ailleurs la nature de ces services. La loi de 1790, dont il a été souvent parlé, combine deux choses essentielles, l'importance et la durée des services. Et, une fois sur cette route, voyez où on peut arriver : quatre-vingt mille nouveaux fonctionnaires de diverses classes sont appelés aujourd'hui au bénéfice de la pension! Pourquoi le nombre ne s'accroîtrait-il pas encore? Pourquoi le droit ne s'étendrait-il pas dans les mêmes conditions de retenues et de subventions de

l'état? Et ainsi l'individu disparaîtrait insensiblement en quelque sorte; le sentiment de la responsabilité risquerait de s'émousser encore plus, l'instinct de la prévoyance personnelle diminuerait infailliblement, car chacun sentirait que l'état agit pour lui, épargne pour lui, et qu'il trouvera au bout de sa carrière des ressources, modestes sans doute, mais suffisantes pour le dispenser des préoccupations viriles de l'avenir.

S'il est juste et utile d'observer particulièrement ces tendances, c'est qu'elles existent au cœur même de la société, nous le répétons. Elles peuvent revêtir plus d'une forme, s'étendre à plus d'un ordre d'intérêts et s'offrir au gouvernement comme une séduction pour sa sollicitude. Récemment encore, le gouvernement publiait une note où il rappelait, comme c'était son droit, tout ce qu'il avait fait pour les classes laborieuses : l'institution des commissions d'hygiène, la loi relative à l'assainissement des logemens insalubres, votée par l'assemblée législative le 15 avril 1850, la loi du 22 janvier 1851 sur l'assistance judiciaire, les bains et les lavoirs publics, le décret qui accorde les honneurs religieux au convoi funèbre du pauvre, et il ajoutait que, pour remédier à la hausse des loyers dans Paris, il allait provoquer la création de maisons nouvelles où les ouvriers trouveraient des logemens d'un prix modéré fixé par l'état lui-même, lequel entrerait dans la dépense de ces maisons au moyen d'une allocation. L'intérêt du gouvernement en faveur des classes pauvres n'a pas besoin de justification à coup sûr. D'un autre côté, l'état ne logerait point lui-même les ouvriers sans doute, mais il subventionne qui les loge. Or ne s'élève-t-il pas à ce sujet un certain nombre de questions assez graves? Est-il dans la mission de l'état d'intervenir dans cet ordre de transactions privées où bien des intérêts divers sont en jeu? Est-il dans la nature de ses fonctions de consacrer une part des deniers publics à élever des maisons et des logemens? Qu'on réfléchisse où l'état pourrait être entraîné, s'il assumait la charge de chasser la misère et même l'insalubrité de toutes les pauvres maisons de France, de supprimer, partout où elles existent, ces *chambrées* qui sont bien en effet, sinon toujours la honte, du moins la douleur de la civilisation! Des entreprises semblables ont eu lieu en Angleterre; l'état, que nous sachions, n'y a point concouru sous cette forme, il n'est intervenu que pour assujettir ces maisons nouvelles à des règles de police. Il y a, nous ne l'ignorons pas, bien des esprits qui, toutes les fois que des scrupules s'éveillent sur des questions de ce genre, raillent ces scrupules, les taxent de préjugés routiniers, les accusent d'être un obstacle aux véritables améliorations, aux véritables progrès, qui conjurent les révolutions, d'être systématiquement rebelles à toute nouveauté. En vérité ce n'est point parce que cela est nouveau que nous y trouvons quelque danger, c'est plutôt le contraire qui pourrait être vrai. Ce que nous voudrions voir dans une société qui travaille à se reconstituer, c'est l'homme recherché, estimé pour sa valeur propre, retrouvant le sentiment de son individualité, de sa responsabilité, mis au-dessus de tous les mécanismes et de tous les nivellemens démocratiques; c'est l'instinct de la prévoyance personnelle agissant par lui-même, sans s'abriter sous la tutelle absorbante de l'état; c'est l'élévation de la condition morale et matérielle des classes se produisant naturellement, sans autre secours que cette protection générale qui garantit le travail, l'industrie de chacun, en assurant la liberté de tous.

Plus d'une de ces considérations a pu se faire jour dans les discussions

législatives qui se sont succédé depuis un mois. Parmi les travaux de la dernière heure du corps législatif, il y avait quelques autres projets d'une nature assez différente, l'un relatif à la propriété littéraire, l'autre réformant encore une fois la législation criminelle en matière politique. Voici bien des années qu'on s'occupe de rechercher dans quelle mesure peuvent se concilier l'intérêt général et l'intérêt particulier en ce qui touche la propriété des œuvres d'art et de littérature. Cette mesure, on ne l'a point trouvée encore. Si la société a des droits à revendiquer sur les produits de l'intelligence, il est de la plus simple justice du moins que ce ne soit pas trop sensiblement au détriment de ceux que les écrivains et les artistes laissent après eux. Tel était le sens du projet présenté au corps législatif. La législation actuelle n'assure la jouissance des droits d'auteur à la veuve et aux enfans que pendant vingt ans, après quoi l'œuvre tombe dans le domaine public. Le projet nouveau garantissait la jouissance de ces droits à la veuve pendant toute sa vie, aux enfans pendant trente ans; malheureusement ce projet n'a point été voté. Quant à la loi qui modifie la législation criminelle en matière politique, c'est le rétablissement des articles 86 et 87 du code pénal. Seulement la commission législative a fait une distinction importante : elle a rétabli la peine de mort pour les attentats contre la vie et la personne du chef de l'état; elle a maintenu l'abolition de ce châtiment pour les attentats contre la sûreté intérieure du pays, de telle sorte que la peine de mort en matière politique reste en réalité supprimée. Le rapporteur du corps législatif, M. de La Guéronnière, fait honneur de ce résultat à la civilisation. Il n'a point tort en un sens, et il y a aussi une raison dont il ne se rend point compte. Ce n'est pas que le droit n'existe essentiellement; c'est que, dans un temps comme le nôtre, où tant de révolutions, tant de réactions diverses ont rempli la scène, si la peine de mort était toujours appliquée, l'histoire ne serait qu'une succession d'immolations sanglantes. La civilisation adoucit les maux, tempère les châtimens, oui sans doute; mais ce qui est vrai aussi, c'est que les révolutions affaiblissent dans la conscience la véritable notion du droit social, et la peine de mort n'est qu'une barbarie inutile quand elle n'a plus sa sanction dans la conscience publique.

C'est la révolution de février, on s'en souvient, qui a aboli légalement la peine de mort en matière politique, déjà supprimée en fait depuis longtemps, et ce n'est point de cela qu'il faut lui faire un crime assurément. Aussi bien cette révolution est déjà de l'histoire avec ses spectacles étranges et ses luttes ardentes; il semble même qu'il s'opère sous nos yeux une sorte de liquidation de ces années pleines de confusion et d'émotions, et où, à côté de bien des folies, de bien des perversités, de bien des violences inouïes de l'esprit, il s'est produit du moins de justes et éloquentes défenses de tous les droits, de tous les principes de la société. Qu'on observe les œuvres qui paraissent; beaucoup nous reportent à ce temps, à ses luttes, à ses problèmes, aux mille questions qui l'agitaient : la littérature se mêle à la politique, les études d'économie sociale aux analyses de philosophie religieuse; on y sent le mouvement d'une révolution; seulement la révolution s'en est allée, quelques-unes de ces œuvres restent. On pourrait dire que cette époque a produit toute une littérature empreinte d'un esprit conservateur plein de sève et de force; on en a vu déjà plus d'un témoignage, et les *Études morales et littéraires* de M. Albert de Broglie sont encore un nouveau fruit de ce mouvement jeté entre deux ères si diffé-

rentes. Quand l'auteur recherche les conditions de la propriété, quand il étudie la constitution de 1848 avec ses vices, ses lacunes, ses impossibilités et ses défaillances; quand il sonde le problème de l'instruction publique, quand il soumet la vie et les *Mémoires* de Chateaubriand à la plus juste et à la plus morale des analyses, que fait-il autre chose que de vivre avec son temps, en abordant successivement les questions sociales les plus actuelles, et en opposant la puissance de la vérité à toutes les influences malfaisantes? M. Albert de Broglie a eu la croyance de tous les esprits généreux, et cette croyance anime son livre; elle en fait l'originalité et l'attrait : c'est que la société n'avait besoin de chercher les moyens de se sauver qu'en elle-même, dans la réforme de ses préjugés et de ses vices, dans son énergie, dans un sentiment rajeuni de toutes les obligations morales, dans cette fermeté à soutenir le péril qui éloigne de toutes les réactions extrêmes. Et en effet pense-t-on qu'il suffise de n'avoir plus à disputer sa sécurité à l'émeute, d'avoir sa journée tranquille et ses plaisirs assurés? Pense-t-on que cela soit assez pour remplir toutes les conditions d'une société bien organisée et virile? Le malheur des sociétés gâtées par le spectacle des révolutions et par l'amour du repos, c'est de passer alternativement et presque sans transition de la terreur à la quiétude somnolente, d'oublier le matin ce qu'elles étaient la veille, et de ne point se souvenir que leurs préservatifs les plus sûrs sont encore dans la vertu, dans leur instinct du bien, dans leur fidélité à la justice et à la vérité morale. Les événemens le leur rappellent souvent d'une manière assez rude; des pages comme celles des *Études morales et littéraires* ont le mérite de fixer sous une forme ingénieuse et sensée ces leçons de l'expérience politique. Il y a dans le livre de M. Albert de Broglie deux traits que nous voudrions signaler, parce qu'ils ont leur valeur dans un temps comme le nôtre. Avec un nom entouré de bien des prestiges, l'auteur des *Études* ne connaît d'autre moyen de continuer des traditions d'illustration historique, politique et littéraire, que de cultiver son esprit, de s'élever à son tour par sa propre distinction. Il est en cela homme de notre siècle, il cherche la force et l'ascendant réel là où ils sont, dans l'intelligence. La première condition aujourd'hui, en effet, pour aspirer à exercer quelque influence, c'est de montrer à la société qu'on est capable de l'éclairer et de la conduire, de lui faire sentir qu'on a étudié ses besoins, ses tendances, ses instincts. De quelque sphère qu'on vienne, il faut conquérir sa place. L'intelligence crée des noms nouveaux; elle entretient le lustre des noms qui ont déjà un noble passé comme celui de M. Albert de Broglie. Un autre trait des *Études morales et littéraires*, c'est l'accent d'honnêteté qui y respire. Le malheur de bien des esprits de nos jours, c'est de ne croire qu'à l'habileté et à la force matérielle. La force morale qu'une conscience honnête peut opposer à toutes les violences, à tous les excès, on ne la connaît pas, ou plutôt on en parle sans s'y fier. Il y a cependant une puissance mystérieuse et invincible à la longue dans cet instinct de l'honnêteté qui juge souverainement les faits, les révolutions, les spectacles du monde, indépendamment du succès qui suit le souffle variable du vent. On sent cet instinct élevé dans les essais de M. Albert de Broglie. Plus d'une de ses pages est écrite sous la dictée d'un sentiment sincèrement éloquent. Lorsqu'à propos de Chateaubriand et de ses *Mémoires*, il traçait le tableau des versatilités de cette âme si étrangement amusée de vanités, c'était une œuvre morale autant que littéraire qu'il faisait. Les *Études* de M. Albert de Broglie ont leur

place parmi ces livres qu'un temps de luttes et de polémiques produit, et qui gardent leur intérêt encore dans une situation si complétement transformée.

Les productions ne sont point rares à coup sûr en ce moment dans la littérature : ce qui est plus rare, c'est l'originalité, c'est la puissance d'une inspiration réelle et vivace. On pouvait voir l'autre jour comment la nouvelle se multiplie dans le domaine littéraire. La poésie n'est pas moins abondante; elle a, elle aussi, cette fécondité vulgaire qui se traduit en une multitude de vers de tout genre : sonnets, idylles, poèmes, fantaisies humoristiques, chants élégiaques. Malheureusement, dans tout cela, c'est la vie même, c'est la séve intérieure qui est absente. Il y aurait bien cependant aujourd'hui, à ce moment de l'année, comme un doux et merveilleux accord entre la saison nouvelle et quelque inspiration vive et franche; mais qu'irez-vous chercher dans les *Poésies diverses* de M. Vincent de Bréau? Que trouvez-vous encore dans *la Barbarie vaincue, préludes poétiques* de M. Brun-Nougaréde, ou dans les *Poésies* de M. Jules Guillemin? Chansons, sonnets, élégies, même avec accompagnement de lettres de Béranger, dans le volume de M. Guillemin, ne composent pas un rameau bien opulent. Ce sont, comme bien d'autres, de ces fleurs sans parfum et sans prix dont il ne reste rien. Allez un peu plus loin, vous trouverez un petit volume réunissant quelques poèmes, quelques fragmens, et qui semble aller se placer sous les auspices de M. de Lamartine : ce sont *les Chants d'une étrangère,* œuvre d'une femme, où il y a des épigraphes en arabe et en grec. La nouveauté n'est point le plus saisissant caractère des principaux morceaux des *Chants d'une étrangère.* Il y a cependant une certaine habileté à manier la langue poétique. Au milieu de tous ces vers enfin, moisson périodique incolore et inféconde, vient s'offrir un recueil où se fait sentir du moins une veine marquée d'inspiration heureuse, c'est celui des *Épîtres, Contes et Pastorales* de M. Charles Reynaud. On connaît le talent facile et élégant de M. Reynaud. Nous ne dirons point que c'est une poésie d'une puissance souveraine. L'auteur lui-même ne prétend point à cela sans doute. Il se borne à un ordre d'inspirations plus familières et plus simples. Ce qu'on peut saisir surtout dans les vers de M. Charles Reynaud, c'est ce reflet du printemps que nous demandions justement. Il se dégage de sa poésie comme un doux murmure des campagnes. L'auteur a le goût de la nature, et la peint d'un trait pittoresque parfois. Les soleils de mai, les coteaux verdoyans, les aubes fraîches et pures, l'enchantement d'un beau jour, les moissons dorées, les rudes travaux du laboureur, ce sont là des sources toujours nouvelles et toujours inépuisables d'inspiration. Et tandis que nous notons ces derniers accens poétiques, un autre art, la peinture, tient aujourd'hui ses assises, si l'on nous passe cette expression. Le Salon vient de s'ouvrir récemment; on sait ce qu'est une ouverture du Salon : au milieu de cette profusion de tableaux, de peintures, de sculptures, on se retrouve un peu comme en face d'un spectacle compliqué; les objets se confondent, les perspectives se brouillent, il y a une sorte d'éblouissement. Il faut un peu de temps pour que chaque chose prenne sa place et son vrai caractère, et alors de cet ensemble de près de deux mille œuvres, très inégalement remarquables, se détachent des tableaux comme *le Marché aux Chevaux* de Mlle Rosa Bonheur, comme *la Florinde* de M. Winterhalter, édition nouvelle du *Décaméron,* comme *la Mort de Michel Montaigne* de M. Robert Fleury, puis enfin comme les inévitables pein-

tures réalistes de M. Courbet. Les tableaux de M. Courbet ont à nos yeux une très utile signification, c'est qu'ils montrent à nu, sans quintessence théorique, ce que c'est que le réalisme dans l'art, et ce n'est rien de séduisant assurément. Ce n'est point à nous, au surplus, d'aller plus loin dans cette analyse de l'exposition des œuvres d'art. Arrêtons-nous pour revenir à l'histoire politique.

Les incidens les plus sérieux, les plus propres à caractériser la situation générale de l'Europe, on les connaît d'après ce que nous disions sur les affaires d'Orient, qui ont été depuis quelques jours la préoccupation absorbante des cabinets et de tous ceux qui ont encore quelque souci des grands mouvemens politiques. Tout le monde en effet n'est-il point intéressé aux solutions qui peuvent se produire? Au milieu de ces préoccupations de la question orientale, il y a pourtant un épisode qui a singulièrement frappé l'attention en ces quelques jours, et qui a été l'objet de plus d'un commentaire : c'est le voyage que le roi des Belges vient de faire en Allemagne. C'est pour le moment le grand événement de la Belgique, où retentit, comme on le pense et comme il est juste, l'écho des réceptions brillantes faites à son souverain. Le roi Léopold, en effet, a parcouru l'Allemagne avec son fils, le duc de Brabant; il est allé à Berlin, à Vienne, à Dresde; partout il a rencontré toute sorte de distinctions spéciales et de déférences de la part des souverains d'Allemagne. A Vienne même, l'empereur lui a donné le commandement d'un régiment de l'armée autrichienne qui porte désormais son nom. Nous ne parlons pas des fêtes, des revues, des décorations échangées : tout cela est l'accompagnement obligé des réceptions souveraines. Quand nous disons que le voyage du roi des Belges a été une sorte d'événement politique, c'est à plus d'un point de vue peut-être qu'on pourrait le dire. N'était-ce point d'abord la première fois que le roi Léopold se trouvait si immédiatement, si familièrement en contact avec les grands souverains de l'Allemagne? Ce que dix-huit ans de sagesse n'avaient pu faire, à ce point du moins, les événemens des dernières années l'ont fait. Ils ont amené les rois de l'Europe à reconnaître la prudence et l'habileté du souverain des Belges et à ne point se souvenir du tout de son origine révolutionnaire, qui a pu le rendre suspect pendant longtemps. Voilà donc la jeune nationalité belge, libérale et constitutionnelle, en faveur en Allemagne. Si quelque chose pouvait rendre plus saisissante cette phase nouvelle de la situation de la Belgique, c'est le principal incident du voyage du roi Léopold. Nous voulons parler du mariage arrêté entre le duc de Brabant et une princesse de la maison d'Autriche, l'archiduchesse Marie, fille de l'archiduc Joseph, ancien palatin de Hongrie. On a beaucoup cherché le sens mystérieux du voyage du roi Léopold, il est là tout entier probablement, et en vérité cela suffit bien. On ne saurait s'étonner que la Belgique ressente avec orgueil cette fortune de sa maison royale et de sa politique. Elle voit ses princes s'alliant aux plus illustres, aux plus vieilles dynasties; elle voit sa nationalité saluée et honorée, non plus officiellement, mais avec un caractère particulier de cordialité. De tous ces résultats, elle est redevable surtout au roi Léopold, et elle en est reconnaissante; mais là, nous le pensons, se borne le sens de cette situation nouvelle et plus affermie en Europe qui échoit à la Belgique. Y voir une tentative d'un caractère politique plus grave, qui tendrait à déplacer les influences et les affinités naturelles, à rapprocher l'ascendant de l'Autriche, ce serait sans doute aller

au-delà de la vérité; il ne pourrait qu'en résulter de nouveaux périls, et la Belgique perdrait le bénéfice de cette position plus nette, indépendante, véritablement nationale, que les circonstances lui ont faite. Quoi qu'il en soit, le roi Léopold et le duc de Brabant sont maintenant rentrés à Bruxelles, où ils ont été reçus avec des acclamations nouvelles, et le mariage du jeune prince s'accomplira dans un délai peu éloigné sans doute. La Belgique y trouvera une nouvelle garantie de stabilité et de durée.

Hors d'Europe, il est au contraire un pays dont la situation critique empire sans cesse : c'est le Mexique. Entre toutes les crises des peuples, les crises qu'il traverse ont un caractère plus saisissant, plus redoutable peut-être, parce qu'on sent bien qu'il s'agit là de la vie d'une nation plus qu'à demi dissoute; il s'agit de savoir si cette nation mexicaine, cernée, traquée, sans appui et sans soutien, se relèvera ou seulement continuera à subsister. De là cette situation violente, contrainte, perpétuellement anarchique du pays, de là ces incidens étranges qui font ressembler le Mexique à une proie et entretiennent l'anxiété. Un jour on se demande si M. de Raousset-Boulbon n'est pas sur le point de recommencer son aventureuse expédition de l'an passé dans la province de Sonora; une autre fois, c'est le général Lane, gouverneur du Nouveau-Mexique pour l'Union américaine, qui, de sa propre autorité, prétend porter la frontière des États-Unis au-delà d'une vallée mexicaine. D'un autre côté, c'est l'aventurier Carvajal qui se rejette sur le Rio-Grande et rançonne la ville de Reynosa. Par-dessus tout, il y a une autre question. Sous la présidence du général Pierce, quelles vont être les relations des États-Unis et du Mexique? Le dernier président, le général Arista, on s'en souvient, n'a pu tenir dans cette situation; il s'est retiré avant l'expiration légale de son pouvoir. Aujourd'hui l'étoile du général Santa-Anna s'est levée de nouveau sur le Mexique. L'ancien dictateur a débarqué à Vera-Cruz, appelé par une élection presque unanime. Il s'est fait précéder de proclamations pompeuses et s'est rendu à Mexico, où il a fait une entrée triomphale. La veille, on avait fait revivre pour lui le titre de capitaine-général de l'armée, en y ajoutant un traitement de 11,000 piastres, environ 60,000 francs, ce qui est une mesure un peu singulière dans l'état financier du Mexique. Le bruit des fêtes et des ovations évanoui cependant, le plus difficile commence. Santa-Anna n'a point eu le temps d'agir encore; il n'a fait qu'un décret sur la presse qui soumet les journaux à l'autorisation préalable du gouvernement; mais quand les journaux seraient réduits au silence le plus absolu, les questions sous lesquelles plie le Mexique n'en existeraient pas moins. Sait-on un des recours extrêmes dont on a eu, à ce qu'il paraît, la pensée pour arrêter l'ambition yankee? Ce serait d'invoquer pour le Mexique le protectorat de l'Espagne, son ancienne métropole. A Madrid même, la presse s'en est occupée d'une manière particulière. Le patriotisme espagnol est prompt à s'exalter sur ce point. L'Espagne pourtant a bien assez, ce nous semble, de Cuba. Nous ne savons trop quels avantages elle trouverait dans le protectorat de son ancienne colonie au milieu des circonstances actuelles; il est trop facile, d'un autre côté, d'en pressentir les périls, sans compter l'impossibilité même de réaliser un tel plan en face des États-Unis. Ce n'est là, au surplus sans doute, qu'un des symptômes de l'extrémité où est tombé le Mexique. Le général Santa-Anna aura assurément beaucoup à faire, nous ne disons pas pour en retirer son pays, mais

pour l'arrêter sur cette pente de dissolution où il est depuis quelques années.

La Chine aussi semble à la veille d'une crise suprême. Le voile mystérieux qui cachait aux regards de l'Europe la situation intérieure de ce vaste empire vient de se déchirer tout à coup. Une révolte formidable a éclaté dans la province de Kwang-si, voisine de Canton; puis, gagnant de proche en proche, elle s'est avancée jusque sous les murs de Nankin. Les généraux de l'empereur ont été battus; les principales villes sont tombées au pouvoir des rebelles. Les communications entre le nord et le sud se trouvent interrompues; en un mot, le pays paraît être complétement désorganisé, et la dynastie tartare court les plus grands périls. Dans cette extrémité, le gouvernement s'est vu réduit à implorer l'assistance des étrangers, et les mandarins de Shanghai ont supplié les consuls d'expédier au secours de Nankin les navires de guerre dont on pouvait disposer. Que sont devenus les vieux préjugés, les antiques traditions chinoises? Hier encore les Européens étaient orgueilleusement traités de *barbares*, dont la clémence inépuisable de l'empereur tolérait la présence dans quelques ports de la côte; aujourd'hui ces barbares sont les arbitres des destinées du Céleste Empire. On leur livre les clés de la Chine; on les invite, eux et leurs canons, à envahir le territoire et à remonter le Yang-tse-kiang jusqu'à Nankin. N'est-ce pas un rêve? C'est, à coup sûr, une révolution. Le gouverneur de Hong-kong, sir George Bonham, s'est rendu en toute hâte à Shanghai, où il a été rejoint par le colonel Marshall, ministre des États-Unis. La corvette française *le Cassini* était également dans ce port, en sorte que les trois principales puissances qui entretiennent des relations avec la Chine se trouvent représentées sur le théâtre des événemens et peuvent concerter leur action dans l'intérêt commun. Céderont-elles aux sollicitations pressantes des mandarins, et jugeront-elles à propos d'intervenir dans une querelle purement intestine, dont l'origine et le caractère ne sont pas encore bien déterminés? Cela est douteux. Le ministère anglais a déclaré au sein de la chambre des communes qu'il avait prescrit au gouverneur de Hong-kong d'observer la plus stricte neutralité. L'Europe n'est pas tenue d'éprouver une grande sympathie pour les Tartares-Mantchoux; si les rebelles venaient à triompher et proclamaient la restauration de la dynastie chinoise, elle ne perdrait peut-être pas au change. Le plus sage est donc d'attendre le dénoûment qui sans doute est proche. Les généraux du prétendant Taï-ping annoncent qu'après la prise de Nankin ils se dirigeront vers la capitale pour frapper le dernier coup. C. DE MAZADE.

On nous écrit de Russie que M. Ph. Chasles, professeur au Collége de France, l'un des conservateurs de la Mazarine, adresse depuis deux ans bientôt, à la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, une correspondance, traduite et publiée en russe, *où il passe en revue les écrivains français qu'il maltraite à plaisir*. La *Revue des Deux Mondes*, son directeur et ses collaborateurs ont l'honneur tout spécial des attaques de M. Chasles. Nous venons d'intenter à M. Chasles, devant les tribunaux français, une action en réparation des attaques graves qu'il dirige à 500 lieues de Paris, en langue russe, avec sa signature, contre un recueil auquel, depuis plus de trois ans, il a cessé d'appartenir. V. DE MARS.

V. DE MARS.

LA

DERNIÈRE BOHÉMIENNE

I.

Sur la côte septentrionale de la Bretagne, au bord de l'une de ces baies profondes où se réfugiaient jadis les corsaires ennemis de l'Anglais, il existe un vieux château, ou, comme on dit encore en ce pays-là, un manoir dont les principales constructions datent des premières années du XVIe siècle. La duchesse Anne régnait alors; elle régnait sur la Bretagne et sur la France; les grandes guerres féodales étaient finies, et la noblesse n'entourait plus ses demeures de ces formidables moyens de défense qui donnaient à une maison seigneuriale l'aspect d'une prison. Le château de Kerbrejean, bâti par un des officiers de la reine-duchesse, n'a ni donjon, ni pont-levis, ni remparts. La façade, cantonnée de deux tourelles élégantes, est percée de petites fenêtres dont les vitrières sont encore garnies de carreaux en losange, et, à l'extrémité du passage voûté qui sert de vestibule, on rencontre les premières marches de l'escalier tournant dont la spirale monte jusque dans les combles.

En avant du corps de logis principal s'étend une terrasse ombragée de magnifiques tilleuls. Une solide muraille soutient ce terrain exhaussé sous lequel passe la route qui mène à Saint-Pol-de-Léon, et tout le long règne une balustrade de pierre qui donne à l'entrée du château un aspect monumental. A l'époque des grandes marées, la mer monte presque jusqu'au pied de la terrasse, et en tout temps on entend sous les tilleuls le flot qui murmure et se brise non loin de là, entre les rochers dont la grève est bordée.

A peu de distance du château de Kerbrejean, on aperçoit une longue rangée de maisons à demi ruinées, alignées assez régulièrement sur le rivage méridional de la baie : c'est la petite ville de P***, l'ancien port où les corsaires venaient mettre en sûreté leur butin. Alors une population nombreuse s'agitait sur ce point; mais elle a disparu lorsque les guerres maritimes ont cessé. Aujourd'hui la plupart des maisons n'ont plus ni portes ni volets; des monceaux de décombres marquent en bien des endroits l'alignement de la rue, et c'est à peine si l'on peut reconnaître l'emplacement des quais où furent déposées jadis de si belles cargaisons. Aujourd'hui P*** n'est plus qu'un misérable village qui serait inhabité, si le gouvernement n'y avait établi un poste de douaniers, et si quelques pauvres familles n'y étaient attirées par la facilité de se loger presque pour rien dans ces jolies maisons qui s'écroulent.

Un matin, vers le commencement de juillet, — il y a de ceci quelque dix ou douze ans, — une jeune fille, presque un enfant, et une femme d'un âge mûr, dont la tenue annonçait une gouvernante, étaient assises près de la balustrade, à l'ombre des tilleuls. La gouvernante travaillait silencieusement à un ouvrage de broderie, tandis que son élève, la tête penchée sur un album, dessinait avec une naïve application le paysage lointain dont la baie formait le premier plan. Cette enfant était belle déjà : elle avait le teint éblouissant, les yeux bleus, les longs cheveux blonds des filles de l'ancienne Armorique, et une sorte de fierté naïve éclatait sur son front. En la voyant assise devant ce vieux manoir, sous ces ombrages séculaires, on devinait sans peine que c'était une Kerbrejean. La gouvernante aussi était de race bretonne; elle avait les traits calmes et doux, la physionomie honnête des femmes de ce pays-là.

Tout à coup la jeune fille laissa aller son crayon, et dit en prêtant l'oreille : — Écoutez, madame Gervais, n'entendez-vous pas comme une musique?

— C'est quelqu'un qui joue du tambour de basque là-bas, sous la terrasse, répondit la gouvernante.

Mlle de Kerbrejean se leva et alla regarder par-dessus la balustrade.

— Oh! ma bonne Gervais, venez voir, dit-elle à demi-voix et avec un geste d'étonnement.

Deux personnes, un homme d'environ quarante ans et une toute jeune fille, se reposaient au pied de la muraille, près d'un petit ruisseau qui traversait le chemin. Leur costume était tout à fait caractéristique : l'homme portait un habit de soie à la française, tout pailleté et enjolivé de broderies fanées; une grande perruque de filasse lui servait de chapeau, et sa boutonnière était ornée d'un bouquet de fleurs artificielles. Il avait des culottes courtes, des bas de coton

d'une blancheur équivoque, et des souliers à boucles dont les semelles étaient restées à moitié entre les cailloux du chemin. Il s'était débarrassé, en s'asseyant, de l'espèce de tricorne, plat comme une assiette, qu'il tenait habituellement sous le bras, et il s'essuyait le front avec un vieux mouchoir à carreaux bleus, troué par tous les bouts. Évidemment, c'était un de ces saltimbanques, de ces musiciens ambulans auxquels le public de carrefours a donné le ridicule surnom de marquis d'Artichaut.

La jeune fille était costumée dans le même goût. Sa robe de calicot blanc, fort courte, était garnie par le bas d'un affreux ruban bleu de ciel; un vieux corsage de velours ponceau soutenait sa taille, et elle était chaussée de gros brodequins qui lui allaient à mi-jambe. Une façon de diadème, garni d'un large galon d'or faux, maintenait les mèches rebelles de sa chevelure brune; elle avait un collier de verroterie, des pendans d'oreilles de cuivre et des bagues de laiton à tous les doigts. La triste créature agitait machinalement son tambour de basque et fredonnait une tyrolienne, en suivant du regard le flot qui montait et battait sourdement la grève.

Cependant l'homme à la perruque avait tiré de sa poche un morceau de pain, une poignée de cerises et une petite gourde. — Eh bien! Mimi, dit-il en faisant deux parts égales du morceau de pain, n'es-tu pas d'avis qu'il est bien temps de déjeuner?

— Mange, père; je n'ai pas faim, répondit-elle sans tourner la tête.

— C'est qu'aujourd'hui le régal est petit, ma pauvre fillette! fit l'homme avec un soupir; que veux-tu, hier la soirée a été mauvaise : une recette de trente-cinq centimes! Le public de Saint-Pol-de-Léon ne nous a pas appréciés!... Mais, va, nous ferons mieux à Morlaix, qui est une ville de commerce. J'ai aussi dans l'idée de faire une halte là-bas dans le village. Nous étalerons le tapis devant la douane; tu danseras, et j'exécuterai quelques exercices... Il y aurait bien du malheur si quelques gros sous ne tombent pas dans ta soucoupe. — Allons! Mimi, mange un peu, et ne te chagrine pas; nous dînerons bien ce soir...

— Nous aurons de la soupe? dit Mimi en passant la main sur son estomac.

— Certainement, fillette; mais en attendant, ce déjeuner ne te ragoûte pas? murmura le père.

— Mais, si fait; c'est très bon les cerises avec du pain, répondit Mimi.

— C'est parce que le morceau de pain est petit que tu ne veux pas manger! s'écria le saltimbanque la larme à l'œil; tu te figures qu'il n'y en a pas trop pour moi seul...

Mimi haussa les épaules.

— Allons, petit père, dit-elle en faisant sonner les grelots de son

tambour de basque, tu dois avoir grand'faim; dépêche-toi de déjeuner.

Mlle de Kerbrejean avait entendu ce colloque sans que les interlocuteurs se fussent aperçus de sa présence. Elle se tourna alors vers Mme Gervais, en lui disant à voix basse et les larmes aux yeux :

— Oh! mon Dieu! les pauvres gens!... Il faut leur envoyer tout de suite de quoi faire un bon repas...

— Oui, ma chère Irène, je vais donner des ordres, répondit la gouvernante.

— Je cours moi-même, dit vivement la jeune fille impatiente de soulager cette misère presque insouciante, qui ne mendiait point et portait, au lieu de haillons, des oripeaux si étranges.

Quelques instans après, un domestique descendait dans le chemin avec un large panier au bras et une bouteille à la main.

Le saltimbanque avait poussé toutes les cerises devant Mimi, et il mangeait son pain sec en disant : — Tu vas voir qu'il y en a de reste pour moi; — et quand même!... est-ce que cela ne m'est jamais arrivé d'avoir encore faim après déjeuner!... mais je ne veux pas que ma fillette se prive et pâtisse pour son père... Il y a encore deux gorgées d'eau-de-vie dans la gourde; nous partagerons... Ça ne vaut pas un doigt de bon vin pur, mais c'est meilleur que de l'eau claire. Tiens, Mimi, quel bon déjeuner on ferait là sur l'herbe avec un peu de viande froide et une bouteille de vin pour nous deux!...

En ce moment, le domestique parut, vint droit à eux, et mettant par terre le panier ainsi que la bouteille de vin, il leur dit, en tirant sa casquette galonnée : — Voilà quelques petites provisions; bon appétit. Je reviendrai tantôt pour reprendre le panier et la serviette.

Et aussitôt il s'éloigna rapidement. Mimi et son père se regardaient stupéfaits.

— Voyons! s'écria Mimi en enlevant vivement la serviette blanche qui couvrait le panier.

— Du veau froid, du fromage et du pain frais! fit le saltimbanque en joignant les mains avec une sorte d'extase.

— C'est bien bon, ça! murmura Mimi, et tirant un petit couteau de sa poche, elle dépeça prestement le succulent rôti; puis, sans autre réflexion ou commentaire, le père et la fille se mirent à manger avidement, sans distraction, comme des gens absorbés dans la satisfaction d'un besoin impérieux. Quand la première faim fut un peu apaisée, le saltimbanque recouvra la parole :

— Sais-tu, dit-il, que ceci me fait l'effet d'un conte de fée!

— Oui, c'est bien extraordinaire, répondit Mimi.

— Qui donc nous a envoyé ce régal? reprit le père; peut-être le maître du château, ce vieux monsieur que nous avons aperçu en passant devant la grille, et qui nous a rendu honnêtement notre salut;

puis il ajouta avec une vanité ingénue et comique : — Qui sait! il était peut-être parmi le public devant lequel nous avons fait nos exercices, hier, à Saint-Pol-de-Léon, sur la grande place; ta danse lui aura plu...

— C'est possible, murmura Mimi d'un air indifférent; tiens, père, encore un demi-verre, ce qui reste au fond de la bouteille.

— Ma foi, non, répondit-il; ce bon vin me monterait à la tête; — puis, croisant les mains sur son estomac, il ajouta d'un air de béatitude : — Ah! j'ai déjeuné comme un roi! Et le dessert, Mimi; tu oublies le dessert; nous avons des cerises; tu les mangeras sans pain.

Mimi en prit quelques-unes; mais elle y goûta à peine et murmura avec une expression de regret : — Quel dommage! je n'ai plus faim.

— Quel dommage! répéta le saltimbanque; il y a encore là du pain et un beau morceau de rôti. Si je mettais cela dans du papier pour ce soir?

— Ah! bah! il faudrait l'emporter, dit Mimi.

— Ce n'est pas honnête peut-être de laisser nos restes dans le panier, observa le saltimbanque.

Mimi avança la main sans répondre, jeta au loin sur l'herbe les débris du repas, et recouvrit le panier avec la serviette; ensuite elle croisa les bras et se renversa en arrière d'un air nonchalant :

— A présent j'ai sommeil, dit-elle, les yeux à demi fermés.

— Moi aussi, murmura le saltimbanque en s'étendant sur le gazon Bonsoir, Mimi.

— Au revoir, petit père, répondit-elle.

Un moment après, tous deux dormaient profondément. Durant leur sommeil, le domestique vint reprendre son panier, et une pauvre femme, qui passait par là, ramassa, dans l'herbe fraîche, les restes du déjeuner.

II.

Le même jour, dans l'après-midi, la famille de Kerbrejean était réunie au fond d'un vaste salon qui avait tout à fait l'aspect d'une des salles du musée Dusommerard. Grâce à sa situation isolée, le manoir n'avait jamais été visité par les soldats de la première république, et aucune main révolutionnaire n'avait touché aux emblèmes héraldiques, aux images de saints, aux figures de chevaliers et de grandes dames qui ornaient les murailles et les boiseries. Bien que le mobilier du salon eût été renouvelé en partie et qu'on pût s'y asseoir sur des fauteuils profonds et commodes, bien qu'il y eût un piano, une jardinière et plusieurs autres accessoires d'un goût très moderne, la décoration de cette pièce et le fond de l'ameublement dataient du temps de la reine Anne. L'écusson des Kerbrejean était

sculpté en plein relief sur le manteau de la cheminée, dont l'immense foyer était encore garni de ses landiers de fer à grandes branches ouvragées comme un joyau de fin or. Le chiffre de la reine-duchesse et les armes de Bretagne brillaient partout sur les lambris et jusques au plafond à solives peintes et dorées.

La famille de Kerbrejean n'était pas nombreuse. Il n'y avait dans le salon que trois personnes, la belle petite Irène, son père, le comte Jean de Kerbrejean, et l'oncle de celui-ci, un autre Kerbrejean, jadis chevalier de Malte, lequel, depuis la suppression de l'ordre, habitait le manoir; mais les membres de la famille que la mort avait prématurément frappés semblaient n'avoir pas quitté tout à fait ces lieux pleins de leur souvenir, et où leurs traces se retrouvaient partout. On eût dit que la mère et les frères d'Irène allaient reprendre leur place dans ce salon, où rien de ce qui leur avait appartenu n'avait été dérangé. Le métier à broder de la jeune dame était toujours près de la fenêtre, devant le fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir; ses livres de prédilection remplissaient l'étagère à portée de sa main, et le léger chapeau de paille qu'elle mettait pour aller sur la terrasse était encore suspendu contre la boiserie. Les jouets d'enfant non plus n'avaient pas disparu; ils encombraient toujours le même coin.

En face de la cheminée, il y avait un grand tableau qui représentait Mme de Kerbrejean et ses fils; ce jeune groupe semblait sourire à ceux qui restaient et les suivre d'un doux regard.

Cet intérieur présentait d'ailleurs d'étranges contrastes. Le comte de Kerbrejean était un homme de quarante ans environ dont la physionomie n'avait aucun relief; la maturité de l'âge commençait à empourprer son teint et à lui donner un embonpoint qui menaçait de tourner à l'obésité. Il avait adopté déjà les modes sans prétentions, l'ample redingote et le pantalon large flottant sur les souliers. Ce costume vulgaire achevait de le vieillir, et quiconque le voyait pour la première fois ne pouvait se douter qu'on l'avait surnommé naguère le beau Kerbrejean.

Le vieux chevalier de Malte avait au contraire une tenue sévère; son costume, qui était à peu près celui d'un ancien officier de marine, allait bien à son fier visage, et il avait encore la même taille droite et ferme, la même tournure qu'autrefois, lorsqu'il naviguait dans le Levant, sur les galères de Malte.

En ce moment, l'oncle et le neveu achevaient une partie d'échecs, et la jeune Irène, accoudée au coin de la table, tâchait de suivre les savantes combinaisons des deux adversaires. Après un quart d'heure de lutte silencieuse, le comte passa la main sur l'échiquier et bouleversa les pions d'un air résigné.

— Tu n'avais pas absolument perdu, dit le chevalier en souriant. Veux-tu ta revanche?

— Pas à présent, mon oncle, répondit le comte; je vais là dehors fumer un cigare en attendant le dîner.

A ces mots, il prit son large chapeau, son bâton de coudrier, et sortit d'un pas nonchalant. Irène s'empara aussitôt de sa place devant l'échiquier et se hâta de relever les pions, puis elle attendit que le chevalier l'invitât à se mesurer avec lui; mais celui-ci demeura en face d'elle sans mot dire, le front appuyé dans sa main, le visage pensif et assombri. Après un silence, l'enfant lui dit à voix basse et d'un ton caressant :

— Mon oncle Pierre, vous êtes triste?

— J'ai du souci, chère petite, répondit le vieillard avec un soupir.

— C'est cette affaire d'héritage qui peut-être vous chagrine encore? dit-elle d'un air de naïve sympathie.

— Oui, c'est cela, mon enfant, murmura le chevalier.

En parlant ainsi, il ne disait pas tout à fait la vérité. Cette succession d'un parent mort dans les colonies anglaises lui suscitait bien quelques embarras; mais il s'en préoccupait beaucoup moins que d'un fait qui se passait sous ses yeux et dont les suites l'alarmaient vivement : un changement funeste s'était opéré dans l'intérieur de sa famille, et il constatait, avec une inexprimable douleur, que le père d'Irène était tombé dans une sorte de décadence morale dont les progrès devenaient journellement plus rapides.

Le comte de Kerbrejean était né avec une intelligence bornée, des goûts peu relevés et un caractère singulièrement faible; mais une éducation soignée et l'influence de la famille avaient aisément modifié ce naturel vulgaire, et le comte Jean, comme on l'appelait avant la mort de son père, passait pour un homme élégant, distingué et suffisamment pourvu d'instruction. Il s'était marié fort jeune avec une femme spirituelle et charmante qu'il aimait vivement, et dont l'heureux ascendant le maintenait à une certaine hauteur morale : sa décadence datait du jour où il l'avait perdue.

Après les premiers transports d'une douleur excessive, le comte tomba subitement dans une sorte de résignation qui fit dire qu'il s'était bientôt consolé. Ses habitudes changèrent; il s'éloigna du monde et déclara que désormais, au lieu de passer les hivers à Brest ou à Paris, il resterait toute l'année à Kerbrejean. D'abord il vécut dans son intérieur, s'occupant un peu de l'éducation de sa fille et trouvant des distractions suffisantes dans la société du chevalier, puis il prit insensiblement l'habitude de frayer avec ses inférieurs, et par malheur il se trouva naturellement à sa place parmi eux. Chaque matin, cet homme qui avait vécu dans la meilleure compagnie s'en allait le long de la grève, cherchant quelque compagnon avec lequel il pût deviser de la pluie et du beau temps en fumant sa première pipe. Il poussait ainsi sa promenade jusqu'à P***, et s'arrêtait devant

un établissement décoré du nom mythologique de *Café de Neptune,* et qui n'était en réalité qu'un affreux cabaret où l'on débitait beaucoup plus d'eau-de-vie que de moka. Là il était sûr de rencontrer une demi-douzaine d'oisifs qui se faisaient un honneur de boire et de fumer avec lui, et pour l'ordinaire il passait dans leur société la première moitié de la journée. Souvent, dans l'après-midi, il revenait sur la grève et s'arrêtait au poste de la douane. Le soir encore il retournait au *Café de Neptune,* et l'on murmurait que parfois, entre onze heures et minuit, on l'avait rencontré un peu chancelant et regagnant le château à grand'peine. Le chevalier s'était aperçu dès le principe du changement qui s'opérait dans la manière d'être de son neveu; il avait tenté de rompre, par quelques moyens détournés, ses nouvelles habitudes, mais il avait reconnu bientôt l'inutilité de ses efforts, et depuis longtemps il se bornait à une observation silencieuse. Jusqu'à ce moment, Irène n'avait rien remarqué; seulement il lui semblait vaguement que son père avait vieilli, et elle se souvenait fort bien de l'avoir vu plus élégant et plus beau. Sa tendresse et son respect pour lui étaient extrêmes; mais elle ne cherchait pas sa présence, parce qu'elle était accoutumée à rester autour de son bon oncle Pierre, comme elle l'appelait familièrement. Celui-ci avait concentré sur elle toutes ses affections, les affections vives et tenaces d'un cœur de vieux garçon qui n'avait plus rien autre à aimer; elle était la joie et le bonheur de sa vieillessse, la consolation des secrètes inquiétudes, des soucis amers que lui causaient les habitudes de son neveu.

Ce jour-là donc, le chevalier et sa petite nièce étaient seuls dans le salon, comme de coutume, en attendant l'heure du dîner. Irène avait fini par avancer elle-même le premier pion d'un air qui sollicitait l'honneur d'une partie, et le jeu était engagé. Tandis que les pièces marchaient lentement sur l'échiquier et qu'Irène faisait si bien qu'elle forçait l'oncle Pierre à se défendre presque sérieusement, le comte rentra brusquement, la figure défaite, le nez rouge et le front baigné de sueur. Au lieu de se rapprocher, il s'assit derrière son oncle, et se renversa au dossier de son fauteuil en respirant à pleins poumons, comme un homme qui vient de hâter le pas.

— Te voilà, Jean? Déjà! fit le chevalier sans se retourner.

— Eh! oui, mon oncle, répondit-il; j'avais besoin de me remettre un peu... Je viens d'assister à une scène qui m'a fait impression...

— Il est arrivé malheur à quelqu'un? demanda le chevalier en interrompant la partie.

— Un accident inouï! répondit le comte, et je me suis trouvé là tout juste pour en être témoin. Tantôt, en vous quittant, je suis allé jusqu'au village. Il y avait du monde devant le café pour écouter un musicien qui jouait du violon et chantait des chansons très gaies....

— Un pauvre diable en habit de carnaval, interrompit le chevalier; je l'ai aperçu ce matin; il a passé devant la grille avec une petite bohémienne.

— C'est cela même, une pauvre créature de l'âge d'Irène; elle dansait tandis que son père râclait du violon. Je leur ai donné quelque monnaie, plus qu'ils n'ont coutume d'en recevoir, car l'homme s'est confondu en remerciemens. Pour couronner le spectacle, il a voulu alors faire quelques exercices, et, après avoir étalé un vieux tapis, il s'est mis à faire des cabrioles, à marcher la tête en bas et à exécuter des sauts prodigieux. Il s'est élancé d'un bond sur le dossier d'une chaise et s'y est tenu debout un pied en l'air l'espace d'une minute en disant des bouffonneries. Par malheur un des barreaux de la chaise s'est rompu; il a perdu l'équilibre, et il est tombé, la tête la première, les bras étendus et sa perruque de filasse sur le nez... On a cru d'abord que c'était un de ses tours, et chacun riait de grand cœur; puis, comme il ne bougeait pas, quelqu'un s'est avancé pour l'aider à se relever, et alors on s'est aperçu qu'il n'avait plus ni souffle ni vie.

— Ah! mon Dieu! Et sa pauvre enfant? s'écria Irène.

— Elle était entrée dans le café, répondit le comte, elle n'a pas vu tomber son père; mais elle revenait au moment où on l'a relevé, et aussitôt elle a entendu dire autour d'elle qu'il était mort. Il me semble que j'entends encore le cri qu'elle a jeté alors. Jamais je n'ai vu un si grand transport de douleur et un tel désespoir.

— Pauvre enfant! elle aimait tant son père! dit Irène les yeux pleins de larmes.

— Comment sais-tu cela? demanda le chevalier étonné.

— Ce matin, je les ai vus, répondit Irène; il se reposaient au bord du chemin, et, comme j'étais sur la terrasse, je pouvais les entendre. Le père pressait sa fille de déjeuner, et elle refusait parce qu'il n'y avait pas assez de pain pour tous deux.

— Oh! mon enfant! tu as vu cela, tu as vu à notre porte des gens qui avaient faim, et tu n'en as rien dit! interrompit le chevalier d'un air de reproche.

— Soyez tranquille, mon oncle, ils sont partis rassasiés, répondit Irène avec une expression qui alla au cœur du bonhomme et lui fit venir les larmes aux yeux. — Il l'attira vers lui, la baisa au front et lui dit à voix basse : — Pardon, ma fille!

— On a transporté le corps de ce malheureux dans le logis de Cattel Piolot, poursuivit le comte; j'ai donné quelque argent afin qu'on lui rendît les devoirs d'usage et qu'on prît soin de l'enfant.

— Nous verrons ce qu'on pourra faire pour elle, dit le chevalier.

— Je le sais bien, murmura Irène, qui se figura aussitôt ce clin-

quant, ces paillettes, et ce visage en larmes; il faudrait d'abord lui donner une robe de deuil.

— Tu as raison, mon enfant, répondit le bon oncle Pierre; va trouver Mme Gervais et prie-la de s'occuper sur-le-champ de cela.

— Elle n'aura qu'à chercher dans les armoires, dit Irène avec un soupir; il n'y a pas bien longtemps que j'ai quitté le deuil, et mes robes pourront servir à cette pauvre petite.

III.

Le lendemain, on porta au cimetière le corps du malheureux saltimbanque, et la personne charitable qui avait payé ses funérailles fit mettre une croix noire sur sa fosse. Cet homme, comme tous ceux qui exercent une profession vagabonde, avait ses papiers parfaitement en règle. On trouva dans un étui de fer-blanc, caché sous ses vêtemens, son acte de naissance, celui de sa fille et d'autres pièces constatant qu'il avait été marié et que la mère de l'enfant qu'il laissait orpheline était morte depuis plusieurs années.

Aussitôt après la cérémonie funèbre, le chevalier et sa petite-nièce se rendirent à la maison où était la malheureuse Mimi. Une vieille femme maigre, édentée et pauvrement vêtue, filait, assise devant la porte, en marmottant un chant d'église.

— Bonjour, Cattel Piolot, dit le chevalier en l'abordant.

— Que Dieu soit avec vous, monsieur le chevalier, et avec la jeune demoiselle! répondit-elle dans son patois breton; je m'attendais à vous voir aujourd'hui.

— Nous venons pour tâcher de consoler un peu cette pauvre petite fille et lui apporter une robe de deuil, dit Irène en montrant un léger paquet dont elle avait voulu se charger elle-même.

— C'est bien charitable de votre part! murmura la vieille femme; vous êtes un ange du bon Dieu, vous! — Puis, s'adressant au chevalier, elle ajouta d'un ton âpre : — Depuis hier je n'ai su que faire de cette petite bohémienne; quand je lui parle, elle ne me comprend pas. Tout le jour elle n'a fait que crier... Tenez, l'entendez-vous?

En effet, une sorte de cri, de plainte lamentable retentissait au fond du vieux logis.

— Oh! mon bon oncle, nous aurions dû venir plus tôt, murmura Irène le cœur rempli d'une profonde compassion et en entraînant le chevalier dans l'espèce de corridor qui servait de vestibule à la maison de Cattel Piolot. Ce passage obscur aboutissait à une petite cour intérieure dont un vieux lierre tapissait les murs lézardés et au fond de laquelle il y avait une salle basse.

— Elle est là, dit Cattel Piolot en tirant une cheville de bois passée

dans le loquet de la porte. Quand on est venu prendre le corps, il a fallu la retenir par force et l'enfermer pour l'empêcher d'aller au cimetière.

Mimi était accroupie dans un coin, le visage appuyé contre la muraille, affaissée sur elle-même et les bras pendans. L'habitude qu'elle avait d'attacher solidement ses oripeaux pour qu'ils ne tombassent pas durant ses exercices faisait que rien n'était dérangé dans son costume. Son collier de verroterie à triple rang s'étalait sur son vieux corsage de velours, et elle avait encore sur la tête son bandeau de clinquant. Évidemment c'était dans la salle basse qu'on avait apporté le corps et fait la veillée funèbre. Une partie de la défroque du pauvre chanteur, son bouquet de fleurs artificielles, son violon, gisaient dans un coin, et son habit pailleté était suspendu à un clou derrière la porte.

En ce moment, la malheureuse enfant se taisait épuisée, et si par intervalles un sanglot convulsif n'eût soulevé sa poitrine, on aurait pu croire qu'elle était morte.

A cet aspect, Irène fondit en larmes et resta appuyée au bras du chevalier sans pouvoir proférer un mot. Celui-ci, fort touché de pitié, s'approcha en disant d'une voix émue : — Mon enfant, il faut se soumettre à la volonté de Dieu et reprendre courage... Vous n'êtes pas tout à fait abandonnée; il y a ici des personnes charitables qui viendront à votre secours et feront tout ce qui est en leur pouvoir pour vous consoler...

Mimi ne répondit à ces paroles bienveillantes que par un sourd gémissement, et elle détourna la tête comme importunée de ces marques d'intérêt.

Irène s'approcha d'elle alors, et dit en déposant à ses côtés un paquet de hardes : — Tenez, pauvre petite, ce sont des habits de deuil. Ne voulez-vous pas les mettre tout de suite?...

Mimi la repoussa avec un geste farouche; puis, saisie d'un nouveau transport de douleur, elle se prit à jeter des cris aigus entrecoupés de paroles incohérentes.

— Voilà tout ce qu'on peut en tirer, dit Cattel Piolot en haussant les épaules. Au lieu de pleurer chrétiennement son père et de prier Dieu pour lui, elle se désespère comme une païenne. Vous lui avez parlé trop doucement, monsieur le chevalier; il faudrait la rudoyer un peu pour qu'elle devînt tranquille. Si elle comprenait ce que je lui dis, j'essaierais...

— Pas devant moi ! s'écria Irène avec une sorte d'indignation.

— Elle n'est pas en état de nous entendre, dit le chevalier en considérant la triste créature qui se tordait les bras en jetant de sourdes plaintes et retombait par degrés dans une sorte d'anéantissement.

— Allez! elle n'est pas si hors de sens que vous le pensez, murmura la vieille femme; c'est parce qu'elle ne veut pas vous répondre qu'elle ne parle pas.

— Pauvre âme! dit Irène avec un élan de pitié, que je voudrais pouvoir lui faire un peu de bien! Ah! si je savais quelque chose qui pût la consoler, comme je le ferais de bon cœur!...

A ces mots, elle se rapprocha encore et voulut prendre la main de Mimi; mais celle-ci, se retournant tout à coup, la repoussa en s'écriant : — Laissez-moi!... laissez-moi!... Vous ne savez pas la peine que je souffre... Ne me parlez plus... allez-vous-en... Vous n'avez pas perdu votre père, vous!... Je vous hais!...

Elle parlait ainsi d'une voix rauque et le regard égaré.

— Ah! mon Dieu! murmura Irène en reculant consternée, si son chagrin l'avait rendue folle!...

Cattel Piolot secoua la tête et répliqua durement : — Non, non, elle n'est pas folle; elle est méchante...

Le chevalier et sa petite nièce étaient déjà hors de la salle basse; ils n'entendirent pas ce propos, et quand la vieille femme les rejoignit, Irène lui dit avec sollicitude : — Vous aurez bien soin de cette pauvre affligée, n'est-ce pas, ma bonne Cattel? Vous tâcherez de l'emmener hors de cette chambre noire et vous ne la laisserez plus toute seule. Si vous avez la charité de vous tenir auprès d'elle, cela l'empêchera peut-être de se désespérer ainsi.

— J'ai essayé déjà, répondit la vieille femme; mais elle est comme une bête farouche qui hurle quand on l'approche.

— Elle finira par se calmer, dit le chevalier; alors nous reviendrons la voir. En attendant, je vous la recommande encore, Cattel Piolot.

— Monsieur le comte m'a déjà dit la même chose, répondit-elle gravement; certes c'est mon devoir d'avoir égard à de telles recommandations. Pourtant, monsieur le chevalier, je ne vous cache pas que je voudrais être débarrassée au plus tôt de cette petite...

— Pourquoi donc, Cattel? interrompit vivement le chevalier. Vous n'avez donc pas compassion des malheureux?

— Si fait, répliqua la vieille femme, si fait, lorsqu'ils sont chrétiens et Bretons comme moi; mais cette petite, on ne sait qui elle est ni d'où elle vient avec ses habits de carnaval! Pour dire la vérité, monsieur le chevalier, j'ai enseveli le père et veillé près du corps parce que c'est mon état; mais à présent que, grâce à votre charité et à celle de M. le comte, ce pauvre homme a eu les prières de l'église et qu'il repose en terre sainte, je ne veux pas garder plus longtemps sa fille en mon logis.

— Quelque autre que vous se chargera de cette bonne œuvre, dit

le chevalier sans insister; l'enfant pourra-t-elle du moins rester chez vous jusqu'à ce soir, Cattel Piolot?

— Jusqu'au coucher du soleil, c'est entendu, répondit-elle; et si on ne vient pas la chercher de votre part, monsieur le chevalier, où faudra-t-il la conduire?

— Au manoir, répondit-il froidement; voilà deux écus pour votre peine.

— Merci, monsieur le chevalier, dit la vieille femme avec un geste de refus, c'est par pure charité et non pour gagner aucun salaire que j'ai gardé cette petite; donnez-lui cet argent : quoique j'aie bien de la peine à gagner ma pauvre vie, je rends volontiers service pour l'amour de Dieu à ceux qui sont encore plus nécessiteux que moi.

— Que Dieu vous le rende, Cattel Piolot; je sais bien qu'au fond vous êtes une brave femme, répondit le chevalier en prenant sa nièce par la main.

Tous deux s'éloignèrent alors, et la vieille Bretonne se remit tranquillement à filer devant sa porte.

Sur le soir, Mme Gervais vint elle-même chercher Mimi. La gouvernante d'Irène était une de ces personnes froides et bonnes qui ont presque toujours raison des natures violentes. En entrant dans la salle basse, elle alla droit vers Mimi, déplia le paquet de hardes qui était resté à ses pieds et lui dit simplement, avec beaucoup de douceur : — Mon enfant, tout de suite, vous allez mettre cette robe de deuil; venez çà, que je vous habille.

Mimi tourna la tête vers elle, la regarda fixement et se releva aussitôt. Sans perdre une minute, Mme Gervais la dépouilla de ses horribles atours et la revêtit d'une robe de laine noire qui lui montait jusques au col, et dont les longues manches couvraient entièrement ses bras; un petit bonnet tout uni remplaça le bandeau de clinquant, et les bagues, les bracelets de laiton furent jetés dans un coin avec le collier de verroterie.

— A présent, partons, reprit Mme Gervais en entraînant doucement Mimi, qui se laissa emmener sans résistance.

— Vous voyez, elle est docile, dit Mme Gervais en passant devant Cattel Piolot, laquelle les attendait au seuil de son logis.

— La voilà tranquille, répondit celle-ci en considérant le visage morne et défait de la pauvre fille; mais ça n'est pas fini, son chagrin lui gonfle le cœur et l'étouffe; depuis son malheur, elle n'a pas jeté une larme.

En effet, Mimi avait les yeux secs; ses paupières contractées étaient entourées d'un cercle livide, et ses sombres prunelles semblaient retirées au fond de l'orbite. Dès qu'elle fut hors du logis, elle se mit à marcher rapidement, sans parler, sans regarder autour

d'elle, sans savoir où elle allait, et comme soutenue par une force machinale.

Le soleil touchait à l'horizon; l'air était calme, et la marée montante battait doucement le rivage, en ce moment désert. Le logis de Cattel Piolot était la dernière masure habitable de cette longue rangée d'édifices ruinés qui s'étend l'espace d'un demi-quart de lieue au bord de la mer; au-delà, il n'y avait plus que des décombres parmi lesquels croissaient des buissons et des arbres qui déjà ombrageaient le chemin,

Tout à coup Mimi s'arrêta et demeura immobile, la bouche entr'ouverte, comme pour respirer plus librement la brise fraîche qui venait de la mer.

— Reposez-vous un peu, mon enfant, dit la bonne Mme Gervais qui l'avait suivie à grand'peine; vous êtes bien fatiguée, n'est-ce pas?

— Non, répondit-elle sans la regarder.

Pourtant, un instant après, elle s'assit au bord du chemin et resta là en silence, le visage tourné vers la baie, les yeux errans sur cette immense nappe bleuâtre que couvraient déjà les claires ombres du crépuscule. Bientôt l'ineffable tranquillité de ce tableau réagit sur la pauvre désolée; toutes les fibres de son être se détendirent; son cœur s'amollit, et quelques larmes mouillèrent ses paupières arides. Mme Gervais s'était assise à ses côtés, avec un geste de sympathie et sans essayer de lui parler. Alors Mimi se tourna vers elle, et lui dit d'une voix plaintive et entrecoupée de sanglots : — C'est fini,... je n'ai plus de père... Il est mort, mon pauvre père qui m'aimait tant... Est-ce que je pourrai m'habituer à vivre sans lui !... Oh! que je suis malheureuse !... Depuis que je suis au monde, il ne m'avait pas quittée une heure seulement;... c'est lui qui a pris soin de moi toujours...

— Et votre mère? demanda Mme Gervais.

— Ma mère est morte depuis bien longtemps; je ne m'en souviens plus... Quand j'étais toute petite, c'était mon père qui me portait sur ses bras;... il a fait ainsi bien du chemin,... et quand il était fatigué, nous nous reposions, comme à présent, au bord de la route... et quand nous ne pouvions pas arriver, il me couvrait de ses vêtemens, afin que je n'eusse pas froid durant la nuit,... et puis il m'endormait à ses côtés... Ah! je vivais bien contente, alors... je ne m'étais jamais figuré que mon père pouvait mourir... Hier, hier encore, il était là;... nous avons passé ensemble sous ces arbres,... et maintenant c'est fini... Je ne le verrai plus jamais, jamais...

A ces mots, elle cacha son visage dans ses mains et pleura longtemps. Mme Gervais laissa cette douleur s'épuiser par les larmes; ensuite elle prit le bras de Mimi sous le sien et la conduisit au manoir.

IV.

Le même soir, Cattel Piolot veillait seule dans une grande salle voûte qui lui servait tout à la fois de cuisine, de salon et de chambre à coucher. Cette pièce, située au rez-de-chaussée et dont la fenêtre donnait sur la grève, était inégalement divisée par une cloison en boiserie qui ne s'élevait pas jusqu'à la voûte. Le manteau de l'antique cheminée faisait saillie à hauteur d'homme, et il y avait deux bancs de pierre aux côtés du foyer où, malgré la saison, brûlait un petit feu de bois vert. Le mobilier, qui paraissait fort ancien, était si délabré, si enfumé, que le plus intrépide amateur de curiosités eût hésité à prendre pour rien les escabeaux à pieds chantournés, l'armoire avec ses ferrailles ciselées et la table vermoulue qui offrait encore quelques vestiges d'une charmante marqueterie. Une de ces espèces de niches qu'on appelle en Bretagne des *lits clos* était adossée à la cloison. Le lit clos a les dimensions d'un cercueil et la forme d'un sépulcre; des planches de chêne en forment les parois, et un rideau d'indienne s'étend devant l'ouverture par laquelle on se glisse dans cette affreuse logette où ne pénètrent ni l'air ni le jour.

La vieille femme, assise devant le foyer, remuait la braise avec un bâton et retirait de dessous la cendre des pommes de terre rôties qu'elle comptait une à une. A l'autre coin de la cheminée, un chat maigre et pelé surveillait cette opération comme s'il devait lui en revenir quelque chose, et poussait de petits miaulemens de convoitise en léchant ses babines.

— Arrière, vieux paresseux, vieux gourmand! s'écria Cattel Piolot en brandissant tout à coup son bâton; va chercher ta vie ailleurs; les souris ne manquent pas dans le voisinage.

Le pauvre animal sauta lestement sur la fenêtre, dont les ais vermoulus étaient percés d'une lucarne, et, s'allongeant comme une fouine, il parvint à s'échapper par cette étroite ouverture.

— Ah! la maudite bête! elle finira par rompre entièrement ce volet! ajouta la vieille femme en courroux.

— Et alors les voleurs entreront par-là comme par la porte, dit une voix au dehors,

Cattel Piolot se releva interdite et répondit aigrement : — Les voleurs! Eh! que viendraient-ils faire dans mon pauvre logis, bonne sainte Vierge? Allez, braves gens, passez votre chemin.

— Ne vous effrayez pas, je suis seul, reprit la même voix avec un gros rire; est-ce après souper, Cattel Piolot?

— Pas encore, monsieur le comte, répondit-elle en reconnaissant

tout à coup le personnage; il n'y a pas longtemps que le soleil est couché.

— Une heure environ, et la nuit est très noire.

— Peut-être il va pleuvoir; vous plairait-il d'entrer un moment, monsieur le comte?

— Volontiers, répondit-il, volontiers, surtout si vous pouvez me donner du feu; un malheur ne va jamais sans l'autre : ce matin j'ai cassé ma meilleure pipe, et ce soir j'ai perdu ma boîte d'allumettes.

La vieille femme se hâta d'aller tirer les verrous, et, en introduisant le comte dans son taudis, elle lui dit familièrement : — Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu regagner le manoir d'aussi bonne heure; vous n'avez donc trouvé personne là-bas?

— Pas âme qui vive, répondit-il en s'asseyant et en allumant sa pipe; dans cette saison, cela arrive quelquefois; ils s'en vont tous braconner jusqu'à l'aube.

— Et les douaniers?

— Les douaniers sont dehors aussi; ils ont flairé de la marchandise anglaise, à ce qu'on m'a dit.

La vieille femme alla regarder à travers la lucarne et reprit avec un rire silencieux : — La nuit est à souhait pour les contrebandiers; point de lune, pas une étoile au ciel.

— Jour de chaud soleil, nuit d'orage, dit sentencieusement le comte; le temps s'est tout à fait gâté depuis tantôt, et je ne serais pas étonné que nous eussions une forte ondée. Qu'en dites-vous, Cattel Piolot?

— Je dis qu'il pleut déjà, fit-elle en se retirant vivement après avoir entr'ouvert le volet; Jésus! le ciel est rempli d'éclairs!

— Je me suis remisé ici tout à temps, reprit le comte en ce moment on est mieux auprès de ce petit feu de broussailles que le long de la grève. Mais que je ne vous empêche pas de souper, Cattel Piolot.

— Ce sera bientôt fait, répondit-elle en ramassant se pommes de terre pour les mettre dans une sébile qu'elle présenta ensuite au comte. Celui-ci remercia du geste. Alors elle ajouta enclignant l'œil avec intention : — J'ai quelque chose à vous offrir qui sera mieux de votre goût; quoique je sois une pauvre femme, vous ne me ferez pas l'affront de sortir d'ici sans vous rafraîchir. N'est-ce pas, monsieur le comte?

— Je serais bien fâché de vous désobliger, répondit-il d'un signe de tête.

— Excusez, je vous laisse un instant sans lumière, ajouta Cattel Piolot en prenant le sordide bout de chandelle qui fumait au coin de la table; je vais à la cave.

Apparemment elle fouilla plusieurs cachettes avant de mettre la main sur ce qu'elle cherchait, car elle ne reparut qu'au bout d'un quart d'heure.

— Oh! oh! fit le comte en la voyant poser sur la table une de ces grosses bouteilles épatées et ventrues où l'on apportait autrefois des îles la liqueur connue sous le nom de crème des Barbades, et un de ces flacons de verre bleuâtre dans lesquels on débitait l'eau-de-vie de France.

— Ceci est du rhum de la Jamaïque, et ceci du vrai cognac, dit-elle en mettant un petit verre devant le comte; on n'en boit plus comme cela aujourd'hui; le rhum était à bord de l'anglais qui fut pris en vue de la côte l'année de la fausse paix...

— La paix d'Amiens?

— C'est cela même. Quant au cognac, il était parmi ces marchandises qui furent saisies l'année qu'on établit les droits-réunis. On se battit; les douaniers prêtèrent main-forte aux rats de cave; pourtant ils ne rattrapèrent pas tout le butin. Mon pauvre Piolot trouva moyen d'amener jusqu'ici une caisse de vingt-cinq flacons : le cher homme pensait les boire tranquillement chez lui, et il n'y a pas seulement goûté.

— Pourquoi donc? demanda le comte.

— Parce qu'il fut tué le surlendemain dans une autre affaire, répondit Cattel Piolot en jetant un soupir.

— C'est vrai, je sais cela, dit le comte, et encore ce ne fut pas dans une affaire avec les Anglais, n'est-ce pas, ma pauvre Cattel?

— Non, par malheur! s'écria-t-elle; c'est pourquoi je ne m'en suis jamais consolée; il fut tué par les douaniers... Ah! les chiens maudits! je les hais encore plus que les Anglais! Oui, les habits verts sont les plus grands ennemis des pauvres gens de la côte .. ils seront tous damnés, c'est certain... Si je savais en trouver un seul dans le paradis, je ne voudrais pas y aller!...

Après cette explosion d'anciens ressentimens, Cattel Piolot déboucha la bouteille et remplit jusqu'au bord le verre qu'elle venait de mettre devant le comte. — Merci, dit celui-ci; mais je ne boirai pas seul, ce n'est pas mon habitude. Apportez votre verre, Cattel Piolot.

— Le voici, répondit-elle en avançant une tasse de faïence ébréchée et sans anse.

Le comte la servit à son tour, puis ils trinquèrent silencieusement.

— N'est-ce pas que c'est comme un velours qui vous passe sur la langue? reprit Cattel après avoir lentement savouré le précieux liquide.

Le comte hocha la tête avec une expression équivalente aux plus pompeux éloges.

— Eh bien! nous y reviendrons, ajouta Cattel en débouchant le flacon; mais auparavant il faut me dire ce que vous pensez de ce vieux cognac.

Le comte tendit son verre, l'éleva à la hauteur de l'œil pour bien juger la couleur, et but goutte à goutte avec une sorte de recueillement le nectar languedocien.

— Eh bien! fit Cattel Piolot, qu'en dites-vous?

— Je dis que la bonne eau-de-vie vieille est la première liqueur du monde, répondit le comte avec conviction.

Son verre était vide déjà; Cattel l'emplit de nouveau tandis qu'il rechargeait sa pipe; puis ils recommencèrent, en buvant à petites gorgées, la comparaison entre le rhum de la Jamaïque et le vieux cognac, si bien que la bouteille et le flacon diminuaient à vue d'œil.

— Ma chère Cattel, dit tout à coup le comte, qui devenait expansif, ma chère Cattel, je ne croyais pas achever si agréablement la soirée.

— Eh! eh! vous êtes là comme un roi dans la mousse, répondit-elle en s'égayant; rien ne nous dérange; les bouteilles sont encore à moitié pleines... régalons-nous.

— Ma pauvre Cattel, vous êtes une brave femme, reprit le comte presque attendri; il faut absolument que je fasse quelque chose pour vous... je ferai réparer votre logis...

— Grand merci, répliqua-t-elle vivement, grand merci, monsieur le comte, cela dérangerait tout chez moi, et les maçons feraient de la poussière...

— Alors demandez-moi quelque autre chose, reprit le comte, qui tenait absolument à ne pas demeurer en reste avec elle, et dont la reconnaissance était fort surexcitée.

— Je n'ai besoin de rien, répondit la vieille femme sans hésiter.

Elle commençait à subir l'influence qui agissait sur le comte et à se trouver dans une disposition d'esprit très communicative. — Eh! eh! ajouta-t-elle en passant la main sur sa mauvaise jupe rapiécée, j'ai l'air d'une mendiante... Si je voulais pourtant, je pourrais acheter des habits neufs... je pourrais avoir des verres, des assiettes et même un couvert d'argent... mais cela ne me convient pas de montrer ce qu'il y a dans un certain recoin du logis... personne n'en sait rien...

— Que dites-vous là? s'écria le comte avec un gros rire; vous avez de l'argent?... il ne faut pas le dire, ma chère Cattel; il ne faut pas le dire, crainte des voleurs...

— Je ne le dis qu'à vous, monsieur le comte, fit-elle en baissant la voix; j'ai des écus et des louis d'or...

—Tant mieux!... s'écria-t-il, ça me faisait peine tantôt de vous voir

souper avec des pommes de terre... mais à présent je suis tranquille... Ah! ça, pourquoi vous privez-vous ainsi? pour votre petit-fils Célestin!

— Dieu m'en garde! répondit-elle, courroucée à ce nom; il ne m'a jamais donné la moindre satisfaction, ce vaurien-là... je l'avais élevé pour être contrebandier comme son grand-père, comme son père, comme tous les Piolot enfin, et vous savez comment il a tourné... Sous prétexte qu'il sait lire et écrire, il a pris l'état de serrurier, et depuis six ans il est parti pour faire son tour de France... Un beau tour de promenade, ma foi, et un beau chemin! Il y aura rencontré une foule de mauvaises gens, de mauvais compagnons qui auront achevé de lui ôter la crainte de Dieu et le respect qu'il me doit. Quand je songe le soir à ce vagabond, et que je me représente toutes ces choses, je ne dors pas de la nuit!

— Alors n'en parlons plus, répondit philosophiquement le comte; — puis il se mit à chantonner les coudes sur la table, ne s'interrompant que pour répondre par quelques monosyllabes aux propos passablement décousus de Cattel, qui de temps en temps remplissait le petit verre et la tasse. Enfin, quand les bouteilles furent à peu près vides, le comte dit en essayant de se lever : — Je voudrais bien savoir le temps qu'il fait là dehors.

La vieille femme, quoique très agitée, se tenait encore ferme sur ses jambes; elle alla regarder à travers la lucarne et s'écria : — Le temps s'est remis au beau... je vois les étoiles; tant pis! tant pis!

— Si j'étais au café, je saurais l'heure qu'il est, reprit le comte, oubliant qu'il avait sa montre.

Cattel Piolot le lui rappela en la tirant de la poche de son gilet et en la lui mettant devant les yeux.

— Ah! ah! fit-il, onze heures déjà! Il est temps de rentrer.

La vieille femme s'aperçut qu'il tâtonnait beaucoup pour prendre son chapeau.

— Écoutez, lui dit-elle, le terrain est glissant là dehors... Je vais vous donner un pas de conduite.

— Non, non, interrompit le comte, dont l'esprit s'embrouillait; je vais accoster le brigadier, et nous nous en irons ensemble... Bonsoir, Cattel... La prochaine fois, c'est moi qui régalerai... Serrez toujours les bouteilles... je reviendrai demain.

Il sortit de la maison en chancelant; mais bientôt le grand air dissipa ce malaise, sans lui rendre toutefois sa netteté d'esprit; son exaltation redoubla au contraire; une gaieté bruyante lui monta au cerveau, et il suivit la grève en entonnant tous les refrains grivois qui lui revenaient à la mémoire.

Tout était tranquille dans le manoir, chacun s'était retiré, hormis

le chevalier, qui lisait dans le salon, et un domestique endormi dans l'office en attendant son maître. Tout à coup, le chevalier fut distrait de sa lecture par les accens qui retentissaient le long du rivage; il prêta l'oreille et reconnut la voix de basse-taille du comte. Le digne homme comprit ce qui était arrivé, et il trembla que ce chant d'ivrogne n'éveillât toute la maison. Prenant aussitôt son parti, il n'eut garde d'appeler le domestique, et sortit lui-même pour ouvrir la grille.

M. de Kerbrejean arrivait en chantant à plein gosier; quand il fut devant la grille, il s'arrêta instinctivement.

— Tais-toi, Jean, lui dit son oncle avec une colère contenue, tais-toi, et viens te coucher.

Il se prit à rire, recula d'un pas et entonna un nouveau refrain. Le chevalier insista encore; alors l'ivrogne se retourna, subitement irrité, et s'écria avec un geste de menace : — Me laisseras-tu tranquille, vieux radoteur! vieux drôle!

— Rentrez, Kerbrejean! fit le chevalier avec une expression terrible et en mettant la main sur lui.

Il obéit alors, et, passant devant son oncle sans proférer un mot, il monta dans sa chambre, où il s'enferma. Le chevalier retourna dans le salon; un quart d'heure après, il sonna pour avertir le domestique que son maître était rentré. Cet homme n'eut aucun soupçon, et la scène qui venait de se passer demeura un secret entre les deux Kerbrejean.

V.

Le chevalier de Kerbrejean ne dormit pas cette nuit-là; il passa toutes les heures de cette longue insomnie à réfléchir, l'esprit tourmenté de tristes prévisions et le cœur rempli d'une douloureuse colère. L'insulte qu'il avait reçue ne l'atteignait pas, il était trop au-dessus d'une telle indignité; mais elle l'irritait profondément, parce que cet oubli de tout respect de soi-même marquait le point de dégradation morale où était descendu le père d'Irène. Comme il arrive toujours quand on acquiert la preuve évidente d'un fait longtemps soupçonné, le digne homme en tirait des conséquences exagérées, et supposait que le comte, las de l'espèce de contrainte qu'il s'était jusqu'alors imposée, se livrerait désormais dans son intérieur aux déplorables habitudes vers lesquelles sa nature l'entraînerait irrésistiblement. La dignité, l'union, la douceur des relations, tout ce qui fait l'honneur et le bonheur des familles lui semblait à jamais perdu, et il se demandait à quel parti violent il faudrait recourir pour sauvegarder la tranquillité de ses derniers jours et le bonheur d'Irène.

Cette fiévreuse agitation lui fit devancer l'heure de son lever; tout le monde reposait encore dans le manoir lorsqu'il ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le balcon de pierre où chaque matin, depuis quarante ans, il venait observer de quel côté soufflait le vent et quel temps il faisait en mer. Presque aussitôt quelqu'un frappa à la porte de la chambre, et le comte se présenta, la figure pâlie, l'air triste et le regard baissé.

— Mon oncle, dit-il humblement, je viens vous faire mes excuses et vous supplier de me pardonner le tort que j'ai eu hier soir.

Cette démarche spontanée changea subitement les dispositions du chevalier; ses appréhensions se dissipèrent; sa colère fit place à une généreuse indulgence, et tendant la main à son neveu, il lui dit simplement : — Je ne me rappelle rien.

Celui-ci s'inclina d'un air touché, et reprit avec quelque émotion : — Si vous le permettez, je reviendrai vous parler ici ce soir.

— Et où vas-tu maintenant? demanda le chevalier, qui s'aperçut alors que le comte était en habit de cheval.

— A Morlaix, répondit-il laconiquement.

Le chevalier comprit que ce voyage d'une journée se rattachait à quelque résolution, quelque projet dont il recevrait la confidence, mais qu'il fallait différer jusqu'au soir toute explication.

— C'est bien, dit-il; nous causerons ici à cœur ouvert de nos affaires, mais je t'en prie, Jean, ne reviens pas trop tard; ta fille voudra t'attendre; cette enfant demande toujours où tu es le soir; elle finira par ne plus vouloir se coucher que tu ne sois rentré.

En entendant ces derniers mots, le comte se retourna avec une singulière expression et murmura : — Chère pauvre petite!... puis il descendit vivement, et un moment après, on entendit au dehors le trot de son cheval.

Une heure plus tard, Irène, son large chapeau de paille sur la tête et un léger panier au bras, venait, selon sa coutume, chercher le bon oncle Pierre, pour l'entraîner au jardin. Ordinairement il la suivait sans se faire prier, et se promenait entre les plates-bandes en lisant son journal, tandis qu'elle visitait sa volière et s'arrêtait au bord du bassin pour donner du biscuit de mer à ses poissons rouges; mais ce jour-là il avait l'esprit si préoccupé, qu'il oublia d'ouvrir la *gazette* et fit trois ou quatre fois le tour du parterre sans prendre garde au babil d'Irène, qui tantôt courait devant lui, tantôt revenait se suspendre à son bras pour lui montrer un insecte caché dans les pétales d'une fleur, ou bien quelque phénomène végétal, quelque fruit magnifique prêt à mûrir sur les espaliers.

Pendant qu'ils faisaient ainsi leur promenade matinale, la croisée d'une chambre attenante à celle de Mme Gervais s'ouvrit doucement, et une figure pâle parut entre les vitrières : c'était Mimi, qui d'elle-

même venait de se lever. La veille, en entrant au manoir, elle s'était laissé conduire à la chambre qu'on lui avait préparée sans proférer un mot, sans jeter un regard autour d'elle. Après avoir inutilement tenté de lui faire prendre un peu de nourriture, Mme Gervais s'était hâtée de la coucher, craignant une nouvelle explosion de douleur; mais elle s'était assoupie aussitôt, et avait passé une nuit tranquille. La bonne gouvernante épiait son réveil; lorsqu'elle l'entendit se lever, elle entr'ouvrit la porte, et lui dit affectueusement : — Bonjour, mon enfant; vous voilà habillée déjà, c'est bien; faites votre prière, ensuite vous viendrez me trouver.

— Quelle prière? je n'en sais point, répondit Mimi.

— Je vais vous l'enseigner, dit Mme Gervais avec cette vraie charité que rien n'étonne ni ne rebute; mettez-vous à genoux avec moi.

Les natures violentes ne résisteraient pas à la douleur, si les transports auxquels elles s'abandonnent duraient longtemps; mais il y a dans leurs impressions une mobilité qui les sauve. La fille du saltimbanque l'éprouvait en ce moment; elle avait passé presque sans transition du plus affreux désespoir à une sorte de tranquillité indifférente, et quelques heures de repos avaient suffi pour rétablir l'équilibre de ses facultés. Elle essaya de répéter avec Mme Gervais les prières du matin; mais bientôt, fatiguée de rester à genoux, elle se leva brusquement et retourna à la fenêtre :

— Voulez-vous descendre au jardin? lui demanda Mme Gervais.

— Oui, quand il n'y aura personne, répondit-elle; j'aimerais à me promener toute seule, là-bas.

— Pourquoi donc toute seule?

— Parce que je ne connais pas ce vieux monsieur et cette demoiselle qui sont dans le parterre. — Et puis, ajouta-t-elle avec un soupir, je veux être seule parce que je suis triste.

— Pauvre petite! murmura Mme Gervais touchée de compassion.

— Qu'est-ce qui m'ôtera le chagrin que j'ai là! reprit Mimi d'un air sombre et en serrant avec force ses mains contre sa poitrine.

— Le bon Dieu, mon enfant, répondit la pieuse Mme Gervais; il faut vous tourner vers lui, il vous écoutera.

Et comme Mimi la regardait d'un air étonné, elle ajouta : — Vous ne me comprenez pas bien, je le vois; mais l'exemple vous enseignera mieux que mes paroles : mon enfant, vous reconnaîtrez bientôt quels secours les cœurs affligés trouvent dans le travail et dans la prière.

— Je ne sais pas travailler ni prier Dieu, répliqua-t-elle froidement.

— Vous l'apprendrez ici, mon enfant, répondit Mme Gervais avec son accent doux et ferme.

La petite bohémienne secoua imperceptiblement la tête et garda le silence.

— Vous n'avez rien mangé hier soir, reprit Mme Gervais en regar-

dant la légère collation qui était restée intacte sur la table; allons, ma pauvre enfant, il faut essayer de déjeuner.

Mimi s'approcha et prit avec une sorte d'avidité le pain beurré qu'elle lui présentait; mais, à la première bouchée, le souvenir du repas qu'elle avait fait avec son père, au pied de la terrasse, lui revint à la mémoire, et elle fondit en larmes. Cette fois pourtant l'instinct des besoins matériels triompha de sa douleur, et elle mangea en pleurant tout ce qu'il y avait sur la table. Après s'être ainsi réconfortée, elle s'assit près de la fenêtre, les yeux tournés vers le jardin, et resta là jusqu'au moment où le chevalier et Mlle de Kerbrejean eurent achevé leur promenade. Alors elle descendit furtivement, et gagna une allée écartée que couvraient d'épais ombrages. Tout le jour, on la vit vaguer en cet endroit, tantôt s'agitant avec une vivacité insouciante, tantôt s'asseyant sur le gazon avec une contenance morne et cachant dans ses mains son visage en pleurs.

Irène voulait l'aller trouver; mais Mme Gervais l'arrêta.

— Pas encore, lui dit-elle; c'est une pauvre âme navrée qu'il faut laisser à elle-même en attendant qu'elle soit susceptible de recevoir quelque consolation.

Il était onze heures du soir quand le comte rentra au manoir; son oncle, qui l'attendait depuis le coucher du soleil, alla au-devant de lui non sans quelque appréhension de voir se renouveler la scène de la veille; mais au premier coup d'œil il se rassura : la physionomie du comte était calme, grave, presque mélancolique; en ce moment, il ressemblait un peu au beau Kerbrejean d'autrefois.

— Tu voulais me parler ce soir, dit le chevalier en lui serrant la main; mais nous ne pouvons pas causer ainsi au débotter, tu dois avoir besoin de repos; à demain, n'est-ce pas?

— Non, si vous le permettez, répondit-il vivement; vous ne vous couchez jamais avant minuit, et je ne suis nullement fatigué.

Ils entrèrent dans le salon.

— Ta fille est couchée, reprit le chevalier en fermant la porte; nous sommes seuls; eh bien! Jean, qu'as-tu à me dire?

— Vous-même, mon oncle, vous aviez à me parler, et je dois vous écouter d'abord, fit-il en s'inclinant avec un geste de déférence.

Le chevalier se recueillit un instant, comme quelqu'un qui se prépare à aborder une question délicate; puis il dit d'un air affectueux :

— J'ai souvent pensé, mon cher Jean, qu'un homme de ton âge, qui n'a pour toute compagnie qu'un enfant et un vieillard, devait trouver sa maison bien vide et les heures de la journée bien longues. Plus d'une fois, voyant l'ennui et le désœuvrement où tu étais plongé, je t'ai pressé de nous quitter pour quelques mois, d'aller à Paris, où tu aurais pu renouer d'agréables relations; mais tu t'y es toujours refusé, disant que tu n'aimais pas le monde.

— C'est vrai, répondit-il. Soyez assuré, mon oncle, que je n'ai jamais regretté un seul moment ce qu'on appelle les agrémens de la société.

— Je le sais, je le sais, murmura le chevalier en soupirant.

— Et s'il faut tout vous avouer, ajouta le comte, je m'étonne à présent de m'être si longtemps plié à des habitudes qui me conviennent si peu.

— Aussi je ne te propose pas de rentrer dans le monde, répliqua vivement le chevalier; mais je songe à ce qui pourrait te rendre une partie du bonheur intérieur dont tu as été si tôt privé.

Et comme le comte le regardait d'un air surpris, il ajouta : — Dis-moi, Jean, n'as-tu jamais pensé à te remarier?

— Jamais, mon oncle! jamais! s'écria-t-il.

— Eh bien! j'y ai pensé pour toi, reprit le chevalier. Ne te révolte pas à cette idée, je t'en supplie, et écoute-moi jusqu'au bout. Oui, plus d'une fois j'avais conçu vaguement le projet de te remarier, et aujourd'hui il s'est présenté à mon esprit avec une nouvelle force. Tu conçois qu'en songeant à donner une belle-mère à Irène, mon choix était fait d'avance. Toutes les convenances d'âge et de fortune se trouveraient dans cette union. La personne que je te propose a toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'un honnête homme. Au reste, tu la connais déjà; elle est ta parente par alliance, et la première année de ton mariage elle est venue ici.

— Mlle de Kersalion? murmura le comte.

— Elle-même. Tu te rappelles sa jolie figure, son air de candeur, sa taille élégante. On la comparait toujours à un lis!

— Il y a de cela quinze ans passés, dit le comte entre ses dents.

— Elle seule me paraît digne de remplacer la femme que tu as perdue, poursuivit le chevalier d'une voix émue. Notre pauvre Amélie l'aimait tendrement; le même sang coulait dans leurs veines, elles se ressemblaient.

— C'est vrai. Il est très étonnant qu'une si aimable personne ne se soit pas mariée.

— Ça n'a pas été faute de prétendans; mais Mme de Kersalion avait un talent particulier pour les éconduire. La bonne dame a toujours été d'une santé chancelante; lorsqu'un parti se présentait, elle le proposait en pleurant à sa fille, la suppliant de différer son choix et de ne pas la priver de ses soins durant le peu de jours qu'elle avait encore à vivre. Celle-ci refusait sans hésiter. C'est ainsi que depuis dix ans et plus Mme de Kersalion la garde auprès de sa chaise longue.

— Est-ce que ces dames habitent toujours Paris? demanda le comte.

— Non; elles sont établies dans leur maison de campagne, près de Neuilly. Mlle de Kersalion n'a jamais été dans le monde, et elle

s'est volontiers résignée à vivre dans une retraite presque absolue. De loin en loin je lui donne de nos nouvelles, et Irène met toujours un mot pour elle dans ma lettre. Déjà elle aime cette enfant; elle a un désir extrême de la voir, et si les infirmités de sa mère n'exigeaient continuellement sa présence, elle serait venue nous rendre une visite; cela est certain, elle me l'écrivait encore dernièrement. D'un autre côté, Mme de Kersalion doit comprendre enfin qu'il n'y a plus de temps à perdre, si elle veut marier sa fille. D'après toutes ces considérations, je crois, mon cher Jean, que tu n'aurais qu'à faire ta demande; assurément tu n'éprouverais pas un refus.

Le comte hocha la tête et ne répondit pas.

— Mme de Kersalion ne se séparerait pas de sa fille, poursuivit le chevalier; tu les amènerais ici toutes deux. Quand nous ne serions plus seuls le soir dans ce grand salon, quand le cercle de famille serait ainsi agrandi autour du foyer, tu ne t'en irais plus fumer ta pipe le long de la grève, mon pauvre Jean, et comme autrefois tu prendrais plaisir à rester parmi les tiens.

Apparemment le comte éprouvait quelque difficulté à formuler une réponse, car il n'exprima d'abord que par un geste sa détermination.

— Tu refuses? dit le chevalier avec quelque surprise, mais sans aucune expression de mécontentement. Voyons, explique-toi avec sincérité, que je sache pour quel motif...

— Parce que mon inclination n'est pas là, répondit le comte avec une soudaine franchise. Tenez, mon oncle, je sens que c'est fini et que je ne puis plus être heureux de la même manière que je l'ai été autrefois. Quand même vous auriez trouvé pour moi une femme aussi parfaite qu'Amélie, je ne me sentirais pas attiré vers elle, et je ne saurais reprendre les habitudes qu'il faudrait avoir pour lui plaire.

— Tu aimerais mieux épouser une paysanne, interrompit froidement le chevalier.

— Peut-être conviendrais-je mieux à une paysanne qu'à une demoiselle, répondit-il sans s'émouvoir; mais je n'épouserai personne.

— Et tu continueras à mener la même vie! s'écria le chevalier avec une sourde indignation.

— Non, dit-il, non, cela ne se peut pas; c'est précisément ce que je venais vous déclarer. Mon cher oncle, je veux rompre pour un temps mes habitudes, mais je ne le puis qu'en m'éloignant d'ici. Je ne suis pas né curieux, et je ne serais point tenté de voyager pour le plaisir de voyager; il faut que j'aie un but. Ce but sera l'intérêt de la famille. J'irai à Bombay arranger les affaires de cette succession qui vous donne tant d'embarras. Allez! je ne négligerai rien; cela m'occupera. Vous m'attendrez ici tranquillement, et à mon retour nous songerons à marier Irène.

Le chevalier demeura interdit; il était loin de s'attendre à une

telle déclaration. Parfois, à la vérité, il s'était dit à lui-même que s'il avait l'âge de son neveu, il ferait volontiers le voyage des Grandes-Indes pour augmenter la dot d'Irène; mais il ne lui était jamais venu à l'esprit de prendre l'initiative d'une semblable proposition et encore moins d'en attribuer au comte la première idée.

— Voilà donc le projet qui te préoccupait? dit-il enfin; est-ce que tu y songes depuis longtemps?

— Oui, mon oncle, répondit le comte, non sans hésiter, car il ne disait pas la vérité : sa résolution ne datait que de vingt-quatre heures.

— Il s'agit d'un voyage de trois ans peut-être, reprit le chevalier; mon cher Jean, il faut réfléchir encore.

Le comte manifesta par un geste que sa détermination était prise irrévocablement.

— Je suis allé à Morlaix pour avoir les renseignemens nécessaires, dit-il en tirant un carnet de sa poche; voici mes notes; j'irai probablement m'embarquer en Angleterre.

— Tu comptes donc partir bientôt? demanda le chevalier un peu ému.

— Le plus tôt possible, répondit-il; vous me l'avez dit cent fois, mon cher oncle, il ne faut jamais ajourner les choses résolues.

— Ton absence nécessitera certains arrangemens, observa le chevalier : nous allons avoir des comptes à régler, des actes à passer par-devant notaire.

— C'est l'affaire d'un jour, répliqua le comte; dès demain matin nous commencerons mes préparatifs de voyage.

— Écoute, répondit le chevalier, nous ferons comme tu voudras; mais, je t'en prie, ne disons rien devant Irène, cette enfant se désolerait d'avance; nous attendrons le dernier jour pour lui annoncer ton départ.

Quoique le comte ne fût pas doué d'une grande pénétration, il comprit que son oncle s'affligeait bien moins de leur prochaine séparation que des larmes que son départ allait causer à Irène.

— Soyez tranquille, dit-il tristement, je m'en irai sans bruit.

Il se leva à ces mots, et, jetant les yeux sur la pendule, il reprit :

— Minuit déjà! Mon oncle, je vous demande la permission de me retirer.

— Je te reconduis jusqu'à ta chambre, dit le chevalier en prenant un flambeau et en passant son bras sous celui de son neveu.

Avant de quitter le salon, M. de Kerbrejean s'arrêta, et, considérant le tableau qui représentait la comtesse, il murmura : — Si je ne revenais pas, Irène regretterait que mon portrait ne fût pas là, à côté de celui de sa mère.

— Que dis-tu? s'écria le chevalier; est-ce qu'on ne revient pas tou-

jours? D'ailleurs nous avons le temps de faire faire ton portrait : tu n'es pas encore à la veille de nous quitter.

Les deux Kerbrejean passèrent la journée du lendemain à régler des affaires d'intérêt; dans l'après-midi, ils se promenèrent longtemps ensemble sur la terrasse, et, après le dîner, le comte sortit, comme à l'ordinaire, après avoir embrassé sa fille et son oncle.

Deux heures plus tard, à la tombée de la nuit, Cattel Piolot, arrêtée au seuil de son logis, écoutait, le cou tendu, un bruit éloigné, semblable au galop d'un cheval. Quand ce bruit eut cessé, elle tira un bout de lettre caché dans son fichu et murmura : — Assurément il se passe quelque chose d'extraordinaire au manoir.

En ce moment, quelqu'un parut le long de la grève.

— Bonsoir, Corentin, cria-t-elle en reconnaissant un vieux matelot qui, presque tous les jours, avait l'honneur de fumer une demi-douzaine de pipes avec le comte; vous revenez du cabaret déjà? Qu'y a-t-il de nouveau?

— Pas grand'chose, répondit-il en s'arrêtant, pas grand'chose.

— Et M. le comte, reprit Cattel, s'est-il promené avec vous aujourd'hui?

— Ni aujourd'hui ni hier.

— Où se tient-il donc?

— En ce moment, il se tient à cheval et court à franc étrier, dit le vieux matelot; je viens de le rencontrer sur le chemin de Morlaix.

— Il est parti! murmura la vieille femme; je l'avais pensé... voilà donc pourquoi il m'a tant recommandé de ne porter cette lettre que ce soir, après la nuit close... Sainte Vierge! que va dire M. le chevalier?

VI.

Le comte était en effet parti sans faire ses adieux à sa famille. On fut triste pendant plusieurs jours au manoir; puis ce chagrin s'apaisa, et le voyageur n'était pas encore sorti du port qu'on faisait déjà des projets pour son retour.

Dès que le chevalier fut libre de tous ces soucis, il s'occupa du sort de Mimi et tenta d'abord de lui trouver une famille. Les papiers du pauvre saltimbanque fournissaient des indications suffisantes pour qu'on parvînt aisément à connaître ses parens; ils révélaient même une partie des vicissitudes de son existence. C'était une vulgaire et déplorable histoire que la sienne. Il était né dans une petite ville du Languedoc et s'appelait Étienne Tirelon; jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il avait exercé son état de barbier, payant les contributions et la patente comme un homme établi. Puis un jour il s'était marié; mais, au lieu d'épouser une honnête fille du voisinage, il

avait pris pour sa femme légitime une de ces comédiennes ambulantes qui suivent les troupes foraines et jouent en plein vent, dans les carrefours. Cette péronnelle ne pouvait se faire à blanchir les serviettes et à laver les plats à barbe du perruquier; le pauvre artisan, entraîné par elle, ferma sa boutique et prit la qualité d'artiste. Ils s'en allèrent courir le monde, montrant leurs talens sur les places publiques et vivant, comme on dit, sans feu ni lieu. Mimi vint au monde sur le bord d'un grand chemin, et sa mère mourut dans un de ces bouges où logent les voyageurs dont tout le bagage se réduit à quelques nippes nouées dans un mouchoir. Après ce dernier événement, Étienne Tirelon eut un moment l'idée de retourner chez lui et de reprendre sa boutique; mais les habitudes de la vie nomade l'emportèrent sur cette bonne inspiration : il repartit son violon sous le bras et sa pauvre petite fille sur le dos. Par bonheur, cette enfant était d'une complexion saine et vigoureuse; bientôt elle put suivre son père sur ses petites jambes; à l'âge de quatre ans, elle dansait et promenait la soucoupe. Un exercice continuel développa de bonne heure ses forces : elle était souple et légère comme un chat. Les badauds s'émerveillaient en la voyant passer lestement entre les barreaux d'une chaise avec un verre d'eau sur le nez, et souvent son père lui-même, étonné de sa vigueur, de son agilité, lui criait d'un air glorieux : — Bravo! mon petit lutin, bravo! bravissimo!

Ils avaient fait plusieurs fois ainsi leur tour de France, lorsque le pauvre bateleur mourut si malheureusement.

Le chevalier écrivit à un oncle d'Étienne Tirelon pour lui annoncer la triste nouvelle et lui faire connaître la douloureuse situation de Mimi. Cet oncle Tirelon était un vieil artisan qui passait à juste titre pour le plus honnête homme de sa petite ville. Il était veuf et sans enfans; mais à défaut de descendance directe il était environné de toute la famille Tirelon, laquelle était fort nombreuse et le considérait comme son chef. Ce n'est guère qu'en province, et bien loin de Paris, qu'on trouve encore de véritables artisans : ceux des grandes villes ne sont que des ouvriers. Les familles d'artisans établies de père en fils dans les petites localités ont les saines idées, les humbles vertus, les sentimens d'honneur et de dignité véritable dont la bourgeoisie leur a de tout temps donné l'exemple; il s'ensuit naturellement que le bourgeois qui vit de son revenu ou qui exerce une profession libérale considère comme son égal l'artisan qui subsiste d'un travail manuel; leurs relations sont naturelles et faciles, parce que celui-ci n'a pas la mauvaise tenue, les habitudes choquantes de l'ouvrier.

L'oncle Tirelon assembla une espèce de conseil de famille, et après délibération il écrivit au chevalier la lettre suivante :

« Monsieur le chevalier de Kerbrejean,

« Je viens, au nom de la famille, vous rendre bien des grâces pour la générosité que vous avez eue de recueillir chez vous l'enfant de mon défunt neveu et filleul, Étienne Tirelon. Ce fut dans le temps un grand chagrin et une honte pour nous tous que le mariage de ce garçon, qui jusqu'alors ne nous avait donné que des satisfactions. Il ne manquait pas de bons sentimens; mais son malheur fut d'être faible de cœur et mol au travail. Sa faiblesse l'entraîna à épouser une créature qu'il n'aurait jamais dû regarder seulement, et ensuite son mauvais penchant à l'oisiveté le décida à s'en aller loin de nous gagner son pain sans peine ni fatigue. Quoiqu'il n'ait jamais donné de ses nouvelles, nous avons su ce qu'il était devenu par des gens du pays, qui l'ont rencontré dans la ville de Lyon il n'y a pas très longtemps, et nous avons rougi en entendant dire qu'il faisait le paillasse au coin des rues et ramassait des pièces de deux sols comme un mendiant. A présent qu'il est mort, c'est notre devoir de lui pardonner, et nous le faisons volontiers en priant Dieu de faire miséricorde à son âme.

« Quant à la malheureuse petite qu'il laisse en ce monde, notre intention est de lui faire du bien selon nos moyens; mais pour ce qui est de la recevoir dans notre famille, cela ne se peut point par plusieurs raisons. La première, c'est que nous aurions toujours dans l'idée la mère qui l'a mise au monde, et que cela ôterait l'amitié de notre cœur. Plus tard, cette tache empêcherait que l'on pût lui trouver pour mari un honnête garçon, et elle ne vivrait pas heureuse au milieu de nous en se voyant ainsi méprisée.

« Je vous le demande en grâce, monsieur le chevalier, achevez la bonne œuvre que vous avez commencée, et prenez en main le sort de cette pauvre créature. Avec votre protection, elle pourra entrer chez des gens de métier comme nous, qui, ne sachant pas ce qu'étaient ses père et mère, la verront de bon œil, si elle se conduit bien, et lui apprendront à gagner honnêtement sa vie. La famille se cotisera à cet effet, car nous ne voulons pas qu'elle soit à charge à des étrangers, et nous donnerons de grand cœur tout l'argent nécessaire pour son apprentissage.

« Après avoir pris la liberté de vous faire connaître notre résolution, et m'être permis la hardiesse de vous demander un si grand service, il ne me reste plus, monsieur le chevalier, qu'à vous assurer de la reconnaissance et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

« JEAN-ÉTIENNE TIRELON. »

Le chevalier montra cette lettre à Mme Gervais et tint conseil avec elle.

— Ce brave homme a raison, dit l'excellente femme; la pauvre Mimi ne serait pas heureuse chez ses parens, parce qu'elle n'a rien de ce qui pourrait gagner leur amitié. A chaque instant, elle les choquerait par ses idées étranges.

— La vie errante qu'elle a menée ne forme pas à la vertu, observa le chevalier en hochant la tête.

— Elle est pure comme l'enfant qui vient de naître, j'en réponds, dit vivement Mme Gervais; à défaut d'éducation, de sentimens religieux, elle a conservé du moins sa sainte couronne d'innocence.

— Je ne vois pas trop à qui nous pourrons confier cette petite, reprit le chevalier; ici, personne ne pourra s'en charger; il faudrait la mettre en apprentissage à Morlaix.

Mme Gervais secoua la tête. — Elle n'y resterait pas huit jours, dit-elle; on la renverrait, parce qu'elle est indocile et tout à fait incapable d'un travail assidu. Puisque vous me permettez de donner mon avis, monsieur le chevalier, je vous proposerai plutôt de la garder ici. On tâchera de lui donner un peu d'éducation; Irène participera avec joie à cette bonne œuvre, elle est encore triste du départ de M. le comte; la présence de Mimi la distraira...

— Elle aura là une singulière demoiselle de compagnie, répondit le chevalier en souriant; n'importe, je crois que vous avez raison, madame Gervais, le sort de cette petite sera plus doux ici qu'ailleurs, vous lui ferez apprendre à travailler, et elle deviendra une ouvrière, une femme de chambre, enfin ce qu'elle pourra; ce sera toujours mieux que le triste métier qu'elle faisait avec son père.

Ce fut ainsi que Mimi Tirelon resta sous le toit des Kerbrejean.

La bonne Mme Gervais entreprit immédiatement d'éclairer et de maîtriser cet esprit ignorant et sauvage; elle s'y appliqua avec toute l'ardeur d'une âme vraiment charitable, et d'abord ses soins ne furent pas sans succès. Mimi avait une sorte d'intelligence fougueuse qui la rendait, malgré son excessive paresse, susceptible de recevoir quelque instruction : elle apprit promptement à lire, et au bout de quelques mois elle fut en état d'écrire passablement une lettre; mais là s'arrêtèrent ses progrès. Son langage et ses manières ne tardèrent pas non plus à se modifier; elle imita naturellement les personnes dont elle était environnée, et il eût été difficile de reconnaître la danseuse des rues dans cette jeune fille au maintien réservé, au parler un peu lent, à l'air indifférent et modeste. Et pourtant elle n'était pas aussi changée que son extérieur pouvait le faire supposer; la pénétrante Mme Gervais le savait bien, et parfois elle disait en soupirant au chevalier : — Cette enfant n'a rien dans le cœur ni dans l'esprit; je crois qu'elle n'aime rien en ce monde, pas même Irène, qui est si bonne pour elle; jamais elle n'avait songé à la vie future, et quand elle prie Dieu, c'est des lèvres seulement. Quoiqu'elle ne man-

que certes pas d'intelligence, c'est une fatigue pour elle d'ouvrir un livre; elle n'a pas de goût non plus pour le travail des mains, et si on l'abandonnait à elle-même, je ne sais vraiment comment elle emploierait sa journée.

— A ne rien faire, répondait philosophiquement le chevalier; elle est paresseuse comme une couleuvre. Que voulez-vous? L'oisiveté est dans son sang, et dès son bas âge elle n'a rien fait que se promener sur les grands chemins. Il s'agit de réformer à la fois son naturel et ses habitudes. Vous avez entrepris là une rude tâche, ma chère madame Gervais.

— C'est vrai, répliquait-elle avec son placide sourire; mais s'il n'y avait pas toujours quelque difficulté à faire le bien, où serait le mérite?

Jamais Mimi ne prononçait le nom de son père, jamais elle ne parlait, même indirectement, des premières années de sa vie : on eût dit que son existence datait du jour où elle était entrée dans la maison des Kerbrejean. Sa physionomie avait pris un autre caractère, elle était sérieuse, froide, presque impassible, et, chose surprenante, rien dans son allure ne faisait soupçonner la souplesse et la vigueur musculaire qu'elle devait à sa première éducation. Cette jeune fille, qui avait passé son enfance à faire des tours de force, marchait lentement, avec nonchalance, comme une personne mollement élevée et qui craint la fatigue. A la promenade, si l'on rencontrait quelque ruisseau débordé, Irène se hasardait à travers le courant peu profond et passait en sautillant sur les cailloux. Parvenue à l'autre rive, elle appelait Mimi; mais celle-ci n'essayait pas de la suivre, elle remontait avec le chevalier jusqu'à la passerelle, préférant traverser ainsi l'obstacle qu'elle aurait pu franchir aisément d'un seul bond. On s'était aperçu pourtant que ces habitudes naissaient d'un parti pris et non d'un penchant naturel; Mimi profitait des momens où elle était seule pour détendre en quelque sorte ses muscles : une femme de chambre curieuse l'avait vue, par le trou de la serrure, pirouettant sur le tapis du salon et faisant voltiger au-dessus de sa tête la grosse canne du chevalier.

Mlle de Kerbrejean n'avait pas pour Mimi cette amitié tendre et profonde qui ne peut guère exister sans une certaine similitude d'éducation et de caractère; elle n'en avait fait ni sa compagne ni son amie; cependant elle l'aimait, elle l'aimait par habitude et peut-être aussi parce qu'elle n'avait jamais eu autour d'elle aucune autre personne de son âge. Mimi ne lui faisait pas compagnie au salon ni lorsqu'elle travaillait auprès de Mme Gervais; mais elles se retrouvaient au jardin, et presque chaque jour le chevalier les menait ensemble à la promenade. Une sorte de familiarité naquit tout naturellement de ces relations; Irène tutoyait Mimi, celle-ci de son côté

ne l'appelait pas toujours mademoiselle, et en toute occasion elle lui disait son sentiment avec beaucoup de liberté. Le plus souvent c'était Irène qui faisait preuve de déférence dans leurs petits différends, car un généreux instinct la portait sans cesse à ménager la susceptibilité de Mimi.

Le chevalier n'éprouvait pas une grande sympathie pour sa protégée, elle avait précisément les défauts qu'il tolérait le moins; pourtant il ne regrettait pas l'hospitalité qu'il lui avait donnée, et comptait ajouter quelque chose à la petite dot qu'il espérait obtenir pour elle de l'oncle Tirelon.

Quoique la vie qu'on menait au manoir fût singulièrement uniforme et retirée, on ne s'y ennuyait pas plus qu'ailleurs. L'arrivée d'une lettre par la malle de l'Inde était un grand événement qu'il fallait attendre souvent deux ou trois mois, mais qui causait une joie inexprimable, et dont on s'entretenait longtemps dans la famille. Le comte n'écrivait pas longuement; la stérilité de son esprit était encore plus évidente dans sa correspondance que dans sa conversation; pourtant ses lettres étaient satisfaisantes. Irène pleurait d'attendrissement en les lisant, et le chevalier éprouvait de vifs retours d'affection pour son neveu. Le voyageur réussissait à débrouiller les affaires de la succession, et peu à peu il achevait de recouvrer des capitaux fort disséminés; sa santé ne souffrait nullement du climat de l'Inde; il regrettait la Bretagne cependant, et, sans préciser aucune époque, dans chaque lettre il parlait de son retour.

VII.

Les années s'écoulèrent ainsi avec une rapidité insensible, et un matin le chevalier put constater, en regardant l'almanach, qu'il y avait quatre ans révolus que son neveu était parti. Ce jour-là Irène descendit de bonne heure auprès du vieillard, et l'embrassa avec plus d'effusion que de coutume; elle avait l'air joyeux et attendri comme si elle venait d'apprendre une heureuse nouvelle.

— Est-ce qu'il y a quelque lettre? s'écria-t-il.

— Non, mon bon oncle, répondit la jeune fille; mais, en m'éveillant, je me suis rappelé que c'est aujourd'hui un anniversaire. L'an dernier, j'ai été triste à pareil jour; mais à présent j'ai le cœur plein de joie : assurément mon père sera de retour cette année.

— J'ai eu la même idée que toi en m'éveillant, répondit le chevalier.

— Ah! reprit-elle, encore quelques mois, et il sera ici, ce cher père; il reprendra sa place si longtemps vide, et moi je serai là, entre vous deux, toujours!

— Toujours! répéta le chevalier avec un sourire mélancolique; enfant, je me fais vieux!

— Oh! non! s'écria Irène frappée au cœur de cette réflexion et en le regardant les larmes aux yeux.

Il la baisa au front et l'emmena doucement dans le jardin. Un instant après, elle avait repris sa sérénité; mais il resta un peu de tristesse au fond de son âme et comme une vague appréhension qui se mêlait à ses espérances.

Le même jour, après déjeuner, le chevalier dit en quittant la table : — Chère enfant, nous avons à faire une visite de charité; on est venu me dire hier soir que la pauvre vieille Cattel Piolot est malade.

— Allons tout de suite, mon bon oncle, répondit Irène; nous lui porterons quelques petites provisions qui doivent manquer chez elle.

— Veux-tu emmener Mimi? demanda le chevalier.

— Non, non, répondit-elle vivement; la pauvre fille n'a plus passé le seuil de cette maison. Si elle y rentrait, elle se rappellerait son malheur...

— Tu crois que cela lui ferait une grande impression?

— Oh! oui, car moi-même je me représente encore ce tableau... Vous rappelez-vous, mon bon oncle, le désespoir où nous l'avons trouvée et les cris qu'elle jetait?

— Certainement, murmura le chevalier; mais à présent que je la connais, je m'étonne qu'elle ait pleuré ainsi la mort de son père.

En arrivant à la porte de Cattel Piolot, le chevalier et sa nièce crurent entendre un bruit de voix à l'intérieur; mais tout se tut dès que le heurtoir de fer eut annoncé leur présence.

Ce fut une voisine qui vint ouvrir.

— Ah! monsieur le chevalier, c'est le bon Dieu qui vous amène, dit-elle rapidement et à voix basse; vous lui remontrerez son devoir, et peut-être elle vous écoutera...

— Qui va là encore? cria la malade du fond de son lit clos.

— C'est nous, ma chère Cattel, répondit Irène en entrant; on ne vous a pas vue depuis quelque temps au manoir; mon oncle a pensé que vous étiez empêchée, et nous venons vous faire visite.

La vieille femme parvint à s'accouder sur le sac de paille qui lui servait d'oreiller, et répondit d'une voix chevrotante : — C'est bien de la joie et de l'honneur pour moi... Ah! les Kerbrejean n'oublient pas le pauvre monde... On les voit toujours arriver quand on est dans la peine...

Puis, apercevant les provisions de malade étalées sur la table, elle ajouta : — Vous m'avez apporté tout cela... merci, et que Dieu vous le rende, chère demoiselle!... Ah! je suis bien enfiévrée..... J'ai un feu dans la gorge comme si je n'avais pas bu depuis quinze jours...

— Ne vous fatiguez pas à parler, dit Irène en s'asseyant près du

lit; on va vous préparer une bonne boisson avec du citron et du sucre.

— Il faudrait y ajouter un peu d'eau-de-vie, dit Cattel Piolot; vous n'en avez pas apporté... mais il y en a ici, quelque part... je vous le dirai à vous...

— Que pouvons-nous faire pour vous encore, ma brave Cattel? interrompit Irène afin de la détourner de cette fantaisie; vous n'avez pas beaucoup de linge, peut-être?

Cette question était évidemment une façon de ménager l'orgueil de Cattel Piolot : il n'y avait sur le lit qu'un vieux drap troué et un lambeau de couverture; pourtant la vieille femme répondit : — Du linge!... j'en ai des balles et des ballots... en coton à la vérité... toute marchandise anglaise... des pièces de basin, de nansouk, de percale des Indes...

Elle s'interrompit tout à coup au milieu de cette nomenclature, jeta un coup d'œil inquiet du côté de la porte, et reprit à voix basse : — Il ne faut pas parler de cela à présent; je ne suis plus la maîtresse chez moi... mais nous verrons bientôt... je ne suis pas si malade... l'estomac est encore bon... Eh! eh! tel qui compte pour se chausser sur les souliers d'un mort risque d'aller nu-pieds toute sa vie...

En ce moment, le chevalier, qui s'était arrêté hors de la chambre, vint vers la malade et dit en la saluant : — Recevez mon compliment, Cattel Piolot; voilà donc votre petit-fils de retour; c'est une grande consolation pour vous.

Elle le regarda un peu interdite; mais, son courroux reprenant aussitôt le dessus, elle s'écria : — Bonté divine! je n'ai pas prié Dieu de me l'envoyer, cette consolation!... Ah! l'on vous a dit déjà qu'il est ici, ce vagabond, ce claque-dent, ce traîne-potence! Quand je l'ai vu entrer ce matin, ça m'a donné le coup de la mort.

— Pourquoi donc? demanda tranquillement le chevalier.

— Parce que j'ai vu au premier coup d'œil tous les vices dont il est pétri, répondit-elle avec véhémence; je ne me trompais pas quand je lui prédisais qu'il tomberait dans le désordre. Il a un habit, monsieur le chevalier, un habit bleu de fin drap et un gilet de soie. Il a des bottes à ses pieds, comme un grand seigneur.

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût revenu en guenilles? interrompit le chevalier avec un léger sourire.

— Mais ce n'est rien encore, poursuivit-elle avec une sorte d'exaspération; il a des moustaches!... Des moustaches! lui! un Piolot!... et avec cela pas le moindre butin, pas un rouge liard dans sa poche, rien que ce qu'il a sur le dos.

— Il est encore assez jeune pour se ranger et faire des économies, dit le chevalier d'un ton conciliant; allons, ma chère Cattel, un peu

d'indulgence; vous aussi, quand vous étiez jeune, vous dépensiez ce que vous gagniez.

— Jamais! s'écria-t-elle énergiquement, jamais!

— Alors vous devez avoir amassé beaucoup d'argent, dit naïvement Irène.

— J'ai quelques sous, murmura la vieille femme; je le dis devant vous, parce que je sais à qui j'ai affaire; mais n'en parlez à personne.

— Votre petit-fils ne revient pas pour vous dépouiller, ni pour surveiller votre héritage, reprit le chevalier; il est convaincu, comme tout le monde, que vous êtes très pauvre.

— Il a raison, je suis très pauvre! interrompit-elle en élevant la voix.

— C'est entendu, continua le chevalier; aussi Célestin pense-t-il à travailler pour vous deux; il y a de la serrurerie à faire au manoir, je l'en chargerai, et il gagnera bien ses trois ou quatre francs par jour...

— Un écu et plus! fit Cattel Piolot subitement apaisée; je ne vous cache pas que cela me fera plaisir.

— Vous voyez qu'il ne vous coûtera rien; au contraire, il vous aidera, poursuivit le chevalier; ainsi ne le rudoyez plus comme vous avez fait ce matin... Il est là dans la salle basse au fond de la cour; ne voulez-vous pas qu'il vienne?

— Quand il aura ôté son habit, répondit-elle; après son départ, j'ai serré ses hardes, de bonnes hardes, ma foi, proprement rapiécées; il peut les reprendre.

— Eh! qu'en fera-t-il? s'écria le chevalier; vous oubliez qu'il a grandi de toute la tête et grossi à proportion.

— Puisque ses hardes se trouveraient trop étroites, qu'il n'essaie pas d'y entrer, il les déchirerait, répliqua vivement Cattel; j'ai autre chose à lui mettre sur le dos, une jaquette de son grand-père, qui était un homme robuste... tantôt je me lèverai pour chercher tout cela...

A ces mots, elle se mit sur son séant et essaya de se rajuster, car elle s'était mise au lit tout habillée; mais Irène la força de se recoucher en lui disant : — Non, non, Cattel, ne vous fatiguez pas, je vous en prie, cela vous ferait grand mal certainement.

— Il faut pourtant que je cherche la jaquette, fit-elle en s'agitant; je ne veux pas que Célestin mette la main dans mes coffres... je n'ai pas confiance en lui.

— Avez-vous confiance en moi? dit Irène en souriant.

— Sainte Vierge! est-ce que cela se demande?

— Eh bien! je chercherai moi-même; indiquez-moi seulement où est cette jaquette.

— Il faudrait d'abord renvoyer quelqu'un qui est de trop ici et fermer la porte, dit Cattel Piolot à voix basse.

Irène donna une commission à la voisine, qui s'était installée à l'autre extrémité de la salle; cette femme sortit aussitôt, et le chevalier poussa lui-même la porte. — Est-ce là dedans qu'il faut chercher? demanda Irène en montrant l'armoire.

Cattel fit un signe négatif et désigna du doigt l'angle le plus obscur de la salle. — Il y a là une porte, dit-elle, une porte sans gonds ni serrure... elle s'ouvre au moyen d'un petit engin.

Irène examina la boiserie et mit sans hésiter le doigt sur un bouton de cuivre semblable à la tête d'un clou.

— Jésus! vous l'avez si facilement découvert! fit la malade avec un soubresaut d'étonnement et d'inquiétude.

— Rassurez-vous, répondit Irène; j'aurais bien longtemps cherché s'il n'y avait au manoir une cachette qui ferme ainsi : ce qui semble prouver, ma chère Cattel, que votre logis et le nôtre ont été bâtis par le même maçon.

A ces mots, elle poussa le ressort; aussitôt la planche de chêne tourna sur un pivot et laissa apercevoir l'entrée d'une espèce de caveau sombre et profond, à l'extrémité duquel rayonnait la faible clarté d'un soupirail.

— La jaquette doit être dans un coffre, là-bas, tout au fond, dit Cattel en se relevant; je l'ai touchée de mes mains il n'y a pas quinze jours.

Irène passa avec précaution au milieu d'un pêle-mêle de caisses et de ballots qui exhalaient cette odeur particulière aux marchandises venant d'outre-mer. Assurément plusieurs générations de corsaires et de contrebandiers avaient travaillé à former cette espèce de fonds de magasin, car il y avait là des étoffes qui dataient pour le moins de cent ans. Le coffre dont parlait Cattel était un de ces vieux meubles de bois précieux, ornés de riches incrustations, qu'on fabriquait autrefois sur la côte ferme d'Amérique. Probablement cette rareté provenait de quelque navire espagnol ou portugais qui avait naufragé jadis sur ces bords dangereux, et les Piolot l'avaient trouvée parmi les épaves que la mer rejetait sur le rivage.

Irène tourna la clé d'argent dans la serrure, releva le couvercle et se mit à chercher : les meilleures hardes de défunt Piolot étaient là en effet, soigneusement pliées, et son chapeau goudronné servait de coffre-fort à Cattel; il y avait dedans quantité d'écus et une pile de louis d'or à laquelle une dizaine de quadruples servaient de base. Mlle de Kerbrejean ne fit que jeter un coup d'œil sur ce petit trésor, et, prenant la jaquette, elle se hâta de revenir vers Cattel.

La vieille femme était retombée épuisée sur son oreiller; pourtant

elle avança la main pour toucher la jaquette, et dit en tournant un regard inquiet vers le caveau : — Chère demoiselle... fermez bien, au moins...

— Soyez tranquille, répondit Irène, tout est en place, et l'on peut venir à présent. Voulez-vous que nous appelions votre petit-fils?

— Pas encore, pas encore, murmura-t-elle en fermant les yeux.

Mlle de Kerbrejean n'insista pas; elle s'assit à l'écart et se mit en devoir d'ourler un fichu neuf qu'elle avait apporté pour remplacer le sordide lambeau d'indienne qui couvrait ordinairement la poitrine de Cattel Piolot. Le chevalier s'était rapproché de la malade pour lui parler encore de son petit-fils; mais la voyant si accablée, il abaissa le ridelet du lit clos, afin qu'elle pût reposer un moment, et revint près de sa nièce, qui lui montrait un siége auprès d'elle. Ils s'entretenaient depuis un instant à voix basse, lorsque Célestin Piolot entr'ouvrit doucement la porte. Irène reconnut aussitôt ce grand garçon qu'elle voyait chaque jour quand elle était enfant, et qui lui apportait de si beaux coquillages. Après l'avoir salué d'un geste amical, elle lui fit signe que la malade s'était assoupie. Il n'osa pas entrer cependant, et resta sur le seuil, une main appuyée au chambranle, regardant d'un air étonné Mlle de Kerbrejean, dont il ignorait la présence et qu'il ne reconnaissait pas.

Irène comprit son hésitation. Elle se leva en secouant les plis de sa robe rose, quitta son ouvrage et alla vers le jeune homme :

— Bonjour, Célestin, lui dit-elle en langue bretonne et avec une familiarité bienveillante; je vois que vous ne reconnaissez plus la petite demoiselle qui voulait toujours vous donner ses poupées en échange des jolis galets que vous trouviez sur la grève.

Célestin Piolot rougit jusqu'aux oreilles et se redressa en passant la main dans ses cheveux, comme pour se donner une contenance.

— Pardonnez-moi..., je n'avais pas cet honneur, répondit-il en français; mais à présent je vous remets parfaitement... Mademoiselle, comment vous portez-vous?

— Mais très bien, répondit-elle avec un léger sourire.

— Ah! tant mieux, fit-il.

— Plût au ciel que tout le monde ici fût en aussi bonne santé que moi, reprit Mlle de Kerbrejean. Cette pauvre Cattel paraît bien souffrante.

— Je la trouve beaucoup vieillie, murmura Célestin.

— Vous êtes revenu à propos pour lui donner vos soins, continua Irène. Je sais qu'elle ne vous a pas fait bon accueil tantôt; mais soyez tranquille, mon oncle lui a parlé déjà, il lui parlera encore, et tout ira bien.

— C'est une terrible femme, dit le jeune ouvrier; elle a des préjugés qui me font tort dans son esprit.

— Mais vous êtes disposé à les ménager, et cela s'arrangera, répondit Irène en s'apercevant qu'il avait mis une blouse à la place de l'habit bleu qui avait si fort courroucé Cattel Piolot. Entrez tout doucement et asseyez-vous en arrière du lit; quand elle s'éveillera, mon oncle l'exhortera un peu, et puis vous vous avancerez.

Célestin hésita. — Elle m'a reçu avec toute sorte d'affronts, dit-il, pourtant je ne lui demandais rien, Dieu m'en garde!... Je sais qu'elle est pauvre et je ne voulais rien d'elle que quelques bonnes paroles; mais puisqu'elle ne veut pas me donner son amitié et que je ne me soucie guère de son héritage, le mieux serait de repartir aujourd'hui même...

— Ne faites pas cela, croyez-moi, dit vivement Irène. Quoi qu'il arrive, vous ne vous repentirez pas d'être resté près de votre grand'-mère : ne la quittez plus, c'est votre intérêt, c'est votre devoir.

Il céda à ce conseil, exprimé avec une bienveillance un peu impérative, et s'assit dans un coin où la malade ne pouvait l'apercevoir. Irène avait repris son ouvrage et causait à voix basse avec le chevalier. De temps en temps, elle tournait les yeux vers Célestin, et il comprenait bien qu'il était question de lui.

— Cattel devrait être fière de ce garçon-là, dit le chevalier, c'est un très bel homme, ma foi!

— Il ressemble à cette figure de cire qui représente le roi Murat dans les tableaux qu'on montre à la foire, répondit naïvement Irène.

— Je suppose qu'il a quelque lecture, reprit le chevalier. Tandis que je lui parlais dans la salle basse, j'ai aperçu un volume qui sortait de son havresac.

Un instant après la malade s'éveilla; aussitôt Mlle de Kerbrejean et son oncle vinrent près du lit. — Eh bien! Cattel, comment vous trouvez-vous? demanda le chevalier.

— Un peu soulagée, grâce au ciel, répondit-elle; demain je serai sur pied peut-être.

— Nous l'espérons bien; mais, en attendant, il faut rester le corps en repos et l'esprit tranquille.

— Il y a ici quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de vous tenir compagnie et de vous assister, ajouta Irène; ne voulez-vous pas à présent voir votre petit-fils?

Cattel Piolot ne répondit que par un mouvement de tête et se renfonça dans son lit clos. Sur un signe du chevalier, Célestin s'approcha : le pauvre garçon était ému; il fléchit le genou sur l'escabeau qui se trouvait près du lit, et prit la main de sa grand'mère; celle-ci le considéra d'un œil terne en murmurant : — Eh! eh! ce monsieur,

est-ce que c'est véritablement le fils de mon pauvre fils Corentin Piolot?... Sa moustache m'empêche de le reconnaître...

A ces mots, elle lui fit signe de se retirer et détourna la tête.

— Mon garçon, allez abattre tout cela, dit le chevalier en regardant la belle barbe noire de Célestin; votre grand'mère ne vous embrassera que quand vous serez rasé.

— Elle vous saura bon gré de cette complaisance, ajouta doucement Irène; allez vite, allez...

Quand il fut sorti, la malade rouvrit les yeux et dit en allongeant la main : — Puisqu'il a une blouse, c'est inutile de lui donner la jaquette.

Mlle de Kerbrejean et son oncle se regardèrent; il leur semblait que la vieille femme retrouvait tout à fait sa présence d'esprit, et qu'effectivement il se pourrait bien qu'elle fût guérie le lendemain. — Qu'est-ce que cela? reprit-elle en apercevant le fichu neuf qu'Irène venait de placer en évidence parmi les vieilles hardes éparses sur le lit.

— C'est un fichu pour mettre sur votre cou quand vous vous lèverez, répondit Mlle de Kerbrejean.

— Grand merci! il est trop beau pour moi! s'écria-t-elle après avoir touché l'étoffe du bout de ses longs doigts osseux.

Le chevalier se leva. — Allons! bon courage! dit-il; cela va mieux déjà; bientôt vous serez rétablie.

— Adieu, ma chère Cattel, ajouta Mlle de Kerbrejean en nouant les rubans de son chapeau de paille; demain nous reviendrons vous voir.

— Demain de bonne heure, reprit le chevalier, et je serai charmé de retrouver auprès de vous votre petit-fils.

Dès qu'ils se furent retirés, Cattel Piolot essaya de se lever, afin de remettre la jaquette à sa place et de cacher aussi son fichu neuf. Sa faiblesse était extrême; pourtant elle se traîna en chancelant jusqu'à l'autre extrémité de la salle et parvint à ouvrir le caveau; mais là un vertige la saisit, les forces lui manquèrent, et elle tomba inanimée sur le carreau.

Lorsque Célestin entr'ouvrit la porte un quart d'heure après, il aperçut sa grand'mère étendue sans mouvement et la face contre terre; le pauvre garçon se précipita vers elle en appelant au secours. Elle avait encore un souffle de vie; ses paupières livides se rouvrirent, et elle murmura quelques paroles confuses. Célestin crut qu'elle allait reprendre connaissance; mais au moment où il la relevait entre ses bras, elle expira.

Mme Charles Reybaud.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

VI.[1]

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

La Nouvelle Héloïse eut un grand succès, quand elle parut. « Tout Paris, dit Rousseau dans ses *Confessions* (2), était dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. Il parut enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu... Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. » Cette étrange fatuité de Rousseau est un signe curieux du succès de *la Nouvelle Héloïse* dans le monde d'élite, c'est-à-dire dans le monde où se fait le succès des livres; voici maintenant pour le succès populaire : dans les premiers jours de la publication, on louait le livre en lecture à raison de douze sols par heure.

(1) Voyez, dans les livraisons du 1er janvier, du 15 février, du 1er mars, du 1er août et du 15 novembre 1852, les premiers chapitres de cette série.

(2) Deuxième partie, livre 1er.

Rousseau ne s'est donc pas flatté sur la vogue de son roman. A consulter la *Correspondance* de Voltaire, déjà ennemi de Rousseau en 1761, on voit quel bruit *la Nouvelle Héloïse* faisait à Paris et combien ce bruit était importun à Voltaire. « Mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de Jean-Jacques ou de celui de la Popelinière? » écrit-il le 11 février 1761 à M. d'Argental en affectant de mettre sur la même ligne le roman de Jean-Jacques Rousseau et celui que venait de publier le fermier général la Popelinière. — « *La Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde,* » écrit-il la même année à M. Damilaville, continuant toujours à confondre le roman de Jean-Jacques et celui de M. de la Popelinière (1). — « Je sais, écrit-il enfin à Mme du Deffand, qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras, intitulé roman; mais quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que Mme de La Fayette revînt au monde et qu'on lui montrât un roman suisse (2). » Ces fréquentes mentions de *la Nouvelle Héloïse* et ces boutades contre le roman de Jean-Jacques montrent que Voltaire savait fort bien le succès qu'avait *la Nouvelle Héloïse* à Paris.

D'où vient donc que *la Nouvelle Héloïse,* tant louée, tant admirée au XVIIIe siècle, n'est guère plus lue aujourd'hui que par ceux qui veulent étudier Jean-Jacques Rousseau? Que de gens lisent *Paul et Virginie* qui n'ont jamais lu et ne liront jamais les autres ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre! Peu de personnes au contraire lisent *la Nouvelle Héloïse* comme on lit un roman, pour s'amuser et pour s'émouvoir. Il y a eu un temps où *la Nouvelle Héloïse* a servi la réputation de son auteur; aujourd'hui c'est la renommée de Jean-Jacques Rousseau qui soutient *la Nouvelle Héloïse* et qui lui donne des lecteurs. Tel est souvent, après tout, le sort des romans qui ont été le plus goûtés et le plus admirés au moment où ils ont paru; tel a été le sort de l'*Astrée,* du *Cyrus* et de la *Clélie.* Comme les romans sont le genre d'ouvrages le plus accommodé aux idées et aux sentimens du temps, ils passent avec ces idées et ces sentimens, à moins qu'ils n'aient su y distinguer ceux qui sont vraiment propres au cœur de l'homme, ceux qui ne sont pas d'un temps et d'un moment, mais de tous les temps, et qu'ils ne les aient représentés avec vérité. Les romans ont tous la prétention de représenter le cœur humain; mais le cœur humain a, si j'ose le dire, deux expressions différentes : il a sa physionomie du jour et du moment, il a aussi sa figure éter-

(1) J'ai eu la curiosité de lire *Daïra,* et j'ai compris combien la confusion que Voltaire affectait de faire entre *la Nouvelle Héloïse* et *Daïra* était injurieuse, car je n'ai jamais lu de roman plus sottement inventé et plus sottement écrit.

(2) Lettre du 6 mars 1761.

nelle; et ce qui égare les romanciers, c'est qu'ils prennent souvent la physionomie du jour pour la figure éternelle, la grimace pour le visage, la minute pour l'heure. Il y a des manières d'aimer ou d'exprimer l'amour qui varient selon les goûts et presque selon les modes; mais il y a aussi, en amour comme pour le reste, des sentimens et des émotions qui sont toujours les mêmes. Je dirai plus : le personnage qui dans tous les romans est destiné à représenter l'amour ou à l'inspirer, la femme, a aussi, comme l'amour, sa physionomie contemporaine et son éternelle nature. Chaque siècle a sa femme qu'il façonne et qu'il pare à sa guise. La belle Oriane de l'*Amadis des Gaules* ne ressemble pas à la bergère Astrée dans *l'Astrée,* Astrée ne ressemble pas à Clélie, et Clélie ne ressemble pas à la Julie de *la Nouvelle Héloïse.* Plus chacun de ces personnages se rapporte à son siècle, plus il a de vogue et de crédit. Plus une femme est de son temps, de son jour, de sa minute, plus elle plaît et plus elle enchante. Elle est l'idéal du moment : il n'y a de grâce et de beauté que la sienne; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, plus ces héroïnes du roman et du monde ont ravi leur temps, moins elles ravissent la postérité. Comme la femme du jour et de l'heure effaçait en elles la femme naturelle et vraie, celle qui plaît toujours, la postérité reste froide et dédaigneuse devant ces portraits de l'an passé, devant ces poupées d'hier. La postérité d'ailleurs a aussi ses poupées qu'elle adore et qu'elle croit les plus fidèles images de la femme. Les poupées se remplacent ainsi l'une l'autre pour l'amusement de ces grands enfans qui s'appellent siècles ou générations. Les bons romanciers et les bons poètes dramatiques sont ceux qui, sachant écarter les poupées du jour, vont droit à la femme et la mettent dans leurs romans ou dans leurs drames avec sa vérité gracieuse et touchante. La belle Mandane et l'adorable Clélie sont des poupées, et tout aimables qu'elles étaient de leur temps, elles ont passé; la Chimène et la Pauline de Corneille, l'Andromaque et la Phèdre de Racine, la princesse de Clèves de Mme de La Fayette, sont des femmes, et voilà pourquoi elles n'ont pas passé. Mettez beaucoup de la femme dans la poupée, la poupée a des chances pour vivre; mettez beaucoup de la poupée dans la femme, la femme ne vivra pas. Il y a au théâtre et dans les romans des héroïnes qui ont beaucoup de vrai, voyez l'Alzire et l'Idamé de Voltaire; mais comme elles ont encore plus de faux, comme elles ont trop pris l'air et l'allure de leur temps, comme elles sont trop devenues des poupées philosophiques et déclamatoires, elles ne nous plaisent plus. La poupée a tué la femme, tandis que Zaïre, qui n'a pris que le moins qu'elle a pu des minauderies du siècle, Zaïre vit encore et nous charme. La femme l'a emporté sur la poupée.

Dans la Julie de *la Nouvelle Héloïse*, la poupée du temps, c'est-à-dire la femme telle que Jean-Jacques Rousseau l'a imaginée et représentée, est morte; la femme naturelle et vraie vit encore et nous charme.

Rousseau, dans *la Nouvelle Héloïse*, a la prétention de peindre la femme, et son siècle a semblé croire qu'il y avait réussi. J'ose dire cependant que, de toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. Entendons-nous : il y a au sein des familles heureuses un être pur et charmant qui semble y attirer par sa pureté les bénédictions du ciel, et par son charme les hommages du monde; ce sont nos filles, ce sont nos sœurs, aimées à la fois et dirigées, respectées et averties, à qui la tradition du foyer domestique enseigne par la bouche d'une mère les vertus qui embellissent les plus belles et les grâces qui siéent aux plus sages. L'innocence de la vierge, la pudeur de l'épouse, la gravité de la mère, voilà les trois phases par lesquelles la femme passe de la vie de la terre à la vie du ciel, s'élevant toujours à mesure qu'elle accomplit ces devoirs domestiques, qui sont sa force et son honneur, et qui font qu'elle est le cœur, sinon la tête de sa famille. Tel est l'idéal de la femme dans la famille : non pas que je veuille dire que cet idéal se rencontre dans toutes les familles; mais il y en a des traits partout répandus çà et là, et quand nous voulons nous représenter la femme sous sa forme la plus gracieuse et la plus pure, c'est cette image charmante que nous évoquons d'autant plus aisément que les traits en sont près de nous.

La femme ne s'est jamais représentée à Rousseau sous cette forme à la fois familière et noble. Il connaît la femme amoureuse et passionnée, qui veut régler ses passions philosophiquement; il connaît Mme de Warens, triste idéal; mais il ignore ce que c'est que la jeune fille élevée par sa mère, la femme qui aime et honore son époux, la mère qui élève ses enfans, celle enfin à qui Dieu, par une bénédiction particulière, a donné des devoirs qui sont en même temps des affections, tempérant ainsi ce que le devoir a de sévère par ce que l'affection a de doux, et soutenant ce que l'affection a de vif, et par conséquent de mobile, par ce que le devoir a de ferme et d'immuable. Voyez toutes les femmes que Rousseau a mises dans ses romans, Julie, Claire, Sophie; elles manquent de pureté, même quand elles sont vertueuses ou quand elles le redeviennent; et comme elles manquent de cette douce pureté qui n'appartient qu'aux filles élevées par leurs mères, et non par les livres, elles manquent en même temps de délicatesse et même d'élégance. Elles ne sont pas de bonne compagnie, si j'ose le dire, parce qu'elles ne sont pas de bonne famille. Il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentimens, qui se

ressent de la société de l'homme ou des livres. Elles ont beau couvrir cela de je ne sais quel vernis sentimental, la grossièreté perce. Voyez comme Julie écrit à son amant, quand Saint-Preux est à Paris : « . . . . . Sais-tu goûter un amour tranquille et tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, et tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes désirs l'étaient autrefois? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, et je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer : oh! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage... (1). » Je ne peux pas continuer de citer ce que Julie continue de dire pendant une page tout entière encore, sans embarras, sans pudeur, et je ne parle même plus, Dieu me pardonne, de la pudeur des femmes; je parle de la pudeur des hommes. Où donc Julie a-t-elle appris cet affreux mélange du langage de l'hygiène avec le langage de l'amour? Hélas! je le sais bien : c'est chez Mme de Warens. Julie est la fille de Mme de Warens au lieu d'être la fille d'une mère de famille. Sans cesse le secret de sa fatale éducation lui échappe, et, même quand elle parle de la pudeur, son style l'offense : « Deux mois d'expérience, dit-elle à Saint-Preux dans une de ses premières lettres, m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant (2). »

Sophie n'est pas plus délicate que Julie. Elle songe aussi à la santé d'Émile, son mari; c'est pour cela qu'elle se refuse à ses empressemens, surtout elle le lui dit, ce qui est affreux, et Rousseau comprend si peu la sainteté du voile qui couvre le lit nuptial, que dans ces étranges entretiens entre Émile et Sophie, pendant les premiers jours de leur mariage, Rousseau se fait le confesseur et le médecin des plaisirs des deux jeunes époux. Il n'y a que quelques pages de *la République* de Platon, quand le philosophe règle effrontément l'union des guerriers et des femmes de sa république, il n'y a, dis-je, que ces pages qui approchent de la grossièreté de celles de Rousseau, et dans *Émile* comme dans *la République,* la grossièreté procède de l'esprit de système et de la prétention qu'ont les deux philosophes de substituer les lois insolentes de ce qu'ils appellent la raison aux lois chastes et mystérieuses de la nature.

Le manque de pudeur et de délicatesse n'est pas le seul trait que Julie tienne de Mme de Warens. Elle en a d'autres qui ne la rendent guère plus aimable, ou plutôt qui ne la rendent pas plus femme. Ainsi, de même que Mme de Warens était supérieure à Rousseau,

(1) Deuxième partie, lettre xve.
(2) Quatrième partie, lettre ixe.

qu'elle était à la fois sa préceptrice et sa maîtresse, Julie est supérieure à Saint-Preux. Elle est plus sage, comme l'entend Rousseau, de cette sagesse qui se fait des vertus à sa guise et qui en exclut les vertus les plus douces de la femme : elle est plus systématique, plus raisonneuse, plus *prêcheuse,* comme le dit Saint-Preux. Ordinairement, dans les romans, c'est l'homme qui fait l'éducation de la femme; ici, comme aux Charmettes, c'est la femme qui fait l'éducation de l'homme, qui lui enseigne la morale et la philosophie qu'il doit suivre. Julie n'est pas seulement l'amante de Saint-Preux, c'est sa directrice et sa casuiste. Il y a plus : Julie traite un peu Saint-Preux comme son domestique; elle lui donne de l'argent pour son voyage, et Saint-Preux le reçoit, ce qui est encore une ressemblance entre Saint-Preux et Rousseau, entre Julie et Mme de Warens. Quiconque n'a pas lu les *Confessions* ne peut rien comprendre à *la Nouvelle Héloïse.* Tous les personnages et surtout les deux principaux, Saint-Preux et Julie, procèdent directement de Rousseau et de son histoire. Prenez l'histoire de Julie; c'est l'histoire de Rousseau refaite et corrigée par son imagination; c'est sa vie telle qu'il aurait voulu l'avoir menée et telle qu'il l'inventait pour la donner à son héroïne, ne pouvant pas la recommencer pour lui-même. Pécher, mais réparer son péché par le repentir, et se croire même plus grand par le repentir que par la vertu, telle est l'idée fondamentale de l'histoire de Julie : c'est aussi l'idée qui semble dominer Rousseau pendant toute sa vie. Un sentiment amer de son abaissement moral et social, un effort perpétuel pour s'en racheter, un repentir audacieux qui lui faisait afficher ses fautes pour montrer d'où il était remonté, tel est Rousseau dans toute sa vie. Telle est aussi son héroïne, qu'il propose hardiment à l'imitation de toutes les femmes, si bien qu'à en croire les *Confessions* de Rousseau ou l'histoire de Julie, la meilleure route vers le bien, c'est de commencer par le mal. J'aime beaucoup l'enfant prodigue lorsqu'il rentre dans la maison de son père pour s'humilier; mais, s'il y rentrait pour se faire précepteur de morale et prêcheur d'innocence, je me défierais de ce repentir effronté qui veut ravir le prix de la vertu, et je me prendrais à dire avec Bossuet : « Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle... Cet aîné fidèle et obéissant qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils mérite bien aussi qu'on loue sa persévérance (1) ! »

Si Rousseau a essayé de mettre sa vie, telle qu'il aurait voulu l'avoir menée, dans l'histoire de Julie, il a mis son caractère et beaucoup

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint François de Paule.*

aussi de son histoire dans Saint-Preux; il dit lui-même dans ses *Confessions* qu'il s'est représenté dans Saint-Preux. Je sais bien que dans presque tous les romans les romanciers aiment à se peindre eux-mêmes, tantôt en pied, tantôt en buste; les anciens peintres aimaient à se mettre eux-mêmes dans un coin de leur tableau. Ainsi font les romanciers : ils écrivent devant leur miroir; ils s'y voient, ils y voient leur vie, tout cela en beau. Qui se regarde en effet au miroir, si ce n'est pour se voir en beau? Ce n'est pas là seulement l'effet de la vanité, c'est un sentiment meilleur et plus simple. Nous avons tous, qui que nous soyons et de quelque manière que nous ayons vécu, l'idée d'un moi meilleur que nous et qui aurait pu être notre moi, l'idée d'une vie plus heureuse et plus sage que la nôtre, et qui aurait pu être notre vie. C'est ce moi charmant et imaginaire que nous aimons à mettre dans nos héros de roman; c'est cette vie meilleure aussi que la nôtre que nous mettons dans leur histoire: cela nous console des faiblesses de notre caractère et des malheurs de notre vie de créer des héros qui soient sages et heureux, à défaut de nous-mêmes. Voilà, disons-nous, ce que nous aurions été, si le sort l'avait voulu. Ce sentiment, meilleur que la vanité et aussi naturel au cœur de l'homme, est celui qui a poussé Rousseau à se peindre dans son roman. Il ne s'est pas toujours peint en beau, dira-t-on : oui, à prendre Saint-Preux pour le représentant de Rousseau, — Rousseau, à nos yeux, ne s'est pas toujours peint en beau; mais il croyait peindre Julie en beau quand il la peignait d'après Mme de Warens embellie et rajeunie, et il croyait lui-même se peindre en beau en prêtant à Saint-Preux ses sentimens et ses aventures. Rien ne montre mieux ce défaut d'élévation et de délicatesse qui est la plaie de Rousseau, et qu'il a essayé en vain de remplacer par je ne sais quel enthousiasme déclamatoire pour la vertu, que la bonne foi qu'il a mise à créer ses héros d'après lui-même, prêtant à Julie les sentimens de Mme de Warens et les siens à Saint-Preux, sans croire en cela leur faire tort, et ne doutant pas un instant qu'ils ne fussent beaux et intéressans, puisqu'ils lui ressemblaient.

L'illusion de Rousseau, après tout, est naturelle; mais comment le XVIIIe siècle put-il s'y tromper? Comment Julie et Saint-Preux purent-ils passer pour des héros de tendresse pure et délicate? Comment pouvait-on trouver l'expression de l'amour élevé et généreux dans Julie et dans Saint-Preux? Cette erreur du XVIIIe siècle, qui excuse et autorise l'erreur de Rousseau, s'explique par l'état des idées et des mœurs pendant la première moitié du XVIIIe siècle.

Je ne prends pas toujours les romans pour la fidèle expression des mœurs du temps : ils expriment souvent l'imagination de la société plus que ses mœurs, ils disent plutôt ce que la société aimerait à

faire que ce qu'elle fait, ils répondent aux goûts et aux penchans du monde plutôt qu'à sa conduite; mais ils n'en sont pas moins l'expression d'un certain état moral de la société. Il est dans la nature de l'homme de penser plus de mal qu'il n'en fait, et il ne faut pas qu'il se rassure trop sur le danger de ses mauvaises pensées par l'innocence de ses actions; car il est d'autant plus prompt à mal faire, qu'il s'est habitué à mal penser, et nous connaissons tous une société qui a manqué de périr dans une sorte d'orgie sociale, parce qu'elle avait encouragé dans ses livres le goût de l'orgie morale. Les romans licencieux des commencemens du XVIIIe siècle, et surtout ceux de Crébillon fils, quoique parfois fort spirituels, ne sont pas pour moi l'expression des mœurs et de la conduite du XVIIIe siècle; pourtant ces romans licencieux exprimaient l'état moral de l'imagination. Ils corrompaient dans les âmes l'image que nous y gardons tous de l'amour honnête et pur; ils y substituaient l'image de l'amour licencieux. C'est ce déplorable penchant des esprits que le roman de Rousseau vint contrarier et redresser. Ce qui dans *la Nouvelle Héloïse* nous semble encore grossier était déjà un commencement de pureté, et ces amours, que nous voudrions voir plus délicats, l'étaient presque trop auprès des amours de Crébillon fils. Tout dépend du point de départ. A qui part des petites maisons de la régence, les Charmettes sont déjà un lieu de purification, et les bosquets de Clarens sont un sanctuaire. Le XVIIIe siècle, fatigué de la monotonie de ses romans libertins, sut gré à Jean-Jacques Rousseau de lui offrir d'autres tableaux sur lesquels l'œil pouvait s'arrêter sans que le front rougît. Comme Rousseau ne peignait pas l'amour de la même manière que ses devanciers, on crut qu'il le peignait meilleur et plus pur. Je dirai même que, comme la grossièreté qui se sent, pour nous, dans les personnages de l'*Héloïse* n'était pas la même que celle des personnages des romans du temps, comme elle ne tournait pas à la débauche, le changement parut une amélioration, et c'est ainsi que les héros de l'*Héloïse*, Julie et Saint-Preux, passèrent presque pour platoniques, parce qu'ils n'étaient plus libertins; en même temps, comme ils gardaient quelque chose de sensuel, le siècle n'était pas trop dépaysé. Il reconnaissait la tendresse à ce signe, le seul que ses romans lui enseignassent depuis longtemps, et il jouissait de voir l'amour s'épurer sans trop changer. Ajoutez que, pour aider à cette honnête illusion du siècle, Julie et Saint-Preux confondaient sans cesse dans leurs discours l'amour avec la vertu; qu'ils semblaient enthousiastes de l'honneur, de la sagesse; qu'ils en parlaient sans cesse, au lieu de parler du plaisir, comme faisaient leurs devanciers. Le siècle les prit au mot, et ce que nous regardons comme une déclamation et comme un sophisme passait alors pour une protestation en faveur de la vertu. On s'éprit d'admi-

ration pour ces héros qui faisaient de la morale sans renoncer aux douceurs de l'amour, qui se piquaient même de prendre leur vertu dans leur amour, et d'être d'autant plus honnêtes qu'ils étaient plus passionnés. La société aimait à se trouver purifiée sans se convertir; elle se prêtait de bonne grâce à un repentir qui n'était pas une mortification.

Il y a dans *la Nouvelle Héloïse* deux erreurs qui font les deux parties du roman : la première, c'est que l'amour inspire la vertu; la seconde, c'est que la sagesse humaine suffit pour donner aussi la vertu. Examinons rapidement le roman en suivant cette division.

C'a été de tout temps la prétention de l'amour, et cette prétention lui fait honneur, de ne pas vouloir seulement être un plaisir. Comme l'amour anime et échauffe l'âme, il est tout naturel que l'âme prenne le surcroît de vie qu'elle se sent pour un surcroît de force, et qu'elle se croie plus haute, se sentant exaltée : c'est une erreur. L'amour ne change pas les âmes; il ne fait pas que les mauvaises deviennent bonnes; il fait seulement peut-être que les bonnes deviennent meilleures, et cela, par ce surcroît de force que l'amour donne à l'âme. On est en amour ce qu'on est partout ailleurs : doux si on est doux, ardent si on est ardent; seulement on l'est mieux. On n'est pas autre que soi; mais on est un peu plus que soi. C'est un état de l'âme où nos facultés, sans changer de nature, changent de degré, et s'élèvent ou s'excitent par une sorte de mouvement instinctif. C'est même là, pour le dire en passant, ce qui rend les amoureux si séduisans tant qu'ils aiment et tant qu'ils sont aimés. Il y a alors en effet double cause pour qu'ils charment. D'abord ils valent mieux parce qu'ils aiment et que l'amour les inspire, ensuite ils valent mieux parce que tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font est pris en bonne part; mais ôtez l'amour, tout change : quelle langueur d'esprit! quelle banalité de langage! Quoi! c'est là l'homme que j'aimais et qui m'aimait! — Non, ce n'est plus le même homme, car il ne vous aime plus; il n'est plus ce qu'il était. Ce n'est pas votre amour seulement qui lui faisait crédit, c'est son amour aussi qui lui prêtait beaucoup, et qui aujourd'hui, étant parti, ne lui prête plus rien et le laisse à sa pauvreté naturelle. Les amans qui ne le sont plus sont souvent étonnés d'avoir pu s'aimer, ils rougissent de leur choix, et en cela ils sont injustes l'un envers l'autre. Ils se voient aujourd'hui tels qu'ils sont, froids et mécontens; ils se voyaient autrefois tels qu'ils étaient, aimables et heureux, grâce à l'amour; mais ces grâces d'état et du moment ne sont pas des vertus. Les amans le croient pourtant, et presque tous se tiennent pour bons, parce qu'ils sont tendres. Quant à Saint-Preux, dont l'amour échauffe le cerveau plus que le cœur, il est tout près de se prendre pour un héros ou pour un

saint, parce qu'il est amoureux. « Où sont-ils, s'écrie-t-il dans une lettre à Julie, où sont-ils, ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un désir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voient un amant malheureux, éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, et qu'ont nourris tes sentimens sublimes; prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, et à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son âme. Ah! Julie, qu'aurais-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être. Tiède admirateur du bien, je l'aurais du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle; et pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : Oh! quels hommes nous serions tous, si le monde était plein de Julies et de cœurs qui les sussent aimer! »

Eh! mon Dieu, le monde est plein de Julies et de cœurs qui les savent aimer; mais le malheur, c'est que les vertus que les Julies et les Saint-Preux se sentent dans l'âme ne sont que pour eux deux, et que rien ne s'en répand en dehors. Les amans ne sont dévoués, généreux, désintéressés, vertueux enfin, que l'un pour l'autre; ils ne le sont pas pour le reste du monde. Leur vertu est un secret entre eux, et un secret même qui n'a qu'un temps. Le prochain n'en sait rien, et n'en profite pas. Or, il n'y a de vertus que celles qui le sont un peu pour tout le monde. Les vertus qui ont un objet si particulier et un cercle si étroit sont des sentimens et non pas des vertus. Tel est l'amour. Il inspire le dévouement; mais envers qui? Envers ce qu'on aime, c'est-à-dire presque envers soi-même. On sauve sa maîtresse du péril parce qu'on l'aime; mais on ne se dévoue pas pour sa patrie ou pour sa religion parce qu'on aime sa maîtresse. Julie et Saint-Preux prennent pour une vertu le dévouement qu'ils ont l'un pour l'autre, et ce dévouement dont ils font tant de bruit est tout simplement cet égoïsme à deux, qui est le propre de l'amour, et qui en fait le charme (1).

(1) Je trouve dans une des dernières pièces de Corneille, dans *Tite et Bérénice*, des vers qui expriment fort spirituellement combien il y a d'amour-propre dans l'amour. Seulement ces vers seraient mieux placés dans un traité de Nicole que dans une tragédie. Domitien dit qu'il ne peut pas croire que Domitie l'aime,

Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

Albin, son confident, lui répond :

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres;

L'excellence morale de l'amour, c'est-à-dire, après tout, la doctrine de l'amour chevaleresque, sans qu'aucune des prétentions de cette doctrine soit justifiée par l'histoire de Julie, voilà ce qui remplit la première partie du roman. J'ai même tort de comparer l'amour tel que le prêche *la Nouvelle Héloïse* avec l'amour chevaleresque. Que disait en effet la doctrine chevaleresque aux jeunes chevaliers? Voulez-vous être aimés? soyez braves, soyez hardis, soyez généreux; défendez les faibles, venez en aide aux malheureux. C'est au prix de ces vertus que vous obtiendrez l'amour des dames. Dans cette doctrine, l'amour était la récompense et peut-être aussi l'encouragement de la vertu; mais il n'était pas lui-même une vertu, comme il a la prétention de l'être dans *la Nouvelle Héloïse*. Il inspirait le courage, l'effort sur soi-même, le mépris de la mort, toutes vertus qui profitent au monde, tandis que, dans *la Nouvelle Héloïse*, l'amour, pour être une vertu, n'a besoin que d'aimer, devoir facile et commode. Les emportemens de la passion passent, dans la doctrine du roman, pour des qualités; les aveux et les épanchemens irréfléchis de l'amour sont les signes d'une belle âme et sont près d'être regardés comme de bonnes actions. Et ne croyez pas que cette doctrine amoureuse n'ait point eu ses mauvais effets : elle a justifié la passion à ses propres yeux (1); les amans se sont crus honnêtes dès qu'ils se sont sentis amoureux, oubliant que les lois de l'honnêteté et de l'honneur sont souvent contraires à l'amour, ou plutôt se faisant dans leur amour même une honnêteté et un honneur sentimental qui les dispense complaisamment de l'honnêté morale, et qui la leur fait

C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs;
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
La conquête est pour nous le comble des délices;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices.
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.
(*Tite et Bérénice*, acte Ier, sc. III.)

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juin, le huitième article de M. de Loménie sur Beaumarchais. La piquante histoire de Mlle Ninon est l'histoire de *la Nouvelle Héloïse* en petit et en commun; c'est la faute érigée en vertu. — Je n'ai pas le droit de remercier mon jeune et spirituel collaborateur du service qu'il rend à la littérature par son intéressant travail sur Beaumarchais; mais je puis bien le remercier du service que rend à ma thèse cette histoire, si bien racontée, de Mlle Ninon.

dédaigner. Cette doctrine n'a pas seulement produit ses mauvais effets dans les âmes d'élite, comme Rousseau nous représente Julie et Saint-Preux; elle s'est répandue dans la foule, et elle est devenue plus dangereuse à mesure qu'elle est devenue plus banale. Les courtauds de boutique et les bacheliers d'école ont érigé les passions ou les instincts de leur âge en généreux sentimens, en saints enthousiasmes; ils se sont crus innocens dans la débauche parce qu'ils y étaient ardens. Les grisettes, à leur tour, se sont crues des héroïnes de tendresse, jusqu'à ce qu'un beau jour cette duperie ou ce charlatanisme sentimental ait eu le sort qu'ont tous les sentimens faux, qui finissent toujours par aboutir aux émotions grossières ou aux calculs sordides, au plaisir ou à l'intérêt. Les Platons du comptoir et de la mansarde se sont changés sans trop de peine en Épicures : *Epicuri de grege porci.*

La première partie de *la Nouvelle Héloïse* pourrait plutôt servir à montrer les dangers de la sensibilité romanesque qu'à en glorifier les mérites, et je prendrais volontiers pour devise de cette partie du roman ces paroles de la dernière lettre de Julie : « Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. »

La seconde partie de l'*Héloïse* est plus intéressante, plus vraie, plus élevée, quoiqu'elle soit fondée aussi sur une erreur que Rousseau semble embrasser, savoir : que la sagesse humaine peut suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu. Il soutient cette doctrine par ses réflexions, mais en même temps il la combat, si je ne me trompe, par l'expérience et même par les sentimens de son héroïne. C'est cette expérience, — que Rousseau laisse au compte des événemens de son histoire plutôt qu'il ne la proclame hardiment, — qui fait l'intérêt de cette seconde partie de *la Nouvelle Héloïse*, et qui doit même faire vivre le roman.

Julie, pour obéir à son père, a renoncé à son amant, et a épousé M. de Volmar. M. de Volmar est un galant homme; mais c'est un de ces philosophes qui croient que la sagesse philosophique peut suffire à diriger le cœur de l'homme. Il a foi aux vertus humaines, à celles qui prennent leur principe dans l'homme, c'est-à-dire dans l'orgueil, car, dans la seconde comme dans la première partie de *la Nouvelle Héloïse*, la morale procède toujours de l'homme. Seulement, dans la première partie, elle procède de l'amour, et dans la seconde de la sagesse; mais c'est la même chose : c'est toujours l'homme et par conséquent la même faiblesse.

M. de Volmar sait que Saint-Preux a aimé Julie et qu'il était aimé d'elle. Cependant il appelle Saint-Preux dans sa maison, il veut que Julie continue à le voir : il est de ceux qui croient que l'amour est un bon sentiment; il ne veut donc pas le détruire dans l'âme de Julie

et de Saint-Preux; il veut l'épurer et le conduire. « J'ai compris, dit-il à Saint-Preux et à Julie dans une conversation où il est plutôt un précepteur qu'un mari, j'ai compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait pas rompre, que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables qu'il fallait plutôt le régler que l'anéantir, et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix... Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre et choque toutes les maximes communes, mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, et le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. » — « Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partait d'un homme tranquille, soyez ce que vous êtes et nous serons tous contens : le danger n'est que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous et vous n'aurez rien à craindre (1). »

Nous connaissons cette sagesse-là et ses œuvres : il y a des personnes de fort bonne foi qui croient naïvement qu'il y a un moyen de tirer les trois vertus théologales des sept péchés capitaux, de faire le bien avec le mal, et de *l'ordre avec le désordre,* ou, pour se servir d'une image plus éclatante, mais qui n'exprime pas une pensée plus rassurante, de conspirer avec la foudre comme le paratonnerre. Vaines tentatives de la sagesse humaine, soit dans l'état, soit dans la famille! On ne fait pas de l'ordre avec du désordre; les démolisseurs ne peuvent pas devenir des constructeurs, et les gens habiles à faire des ruines sont incapables de faire des monumens. Si le paratonnerre conspire avec la foudre, c'est pour conduire le feu destructeur dans le puits où il s'éteint; ce n'est pas là une association, c'est une compression. Il n'y a rien à tirer du mal que le pire, rien à tirer de l'anarchie d'un jour que l'anarchie de la semaine, et de l'anarchie de la semaine que l'anarchie du mois et bientôt de l'année. Le mal se combat et se réprime, mais il ne peut être ni employé, ni dirigé à volonté. M. de Volmar croit que l'amour de Julie et de Saint-Preux peut être conservé sans danger, et qu'avec de bons conseils et beaucoup de sagesse il pourra en faire une vertu. Il croit enfin que c'est un feu qui peut servir encore à échauffer l'âme sans la brûler. Il répudie la sage et profonde maxime de l'Évangile : que celui qui aime le péril y périra, — et il conseille aux deux amans d'aimer hardiment le péril, leur promettant qu'ils n'y périront pas; mais M. de Volmar a beau employer les épreuves les plus ingénieuses afin de transformer insensiblement l'amour de Julie avec Saint-Preux en une tendre et paisible amitié : ce sage mécanisme ne réussit pas, et Julie, plus clairvoyante que M. de Volmar, sent sa faiblesse. Elle tâche, il est vrai,

(1) Quatrième partie, lettre XIIe.

étant philosophe aussi, de s'expliquer cette faiblesse; elle interroge son cœur pour se rassurer, et son cœur, qui sait, comme un ami complaisant, quel est le conseil qu'on lui demande, son cœur lui fait la réponse qu'elle espérait : « Plus je veux sonder, dit-elle, l'état présent de mon âme, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille; je ne sens ni trouble ni crainte... Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudrait mieux être exempte; mais, bien loin que ces souvenirs soient causés par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, et quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas encore besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence... Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation? Et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore? » J'aime ces dernières phrases; j'aime que Julie sente le trouble de son cœur, et qu'au moment même où elle se dit paisible, elle s'effraie de sa faiblesse; voilà enfin les véritables mouvemens du cœur humain, voilà les véritables sentimens d'une honnête femme, c'est-à-dire d'une femme sincère avec elle-même. Julie ressemble en ce moment à la Pauline de Corneille, qui, quoiqu'elle soit sûre de sa vertu, ne veut pas s'exposer à revoir dans Sévère l'amant qu'elle a aimé. Elle ne craint pas d'être vaincue; mais elle craint le combat

. . . Et ces troubles puissans

dit-elle,

Que fait déjà chez moi la révolte des sens.

Ces attendrissemens qu'éprouve Julie et qui l'alarment, voilà ce que le langage scrupuleux et austère du XVIIe siècle appelait la révolte des sens. Loin de s'assurer en sa propre vertu, loin de braver le péril, Pauline a toutes les délicatesses d'une âme inquiète et défiante d'elle-même. En vain son père, qui ne songe qu'à obtenir la faveur de Sévère, qui est le favori de l'empereur, presse Pauline de voir Sévère; Pauline s'y refuse. — Mon père, dit-elle avec une humilité de conscience qui me répond de sa vertu bien mieux que ne ferait l'orgueil,

Mon père, je suis femme et connais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse;

Et poussera sans doute en dépit de ma foi
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point...

Cette ressemblance entre Julie et Pauline, qui laisse à la Pauline de Corneille sa supériorité morale, fait l'intérêt de la seconde partie du roman de Rousseau. C'est là que commence cette lutte qui est le fond éternel du drame et du roman, la lutte de la passion contre le devoir. Julie en effet a beau faire, elle ne peut pas s'y tromper : ces attendrissemens involontaires, ce plaisir même de penser à Saint-Preux, plus doux que celui de le voir, tout cela est la passion. M. de Volmar, il est vrai, toujours empressé à rassurer sa femme et à se rassurer lui-même, explique par des raisonnemens ingénieux ce qu'il voit encore d'amour dans le cœur de Saint-Preux et de Julie. Il y a surtout une distinction qui lui ôte toute inquiétude : Saint-Preux et Julie s'aiment encore, il est vrai, mais c'est dans le passé, ce n'est pas dans le présent. « Ce n'est pas de Julie de Volmar que Saint-Preux est amoureux, c'est de Julie d'Étanges. Il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de la personne qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse; la mère de deux enfans n'est plus son ancienne écolière; il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir; il l'aime dans le passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'a plus d'amour (1). » Le pauvre sage! comme le voilà tranquille, grâce à cette distinction entre le passé et le présent! Il a même soin de s'absenter, afin de laisser seuls Saint-Preux et Julie, et qu'ils s'éprouvent et s'affermissent par l'épreuve. Alors, se laissant aller à la sécurité que leur donne cet habile directeur, les deux anciens amans vont se promener sur le lac de Genève et abordent aux rochers de la Meillerie. C'était à Meillerie que Saint-Preux autrefois, pendant ses amours avec Julie, s'était retiré pour apaiser les soupçons du père de Julie; c'était ce lieu plein de souvenirs chéris qu'il voulait revoir avec elle. Ils arrivent à ces rochers qui autrefois s'avançaient au-dessus du lac et qui faisaient une sorte de terrasse solitaire, ayant d'un côté les Alpes et leurs cimes inaccessibles, de l'autre les eaux du lac, partout le désert et l'abîme. « Il semblait, dit Saint-Preux, que ce lieu désert dût être l'asile de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature. » Ces rochers de Meillerie, qui étaient devenus une sorte de pèlerinage pour les dévots de Rousseau, ont été impitoyablement brisés par les ingénieurs, pour ouvrir la route du Simplon, qui, en cet endroit, passe aux bords du lac de Genève.

(1) Quatrième partie, lettre XIVe.

Voilà de ces aventures propres à notre siècle. Voyons pourtant cette scène des rochers de Meillerie; c'est, avec la mort de Julie, la plus belle scène du roman, celle où la passion est vraie et touchante, celle enfin où le sens moral du roman, jusque-là incertain, commence à se montrer, en dépit même des raisonnemens des personnages.

« Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé : — Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé en mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la puissance des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur, voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même... Voici la pierre où je m'asseyais pour contempler de loin ton heureuse demeure. Sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur. Ces cailloux tranchans me servaient de burin pour tracer ton chiffre. Ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis. Voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes. Enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne pas te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né ! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence ! — J'allais continuer; mais Julie qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup, détournant la vue et me tirant par le bras : — Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. » Ils reprennent la barque et traversent le lac. Là encore Saint-Preux, se laissant aller à ses rêveries, d'abord tendres et douces, bientôt sombres et amères, « est violemment tenté, dit-il, de précipiter Julie dans les flots et d'y finir dans ses bras sa vie et ses longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement la main de Julie pour passer à la pointe du bateau. Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme. L'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis

à verser des torrens de larmes, et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtemps, et je fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre. — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée: mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton... Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont faiblement tentés et succombent! Pour Julie, mes yeux le virent et mon cœur le sentit : elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'une âme humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant. »

Elle vainquit! oui; mais encore deux victoires comme cela, et elle est perdue. Rousseau le sait bien, car il n'expose pas deux fois Julie à de pareils périls. Il la fait mourir. La mort est un expédient commode pour les romanciers dans l'embarras. Que faire en effet de Julie arrivée à ce point? Prolonger la lutte entre la vertu et la passion? Si longue que soit la lutte, il faut qu'elle finisse par une victoire ou par une défaite. Quel sera le vaincu? Sera-ce la passion? Le roman tourne au système et à la leçon; il perd la vérité et l'intérêt. Sera-ce la vertu qui succombera? L'exemple de Julie tournera alors contre les intentions de Rousseau. Singulière héroïne de vertu que celle qui, comme fille ou comme femme, aura également manqué à l'honneur! Rousseau au contraire a voulu faire de sa Julie l'héroïne du repentir, et montrer comment une première faute n'empêche pas une âme honnête de revenir à la vertu et de reconquérir l'estime et l'admiration du monde. Pour que sa leçon fasse effet, pour que Julie soit cette héroïne que nous devons admirer et imiter, il faut qu'elle meure vertueuse et honorée : aussi Rousseau la fait-il mourir promptement; mais il a beau faire, elle a encore assez vécu pour nous enseigner l'ascendant d'un premier amour et, disons-le, d'une première faute. Julie combat cet ascendant, elle y résiste, mais elle l'éprouve. Quand elle interroge son âme, quand elle s'examine, elle s'étonne de se trouver inquiète. « Je ne vois partout que sujets de contentement et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé. L'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens, mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie... Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raison-

nable et si peu volontaire a ôté beaucoup du prix que je donnais à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches? En sera-t-elle mieux aimée? Mènera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure santé? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiète. Mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire sans savoir quoi (1). »

Non, ce n'est pas le bonheur qui ennuie Julie; ce qui la rend à la fois inquiète et languissante, c'est la passion, c'est son amour combattu, mais non pas détruit, — étouffé, mais non pas éteint. Ce bonheur qu'elle dépeint et qui la lasse, ce père, ce mari, cet enfant, cette vie douce et régulière, tout cela est un bonheur qui tient à l'ordre, et ce n'est jamais le bonheur dans l'ordre qui satisfait la passion. Si ses enfans, son père et son mari qu'elle aime et dont elle est aimée, ne suffisent pas à l'âme de Julie, c'est qu'elle aime encore Saint-Preux; elle le sent, quoiqu'elle ne veuille pas se l'avouer. Comment résister à cet amour? Comment le vaincre? Comment avoir la force d'aimer la vertu? Elle a demandé cette force à la sagesse de M. de Volmar, qui croit avoir cette force et qui croit même pouvoir la donner. Julie pourtant ne s'y trompe pas. Elle sent bien que la sagesse de M. de Volmar a la force suffisante à ceux qui n'ont point à lutter, la force qui est bonne aux âmes sans passion; mais où vient la passion, cette force-là est impuissante. Où donc trouver la vraie force, celle qui fait lutter et vaincre? Dans la religion; allons plus loin et servons-nous du mot de Rousseau : dans la dévotion. Oui, Julie devient dévote pour être forte, pieuse pour être honnête; elle demande à Dieu la force qu'elle ne trouve ni en elle ni autour d'elle. Écoutons-la un instant elle-même : « J'aimai la vertu dès mon enfance et je cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance

(1) Sixième partie, lettre VIIIe.

qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui (1). »

Quelles admirables paroles! Quel bon sens à la fois éloquent et touchant! Comment voulez-vous que je n'aime pas Mme de Volmar? Rousseau semble l'avoir faite pour contredire et pour démentir toutes les erreurs de Julie d'Étanges. La seconde partie de *la Nouvelle Héloïse* réfute la première, et la réfute même plus que l'auteur ne semble l'avoir voulu. Je sais bien que Rousseau, dans sa préface, dit qu'il a voulu commencer par la passion pour finir par la morale, et qu'il a allumé et attisé le feu avant de faire jouer les pompes. Je ne m'étonne donc pas de voir Mme de Volmar revenir à la vertu qu'avait oubliée Julie d'Étanges. C'est là le plan de la leçon, seulement la leçon va plus loin que ne le veut le professeur, car le professeur a semblé croire qu'il pourrait montrer dans Mme de Volmar le triomphe de la morale sur la passion; mais Julie a bien vite compris que la morale humaine ne suffisait pas pour triompher de la passion, et elle appelle la piété au secours de la vertu, Dieu au secours de l'homme. Ainsi les deux erreurs fondamentales du roman et peut-être de Rousseau, la glorification de la sensibilité et la glorification de la morale humaine, sont tour à tour condamnées et répudiées par Julie. Avec une âme sensible, elle a failli; avec une âme honnête, elle ne peut pas se relever, si cette âme honnête ne devient pas pieuse, si la dévotion ne vient pas au secours de la vertu. La sensibilité dont Julie et Saint-Preux, en véritables héros du XVIIIe siècle, se faisaient un mérite et un honneur, cet amour qu'ils érigeaient en vertu, ne les a pas seulement égarés dans la première partie du roman, où l'auteur a voulu très évidemment rendre ses héros à la fois coupables et aimables. La sensibilité et l'amour allaient encore peut-être les égarer dans la seconde partie du roman, où l'auteur a voulu les montrer honnêtes et aimables, si Julie ne mourait pas par un accident qui tire l'auteur d'embarras. La sensibilité est donc condamnée dans la seconde partie, non pas seulement par le repentir qu'en a Julie, mais par les troubles et les dangers mêmes qu'elle lui cause. Rousseau moraliste voulait régler, corriger la sensibilité, montrer qu'on pouvait avoir fait une faute d'amour dans sa jeunesse et n'en pas moins devenir une très honnête femme. Rousseau romancier a été plus loin, puisqu'il a montré que la sensibilité s'assujettit malaisément aux règles du devoir, et qu'il est difficile de trouver le bonheur dans l'honnêteté, quand on l'a cherché et qu'on a cru le trouver dans la sensibilité. Le cœur, n'ayant plus sa pâture passionnée, murmure et se plaint.

(1) Sixième partie, lettre VIIIe.

Ne vous fiez donc pas à la sensibilité de votre âme; prenez-la pour un danger et non pour un mérite; ne caressez pas le jeune lion que nous portons tous en nous-mêmes, et surtout, si vous voulez qu'il reste toujours apprivoisé et doux, ne lui faites pas goûter le sang. S'il y goûte, il ne voudra plus d'autre nourriture. La passion est aussi la nourriture qu'il faut refuser au cœur humain, sous peine de ne pouvoir plus lui en faire goûter une autre.

La défiance de la passion, parce que la passion même dont on se repent est plus forte que le repentir, voilà la première vérité qu'enseigne Julie de Volmar. La seconde vérité qu'enseigne Julie de Volmar et qui est encore une maxime de défiance de l'homme envers lui-même, c'est que l'âme humaine ne peut pas prendre en elle-même la force d'aimer assez la vertu pour la pratiquer. En vain M. de Volmar et Saint-Preux, le mari et l'amant, disent à Julie : Fiez-vous à votre âme, qui est grande et forte; fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même; — Julie, en dépit de ces beaux conseils, se sent faible quand elle cherche sa force en elle-même. Aussi est-ce à Dieu qu'elle a recours : elle abjure tout orgueil humain et demande à la piété de lui rendre le devoir aimable et doux, ou plutôt de le lui rendre praticable avec plaisir, car elle aime le devoir, mais la pratique lui en est pénible, et c'est cette peine et ce malaise dans le devoir qu'elle demande à Dieu de lui ôter. Elle a bien raison : il ne faut commencer à croire un peu en notre vertu que lorsque le devoir nous devient aimable. Quand l'âme trouve du plaisir dans le devoir, alors elle est vraiment honnête, et alors aussi elle peut être confiante. Dieu n'a pas séparé absolument le plaisir du devoir, mais il n'a pas mis le plaisir dans les commencemens du devoir. Il faut creuser un peu dans le devoir pour y trouver le plaisir. Il faut briser la coque pour goûter l'amande. Nos devoirs nous deviennent peu à peu aimables, à condition d'y persévérer. *Cella continuata dulcescit,* dit admirablement l'*Imitation;* la cellule devient douce à la continuer. On peut dire du devoir ce que l'*Imitation* dit de la solitude. Le devoir s'adoucit et s'embellit par la pratique; mais cette pratique persévérante, Dieu seul peut nous en donner la force. Demander cette force à l'orgueil, à la sagesse humaine, au repentir moral (je ne dis pas à la pénitence chrétienne), c'est demander la stabilité au vent et la durée au temps. Ne nous étonnons donc pas de voir Julie, se sentant faible avec sa raison, demander à Dieu de la rendre forte et devenir dévote. Il y a là une admirable intelligence de la nature humaine. Quand l'homme ne demande qu'à lui-même la force de pratiquer le devoir, il la demande à qui aura la peine et le chagrin du devoir, à celui qui par conséquent n'est guère disposé à prendre ce souci et cet en-

nui. Où est en effet la récompense du devoir? En lui-même, dites-vous, ô stoïciens! — Non, il faut un autre sentiment qui vienne soutenir le devoir, l'encourager, le récompenser.

.... Quæ digna, viri, pro laudibus istis
Præmia posse rear solvi? pulcherrima primum
Dì moresque dabunt vestri (1).

Ainsi, même dans la doctrine païenne, ce sont les dieux qui récompensent et qui encouragent l'accomplissement du devoir; la satisfaction de la conscience ne vient qu'au second rang : tant il est naturel que l'homme emprunte au ciel la force de remplir les obligations de la terre (2).

Ce qui sauvera Julie, si elle vit, ce n'est pas seulement la dévotion, c'est surtout la cause de sa dévotion, c'est-à-dire le sentiment qu'elle a de sa faiblesse et son humilité. Le sentiment de notre faiblesse, quand il n'est pas accompagné de la confiance en Dieu, tourne aisément au désespoir. Avec la confiance en Dieu, il devient humilité, et alors il est une cause de force. L'humilité fortifie les âmes, parce que l'humilité, par l'idée qu'elle nous donne de Dieu et des hommes, nous abaisse devant la vraie grandeur, et nous relève devant la fausse. Elle nous donne la juste mesure des êtres en commençant par nous-mêmes. La pieuse humilité de Julie me répond donc de la force qu'elle aura pour résister à la passion, et Rousseau eût pu, en la faisant tout à fait dévote, la laisser vivre; mais quel dénoûment, pour un roman du XVIIIe siècle, que la dévotion? Je sais déjà beaucoup de gré à Rousseau d'avoir montré que, si Julie vit, il faut qu'elle vive dévote. Il n'a pas osé en faire une religieuse, ce qui n'était plus de mise; mais il en a fait une convertie, ce qui était une grande hardiesse pour le temps et ce qui était ainsi le commencement de la réaction religieuse que Jean-Jacques Rousseau a eu le mérite de commencer contre l'incrédulité systématique, quoiqu'il ait eu le tort de vouloir arrêter cette réaction à je ne sais quel déisme chrétien, si je puis associer ces deux mots l'un à l'autre. Julie, au moment de sa mort, était en train d'aller plus loin que le déisme chrétien de Rousseau, puisqu'elle confessait hautement déjà la principale vertu du christianisme et la plus oubliée au XVIIIe siècle, l'humilité. Le témoignage de Julie contre l'orgueil humain et son impuissance, même dans les âmes honnêtes, pour opérer le retour à la vertu et pour en donner le calme et la joie, est la répudiation la plus hardie et la plus décisive que Rousseau ait faite des doctrines de son siècle.

(1) Virgile, *Énéide*, ch. IX.

(2) « Fiat mihi possibile per gratiam quod mihi impossibile videtur per naturam. » *Imitation*, liv. III, ch. 9.

Il a donné à Julie les deux sentimens que le XVIIIe siècle a le plus combattus, et que le XIXe siècle a encore le moins repris, malgré ses bonnes intentions, je veux dire le scrupule et l'humilité. Nous sommes chrétiens de nos jours, parce que nous avons le parti pris de l'être : mais nous le sommes autant qu'on peut l'être sans le scrupule et l'humilité, deux vertus chrétiennes que nous semblons avoir plus de peine à reprendre que la foi elle-même, car nous soumettons plus aisément notre raison que notre cœur. Julie soumet à la fois sa raison et son cœur ; sa raison, et c'est par là qu'elle contredit M. de Volmar, Saint-Preux et le XVIIIe siècle ; son cœur, et c'est en le rendant scrupuleux et humble qu'elle ressemble aux héroïnes de l'amour au XVIIe siècle, à la princesse de Clèves dans le roman, à Mme de La Vallière dans l'histoire.

Rousseau a mis une grande différence entre le repentir de Julie et le repentir de Saint-Preux, et cette différence n'est pas, il s'en faut de beaucoup, une supériorité de Saint-Preux sur Julie, et de l'homme sur la femme ; c'est au contraire la continuation de cette supériorité de la femme sur l'homme, qui est le caractère des héroïnes de Rousseau. Le repentir de Saint-Preux, dirigé par M. de Volmar, vient de l'orgueil, tourne à l'orgueil et aboutit à la faiblesse. Voyez la scène des rochers de Meillerie. Le repentir de Julie, loin de lui couvrir sa faute, lui en laisse comprendre l'ascendant dangereux ; il vient de l'humilité, tourne à la dévotion, et produit la force. Je lisais dernièrement dans saint Chrysostome cette belle et profonde pensée sur l'humilité : « Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'humilité : imaginez deux chars ; dans l'un la justice avec l'orgueil, dans l'autre le péché avec l'humilité. Vous verrez le char du péché dépasser le char de la justice, non par sa propre force, mais par celle que lui donne l'humilité, et vous verrez l'autre char rester en arrière, non pas par l'infirmité de la justice, mais par le poids et la lourdeur de l'orgueil. De même, en effet, que l'humilité dans son essor s'élève jusqu'au ciel en dépit du poids du péché, de même l'orgueil, par sa lourdeur, tire et entraîne en bas la justice, qui perd son élan naturel vers le ciel (1). » Ce char du péché qu'allége l'humilité et qu'elle emporte vers le ciel, c'est le char où est Julie ; l'autre est celui de Saint-Preux, qui a bien l'orgueil, mais qui n'a pas la justice, de sorte que la chute est plus lourde et plus infaillible encore.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Saint Chrysostome, *Homélies*, t. Ier, p. 599, édition Gaume.

SALON DE 1853

Un des caractères de l'art français est la mobilité de sa physionomie. Lorsqu'on étudie l'histoire des phases qu'il a traversées, on ne peut y suivre, comme dans l'histoire des écoles étrangères, le développement continu de principes une fois adoptés. A peine a-t-on applaudi en France aux innovations, qu'on essaie déjà de réagir contre la méthode des novateurs, tandis qu'en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne, chacune des réformes introduites par les maîtres demeure, pour les générations qui surviennent, un progrès qu'elles s'efforcent de compléter. La foi s'use vite dans notre pays; le beau auquel nous avions cru à un moment donné nous laisse presque aussitôt indifférens, sinon incrédules, et la vérité telle que nous la comprenions hier court grand risque de devenir à peu près le faux aujourd'hui. De là le défaut d'unité dans l'ensemble des œuvres, l'instabilité des réputations et le caractère contradictoire des talens de notre école.

Ces oscillations continuelles du goût, cette succession de travaux qui se démentent les uns les autres, sont l'histoire même de la peinture française à toutes les époques; mais l'époque actuelle a cela de particulier, qu'elle accepte simultanément les essais en sens opposés, les systèmes qui ne se seraient produits autrefois qu'à tour de rôle et suivant les revirements divers de l'opinion. Le temps n'est plus où, certains principes venant à perdre leur empire, on pratiquait avec un zèle unanime une esthétique nouvelle, où l'on n'osait renier que ses devanciers, quitte à subir leur sort quelques années plus tard. Depuis le commencement du siècle, bien des changemens se sont opérés dans notre école de peinture; chacune de ses transformations trouvait du moins sa raison d'être dans les abus d'une méthode qui avait eu le temps de vieillir, et la réaction, qu'elle fût académique ou romantique, s'accomplissait à son heure et avec le concours de tous. Aujourd'hui il n'y a plus, à vrai dire, de mouvement général de l'art; il n'y a que des doctrines ou des fantaisies individuelles, des tentatives qui se heurtent, des talens ouvertement ennemis et qui s'insultent en quelque sorte : en un mot, l'anarchie la plus complète règne, sous couleur de liberté, dans notre école, en attendant que le

despotisme d'un Lebrun ou d'un David vienne la rejeter violemment dans l'excès de la soumission. Peut-être est-il permis de pressentir dès à présent ce retour à un régime dont nous nous croyions bien affranchis. Il serait possible que dans un avenir prochain le conflit de tant de prétentions rivales nous inspirât par lassitude la passion de la règle et de l'uniformité. En tout cas, le spectacle que présente le salon de 1853 ne laissera dans l'esprit de personne aucun doute sur les développemens regrettables de la volonté individuelle, et, — ce qui est plus triste encore, — sur les tendances matérialistes de la peinture contemporaine.

De pareilles tendances sont nouvelles dans notre école, et l'on doit, en s'autorisant du passé, espérer qu'elles ne s'y perpétueront pas, parce qu'elles sont radicalement contraires au génie de l'art national. Qu'on examine les œuvres des peintres antérieurs à l'époque actuelle, ne reconnaîtra-t-on pas qu'en dépit de la diversité des formes, les inclinations sont au fond les mêmes, et que ces œuvres dérivent toutes d'un principe éminemment spiritualiste? Tout en procédant par voie de négations successives quant à la manière, les artistes français se reliaient entre eux jusqu'ici par la communauté des intentions morales, et certaines conditions à la fois instinctives et traditionnelles étaient acceptées comme des lois immuables par les maîtres et par le public. Depuis Jean Cousin jusqu'à Prud'hon, depuis Watteau jusqu'à Granet, tous, selon la mesure de leurs forces et le genre de leur talent, se proposaient avant tout de traduire avec le pinceau, soit une pensée profonde, soit une idée ingénieuse. L'esprit, sinon la poésie, était l'élément principal de leurs travaux, et les tableaux produits pendant plus de trois siècles attestent, sauf les variations du goût et la dissemblance des moyens employés, ce caractère essentiel de la peinture dans notre pays. Jamais, avant le temps où nous sommes, on n'aurait consenti à montrer ou à voir dans une œuvre d'art la vérité sans idéal; jamais on ne se serait avisé de substituer à cette « haute délectation de l'intelligence » dont parle Poussin — je ne sais quelle sensation superficielle et fugitive résultant de l'imitation brute de la réalité ou des artifices de la brosse. Un si mince plaisir nous suffit aujourd'hui, et lorsqu'un tableau, quel qu'il soit, a éveillé en nous cette sensation, nous faisons bon marché du reste. La signification morale du sujet, la justesse de la pantomime et de l'expression, la précision du dessin et du style nous touchent maintenant assez peu. Le relief des objets représentés, l'éclat ou la multiplicité des tons, l'audace ou les stratagèmes de l'exécution, voilà ce qui séduit la plupart d'entre nous, ou plutôt voilà ce que nous feignons d'aimer, contrairement à nos habitudes passées, à nos préférences secrètes, aux instincts qui nous dirigeraient encore, si nous avions le courage ou le bon goût de ne pas les refouler.

Rien de plus douteux en effet que la sincérité de notre conversion, et peut-être la mode a-t-elle une part principale dans l'enthousiasme qui nous a saisis; peut-être aussi cette langue, tirée du vocabulaire des ateliers, que les théoriciens de « l'art pour l'art » ont transportée dans la critique, est-elle en somme la seule conquête qui ait été faite. La plupart d'entre nous connaissaient mieux les conditions et le but véritables de la peinture, quand ils prétendaient moins à la science, et les erreurs sont devenues plus graves parce qu'elles n'ont même plus la naïveté du sentiment pour excuse. Tout cet étalage de doctrines agressives, de théories creuses et de néologismes oiseux ne

saurait ébranler la conviction des hommes qui respectent profondément l'art et les chefs-d'œuvre. Ils laissent dire, tout en appréciant à leur juste valeur les prétendus progrès et les innovations encouragées par les éloges de gens qui prennent volontiers le jargon des écoles pour la définition des principes; mais en se taisant ainsi, ils font acte de timidité plus encore que de réserve. Ils ont l'air d'accepter la défaite de leur parti, la ruine de leurs croyances les plus chères. On dirait qu'eux aussi ils répudient le noble passé de la peinture française, ses traditions, son génie même. Et quand, s'enhardissant de ce silence qui devient presque une lâcheté, les apôtres de l'art matérialiste crient hautement victoire, quand on voit, comme au salon de cette année, l'hérésie s'étendre, l'admiration se porter de plus en plus sur des objets indignes ou secondaires, il est impossible de demeurer, même en apparence, complice de pareils écarts; on s'irrite, il faut parler, ne fût-ce que pour protester au nom de la gloire des maîtres contre la notoriété de ceux qui usurpent leur place, au nom des principes élémentaires de l'art contre les envahissemens du métier.

I. — PEINTURE D'HISTOIRE.

Le moyen le plus efficace de ramener le public, les artistes et la critique à des opinions plus saines serait sans doute un exemple donné par les maîtres eux-mêmes. La comparaison qui s'établirait de soi entre leurs œuvres et celles qui les avoisineraient au salon ferait aisément justice des exagérations et des erreurs. Malheureusement les peintres les plus éminens de l'école actuelle ont pris l'habitude de se tenir à l'écart et de laisser le champ libre à des disciples que le plus souvent ils désavouent. A peine quelques-uns de leurs lieutenans entrent-ils en lice, quitte à se retirer aussi après peu d'années de combats. Le nom illustre de M. Ingres, celui de M. Delaroche ont cessé de figurer dans les livrets des salons depuis près de vingt ans. M. Decamps, M. Scheffer, n'ont, durant cette période, exposé leurs ouvrages qu'à de rares intervalles. Ces abstentions systématiques sont un fait regrettable, et ne serait-il pas plus heureux pour tout le monde que des artistes de cette valeur donnassent au public, en retour de la réputation qu'il leur a faite, une marque de déférence et de souvenir, aux jeunes talens ou aux talens qui s'égarent un encouragement ou une leçon? Que résulte-t-il de ces témoignages persévérans de dédain pour les expositions annuelles, et de cet exil volontaire de quelques chefs de l'école contemporaine? C'est que des artistes qui pourraient avoir aussi leur part d'autorité s'arrogent les mêmes droits, et à leur tour refusent la lutte. Au salon qui vient de s'ouvrir, outre l'absence des peintres dont nous avons rappelé les noms, on remarque, sans la sentir aussi vivement il est vrai, celle des hommes qui à tort ou à raison ont acquis dans les arts une haute position hiérarchique. Sauf MM. Heim et Robert Fleury, il n'est pas un seul des quatorze membres de la section de peinture à l'Institut qui ait consenti à nous donner la mesure de son habileté actuelle. L'exposition, au lieu d'être comme autrefois un grand concours entre les talens éprouvés ou déjà mûrs pour le succès, n'est plus ainsi qu'une sorte de gymnase où viennent s'exercer des artistes fort près encore de leurs débuts, et le public, n'ayant le plus souvent sous les yeux que des œuvres d'un ordre secondaire, s'habitue à prendre pour le dernier mot de l'art contemporain ce qui n'en est que le spéci-

men incomplet. L'administration des Beaux-Arts, il faut le dire, s'efforce, avec un zèle vraiment éclairé, de restituer aux expositions annuelles leur ancien éclat et leur légitime importance. Les réformes introduites dans les conditions d'admission, les moyens employés pour déterminer la juste sévérité du jury, le mode de placement des tableaux et la lumière égale qui leur est accordée à tous sont, à quelques détails près, des améliorations sérieuses et dont on doit lui savoir gré; mais elle ne peut, en somme, prétendre régénérer l'art par sa seule influence. C'est aux maîtres surtout qu'il appartiendrait de diriger le mouvement de la peinture en opposant l'autorité de leurs exemples à l'invasion d'un art sans portée et sans fond.

De tous les artistes placés depuis longtemps au premier rang, M. Delacroix est le seul qui ne dédaigne pas de mêler ses œuvres aux essais de la jeune école. Il y a lieu de le remercier de cette persévérance à accepter une publicité qui n'est plus nécessaire à sa réputation; mais les trois tableaux qu'il a exposés cette année peuvent-ils avoir cette autorité magistrale dont nous parlions tout à l'heure? Serait-il juste, par exemple, de ne voir en M. Delacroix que le peintre des *Pèlerins d'Emmaüs*, et le tableau qu'il a intitulé ainsi n'accuse-t-il pas avant tout les imperfections de sa manière? Sans doute on aurait mauvaise grâce à exiger de M. Delacroix une transformation impossible : il aurait grand tort de ne plus mettre en œuvre ses belles qualités de coloriste pour rechercher des qualités d'un autre ordre qui échapperaient probablement à sa poursuite; mais serait-ce se montrer trop exigeant que de lui demander mieux que ce qu'il nous donne ici? Sont-ce des disciples pénétrés d'un respect religieux à la vue de leur maître, ou des convives en appétit, que ces deux hommes attablés, la serviette sur les genoux, le verre fort près de la main, comme ces joyeux compères que Jordaens aimait à peindre? Cette figure aux traits et à l'attitude vulgaires peut-elle passer pour le Christ se révélant aux yeux de ses compagnons et trahissant tout à coup son essence divine? Que dire enfin des accessoires de la scène, de l'ajustement et du costume moderne des personnages, de cet escalier à balustres de bois, comme on en voit dans les vieilles maisons des deux derniers siècles? On sait de reste que les grands maîtres, et Rembrandt entre autres, ne se faisaient nul scrupule de multiplier ainsi les anachronismes, lorsqu'ils traitaient des sujets sacrés; mais les peintres de notre époque ne doivent pas s'autoriser de pareils précédens et tomber sciemment dans des erreurs qui ne paraissent excusables chez les anciens peintres que parce qu'elles sont ingénues. Le mérite d'exécution qui distingue certaines parties du tableau des *Pèlerins d'Emmaüs* ne rachète pas le goût qui l'a inspiré. C'est peu pour un artiste comme M. Delacroix de colorier savamment un fond, de disposer habilement l'effet de quelques tons : c'est une faute grave que de sanctionner par son exemple les tentatives de l'art matérialiste, et de rabaisser la grandeur d'une scène des Évangiles au niveau d'une scène d'hôtellerie flamande.

Qui sait d'ailleurs si M. Delacroix est en ceci le vrai coupable, et si le zèle inconsidéré de ses admirateurs ne l'a pas amené à traiter dans ce style la composition des *Pèlerins d'Emmaüs?* On a tant répété que tout attestait chez lui l'infaillibité du goût, on a tant applaudi même aux erreurs de ce grand talent, qu'on a pu lui faire perdre en partie la conscience de ses défauts. En

général, le malheur de M. Delacroix est beaucoup moins d'avoir eu des adversaires injustes que de compromettans sectaires; on l'a loué et on le loue encore à faux. Qu'on le proclame un coloriste de premier ordre, le plus habile même qu'ait produit l'école française, il n'y a qu'à souscrire à ce jugement; qu'on signale hautement dans ses œuvres le geste passionné des figures et cette mélancolie singulière, cette poésie lugubre qui s'exhalent des toiles qu'il a signées, — rien de mieux; mais nous donner pour des signes de puissance ce qui trahit les défaillances accidentelles du goût, c'est dépasser la mesure exacte des éloges, ce n'est pas appeler la lumière sur les côtés vraiment louables d'un talent qu'on honorerait mieux en acceptant franchement comme telles ses inégalités et ses erreurs. Ainsi est-il à propos d'admettre, avec certains admirateurs de M. Delacroix, qu'aucun peintre ne possède aussi bien que lui la science du mouvement? Rien ne serait plus légitime sans doute qu'une certaine exagération de dessin, pourvu qu'elle fût conforme au principe même de la nature et qu'elle servît à mettre ce principe en relief; mais M. Delacroix n'exagère pas toujours la réalité, il la transforme; il déplace ou brise les os et chiffonne les muscles comme les draperies. Les deux scènes de mouvement placées à côté des *Pèlerins d'Emmaüs*, et qui représentent, l'une *des Pirates africains enlevant une jeune femme*, l'autre *des Disciples et des saintes femmes relevant le corps de saint Étienne*, fournissent des preuves suffisantes à l'appui de cette assertion. Pour justifier M. Delacroix et les peintres qui à son exemple négligent de préciser la construction des figures supposées en mouvement, dira-t-on qu'ils procèdent en cela comme la nature, et que les formes d'un homme qui s'agite, d'un cheval lancé au galop, ne sont pas distinctement appréciables à l'œil? Il faudrait alors qu'un tableau exécuté en vertu de ce principe fût seulement entrevu, que le spectacle eût la durée d'un éclair. Puis, où s'arrêter dans cette voie d'imitation confuse et de négation du dessin? Un peintre qui adopterait un pareil système devrait, pour être logique jusqu'au bout, anéantir absolument dans son ouvrage les contours et le modelé, afin de mieux indiquer le caractère mobile de l'effet : on pourrait le comparer à un écrivain qui, au lieu de traduire sa pensée par des mots, se contenterait de placer des accens sur des lettres absentes. Nous voudrions donc qu'on louât les tableaux de M. Delacroix à titre d'œuvres fort remarquables sous le rapport du coloris, de l'harmonie et de l'imagination, qu'ainsi on vantât dans les *Pirates* la splendeur des tons du paysage, dans le *Saint Étienne* l'invention dramatique de la scène, et surtout l'effet sinistre des murailles et du ciel qui servent de fond; mais nous voudrions aussi qu'on ne prît pas l'agitation des lignes pour l'expression exacte du mouvement, et certains vices de construction pour des témoignages de verve. Un pareil talent a assez de droits au respect : il peut se passer des admirations aveugles et des flatteries.

Le tableau peint par M. Hébert appartient, comme le tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*, à l'histoire du Christ, et, sous ce rapport, mais sous celui-là seulement, il peut être rapproché de l'œuvre de M. Delacroix. M. Hébert, dans son *Baiser de Judas*, n'a cherché à impressionner ni par la fougue de l'exécution, ni par l'énergie des mouvemens, et quelle que fût, à certains égards, la violence inhérente à l'esprit d'un tel sujet, il l'a envisagé seulement au

point de vue de l'émotion intime. Ce nouveau tableau de l'auteur de *la Mal'aria* confirme les espérances que l'on avait pu concevoir il y a deux ans, sans révéler encore un progrès significatif dans la manière du peintre. Même goût un peu incertain, même méthode d'exécution discrète jusqu'à la timidité, et en quelque sorte négative. Dessin, coloris, effet, tout se trouve dans *le Baiser de Judas*, mais à l'état d'intention; tout dénonce les scrupules d'une conscience soigneusement interrogée, rien n'accuse un esprit tout à fait convaincu, une volonté tout à fait personnelle; rien n'est affirmé, pour ainsi dire. Il semble que M. Hébert, un peu embarrassé de son premier succès, ait craint d'en compromettre les conséquences, et qu'il ait prétendu à un surcroît d'estime plutôt qu'à un surcroît de renommée. Peut-être ce style tempéré et de *mezzo carattere*, comme disent les Italiens à propos d'un autre art, peut-être cette modération dans le faire, qui séduisaient la foule et la retenaient devant *la Mal'aria*, ne suffisent-ils pas, en effet, pour assurer au *Baiser de Judas* une popularité fort grande. En tout cas, une œuvre si sérieusement conçue et exécutée appelle l'attention de quiconque honore les efforts patiens et le talent conseillé par l'étude.

La scène que M. Hébert a entrepris de représenter est d'ailleurs bien faite pour effrayer la pensée et la main d'un peintre. Sans parler des conditions particulières de l'effet, du peu de ressources qu'il offre au point de vue de la couleur, il est permis de dire que l'expression à donner à toute la figure du Christ est un des problèmes les plus difficiles que l'art puisse se proposer. Ce problème, bien des maîtres de toutes les écoles ont essayé de le résoudre; mais la plupart d'entre eux n'ont su ou voulu montrer dans cette expression, nécessairement complexe, que ce qui impliquait l'idée de la résignation. Giotto seul, en peignant un admirable petit tableau placé aujourd'hui dans l'église de San-Miniato, près de Florence, a supérieurement indiqué ce mélange de pureté angélique et de mépris, de calme sans indifférence et d'indignation sans surprise, que nous nous figurons sur le visage de l'Homme-Dieu recevant le hideux baiser. Certes on ne saurait comparer le Christ de M. Hébert à ce Christ de Giotto figure de génie moins parfaitement belle peut-être que n'a dû être la figure peinte par Léonard dans la *Cène*, mais aussi hautement significative; il faut reconnaître toutefois que le peintre français a rendu avec une singulière intelligence une partie des sentimens qu'il s'agissait de traduire, et que, s'il ne s'est pas élevé jusqu'à la puissance pathétique, il a très bien compris le sens moral et la noble mélancolie de son sujet. Dans la composition de M. Hébert, le Christ tourne vers Judas des yeux plutôt tristes qu'irrités, et une sorte d'affliction sereine se peint sur son visage, sur ses lèvres, qui ne s'ouvrent ni pour la plainte, ni pour le reproche. Le moment n'est pas venu encore où il dira : « Judas, trahis-tu ainsi le Fils de l'homme par un baiser? » Son bras, déjà saisi par la main criminelle du disciple, subit immobile cette première et outrageante étreinte; il attend les liens qui vont le charger, tandis que les hommes dont Judas s'est fait suivre, pressés et comme en arrêt autour de leur proie, l'examinent à la lueur d'une lanterne que porte l'un d'entre eux. La figure du Christ se détache ainsi nettement du groupe qui l'environne, et grâce à cette disposition de la lumière, elle a dans l'aspect général du tableau l'importance et l'éclat nécessaires. Néanmoins n'eût-il pas été mieux d'élever un peu le foyer lumineux, et de le placer à

hauteur de la tête du Christ, au lieu de le placer au niveau de sa poitrine? M. Hébert a peut-être été séduit en ceci par le piquant d'un effet qui serait de mise dans un tableau de genre, mais que comporte assez peu un si grave sujet, et il s'est laissé aller à oublier que le visage du Christ, siége principal de l'expression et centre de la scène, devait tout d'abord attirer les regards. Pourquoi ne s'est-il pas rappelé non plus une autre loi pittoresque que les peintres anciens ont toujours observée? pourquoi a-t-il donné au vêtement du Christ sur terre la couleur blanche qui n'appartient qu'au vêtement du Christ transfiguré? Si le ton rouge de la robe avait dû contrarier l'effet choisi par M. Hébert, c'était son droit de modifier ce ton au point d'en indiquer seulement l'espèce; mais il fallait à tout prix respecter une tradition qui a, comme toutes les traditions de ce genre, son sens symbolique et sa raison d'être. Malgré ces imperfections de détail et d'autres encore qu'il serait facile de relever, *le Baiser de Judas* a des titres fort sérieux à l'estime. Ce n'est pas une œuvre de maître, tant s'en faut, mais il s'en faut de beaucoup aussi que ce soit une œuvre sans portée. Elle a d'ailleurs une supériorité incontestable sur tous les tableaux religieux qui figurent au salon de cette année.

Parmi les autres toiles représentant des scènes tirées de l'Évangile ou de l'histoire des premiers chrétiens, quelques-unes se recommandent par la convenance des intentions et du style, à défaut de puissance et d'originalité. Telles sont : la *Mort de la Sainte Vierge*, par M. Lazerges, composition sage, *ragionevole*, comme dit Vasari de certains ouvrages sans qualités et sans défauts considérables; la *Conversion de Marie Madeleine*, que M. Job a ingénieusement exprimée; les deux tableaux où MM. Dumas et Maison nous montrent, avec un goût d'exécution sévère, mais au fond un peu académique, l'un la *Séparation de saint Pierre et de saint Paul*, l'autre *le Pape saint Sixte II et saint Laurent surpris dans les catacombes de Rome;* enfin *l'Annonciation*, par M. Jalabert, sujet difficile, mille fois traité, et que le peintre a su rajeunir en donnant à la figure de la Vierge un mouvement qui ne manque ni de grâce pudique, ni de distinction. A l'apparition de l'envoyé céleste qui, soit dit en passant, est d'un type assez faiblement conçu, la Vierge tressaille et se réfugie en quelque sorte dans l'angle formé par le mur et le prie-dieu sur lequel elle est agenouillée. La figure est vue de dos; le geste de son bras gauche accuse un étonnement craintif, et son visage, dont on n'aperçoit que le profil, va se dérober sous l'épaule, on oserait presque dire sous l'aile, car tout, dans cette jolie figure, rappelle la grâce et la timidité d'une colombe. Jolie est le mot qui convient à la *Vierge* de M. Jalabert, et ce mot est à la fois un éloge et une critique. Il est bien, il est très méritoire sans doute d'avoir si délicatement rendu l'innocence et la pureté juvéniles dont le nom seul de Marie implique l'idée, mais il ne fallait pas que, au costume près, cette figure fût de celles que nous rencontrons dans la vie réelle. Le pinceau de M. Jalabert a fidèlement traduit le charme accoutumé de la naïveté et de la jeunesse, il n'a pas réussi à faire pressentir dans la vierge candide la sainte femme de l'Écriture, la mère future d'un Dieu.

Les divers tableaux dont nous venons d'indiquer la physionomie générale se recommandent par des qualités plus ou moins sérieuses à l'attention, et ne sauraient être confondus sans injustice avec les compositions religieuses quant au sujet, assez peu édifiantes quant au sentiment et au style,

qui se rencontrent çà et là dans les galeries de l'exposition. Il semble qu'une *résurrection*, une *assomption* ou un *martyre* soient des sujets qui ne tirent pas à conséquence et que peut aborder quiconque sait grouper tant bien que mal quelques figures, assembler des lignes et ajuster des tons conformément à certaines règles techniques. Il n'est si mince artiste qui ne suffise à cette besogne, et si l'on ne se sent pas toujours capable d'exécuter un portrait ou une bataille, on est toujours de force à peindre Dieu, la Vierge ou quelque saint. De là cette quantité d'œuvres qui, chaque année, vont s'emmagasiner dans les églises, après avoir passé presque inaperçues au salon; de là aussi, en bonne partie, l'abaissement du goût public et le déclin de la grande peinture en France. Faute d'objets sérieux proposés à notre admiration, nous nous tournons vers des objets qui nous amusent; à force de rencontrer des noms obscurs ou des talens secondaires là où devraient briller les noms des maîtres et les talens d'un ordre élevé, nous nous accoutumons à croire que ce que l'on appelle la peinture d'histoire n'est plus bon qu'à défrayer les médiocrités, et que l'art véritable consiste désormais dans l'expression de la fantaisie ou l'imitation d'une réalité vulgaire.

Quelques tableaux, appartenant à peu près par la nature des sujets à la classe des tableaux religieux, révèlent cependant des tendances particulières et caractérisent, au salon de 1853, une des innombrables sectes qui divisent notre école : nous voulons parler de ces compositions où les élémens de la peinture d'histoire et les élémens de la peinture de genre entrent dans des proportions égales et soigneusement mesurées, où la transcription scrupuleuse de la réalité s'allie à une certaine recherche de l'idéal. Une pareille méthode a ses dangers : il n'est pas rare de voir les peintres qui l'adoptent tomber, à force d'éclectisme, dans l'indécision et la langueur; mais il arrive aussi que des œuvres conçues en vertu de ces modestes principes plaisent par leur modération même, et qu'elles reposent le regard fatigué du spectacle de tant d'œuvres ambitieuses ou médiocres. *La Prière à l'Hospice*, que M. Pils a peinte dans les dimensions et le style d'un tableau d'histoire, tout en conservant fidèlement aux détails leur simplicité essentielle, peut être considérée comme un des meilleurs échantillons de cet art à la fois sérieux et familier. Des enfans malades et en costume d'hôpital, agenouillés à côté de deux religieuses hospitalières, telle est la donnée pittoresque, un peu chétive, choisie par M. Pils, mais qu'il a traduite avec goût et distinction. Il semble qu'un reflet de la lumière sereine et du chaste sentiment de Lesueur éclaire cette humble scène, et le peintre, sans pousser jusqu'à la curiosité minutieuse l'étude des objets inanimés, s'est très habilement conformé aux conditions d'imitation textuelle que comportait un pareil sujet. Celui que M. Bénouville a traité exigeait dans l'agencement et dans l'exécution matérielle un goût un peu plus sévère. Pour nous montrer *Saint François mourant bénissant la ville d'Assise*, il ne suffisait pas en effet de grouper autour de la figure principale quelques figures naïvement copiées sur la nature, il fallait encore qu'une impression de grandeur résultât de la reproduction précise de la réalité, et que les détails vrais laissassent à l'ensemble de la scène sa physionomie austère et sa grave signification. C'est ce que M. Bénouville a fort bien compris. Depuis l'expression des têtes jusqu'à l'apparence des draperies, depuis les lignes majestueuses du paysage jusqu'à l'effet des plus simples acces-

soires, tout révèle dans son tableau une alliance heureuse et discrète du style héroïque et du style littéral. L'attention soigneuse accordée à l'imitation de chaque objet ne diminue pas la part qu'il convenait d'attribuer à l'imagination, et, malgré les dimensions un peu restreintes de la toile, le *Saint François mourant* mérite à plus d'un égard d'être rapproché des œuvres de la grande peinture.

II. — PEINTURE RÉALISTE ET SUJETS DE FANTAISIE.

Les tableaux de M. Gallait, *le Tasse* et *les Derniers momens du comte d'Egmont*, semblent être du genre le plus sérieux, à ne considérer que le caractère des sujets, et d'un mérite peu ordinaire, à ne tenir compte que de l'habileté matérielle, et pourtant ce ne sont au fond ni des tableaux d'histoire, ni des tableaux dignes de fort grands éloges. Ici, la part faite à la transcription des détails dépasse une juste mesure, et dans *le Tasse*, par exemple, l'étroite lumière qui n'éclaire que les mains et le genou d'une figure dont il convenait surtout de nous montrer la tête, l'attitude pour le moins familière de cette figure, la silhouette des barreaux de la fenêtre se dessinant sur le terrain, d'autres accidens pittoresques du même ordre, attestent une vive préoccupation des effets réels, mais ils ne témoignent pas d'un instinct très profond des conditions les plus graves de l'art. M. Gallait, dont on s'obstine bien à tort à comparer le talent au talent de M. Delaroche, n'a ni le sentiment ingénieux, ni l'invention dramatique, ni la distinction du peintre de *Jane Grey* et de *la Mort du duc de Guise*. Il serait plus exact de le comparer à M. Robert Fleury, sinon même à M. Jacquand, car l'habileté de l'artiste belge consiste, comme celle des deux artistes français, dans l'extrême fidélité du pinceau et ne dépasse guère les limites de l'imitation littérale. M. Gallait s'entend très bien à rendre l'effet et la saillie d'un morceau, à copier une main ou une tête et surtout une étoffe ou une armure, mais il ne sait pas dominer son modèle et en tirer quelque chose de plus que ce que celui-ci lui donne. Pourquoi alors ne pas mettre ces qualités d'exécution dans leur vrai jour et leur relief, en les appliquant à des sujets qui réclameraient moins impérieusement la sévérité du style? Un tableau de Mlle Rosa Bonheur, placé assez près du *Tasse*, n'est-il pas la preuve de ce que le talent peut gagner à rester dans ses bornes naturelles et à suivre simplement la route qui lui est tracée? Il serait fort injuste sans doute de réduire le rôle de M. Gallait à celui d'un peintre de genre, mais il n'est pas hors de propos d'engager un artiste qui pourrait exceller dans un certain ordre de peinture à mieux consulter ses forces, et sous ce rapport l'exemple de Mlle Rosa Bonheur ne serait pas, nous le croyons, pour M. Gallait sans opportunité et sans profit. *Le Marché aux Chevaux de Paris* se recommande d'ailleurs par des qualités assez solides, par un goût de composition et de dessin assez sérieux, pour que, même au point de vue de l'art pur, on étudie le tableau inspiré par un sujet si peu épique. Il y a une grandeur véritable dans les lignes du groupe de chevaux placé au centre de la composition, une rare énergie dans l'exécution de chaque partie; et quand on songe que c'est la main d'une femme qui a si vigoureusement déterminé ces contours et accusé ce modelé, on s'étonne à bon droit et du caractère d'un pareil talent et de la résolution avec laquelle ce

talent est mis en œuvre. Le nombre des femmes peintres qui figurent dans l'histoire de l'art français est fort restreint, on le sait, et il en est peu parmi elles qui se soient élevées même au rang des artistes secondaires. Une seule, Mme Vigée-Lebrun, mérite d'être comptée au nombre de nos plus habiles peintres de portrait; mais, lors même que l'on ferait abstraction de la différence des genres, le moyen de rapprocher cette manière, tout empreinte de délicatesse et de grâce, de la manière hardie de Mlle Rosa Bonheur? Mlle Rosa Bonheur est la première entre les femmes peintres qui se soit distinguée par une touche complétement virile, et s'il fallait trouver une sorte d'analogue à cet âpre talent, ce serait dans notre école de gravure qu'il conviendrait de le chercher. Le burin de Claudine Stella a presque la même puissance que le pinceau de Mlle Rosa Bonheur, mais le peintre du *Marché aux Chevaux* sait allier la correction à la force, et cette harmonie manque le plus souvent aux œuvres du graveur.

Le tableau de Mlle Rosa Bonheur obtient un grand succès, et il le mérite; mais suit-il de là que l'art n'ait rien d'autre à nous dire, qu'il consiste seulement dans la reproduction formelle de la réalité? Doit-on s'autoriser de ce succès pour donner raison à des doctrines manifestement contraires aux doctrines pratiquées par les maîtres de tous les temps et de toutes les écoles? Certes, ce n'est pas nous qui dirons oui. L'école qui s'intitule réaliste aurait tort d'ailleurs de réclamer *le Marché aux Chevaux* comme un ouvrage absolument inspiré par les principes qu'elle professe, et de puiser un surcroît d'audace dans l'exemple de Mlle Rosa Bonheur. Nul doute que ce tableau ne tire de la vérité matérielle une grande partie de sa signification, mais il a aussi l'accent de l'imagination et du goût. Ce n'est pas seulement parce qu'il nous représente avec fidélité quelques arbres rabougris, des hommes en blouse et des chevaux, qu'il y a lieu d'en vanter le mérite; c'est encore et surtout parce que la fermeté du style ennoblit des détails d'une nature fort peu relevée, et nous intéresse à une scène qui, vulgairement exprimée, nous laisserait indifférens. Or, si l'idéal est de mise même dans un pareil sujet, à plus forte raison est-il nécessaire là où il s'agit d'exprimer les passions ou les misères humaines, et de faire prévaloir une pensée ou un sentiment. En aucun cas d'ailleurs, et quel que soit le modèle qu'on se propose, il ne faut se contenter de rendre les attributs et le caractère matériels de ce modèle : il faut que l'imitation des objets laisse entrevoir l'intention secrète de celui qui les a reproduits et le sens dans lequel ils l'ont particulièrement affecté; qu'est-ce qu'une œuvre d'art sinon une idée rendue sensible par une image? Qu'un peintre, par exemple, ait à représenter des ouvriers : doit-il simplement copier des types dégradés par l'excès du travail? Cela ne serait que laid et pour le moins oiseux au point de vue de l'art. Belle avance si des artistes dressent avec amour le signalement de la laideur physique, et, parce qu'ils l'ont peinte à peu près ressemblante, faut-il nous tenir pour satisfaits? Qu'ils nous laissent pressentir une âme au lieu de nous montrer une enveloppe, qu'ils nous intéressent à une pensée au lieu de nous produire un fait : à ce prix seulement nous accepterons leurs œuvres et nous leur pardonnerons cette préférence pour les haillons qu'accusent en particulier tant de *terrassiers, tondeurs de moutons, faucheurs, batteurs en grange,* exposés au salon de cette année. Quant à certaines toiles, où la méthode réaliste est ap-

pliquée à des scènes d'un autre ordre, nous ne croyons pas, malgré le bruit qui se fait autour d'elles, que ce soit pour nous un devoir de nous y arrêter et de les décrire. Bien qu'il soit possible peut-être, et en y regardant de fort près, d'y reconnaître quelque indice d'habileté matérielle, quelque promesse de talent énergique, elles sont à tous autres égards si peu conformes aux lois essentielles de l'art, que nous ne voulons pas contribuer, même par la juste sévérité de nos critiques, à leur donner une importance qu'en somme elles ne sauraient avoir.

En regard de l'école réaliste, ou plutôt côte à côte avec elle, — car le fond des tendances et le but sont à peu près les mêmes, — l'école *fantaisiste* continue à marcher dans la voie ouverte par M. Diaz et ses premiers imitateurs; mais, à force de recourir à un genre de séductions bien souvent employées, elle commence à ne plus entraîner personne et en arrive déjà à n'étaler aux yeux de la foule que des charmes douteux et une coquetterie surannée. Le nombre des sectaires de la fantaisie pittoresque, telle qu'on la comprenait naguère, est aujourd'hui assez restreint, et il faudrait voir dans ce fait un progrès du goût, s'il ne convenait surtout d'y observer l'excès du mouvement matérialiste de l'art. Sauf quelques guirlandes de figures enlacées, comme de coutume, dans une végétation confuse, sauf quelques odalisques et quelques nymphes obstinées, les sujets d'imagination pure qui figurent au salon trahissent une assez vive préoccupation des nouvelles doctrines *naturistes*. Voyez plutôt le tableau que M. Célestin Nanteuil a intitulé *la Vigne*. Au centre de la composition est assise une femme à demi nue, une bacchante si l'on veut, quoique l'extrême pauvreté de ses formes accuse l'étreinte habituelle des vêtemens modernes. Elle renverse la tête pour écouter l'Amour, dont deux figures placées au second plan semblent avoir déjà reçu les conseils, tandis que des paysans groupés dans un autre coin du tableau songent simplement à remplir et à vider leurs verres. Était-ce là toute la poésie du sujet, et suffisait-il, pour célébrer les bienfaits du vin, de raconter dans ce style l'action qu'il peut avoir sur les sens? Ne fallait-il pas exprimer à côté de l'influence physique l'influence plus noble exercée sur l'esprit, nous montrer la lyre à côté de l'amphore, la coupe plutôt que le gobelet, et se souvenir de l'ode antique au moins autant que des couplets de la chanson? L'erreur de M. Nanteuil nous surprend d'autant plus, que ce talent, si incomplet qu'il soit sous le rapport du dessin, ne manque ordinairement ni de distinction ni de grâce. On n'a pas oublié *un Rayon de Soleil* exposé au salon de 1848 : nous en appelons du peintre de *la Vigne* à l'auteur de ce joli tableau.

Une allégorie traitée avec un goût plus délicat et dans un style beaucoup plus sérieux que *la Vigne* de M. Nanteuil est *la Renaissance* peinte par M. Landelle. Ce n'est pas que ce style ait une grande puissance, mais il atteste de studieux efforts et une recherche soigneuse de la correction. Rude tâche d'ailleurs que la tâche acceptée par l'artiste! Personnifier l'art de Raphaël et de Jean Cousin, celui de Michel-Ange et de Jean Goujon, l'art de Bramante et de Pierre Lescot; résumer dans l'expression et l'attitude d'une seule figure les caractères si divers des chefs-d'œuvre créés au XVIe siècle par les maîtres de la peinture, de la statuaire, de l'architecture en Italie et en France; en un mot, fondre dans l'unité de la composition une foule d'élémens complexes et

de nuances, voilà, certes, de quoi inspirer des craintes au talent le plus sûr de lui-même et le plus expérimenté. M. Landelle, qui jusqu'ici n'avait pas abordé des travaux de cet ordre et dont le talent en général a moins de portée que d'élégance, s'est donc trouvé un peu au dépourvu en face de difficultés si graves. Ne pouvant les résoudre de haute lutte, il a pris le parti de les tourner en envisageant surtout le côté pittoresque de l'œuvre. La signification morale de sa *Renaissance* ne dépasse guère celle des figures de pure ornementation, et bien que les noms de quelques grands artistes français s'unissent sous la main qui les inscrit aux noms des maîtres italiens, il serait malaisé de reconnaître un écho de notre art national dans le caractère de cette figure. Elle ne rappelle pas beaucoup plus la vraie renaissance italienne; elle en reflète seulement la seconde phase, l'époque inférieure de Primatice, et les deux petits génies que M. Landelle a introduits dans sa composition contribuent médiocrement à en déterminer le sens. La grandeur et, jusqu'à un certain point, la justesse des intentions ne sont pas, on le voit, les qualités distinctives du tableau de M. Landelle; son mérite principal consiste dans l'exécution, et, sous ce rapport, il y a beaucoup à louer dans cette toile. L'ajustement de la figure, sans révéler un goût fort original, témoigne d'un goût fin et d'un pinceau habile. La tête, d'une beauté un peu moderne peut-être, est délicatement modelée, et, n'étaient quelques imperfections de dessin, quelques proportions d'une exactitude douteuse, les bras, la partie découverte du torse et la draperie jetée sur les genoux soutiendraient la comparaison avec les meilleurs morceaux de la peinture contemporaine : nous parlons ici, il faut le répéter, de l'exécution matérielle, et non du sentiment. Le sentiment large des maîtres est, en effet, ce qui manque à M. Landelle, talent souple, adroit, séduisant, mais au fond un peu dénué de force et d'ampleur. *La Renaissance*, à ne prendre cette figure que comme une élégante figure de jeune femme, est une œuvre pleine de charme, où tout plaît au regard et caresse l'esprit; elle réussit moins à le satisfaire quand on se rend compte des hautes conditions du sujet.

Cette recherche à peu près exclusive de l'agrément qu'il est permis de reprocher au tableau de M. Landelle est au reste le défaut aussi bien que la qualité d'une jeune école à laquelle appartiennent entre autres MM. Hamon et Gérôme. Les artistes qui la composent, et dont les œuvres procèdent à la fois des exemples de M. Delaroche et des exemples de M. Gleyre, semblent avoir pris pour but une sorte d'idéal familier. A mesure que le réalisme se généralise, ils s'attachent de plus en plus à la poursuite de la distinction et de la grâce; à mesure que la forme se dégrade sous le pinceau des Valentins de notre âge, ils travaillent plus obstinément chaque jour à l'épurer, à la dégager de tout détail impliquant une idée d'énergie ou d'altération quelconque, et ils enjolivent jusqu'à l'antique pour mettre sa grandeur sévère en rapport avec leur goût un peu précieux. M. Hamon avait exposé au salon dernier un tableau, *la Comédie humaine*, qui laissait entrevoir une idée ingénieuse plutôt qu'il ne formulait clairement une pensée, mais dans lequel on louait à juste titre l'élégance du style et la finesse de l'exécution. Celui qu'il nous donne cette année mérite les mêmes éloges, et il a de plus l'avantage de ne laisser dans l'esprit du spectateur aucun doute sur le sens exprès et la probabilité de la scène. Lors même que M. Hamon ne l'aurait pas intitulée

Ma Sœur n'y est pas, il ne serait pas possible de se méprendre un instant sur les sentimens qui animent les quatre personnages groupés sur cette toile. L'importance que cherchent à se donner les deux enfans et leurs ruses naïves pour dérober leur sœur aux regards de l'adolescent, l'incrédulité souriante de celui-ci et la coquetterie de la jeune fille complice de ce gentil mensonge, tout est senti et rendu avec vérité et une rare délicatesse. Il n'est pas jusqu'aux humbles objets dont le désordre atteste les jeux récens des deux bambins qui ne parlent à l'imagination et la séduisent. Certain scarabée retenu par un fil intéresse presque autant qu'une figure, et cet ensemble de joies enfantines et d'amour, de tendresse du cœur et de fantaisies puériles, rappelle pour le fond comme pour la forme quelque chose de la délicieuse idylle ébauchée par André Chénier sous le titre de *Pannychis*. Faut-il ajouter que dans le tableau de M. Hamon l'extrême précision des contours dégénère parfois en sécheresse, que le ton général ne s'élève guère au-dessus de la gamme adoptée d'ordinaire par les peintres qui veulent exprimer un rêve, et que ce ton, parfaitement admissible dans un sujet fantastique comme *la Comédie humaine*, ne suffit plus lorsqu'il s'agit de traduire une scène de la vie réelle? Ces critiques seraient fondées sans doute; mais les imperfections qu'on signalerait ainsi se lient si étroitement aux qualités de l'artiste, qu'il compromettrait peut-être une bonne part de son talent en essayant de se corriger. Le mieux est donc d'accepter ce talent tel qu'il est, incomplet à certains égards, mais au fond très distingué, et de lui savoir gré surtout de ses tendances ouvertement spiritualistes.

Les inclinations de M. Gérôme ne sont pas sans analogie avec celles de M. Hamon, mais elles sont peut-être d'un ordre moins élevé. Depuis le *Combat de Coqs*, qui commença la réputation du jeune peintre, jusqu'aux tableaux qu'il a exposés cette année, il n'est pas un ouvrage de M. Gérôme qui accuse rien de plus que le goût de la forme raffinée et l'étude attentive des détails. Nulle part, nous le croyons, on ne reconnaîtrait une pensée inspirée, un instinct tout à fait original. Ce style, tout plein d'archaïsme et surchargé pour ainsi dire de correction, a quelque chose de pénible et de fluet en même temps qui sent l'érudit plus que le poète, et sans contester d'ailleurs le goût et le savoir de M. Gérôme, on peut reprocher à ses œuvres leur froideur intime et en quelque sorte leur perfection. Que l'on examine par exemple, — nous ne dirons pas l'*Idylle*, qui est vraiment trop dépourvue de signification et d'intérêt, — mais la *Frise destinée à être reproduite sur un vase commémoratif :* on ne trouvera à y relever ni des fautes ni même des inégalités d'exécution; on n'y trouvera pas non plus des intentions fort neuves, l'empreinte d'un sentiment franc et individuel. Cette longue suite de figures représentant les nations dont les produits industriels ont enrichi l'exposition de Londres est disposée conformément aux règles de l'art le plus pur. Chaque personnage est très correctement dessiné, peint et ajusté, — soit; mais montrez-moi dans cette multitude de types si convenablement reproduits un seul geste, une seule tête qui ait l'accent de l'invention? Vous ne choisiriez pas à coup sûr comme spécimen d'originalité les trois figures allégoriques assises au centre de la composition, et qui ne sont que les nouvelles épreuves d'ouvrages déjà tirés à bien des exemplaires. Là comme ailleurs, M. Gérôme prouve qu'il a la mémoire ornée, le goût exercé, la main

sinon très sûre, au moins fort scrupuleuse; il ne prouve pas aussi clairement qu'il joigne de grandes qualités d'imagination à ces qualités acquises. On dirait qu'il n'envisage dans l'art que ses conditions grammaticales, et qu'en consultant incessamment l'antique, il cherche moins à s'inspirer de la poésie d'un texte qu'à retenir les mots d'un dictionnaire.

M. Gendron semble procéder tout autrement, et s'il se rattache, par les habitudes de son talent anti-réaliste s'il en fut, à la même école que MM. Hamon et Gérôme, il est loin de s'associer à la méthode archaïque de ces deux artistes et de partager leur système d'abnégation. Ajoutons que son pinceau, moins fin que celui de M. Hamon, moins bien informé que le pinceau de M. Gérôme, indique parfois avec quelque négligence la pensée qu'il devrait définir; mais cette pensée n'est jamais absente. Peu de peintres contemporains, — et même trouverait-on à en citer un seul? — ont autant que lui le sentiment de la grâce élégiaque et de la poésie fantastique; bien peu aussi ont au même degré le sentiment juste et délicat du mouvement. Tout empreintes de suavité et de rêverie, les compositions de M. Gendron s'adressent principalement à l'imagination, et l'impression qu'elles produisent ressemble à une sensation musicale plutôt qu'à une satisfaction réfléchie de l'intelligence. La scène d'amour qu'il intitule *Idylle*, la figure de jeune femme voluptueusement endormie dans un nid de végétation, à laquelle il a donné, sans doute parce qu'il lui fallait un nom, le nom de *Titania*, paraîtraient d'un caractère assez peu précis, si on les jugeait avec la raison et si on les prenait l'une et l'autre pour des commentaires des poètes grecs et de Shakspeare. Il est à propos d'y voir, au lieu d'une traduction fidèle, l'expression d'une pensée indépendante, d'un talent influencé avant tout par l'instinct personnel, et, comme dans les autres œuvres de l'artiste, l'allure libre de la fantaisie; seulement ici la fantaisie est sincère et féconde, tandis qu'ailleurs elle est trop souvent le déguisement prétentieux de l'impuissance.

C'est aussi par l'originalité du sentiment que se distingue M. Chassériau en dépit des préoccupations que lui causent les exemples de M. Delacroix. M. Chassériau a beau faire, il n'appartient pas à l'école des coloristes. Au surplus, appartient-il à une école quelconque? Il doit peut-être aux leçons de M. Ingres ce dessin large et ce style dont les plus étranges incorrections ne sauraient anéantir l'ampleur; mais il doit bien certainement à lui-même la hardiesse des intentions, l'abondance des idées, et les inégalités mêmes de sa manière attestent qu'il se soumet avec une docilité aveugle aux seuls conseils de son imagination. L'imagination! tel est le principe, tel est aussi le vice de ce talent, l'un des plus remarquables et en même temps l'un des plus incomplets qui se soient révélés depuis quelques années. A ne considérer que les fortes et belles facultés de M. Chassériau, il faut reconnaître en lui l'organisation d'un maître; mais quand on voit avec quelle intempérance, avec quelle foi dans sa propre infaillibité il met ces facultés en œuvre, on est forcé de convenir qu'il manque à un artiste si richement doué le sentiment de la proportion et de la mesure. C'est démesurément aussi qu'il est en général critiqué ou loué, et ses ouvrages n'ont guère réussi jusqu'à ce jour qu'à passionner l'opinion en sens contraires. Pour nous qui tenons en haute estime les qualités de M. Chassériau, nous ne voulons ni fermer les yeux sur ses défauts, ni les signaler pour le simple plaisir de paraître clair-

voyant. Si nous l'engageons à lutter contre les entraînemens auxquels il obéit d'ordinaire, c'est que son dernier tableau laisse voir un effort et un progrès : le moment est bon pour se montrer sévère, et une critique en pareil cas peut avoir le caractère d'un encouragement.

Le sujet traité cette année par M. Chassériau est un sujet antique; mais, contrairement à la coutume de beaucoup de peintres contemporains qui, faute d'autre muse, n'invoquent que l'archéologie, le peintre du *Tepidarium* semble avoir attaché une médiocre importance aux particularités de costume et aux vérités de détail. Il est assez aisé de transporter sur la toile des statues copiées dans les musées, des accessoires tirés de la collection des vases d'Hamilton; en revanche, il est difficile de donner à des figures grecques ou romaines le mouvement et la vie, de leur conserver la grandeur, la beauté nécessaires, tout en y ajoutant une physionomie détendue pour ainsi dire; rien de plus difficile, en un mot, que de faire acte de peintre là où nous sommes habitués à ne voir que l'œuvre froide du sculpteur. Les scènes antiques d'ailleurs, si indispensable que soit l'élévation du style, n'exigent pas toutes, pour être bien rendues, la même sévérité et les mêmes formes. M. Chassériau, qui se proposait simplement de nous montrer des femmes de Pompéi réunies après le bain, aurait donc eu grand tort de convoquer l'Olympe dans ce chauffoir et de grouper, sur la foi de la statuaire, des Vénus et des Junons quand il s'agissait de représenter des créatures humaines; il aurait commis une erreur non moins grave, s'il s'était contenté d'imiter la réalité lorsqu'il fallait à tout prix l'ennoblir. C'est entre ces deux écueils que l'artiste a louvoyé avec des efforts d'attention qui ne semblent pas lui être familiers, mais qui doivent à coup sûr tourner au profit de son talent. Depuis que ce talent agressif en quelque sorte a essayé de se faire plus humble, ne voit-on pas mieux déjà ce qu'il vaut? Le sentiment grandiose du geste et de la tournure est la qualité qui domine dans le *Tepidarium* comme dans les œuvres précédentes de M. Chassériau; mais ici cette qualité devient plus évidente par cela même qu'elle est plus sobrement exploitée. Le majesté des têtes est moins souvent déparée par les négligences affectées de la touche; le modelé n'est plus indiqué avec cette hardiesse brutale du pinceau qui parodiait la sûreté magistrale, et, — condition difficile à remplir en un pareil sujet, — les formes et les attitudes de toutes ces femmes à demi nues n'ont qu'une grâce sérieuse et un charme de bon aloi. Comparez ce tableau à celui qu'ont inspiré à M. Winterhalter quelques vers, bien discrets pourtant, d'un aimable poète contemporain; rapprochez les figures du *Tepidarium* des figures de *Florinde* et de ses compagnes, — et vous apprécierez aisément la distance qui sépare l'élégance de la gentillesse, la grâce sans voile de la coquetterie en jupon court, et les charmes sévères du gynécée des mignonnes séductions du boudoir. Pourquoi faut-il que M. Chassériau n'ait pas accompli sa tâche jusqu'au bout, et que tous les détails de la composition ne soient pas traités dans le goût qui caractérise l'ensemble? Pendant qu'il était en voie de réforme, pourquoi n'a-t-il pas renoncé, par exemple, à son dédain accoutumé de la perspective, à ces violences de coloris dont il semble s'être fait une habitude, et qui rompent l'harmonie générale sans renforcer la gamme des tons? Plus d'un personnage placé au fond a des proportions presque égales à celles des figures placées au second plan, et l'éclat exagéré de cer-

taines couleurs introduit une sorte de turbulence dans un effet qu'il fallait surtout laisser calme. Ces imperfections et quelques autres prouvent que l'artiste ne sait pas encore se modérer et se contenir parfaitement, elles compromettent une fois de plus le succès qu'il allait peut-être définitivement conquérir; mais les qualités qui les rachètent doivent rallier dès à présent au talent de M. Chassériau des partisans nombreux. Le *Tepidarium* n'est pas un des tableaux les plus complets du salon : ne peut-on dire toutefois qu'il mérite d'être remarqué l'un des premiers, parce qu'il en est peu qui dénotent autant de sève, de vraie force et de franchise dans le sentiment?

Nous ne voulons pas quitter le champ de l'invention sans signaler encore les cartons de M. Chenavard, quoiqu'ils aient perdu beaucoup à être isolés de la série à laquelle ils appartiennent : — *le Simoun*, de M. Maréchal; — *l'Orgie*, par M. Eugène Lami, élégante aquarelle où l'on appréciera, outre l'esprit et la finesse qui distinguent ordinairement ce talent, une fermeté de coloris toute nouvelle; — les petits tableaux de M. Meissonier, bien qu'ils doivent ajouter assez peu à la réputation du peintre, et que l'exiguité des proportions semble dégénérer chez lui en manie de l'imperceptible; — enfin un très beau dessin de M. Bida, *le Convoi de Recrues en Égypte*. Il est impossible de voir sans émotion ce groupe de jeunes gens qui cheminent les mains liées sous les derniers regards de leurs familles, et qui détournent la tête pour donner ou pour recevoir un dernier baiser. La sombre résignation des hommes, la désolation des femmes, l'indifférence ou l'ébahissement des enfans, tout est senti et rendu avec une justesse qui fait le plus grand honneur au talent de M. Bida. Une pareille composition ne reproduit pas seulement une scène de mœurs caractéristique, un épisode de la vie en Orient envisagée, comme elle l'est d'ordinaire, au point de vue exclusivement pittoresque : elle a une signification plus haute et tout humaine; elle est une œuvre d'art dans l'acception la plus spiritualiste du mot, et nous ne croyons pas que, sous le rapport du sentiment, de l'expression, de la vérité intime, beaucoup de toiles exposées au salon puissent être comparées sans désavantage à cet humble dessin.

III. — PEINTURE DE PORTRAIT ET DE PAYSAGE.

La peinture de portrait, qui fut pendant si longtemps une des gloires de l'école française, et même, à certains momens, sa gloire principale, n'a plus dans l'art contemporain qu'une importance médiocre et un rôle accessoire. Ce n'est pas, tant s'en faut, que le nombre des portraits soit aujourd'hui moins considérable que de coutume; mais les peintres éminens semblent dédaigner un genre qui tenta cependant les pinceaux de leurs plus illustres devanciers, ou s'ils consentent de temps à autre à quitter les sujets d'histoire pour s'attacher à l'imitation de la physionomie humaine, ils apportent dans l'exécution de leur tâche je ne sais quelles arrière-pensées de grandeur assez peu en harmonie avec la simplicité des vêtemens modernes, et presque toujours avec le caractère et les habitudes des personnages qu'il s'agit de représenter. Quant aux *portraitistes* de profession, le plus souvent ils tombent dans l'excès contraire. Qu'ils aient à peindre un souverain ou le syndic d'une

compagnie, une princesse ou une simple bourgeoise, ils se contenteront de copier fidèlement la forme des traits, les détails d'ajustement et les réalités de toute sorte, sans essayer de préciser, par la différence du style, la différence hiérarchique ou morale qui existe entre leurs modèles. Le *Portrait en pied de l'Empereur*, par M. Lépaulle, révèle-t-il d'autres préoccupations que la recherche de la ressemblance matérielle et l'étude des broderies, des décorations, de tous les détails du costume? Sans le secours du livret et l'ornementation du cadre, distinguerait-on tout d'abord le *Portrait de l'Impératrice*, par M. Dubufe, des agréables portraits de femmes qu'il a coutume de nous montrer? M. Vidal a su du moins donner à son *Portrait de l'Impératrice* un charme d'expression et une grâce plus dignes du modèle; pas plus que M. Lépaulle cependant, pas plus que M. Dubufe, il ne semble s'être rendu compte des conditions sérieuses de sa tâche, et l'on peut dire que, comme le portrait de l'empereur, le portrait historique de l'impératrice est encore à faire. Deux portraits de femmes, par MM. Bénouville et Cabanel, sont des morceaux de peinture fort distingués, et que l'on peut mettre, ainsi que le *Portrait de M. Guizot*, par M. Mottez, au premier rang des ouvrages en ce genre exposés au salon. Toutefois l'œuvre de M. Mottez, à force de prétendre à la gravité et à l'élévation du style, n'est pas exempte de quelque froideur. Rien de plus légitime, rien de plus nécessaire même, que de chercher à rendre, par le calme de la pose, la sévérité des lignes et la sobriété de la couleur, la figure de M. Guizot, et certes les gentillesses d'exécution ou l'exactitude matérielle eussent été ici plus insuffisantes que partout ailleurs; mais, sans altérer la physionomie de son modèle, M. Mottez pouvait mettre plus d'animation dans le regard, plus de souplesse dans le corps et dans les muscles de la face. Nous aurions souhaité, en un mot, qu'il laissât circuler la vie là où il n'a fait qu'exprimer noblement l'impassibilité.

S'il est difficile de trouver parmi les portraits envoyés au salon quelques toiles dignes d'éloges, en revanche les paysages qui mériteraient d'être cités se rencontrent à chaque pas. La peinture de paysage a fait, on le sait, de grands progrès depuis un quart de siècle, et dans le cours des dernières années surtout, elle a été traitée en France avec une éclatante supériorité; mais à aucune époque les talens n'ont été moins rares qu'aujourd'hui, jamais les œuvres n'ont présenté un caractère aussi uniformément remarquable, jamais elles n'ont plus clairement attesté la communauté des tendances et la simultanéité des efforts. Envisagée comme ensemble de doctrines homogènes, l'école actuelle de paysage est, à vrai dire, toute l'école française, puisqu'il n'y a plus, dans les autres parties de l'art, que tentatives isolées, contradiction et anarchie. Faut-il pourtant se féliciter bien haut du développement qu'a pris dans notre pays, non pas l'art de Poussin et de Claude Lorrain, mais l'art de Van den Velde et de Wynants, et ne doit-on pas reconnaître encore dans ces progrès du paysage les progrès du système réaliste? Là aussi, la réalité, qui devait servir de texte, est devenue l'objet d'une imitation littérale; on a fait du moyen le but, et au lieu d'exprimer un sentiment à propos d'une nature choisie, on a seulement rendu, par d'habiles procédés de palette, les caractères matériels de tel site qui s'offrait aux regards. Tout sera-t-il dit parce qu'on aura reproduit avec justesse l'effet d'un rayon de soleil sur un

marais ou sur quelques huttes, et n'eût-il pas mieux valu faire tomber ce rayon sur des objets plus dignes de sa lumière? Sans renouer la tradition des paysagistes de l'empire, qui auraient cru déshonorer leur art s'ils n'avaient construit, en quelque lieu que ce fût, des temples et des pyramides, ne saurait-on trouver d'autres modèles que les hameaux de la Sologne ou de la Basse-Bretagne? L'art du paysage, tel qu'il est maintenant compris et pratiqué en France, est avant tout un art de portrait, l'expression du fait plutôt que la traduction d'une impression poétique, et, tout en rendant pleine justice au mérite de ces portraits si parfaitement ressemblans, il est permis de dire qu'ils n'intéressent guère que nos yeux.

Les paysagistes contemporains n'obéissent pas tous cependant avec la même docilité au mouvement qui entraîne l'école. Plusieurs d'entre eux heureusement n'ont pas renoncé à poursuivre l'idéal, et *les Sources de l'Alphée*, de M. Édouard Bertin, le *Saint Sébastien*, de M. Corot, le *Coucher de soleil*, de M. Cabat, prouvent que, même au salon de cette année, les envahissemens de l'art matérialiste ne s'accomplissent pas sans résistance et sans lutte sérieuse. *Les Sources de l'Alphée* surtout, composition pleine de grandeur et traitée dans un style sévère, sont en désaccord formel avec le goût et la méthode des sectaires du réalisme. D'autres artistes, tels que M. Aligny et M. Desgoffe, refusent plus ouvertement encore toute concession aux doctrines régnantes, toute complicité avec les enthousiastes de la couleur. Par un parti pris violent et en quelque sorte philosophique, ils ne cherchent que la majesté du dessin, quitte à rencontrer souvent la convention; ils s'opiniâtrent dans leur amour exclusif pour la forme, sans s'apercevoir qu'à force d'épurer et d'ennoblir la structure d'un arbre ou les lignes d'un rocher, ils donnent aux œuvres de la nature l'aspect aride des figures géométriques. L'*Oreste en Tauride*, de M. Desgoffe, le *Souvenir des Environs de Corinthe*, de M. Aligny, sont loin d'être des ouvrages sans valeur; mais l'estime qui leur est due a quelque analogie avec la sympathie assez froide qu'inspirent certains morceaux de musique savante : ces tableaux manquent de mélodie, pour ainsi dire, et le mérite dont ils sont empreints semble procéder beaucoup moins des révélations de l'art que des efforts de la volonté et des calculs un peu pénibles de la science.

Le talent de M. Français n'a pas, il s'en faut de beaucoup, cette allure compassée et cette physionomie austère. Par ses tendances franchement réalistes, il appartient à la nouvelle école; par la finesse du goût et le choix délicat des effets, il se distingue de la masse des talens voués au culte de l'imitation textuelle. M. Français se préoccupe peut-être assez peu du style, et le style de ses ouvrages est cependant d'une rare élégance. Ce qui chez d'autres artistes accuse un système témoigne chez lui d'une habitude naïve, d'une tournure d'esprit naturelle, et nulle part la grâce ne paraît moins apprise que dans ses agréables tableaux. *La Fin de l'Hiver*, *le Ravin de Nepi*, *l'Effet d'Automne* ont, comme toutes les productions de ce pinceau, un caractère de simplicité sans niaiserie, de vérité sans affectation, qui leur assigne le premier rang dans la classe des paysages familiers et qui les isole, d'autre part, des paysages inspirés par l'étude de la nature vulgaire.

A l'exception des artistes que nous venons de citer et de quelques autres,

parmi lesquels il ne faudrait oublier ni MM. Paul Flandrin et Bellel, ni MM. Lanoue et Paul Huet, ni M. Eugène Flandin, qui cette année encore a interprété avec talent la nature et l'architecture orientales, les paysagistes de l'école actuelle se proposent tous pour but unique la reproduction de la réalité. Sans doute il existe bien des différences de détail entre la manière de M. Troyon et celle de M. Rousseau, entre le coloris de M. Dupré et le coloris de M. Coignard, mais les tableaux de ces artistes et de leurs disciples attestent au fond la dévotion aux mêmes principes et la même ardeur révolutionnaire. Je me trompe : la révolution est désormais bien accomplie, et le temps est loin où elle effrayait encore quelques esprits. Les réformateurs n'ont plus besoin de se faire accepter; ils règnent, non sans s'exagérer peut-être l'étendue des services rendus, sans s'abuser quelque peu sur l'importance de leur rôle, et le public, habitué de longue main déjà à les croire sur parole, n'essaie même plus de se demander si le beau ne saurait être ailleurs que dans la négation de l'idéal. Il admire la *Vallée de la Touque*, de M. Troyon, — et il a raison d'admirer ce tableau en tant que portrait énergiquement tracé; — mais il ne songe pas à remarquer qu'un pareil site et les animaux qui le peuplent ne rappellent en somme que des réalités d'un ordre bien secondaire, que la poésie n'a guère affaire en tout cela, et qu'il n'était pas besoin, pour peindre avec succès une prairie et quelques bêtes à cornes, de choisir une toile au moins aussi grande que les toiles où Poussin nous montre la *Mort d'Eurydice* ou les *Funérailles de Phocion.—Le Chêne de Henri IV*, au pied duquel M. Coignard a groupé *le troupeau de Chailly*, — les *Menons en tête d'un troupeau de la Camargue*, peints par M. Loubon, n'exigeaient pas non plus les vastes dimensions que les deux paysagistes ont cru devoir donner à leurs ouvrages, et quel que soit d'ailleurs le talent dont ils ont fait preuve, on peut reprocher à MM. Loubon et Coignard d'avoir méconnu, à l'exemple de M. Troyon, une des lois de l'art et du goût.

M. Rousseau n'est pas tombé dans la même erreur. Le tableau qu'il a exposé, et qui représente *un Marais dans les Landes*, est d'une dimension conforme au caractère du sujet : hâtons-nous d'ajouter que c'est là le moindre mérite de cette toile, et que la finesse de l'effet, la vérité et la force du coloris, la précision du dessin, — qualité rare dans les tableaux de M. Rousseau, — lui assurent tous les genres de supériorité sur les autres paysages de l'école réaliste. Pendant quinze ans à peu près, on a beaucoup plus parlé du talent de M. Rousseau que de ses œuvres mêmes. Assez peu de gens connaissaient celles-ci, mais on savait qu'elles étaient invariablement exclues des expositions annuelles, et il n'en fallait pas davantage pour que chacun criât au scandale et que l'on acceptât de confiance comme des iniquités commises envers un maître ce qui pouvait n'être qu'un conseil maladroitement donné à un talent encore incomplet. La presse avait-elle à signaler à l'administration et au respect publics les chefs de l'école contemporaine : le nom de M. Rousseau figurait même à côté de celui de M. Ingres, et tel écrivain que les ouvrages du paysagiste enthousiasmaient peut-être médiocrement ne mettait souvent ce nom en si haut lieu que pour l'élever au niveau de ses rancunes personnelles. Survint, il y a quatre ans, une réforme radicale dans la constitution du jury de peinture, et les tableaux de M. Rousseau purent enfin

se produire aux regards de la foule. Il faut avouer qu'ils déconcertèrent quelque peu l'opinion. On s'étonna, sans trop oser le dire, de cette manière brusque et vague en même temps; chacun fit mine d'admirer cette confusion de tons simulant très imparfaitement les tons riches et variés de la nature, ces formes tourmentées ou anéanties sous la multiplicité des touches; chacun au fond se consola de n'avoir pas vu plus tôt ces œuvres si bruyamment vantées, et M. Rousseau, tout en restant en possession de sa réputation, perdit beaucoup auprès de bien des gens à ne plus être avant tout une victime de l'injustice. Son talent, il est vrai, a considérablement grandi depuis lors. Il y avait loin déjà des paysages exposés l'année dernière aux paysages qui figuraient aux salons précédens; le *Marais dans les Landes* atteste un progrès plus significatif encore. L'exécution, autrefois embarrassée et pesante, a pris ici de la souplesse et de la légèreté; la manie des tons de détail et ce qu'on pourrait appeler le pédantisme de la clairvoyance ont fait place à un sentiment plus sobre de la couleur. Enfin, au lieu de ces contours informes où quelques-uns prétendaient reconnaître le rayonnement qui unit les corps visibles à l'atmosphère, on ne voit plus que des silhouettes délicatement baignées d'air et de lumière. Il serait difficile de trouver quelque chose à reprendre dans le tableau de M. Rousseau, et cet ordre de peinture une fois admis, on ne peut que louer l'extrême vérité de l'ensemble et des détails. Peut-on rendre plus exactement les vapeurs qui s'exhalent, sous l'action du soleil, d'une terre humide, et se condensent en nuages d'un ton uniformément plombé? La lueur pâle et voilée qui laisse seulement entrevoir l'horizon, la dégradation infinie des plans qui se succèdent depuis la base du tableau jusqu'aux montagnes servant de fond, tout concourt à donner au *Marais dans les Landes* l'aspect même de la nature. Ce n'est encore que de la peinture réaliste sans doute, mais cette peinture est excellente, et comme elle n'est, à proprement parler, qu'une *étude*, il serait injuste de lui reprocher l'absence des qualités nécessaires aux œuvres d'imagination. On peut en dire autant d'un petit paysage de M. Haussoullier, *le Mont Saint-Jean aux environs d'Honfleur*. Si, au lieu de représenter simplement une habitation entourée d'un jardin le long duquel s'étend une allée de pommiers, le tableau de M. Haussoullier prétendait nous montrer quelque scène grandiose de la nature, à coup sûr ce tableau devrait être exécuté tout autrement; il s'agissait seulement ici de préciser jusqu'aux moindres accessoires, de laisser à chaque objet son caractère familier, et de tirer toutes ses ressources de la justesse du coup d'œil et de la fidélité de la main. Ces modestes conditions, M. Haussoullier les a remplies avec une exactitude parfaite : *le Mont Saint-Jean* semble l'œuvre d'un daguerréotype intelligent, et il figurerait sans désavantage à côté des tableaux les plus fins et les plus achevés de Delaberge.

Il est impossible, nous le répétons, de mentionner dans un examen du salon tous les paysages diversement recommandables envoyés par les nombreux disciples de MM. Troyon et Rousseau. Bornons-nous à constater que dans cette multitude de vues, d'études, de paysages de tout genre, il en est bien peu qui ne révèlent plus de talent qu'il n'en fallait au commencement du siècle pour arriver à la célébrité. Quelle pauvre mine feraient aujourd'hui les toiles de Demarne, de Dumouy et des peintres de même force qu'admiraient nos

pères, à côté des tableaux de MM. Achard, Daubigny, Jules Noël et vingt autres paysagistes qui n'ont réussi à obtenir qu'une réputation indivise, parce que les progrès généraux de l'école se résument à peu près également dans leurs ouvrages!

IV. — SCULPTURE, GRAVURE ET ARCHITECTURE.

Les conditions de la statuaire sont devenues, on le sait de reste, à peu près inconciliables avec les élémens de notre civilisation actuelle et nos habitudes. La peinture, si immuable que soit au fond sa signification, peut au moins se modifier dans la forme, descendre au niveau de nos besoins ou de nos goûts, essayer, à défaut de l'autorité du beau, les séductions de la grâce, du joli, de l'esprit; elle peut en un mot se rapetisser sans s'anéantir, et vivre même dans un milieu social où le caractère des idées n'est rien moins qu'héroïque. La statuaire n'a pas les mêmes ressources et ne saurait se prêter aux mêmes transformations : en dehors du beau, elle n'existe pas. Or, qu'est-ce que le vêtement moderne et la nature des modèles que nos sculpteurs ont devant les yeux, sinon la négation même de ce principe de l'art? Et d'un autre côté suffit-il, pour que cet art conserve parmi nous une importance sérieuse, de le traiter à l'état de souvenir mythologique, de reproduire invariablement des types empruntés à la statuaire antique, et de se conformer en tous points à des traditions qui ne peuvent plus avoir pour nous qu'un sens poétique suranné et un intérêt de convention? Les artistes capables de modeler honnêtement un Apollon, un faune ou toute autre académie de ce genre, sont nombreux dans notre école; en revanche, les hommes d'imagination y sont fort rares, et les statuaires contemporains même les plus renommés ne s'élèvent guère au-dessus de la classe des habiles praticiens.

M. Cavelier mérite toutefois d'être excepté du jugement qu'il est permis de porter sur l'ensemble de l'école. Tout en procédant des exemples de l'antiquité, le talent de M. Cavelier garde une physionomie personnelle et sincère, et sans révéler encore une rare puissance d'invention, il exprime du moins un sentiment particulier et un instinct profond de la grandeur. On se souvient de l'éclatant succès qui accueillit au salon de 1849 la *Pénélope* du jeune artiste : la figure qu'il a exposée cette année n'obtiendra probablement ni les mêmes applaudissemens ni la même unanimité d'éloges, parce que le sujet manque ici de nouveauté et ne comporte pas cette grâce un peu familière qui séduisait dans l'autre statue; mais elle se recommande par des qualités d'exécution au moins égales et par une élévation de style plus remarquable encore. Sauf la tête, dont les traits un peu trop romains donnent quelque caractère positif à un être avant tout idéal, les diverses parties de cette figure de *la Vérité* sont traitées avec un goût excellent. On ne retrouve dans la statue de M. Cavelier ni une froide copie de l'antique, ni l'imitation servile du modèle vivant; les formes sont vraies sans être trop réelles, belles et nobles sans affectation de purisme, et le jet de toute la figure a beaucoup de force et d'ampleur. Debout, et le bras droit armé de son miroir, *la Vérité* s'avance vers le spectateur comme impatiente de se manifester. De son bras gauche ployé en arrière, elle soutient les voiles qu'elle vient de rejeter, et qui,

en glissant le long des contours du corps, affermissent les lignes générales et en complètent l'harmonie. Cette draperie est à elle seule un morceau de maître. D'autres artistes peut-être eussent pu l'exécuter avec la même délicatesse de ciseau; en citerait-on beaucoup qui l'eussent si largement ajustée sans lui ôter de sa souplesse? La statue de *la Vérité* place M. Cavelier aux premiers rangs parmi les sculpteurs de notre époque, et, pour ne parler que de ceux qui ont exposé leurs ouvrages au salon, il n'en est pas dont le talent autorise d'aussi sérieuses espérances.

Si la noblesse du goût et la forte manière de M. Cavelier ne se rencontrent pas dans les différens morceaux de sculpture qui remplissent les galeries de l'exposition, quelques-uns cependant ne sont dépourvus ni d'élégance ni de charme. *L'Abandon*, par M. Jouffroy, est une œuvre consciencieusement étudiée à laquelle il n'a manqué peut-être, pour devenir tout à fait belle, qu'un peu plus de grandeur dans le style. La *Bacchia* de M. Barre, l'*Enfant jouant avec une Tortue* par M. Hébert, les *Groupes* de MM. Jean Debay et Lequesne, un très bon *Buste de Dalayrac* par M. Jaley et deux bustes de femmes par M. Diébolt méritent à des degrés divers d'être remarqués; mais en général on ne voit que des études plus ou moins habilement exécutées là où l'on s'attendrait à trouver des compositions. Parfois même, — et les bustes sculptés par MM. Leveel et Clesinger en font foi, — la sculpture s'inspire des exemples de Coysevox, et cherche à se passer du calme et de l'harmonie linéaires, indispensables pourtant à toute œuvre du ciseau. Un seul ouvrage réellement distingué, *le Printemps*, par M. Loison, ressort au milieu de tant de travaux d'un ordre ou d'un mérite secondaires, et s'il n'est pas empreint, comme le marbre de M. Cavelier, de force et de *maestria*, il respire plus qu'aucun autre la grâce, la finesse et la pureté du style. *Le Printemps* tel que l'a personnifié M. Loison est une jeune fille ajustée comme la plupart des figures antiques de Psyché ou de Vénus, c'est-à-dire ayant le torse nu et le bas du corps couvert d'une draperie qui vient se nouer à la hauteur des hanches; la main gauche soutient cette draperie et des fleurs sur lesquelles s'est posé un papillon que la main droite va saisir. L'invention de la figure n'est, on le voit, ni très neuve ni très significative, et cette statue représenterait à la rigueur l'Innocence ou la Candeur tout aussi bien que le Printemps; mais à la prendre seulement comme un gracieux type de jeune fille, on ne peut que louer la suavité des lignes, la délicatesse du modelé et ce caractère de beauté adolescente que chaque forme exprime. La tête, un peu baissée et dans un mouvement souple qui laisse voir toute l'élégance du col, rappelle la tête charmante de la *Psyché* de Naples, sans que l'analogie accuse un parti pris d'imitation. Les épaules, les bras, la poitrine, sont exécutés avec une exquise sobriété de ciseau; nulle trace de négligence, nulle ostentation d'habileté. *Le Printemps* nous montre clairement tout ce qu'il y a de distinction et de grâce dans le talent de M. Loison. Puisse ce talent rester dans ses limites naturelles et ne pas chercher, à l'exemple de tant d'autres, la majesté et le style sévère, au risque de tomber dans la convention académique! Quant à l'influence réaliste, nous croyons qu'il serait le dernier à la subir.

M. Ottin, au contraire, accepte un des premiers cette influence, et il ne craint pas de mettre un talent, jusqu'ici mieux inspiré, au service de doc-

trines que la statuaire répudie plus hautement encore que la peinture. Un groupe qu'il a intitulé délibérément *le Coup de Hanche*, comme pour mieux préciser le vrai sens et la portée de l'œuvre, représente deux athlètes aux prises, non pas tels qu'on se figure les lutteurs de la Grèce ou de Rome, mais tels que peuvent être des hommes de notre temps et de notre pays débarrassés de leurs vêtemens. Quel intérêt, même au point de vue de la plastique, peut exciter un pareil spectacle? Il faudrait au moins que ces formes fussent belles et que rien n'accusât en elles l'altération. M. Ottin, en modelant son groupe de lutteurs, a fait preuve d'habileté matérielle et d'une certaine verve d'exécution, mais à quoi bon dépenser ainsi des qualités sérieuses dans une entreprise au moins inutile? Quelques personnes accueilleront peut-être comme un progrès cette nouvelle usurpation du réalisme; quiconque voudra se rendre compte des conditions de la statuaire ne pourra voir qu'une erreur dans la tentative de M. Ottin.

Depuis que M. Barye a introduit dans notre école un élément nouveau, ou plutôt un ordre d'art renouvelé des monumens de l'art antique, le nombre des sculpteurs d'animaux n'a cessé d'augmenter d'année en année. Aujourd'hui ce nombre est presque égal à celui des artistes voués à l'étude de la figure humaine, et de même que l'on compte plus de talens parmi les paysagistes que parmi les peintres d'histoire, on compterait aussi plus de gens qui excellent à modeler des chevreuils, des chats ou des perdrix, que d'artistes capables de bien exécuter un buste ou une statue. L'exposition ouverte aux Menus-Plaisirs est riche, trop riche même en quadrupèdes et en sujets de chasse, puisque, — depuis *le Cheval à Montfaucon* de M. Frémiet, étude vigoureuse d'ailleurs et largement traitée, jusqu'à *l'Hallali* de M. Rouillard, — on ne trouve pas moins de trente sculptures ou groupes d'animaux, sans parler d'une quantité raisonnable de tableaux inspirés par la contemplation des mêmes modèles. La plupart de ces morceaux ont, il faut l'avouer, de la vérité et de la finesse; mais ce qui a pu tenter quelques talens doit-il devenir l'objet des études de tous? Et notre école, au lieu de se souvenir surtout de Jean Goujon et de Puget, finira-t-elle par ne plus reconnaître d'autre chef que M. Barye? On peut le craindre en voyant les développemens excessifs d'un genre au fond si secondaire. Dans la statuaire, comme ailleurs, le succès n'appartient plus guère qu'aux œuvres dépourvues d'idéal.

Au milieu de cet abaissement général de l'art contemporain, les graveurs en taille-douce se maintiennent avec une louable persévérance dans la voie qu'ont tracée les maîtres, et, par le choix des modèles comme par le caractère sérieux du travail, leurs ouvrages protestent ouvertement contre nos entraînemens et nos erreurs. Plusieurs pièces récemment publiées, et que l'on retrouve au salon, prouvent que, malgré la défaveur attachée maintenant aux œuvres du burin, l'école française de gravure est en tous points digne de son passé. Nous ne reviendrons pas sur l'examen de ces diverses planches dont nous avons ici même essayé d'analyser le mérite; mais il n'est pas permis de passer sous silence quelques ouvrages distingués qui apparaissent pour la première fois, de ne pas mentionner au moins *le Sommeil de Jésus*, d'après Raphaël, par M. Martinet, le *Portrait de l'Impératrice* finement gravé par M. Pollet d'après M. Vidal, *l'Heureuse Mère*, par M. Jules François, d'a-

près M. Delaroche, quoique les chairs et certaines draperies aient dans cette planche une apparence un peu métallique; *Faust et Marguerite*, par M. Blanchard, d'après M. Scheffer, malgré la pâleur du ton et la précision un peu sèche du dessin; enfin *la Fuite en Égypte*, par M. Grébert d'après M. Watelet, planche de paysage traitée en général avec conscience et, dans quelques parties, avec une véritable habileté. Il serait bien moins permis encore de ne pas rendre hautement hommage au rare talent que M. Henriquel-Dupont a déployé dans son dernier ouvrage. Le beau travail de M. Henriquel-Dupont, d'après *l'Hémicycle du palais des Beaux-Arts*, peint par M. Delaroche, est le plus important d'un œuvre déjà si considérable et si bien rempli : on y retrouve toutes les qualités qui depuis longtemps ont placé l'artiste au premier rang des graveurs contemporains; on y remarque aussi l'empreinte de qualités nouvelles. A côté de la grâce et de la souplesse familières à ce savant burin, une puissante résolution dans le faire signale un progrès inespéré et comme une seconde manière. On savait de reste que la planche de M. Henriquel-Dupont serait un modèle de correction, de goût et de délicatesse : avait-on le droit de s'attendre à tant de fermeté et d'ampleur? Les modifications mêmes apportées par le graveur dans l'effet de la peinture originale témoignent de cette franchise de sentiment. Veut-on un exemple? Le parti de demi-teinte adopté pour les marches derrière la figure qui lance les couronnes, le ton clair de cette figure sont précisément en sens inverse de l'effet indiqué par le pinceau; mais de pareilles infidélités n'ont rien que d'heureux et de louable, et M. Delaroche les aura sans doute approuvées le premier, parce qu'elles tournent au profit de l'aspect large et de la simplicité de l'ensemble.

Bien que les estampes admises au salon n'excitent pas en général un intérêt fort vif, et que les tableaux ou les sculptures attirent à peu près seuls les regards de la foule, on peut dire cependant que la gravure a sa part d'importance dans les expositions annuelles. Quiconque voudra examiner les diverses planches d'histoire, de portrait ou de genre envoyées par les graveurs au burin, à l'eau forte ou à l'aqua-tinte, pourra se former une idée exacte de l'état de la gravure dans notre pays : quelle idée incomplète n'aurait-on pas au contraire de l'état de l'architecture en France, si on en jugeait par les rares travaux exposés! On croirait, à vrai dire, que ce bel art n'existe plus, ou que les hommes qui le pratiquent encore n'ont rien de mieux à faire qu'à enregistrer soigneusement les témoignages du passé, à recueillir les débris de toutes les époques, les reliques de tous les styles. La passion des recherches archéologiques et la science des restaurations semblent seules donner quelque vie à notre école d'architecture; mais de style qui lui soit propre, elle n'en a pas; d'efforts pour déduire un type architectural de nos idées et de nos mœurs, elle n'en tente guère : tout se borne à quelques projets conçus dans des formes inconciliables avec les besoins de notre civilisation, à quelques essais d'imitation de l'art grec, de l'art du moyen âge, de la renaissance franco-italienne, et à des études d'après les édifices en ruines. — Voilà ce que pourrait penser tout homme qui ne connaîtrait d'autres spécimens du talent de nos architectes que les dessins exposés, et cependant rien ne serait plus faux qu'une opinion basée seulement sur de telles preuves. La plupart des archi-

tectes qui envoient leurs travaux au salon sont ou des débutans ou des érudits; les artistes plus éminens refusent de concourir avec eux, et pour ne parler que du salon de cette année, on n'y voit figurer ni le nom d'un seul membre de l'Institut, ni les noms de MM. Labrouste, Duban, Duc, Visconti et autres architectes dont les talens honorent à divers degrés notre école.

Ainsi, dans presque toutes les branches de l'art, nous avons eu à constater l'abstention des artistes dont les ouvrages pourraient donner aux expositions l'éclat qui leur manque, au public les leçons dont il a besoin. Ce dédain des maîtres en tous genres pour un mode de publicité qu'ils devraient au contraire être les premiers à accepter est un fait qui ressort malheureusement de l'examen du salon de 1853; le caractère en général matérialiste de l'art contemporain est un fait plus malheureux encore, et qui ne se produit pas avec moins d'évidence. Les seuls talens qui essaient de lutter contre l'esprit d'erreur ne sont ni autorisés par de très longs succès, ni tout à fait en mesure de conquérir une influence, tandis que les innombrables paysages de la nouvelle école et les sculptures d'animaux deviennent en réalité l'honneur principal de la peinture et de la statuaire. Ici les mêmes tendances se manifestent, les mêmes intentions se trahissent, les mêmes efforts s'accomplissent pour faire triompher dans l'art français des principes qui sont un outrage à son génie même, à sa vieille gloire comme à sa gloire d'hier. Là, il n'y a d'autre résistance que quelques entreprises individuelles, des efforts tentés sans ensemble, et ceux mêmes qui n'ont abjuré ni le respect du passé, ni leur foi dans les vraies conditions de l'art, semblent plus occupés de guerroyer entre eux que de combattre l'ennemi commun. Jamais, dira-t-on, une plus grande somme d'habileté n'a été dépensée en œuvres de toute espèce, jamais d'ailleurs les artistes n'ont été plus magnifiquement protégés par l'état : est-il donc à propos de crier à la décadence et de se plaindre? Oui, c'est le moment d'accuser cette habileté, parce qu'elle n'atteste qu'un triste rapetissement de l'idée de l'art et de l'art lui-même; c'est maintenant surtout qu'il convient de rappeler que toute école est menacée de ruine lorsque l'office du talent se réduit à l'imitation des caractères extérieurs de la nature, que toute œuvre est défectueuse ou inutile lorsque, en désespoir d'invention, elle ne fait qu'exprimer le réel. Quant aux nombreuses faveurs accordées aux artistes, elles ont leurs avantages sans doute, mais elles ont aussi leurs dangers. Que peut-il arriver en effet? C'est que ces faveurs si facilement dispensées ne réussissent le plus souvent qu'à encourager la médiocrité, et que tout homme maniant bien ou mal une brosse ou un ciseau en vienne à se regarder comme le créancier naturel de l'état. Or l'état ne saurait être tenu de fournir du travail à quiconque s'intitule peintre ou statuaire; sa mission est seulement de rechercher et de récompenser les plus dignes : il ne suscitera pas des maîtres en multipliant ses largesses. Dépend-il au reste de qui que ce soit d'anticiper sur l'avenir et de hâter à son gré l'éclosion des talens? On ne peut qu'être prêt à applaudir à ceux qui se produisent, à réprouver en tout temps les mauvais ouvrages et les mauvaises doctrines, à rassurer enfin les vrais artistes en leur rappelant que les erreurs du goût public sont passagères, tandis que l'art et les principes de l'art sont permanens.

HENRI DELABORDE.

LE GOUSLO

ET

LA POÉSIE POPULAIRE DES SLAVES.

Le poète bohême Kolar a dit : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. » En effet, c'est dans la chanson que le génie slave se montre le plus naïvement lui-même. La chanson est en quelque sorte la parole des Slaves. Entravés jusqu'à présent dans toutes les autres sphères d'activité intellectuelle, ils se sentent à l'aise dans la poésie. Aussi est-elle un besoin pour tous, et pour les gens du peuple beaucoup plus encore que pour les classes supérieures. Le paysan slave chante sans cesse; dans la joie, dans la douleur, au village, aux champs, partout la poésie l'accompagne. « Là où est une femme slavonne, dit le célèbre Chafarjik, on entend chanter. Elle remplit la maison et les jardins, la montagne et les forêts, du bruit de ses mélodies. Voyez-la revenir des champs le soir, après avoir toute une journée enduré la soif et les ardeurs du soleil : accablée, elle éveille encore sous le crépuscule les échos des campagnes. »

Les Slaves ont toujours eu des poètes; ils en avaient déjà avant de posséder des annales écrites. Hérodote nous montre les Dardaniens, autochthones de la Serbie actuelle, indifférens à tout, excepté à la poésie, et passant les journées à déclamer des chants nationaux dans leurs huttes recouvertes de fumier. Il est très vraisemblable que plus d'un refrain de ces chants d'avant Jésus-Christ est resté dans les *piesnas* ou rapsodies mythologiques qui se chantent encore à cette heure sur les Balkans. Dans le fameux poème de *Zaboï-Slavoï*, attribué aux païens tchekhs du IXe siècle, le héros raconte les souf-

frances du peuple bohême en s'accompagnant d'un *instrument sonore*, — *varito zvutchno*, — mot qui semble un dérivé slave du grec βαριτον. Il y est question de poètes déjà célèbres alors en Bohême. « Ah! Zaboï, dit le rapsode païen, tu nous fais entendre des accens douloureux qui vont de ton cœur à nos cœurs. Ta voix n'a pas moins de puissance que celle de Lumir, lorsqu'elle ébranle Vichehrad et toute la Slavie. »

Comme la Bohême païenne vantait son Lumir, de même les Russes, avant d'être chrétiens, possédaient aussi des bardes célèbres, dont le dernier est mentionné sous le nom de Boïan dans le plus ancien fragment épique en langue russe qui ait traversé les âges, — le poème de *la Guerre d'Igor*. Ce poème, qui paraît être du XIIe siècle, commence ainsi : « Frères, vous plairait-il d'écouter les tristes aventures de l'armée d'Igor, fils de Sviatoslav? Mais je commencerai mon chant simplement et à la manière nouvelle, non d'après la méthode ancienne et sublime de Boïan. Ce poète inspiré, quand il voulait se mettre à chanter, se précipitait d'abord par la pensée, comme le loup gris à travers les forêts, comme l'aigle aux ailes d'azur à travers les nuages. Les vieillards nous racontent qu'autrefois, dans les réunions des braves, on lançait dix faucons sur une troupe de cygnes : le guerrier dont le faucon atteignait le premier les cygnes, ce guerrier avait le droit de chanter le premier un hymne aux héros de la nation... Quant à Boïan, rossignol du monde ancien, qui tantôt gémissait dans les bocages et tantôt planait divin dans les cieux, ce n'était pas une troupe de dix faucons qu'il lançait contre des cygnes; c'étaient ses dix doigts inspirés qu'il posait sur la lyre, et la lyre devenait une âme vivante. » La manière dont le poème d'*Igor* parle de Boïan indique assez que cet Ossian inconnu de la Russie primitive avait longtemps servi de modèle aux rapsodes russes, et qu'il en était résulté pour la poésie nationale une espèce de moule conventionnel. Le chantre d'*Igor* lui-même n'a pas entièrement échappé à l'influence de la vieille école dont il veut s'affranchir : on trouve encore chez lui des noms de dieux païens, des métaphores païennes, un style inégal et saccadé, d'où l'on est porté à conclure que l'auteur copie çà et là des vers des poèmes antérieurs, qui selon toute apparence étaient plus parfaits que le sien.

Au nombre des preuves du développement précoce de la poésie chez les Slaves du nord, il faut compter une curieuse anecdote byzantine qui montre de la façon la plus pittoresque comment vivaient sur la Baltique les premiers ancêtres des Polonais et des Russes. « La neuvième année du règne de l'empereur Maurice (en 590), écrit Théophylacte, notre armée, étant occupée en Thrace des préparatifs d'une guerre contre les Avares, fit prisonniers trois inconnus qui, au lieu d'armes, portaient des guitares. Interrogés par l'empereur, qui

voulut savoir de quelle nation ils étaient et ce qu'ils venaient faire en Grèce, ils répondirent qu'ils étaient des Slaves des bords de l'océan, que le *khan* des Avares avait obtenu de leurs princes la promesse d'un contingent de troupes auxiliaires contre les Grecs, mais qu'à cause de l'éloignement des lieux ces troupes n'ayant pu être envoyées, leurs princes, pour s'excuser, les avaient délégués tous les trois en qualité d'ambassadeurs auprès du roi des Avares; que ce roi, contrairement au droit des gens, voulait les retenir captifs; qu'en conséquence ils s'étaient évadés pour venir implorer l'hospitalité des Grecs. Ils ajoutèrent qu'ils étaient inhabiles au métier des armes, que leur pays ne produisait point de fer, et qu'on y vivait tranquille, préférant aux fanfares guerrières les sons paisibles de la guitare. Charmé de leurs récits, l'empereur s'éprit d'affection pour les trois députés slaves et pour leur race; il admira leur haute stature et les reçut familièrement à sa cour... »

Il serait curieux de savoir au juste quelles étaient ces guitares des trois ambassadeurs et bardes slaves de la Baltique. Suivant toute apparence, ces instrumens n'étaient autre chose que des *gouslés* ou ce que les Moscovites actuels appellent dans leur dialecte *balalayka*, violon grossier dont la forme ressemble à celle de la *gouslé* illyro-serbe. Cette *gouslé*, qui n'a que quatre cordes au plus, et qui, impuissante à reproduire des airs un peu variés, ne peut rendre qu'un très petit nombre de notes, est une espèce de violon ou de guitare ébauchée, qui se termine en cou de cygne, et dont le nom même paraît dérivé du mot *gousa*, une grande oie, et sans doute primitivement par extension un cygne. On touche d'ordinaire la *gouslé* avec les doigts ou bien avec une plume en guise d'archet. Le *gouslar* ou joueur de *gouslé* ne se sert de son instrument que comme d'une basse pour soutenir son récitatif traînant ou pour prendre le ton. D'ailleurs, sous les noms les plus divers, la *gouslé* fut de tout temps connue chez les peuples slaves. Il paraîtrait que leurs anciennes rapsodies héroïques ne pouvaient être récitées sans accompagnement musical, absolument comme chez les montagnards serbes d'aujourd'hui. Aussi voit-on dès les plus anciens temps les guerriers slaves porter au milieu des combats des instrumens de musique et s'en servir *dans leurs haltes nocturnes*, comme le dit le Byzantin Théophylacte, *pour célébrer les exploits des héros de la patrie*. En 1326, le Grec Nicéphore-Grégoire mentionne également avec admiration les *gouslars* serbes du Strymon en Macédoine, qu'il entendit chanter dans leurs forêts les louanges des héros primitifs (*tragicis cantibus celebrabant laudes veterum heroum*...). Il y avait donc autrefois sur toute l'étendue des pays slaves tant du nord que du sud des rapsodies traditionnelles qui perpétuaient les souvenirs de l'histoire nationale. Chaque

commune, chaque famille un peu riche avait son barde qui, sous le nom de *gouslar*, animait par ses récits les assemblées et les fêtes.

Aujourd'hui encore, tout le long du Danube et des Balkans, on rencontre des *gouslars*, la plupart pauvres aveugles qui, concentrant dans la poésie toute leur existence, s'en vont, comme autrefois Homère, chanter leurs œuvres de ville en ville, depuis Varna sur la Mer-Noire jusqu'à Cataro sur l'Adriatique. Sans famille, sans refuge, ils vivent de ce que le public leur donne; mais s'ils mendient, c'est, comme Homère ou Hésiode, en recueillant les hommages des peuples. Les *sobors* ou fêtes annuelles des villages deviennent surtout pour eux des jours de triomphe. Dans ces réunions où sont accourus quelquefois les jeunes gens de toute une province, des tentes de feuillage sont dressées sur les prairies. Les hommes de chaque village ont là leur station particulière où ils dansent, se réjouissent et reçoivent des hôtes. Des milliers de moutons sont rôtis en plein vent, et la *slivovitsa* (eau-de-vie de cerise) coule à flots. C'est alors qu'il y a foule autour des rapsodes : respectés comme des anges du ciel, ils chantent à la jeunesse assise sur l'herbe les exploits et la gloire de la tribu, comme autrefois les bardes d'Irlande et de Calédonie. Des cris tantôt d'une douleur déchirante, tantôt d'une gaieté voisine du délire, entremêlent leur chant monotone. Malgré son extrême simplicité, cette poésie va droit à l'âme. Elle présente l'image la plus tristement fidèle d'une nation vaincue, qui repasse en gémissant dans sa mémoire les souvenirs de sa puissance évanouie, qui rit et pleure alternativement sur son état actuel. C'est surtout dans les provinces slaves de la Turquie qu'on se sent vivement impressionné en écoutant les aveugles célébrer sur leur *gouslé* la gloire des héros serbes. J'ai rencontré de ces rapsodes dont l'œil à jamais voilé s'animait, pendant qu'ils chantaient, d'un feu inaccoutumé, et qui semblaient tout d'un coup avoir recouvré la vue.

Cette espèce de poésie, qu'on ne peut mieux désigner que sous le nom de *l'homérisme moderne*, circulant non écrite parmi le peuple qui se la transmet traditionnellement de père en fils, est appelée en slave le *gouslo* ou *gouslarstvo*, attendu qu'elle est la propriété spéciale des *gouslars*, et qu'elle ne peut guère se réciter sans l'accompagnement de la *gouslé*, qui lui donne son caractère et en quelque sorte sa puissance de fascination. Maître souverain de la pensée slave jusqu'à l'arrivée du christianisme, le *gouslo* était à la fois dépositaire de l'histoire et des croyances religieuses, des annales et de la théologie de ces peuples. *Carmina unum apud illos memoriæ et annalium genus*, dit Tacite des nations du Nord en général. Cependant il y a dans le *gouslo*, tout naïf et innocent qu'il paraisse, quelque chose de si radicalement païen, que l'église latine, dès sa première

entrée chez les Slaves, crut devoir le frapper d'excommunication; elle poursuivit de ses anathèmes jusqu'aux parties mêmes du *gouslo* qui ne tenaient en rien au culte : hostilité étrange sans doute, et dont on ne peut guère donner d'autre motif que l'irrévocable tendance du latinisme à généraliser, à universaliser en toute chose. Le latinisme chrétien, issu de Rome païenne, avait sucé avec le lait des plus pures doctrines un dédain impérial pour les provincialismes et les mœurs purement populaires. L'antique poésie romaine, celle que représentent Horace et Virgile, était déjà toute patricienne, tout académique. On sait que le génie romain est sévère : il chante peu, il fait des lois, il travaille à *unifier* le monde, mais il ne protége pas les nationalités, ni par conséquent les poésies populaires. D'un autre côté, on conçoit que, dévoués avant tout à leur art, à leur tribu, à leurs mœurs héréditaires, les *gouslars* fussent un obstacle permanent aux projets d'envahissement et de conquête des chevaliers et des moines latins d'Italie et d'Allemagne en terre slave. Le clergé latin attaqua donc partout avec acharnement le *gouslo* comme un dernier débris de l'idolâtrie, et il parvint à l'extirper dans tout le nord slave. C'est ainsi que les plus anciennes rapsodies polonaises, bohêmes, russes même, ont disparu. Les *gouslars* ne se sont maintenus que dans les parties du monde slave où le clergé, au lieu de relever de Rome, dépendait des patriarches d'Orient. Là le *gouslo* a survécu et continue à vivifier les campagnes; là comme partout son trait distinctif est la fidélité persistante avec laquelle il conserve à travers toutes les révolutions le type et les traditions de la patrie. Les siècles se succèdent, avec eux la société change et se transforme, mais les œuvres nouvelles des *gouslars* ressemblent toujours aux anciennes. Au milieu du tourbillon de nos modes et de nos arts, le *gouslo* reste intact, comme ces chênes séculaires des forêts vierges dont les racines poussent incessamment des rejetons pareils en tout au vieux tronc vermoulu qui les a produites; aussi est-ce dans la poésie que la fraternité des nations slaves se montre avec le plus d'évidence, et que l'écrivain polonais Voïcicki a pu dire de sa race avec une pleine vérité : « Os des os de nos pères, nous formons tous une seule famille, et nous respirons partout le même esprit (1). »

Malheureusement l'influence illimitée de l'Occident a créé en Russie, en Pologne et en Bohême une sorte de poésie académique et savante imitée de l'étranger et peu conforme au génie slave. Cette poésie, quelque belle qu'elle soit, ne saurait retentir dans les chaumières. En effet, dès que la poésie devient savante, si elle ne se modèle pas avec un religieux respect sur le chant populaire, elle ne

(1) Kosc z kosci ojcóv naszych, ród jeden skladamy
I jednym vszédzie duchem oddychamy.

tarde pas à perdre sa sève; elle devient une froide imitation des anciennes formes mortes, et cesse d'être nationale. C'est pourquoi les Polonais et les Russes du nord sont les plus pauvres de tous les Slaves en chants véritablement nationaux, car tout ce qu'ils appellent de ce nom est dû le plus souvent à des poètes formés en Occident, et n'émane presque jamais d'une inspiration locale et parfaitement naturelle. Seules, les hautes classes de l'Illyrie et de la Serbie ne sont point encore devenues cosmopolites; elles tirent encore leur vie du sol, des mœurs et des institutions locales. On peut dire que le moyen âge, conçu comme période de jeunesse du monde slave, s'est conservé tout entier parmi les Illyro-Serbes; on le retrouve dans leurs lois, leurs costumes, leurs danses, leurs proverbes et surtout dans leurs poésies. Sans manquer de respect aux poètes lauréats de Pétersbourg, nous croyons donc pouvoir affirmer que la poésie la plus nationale en Slavie demeure jusqu'à ce jour celle des Serbes et des Illyriens. C'est là surtout qu'on voit les poètes académiques demander pieusement au peuple et à ses mœurs leurs inspirations. Le célèbre Kolar a eu raison de dire qu'ailleurs les poètes chantent pour le peuple, mais que chez les Slaves du sud c'est le peuple qui chante pour les poètes.

Un fait caractéristique montre combien la poésie vraiment populaire, la poésie du *gouslo*, s'est conservée pure et spontanée chez les Illyro-Serbes. Il n'est qu'un moyen de leur faire dire leurs légendes les plus familières, c'est de les mettre en humeur de chanter, car ils ne peuvent les raconter : il faut qu'ils les chantent; mais une fois que la mélodie est venue à leur aide, ils continueront leurs *piesnas* la nuit entière, assis à l'abri des *tchardaks*, les yeux levés vers les étoiles. Quand l'un sera fatigué, un autre reprendra aussitôt et poursuivra sur le même ton le chant traditionnel. Il est étrange que des rapsodies aussi longues, aussi fidèlement historiques, aient pu se transmettre ainsi d'âge en âge sans l'imprimerie. On ne s'explique bien cette sorte de phénomène mnémonique qu'en se représentant l'isolement profond dans lequel vivaient, il n'y a pas encore un demi-siècle, les différentes peuplades illyro-serbes. Séparées du monde entier, ne connaissant que leur propre histoire, elles se retranchaient, en face des conquérans, dans les souvenirs glorieux de leur patrie comme dans un inviolable asile; leurs fils étaient bercés à leur naissance et ils s'endormaient de leur dernier sommeil au bruit des chants du *gouslo*.

Qu'est-ce donc que cette poésie populaire des Slaves? quelles en sont les manifestations diverses et quel en est le caractère commun? Cette question ne saurait se poser avec plus d'à-propos qu'au moment où sur tous les points de l'Europe orientale la vie intellectuelle semble en voie de réveil et de développement. Quelques-uns des plus

remarquables monumens de cette poésie populaire nous aideront à en indiquer les aspects principaux. Nous voudrions faire connaître ces monumens d'abord, puis comparer entre elles, en nous aidant de ces sources précieuses, les diverses formes que revêt le *gouslo*, suivant le pays où il prend naissance, et suivant les sujets tour à tour héroïques ou familiers dont il s'inspire.

I.

Il y a soixante ans, on ne comprenait encore ni le sens, ni la portée de la poésie populaire. On ne voyait là qu'une annexe aux contes de fées. En Russie, par exemple, tout le cycle épique des primitives rapsodies russes relatives à Vladimir et à sa table ronde de buveurs et de lutteurs héroïques fut considéré pendant longtemps comme un amas de récits fantasques imaginés par les moujiks, et ces chants étaient encore publiés comme des contes en 1820, à Pétersbourg, par le prince Tsertelef. Pourtant il se trouve que ces contes de moujiks sont de l'histoire, de la pure histoire nationale, sauf les enjolivemens ajoutés au fait. Encore ces détails même offrent-ils le plus souvent des traits de mœurs locales précieux à constater.

Ce furent les rêveurs allemands qui, en se passionnant pour tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à l'épopée du *Niebelungenlied*, étudièrent les premiers, avec une attention spéciale, la poésie de race; mais du *gouslo* il n'était pas encore question. Celui qui le révéla fut un *gouslar* obscur des steppes russes, le Kosaque Iakubovitch, dit Kircha ou Cyrille Danilov. Né on ne sait où et on ne sait quand, Kircha, sur la demande et sans doute pour l'amusement du riche sénateur moscovite Procope Demidof, recueillit, vers la fin du XVIIIe siècle, une énorme quantité de chansons populaires de sa patrie. Un court extrait en fut même publié dès 1804, mais passa inaperçu. Ce fut en 1818 que, aux frais, par l'ordre et sous les auspices du comte Nicolas Romantsof, le savant Kalaidovitch publia à Moskou, complet, annoté et augmenté de près de la moitié, le recueil du vieux Kosaque Kircha (1). L'éditeur du recueil, Kalaidovitch, n'est qu'à demi édifié des penchans trop marqués du vieux Kosaque pour les Russes méridionaux. Il tâche de l'excuser en montrant que ce *gouslar* fut un grand voyageur qui passa sa vie à errer d'un bout de la Russie à l'autre; car, outre que Kircha aime Kiœv et qu'il en célèbre les héros de préférence, il connaît aussi à fond la Sibérie, où il a dû rester longtemps et recueillir plusieurs de ses chansons qui mentionnent avec le plus grand détail les produits sibériens, et cela dans le dialecte même d'Irkoutsk. Quant au langage général de toutes ces

(1) *Drevnïïa rossiskïïa stikhotvorenïïa, sobranyïa Kircheïu Danilovim* (*Anciennes poésies russes, recueillies par Kircha Danilov*); 1 vol. in-4°. Moscou, 1818.

pièces, il ne paraît guère remonter plus haut que le commencement du XVIIIe siècle; mais le contenu, et même la composition primitive, se rapportent sans nul doute aux temps les plus éloignés. Kircha Danilov se contenta ainsi de réunir d'anciennes chansons, malheureusement en les modifiant, en les tronquant d'après ses idées, tout comme le faisait aussi presque en même temps un autre *gouslar*, Katchitj, à l'autre bout du monde slave, en Dalmatie. Du moins le fond de ces chansons est-il strictement historique. Tout ce qu'elles nous racontent du grand Vladimir, de ses victoires et de ses festins à Kiœv, se retrouve décoloré dans les chroniques anciennes. L'époque des invasions tatares a fourni aussi au *gouslar* moscovite des chants pleins de verve et de mouvement dramatique, et tout à la fois fondés sur l'histoire. Ainsi le tsar Azviak, oppresseur des Russes, qui figure dans les *piesnas* de Kircha, n'est pas autre chose que le khan Uzbek. Kircha nous vante encore le glorieux règne de Michel Vasilievitch, qui, vers 1619, délivra Moskou « des Litvaniens, des Tcherkesses du Caucase, des Tchudes, des Kalmuks, des Bachkires et des *Luthériens* (Suédois). » Ce *gouslar* embrasse trop de choses; aussi multiplie-t-il les anachronismes. En ceci, il représente d'ailleurs parfaitement l'esprit populaire russe, qui, à l'inverse de l'esprit serbe, a la mémoire historique très confuse, et rapproche dans le plus horrible pêle-mêle les événemens et les époques. On reconnaît bien chez Kircha l'homme de la Russie du sud : c'est d'elle qu'il s'occupe le plus volontiers, car il partage les instincts aventureux et le caractère héroïque de ses enfans.

Il fallait qu'un savant plus paisible vînt se consacrer plus spécialement aux Russes du nord et à leurs poésies populaires. Ce savant a été l'infatigable Sakharof. Sa volumineuse collection, publiée en 1841, est une source inappréciable pour l'étude du *gouslo* septentrional. Les nombreux auteurs moscovites qui ont marché sur ses traces ne l'ont point égalé. En même temps, rivalisant avec ceux du nord, les Russes du midi, sur le Don et la Mer Noire, chantaient leurs *doumas* guerrières à leur zélé compatriote Maximovitch, qui, coordonnant tous ces jets épars de la *gouslé* kosaque, nous a donné dans son recueil publié il y a une dizaine d'années un trésor de poésie qui, à tout le charme des ballades écossaises, joint l'énergie indomptée d'une race d'hommes restée primitive.

C'est néanmoins chez les Illyro-Serbes que l'on peut le mieux apprécier tout ce qu'il y a dans le *gouslo* de séve régénératrice pour les littératures de l'Europe actuelle. L'audacieux Bosniaque Milutinovitj, Vuk Stefanovitj, le dernier vladika des Monténégrins, Subotitj, Gaï dans sa *Danitsa ilirska*, Stanko Vraz, Kukulievitj, ont tous rendu hommage au *gouslo;* mais malgré l'incontestable originalité de leurs œuvres et de leurs points de vue divers, tous ces es-

prits d'élite avaient eu pour premier initiateur dans la poésie populaire un moine dalmate, André Katchitj, qui, né en 1729, consacra sa vie entière à ranimer en Illyrie le génie et les traditions nationales. De tous les *gouslars* qui, depuis mille ans, se lèguent les uns aux autres la mission d'entretenir dans le monde slave le culte de la poésie de race, André Katchitj mérite, par le caractère sérieux et en quelque sorte sacerdotal de ses œuvres, d'être placé hors ligne. Il vécut absorbé par l'étude des antiquités et des gloires de son pays. Tout ce qu'il a pu recueillir de chants héroïques illyriens a été par lui déposé dans deux volumes qu'il intitule : *Razgovor ugodni naroda slovinskoga* (*Entretiens sur la race slave*). Cet ouvrage est écrit d'un bout à l'autre avec une puissance d'enthousiasme, une audace d'affirmation, une ardeur de patriotisme qui étonnent encore aujourd'hui, et qui n'ont pas peu contribué à réveiller dans le cœur des Illyro-Serbes le sentiment engourdi de la nationalité. Le seul et très grave défaut des chansons de Katchitj est de se tenir trop constamment dans le style sévère et héroïque. Le moine dalmate élague évidemment, dans ce que le peuple lui chante, les détails trop naïfs, trop locaux : il refait la *piesna* après coup, en lui ôtant ainsi beaucoup de sa fraîcheur et de son charme. Jamais du moins il ne lui enlève sa grandiose simplicité. Son livre, il le déclare lui-même, a été écrit pour offrir aux héros slaves de son temps des modèles de conduite pris parmi les héros célèbres d'autrefois. Il prévient son lecteur qu'il ne trouvera point de vers sonores ni de phrases bien parées dans ses chansons, qui n'ont eu d'autre muse inspiratrice que l'histoire et la vérité : il les donne au public comme des pierres et des marbres bruts que les poètes de profession pourront tailler à leur guise, de manière à construire avec ces matériaux grossiers des palais plus durables et plus solides que son humble cabane de *gouslar*. Katchitj ne s'est pas trompé : ses poésies ont servi de base à toute la riche période poétique actuelle des Illyro-Serbes. Le moine dalmate était du rite latin, aussi chante-t-il de préférence les hauts faits des Illyriens catholiques, tandis qu'il laisse volontiers dans l'ombre les illustrations orientales et non latines. On voit déjà couver ici le germe de ce que le Russe et le Polonais de nos jours appellent avec mépris, l'un le *kosciol* ou l'église slavo-latine, l'autre la *tserkiev* ou l'église slave orientale, comme si ces deux communions ne formaient pas, sinon théologiquement, du moins moralement, une seule et même église. Fatal dualisme qui paralyse tout dans le monde slave!

La regrettable lacune laissée par le latinisme de Katchitj a été largement comblée par le célèbre Vuk Stefanovitj Karatchitj. Cet homme extraordinaire, qu'on peut appeler à bon droit le « prince des *gouslars*, » n'a pas cessé, depuis 1815 jusqu'à ce jour, de s'occuper de la poésie populaire de sa patrie. Les recueils de Vuk ont rencontré

l'accueil le plus sympathique en Allemagne et en Angleterre. Dans toutes les langues de l'Europe, on a traduit au moins quelques courts fragmens de ses œuvres. En réalité, Katchitj, quoique plus ancien, est moins connu du public européen que Vuk, dont le dernier volume n'a paru qu'en 1846. Jusqu'à cette heure, toutefois, les paysans catholiques de Dalmatie s'entêtent à dédaigner Vuk. Là, c'est toujours Katchitj qu'on vous présente dans les chaumières comme le livre national.

On peut dire que Katchitj et Vuk se complètent l'un l'autre; à eux deux ils représentent le *gouslo* dans sa plénitude. Katchitj est un vrai barde de clan, un poète aristocratique; c'est le *gouslar* d'une société de gentilshommes belliqueux. Vuk, au contraire, est par excellence le ménétrier des classes champêtres, le barde d'un peuple à l'état de démocratie pure. Pour lui, il n'y a ni *tchinovniks,* ni bureaucrates, ni écussons armoriés; il n'y a pas même de sacerdoce. Pour lui, il n'y a point de révélation, point de théologie, point d'autre loi ni d'autre morale que la loi et la morale naturelle. Seulement, cette morale, il la suppose par trop complaisante. Les anecdotes graveleuses abondent sous sa plume. Il en est résulté que, par sa faute, le *gouslo,* après avoir été excommunié par le clergé latin, s'est vu de nos jours frappé de nouveaux anathèmes par le clergé d'Orient, et malheureusement on ne saurait dire que ce soit tout à fait à tort. Chez Katchitj, au contraire, le *gouslo* se montre d'une grande austérité. S'il lui est impossible d'arriver au mysticisme, du moins n'offense-t-il jamais la morale, comme Vuk le fait si souvent. On devine dans Katchitj un moine latin, et dans Vuk un bon vivant, un joyeux buveur de la Serbie. Évidemment Katchitj remplit son rôle de rapsode national comme un second sacerdoce; son chant s'exalte parfois jusqu'au fanatisme; sa haine pour l'islamisme est sans bornes, mais il n'a pas d'autre haine. Tous les peuples chrétiens sont égaux devant lui : il ne comprend pas la rivalité de races. Dans ses rapsodies de clan, il chante avec une égale chaleur les comtes magyars et les magnats slaves, à la seule condition qu'ils aient coupé des têtes musulmanes. Aussi ne nomme-t-il jamais les Ragusains, parce qu'ils avaient, suivant lui, la lâcheté de vivre en paix avec la Porte. Avoir combattu l'infidèle, voilà pour lui le grand titre de noblesse. Quoique voué à la vie de clan, le nom de Serbe lui est à peine connu; il ne voit dans ses héros que des Slaves et des chrétiens, deux mots qu'il ne sépare jamais. Vuk, au contraire, dans ses *piesnas,* s'inquiète assez peu de slavisme, encore moins de christianisme; mais tout ce qui est Serbe devient pour lui un objet d'amour, et les renégats bosniaques eux-mêmes lui ont appris d'admirables chansons.

Veut-on maintenant comparer au *gouslo* iugo-slave le *gouslo* septentrional, mettre le Kosaque Kircha en face de Vuk et de Katchitj ? —

Kircha, pour son laisser-aller moral, ressemble beaucoup à Vuk : il se permet même contre la chasteté d'apparat des sociétés civilisées des sorties qui scandalisent fort son continuateur Kalaidovitch. Ce dernier lui reproche sévèrement ses plaisanteries trop libres, son culte exagéré de Bacchus, et ses obscénités, qu'il a été obligé, dit-il, de faire disparaître dans son édition *expurgata*. Le *sel russe* ne manque donc pas à Kircha. L'élément héroïque ne lui manque pas non plus. Son *knïaze* Vladimir de Kiœv, avec tous les *bogatyrs* (héros) qui l'entourent, sont d'admirables types russes, exactement comme, dans Vuk, le tsar Duchan et le knèze Lazare sont d'admirables types serbes; mais combien ces derniers ont une physionomie plus sérieuse, plus passionnée, plus épique que les héros toujours un peu grotesques du Borysthène! Dans Kircha, le conte, l'invraisemblable, l'impossible se mêle constamment à l'histoire. Il n'en est pas de même dans Vuk. Et puis Kircha s'arrête toujours au moment d'atteindre à l'impression dramatique. On dirait que le côté tragique de la vie humaine l'effraie, et qu'en vrai Russe il a besoin de rire de tout. Ce n'est pas à dire pour cela que ses rapsodies ne soient pas en parfaite concordance avec les chroniques nationales : preuve nouvelle de leur authenticité. Ainsi, tout comme le rapsode Kircha, le vénérable chroniqueur Nestor nous montre Vladimir conviant à ses festins le peuple entier, dressant dans les vastes cours de son palais de longues rangées de tables, chargées de vin, de gibier et de rôtis de toutes les espèces, et se mettant lui-même à table parmi des milliers de convives *qu'il régale durant toute une semaine*. Puis, comme ces enfans gâtés disent à leur *batiuchka* qu'ils sont las de manger dans de la vaisselle de bois, qu'ils veulent de la vaisselle d'argent, aussitôt le doux Vladimir commande à ses orfévres une grande quantité de couverts des métaux les plus précieux.

« Boire est le plus grand plaisir des Russes, et nous rejetons toute religion qui voudrait nous enlever ce plaisir, » s'écriait Vladimir en congédiant et renvoyant vers leurs steppes d'Asie les députés venus pour le convertir à l'islamisme. Ce mot célèbre et caractéristique se reproduit sous mille formes dans les chansons de Kircha. Ses héros boivent le *med*, le miel doux, dans des cornes de taureaux sauvages, longues de trois à quatre pieds. Ils boivent le vin dans des coupes grandes comme un *demi-vedro* (mesure de seize cruches), — *tchar zelena vina, mieroi poltora vedra*. Ce sont de dignes rivaux de Marko le *kralievitj* (fils de roi) et des autres héros serbes. Les haidouks pillards de Vuk ont pour pendant les *stanichniks* ou dresseurs d'embuscades célébrés par Kircha. Danilov a toute la spontanéité, mais aussi tous les défauts d'un révélateur. Étant le premier qui ait écrit en Russie sur le *gouslo*, il en confond toutes les parties, toutes les bran-

ches si diverses en un seul corps informe. Son livre, tout curieux qu'il est, offre donc un affreux mélange de mythologie, de contes de nourrices, de légendes d'astrologues et de sorciers, et de rapsodies héroïques, tout cela en forme de mosaïque, et dans un style souvent très peu intelligible. Le poète cosaque est donc infiniment inférieur à Vuk. De plus il a, comme Katchitj, la manie de refaire à sa façon les chansons que le peuple lui transmet. Comme Katchitj, Kircha est un barde de clan, du clan des Demidof; seulement, chez lui, point de ces généalogies qui, chez les *gouslars* du sud, rappellent si vivement la Bible et les traditions arabes. Où pourrait-on retrouver les descendances moscovites? Les Tatares et les Mongols n'en ont-ils pas emporté jusqu'au souvenir? Le *gouslo* russe manque donc de ces couleurs primitives, de ce parfum d'antiquité qui donne tant de charme au *goùslo* iugo-slave.

En résumé, Kircha, Katchitj et Vuk nous ont ouvert trois cycles de poésie des plus intéressans à parcourir, et même des plus importans au point de vue général de la littérature européenne. A part quelques chants de Vuk, on ne connaît rien cependant des *gouslars* slaves. C'est contre cette ignorance qu'il importe aujourd'hui de réagir, et nous croirons avoir rempli une tâche utile, si nous montrons par quelques extraits de quel intérêt serait pour nous l'étude d'une poésie si peu connue.

II.

Les deux genres de poésie qu'on peut distinguer dans le *gouslo* sous les noms de *poésie virile* ou *héroïque* et de *poésie féminine* ou d'*amour* sont souvent confondus ensemble chez les Russes, et le cadre d'une même chanson les réunit. Les chansons de Kircha en sont un exemple. Il n'en est pas de même chez les Slaves du sud : leurs *gouslars* séparent rigoureusement la poésie domestique, celle qui chante l'amour et les mille affections de la vie privée, d'avec la poésie héroïque, patriotique et nationale. Nous suivrons cette classification, en donnant la première place dans notre appréciation aux *chansons de femme* (*jenske piesne*).

Ce qui frappe d'abord dans les chants de femme, c'est la puissance de l'harmonie imitative unie à une merveilleuse richesse de prosodie. On y retrouve toute l'abondance musicale des anciens rhythmes grecs. Sous ce rapport, ils surpassent infiniment les chants héroïques. On peut expliquer cette particularité par le choix même de l'instrument destiné à accompagner les *jenske piesne*. Dans leurs réunions intimes, les femmes mêlent à leurs chants d'amour les accords de la *tamboura* ou mandoline d'Orient, instrument bien supérieur à la

gouslé et plus riche en notes pleines que la guitare même. La *tamboura* se prête donc aux expressions les plus vives et les plus diverses. Dédaignée par le mâle *gouslar*, qui la trouve trop peu sévère pour accompagner son chant, elle ajoute aux ballades amoureuses un charme exquis. Il faut remarquer que, complétement étrangères à Katchitj, chez qui tout est héroïsme, et très rares chez le Kosaque Kircha, ces ballades abondent, au contraire, dans le recueil de Vuk, qui leur a consacré un gros volume de six cent quarante pages; mais le plus grand nombre de celles qu'il a publiées ne méritaient pas cet honneur. Autant elles sont gracieuses de forme, autant elles sont pauvres de sentiment et de pensée. On conçoit que la prédominance de l'héroïsme ou de la vie publique et nationale gêne chez les Serbes l'épanouissement de la poésie domestique. Ici tout le côté sublime de la vie est représenté par l'homme : quand par hasard le sublime se rencontre dans les chants des femmes slaves, il s'y glisse rapide, en quelques vers, et se hâte de disparaître, de peur d'effaroucher les faibles êtres auxquels il n'est pas destiné. En retour, ces chants offrent de parfaits modèles de naïveté, de candeur et de grâce enfantine. Les continuels diminutifs qu'on y emploie leur donnent une physionomie pleine de tendresse. Leurs élisions, leurs aventureuses métaphores ont quelque chose d'oriental. Pour l'admirable justesse de l'expression, pour la concision et le caractère plastique de l'ensemble, on ne peut les comparer qu'aux anciens modèles grecs. Quoi, par exemple, de plus digne d'Anacréon ou de Sapho que ces deux strophes si simples :

« Un amant ébloui de la beauté de sa fiancée lui dit en la contemplant : Jeune fille, ma rose vermeille, quand tu t'es épanouie, sur qui avais-tu les yeux fixés? As-tu grandi en regardant le mélèze, ou en regardant le svelte et haut sapin, ou bien en pensant à mon frère le plus jeune? — O mon brûlant soleil! je n'ai point grandi en regardant le mélèze, ni en considérant le svelte et haut sapin, ni en songeant à ton frère le plus jeune; mais j'ai grandi, ô mon fiancé! les yeux fixés sur toi. »

Le côté regrettable de ces chansons, c'est la singulière absence du sentiment religieux. Le christianisme, on peut le dire, n'a fait encore qu'effleurer cette poésie. A peine trouve-t-on dans Vuk trois ou quatre chansons qui révèlent une véritable influence chrétienne. Telle est celle du *Baptême du Christ* (*Krchtenie Khristovo*) :

« La sainte et verte montagne se déroule resplendissante : ce n'est point une verte et sainte montagne, mais c'est la cathédrale même de la divine Sophie. Sous son dôme chantent les séraphins à six ailes. Parmi eux descend la pure vierge Marie, tenant par la main le Christ, notre vrai Dieu. Les séraphins aux six ailes lui disent : Vierge très pure, pourquoi ne vas-tu pas dans nos verts bocages cueillir une palme choisie? Et puis tu iras trouver Jean le baptiseur pour qu'il baptise ton fils, notre vrai Dieu.

« La Vierge très pure prend son fils par la main; elle se promène avec lui sur la terre, et s'en va trouver Jean-Baptiste. — Allons ensemble, parrain Jean, lui dit-elle, au fleuve du Jourdain, pour y baptiser mon fils, notre vrai Dieu! — Là-dessus ils se mirent en route et arrivèrent au Jourdain.

« Jean s'apprête à baptiser son Créateur. Et voilà que les eaux du fleuve cessent de couler, que les montagnes d'alentour se prosternent au niveau des prairies, et que le ciel se fend par le milieu pour laisser passer les esprits bienheureux. Le père éternel lui-même regarde du haut du firmament le baptême de son fils. Le baptiseur Jean tremble; il peut à peine tenir son bréviaire, et la terre entière frémit de respect pendant qu'on baptise le vrai Dieu. »

Il est très rare que ces chants renferment une leçon morale; si elle s'y montre, c'est comme une ombre importune et fugitive. Au milieu de ce perpétuel tissu de fleurs et de sourires, la morale n'apparaît que comme une maussade conseillère au front ridé, qui vient avec ses fâcheux proverbes avertir la jeunesse des abîmes qui l'entourent.

« Malheur aux champs que traverse une armée, malheur à la jeune fille qui va se promener seule! On dit d'elle : Si elle était honnête, elle resterait auprès de ses parens. — Veux-tu, jeune homme, t'assurer si une fille est vertueuse, n'écoute pas ses paroles, mais étudie son regard, et considère son maintien. — Défie-toi, fillette, du garçon au doux langage. Jusqu'à ce qu'il t'ait séduite, il te promet de t'épouser. T'es-tu donnée à lui : Attends pour nos noces, dit-il, jusqu'à l'automne! L'automne arrive, l'hiver se passe, et au printemps il cherche une autre victime. »

On peut cependant citer quelques *piesnas* d'une moralité admirable et tout à fait dignes, sinon du christianisme, au moins de l'antiquité classique. Tel est le chant des fils ingrats.

« Une mère a mis au monde neuf enfans d'un même lit. Elles les a mis au monde, puis elle est devenue veuve. Veuve, elle les a élevés tous les neuf à l'aide de son travail et de sa quenouille; puis elle en a marié huit. Quand elle s'apprêtait à marier le neuvième, celui-ci l'a chassée vers la montagne en disant : Vieille estropiée, tu serais une honte pour moi et pour mon jour de noce, si mes convives te voyaient ici! Va-t-en dans la forêt te faire manger par les bêtes.— Appuyée sur sa béquille, la pauvre mère s'en va en pleurant amèrement.

« Deux de ses petits-fils seuls ont voulu la retenir; mais que pouvaient-ils, eux pauvres enfans, seuls contre la famille? Sur sa route, la vieille rencontre un jeune et divin voyageur, saint Dimitri, qui lui dit : Vieille mère, qu'as-tu à tant pleurer? La vieille en sanglotant répond : J'ai mis au monde neuf enfans d'un même lit. Je les ai mis au monde, et je suis devenue veuve. Veuve, je les ai nourris tous neuf à l'aide de ma quenouille. J'en ai marié huit, et le neuvième me chasse vers la forêt pour y devenir la proie des bêtes.

« Le divin voyageur répond : Retourne à ton logis, pauvre mère, tu y trou-

veras tes neuf fils réunis. La pauvre vieille retourne à la maison; en y rentrant, elle aperçoit les deux âmes de ses deux petits-fils qui, changés en colombes gémissantes, voltigeaient d'un lieu à l'autre. Quant à ses neuf enfans, ils sont devenus neuf cailloux glacés, et leurs neuf épouses neuf serpens, et les serpens s'entortillaient en sifflant autour des neuf cailloux. »

Des pièces sérieuses comme celle-ci sont très rares dans les recueils de chants slaves. Les poèmes des *gouslars* expriment plutôt la gaieté et un singulier penchant à la moquerie, presque au grotesque : souvent les hommes y apparaissent sous la forme des bêtes auxquelles ils ressemblent par leurs défauts; mais ces caricatures, dessinées en quelques traits rapides, constituent rarement la pièce entière. Du reste, le Russe seul est sarcastique; la raillerie serbe mord rarement jusqu'au vif, comme le prouve cette courte chanson :

« Paul est allé joyeux au conseil; il en revient soucieux et morose. Sa sœur, la belle Hélène, vient lui prendre la bride de son cheval, et lui demande en souriant : Paul, mon frère, sur quoi les seigneurs ont-ils délibéré au conseil? — Sur toi-même, ma petite Hélène, sur ta beauté et ta sagesse. Le ban, qui brûle de t'embrasser, te défend d'aller seule, au haut de la montagne de Michlian, chercher de l'eau à sa fontaine. Il a parié avec moi sept châteaux et trois cents ducats d'or que tu ne l'oseras jamais.

« — Ne crains rien, Paul, mon petit frère! Donne-moi seulement un costume de guerrier et un beau cheval alezan, pour que je puisse faire le *voievode*. — Paul accorde sa demande à Hélène. Elle se couvre d'un manteau de commandant, ceint le sabre paternel et met sur sa tête le *kalpak* de zibeline, au long plumet doré. Puis elle gravit à cheval la montagne de Michlian. En la voyant de loin, le ban la prend pour le fils même du roi. Il sort de sa forteresse, vient au-devant d'elle et lui baise le pan de son habit, en disant : Secours de Dieu sur toi, tsarevitj!

« Hélène gravement lui répond : Salut, jeune ban! Y a-t-il dans ces environs quelque jeune fille de ta connaissance qui pourrait me convenir? — Certes, mon tsarevitj, s'écrie le ban, il y a ici près une rare beauté, la sœur du guerrier Paul; elle te conviendrait parfaitement. — Pourrais-tu me conduire vers sa blanche demeure? — Aussitôt le ban se met à marcher devant la jeune fille. Il arrive jusqu'à la *kula* de Paul, où il introduit lui-même Hélène.

« Celle-ci rentrée chez elle remercie le ban, et lui annonce avec un rire malin qu'il vient de perdre sept châteaux et trois cents ducats d'or. — Ce n'est pas là ce qui me chagrine, répond le ban avec dépit : ce qui m'est dur, c'est que moi qu'aucun homme d'état n'avait pu tromper jusqu'à présent, je me sois laissé duper par une jeune fille. »

Les plus nombreuses et les plus belles d'entre les *piesnas* de femme sont consacrées à peindre ce que les jeunes filles appellent l'*empire de virginité* (*dïevovanïa tsarstvo*) avec son indépendance et ses magiques illusions. A ce cycle de chastes et fières poésies se rattachent quelques-unes des plus remarquables inspirations de la

muse serbe, telles que le monologue de *la Fillette au bord de la mer* (*Dïevoïka sïedi kraï mora*).

« Assise toute seule au bord de la mer, une jeune fille se disait : Mon Dieu, qu'y a-t-il de plus grand que la mer, de plus vaste que la plaine, de plus rapide que le coursier? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus chéri qu'un frère? — Doucement, du fond des eaux, un petit poisson lui répond : Fillette naïve, le ciel est bien plus grand que la mer, la mer est bien plus vaste que la plaine, et le regard plus rapide que le coursier. Le sucre est plus doux que le miel, et l'amant plus doux qu'un frère. »

Je ne crois pas que l'antiquité puisse nous offrir nulle part un fragment où respire une plus gracieuse innocence. Çà et là aussi, l'amour mêle à ces épanchemens naïfs des accens plus tendres :

« Une belle enfant dans son jardin creuse un sillon pour y conduire l'eau de la fontaine vers les fleurs qu'elle chérit, vers son parterre d'œillets jaunes et de blancs basilics. Fatiguée de son travail, la belle enfant s'endort sur le sillon qu'elle a creusé, la tête parmi les basilics, les mains parmi les œillets, et ses petits pieds dans le ruisseau. La rosée du soir vient rafraîchir son corps, couvert d'un léger tissu; la rosée tombe sur elle comme sur la caille pendant l'été, comme sur le melon d'eau en automne. Mais voilà qu'un petit cerf inexpérimenté, s'appuyant sur le mur, saute dans le jardin. — Le petit cerf, c'était un jeune garçon. — Ayant sauté dans le jardin, il se dit à lui-même : Que dois-je faire? me cueillir un bouquet, ou dérober un baiser à la jeune fille? Si je cueille des fleurs, elles seront fanées demain; mais si je donne un baiser à la jeune fille, je puis gagner son cœur pour toujours. »

On retrouve ce caractère de gracieux abandon dans une chanson que nous croyons devoir citer tout entière :

« Une belle moissonneuse s'est endormie, la tête appuyée à la souche noueuse d'un cornouiller. Un troupeau vient à passer près d'elle, conduit par deux bergers. Le premier la regarde sans mot dire, et passe; le second ne peut pas se taire : Jolie fillette, réveille-toi, dit-il, pour que nous allions tous les deux là-bas, dans ce champ couvert d'épis dorés. Nous y moissonnerons à l'envi l'un de l'autre. Si tu parviens à me devancer sur le sillon, je te donnerai mon troupeau; si c'est moi qui te devance, tu deviendras ma fiancée. — La fillette se lève, met sa faucille sur l'épaule, et ils se rendent ensemble dans le champ couvert de jaunes épis. — Ils moissonnèrent depuis l'aurore jusqu'à la nuit. Neuf frères chéris liaient à mesure le blé coupé par la jeune fille. Neuf autres jeunes gens amassaient en gerbes les épis abattus par le berger. A la fin du jour, il y avait trois cent trois gerbes du côté de la jeune fille; les témoins du jeune homme n'en avaient pu lier que deux cent deux.

« La fillette s'avance, et d'un air de triomphe elle dit : Maintenant que je t'ai vaincu, berger, j'attends que tu m'amènes ton troupeau. Le berger demande grâce, il cherche à s'excuser : Que feras-tu de mon troupeau et de ses nombreuses brebis? Tu n'as point de prairie où tu puisses les faire paître, tu ne connais pas de source où tu puisses les mener boire, tu ne sais pas de lieu rais où elles se mettent à l'abri des chaleurs de midi. — La fillette moqueuse

répond : Tu te trompes, berger, je possède une prairie où les moutons peuvent paître : c'est ma longue chevelure, aux tresses parsemées de fleurs. Je sais une fontaine où les moutons peuvent boire : ce sont mes deux yeux, profonds et limpides comme deux sources; et, pour préserver mes brebis de la chaleur du jour, je n'ai qu'à jeter sur elles l'ombre de mes noirs sourcils. »

L'empire de virginité n'est pas, du reste, un pays où les belles Slavonnes prétendent séjourner longtemps. Leur aspiration la plus constante est vers la maternité. Pour elles, vivre sans amant, c'est vivre sans gloire. Malheur, disent les Serbes, à l'herbe sans rosée et à la jeune fille sans *dika* (gloire ou amant)! Aussi toutes celles qui ne sont pas encore mariées chantent-elles, au retour de chaque printemps, à leurs danses du jour de la Saint-George : « Grand saint George, quand reviendra ta fête, tâche de ne plus me retrouver chez ma mère, fais que je sois ou mariée ou enterrée (*ïal udata, ïali ukopata*)! » Le soir, dans les villages de la Voievodie, on entend les filles chanter en chœur : « Si nous étions ces étoiles qui brillent au firmament, tous les garçons de ce bas monde auraient le cou de travers à force de nous regarder. » Les garçons répondent alors : « Si nous étions comme les fleurs des jardins, toutes les jeunes filles deviendraient jardinières et passeraient leur vie à nous sentir. » Plutôt que de vivre dans le célibat, les jeunes filles slaves souffriraient gaiement toutes les misères. C'est une jeune fille qui chante ainsi, dans le recueil de Vuk :

« Je suis lasse de voir s'écouler ma jeunesse, seule dans ma triste chambre, seule dans mon triste lit, où je me tourne agitée sans trouver de soulagement; sur la gauche, — personne; sur la droite, — rien qui vive. Sous ces molles couvertures, je ne rencontre qu'amers soucis. Par le grand Dieu, je ne resterai pas dans cet état. Je vais m'acheter un cheval et un faucon, et m'en aller sur les routes impériales de Stambol chercher aventures. »

On conçoit qu'avec de tels penchans les séductions soient faciles et fréquentes. Les chants populaires racontent d'ailleurs ces accidens avec une naïveté enfantine, qui figure, à s'y tromper, la candeur de l'innocence. Je me borne à deux citations :

« Un cerisier est tellement chargé de fruits que les branches rompent sous le poids. Il n'y a personne pour les cueillir qu'un jeune garçon et une fillette. Le garçon a plus de pudeur que la fillette. Chastement il lui dit : Donne-moi, belle fleur, un de tes yeux. La malheureuse compatissante les lui donne tous les deux. (*Daï devoïko ïedno oko... ona dade i oba dva.*) »

— « J'ai gravi la montagne de Verchats, et de là j'ai regardé les plaines de Betchkerek, où les biches bondissent avec les cerfs, et les fillettes avec les jeunes garçons. J'ai mis la main dans mes poches de soie, j'en ai tiré une flèche, et je l'ai lancée contre une biche, contre une belle jeune fille que j'ai blessée au cœur. La malade s'est remise à moi pour que je la guérisse. Je lui ai donné des figues de la mer à manger : elle ne veut pas de figues de mer;

je lui donne du sirop sucré à boire : elle ne veut pas de mon sirop; mais elle met ses deux mains dans les miennes, et veut que je dépose un baiser sur ses lèvres de rose. »

Ne croirait-on pas lire de la poésie grecque des temps du paganisme? Ne retrouve-t-on pas ici le culte de la nature dans ce qu'il a encore de plus frais, de plus suave, de moins corrompu par la décadence des civilisations? Mais de spiritualisme chrétien, pas trace. La seule institution qui porte chez les Jugo-Slaves une empreinte vraiment chrétienne, ce sont les fraternités adoptives (*pobratstvo*), les pactes d'amitié qui se concluent, même entre les deux sexes, et qu'on formait naguère encore par devant les autels avec les plus chastes sermens. D'affreuses malédictions sont attachées à la violation de ces sermens. Une *piesna* nous montre la célibataire Mara en voyage avec son *pobratim* (frère adoptif), le Bulgare Pero, qui, la voyant un soir à une source du Balkan laver son visage ardent comme le soleil et son sein de neige resplendissant comme la lune, ne peut s'empêcher de l'embrasser. « Aussitôt un coup de foudre part d'un ciel sans nuage, et vient frapper l'infidèle Pero. — Ta mort est méritée, s'écrie Mara avec courroux, et daigne le ciel punir de même tout héros qui ose embrasser sa *posestrima* (sœur adoptive)! » — Le gouverneur de Senïa, Ivo, a une sœur, Angelïa, si belle, que tous les bans illyriens viennent la demander en mariage. Tous reçoivent un refus, car, épris des charmes d'Angelïa, Ivo prétend la forcer à l'épouser lui-même. Le jour des noces arrive; mais au milieu de la fête, la belle Angelïa s'approche en dansant d'un rocher de la mer, et se précipite dans les flots plutôt que d'être l'épouse de son frère. — Une autre femme, la sœur du géant bosniaque Lïutitsa-Bogdan, traitée outrageusement par son frère, en tire une série de vengeances terribles, dont elle finit par être victime, elle et son époux. Ce cruel Lïutitsa-Bogdan et ses fils sont rangés parmi les êtres les plus maudits de la poésie populaire serbe. On a voulu ainsi indiquer l'anathème héréditaire qui pèse sur les familles où frères et sœurs violent la morale naturelle. Criblé de dettes, ce Bogdan, après avoir vendu tous ses vignobles pour achever de s'acquitter, est réduit à aller vendre sa propre femme, et jusqu'à son cheval favori, au marché de Novi-Bazar.

Les devoirs de la fraternité apparaissent, dans les anciennes mœurs serbes, comme tellement sacrés, qu'il y a exemption de service militaire pour un frère unique ayant une sœur à soutenir. Une *piesna* nous montre l'armée d'Hertségovine sur le point de s'embarquer et ne pouvant, malgré tous ses efforts, lever ses ancres. Chacun s'étonne du prodige, et on en cherche la cause. Enfin on découvre qu'une sœur éplorée, Militsa, est sur le rivage, tendant les bras vers son frère unique, Mileta, emmené comme recrue. Le jeune homme est donc renvoyé libre vers sa sœur. Aussitôt les ancres se lèvent

d'elles-mêmes, les vents soufflent, la flotte vogue à pleines voiles vers la haute mer, et Militsa, en chantant, regagne avec son frère le toit paternel. Quand une sœur est déjà âgée, et que son frère n'est encore qu'adolescent, c'est elle qui se charge de lui trouver une fiancée convenable. « Non, s'écrie une sœur adoptive, je ne marierai point mon frère d'adoption avec une veuve, je ne l'abreuverai point d'eau de puits, car les eaux stagnantes donnent la fièvre, et les veuves flétrissent l'âme des jeunes gens. Je marierai mon frère avec une jeune fille encore vierge, et je l'abreuverai de vin généreux. »

Cette vénération pour la vie de famille, si générale dans les pays slaves, rend plus pénible encore la lutte que l'amour est forcé là aussi parfois de soutenir contre les obstacles créés par les convenances ou par les mœurs. C'est ce que prouve éloquemment la longue rapsodie sur la mort d'*Omer et de Merima :*

« Dès leur plus tendre enfance, Omer et Merima s'adoraient l'un l'autre. Ils se lavaient dans la même eau, ils s'essuyaient avec la même serviette. Plusieurs années s'écoulent sans que personne s'en aperçoive; leur amour enfin n'est plus un mystère. Alors Omer dit à Merima : Veux-tu, mon âme, me prendre pour époux? — Mon Omer, toi qui m'es plus cher que mes deux yeux, oui, je veux te prendre pour époux. Va demander son consentement à ta mère. Le jeune homme court bien vite conjurer sa mère. Celle-ci lui répond : Fou de garçon! ne songe plus à ta Merima, car je t'ai trouvé un bien meilleur parti, la belle Fata, la riche fille du *serdar* (juge de commune) Atlagitj. — Pardonne, ô mère chérie, répond Omer, si je ne puis accepter la riche Fata. Le trésor de l'homme n'est ni de l'or ni de l'argent; son trésor, c'est ce qui est cher à son cœur.

« L'orgueilleuse mère demeura impitoyable. De force elle marie son fils à celle qu'il ne peut aimer... Le cortége des convives amène la belle Fata sur un coursier enharnaché d'or et de pierres précieuses. La mère dit à son Omer d'aller au-devant de sa fiancée; le fils refuse. Elle lui demande de tendre la main à sa fiancée pour la faire descendre de cheval; le fils refuse... La mère furieuse tire de son sein sa blanche mamelle, et la lui montrant : Maudit le lait qui t'a nourri, et maudites les lèvres qui ont sucé ce lait! Pour calmer sa mère et échapper à sa malédiction, Omer va enfin recevoir la fiancée qui lui est amenée de force.....

« Le soir venu, les deux jeunes mariés se retirèrent dans leur chambre à coucher. Omer dit alors à Fata : Tu es très-belle, ma fiancée. Ma pauvre Merima n'est pas si belle que toi; mais je l'aime. Apporte-moi de l'encre et du papier, que j'écrive quelques lignes; car ma mère est querelleuse, elle t'accuserait d'avoir causé ma mort. Omer écrivit à sa mère ses adieux, puis il dit à Fata : Tu feras laver mon cadavre dans de l'eau de rose, pour qu'au moins Merima puisse m'embrasser mort, puisqu'elle n'a pu m'embrasser vivant. Quant à toi, ma pauvre fiancée pour ton malheur et pour le mien, quand j'aurai expiré, ne pousse pas le plus léger cri, afin que ma mère et mes sœurs continuent de se réjouir avec leurs convives, et de danser le *kolo* jusqu'à l'aurore. — Il dit, et rend son âme à Dieu.

« ..... Quand l'aube commença à blanchir le ciel, la mère du jeune Omer, prenant une branche de basilic, monta, pour les réveiller, à la chambre des nouveaux époux. — Que Dieu te tue, Fata, pour avoir fait mourir mon fils! s'écrie la malheureuse en voyant Omer sans vie. Fata, en sanglotant, lui présente la lettre d'Omer... Après avoir lu ce triste adieu de son enfant, la mère fait laver son cadavre dans de l'eau de rose, et le fait porter sans bruit, sur un léger brancard, devant la porte de Merima. Bientôt la jeune fille s'éveille, et, appelant sa mère, elle s'écrie : Je sens de l'eau de rose répandue autour de notre maison; ce doit être l'âme d'Omer qui m'envoie ce parfum. — Petite folle, répond sa mère, à cette heure il est heureux dans les bras d'une autre que toi. Mais la jeune fille répète encore : Je sens l'odeur de l'âme d'Omer répandue autour de notre maison. Puis, se levant à la hâte, elle descend l'escalier et court vers le portail de sa demeure. Elle y trouve son pauvre Omer étendu dans le cercueil... Brisée de douleur, Merima couvre Omer de baisers, et tombe morte au pied du funèbre brancard.

« Croisant leurs sabres, les convives de la noce posèrent dessus les deux cadavres et s'en allèrent en silence les déposer dans un même tombeau. Peu de temps après, un vert sapin sortit du corps d'Omer, et de celui de Merima un beau rosier, qui s'enlaça à la tige du sapin comme un fil de soie autour d'un bouquet de basilic. Et sur ces verts tombeaux, les deux mères éplorées venaient pousser leurs lamentations et maudire quiconque a la dureté de séparer deux cœurs qui s'aiment. »

Les tragédies de ce genre ont beau se répéter, elles ne corrigent pas les mœurs, et la jeunesse iugo-slave en fait tous les jours l'amère expérience. Aussi les *piesnas* nous montrent-elles un jeune guerrier, un *ïunak* se décidant à rester célibataire et disant : « Je ne suis pas capable de me trouver une fiancée. Celles que je veux, on me les refuse; celles que je ne veux pas, on me les impose, et moi, *ïunak*, je ne veux pas d'un amour imposé (*a ïa ïunak nametkinïe ne tju*). » Un enfant de la Serbie, dans un chant recueilli par Vuk, raconte ainsi sa triste destinée :

« Assis sur un rocher de la Montagne-Noire, le malheureux Muïo pleure et compte les années de sa vie. — Voilà aujourd'hui neuf ans, dit-il, que je demande ma fiancée à ses parens. D'abord la mère me l'a refusée : j'ai donné à la mère une robe de damas, et la mère a consenti. Puis le père s'est opposé : j'ai donné au père un superbe manteau, et le père a consenti. Les frères alors se sont levés pour dire non : j'ai donné à chacun d'eux un jeune cheval, et les frères ont consenti. Mais les sœurs, à leur tour, ont refusé : j'ai donné aux sœurs des bracelets, et les sœurs ont consenti. Enfin la famille est venue protester : j'ai donné à chacun de ses membres des chaussures et des pantoufles, et la famille a consenti. Et voici qu'à présent c'est ma prétendue qui ne consent pas! Que la foudre écrase tout *ïunak* qui demande sa fiancée à une famille au lieu de la demander à Dieu seul! »

Le recueil de Vuk fourmille de protestations contre le sentiment national qui porte l'homme à mettre les liens de famille au-dessus

du lien conjugal; mais ces protestations, presque toujours conçues à un point de vue moqueur, ne sont guère présentées que comme des bizarreries de caractère. Les Monténégrines chantent :

« Le berger Paul se promène dans la vallée de Zèta. Vers midi, il mène son troupeau boire à la Moratcha. Au bord de l'eau, et à l'endroit où les dames turques viennent laver leur visage, Paul trouve un collier orné de cent ducats d'or. Paul le cache dans son sein, et ramenant son troupeau à la maison, il crie de loin à sa vieille mère : Mère chérie, accours me retirer un serpent qui, durant mon sommeil, s'est glissé dans mon sein, et dont la morsure, si tu ne le retires, va faire mourir ton fils. La mère répond : — Tant pis! j'aime mieux perdre mon enfant que de perdre ma main droite. Paul appelle sa sœur chérie : la sœur s'excuse de la même manière. Le pauvre berger, nouvellement marié, appelle alors sa fidèle épouse. Aussitôt la jeune femme s'élance, enfonce hardiment la main dans le sein de Paul, et en retire, au lieu du venimeux serpent, le riche collier de ducats. Pleine de joie, elle l'attache à son cou, et se montre ainsi à sa sœur et à sa belle-mère qui, confuses à cette vue, se mettent à dire : Hélas! c'est pourtant vrai ce qu'on prétend, qu'une bonne épouse est plus dévouée qu'une mère! »

Si maintenant nous passons de Vuk à Kircha Danilov, pour comparer les chansons amoureuses et domestiques de la Russie à celles des Illyro-Serbes, nous retrouvons exactement le même esprit de famille éparpillant l'affection individuelle sur une quantité de membres des deux sexes et l'empêchant de s'absorber dans un seul sentiment, l'amour conjugal. Il est d'ailleurs remarquable que le *gouslo* russe est plus riche en chansons de femme qu'en chansons héroïques. Presque toujours on y sent percer quelque chose de moqueur ou d'amer, comme dans les pièces suivantes :

« A l'église du Sauveur la cloche sonne la messe, dans les saints monastères on récite l'office des matines. Une belle-mère, une jeune et jolie veuve, se presse pour aller à l'église. Elle sèche sa chemise au moulinet et son *kakochnik* (sa coiffure) au feu de la cuisine. Dès qu'elle est prête, la belle-mère, elle part pour la messe. Elle entre dans l'église à pas comptés; elle s'avance lentement à travers le peuple en regardant ses petits souliers. Elle passe devant tous les saints, et va se placer au fond de l'église, par-devant son propre gendre, Denis Borisovitch; mais le gendre ne daigne pas la regarder, ce monsieur ne la connaît pas.

« La belle-mère devient furieuse. Elle accuse son gendre de battre sa fille, de la mettre en sang, d'affliger de mille façons le cœur maternel. A ces reproches, le gendre ne répond même pas. — Quels présens lui ferai-je donc pour le gagner? Il y a chez moi du damas; je vais lui en faire un beau kaftan, et à ma fille une *sarafane* (robe à gros boutons) pour qu'elle ne soit plus battue, que son sang ne coule plus sous les coups.

« A l'église du Sauveur la cloche sonne la messe, on lit les matines dans les saints monastères. La belle-mère de nouveau se rend à l'église. Elle y

entre à pas comptés; elle s'avance lentement à travers le peuple en regardant ses fins souliers. Elle passe devant tous les saints, et va se placer par-devant son propre gendre, Denis Borisovitch; mais Denis ne daigne pas la regarder : ce monsieur ne lui dit mot. La belle-mère s'emporte de nouveau. Elle accuse son gendre de battre sa fille, de la mettre en sang, d'affliger de toute manière le cœur maternel.

« Puis elle finit par se dire : — Quel présent donc faire à mon gendre? Je possède trois villages avec des églises de pierres aux coupoles d'argent, surmontées de croix d'or. Entre ces églises coule une claire rivière, et dans ses eaux rapides nagent des oies, de grands cygnes, de petits canards gris en quantité. Je vais faire de tout cela un cadeau à mon gendre. — Cette fois Denis Borisovitch regarde sa belle-mère. Monsieur daigne lui parler : — Mère envoyée du ciel, lui dit-il, viens loger auprès de moi. Je ne t'obligerai à aucun travail. Seulement (ajoute-t-il à part), tu me chaufferas mon bain, tu iras chercher l'eau du ménage, et la nuit tu berceras mes enfans. »

L'eau-de-vie, la commune, la patrie, le tsar, sont autant d'objets chers au moujik, et qui diminuent puissamment chez lui sa passion innée pour les femmes. Celles-ci le sentent bien, et elles s'en plaignent souvent avec amertume, comme dans la pièce suivante de Kircha :

« A une petite fenêtre ornée de gracieux dessins, sur un balcon en bois sculpté, une espèce de colombe, un pigeonneau gazouille. Une jeune fille cause avec un garçon et lui dit : Mon âme, brave et hardi garçon, tu m'avais fait serment, tu m'avais juré par les choses les plus saintes, tu m'avais donné en garantie l'*icone* miraculeuse de notre grand thaumaturge saint Nicolas, que tu ne boirais plus de *med*, de boisson d'orge ni de vin vert jusqu'à t'enivrer, jusqu'à te rouler dans la rue; et maintenant, toi, mon espérance, tu t'enivres de vin vert, tu te saoûles de boisson d'orge, et à force d'avaler le doux *med*, tu tombes et roules dans les ruisseaux fangeux.

« Le brave et hardi garçon répond : — Folle, insensée que tu es, de ne pas comprendre que ce qui me pousse à boire, c'est le chagrin! Par regret de ne pouvoir te posséder, ma belle, je me suis fait soldat, et on m'a fait avancer jusqu'au grade de caporal. Je n'ai pas de peine de servir le tsar; mais ce qui m'est un poids lourd, c'est de laisser mon vieux père et ma vieille mère sans personne qui leur donne à boire et à manger. Ce qui me chagrine aussi, c'est de me trouver dans le même *polk* avec mon ennemi, et de faire avec lui l'exercice sur la même ligne. »

Les chansons de femme en Russie ont quelque chose de bien plus nébuleux que chez les Serbes, quelque chose qui sent le Nord, et puis elles empiètent davantage sur le domaine du chant héroïque. Entre autres exemples, nous choisissons le plus significatif :

« Le knïaze Roman a battu sa femme, il l'a mise en pièces, et puis il a jeté son cadavre à la rivière, dans la rivière de Smorodina. Les vautours sont arrivés, les bêtes des bois sont accourues pour prendre leur pâture. Un jeun

aigle à huppe rousse s'est jeté sur la poitrine de la défunte : il lui a coupé sa main droite, sa main droite ornée de l'anneau d'or du mariage, et puis il l'a emportée avec lui dans son vol.

« Cependant la petite princesse Anna Romanovna, inquiète de ne plus voir sa mère, va trouver son père et lui dit : *Soudar*, prince Roman Vasilievitch, où as-tu donc mis notre maman? — Ma petite âme, répond le knïaze Roman, ta mère est allée se nettoyer à la rivière et laver son linge richement brodé. La jeune Romanovna part comme une flèche : — O ma nourrice, et toi, ma gouvernante, et vous, mes gentilles suivantes, montons ensemble au haut de notre belvédère, pour voir madame ma mère, comment elle lave à la rivière son linge richement brodé. — Toutes montent au haut des térèmes; mais elles ont beau regarder, elles ne voient point la princesse mère.

« La jeune fille retourne auprès de son *batiuchka* : — Où as-tu donc mis maman? Nous ne l'avons aperçue nulle part du haut de nos térèmes. — Elle est allée se promener dans le vert jardin, sous les noyers et les cerisiers, répond le knïaze Roman. Aussitôt la jeune Romanovna s'élance avec ses suivantes dans le vert jardin. Elles en parcourent toutes les allées, et ne trouvent pas ce qu'elles cherchent. Seulement elles aperçoivent une chose étrange : dans les airs vole un jeune aigle, avec des lambeaux de chair entre ses griffes, et en volant il laisse tomber au milieu du vert jardin une blanche main avec une alliance d'or. La jeune princesse Anna Romanovna accourt avec ses suivantes; elle considère la blanche main ornée de l'anneau d'or, et reconnaît la main de sa mère... »

Généralement la poésie populaire russe trouve ses meilleures inspirations quand il s'agit pour elle d'embellir les anniversaires d'intérieur et les principales fêtes religieuses de l'année. Ainsi les douze soirées qui précèdent celle de Noël forment en Russie, sous le nom de *sviatki*, une période pleine de joie, de danses et de poésie. L'origine de ces réjouissances remonte au-delà même du christianisme. On les retrouve jusque dans les Alpes illyriennes. Elles datent évidemment du paganisme slave. C'est le moment où les jeunes amoureux font aux jeunes filles leurs déclarations les plus tendres. Il n'est pas alors jusqu'aux vieillards qui ne reverdissent. Les vieilles femmes devisent de leur belle jeunesse et apprennent aux fillettes les secrets de leur coquetterie passée. Enfin cette *staraïa Russ*, cette vieille Russie, toute perclue des blessures morales faites à sa nationalité par tant de peuples conquérans, semble ressusciter comme une vierge immaculée. Les maisons les plus généralement aimées de chaque ville et de chaque village sont les lieux où se célèbrent ces fêtes. Avant que la soirée commence, les jeunes filles avec leurs servantes parcourent en chantant les habitations de leurs proches et amis, réclamant d'eux un petit tribut pour les aider à rendre la fête plus complète. Les pièces qui se chantent à cette occasion s'appellent *sviatotchnaïa*. Nous en traduirons une que l'auteur russe d'un nouveau recueil de *piesnas*, M. Kirieevski, déclare avoir copiée et entendue à Arkhangel :

« Un beau jeune homme s'en va faire sa prière, la nuit de Noël, au *sobor* de saint Michel archange. Il verse devant l'iconostase des larmes brûlantes. Ses blondes frisures flottent partagées en trois tresses : l'une est liée avec un ruban d'argent pur, l'autre avec de l'or pur, la troisième avec une rangée de perles fines. Devant lui sont les popes et les diacres, à sa droite sont les boïars et les knïazes, à sa gauche sont ses frères et ses camarades, et derrière lui est tout le peuple orthodoxe.

« Les boïars et les knïazes admirent le beau jeune homme; les *gosts* (1) et les marchands l'admirent encore davantage, et chacun semble lui dire : — C'est l'aurore elle-même qui t'a enfanté; ce sont les lumineuses étoiles qui t'ont balancé dans ton berceau, et c'est la lune argentée qui t'a elle-même servi de nourrice.

« — Vous êtes fous, knïazes et boïars; vous perdez la tête, *gosts* et marchands! Celle qui m'a mis au monde, c'est ma mère légitime. Ce sont les bonnes fidèles de notre maison qui m'endormaient dans mon berceau. Et maintenant celle qui m'a peigné, c'est ma propre sœur, et celle qui a mis en trois tresses ma blonde chevelure, c'est ma fiancée.

« — Sois donc heureux, beau jeune homme, et vis plein de santé au milieu de tes richesses, au milieu de tes amis! »

C'est dans de pareilles peintures de bonheur et de bénédictions terrestres que le *gouslo* russe excelle, et partout en Russie on retrouve cette recherche passionnée du bien-être matériel qui n'inspire qu'assez rarement les *gouslars* serbes.

III.

On vient de prendre une idée générale des chansons d'amour et de vie privée chez les Slaves; ces pièces, dites *poésies de femme,* sont généralement d'une grande variété. Très courtes, elles entrent tout de suite en matière, et vous jettent dès les premiers vers leur motif, toujours empreint d'un parfum de naïveté, d'une transparence et d'une candeur que les vieux peuples peuvent bien admirer, mais qu'ils ne savent plus imiter, par la raison que l'âge mûr se tourmenterait vainement pour se donner les grâces de l'enfance. Quant à la poésie héroïque slave, elle porte un autre caractère : essentiellement sérieuse, elle en devient monotone. Elle se noie dans d'interminables descriptions de costumes et de lieux, l'action y est souvent ralentie par des répétitions et de fades nomenclatures; mais quand on a le courage de traverser toutes ces longueurs, alors on arrive aux grands effets, au roc vif de la poésie. Une des causes de monotonie de ces chants, c'est qu'ils s'interdisent trop sévèrement toute excursion hors de la vie héroïque, tout emprunt à la poésie amou-

(1) *Gost,* négociant en gros.

reuse et féminine, et s'enlèvent ainsi le plus puissant levier d'intrigue et d'intérêt dont savent si bien se servir toutes les autres littératures européennes.

Nous prenons d'abord Kircha Danilov et ses *piesnas* sur l'époque primitive russe. Il en est une qui peint avec assez de vérité l'affaiblissement et la décadence des anciennes républiques slaves du nord sous les coups des aventuriers varègues :

« Dans la glorieuse et grande Novgorod, le vieux Buslaï a vécu quatre-vingt-dix ans, sans jamais se mêler avec les moujiks, sans leur dire même un mot en passant; à sa mort, il a laissé son fils Basile entre les mains de sa veuve, Ameltha Timotheevna. Dès l'âge de sept ans, le fils de Buslaï savait lire et écrire, puis il apprit le chant d'église, et nul dans Novgorod ne chantait comme lui au lutrin; mais, espiègle de nature, Basile cherche querelle aux passans dans les rues, et malheur à qui lui tombe sous la main : ceux qu'il attrape par le bras restent manchots, ceux qu'il prend par la jambe demeurent boiteux toute leur vie. Une tempête de plaintes s'élève contre Basile *Buslaevitch*, et les *posadniks* (magistrats) et les tribunaux de la ville se préparent à le corriger.

« Incapable de souffrir la réprimande, Basile cherche à se faire un parti; il affiche dans tout Novgorod que quiconque veut boire et se réjouir n'a qu'à venir dans sa maison; il y trouvera table mise et boira le vin vert à discrétion... Les aventuriers affluent; seulement Basile éprouve chaque nouveau venu, d'abord en s'assurant de la quantité de vin qu'il peut absorber sans broncher, puis en lui donnant quelque bon coup sur la tête ou les reins pour voir jusqu'à quel point il est solide. Il éprouve ainsi Kostia, Luc et Moïse, et réussit à se trouver bientôt vingt-neuf compagnons d'une force approchant de la sienne. Entouré de sa bande, Basile se croit alors en état de résister à tous les moujiks de Novgorod...

« Le fils de Buslaï s'en va donc sur les places écouter ce que dit le peuple; il apprend que les moujiks préparent une fête splendide pour l'anniversaire de leur grand patron saint Nicolas, qu'il sera distribué devant la cathédrale des gâteaux de riz fin en quantité, et qu'on y boira des tonneaux de bière blanche. Basile s'en vient trouver le chef des popes; il lui donne 50 roubles pour sa personne, 5 roubles pour chacun de ses camarades, et demande à prendre part à la cérémonie : il est accepté... mais au milieu de la fête, les trente hardis camarades s'enivrent à dessein, puis se mettent à distribuer de tous côtés leurs coups de poings au peuple qui sortait de l'église; ce fut un affreux pêle-mêle de moujiks morts, blessés ou mourans...

« Orgueilleux de sa victoire, Basile défia toute la grande Novgorod de venir à bout de lui. La ville entière, ses moujiks et ses gosts s'arment pour chasser de leurs murs le *Buslaevitch* Basile; mais celui-ci, avec ses vingt-neuf camarades, repousse tous leurs assauts, les taille en pièces, les poursuit et les force à demander grâce..... La mère de Basile intervient et fait rentrer son fils au logis... Alors voilà que les vingt-neuf camarades sont à leur tour battus et écrasés par le peuple; il faut que Basile coure vite les dégager. En passant sur le pont du Volkof, il aperçoit un moujik gigantesque qui, pour

ameuter le peuple, sonnait à coups redoublés une cloche qui pesait trois cents pouds. Basile saisit la cloche et enferme le moujik dessous, et ni cloche ni moujik ne donnèrent plus aucun son. Le fils de Buslaï ramène bien vite la victoire de son côté. Les Novgorodiens domptés s'engagent, par écrit signé de tous les posadniks, à reconnaître désormais Buslaev pour leur maître, et à lui payer tribut tant qu'il vivra, chaque année 3,000 pièces d'or, avec un présent de pain et de sel que lui porteront des jeunes filles parées de fleurs... »

On ne saurait offrir une plus frappante peinture de l'anarchie et de la désolation qui remplissaient les villes russes à l'époque des invasions varègues, quand l'histoire nous montre des bandes d'aventuriers scandinaves, souvent à peine aussi nombreuses que celle de Buslaev, rançonnant des cités florissantes. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que la poésie populaire ne flétrit pas cet état de choses; elle accepte le vieux Buslaï comme un homme sans reproche, quoique durant toute sa vie de quatre-vingt-dix ans il n'ait pas daigné dire un seul mot aux moujiks, qui étaient pourtant alors les bourgeois de la Russie, et le fils de cet arrogant Buslaï devient maître suprême à Novgorod. La précaire existence du pouvoir national russe, morcelé entre une quantité de villes et de principautés rivales, est vivement peinte encore dans plusieurs chansons du recueil de Kircha, par exemple dans celle de *Dïuk Stepanovitch :*

« D'au-delà de la Mer-Bleue, de la riche et belle ville de Galitch, un épervier blanc s'envole; ses ailes, qui rayonnent, le portent vers Kiœv; ce faucon de feu, c'est le jeune et illustre héros Dïuk Stepanovitch. Armé à la légère, il ne porte qu'un casque d'or, et sur ses puissantes épaules une cuirasse d'argent pur valant 40,000 roubles; il monte un cheval alezan pareil à une bête féroce, dont la longue crinière jetée sur le côté gauche tombe jusqu'à terre : il l'a payé 5,000 roubles; aussi, quand il arrive à une rivière, ne s'inquiète-t-il pas d'y chercher le gué, mais son cheval s'y précipite et la traverse en ligne droite, eût-elle une verste de largeur. Dïuk ne porte qu'un arc doré, et dans son carquois trois cents flèches de pur acier valant chacune 10 roubles, forgées à Novgorod; pour les rendre plus rapides, on y a fixé avec de la colle de poisson des plumes d'aigles, non pas de ceux qui s'abattent sur les flots du Volga, mais de ces plumes bleues et rouges des aigles de la Kama et de la Mer-Noire, qui se jouent au milieu des tempêtes. Les matelots ramassent précieusement sur mer les plumes que ces aigles laissent tomber dans leur vol, puis ils vont les vendre à travers la sainte Russie aux jolies âmes, aux riches fillettes : c'est ainsi que la mère de D uk les a eues pour le prix de 1,000 roubles; de plus, dans ces flèches précieuses sont enchâssés des diamans qui jettent au loin de la lumière. En voyage, quand le soir approche, Dïuk, pour son repas, abat des oies sauvages et des canards gris; puis, la nuit venue, il va les ramasser, attiré par les rayons que jettent ses flèches avec leurs diamans enchâssés dans de l'or d'Arabie.

« Dïuk arrive enfin à Kiœv... Il monte au palais de Vladimir, entre dans la *gridnia* (salle des réceptions), se prosterne devant l'image du Christ, puis sa-

lue aux quatre côtés de la salle le grand prince, la princesse et les boïars, tous dans l'admiration de la beauté de l'étranger. Vladimir fait apporter une coupe grande comme un demi-vedro, la remplit de vin vert et la présente à Dïuk Stepanovitch, qui la vide d'un seul trait. Les cuisiniers apportent ensuite des gâteaux en fin gruau de froment; Dïuk prend seulement la croûte supérieure et jette loin de lui le reste. — Pourquoi fais-tu ainsi le dégoûté? — lui demande hardiment le jeune Tchurilo Plenkovitch, qui était alors en grande faveur à la cour. Le héros de Galitch répond très poliment : — Je ne suis pas accoutumé à manger des gâteaux cuits comme le sont ceux-ci. Chez vous, on se sert de vieux linges pour nettoyer les fours construits avec de la terre glaise et pavés avec des briques brutes qui donnent au pain qu'on y dépose une mauvaise odeur, tandis que chez madame ma mère les fours sont construits avec des briques vernies, carrelés avec des plaques de cuivre et nettoyés avec des étoffes de soie; aussi quels gâteaux que ceux qu'on cuit dans de pareils fours! on ne se lasse pas d'en manger.

« Ces propos piquèrent la curiosité du grand prince Vladimir, au point qu'il résolut d'aller s'assurer par ses propres yeux si Galitch possédait réellement tout le luxe et toutes les somptuosités que lui supposait son héros..... Parti avec toute sa cour, Vladimir arriva à l'improviste à Galitch, chez l'illustre veuve, mère de Dïuk Stepanovitch; celle-ci, sans se déconcerter, prépara un grand festin pour le prince de Kiœv, qui, assis avec tous ses boïars à de blanches tables de chêne, dans de superbes térèmes, but et mangea à satiété pendant quatre jours... puis il remercia la riche veuve, et dit à Dïuk Stepanovitch : — C'était bien la vérité, ce que tu nous avais dit du luxe de Galitch. »

Une autre *piesna* qui montre encore avec plus de clarté la faiblesse de la primitive monarchie russe, c'est celle du *boïar Stavro.*

« Tous les boïars et bogatyrs de Russie sont réunis en festin chez leur grand prince Vladimir de Kiœv... Ils boivent, ils mangent, ils se réjouissent, et ils élèvent aux nues la gloire de leur puissant monarque. Un seul boïar ne parle ni ne mange, le boïar Stavro Godinovitch. Enfin d'un air dédaigneux il dit à son voisin : Qu'est-ce que cette citadelle de Kiœv? Qu'est-ce que ce palais de Vladimir? Ma demeure à moi, boïar Stavro, vaut bien la ville de Kiœv. Ma cour a sept verstes d'étendue, mes salles éblouissantes sont en chêne blanc, recouvertes de peaux de castor gris; les poutres y sont dorées, les murs y sont tapissés de noire zibeline, et le parquet y est en marqueterie d'argent

« Le prince Vladimir a entendu ces propos. Il fait saisir le boïar Stavro lui fait mettre des chaînes de fer aux pieds et aux mains, et le jette dans un souterrain profond. Puis il envoie ses intendans confisquer la résidence du rebelle, et ordonne qu'on amène auprès de lui sa femme prisonnière; mais celle-ci, prévenue à temps, coupe à la hâte sa longue chevelure, s'arrange les cheveux comme un homme, prend des bottes vertes à la tatare, et se déguise en envoyé menaçant du grand khan de l'orde d'Or. Accompagnée d'une suite nombreuse, elle prend alors le chemin de Kiœv, pour aller demander à Vladimir les tributs et les impôts arriérés de douze années, dus par lui à la grande orde... Elle ne tarde pas à arriver dans la capitale des Russes.

« L'apparition subite de ce menaçant ambassadeur répand l'effroi à la cour

et dans toute la ville; mais les plus rusés supposent que cet inconnu est la femme déguisée de Stavro lui-même. Vladimir en conséquence prie l'ambassadeur de lui donner le spectacle des exercices guerriers de la grande orde, et de montrer à tous les Russes la supériorité de sa force. L'inconnu accepte, et renverse successivement les plus forts lutteurs de Kiœv... On lui présente un arc russe, l'inconnu le dédaigne et demande le sien, machine énorme que dix hommes ont de la peine à porter. Quant à lui, il le soulève d'une seule main, tire et touche au but marqué...

« Enfin Vladimir essaie de vaincre lui-même le terrible ambassadeur au jeu de trictrac. A chaque partie, il est battu. Découragé, il se soumet à tout ce que l'ambassadeur réclame, et se prépare à payer les douze ans d'impôts arriérés. Cependant un festin splendide est servi au puissant envoyé de l'orde d'Or. Au milieu du repas, l'ambassadeur s'ennuie de ne pas entendre de musique : il demande qu'on fasse venir le plus habile joueur de *gouslé* de Kiœv. A cette époque, le plus habile *gouslar* russe était le boïar Stavro. Vladimir ordonne aussitôt d'enlever ses chaînes au pauvre prisonnier et de l'amener dans la salle du festin.

« Stavro arrive avec sa *gouslé*, et se place devant l'ambassadeur de l'orde d'Or. Il se met à jouer les airs grecs de Tsarigrad, il exécute les danses de Jérusalem et les mélodies des Hébreux. Peu à peu l'ambassadeur s'assoupit, et, désirant dormir, il dit au grand prince Vladimir : Prince de Kiœv, je ne m'inquiète ni de tes tributs, ni de tes impôts; je te demande en place ce pauvre et brave jeune homme, le boïar Stavro Godinovitch. Ravi de pouvoir s'acquitter à si bon compte, Vladimir remit Stavro à l'ambassadeur tatare, qui, le prenant par la main, sortit avec lui de Kiœv, suivi de son escorte et de Vladimir lui-même, qui le reconduisit respectueusement jusqu'au bord du Dniepre... C'est ainsi que la femme du boïar Stavro sut tirer son époux des cachots de Kiœv. »

A cette époque, les puissans princes et les simples marchands s'unissaient entre eux par des mariages, comme nous l'apprend Kircha dans la chanson intitulée : *Soloveï Budimirovitch.*

« Haut est le ciel étoilé, profond est l'abîme de l'océan, vastes sont les steppes de sable et forts sont les flots du Dniepre... Sur ses ondes, ce fleuve porte trente navires venus de la ville lointaine de Ledenets, où règne le tsar d'au-delà de la mer. Parmi ces trente beaux navires, le plus beau est celui du riche *gost* Soloveï, fils de Budimir. Ce navire a la forme d'un faucon dont deux gros saphirs forment les deux yeux. Il a pour sourcils de la noire zibeline d'Iakoutsk en Sibérie, pour moustaches deux longues lames de fer, et à la place des oreilles deux lances de mirzas tatares... Deux pelisses de renard fauve enveloppent le gouvernail ; la poupe est sculptée en forme de tête d'uroch, et pendant que les deux côtés du navire représentent les bêtes terribles des forêts, sa proue fend le fleuve avec la forme et la légèreté de l'oiseau.

« Sur le navire-faucon s'élevait, suspendue en l'air, une fraîche galerie aux brillantes couleurs. Là, les *gosts*, les honorables, assis, s'entretenaient ensemble du prix des dents de poisson, de la valeur des soies et des velours à ramage. Au milieu d'eux, le jeune négociant, Soloveï Budimirovitch, se mit

à dire : « Navigateurs du commerce, comment pensez-vous que je serai reçu à Kiœv par le grand prince Vladimir, et quels présens devrai-je lui faire? » Les *gosts* des navires, les honorables, répondent : « Glorieux et opulent fils de Budimir, tu as une caisse remplie d'or, tu as quarante fois quarante peaux de zibeline noire et deux fois quarante peaux de renard fauve. Tu as de précieuses étoffes de vrai damas, pur travail des sages de Jérusalem, et puis du faux damas semé de fleurs et de dessins chatoyans, merveilleuse invention des Grecs de Byzance. Réfléchis, fils de Budimir, qu'on est partout bien reçu avec de l'or et de l'argent. »

« Les trente navires arrivent sous les murs de Kiœv : ils jettent l'ancre dans le Dniepre, et se rangent à la file le long du rivage. Les *gosts* descendent et vont à la douane acquitter l'impôt de leur marchandises, sept mille roubles pour les trente cargaisons... Quant au jeune fils de Budimir, il va droit au palais du grand prince, entre dans la salle du trône, se signe devant l'image du Sauveur, se prosterne devant le grand prince Vladimir et devant sa brillante épouse Apraxieevna, et il leur offre de riches présens : au prince, quarante fois quarante peaux de zibeline noire et deux fois quarante peaux de renard fauve; à la princesse, une pièce de damas à fleurs blanches, travaillée dans la savante Jérusalem, et du damas moins cher, invention merveilleuse des Grecs de Byzance. Il réfléchit, le jeune marchand, qu'on ne saurait jamais se fâcher contre l'or et l'argent.

« Les présens de Soloveï sourirent en effet au prince et surtout à la princesse, et le gracieux Vladimir dit au jeune *gost* : « Riche fils de Budimir, viens loger dans mon palais, je te donne le rang de boïar et la dignité de chambellan. » D'un air modeste, Soloveï répond : « Ne me loge pas dans ton palais, ô mon maître; ne me fais ni boïar, ni chambellan, mais donne-moi un petit coin de terre inculte chez ta nièce, la jeune Zapava Putïatichna, au bout de son vert jardin, derrière ses noyers et ses cerisiers, pour que je m'y bâtisse une demeure... » Vladimir accorde sa demande au jeune *gost*. Celui-ci s'en va chercher tous les matelots de son navire, qui, armés de leurs grandes haches, arrivent secrètement, à la nuit tombante, dans le jardin de Zapava, derrière ses noyers et ses cerisiers. Ils travaillent toute la nuit, ardemment et en silence, comme le pivert, lorsque avec son bec aigu il se creuse un nid dans la tige d'un jeune sapin. Avant que l'aube eût blanchi le ciel, ils avaient achevé une splendide demeure à trois étages, avec toiture dorée et des plafonds à riches peintures représentant le soleil aussi brillant que dans les cieux, la lune et les étoiles scintillant comme au firmament, l'aurore vermeille et souriante comme quand elle vient chasser les ombres de la nuit, et enfin toutes les merveilles de la nature.

« Au lever du jour, la cloche du nouveau palais sonna l'heure de la prière. Ce son inaccoutumé éveilla la belle Zapava. Elle regarda par la fenêtre dans son vert jardin, du côté des noyers et des cerisiers, et aperçut avec étonnement les trois étages de galeries dorées. O mes nourrices, ô mes compagnes, s'écrie-t-elle, accourez donc voir un prodige, qui s'est opéré cette nuit dans mon jardin! Toutes ses compagnes, à cette vue, lui conseillent d'aller sur les lieux s'assurer par elle-même d'où lui est arrivée cette soudaine bonne fortune. Zapava revêt à la hâte sa robe de zibeline qui a coûté trois mille rou-

bles, et dont les boutons en valent sept mille... Elle traverse son jardin et arrive au nouveau palais. Elle écoute à la porte et entend des voix basses qui se répètent les unes aux autres : C'est la respectable veuve, mère de Soloveï, qui prie Dieu avec ses serviteurs. Zapava monte aux *térèmes* supérieurs, d'où elle entendait sortir une musique tendre et douce. Elle entr'ouvre furtivement la porte, et ses jambes fléchissent de stupeur, quand elle aperçoit, aux voûtes de la salle, le ciel entier, avec ses astres et ses étoiles et toutes les beautés de l'univers reproduites par d'habiles peintres.

« Tout à coup Soloveï jette de côté sa mélodieuse *gousté*. Il s'avance vers la belle attendrie, lui baise sa blanche main, la conduit vers un lit d'ivoire, et la couche sur des coussins de plume d'oiseau. — Ne t'effraie pas, dit-il, Zapava, nous sommes tous les deux en âge de nous aimer. — La jeune fille le laissa faire, et tous les deux se fiancèrent en échangeant leurs anneaux d'or. Enfin la mère de Soloveï, la respectable veuve, arrive; elle fixe le jour des noces, puis dit à son fils : Mon enfant, avant ton mariage, il faut que tu ailles conduire tes marchandises à la Mer-Noire. Le fils obéissant part pour la Mer-Noire avec ses navires. Pendant son absence, il lui arrive à Kiœv un rival, Chap David Popov, dit le *héros nu*, qui demande aussi Zapava en mariage... Celle-ci, ennuyée d'être seule, accepte Chap Popov dit *le Nu*, et le mariage se célèbre. A ce moment même, la flotte du jeune Budimirovitch revient de la Mer-Noire. Il descend avec son équipage de son navire *le Faucon*, et s'en va faire les *frappemens de tête* (saluts) d'usage au grand Vladimir. Il le trouve au milieu de sa *gridnïa*, donnant à manger à tout le monde, et célébrant les magnifiques noces de sa nièce Zapava avec Chap David Popov, le *héros nu*. Il commence à s'étonner : mais voilà que Zapava, en apercevant son premier fiancé, se lève brusquement d'auprès de Chap Popov, lui fait une profonde révérence, et le congédie avec ces mots : Adieu, seigneur ! Je te prenais pour fiancé, parce que je n'avais pas avec qui dormir. Et Vladimir joyeux recommence une nouvelle noce. »

Peut-on mieux peindre ces *gosts* barbus et hardis de Moskou, qui résument tout l'héroïsme en billets de banque, et tout le bonheur de la vie en une belle femme et de bons dîners, race d'hommes à qui il ne manque plus que les Indes orientales pour devenir les plus épais représentans de l'industrialisme dans l'histoire du monde? Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils se trouvent déjà tels au temps de Vladimir : c'est de voir la nièce de leur Charlemagne, Zapava, *se marier parce qu'elle n'a pas avec qui dormir*, c'est d'entendre les *gosts* d'alors répéter comme leur proverbe le plus habituel : « qu'on ne se fâche jamais contre l'or et l'argent. »

Sur toute la période si agitée des successeurs d'Ivan le Terrible, Kircha n'a pu recueillir qu'une seule chanson véritablement historique, celle de *Grégoire le Défroqué* (*Grichka Razstriga*).

« Pourquoi, ô Dieu tout-puissant, t'es-tu irrité contre nous, au point de nous envoyer un pareil séducteur, un défroqué maudit, Grégoire Otrepiev? Pourquoi l'as-tu fait arriver chez nous jusqu'à la dignité de tsar sous le

nom usurpé de Dimitri Ivanovitch Uglitski? Une fois solidement assis sur notre trône, l'insolent défroqué s'est cherché une épouse. Il l'a demandée non pas à notre mère Moskou, mais à la maudite Litvanie. Il s'est allié au *pan* (seigneur) Iuri de Sandomir, il lui a demandé sa fille, Marina Iurïeva, la païenne et l'hérétique. Il a célébré, le défroqué, sa noce un jeudi, la veille de la fête de notre grand saint Nicolas. Les knïazes et les boïars sont venus à la messe de l'aurore. Ils ont trouvé, sous la coupole de notre cathédrale, le défroqué, vêtu à la façon étrangère, avec une fine chemise de mousseline, et Marina avec une robe chatoyante de damas couleur de geai. Après la messe, le défroqué, sortant du *sobor*, est allé se placer sur l'escalier tsarien, et là, entouré des boïars et des knïazes, il a crié d'une voix retentissante : Maréchaux de mon palais, préparez vite un splendide repas, où à côté du maigre il y ait du gras en abondance; car demain m'arrive un hôte chéri, le *pan* Iuri avec sa *pani*. — Toutefois les strelits ne restaient pas tranquilles; ils conspiraient entre eux et envoyaient leurs affidés au monastère où vivait la tsarine veuve, Martha Matvïeevna, pour lui dire : Tsarine Martha Matvïeevna, est-ce bien ton propre fils qui règne maintenant sur nous, ton propre fils, Dimitri Ivanovitch? A cette question, la tsarine veuve se mit à pleurer amèrement, et répondit aux députés : Crédules Moscovites, comment ne devinez-vous pas que celui qui vous gouverne est un faux Dimitri? C'est un défroqué, c'est Grégoire Otrepiev. Quant à mon fils, au fils de votre tsar, il a péri on ne sait comment, à Uglitch, par la main des Boris Godunof. Ses os sont déposés à Moscou, dans la sainte et miraculeuse Sophie du Kremlin. Là, sous la tour du grand Ivan, au son de la grosse cloche appelée *tsar-kolokol*, chaque fois que les popes du *sobor* se réunissent, ils prient pour l'âme du défunt tsarévitch Dimitri, fils d'Ivan, et ils maudissent les boïars Godunof. — Forts de cette réponse, les strelits concertèrent leur plan : ils cernèrent le palais tsarien et se révoltèrent contre le défroqué. Abandonné, celui-ci se défendit bravement dans le palais, jusqu'à ce que sa méchante femme, l'hérétique Marina, se transforma en oiseau sinistre, se changea en pie, et prit son vol loin de son époux. Alors, se voyant tout seul, Grégoire désespéré se jeta du haut des *térèmes* tsariens sur les lances des strelits, et trouva ainsi la mort. »

On ne saurait trop déplorer le vague extrême des données historiques de Kircha. Ce *gouslar* ne soupçonnait pas même combien les poésies populaires peuvent éclairer et vivifier la sèche chronique des événemens nationaux. Un savant russe de nos jours, M. Kirïeevski, a cherché à remplir les vastes lacunes laissées par le *gouslar* Kircha; mais lui aussi, dans l'introduction récemment publiée de son recueil, se plaint de l'absence presque totale de vieux chants historiques russes. Ce qui prouve combien le peuple se souvient peu en Russie, c'est qu'il n'attache au nom d'Ivan le Terrible aucune idée de tyrannie. Il ne voit en lui que le puissant conquérant de Kazan et d'Astrakan et le vengeur de la Russie contre les Tatares oppresseurs. D'ailleurs, contre les Tatares mêmes, l'ancien Russe n'avait pas l'antipathie qu'on pourrait lui supposer. Une loi coutumière, consta-

tée dans Kircha par la chanson d'*Ivan Godinovitch,* voulait qu'un khan tatare fait prisonnier ne fût ni battu, ni insulté, ni pendu. On le traitait comme une majesté déchue. Les Slaves du sud n'avaient point pour les grossiers nomades d'Asie ce respect servile; ils ne considéraient point leurs chefs comme d'inviolables Augustes. Ensuite les héros du *gouslo* russe recourent trop souvent à la ruse; ils jouent à ces pauvres moujiks des tours indignes d'hommes sérieux. Ce sont moins des héros épiques que des héros de mélodrame. Les personnages illyro-serbes ont des allures plus fières et plus droites, principalement chez André Katchitj.

Comme le Cosaque Iakubovitch prend dans ses chansons le pseudonyme de *Kircha Danilov,* ainsi Katchitj, au début de son recueil, se présente lui-même sous le nom du vieux Monténégrin *Milovan.* Pressé par son *pobratim,* le knèze de Kataro, de prendre la *gouslé,* Milovan se plaint d'abord amèrement de l'indifférence de ses contemporains, « qui n'ont plus, dit-il, pour les *gouslars* le respect dû à leur caractère. » Enfin il se décide et commence par la chanson des *Faucheurs d'Alexandre le Grand,* car c'est jusque-là que les Serbes du Balkan font remonter leur histoire. Vaincus par le héros macédonien, ils le suivirent armés de leurs faux à la conquête du monde; puis Alexandre mourant rendit à ses faucheurs serbes la liberté, en comblant leurs douze bans ou princes nationaux de priviléges magnifiques. Vient alors un résumé chronologique de tous les règnes des rois illyro-slaves, depuis Bradil, qui, peu avant la naissance d'Alexandre, avait soumis les Macédoniens au tribut, jusqu'à Agro, qui réussit à concentrer sous son sceptre toutes les peuplades illyriennes, et laissa en mourant sa veuve Teuta à la tête d'une monarchie florissante et redoutée sur mer comme sur terre. Cependant les Romains viennent attaquer Teuta, dont le général en chef Demetre passe à l'ennemi avec toutes ses troupes. Une partie des Illyriens subit le joug de Rome, pendant qu'une autre partie continue de lutter. Les révoltes dès lors ne cessent plus en Illyrie jusqu'à celle de Bato et Pinet, qui, sept ans après Jésus-Christ, réunirent sous leur étendard jusqu'à huit cent mille Illyriens, tous bouillant de venger contre Rome leur patrie outragée. Pourtant l'indépendance complète des Illyriens ne renaît qu'après la destruction de Rome par les Germains. Alors s'ouvre le premier cycle épique des héros de Katchitj, qui ont pour centre Dioclée au Monténégro, ville autrefois superbe, maintenant enterrée sous la mousse des forêts.

Peu à peu Katchitj arrive à la période des invasions musulmanes et à l'asservissement complet de sa patrie. Cette période voit commencer les guerres d'*ouskoks* ou réfugiés serbes, qui passaient incessamment des provinces turques dans la Hongrie et les états de Venise.

Presque toute une partie du recueil de Katchitj leur est consacrée. Ces *ouskoks* ou *émigrés*, en quittant leurs foyers et *franchissant la frontière* (1), emmenaient avec eux leurs *glavars*, leurs popes, leurs *serdars*, et jusqu'à leurs rapsodes. C'étaient des clans ou des tribus complètes. Les motifs qui les faisaient partir sont exposés avec une vérité scrupuleuse par Katchitj dans la *piesna* qu'il chanta chez les Nakitj, en l'honneur des héros de cette famille, et au festin d'anniversaire de leur patron domestique :

« Deux nobles frères du sang de Nakitj, deux knèzes, Mathias et Martin, dans leur riche héritage, se lamentent et se disent l'un à l'autre : — Nous sommes riches, nous possédons des prairies aux clairs ruisseaux, de vastes champs de blé, des vergers pleins de fruits; mais à quoi nous sert tout cela, quand nous avons sur les épaules des spahis turcs et le pacha d'Hertsegovine qui remplace nos anciens bans? Chaque jour nous arrive sur la terre de nos aïeux une nouvelle avanie de la part des tyrans étrangers; nous nous flétrissons, nous nous desséchons dans l'esclavage. Fuyons vers les pays latins, sous l'égide du doge de Venise. Le doge sert déjà de mère à tant de braves Dalmates et Bosniaques; il nous donnera, à nous aussi, de la poudre et du plomb; il attachera à notre kalpak la plume de vautour, et nous reviendrons rendre à nos spahis turcs de sanglantes visites. Nous nous battrons comme des Monténégrins; nous emmènerons butin et prisonniers. Par le grand Dieu! il faut se venger des Turcs.

« Ce qu'ils disaient, les Nakitj, ils le firent. Ils emmenèrent avec eux mille ïunaks dévoués, et s'en allèrent trouver le doge sérénissime. Celui-ci les reçut à merveille, leur donna poudre et plomb, et attacha à leur kalpak la plume de vautour. Alors les Nakitj aiguisèrent leurs sabres et parcoururent en ravageurs les frontières turques. Ils brûlaient villes et villages, arrachaient les enfans aux mères turques, et les emmenaient comme esclaves dans les cités latines. Ils reprirent d'assaut la citadelle de Senïa, dans la vallée de la Tsetinié, le fort aérien de Knin, Dernich et Gabel, sur la fangeuse Neretva, et tant que les Nakitj vécurent, on ne se battit nulle part sans eux contre les Turcs... Aussi le sérénissime doge a-t-il donné aux enfans des deux frères de nombreux châteaux et le manteau de sénateur sur les lagunes. »

Une autre rapsodie de Katchitj, chantée selon la coutume homérique dans la tribu dalmate des Suritj, chez le colonel Ante Suritj, chef de la famille, célèbre la série d'aïeux de ce colonel, à commencer par le *dragon de feu*, don Stepane, qui marchait partout en tête de l'armée vénitienne, et qui remporta sur les infidèles plus de triomphes qu'il n'y a de jours dans l'année. Aussi recevait-il du doge, comme solde, trente ducats d'or par mois. Enfin, au siége de Sibinik par les Turcs, il fut couvert de blessures et pris en voulant débloquer la ville. « Les barbares lui firent endurer pendant trois jours tous les genres de tortures, et le quatrième ils l'empalèrent vivant. Gloire à son

(1) *Uskotchivchi*. De là est venu leur nom.

âme dans le paradis! Et dans ce bas monde ses frères l'ont bien vengé, et ils le vengent jusqu'à cette heure par leurs glorieux descendans. »

Les héros de la Croatie maritime sont aussi l'objet de nombreuses *piesnas*. Leur point commun de réunion est le port de Senïa, « nid de corsaires chrétiens redouté jusqu'à Bagdad et jusqu'au fond de l'Égypte. Combien de morts et de captifs turcs ont été apportés dans la blanche Senïa, Dieu seul le sait, Dieu et sa sainte mère, mes enfans! » Au temps du siége de Vienne par les Ottomans, des bandes de faucons croates, conduits par deux aigles impériaux, — les deux généraux Stepan lelatchitj et Ivo Kamenia, — voltigeaient, dévorant tout ce qui était turc, depuis Senïa jusqu'au Danube. La ruse au besoin suppléait chez eux le courage. Comme la citadelle turque de Siget résistait à tous leurs assauts, l'un d'eux, le hardi Prebek, s'habille en musulman, prie, salue, parle à la façon musulmane, et entre dans Siget comme fabricant de poudre. Arrêté par les sentinelles, il répond en turc très pur : — Je suis un Osmanli de la ville de Filibé. Mon métier est de faire de la poudre, et je vais ainsi de forteresse en forteresse fournir à mes frères les moyens de se défendre des Croates. — Le pacha de Siget reçoit l'étranger avec honneur, lui fait servir des sorbets et le loge dans son propre *konak*. Prebek fabrique à loisir sa provision de poudre, et l'entasse dans les souterrains du château. Au milieu d'une nuit sombre, quand tous les Turcs dorment, il allume au fond des caves une mèche qui, une fois consumée, mettra le feu aux poudres. Puis il sort en silence de Siget. « Au moment prévu par lui, la citadelle saute en l'air avec des milliers de Turcs, et Prebek satisfait s'en retourne en chantant vers ses frères les Croates. »

Katchitj revient sans cesse à ses braves amis et capitaines des bouches de Kataro. Il nous les montre en courses perpétuelles le long de la Skenderie ou Albanie et de la Morée, attaquant les *sambeks* et les tartanes, navires de guerre musulmans, montant comme des lions à l'abordage, brisant tout ce qui résiste et submergeant les plus gros vaisseaux.

« Déjà avant Jésus-Christ, dit-il, les fils de Kataro étaient redoutables. Leur golfe fut le dernier refuge de l'indépendance illyrienne. Combien d'assauts des légions romaines ne repoussèrent-ils pas du haut de leur rocher de Perasto! Maintenant ce sont eux qui, au nom du doge latin, poursuivent partout à outrance les haïdouks de la mer, et leur donnent souvent la chasse jusque sous les murs de Tunis et d'Alger. Ils sont rapides à l'attaque comme leurs frères d'Hertsegovine; ils manient la carabine comme des Monténégrins et le sabre comme des Magyars. Ils ont la fierté bosniaque et l'intelligence italienne; ils sont riches comme des Hollandais et persévérans comme des Anglais.

« Les héros de Kataro se comptent par milliers... Voyez l'un d'eux, le knèze de Dobrota, Ivanovitj Marko, sur sa petite tartane montée par quarante hommes. Tous se sont confessés aux capucins d'Athènes; ils ont reçu l'absolution, et, prêts à mourir, ils attaquent une galiote de guerre tripolitaine montée par trois cents Barbaresques sous le bey Ibrahim... La barque légère voltige comme l'hirondelle autour de l'énorme vaisseau. Qu'importe aux braves le nombre des ennemis? les petits faucons parfois domptent les grands aigles. De même le knèze de Dobrota, après une horrible lutte, parvient à couler bas la galiote barbaresque; mais frappé d'une dernière balle au front, Ivanovitj Marko tombe au milieu de son triomphe, et son âme pure s'envole au paradis. »

Le chant héroïque, si original chez Kircha, si majestueux chez Katchitj, subit une dernière transformation quand le Serbe oriental, Vuk Karadchitj, s'en empare. La différence du style, de la poésie, de la morale même, frappe ici au premier coup d'œil. Je traduis *le Diacre Stéfane* : .

« Avant qu'il soit jour, avant la messe de l'aurore, la sainte messe du dimanche, le diacre Stéfane se lève, et ce n'est pas à l'église qu'il va. Il va dans son champ semer du blanc froment. Deux vieux voyageurs passent et s'arrêtent à le regarder. — Au nom de Dieu, diacre Stéfane, d'où vient qu'un jour de dimanche tu te lèves avant l'aurore, non pour aller à l'église, mais pour venir travailler dans ton champ? Es-tu devenu fou? Ou bien, foulant la croix aux pieds, t'es-tu fait Turc? — Vieux voyageurs, répond le diacre, je ne suis point devenu fou, ni n'ai foulé aux pieds la sainte croix; mais je me trouve dans une grande misère. J'ai au logis neuf enfans muets et neuf autres aveugles, et rien que mes bras pour les nourrir. Ainsi Dieu me pardonnera mon péché.

« Les deux vieux voyageurs se disent : Allons maintenant trouver la diaconesse, pour nous assurer de ce qu'elle fait. Arrivés à la cour de Stéfane, ils trouvent sa femme occupée à faire cuire du pain, et ils lui disent : Au nom de Dieu, diaconesse, d'où vient qu'un saint jour de dimanche tu te lèves avant l'aurore, non pour aller à la messe, mais pour faire cuire du pain? Es-tu frappée de folie, ou bien t'es-tu faite renégate? La femme du diacre répond : Je ne suis ni folle, ni renégate, mais j'ai à endurer une grande misère. J'ai à nourrir neuf muets et neuf aveugles. Je les nourris avec l'aide de mon époux. Ainsi Dieu me pardonnera mon péché.

« — Donne-nous ton nouveau-né, qui est dans ce berceau doré, répliquent alors les deux voyageurs. Nous l'égorgerons; de son sang, nous marquerons les portes de ta blanche demeure, et tout ce qui s'y trouve de muet parlera, tout ce qui s'y trouve d'aveugle verra. La pauvre mère réfléchit, elle réfléchit longtemps. Puis elle se décida et donna son nouveau-né aux deux vieillards. Ils l'égorgèrent, et, recueillant son sang, ils en marquèrent les portes de la maison du diacre. Ce qui s'y trouvait muet parla, ce qui y était aveugle commença à voir. Et les deux vieillards sortant continuèrent leur voyage.

« L'épouse du diacre se retourne alors vers le berceau du pauvre enfant qui

venait d'être égorgé. O prodige! Elle le retrouve vivant dans ses langes, et jouant avec une pomme d'or que lui ont laissée les deux anges, envoyés de Dieu pour rendre à ses enfans muets et aveugles la parole et la vue. »

Parmi les chants de guerre, on en trouverait peu, il me semble, qui respirent un caractère plus tragique, une plus profonde terreur, que la *piesna* de *Doïtchin le malade :*

« Dans la blanche ville de Salone, le voïevode Doïtchin est malade depuis neuf ans. La nouvelle qu'il ne peut plus guérir, en se propageant au loin, rend le courage aux ennemis de sa patrie. Les corsaires africains, conduits par l'Arabe Huso, arrivent sous les murs de Salone. Huso dresse sa tente au bord de la mer, et donne le choix aux habitans de Salone ou de venir se mesurer avec lui, ou de lui payer chaque jour tribut. Les hardis ïunaks n'osent entrer en lice avec Huso, et préfèrent lui envoyer chaque jour ce qu'il demande, des bœufs, du vin en abondance, des ducats et des jeunes filles encore vierges. Chaque fille de Salone est obligée à son tour de se rendre sous la tente de l'Arabe.

« Arrive enfin le tour d'Hélène, sœur de Doïtchin le malade. Assise au chevet du lit de son frère, elle verse des larmes brûlantes, qui tombent sur le front du malade. Pourquoi pleures-tu, ma sœur? Crains-tu après ma mort de manquer de pain blanc, de vin vermeil, ou de fils d'or pour les mêler à la soie sur ton métier à broder? Hélène répond : Mon pauvre frère, je sais bien que tu me laisseras des richesses en abondance; mais je pleure de me voir forcée d'aller passer la nuit dans les bras de cet horrible Arabe que tout le monde déteste. — O ville pourrie de Salone, s'écrie Doïtchin, il n'y a donc pas dans tes murs un seul homme de cœur, pour aller combattre un monstre avide seulement du sang des jeunes filles? Ainsi on ne me laissera pas mourir en paix! — Il appelle son épouse, Angelïa, et lui demande si son ancien coursier Doro est encore vivant. — Il vit, répond la belle Angelïa, et je le soigne comme mes yeux. — Prends-le donc par la bride, dit le malade, et va-t-en le faire ferrer à neuf chez mon ami Petro. J'irai défier l'Arabe, dussé-je ne pas revenir.

« La belle Angelïa obéit. Les gens de la ville, qui la voient menant Doro par la bride, se disent : Le voïevode Doïtchin a fini par mourir, et voilà que sa veuve s'en va vendre son cheval au marché. Arrivée chez le maréchal Petro, elle lui dit : Ton ami Doïtchin te salue; il te prie de lui ferrer son cheval, et il paiera sa dette en revenant de combattre l'Arabe. Petro répond : Je ne ferrerai point son cheval avant de m'être payé d'abord moi-même en baisant tes grands yeux noirs. A ces mots, la belle Angelïa s'emporte comme un feu vivant. Elle reprend Doro, le ramène non ferré à l'écurie, et s'en va conter à son époux sa mésaventure. N'importe, s'écria le malade, selle-moi mon cheval non ferré, et apporte mes armes. Et toi, ma sœur, enveloppe-moi la poitrine et les reins avec des tissus de laine bien épais, pour qu'on ne voie pas ressortir mes os.

« Les deux femmes firent ce que le maître ordonnait; puis Angelïa aida son époux à se hisser sur Doro, et le coursier, reconnaissant celui qu'il avait autrefois porté dans tant de combats, bondit de joie, et fit jaillir du feu des

pavés. Doïtchin est bien vite arrivé devant la tente de l'Arabe, qu'il provoque par d'amères insultes; mais, terrifié de revoir tout d'un coup vivant le héros qu'il croyait mort, Huso n'ose entrer en lice. Il offre à Doïtchin paix et amitié, et jure de ne plus jamais revenir sous les murs de Salone. Le malade Doïtchin ne veut rien entendre, et il force l'Arabe à se mettre en défense. Huso lance le premier sa massue contre Doïtchin. Accoutumé aux habiles manœuvres, Doro, voyant venir la massue, se couche ventre à terre. L'arme puissante vole par-dessus la tête de Doïtchin, et va se briser contre les rochers. A son tour, Doïtchin fond sur le noir Arabe, et d'un coup il lui tranche la tête. Avec le bout de son sabre, il en arrache les deux yeux, qu'il enveloppe dans un mouchoir de soie. Puis il rentre à Salone.

« Arrivé devant la forge du maréchal Petro, il lui crie : Approche ici, Petro, que je te paie de ton travail! Et comme Petro sortait en riant de sa forge, Doïtchin le malade lui fend la tête, disant : Voilà ce qui t'appartient, pour avoir voulu embrasser la femme d'autrui. Avec la pointe de son sabre, il arrache également les deux yeux de cette tête, les enveloppe de son fin mouchoir, et rentre à la maison. Sa sœur et sa femme se précipitent au-devant de lui. A l'une il jette les deux yeux de l'Arabe, pour lui montrer qu'elle n'a plus rien à craindre; à l'autre il présente les yeux de Petro en lui disant : Il n'essaiera plus de t'embrasser! Et cela dit, Doïtchin le malade s'affaissa sur son cheval et tomba mort. »

Les *piesnas* de Vuk offrent souvent une frappante ressemblance avec les légendes patriarcales de la Bible. Ainsi on y voit des héros servir, comme Jacob, près de leur futur beau-père durant de longues années, pour mériter leur fiancée. « L'opulent Mitar Iakchitj s'est fait serviteur du voïevode Ianko. Il le sert, non pas pour de l'argent, mais pour obtenir la main de sa sœur. Il l'a déjà servi neuf ans; la dixième année commence, et loin d'avoir pu embrasser sa future, il n'a pas même encore réussi à lui parler. Le jeune Mitar tombe malade d'amour. » A cette nouvelle, sa future s'attendrit; elle vient le trouver une nuit dans sa chambre. Mitar l'embrasse jusqu'à l'aurore, et puis tous deux s'enfuient au galop, sur le même cheval, vers les vertes montagnes serbes, emportant les trésors du beau-frère Ianko, ainsi que Jacob emporte les dieux lares de son beau-père. Comme le vieux patriarche Lot, Ianko poursuit aussi les fugitifs, mais en vain, et lorsqu'il les sait bien mariés, il leur envoie paternellement sa bénédiction. — Le jeune Mitar a un frère avec lequel il lui faut bientôt partager un immense héritage. Ce *Partage des biens des Iakchitj* a donné lieu à une des plus remarquables chansons du recueil de Vuk.

« La lune réprimande Danitsa, l'étoile du matin : — Où es-tu allée, Danitsa? Où as-tu perdu ton temps depuis trois jours que je ne t'ai vue? L'étoile Danitsa répond : Je me suis amusée à regarder du haut du ciel dans la blanche Belgrad un curieux événement, le partage des biens paternels entre les deux puissans frères Iakchitj Mitar et Iakchitj Bogdan. Mitar a pris pour lui la

Karavlachie et la Karabogdanie (Valachie et Moldavie), et tout le Banat jusqu'au Danube. A Bogdan sont échues les plaines de Syrmie, les rives de la Save et la Serbie, depuis Ujitsa jusqu'à Belgrad. Quant à Belgrad même, les deux frères se la sont partagée. Mitar a gardé la ville basse avec la forte tour Neboicha; Bogdan a pris pour lui la ville haute avec la belle église de Rujitsa. Tout cela conclu, les deux frères se sont brouillés pour une bagatelle, pour un faucon gris et un coursier bai. Mitar les réclame, et Bogdan s'obstine à ne pas les lui céder.

« Le lendemain, au lever de l'aurore, Mitar se dispose à partir pour la chasse. Il selle le cheval bai, prend avec lui le faucon gris, et, quittant sa fidèle épouse, il lui dit : Mon Angelïa, il faut qu'aujourd'hui tu m'empoisonnes mon frère, sinon n'attends plus mon retour. La pauvre Angelïa, interdite à ces mots, s'assied solitaire, et se met à réfléchir tristement au crime horrible qui est exigé d'elle. Elle tourne et retourne dans son esprit mille moyens de sortir d'embarras. Enfin elle se lève pour aller chercher la grande coupe d'or massif qu'elle a apportée de chez son père, et qui ne lui sert qu'à célébrer chaque année la fête de ses ancêtres. Elle la remplit de vin vermeil, puis elle la porte à son beau-frère, se prosterne devant lui jusqu'à terre, baise le bas de son manteau, et lui dit : Frère d'adoption, accepte ce présent de ma part, et donne-moi en retour le faucon gris et le cheval bai. Le beau-frère attendri lui accorde sa demande.

« Cependant Mitar chasse toute la journée dans les montagnes, sans pouvoir rien prendre. Vers le soir, il arrive devant un lac vert et profond, où nage une belle poule d'eau aux ailes dorées. Mitar lance contre elle son faucon gris; mais la poule d'eau, loin de se laisser prendre, estropie le faucon et lui casse son aile droite. Le pauvre oiseau se débat et va se noyer dans le lac. A cette vue, Mitar se jette à l'eau, il nage vers son faucon gris, et le rapporte sur le rivage en disant : Mon faucon chéri, que vas-tu devenir sans ton aile? Le faucon lui répond en gémissant : — Je vais devenir, hélas! privé de mon aile, ce que devient un frère privé de son frère.

« Ces mots frappent Mitar au cœur. Il se souvient de l'ordre cruel qu'il a donné à sa femme, et, s'élançant sur son cheval bai, il vole d'un trait jusqu'à Belgrad, pour tâcher de trouver son frère encore en vie... Au passage d'un pont, son cheval s'embarrasse dans des planches, et se casse les deux jambes de devant... Sans s'arrêter un instant, Mitar continue à pied sa course, et, en arrivant dans les bras de son épouse, il s'écrie d'un air effaré : Ma fidèle Angelïa, m'as-tu empoisonné mon frère? — Je ne l'ai point empoisonné, répond Angelïa, mais je l'ai réconcilié avec toi. »

On peut hardiment affirmer que c'est l'amitié de frère à frère ou de frère à sœur qui fait le fond des plus belles, des plus dramatiques *piesnas* serbes, parmi lesquelles *la Sœur et ses neuf Frères* mérite assurément une des premières places.

« Une mère a eu neuf fils, et un dixième enfant, une fille, la belle Ielitsa. Quand la jeune fille a été en âge de mariage, beaucoup de prétendans sont venus la demander. L'un était ban, l'autre général, le troisième était d'un

village voisin. La mère voulait l'unir au jeune homme du village voisin; mais ses frères choisissent pour gendre le ban d'au-delà de la mer. — Suis, disent-ils à leur sœur, le ban puissant, par-delà la mer bleue, et sois sûre que nous irons te voir souvent, très souvent, au moins quatre fois par mois. La sœur se laisse persuader. Elle suit le riche ban au-delà de la mer.

« Mais voici que Dieu envoie un fléau terrible qui fait périr l'un après l'autre les neuf frères, et la pauvre mère reste seule et sans soutien. Il s'écoule ainsi un mois, trois mois, puis trois années. Ielitsa pleure amèrement de ne voir arriver en visite auprès d'elle aucun de ses neuf frères.—Quel crime ai-je donc commis que mes frères m'abandonnent ainsi?... Elle se livre à un tel désespoir, qu'enfin Dieu a pitié d'elle. Il envoie deux de ses anges sur la terre : Allez, mes anges, à la tombe d'Iovo, du plus jeune des neuf frères. Ranimez-le de votre souffle. De sa pierre sépulcrale faites-lui un coursier. De la terre de sa fosse cuisez-lui les pains du voyage, et taillez dans son linceul une toilette de femme, pour qu'il aille en faire présent à sa sœur Ielitsa.

« Les deux anges exécutent ponctuellement tous les ordres de Dieu, et le fantôme d'Iovo, revivant pour quelques jours, se met en route. De loin sa sœur le voit venir : elle s'élance vers lui, et, se jetant à son cou, elle verse un torrent de larmes; puis, le regardant dans les yeux, elle s'écrie : Comme ton visage est devenu noir, mon frère! On dirait que tu sors de dessous la terre. — Au nom de Dieu, tais-toi, sœur, répond Iovo. J'ai enduré des misères de tout genre pour marier mes huit frères, pour aller chercher leurs huit fiancées, et, après avoir célébré leur mariage, il m'a fallu leur bâtir de blanches demeures. C'est pourquoi, sœur, ma figure est noircie de fatigue.

« Trois jours entiers Iovo reste auprès de sa sœur. Pendant ce temps, Ielitsa prépare des cadeaux magnifiques : pour ses frères des chemises de soie, pour ses brus des bagues et des anneaux. En vain Iovo veut s'en retourner seul; Ielitsa insiste pour le suivre, et ils partent. Sur le point d'arriver à la maison paternelle, ils passent près d'une blanche église : Arrête, dit alors Iovo à sa sœur. Quand j'ai marié mon dernier frère, j'ai laissé tomber ici mon anneau d'or : il faut que j'aille le chercher, sœur chérie. A ces mots, il se plonge dans une tombe entr'ouverte.

« Sa sœur l'attendait. Elle l'attendit longtemps, puis se mit à le chercher tout autour de la blanche église parmi des tombes nouvelles. Ne le trouvant pas, elle comprit enfin que lui et ses frères étaient morts. Hors d'elle-même, elle prit sa course vers la blanche demeure de sa famille. Elle entend retentir dans la maison des lamentations pareilles aux gémissemens d'un coucou solitaire. C'était la vieille mère abandonnée qui poussait sa plainte incessante. « Ma pauvre mère, ouvre-moi, » crie Ielitsa. La vieille s'imagine entendre un noir démon. « Fuis loin d'ici, dit-elle, toi qui m'as pris tous mes enfans! » Enfin, reconnaissant la voix d'Ielitsa, elle ouvre, et se jette d'un air effaré dans ses bras. Toutes les deux se lamentèrent comme deux pauvres coucous, et, à force de pleurer, elles tombèrent mortes en se tenant enlacées. »

IV.

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations des chants populaires serbes d'après Vuk Karadchitj. Il est clair qu'on touche ici à la source vive, au minerai le plus pur de la poésie nationale en Slavie. Ni André Katchitj, ni Kircha Danilov n'ont su saisir, au point où l'a fait Vuk, le naturalisme exquis des *piesnas*. Au fond Katchitj, quoiqu'il chante en serbe très pur, n'est pas un vrai Serbe; c'est un Illyrien, autrement dit un Serbe dégénéré, égaré par les influences étrangères. Quant au Kosaque Kircha, il est sans doute beaucoup plus national; malheureusement il représente une époque et un état social de la Russie encore tellement chargés d'élémens tatares et de grossièreté mongole, qu'il s'éloigne du slavisme pur par son matérialisme asiatique presque autant que le moine Katchitj par son spiritualisme latin.

Les héros de Kircha semblent ne vivre que pour boire, manger et se battre. Ce sont des banquets sans fin qui durent depuis le matin jusqu'au soir; le jour, dit la chanson, est au milieu de sa course, ou est au milieu du repas. Partout vous rencontrez un étalage fatigant de costumes, de meubles et de richesses asiatiques. La beauté d'une chose ne se mesure qu'à la quantité de roubles, au prix qu'elle a coûté. L'influence étrangère saute aux yeux dans ces *piesnas*. Quoique puissant et glorieux, Vladimir laisse entrevoir çà et là dans le nord glacé des tsars plus puissans que lui, sans doute des rois scandinaves, comme le tsar de Ledenets qu'il semble respecter beaucoup; de plus il est de temps en temps contraint d'envoyer des tributs aux khans des hordes nomades du Don. Le mot même qui signifie en russe les héros ou libérateurs du peuple, *bogatyrs*, littéralement *les envoyés de Dieu*, indique déjà par son étymologie une nationalité opprimée qui n'attend son salut que d'en haut. Ces bogatyrs sont d'ailleurs pour la plupart d'origine varègue ou scandinave. Les *gosts* eux-mêmes ne semblent être que de riches négocians étrangers établis comme colons en Russie. Rien de pareil chez les Illyro-Serbes. Une remarque en apparence puérile, mais plus significative qu'elle ne le paraît, c'est la différence du sens attaché par les deux peuples au mot *stol*. En russe, ce mot perpétuellement reproduit signifie à la fois le trône et la table où l'on mange. Pour les Russes, le trône et le gouvernement, c'est un festin : à celui qui régale le mieux, à lui le trône et le pouvoir. En serbe, *stol* est un siége où l'on s'asseoit pour causer en commun avec les siens, pour délibérer en homme de cœur des intérêts de famille, de tribu, de patrie. Tout le contraste du *gouslo* russe et du *gouslo* serbe est exprimé par ce double sens du mot *stol*.

Il n'y en a pas moins de frappantes analogies entre les *piesnas*

russes et les *piesnas* illyro-serbes. Ici et là, c'est la même base, l'histoire nationale, le même genre d'allégories, les mêmes invocations aux astres et à toute la nature. Les héros de Kiœv parlent aussi, comme ceux du Danube, à leurs chevaux, qui répondent souvent en prophètes. Comme les Serbes s'assemblent sous leurs *tchardaks* ou belvédères aériens, ainsi les Russes font salon dans leurs *térèmes* dorés. Comme on voit dans Kircha le *goloï Chap David* (Chap David le Nu), de même Vuk nous montre son Dalmate *golotrbo Ivo*, le guerrier Ivo *ventre nu*. Se découvrir le haut du ventre pour l'endurcir et se rendre plus apte aux fatigues de la guerre, c'est encore aujourd'hui un usage monténégrin. Comme Belgrad est la ville blanche, la ville solaire, de même Moskou est appelé *Belo-kamennaïa*, la cité aux blancs remparts. Comme les voïevodes serbes, les héros russes voyagent aussi la nuit à la lueur de *diamans qui éclairent d'eux-mêmes* (*po kamenïu samo tsvïetnomu*), pareils à des étoiles fixées au haut de leur kalpak.

Ce qui choque toutefois dans les chants des moujiks, c'est leur incorrigible égoïsme, leur culte pour l'argent et l'intérêt privé. La fiancée russe se compare à un canard sauvage qui va quitter une froide contrée où il a peur de geler, pour s'en aller vers un climat plus chaud où il sera à l'abri des rigueurs de l'hiver. La femme serbe a plus de fierté et plus d'élan. Elle n'a pas besoin de chaleur : son âme en renferme assez; mais elle et son fiancé sont deux paons, mâle et femelle (*paun* et *paunitsa*). « Tous deux s'avancent d'un pas superbe, dit la *piesna*, pour être fiancés. Le *paun* marche devant en se balançant avec grâce, et derrière lui marche sa *paunitsa*, rayonnante comme un astre. Le jeune paon se retourne, le jeune paon, le beau Ranko, pour voir si sa promise le suit, sa promise, la belle Marie. »

En résumé, considérés comme marbre brut, comme mine de poésie naturelle, les chants des *gouslars* sont d'un prix inestimable. Expression d'un système intermédiaire entre l'état patriarcal primitif et l'état moderne, occupant le milieu entre la vie nomade et guerrière et la vie des peuples purement industriels, cette poésie et cette société sont essentiellement champêtres. Elles respirent une sorte de naïveté enfantine et de sensualité innocente, dont jusqu'ici on avait pu croire que les anciens Grecs avaient emporté le secret avec eux dans la tombe. Elles ont pour trait distinctif une absence de travail, une spontanéité qui ne saurait jaillir que des natures restées primitives. « Quoi, vous autres, vous composez laborieusement vos chansons! Les nôtres sortent toutes faites de nos cœurs; elles se chantent d'elles-mêmes à nos oreilles, » s'écrie dédaigneusement Kolar dans une ballade envoyée à l'adresse des *niemtsi*, c'est-à-dire des Occidentaux.

Il ne faut pourtant pas exagérer l'éloge. Ces poésies ont un très grave défaut, qui leur est commun d'ailleurs avec toutes les poésies de race : elles ne sont pas chrétiennes. En effet, si le christianisme n'est pas la dernière et suprême illusion de l'esprit humain, dès lors ce ne peut être que le triomphe de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière. A ce point de vue, rien de moins chrétien que le *gouslo*. Le Slave est l'homme de la terre. Étranger au mysticisme, peu enclin à l'idéal, mais tout entier à la nature extérieure, il aime cette nature, fille de Dieu, avec un dévouement admirable. Voilà son mérite. Quant à l'exaltation de nos ascètes, aux abstractions de nos métaphysiciens, il n'y voit que du brouillard. C'est pour cela aussi qu'il ignore le prétendu amour platonique de nos sigisbés d'Occident, avec leurs réticences perfides et tous ces voiles menteurs faits pour surexciter des sens blasés. Schiller, Gœthe, Byron, lorsqu'ils peignent sous de si belles couleurs les enivrantes extases de la passion civilisée, demeurent heureusement encore incompréhensibles à la majorité des simples et naïfs enfans de la Slavie. Pour eux, la vie terrestre n'a rien perdu de sa primitive limpidité. Aussi la savourent-ils avec une ardeur de foi, une candeur de sensualité dont la vue trop directe serait peut-être, pour nos sociétés vieillies, plutôt contagieuse que salutaire. Néanmoins notre Occident peut, sans nul doute, puiser de nouveaux élémens de vie dans l'étude critique, réfléchie, éclectique, des poésies, des mœurs, des institutions slaves. Ces poésies et ces mœurs peuvent chez nous ranimer le goût du beau idéal naturel, l'amour étiolé de la famille, de la commune, de la nationalité, et toutes les joies perdues de la vie naturelle. La fraîcheur des images, l'innocence et ce qu'on pourrait appeler la transparence de la passion ont peu à peu chez nous cédé la place à des sentimens factices, refoulés, à une poésie artificielle, à une recherche fébrile d'émotions violentes, d'où naissent enfin la satiété et l'impuissance. Le génie slave, étranger aux allures ambitieuses de l'Occident, est étranger aussi à ses chutes et à ses souffrances. Il a conservé dans ses créations ce repos du beau idéal, cette facilité d'inspiration, cette limpide pureté de la forme, qui caractérisaient l'antiquité grecque. Tous les trésors de poésie des âges primitifs, disparus sans retour du milieu de nous, sont restés déposés au fond de la nature slave, qui a pour mission de les conserver au monde. Voilà le secret de l'intérêt qui attache tant d'esprits d'élite à l'étude des questions slaves, et voilà aussi pourquoi, malgré tous les ennemis conjurés pour l'opprimer, le génie de cette grande race va de plus en plus s'affranchissant, car son affranchissement est nécessaire au progrès de la civilisation.

CYPRIEN ROBERT.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

ÉTATS DU SUD. — CHARLESTON. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. [1]

DE WASHINGTON A CHARLESTON. — LE SUD. — VENTE D'ESCLAVES. — LE COTON. — NAVIGATION SUR L'ALABAMA. — MOBILE. — UN ACTEUR ET DEUX CLERGYMEN. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. — LE SUCRE ET L'ESCLAVAGE. — LA RACE NOIRE. — LIBÉRIA. — UN BAL A LA NOUVELLE-ORLEANS. — UN PHYSICIEN ET UN BOTANISTE. — COURS SUR LES HIEROGLYPHES. — DEPART POUR LA HAVANE. — LE DELTA DU MISSISSIPI.

Janvier 1852.

J'ai pour principe de voyager seul; je crois que c'est le moyen de bien voir : on est moins distrait de ce qui vous entoure, on est plus complétement dans le pays que l'on veut observer. Avec des compatriotes, on retrouve la patrie, ce qui est fort agréable; mais par-là même l'esprit, reporté vers ses habitudes, est peu propre à entrer dans des mœurs étrangères, à s'en pénétrer. Les heures de loisir forcé, d'ennui même, sont profitables au voyageur solitaire. Pendant ces heures quelquefois assez longues, j'en conviens, il se replie sur lui-même, il s'absorbe dans les impressions qu'il a reçues; rien ne l'en détourne, elles se gravent en lui plus profondément, et puis, seul, l'on est obligé de vivre avec les gens du pays, de vivre de leur vie. Quand on n'est pas seul, on est toujours à demi absent; mais voilà bientôt quatre mois que je suis isolé en Amérique et comme perdu sur les chemins de fer, sur les lacs, sur les fleuves, dans des villes inconnues, et je ne résiste pas à la tentation de continuer ma course

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, des 15 mars, 1er avril, des 1er et 15 mai, et du 1er juin.

dans la très agréable compagnie de MM. de Béarn et de Villeneuve, tous deux attachés à la légation de France à Washington, avec lesquels je pars pour le sud. Il peut n'être pas inutile de comparer ses propres observations avec des observations différentes, et de les rectifier par la discussion; puis il y a un si grand charme à retrouver la France au bout du monde! Je l'ai bien senti à Washington.

Nous profitons pour partir du premier jour où le Potomac est navigable. La rivière est encore prise. Le bateau à vapeur tantôt suit un canal étroit entre deux rives de glace, tantôt brise la glace même, dont les fragmens glissent à droite et à gauche sur la surface immobile du fleuve et la frôlent avec un petit bruit singulier. Tout à coup la cloche du bateau sonne lentement : c'est que nous venons de passer devant Mount-Vernon, où était la demeure et où est la tombe de Washington; tous les bateaux en font autant. Ce salut spontané et quotidien au souvenir et à la sépulture d'un grand homme m'émeut comme m'a souvent ému le tintement de l'*Angelus* dans la campagne romaine : c'est l'*Angelus* de la dévotion à la gloire. Je regretterais de ne point m'arrêter ici pour visiter pieusement ce tombeau et cette demeure modeste où se retira le Fabricius américain, après avoir délivré et fondé son pays, pour mener la vie d'un simple planteur, refusant le pouvoir et donnant un immortel exemple d'abnégation généreuse et sincère; mais on me dit, ce que j'ai peine à croire, que la tombe est négligée et que la maison de Washington est à louer.

Nous prenons le chemin de fer à un endroit où il commence, au milieu de l'eau, sur des pilotis, et nous entrons en Virginie. Le pays que nous traversons ne ressemble point à la région pittoresque des monts Alleghanys, qui bornent cet état du côté de l'ouest; le paysage est monotone : partout à l'horizon des collines couvertes d'arbres toujours verts, et plus près de nous des champs de blé ou de maïs. Le soir nous passons par Richmond. Nous apercevons en sortant de la ville, à la clarté de la lune, les rapides du fleuve et les petites îles qui s'élèvent noires au milieu de ses eaux blanchies par la lune. La colline sur laquelle Richmond est bâtie fut le théâtre d'un assaut terrible donné aux sauvages qui s'y étaient retranchés par Bacon, cet insurgé virginien du XVIIe siècle, dont le conseil décida les habitans de James-Town à brûler leur ville naissante. Aujourd'hui Richmond est une florissante cité; d'autres insurgés plus heureux l'ont depuis défendue contre le pouvoir qu'attaquait Bacon, et l'on ne se souvient plus qu'il y a eu ici des sauvages. Nous nous arrêtons pendant la nuit à Petersburg. Ce nom rencontré là étonne l'imagination, bien qu'elle soit accoutumée en ce genre aux plus singulières surprises. Memphis, Canton, Palmyre, Athènes, Rome, Londres, Paris, sont des étapes du voyageur qui parcourt les États-Unis. La carte de ce pays

offre les noms des villes les plus diverses et les plus lointaines : cela fait voir que ce monde nouveau est fils de l'ancien monde, et semble indiquer chez les Américains un désir superbe de le renouveler. Jusqu'ici ce désir n'a pas été satisfait, car aucune de ces villes à noms ambitieux n'est devenue une grande ville. Un savant américain, M. Schoolcraft, a proposé de donner plutôt aux cités nouvelles des noms indiens : ceux-ci sont souvent très harmonieux, comme on en peut juger là où les dénominations indigènes sont restées, ce qui a eu lieu surtout pour les lacs, les fleuves, comme Ontario, Oneida, Niagara, Susquehanna. Quelquefois les noms des villes nouvelles rappellent la patrie des émigrans; une association de concitoyens emporte le souvenir de la cité natale sous un ciel étranger. Ainsi quelques familles de paysans suisses du pays de Vaud, dirigées par l'un d'eux qui paraît avoir eu toutes les qualités d'un fondateur de colonie, ont établi le *Nouveau-Vevay;* des Français ont fondé la ville de *Gallipolis*, dans laquelle ils commencèrent par bâtir une immense salle de bal; des Hongrois réfugiés élèvent en ce moment la *Nouvelle-Bude.* — Ces réminiscences du berceau sont touchantes : on pense à Andromaque transportée dans l'Épire, et donnant à des fleuves barbares les noms aimés du Xanthe et du Simoïs.

Les noms des anciens états sont assez curieux par leur origine, qui les rattache à l'histoire européenne et à des personnages bien diversement célèbres de cette histoire. La Virginie fut ainsi nommée en l'honneur d'Élisabeth, qui aimait à se faire appeler la *reine vierge;* la Caroline, en l'honneur de Charles IX; New-York, de Jacques II, duc d'York; le Maryland et le Maine, de la reine Henriette d'Angleterre. D'autres lieux rappellent des hommes nés dans une condition privée, et qui ont dû à leurs vertus de donner leur nom à des républiques et à des villes aujourd'hui florissantes; la Pensylvanie perpétue la mémoire de Penn, et lord Baltimore a bien mérité que la sienne demeurât attachée à la capitale du Maryland. Les états entrés les derniers dans l'Union, le Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique, marquent, par leur dénomination étrangère, la période actuelle, la période d'envahissement et de conquête. Fasse le ciel, dans l'intérêt des États-Unis, qu'il n'y ait pas bientôt trop de noms espagnols sur la carte de leur pays!

Je croyais être au fait maintenant de tous les inconvéniens d'un voyage en chemin de fer à travers l'Union; mais j'avais encore dans cette science de nouvelles découvertes à faire. Hier, par exemple, nous sommes arrivés de nuit dans un endroit où l'on change de ligne; il avait plu : la voie du chemin était un fleuve; il a fallu descendre dans l'eau et dans la boue, aller sans voir goutte à travers les rails et les wagons, changer nos billets dans une maison située à quelque

distance, et personne n'était là pour l'indiquer, personne ne nous avait prévenus de rien. Avant d'arriver à Richmond, nous sommes descendus du chemin de fer de même la nuit et par la pluie, sans être avertis de ce qu'il y avait à faire, et obligés de chercher à tâtons un omnibus dont on ne nous avait point parlé, et qui seul pouvait nous conduire à Richmond. Si nous ne l'avions pas découvert, s'il eût été rempli avant notre arrivée, il aurait fallu franchir à pied une distance d'une demi-lieue en portant nos malles et sans perdre de temps pour arriver avant le départ du chemin de fer de Richmond. Vraiment cela est intolérable, et je le répéterai jusqu'à ce que j'aie fait honte aux Américains de cette absence d'indications tout à fait indigne d'un peuple civilisé.

6 janvier.

Ce matin, nous cheminons très lentement sur une portion de chemin de fer dont les remblais ne sont pas solides; puis les rails traversent une rivière sur un pont à jour. Ni planches au-dessous des wagons, ni parapet de côté; nous sommes comme suspendus au-dessus de l'eau que nous voyons courir sous nos pieds : ce spectacle est peu rassurant. On suit le chemin de fer jusqu'à Wilmington, où l'on trouve un petit bateau à vapeur qui, en vingt-quatre heures environ, vous porte à Charleston, capitale de la Caroline du sud. Ainsi on passe brusquement et sans transition d'un pays qui n'a encore rien de méridional dans une région où le midi commence décidément à se faire sentir.

En quittant Wilmington, on navigue assez longtemps dans des espèces de lagunes bordées par des côtes plates dont l'aspect rappelle un peu les rivages de la Hollande. La mer est tantôt noirâtre, tantôt couleur de bistre, comme dans certaines marines hollandaises. Nous nous arrêtons devant quelques maisons qui s'élèvent auprès d'un groupe de pins. Cette station dans ce triste lieu me rappelle une station pareille dans la Mer du Nord, en vue des côtes de la Frise. Le soir, beau coucher de soleil, bande orangée à l'ouest; puis la nuit vient, la lune se lève, et répand sa blanche et sereine clarté sur l'azur agité des vagues.

7 janvier.

Ce matin, le lever de soleil commence bien; ensuite nous avons de la peine à sortir des brumes et du nord. Enfin le soleil est radieux et le ciel parfaitement pur pour notre arrivée à Charleston.

Charleston s'élève entre deux rivières, comme New-York, mais la ville s'étend en largeur au lieu de se terminer angulairement. En avant sont des navires. Ce n'est pas le mouvement de New-York, nous ne sommes plus au nord; nous ne trouverons plus, je pense, cette

activité commerciale, à laquelle il nous avait accoutumés, si ce n'est lorsque nous serons à la Nouvelle-Orléans. Charleston est une cité tranquille. Il y a beaucoup d'arbres dans les rues, et, ce qui est assez nouveau pour nous, bon nombre de jardins. Les jardins sont rares à Boston, à New-York, à Philadelphie. Les terrains y ont trop de valeur et la spéculation sur les terrains trop d'activité. Ici, devant les portes des maisons, croissent des magnolias, des grenadiers, des azedarachs, qu'on appelle l'orgueil de l'Inde (*pride of India*). Ces maisons ont presque toutes de grandes verandas, et en général deux étages de portiques. On sent l'influence du climat sur la disposition des demeures et sur le genre de vie des habitans. Nulle part je n'ai vu encore autant de maisons en pierre. En suivant une belle promenade le long d'une des deux rivières, on trouve tout de suite ce que je n'ai guère rencontré jusqu'ici dans une grande ville américaine, le calme et le silence. En face, de belles masses d'arbres offrent un aspect de forêt. A la porte de Boston, de New-York et de Philadelphie, la hache les aurait abattues depuis longtemps. Ici on a l'air moins pressé de détruire et de créer, d'agir et de vivre. Je jouis de ce calme, de cet air plus reposé de la ville et de la population. Tout cela n'est pourtant que relatif; Charleston n'en est pas moins le centre d'un commerce très considérable : sur environ 2 millions de balles de coton qu'expédient les États-Unis, 400,000 partent de cette ville, 8 ou 900,000 de la Nouvelle-Orléans, le reste de Savanah et Mobile. Il y en a sur le nombre total près de 1,500,000 pour l'Angleterre.

A ce sujet je me rappelle une anecdote que me contait M. Kent, à New-York. Il voyageait en Angleterre avec un des hommes politiques les plus importans de ce pays. « Mylord, lui demanda-t-il, qu'arriverait-il si vous ne receviez plus de coton de l'Amérique? » L'Anglais regardait par la portière. M. Kent renouvela sa question, et son compagnon de route se mit de nouveau à considérer le paysage. M. Kent ne se lassa point et répéta une troisième fois : « Que feriez-vous? » L'homme d'état, qui aurait mieux aimé ne pas répondre, s'écria : « En vérité, je ne sais ce que nous deviendrions. » Imaginez en effet ce qui adviendrait de Birmingham et de Manchester quand les *cotton-mills* s'arrêteraient, et que l'immense population qu'ils font vivre se trouverait sans pain. Les Anglais le sentent si bien, qu'ils s'occupent très sérieusement de la culture du coton dans l'Inde; mais ce coton ne paraît pas valoir celui des États-Unis, et les chemins qui pourraient l'amener rapidement, à bon marché, de l'intérieur à la côte, sont encore à faire. Voilà l'état du monde actuel, voilà ce qui maintiendra la paix entre l'Angleterre et l'Amérique mieux que toutes les sociétés réunies dans cette pensée : c'est un certain nombre de balles de coton.

Au théâtre de Charleston, on donnait une imitation d'un drame français. La couleur locale avait été peu conservée : un simple capitaine portait une plaque. Nos usages militaires ne sont guère plus connus ici de la foule que le costume des mandarins cochinchinois. Du reste, on a applaudi également les traits de vertu et les actes de férocité, et même des plaisanteries assez lestes. Nous commençons à être un peu loin de l'Amérique puritaine. Au-dessus de la scène était représenté Shakspeare assis sur un nuage, et à ses pieds l'aigle américaine tenant dans ses serres, en guise de foudre, les bandes colorées (*stripes*) qui sur le drapeau des États-Unis accompagnent les vingt-trois étoiles.

Peu de choses m'ont donné l'idée de la puissance de l'homme, manifestée par les appareils mécaniques appliqués à l'industrie, aussi vivement que les machines à émonder le riz que je viens de visiter. La vapeur, qui met en mouvement des pilons énormes, les fait descendre sur les grains de riz tout juste avec le degré de force nécessaire pour leur enlever, sans les écraser, la légère enveloppe qui les recouvre. Une telle précision donnée au mouvement de ces masses, de la force qui les soulève et les abaisse tour à tour, a quelque chose de prodigieux. L'intelligence de l'homme paraît moins encore dans l'impulsion puissante qu'elle imprime à la matière que dans la mesure et la délicatesse de l'action qu'elle lui impose.

J'ai assisté tout à l'heure à une scène hideuse. J'oublie tous les argumens contre la destruction immédiate de l'esclavage. Je viens de voir en plein jour, sur la place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau comme pour le supplice; à côté s'élevait un drapeau rouge, digne enseigne du crime et de l'esclavage. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent comme le public qui les regardait. Le crieur, qu'on me dit bien reçu dans la société, faisait d'un air badin valoir les qualités d'un nègre « très intelligent, jardinier de première qualité. » Les acheteurs s'approchaient des hommes, des femmes et des enfans, ouvraient leur bouche et considéraient leurs dents, puis l'on enchérissait, et..... adjugé! A vingt pas, en même temps, absolument de la même manière, on vendait à l'enchère un âne. On a vendu aussi un cheval. Le prix de l'homme a été 69 dollars; le cheval a coûté deux dollars de plus.

Je me garderai bien d'ajouter la moindre réflexion à ce récit, mais je rappellerai un fait. En 1808, un nègre a été brûlé ici à petit feu (1). Je fais remarquer que depuis la fin du dernier siècle les sauvages ont cessé de torturer leurs prisonniers, et je constate

(1) Graham, *History of the United-States*, t. III, p. 52.

que dans une ville chrétienne et civilisée on a exercé, au commencement du XIXe siècle, une barbarie à laquelle les sauvages avaient renoncé. Je n'ajouterai non plus à ce rapprochement aucune réflexion.

La journée commencée sous ces horribles impressions s'est terminée dans une plantation à esclaves. C'était la petite pièce après la tragédie. Le possesseur de la plantation est un Allemand, certainement le moins cruel et le moins tyrannique des hommes; il m'a paru à la lettre opprimé par ses noirs. M. ..., qui est humain, ne veut point battre ses esclaves. Les esclaves, peu reconnaissans, travaillent avec une grande mollesse et une grande négligence. Quand il entrait dans une case où des négresses étaient occupées à nettoyer le coton, il se bornait à leur démontrer combien leur besogne était mal faite, et nous expliquait le tort considérable que lui causait leur indolence. Le résultat de ces observations était une moue et un petit grognement. Jamais remontrances adressées par un vieux garçon à sa gouvernante ne furent plus mal reçues. M. ... nous disait : « Vous voyez comme je les tyrannise. » J'étais touché sincèrement de l'humanité de cet homme excellent, mais je ne pouvais m'empêcher de lui répondre que ce dont il se plaignait était encore un argument contre l'esclavage. Il eût pu forcer des serviteurs payés à bien travailler, en les menaçant de les renvoyer; mais avec des esclaves, il n'y avait que deux choses à faire, les battre ou être victime de leur paresse. Cette impossibilité pour un maître humain d'être bien servi par des esclaves me semble en effet un inconvénient de plus de cette situation déplorable, dans laquelle il faut être cruel ou mal obéi.

M. ... nous a montré sa plantation; nous avons suivi avec lui, dans tous leurs degrés, la culture et la préparation du coton. Après être entrés dans les cases où travaillent les nègres, dans celles où ils demeurent, et qui m'ont paru, je dois le dire, assez comfortables, nous nous sommes avancés vers un petit bois où j'ai eu le premier avant-goût de la nature tropicale : les vignes sauvages grimpaient aux arbres au milieu d'une foule d'arbrisseaux croissant entre les troncs entourés de lianes; on voyait des yuccas, des cactus. Un beau soleil éclairait cette végétation déjà méridionale, et qui, avec la nouvelle culture, les nouvelles mœurs dont je venais d'être témoin, m'offrait comme l'annonce d'un monde tout différent de celui que j'avais quitté naguère. Ce coin de forêt, au soleil, bordé par une eau tranquille, m'a laissé un de ces souvenirs charmans et distincts qui se détachent parmi les souvenirs souvent confus d'un voyage, comme une fusée brille dans les ténèbres.

Revenu chez M. ..., j'ai trouvé une bibliothèque composée surtout des productions contemporaines de l'Allemagne, de la France et

de l'Angleterre. La France dominait. Sur les rayons du planteur se pressaient les poésies de Lamartine, les romans d'Alexandre Dumas et aussi la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin. Aux murs étaient suspendues des gravures d'après les grands maîtres. En outre on voyait çà et là des pipes turques, un fez, des statuettes égyptiennes, et jusqu'à un papyrus hiératique, souvenirs de voyage rapportés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique dans ce coin du Nouveau-Monde. Nous avons acquis, à la table de M. ..., une notion très avantageuse de l'hospitalité du sud, et nous ne sommes revenus à la ville que la nuit, après avoir traversé dans la barque de notre hôte des eaux silencieuses, caressées par une brise douce à respirer et blanchies par une lune brillante. Décidément nous ne sommes plus dans le nord; c'en est fait de l'hiver, et désormais le printemps est devant nous.

A peu de distance de Charleston est un fort que le congrès a fait bâtir et que les *secessionistes,* ceux qui veulent qu'on se sépare de l'Union si le gouvernement attente aux droits et aux intérêts du sud, dénoncent comme élevé pour maintenir la ville dans l'obéissance. Cette menace d'un côté, cette colère de l'autre, semblent annoncer une crise imminente. Le gouverneur nouvellement élu de l'état de Georgie vient de déclarer que, tel cas échéant, il faudrait avoir recours à la séparation, et il a conseillé de s'armer pour être prêt à tout événement. Malgré tout cela, je ne vois personne qui redoute à cette heure la dissolution de l'Union. On sent qu'au moment d'en venir à une détermination si grave, les plus violens hésiteront. Il y a dans ce pays une puissance de bon sens qui arrête les partis lorsqu'ils semblent prêts à se porter aux dernières extrémités. La vivacité même des passions politiques et la liberté avec laquelle elles s'expriment avertissent de leur danger et le préviennent : ainsi le régulateur des machines à vapeur reçoit, de l'excès de la force produite, le pouvoir de modérer cette force.

10 janvier.

Nous partons de Charleston, le beau temps continue. Le chemin de fer traverse de grandes plaines voisines de la mer et plantées d'arbres toujours verts. Le sable alterne avec ces terres marécageuses qu'on appelle des *swamps.* En Europe, c'est en allant vers le nord qu'on trouve sur une vaste étendue des terrains plats et sablonneux, coupés de flaques d'eau et où croissent des forêts d'arbres verts; ici, nous les rencontrons au sud. Ce pays est désert, et il n'y a pas longtemps qu'il n'était habité que par des sauvages. Çà et là, une jolie habitation isolée dans les bois annonce la venue de la civilisation nouvelle au milieu de ces solitudes. On arrive ainsi à un point où le chemin de fer est interrompu. Il faut faire une journée de

voyage en voiture. Sans cette interruption, on pourrait aller de Québec à la Nouvelle-Orléans par les chemins de fer ou les bateaux à vapeur. C'est deux fois la distance de Paris à Saint-Pétersbourg.

Les voitures sont étroites, la route détestable; tantôt on trouve des bourbiers, tantôt on passe sur des rondins qui servent de pavé et font horriblement cahoter la voiture. C'était du reste, il y a vingt ans, à peu près la seule manière de voyager en Amérique. Il est peut-être bon d'avoir laissé subsister ce petit reste de route pour mieux faire apprécier l'avantage des chemins de fer. Nous les retrouvons et nous y passons encore une nuit, avant d'arriver, brisés de fatigue, à Montgomery, au bord de l'Alabama; là nous nous embarquerons sur ce fleuve jusqu'à Mobile, située à son embouchure et qui est une des villes en progrès dans les états du sud.

13 janvier.

L'Alabama coule presque toujours entre des bords abrupts et souvent pittoresques; c'est ce qu'on appelle des *bluffs*. Ce ne sont pas les grands murs de rochers du Saint-Laurent, près de Québec, ce ne sont pas les collines ondulées de l'Ohio, ce ne sont pas les masses arrondies de l'Hudson : ce sont des escarpemens qui tantôt pendent au-dessus du fleuve, nus et dépouillés, tantôt se tapissent d'arbustes, tantôt se couronnent d'arbres verts où s'enlacent des lianes; ailleurs de grands roseaux s'élèvent comme un champ de graminées gigantesques. A travers ces végétations diverses et mêlées, le fleuve déroule ses sinuosités allongées; çà et là, une petite maison rouge se montre dans une éclaircie ou se dessine sur un ciel d'un bleu clair. L'impression de cette nature est un peu sauvage sans être triste. D'ailleurs la scène est animée par une opération qui se renouvelle souvent. Nous recueillons sur notre route des balles de coton venues des plantations voisines et qui doivent être embarquées à Mobile. Ces balles glissent d'ordinaire sur des planches inclinées qui les amènent au bateau, où elles sont empilées comme des pierres de taille qu'on entasse pour former un mur. En voyant ce mur qui s'élève graduellement tout autour du bateau, je comprends qu'à la Nouvelle-Orléans on ait pu, dans la dernière guerre, construire des remparts de coton contre lesquels venaient s'amortir les boulets anglais. Quelquefois, au lieu de glisser sur des planches, les ballots sont lancés le long d'une pente et arrivent en bondissant jusqu'au bord du fleuve. C'est un spectacle assez amusant de les voir ainsi dévaler; on suit avec une sorte d'intérêt dramatique la direction de ces masses qui se précipitent. Les unes suivent la ligne droite et arrivent au but sans effort, les autres s'arrêtent en route, et il faut les pousser de nouveau pour les faire parvenir au bas de l'escarpement; d'autres encore, décrivant

les zigzags les plus inattendus, échappent aux mains qui cherchent à les arrêter au passage et à les empêcher de tomber dans le fleuve, ce qui arrive quelquefois. La tâche est difficile et un peu périlleuse, car un ricochet de cette avalanche est bon à éviter. Un nègre se signale par son adresse et son audace dans ce genre d'exercice, et surpasse de beaucoup sous ces deux rapports les blancs qui travaillent avec lui. Parfois cette opération se fait dans les ténèbres, éclairées seulement par des torches de résine, dont la flamme se reflète dans les eaux, ou bien l'on s'arrête la nuit pour embarquer du bois, ce qui s'opère avec une extrême rapidité. Pendant ce temps, des nègres tiennent une perche au bout de laquelle est une grille portant des charbons enflammés, très semblable à ce que les Arabes appellent un *maschalla,* et que j'ai vu au bord du Nil éclairer de reflets rougeâtres des visages aussi noirs que ceux qui m'entourent sur les rives de l'Alabama.

C'est quelque chose de curieux que ces chargemens de coton sur les rives de ce fleuve solitaire, au milieu des bois, que l'industrie et le commerce apparaissant ainsi tout à coup dans ces lieux qui ne sont pas encore défrichés. Ce contraste est la poésie de l'Amérique actuelle; ce n'est plus l'immensité déserte des grandes forêts primitives qu'on venait y chercher il y a vingt ans, ce n'est pas encore la civilisation purement prosaïque telle qu'on la trouvera ici dans vingt autres années; c'est un état intermédiaire qui fait flotter devant l'imagination un souvenir de la vie sauvage et un pressentiment de la vie policée. Celle-ci, aperçue dans les espaces indéterminés de l'avenir, peut exciter la rêverie, comme la première, imaginée dans un passé inconnu.

Assis à l'avant du bâtiment, je contemple les teintes dorées de la lumière dans le ciel et sur les eaux, et le rivage, doré lui-même par les reflets du couchant : ces teintes me semblent déjà moins dures qu'elles n'étaient dans le nord, et aussi vives. Je n'entends que le bruit des roues et le frémissement de la machine, dont la respiration, saccadée comme celle d'un homme occupé à un travail violent, retentit seule dans le silence universel, et jette à travers l'espace muet un bruit monotone que me renvoie l'écho des grandes plaines inhabitées.

Toujours la négligence américaine! Comme nous nous servons de bois pour chauffer, il sort de la cheminée une colonne d'étincelles qui, la nuit, font un assez bel effet, mais qui pourraient causer quelque malheur sur un bateau chargé de coton. Plusieurs fois des balles ont commencé à prendre feu, par hasard il s'est trouvé là quelqu'un, et le feu a été éteint, mais personne n'est chargé d'y veiller, et certainement chacun n'en dormira pas moins très tranquillement cette nuit.

Qu'on a de peine à atteindre le midi! Quand le soleil brille, je sens

une chaleur soudaine; si le temps se couvre, j'éprouve un froid assez vif. Il faut dire que cette année l'hiver est plus rude que de coutume; en somme cette Amérique est un pays rigoureux, elle a conservé l'âpreté native des contrées qu'une culture ancienne n'a pas adoucies; la terre n'a pas encore été échauffée par l'haleine de l'homme.

J'observe les rapports des blancs et des nègres; les blancs travaillent avec les hommes de couleur, mais ne mangeraient pas avec eux. Il y a à bord un de ces chiens dressés à poursuivre les esclaves marrons dans les bois où ils se réfugient; on en met quelquefois quarante à la poursuite de ces malheureux. On caresse celui-ci, et autour de moi on dit : C'est un bon chien !

15 janvier.

Après plusieurs alternatives du froid et de la chaleur, qui semblent se combattre, voici la neige. Elle tombe sur les balles de coton, ce qui fait un effet étrange. On nous dit qu'on ne se rappelle avoir vu ici de la neige que deux fois. Tout le monde se presse autour du poêle. J'écoute la conversation des gens qui se chauffent. Un homme dont l'habit est troué au coude a la parole, et parle très bien sur des sujets d'intérêt public et local, sur les rapports de la loi de l'état d'Alabama et de la constitution des États-Unis. En France, il aurait fait faire une reprise à son habit et il entretiendrait l'assemblée de ses affaires particulières, ou s'il parlait politique, ce serait pour produire de l'effet. Celui-ci ne songe ni à son habit ni à son personnage; il discute froidement et nettement un point de droit. Personne ne l'interrompt ni ne le contredit; on l'écoute avec une attention silencieuse. Quand il a dit ce qu'il avait à dire, il se tait, et tout le monde en fait autant.

Ce soir, lumière éblouissante et vent glacial : le midi pour les yeux, le nord pour la peau. Après le coucher du soleil, moment solennel. Le fleuve s'est élargi; il coule à pleins bords entre de grandes forêts. A travers les arbres, on aperçoit des plages inondées; on sent l'approche de l'Océan. Demain matin nous le retrouverons à Mobile.

Mobile, 16 janvier.

Malgré la neige, ce phénomène si rare dont je me serais bien passé, nous sommes sous la latitude d'Alexandrie. Aussi Mobile, bien que par extraordinaire il y fasse assez froid, a aujourd'hui un air méridional. Voici enfin des orangers. On vend des cocos et des bananes. Il y a des maisons à colonnes et des tentures devant les maisons pour abriter du soleil comme dans les villes d'Italie. Mobile est traversée par une grande rue où d'autres rues viennent aboutir à angles droits des deux côtés avec cette régularité universelle aux États-Unis, et qui montre que les villes de ce pays ont été faites

exprès pour ainsi dire, et ne se sont pas formées successivement selon le besoin, à travers les siècles, comme nos cités d'Europe. En Europe même, les villes nouvelles sont bâties sur un plan régulier, surtout quand c'est la volonté d'un souverain qui les a improvisées, comme Berlin et Pétersbourg en grand, ou Carlsruhe en petit. On peut citer encore parmi les villes peu anciennes et d'origine princière Turin et Nancy. Dans l'Amérique méridionale, l'Assomption, capitale du Paraguay, était très irrégulière. Un jour le docteur Francia ordonna qu'elle fût jetée par terre et qu'on eût à la rebâtir sur un plan parfaitement symétrique. Le docteur fut obéi. Aux États-Unis, on n'a rien à démolir, et les villes naissent aussi vite par le développement libre des populations placées dans des circonstances favorables qu'ailleurs par l'ordre des princes les plus absolus. On peut regretter ici l'intérêt historique et la physionomie pittoresque de nos vieilles villes européennes, et pour ma part je partage entièrement ces regrets; mais il faut reconnaître que la liberté s'entend aussi bien à bâtir sur un plan régulier que le despotisme. Jusqu'ici, le sud ne me paraît pas plus heureux que le nord en architecture. La façade de la banque de Mobile offre aux yeux un imperceptible fronton surmontant un immense entablement, et l'école un tout petit dôme accompagné d'un vaste péristyle. Le système de M. Owen, qui ne veut pas que dans le pays de la liberté on soumette les différentes parties d'un édifice à une dépendance forcée, a beaucoup trop triomphé dans ces deux monumens.

Nous nous embarquons sur un bateau à vapeur qui nous mènera à la Nouvelle-Orléans. Sur ce bateau, je trouve, en entrant dans le salon, la conversation engagée entre un acteur et deux ministres, dont l'un, au visage mince et aux traits anguleux, doit être méthodiste, et l'autre, qui est bien nourri et a l'air bonhomme, doit être de quelque secte moins ardente, unitairien ou épiscopal, par exemple. La conversation m'a intéressé. D'abord l'acteur a récité avec âme des vers sur Washington. Mon voisin me dit : « C'est la peine d'avoir vécu pour laisser une telle gloire! — Oui, ai-je répondu, une gloire si pure. — Dites si sainte, a-t-il repris vivement. » Cette chaleur d'enthousiasme m'a plu. L'on a ensuite parlé de la condition d'acteur. Le méthodiste a raconté le baptême qu'il avait donné à l'enfant d'un comédien et la douleur qu'éprouvaient ses parens à la pensée du sort qui l'attendait, ce qui était peu aimable pour l'acteur. L'autre ministre a raconté une histoire plus encourageante, celle d'une femme qui se faisait recommander aux prières des fidèles et ne paraissait jamais que voilée à l'église, où elle venait régulièrement tous les dimanches. Le ministre lui ayant demandé qui elle était : « Je suis actrice, répondit-elle. J'ai un engagement; mais je veux sauver mon

âme. » Le pauvre acteur a dit que les circonstances l'avaient entraîné, qu'il était d'une société de tempérance (*a temperance man*), qu'il aimait son chez-soi (*home*), et y vivait avec sa femme et ses enfans; que s'il pouvait trouver un autre métier, même lui rapportant moins, il le prendrait avec empressement. Il me faisait l'effet du bon publicain, et je trouvais, très injustement peut-être, quelque chose de pharisaïque à ce ministre au nez pointu que je suppose être un méthodiste. On a parlé aussi d'un drame appelé *l'Ivrogne*, et qui peint les progrès de la passion depuis le premier verre d'eau-de-vie jusqu'au *delirium tremens*, pièce à laquelle, a dit le gros ministre, assistaient des *clergymen*, et qui a fait plus de bien que tous les sermons et toutes les *lectures* sur la tempérance.

J'ai causé avec un planteur de l'Alabama qui soutient, contrairement à ce qu'on dit dans le nord et, je crois, à la réalité, qu'on est beaucoup plus entreprenant dans le midi. Il prétend que c'est parce qu'on y étudie moins et qu'on s'y instruit par la pratique. Il m'a dit aussi que, bien que dans l'état d'Alabama il n'y ait presque point d'autre culture que le coton, on gagne à le faire venir manufacturé d'Europe. Cependant on commence à essayer des manufactures de coton dans le sud. Je pensais en l'écoutant que les Américains du nord auraient peut-être déjà plus avancé que ceux du midi cette fabrication d'un produit de leur sol.

Tout en causant ainsi théâtre, église, agriculture et industrie, nous arrivons au lac Pontchartrain, retrouvant ainsi les noms français, comme au Canada, à cette autre extrémité de la France américaine. Par une fatalité singulière, nous sommes entrés par la neige dans la Nouvelle-Orléans, où l'on se souvient à peine d'en avoir vu tomber. Cette neige ne peut durer, et d'ailleurs à trois jours d'ici est la Havane, où je suis bien sûr de n'en pas trouver.

Nouvelle-Orléans, 18 janvier.

Il est difficile d'être plus désappointé que je ne l'ai été en voyant la Nouvelle-Orléans à travers la neige et le brouillard; mais, au bout de deux heures, je me promenais par un beau soleil dans les rues de la ville. Elle a ce caractère uniforme que présentent toutes les cités de l'Union au nord et au midi, sans grande différence, ce qu'au point de vue de l'art on pourrait appeler absence de caractère. Une affiche que je rencontre me prouve bien que je suis à la Louisiane et non dans la Nouvelle-Angleterre. Cette affiche annonce en grosses lettres une vente de *terres* et d'*esclaves;* comme si c'était deux choses de même nature. L'un des esclaves à vendre est donné pour idiot; vendre un idiot!

C'est seulement en arrivant à la *Levée* que j'ai eu le sentiment de la

vie commerciale de la Nouvelle-Orléans. Le spectacle qui s'offre à moi m'étonne même après New-York. Un vaste espace s'étend entre la ville et le grand fleuve; cet espace est couvert de tonneaux, de balles de coton, et traversé en tous sens par des charrettes au galop qui emportent les marchandises ou reviennent à vide en chercher d'autres. Ces charrettes sont conduites par des noirs et traînées par des mules, ce qui me présente l'activité du commerce dans une grande ville américaine sous un nouvel aspect. A New-York, le mouvement se répand le long des deux quais qui enserrent la ville; ici il se concentre sur une place immense; on peut l'embrasser d'un coup d'œil. Cette place est limitée, d'un côté par la ville, de l'autre par l'arc du Mississipi, sur lequel sont rangés côte à côte une multitude de grands bateaux à vapeur dont les énormes cheminées s'étendent à perte de vue comme une longue colonnade dressée sur les eaux. A chaque instant, un de ces bâtimens part ou arrive, emportant une foule qui accourt, ou débarquant une foule qui se précipite. Agitation incessante et immense, flux et reflux d'hommes, de femmes, de charrettes, de chevaux, qui vont de la ville au fleuve ou du fleuve à la ville, débouchant par toutes les rues ou se dispersant dans toutes les directions, — c'est à travers ce tumulte, cette cohue grouillante que m'est apparu le Meschacebé!

Notre hôtel est lui-même une curiosité; il renferme une vaste enceinte circulaire que surmonte une coupole, et qui pourrait être une église. Cette enceinte sert de bourse, et on y fait les ventes publiques. Les chambres de l'hôtel n'ont point de sonnettes; les sonnettes sont remplacées par un appareil électro-magnétique; en appuyant sur un bouton, on interrompt le courant, et le chiffre de la chambre qui est reproduit sur un tableau placé dans le vestibule disparaît; un timbre est frappé en même temps; l'œil et l'oreille des garçons, toujours aux aguets, sont avertis à la fois, et le chiffre continue à être absent du tableau jusqu'à ce qu'on l'ait replacé. En ce pays, non-seulement la science est appliquée à l'industrie, mais on l'emploie aux offices les plus vulgaires. Au lieu de tirer le cordon d'une sonnette, on fait jouer une pile de Volta!

Nous trouvons la cuisine meilleure que dans tous les autres hôtels américains : dernier signe de la tradition française dans un pays qui la voit s'effacer tous les jours davantage. Il y a dans la salle à manger des tables séparées où l'on peut s'établir sans être obligé de s'asseoir à son rang le long de ces tables de réfectoire usitées partout ailleurs aux États-Unis. Notre petit groupe français jouit beaucoup de cet arrangement, plus favorable à la conversation et qui permet ce qu'interdisent en général les mœurs américaines, d'être *entre soi*.

Le soir, nous sommes allés voir *le Prophète*. Nous avons eu un cer-

tain plaisir à entendre chanter en français. L'opéra m'a semblé meilleur qu'à New-York. Dans les loges, on retrouvait aussi la France à la toilette et à la tournure des femmes. Quelques-unes nous ont offert de charmans types à demi parisiens, à demi créoles. Paris, le Paris du moins des théâtres du boulevard, était représenté en outre au parterre, d'une manière assez fâcheuse, par des jeunes gens mal élevés et bruyans qui troublaient le spectacle de leurs rires et de leurs quolibets, lesquels, malheureusement pour notre amour-propre national, étaient en français.

Les principaux objets de la curiosité d'un voyageur en ce pays sont l'esclavage et le sucre, deux choses qui se tiennent intimement; il faut donc aller voir des sucreries et des esclaves. Notre bonne fortune nous a fait rencontrer dans M. Roman, ancien gouverneur de la Louisiane, un homme très éclairé qui veut bien nous conduire lui-même à sa sucrerie et nous en faire voir en même temps quelques autres plus considérables que la sienne. La sucrerie de M. Roman est située sur le bord du Mississipi, à une vingtaine de lieues de la Nouvelle-Orléans. Nous nous embarquons sur un des plus grands bateaux à vapeur qui sont rangés le long du fleuve, et nous partons, par un froid assez vif, pour la plantation de M. Roman.

22 janvier.

Me voici donc sur un de ces *steamers* du Mississipi si célèbres par leurs explosions et les désastres qu'elles ont causés. On me racontait hier celle qui, au moment du départ, fit sauter un bâtiment et lança, comme une mitraille, ses débris, qui allèrent tuer un particulier dans un café. Tous les jours on trouve, en lisant le journal, le récit de quelque accident de ce genre. Hier, le même numéro contenait la relation de trois désastres, et tous trois sur l'Ohio et le Mississipi. C'est principalement sur ces deux fleuves que le danger des voyageurs est grand. Ce qui l'augmente beaucoup, c'est la témérité des capitaines. Dans ce pays où l'indépendance individuelle a tant d'avantages, elle offre bien quelque inconvénient. Le gouvernement ne fait presque rien pour garantir la sûreté des voyageurs; c'est à eux de s'enquérir de la qualité des bateaux à vapeur et de la prudence des capitaines. Celle-ci n'est pas toujours très grande. L'un d'eux fit à mon ami M. Gustave de Beaumont une réponse que je citerai, parce qu'elle est caractéristique, et que je tiens de celui à qui elle fut adressée. « Votre machine est bien mauvaise, dit le voyageur au capitaine d'un bateau à vapeur sur l'Ohio. — Oui, monsieur, répondit celui-ci avec un grand flegme. — Et combien de temps comptez-vous vous en servir encore? — Jusqu'à ce qu'elle crève (*till it bursts*). » Sans cesse, et ceci n'est pas non plus une petite cause de danger, il s'établit des luttes de vitesse entre les

bateaux qui voyagent en même temps sur le fleuve. Au lieu de s'opposer à cette dangereuse folie, les passagers très souvent la partagent et excitent l'amour-propre du capitaine, déjà trop disposé à une joûte sottement périlleuse. On a vu jusqu'à des femmes, possédées de cette frénésie, donner pour alimenter le feu tout ce qu'elles se trouvaient porter avec elles d'objets combustibles. Si l'on n'exposait que sa vie par ces gentillesses, ceux qui l'estiment assez peu pour la jouer ainsi seraient bien les maîtres de la risquer, et personne ne se permettrait de l'apprécier plus qu'eux-mêmes; mais quand on songe qu'ils exposent en même temps plusieurs centaines d'existences qui peuvent être plus précieuses que la leur, on ne saurait trouver d'expressions assez sévères pour blâmer cette gloriole coupable. Le mal est devenu si grand qu'il ne peut manquer de provoquer le remède. A l'heure qu'il est, la moitié des bâtimens à vapeur construits en Amérique depuis vingt ans ont été détruits soit par le choc d'autres bâtimens, soit par suite d'explosion (1).

Toute la journée a été consacrée à visiter la sucrerie de M. Roman et celles de deux de ses voisins. Un charmant intermède de ces visites aux établissemens sucriers, c'étaient nos promenades à travers les beaux jardins des plantations. J'ai vu, pour la première fois, plusieurs arbres des tropiques et un oiseau moqueur en cage. A dîner, j'ai mangé de la confiture de goyave. Le soir, j'ai été dans une savane, où je me suis embourbé jusqu'aux genoux; mais c'était une savane, cela console un peu. Une sucrerie est à la fois une exploitation agricole et une entreprise manufacturière. Il est toujours curieux de suivre tous les degrés par où passe une matière brute pour être transformée en un objet utile, de voir, par exemple, d'affreux chiffons, réduits en sale bouillie, devenir un papier éblouissant de blancheur. Ici le point de départ est encore plus éloigné, et le chemin encore plus long d'une bouture de canne fichée en terre jusqu'à un pain de sucre parfaitement raffiné. Ce qui m'intéressait davantage, c'est que la culture de la canne et la fabrication du sucre sont liées à une question d'humanité, le maintien ou l'abolition de l'esclavage. En effet, le sucre est le grand ennemi de l'émancipation des noirs. La nécessité du travail esclave pour la production avantageuse de cette denrée, dont l'usage est universel, est un des principaux argumens qu'on allègue en faveur de l'esclavage. Nulle autre culture ne peut réclamer, autant que la culture du sucre, le travail forcé des noirs, comme une condition indispensable. En Virginie, par exemple, où la principale culture est celle des céréales, l'esclavage

(1) Ce chiffre a été établi par le représentant qui a présenté au congrès un bill pour la sûreté de la vie des voyageurs sur les bateaux à vapeur. Le bill a été adopté.

n'a pas de raison d'être, et j'ai entendu des planteurs de cet état déplorer sincèrement son existence. Le coton est cultivé en Sicile, à Malte, en Grèce, aux Indes Orientales; le café, à Ceylan, à Java, à Sumatra; le tabac, dans une grande partie de l'Europe (1). De plus, aucun de ces produits ne demande les efforts et la fatigue qu'exigent le sarclage, l'abatage de la canne et toutes les opérations qui transforment le suc de ce végétal en sucre, opérations qui doivent s'accomplir rapidement pendant un certain temps de l'année et sans interruption, ce qui surtout est mis en avant pour établir la nécessité du travail esclave. On a besoin, dit-on, de nègres esclaves pour faire croître et recueillir la canne, pour en manufacturer le produit, et eux seuls peuvent supporter le travail si dur de l'abatage en plein soleil. D'abord ce travail ne peut-il être rendu moins pénible? Depuis que j'ai vu si bien fonctionner la machine à moissonner, je ne saurais m'empêcher de me demander si on ne pourra employer aussi une machine pour abattre la canne; mais admettons que cet espoir soit un rêve, ce qui n'en est pas un ce sont les avantages que peuvent procurer aux producteurs de sucre, pour se passer d'esclaves, la division du travail agricole et du travail manufacturier, le perfectionnement des procédés et l'emploi des machines. Ici, les hommes les plus compétens me viendront en aide : ils diront, comme ils l'ont fait dans plusieurs ouvrages estimés, que le moyen de réussir sans esclaves, c'est de diminuer les frais de production, et surtout, — pour n'avoir pas besoin d'une masse d'hommes réunis sur un point, dans un temps donné, et condamnés pendant ce temps à des efforts extraordinaires, — de séparer la culture de la fabrication, d'établir, comme on l'a déjà essayé dans nos colonies, des usines centrales, vraies manufactures de sucre, auxquelles les planteurs envoient leur canne (2). La condition de tout perfectionnement, c'est la division du travail; l'enfance de l'art, c'est la réunion dans les mêmes mains des industries les plus diverses. Le sauvage fait sa cabane et son vêtement, et le comble de la civilisation, c'est que dix personnes concourent à fabriquer une épingle. Le planteur est en même temps manufacturier, négociant, agriculteur, mécanicien, chimiste. Pourquoi ne pas séparer ces industries? Toutes y gagneraient, et d'abord l'industrie agricole. La culture de la canne demande un soin délicat. M. J. Léon, auteur d'un ouvrage récemment publié en Angleterre, compare un champ de cannes à une pépinière de jeunes arbres où le travail attentif ne peut être remplacé

(1) Le sucre lui-même est produit sans esclaves au Mexique, dans les colonies anglaises et françaises depuis l'abolition de l'esclavage. Quand je serai à la Havane, j'examinerai si cette abolition a été aussi funeste à ces colonies qu'on le dit souvent.

(2) *Annales Maritimes, Revue Coloniale,* 3e série, XXXIIe année, t. IV, p. 275.

par la force brute. Il conseille l'établissement de cultures peu étendues, très soignées, dont les produits seraient portés à un manufacturier qui, concentrant ses soins et ses capitaux sur la fabrication seule, pourrait y introduire l'emploi des procédés les plus savans, des machines les plus perfectionnées.

L'amélioration des procédés est en effet ce qui contribuera le plus, en augmentant le rendement en sucre et par là les bénéfices, à dispenser les planteurs d'employer le travail esclave. Déjà de grands progrès ont été faits en ce sens : on a remédié, par exemple, à la perte produite par un feu vif et très prolongé, en faisant la *cuite* dans le vide, ce qui permet d'opérer l'évaporation à une température moins élevée. Le liquide, soustrait en partie, par la production d'un vide incomplet, au poids de l'atmosphère, se vaporise plus rapidement, et la liqueur sucrée n'a pas le temps de se détériorer. L'appareil le plus parfait est celui qu'a imaginé M. Derosne et qu'a perfectionné un Américain, M. Rillieux. Malheureusement, des renseignemens que j'ai recueillis dans le peu de sucreries que j'ai visitées, il semblerait résulter que cet appareil n'a pas produit jusqu'ici tout ce qu'on attendait; il est fort coûteux, se dérange facilement, et alors il est très difficile à réparer. Un planteur, qui avait fait venir de Paris avec l'appareil un mécanicien pour le tenir en bon état, n'a pu cependant y parvenir. Tout en constatant ces mécomptes, je pense qu'ils ne doivent pas décourager; le temps pourra y remédier, et de semblables difficultés de détails sont inhérentes à tous les perfectionnemens nouveaux. Les Hollandais ont, à ce qu'il semble, su tirer un meilleur parti de ces appareils dans leur colonie de Java. En 1846, il existait à Java sept usines à sucre fonctionnant par la méthode de Derosne et Cail; l'installation de chacune a coûté environ 300,000 florins (525,000 francs), dont le gouvernement n'a pas hésité à faire l'avance (1). Ce qui doit soutenir l'espoir des fabricans de sucre de canne, c'est ce qui s'est passé pour le sucre de betterave. Accueilli d'abord par le doute et la raillerie, puis atteint en France par la protection accordée au sucre colonial, il a su profiter du mouvement scientifique européen au centre duquel il était placé, et il a perfectionné ses procédés de manière à pouvoir lutter contre les désavantages de la position qui lui était faite. A l'origine, on ne tirait de la betterave qu'un dixième du sucre qu'elle contient; aujourd'hui on est parvenu à en tirer les huit dixièmes (2), tandis qu'on n'obtient guère qu'un tiers du sucre que la canne renferme (3). On voit que

(1) *Annales Maritimes, Revue Coloniale*, 3e série, xxxie année, t. III, p. 616.

(2) Péligot, *Rapport adressé à M. l'amiral Duperré sur des expériences relatives à la fabrication du sucre de canne*, 1843, p. 91.

(3) Les fabricans de sucre obtiennent tout au plus de la canne 8 ou 6 pour 100 de

la fabrication du sucre de canne a encore de grands progrès à faire en imitant le progrès d'une industrie rivale, *fas est et ab hoste doceri.*

Comme les travaux de la sucrerie sont interrompus parce que le suc des cannes est congelé par le froid extraordinaire de la saison, je ne verrai pas aujourd'hui travailler les esclaves. Tout ce que j'apprends de leur sort me fait croire qu'en général il n'est pas très rigoureux. On me montre l'infirmerie où un médecin attaché à l'exploitation vient chaque jour visiter les nègres malades. Il y a pour les enfans de vraies salles d'asile : cette invention touchante de la charité européenne avait été devancée dans les habitations des possesseurs d'esclaves. Tout en approuvant ces soins, on ne peut s'empêcher de songer qu'ils ne sont pas désintéressés, qu'ils ressemblent un peu trop à ceux qu'un propriétaire intelligent donne à son bétail. L'intérêt bien entendu du planteur est de conserver et de soigner ses nègres. Soit, mais cela ne suffit point pour les défendre d'un travail forcé et de mauvais traitemens qui ne vont pas jusqu'à les tuer. Je crains que les calculs de l'intérêt ne soient pas une protection bien efficace pour les vieillards qui ne peuvent plus servir. On m'a montré, il est vrai, de vieux nègres qui paraissaient jouir assez comfortablement de leurs invalides, mais ils devaient ce bien-être à l'humanité des propriétaires; peut-on compter toujours sur cette humanité, surtout si les propriétaires se trouvent dans la gêne ou la détresse? Il y a chez nous des exemples de vieux chevaux qu'on laisse paître jusqu'à leur mort, bien qu'ils soient hors de service; mais il y en a beaucoup d'autres qu'on use sous les coups jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons qu'à être abattus. En somme, l'intérêt des maîtres me semble offrir à leurs esclaves une garantie insuffisante. Eh! mon Dieu, si les hommes suivaient toujours leur intérêt bien entendu, combien de mal de moins sur la terre! Mais la passion du moment ne nous fait-elle pas oublier sans cesse ce qui serait notre véritable intérêt? Et puis la vie morale, le développement intellectuel, comment les concilier avec l'esclavage? La loi défend d'apprendre à lire et écrire aux esclaves, et punit le maître, s'il désobéit. Cette loi n'est éludée que pour les noirs attachés au service personnel, parce qu'on trouve qu'il est commode qu'un domestique sache écrire ses comptes; en général, elle est rigoureusement observée. Oter à l'homme les moyens de cultiver son intelligence, c'est plus que lui ravir un sens, c'est mutiler son âme. Du moins n'interdit-on pas aux esclaves toute communication avec les ministres de la religion. M. Roman, qui est catholique, ouvre sa plantation

sucre brut, et 2 ou 3 de mélasse, tandis que cette plante contient 18 pour 100 de matière sucrée. Péligot, *sur la Composition chimique de la canne à sucre de la Martinique*, 1840, p. 25.

aux prêtres pour instruire ses noirs, leur apporter les consolations et les secours de son culte, et même il ne repousse pas les méthodistes qui se présentent. C'est quelque chose; mais est-ce assez?

J'ai beau faire, beau chercher à être de sang-froid dans une question si grave : les inconvéniens de l'esclavage sous sa forme la plus adoucie révoltent ma raison autant que mon cœur. Et puis, quand il n'y aurait que cet odieux préjugé de la peau (1), qui poursuit ses victimes de génération en génération là même où le signe de la race a presque entièrement disparu, condamne des femmes remarquables par la blancheur de leur teint à partager le sort des gens de couleur, et les repousse de la société et dans le vice (2)! Ici une question se présente : Y a-t-il ou n'y a-t-il pas quelque chose de fondé dans le préjugé contre la race nègre? Cette race est-elle à quelques égards distincte de la race blanche et inférieure à elle? Disons d'abord que la solution de cette question n'a rien à faire avec la justification de l'esclavage, car on n'a pas encore reconnu que les gens bornés doivent être les esclaves des gens d'esprit. De plus, la différence des races n'est pas du même ordre que celle qui distingue les espèces animales entre elles, puisque les unions des noirs et des blancs sont fécondes et donnent des produits féconds. L'unité humaine a été défendue par les plus grands anatomistes et l'est aujourd'hui par M. Flourens et par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. Presque seul M. Agassiz soutient que le genre humain ne peut provenir d'un seul couple. Quand on admettrait cette opinion, contre laquelle s'élèvent des objections de plus d'un genre, il n'en faudrait pas encore déduire le droit d'esclavage, car pour avoir des aïeux distincts, les blancs et les noirs n'en seraient pas moins des créatures douées des mêmes facultés, ayant une âme immortelle et douée de la liberté morale; ils ne seraient plus de même race, mais ils seraient encore de même espèce. La question de l'esclavage n'est nullement intéressée dans celle de l'identité absolue de l'organisation humaine. Que les blancs et les noirs diffèrent non-seulement par la couleur, mais encore par la constitution de la peau, non-seulement par la configuration extérieure

(1) Ce préjugé commence à diminuer quelque peu. On m'a parlé d'un homme de couleur fort habile en certaines parties de l'industrie sucrière. On avait besoin de lui dans une plantation : il a mis pour condition à ses services qu'il dînerait avec ceux qui les réclamaient. Grand embarras à ce sujet. Enfin voici, après mûre délibération, le parti qu'on a pris. Les vieux parens n'ont voulu entendre à rien et ont préféré dîner dans leur chambre; les jeunes gens, plus esprits forts, se sont mis à table avec l'homme de couleur. Ce petit fait indique un progrès.

(2) Du reste, la classe des Aspasies quarteronnes diminue, nous assure-t-on, à la Nouvelle-Orléans. En même temps que les Irlandais dépossèdent à coups de poings les noirs libres de leurs fonctions de portefaix, les Irlandaises font une concurrence victorieuse aux belles de sang mêlé.

du crâne, mais par le volume du cerveau et par la place qu'occupe le trou occipital; qu'un os dans le talon du nègre se rapproche ou non du même os chez les singes, — les noirs comme les blancs pensent et veulent, et les blancs n'ont pas le droit de les considérer comme des choses quand Dieu en a fait des personnes. Chaque portion de la grande famille humaine a des aptitudes diverses. Certaines facultés sont plus développées chez quelques-unes, moins chez d'autres. On ne saurait nier qu'il n'existe entre elles une inégalité de facultés, en même temps qu'elles offrent une complète égalité de nature. Les nègres ne paraissent pas avoir la même énergie d'intelligence et de volonté que les blancs. Par la mobilité, la légèreté, l'insouciance du lendemain, ils ressemblent aux enfans; comme les enfans, ils peuvent être cruels. L'abbé Grégoire, qui a écrit un livre sur la *Littérature des Nègres*, ne cite rien qui prouve chez eux un véritable instinct poétique. Toussaint-Louverture est le seul noir qui ait montré un grand caractère. Il n'en est pas de même des mulâtres. Ceux-ci n'ont plus rien des qualités enfantines et affectueuses des nègres; ils sont énergiques et intelligens. Le mélange du sang serait la véritable manière de perfectionner la race noire. Par les mariages, au bout de quelques générations, elle s'absorberait dans la race blanche. Malheureusement il existe sur ce point aux États-Unis une antipathie qui se conçoit sans peine, et les partisans les plus zélés de la race nègre, les dames abolitionistes surtout, n'auront jamais à cet égard le courage de leur opinion. Que reste-t-il donc à faire? On retombe dans les difficultés dont j'ai déjà parlé; en avançant dans le pays, en me pénétrant d'une horreur toujours croissante pour l'esclavage, après avoir interrogé les hommes d'état qui gémissent le plus de ce fléau de leur patrie, je ne vois pas plus que le premier jour un moyen pratique de s'en délivrer. Cependant ce moyen se trouvera, parce qu'il faut qu'il se trouve. On finit quelquefois par découvrir un remède pour les maladies qui semblaient incurables.

Ce qu'il importe de repousser et de flétrir, ce sont les sophismes par lesquels on voudrait défendre une institution détestable et funeste. Dites que les maîtres cruels sont rares, que la mortalité est moins grande chez les noirs esclaves que chez les noirs libres; dites que parmi les philanthropes d'Europe il en est qui hésiteraient à sacrifier leur fortune et le patrimoine de leurs enfans; que le congrès n'a pas constitutionnellement le droit d'imposer l'affranchissement; qu'en supposant possible le rachat des esclaves par les états, trois millions de nègres affranchis jetés dans une société comme celle des États-Unis serait un grand péril; mais ne niez pas que le travail forcé, un travail très rude surtout pendant les trois ou quatre mois que dure chaque année la fabrication du sucre, imposé à des créatures hu-

maines; que la possibilité seule, quand même le fait serait aussi rare qu'on le dit, de la séparation des mères et des enfans; que l'honneur des femmes sans défense, que l'interdiction de tout développement intellectuel et moral, que les chances de la servitude infligées à un être humain, dont on dispose sans sa participation, sont des choses contraires à la loi de nature et à la loi chrétienne. Ne soyez pas d'une intolérance vraiment intolérable pour ceux qui pensent et disent des vérités manifestes, ne brisez pas leurs presses, ne les pendez pas, ne les brûlez pas; que des prédicateurs ne défendent plus l'esclavage la Bible à la main, comme si les chrétiens étaient des juifs, ou comme si l'esclavage était en Amérique ce qu'il est en Orient; que des écrivains n'avancent pas, comme a eu le malheur de l'écrire un fils du brave et infortuné Murat, — que l'esclavage est le pivot de la société américaine, que toute peine mérite salaire, et que le marchand qui a été chercher des esclaves sur la côte de Guinée doit être indemnisé de ses fatigues. — Justifier le mal est pire que de le commettre.

Une seule tentative en faveur des nègres a réussi, c'est l'établissement de Libéria sur la côte d'Afrique. Cette colonie, composée d'esclaves rachetés ou affranchis, est aujourd'hui un petit état indépendant qui prospère, et où une société vraiment philanthropique transporte annuellement un certain nombre de noirs. Cette entreprise a eu deux adversaires : les marchands d'esclaves et les abolitionistes exaltés; mais elle ne s'est pas découragée, et les progrès de Libéria ne se sont point ralentis depuis son origine jusqu'à ce jour.

Si c'est aux Anglais qu'il faut attribuer l'origine de l'esclavage dans l'Amérique du Nord, il est juste de dire qu'à eux appartient l'honneur des premiers commencemens de Libéria. Après un jugement prononçant qu'il ne pouvait y avoir d'esclaves sur le sol anglais en 1787, on transporta sur la côte d'Afrique quatre cents noirs et soixante Européens. C'est à cette colonie, qui, en 1828, comptait déjà quinze cents Africains, que Jefferson proposa d'admettre des émigrans des États-Unis; il nourrissait ce dessein depuis 1801. Déjà, en 1816, ce projet avait occupé la législature de Virginie; la société américaine de colonisation fut organisée en 1817 par M. Finley. Quand on lui adressait des objections, il répondait : « Je sais que ce dessein est de Dieu. » Une dame donna soixante esclaves à la société. Un planteur en affranchit quatre-vingts, un autre soixante. La colonie eut des temps difficiles, et les traversa courageusement. Un petit roi africain qui lui avait vendu des terres, craignant avec raison que sa présence ne fût un obstacle au commerce des esclaves, voulut la détruire; heureusement elle avait pour chef un homme résolu, nommé Jehady Ashmun; il fit entendre aux colons de simples

et fortes paroles pleines de confiance en Dieu et en leur bon droit sur la nécessité d'une énergique résistance. On abandonna cent cinquante-quatre maisons qu'on ne pouvait défendre, on environna le reste de palissades, et, après plusieurs attaques vaillamment soutenues, l'ennemi fut repoussé. Depuis, le repos de la colonie n'a plus été troublé. En 1847, elle a proclamé son indépendance, qui a été reconnue par la France et l'Angleterre. Le gouvernement est modelé sur celui de États-Unis. Le président actuel, M. Roberts, est venu à Londres et à Paris; c'est un mulâtre fort intelligent. La république de Libéria occupe un espace de cinq cents milles le long de la côte de Guinée. Peu nombreuse encore, elle étend sa protection et son influence sur plus de deux cent mille natifs qu'elle civilise. Elle a son pavillon, ses douanes, fait le commerce et se livre à l'agriculture; tous les champs sont bien cultivés. En général, les noirs travaillent; ils sont heureux de leur condition. L'un d'eux disait : « Ici je suis un homme blanc. » Il y a à Libéria des écoles et des journaux; on voit que la race nègre affranchie n'est pas partout ce qu'elle s'est montrée à Haïti. L'établissement de Libéria offre plusieurs avantages : il est sur cette partie de la côte un obstacle au commerce des esclaves, il tend à introduire quelque civilisation parmi les populations barbares qui l'environnent, il offre enfin une véritable patrie à des hommes qui, en sortant de l'esclavage, n'en auraient point trouvé aux États-Unis. Malheureusement le remède est bien peu de chose pour l'immensité du mal. Il y a trois millions d'esclaves en Amérique et quelques milliers d'affranchis à Libéria.

Après ma visite aux sucreries, nous sommes venus passer quelques jours à la Nouvelle-Orléans. Ces jours ont été remplis fort agréablement; nous avons retrouvé avec plaisir l'opéra français et la société française. Un bal chez M. Slidell est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus parisien en Amérique. Dans trois salons se pressait un monde fort brillant. Une certaine grâce créole se remarquait chez plusieurs des belles danseuses que j'admirais; le mélange du sang français et du sang anglo-saxon avait produit de très beaux résultats. Au premier étage nous attendait un souper fort convenablement servi. Malheureusement on n'avait pas compté sur le froid extraordinaire de cette année, et l'on gelait dans l'escalier, car on ne peut s'aviser d'avoir des calorifères sous une latitude qui mûrit la canne à sucre. A cela près, on eût pu se croire dans une élégante maison de Paris, si ce n'est que tout le monde parlait anglais. L'anglais est la langue de la société à la Nouvelle-Orléans. Tous les habitans d'origine française savent notre langue; mais on m'assure que leurs enfans commencent à n'apprendre que l'anglais.

La Louisiane a au congrès un représentant français de nais-

sance : c'est M. Soulé, réfugié politique de la restauration, qui a épousé avec une grande violence les passions du sud ; champion véhément, dans le congrès, de l'esclavage et de la conquête, M. Soulé y est éloquent en anglais. Les traces de la France s'effacent rapidement dans la Louisiane, et bien qu'un quartier de la Nouvelle-Orléans soit presque exclusivement occupé par une population d'origine française, la nationalité américaine, qui gagne chaque jour, ne tardera pas à faire disparaître ces restes d'une nationalité étrangère. Les Romains ne transformaient pas à ce point les peuples qu'ils soumettaient par les armes, car on a des preuves que dans l'empire romain diverses populations conservèrent l'usage de leur langue jusqu'aux derniers temps de la domination impériale. On pourrait plutôt comparer ce travail d'assimilation et d'absorption volontaire qu'exercent les États-Unis à l'infiltration de la civilisation grecque dans toutes les parties du monde où elle pouvait atteindre, et cette infiltration même était moins prompte. Il faut pourtant qu'il y ait une grande puissance dans des institutions et des mœurs auxquelles rien ne peut résister.

Je ne trouve pas à la Nouvelle-Orléans la même vie intellectuelle, le même mouvement scientifique qu'à Boston, à New-York, à Philadelphie. Cependant on y fait en ce genre de louables efforts et non sans succès. La *Medical collection* contient une suite d'imitations anatomiques en carton, qu'on a fait venir de Paris. J'y ai vu aussi quelques curiosités, entre autres un cochon né avec une trompe, parce que la mère pendant sa grossesse avait été effrayée par un éléphant; c'était avoir l'imagination bien vive pour une truie. Un physicien, M. Riddell, s'est occupé de ces animaux microscopiques si curieux dont les dépouilles presque imperceptibles ont formé des montagnes. En véritable Américain, qui cherche à tout faire par lui-même, M. Riddell a construit son microscope de ses propres mains, sauf les verres, qui sont de M. Spencer de New-York. Encore en cela fidèle au caractère national, M. Riddell m'a assuré que, si les savans français étaient supérieurs aux savans anglais et américains, M. Spencer l'emportait sur tous les fabricans d'instrumens d'optique, soit de la France, soit de l'Angleterre; j'ai quelque peine à le croire. Chez M. Riddell se trouvait un botaniste qui habite les bords de la Rivière Rouge, à l'ouest du Mississipi. Hier il n'y avait là que des sauvages, aujourd'hui il y a des botanistes. J'ai assisté à un cours de chimie que fait M. Riddell. Le sujet de la leçon était le chlore. Ce hasard m'était heureux, car j'avais là encore un intérêt de famille, mon père ayant le premier reconnu un corps simple dans ce gaz qu'on regardait comme un corps composé et qu'on appelait acide muriatique oxygéné. A la détermination de la vraie nature du chlore se rattachait, comme on sait, toute une révolution dans la théorie chimique fondée par Lavoisier.

J'ai entendu plusieurs fois mon père me raconter que sa conviction sur ce point avait précédé toutes les autres, et combien il avait fait d'efforts on peut le dire, avec un désintéressement d'amour-propre vraiment admirable pour engager plusieurs savans français à adopter cette vérité nouvelle. Tous ceux qui l'ont connu rendront témoignage à cet amour de la vérité pour elle-même qui était chez lui une passion : peu lui importait d'attacher son nom à une découverte; ce qui lui importait, c'était que la découverte fût faite.

M. Riddell a mis à notre disposition avec beaucoup d'obligeance une voiture pour aller visiter un point intéressant, le *Schell-road,* route dont les matériaux sont fournis par une coquille fossile qui se trouve là dans une prodigieuse abondance. Après avoir vu le *Schell-road,* nous avons suivi le *bayou* Saint-John. On appelle *bayou* des canaux qui coupent en tous sens le pays. Les environs du *bayou* Saint-John offrent un aspect singulier. Le canal se prolonge à travers des roseaux jaunâtres; derrière des groupes de *palmettos* s'élèvent des arbres toujours verts; sur le premier plan sont d'autres arbres dépouillés de leurs feuilles; des voiles glissent sur le canal. C'est un peu la Hollande, mais près du tropique. Les marais pontins, quand Horace les traversait en bateau, devaient assez ressembler à cela. L'effet général du paysage est triste, mais ce paysage a un certain charme; de jolies maisons apparaissent parmi les pins, les cyprès, les orangers et les magnolias; le ciel est doux et pâle. Arrivés au bord du lac Pontchartrain, nous sommes dans la solitude et comme au bout du monde, mais on voit à quelque distance plusieurs *steamers* dont les cheminées fument et qui sont prêts à s'éloigner.

Je ne m'attendais pas à trouver l'Égypte à la Nouvelle-Orléans. Presque au moment de partir, j'ai appris que M. Gliddon venait d'arriver, et j'ai pu assister à l'ouverture de son cours sur les antiquités égyptiennes. M. Gliddon a résidé longtemps au Caire, et après s'être mis au courant des travaux qu'a créés en Europe l'impulsion donnée par le génie de Champollion, il a entrepris de faire connaître ces travaux à ses compatriotes. M. Gliddon a parcouru toutes les grandes villes des États-Unis en enseignant les principes de la lecture des hiéroglyphes, et en exposant les résultats de la science à un auditoire qui se renouvelait partout où le professeur portait son enseignement nomade. On ne croirait pas que la curiosité des Américains à l'endroit des hiéroglyphes et des momies ait pu faire une existence honorable à M. Gliddon. C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai assisté ici à la première leçon de ce propagateur zélé d'une science qui m'intéresse, et j'ai eu un vrai plaisir à le connaître personnellement. La salle du cours était tapissée de dessins et de peintures qui représentaient les principaux objets sur lesquels roulera l'enseignement de M. Gliddon.

L'assemblée était nombreuse; beaucoup de dames y figuraient. Le professeur a exposé devant cet auditoire très attentif les premiers élémens de la lecture des hiéroglyphes. Cette exposition a été très favorablement accueillie. J'ai eu moi-même, grâce à M. Gliddon, à me louer de la bienveillance de ses auditeurs. Le professeur ayant bien voulu me nommer parmi ceux qui s'étaient occupés de ces études à propos de l'inscription de l'île de Philé, découverte par M. Lepsius, et dont j'ai rapporté une empreinte, le public a applaudi. Quand je prenais avec M. Durand l'empreinte d'une inscription égyptienne dans l'île de Philé, je ne m'imaginais guère qu'un jour il en serait question devant moi sur les rives du Mississipi.

26 janvier, en route vers la Havane.

Rien ne peut égaler la confusion du départ. Tout le monde, selon l'usage, attend le dernier moment pour s'embarquer. Hommes, femmes, enfans, porteurs chargés de bagages, se pressent sur la planche étroite qui conduit au bateau. Les effets des voyageurs sont entassés pêle-mêle. Il m'a été impossible de découvrir mon sac de nuit, et je pars sans l'avoir vu transporter à bord; mais je commence à me faire aux habitudes américaines, et j'ai la confiance qu'il se retrouvera, ce qui en effet est arrivé.

Me voilà donc de nouveau sur le Mississipi, que je vais descendre jusqu'à la mer. Les bords du fleuve sont plats; son eau limoneuse forme des tourbillons qui le rendent très dangereux pour ceux qui y tombent. On dit qu'il ne rend jamais ce qu'on jette dans ses flots. Il a en quelques endroits plus de deux cents pieds de profondeur. On compte quatre cents affluens qui viennent se verser dans son sein. C'est une des masses d'eau les plus respectables de l'univers. La Tamise, la Loire, le Pô, l'Elbe, la Vistule, le Danube, le Dniéper, le Don, le Volga, le Rhin, ne forment pas le tiers du volume des eaux du Mississipi. Ce fleuve mérite son nom, qui veut dire père des eaux.

La vallée du Mississipi est une région immense. On a calculé que, si elle était peuplée proportionnellement à l'Angleterre, elle contiendrait les deux tiers de la population entière du globe terrestre, et on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas ainsi avec le temps. Alors la Nouvelle-Orléans sera peut-être la plus grande cité qu'ait jamais vue le soleil. Déjà le commerce du Mississipi a été évalué en 1850 à près de 1 milliard et demi. On estime qu'il s'élèvera à une somme double, environ 3 milliards, en 1860. Ces perspectives de l'avenir sont imposantes; elles frappent l'imagination et peuvent l'inspirer de diverses manières. Tandis qu'un Américain, M. Ruggles, exprime son admiration à sa manière en appelant le Mississipi une immense machine qui épargne le travail (*a labour saving machine working one*

a scale so vast), le capitaine Maury, dans une lettre adressée à un journal américain, saluant l'avenir du commerce qui réunira un jour le Mississipi et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, s'écrie avec enthousiasme : « Le golfe du Mexique n'est qu'une expansion du Mississipi, comme la mer des Caraïbes n'est que l'expansion en une vaste nappe d'eau de l'Amazone, de l'Orénoque, de la Madeleine. Ces deux bras de l'Océan sont la source du grand courant marin (*gulf stream*). Les habitans de la vallée du Mississipi n'ont qu'à repousser du pied la pierre dont les lois commerciales ont scellé cette source, et eux et leurs enfans et les enfans de leurs enfans savoureront les douceurs et s'enivreront des richesses qui leur sont réservées, et il n'y aura personne pour se mettre entre ces biens et eux. »

Telle est aujourd'hui la poésie du Mississipi, dans lequel on chercherait vainement ce vieux Meschacebée roulant à travers le silence des forêts primitives. L'Amérique d'*Atala* et des *Natchez* ne se retrouve plus guère; mais au milieu de cette Amérique nouvelle qui l'a remplacée, l'imagination est comme hantée par les visions grandioses et brillantes dont elle a été nourrie. Ces souvenirs doivent m'être présens plus qu'à personne, à moi, qui ai eu pendant trente ans l'honneur d'approcher chaque jour le grand peintre du Nouveau-Monde, et qui me fais un devoir, puisque l'occasion s'en présente, de protester contre les attaques injustes que l'on n'a pas épargnées à cette noble mémoire.

A mesure qu'on avance à travers le delta du Mississipi, on voit le fleuve jaunâtre couler à pleins bords entre des rives basses, sous un ciel gris. Sur ces terres à fleur d'eau croissent confusément des arbres dont les branches se tordent en tous sens, et qui semblent faire des contorsions bizarres. En avant se montrent quelques touffes de palmiers nains; au loin devant nous, le fleuve apparaît des deux côtés comme une corde noire tendue à l'horizon. Ce paysage n'est pas beau, ni laid non plus, mais grand et triste.

Le delta fait comme une pointe dans le golfe du Mexique, de sorte qu'on voit la mer à droite et à gauche par-delà une mince langue de terre, et qu'avant d'y être entré on en est comme environné. Sur les derniers prolongemens du sol américain; il y a encore quelques maisons qui s'élèvent entre les roseaux; le fil aérien du télégraphe électrique court à travers les airs, suspendu au-dessus des solitudes et apportant des nouvelles de la civilisation à ces régions perdues où la terre confine et se mêle à l'Océan. En contemplant le delta du Mississipi, je pense au Nil : même couleur des eaux, même horizon. Nés de causes analogues, tous les deltas se ressemblent. Si le temps était plus chaud, je verrais des caïmans dormir au soleil sur les bancs de sable, comme je le voyais faire aux crocodiles dans la Haute-

Égypte. Aspect semblable et destinée contraire : là toute la grandeur du passé, ici toute la puissance de l'avenir. L'imagination est accablée, quand en présence des pyramides elle s'interroge sur ce qui existait il y a cinq mille ans; elle est écrasée quand aux rives du Missisipi elle se demande ce qui sera dans cinq mille ans.

Elle peut aussi se plonger dans un passé auprès duquel les œuvres les plus antiques de l'homme sont bien jeunes. M. Lyell a conclu, d'un calcul fondé sur la quantité de matière solide charriée annuellement par les eaux, qu'il a fallu soixante-sept mille ans pour former le delta du Mississipi, et d'après M. Élie de Beaumont, ce delta est entre tous ceux des grands fleuves celui qui se forme le plus rapidement. Quelle antiquité cela donne au delta du Nil, dont les progrès sont beaucoup moins rapides (1), et combien se sont abusés ceux qui voulaient que l'origine de ce dernier fût postérieure au commencement des temps historiques! Quand on fouille dans le delta du Mississipi, on trouve plusieurs étages de forêts souterraines, entassés par lits successifs les unes au-dessus des autres. Dans une de ces fouilles, on a découvert, dit-on, un crâne humain. D'après la profondeur de son gisement, un auteur américain affirme que ce delta était habité par l'homme il y a cinquante-sept mille ans, fait qu'il faudrait vérifier et conclusion que la science ne peut admettre; car s'il est quelque chose de démontré en géologie, c'est le peu d'ancienneté de la race humaine sur la terre.

Le moment où l'on s'apprête à passer la barre est toujours un peu solennel : on fait silence. Des remorqueurs passent très près de nous; il semble qu'on va se heurter : c'est que personne ne veut sortir du chenal. Enfin nous avons passé; nous sommes en mer : on le sent déjà au balancement d'abord presque insensible des vagues. Longtemps l'œil suit le cours du Mississipi se prolongeant au sein du golfe, et formant une traînée blanchâtre qui finit par se perdre à l'horizon.

J'ai vu le Canada, je vais voir l'île de Cuba, et, j'espère, le Mexique. Ces trois pays sont appelés à faire tôt ou tard partie de l'Union américaine. Le Canada, qui est en ce moment bien gouverné, s'y adjoindra le dernier; mais que ce soit pour elle un avantage ou un danger, Cuba et le Mexique ne tarderont pas beaucoup, par la force des choses, à tomber sous les lois de l'envahissante république. Ainsi cette seconde partie de mon voyage se lie à celle que je viens d'achever : visiter Cuba et le Mexique, c'est encore voyager dans les États-Unis, dans les États-Unis de l'avenir.

J.-J. Ampère.

(1) Selon M. Élie de Beaumont, les branches du Nil ne s'allongent pas en moyenne de plus de 4 mètres par an. (*Leçons de Géologie pratique*, t. Ier, p. 471.)

DES

INFLUENCES ROYALES

EN LITTÉRATURE.

I.

LOUIS XIV.

Les écrivains qui recherchent dans l'histoire des langues celle des idées, ou du moins celle des prétentions de chaque époque, devraient bien nous expliquer l'heureuse fortune qu'a faite, depuis cinquante ans, le mot *influence*. Il n'est pas nouveau, mais il a pris de nos jours une signification plus étendue. Au XVIIe siècle, on ne l'employait guère que pour désigner l'action que les astres avaient alors sur la destinée des hommes; aujourd'hui il sert assez souvent à désigner des influences qui ne sont pas beaucoup plus réelles. Les mots de ce genre, vagues et d'une portée douteuse, sont précieux en un temps où les généralités ambitieuses sont à la mode et où chacun, plus ou moins, aime à planer dans les espaces. On les emploie pour exprimer ces vérités équivoques qu'on peut nier, qu'on peut affirmer avec un succès égal : ressource inestimable pour les dissertations académiques. Des mots nets et précis, représentant des idées claires, sont la mort de toute discussion : si l'on comprenait bien les termes dont on se sert, peut-être parviendrait-on à s'entendre; on écrirait moins, on penserait et on agirait davantage. C'est pour prévenir ce malheur que le

mot *influence* et quelques autres de même espèce semblent avoir été imaginés.

Depuis qu'un écrivain illustre, mêlant l'histoire et la biographie à l'étude des grandes œuvres de la pensée, a ouvert à la critique littéraire une voie nouvelle, bien des gens s'y sont précipités à sa suite; mais, comme ils n'avaient ni le bon sens exquis, ni les lumières de M. Villemain, ils n'ont pas manqué de s'égarer. Les biographies des écrivains fameux sont devenues interminables, — non qu'on y ajoutât beaucoup de faits nouveaux; mais des rapprochemens forcés, des rapports imaginaires ont servi à expliquer ce qu'il y a de plus inexplicable peut-être, le mystérieux développement de leur génie. J'imagine que Corneille et Molière riraient bien, s'ils pouvaient connaître les intentions qu'on leur prête et les influences qu'ils sont censés avoir subies. Ils verraient leurs inspirations interprétées par des causes tour à tour grandioses ou mesquines, également chimériques, toujours subtiles et raffinées; les secrets les plus intimes de leur conscience littéraire exposés avec une intrépidité sans égale par des gens qui, vivant à deux siècles de distance, ne les connaissent que par leurs œuvres et par quelques anecdotes plus ou moins authentiques. Molière serait probablement un peu surpris d'apprendre, de la bouche de ses trop ingénieux commentateurs, quelles causes, toutes indubitables, quoique souvent contradictoires, ont déterminé la direction de son génie. Il saurait qu'il n'y a pas un de ses personnages qui ne soit le portrait fidèle de quelqu'un de ses contemporains, pas un trait qu'il ne doive à quelque inconnu, pas une inspiration qui lui soit propre, — de sorte que sa part d'invention est aujourd'hui réduite à bien peu de chose, et que tout le monde, au XVIIe siècle, finit par être un peu plus l'auteur des œuvres de Molière que Molière lui-même. Quant à Corneille, on lui découvrirait des choses non moins surprenantes; on lui révèlerait par exemple que, bien des années avant *Polyeucte,* la mère Angélique de Port-Royal ayant, pour compléter son renoncement au monde, refusé un jour la porte de son couvent à son père qui la venait voir, c'est probablement à *cette grande journée du guichet,* à *ce coup d'état de la grâce,* que le poète a dû les plus belles scènes de *Polyeucte;* qu'en conséquence lui, l'élève et l'ami des jésuites, se trouve avoir beaucoup d'obligations aux jansénistes, et qu'il peut figurer avantageusement dans une histoire de Port-Royal, où un parallèle entre Polyeucte et la mère Angélique, entre Pauline et M. Arnauld père ne laisse pas de produire un fort bel effet. Quand la critique conjecturale va jusque-là, elle n'offre plus aucun danger, et l'on aurait tort de s'en plaindre : c'est un passe-temps comme un autre, et qu'on peut ranger parmi les jeux innocens; mais parmi les lieux communs historiques auxquels la

question des influences littéraires a donné lieu, il en est un dont les conséquences n'échappent à personne : c'est l'influence personnelle qu'aurait eue Louis XIV sur la littérature de son temps.

Si l'on veut dire simplement que le grand roi a été animé d'intentions excellentes à l'égard des gens de lettres, si surtout on veut parler de l'influence qu'il a eue sur leur bien-être (chose distincte du génie, quoi qu'en pensent certaines gens), sur ce point, nous n'avons aucune objection à faire. Seulement, nous nous réservons de démontrer que ces générosités si vantées n'étaient ni intelligentes, ni spontanées, ni surtout aussi abondantes qu'on le suppose à distance. Ce que nous contestons, c'est la part que l'on veut faire au roi dans la gloire littéraire du XVIIe siècle, de ce siècle qu'on a si improprement appelé le siècle de Louis XIV.

C'est à Voltaire surtout qu'il faut s'en prendre, et de cette dénomination inexacte, et de toutes les erreurs historiques qui en sont résultées. Grâce à lui, le siècle de Louis XIV est pour bien des gens le XVIIe siècle tout entier, et l'on ne songe point que c'est seulement en 1661 que Louis XIV commença à régner par lui-même, que la seconde moitié de ce siècle et les quinze premières années du siècle suivant peuvent bien lui appartenir, mais que l'époque antérieure, aussi glorieuse, ce me semble, est celle de Richelieu et de Mazarin. Ce titre seul, *le Siècle de Louis XIV*, donné à un ouvrage qui n'est que l'histoire du règne et non du siècle, a suffi pour populariser cette erreur, et dans le courant de son livre Voltaire a tout fait pour la fortifier. Sans doute l'admiration excessive de l'historien pour le prédécesseur de Louis XV était sincère, et ce n'est point par courtisanerie que, dans un livre publié à Berlin où il s'était réfugié, il exalte avec tant d'enthousiasme un règne dont en France même on commençait à parler avec une certaine liberté; peut-être n'était-il pas fâché, au contraire, d'opposer le tableau fort embelli de la faveur dont avaient joui jadis les grands écrivains aux persécutions qu'ils éprouvaient de son temps, tout au moins à l'indifférence de Louis XV pour les œuvres de la pensée.

Quoi qu'il en soit, ouvrez le livre de Voltaire; vous y trouverez la plus singulière confusion : on y voit mentionnés les plus grands peintres français, Lesueur et Poussin, parmi les artistes célèbres *du temps de Louis XIV*. Or Lesueur était mort six ans avant 1661; Poussin mourut quatre ans après cette date, à Rome, où il vivait depuis plusieurs années, loin de l'envie et des cabales qui l'avaient chassé de France. Dans la même liste vous rencontrerez jusqu'à Descartes, mort en Suède onze ans plus tôt. Étonnez-vous après cela d'y voir figurer Corneille, qui avait, à cette date de 1661, écrit depuis longtemps tous ses chefs-d'œuvre, et Pascal, dont les *Provinciales*

étaient publiées depuis cinq ans! Louis XIV, il est vrai, vit mourir Pascal un an après son avénement, et Corneille écrire sous son règne *Agésilas* et *Attila;* mais c'est là un avantage qu'il ne faut pas exagérer : il serait assez étrange de lui faire honneur du génie de ces deux grands hommes, parce qu'il a eu la gloire de les enterrer.

Cela n'empêchera pas Racine d'écrire plus tard, en parlant de Corneille et de Louis XIV : « La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. » Eh! mon Dieu, oui, la France s'en souviendra, et la postérité le dira, parce que vous l'avez dit. La chronologie n'a pas, il est vrai, ces complaisances de courtisan; mais elle aura beau répéter avec sa brutalité ordinaire : *le Cid* est de 1636, *Horace* et *Cinna* de 1639; *Polyeucte,* de 1640; *Pompée,* de 1641; *le Menteur,* de 1642, etc., et Louis XIV n'a régné qu'en 1661 : — qui se soucie de ces dates? Rien de plus ennuyeux. Comment veut-on que l'autorité d'une date, si décisive qu'elle puisse être, tienne contre celle d'un grand écrivain, lu, relu, appris par tant de générations et répété par les historiens à la suite? La pauvre vérité a souvent de ces chances. Quand une fois une erreur semblable est entrée dans le domaine commun, ceux même qui ne la partagent point se servent pourtant des formules consacrées, et l'on continuera à compter Pascal et Corneille parmi les écrivains du temps de Louis XIV, comme on dit que le soleil se couche et se lève, en dépit de Copernic et de Galilée.

Ainsi Descartes, Corneille, Pascal, trois noms qui suffiraient à la gloire d'une nation, sont antérieurs au règne de Louis XIV. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'au moment où ces grands hommes fixaient la langue par leurs écrits, des esprits moins illustres, qui firent longtemps autorité, épuraient notre idiome et en déterminaient les lois : Balzac, Voiture, Vaugelas, étaient morts depuis plusieurs années, quand Louis XIV parut.

Mazarin léguait au jeune roi, avec la France respectée au dehors et tranquille au dedans, la plus rare réunion d'hommes illustres qu'on ait peut-être jamais vue : Turenne et Condé, qui avaient déjà remporté leurs plus brillantes victoires; de Lyonne, Louvois (1), Colbert. On sait qu'en recommandant ce dernier au roi, Mazarin mourant disait : « Je crois m'acquitter de tout ce que je dois à votre majesté, puisque je lui laisse Colbert. » Jamais en effet dette de reconnaissance ne fut plus amplement payée.

Louis XIV, pendant les premières années, continue avec fermeté

(1) Il avait obtenu en 1654 la survivance de la charge de secrétaire d'état au département de la guerre qu'occupait encore son père Letellier.

la politique inaugurée par Henri IV et Richelieu; il conserve à leur place les hommes éminens que lui léguait l'administration de Mazarin : c'était faire preuve d'un bon sens rare; mais dans tout cela, on ne voit guère cette initiative personnelle qu'on se plaît à attribuer au grand roi. Tous ces hommes, qui ont entouré de tant d'éclat les premières années de son règne, il ne les a ni formés, ni choisis, ni surtout remplacés. Ses choix, quand il en fit, furent moins heureux : Villeroy et Chamillard, voilà les hommes qu'il a formés, et ce n'est pas là assurément ce qui a fait la grandeur du règne, ni l'illustration personnelle du roi.

Si son initiative est au moins fort contestable en ce qui concerne la politique, objet assidu de ses préoccupations, doit-on la croire plus réelle à l'égard de la littérature, qui, à en juger par ses *Mémoires,* semble avoir attiré beaucoup moins son attention qu'on ne le croit généralement?

Avant la mort de Mazarin, on voit déjà paraître cinq écrivains illustres, qui n'ont pas, il est vrai, écrit encore leurs chefs-d'œuvre, mais dont les trois premiers surtout ont été formés sous le régime précédent : — Molière, La Fontaine, — Bossuet, Boileau, Racine.

Molière, La Fontaine, Bossuet ont à cette époque de trente-cinq à quarante ans. Doit-on croire qu'à cet âge des hommes comme ceux-là ne fussent point en possession de leur génie? et les doit-on considérer comme des jeunes gens de quelque espérance, dont le roi aurait assuré l'avenir en encourageant leurs débuts?

Bossuet avait commencé trois ans auparavant à prêcher ses admirables sermons, qui suffiraient à sa gloire. Y voit-on qu'il manquât alors quelque chose à son éloquence? et n'y trouve-t-on pas un accent plus franc, plus libre, plus original que dans ses chefs-d'œuvre officiels, dans ses oraisons funèbres, où l'étiquette du genre vient gêner son indépendance et imposer à cet esprit si fier et si honnête des altérations assez étranges de la vérité historique, quelquefois même (chose surprenante chez un génie si simple) un langage artificiel, des formules convenues? Sans doute Louis XIV sut apprécier et récompenser le génie et la vertu de ce grand homme : Bossuet fut évêque; d'autres, qui ne le valaient pas, avaient été cardinaux et papes. Bossuet fut nommé précepteur du dauphin, mais seulement à la mort de M. de Périgny (qui le connaît?), auquel on avait confié l'éducation du dauphin avant de songer à Bossuet. Cette éducation nous a valu deux ouvrages immortels; mais s'il n'eût pas eu à écrire pour ce jeune prince le *Discours sur l'Histoire universelle* et la *Connaissance de Dieu et de soi-même,* croit-on que son génie fût demeuré inactif et n'eût pas trouvé d'aussi éclatantes applications? Et c'est pourtant à ce choix fait par Louis XIV de Bossuet, pour l'éducation

du dauphin, que se réduit l'influence du roi sur ce grand écrivain. Pourquoi ne soutiendrait-on pas la thèse contraire : de l'influence de Bossuet sur Louis XIV? Elle serait assurément plus conforme à la vérité.

Molière avait composé six de ses comédies, quand Louis XIV commença à régner. Qu'héritier d'une charge de valet de chambre du roi il ait été reçu avec bienveillance par Louis XIV, qu'il ait souvent réussi à l'amuser, lui ait été utile pour ses fêtes, et ait parfois employé à composer des divertissemens et des ballets le temps qu'il eût pu consacrer à donner des successeurs au *Misanthrope* et au *Tartufe*, tout cela est vrai. Que de plus le roi ait accordé à ce poète, qui était en même temps son domestique, la protection qu'il lui devait contre l'insolence du duc de La Feuillade : tous ces petits traits ont été fort embellis par les biographes; mais ce sont des services qu'il serait injuste de méconnaître, comme il est ridicule de s'en extasier (1). Le plus grand service que le roi ait rendu à Molière et aux lettres consiste en réalité à n'avoir défendu que pendant cinq ans la représentation du *Tartufe*. C'est une chose dont il faut lui être d'autant plus

(1) Il n'est pourtant pas bien certain que le roi ait apprécié comme il le devait le génie de Molière, et quand il demandait à Boileau quel était le plus grand écrivain de son temps, le poète le surprit en lui nommant l'auteur du *Misanthrope*. *Je ne le croyais pas*, répondit Louis XIV. Molière, comme Lulli, contribuait aux plaisirs du roi, et c'est surtout à ce point de vue égoïste que Louis XIV semble les avoir associés dans ses regrets. « Il n'y a pas un an, écrivait Grimarest en 1706, que le roi eut occasion de dire qu'il ne remplacerait jamais Molière et Lulli. » On voit jusqu'au bouffon Scaramouche, de mœurs fort scandaleuses, jouir auprès de lui d'une sorte de faveur : c'était quelque chose que de réussir à amuser le grand roi. On a bien souvent rappelé l'anecdote de Louis XIV partageant avec Molière son *en-cas de nuit*, obtenant ainsi de ses valets de chambre qu'ils voulussent bien manger à la même table que l'auteur du *Misanthrope* et le traiter comme leur égal. Rien de mieux sans doute; mais d'abord l'anecdote est un peu suspecte : c'est Mme Campan qui, la première, l'a racontée dans ses *Mémoires*, publiés en 1822, un siècle et demi après la mort de Molière, et elle dit la tenir de son père, qui la tenait d'un vieux médecin de la cour... Tout cela ne donne pas à cette histoire un grand air d'authenticité. En outre, si Louis XIV a daigné offrir une aile de poulet à Molière, nous le voyons aussi faire à Scaramouche l'honneur de lui verser deux fois à boire de sa royale main, et cette anecdote semble plus authentique que la précédente. (Elle est racontée dans la *Vie de Scaramouche*, par le sieur Angelo Constantini, comédien ordinaire du roi dans sa troupe italienne, 1698, chap. 25. L'ouvrage est dédié à *Madame, duchesse d'Orléans*.) J'admets toute la distance qu'on voudra établir entre ces deux actes; mais entre Molière et Scaramouche la distance était plus grande encore, et il ne semble pas que le roi l'ait toujours bien mesurée. Ce qui fait peu d'honneur au moins à son goût, c'est que, tandis qu'il donnait sept mille livres à la troupe de Molière, il donnait à la troupe de Scaramouche *quinze mille livres de pension*. Enfin, quand Molière meurt, c'est à peine si Louis XIV daigne permettre d'enterrer la nuit, presque à la dérobée, le cadavre de cet homme qui avait honoré la France et l'esprit humain. Quant à Scaramouche, « une foule extraordinaire de toutes sortes de personnes accompagna son corps jusque dans l'église de Saint-Eustache, où il fut inhumé avec une grande pompe le 8 décembre 1694. » (*Vie de Scaramouche*.)

reconnaissant, que Napoléon déclare, même à Sainte-Hélène, où il était devenu si libéral, que *si la pièce eût été faite de son temps, il n'en aurait pas permis la représentation.* Il faut encore savoir gré au roi d'avoir permis à Molière d'attaquer les ridicules des marquis, comme Scarron d'ailleurs l'avait fait précédemment. Voilà à quoi se réduit, après tout, cette protection si vantée : Louis XIV n'a pas étouffé le génie de Molière! C'est très bien, sans doute; mais prétendre faire du génie de Molière un des fruits du pouvoir absolu, un argument en faveur de ce régime, c'est une dérision, quand ces bienfaits du pouvoir envers lui se réduisent à lui avoir laissé un peu de cette liberté qu'un gouvernement plus libéral lui eût accordée tout entière.

Quant à La Fontaine, que son amour pour la rêverie et son indifférence pour la fortune tinrent toujours loin des faveurs, qui, seul avant Fénelon, eut au temps de Louis XIV le goût de la solitude et le talent de peindre la nature, comme on veut bien convenir qu'il ne doit son génie qu'à lui-même, à ses goûts et à ses auteurs favoris, les vieux écrivains du XVIe siècle, il est inutile d'insister sur ce point. Bornons-nous à rappeler qu'il vécut si bien en dehors de son siècle, que son siècle ne le comprit point, que son ami Boileau l'oublia absolument, lui et la fable, dans son *Art poétique,* et qu'enfin Mme de Sévigné elle-même, toujours citée parmi les rares esprits de son temps qui paraissent avoir apprécié le grand poète à sa juste valeur, parle pourtant de ses chefs-d'œuvre comme de *bagatelles* (1), jolies, il est vrai, mais peu dignes d'occuper des gens nés pour s'occuper de questions infiniment plus graves, comme celle de savoir quel a été le costume de M. d'Hocquincourt à la dernière promotion des chevaliers de l'ordre, ou si Mme de Ventadour aura le tabouret.

Autour des trois grands écrivains que nous venons de citer s'en groupent d'autres, bien considérables encore, et qui datent de la même époque : le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné. Or, que l'on compare cette génération, antérieure par son éducation littéraire au règne de Louis XIV, avec celle qui va suivre, il est impossible de ne pas remarquer une différence et dans l'inspiration des écrivains et dans la langue dont ils se servent. Je ne sais s'il faut attribuer ce changement à Louis XIV; mais ce qui paraît évident, c'est que chez les écrivains de la seconde génération l'inspiration est

(1) « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle du *Singe* et du *Chat,*... cela est peint; et *la Citrouille et le Rossignol,* cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles; c'est le loisir de Livry qui me tue. »

(*A Mme de Grignan,* 27 avril 1671.)

devenue moins originale et moins puissante, que la langue, plus délicate et plus souple, a perdu ce caractère de mâle vigueur qu'elle possédait chez Pascal et chez Corneille, qu'elle a conservé chez Bossuet et chez Molière, qu'elle a perdu avec Racine et Fénelon.

Racine et Fénelon, voilà, de tous ces écrivains illustres, les seuls qui appartiennent réellement au règne de Louis XIV. Qu'on admire, et rien n'est plus juste, les séductions infinies du style de ces deux grands hommes. Leurs écrits ne sont pas inférieurs peut-être à ceux de leurs devanciers, mais ils dénoncent autour d'eux une infériorité réelle, une décadence qui va aller en s'augmentant. Ce qui est chez eux de la douceur et de la grâce est déjà devenu chez d'autres de la faiblesse et de l'afféterie. Ces qualités charmantes, vous les trouverez aussi chez leurs prédécesseurs, chez Bossuet quand il parle de la duchesse d'Orléans, chez Molière dans ses scènes d'amour; mais ce qui chez eux donne tout son prix à ces qualités, c'est que la douceur y est unie à la force : elle plaît alors comme, dans l'ordre moral, la bonté jointe à l'énergie. Il semble en un mot que chez Racine et Fénelon les qualités viriles aient disparu pour faire place à des qualités plus féminines. Comme les femmes, ils ne semblent forts que quand ils sont passionnés. Aussi les rôles les plus animés chez Racine sont-ils des rôles de femmes; ils ont tous cette vigueur fiévreuse que donnent les crises de la passion, et qui peut s'allier très bien avec l'habitude de la faiblesse. Au contraire, à côté de ces figures si saisissantes et si pathétiques, ses héros ont bien peu de physionomie : qu'est-ce que Pyrrhus auprès d'Hermione, Bajazet auprès de Roxane, Hippolyte auprès de Phèdre? Il semble que, chez Racine comme à la cour de Louis XIV, les qualités viriles ne soient plus de mise. Regardez les portraits d'hommes qui nous restent de cette époque, ils se ressemblent tous en un point : c'est quelque chose de souriant, de poli, d'indécis. On sent l'empreinte uniforme de la règle et des convenances sur ces masques de courtisans. Les physionomies si marquées qui nous frappent dans les portraits du temps de Richelieu ont disparu pour faire place à une sorte d'uniformité décente et polie. Cet effacement des individus devant le roi ou la nation pouvait être un bien dans la société; mais au théâtre il faut des caractères plus tranchés, des physionomies plus accentuées. Il est impossible d'être plus convenable que Bajazet et Hippolyte. Ces deux princes accomplis auraient été sans doute cités comme des modèles à la cour de Louis XIV; mais les mines plus hautes et plus fières de Nicomède et de Rodrigue auront toujours au théâtre beaucoup plus de succès, quoique l'un et l'autre laissent échapper des vivacités que ne se seraient jamais permises ni M. de Dangeau, ni M. de Cavoie.

Est-ce au spectacle de la cour, est-ce seulement à son organisation

nerveuse, tour à tour passionnée et défaillante, que Racine doit ce caractère de son talent pendant sa jeunesse? Je ne sais. Quant à l'œuvre de ses dernières années, cette merveilleuse *Athalie*, si différente de ses précédens ouvrages, si peu comprise par les contemporains, il faut aussi trop de complaisance pour y voir autre chose qu'une grande inspiration religieuse due à ses souvenirs de Port-Royal, à ses amitiés jansénistes, enfin à la lecture assidue de la Bible, qui enhardit le génie de Racine et donna cette fois à son style une trempe singulière et une couleur d'un éclat inattendu. Qu'on se rappelle le mot si souvent cité de Mme de Sévigné sur la conversion de Racine : « Il aime Dieu comme il a aimé ses maîtresses. » Mlle de Champmeslé d'abord, et la religion ensuite, voilà peut-être les deux influences les plus profondes qu'il dut subir : non qu'il faille méconnaître l'ascendant que Louis XIV exerçait sur le poète, puisque Racine ne put se consoler d'avoir perdu, par une bonne action, la faveur royale et que sa disgrâce le tua.

S'il est un écrivain qui ne doive rien à son temps, c'est assurément Fénelon : il n'y a pas une de ses idées qui ne soit une protestation contre les opinions dominantes, officielles et approuvées. On sait combien le roi goûtait peu ce *bel-esprit chimérique*, et la correspondance de Fénelon prouve qu'il n'était guère plus juste à l'égard du roi. L'aversion que Fénelon éprouvait pour le système de Louis XIV lui a souvent inspiré des idées excessives, comme l'amour de la paix à tout prix et une simplicité par trop pastorale, dues à son horreur pour les conquêtes et pour le faste de Louis XIV. En ce sens, nous consentons à ce qu'on dise que c'est sur Fénelon que Louis XIV a eu le plus d'influence, une influence d'antipathie : n'a-t-on pas insinué que c'est aux faiblesses du roi que nous devons les plus beaux sermons de Bossuet et de Bourdaloue contre l'adultère? Il ne s'agit que de s'entendre.

Cet inventaire, déjà bien long, des écrivains illustres que l'on rapporte au règne de Louis XIV serait incomplet, si l'on n'y joignait deux noms, moins éclatans sans doute que ceux de Fénelon et de Racine, mais qui appartiennent à la même époque, et qu'il est impossible d'oublier : La Bruyère et Boileau.

La Bruyère, qui écrivit ses *Caractères* vers la fin de la première moitié du règne (1687), peintre admirable de détails, n'est d'ailleurs mis par personne, je suppose, sur la même ligne que les grands moralistes qui l'ont précédé. Pascal et Bossuet ont peint l'homme en général; La Bruyère, ses contemporains. Que ses portraits, image fidèle et précieuse de la société du temps, soient des chefs-d'œuvre de vérité et de vie, nul ne le conteste; mais qui a jamais songé à comparer les beaux portraits que Rigaud peignait à la même époque

aux toiles inspirées de Lesueur et de Poussin? Chez La Bruyère, d'ailleurs, la manière se fait déjà sentir. Le soin extrême qu'il apporte aux détails est déjà un symptôme de décadence. Quant aux inspirations nouvelles que l'on rencontre dans son ouvrage, et qui semblent un pressentiment du XVIIIe siècle, ce n'est sans doute pas aux influences contemporaines qu'il en est redevable : son horreur pour la guerre, ses réclamations en faveur des pauvres paysans, sentimens qui lui sont communs avec Fénelon, d'autres témérités encore qui n'appartiennent qu'à lui, ce n'est pas à Versailles qu'il est allé les chercher, ou du moins ce n'est chez lui, comme chez Fénelon, qu'une réaction contre les excès dont il était le témoin. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il ait eu le moindre rapport avec le roi.

Quant à Boileau, qui s'était déjà, comme Racine, annoncé sous Mazarin, mais qui ne publia que plus tard ses principaux ouvrages, c'est avant tout un critique, épris d'une double passion, l'horreur des mauvais vers, l'amour des bons, se préoccupant uniquement de la poésie, et surtout des finesses et des secrets du métier. Ce qui le frappe surtout chez Molière, c'est la facilité avec laquelle l'auteur du *Misanthrope* trouve la rime. Ce qu'il va chercher dans la solitude, ce qu'il finit par trouver *au coin d'un bois*, c'est *le mot qui l'avait fui*. Sa vraie supériorité est dans la satire littéraire; dans la satire morale, il est déclamateur : c'est Juvénal et Horace qui lui fournissent son indignation. Si les femmes romaines n'avaient point provoqué par leurs excès la colère de Juvénal, il est à croire que les Françaises du XVIIe siècle auraient trouvé dans Boileau un peintre plus indulgent. Je ne sais s'il est vrai, comme l'affirmait un de ses contemporains, qu'avec lui on ne pût parler que de vers, *et des siens;* mais c'est une nature exclusivement littéraire, et qui ne dut subir que des influences du même genre : les satiriques romains, et chez nous Regnier et Molière, sont peut-être les seules influences qui aient déterminé la direction de son talent. Or, quand il fut présenté pour la première fois à Louis XIV, en 1669, il avait déjà écrit ses satires littéraires, et ce qui est notable, c'est que, au sortir de cet entretien qui lui valut les premières faveurs qu'il reçut du roi, une pension de deux mille livres, — sa première réflexion, dit Brossette, fut un sentiment douloureux sur la perte de sa liberté, qu'il regardait comme une suite inévitable des bienfaits dont il venait d'être honoré. Peut-être se souvint-il alors des défiances d'Horace à l'égard d'Auguste, et de l'indépendance du poète romain, si facile à effaroucher.

Ainsi, pour nous résumer, Descartes, Corneille, Pascal, sont antérieurs à Louis XIV. Quant aux écrivains formés sous Mazarin, mais dont la fécondité glorieuse est contemporaine des premières années

de ce long règne, ce sont Molière, Bossuet, La Fontaine, Boileau, Racine. Voilà le personnel illustre qu'il trouve en montant sur le trône. Par quoi le remplace-t-il? Il n'y a peut-être pas un seul exemple, dans notre littérature, d'une stérilité aussi déplorable que celle que présentent les vingt dernières années du grand roi. En prose, Fontenelle; en poésie, Jean-Baptiste Rousseau.

Que ceux qui, en dépit des dates, attribuent à l'influence de Louis XIV l'éclat littéraire des premières années de son règne, se piquent au moins d'être conséquens. Qu'on l'admire pour avoir recueilli cette moisson glorieuse qu'il n'a pas semée, soit; mais qu'on daigne alors nous expliquer pourquoi à cette fécondité puissante succède une si surprenante stérilité. S'il eût été pour quelque chose dans l'enfantement des talens contemporains, c'était, ce semble, pendant la seconde moitié de son règne que devaient paraître ces génies éclos sous son aile. Nés de son temps, formés sous ses yeux, on pourrait, avec quelque vraisemblance, lui en faire honneur. Ce sont, dit-on, les poètes qui ont le plus besoin d'un puissant patronage, ce sont les Augustes qui font les Virgiles, et voilà qu'à Corneille, à La Fontaine, à Molière, à Racine, succède, sous l'influence du nouvel Auguste, qui? Jean-Baptiste Rousseau!

En outre, si l'on doit croire, comme nous le pensons, que les génies supérieurs ne relèvent que d'eux-mêmes, qu'ils se forment seuls et échappent à ces prétendues influences dont on fait tant de bruit, on conçoit que les talens secondaires, plus souples et plus dociles, puissent subir plus aisément l'action du pouvoir. Eh bien! à ce nouveau point de vue, comparez encore les deux époques : au-dessous de Corneille, vous trouvez, parmi ses contemporains, des poètes qui ont souvent un goût équivoque, mais où l'on sent encore une véritable sève ou tout au moins beaucoup d'esprit : Rotrou, Racan, Scarron, Sarrazin, Voiture. A la fin du règne, immédiatement au-dessous de Jean-Baptiste Rousseau, commence la platitude absolue : vous avez Campistron.

On comprend que Boileau, vieux et chagrin, voyant cette décadence, s'écriât : « En vérité, les Pradons, dont nous nous sommes tant moqués, étaient des aigles auprès de ces gens-là. »

Il faut être juste cependant : à cette époque où, sous Mme de Maintenon, la cour voyait succéder la dévotion et la tristesse aux fantaisies brillantes d'autrefois, où Louis XIV, frappé dans ses affections les plus chères, après avoir vu mourir autour de lui ses fils et ses petits-fils, restait presque seul de sa famille dans son palais morne et silencieux, il y a encore un coin de la littérature où toute la vie intellectuelle du temps semble s'être réfugiée : c'est la comédie. Étrange contraste avec la situation de la cour! jamais la comédie n'a été d'une

si folle gaîté qu'en ce temps de désolation, jamais si licencieuse qu'en ces années de dévotion austère. Si l'on voulait juger de l'esprit de l'époque par les pièces contemporaines, celles de Regnard et de Lesage, qui toutes se rapportent à ces lugubres années, on croirait vraiment qu'alors la France était déjà la France de la régence; valets escrocs, financiers ridicules, coquettes effrontées, gentilshommes aux gages de quelque vieille débauchée, tous ces héros de Lesage et de Regnard ne songent qu'à se bien divertir, sans scrupule et sans fin. La France agonise; l'ennemi a envahi nos campagnes; la famine, la misère les désolent; les saisons y ajoutent leurs rigueurs, et c'est au milieu du lugubre hiver de 1709 que paraît *Turcaret*, le chef-d'œuvre du genre. En même temps Fontenelle et quelques autres préludent discrètement aux témérités philosophiques du siècle qui va suivre. Voilà la littérature d'alors; y reconnaît-on l'influence du gouvernement?

La langue a suivi, comme toujours, les destinées du génie littéraire. Ce n'est plus le parler mâle et franc de Molière et de Pascal; en quelques années, quelle chute! quel épuisement! Féminisée par Racine et par Fénelon, chez Fontenelle elle n'a plus de sexe : malgré tout son esprit, c'est quelque chose d'uni, de clair et de froid. Tout est mesuré et compassé; point de cris, point de gestes, point d'accent; c'est une conversation à demi-voix, dans un salon : Fontenelle a peur de fatiguer sa poitrine et évite les émotions. Les derniers survivans de nos grands écrivains s'étaient déjà aperçus de cette décadence et la déploraient; La Bruyère et Fénelon regrettent le vieux et rude langage du XVIe siècle, et en même temps, par une contradiction singulière et comme pour payer aussi leur tribut aux faiblesses du temps, ils condamnent le style de Molière. L'un lui trouve du jargon, l'autre veut bien convenir que ses pièces en prose sont *moins mal écrites* que ses comédies en vers. Ainsi, quelques années après la mort de Molière, sa langue n'est déjà plus comprise, même par La Bruyère et par Fénelon!

Voilà où est descendue, pendant les vingt dernières années du règne, cette littérature si grande avant Louis XIV! Et pourtant, selon le préjugé vulgaire, soigneusement entretenu par les gens intéressés, le règne d'Auguste et celui de Louis XIV sont les deux grandes époques de la littérature, parfaitement isolées de ce qui les précède et de ce qui les suit; avant elles la barbarie, après elles la décadence. Rien de moins conforme à l'histoire, et les deux règnes présentent au contraire à cet égard une analogie singulière qui a bien peut-être quelque signification.

Avant Auguste, Plaute, Térence, Lucrèce, Catulle, Cicéron, Salluste, César; c'est quelque chose, j'imagine. Dans la première partie de son règne, Virgile, Horace, Tibulle, formés avant lui, écrivent

leurs chefs-d'œuvre (1). Un peu plus tard paraît Ovide; c'est déjà une bien prompte décadence, et, Ovide une fois exilé, silence absolu.

Le génie littéraire n'a-t-il pas suivi les mêmes phases sous le règne de Louis XIV? Il serait fort ridicule de comparer Racine et Fénelon à Ovide; mais avant eux on remarque également une génération d'écrivains d'une trempe plus vigoureuse; après eux, la littérature s'énerve et dépérit. En outre, comme le règne d'Auguste, celui de Louis XIV, loin de commencer une nouvelle époque littéraire, continue d'abord une glorieuse période qu'il clôt fort tristement. Depuis le milieu du XVIe siècle, quelle succession ininterrompue de grands écrivains? Leur caractère est aussi original que leur intelligence et se reflète dans leurs écrits. Ce sont des penseurs passionnés, ce sont des hommes; plus tard, on aura des gens de lettres et des académiciens. C'est que, bien qu'on en puisse dire, la pensée a besoin, pour développer toute sa puissance, d'être soutenue par les préoccupations politiques ou religieuses, d'être animée par la passion. Les grandes émotions qui bouleversent le monde, les désastres même qui le désolent, impriment à l'intelligence humaine de salutaires secousses. Le XVIe siècle, ce siècle si malheureux, est celui qui a jeté dans le monde toutes les idées fécondes sur lesquelles nous avons vécu depuis. Dans cet enfantement laborieux et sanglant de la société moderne, que d'œuvres puissantes, éternelle méditation des âges suivans! Les écrivains ont agi, ont souffert; ils ont vu les grandes catastrophes, ils ont connu les passions qui vivifient l'intelligence et l'expérience qui l'éclaire. Chose bizarre, ce siècle, qui paraît le plus érudit de notre littérature, en est le plus original : l'étude de l'antiquité, à laquelle il s'est voué, n'est pour lui que le commentaire éloquent des événemens contemporains. La langue est encore imparfaite, nous dit-on : il semble pourtant que Rabelais, Calvin, Montaigne, La Boétie, Montluc, Regnier, d'Aubigné, ont bien trouvé la forme qui convenait à leurs pensées, et qu'elle a conservé l'inimitable empreinte des idées qui les agitaient. Que de langages divers, tour à tour énergiques ou charmans, tous pittoresques et savoureux! Cette fermentation est entretenue au commencement du XVIIe siècle par les querelles politiques et par le grand mouvement catholique qui donnera à l'église, avec l'Oratoire, Port-Royal et la Trappe, des hommes d'une antique austérité. Bientôt, sous Louis XIV, tout se calmera et se régularisera : plus de variété; tout le monde parlera le même langage, un langage convenu. La société y a gagné peut-être, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point; mais, quand la pensée se calme, elle est bien près de s'endormir : elle ne se réveillera en effet que dans le

(1) On peut y ajouter Tite-Live, resté *pompéien* sous Auguste, qui le lui reprochait en riant.

siècle suivant, quand des passions nouvelles viendront la ranimer, et qu'à une époque stationnaire succédera une époque vivante et agitée, celle de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.

S'il est vrai, comme le prouve le simple exposé des faits, que notre littérature, pleine de force et de vie avant Louis XIV, soit arrivée promptement sous son règne à un véritable dépérissement, qu'en faut-il conclure? C'est que l'influence littéraire du grand roi a été ou nulle ou fatale.

Je sais que cette conclusion choque le préjugé vulgaire; mais, pour apprécier la valeur de l'opinion commune, il serait sage d'examiner comment elle s'est établie. Tous les gens de lettres ne sont pas absolument désintéressés : n'est-il point permis de croire qu'en répétant depuis des siècles

Qu'un Auguste aisément peut faire des Virgiles,

quelques-uns d'entre eux avaient principalement pour but de stimuler la libéralité des princes? Pour devenir un Auguste aux yeux de quelques gens de lettres, de tout temps le procédé a été bien simple : il s'agit uniquement de distribuer des pensions; les Virgiles qui les touchent n'ont garde de révoquer en doute l'efficacité de ce moyen. Le vulgaire d'ailleurs, trop disposé à assimiler la production littéraire à toutes les autres, croit volontiers que pour avoir de grands écrivains, il suffit d'en faire la commande et de ne pas trop lésiner sur les frais. Napoléon lui-même eut cette illusion. Avec un zèle vraiment louable, il chercha à se procurer un Corneille et n'y épargna point la dépense : on sait ce qu'il obtint. Convenons que les encouragemens accordés à l'industrie betteravière avaient produit de meilleurs résultats. Il va sans dire que cette expérience malheureuse n'a pas désabusé tout le monde. Il reste prouvé pour bien des gens que le régime qu'il faut regretter quand on est poète, imiter quand on est prince, c'est celui des royales munificences, où les pensions et les encouragemens allaient, dit-on, éveiller le génie : le règne de Louis XIV. Voyons donc si, même à ce point de vue assez peu élevé, le règne de Louis XIV mérite sa réputation.

Remarquons d'abord qu'il est parfaitement faux de dire, comme on le répète chaque jour, que, le premier, Louis XIV eut le mérite de dérober les gens de lettres à la protection humiliante des grands seigneurs, en leur donnant des pensions, qui les faisaient dépendre, non plus d'un particulier, mais de l'état incarné en sa personne. Sans remonter plus haut que Henri IV, nous trouvons que ce roi, de peu généreuse mémoire, pensionnait déjà des gens de lettres : exemple suivi par sa veuve devenue régente (1). Mais ce fut Richelieu

(1) Voir Tallemand des Réaux.

surtout qui se montra envers les gens de lettres d'une libéralité inconnue jusqu'alors. Sans doute il encourageait beaucoup plus efficacement les lettres en leur donnant conscience de leur valeur par sa déférence pour les écrivains, par sa familiarité avec eux, et quand il exigeait que Chapelain et Gombault ne lui parlassent que couverts (1), il servait mieux la littérature qu'en leur donnant des pensions, comme il le fit d'ailleurs. — Si l'on sait tant de gré à Louis XIV de sa munificence, au moins ne faut-il pas oublier celle de Richelieu. Il est vrai qu'immédiatement après la mort de son ministre, Louis XIII s'empressa de rayer *de sa main* toutes ces pensions (2). Mazarin en rétablit quelques-unes, et, si l'on en croit Ménage, il avait fait dresser un *rôle de toutes les personnes de lettres* (3), auxquelles il voulait étendre ses libéralités, lorsque les troubles de la fronde et la guerre extérieure lui donnèrent d'autres préoccupations.

Parmi les pensionnaires de Richelieu et de Mazarin se trouvent deux noms qui eussent peut-être été moins favorisés sous Louis XIV : Descartes et Campanella. Lorsque les restes du premier furent rapportés en France sous Louis XIV, un ordre de la cour défendit de prononcer son oraison funèbre. Quant à Campanella, il est permis de croire que ses témérités de tout genre auraient effrayé ceux que la prudence de Descartes ne rassurait point.

Louis XIV devenu roi, Colbert eut l'idée de donner des pensions à tous les auteurs qui semblaient tenir un rang distingué dans l'estime des contemporains. C'était lui qui, sous Mazarin, avait été chargé par ce ministre de faire dresser par Costar une liste des gens de lettres; il n'eut qu'à faire revivre ce projet et à le faire approuver par Louis XIV. Déjà, depuis longtemps, le surintendant Fouquet avait ouvert sa cassette aux écrivains et aux savans, et parmi ses pensionnaires figuraient Corneille et La Fontaine. Après la disgrâce de Fouquet, à laquelle il n'avait pas peu contribué, Colbert crut qu'il était convenable que le roi se chargeât de cette portion de son héritage, et il fit dresser, par Costar et par Chapelain, deux listes des gens de lettres auxquels on pourrait accorder des pensions. De ces deux listes, on en fit une seule, devenue l'état des pensions de 1663, si souvent cité comme une véritable curiosité. Nous nous bornerons à rappeler que Chapelain s'y est fait la plus belle part, 3,000 livres,

(1) Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire du Tiers-État*, 2e édit., p. 235.

(2) Tallemand. Édit. de 1843, t. IV, p. 144. Tallemand raconte ailleurs l'anecdote suivante : « M. de Schomberg dit à Louis XIII que Corneille voulait lui dédier *Polyeucte*. Cela lui fit peur, parce que Montauron avait donné 200 pistoles pour *Cinna*. « Il n'est pas nécessaire, dit-il. — Ah! sire, reprit M. de Schomberg, ce n'est point par intérêt. — Bien donc, dit-il; il me fera plaisir. » Ce fut à la reine qu'on le dédia, car le roi mourut entre deux. » Tome III, p. 71.

(3) *Ménagiana*, t. Ier, p. 289.

comme au *plus grand poète français qui ait jamais été* (ainsi s'exprime ce document); que Corneille y est porté pour 2,000 livres, Molière pour 1,000 seulement. Vingt-deux écrivains sur cette liste, qui contient une trentaine de noms, y sont mieux rentés que Molière, et parmi eux figurent Cotin, Cassagne et les autres victimes de Boileau, sans parler de noms plus inconnus encore, qui n'ont pas même conservé l'illustration du ridicule. La pension de Molière lui fut conservée pendant neuf ans et supprimée deux ans avant sa mort. Quant à l'historien Mézeray, on lui maintint la pension de 4,000 livres qu'il tenait de Mazarin, jusqu'au moment où, quelques hardiesses ayant été signalées dans son histoire de France, cette pension fut réduite à 2,000. En vain le pauvre Mézeray déclara-t-il, dans deux lettres d'une rare platitude, qu'il *était prêt à passer l'éponge sur tous les endroits de son livre que l'on jugerait dignes de censure.* Il paraît qu'on fut inflexible, et que la pension fut définitivement supprimée, car on trouva, dit-on, chez lui après sa mort, un sac d'argent, avec cette étiquette : « C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi. Aussi depuis ce temps n'ai-je jamais dit du bien de lui. » Rapprochez de ce fait l'aventure de Fréret, mis sous Louis XV à la Bastille pour avoir avancé que les Francs pourraient bien ne pas descendre de Francus, petit-fils d'Hector, comme on l'enseignait officiellement, et vous saurez ce que pouvait être l'histoire sous l'ancien régime.

Ce qu'il importe de remarquer dans cette liste, c'est que, parmi les écrivains célèbres du temps, il n'en est aucun dont la munificence royale ait encouragé les débuts, à l'exception de Racine, qui y figure pour 800 livres; il n'avait produit alors que quelques vers de circonstance. Boileau ne reçut une pension qu'après la publication de ses satires; l'ancien pensionnaire de Fouquet, La Fontaine, n'en reçut jamais. Quant à Corneille, il avait alors écrit tous ses chefs-d'œuvre, et Molière était déjà célèbre (1). Il reste donc prouvé que les libéralités du roi ont pu récompenser les écrivains que l'opinion publique désignait à ses faveurs, mais qu'à l'exception de Racine il n'en est aucun dont Louis XIV ait soutenu les premiers pas. Si les pensions ont le don que bien des gens leur supposent, celui d'éveiller le génie, au moins celles de Louis XIV n'ont pas eu ce mérite-là.

Plus tard, après la mort de Colbert, ces pensions furent considé-

(1) Corneille avait alors cinquante-sept ans, et Molière quarante. Quant à Boileau et à Racine, en 1677 le roi les nomma ses *historiographes* aux appointemens de six mille francs, et les chargea d'un travail auquel ils étaient peu préparés sans doute, celui d'écrire l'histoire de ses campagnes. Mme de Sévigné prend la liberté de se moquer un peu de ce choix. Il est vrai qu'au lieu d'écrire l'histoire, Racine se contenta de faire sa cour, et d'abandonner la poésie pendant dix ans, entre *Phèdre* et *Esther*. Boileau fit l'ode *sur la prise de Namur*.

rablement réduites, et l'on sait que Corneille, près de mourir, aurait perdu la sienne sans l'intervention de Boileau; mais, dans l'année où elles atteignirent le chiffre le plus élevé, la dépense totale ne dépassa pas 100,000 livres, savoir : 53,000 livres pour les nationaux, 16,000 pour les étrangers, et le reste en gratifications. Il est vrai qu'en 1673 le roi s'avisa envers les académiciens d'une générosité vraiment grandiose : comme ils travaillaient alors au Dictionnaire et se réunissaient une ou deux fois par semaine, pour stimuler leur activité, il fut réglé qu'une somme de 40 livres serait allouée pour chaque séance, soit 1 livre par membre; il est juste d'ajouter que les membres présens devaient partager entre eux la part des absens.

Voilà donc le budget de la littérature au grand siècle. Je demande pardon de ces détails, car j'avoue ne pas trop comprendre quelle relation mystérieuse existe entre un sac d'écus et l'inspiration qui fait les *Misanthrope* et les *Athalie;* mais peut-être ces chiffres ne sont-ils pas inutiles. Au moins peuvent-ils servir à prouver qu'on a peu de raison de regretter à cet égard le temps passé, et qu'il n'est aucun gouvernement en France, depuis un demi-siècle, qui n'ait été à proportion beaucoup plus libéral envers les lettres que le grand roi.

Les gouvernemens seraient moins généreux qu'il n'y aurait pas encore lieu de s'en plaindre. Les protections élevées, si intelligentes qu'on les suppose, ont leurs inconvéniens; la dignité du poète en souffre toujours, sans parler des mauvais vers que lui arrache la reconnaissance, et dont il est trop puni par le ridicule de les avoir faits. Il est vrai que les grands talens échapperont plus aisément que d'autres à des périls de ce genre; par bonheur, les Mécènes ont presque toujours une prédilection marquée pour les écrivains abandonnés du public; ils les consolent avec des pensions. Chapelain leur plaît toujours plus que Molière. Cette préférence se conçoit : un homme de génie peut bien s'abaisser à quelques complaisances; mais il y a en lui une sorte d'indiscipline, une indépendance naturelle qui tôt ou tard se révolte et le brouille infailliblement avec ses protecteurs. La médiocrité est plus docile, et c'est cette qualité que l'on apprécie particulièrement.

D'ailleurs, depuis le XVIIIe siècle, les lettres sont émancipées et n'ont plus besoin de protection; les écrivains le savent : loin de méconnaître la puissance de la pensée, ils seraient plutôt tentés de l'exagérer. Il se peut qu'il y ait encore quelques gens modestes qui soupirent pour *les beaux yeux de la cassette;* mais en général c'est faute de mieux. Il existe aujourd'hui une puissance courtisée par les gens de lettres, plus courtisée que ne l'a jamais été Louis XIV : c'est le public; ceux qui s'adressent à un autre pouvoir ne le font guère que quand ils désespèrent de plaire à celui-ci. Cette protection est la seule utile, la seule dont les préférences soient vraiment flat-

teuses. Ce n'est pas que parfois, comme toutes les puissances du monde, elle ne place singulièrement ses faveurs et ne les prodigue un peu au hasard; mais comparez ses appréciations à celles des protecteurs les plus éclairés des temps anciens; relisez la liste des pensions dressée par Colbert, approuvée par Louis XIV, et dites si jamais le public s'est aussi grossièrement trompé que le grand ministre et le grand roi. Plus judicieux dans ses affections, il est aussi plus libéral; si seul aujourd'hui il donne la gloire, seul également il donne la fortune; les rentes qu'il fait à ses écrivains, en achetant leurs ouvrages, sont bien autre chose que les maigres générosités accordées jadis par la munificence royale à Corneille, à Molière, à tant d'écrivains illustres. Ce n'est plus par quarante ou cinquante mille francs, comme au temps de Louis XIV, c'est par millions que se compte aujourd'hui la recette annuelle de la littérature. Par malheur, il y a aussi là un danger auquel on ne s'expose pas impunément. La facilité de gagner augmente chez nos contemporains la passion de s'enrichir : l'art d'écrire est trop souvent devenu une industrie où beaucoup de talent se perd, se gaspille chaque jour. Chez ceux qui ont cédé à ces séductions de la fortune, la décadence s'est bientôt fait sentir. L'inspiration ne se prête pas, comme l'homme lui-même, aux spéculations de librairie; elle est capricieuse et ne vient qu'à son heure; elle ne répond plus à l'appel de l'écrivain acharné à sa besogne lucrative. Trouve-t-on que beaucoup de ces chefs-d'œuvre de commande vaillent ce qu'on les a payés?

Quels que soient ces inconvéniens attachés aux faveurs du public, il faut convenir au moins qu'ils lui font honneur. Cette majesté collective a bien d'autres avantages sur Louis XIV et tous les autres protecteurs des lettres, quand ce ne serait que de permettre, d'aimer même la contradiction; car un moyen de plaire au public, moyen un peu usé aujourd'hui, a été souvent de lui rompre en visière, de lui dire de brutales vérités, de le calomnier même, et il l'a souffert, et il s'en est réjoui. Que peut-on donc reprocher à ce Mécène tout débonnaire? Trop d'indulgence, trop de générosité? Ce sont des défauts sans doute, mais ceux qui en profitent les lui pardonneront bien aisément.

En considérant ces destinées nouvelles faites aux lettres par la révolution, nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de regretter le temps passé : nous ne croyons guère à l'heureux effet des hautes influences en littérature; impuissantes pour le bien, elles ne l'ont pas toujours été pour le mal. On ne donne pas des ailes au génie; mais on peut les lui couper. On peut faire pis encore : quoi qu'en dise Boileau, Auguste n'a pas fait Virgile; mais il a tué Cicéron. C'est, de toutes ses influences littéraires, la seule qu'il ne soit pas permis de contester.

EUGÈNE DESPOIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1853.

Reprenons cette longue et éternelle histoire des affaires d'Orient où s'absorbent désormais tous les événemens, toutes les préoccupations secondaires de la politique. Rien n'est vraiment plus curieux que de voir comment les complications s'enchaînent au point de mettre en présence les plus puissans intérêts, comment les questions se nouent, se développent et se révèlent tout à coup dans une redoutable gravité, suspendant l'épée, la fatale épée des combats, sur la paix, la sécurité, les relations des peuples. En quelques jours, les péripéties se succèdent, les perspectives les plus extrêmes et les plus sombres se dévoilent. L'incident de la veille n'est point connu, qu'on attend avec une fébrile impatience l'incident du lendemain; l'opinion publique passe par toutes les alternatives de la confiance et d'une crainte souvent démesurée; les valeurs du crédit subissent les plus brusques et les plus étranges variations, comme s'il ne restait plus d'autre issue qu'un conflit gigantesque. Oui, sans doute, la situation où les derniers actes de la diplomatie russe ont placé le continent est loin d'être facile et d'une favorable apparence. On pourrait même dire à ce propos que l'Europe n'est pas heureuse. Quand elle n'est point secouée jusque dans les fondemens de sa constitution intérieure, il faut qu'elle tienne tête à des épreuves d'un autre genre; lorsqu'elle est remise à peine de ses commotions récentes, les diversions extérieures s'élèvent. Il y a cependant une réflexion qu'il faudrait faire, c'est que ce n'est point avec des paniques d'opinion et de crédit qu'il est possible de faire face à des complications comme celles qui viennent de naître. Les paniques ne résolvent rien et n'aident à rien résoudre; elles ne sont que les coups de tête de la faiblesse. Il est des questions devant lesquelles les peuples ont besoin de se conduire avec un peu plus de sang-froid, lorsque les occasions souveraines viennent pour eux de s'interroger sur ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent, comme en ce moment. Les affaires d'Orient en effet, on ne l'ignore pas, se

sont rapidement compliquées dans ces derniers jours, et sont entrées dans une phase nouvelle. Il ne s'agit plus maintenant de négociations régulières. Entre la Russie et la Turquie, il y a une rupture à peu près complète, qui n'est momentanément suspendue que par l'envoi d'un courrier de Saint-Pétersbourg à Constantinople pour porter l'ultimatum définitif du tsar. Ce n'est que dans quelques jours que le résultat de cette dernière démarche peut être connu. Il faut bien le dire d'ailleurs, à moins d'un revirement peu probable dans la politique de l'une des deux parties, ce résultat n'est point douteux; il ne peut être qu'un nouveau refus du divan de souscrire aux conditions du cabinet de Saint-Pétersbourg. En même temps, tandis qu'on est à scruter les secrets des mouvemens militaires de la Russie à Sebastopol ou sur les frontières des principautés du Danube, la Turquie organise sa défense; elle lève des armées, réunit ses contingens de terre et de mer. D'un autre côté, la France et l'Angleterre, agissant en commun, viennent d'expédier à leurs flottes l'ordre de se rapprocher des Dardanelles, c'est-à-dire du théâtre même des événemens, de telle sorte que dans les circonstances actuelles le dénouement de cette situation extrême ne saurait tarder. Mais si dans cet intervalle de quelques jours à peine il y a place pour toutes les résolutions violentes, il y a aussi place, nous osons le croire, pour les conseils de la sagesse, pour les interventions modératrices, pour les solutions pacifiques; et puisque cette courte trêve nous est laissée, c'est le moment de jeter encore une fois un coup d'œil sur l'ensemble de ces complications, d'en ressaisir rapidement le point de départ, la généalogie, le caractère et la signification dans la situation actuelle de l'Europe.

La portée réelle de la dernière intervention de la Russie à Constantinople a été jusqu'ici plutôt présumée que connue au juste. Aujourd'hui les notes diplomatiques, les communications du prince Menchikof, les propositions dont il était porteur, les réponses du divan, tous ces documens divers ont été divulgués, et il n'est plus permis de se méprendre sur le caractère de cet incident, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, constitue une des entreprises les plus considérables et les plus étranges tentées dans ce siècle au point de vue international. C'est le 28 février, on ne l'a point oublié, que le prince Menchikof arrivait à Constantinople. L'objet de sa mission était-il connu des cabinets de l'Europe? Il était connu sans doute d'une manière générale; il faut bien pourtant que le dernier mot, le véritable mot de cette mission n'eût point été dit, puisque les gouvernemens eux-mêmes ont fini par partager l'incertitude de l'opinion publique et par seconder la résistance de la Porte ottomane, lorsque le cabinet anglais, par exemple, s'était montré à l'origine assez indifférent sur cette question. C'est par une première note du 16 mars que le prince Menchikof exposait les griefs du gouvernement russe en laissant pressentir par quelques paroles générales les demandes qu'il avait à faire prévaloir; peu après, ces indications générales prenaient la forme plus précise d'une convention diplomatique dont l'envoyé russe soumettait le projet au divan. Le cabinet turc usait dans cette circonstance d'un moyen dont il a souvent usé, il temporisait; peut-être aussi cette temporisation n'avait-elle pour but que d'attendre l'arrivée des ambassadeurs d'Angleterre et de France, afin de savoir au juste la mesure des résolutions qu'il pourrait

prendre. Il en était ainsi lorsque, le 19 avril, le prince Menchikof renouvelait plus impérieusement ses instances, en précisant encore ses réclamations, qui portaient sur l'ensemble des difficultés nées à l'occasion des lieux saints et sur la signature de la convention déjà proposée par lui, convention destinée à garantir par un engagement diplomatique l'existence des priviléges et immunités dont jouissent les églises grecques. Cette garantie forme l'article 1er du projet de traité russe, et, à vrai dire, quelque importance que puisse avoir le reste, tout le traité est là, comme toute la mission du prince Menchikof est dans cette convention elle-même, qui aurait pour effet de constituer le protectorat de la Russie sur onze millions de sujets du sultan. Quant à l'affaire des lieux saints, la Porte ottomane rendait immédiatement des firmans qui faisaient droit à toutes les réclamations de l'envoyé russe. Pour le projet de traité, le cabinet turc s'est tenu dans la plus grande réserve, ne voulant point consentir à faire entrer dans une convention diplomatique ce qu'il considérait comme un objet d'administration intérieure, dépendant uniquement de la prérogative souveraine du sultan. C'est alors que s'est produit, à la date du 5 mai, ce qu'on a nommé l'ultimatum du prince Menchikof, qui ne laissait plus à la Porte ottomane que quelques jours de délai. On sait le reste. Le cabinet ottoman a refusé de se soumettre aux conditions de la Russie, appuyé dans cette résolution par la France et par l'Angleterre. Le prince Menchikof a quitté Constantinople sans avoir atteint le but de sa mission et en laissant le gouvernement turc sous la menace d'hostilités imminentes. La question est de savoir si, dans les propositions que le tsar vient, en ce moment même, de faire parvenir à Constantinople, il y a des modifications de nature à faciliter une transaction qui mette à couvert l'honneur et l'indépendance de l'empire ottoman.

Que faut-il maintenant conclure de ce résumé des faits les plus récens? Il est bien évident en premier lieu, comme nous l'avons dit déjà, que l'affaire des lieux saints était le moindre objet de la mission du prince Menchikof. Chose étrange même, c'est justement au moment où la Russie recevait pleine satisfaction sur ce point que la querelle s'est envenimée et a pris les proportions les plus extrêmes. Si, d'un autre côté, l'empereur Nicolas avait principalement en vue de protéger les populations de religion grecque dans leur culte, dans leurs immunités religieuses, le gouvernement turc s'offre de lui-même à reconnaître de nouveau, à sanctionner ces immunités : il s'engage solennellement à les maintenir comme il les a maintenues jusqu'ici. Dans les derniers momens encore de la mission du prince Menchikof, le ministre des affaires étrangères du sultan, Réchid-Pacha, consignait dans une note diplomatique l'assurance qu'il ne serait point touché aux priviléges religieux des chrétiens grecs. Il ajoutait que les populations grecques bénéficieraient nécessairement de toute immunité nouvelle qui pourrait être accordée à une autre communion, qu'elles auraient toujours en un mot le traitement le plus favorisé, puisqu'on transporte dans ces matières le langage des conventions commerciales. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le prince Menchikof a protesté contre cette déclaration même, en tant, il est vrai, qu'elle ne s'appliquerait point au maintien de tous les priviléges autres que les priviléges religieux dont jouissent les églises grecques. Or c'est là peut-être le

côté réellement délicat de cet étrange différend. Les communautés grecques, en effet, ne jouissent pas seulement d'immunités religieuses; ces immunités entraînent avec elles, d'après les anciennes concessions des sultans, la juridiction administrative et civile des patriarches sur tous les membres de leur communion. Cela seul ne suffit-il pas à démontrer ce qu'aurait d'exorbitant le protectorat réclamé par le représentant du tsar? Ce n'est plus seulement dans les affaires de la religion que la Russie se trouverait la protectrice des populations grecques en vertu d'un droit diplomatiquement reconnu, c'est dans tout ce qui constitue la vie civile et administrative de ces populations, et alors que resterait-il de l'autorité du sultan? La souveraineté se trouverait déplacée et passerait tout entière aux mains du tsar; le démembrement de l'empire ottoman ne s'opérerait point à coups de canon, par la force des armes : il serait consommé sans bruit, par la simple signature d'un traité qui appellerait la Russie au partage de la suzeraineté sur onze millions de sujets turcs. C'est ce qui fait que le divan ne pouvait, sous peine d'accepter sa déchéance, souscrire aux conditions du prince Menchikof. Si la Russie ne tient qu'à la conservation de ce qui existe, à quoi bon un nouveau traité? Afin, dit-on, de rendre cet état plus stable et de le soustraire aux caprices de la politique ottomane? Soit; tout cela est possible, tout cela a pu entrer dans les vues de la politique russe, mais cela n'explique point comment l'empereur Nicolas tirerait un motif de guerre uniquement de ce qu'un traité de ce genre n'entrerait point au même degré dans les convenances de la Porte ottomane. Il y a des esprits, nous ne l'ignorons pas, aux yeux desquels tous ces conflits ne sont qu'une phase nouvelle de la lutte entre le christianisme et l'islamisme, et alors leur choix est fait naturellement. S'il en était ainsi, quel homme en Europe n'aurait aussi bientôt fait son choix? Quel est celui qui ne préférerait voir le christianisme dominer sur le Bosphore, civiliser et rajeunir les provinces de la Turquie européenne? Au fond, ce n'est là qu'une thèse sans application pratique bien actuelle. Quel sera le jour de la chute de la puissance ottomane en Europe? Par quoi sera-t-elle remplacée? C'est un mystère pour tout le monde. Quant à nous, nous inclinerions à croire que le meilleur moyen de résoudre ce formidable problème, ce serait de laisser les populations chrétiennes elles-mêmes de ces contrées grandir, s'élever et former des agrégations nouvelles arrivant graduellement à une certaine indépendance sous la suzeraineté du sultan jusqu'au jour de leur plein affranchissement. Peut-être devrait-il en être ainsi par des raisons de justice pour ces populations d'abord, et en outre parce que les démembremens où toutes les ambitions viennent se satisfaire ne profitent guère à ceux qui les accomplissent. Un grand empire, même quand il est tombé dans la prostration, n'est point aussi facile à tuer et à dépouiller qu'on le pense. On croit agir dans un intérêt de civilisation, et on se crée des embarras par des distributions capricieuses, par des dominations arbitraires, par le morcellement des nationalités et des territoires. Il y a dans ces exécutions un abus de la force qui laisse toujours des traces profondes et durables. La question n'est point là d'ailleurs pour le moment; elle est tout entière dans ce fait étrange d'une tentative isolée et violente d'usurpation poursuivie par un état puissant contre un état faible.

Rien donc ne saurait légitimer l'intervention agressive et menaçante de la Russie à Constantinople; elle n'a point à invoquer un droit violé ou méconnu : ce droit n'existe pas; elle n'a point à poursuivre dans un but d'humanité la réparation de violences commises contre les populations grecques : ces violences n'ont point été exercées. Le protectorat qu'elle prétend s'attribuer, les populations ne le réclament même pas. En dehors de ces considérations que reste-t-il cependant? Il reste un fait malheureusement très réel et très puissant, c'est l'ambition juste ou non d'un grand empire, c'est la tendance obstinée, incessante de la politique russe à étendre son influence en Orient, à se rapprocher à travers tous les obstacles, par tous les moyens, de Constantinople, pour s'y asseoir et y dominer. C'est le but constant poursuivi depuis un siècle souvent d'une manière souterraine, d'autres fois avec éclat comme aujourd'hui; mais ici ce n'est plus seulement une question turque, c'est une question européenne. A vrai dire, c'est peut-être la situation du continent qui a inspiré au tsar la pensée du coup de fortune récemment tenté à Constantinople. Il a pu supposer qu'à l'issue de trois ou quatre années de révolutions qui ont laissé le sol encore mal affermi, les élémens de résistance ne pouvaient être bien efficaces; il a dû croire qu'il y avait entre les gouvernemens de l'Occident bien des causes de méfiance et de froideur qui les empêcheraient de s'entendre. Ces causes peuvent exister sans doute. Au-dessus de ces dissentimens cependant il y a l'intérêt européen; c'est cet intérêt qui a rallié la France et l'Angleterre dans une action commune, et c'est cette union qui est pour le moment la garantie la plus réelle de la paix, parce qu'après tout deux puissances de cet ordre qui marchent ensemble, ayant le droit avec elles, sont toujours sûres d'être entendues quand elles sont décidées à pousser la modération jusqu'où elle peut aller, jusqu'à la limite où elle ne serait plus que l'abandon d'un intérêt universel. L'empereur Nicolas a pu espérer emporter facilement un succès diplomatique. Le but une fois manqué, comment essaierait-il encore de le poursuivre par les armes, lorsque son premier embarras, comme on l'a dit en Angleterre, serait de motiver sérieusement une déclaration de guerre? Comment avec son intelligence politique et sa sagesse ne saisirait-il pas les occasions de transaction qui ne peuvent manquer de s'offrir? Seulement le difficile est de savoir sur quel terrain et sous quelle forme une transaction se produira. Après l'attitude qu'il a prise, après l'éclat d'une rupture solennelle, il n'est point impossible que le gouvernement russe ne croie de sa dignité de faire quelque démonstration contre la Turquie, déjà même on parle de l'occupation des principautés danubiennes. Nous restons néanmois persuadés encore que les hostilités, s'il y en avait, ne dépasseraient point cette limite, et qu'il ne peut sortir de là qu'une négociation nouvelle de nature à aplanir ces complications épineuses. Qui donc aujourd'hui oserait assumer la responsabilité d'une conflagration universelle? Chose singulière cependant! ne voit-on pas comment, lorsque les passions, les ambitions, les entraînemens font invasion dans la politique, la sagesse devient difficile, comment la paix peut ne plus tenir qu'au moindre incident, à la moindre irréflexion? Et dans quelles circonstances ces menaces viennent-elles peser sur l'Europe? C'est lorsque la paix est dans l'instinct de tous les pays, lorsqu'elle est un besoin pour tous les intérêts. Il ne manquerait point assu-

rément de causes politiques et morales de nature à exercer leur pression sur les gouvernemens dans la crise si malheureusement créée par la diplomatie russe; mais il y a aussi cette masse de travaux, d'opérations industrielles, d'entreprises commerciales, dont le mouvement serait aussitôt suspendu au premier bruit d'un conflit européen. Jamais il n'y eut peut-être un contraste plus complet entre les nécessités, les tendances évidentes de la civilisation et les agitations arbitraires de la politique. Si l'on y réfléchit bien, ce contraste même est une des raisons qui doivent faire croire à la paix, non certes à une paix achetée par des sacrifices de dignité et de prépondérance légitime, mais à une paix conforme aux intérêts de l'Europe comme aux tendances de la civilisation. Ce sont là à coup sûr des considérations auxquelles l'empereur Nicolas lui-même ne saurait rester étranger. Si la crise actuelle est une épreuve pour la politique de tous les pays, elle l'est surtout à notre sens pour la politique russe : il s'agit pour celle-ci, après tout, de savoir si elle est contre l'Europe et contre la civilisation.

On n'aura point de peine à croire que ces graves complications absorbent aujourd'hui l'attention et suppléent aux incidens intérieurs. Elles réagissent sur la politique comme sur les intérêts, qui reçoivent le contre-coup de toutes les péripéties orientales. On les retrouve partout, un peu sous toutes les formes, servant d'aliment aux conversations et à la presse. C'est l'unique préoccupation de ces derniers temps, préoccupation certes suffisamment justifiée, si l'on songe à tous les intérêts qu'un bruit hasardé, une nouvelle avidement recueillie rassure ou compromet tour à tour. Quant à la politique purement intérieure, elle est aussi peu que possible en ce moment féconde en incidens. Le corps législatif et le sénat ont seulement l'un et l'autre terminé leurs travaux annuels. Un rapport du président du corps législatif à l'empereur est venu, par un usage nouveau, résumer les fruits de cette carrière de trois mois, et certes on ne pourrait dire qu'elle ait été stérile en votes de tout genre. Cent soixante-deux lois ont été délibérées et votées dans la session législative. Parmi ces lois, les principales, on le sait, sont celles sur les pensions civiles, sur le jury, sur l'état-major général de la flotte, sur divers chemins de fer, sans parler du budget. Mais n'est-ce point là vraiment une histoire rétrospective? Complications au dehors, stagnation au dedans, tel est donc le double trait de la situation actuelle, et tandis que la politique passe par ces alternatives, revêt ces formes diverses, se ravive sous le coup d'événemens imprévus ou s'allanguit dans l'absence de tout aliment intérieur, notre armée, indifférente à ces mouvemens, ou du moins placée assez loin pour ne ressentir que ce qui touche à la grandeur du pays, notre armée poursuit en Afrique une œuvre d'un autre genre, commencée depuis longtemps déjà; elle travaille à soumettre les contrées encore rebelles. Une nouvelle expédition vient d'être entreprise dans la grande Kabylie, dans tous ces massifs où l'on a toujours craint de s'aventurer jusqu'ici. Cette expédition est commencée depuis quelques jours, et chaque étape nouvelle est marquée par quelque combat vaillamment livré, vaillamment soutenu contre une population belliqueuse. Toute cette guerre d'Afrique qui dure depuis plus de vingt ans, sauf quelques exceptions, ne compte point sans doute de grandes batailles; mais ce qui est le plus remarquable, c'est cet héroïsme permanent, cette lutte

de chaque instant contre tous les obstacles, contre des ennemis parfois invisibles; c'est cette rude vie où l'on meurt souvent obscurément et presque sans gloire, et où les courages se trempent d'une manière particulière dans toutes les mâles épreuves. Il y a eu des momens où tous les regards se tournaient vers cette élite de soldats, et où on connaissait presque tous leurs noms; il en est d'autres où l'attention est ailleurs : l'œuvre de la conquête ne se poursuit pas moins par les mêmes efforts et avec les mêmes succès. Un jour c'est Zaatcha, puis Laghouat, maintenant ce sont les combats de la grande Kabylie. Du reste, les résultats politiques de cette dernière expédition semblent devoir répondre à ce qu'on en attendait, en ce sens du moins que l'ascendant de nos armes amène la soumission de ces populations et leur fait sentir notre influence. La fin de l'expédition pourra mieux dire ce qu'aura produit réellement à ce point de vue le passage de nos soldats dans la Kabylie.

De tous les genres d'activité qui peuvent rester en honneur dans notre pays, l'activité militaire est celle peut-être qui est le moins sujette aux éclipses et aux défaillances; elle s'entretient d'elle-même, elle survit à tout parce qu'elle fait en quelque sorte partie du caractère national, et depuis plus de vingt ans cette Afrique dont nous parlons est comme le théâtre naturel où elle s'exerce, poursuivant un but unique, invariable au milieu des bouleversemens qui changent les destinées de la France. L'activité politique, par sa nature même, est plus disposée à subir parfois d'étranges désastres : tantôt elle s'exalte jusqu'au paroxysme, tantôt elle s'épuise et s'affaisse; un jour elle s'étend à tout, le lendemain son domaine est singulièrement circonscrit; elle fait des révolutions pour s'alimenter, et elle les expie en ne trouvant plus même le plus simple aliment. L'activité intellectuelle participe, sous plus d'un rapport, de l'activité politique : elle passe souvent par les mêmes phases; elle projette partout sa lumière, ou ne ressemble plus parfois qu'à une flamme diminuée; elle a les mêmes momens d'invincible puissance et d'affaissement singulier. N'y a-t-il pas d'ailleurs comme une intime et mystérieuse solidarité entre ce qui fait la vie politique et ce qui fait la vie intellectuelle? L'esprit littéraire a cependant son indépendance et son mouvement propre qui ne tient point essentiellement à un régime politique : il survit ou revit sans cesse et recommence son œuvre. Il y a même des momens, après les périodes agitées et traversées par toutes les révolutions, où il semble que l'intelligence voie s'ouvrir devant elle une nouvelle carrière, parce qu'il y a dans toutes les âmes un besoin de mettre un peu d'ordre dans les idées, dans les croyances, dans les jugemens. Soixante ans d'histoire sont derrière nous : tous les souffles ont régné dans l'atmosphère; les tendances les plus opposées se sont succédé, des efforts de tout genre ont été tentés, des influences diverses ont dominé, plusieurs générations d'hommes ont disparu, trois ou quatre régimes politiques ont eu le temps de se croire immortels. Que faut-il penser des hommes et des choses? à quoi faut-il s'arrêter dans ses jugemens? quel est le caractère de chacune de ces périodes où notre pays a vécu?

La restauration est une de ces périodes, et c'est une de celles qui ont été le plus étudiées depuis quelque temps; on en a retracé l'histoire à des points de vue divers, on en a fouillé les secrets et dévoilé le mouvement. M. Nettement ajoute aujourd'hui à ces travaux une *Histoire littéraire de la restauration.*

N'est-ce point là en effet une époque où l'esprit se reporte naturellement pour ressaisir dans une de ses phases les plus caractéristiques le développement littéraire contemporain? Il y a même une sorte d'attrait particulier qui naît de l'abondance de la vie, de l'ardeur avec laquelle on se précipite alors dans toutes les voies de la science, de la philosophie, de la littérature, des études historiques et politiques. Il y a ce caractère qui se retrouve rarement, la nouveauté, l'enthousiasme, la passion des écrivains et du public. Après les puissantes émotions de la guerre suscitées par l'empire, on se laissait aller aux émotions intellectuelles, au charme d'une poésie rajeunie, à l'intérêt de reproductions historiques pleines de force, à l'admiration des littératures étrangères, qui pour la première fois faisaient sentir leur influence. Les élémens ne manquent pas assurément dans ces années de la restauration. Ce qui est difficile, c'est de savoir sous quelle forme peut être reproduit ce mouvement littéraire. Comme période politique, la restauration est une époque complète en elle-même, qui a son commencement et sa fin, qui disparaît presque avec ses hommes. Il n'en est point tout à fait ainsi au point de vue littéraire. La littérature a ses personnages qui ont survécu et ont malheureusement changé plus d'une fois d'habit et de rôle. Si on les peint seulement tels qu'ils étaient il y a trente ans, quelle valeur peut avoir une étude de ce genre? Si on embrasse l'ensemble de leur vie et de leurs œuvres, ce n'est plus alors une histoire de la restauration. Il y a là des difficultés que ne nous semble pas avoir surmontées très heureusement M. Nettement. Ce n'est point qu'il n'y ait de l'impartialité et du talent dans cette nouvelle histoire; mais elle a un inconvénient assez grave, c'est qu'elle ne saurait toujours satisfaire ceux qui savent, en ne leur apprenant rien d'ailleurs, et qu'elle ne peut faire pénétrer ceux qui ne savent pas dans le mouvement réel de la littérature de la restauration. C'est une série d'amplifications plutôt qu'un tableau vivant et animé. Pour peindre des figures telles que celles de Courier, de Béranger, même avec une sévérité souvent juste à notre sens, il faut une souplesse qui ne semble guère dans le talent de l'auteur. M. Nettement aime les grandes lignes, les grandes routes; mais avec cela les aperçus risquent de devenir assez monotones. C'est ainsi que dans cette histoire bien des nuances nous semblent méconnues au point de produire souvent une assez singulière confusion. Nous ne parlons pas même d'une certaine phraséologie de parti qui se retrouve jusque dans l'impartialité méritoire de plus d'une page. L'*Histoire* de M. Nettement n'est pas sans valeur; littérairement pourtant elle manque de la première condition, celle de refléter une époque dans ce qu'elle a de vivant, de varié et de profondément caractéristique.

Au milieu des œuvres de tout genre qui paraissent encore aujourd'hui et forment ce qu'on peut appeler la littérature actuelle, ce qui manque le plus, sans nul doute, c'est l'originalité. Le roman, la poésie, ont tellement parcouru le cercle de toutes les combinaisons que l'imagination peut enfanter, qu'il n'est rien de plus rare que la nouveauté. Dans ce monde idéal, on ne voyage plus que pour retrouver des choses cent fois connues. Expression des sentimens et des passions de l'âme humaine, drames de cœur, peintures des beautés naturelles, tout cela prend une teinte uniforme, si bien qu'il y a comme un intérêt nouveau dans les vrais et réels voyages qui vous condui-

sent à travers les spectacles variés des mondes lointains. Là du moins il y a l'originalité imprévue des mœurs, des passions, des caractères, le mouvement des intérêts, l'étrangeté des épisodes. Si le voyageur a une certaine verve d'observation et d'imagination, ses impressions peuvent avoir le charme entraînant d'un roman avec l'intérêt d'une relation. C'est de ce genre que pourrait se rapprocher un livre assez étrange de M. Alexandre Holinski sur *la Californie et les routes interocéaniques*. M. Holinski est un Polonais, citoyen américain qui écrit ses voyages en français; il raconte ce qu'il a vu à la Havane, à Panama, au Mexique, dans la Californie. La verve certes ne manque point dans ces pages curieuses, il y a parfois de pittoresques peintures et surtout plus d'un trait d'une humeur bizarre et capricieuse; seulement le paradoxe s'y mêle par momens à doses un peu vigoureuses. M. Holinski a un malheur auquel il faut compâtir : c'est un démocrate voyageant à la recherche de l'unité du genre humain, de la fraternité universelle! Heureusement il oublie assez souvent ses recherches pour ne laisser point d'être un voyageur amusant. Il y a un autre inconvénient dans le livre de M. Holinski, c'est qu'il est fréquemment assez cru, et qu'il vous fait assister à des scènes d'un laisser-aller un peu étrange. Il est vrai qu'on est en Californie, pays où ne règne pas pour le moment la plus classique morale. Une des parties les plus curieuses du livre de M. Holinski en effet, c'est la peinture de San-Francisco, ville étrange où tout se mêle, tout se confond. Toutes les nations ont là leurs représentans : ici les Français, là les Allemands, plus loin les Espagnols, d'un autre côté les Chinois. Chaque nation a son quartier, et tous ces élémens viennent se joindre sous l'empire d'une passion unique, celle de l'or. M. Holinski raconte plus d'une scène d'un relief étrange, où se peint tout entière cette vie pleine de hasards et de violences, et aussi d'une sorte de farouche originalité. Eh bien! avec tous ces élémens incohérens, il se formera sans doute une société plus normale. La recherche de l'or fera place à la culture, aux industries régulières, à un ensemble de travaux plus moralisateurs. C'est l'œuvre du temps; pour le moment, l'unique mobile, comme l'unique lien de toutes ces populations flottantes, c'est la poursuite d'une fortune rapide, c'est la conquête de l'or. De toute manière cependant, ce vaste mouvement d'émigration qui pousse les populations de l'Europe vers ces contrées, tous ces hasards de la vie américaine sont assurément un des spectacles contemporains les plus puissans et les plus merveilleux.

La vie européenne, il faut en convenir, si elle a par instans ses péripéties et ses drames, diffère singulièrement néanmoins de ces spectacles du Nouveau-Monde. Elle a cette régularité que la civilisation entraîne avec elle, et qui ne saurait être bannie pour longtemps du sein de nos vieilles sociétés, quand elle s'en trouve momentanément chassée. Si nous avions peu d'incidens à noter aujourd'hui dans la vie intérieure de la France, on pourrait en dire autant de bien d'autres pays. Ce n'est point parmi nous seulement que les complications de l'affaire orientale sont le grand, l'unique événement. Elles touchent aux intérêts de tous les peuples, sinon au même degré, du moins assez pour occuper la place principale dans leurs préoccupations politiques. Quant aux questions d'un autre genre qui s'étaient élevées récemment sur quelques points, notamment en Suisse, ont-elles fait un pas? La

Suisse, on le sait, se trouve placée depuis quelque temps sous l'empire de difficultés assez diverses, les unes extérieures, d'autres intérieures. C'est ainsi que les négociations depuis quelques mois poursuivies entre l'Autriche et le gouvernement fédéral, tant sur la question des réfugiés qu'au sujet des couvens du Tessin, ont fini par aboutir à une sorte de rupture diplomatique. Le chargé d'affaires autrichien, le comte Karnicki, a quitté Berne, et l'ordre de quitter Vienne avait été donné au chargé d'affaires suisse par son gouvernement; mais cet ordre a été suspendu sur des explications nouvelles. Il n'est donc point probable aujourd'hui que cette interruption de rapports diplomatiques aille au-delà d'une simple mesure du moment et entraîne aucune conséquence plus grave. Des négociations nouvelles seront renouées sans doute soit directement, soit par l'intervention médiatrice d'un gouvernement ami. Il s'est un moment accrédité, à ce qu'il semble, que la France appuyait complétement les réclamations de l'Autriche auprès de la Suisse. Ce n'est point là sans doute la portée des communications qui ont pu être faites par le gouvernement français; mais il a pu et dû engager le gouvernement de la confédération à mettre tous ses efforts et sa modération à l'arrangement d'un différend dont la Suisse, à tout prendre, est la première à souffrir. Une loi nouvelle, récemment votée par le grand conseil du Tessin sur les réfugiés, peut contribuer à amener une conciliation définitive. D'un autre côté, on n'a point oublié les tristes violences commises dans le canton de Fribourg à la suite de la dernière tentative d'insurrection et à l'occasion des élections de Bulle. Des pétitions nombreuses ont été adressées au conseil fédéral; le gouvernement du canton de Berne s'est plaint lui-même assez vivement des étranges procédés du gouvernement de Fribourg. Il en est résulté que le conseil fédéral a annulé l'emprunt forcé qui avait été décrété par les autorités fribourgeoises et dessaisi les conseils de guerre des affaires qui leur avaient été déférées. Les individus arrêtés pour faits d'insurrection comparaîtront ainsi devant les assises. Comme on voit, c'est un premier acte de protection des autorités fédérales à l'égard des populations fribourgeoises, qui ont eu plus d'une fois à souffrir du despotisme révolutionnaire de leur gouvernement.

Si la Suisse a eu dans ces derniers temps quelques démêlés avec l'Autriche, le Piémont a eu aussi, on ne l'a point oublié, ses difficultés, soulevées par le décret de confiscation dont le gouvernement autrichien a frappé les biens des émigrés lombards. Ce différend n'est point encore terminé. Les chambres piémontaises ont eu à voter une allocation en faveur des émigrés naturalisés sardes, et elles ont accompli cet acte, il y a quelques jours déjà, comme elles devaient le faire, sans commentaires injurieux pour l'Autriche et de nature à envenimer cette difficulté. Au milieu du cours régulier de sa vie politique, du reste, le Piémont vient de faire une perte considérable par la mort du comte César Balbo, l'un de ses plus éminens hommes d'état, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à la fondation du régime constitutionnel à Turin. Le comte Balbo, après avoir été auditeur au conseil d'état sous l'empire, après avoir servi dans l'armée lors de la restauration de la maison de Savoie, avait pris la plume de l'écrivain : il avait écrit une *Vie du Dante;* mais l'ouvrage qui avait le plus fixé sur lui l'attention et qui avait popularisé son nom,

c'est celui qu'il publia sous le titre des *Espérances de l'Italie*. Ce n'était point seulement une œuvre de talent, c'était un acte de courage qui devait exciter la sympathie des peuples, mais qui pouvait aussi mettre l'auteur en suspicion auprès des gouvernemens par les idées qu'il exprimait. Les *Espérances de l'Italie* ont été un des symboles du libéralisme italien. Aussi, dès les premiers momens où le roi Charles-Albert eut la pensée de fonder le régime constitutionnel en 1848, le comte Balbo était un des premiers hommes désignés au pouvoir. Il s'associait à cette œuvre libérale et à la guerre de l'indépendance contre l'Autriche. Balbo ne restait pourtant que quatre mois ministre; depuis, il ne l'a plus été, il a même refusé le pouvoir qui lui était offert lors de la crise qui a amené M. de Cavour au ministère. Comme il arrive toujours, le comte Balbo avait été singulièrement dépassé dans les dernières années révolutionnaires. Quant à lui, il était resté ce qu'il était d'abord, essentiellement monarchique et conservateur en même temps que partisan du régime constitutionnel, essentiellement religieux en ne repoussant aucune réforme légitime, pourvu qu'elle s'accomplît sans violence et dans les limites de la justice. Et après tout n'est-ce point là encore la mesure d'opinion dans laquelle le régime constitutionnel peut le mieux s'affermir dans le Piémont comme ailleurs?

Il était difficile que les événemens dont la Turquie est depuis quelque temps le théâtre n'eussent point de retentissement dans le royaume de Grèce, en raison des intérêts divers et des passions que l'attitude de la Russie a mis en jeu dans tout l'Orient. Les organes de l'opinion en Grèce n'ont pas tous sainement jugé cette situation grave; mais, si quelques vues fausses et périlleuses se sont produites, il y a eu place aussi pour des appréciations plus justes, et nous en trouvons la preuve dans l'écrit très intéressant d'un Hellène intitulé : *Quelques mots sur la question d'Orient*.

En examinant de près cet écrit, nous aurions, à la vérité, à y reprendre en quelques points, et, avant de relever ce qui nous en paraît excellent, nous sommes obligés de commencer par la critique. L'auteur, nous le regrettons, n'a pas su éviter le reproche d'intolérance qu'ont encouru d'autres écrivains de son pays. Nous ne ferons point ressortir l'ingratitude qu'il y aurait de la part des Grecs envers la France à témoigner à l'église catholique un injuste esprit d'exclusivisme. Il nous suffira de dire que le catholicisme ne prête en Grèce à aucune des accusations dont il a été dans ces derniers temps l'objet dans des publications notoirement au service de la propagande étrangère. S'il y avait à revenir sur la question des lieux saints, heureusement résolue, il ne serait que trop facile de prouver que les revendications de l'église catholique n'étaient point des envahissemens, et que les Latins, loin d'être en cette occasion les agresseurs, n'avaient songé qu'à se défendre. Quant à l'influence des missions catholiques dont les Grecs paraissent s'inquiéter, elle est nulle dans le royaume de Grèce. Ceux qui déclament contre cette influence seraient bien embarrassés de prouver qu'elle ait fait une seule conversion sur ce terrain. Nos lazaristes établis à Santorin et à Naxie ne sortent jamais de leurs îles, et ils se bornent à vaquer au soin de leur troupeau catholique. Quant aux sœurs qui sont fixées à Santorin, les Grecs pourraient-ils méconnaître les services si grands qu'elles leur rendent avec tant de désintéresse-

ment? Qui donc se chargerait de l'éducation des jeunes filles dans l'Archipel, si les sœurs n'étaient là pour suppléer à l'incurie de la Grèce elle-même? Certes, si l'église catholique cherchait sur ce point à entamer l'orthodoxie grecque, ce serait là un instrument puissant et sûr. Eh bien! il n'y a pas d'exemple qu'une jeune fille entrée orthodoxe dans ces écoles en soit sortie catholique. N'insistons point, les preuves sont trop évidentes pour tout Hellène de bonne foi.

Il est un autre reproche auquel l'écrivain que nous citons n'échappe point entièrement. Il le sent toutefois, et il se charge de nous rassurer lui-même sur ses véritables intentions. Nous voulons parler du danger des espérances trop vives et trop promptes, des combinaisons trop vastes qu'un patriotisme plus ardent que raisonné pourrait inspirer aux Grecs au milieu d'une grande crise en Orient. Si les Hellènes pouvaient nourrir encore quelques illusions sur la nature du concours qui leur est promis du dehors, au moins ne serait-ce point avec la pensée de se plier à la suprématie russe et de courir au-devant des ambitions qui aspirent à la conquête du Bosphore et des Dardanelles. L'auteur de *Quelques mots sur la question d'Orient* nous tranquillise pleinement contre ces prétendues tendances de l'église grecque à se fondre dans l'église russe, et c'est par là surtout que sa publication nous intéresse.

Un point essentiel, très bien saisi dans la brochure que nous signalons, domine l'histoire de l'église grecque, c'est l'étroite et intime union de l'intérêt religieux avec l'intérêt national chez tous les chrétiens d'Orient, et en particulier chez les Hellènes. Telle est la véritable cause de la séparation de Byzance et de Rome, de ce grand déchirement du monde chrétien que des querelles théologiques insignifiantes ne peuvent suffire à expliquer. L'église grecque n'aurait-elle rejeté l'autorité du pape latin que pour rechercher la suprématie d'une autre autorité étrangère, d'un pape russe?

D'abord, répondent immédiatement les Hellènes, il n'y a point, il ne saurait y avoir de pape dans la communion orientale. « Il y a bien un primat dans l'église grecque, ajoute l'écrivain dont nous invoquons ici le témoignage, mais ce n'est pas l'empereur de Russie, c'est le patriarche grec de Constantinople. Il est vrai que l'église de Russie est organisée de manière à être un instrument docile dans les mains du gouvernement; mais sa compétence et son influence ne s'étendent nullement au-delà des limites de l'empire. » « Si les Russes professent le même rite que les Grecs, dit encore le même écrivain, il n'y a pourtant d'autre relation entre eux que celle qui existe entre les coreligionnaires catholiques de races différentes, comme, par exemple, de l'Espagnol à l'Allemand de l'Autriche ou de la Bavière, avec la différence que les derniers ont reçu également le christianisme de Rome, tandis que les Russes l'ont reçu des Grecs. » C'est donc à l'église de Constantinople, non à celle de Saint-Pétersbourg, qu'appartient de droit la suprématie ou du moins la préséance dans la communion orientale. La Russie le reconnaît elle-même, du moins son catéchisme officiel l'atteste. Bien loin de se croire en droit de réclamer le premier rang dans la hiérarchie orientale, l'église russe ne se place, ainsi qu'elle le doit, qu'au cinquième, après le siége de Constantinople et ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le synode de Saint-Pétersbourg ne représente que le cinquième patriarcat de l'église d'Orient, et la préséance est ainsi dévolue de droit, et de l'aveu du catéchisme russe, au

patriarcat de Constantinople. Ce patriarcat pourrait-il, sans un véritable suicide, accepter la prépondérance du synode de Saint-Pétersbourg? Le pourrait-il sans renier toutes les traditions de l'église grecque et de la race hellénique, qui, de temps immémorial, est en possession de fournir des patriarches pour les quatre siéges de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem? Le pourrait-il enfin sans exposer l'église grecque à se voir dépouillée de sa langue liturgique au profit de la langue et de la liturgie de l'église russe, et à admettre sur des questions qui touchent de près au dogme, telle que celle du baptême, des doctrines en opposition avec ses usages les plus vénérés?

Que l'on cesse donc de parler de projets de fusion de l'église grecque dans l'église russe. Si de pareils projets existent, ils ne peuvent venir de l'église grecque, qui, loin d'avoir quelque chance d'y rien gagner, commencerait par y perdre l'indépendance même, pour laquelle elle a rompu autrefois avec Rome, et qui, en abdiquant, entraînerait dans ce sacrifice la ruine, cette fois irrévocable, de la nationalité hellénique.

Non, l'intérêt religieux et l'intérêt national sont en ce point d'accord. Les Grecs n'ont point pour les Russes le penchant dont quelques écrivains, qui ne se rendent pas compte du mouvement des esprits en Orient, les supposent animés. Le mot d'église gréco-russe, que l'on essaie en ce moment de mettre en usage, révolte leur orgueil. Depuis quand voit-on la fille donner son nom à la mère? Telle est la réponse fière et méritée que les Hellènes opposent à cette prétention de confondre les deux églises sous un même nom. Il y a en définitive deux sentimens qui mettent les Grecs à l'abri des séductions auxquelles ils peuvent être en butte de la part des influences qui cherchent à dominer et à absorber l'Orient : c'est le sentiment de l'indépendance religieuse et celui de la nationalité, c'est la conviction qu'ils ont gardée, jusque dans leurs plus mauvais jours, de la supériorité de leur église et de leur race. Ajoutons à ces sentimens celui de la liberté civile et politique, et à ce sujet écoutons une dernière fois l'écrivain que nous avons déjà cité : « Les Grecs si attachés, dit-il, aux dogmes de l'église d'Orient, tout en combattant pour la foi de leurs pères, ont moins compté sur les Russes que sur les autres peuples chrétiens de l'Europe; c'est que les Grecs, en combattant en même temps pour leur indépendance politique, n'entendaient pas se mettre sous le vasselage d'une nation qui leur doit sa religion et sa civilisation, mais dont les institutions sont l'opposé des idées helléniques. La patrie antique de la liberté ne saurait s'allier au despotisme russe, et c'est vers l'Occident, nouvelle terre de la liberté, que les enfans de l'Hellade ont tourné leurs regards. » Si nous avions eu besoin d'être rassurés sur les dispositions des Grecs au milieu des épreuves auxquelles leur sagesse est mise en ce moment, ces vues si fermement exprimées ne nous laisseraient point de doutes, car elles sont trop conformes aux véritables intérêts de la Grèce pour ne point être partagées par le gouvernement et le pays.

CH. DE MAZADE.

LES POÈTES FRANCISCAINS EN ITALIE AU XIIIe SIÈCLE, par A.-F. Ozanam (1). — Ce petit livre, dit l'auteur, n'est point un livre de science. — M. Ozanam,

(1) Paris, Jacques Lecoffre, et Cie, rue du Vieux Colombier.

à qui sa santé n'a que trop rendu nécessaires les séjours en Italie, en avait rapporté plusieurs documens inédits qui intéressaient l'histoire des temps barbares. « Avec ces épis, il avait, ce sont ses paroles, cueilli quelques fleurs de poésie, comme le liseron mêlé au blé mûr. » Ces fleurs, c'étaient des chants religieux composés par d'humbles disciples de saint François; leur pieux admirateur s'est plu à les assortir autour des naïfs récits qui forment la légende du saint, et portent le nom de *fioretti*, petites fleurs, de saint François; il nous donne encore les *fioretti* eux-mêmes, choisis et mis en français par une main, dit-il, plus délicate que la sienne, et qu'il a été heureux de trouver si près de lui.

Je me souviens que, voyageant en Sicile avec quelques amis, nous fîmes rencontre d'un capucin qui, à nos marteaux, nous jugeant plus grands géologues que nous n'étions, offrit de nous mener voir une excavation faite près de son couvent, et dans laquelle, avec la vive intelligence de leur pays, ces bons pères avaient remarqué la différence des couches de terrain et des coquilles fossiles dont elles étaient remplies. En arrivant au couvent, nous fûmes charmés de voir les colonnes du cloître entourées de jasmins en fleur. Cette décoration élégante et parfumée, chez des capucins, nous surprit un peu. On éprouve une surprise agréable du même genre en lisant *les Poètes Franciscains* de M. Ozanam : on ne s'attendait pas à trouver chez des moines cette fleur et ce parfum de poésie; mais il faut dire aussi que l'auteur a encadré avec beaucoup de goût et, je lui en demande bien pardon, beaucoup de savoir, les cantiques de ces moines dans un aperçu de l'art chrétien et de la poésie chrétienne en Italie au moyen âge. Il les suit l'un et l'autre depuis les peintures des catacombes et les deux cents vers latins qui accompagnent les mosaïques de Saint-Marc, où ils forment comme un poème mural à côté de la décoration monumentale de l'édifice, jusqu'aux œuvres fraternelles de Giotto et de Dante. Sur son chemin, il rencontre les poésies de ses chers franciscains animées du souffle qui, après avoir inspiré les peintres ignorés des catacombes, les auteurs des vers un peu barbares du dôme de Saint-Marc, est venu se répandre dans les fresques d'Assise et les chants de *la Divine Comédie*.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la poésie ait visité l'humble cellule des franciscains : elle va partout où il y a de l'enthousiasme. Or l'enthousiasme religieux le plus vrai respire dans le *Cantique du Soleil*, quand saint François, emporté par une extase qui embrasse sympathiquement tous les êtres, un peu à la manière des poètes indiens, s'écrie :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures et singulièrement pour notre frère messire le soleil qui nous donne le jour et la lumière.

« Loué soyez-vous, ô mon Seigneur, pour notre sœur la lune et les étoiles; vous les avez formées dans les cieux claires et belles.

« Loué soyez-vous, ô mon Dieu, pour mon frère le vent, pour l'air et les nuages, et la sérénité et tous les temps, quels qu'ils soient.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble et chaste.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu; par lui, vous illuminez la nuit : il est beau et agréable à voir, indomptable et fort. »

Mais ce que n'auraient point trouvé les poètes indiens, c'est ce qui suit : « Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous. »

Ce chant était connu; mais M. Ozanam a eu le mérite de découvrir deux poèmes d'un franciscain nommé Jacomino, l'un sur l'enfer, l'autre sur le paradis. On y trouve certaines analogies avec les conceptions de Dante que M. Ozanam relève et qui viennent s'ajouter à toutes celles que lui-même a signalées dans son savant et ingénieux travail sur les *sources poétiques de la Divine Comédie*. La veine grotesque effleurée par Dante ne fait pas défaut chez son obscur devancier, mais on y rencontre aussi des données dont le grand poète eût, ce semble, pu tirer parti; telle est cette scène vraiment terrible : « Le fils rencontre le père. — Père, dit le fils, que le Seigneur qui porte couronne au ciel te maudisse dans ton corps et dans ton âme, car tant que je fus au monde, tu ne me châtias point; mais tu m'encourageas dans le mal, et je me rappelle encore comment tu me poursuivais, le bâton au poing, si je manquais de tromper le voisin ou l'ami de la maison. — Le père lui répond : Fils maudit, c'est pour t'avoir voulu trop de bien que je me vois en ce lieu; pour toi, j'ai abandonné Dieu, m'enrichissant d'usure et de rapines. Nuit et jour j'endurais de grandes peines pour acquérir les châteaux, les tours et les palais, les coteaux et les plaines, les bois et les vignes, afin que tu fusses plus à l'aise. Mon beau doux fils, que le ciel te maudisse! car je ne me souvenais pas des pauvres de Dieu qui mouraient de faim et de soif dans les rues. — Les deux réprouvés se précipitent l'un sur l'autre comme pour se donner la mort, et s'ils pouvaient en venir aux dents, ils se rongeraient le cœur dans la poitrine. »

Le poète le plus extraordinaire de la famille séraphique et populaire de saint François, c'est le frère Jacopone de Todi. Celui-ci, sorti de l'université de Bologne, jurisconsulte renommé, riche, heureux de tous les biens du monde, ayant perdu par une catastrophe soudaine sa jeune femme, qu'il adorait, renonça subitement aux joies et aux gloires du siècle, et se mit à parcourir les rues, couvert de méchans haillons, poursuivi par les enfans qui l'appelaient Jacques l'insensé. Il commence par prêcher la multitude, accompagnant d'actions grotesques ses paroles véhémentes. Puis le fou devient poète; il chante sa folie, qui est celle de la croix. « Je prétendais, dit-il comme Faust, savoir la métaphysique et la théologie, » et de même il renonce à rien savoir; mais l'ignorance, qu'il accepte, le fait mystique au lieu de le faire sceptique. Le pauvre moine du XIIIe siècle exprime à sa manière l'abandon et le mépris de la science humaine, ce coup de désespoir du génie de Pascal, de Pascal qui, lui aussi, a été appelé fou, non par les enfans de Todi, mais par les philosophes français du XVIIIe siècle, et dont le vigoureux esprit a du moins touché à une véritable hallucination. Du reste, fra Jacopone n'était point un Pascal, il était plutôt un Bridaine dans ses prédications étranges et, dans ses effusions mystiques, un précurseur de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse; malade aussi de l'amour divin, il s'écriait : « Je pleure, parce que l'amour n'est pas aimé. » Comme plusieurs autres mystiques et ici encore analogue, de bien loin sans doute, à Pascal, Jacopone s'abandonne avec ardeur à cette sévérité d'un zèle sincère qui ne craint point de frapper l'église pour

la corriger, et ne mesure pas ses coups. Dans la querelle du rigorisme et du relâchement qui partagea de son temps l'ordre des franciscains, Jacopone embrassa passionnément le parti des frères spirituels, dont l'ascétisme représentait alors ce qui fut depuis l'austérité janséniste. On sait jusqu'où Port-Royal porta la hardiesse et la résistance. Dans sa fougue évangélique, Jacopone parla en tribun à la chaire de saint Pierre, pour la prémunir contre les corruptions ou même les lui reprocher. Il disait à Célestin V : « Défie-toi des bénéficiers affamés de prébendes, leur soif est telle qu'aucun breuvage ne l'éteint; — garde-toi des concussionnaires... si tu ne sais t'en défendre, tu chanteras un triste chant. »

Lorsque Boniface VIII eut succédé à Célestin, Jacopone s'écriait : « O pape Boniface, tu as joué beaucoup au jeu de ce monde; je ne pense pas que tu en sortes content : comme la salamandre vit dans le feu, ainsi dans le scandale tu trouves ta joie et ton plaisir. Tu tournes ta langue contre toute règle religieuse et tu profères le blasphème au mépris de toute loi. » M. Ozanam, qui condamne ce langage, montre ensuite Jacopone mis au cachot par Boniface, s'écriant avec une tendresse de cœur singulière au milieu de tant d'emportemens : « Frappe tant qu'il te plaira, je m'assure de vaincre à force d'aimer, » demandant seulement au pontife insulté non d'adoucir sa punition corporelle, mais de lever l'excommunication dont il l'a frappé, et terminant ses jours agités au milieu des plus ardentes effusions de l'amour divin.

Quand M. Ozanam parle de saint François, comme Beato Angelico, il s'est agenouillé avant de peindre; mais il juge fra Jacopone avec l'indépendance que son sujet comporte. Je citerai cette remarquable appréciation : « Nous aurions voulu tirer de l'ombre la figure de ce poète, qui se détache si bien de la foule, qu'il faut aller chercher sous des haillons et dans un cachot; de ce poète tout brûlant d'amour de Dieu et de passions politiques, humble et téméraire, savant et capricieux, capable de tous les ravissemens quand il contemple, de tous les emportemens quand il châtie, et lorsqu'il écrit pour le peuple, descendant à des trivialités incroyables, au milieu desquelles il trouve tout à coup le sublime et la grâce... » Le jugement qui suit sur le XIIIe siècle me semble aussi fort remarquable : « Époque plus douée d'inspiration que de mesure, plus prompte à concevoir de grandes pensées que persévérante à les soutenir, qui commença tant de monumens et en acheva si peu, qui poussa si vigoureusment la réforme chrétienne et qui laissa subsister tant de désordres, capable de tout, en un mot, hormis de cette médiocrité sans gloire dont se contentent volontiers les siècles faibles. »

On pourrait multiplier les citations, elles montreraient que dans le cadre restreint que M. Ozanam a choisi, il a fait preuve des qualités solides qu'il a déployées, soit dans des compositions plus étendues, soit dans sa chaire, où l'on ne s'accoutume pas à ne plus l'entendre, et surtout de cette alliance de la science et de l'enthousiasme qui distingue à un si haut degré sa parole et ses écrits.

J.-J. AMPÈRE.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 509 231